LE MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT ET UNIÈME ANNÉE.

1853

PRIX DU VOLUME BROCHÉ, POUR PARIS. . . . . 6 fr.
POUR LES DÉPARTEMENTS. 7 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ, POUR PARIS. . . . . 7 fr. 50
POUR LES DÉPARTEMENTS. 9 fr. 50



PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LIII

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXIe ANNÉE. — 1853.

LE RETOUR DE CHRISTOPHE COLOMB.



Christophe Colomb reçu par Ferdinand et par Isabelle dans la *casa de la Deputacion*, à Barcelone. — Composition et dessin de Gilbert.

Lorsque Christophe Colomb, dédaigné par les savants de Salamanque, s'en allait tristement vers le couvent de la Rabida, où, dans les jours d'adversité suprême, il avait toujours trouvé un asile, Isabelle s'était écriée : « J'y engagerai, s'il le faut, les diamants de ma couronne, et le Génois partira ! » Moins de huit mois après que ces nobles paroles avaient été prononcées, quelques jours après son retour, l'immortel Génois recevait à Séville un messager de la reine, qui lui remettait une lettre dont la suscription était conçue en ces termes : « A don Cristoval Colon, notre amiral de la mer Océane. » Le jour où parvint cette lettre fut en réalité le jour du triomphe, et à coup sûr l'instant qui fut le plus doux au cœur du grand homme. Par ce message, Isabelle s'associait, avec la grâce indicible que lui ont reconnue tous ses contemporains, à la gloire immense qu'elle avait su prévoir. Les joies secrètes qui payèrent le noble cœur de Colomb des souffrances dont il parle lui-même avec tant d'amertume, ce fut à Séville qu'elles furent ressenties. Le triomphe dont le monde entier devait bientôt s'entretenir, ce fut à Barcelone qu'il eut lieu (1).

On était au mois d'avril 1493 ; il faisait une belle journée du printemps, comme on en voit de si riantes en Catalogne. Les murs de la cité étaient couverts de banderoles ; dans le port, les navires étaient pavoisés. Des remparts et des navires on voyait s'échapper des lueurs rapides, suivies de mille détonations qui se mêlaient au son des cloches, aux fanfares des trompettes, aux cris de la multitude ; le bourdon de Sainte-Eulalie, patronne de la ville, envoyait dans les airs ses sons graves et mesurés, et par intervalle l'éclatant carillon de Santa-Maria del Mar lui répondait. Il y avait de la joie et quelque chose d'imposant dans ces bruits d'une grande ville ; on y célébrait une fête sans nom, une fête qui ne devait jamais se renouveler.

Colomb chevauchait vers la *casa de la Deputacion*, non pas solitaire, comme au jour où sa pauvre monture l'emmenait tristement vers le couvent de la Rabida, mais environné de la pompe qui n'appartient qu'aux souverains. Devant le cortége marchaient des bandes joyeuses de troupes catalanes, allant au son des fifres et des tambours ; puis venait un peloton des gardes castillanes, qu'on distinguait à leur air martial, et surtout à leur fierté ; ensuite arrivait l'amiral couvert de vêtements somptueux, monté sur un beau cheval.

Sept Indiens qu'on avait pris dans diverses îles, et qui avaient survécu au voyage, marchaient sur deux rangs ; ils étaient parés de tous leurs ornements sauvages pour l'imposante solennité où ils devaient figurer. Des bracelets d'or ornaient leurs jambes, des couronnes de plumes se dressaient sur leur front. Les premiers portaient des aras aux plumes rouges et bleues ; ces oiseaux, en faisant entendre leurs voix discordantes au-dessus des cris du peuple, attiraient surtout l'attention de la multitude, qui ne pouvait se lasser d'admirer leur brillant plumage. Après les guerriers sauvages venaient les gens de l'expédition : ils portaient les couronnes d'or, présent de Guacanagari ; les idoles de pierre adorées par les *igneris*, qu'on avait offertes à Colomb ; les masques sculptés aux yeux d'or trouvés dans l'île de Cuba ; de beaux flammants grossièrement rembourrés, mais éclatants des plus riches couleurs ; des caïmans à la gueule béante, des tortues terrestres, des *iguanas* dont le vert et le bleu céleste avaient disparu.

D'autres matelots élevaient dans les airs des branches de palmier ayant encore leurs fruits desséchés ; d'autres suivaient avec des *macanas* de bois de fer, des arcs, de longues flèches de roseau empennées de plumes de vautour, qu'avait fournis le premier combat des Européens contre les Caraïbes ; et au milieu de ces armes et de ces palmes, s'élevait la bannière de la croix verte, aux armes des deux royaumes, qui avait flotté sur des rivages si lointains.

Plus humble, mais plus glorieuse encore, venait celle de l'amiral ; on y lisait, brodé en caractères d'or :

POR CASTILLA Y POR LEON,
NUEVO MUNDO HALLO COLON (1).

Cette légende si simple, qui rappelait tant de gloire, expliquait les armes qu'on venait d'accorder à l'amiral : c'étaient celles du royaume, écartelées d'un groupe d'îles entourées de vagues, d'ancres d'or sur un champ d'azur.

Le cortége défila rapidement et arriva bientôt devant le palais connu sous le nom de la *casa de la Deputacion*, où les rois d'Aragon faisaient leur résidence quand ils venaient visiter leurs sujets de la Catalogne.

Les deux trônes avaient été élevés dans une vaste salle ouverte à la multitude, où l'on voyait les portraits des anciens comtes de Barcelone, si renommés par leur courage et par leur amour de la gaie science.

Mais c'est en vain que les yeux auraient cherché ces formes élégantes et légères de l'architecture moresque, dont on trouvait partout l'agréable variété dans le royaume de Grenade. Dès le neuvième siècle, les Maures avaient été chassés de Barcelone ; ils n'avaient pu former aucun établissement durable dans ce beau pays : aussi les églises et les palais reproduisaient-ils les formes hardies de l'architecture gothique, ou le plein cintre roman, dont le caractère est tout à la fois plein d'élégance et de gravité. Pour la solennité qui se préparait, les dorures des poutres avaient été ravivées ; trente étendards, pris sur les Maures à Malaga et à Grenade, s'inclinaient au-dessus des trônes qui s'élevaient à l'extrémité de la salle.

Les rois (on désignait ainsi les deux époux) s'étaient environnés de toute leur gloire. Colomb parut : la gloire des rois s'évanouit, un murmure confus se répandit dans la salle... les rois se levèrent !

Et le grand homme mit un genou en terre : pensant à Dieu, il humiliait son génie. Isabelle prit la parole avant Ferdinand : c'était le privilége qu'elle s'était donné en comprenant une pensée forte.

— Don Cristoval Colon, notre amiral et vice-roi des terres de l'Inde, relevez-vous...

— La reine et le roi, mes seigneurs, m'ont aidé et favorisé après Dieu ; plaise à Leurs Altesses de me donner leurs mains royales à baiser...

— Seigneur amiral, dit à son tour Ferdinand, ce sont marques de vasselage, et vous n'aurez ici que marques d'honneur ; asseyez-vous, don Cristoval.

Colomb baisa la main de sa gracieuse souveraine, puis il alla s'asseoir parmi les grands.

Quelques mois après cette cérémonie, dont nous ne saurions rappeler tous les incidents, Pierre Martyr, l'érudit aux poétiques narrations, l'homme aux prévisions enthousiastes, s'écriait : « Qui peut s'étonner aujourd'hui parmi nous des découvertes attribuées à Saturne, à Cérès, à Triptolème ? Qu'ont fait de plus les Phéniciens, lorsque, dans les régions lointaines, ils ont réuni des peuples errants et fondé de nouvelles cités : il était réservé à nos temps de voir accroître ainsi l'étendue de nos conceptions (2). »

(1) On a reproduit ici une scène dans laquelle notre collaborateur M. Ferdinand Denis a rattaché avec art les faits minutieux de l'histoire aux circonstances les plus poétiques de la vie de Colomb.

(1) Pour Castille et pour Léon, Colomb a trouvé un nouveau monde.

(2) Voy. Alexandre de Humboldt, *Géographie du nouveau continent*, t. Ier. On oublie trop souvent que la vie de Christophe Colomb est tout entière dans ce beau livre.

Un corps sain, un esprit droit, une volonté vertueuse, c'est là ce qu'une bonne éducation se propose de former : ce but est invariable, universel; dans tous les états, dans tous les systèmes, les parents y tendent pour leurs enfants, parce qu'à tout âge, dans toutes les conditions, l'homme a besoin de santé, de raison et de vertu.

Conseils d'un père sur l'éducation.

LE TAILLEUR SCHŒN.

EXEMPLE D'UNE PÉNÉTRATION DE VUE REMARQUABLE.

M. de Humboldt cite un exemple très-remarquable du degré de pénétration que la vue peut atteindre chez certains individus.

A Breslaw, on s'est assuré, par des épreuves sérieuses, qu'un nommé Schœn, maître tailleur, distinguait à l'œil nu les satellites de Jupiter, lorsque la nuit était sereine et sans lune. Il en indiquait exactement les positions; il pouvait même le faire pour plusieurs satellites à la fois.

Quand on lui expliqua comment les faux rayons des astres empêchaient les autres personnes de voir aussi bien que lui, il exprima son étonnement sur ces faux rayons qui n'étaient nullement pour lui un obstacle. D'après les vifs débats qui s'élevèrent, entre lui et les personnes présentes à ces expériences, sur la difficulté de voir les satellites à l'œil nu, il fallut bien conclure que, pour Schœn, les étoiles et les planètes étaient dépourvues de rayons parasites, et paraissaient comme de simples points brillants.

C'était le troisième satellite que Schœn distinguait le mieux; il voyait aussi très-bien le premier vers ses plus grandes digressions; mais il ne vit jamais le second ni le quatrième isolément.

Lorsque l'état du ciel n'était pas tout à fait favorable, les satellites lui apparaissaient comme de faibles lignes lumineuses. Jamais, dans ses expériences, il ne lui arriva de confondre les satellites avec de petites étoiles, sans doute à cause de la scintillation de celles-ci et de leur lumière moins calme.

Schœn mourut en 1837. Quelques années avant sa mort, il se plaignait à M. de Boguslawski, directeur de l'Observatoire de Breslaw, de l'affaiblissement de sa vue : ses yeux ne pouvaient plus distinguer les lunes de Jupiter; même, quand l'air était pur, elles ne lui apparaissaient plus que comme de faibles traits de lumière.

Les résultats des expériences faites sur la vue de Schœn s'accordent très-bien avec ce que l'on sait depuis longtemps sur l'éclat relatif des satellites de Jupiter. Le deuxième satellite est le plus petit de tous, et le quatrième s'assombrit périodiquement : ce sont ceux qui échappaient au regard de Schœn. Le troisième est le plus grand, et sa lumière, de même que celle du quatrième, est d'un jaune très-vif (1).

Cet exemple rend croyable l'assertion des voyageurs qui assurent avoir rencontré des nègres doués d'une pénétration de vue égale, et s'étonnant que l'on n'aperçût point comme eux les satellites de Jupiter.

On peut citer comme autre exemple remarquable d'une portée de vue extraordinaire, le maître de Kepler, Moestlin, qui voyait à l'œil nu quatorze étoiles dans les Pléiades (2); quelques anciens en avaient vu neuf.

(1) Voy. *Cosmos*, t. III, p. 280; et Mædler, *Astronomie*; 1846.

(2) On suppose ordinairement que le nom de Pléiades donné à ce groupe vient du mot grec *pléos* (plein, pluralité), tandis qu'il paraît avoir pour étymologie *pléin* (naviguer). Les Pléiades étaient la constellation des navigateurs. Dans la Méditerranée, la navigation durait depuis mai jusqu'au commencement de novembre, c'est-à-dire depuis le lever héliaque jusqu'au coucher héliaque des Pléiades.

L'HAJE

ET LE SERPENT A LUNETTES.

Quand des animaux échappent aux conditions générales de leur groupe par quelque trait extérieur, par une physionomie propre, par des caractères assez apparents pour frapper les yeux, ils ne manquent jamais de fixer l'attention des peuples au milieu desquels ils vivent, et leur histoire réelle est bientôt altérée par des fables et des légendes. La nature, bien étudiée, est la plus grande des merveilles; mais il est plus facile d'imaginer que de savoir, et les peuples qui ne peuvent s'élever jusqu'à l'œuvre du Créateur, la font pour ainsi dire descendre jusqu'à eux; comparables à celui qui, ne comprenant pas les tableaux trop divins de Raphaël, ou les drames trop sublimes de Corneille, en referait à son gré les personnages.

Les deux animaux dont nous donnons les figures sont de ces espèces qui, dès le premier aspect, frappent au milieu de toutes celles de leur ordre. Leur conformation est singulière, leur attitude plus singulière encore : aussi sont-elles célèbres et l'ont-elles été de tout temps, l'une en Égypte, au Maroc, et dans plusieurs autres parties de l'Afrique, l'*Haje* (1) ou *Haja* (fig. 1), l'Aspic des anciens, d'après la détermination qu'en a faite Geoffroy Saint-Hilaire et que Cuvier a confirmée; l'autre dans la Perse, l'Inde et l'Archipel indien, le *Cobra de capello, Cobra capel*, Couleuvre *capelle* (2) des Européens établis dans l'Inde, ou encore le Serpent à lunettes, ainsi nommé par Daubenton et Lacépède, d'après la singulière tache en forme de lunettes qu'il porte derrière le cou (fig. 2). Les naturalistes ont depuis longtemps séparé ces deux espèces des autres Serpents venimeux, et les ont placées dans un genre distinct, *Naia* ou *Naja*, que caractérise une disposition toute particulière des premières côtes, susceptibles de se redresser et de se porter en avant; d'où, à la volonté de l'animal, la dilatation de son cou en un disque plus ou moins large.

A cette disposition s'en rattache une autre qui, bien plus qu'elle encore, a fixé l'attention sur les Naïas.

Ce qui caractérise par excellence le serpent, c'est la reptation. Quand nous disons *serpents*, c'est comme si nous disions *animaux rampants*. *Serpere* et *repere* sont, en latin, des termes équivalents; et nos mots *serpenter* et *ramper*, qui en dérivent, n'ont pris qu'à la longue des sens différents. Et jamais nulle dénomination ne fut mieux appliquée que celle de serpents, d'animaux *serpentants*, dans l'ancienne acception de ce terme. Non-seulement, « maudit » entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre (3), » le serpent, lorsqu'il chemine à la surface du sol, « rampe » sur le ventre et mord la poussière (4). » Mais, s'il grimpe ou s'il nage, c'est toujours en reptile, s'élevant peu à peu, à l'aide des replis de son corps, le long de l'arbre autour duquel il s'est enroulé, ou s'avançant dans l'eau par des ondulations très-semblables à celles par lesquelles il rampe à terre. Et l'on peut même ajouter que, quand il s'est jeté sur sa proie, c'est encore par une sorte de reptation qu'il entoure sa victime, l'étouffe, et même l'engloutit.

Tels sont, semblables à tous les autres serpents, l'Haje et le *Cobra capel*, lorsqu'ils se reposent, ou lorsqu'ils s'avancent sans être troublés dans leur marche. Si, au contraire, ils sont excités, ils semblent tout à coup se trans-

(1) *Haje*, c'est-à-dire *la vie*.

(2) Nom d'origine portugaise, qui signifie *Couleuvre à chaperon*. On verra bientôt à quelle particularité se rapporte ce nom, qui a, selon les pays, de nombreuses variantes.

(3) *Genèse*, ch. 3, v. 14.

(4) *Ibid.*

former ; ils élargissent, ils redressent leur cou, et prennent l'attitude dans laquelle nous les représentons. On les voit alors tantôt presque immobiles, et parfois, durant des heures entières, ne faisant que suivre de l'œil ce qui se passe autour d'eux ; tantôt s'agitant comme s'ils exécutaient une sorte de danse, habitude dont les jongleurs tirent parti pour amuser les spectateurs ; parfois aussi le *Cobra capel*, déployant peu à peu les replis qui lui servent de base, se

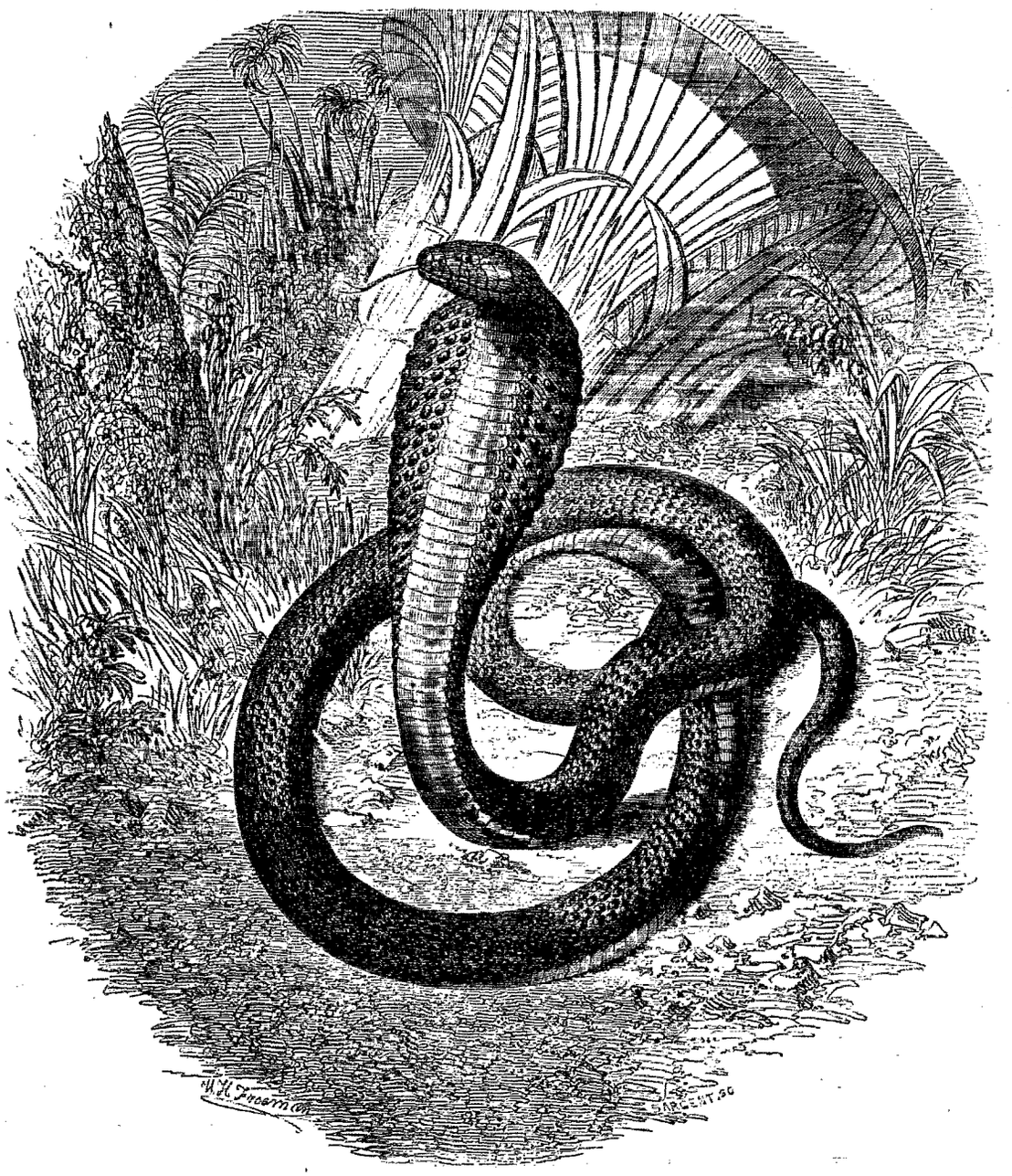


Fig. 1. L'Haje (*Naia, Haje*). — Dessin de Freeman, d'après un des individus présentement vivants à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle.

meut lentement : d'où, comme le dit M. Duméril dans un intéressant mémoire tout récemment publié, « une sorte » de *progression majestueuse*, déterminée par la volonté du » serpent qui s'avance verticalement, continuant de porter » sa tête élevée ; » et tel, ajouterons-nous, qu'on croirait inspirés par quelque récit venu de l'Inde ou de l'Égypte ces vers célèbres d'Ovide sur le divin serpent d'Épidaure :

> Le serpent se déroule,
> Dresse son cou d'azur, s'arrête, et sur la foule
> Promène ses regards rayonnants de fierté (1).

Dans les vers plus connus encore où il a si heureusement exprimé une pensée souvent reproduite dans l'antiquité, le même poëte dit des animaux :

> Tous baissent leurs regards à la terre attachés,
> L'homme lui seul, debout, la tête redressée,
> Élève jusqu'aux cieux sa vue (1)...

Comment ne se fût-on pas étonné de rencontrer, si loin de l'homme, l'attitude verticale, la *tête redressée*, les *regards détachés de la terre ?* et de rencontrer tous ces caractères privilégiés de notre nature, de retrouver l'*os sublime*, pour citer les paroles mêmes d'Ovide, dans le groupe auquel on eût pu les croire le plus étrangers, chez les animaux con-

(1) Traduction de Desaintange.

(1) *Et sa pensée*, ajoute le traducteur pour compléter le vers.

damnés *à ramper sur le ventre et à mordre la poussière?*

Il suffit de jeter les yeux sur quelques monuments de l'antique Égypte ou sur leurs figures, pour voir combien cette attitude verticale a paru extraordinaire aux peuples

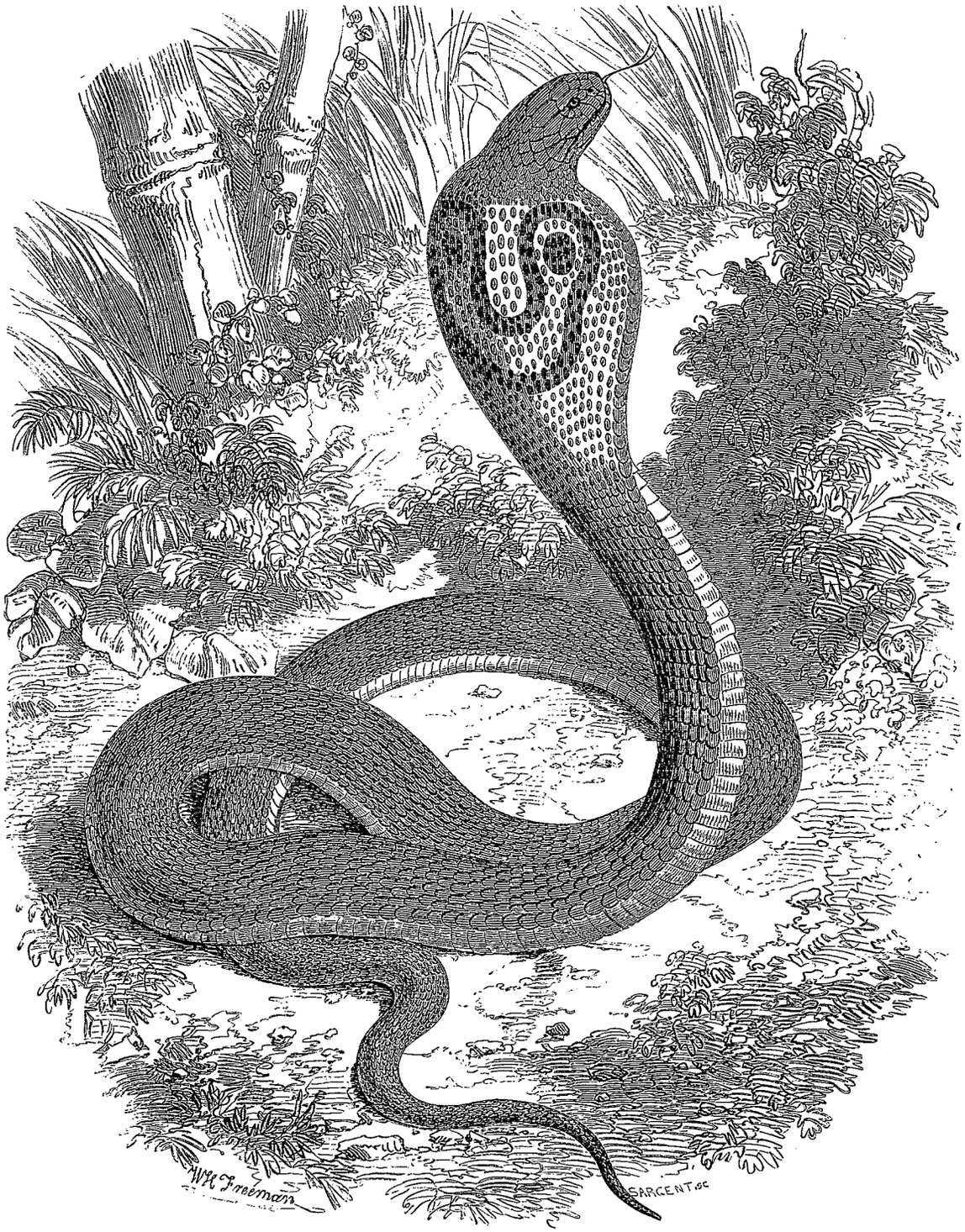


Fig. 2. Le Serpent à lunettes (*Naia tripudians*). — Dessin de Freeman.

mêmes qui en avaient chaque jour le spectacle. L'Haje, le cou dressé, la tête haute, les yeux dirigés vers l'horizon, comme s'il observait, comme s'il veillait sur ce qui l'entoure en même temps que sur lui-même, a été considéré par les anciens Égyptiens comme le gardien de leurs champs, et, par extension, comme l'emblème de la divinité protectrice du monde. De là les nombreuses figures de l'Haje sur les monuments, particulièrement sur les temples et sur les sarcophages, où on le voit toujours dans son attitude caractéristique, comme dans l'exemple que nous donnons (fig. 3), et qui est pris de l'une des frises sculptées du temple de Denderah. Sur d'autres parties du même édifice, l'Haje est représenté dans la même pose, mais avec une tête de lion. Ainsi transformé, ou sous sa forme naturelle, les images de l'Haje sont reproduites avec une telle profusion, que nous en comptons plus de cent trente sur une seule planche de la grande *Description de l'Égypte* (1),

(1) Dans l'atlas zoologique du même ouvrage (*Reptiles*, par Geoffroy Saint-Hilaire, pl. VII; et *Supplément*, par Savigny, pl. IX) sont deux belles figures de l'Haje, représenté de grandeur naturelle.

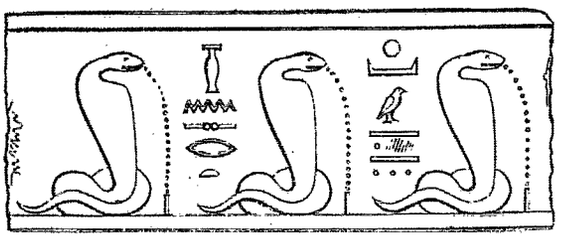


Fig. 3. L'Haje. — D'après des figures sculptées sur l'une des frises du temple de Denderah.

qui ne donne cependant que de simples spécimens des innombrables sculptures et peintures de l'un des immenses monuments de l'Égypte.

La fin à une autre livraison.

LA STATUE D'ÉTAIN.

NOUVELLE.

Les brumes du soir commençaient à descendre sur les campagnes du comté de Mid-Lothian ; la mer apparaissait au loin, enflammée par les lueurs du soleil couchant, et l'on entendait retentir çà et là les cornes d'appel des pâtres écossais annonçant le retour des troupeaux à l'étable. La dernière lutte engagée entre les partisans d'Édouard et ceux de Cromwell, terminée par la défaite du premier, avait laissé partout des traces lugubres et parlantes. On apercevait de loin en loin des maisons brûlées, des arbres abattus, des champs piétinés où les clôtures renversées et les baraques de feuilles abandonnées révélaient un bivouac récent. La plupart des gentilshommes du comté compromis dans le parti d'Édouard avaient dû se cacher ou prendre la fuite : aussi les châteaux et les manoirs étaient-ils partout déserts. On voyait leurs volets refermés, leurs cours désertes, et les hautes cheminées couronnées de longues herbes qui annonçaient l'absence des maîtres.

Les routes elles-mêmes semblaient abandonnées ; à peine y apercevait-on, à de longs intervalles, un paysan regagnant sa ferme, ou quelques marchands attardés qui pressaient le pas de leur chétif attelage.

Cependant un cavalier venait de paraître sur le petit plateau qui dominait cette partie de la contrée. Il suivait un chemin de traverse difficile, peu fréquenté, et à demi effacé sous les bruyères qui l'envahissaient ; mais le jeune homme (car il avait à peine trente ans) semblait connaître le pays et suivre sans hésitation toutes les sinuosités de la route. Il était vêtu d'un drap vert de Lincoln dont on avait pu autrefois admirer la beauté, mais qui ne se faisait plus remarquer que par les taches et l'usure. Un manteau de gros tartan des montagnes pendait de ses épaules sur la croupe de son cheval, dont les harnais, naguère élégants comme l'habit du maître, accusaient de même un service trop prolongé. Cependant, à travers ces demi-haillons qui ne pouvaient laisser de doute sur un fâcheux changement de fortune, cheval et cavalier avaient conservé, je ne sais quel air de noblesse qui ne permettait ni de les confondre avec les premiers venus, ni d'en porter un jugement défavorable. Tous deux supportaient évidemment le mauvais sort sans renoncer à l'espoir d'un meilleur avenir.

En arrivant au sommet du coteau, le voyageur promena autour de lui un regard auquel tout ce qui l'entourait semblait familier, et qui cherchait évidemment un toit connu. Il s'arrêta sur une maison d'assez belle apparence qui se montrait vers la droite, entourée de bois et de champs cultivés. Les fenêtres étaient closes, comme dans la plupart des châteaux qu'on pouvait apercevoir, et aucune colonne de fumée ne tourbillonnait au-dessus des toits aigus. Cet abandon parut réjouir le jeune cavalier ; il mit pied à terre, et, prenant la bride de sa monture, il tourna brusquement par un sentier qui coupait la brande, et arriva derrière la maison du fermier. Là il s'arrêta de nouveau pour attacher son cheval à un arbre, il traversa avec précaution une petite cour déserte, et s'approcha d'une fenêtre qui lui permit de voir à l'intérieur de l'habitation.

Le foyer y était allumé, et une femme déjà vieille semblait occupée à préparer le souper. A quelques pas était assis le maître du logis, qui aiguisait les grands ciseaux destinés à la tonte des moutons. Après s'être assuré qu'ils se trouvaient seuls, le voyageur gagna la porte et entra.

Au bruit de ses pas, le fermier se retourna ; mais l'obscurité l'empêcha d'abord de distinguer le nouvel arrivant

— Qui vient là? demanda-t-il.

— Bonjour, John Stamps, répondit gaîment l'étranger.

A son accent, la vieille femme tressaillit ; elle se releva vivement, et, la lueur du feu qu'elle avait jusqu'alors masqué ayant tout à coup éclairé le nouveau venu, elle joignit les mains avec une exclamation de saisissement :

— Seigneur ! notre maître ! s'écria-t-elle.

— Sir Richard ! répéta le fermier, qui se leva à son tour.

— C'est le nom qu'il a reçu de son père, Stamps, reprit le jeune homme ; mais, pour le moment, vous ferez bien de ne pas le prononcer si haut, vu que si quelque ami de Cromwell vous entendait, Élisabeth n'aurait qu'à préparer son aiguille pour me coudre dans un drap de vieille toile.

— Sainte Marie, mère de Dieu ! ne parlez pas ainsi ! répliqua la paysanne ; et vous, John, fermez vite la porte, que le jeune lord puisse se reposer en sûreté et manger à sa faim.

— Qu'il s'occupe d'abord de ma monture, répliqua Richard ; je l'ai laissée là-bas contre le peuplier noir, et un peu d'orge lui ferait grand bien. Il ne faut pas oublier que la vie du cavalier est dans les pieds de son cheval, surtout quand il fuit, comme moi.

Le fermier se hâta d'obéir, tandis qu'Élisabeth approchait un escabeau du foyer et forçait le voyageur à s'y asseoir. Elle s'approcha alors pour le mieux voir à la clarté de la flamme, et lui passa une main sur la tête avec émotion.

— Dieu du firmament ! est-ce bien là l'enfant que j'ai nourri de mon lait, et qu'on citait comme le plus élégant gentilhomme du comté? dit-elle. Voilà donc ce qu'en a fait la guerre ! Un pauvre vagabond dont l'habit a déteint sous le soleil et sous la pluie !... Oh ! ceci est un grand navrement pour moi, Rick ; aussi vrai que je suis chrétienne, je ne m'en consolerai pas !

— Allons, allons, pas de tristesse, vieille mère ! dit le jeune gentilhomme en adressant à la paysanne un sourire amical. La chance a tourné pour les têtes-rondes ; mais les cavaliers pourront avoir leur tour. L'important jusque-là est de mettre son cou à l'abri des cravates de chanvre, et c'est ce que je compte faire, en m'éloignant dès que j'aurai achevé ce qui m'amène ici

— Vous éloigner ! répéta la vieille femme. Ainsi ils vous auront chassé de la terre où vous êtes né et où vos ancêtres dorment sous le gazon, cher Rick ! Ah ! Dieu les en punira, j'espère. Pour ma part, je ne leur pardonnerai jamais ce qu'ils auront fait souffrir à mon maître !

— Prenez garde, répliqua le jeune homme, dont l'accent trahit cette fois, à travers son ironie, une amertume mal déguisée ; prenez garde, Lisbeth, vous me donnez là un nom qui n'est pas le mien ! Avez-vous donc oublié que le domaine de Lennark ne m'appartient plus, et que le protecteur en a fait présent à mon digne oncle, sir Williams Croffort?

La vieille paysanne plia les épaules.

— Hélas ! c'est une lourde croix pour ceux qui vous aiment, vous et votre sang, reprit-elle. Que sir Williams ait combattu dans une autre armée que le fils de son frère, c'est un malheur du temps ; mais qu'il se soit enrichi de ses dépouilles, lui qui a le cœur d'un noble lord et dont la fille devait porter votre nom, c'est ce que mon pauvre esprit ne pourra jamais comprendre, Rick ! Pour le sûr, il y a là quelque chose de plus qu'il ne paraît !

Le jeune cavalier ne répondit rien. Il demeura les yeux fixés sur le brasier, et plongé dans une rêverie agitée. Son front s'éclaircissait et s'assombrissait tour à tour, comme s'il eût traversé successivement des regrets ou des espérances ; enfin il releva la tête, et demanda d'une voix basse et presque honteuse si sa cousine Hélène était venue à Lennark depuis que le château appartenait à sir Williams.

— Plusieurs fois, avec son père, répliqua Élisabeth, et ils n'ont jamais manqué de s'informer si on vous avait revu dans le pays. Je crois même qu'ils vous ont fait chercher dans le Haddington, où l'on vous croyait caché ; mais dans quelle intention ? voilà ce que Dieu seul peut savoir. L'ancien garde forestier prétend que c'était pour vous faire arrêter et vous livrer aux têtes-rondes, vu que l'héritage des morts est toujours plus certain que celui des vivants. Si telle a été leur intention, Rick, puisse leur âme en payer la peine! mais je ne le croirai jamais sans preuves.

Le jeune homme ne parut pas vouloir en entendre davantage. Évidemment lui-même était partagé entre des sentiments contraires. Son ressentiment contre sir Williams Croffort ne pouvait s'étendre jusqu'à sa cousine Hélène, et le souvenir d'une ancienne affection combattait en lui le souvenir d'une récente injustice. Il coupa court brusquement à un entretien qui réveillait dans son cœur de douloureux débats, en demandant à John qui rentrait une retraite sûre où il pût se reposer.

Une seule était à l'abri de la curiosité des gens de la ferme qui allaient revenir des champs : c'était le château, dont Stamps avait les clefs. Complétement inhabité, il ne pouvait s'ouvrir à personne sans l'intervention du fermier, de sorte que sir Richard n'avait à craindre ni indiscrétion, ni surprise. John l'y conduisit sur le champ.

Ce ne fut point sans une émotion involontaire que le fugitif revit ces appartements quittés depuis plusieurs années, et qu'il retrouvait pleins des souvenirs de son enfance et de sa jeunesse. Le nouveau propriétaire, sir Williams Croffort, en avait pourtant modifié les dispositions intérieures et l'ameublement. Le jeune homme traversa toutes les pièces dont la physionomie avait été ainsi changée, sans vouloir s'y établir. Il choisit de préférence une vieille salle à laquelle de longues rangées de rayons chargés de liasses de titres et de livres rongés des mites avaient fait donner le nom respectable de bibliothèque. En réalité, la bibliothèque de Lennark était une espèce de garde-meuble où une partie du mobilier primitif avait été déposée. C'étaient de vieux fauteuils garnis de leurs housses, des bahuts de chêne sculpté, d'antiques porcelaines, et un grand lit à colonnes torses soutenant un baldaquin de serge brodée. Richard promenait sur ces objets, dont la plupart lui rappelaient quelques scènes de son premier âge, un regard presque attendri, lorsqu'il remarqua tout à coup une grande statue d'étain placée dans un coin de la bibliothèque.

— Sur ma vie ! c'est la fée d'argent ! s'écria-t-il.

Stamps porta avec respect la main à son front découvert pour simuler un salut, et répondit en baissant la voix :

— Vous l'avez dit, milord ; sir Williams a voulu qu'on la portât dans cette chambre. Il rit quand on parle des grands services qu'elle a rendus aux Lennark ; mais, si je ne me trompe, sa présence ici est d'un bon augure pour milord, et la fée d'argent ne l'abandonnera pas dans ses épreuves.

Richard sourit sans répondre. La croyance au pouvoir caché du mystérieux simulacre était traditionnelle à Lennark : on racontait mille histoires des merveilles opérées par cette statue, dont l'origine était inconnue. Toutes les maisons nobles, en Écosse, avaient d'ailleurs ainsi quelque protectrice particulière, tenant le milieu entre la sainte et la fée, à laquelle se rapportait l'honneur de chaque événement heureux, et que la superstition populaire regardait comme une patronne spéciale.

Au reste, sir Richard était trop accablé de fatigue pour prolonger l'entretien sur ce sujet. Il déclara à Stamps que sa faim le cédait, pour le moment, à son besoin de sommeil, et, sans lui laisser le temps de faire le lit, il s'y jeta avec ses bottes éperonnées. Il n'eut que le temps de recommander une dernière fois son cheval au fermier ; puis sa tête se pencha, ses yeux se fermèrent, et il s'endormit profondément.

John se retira, décidé à revenir lorsque les gens de la ferme seraient couchés. Il referma avec soin les portes du château et regagna son logis.

La suite à une autre livraison.

— On ferait beaucoup plus de choses si l'on en croyait moins d'impossibles.

— En morale, il est plus aisé de donner le mouvement que de le régler.

— Il faut avoir l'œil bien fin pour saisir la ligne qui sépare la prudence de la dissimulation.

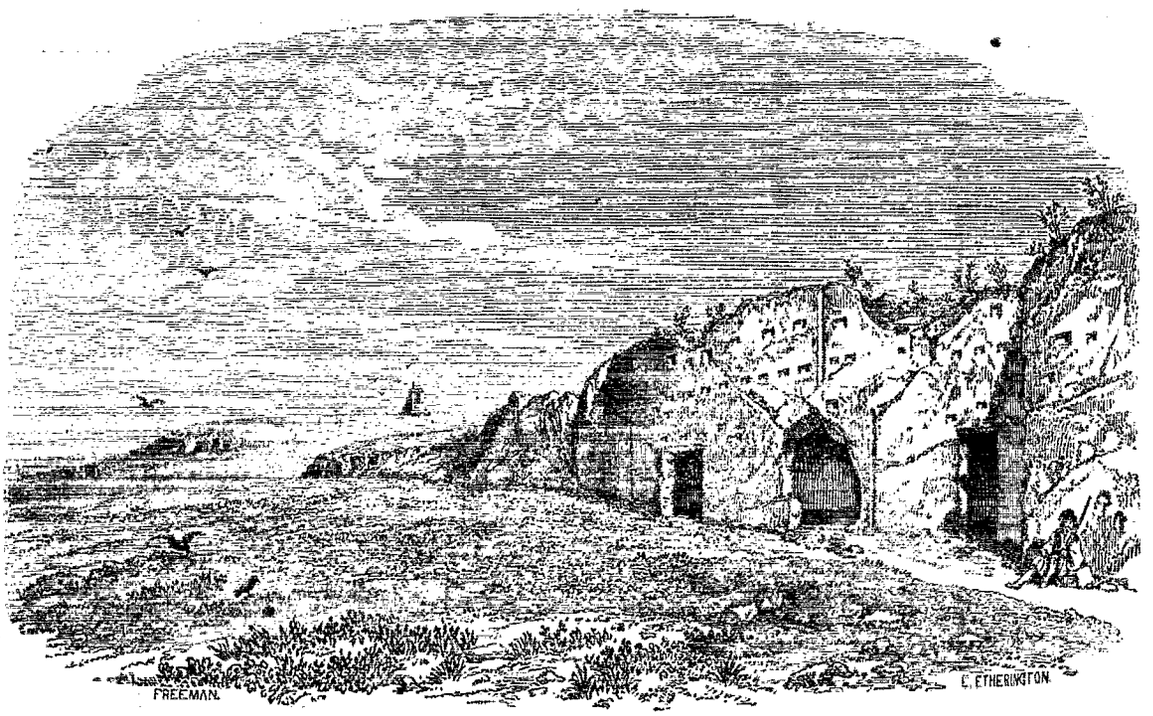
MALESHERBES.

ENCORE UN MOT SUR SOCRATE.

Dans une série d'articles déjà anciens, nous avons cherché à peindre dans Socrate le précepteur d'Athènes : nous l'avons montré parcourant sans cesse les rues de sa ville pour y trouver des serviteurs à la république, révélant à ses jeunes concitoyens leur propre génie, ou plutôt, afin de lui emprunter à lui-même l'expression énergique qui le caractérise, « accouchant » tous les esprits de ce qu'il y avait de bon en eux, et ne comptant que des élèves parmi tous les grands hommes qui furent ses contemporains.

Mais dans ce portrait du rôle de Socrate, nous n'avons omis qu'une chose, c'est le secret de son autorité. Faut-il en voir uniquement la cause dans sa merveilleuse finesse ? dans sa bonté ? dans son éloquence ? dans son amour de la vertu? dans son art de manier les esprits? Toutes ces qualités sans doute ont eu leur part dans son empire, mais ni aucune d'elles séparément, ni toutes ensemble réunies, ne suffisent à expliquer cet ascendant étrange, qui fut l'apanage de Socrate. La cause en est ailleurs. Avant de la chercher, commençons d'abord par nous représenter cet ascendant tel qu'il était, invincible, tyrannique, semblable pour ainsi dire à l'empire du dieu sur la Pythie. Il faut, à cet effet, lire le discours d'Alcibiade dans le Banquet de Platon : « Vous voulez que je loue Socrate, s'écrie-t-il ; mais comment le peindre ? A qui le comparer ? Ne ressemble-t-il pas aux silènes? Effronté railleur comme eux, rustre de visage comme eux, épais d'enveloppe comme eux, mais comme eux aussi divin joueur de flûte ; que dis-je ? mille fois plus irrésistible qu'eux. Marsyas charmait les hommes par les belles choses que sa bouche tirait des instruments, et autant en fait aujourd'hui quiconque répète ses airs. Mais lui, Socrate, sans instruments, avec de simples discours, il fait la même chose. Lorsque nous entendons tout autre

discoureur, même des plus habiles, pas un de nous n'en garde la moindre impression ; mais que l'on l'entende lui-même, ou seulement quelqu'un qui répète ses discours, si pauvre orateur que soit celui qui les répète, tous les auditeurs, hommes, femmes ou adolescents, en sont saisis et transportés. Pour moi, mes amis, n'était la crainte de vous paraître hors de sens, je vous attesterais avec serment l'effet extraordinaire que ses discours m'ont fait et me font encore. En l'écoutant, je sens palpiter mon cœur plus fortement que si j'étais agité de la manie dansante des corybantes; ses paroles font couler mes larmes, et j'en vois un grand nombre d'autres ressentir les mêmes émotions. Périclès et nos autres bons orateurs, quand je les ai entendus, m'ont paru sans doute éloquents, mais sans me faire éprouver rien de semblable : toute mon âme n'était pas bouleversée, elle ne s'indignait pas contre elle-même de se sentir dans un honteux esclavage, tandis qu'auprès de ce Marsyas que voilà, je me suis souvent trouvé ému au point de penser qu'à vivre comme je fais, ce n'est pas la peine de vivre. Tu ne saurais, Socrate, nier qu'il en soit ainsi, et je suis sûr qu'en ce moment même, si je me mettais à t'écouter, je n'y tiendrais pas davantage, et que j'éprouverais les mêmes impressions. C'est un homme qui me force à reconnaître que, manquant de bien des choses essentielles, je me charge trop légèrement des affaires des Athéniens. Il faut donc, malgré moi, m'enfuir bien vite en me bouchant les oreilles, comme pour échapper aux sirènes, si je ne veux pas rester jusqu'à la fin de mes jours assis à la même place auprès de lui. Pour lui seul, dans le monde, j'ai éprouvé, ce dont on ne me croirait guère capable, de la honte en présence d'un autre homme; or il est, en effet, le seul devant qui je rougisse. J'ai la conscience de ne pouvoir rien opposer à ses conseils, et pourtant de n'avoir point la force, quand je l'ai quitté, de résister à l'entraînement de la popularité; je le fuis donc, mais quand je le revois j'ai honte d'avoir si mal tenu ma promesse, et souvent j'aimerais mieux, je crois, qu'il ne fût pas au monde; et cependant, si cela arrivait, je suis bien convaincu que j'en serais plus malheureux encore; de sorte que je ne sais *comment faire* avec cet homme-là.» Jamais, non, jamais l'empire surhumain de la vertu et du génie n'a été dépeint en traits plus puissants : rien n'y manque, pas même l'orgueil de l'inférieur qui se révolte contre la domination de l'être divin; et cependant, tel était l'ascendant presque surnaturel de Socrate, que ces paroles admirables d'Alcibiade ne suffisent pas encore à le peindre tout entier. Le *Théagès* de Platon y ajoute un nouveau trait. « Socrate, s'écrie un des interlocuteurs, je profitais de toi et avec toi, même sans être dans la même chambre que toi; il suffisait que je fusse dans la même maison. Étions-nous dans le même appartement, je profitais mieux encore. Dans cette chambre, avais-je les yeux fixés sur toi pendant que tu parlais, je profitais mieux que



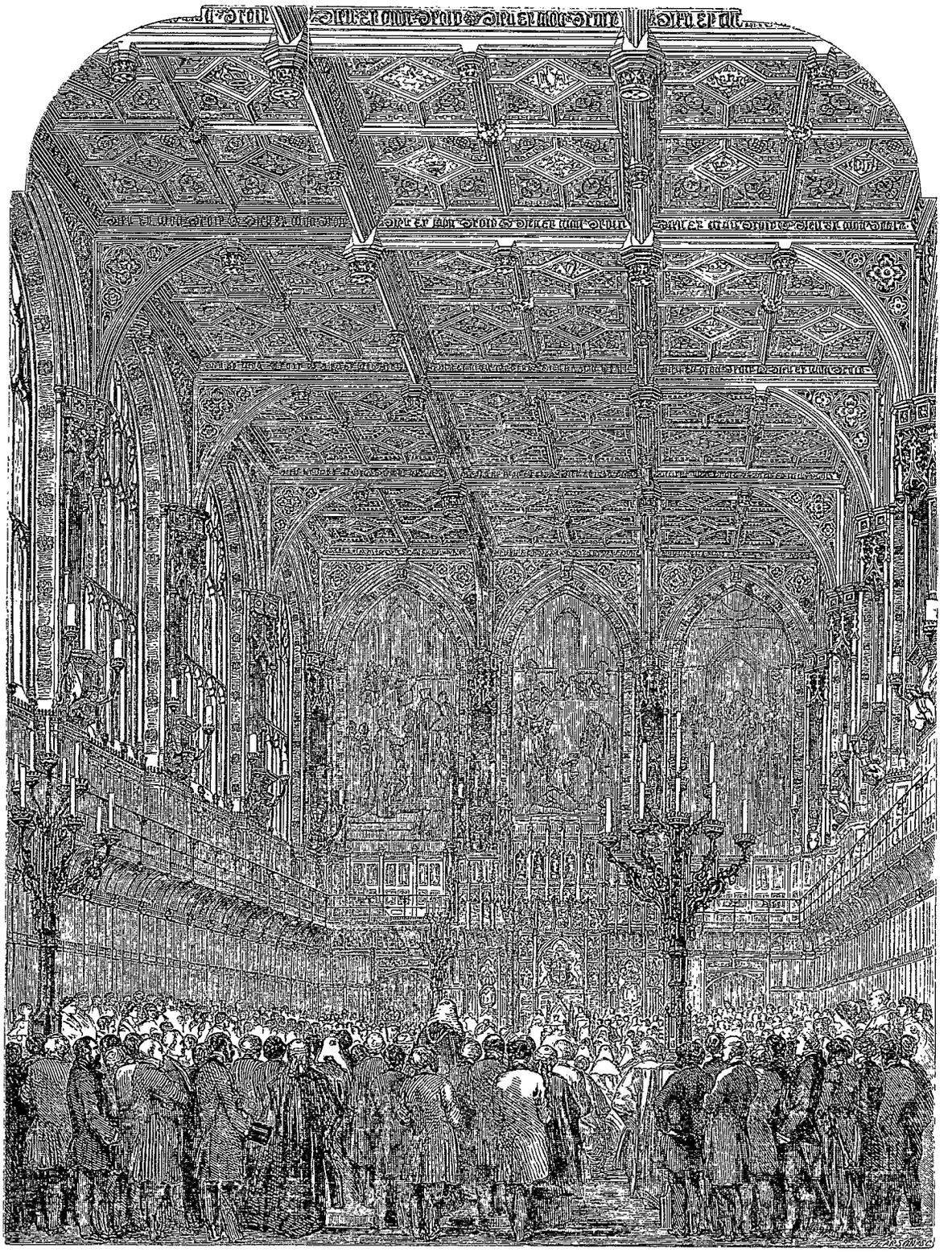
La Prison de Socrate, à Athènes. — D'après une planche du *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, par M. Lebas.

si je regardais ailleurs. Enfin étais-je auprès de toi, et mes vêtements touchaient-ils les tiens, j'avançais plus encore en science et en vertu; et maintenant, maintenant que je suis à tes côtés, je voudrais que ma vie s'écoulât ainsi à t'entendre! » Comme ces images sont vraies et profondes! Qui de nous, dans sa jeunesse, n'a pas éprouvé des émotions semblables quand le hasard l'a mis en rapport avec quelque être supérieur? Les invisibles émanations qui sortent des hommes de génie et vous pénètrent; ces liens impalpables qui s'établissent de l'homme à l'homme, non-seulement par la parole, mais par les regards, par le contact, et même, en dehors de toute relation sensible, par la seule pensée; tous ces phénomènes magnétiques, électriques, que produit l'admiration aussi bien que la tendresse : voilà les faits qui peuvent seuls nous faire comprendre l'empire de Socrate. Mais ces faits eux-mêmes, où était leur cause? Quelle force ou quel assemblage de forces pouvait les produire?

La suite à une autre livraison.

PARLEMENT ANGLAIS.

LA CHAMBRE DES LORDS.



Intérieur de la chambre des lords — Séance d'ouverture. — Dessin de Gilbert.

Le 3 février 1852, la reine d'Angleterre entrait, pour la première fois, par la tour Victoria, dans le nouveau palais de Westminster. Le soir, une splendide illumination dessinait les grandes lignes de ce magnifique édifice, et lui prêtait un aspect féerique. Chaque saillie, chaque angle s'éclairait d'un flamboyant jet de gaz, et les lumières extérieures de la chambre des lords, habilement disposées, faisaient resplendir, comme autant de lumineux transparents, les vitraux peints. Dépouillé de ce prestige passager, l'ensemble du palais neuf est encore d'un effet grandiose.

Il occupe un espace de près de neuf arpents. La façade principale, qui se déploie à l'est le long de la Tamise, est divisée en cinq compartiments décorés de pilastres, de statues, d'écussons royaux; une terrasse en granit d'Écosse règne au bord de l'eau. La masse imposante de la tour Victoria, haute aujourd'hui de 160 pieds, mais qui doit s'élever jusqu'à 340, domine tous les bâtiments. Cette tour carrée, flanquée aux angles de tourelles octogones, sera la dernière achevée. Après vient la tour centrale, puis celle de l'horloge, surmontée d'un clocheton et d'une aiguille richement travaillée. D'autres tours de moindres dimensions rompent la ligne des toits, et ajoutent par leurs formes pittoresques au grand aspect général. Afin de prévenir tout danger d'incendie, on a fait entrer fort peu de bois dans les constructions. Les charpentes sont en fer. La première pierre a été posée le 27 avril 1840. L'architecte, Charles Barry, a tenu tout ce que promettait son programme (voy. t. XII, p. 305); mais la dépense, évaluée à 700 000 livres sterling, dépasse déjà un million et demi (37 millions de francs), et les travaux sont loin d'être achevés. Ainsi que l'annonçait le projet approuvé par le comité consultatif, le nouveau Westminster, relié à ce qui restait de l'ancien, la grande salle avec ses vieux cloîtres, et la belle crypte de Saint-Étienne, est un monument élevé aux puissantes assemblées qui font la base de la constitution britannique; c'est en même temps une consécration solennelle de toutes les gloires nationales, juste sujet d'orgueil du peuple anglais. La tradition chrétienne se rencontre tout d'abord sur le seuil : les saints patrons de l'Angleterre, de l'Écosse, de l'Irlande, rangés sous la voûte qui sert d'entrée royale, forment un pieux cortége à la figure de la reine, soutenue par la Justice et la Miséricorde. Au delà, le porche ou portique normand emprunte son nom à des fresques illustrant l'époque de la conquête. L'histoire d'Angleterre se continue par les peintures, les vitraux, les armoiries, les statues, à travers une longue série de magnifiques salles, depuis le vestiaire de la reine où a lieu le cérémonial de la toilette d'apparat, la galerie royale, la chambre des lords, jusqu'à la salle supérieure d'attente, ou *salle des Poëtes*, décorée de sujets empruntés aux œuvres de Chaucer, de Spencer, de Shakspeare, de Milton, de Pope, de Walter Scott, de Byron : on voyage ainsi de compagnie avec tous les hommes illustres de la Grande-Bretagne, passant en revue tous les faits mémorables accomplis. Au milieu de ces fastes du passé, une place est réservée à l'avenir. Dans la grande salle de Westminster, les deux tiers des piédestaux seront occupés par les statues en pied des hommes d'État éminents auxquels le parlement décernera les honneurs de la statuaire.

Après les éloges mérités donnés à la conception et à l'exécution de cet immense édifice, il y a une part à faire à la critique. Le style gothique anglais, qui remonte aux Tudors, a été trop servilement copié. Il y a abus d'ornements; les réseaux, rinceaux, nervures en relief, multipliés à l'infini, amènent dans les détails une monotonie fatigante. L'effet ne répond pas à la prodigalité des efforts et des travaux. Malgré de grandes prétentions d'art, le sentiment artistique manque presque partout. Le nouveau palais, construit sous l'inspiration des membres du parlement, est éminemment l'œuvre toute moderne d'une puissante nation, chez laquelle domine le génie de l'industrie et du commerce, de même que l'ancien Westminster, bâti par Guillaume le Roux, en 1097 et 1098, restauré trois siècles après sous Richard II, et incendié le 16 octobre 1834, était bien, avec ses vastes halles, ses hauts portiques, ses ogives dentelées, l'expression d'une époque féodale, monacale et guerrière.

La chambre des lords, qui communique avec les appartements royaux, occupe le centre du palais; elle a été terminée la première, et ouverte le 15 avril 1847. Elle a 97 pieds de long sur 45 de hauteur, et autant de largeur. Elle est éclairée par douze fenêtres à vitraux peints. Entre chaque fenêtre et aux deux bouts de la salle, dix-huit niches attendent les statues des barons de la grande charte. Des peintures à fresque représentent : le Baptême d'Éthelbert; Édouard III conférant l'ordre de la Jarretière au prince Noir; Henri, prince de Galles, arrêté et conduit en prison pour avoir insulté et frappé le juge Gascoigne. Les figures allégoriques sont : le génie de la Religion, le génie de la Chevalerie et le génie de la Loi. La galerie des sténographes de la chambre fait face au trône; au-dessus est la galerie dite des *Étrangers*, du public. Les corniches sont ornées des armes des souverains et de celles des grands chanceliers qui se sont succédé depuis Édouard III.

Une ancienne coutume, qui a pour origine le célèbre complot de la poudre à canon (*gunpowder-plot*), en 1605, oblige le lord chambellan, assisté de l'huissier de la verge noire et d'un détachement des gardes, à visiter les caveaux qui s'étendent sous la chambre des lords, deux heures avant l'arrivée de la reine.

C'est ordinairement en février que s'ouvre le parlement, et en juillet qu'il s'ajourne ou se dissout. Le droit de le convoquer, de le proroger, de le dissoudre, n'appartient qu'au souverain. Composé des deux chambres, celle des lords et celle des communes, son pouvoir est illimité. Il a pour mission non-seulement de délier les cordons de la bourse du peuple, mais aussi de tenir les comptes de la nation; ou, pour parler le langage du légiste Coke, « le parlement est la cour de justice la plus haute, la plus honorable et la plus absolue. » Sa juridiction est suprême; elle fait, étend, retranche, abroge, révoque ou remet en vigueur les lois, statuts, actes et ordonnances concernant les affaires ecclésiastiques, capitales, criminelles, civiles, militaires, maritimes, etc. « Sa tâche est de redresser les griefs, de surveiller les monopoles oppressifs; de mettre un frein aux excès exorbitants des favoris, des mauvais ministres; de punir les grands coupables qui se croient au-dessus des lois; d'inspecter la conduite de ceux-là mêmes qui rendent la justice ou qui administrent les deniers publics. »

Le parlement peut régler ou modifier la succession au trône, comme il le fit sous les règnes de Henri VIII et de Guillaume III. Il peut changer la religion de l'État, ainsi que cela fut fait sous Henri VIII, Édouard VI, Marie et Élisabeth. Enfin il a non-seulement changé, mais créé à nouveau la *constitution* du pays, et même la sienne, comme lors du bill de réforme, sous Georges Ier, où, alléguant les complots d'une faction turbulente et papiste, et la menace d'une invasion, le parlement se constitua pour sept ans, au lieu de trois ans, ainsi que l'avaient voulu jusqu'alors la coutume et la loi. Ce bill des sept ans est demeuré en vigueur, quoiqu'il n'y ait plus ni prétendant, ni dangers à craindre pour la monarchie.

Selon Coke, le parlement tire son nom de la liberté qu'a chaque membre d'émettre directement et sincèrement son avis; de *parler le ment* (du latin *mens, mentis*), le jugement, la pensée intime, pour le plus grand bien de la chose publique. Quoi qu'il en soit de l'origine du mot, on le trouve appliqué en France aux assemblées générales des États sous Louis VII, vers le milieu du douzième siècle, et en Angleterre sous Édouard Ier, en 1272. Ce qui paraît certain, c'est que, longtemps avant l'introduction de la langue normande dans la Grande-Bretagne, toutes les affaires importantes étaient débattues et réglées dans le grand *conseil* du royaume, selon l'usage général chez les nations du Nord, et particulièrement chez les Germains, qui l'importè-

rent dans toutes les contrées d'Europe envahies par eux lors de la dissolution de l'empire romain.

L'institution de la chambre des lords remonte à Guillaume le Conquérant : « Les communes, dit l'historien Hume, ne firent partie du grand conseil que quelques siècles après la conquête. » Ce fut Henri III qui, à la suite d'une tentative du comte de Leicester pour s'emparer de la couronne, appela deux chevaliers de chaque comté, et des bourgeois ou députés des bourgs, à prendre part à la législation. La cité de Londres envoya, la première, des membres au parlement; Westminster ne fut représenté dans cette auguste assemblée que vers la fin de la vie de Henri VIII.

Le nombre des lords est indéfini; il n'est limité que pour les lords spirituels. Il y a deux archevêques et vingt-quatre évêques qui sont supposés tenir du souverain d'anciennes baronnies, leur donnant droit de siéger et de voter avec les lords temporels. Ces derniers sont les pairs de la Grande-Bretagne, ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons. Quelques-uns siégent par droit d'*hérédité*, comme tous les anciens pairs; quelques-uns par *création*, comme tous les nouveaux; d'autres par *élection*, comme les seize pairs qui représentent le corps de la noblesse écossaise depuis la réunion de l'Écosse, et les vingt-huit pairs irlandais, outre un archevêque et trois évêques.

Le souverain peut augmenter à son gré le nombre des lords laïques. La chambre actuelle se compose d'environ 410 membres. Elle vote par *Content* ou *Non content*, en commençant par le pair inférieur en dignité, et remontant jusqu'au plus titré.

Quand il y a opposition à un bill, on propose d'en ajourner la lecture à six mois, de façon à le renvoyer à la prochaine session ou indéfiniment. « L'ordre du jour » est habituellement demandé pour clore une discussion accidentelle et ramener les débats aux questions arrêtées d'avance dans le procès-verbal. La question préalable est aussi une manière d'évincer une mesure proposée. Tout membre a droit de réclamer l'appel nominal. Les cris. « A la question! » impliquent l'impatience que causent à l'assemblée des divagations oiseuses ou les longueurs d'un orateur diffus. « Écoutez! écoutez! » (*Hear! hear!*) témoignent de l'attention ou de l'ironie de l'auditoire.

Sauf dans les occasions solennelles, les lords siégent sans distinction de place, et maintiennent seulement le côté ministériel et le côté de l'opposition. Les archevêques et les évêques occupent un banc à part. Selon l'ancienne tradition, le lord chancelier, président de droit de la chambre des pairs, est assis sur un sac de laine devant le trône, ayant près de lui le grand sceau ou sceptre de justice. Les juges, les maîtres en chancellerie, etc., appelés à donner leur avis dans les questions de législation, siégent également sur des sacs de laine.

LA CHAINE D'OR DE GUAYNACAPAC.

Le frère du célèbre Atahualpa portait le nom de *Cusé Guascar*, c'est-à-dire *la chaîne du contentement;* or ce nom avait été imposé au jeune prince, descendant des Incas, parce que, le jour même où il était né, les orfévres de Guaynacapac avaient achevé une prodigieuse chaîne d'or, qui était d'une telle dimension qu'au dire des historiens les plus sérieux, six cents vigoureux Indiens ne pouvaient pas la soulever. Selon les uns, cette merveilleuse chaîne fut jetée dans la lagune de Chuquito, afin qu'elle ne vînt pas accroître le trésor des Espagnols. Selon d'autres, elle n'aurait jamais eu d'existence que dans l'imagination de quelques chroniqueurs. Pour notre part, nous croyons seulement à une certaine exagération dans la description de cette chaîne merveilleuse, dont l'existence ne saurait être révoquée en doute. Quant à sa disparition, nous ferons observer qu'il n'y a peut-être pas un seul lac du Pérou, ou bien du Mexique, que l'imagination des *conquistadores* n'ait fait dépositaire de quelque trésor fantastique.

L'EMPEREUR CHINOIS MIEN-NING.

Il est interdit aux Chinois, sous des peines sévères, de posséder les portraits de leurs empereurs. Cette défense donne lieu, dans les ateliers des peintres de Macao et de Canton, à un petit commerce frauduleux et secret qui produit d'assez beaux bénéfices. On y propose aux étrangers, comme étant un portrait de l'empereur, un personnage de fantaisie revêtu du costume impérial, et, grâce à cette supercherie, on vend de 12 à 30 francs une aquarelle sur moelle d'æschinomène qui vaut de 3 à 6 francs.

Le dessin que nous reproduisons n'est point un de ces portraits de contrebande : c'est bien l'image fidèle de Mien-ning, le prédécesseur de l'empereur régnant.

Le portrait original, de 21 centimètres de diamètre, appartient à Pann-se-chinn, l'un des commissaires impériaux adjoints à Ki-ing pendant les négociations avec M. de Lagrenée. Ce portrait fut fait à Pékin, au palais, durant une cérémonie religieuse, par un des amis de Pann-se-chinn, haut dignitaire de la cour. Pann s'était lié d'amitié avec MM. J.-M. Callery, interprète de l'ambassade, le docteur Yvan et Natalis Rondot; il leur confia ce précieux portrait, qui était, selon son expression, ressemblant aux $^{8}/_{10}$, et que M. Rondot a fidèlement reproduit.

Mien-ning avait donné aux années de son règne le nom de *taou-kouang* (raison brillante ou lumière de raison); il était le 241e empereur de Chine, et le 6e empereur de race mandchoue et de la dynastie Ta-tsing.

Il était né en 1780, d'un des fils de l'empereur Kaou-tsoung (Kien-loung), qui devint empereur en 1796, et régna, sous le nom de Kia-king, jusqu'en 1820. Mien-ning se distingua, avant son avénement au trône, en 1813, par un acte de courage.

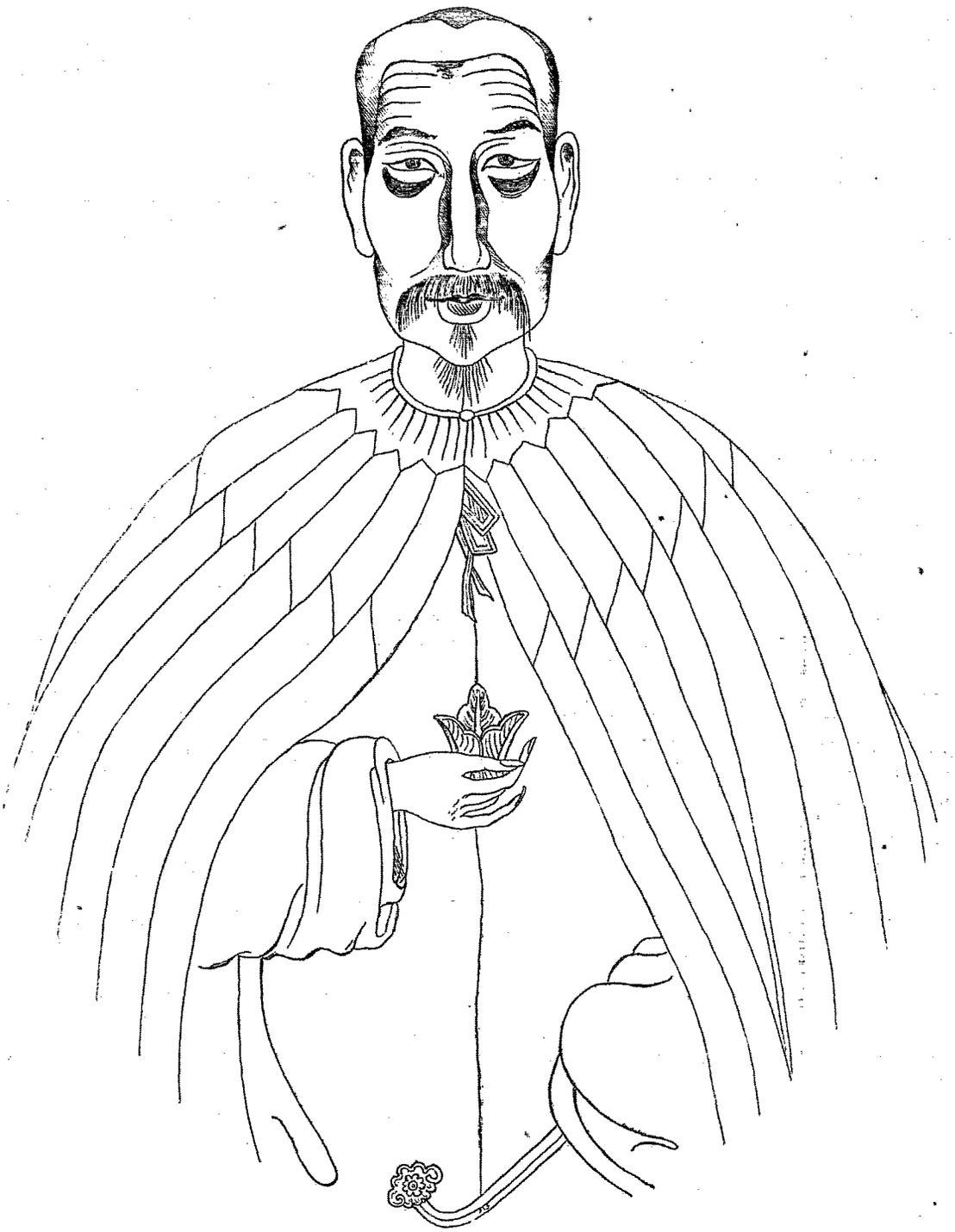
Lin-tsing, premier eunuque du palais, était devenu le favori de Kia-king, et avait acquis sur l'esprit de son maître un tel ascendant qu'il avait pris en main le gouvernement de l'empire. L'exercice du pouvoir exalta son ambition, et lui inspira le désir de s'emparer de la couronne en mettant à mort l'empereur et ses fils. Pendant que Kia-king et les princes étaient à la chasse, Lin-tsing fit occuper les environs du palais par des troupes dévouées, et donna le signal de l'insurrection dès que l'empereur fut rentré. Mais, à l'insu du rebelle, Mien-ning était resté en arrière; il comprit le but de ce déploiement de forces qui allaient envahir le palais, aperçut à leur tête l'ambitieux eunuque, et, arrachant les boutons globuleux en cuivre de son habit, en chargea son fusil en guise de balles, ajusta Lin-tsing et l'étendit mort. Aussitôt que les révoltés virent tomber leur chef, ils prirent la fuite.

Kia-king mourut en 1820; son fils aîné l'avait devancé dans la tombe, et Mien-ning fut proclamé empereur le 25 août 1820. Il est mort à Pékin le 25 février 1850, le 14e jour de la 1re lune de la 30e année de son règne.

Ce règne marquera dans les annales chinoises. Douze ans après la révolte de Tchankor dans les provinces d'Ili, comprimée à la suite de combats acharnés, survinrent de graves événements. Pour la première fois, la Chine eut à soutenir la guerre contre une puissance européenne, vaincue, elle dut consentir à des traités onéreux. Cette guerre eut pour cause l'obstination des Anglais à introduire l'opium

en Chine, et la résistance des autorités chinoises qui s'opposèrent, par des mesures énergiques, à l'importation et à la consommation de ce poison, et à l'exportation de l'argent donné en échange.

Les hostilités s'ouvrirent le 3 novembre 1839 par le combat naval de Chouen-pi. Le 5 juillet 1840, Ting-haï était pris, l'île Tchou-san envahie; le 20 janvier 1841, l'île et le port de Hong-kong étaient cédés à l'Angleterre. La guerre



Mien-ning, 241e empereur de Chine, né en 1780, proclamé le 25 août 1820, mort le 25 février 1850. — Copié par M. Natalis Rondot sur un dessin chinois.

éclata de nouveau le 23 février 1841, et elle fut cette fois vigoureusement conduite. En voici les faits les plus remarquables :

1841.

26 février. Prise des forts du Bogue. — *25-31 mars.* Combats de Canton. La ville paye une rançon de 35 millions. — *27 août.* Prise d'É-mouï. — *4 septembre.* Combat de Cheï-pou. — *1 octobre.* Prise de Ting-haï; occupation de l'île Tchou-san. — *10 octobre* Prise de Chin-haï. — *13 octobre* Occupation de Ning-po.

1842.

10 mars Combat de Ning-po. — *15 mars.* Prise de Tse-ki. — *18 avril.* Prise de Tcha-pou. — *13 juin.* Entrée dans le fleuve Yang-tse-kiang. — *16 juin.* Prise de Wou-soung. — *19 juin.* Prise de Chang-haï. — *12 juillet.* Entrée à Kiang-yin. — *15 juillet.* Entrée à

Chouin-chan. — *21 juillet*. Combat et prise de Chin-kiang. — *4 août*. Arrivée devant Nan-king. — *20 et 26 août*. Conférences entre les plénipotentiaires anglais et chinois. — *29 août*. Traité de Nan-king.

1843.

8 octobre. Traité de Hou-moun-chaï.

Les Chinois durent payer 125 millions de francs pour indemnités et frais de guerre, céder à l'Angleterre l'île de Hong-kong, ouvrir au commerce étranger les ports de Canton, Chang-haï, Ning-po, Fou-tchou et É-mouï, et consentir à un nouveau tarif de douanes.

Il paraît que l'empereur n'a jamais connu dans toute leur étendue les progrès menaçants de l'invasion des Anglais, les défaites de ses armées et les sacrifices auxquels il fallut se résigner.

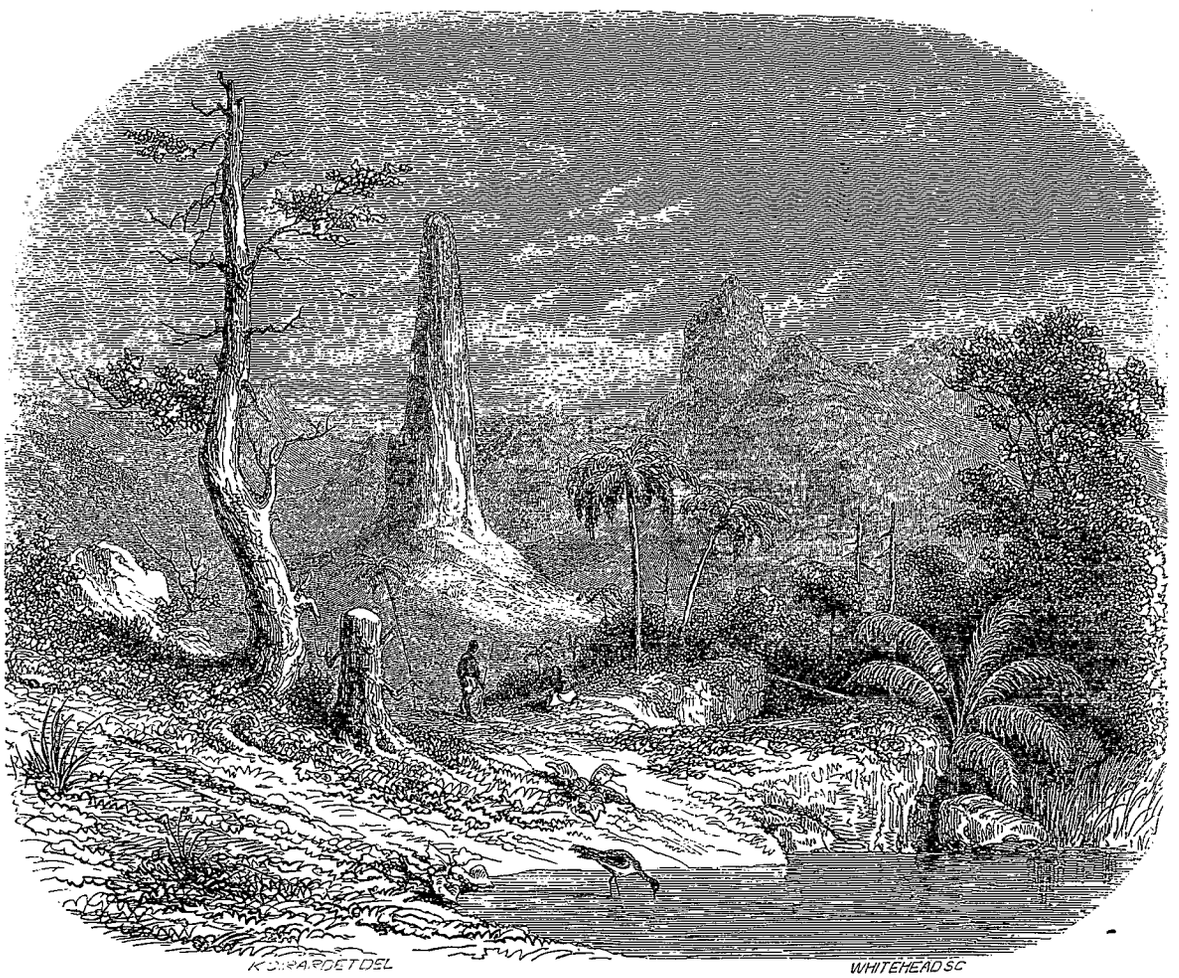
Mien-ning eut dix enfants, sept fils et trois filles. Les trois aînés sont morts : le quatrième, I-tchou, l'aîné des fils survivants, est l'empereur régnant.

L'ILE SAN-THOMÉ,

DANS LE GOLFE DE BIAFFRA

(Afrique occidentale).

Un sol bouleversé, un sable noir et des scories sur le rivage ; des roches basaltiques et ferrugineuses qui se dressent brusquement en forme d'aiguilles ; une végétation puissante, vivace, qui se presse et s'étreint comme si elle manquait d'espace ; des eaux limpides où se réfléchit un éternel



Un Paysage à San-Thomé. — Dessin d'après nature par M. Léopold de Folin.

azur ; des oiseaux confiants qui animent et égayent ces belles solitudes : tels sont les traits qui caractérisent les quatre îles volcaniques du petit golfe de Biaffra, au fond de l'immense golfe de Guinée. Dans des temps inconnus, de terribles convulsions ont dû faire de ce petit coin du globe un tableau sublime d'horreur, alors que des feux souterrains, s'élançant du fond de l'Océan et rougissant les cieux, soulevèrent ces cimes embrasées au sein des eaux bouillantes ; mais, depuis d'innombrables siècles, la nature bienfaisante et féconde a couvert de ses plus riches trésors comme d'un riant manteau ces blessures de la terre. La petite île d'Anno-Bom, au sud, n'est qu'un volcan : ses flancs sont tapissés d'arbustes et de verdure ; son cratère est plein jusqu'au bord d'une eau pure à la surface paisible, et dont nul n'a encore mesuré les vastes profondeurs. Ferdinando-Po (ou Fernao-do-Poo), au nord, n'est pas moins luxuriante. Au centre, l'île du Prince, où croît le pandanus (1), est justement renommée parmi les voyageurs comme l'un des plus splendides paysages de l'univers. L'île San-Thomé, qui l'avoisine, située plus près du continent, a aussi plus de ressemblance avec le sol africain. Son terrain est accidenté, montueux, semé de mornes, et, dans sa partie centrale, vers sa côte ouest, on voit s'élever très-haut un pic dont l'exubérance de végétation rend l'ascension difficile. Fernao-

(1) Voy t. XX, p. 121.

do-Poo appartient à l'Angleterre ; les trois autres îles sont encore la propriété du Portugal, qui a établi le siége de son administration à San-Thomé, dans la petite ville de Santa-Anna de Chaves, bâtie assez régulièrement sur la plage d'une anse à peine dessinée. Il n'est guère de bourgades en France près desquelles Santa-Anna de Chaves ne parût pauvre : ses habitations sont en effet chétives ; on n'y trouve point ce qui monte de plus en plus dans l'estime des Européens, le confortable ; mais les colons de San-Thomé, par bonheur pour eux, ne sont pas encore atteints de l'ambition des cottages et des villas ; il leur suffit de peu : un toit, une natte, quelques fruits, et le spectacle de la nature. Ce spectacle, que des citoyens de Paris ou de Londres ne tarderaient pas à trouver monotone ou triste, est à leurs yeux un des plus beaux du monde : ils en aiment le vaste silence, ils en comprennent les beautés infinies ; ils sont aussi fiers de leurs forêts et de leurs mornes que nous le sommes de nos boulevards et de nos quais. L'Européen qui passe quelques heures dans leur île partage leur admiration et s'enthousiasme jusqu'à les croire indifférents parce qu'ils jouissent en silence du tableau magnifique qui les entoure ; mais il ne serait pas longtemps sans éprouver que leur sentiment, plus calme, moins expansif, est plus profond et plus durable que le sien. Un voyageur qui a visité récemment San-Thomé nous envoie un dessin et une page de son journal : ses descriptions s'accordent avec celles de tous les Européens qui ont vu comme lui cette île lointaine ; l'habileté de son crayon transporte au milieu de la nature même. « En sortant de Santa-Anna de Chaves, dit M. Léopold de Folin, on gravit des pentes surmontées d'une chaîne de mornes dont les cimes indiquent à peu près l'axe de l'île. Bientôt l'on atteint quelques-uns des plateaux supérieurs où le paysage devient à chaque pas plus bizarre et plus sauvage. Après avoir parcouru quelques milles vers le sud, j'arrivai au bas de masses rocheuses disposées en couches et s'élevant en gradins du côté qui fait face au sud-ouest. Je parvins à les gravir, en m'aidant des crevasses et des aspérités, en me suspendant aux lianes et aux arbustes. J'arrivai ainsi sur un plateau assez vaste, couvert de mousses et de plantes d'une infinité d'espèces, quelques-unes portant des fleurs dont les couleurs étaient d'une grande richesse. Ce plateau se déprime à droite comme pour servir de réservoir à une belle nappe d'eau : des échassiers pêchaient sur les bords ; à ma vue, ils parurent plus étonnés qu'effrayés, et ce fut seulement après quelques instants d'hésitation qu'ils se décidèrent à prendre la fuite. A gauche s'élevaient de grands arbres : quelques-uns avaient été frappés de la foudre ; d'autres, tombés de vieillesse, gisaient en travers des crevasses et servaient de ponts aux animaux. Je m'avançai pendant deux cents pas environ dans cette solitude, puis je fus arrêté tout à coup par une abîme : la roche descendait à pic sous mes pieds jusqu'aux terrains inférieurs dont le vaste panorama se déroulait jusqu'à l'horizon limpide de l'Océan. A demi couché sur cette plate-forme, j'embrassai du regard une grande partie de l'île, les ravins, les escarpements, les moindres dépressions, les plus petits reliefs, les cours d'eaux aux teintes argentées serpentant dans la verdure, de rares cabanes d'où sortaient quelques flocons de fumée, quelques parcelles de terre rougeâtre préparées pour une plantation d'ignames ou de manioc, les mornes enfin qui semblaient taillés avec le ciseau. Mais mon attention fut surtout attirée par l'immense *pico de San-Thomé*, qui s'élève droit et isolé comme une tour colossale, dernier vestige de quelque édifice construit par des géants. Cette colonne naturelle, qui doit avoir une hauteur de 300 à 400 mètres sur une circonférence de 150 mètres à sa base, se colore de diverses nuances suivant les caprices de la lumière ; quelques mousses, quelques touffes de plantes verdissent çà et là sa surface, toute sillonnée d'ailleurs de cannelures que creusent les pluies, et de fissures qui descendent en spirales irrégulières de la cime jusqu'au sol. Du rocher où j'étais placé, les grands arbres qui entouraient la base de l'immense obélisque ne paraissaient que de hautes herbes. Par un contraste singulier avec ces vastes proportions, les seuls êtres animés qui se jouaient devant moi dans les airs étaient, pour ainsi dire, les nains de leur espèce. D'innombrables bandes de perruches (*Psittacus pusillus*), grosses comme nos moineaux, au plumage étincelant de mille couleurs sous les rayons du soleil, voltigeaient par essaims de tous côtés. Ces jolis oiseaux vivent des fruits sauvages qu'ils trouvent en abondance à San-Thomé ; mais comme ils sont aussi très-friands du mil et du maïs que l'île ne produit point, ils fondent souvent sur les côtes d'Afrique et ravagent les champs. Jamais ces perruches ne s'aventurent jusqu'à l'île du Prince : elles y seraient, m'a-t-on dit, fort mal reçues par les perroquets gris. Les habitants de San-Thomé ne les tourmentent guère, si ce n'est, de loin en loin, pour en vendre quelques-unes aux étrangers... Je revins à la ville à travers des champs de café et de cacao. San-Thomé n'a point grande ardeur pour le commerce. Deux ou trois navires hambourgeois suffisent pour emporter chaque année le surplus de ses produits ; encore sont-ils presque toujours obligés d'aller compléter leur chargement à l'île du Prince. »

LA STATUE D'ÉTAIN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 6.

Au moment où John entrait dans la cour, un bruit de voix et de chevaux attira son attention. Des ombres s'agitaient dans l'obscurité à la porte de l'écurie. Tout à coup Élisabeth parut une lanterne à la main, et John ne put retenir une exclamation de surprise ; il venait de reconnaître le vieux majordome de sir Williams.

— Vous ici, monsieur Peters? s'écria-t-il. Dieu me sauve ! est-ce bien possible ? J'espère que vous n'apportez... aucune mauvaise nouvelle ?

— Au contraire, répliqua le vieux serviteur gaiement ; je t'annonce l'arrivée du maître.

— Sir Croffort ?

— Il doit être ici dans quelques jours, et je suis venu préparer d'avance les logements... Donne-moi les clefs du château.

— Les clefs ! répéta le fermier déconcerté... Faites excuse, monsieur Peters ; mais auparavant... vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

— Quand j'aurai tout ouvert là-bas... Donne les clefs, te dis-je.

— C'est que... je ne sais pas... Il faut que je les cherche... balbutia Stamps, qui, dans son trouble, ne remarquait point qu'il les avait sur le bras.

Le majordome les lui montra et voulut les prendre ; mais le paysan recula, en insistant sur l'inutilité d'une visite immédiate au château, et criant à sa mère de mettre un couvert pour M. Peters.

— Au diable ! je te dis que je veux d'abord ouvrir les appartements à miss Hélène ! interrompit le vieux serviteur impatienté.

— Miss Hélène... est avec vous ! s'écria John qui recula d'un pas.

— Je l'ai laissée dans l'écurie avec ta mère ; elle va sortir... Allons, écervelé, ne me retiens pas davantage ; vite, ces clefs !

Il avait avancé la main pour les saisir ; mais le fermier continuait à reculer en balbutiant quelques mots inintelli-

gibles ; et le majordome, à bout de patience, allait les lui arracher, quand miss Hélène sortit vivement de l'écurie.

— Laissez, Peters, dit-elle ; j'ouvrirai moi-même. Allez desseller les chevaux et veiller à ce que rien ne leur manque. John, prenez la lanterne et suivez-moi.

Ces ordres étaient donnés d'un ton bref et résolu qui n'admettait point d'objections. Le majordome rentra dans l'écurie, tandis que le fermier suivait sa jeune maîtresse.

Ils arrivèrent en silence au château. Elle le laissa ouvrir, lui fit signe de passer devant pour l'éclairer, puis, retirant la clef, referma brusquement la porte et posa la main sur l'épaule de son conducteur ; celui-ci trembla.

— Stamps, mon cousin est ici ! dit miss Hélène d'une voix basse et émue.

— Votre cousin ! répéta le paysan, qui cherchait à se donner une contenance.

— J'en suis sûre ! interrompit-elle rapidement ; je viens de voir dans l'écurie un cheval brisé de fatigue... Les réponses évasives de Lisbeth m'ont donné des soupçons ; je me suis approchée, et j'ai reconnu sur les plaques argentées de la bride l'écusson des Lennark. Il est ici... Ne me cache rien ; il peut y aller de sa vie !...

— Eh bien, puisque miss Croffort croit... puisqu'elle sait... bégaya Stamps ; c'est la vérité... Sir Richard est arrivé il y a moins d'une heure... dans un état à faire compassion.

— Il n'est pas blessé ? demanda vivement la jeune fille.

— Non... mais il venait sans doute de loin... A peine entré, il s'est endormi de fatigue...

— Où cela ?

— Dans la bibliothèque.

Miss Hélène resta un instant la tête penchée sur une de ses mains, comme si elle réfléchissait.

— C'est bien, dit-elle enfin ; tu vas retourner à la ferme... Tu retiendras Peters jusqu'à ce que je vous rejoigne... Laisse-moi la lanterne... Va !

Elle avait poussé doucement le fermier vers la porte, que celui-ci entendit refermer derrière lui à double tour.

L'idée que son cousin était là, confié sans le savoir à sa prudence, causa d'abord à miss Hélène une sorte de joie fiévreuse. Destinée à sir Richard dès son enfance, elle s'était attachée à lui par tous les liens de l'habitude et de l'affection ; ses rêves de jeune fille, conformes au projet de sa famille, l'avaient mêlé à tous ses plans d'avenir. Plus tard, lorsque les passions politiques séparèrent son père de celui qu'elle avait si longtemps regardé comme le futur compagnon de sa vie, son cœur s'était soumis aux cruelles nécessités du présent sans rien sacrifier de ses attachements d'autrefois. Sir Croffort lui avait, du reste, laissé à cet égard une liberté tacite, en ne lui parlant jamais de Richard ni de l'union projetée. Elle ne vit donc, dans le premier instant, nul obstacle à devenir la gardienne de son cousin, et à faire de cette rencontre inattendue l'occasion d'un rapprochement entre sir Croffort et lui ; mais, à la réflexion, la chose lui parut moins facile. Le silence de son père n'était point une autorisation suffisante pour renouer, même en espérance, des liens qui étaient peut-être à ses yeux rompus sans retour. L'empressement de sir Croffort à obtenir pour lui-même les biens confisqués de son jeune parent avait dû, d'ailleurs, mal préparer ce dernier à une réconciliation. Hélène le trouverait, selon toute apparence, dans des dispositions envers son père qu'il lui serait trop dur même d'entrevoir. Sa soumission aux volontés de sir Williams qu'elle ignorait encore, et le soin de sa propre dignité, semblaient donc s'opposer à ce qu'elle se présentât pour le moment au fugitif.

Mais devait-elle pour cela l'abandonner à la seule garde de John Stamps et de Lisbeth dont l'imprudence pouvait le perdre ? Son cœur et sa conscience crièrent Non ! d'une seule voix, et il lui sembla qu'elle concilierait tous ses devoirs en faisant connaître sa position à sir Croffort, dont elle attendrait la réponse, et en veillant sur le proscrit sans qu'il pût soupçonner sa présence.

Cette résolution prise, elle se hâta d'écrire à son père, apporta elle-même la lettre à Peters en lui recommandant de repartir dès le point du jour, et déclara que la vieille Élisabeth lui tiendrait compagnie au château. John Stamps, avec qui elle eut une longue conversation, promit de ne rien dire à sir Richard, et elle se prépara, avec une certaine émotion de crainte et de curiosité, à jouer ce rôle de fée protectrice.

Une circonstance particulière favorisait ses intentions : alors que la lutte était encore incertaine, et que sir Croffort pouvait craindre d'être surpris à Lennark par quelque parti de cavaliers, il avait fait disposer des issues qui mettaient en communication toutes les pièces du château et permettaient de gagner, par les caves, les bâtiments extérieurs donnant sur la campagne. C'était, au reste, une précaution habituelle dans ces temps de guerre civile, et la plupart des habitations nobles avaient été préparées de manière à faciliter la fuite des maîtres, ou à fournir une retraite cachée aux proscrits. Miss Hélène qui connaissait le secret de ces dispositions résolut d'en tirer parti.

Profitant, dès le lendemain matin, de la sortie de Lisbeth, elle prit les passages dérobés, et arriva jusqu'à la pièce occupée par son cousin.

Une porte avait été adroitement ménagée au milieu même des rayons chargés de vieux titres. Elle s'y arrêta d'abord et prêta l'oreille. Aucun autre bruit ne se faisait entendre que la respiration forte et régulière du fugitif. Hélène resta quelque temps immobile et la tête penchée ; son cœur battait avec force : ce que John lui avait dit la veille revenait à sa pensée ; elle eût voulu voir ce que ces trois années d'absence, éprouvées par tant de fatigues, d'angoisses et de combats, avaient apporté de changements à la personne de sir Richard ; enfin elle ne put résister à sa curiosité inquiète : sa main s'appuya sur le ressort, et la porte s'entr'ouvrit silencieusement.

Le jeune homme était couché tout vêtu à la même place, mais les courtines du vieux lit le cachaient en partie ; elle s'avança doucement et put enfin l'apercevoir.

Le premier coup d'œil la rassura. Bien que Richard fût un peu amaigri et que les intempéries des marches et des bivouacs eussent bronzé son visage, tout chez lui annonçait une santé florissante. Mais, rassurée à cet égard, miss Hélène fut péniblement affectée de son costume. Cet instinct de femme, qui avait fait à la vieille Lisbeth elle-même comparer l'ancien luxe du jeune lord à son indigence présente, se réveilla plus vivement chez miss Croffort. La vue de son cousin, portant cette livrée de misère dans le propre château de ses ancêtres, lui fit venir des larmes aux bords des paupières. Elle sortit vivement, courut à la garde-robe de son frère, et revint avec un costume élégant et complet.

Au moment où elle le déposait sur un fauteuil, sir Richard fit un mouvement ; effrayée, elle s'élança vers l'issue secrète et disparut ; mais elle avait entendu derrière elle un léger cri. Le jeune lord, dont les yeux venaient de s'ouvrir, avait cru voir passer une ombre. Il s'était redressé vivement en regardant autour de lui. La chambre était vide ; un seul rayon du soleil levant, qui glissait entre les rideaux, traversait sa demi-obscurité ; il allait frapper la statue de la fée d'argent, et semblait l'envelopper d'un nimbe mystique.

Sir Richard arrêta les yeux sur ce simulacre qui, au dire de la tradition, avait joué un si grand rôle dans la chronique de sa famille. Bien que l'âge et l'expérience

l'eussent rendu moins crédule, il n'avait point assez complétement dépouillé ses premières croyances pour que la vue de cette espèce de palladium des Lennark n'éveillât en lui aucune pensée. Sa foi d'enfant avait été obscurcie plutôt qu'abandonnée, et lorsqu'il se retrouva en face de la fée, il se sentit repris de quelque vague espérance, et, moitié riant, moitié sérieux, il se demanda s'il ne ferait pas sagement d'avoir recours à sa protection.

— Par le ciel! pensa-t-il en se relevant à demi, et les yeux arrêtés sur son misérable costume, j'aurais bien des choses à lui demander; mais, pour l'instant, je me contenterais d'un pourpoint décent et d'un haut-de-chausses sans hiatus! Noble protectrice de mes ancêtres, si tu as quelque tailleur à ton service, commande-lui pour moi, je te prie, un habillement que puisse porter sans honte un vrai cavalier.

Dans ce moment, son regard, qui était tourné vers l'image d'étain, rencontra le fauteuil placé au-dessous, et il se redressa avec une exclamation de surprise. L'habillement demandé était là, sous le rayon de soleil qui faisait briller la mystérieuse statue!

Il sauta à bas du lit et courut au fauteuil pour s'assurer de la réalité de ce qu'il voyait. C'était bien le costume demandé tout neuf et complet! La réponse semblait avoir immédiatement suivi le désir.

Richard l'examinait encore quand John entra. Il lui demanda vivement si c'était lui qui avait apporté là ces habits

— Moi! répéta Stamps, qui ouvrait de grands yeux stupéfaits; que Dieu me condamne si j'aurais su où les prendre!

— Mais quelqu'un est entré ici pendant mon sommeil, reprit Lennark.

— Personne, milord, répliqua le fermier; j'en puis jurer, car j'avais emporté la clef, et elle a dormi avec moi sous mon oreiller.

— Je suis pourtant certain d'avoir aperçu, en ouvrant les yeux, une espèce de fantôme! s'écria Richard.

— Un fantôme! répéta John, qui recula effrayé.

— Il a semblé disparaître dans le mur, là, du côté de la fée d'argent.

— Dieu soit avec nous! c'était elle! s'écria Stamps.

— Allons! j'en étais sûr, dit en riant le jeune lord; tu vas me persuader qu'elle est venue m'apporter ces habits, parce je les lui demandais par plaisanterie.

— Vous les lui demandiez? répéta John.

— Et au moment même je les ai aperçus!

Le paysan joignit les mains et s'écria qu'il n'y avait plus de doute, que la fée d'argent avait voulu exhausser les vœux de son jeune maître, et que c'était un nouveau miracle qu'il fallait ajouter à tous ceux déjà accomplis par elle. Plein de foi dans la mystérieuse protectrice des Lennark, et ignorant l'issue secrète, il ne songea même pas à miss Hélène, qu'il savait renfermée au bout de l'autre aile du château.

Sa conviction, appuyée sur le récit des vieilles légendes, sans se communiquer précisément à sir Richard, jeta dans son esprit quelques doutes confus et involontaires. Cependant il n'hésita point à revêtir l'habillement offert par une main inconnue; et, tout en mangeant le déjeuner que Stamps lui avait apporté, il l'interrogea sur les familles royalistes du voisinage avec lesquelles il avait conservé quelques relations. Il profita ensuite du départ des gens de la ferme pour les champs, et monta à cheval afin de leur rendre visite. Il devait savoir d'elles si tout projet de résistance était définitivement abandonné, et, dans ce cas, leur demander les moyens de s'embarquer pour la France.

La chose était d'autant plus pressante pour lui qu'il avait été enveloppé dans un des procès qui avaient suivi la défaite de son parti, et condamné à la peine capitale avec ordre d'exécuter le jugement sur la simple constatation de la personne.

Ses visites se prolongèrent jusqu'au soir : lorsqu'il revint au château, il trouva la pièce reculée qu'il avait choisie pour retraite complétement transformée. Les meubles avaient été débarrassés de leurs housses, plusieurs objets autrefois à son usage transportés là et mis en évidence; des fleurs garnissaient les grands vases de porcelaine de Saxe posés sur les dressoirs, et une flamme joyeuse brillait dans la vaste cheminée.

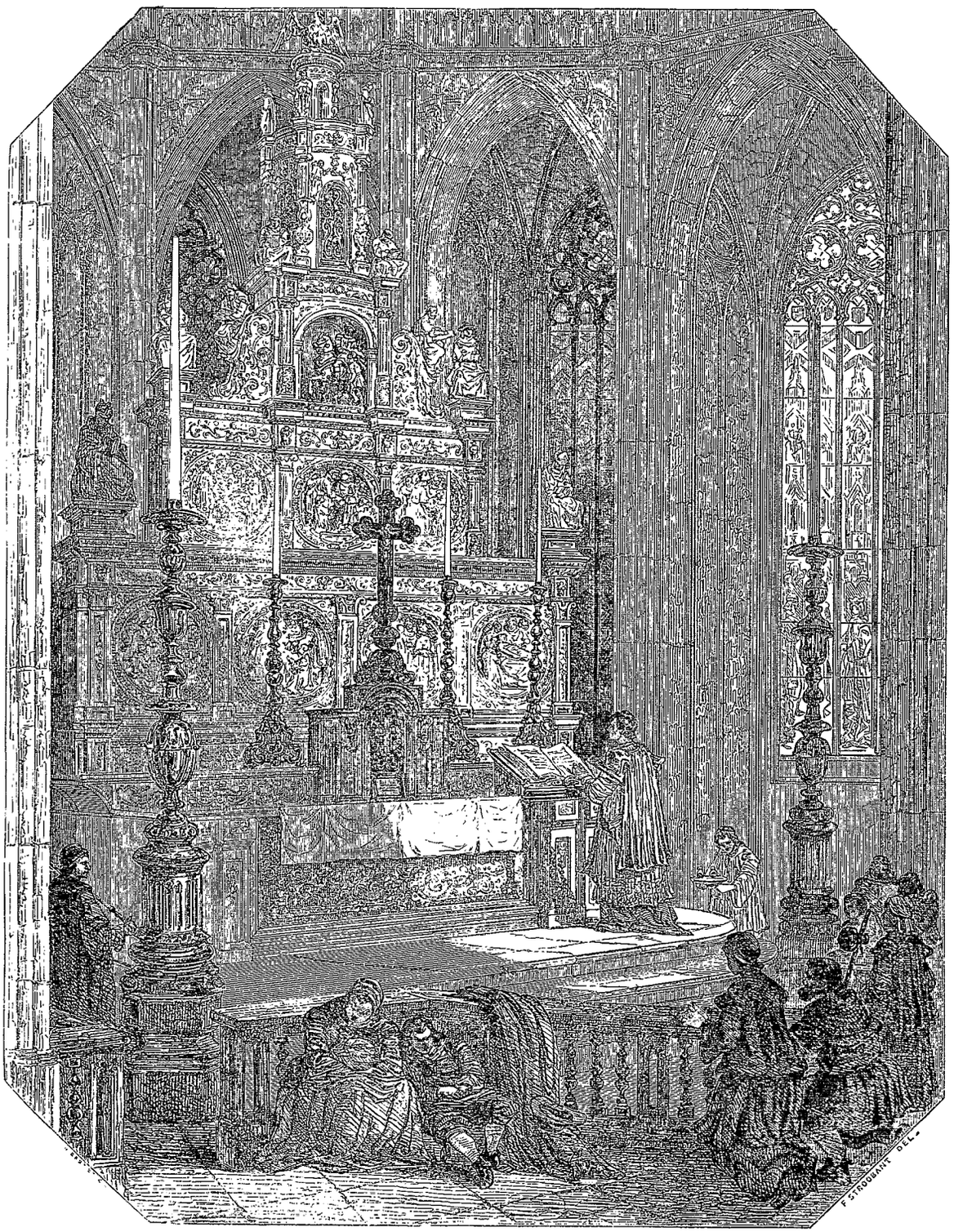
Stamps interrogé jura ses grands dieux qu'il n'était pour rien dans tous ces arrangements, et parla encore de la fée d'argent; mais sir Lennark lui imposa silence avec humeur. *La fin à la prochaine livraison.*



Costume des femmes qui portent l'eau à Venise.

Ce chapeau, en feutre noir, est orné de rubans et de plumes à la mode tyrolienne. La manche de chemise est en grosse toile blanche. Le fichu et le tablier, soit unis, soit à dessins, sont de couleurs vives, rouges, bleues ou jaunes. La robe, très-courte de taille, est en drap noir. Les bas sont coupés au-dessus du pied. Ce n'est point un costume vénitien; les femmes qui vendent de l'eau sont les seules qui le portent. Elles passent pour être tyroliennes, mais la plupart viennent des campagnes voisines de Venise; elles ne s'habillent ainsi que par tradition. En général, elles sont jeunes : elles retournent à leur pays natal dès qu'elles se sont gagné une dot avec leur travail. Elles ont presque toutes les traits réguliers et l'air sérieux. On les voit à chaque instant traverser pieds nus la place Saint-Marc, ou attendre, dans la cour du palais ducal, qu'il monte assez d'eau de source dans les puits de bronze pour qu'elles puissent emplir leurs seaux.

NOTRE-DAME DE HALLE
(Belgique).



Maître-autel de Notre-Dame de Halle. — Dessin de F. Stroobant.

La petite ville de Halle, dans le Brabant méridional, doit à son église toute sa célébrité. A distance, cet édifice, commencé en 1341 et terminé en 1409, n'étonne point par la grandeur de ses proportions. Son extérieur n'a de remarquable qu'une tour, carrée jusqu'au tiers de sa hauteur, puis octogone, et toute couverte de reliefs et de dentelures. L'intérieur est d'une architecture charmante et décoré avec une merveilleuse profusion. La voûte de la nef, divisée en trois parties, repose sur des colonnes à nervures réunies en faisceaux et d'une rare élégance. Le chœur est resplendissant : le regard y est attiré à la fois par des vitraux aux vives couleurs, des niches à jour, des statues, des statuettes, et

mille ornements divers. Le maître-autel est un chef-d'œuvre : l'ordonnance générale en est pleine de grandeur, et le détail y est traité avec une extrême délicatesse. La partie supérieure offre l'image de saint Martin. L'église, lors de sa fondation, avait été placée sous l'invocation de ce saint; mais à la fin du quatorzième siècle elle prit le nom de Notre-Dame, à la suite de circonstances dont voici le récit abrégé. La comtesse Alix, femme de Jean d'Avesnes, avait fait don à une des chapelles de l'église de Halle d'une petite statue qui lui était venue par héritage de sainte Élisabeth de Hongrie. Cette statue, qui représentait la Vierge, avait déjà, disait-on, opéré un grand nombre de miracles. Les fidèles accoururent en foule lui faire dévotion, et, les miracles continuant, la renommée de la statue s'étendit tellement que bientôt l'usage s'établit de ne plus désigner l'église autrement que par le nom de la Vierge : on fut ainsi conduit à changer l'invocation.

Presque toutes les églises ont un trésor ; celui de Notre-Dame de Halle est peut-être le plus riche que l'on puisse citer en Belgique. La garde en est confiée au premier magistrat de la ville. On ne saurait décrire les joyaux de toutes formes et de toutes matières dont il se compose. Dans la chapelle de Notre-Dame, on admire une splendide exposition de croix, de lampes, de cottes d'armes, d'étendards, d'ostensoirs, de calices, de figures en or, en argent, en ivoire, présents de princes et rois de tous pays. Un des plus magnifiques bijoux de ce trésor est une remontrance en argent doré donnée par Henri VIII, roi d'Angleterre, peu de temps avant qu'il se fût séparé de l'Église catholique.

Dans une procession solennelle qui a lieu, chaque année, le premier dimanche de septembre, jour de la kermesse, la statuette miraculeuse est portée par les députés de douze villes ou bourgades circonvoisines qui, lors de son installation, s'étaient mises les premières sous sa protection. Les Liégeois viennent aussi une fois l'an, en procession, à l'église de Halle.

Dans une des chapelles latérales, on lit l'inscription latine par laquelle Juste Lipse, auteur d'un livre en l'honneur de la Vierge de Halle, a légué sa plume à Notre-Dame.

LA STATUE D'ÉTAIN.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 6, 14.

Cependant, les jours suivants, les mêmes surprises se renouvelèrent. Non-seulement une main invisible veillait à tous les besoins du jeune lord, mais ses moindres désirs étaient satisfaits aussitôt qu'exprimés, et souvent avec des circonstances qui ne permettaient de soupçonner ni Stamps ni la vieille Élisabeth : aussi Richard, qui avait d'abord ri de l'explication du fermier, commençait-il à être ébranlé sans se l'avouer à lui-même. Son regard se fixait souvent sur cette étrange image de la fée ; et, soit hallucination, soit réveil de ses superstitions d'enfance, il lui semblait trouver quelque chose de vivant dans son immobilité. Plusieurs fois il avait cru entendre, de son côté, comme le bruit d'une haleine ou le froissement d'une robe. Insensiblement, et à son insu, la croyance à la merveilleuse protectrice des Lennark ressaisissait son imagination, sinon sa raison. Flottant tour à tour entre le doute et la crédulité, il ne savait plus à quoi s'arrêter.

De son côté, miss Hélène, qui avait eu recours au mystère par prudence, finissait par s'en faire un divertissement. Ce rôle de fée bienfaisante charmait sa fantaisie et occupait sa solitude ; elle avait pris à cœur son personnage ; amusée par ce qu'il avait de romanesque, elle tenait à le continuer jusqu'au bout sans se laisser découvrir.

Elle venait de prendre le passage secret qui conduisait à la bibliothèque pour placer sur le bureau de son cousin des crayons de couleur destinés à dessiner des emblèmes (c'était une des occupations favorites de la noblesse élégante du temps, et sir Richard avait la veille exprimé le regret de ne pouvoir s'y livrer) ; miss Hélène touchait à la porte secrète lorsqu'elle entendit le pas de Richard ; il entrait dans la bibliothèque suivi de Stamps qui semblait faire des objections.

— Mais milord est-il bien sûr qu'il ne court aucun danger? demandait-il ; milord ne craint-il pas quelque trahison de la part de ce capitaine hollandais ?

— Les Percott assurent qu'il a déjà transporté en France plusieurs cavaliers fugitifs, répliqua sir Richard.

— Ainsi milord est décidé à s'expatrier ?

— Il le faut, John ; on ne peut plus rien espérer des armes. J'ai vu tous les royalistes du district : ils ont rengaîné leurs épées pour de meilleurs jours. Qu'ils les attendent ici, puisqu'ils le peuvent, c'est bien ; mais moi, je joue trop gros jeu à rester.

— Et où milord s'embarque-t-il ?

— A la petite baie ; la barque doit venir m'y chercher.

— Et quand cela ?

— A la marée de ce soir.

Un léger bruit se fit entendre derrière les deux interlocuteurs qui retournèrent la tête en même temps

— Qu'est-ce que cela, milord? demanda Stamps effrayé.

— Je ne sais, répliqua sir Richard surpris ; on eût dit une exclamation étouffée.

— Vous l'avez donc aussi entendue?

— Oui, c'était là, près de la statue.

Le fermier saisit le bras de son maître .

— Milord, prenez garde ! balbutia-t-il ; sur mon âme ! c'est elle.

— Qui, elle ?

— Eh bien !... la fée d'argent !

— Que veux-tu dire ?

— Oui, oui, elle s'offense de ce que vous cherchez une autre protection que la sienne.

— Allons, tu es fou ! s'écria sir Richard. Hâte-toi de réunir tout ce qui m'appartient ici et d'achever ma valise.

En parlant ainsi, le jeune lord était retourné à son bureau, où il consulta quelques notes écrites la veille, tandis que Stamps commençait à rassembler les effets dispersés sur les meubles ; mais il le faisait lentement, avec une visible répugnance, en répétant que sir Richard allait irriter la puissante protectrice des Lennark, et qu'elle ne lui pardonnerait point de la quitter.

— Qu'elle le dise alors clairement, interrompit Richard en riant.

Le choc d'un corps léger sur le parquet l'interrompit. Il regarda derrière lui . un papier plié était aux pieds de la statue. Il le releva et l'ouvrit ; il ne renfermait que ces mots écrits avec un crayon : *Restez, je le veux.*

Rien ne put égaler l'étonnement de sir Richard, si ce n'est l'épouvante du fermier. Il avait reculé jusqu'à l'autre extrémité de la pièce, et regardait le papier cabalistique d'un œil effaré. Le jeune lord, après avoir cherché quelques instants d'où il avait pu tomber là, parut renoncer à comprendre.

— Qui que tu sois qui veilles sur moi, dit-il tout haut, je te remercie ; je t'obéis, et je vais à l'instant même avertir sir Percott que je ne pars plus.

A ces mots, il prit son feutre et son épée, et sortit suivi de John Stamps.

Miss Hélène avait eu à peine le temps de regagner son appartement lorsque Lisbeth lui annonça le majordome.

Il arrivait enfin avec un paquet de dépêches adressé par

lord Croffort à sa fille. Elle se hâta de l'ouvrir ; il renfermait, outre plusieurs actes revêtus de sceaux officiels, la lettre suivante de sir Williams :

« Chère fille,

» Les pièces ci-jointes vous expliqueront le retard de ma » réponse ; il a fallu le temps de les demander et de les obte- » nir. Vous les ferez remettre à votre cousin sir Richard, » et vous reprendrez sur-le-champ la route d'Édimbourg » avec Peters.

» Votre père qui vous aime, WILLIAMS CROFFORT. »

La jeune fille jeta les yeux sur les actes qui accompagnaient la lettre, et poussa deux cris de joie : c'était la grâce accordée à sir Richard par le protecteur, et la restitution de tous ses biens faite par son oncle ! Une note ajoutée de la main de ce dernier constatait qu'il ne les avait réclamés, au moment de la confiscation, qu'afin de pouvoir les conserver à son neveu.

Miss Hélène, folle de bonheur, saisit un flambeau, car la nuit était venue, et courut à la bibliothèque. Ce fut seulement en la trouvant vide qu'elle se rappela que son cousin venait de sortir. Elle résolut d'abord de l'attendre et de lui remettre elle-même les deux actes. Une réflexion l'arrêta : en se faisant la messagère de ce double bienfait, elle semblait solliciter la reconnaissance de sir Richard. Dans le premier transport de joie, il pouvait ne trouver d'autre moyen de remercier qu'en revenant à leur ancien projet d'union, et regretter plus tard cette espèce de violence faite à son cœur. Le plus prudent et le plus digne était donc de lui laisser le temps de se reconnaître en continuant de cacher la main qui le servait.

Elle se résigna, sinon sans douleur, du moins avec fermeté. Renonçant à voir la joie de celui qu'elle aimait toujours, elle déposa sur le bureau les deux parchemins, et regagna lentement le passage dérobé.

Les pas de sir Richard qui se firent entendre dans le corridor l'arrêtèrent derrière la porte qu'elle venait de franchir.

Le jeune lord fit quelques tours dans la chambre, comme s'il réfléchissait, puis s'approcha machinalement de la table sur laquelle le flambeau était allumé. Ses yeux rencontrèrent sur-le-champ les actes revêtus de leurs sceaux de cire colorée ; il les saisit avec une exclamation de surprise, les parcourut et poussa un grand cri. Il y eut un moment où son esprit flotta étourdi. Il relut en se demandant s'il était la dupe d'une illusion, il examina les signatures et les cachets ; mais quand il eut aperçu la note de sir Williams Croffort, le doute devint impossible : tout était bien réel. Ce qu'il croyait avoir perdu par la guerre, la générosité d'un parent qu'il avait regardé comme un ennemi le lui rendait !

A cette découverte, le jeune lord sentit tout son être remué ; ce cœur qui avait supporté sans fléchir les plus rudes épreuves plia sous l'émotion de la gratitude ; une larme mouilla sa paupière. Il saisit les deux parchemins, et, se tournant vers la dame d'étain avec un élan de sensibilité passionnée :

— Ah ! s'il est vrai que tu me protèges et que je te doive tout ce qui m'arrive d'heureux depuis quelques jours, s'écria-t-il, ange ou démon, qui que tu sois, achève ton ouvrage ! Je viens de retrouver un rang et une patrie, fais que je puisse retrouver ce qui seulement y donnera du prix, la tendresse de la femme qui m'avait été promise !

Un soupir lui répondit... mais le soupir d'un cœur gonflé par la joie ! Il vit un pan de la boiserie s'entr'ouvrir doucement, et sa cousine lui apparut dans l'ombre du passage secret, les yeux pleins de larmes, les lèvres entr'ouvertes par un sourire, et le visage rougissant de bonheur.

Un mois après, sir Richard et miss Hélène étaient unis, en présence de toute la famille, dans la chapelle du château. John Stamps, à qui on ne révéla jamais le secret de la porte dérobée, resta persuadé que tout avait été conduit par la bienfaisante influence de la fée d'argent ; mais chaque fois qu'il en parlait, sir Lennark regardait lady Hélène en souriant, et ne manquait point de dire :

— Nous avons tous une fée d'argent qui nous protége : c'est la tendresse de nos amis !

LES RUSES DES ACHETEURS.

On se plaint quotidiennement des ruses et des fraudes de ceux qui vendent. Pour être juste, il faudrait aussi faire attention aux ruses et aux fraudes de ceux qui achètent. C'est un côté qu'ordinairement on laisse plus volontiers dans l'ombre, peut-être par la raison que les acheteurs sont, en somme, beaucoup plus nombreux que les marchands, et que naturellement l'opinion du plus grand nombre est toujours celle qui retentit le plus On a de même fait passer presque en proverbe les malices du paysan qui vend ses provisions, soit au marché, soit chez lui ; mais, parmi les cultivateurs comme parmi les citadins, s'il y a des esprits rusés il y a des caractère simples, et, dans tout marché qui n'est pas loyalement fait, il y a nécessairement une dupe : or ce n'est pas toujours celui qui vend. Nous trouvons, sur les tribulations de ce dernier, quelques considérations aussi justes qu'ingénieuses, dans un recueil estimé (1).

« Que de ruses mises en œuvre contre le vendeur ! quel déploiement de diplomatie de mauvais aloi ! que de circonlocutions ! que de détours ! que de compliments ! Le marchand à qui le cultivateur vend, le marchand à qui il achète, ne se sont peut-être jamais vus, et cependant, par leur manière de faire, ils paraissent s'être mis d'accord pour le tromper ou l'induire en erreur sur la valeur de sa marchandise à qui mieux mieux. Ayez une qualité supérieure ; cela est égal : votre blé ne sent pas bon, il n'est point pesant ; votre vin est dur, sans saveur, on paraît même craindre qu'il n'ait un peu de goût... ; vous croyez avoir des bêtes grasses, c'est une erreur... En somme, l'acheteur ne trouve jamais de marchandise de première qualité ; elle est passable quand elle est supérieure, et si elle est ordinaire, elle ne vaut absolument rien. Ce n'est que pour vous faire plaisir et pour vous en débarrasser qu'on l'achètera ; et on brûle du désir de l'avoir. Quelle singulière manière de traiter les affaires ! et cependant c'est la plus usuelle dans une très-grande partie de nos foires de village, et même dans les marchés de nos bourgs !

» Mais ce n'est là qu'un petit côté de la question ; et vraiment ce n'est rien quand le vendeur n'a à se défendre que d'un acheteur isolé : où la défense est difficile, c'est quand l'attaque a été préméditée. En effet, il y a quelquefois dans ces foires ou marchés certaines fatalités qui feraient croire malgré soi aux coalitions de deux, de trois, de quatre acheteurs contre un seul vendeur. On nous a raconté bien des fois, à notre grande stupéfaction, des faits nombreux semblables au suivant.

» Un acheteur bien connu se présente auprès d'un producteur qui a quelques bestiaux à vendre : il entre en marché avec lui ; après des pourparlers nombreux et à la suite d'un examen minutieusement attentif de la marchandise, il lui fait une offre au-dessous de la valeur, sans aucun doute, mais pour une première offre pouvant à la rigueur paraître raisonnable. On se récrie, il se récrie plus fort, et vous dit

(1) Journal d'agriculture pratique et de jardinage (Octobre 1852) : *Difficultés de la vie du cultivateur.*

en s'en allant : « Vous verrez si vous en trouvez plus. » En effet, quelques minutes se sont à peine écoulées qu'un deuxième acheteur se présente, et, après avoir fait le même examen que le premier, il offre un prix encore moindre, tout en se plaignant vivement de l'exagération de la somme demandée. Un troisième arrive, même comédie, renforcée cependant; les paroles sont plus amères. Un quatrième enfin, etc. Le pauvre vendeur commence à croire qu'il a eu tort de ne pas avoir accepté le prix offert par le premier chaland, le plus raisonnable de tous; ses yeux le cherchent de tous côtés, et ils ne sont pas longtemps à le trouver.

» Le premier marchand voit certes bien son embarras; mais n'allez pas croire qu'il va se rapprocher immédiatement : non certes; il attend qu'on aille à lui, qu'on le prie, qu'on le supplie, ce qui ne tarde pas, du reste, à avoir lieu.

» Quelques-uns de nos amis se sont souvent permis d'éventer de pareilles mines, en enlevant aux sacrificateurs leurs malheureuses victimes, et les paires de bœufs allaient coucher dans d'autres étables que celles qui leur étaient destinées par ces messieurs. Mais ce n'est que rarement que de pareilles combinaisons sont déjouées; elles réussissent au contraire le plus habituellement.

» Un accident arrive-t-il dans l'étable d'un cultivateur · par exemple, un bœuf, une vache, des moutons, se sont-ils météorisés? ou bien l'artiste vétérinaire a-t-il conseillé, par mesure de prudence, de vendre un de ces animaux? Voyez venir les bouchers et les marchands de bestiaux! C'est souvent un quart de la valeur de la bête qui sera offert, et on doit se regarder comme très-heureux quand le chiffre offert approche de la moitié du prix réel. »

L'ART DU TOURNEUR.

Premier article.

Avec le tour on peut façonner le bois, l'ivoire, l'os, l'écaille, la corne, le marbre, l'albâtre, la pierre, le diamant, le verre, presque tous les métaux. Le tourneur fabrique un nombre infini d'ouvrages divers : les pions du damier, les tabatières, les pièces du jeu d'échecs, celles du loto; les étuis, les rouets, les métiers à broder, les dévidoirs, les billes de billard; les bâtons et les montants des chaises, des lits, des commodes, des armoires; les rouleaux des pâtissiers, les vis de presses ou autres; les toupies, bobines, jeux de quilles, sarbacanes, moules à bourses, boîtes, coquetiers, égrugeoirs; mille autres objets. C'est encore au tour qu'on fore les pièces d'artillerie et qu'on les perfectionne; c'est au tour qu'entre autres travaux ingénieux, on fait des étoiles à quatre, six, huit, et jusqu'à trente-deux branches renfermées dans des boules dont elles sont parfaitement détachées, tout en laissant sortir leurs pointes par autant de trous pratiqués à la surface de ces boules qui sont rondes ou à facettes; on en voit même qui sont tournées dans deux ou trois boules concentriques. On tourne aussi, de manière à en former des chaînes en bois, des anneaux légers sans les séparer les uns des autres.



Le Tourneur d'autrefois. — Tiré du *Recueil des plus illustres proverbes de Jacques Laignet.* Dans le cadre même de l'estampe originale sont gravées deux maximes : « Il faut aller rondement en besogne. » — « Il n'y a si petit métier, quand on veut travailler, qui ne nourrisse son maître. »

Il y a des tours de diverses façons, soit pour tourner carré, soit pour tourner ovale, pour guillocher, pour faire des portraits, d'autres encore.

Il n'est personne qui ne puisse, sans vouloir s'initier à tous les secrets et à toutes les difficultés du tour, prendre plaisir à pratiquer cet art mécanique. Nous entreprenons ces articles à l'intention de ceux de nos lecteurs qui ont quelque goût pour ce genre de distraction. Nous nous bornerons à leur indiquer les procédés les plus simples du tourneur : c'est, du reste, avec ces procédés qu'on façonne le plus grand nombre d'objets, parmi ceux qui sont le plus utiles.

Laboratoire. — Pour tourner, on doit se choisir un laboratoire ou atelier qui ne soit exposé ni à l'humidité, ni à l'ardeur du soleil, et il faut placer le tour de manière qu'il soit bien éclairé, et que le jour vienne de face ou de droite.

Le tour. — On peut employer deux espèces de tours : le tour à pointes et le tour en l'air. C'est sur le tour à pointes

que l'on doit d'abord s'exercer. Voici le mécanisme de ce tour.

Le tour à pointes. — Un morceau de bois préparé A est placé entre des pointes B,B, fixées dans deux montants nommés poupées, C, C; ces poupées, suivant la longueur de la pièce qu'on veut tourner, s'écartent et se fixent à volonté sur la table de l'établi, dans une séparation pratiquée entre les deux bandes de bois nommées jumelles, D, D; un cordeau E, tourné deux fois autour du morceau de bois A, est fixé par le bas à une pédale F, et par le haut à un arc G suspendu au plafond; cet arc bandé fait ressort, de sorte qu'en appuyant et relevant tour à tour le pied posé sur la pédale F, on imprime un mouvement de rotation et de va-et-vient au morceau de bois A. Un outil, gouge, ciseau ou autre, H, placé et maintenu sur un support I, enlève régulièrement, à chaque mouvement de retour, des copeaux à la pièce qui tourne, et en modifie la forme suivant la direction qu'imprime la main.

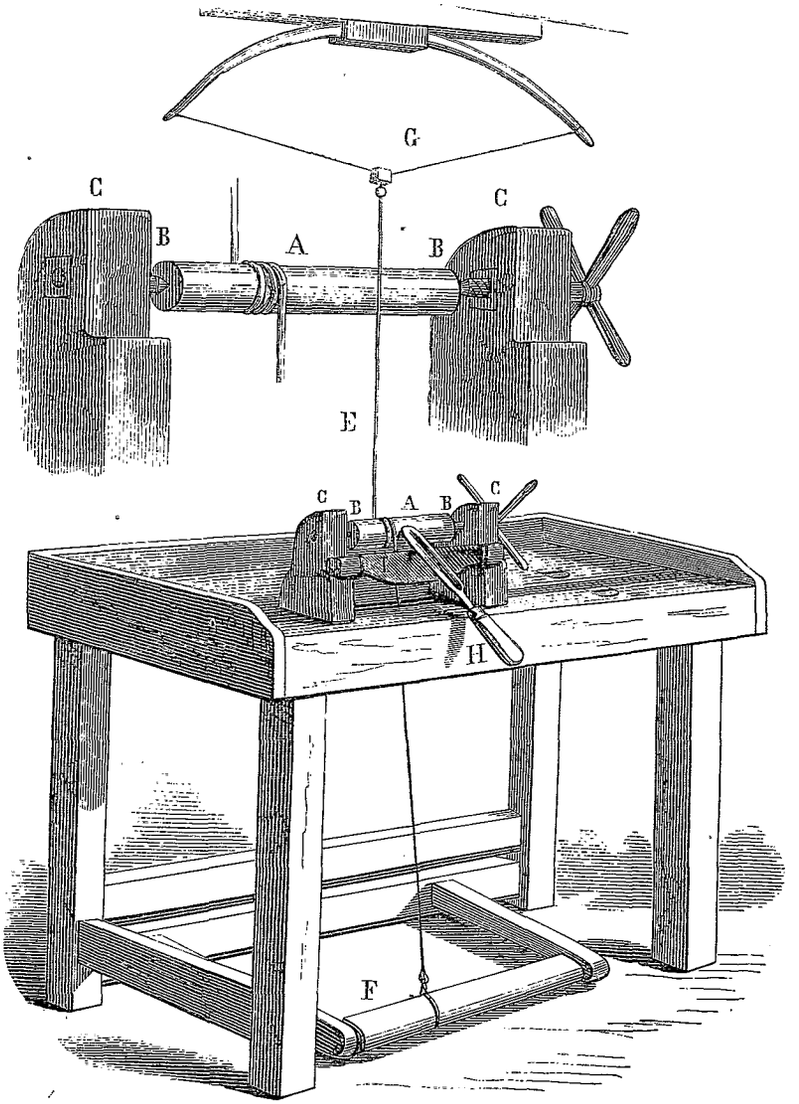


Fig. 1. Le Tour à pointes. — Dessin de Jacque.

La suite à une autre livraison.

SIÉGE ET BATAILLE DE SAINT-QUENTIN.

(1557.)

Le siége et la bataille de Saint-Quentin ont, dans notre histoire, une importance qui n'a pas été assez sentie. La France fut alors dans un tel danger que, depuis l'époque de Jeanne d'Arc, elle n'en avait point couru d'aussi grand. Les Espagnols remplaçaient les Anglais, et occupaient, comme ceux-ci l'avaient fait sous Charles VII, une partie importante du royaume. Nos meilleures troupes étaient en Italie avec le duc de Guise; nous n'avions pu réunir qu'environ huit mille fantassins et cinq mille chevaux pour résister aux cinquante mille hommes de Philippe II et à l'armée anglaise qui devait lui servir d'auxiliaire. Les Espagnols, sous les ordres du duc de Savoie, avaient envahi le nord de la France et étaient venus mettre le siége devant Saint-Quentin. Si la ville se fût rendue, l'ennemi marchait droit sur Paris qu'il trouvait sans défense et dont la prise pouvait avoir des conséquences incalculables. Or Saint-Quentin avait bien peu de ressources pour soutenir un siége contre la formidable armée qui l'investissait. Au premier moment, de Breuil, gentilhomme breton qui s'en trouvait gouverneur, n'eut à sa disposition que « quatre-vingts soldats, quinze pièces de canon, et deux cents hommes de milice bourgeoise. »

Les Espagnols parurent devant Saint-Quentin le 2 août 1557. Ils arrivaient par la rive gauche de la Somme. Un corps de cavalerie traversa la rivière et établit des postes d'observation dans tout le circuit de la ville, depuis la porte

de Remicourt jusqu'à celle de Ponthoille. Pendant que Saint-Quentin était ainsi cerné par les pistoliers, l'infanterie espagnole attaquait le boulevard extérieur, établi en avant du faubourg d'Isle. La garnison, qui s'y était portée, se défendit quelque temps; forcée enfin de céder, elle se retira derrière la vieille muraille. Les Espagnols occupèrent alors la chaussée de Guise et celle de la Fère, et crénelèrent les maisons qui s'y élevaient pour attaquer la vieille muraille.

Pendant ce temps, la petite armée commandée par le connétable de Montmorency suivait de loin celle de Philippe II. Averti du danger que courait Saint-Quentin, le connétable y envoya l'amiral de Coligny avec un fort détachement; mais celui-ci fut obligé de gagner la route de Ham pour aborder la ville par un côté où ne se trouvaient que quelques escadrons de pistoliers espagnols; encore profita-t-il de l'obscurité pour leur échapper, et il entra à Saint-Quentin dans la nuit du 2 au 3 août. Malheureusement plusieurs de ses compagnies s'étaient égarées en chemin; d'autres avaient été retenues par la mauvaise volonté ou la fatigue : de sorte qu'il ne fut suivi dans la place que de deux cent cinquante hommes.

Mais Coligny était un de ces fermes caractères qui comprennent les difficultés sans s'en effrayer. Calme, un peu dur, patient, ne méprisant aucun détail, il remplaçait par le soin et la persistance ce qui lui manquait en invention. Dès son arrivée, il ordonna de faire le recensement des hommes capables de combattre, des armes, des munitions, des instruments propres aux travaux de terrassement, du nombre des bras qui pouvaient y concourir, des vivres sur lesquels il était permis de compter. Il examina les fortifications, ordonna à la hâte les réparations les plus indispensables, abattit les arbres fruitiers ou les haies qu'il remarqua devant la porte Saint-Jehan, et en fit faire des fascines pour garnir les parapets. Il reconnut également que des renforts pouvaient entrer par la porte de Fayet à la faveur des vignes qui cachaient les soldats, et il écrivit au connétable pour en demander.

Le 3, vers la fin du jour, on fit une sortie afin de reprendre le boulevard extérieur et de déloger les Espagnols des maisons qu'ils occupaient; mais on ne réussit qu'à en brûler quelques-unes. Le lendemain, une nouvelle sortie fut essayée, par la porte Saint-Jehan, contre un poste de pistoliers; mais elle fut mal conduite et amena la mort d'un officier de grande espérance, nommé Théligny, que plusieurs écrivains ont mal à propos confondu avec le gendre de l'amiral, qui portait le même nom, et qui fut tué à la Saint-Barthélemy.

Les assiégeants étendaient de plus en plus le cercle de leurs opérations. Ils établirent des batteries de siége devant la porte du Vieux-Marché et celle de Remicourt. La première fut bientôt abandonnée parce que les canons des assiégés la battaient à découvert, et tous les efforts se portèrent du côté de la porte de Remicourt, de la tour à l'Eau et de la tour Rouge.

Pendant ce temps, le connétable faisait d'inutiles tentatives pour introduire des troupes dans Saint-Quentin. Le 8 août, d'Andelot avait voulu y pénétrer par la porte de Ponthoille, et les Espagnols, avertis par des déserteurs, l'avaient repoussé. Le même jour, l'armée anglaise, forte de douze mille hommes, vint prendre position devant la ville, dont elle achevait l'investissement.

De leur côté, les assiégés redoublaient d'efforts. La ville était remplie de paysans qui y avaient cherché un refuge : on arma les plus jeunes, le reste fut employé aux terrassements. Les fours, les puits, les citernes, avaient été garantis des projectiles ennemis par des blindages; les églises servaient d'asile aux réfugiés de la campagne. Le 8, on fit sortir par la porte de Ham sept cents femmes, enfants ou invalides inutiles à la défense de la ville, et qu'on ne pouvait plus nourrir : ils furent horriblement maltraités par les Espagnols et par les Anglais.

Dès le lendemain, l'attaque contre la vieille muraille qui défendait le faubourg d'Isle devint furieuse. Les assiégés se replièrent vers la ville après avoir mis le feu à toutes les maisons du faubourg; l'abbaye de Saint-Quentin en l'Isle échappa seule à l'incendie. On venait de rentrer, lorsqu'on parla à l'amiral d'un dépôt de poudre placé dans une des tours qui défendaient la porte d'Isle. La clef de cette tour était perdue; on enfonça la porte, et l'on trouva, en effet, plusieurs barils de munitions dont les douves tombaient en pourriture. Coligny donna ordre de les enlever; mais, soit par l'imprudence de ceux qui en furent chargés, soit par l'effet de quelques étincelles envolées des maisons voisines qui brûlaient, la poudre prit feu, emporta la tour, et ouvrit une brèche par laquelle vingt-cinq hommes pouvaient passer de front.

Tout le monde accourut. En moins de deux heures la brèche fut fermée; mais on avait perdu dans cet accident quarante personnes, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs officiers qu'on ne pouvait remplacer.

Le connétable de Montmorency était averti de la position désespérée dans laquelle se trouvait Saint-Quentin. On avait supposé qu'un détachement français pourrait traverser la Somme vers la chaussée de Gautchy, gagner la rive opposée, traverser le marécage appelé les sources de Grosnard ou la fontaine des Bouillons, et entrer dans la ville par la porte de Tourrival; mais, après examen, la chose fut jugée impossible à faire par surprise : le connétable se décida donc à agir de vive force.

Il réunit tous les hommes dont il pouvait disposer, arriva sur les hauteurs de Gautchy le 10 août, culbuta le poste espagnol qui s'y trouvait, et bloqua celui qui s'était établi dans le faubourg d'Isle.

La position du connétable était excellente. L'armée ennemie se trouvait tout entière de l'autre côté de la Somme, et ne pouvait venir à lui que par la chaussée de Rouvroy. En coupant celle-ci ou en la faisant garder par deux pièces de canon (elle était si étroite qu'il n'y pouvait passer que trois hommes de front), le connétable restait maître du terrain; il surveillait l'embarquement des troupes qu'il envoyait à Saint-Quentin par les sources de Grosnard, et faisait ensuite sa retraite sans avoir été tourné. La plus vulgaire prudence commandait ces précautions; le connétable n'y songea point. Sauf la bravoure, il n'avait aucune des qualités d'un homme de guerre : ni prévision, ni coup d'œil, ni calcul. Les bateaux qu'il transportait pour faire passer la Somme au détachement de renfort avaient été laissés en arrière : il fallut les attendre; au moment de l'embarquement, tout le monde s'y précipita sans ordre, et plusieurs des barques s'envasèrent. Pendant tous ces retards, le général espagnol, qui avait vite remarqué l'inconcevable oubli du connétable, faisait passer la Somme à ses troupes. Elles traversèrent au pas de course la chaussée de Rouvroy, et s'étendirent sur les flancs de l'armée française, en dérobant leur passage au moyen de brûlis de chaumes dont la fumée les cachait. Quatre cent cinquante hommes au plus étaient entrés dans Saint-Quentin lorsque le connétable s'aperçut qu'il était enveloppé. Il voulut alors faire retraite; mais il était trop tard : attaqué d'un côté par le comte d'Egmont, de l'autre par Éric et Ernest de Brunswick, en arrière par Ernest de Mansfeld, il vit, pour comble de désastre, une compagnie de chevau-légers anglais au service de la France passer tout entière à l'ennemi. L'infanterie se forma en carré et repoussa pendant quatre heures les attaques des Espagnols; mais enfin le canon brisa ses rangs et la bataille ne fut plus qu'une

déroute. Le connétable fut fait prisonnier avec le duc de Longueville, le duc de Montpensier, le maréchal de Saint-André, et un grand nombre d'autres gentilshommes. Nous y perdîmes environ cinq mille hommes, parmi lesquels se trouvaient le vicomte de Turenne et le duc d'Enghien.

Accouru de Cambrai pour voir le champ de bataille, Philippe II fit célébrer la victoire de son armée par des salves d'artillerie ; le canon de Saint-Quentin y répondit en envoyant un boulet jusque dans la tente où il se trouvait et qu'il se hâta d'abandonner. L'audace manquait à ce sombre courage : il ne sut point profiter de la consternation de la France, qui restait livrée à sa merci, sans généraux et sans armée. Charles-Quint ne s'y trompa point : lorsqu'il apprit, à Saint-Just, la victoire de Saint-Laurent (ce nom lui avait été donné par les Espagnols à cause du saint dont ce jour était la fête), il demanda si l'on avait marché sur Paris ; on lui répondit négativement. — Alors mon fils n'a rien fait, répliqua-t-il.

En effet, Philippe continuait à s'arrêter devant Saint-Quentin, dont la défense acharnée l'irritait. Des batteries anglaises, placées près du faubourg d'Isle, prenaient en écharpe tout le rempart compris entre la tour à l'Eau et la tour Rouge, qui, attaqué en outre par devant, était devenu impossible à défendre ; nul n'y paraissait sans être emporté : aussi ne trouvait-on plus de travailleurs pour réparer la muraille. L'amiral fit remplir de terre plusieurs vieilles barques dont il se servit comme de parapets pour garantir ses gens. Mais les Espagnols travaillaient chaque jour plus activement aux mines et aux tranchées, depuis la tour Rouge jusqu'à la tour à l'Eau . la ville fut bientôt investie de batteries de siége dans tout son pourtour. Tandis que les canons espagnols tonnaient du côté de Remicourt, ceux des Flamands, établis vers la ruelle d'Enfer, battaient les courtines du Vieux-Marché, et l'artillerie anglaise couvrait de son feu le faubourg de Ponthoille.

M. de Nevers, retiré à la Fère, avait essayé de faire entrer dans la ville trois cents arquebusiers dont cent vingt seulement y étaient arrivés ; le reste avait péri. Les vivres devenaient chaque jour plus rares ; il fallut expulser de nouveau six cents bouches inutiles. Les maisons démolies par les projectiles ennemis s'écroulaient, les murs troués ouvraient onze brèches qui s'élargissaient d'heure en heure ; on les comblait en vain avec des sacs de terre ou des balles de laine, tout était aussitôt emporté par un orage de boulets.

Le 27 août, il y eut redoublement dans l'attaque. M. Ch. Gomart, qui a recueilli tous les détails du siége de Saint-Quentin, a fait une peinture terrible de ces derniers moments. « L'ennemi, dit-il, voulait élargir l'entrée des brèches. Les boulets, les pierres, lancés de tous les points et de toutes les batteries qui croisaient leur feu sur la malheureuse ville, faisaient crouler ce qui restait de ses murailles et de ses tours, en même temps qu'ils détruisaient ses édifices. Les citoyens étaient tués sur les remparts, frappés dans les rues, atteints dans leurs demeures ; les femmes chargées de leurs enfants quittaient avec peine leurs toits qui s'écroulaient sous les foudres ennemies ; l'intrépide guetteur du beffroi agitait sans cesse une cloche aux tintements lugubres, et le cri *Aux armes ! Aux armes!* était répété de quartier en quartier. Les prêtres, les moines, les chanoines, transformés en combattants, quittaient en foule leurs cellules, et, pendant que les plus vieux priaient, les plus jeunes se joignaient aux citoyens pour repousser l'attaque. Parmi les chanoines, on compte Jean de Flavigny, Jehan de Ville, Roland Lecomte, qui trouvèrent une mort glorieuse sur les remparts. De cent jacobins que l'amour de la patrie avait armés, il n'en resta pas quatre que la gloire eût épargnés. »

Vers deux heures de l'après-midi, l'assaut fut donné, et d'abord repoussé sur toute la ligne ; mais les Espagnols revinrent plus nombreux. La compagnie du Dauphin, placée à la brèche de la tour Rouge, s'effraya et se laissa forcer. A cette nouvelle, l'amiral accourut en s'écriant : « Il faut mourir ici ! » Mais, au premier détour, il fut entouré par les ennemis et fait prisonnier. On combattit encore plus d'une heure aux autres brèches. Il fallut rappeler les soldats espagnols qui commençaient à piller pour en finir avec ces défenseurs acharnés. Presque tous furent égorgés ; la ville fut mise à sac : aucune horreur ne lui fut épargnée pour venger cette courageuse défense qui avait retenu l'armée espagnole près d'un mois.

« Les ennemis, dit M. Gomart, conquirent un magnifique butin ; car Saint-Quentin était le principal entrepôt de commerce de la France avec les Pays-Bas. Les tapisseries du chœur de l'église de Saint-Quentin et celles de la salle du conseil de l'hôtel de ville furent enlevées et transportées à Madrid. On emporta dans les Flandres les trésors des saintes reliques, les cloches des églises, et ce qui restait des feuilles de plomb couvrant alors une partie de la collégiale. Les ornements et les vases sacrés furent la part des Anglais ; les manuscrits précieux, les chartres et titres concernant la ville et les établissements de charité, renfermés depuis un temps immémorial dans la tour aux Archives, située derrière l'hôtel de ville, furent transportés à Béthune et à Cambrai. Les ecclésiastiques épargnés par le fer ennemi furent emmenés en captivité, et ce qui restait d'habitants fut expulsé en masse. »

Ce fut en l'honneur de saint Laurent, dont la fête avait marqué la victoire obtenue par les Espagnols et qui leur livra Saint-Quentin, que Philippe II fit construire l'Escurial.

Le péril était immense pour tout le royaume. Henri II fit publier « que tous soldats, gentilshommes ou autres, eussent à se retirer à Laon, auprès de M. de Nevers, lieutenant général du roi, à peine de punitions tant corporelles qu'abolition de noblesse. » Paris offrit trois cent mille livres pour la défense du royaume. On s'y attendait chaque jour à voir paraître l'armée espagnole, et beaucoup d'habitants avaient déjà émigré ; mais Philippe II se contenta de ravager et d'incendier la Picardie, puis repartit pour Bruxelles et sépara son armée vers la fin d'octobre. Au même instant, le duc de Guise rappelé d'Italie rentrait en France, où son apparition releva tous les courages, et où il changea, l'année suivante, la face des affaires par la prise de Calais. Nos succès amenèrent enfin le traité de paix de Cateau-Cambrésis, et, le 18 décembre 1559, Saint-Quentin fut rendu à la France.

UN TUMULUS RUSSE.

En Russie, à Perepiah, près de Khvastov, gouvernement de Kiov, on voit un grand tumulus qui, suivant une tradition déjà ancienne, a été élevé à deux jeunes époux.

Un prince du pays (probablement de race tcherkesse) s'était mis en marche à la tête d'une armée pour aller combattre un ennemi qui le menaçait d'une invasion. Par une ruse de guerre, il fit un grand détour pour le prendre à dos. Sa femme, espèce d'amazone, après son départ, se hâta de rassembler à son tour les femmes qu'elle arma, et à la tête desquelles elle se mit pour marcher droit à l'ennemi, qu'elle défit complétement Pour surprendre son mari et ses compagnons d'armes, elle ordonne à ses femmes de se vêtir des habits des vaincus restés sur le champ de bataille. Son mari, en arrivant avec sa troupe, croit, en effet, avoir devant lui l'ennemi sur lequel il se précipite avec fureur. Les femmes, par plaisanterie, supportent le choc

avec courage, et, dans cette rapide mêlée, le mari a le malheur de tuer sa femme qu'il prend pour le chef. Reconnaissant alors son erreur, il se tue lui-même de désespoir, et le peuple affligé ensevelit ces deux malheureux époux sous un vaste tumulus.

Le vieillard de Corcyre qui, revenant chaque soir dans sa maison, couvrait sa table de fruits qu'il avait cultivés, n'était-il pas aussi heureux que Lucullus? On a beau vanter les richesses, le bon sens des nations a érigé en maxime que le bonheur est dans la médiocrité. Et c'est encore pour cela que les peintures si rebattues de la frugalité des premiers âges et du bonheur de la vie champêtre réveillent en nous un sentiment si vif.

Des mystères de la vie humaine.

LE MONDE DES MARIANAIS.

Les habitants des îles Marianes chantent des vers traditionnels qui racontent longuement la légende de Puntan. Ce personnage vivait au sein d'un monde imaginaire, existant avant la création de toutes choses. Se voyant près de mourir, il appela une sœur qui, comme lui, n'avait jamais eu aucun parent. Il allait expirer; il recommanda à cette sœur bien-aimée de faire de ses épaules le ciel et la terre, de ses yeux les astres qui les éclairent, de ses cils l'iris, etc. Le désir de Puntan fut suivi, et la terre toujours féconde fut créée. (Voy. Hervas, t. II, p. 17.) C'est peut-être d'après un retentissement lointain de cette tradition bizarre que les Malais appellent l'archipel de l'Orient les Paupières du monde.

Je recommande à nos jeunes poëtes mes définitions familières de la prose et de la poésie (sous le rapport matériel) :

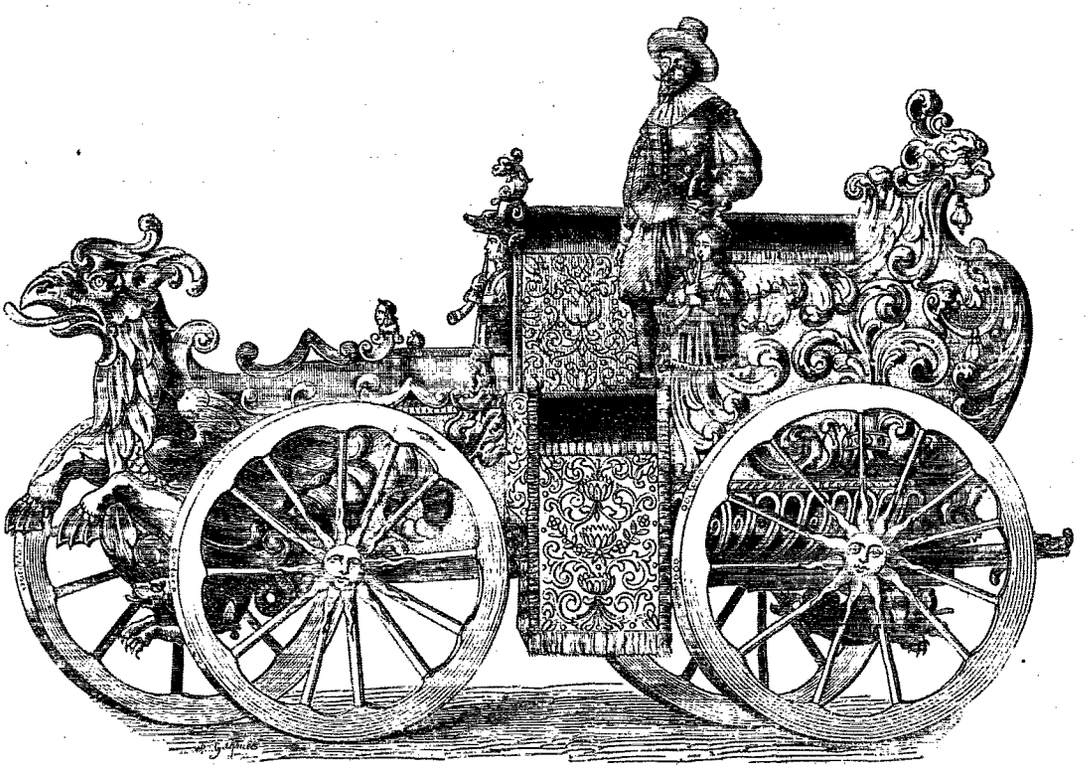
La prose : les mots placés dans le meilleur ordre.

La poésie . les meilleurs mots placés dans le meilleur ordre.

COLERIDGE.

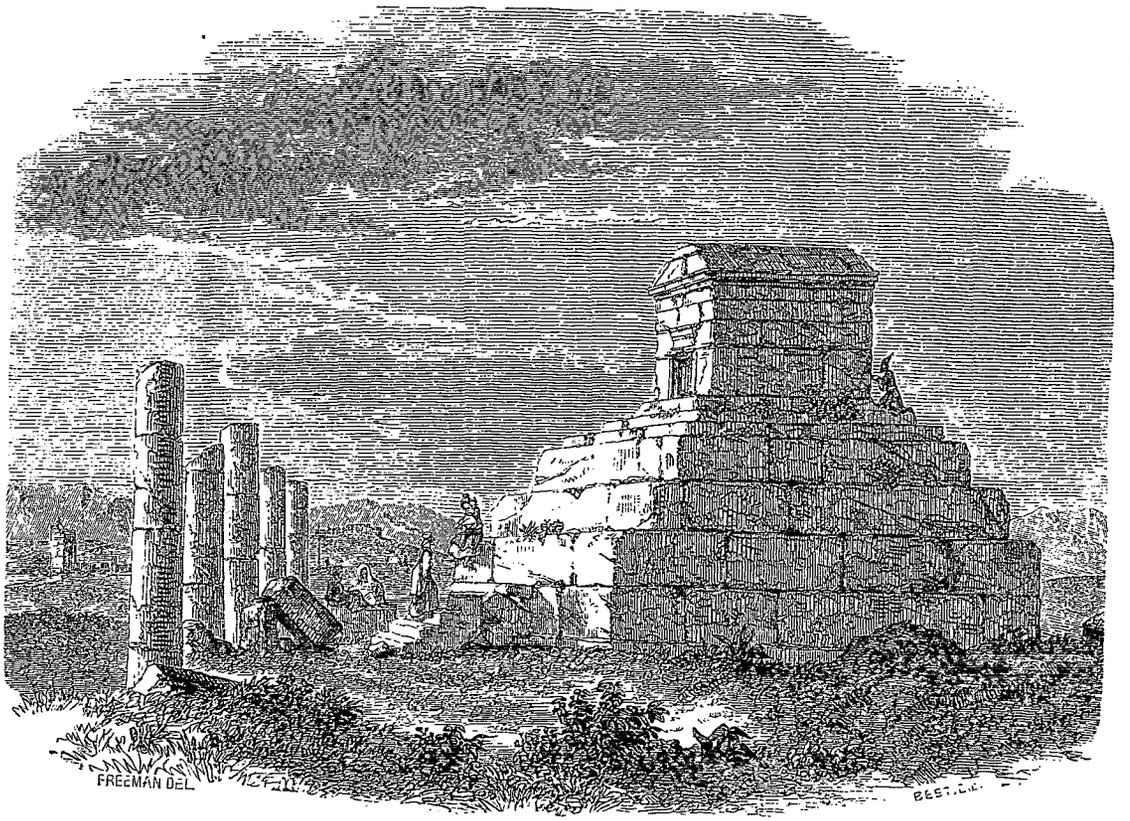
CHAR ALLEMAND DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Dans différents ouvrages spéciaux sur l'histoire de la carrosserie ou sur le perfectionnement des moyens de transport aux quinzième, seizième et dix-septième siècles, on lit qu'un mécanicien de Nuremberg, nommé Jean Haustch « fabriquait des chariots qui allaient par ressort et faisaient deux mille pas en une heure. » Nous reproduisons ici une vieille estampe allemande où est figuré un de ces singuliers chariots conduit par Jean Haustch lui-même. Malgré d'actives recherches, nous n'avons trouvé jusqu'à présent aucune explication développée des ressorts qu'employait cet habile homme : il est fort vraisemblable que le mécanisme était à peu près celui du tournebroche ou de l'horloge, et que l'on était obligé de « remonter » la machine de distance en distance. C'était alors un objet de curiosité plutôt qu'un véhicule utile. Les petits chariots d'enfant qui nous viennent d'Allemagne et qui tournent seuls, pendant une minute, sur une table ronde, ne sont peut-être que les miniatures des voitures de Jean Haustch. Quoi qu'il en soit, il nous a paru qu'il ne serait pas sans intérêt de donner la représentation exacte d'un de ces anciens chars : elle peut stimuler l'attention des personnes érudites en ces sortes de choses. S'il nous arrive des renseignements précis sur Jean Hautsch et ses inventions, nous les communiquerons à nos lecteurs.



Char allemand du seizième siècle mis en mouvement par un ressort intérieur.

LE TOMBEAU DE CYRUS.



Le Tombeau de Cyrus, en Perse. — Dessin de Freeman, d'après M. Eugène Flandin (1).

Après trente années de victoires, Cyrus, maître de toute l'Asie occidentale, périt dans un combat contre des Scythes commandés par une femme. Cette femme, Tomyris, reine des Massagètes (peuple qui habitait à l'est et au nord de la mer Caspienne), avait à venger la mort de son fils. Par son ordre, on tira le corps de Cyrus du milieu des morts, on lui trancha la tête et on la plongea dans une outre pleine de sang humain. « Quoique vivante et victorieuse, s'écria la reine, tu m'as perdue en faisant périr mon fils qui s'est laissé prendre à tes piéges; mais je t'assouvirai de sang comme je t'en ai menacé. » On dit aussi (2) qu'elle apostropha de ces paroles violentes la pâle figure du conquérant : « Bois ce sang dont tu eus toujours soif et qui ne te désaltéra jamais (3) ! »

Telle aurait été la fin de ce roi célèbre, suivant un récit que l'on fit en Perse à Herodote; mais le grand historien ajoute : « On raconte diversement la mort de Cyrus. »

En effet, d'après une autre tradition, Ctésias rapporte que les derniers ennemis contre lesquels combattit Cyrus furent les Derbyces (Scythes de la Margyane), qui avaient pour roi Amorœus. Ces peuples, au moyen de leurs éléphants qu'ils firent sortir tout à coup d'une embuscade, mirent la cavalerie perse en déroute; Cyrus lui-même tomba de cheval; un Indien lui perça la cuisse d'un coup de javelot. Il mourut trois jours après avoir été blessé.

De son côté, Xénophon déclare que Cyrus mourut tranquillement dans son lit, au milieu de ses parents et de ses amis. Il avait été averti en songe de sa fin prochaine par un homme d'une figure majestueuse qui lui parut être fort au-dessus d'un mortel, et qui lui dit : « Prépare-toi, Cyrus; tu vas bientôt aller où sont les dieux. » Ce songe l'éveilla; il fit aussitôt des sacrifices sur le sommet des montagnes, non pour demander à Jupiter et au Soleil de prolonger sa vie, mais pour les remercier de leur constante protection. Le surlendemain il s'éteignit doucement, après avoir adressé des consolations et des conseils à ses fils et aux premiers magistrats de son empire.

Enfin Lucien croit que Cyrus, âgé de plus de cent ans, mourut de chagrin parce que son fils Cambyse avait fait périr la plupart de ses amis. Cette version ne manque pas de vraisemblance. Cambyse était bien capable de faire périr les amis de son père et son père lui-même : c'était aussi un grand conquérant. On a cherché à excuser ses extravagances criminelles en alléguant qu'il était cataleptique. S'il ne rendit pas heureux son père, il l'honora du moins après sa mort : il lui consacra un tombeau à Passagarde, ville que Cyrus avait fait construire au lieu même où il avait vaincu et détrôné le roi des Mèdes Astyages (qui, suivant certains historiens, n'était rien moins que son grand-père).

Si les Massagètes avaient mis à mort Cyrus près de la mer Caspienne, il fallait donc qu'ils eussent rendu son corps aux Perses ou qu'on le leur eût repris. L'histoire n'en dit rien. Il se pourrait encore que le monument de Passagarde ne fût qu'un tombeau vide et simplement commémoratif, comme les nombreux cénotaphes d'Énée ou comme les sépulcres que certaines nations grecques avaient fait élever sur le champ de bataille de Platée.

Ce tombeau a été décrit par Arrien (4). Il s'élevait dans

(1) *Voyage en Perse pendant les années 1840 et 1841*. Paris, Gide et J. Baudry, 1852.

(2) Justin, liv. I.

(3) Le Musée du Louvre possède un tableau où est représentée Tomyris, jeune et belle, contemplant, du haut de son trône, la tête inanimée de son ennemi : c'est un des chefs-d'œuvre de Rubens.

(4) *Historia indica*, lib. X.

le jardin royal de Passagarde, au milieu d'arbres rares et de hautes herbes qu'arrosaient des cours d'eau limpide. C'était un édifice carré posé sur une plate-forme en pierre et contenant une seule petite salle voûtée où l'on ne pouvait entrer qu'avec grand'peine par une porte très-étroite et très-basse. Au milieu de cette salle était une urne d'or où l'on conservait les restes de Cyrus. Cette urne était sur le milieu d'une table aux pieds d'or massif couverte de riches étoffes de Babylone. La salle elle-même était couverte de tapis de pourpre. Près de l'urne, on voyait la robe royale, de magnifiques vêtements assyriens, d'autres de couleur hyacinthe, des armures médiques, des colliers, des anneaux, des ornements où brillaient l'or et les pierres précieuses. Non loin des degrés qui conduisaient à ce tombeau était un autre petit édifice habité par des mages chargés de veiller sur la dépouille funèbre de Cyrus. Cambyse voulut que les fils succédassent à leurs pères dans ce pieux emploi. Chaque jour on portait à ces mages un mouton, de la farine et du vin. Chaque mois on leur amenait un cheval qu'ils sacrifiaient à la mémoire du grand roi. On lisait sur le frontispice du tombeau cette épitaphe : « Mortel, je suis Cyrus, fils de Cambyse, j'ai acquis l'empire aux Perses, et j'ai régné sur l'Asie : ne sois pas jaloux de mon monument. »

Quand Alexandre vint visiter ce tombeau, dit encore Arrien, il n'y trouva que l'urne et le lit. On avait enlevé les restes de Cyrus, et l'on avait même fait des efforts désespérés pour desceller l'urne. On soupçonna les mages de n'avoir pas été étrangers à cette spoliation sacrilége, ou du moins d'en connaître les auteurs. On les mit à la torture : ils ne firent aucun aveu, et l'on voulut bien ne pas les mettre à mort. Alexandre ordonna à Aristobule de restaurer le monument qui sans doute était mutilé ; puis on mura la porte, et l'on apposa sur tous les joints le sceau royal.

Quinte-Curce fait un récit un peu différent. « Alexandre, dit-il, fit ouvrir le tombeau de Cyrus, où reposait le corps de ce monarque, lui voulant rendre des honneurs funèbres et croyant aussi qu'il était plein d'or et d'argent, comme les Perses en faisaient courir le bruit ; mais il n'y trouva qu'un vieux bouclier tout pourri, deux arcs à la scythienne, et son cimeterre. Le roi mit une couronne d'or sur l'urne, et la couvrit de son manteau, s'étonnant qu'un roi si puissant et si renommé ne fût point enseveli plus somptueusement que si c'eût été un homme. »

Un de ses courtisans, l'entendant parler ainsi, se mit à raconter que ce tombeau avait contenu trois mille talents, et il insinua que ce trésor pouvait bien avoir été pillé par Orsines, satrape de Passagarde. Sur cette accusation, inspirée par la haine, Alexandre fit arrêter Orsines, et le satrape, moins heureux que les mages, peut-être parce qu'il était plus riche, fut condamné sans preuves et mis à mort.

Ce tombeau existe-t-il encore? Où était Passagarde? En quel endroit s'était livrée la grande bataille où fut consommée la ruine d'Astyages? On n'est point d'accord sur les réponses à faire à ces questions ; car il est tout aussi difficile de s'entendre sur la vérité des faits historiques que sur celle des idées, et les savants ne sont pas moins divisés d'opinion que les idéologues. La bataille fut livrée dans la partie méridionale de la Perse, qui compose aujourd'hui le Farsistan. Mais les ruines anciennes ne sont pas rares sur ce sol autrefois le théâtre de tant de révolutions. On en rencontre quelques-unes près d'une petite ville que l'on appelle *Fossa*. Or, entre ces deux mots, *Fossa* et *Passa*, à peine la science voit-elle l'ombre d'une différence ; de plus, on fait grand usage, dans le sud de la Perse, de la terminaison zende *gherd* : Fossa-Gherd ou Passagarde, c'est la même chose, et c'est bien à Passagarde que fut élevé le tombeau de Cyrus. Mais, d'un autre côté, les ruines de Fossa sont de peu d'importance, tandis que l'on en voit de considérables, sous tous les rapports, à quelques journées de marche plus haut, près de la bourgade de Morghab, à peu de distance des anciennes frontières de la Médie, et il semble assez vraisemblable que le champ de bataille des Perses et des Mèdes ait dû être voisin des frontières. La présomption est donc que Passagarde s'élevait aux environs de Morghab, d'autant plus que l'on trouve en ces lieux, au milieu d'une vaste plaine, parmi des ruines d'une origine vraiment antique, un monument aux formes sévères qui offre tous les caractères du mausolée dont parle Arrien. Le dernier voyageur qui a vu et dessiné ce tombeau, M. E. Flandin, le décrit de la manière suivante :

« Sa masse, élevée d'une trentaine de pieds au-dessus de ses fondations, se divise en deux parties à peu près égales : l'une, qui se compose de six degrés en retraite les uns sur les autres, sert de base ou de socle à la seconde, qui constitue la chambre funéraire. Celle-ci est rectangulaire et formée, comme les gradins, d'énormes blocs de calcaire blanc d'un très-beau poli. Cette partie se termine par un faîtage dont les deux faces les plus étroites présentent chacune un fronton. Le monument est orienté de telle sorte que l'entrée s'en trouve au nord-ouest ; elle consiste en une petite porte encadrée d'un chambranle et d'une corniche. Bien que ces diverses moulures soient en grande partie brisées, on n'en reconnaît pas moins le style qui est celui des profils grecs. Le peu de hauteur donné à la porte de ce tombeau oblige à se courber pour pénétrer à l'intérieur ; quand on a passé cette porte, on se trouve d'abord dans une espèce de petite antichambre rectangulaire très-étroite. Au delà est une seconde porte qui ne s'ouvrait sans doute que quand la première était fermée, afin que la lumière extérieure et le bruit ou la vue ne pénétrassent pas du dehors dans le sanctuaire, qui est oblong et plafonné au moyen de trois assises reposant sur les murs latéraux. C'est dans cette chambre sépulcrale qu'était le sarcophage, ou du moins la dépouille mortelle qu'on y avait renfermée ; car il ne reste aucun indice de ce qui pouvait la contenir. Les murailles, aujourd'hui enfumées, ne trahissent aucune trace de sculptures ni d'inscriptions. A travers les guerres et les invasions de toutes sortes qu'a eu à subir la Perse depuis l'érection de ce monument, cette tombe a dû être plusieurs fois violée et saccagée. On doit penser que c'est après la disparition de tout ce qu'elle renfermait que les musulmans se sont avisés d'en faire le lieu de pèlerinage qu'ils ont placé sous l'invocation de ce qu'ils appellent *Mâder-i-Suleïman*. Quel est ce Suleïman dont le nom est ainsi vénéré et a remplacé celui à la mémoire duquel ce tombeau est élevé? Est-ce Salomon? Est-ce un des héros modernes de l'islamisme (1)? Quoi qu'il en soit, après

(1) Jean-Albert de Mandelso, voyageur du dix-septième siècle, exprime les mêmes doutes, et entre dans quelques détails qui ne sont pas sans intérêt :

« Le 24e janvier, dit-il, nous logeâmes la nuit dans un grand village nommé Meshid-Maderre-Soliman, à cause d'un beau sépulcre qui n'est qu'à une demi-lieue de là. Le sépulcre est dans une petite chapelle bâtie de marbre blanc, sur un carré de grosses pierres de taille, en sorte qu'on y monte de tous côtés par plusieurs marches. L'air et la pluie ont mangé et creusé la muraille et le bâtiment en plusieurs endroits, et le temps a presque achevé d'abattre plusieurs grands piliers de marbre dont on voit encore les restes tout alentour. A la muraille de la chapelle, on voit encore en caractères arabes ces mots : *Mader Suleïman*. Les habitants du lieu disent que c'est la mère du roi Salomon qui y est enterrée ; mais les pères carmes de Schiras me dirent, avec plus d'apparence de vérité, que c'était le sépulcre de la mère du schah Soliman, quatorzième calife ou roi de la postérité d'Ali. Elmacin, dans son Histoire d'Arabie, dit qu'elle s'appelait Wellada, et qu'elle était fille d'Abbas Abbasceam ; il ajoute que ce Soliman vivait l'an 715, et il en fait un conte assez remarquable : savoir, que ce roi, qui était parfaitement bien fait de sa personne, étant un jour devant un miroir, dit qu'en

avoir été profané, puis abandonné sans doute comme lieu impur, comme le sont tous les monuments du même genre, celui-ci aura subi une transformation de nom et d'attribution. On en a fait ainsi l'un de ces nombreux *imâm-zadèh* qui attirent de tous côtés, en Perse, les croyants les plus dévots. Il lui a fallu pour cela subir de légères modifications intérieures. Quelques lignes arabes du Coran ont été gravées sur les parois de la cellule, en face d'un *keblèh* tracé sur la pierre, du côté du sud. Ainsi disposé et désigné sous le nom de *Meched-i-Mâder-Suleïman*, les Persans ont fait de ce tombeau antique un lieu célèbre de dévotion, principalement pour les femmes qui, dit-on, peuvent seules y entrer. »

On voit encore autour de ce monument quelques fûts de colonnes debout; mais il ne paraît point certain qu'elles soient à leur place primitive et de la même époque que le mausolée. On peut supposer que les Persans modernes ont enlevé à quelqu'un des édifices, dont les ruines s'aperçoivent près de là, des fragments de colonnes, afin d'en former une enceinte digne du tombeau qu'ils ont restauré en l'honneur de la mère de leur Suleïman.

A quelques pas du tombeau est une ruine qui a un caractère tout moderne, bien qu'il s'y trouve aussi des débris antiques. C'était autrefois, dit-on, un *medresèh* ou couvent, où se tenaient les mollahs chargés de la garde du tombeau aujourd'hui abandonné. Cette tradition s'accorde par un trait si remarquable avec le texte d'Arrien, qu'elle semble de nature à entraîner la conviction.

Cependant M. Flandin hésite devant toutes ces probabilités : « Est-ce assez, se demande-t-il, pour décider, en premier lieu, de l'authenticité de ce sépulcre; en second lieu, du nom de la ville dans laquelle il a été construit? Toutes ces dissertations reposent plus ou moins, il faut en convenir, sur des hypothèses. »

Cette conclusion d'un voyageur instruit et intelligent, qui a vu le monument, qui l'a dessiné, qui a étudié avec une attention particulière tous les textes, nous commande une extrême réserve, et nous oblige à répéter, en terminant, qu'on ne sait encore d'une manière certaine ni comment est mort Cyrus, ni en quel endroit est son tombeau.

BOISSIEU.

Lorsque Jean-Jacques de Boissieu vint au monde à Lyon, en 1736, l'afféterie et la convention régnaient dans les beaux-arts, comme dans les mœurs de la haute société. C'était l'époque du fard et de la poudre, des paniers et des mouches. Depuis quinze ans Watteau n'existait plus; Pater, son disciple, mourut en cette même année 1736; mais Lancret, son autre élève, faisait encore minauder ses femmes coquettes, et Boucher devait bientôt mettre à la mode un genre aussi funeste à l'art qu'à la morale. Dorat, Bernis, Colardeau, Bernard, le chevalier de Parny, allaient suivre en poésie une tradition du même genre. Tous les sentiments semblaient se rapetisser. Le siècle de Louis XIV avait fait prévaloir l'imitation des anciens sur l'étude de la nature; le dix-huitième siècle substituait les caprices de l'imagination et les fantaisies d'une civilisation corrompue à l'étude des anciens. Une fois sorti de la vérité, l'homme tombe de plus en plus profondément dans l'erreur par une progression logique et inévitable. Mais si étendu que soit l'empire du mal, jamais il ne corrompt tous les citoyens d'un État. L'isolement protége les uns contre sa pernicieuse influence; la vigueur de l'esprit, l'originalité des vues et la force du caractère en préservent d'autres; un petit nombre doivent leur salut à l'ingénuité avec laquelle ils suivent leurs penchants et se laissent guider par leurs inspirations. C'est dans ce dernier groupe qu'il faut ranger Boissieu. Il appartenait à une famille noble et ancienne, qui était originaire d'Auvergne. Son aïeul paternel, Jean de Boissieu, avait été secrétaire de Marguerite de Valois, et devint son exécuteur testamentaire lorsqu'elle légua ses biens à Louis XIII. Notre artiste manifesta de bonne heure sa vocation. « M. Vialis, son aïeul maternel, nous dit un de ses biographes (1), possédait de très-beaux tableaux : Boissieu cherchait à les imiter, même avant d'avoir reçu aucun principe de dessin; et déjà dans ces premiers essais on pouvait apercevoir les germes de son talent. »

Ce goût décidé pour les beaux-arts contrariait sa famille : elle le destinait à la magistrature. On le mit cependant chez un peintre nommé Lombard, qui lui eut bientôt appris tout ce qu'il savait, c'est-à-dire peu de chose. Il fallut lui donner un maître plus habile; mais Frontier, pas plus que Lombard, ne pouvait le guider longtemps sans être dépassé par lui. Boissieu fut donc obligé de demander aux princes du coloris l'instruction dont il avait encore besoin. Les œuvres des Ruisdael, Berghem, Jean Miel, des frères Both, devinrent ses précepteurs Ses imitations obtinrent un grand succès : un dessin fait par lui d'après un tableau de Wouwermans ayant été acheté mille écus à la vente publique d'une collection, les parents du jeune artiste commencèrent à être ébranlés dans leur résolution. Boissieu menait d'ailleurs une vie exemplaire, ne montrait que de nobles sentiments; ils crurent pouvoir l'abandonner à lui-même. Il s'achemina en conséquence vers Paris, où il désirait depuis longtemps aller se perfectionner. Il avait alors vingt-quatre ans.

Dans la capitale, Boissieu pouvait être séduit par la mesquinerie et le faux goût de l'école régnante : il ne le fut pas. Riche et ne tenant pas à vendre ses ouvrages, modeste et ne cherchant point l'approbation publique, travaillant au contraire pour lui-même, pour exercer son imagination, pour satisfaire un besoin moral et se procurer des plaisirs intellectuels, il ne se préoccupa ni de la mode ni du succès. Il n'eut pas même besoin de se tenir en garde contre les fausses théories, contre le style licencieux et affecté de l'époque. Sans vouloir les combattre, il étudiait les maîtres qui lui plaisaient, prenait conseil de la nature et se laissait inspirer par ses sentiments. Mais précisément parce que sa manière s'éloignait de celle qui était en vogue, on remarqua bien vite ses tableaux. Les connaisseurs en apprécièrent le mérite, lui ouvrirent leurs galeries et lui permirent de copier les morceaux qu'il préférait. M. Tolosan, son compatriote, fut au nombre de ces amateurs. Les artistes les plus célèbres ne se montrèrent pas moins empressés à son égard : Vernet, Soufflot, Watelet, Greuze, voulurent être de ses amis, et recherchèrent ses dessins. Mais nul ne lui témoigna autant d'affection que le duc de la Rochefoucault; ils ne tardèrent pas à vivre familièrement ensemble. Un jour, dans la conversation, l'aimable seigneur lui proposa de faire un voyage en Italie. Boissieu n'eut garde de refuser; mais comme le duc n'avait pu fixer l'époque de leur départ, il continua ses études.

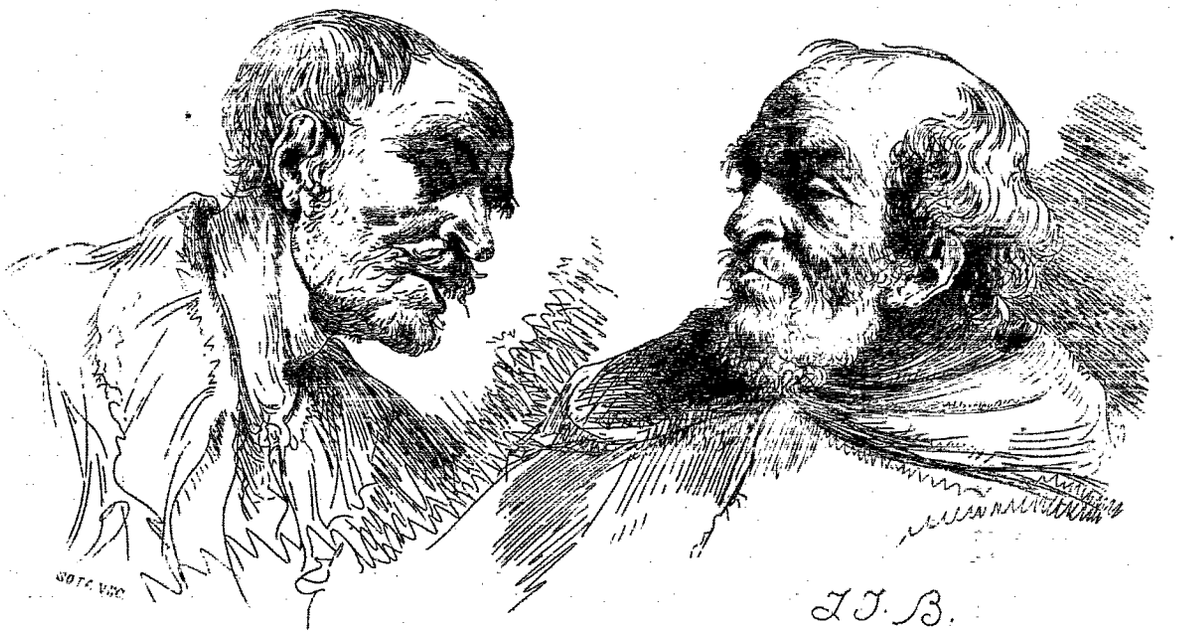
Tantôt il dessinait les compositions des grands maîtres, tantôt il errait dans les environs de Paris et copiait les

effet il pourrait bien prendre la qualité de chef de la jeunesse aussi bien que de son royaume. A quoi une des dames du sérail répondit qu'il le pourrait faire véritablement si la beauté n'était point sujette au changement, qui est si naturel et si ordinaire à toutes les choses du monde; mais qu'il fallait considérer qu'elle était périssable et que peut-être il ne la posséderait pas longtemps. Que les paroles de cette dame firent une si forte impression dans son esprit, qu'il en contracta une profonde mélancolie qui le fit mourir. »

Il est remarquable que ni Mandelso, ni le savant Adam Oléarius qui l'avait accompagné en Perse et qui est l'auteur de la relation du voyage, ne disent un seul mot de Cyrus.

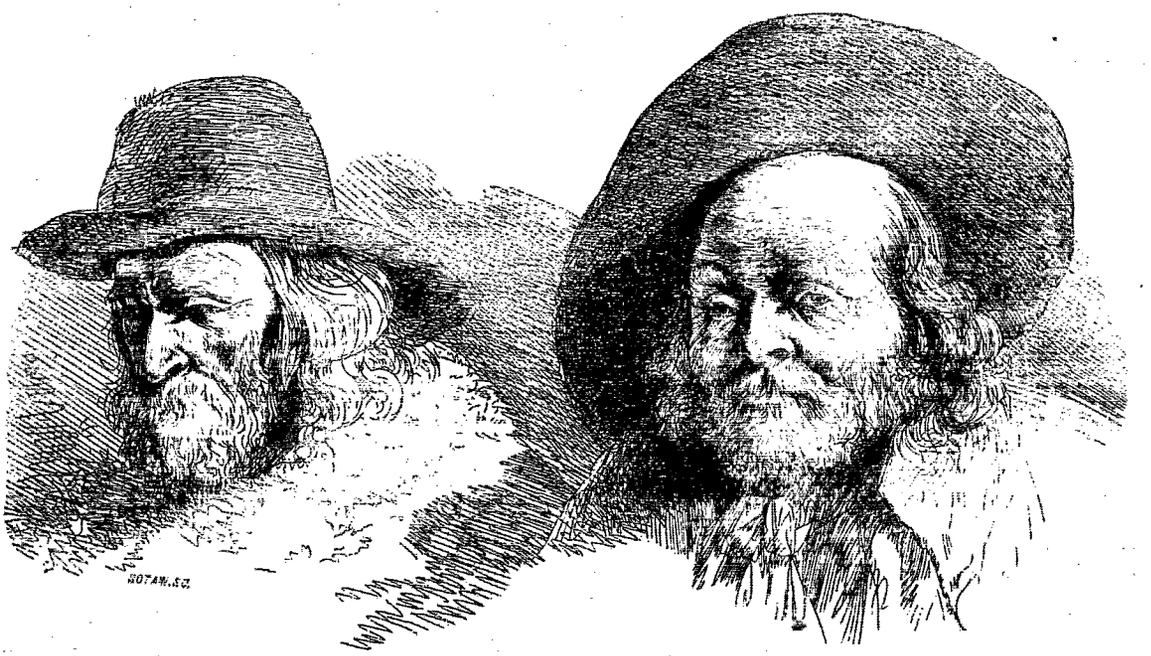
(1) *Éloge historique de M. de Boissieu*, par Dugas-Montbel. Lyon, 1810, brochure in-8.

plus beaux sites. Les forêts de Marly, de Saint-Germain et de Fontainebleau devenaient alors pour lui de grands ateliers où la nature lui offrait des modèles sans nombre. L'imposante majesté des vieux arbres, la grâce en quelque sorte juvénile des taillis, les formes capricieuses des buissons et des ronces les vieilles pierres où la mousse trace



Eau-forte par Boissieu.

des arabesques, les chemins creux où pousse la menthe sauvage, les perspectives légèrement azurées par la brume, les hautes avenues, les terrains accidentés, charmaient tour à tour son esprit et occupaient son crayon. Il emporta dans son pays un grand nombre d'études qui enrichirent plus tard ses eaux-fortes de mille détails précieux.



Eau-forte par Boissieu.

Ce fut alors qu'il eut l'occasion de faire ses premiers essais de gravure. Un marchand de tableaux, lui apportant des cuivres tout préparés, lui demanda, comme un acte de complaisance, de vouloir bien y dessiner quelques sujets de fantaisie. Boissieu se mit à l'œuvre, et entra ainsi, par hasard, dans la carrière où il devait obtenir ses plus beaux triomphes. Ces premières gravures étaient encore imparfaites, mais on y voyait poindre déjà le talent soigneux et original de l'artiste.

Enfin le duc de la Rochefoucault se trouva libre de com-

mencer son pèlerinage d'amateur. Il vint chercher Boissieu à Lyon, en 1765, et ils franchirent les Alpes. Ce fut pour tous deux un grand plaisir de voir cette région fameuse où une si douce lumière embellit tant de chefs-d'œuvre, où la nature n'est pas moins attrayante que les productions des hommes. Souvent, lorsqu'un paysage magnifique enchantait leur vue, M. de la Rochefoucault faisait arrêter sa voiture pour que Boissieu pût en prendre une esquisse. Florence, Rome et Naples furent les trois villes qui les retinrent le plus longtemps. Le jeune artiste dessina l'arc de Titus, le Colysée, le tombeau de Cecilia Metella, les cascatelles de Tivoli, la maison ruinée de Mécène. Il se lia, d'une manière assez intime, avec Winckelmann, qui vivait alors en protégé dans le palais du cardinal Albani. L'admirateur passionné des Grecs et des Romains crut avoir trouvé un disciple : le peintre écoutait ses raisonnements avec la plus vive attention; peut-être lui-même se figurait-il être converti aux idées un peu exclusives de l'archéologue; mais,



Portrait de Boissieu dessiné et gravé par lui-même. — Dessin de Pauquet.

de retour à Lyon, il n'en continua pas moins d'imiter les peintres flamands, et pour le choix des sujets et pour le coloris.

Boissieu, ne voulant pas que le manque de soins l'empêchât d'égaler ses modèles, broyait lui-même ses couleurs et préparait ses vernis. Sa constitution était assez débile; une trop grande application, des fatigues corporelles, le firent tomber dangereusement malade; il fut contraint d'abandonner la peinture à l'huile. Depuis ce moment, il n'exécuta plus que des dessins au lavis, à la mine de plomb, à la sanguine, et des eaux-fortes; mais il employa ces ressources avec une habileté supérieure. « Ses portraits à la sanguine, nous dit M. Dugas-Montbel, sont d'un fini dont lui seul a pu donner l'idée, et n'ont point encore trouvé d'imitateurs; ses paysages à la mine de plomb obtinrent bientôt la plus grande célébrité. » Le comte d'Artois, les premiers seigneurs de la cour, recherchaient passionnément ses nouvelles productions; les étrangers ne tardèrent pas à s'en montrer aussi avides : l'Angleterre, la Russie, le nord de l'Allemagne, ne négligèrent aucun moyen pour se les procurer. C'était assez difficile, car Boissieu ne les vendait point. M. Artaria, de Manheim, qui faisait un grand com-

merce d'objets d'art, ne pouvait les obtenir qu'en les achetant de seconde main, ou en les échangeant contre des tableaux précieux qu'il offrait à l'artiste.

En 1772, étant âgé de trente-six ans, il épousa Mlle Anne Roch de Valoux, née, comme lui, dans la ville de Lyon. Un homme aussi doux, aussi rangé, devait être un bon mari : son union fut tranquille et heureuse; elle ne changea rien à ses habitudes. Sans cesse préoccupé de son art, il utilisa les nombreuses esquisses faites pendant son voyage, et s'adonna plus particulièrement à la gravure. Après avoir obtenu ses principaux effets au moyen de l'eau-forte, il complétait son œuvre, il l'adoucissait et y répandait l'harmonie avec la pointe sèche et la roulette.

Il vécut ainsi, sans ambition, sans trouble et sans regrets, jusqu'au moment où éclata la révolution française. Les passions de l'époque agitèrent peu son cœur. Tandis que la France, donnant le jour à une société nouvelle, tressaillait dans les douleurs de l'enfantement, Boissieu fuyait le bruit, cherchait les calmes plaisirs de la solitude. Mais le malheur l'atteignit dans la campagne où il vivait retiré depuis vingt ans. Un artiste, membre de la Convention, fut expédié au bord du Rhône, avec la mission particulière de protéger sa vie (1); mais il perdit sa fortune, et son fils aîné, contraint d'abandonner sa patrie après le siége de Lyon, mourut en Suisse des fatigues du voyage, et probablement aussi des chagrins de l'exil.

Boissieu gagna amplement par son travail de quoi fournir à ses besoins. Lorsque la nation, en convalescence, reprit goût aux plaisirs de l'imagination, l'Institut de France, les Académies de Bologne, Florence, Grenoble, Lyon, le nommèrent un de leurs membres correspondants. Toutefois, malgré les instances de M. Denon, il ne voulut pas quitter sa province natale pour le séjour plus brillant de Paris.

La vieillesse ne diminua pas son talent : sa dernière gravure est une des plus belles qu'il ait faites. Il mourut dans toute sa force. Depuis longtemps il supportait avec peine la dure épreuve des hivers : les froids rigoureux de 1810 pénétrèrent pour ainsi dire jusqu'à son cœur. Il expira le 1er mars, âgé de soixante-quatorze ans.

L'œuvre de Boissieu nous semble révéler parfaitement son origine avernoise ; on y trouve de la patience, un caractère un peu lourd, mais cet amour vrai de la nature qu'inspirent aux montagnards les beaux paysages dont ils sont environnés. Son portrait complète ces indications : la finesse s'y joint à la vulgarité; les pommettes sont saillantes, le nez gros, les lèvres épaisses, le bas du front charnu, le menton volumineux; cela rappelle immédiatement les types campagnards; mais l'œil est observateur et sagace, quoique sans élévation. Il manque à cette figure la dignité des esprits supérieurs. Ses personnages ont peut-être moins de noblesse, moins d'intelligence encore. Les moines au chœur, les enfants que bénit Pie VII, la femme qui les a amenés, les acolytes placés dans le fond, les pères du désert, les petits garçons jouant avec un chien, le professeur de botanique et ses élèves, la famille devant le feu, et bien d'autres individus soigneusement dessinés, étonnent désagréablement par l'expression banale, par l'inertie de leurs traits. Cet engourdissement léthargique, cette insignifiance de visage, est un défaut que l'on ne remarquera peut-être chez aucun peintre ou graveur ameux. Il trouble le plaisir que fait éprouver la belle et savante exécution de l'artiste. Quelques têtes, au contraire, ont une physionomie des plus vivantes : les deux enfants qui regardent le joueur de flûte, ceux qui s'amusent à gonfler des bulles de savon, le portrait du frère de Boissieu, une figure masculine vue de trois quarts, deux autres dans la feuille où l'on fait la barbe à un homme, surprennent par leur relief, par leur animation. Tel est encore le vieux drôle coiffé d'un bonnet qui atteint presque ses sourcils protubérants : sous cette double saillie, ses yeux méchants, profonds et perfides ont une redoutable expression. Mais ces têtes mêmes, si frappantes, si admirables, sont dépourvues de noblesse et de grandeur; aucun sentiment élevé ne s'y reflète. L'attention, la finesse ou la méchanceté, voilà tout ce que le graveur a su rendre; voilà pour lui toutes les formes de la vie morale. Son saint Jérôme dans le désert, par exemple, écrit très-attentivement, mais aucune inspiration n'éclaire son regard et n'idéalise ses traits. Le paysage, d'une beauté sévère, a plus d'expression que sa figure; l'homme ne vaut pas les objets inanimés qui l'entourent. Boissieu vivait trop dans la solitude et cherchait trop le calme : pour un artiste, comme pour un poëte, il est bon de voir luire, en des yeux intelligents, les éclairs des grandes passions. Gœthe lui-même, à force de s'isoler, perdit la verve de ses beaux jours; il finit par écrire des ouvrages presque dénués de sens et pleins de visions chimériques.

Boissieu a plus habilement reproduit la nature que la face humaine. Ses paysages sont très-beaux; la vigueur s'y trouve unie à la délicatesse, l'élégance à la vérité. Le dessin a de l'énergie dans les masses, de la finesse dans les détails. Ici de grands effets de clair-obscur donnant de la saillie aux objets; là des lumières fugitives, des dégradations ménagées avec soin, des fonds d'une légèreté charmante. Aucune trace de négligence ou de précipitation; tout est d'un fini merveilleux. Le feuillage des arbres, le mouvement ou l'immobile splendeur des eaux, les coupures, les formes du terrain, les lignes sinueuses ou abruptes des rochers, la magie de la perspective, sont rendus de la façon la plus heureuse comme la plus variée. Quelques artistes lui reprochent d'avoir exagéré dans ses feuillages le brillant des parties claires, au point de produire des effets neigeux; mais ce défaut n'existe guère que dans les mauvaises épreuves, où les détails des endroits lumineux ont disparu. Les nuages, il faut bien le dire, ne sont pas toujours réussis; on dirait souvent des barbouillages plutôt que des vapeurs errantes.

Mais quoique les ouvrages de Boissieu donnent prise à certaines critiques, ce n'en est pas moins le graveur à l'eau-forte le plus habile que la France ait produit. Ses dessins ont une si grande perfection que beaucoup valent des tableaux, et sont vendus jusqu'à deux ou trois mille francs. L'exécution en est d'une délicatesse merveilleuse; et cependant il les faisait très-vite Un habile dessinateur de l'époque l'ayant vu travailler en demeura confondu; il ne croyait point que l'on pût obtenir un tel fini avec une pareille promptitude, et eut un accès de découragement qui dura quinze jours.

L'œuvre de Boissieu, d'après M. Dugas-Montbel, se composerait de cent sept pièces seulement. M. Guichardot, l'homme qui a le mieux étudié les travaux du célèbre graveur, possède ou connaît de lui cent quarante-deux estampes. Comme il s'occupe de ce maître depuis quarante ans, son opinion doit faire autorité.

(1) *Notice historique sur M. de Boissieu*, par M. de Chazelle. Brochure in-8; Lyon, 1810.

SUR L'EMPLOI DU BOIS ET DU FER

DANS LES CONSTRUCTIONS.

Les services que le bois rend à l'art de bâtir sont atténués par deux graves inconvénients : il est peu durable, et

il est sujet aux incendies. Il en résulte que cette matière ne convient, ni en réalité, ni en apparence, aux constructions qui, destinées à un long avenir, doivent présenter des garanties de durée et un caractère éminemment monumental. Aussi, à mesure que l'industrie et la richesse des nations se développent, la voit-on repoussée de tous les édifices d'une certaine importance. Les temples des Grecs et ceux des Romains, couverts en charpente dans le principe, furent, plus tard, entièrement exécutés en pierre. Les premiers chrétiens avaient dû se contenter de fermes apparentes ou de plafonds en bois pour leurs basiliques; leurs successeurs, plus puissants, voûtèrent leurs églises, et, depuis le moyen âge, on ne trouve que de rares exceptions à cette coutume. Chaque jour nous voyons des ponts en pierre remplacer des ponts en bois, tombant de vétusté malgré un dispendieux entretien. Il n'est pas jusqu'à nos habitations qui ne suivent la même marche; la pierre y remplace le bois, partout où elle peut remplir les mêmes offices. Un autre motif a contribué au même résultat, et il est aisé de prévoir que son influence, loin de diminuer, augmentera sans cesse, de sorte qu'il finira probablement par l'emporter sur les deux autres: c'est la difficulté, toujours croissante, qu'on éprouve à se procurer des pièces de charpente de dimensions convenables; c'est l'élévation incessante du prix du bois. Les forêts disparaissent devant l'accroissement des populations; des contrées qui jadis en étaient couvertes en sont dépourvues maintenant Celles de l'ancienne Gaule, par exemple, si vastes et si belles, ont été presque entièrement détruites, et aujourd'hui nous sommes obligés de tirer des régions moins peuplées du nord de l'Europe une grande partie de nos bois de construction. Certes nous avons fait et nous faisons encore une œuvre doublement profitable, en puisant d'utiles matériaux dans les vastes magasins que nous offre la nature à la surface du globe, et en tirant parti de l'emplacement qu'ils occupaient. Mais cette œuvre n'est pas sans limites, et il n'est point supposable que nos descendants, procédant à l'encontre de nous, se décident à consacrer de précieux terrains à la lente production de bois propres à la charpente. Heureusement, à mesure que nous étendons notre empire sur la terre, notre exploitation devient plus intelligente et plus complète; nos investigations descendent de la surface aux profondeurs, et nous nous préparons à ne plus demander au dehors les services que l'intérieur peut nous rendre. Déjà le bois est remplacé par la houille dans nos foyers, par les pierres naturelles ou artificielles dans plusieurs parties de nos édifices; et voilà que notre industrie, en produisant le fer en plus grande abondance et à moins de frais que par le passé, nous offre une nouvelle matière pour tous les grands travaux de construction auxquels, jusqu'à présent, le bois seul avait paru convenir. Or le fer, comme le bois, et même mieux que lui, se prête à toutes les formes; il permet de donner encore plus de légèreté et de hardiesse aux constructions, d'espacer davantage les points d'appui, et d'en réduire considérablement la grosseur; il n'a point à redouter les incendies; et il est facile de lui assurer une longue durée. Aussi chaque jour ses applications s'étendent et procurent de nouveaux avantages. Maintenant, dans nos palais et dans la plupart de nos édifices publics, les planchers et les combles s'exécutent en fer; nos habitations privées elles-mêmes commencent à suivre cet exemple; le fer a permis de suspendre, à peu de frais, des ponts pour les ouvertures desquels aucune combinaison de charpente n'eût paru assez sûre; enfin, jusque dans la construction de nos navires, le fer tend à se substituer au bois (1).

(1) Léonce Reynaud, *Traité d'architecture*.

LE CODE DU PARASITE

CHEZ LES TURCS.

Dans la collection des firmans, lettres et autres pièces officielles déposées à l'Académie impériale et royale des langues orientales, à Vienne, on a trouvé un curieux document dont voici la traduction littérale :

« Il est écrit dans les registres des firmans (1) qu'anciennement on nommait un kiahaïa (2) dans l'odjak (3) des parasites. A ce kiahaïa l'on délivrait un firman contenant l'ordre de maintenir et faire observer les règles ci-après :

» 1. Les personnes qui prennent le titre de parasite sont tenues, en se présentant devant les grands, après avoir rempli le devoir de baiser le pan de leur robe, de s'asseoir sur le petit matelas préparé pour eux près de la table à manger;

» 2. D'amuser la société en tenant des propos gais et du goût du maître de la maison;

» 3. D'éviter soigneusement de proférer le moindre mot offensant ou des expressions triviales; — d'applaudir avec la dissimulation la plus parfaite à tous les discours du maître de la maison;

» 4. De ne lui donner jamais un démenti;

» 5. S'il leur prend besoin de tousser ou de bâiller... de trouver le moyen d'étouffer adroitement ces inconvenances;

» 6. De ne pas déposer au milieu de la table, en mangeant, les restes, tels que les os des viandes et des pieds de mouton; mais de saisir un moment favorable pour les glisser sans qu'on s'en aperçoive, ou sous le plat du tiratoun (sauce à l'ail), ou sur le bord de la table;

» 7. Quant aux mets, tels que le halwa (pâtisserie au miel), qu'on peut manger de deux manières, c'est-à-dire à la cuillère ou avec les doigts, de se régler, en les mangeant, d'après l'exemple du maître de la maison;

» 8. De ne jamais répandre de gouttes sur la table;

» 9. De ne pas tendre, avant le maître de la maison, leur main vers le plat, ni lorsqu'on l'emporte;

» 10. Enfin, si l'on sert une soupe à la poule, d'en tirer le morceau de chair avec la cuillère et non avec les doigts.

» Fait le 23e jour de la lune de djémasi el-ewwel 1216 (1800). »

Signé et paraphé,

EL HADJ ALI.

On voit qu'au commencement de ce siècle, en Turquie, les parasites formaient une corporation avouée, protégée même par l'État, et dont le règlement était déposé dans les archives. Le gouvernement imposait à cette corporation une espèce de code auquel elle était tenue de se soumettre. Tout ce détail du petit matelas près de la table à manger, du halwa, du tiratoun, de la soupe à la poule, n'est pas sans intérêt pour l'étude des mœurs turques. Remarquons aussi qu'un personnage très-important, *el Hadj Ali*, le pèlerin Ali, n'avait point regardé comme au-dessous de lui de rédiger et de signer les dix articles de ce règlement. On n'entrait probablement dans la confrérie des parasites qu'après de certaines épreuves; on délivrait un diplôme au récipiendaire, et le chef ou prévôt, investi d'un pouvoir sans contrôle, veillait à ce que le nouveau venu fût suffisamment instruit de toutes les obligations du métier, pour qu'il n'eût point à prétexter de son ignorance s'il lui arrivait de les enfreindre.

Nous ignorons, du reste, si les réformes du sultan Mahmoud et de son fils et successeur Abd-ul-Mesjid se sont étendues jusqu'à cette étrange corporation, et si, dans l'em-

(1) Commandements impériaux. — (2) Prévôt. — (3) Corps.

pire turc, il se trouve aujourd'hui plus ou moins de parasites qu'on ne pourrait en compter encore parmi nous.

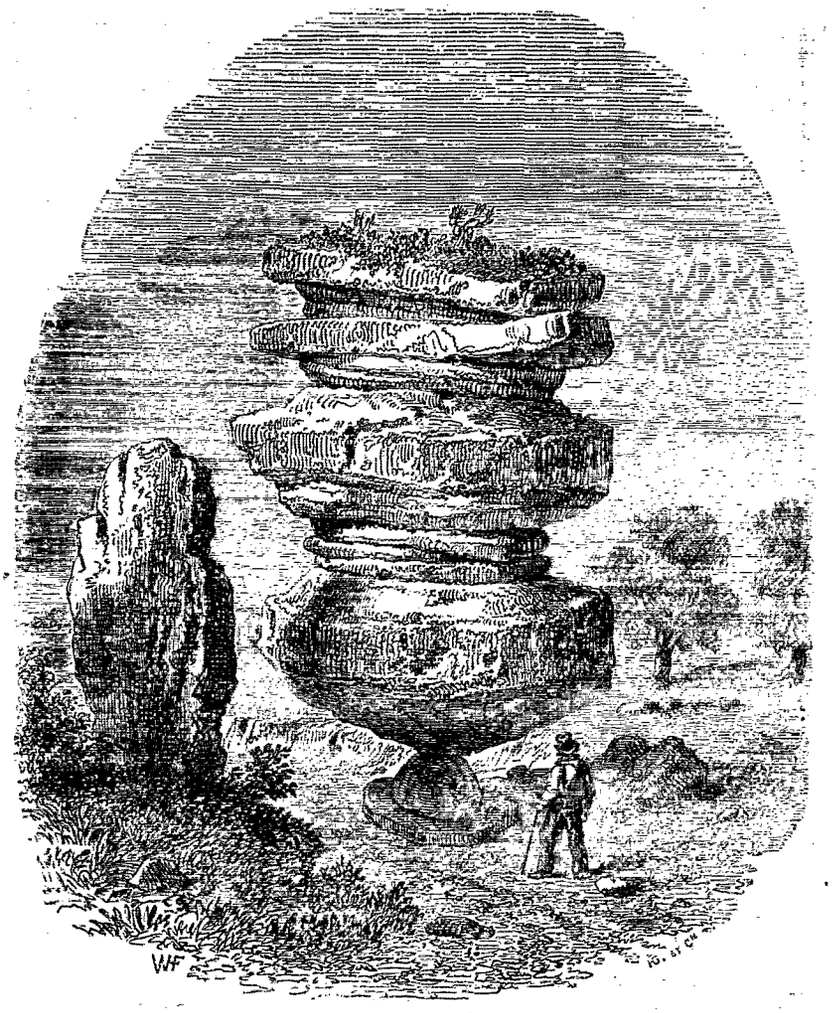
Les gens bien élevés, qui se reconnaissent de la sensibilité et de la délicatesse, sont trop généralement portés à croire qu'ils en possèdent, pour ainsi parler, le monopole, probablement parce qu'ils savent réfléchir ce qu'ils ressentent dans un langage qui en double le charme, avantage qui manque aux gens sans éducation. Ceux-ci ont du cœur, sans doute, et de l'âme; mais, inhabiles à les révéler autrement que par des actes (ce qui est bien un peu la meilleure manière), ils autorisent les esprits superficiels à les considérer comme cuirassés d'une indifférence qui n'existe pas, ou existe rarement au degré où on la suppose.

JEAN-PAUL FABER.

LES ROCHERS DE BRIMHAM

(Angleterre).

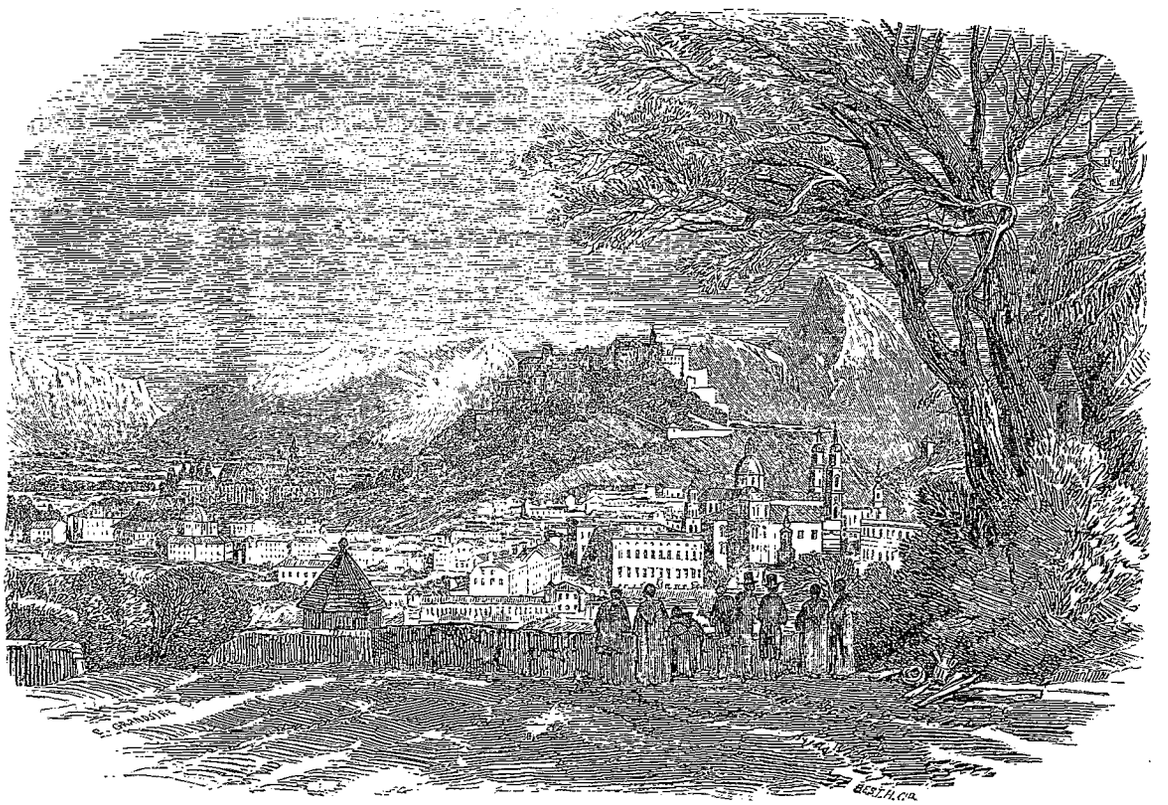
Dans le Yorkshire, à quelques lieues de Ripley, sur la route qui conduit à Patley-Bridge, on voit des groupes de rochers d'une forme étrange et connus sous le nom de *Brimham rocks*. Ces groupes, clairsemés irrégulièrement sur un espace d'environ quarante acres, sont les témoignages non équivoques de quelque grande commotion naturelle. Toutefois certains archéologues considèrent ces pierres colossales comme des monuments celtiques. Cette hypothèse est contraire au fait généralement admis que les pierres druidiques ont toutes été transportées de loin aux lieux où elles sont actuellement : c'était, il semble, une des conditions essentielles de leur consécration. D'autre part, les *Brimham rocks* ne présentent dans leur forme et dans leur disposition relative aucun des caractères que l'on rencontre constamment dans les monuments auxquels on voudrait les assimiler. Il est vrai seulement que ces pierres ont été taillées avec des instruments grossiers. Plusieurs portent à leur sommet des pierres tournantes. Celle que représente notre gravure, et où M. Hayman Rooke n'hésite pas à voir une idole, repose sur un piédestal large d'un à deux pieds à son sommet et taillé à sa base en forme d'hexagone. Un autre rocher, nommé *le Grand Canon*, rend des sons caverneux à une de ses extrémités lorsque l'on parle à voix basse dans une niche pratiquée au côté opposé. Un autre



Un des Rochers de Brimham. — Dessin de Freeman.

enfin, situé sur une colline très-élevée, et nommé *la Pierre de midi*, projette son ombre, au milieu du jour, sur une chaumière voisine. Tous les ans, le soir de la Saint-Jean, depuis un temps immémorial, on allume un feu près de ce rocher, et cette tradition n'est pas un des moindres indices que fasse valoir l'archéologie pour attribuer aux *Brimham rocks* une ancienne destination religieuse.

SALZBOURG.



Vue de Salzbourg, en Autriche. — Dessin de Grandsire.

Salzbourg fait partie de l'archiduché d'Autriche. Cette ville a été fondée, agrandie, ornée par une longue suite d'évêques et d'archevêques dont elle était la propriété. L'évêché qui y fut fondé, en 716, par saint Rupert, fut transformé en archevêché dans l'année 789. Les seigneurs ecclésiastiques dont elle dépendait forcèrent toute la population protestante à émigrer en 1732.

La ville est prise entre les montagnes comme entre les deux bras d'une gigantesque tenaille; pour établir une des portes, il a fallu percer le roc sur une longueur de plus de quatre cents pieds.

Une rivière au cours rapide partage Salzbourg en deux parties. Sur la rive gauche se dresse la vieille forteresse bâtie au haut d'un rocher de mille pieds d'élévation, et dont les bastions appartiennent à différentes époques; plus bas se trouve un couvent. C'est de ce côté qu'habite la population opulente; l'aspect de ces quartiers est charmant lorsqu'on aperçoit des hauteurs ses maisons blanches et bleues que dominent de loin en loin des coupoles et des clochers.

L'autre rive est couverte de maisons très-hautes, mais pauvrement habités. Un couvent de capucins, construit sur la pointe d'un rocher, jette son ombre sur ces rues misérables.

La cathédrale mérite d'être visitée. On montre aux voyageurs une fontaine dont les vasques soutenues par des figures colossales, et les chevaux marins à demi plongés dans le bassin, formeraient un monument véritablement remarquable si l'eau était plus abondante. L'abreuvoir, décoré de statues, mérite aussi d'être visité.

Mais la véritable beauté de Salzbourg est dans son paysage : il est impossible de rien voir de plus frais, de plus varié, de plus riant que ces maisons étagées sur tous les ressauts de la montagne, encadrées de verdure, entremêlées de moissons. Par malheur, la position de la ville, si pittoresque pour le spectateur, n'est rien moins que sûre pour les habitants. La rivière est sujette aux débordements et envahit les basses rues; les autres sont exposées aux éboulements de rochers qui ont détruit, à plusieurs reprises, des groupes entiers d'habitations; ajoutez la crainte d'un incendie. Toutes les maisons sont construites en bois; et, en 1818, plusieurs quartiers ont été la proie des flammes sans qu'il ait été possible de les arrêter.

C'est à Salzbourg qu'est né Mozart, le compositeur le plus dramatique, le plus riche et le plus suave des temps modernes. (Voy. t. XIII, p. 68, 349; t. XV, p. 175.)

A peu de distance de la ville sont plusieurs résidences renommées. Helbrun, ancienne maison de plaisance des princes-évêques, et maintenant château impérial, n'est remarquable que par son parc planté sur un rocher d'une lieue d'étendue, et un vaste théâtre entièrement taillé dans le roc.

Léopoldskrone, plus vaste, est situé sur le bord d'un petit lac : ses jardins sont soigneusement dessinés et offrent des vues magiques sur la vallée; mais les continuels changements de niveau en rendent la promenade très-fatigante.

LE PHARISIEN MUSULMAN.

Je me rappelle qu'au temps de mon enfance j'étais fort religieux. Je me levais la nuit, ponctuel dans tous mes actes de dévotion et d'abstinence. Une nuit que j'étais resté assis en présence de mon père sans fermer les yeux, et l'esprit tendu à l'étude du saint livre, tandis que nombre

de nos gens dormaient autour de nous, je dis à mon père : « Pas un de ceux-ci ne se lève pour faire ses génuflexions ; tous restent ensevelis dans le sommeil comme s'ils étaient morts. — Par la vie de ton père ! répliqua-t-il ; mieux vaudrait que tu fusses endormi comme eux que de veiller pour chercher les fautes de ton prochain. Celui qui s'admire et se vante ne voit que lui-même, ayant devant lui un voile d'infatuation. Si son œil pouvait seulement entrevoir le Très-Haut, il ne découvrirait personne aussi faible que lui-même. » SAADI, *Gulistan*.

DE L'ORIGINE DES ARBRES FRUITIERS CULTIVÉS EN FRANCE (1).

Premier article.

Ier GROUPE. — *Arbres à fruits propres aux boissons fermentées.*

Les espèces principales qui appartiennent à ce groupe sont, en France, la vigne, le pommier et le poirier.

Vigne. Cet arbre paraît originaire de l'Asie, comme la plupart de nos végétaux alimentaires les plus utiles. Dès la plus haute antiquité, on le trouvait à l'état sauvage en Sicile et en Italie ; mais ce furent les Phéniciens qui en introduisirent la culture, d'abord dans les îles de l'Archipel, dans la Grèce, puis en Sicile et en Italie. Nous voyons dans la Bible que la Palestine renfermait d'excellents vignobles, entre autres ceux de Sorec, de Sébama, de Jazer, d'Abel et de Chelbon. A l'époque de la guerre de Troie, les Grecs tiraient déjà un profit considérable de leurs vins, et particulièrement de ceux de Maronée, de Cos, de Candie, de Lesbos, de Smyrne et de Chio. En se rapprochant des contrées moins brûlantes, les produits de la vigne se sont progressivement améliorés. Le climat tempéré de la France est assurément le plus favorable à la production des bons vins : aussi cette culture y a-t-elle pris un développement tel qu'elle occupe aujourd'hui une surface de 2 000 000 d'hectares, produit près de 40 000 000 d'hectolitres de vin, et occupe le second rang dans l'échelle des richesses territoriales de notre pays.

Il est probable que la vigne était assez anciennement cultivée chez les Gaulois, puisque Domitien en fit arracher tous les pieds, dans la crainte, dit-on, que la passion du vin n'attirât les Barbares. Probus et Julien réparèrent cet acte sauvage en faisant replanter la vigne dans les Gaules.

Quant au raisin de table, lorsqu'on le cultive en plein air dans le centre, et à plus forte raison dans le nord de la France, il n'acquiert souvent qu'une maturité imparfaite et une qualité médiocre, faute d'une chaleur suffisante et assez prolongée pendant l'été. Pour remédier aux circonstances défavorables résultant du climat, on cultive la vigne en treille, et on lui applique une série d'opérations qui ont pour résultat de rapprocher le terme de sa végétation annuelle. C'est à Thomery, village situé à 8 kilomètres de Fontainebleau, que furent établies les premières treilles, il y a environ cent vingt ans, par un cultivateur appelé Charmeux. Les habitants du pays trouvèrent tant d'avantage à cette culture qu'ils l'étendirent peu à peu jusqu'au point où nous la voyons aujourd'hui. Elle occupe maintenant plus de 120 hectares, et produit, en moyenne, un millier de kilogrammes de raisin. Ce sont les excellents produits de ces treilles que l'on vend à Paris sous le nom de *chasselas de Fontainebleau*. Du reste, il existe, au château même de Fontainebleau, une treille de près de 1 400 mètres de longueur, qui fut créée il y a environ un siècle, et restaurée en 1804, sous la direction de M. Lelieur.

Le *pommier* commun et le *poirier* commun ont une importance presque aussi grande que celle de la vigne ; un grand nombre de nos départements trouvent dans leurs abondantes récoltes des produits alimentaires bien précieux, tant pour la table que pour les boissons (cidre, poiré) que l'on en extrait. Ils donnent aussi un bois très-recherché, soit pour le chauffage, soit pour la gravure en relief, la menuiserie et l'ébénisterie. On peut affirmer, d'après les divers auteurs qui se sont occupés de ces recherches, que ces deux arbres ont été trouvés à l'état sauvage, tant dans les parties tempérées de l'Asie que dans celles de l'Afrique et de l'Europe.

Quant à la préparation d'une boisson fermentée avec les fruits du pommier et du poirier, elle paraît remonter à la plus haute antiquité dans l'Asie Mineure et en Afrique. Les Hébreux l'appelaient *sichar*, nom que la Vulgate a traduit par celui de *sicera*, qui a une certaine ressemblance avec celui de cidre. Il paraît que les Grecs et les Romains ont aussi fait du *vin de pomme*. Dès 587 on voit, d'après Fortunat de Poitiers, le jus fermenté de la pomme et de la poire apparaître sur la table d'une reine de France, sainte Radégonde. Il est probable que l'on en fabriquait depuis longtemps en Gaule. Suivant le savant Huet, évêque d'Avranches, les Normands ont appris cet art des Basques, avec lesquels la grande pêche côtière les mettait en relation. Ce qui est certain, c'est que, dans les provinces du nord de l'Espagne, la culture des arbres à cidre est encore très-développée aujourd'hui. Les Capitulaires de Charlemagne mettent au nombre des métiers ordinaires celui de *cicerator*, ou faiseur de cidre.

La culture des fruits à cidre a presque entièrement atteint, en France, le développement dont elle était susceptible. Arrêtée vers le sud par la culture de la vigne, et vers le nord par la rigueur de la température, elle s'est établie sur une zone comprise entre le climat du centre de la France et celui de l'extrême nord, où l'orge et le houblon fournissent aux habitants les éléments d'une autre boisson fermentée, la bière.

D'après M. Odolant-Desnos, 36 départements s'occupent de la fabrication du cidre et du poiré. Ils en produisent plus de 8 millions et demi d'hectolitres, qui ont une valeur réelle de plus de 64 millions de francs.

La culture du poirier comme arbre à fruits de table paraît être presque aussi ancienne que celle du poirier à cidre. On sait, en effet, que les Romains cultivaient trente-six variétés de poires dont plusieurs font encore partie de nos collections, mais sous d'autres noms. Une partie notable des noms que portent les diverses variétés de poires sont ceux des localités d'où elles proviennent, ou des individus qui les ont fait connaître. Ainsi la poire *de Saint-Germain* aurait été trouvée dans la forêt de ce nom ; la *virgouleuse* vient du village de Virgoulée, près Limoges ; le *bon-chrétien* nous a été donné par François de Paule :

L'humble François de Paule était, par excellence
Chez nous nommé le bon chrétien ;
Et le fruit dont le saint fit part à notre France
De ce nom emprunta le sien.

Quant au pommier, il est souvent question de son fruit dans l'histoire sacrée et dans l'histoire profane. Les hommes les plus célèbres de l'ancienne Rome ne dédaignèrent pas sa culture, et, parmi les vingt variétés que l'on y cultivait, les noms de *manliennes*, de *claudiennes*, d'*appiennes*, indiquaient les personnages qui les avaient fait connaître La

(1) Dans l'énumération qui va suivre, nous adopterons l'ordre établi par M. du Breuil dans son excellent *Cours élémentaire théorique et pratique d'arboriculture*. C'est à ce savant auteur que nous empruntons le fond et la majeure partie des détails consignés dans notre travail ; seulement, nous avons cherché à compléter ses indications en consultant quelques autres sources recommandables.

pomme d'*api* a, sans doute, perpétué jusque chez nous le nom d'un de ces patriciens.

IIe GROUPE. — *Arbres et arbrisseaux à fruits de table.*

Les fruits provenant de ces arbres peuvent être classés en sept divisions, savoir : 1° fruits à pepins ; 2° fruits à noyau ; 3° fruits en baie ; 4° fruits nuculaires ; 5° fruits à osselets ; 6° fruits en capsule ; 7° fruits en gousse ou légume.

Ire DIVISION. — Fruits à pepins.

Cette division comprend les poiriers, les cognassiers, les pommiers, les orangers, les citronniers et les grenadiers.

Nous n'avons à revenir ni sur le poirier ni sur le pommier, dont il vient d'être question à propos des fruits propres aux boissons fermentées.

Le *cognassier* est encore un des arbres fruitiers dont la culture est la plus ancienne. Son nom, chez les anciens (*Cydonia*), est tiré de celui de la ville de Cydonie, en Crète, près de laquelle il croissait spontanément. Les Grecs avaient dédié son fruit à Vénus, et en décoraient les temples de Chypre et de Paphos. Pline et Virgile font l'éloge de cet arbre, dont les Romains paraissent avoir possédé des variétés moins âpres que celles que nous connaissons. Aujourd'hui on cultive le cognassier surtout pour en obtenir de jeunes sujets destinés à recevoir la greffe d'autres espèces, et notamment du poirier. Toutefois on le cultive encore comme arbre fruitier dans quelques localités du centre et du midi de la France. Dans ces contrées, les fruits sont confits, ou bien on en forme diverses sortes de conserves connues sous les noms de *cotignac* ou *codognac*, de *pâte de coing*, de *gelée de coing*, etc., et qui sont aussi saines qu'agréables. Les pepins de coing sont également employés à divers usages, à cause du mucilage abondant qui recouvre leur surface.

La célébrité des *orangers* comme arbres fruitiers remonte aux siècles héroïques et fabuleux. Si l'on se reporte aux temps historiques, on voit, d'après M. de Sacy, que l'oranger à fruit amer, ou *bigaradier*, a été apporté de l'Inde postérieurement à l'an 300 de l'hégire ; qu'il se répandit d'abord en Syrie, en Palestine, puis en Égypte. Suivant Ebn-el-Awam, cet arbre était cultivé à Séville vers la fin du douzième siècle. Nicolaüs Specialis assure que, dans l'année 1150, il embellissait les jardins de la Sicile. Enfin on sait qu'en 1336 le bigaradier était un objet de commerce dans la ville de Nice.

L'oranger à fruit doux croît spontanément dans les provinces méridionales de la Chine, à Amboine, aux îles Marianes et dans toutes celles de l'océan Pacifique. On attribue généralement son introduction en Europe aux Portugais. Gallesio affirme, toutefois, que cet arbre a été introduit de l'Arabie dans la Grèce et dans les îles de l'Archipel, d'où il a été transporté dans toute l'Italie.

D'après Théophraste, le *citronnier* ou *cédratier* existait en Perse et dans la Médie dès la plus haute antiquité ; il est passé de là dans les jardins de Babylone, dans ceux de la Palestine ; puis en Grèce, en Sardaigne, en Corse, et sur tout le littoral de la Méditerranée. Il formait, dès la fin du deuxième siècle de l'ère vulgaire, un objet d'agrément et d'utilité dans l'Europe méridionale. Son introduction dans les Gaules paraît devoir être attribuée aux Phocéens, lors de la fondation de Marseille.

Le *limonier* croît spontanément dans la partie de l'Inde située au delà du Gange, d'où il a été successivement répandu par les Arabes dans toutes les contrées qu'ils soumirent à leur domination. Les croisés le trouvèrent en Syrie et en Palestine vers la fin du onzième siècle, et le rapportèrent en Sicile et en Italie.

Les diverses espèces d'orangers sont des arbres qui, dans le midi de l'Europe, peuvent atteindre une hauteur de huit à neuf mètres. Naguère encore ils étaient l'objet d'une culture assez importante, soit pour leurs feuilles employées sous forme d'infusion, soit pour leurs fleurs dont on fait l'eau de fleurs d'oranger, soit enfin pour leurs fruits qui sont servis sur nos tables, et dont on extrait aussi des huiles essentielles et de l'acide citrique.

Mais depuis peu de temps une maladie spéciale, dont la cause est complétement ignorée, a envahi les orangers de la plaine d'Hyères, et en a fait succomber plus des trois quarts. La plupart de ceux qui survivent sont atteints de la maladie et périront avant un an ou deux. Dans toute cette plaine, qui a une étendue d'environ 68 hectares, et qui, régulièrement plantée à 4 mètres en tous sens, comprend 42 800 pieds d'orangers de tout âge, on en compterait à peine un dixième tout à fait sains. L'opinion générale des agriculteurs est que ce faible reste aura le sort des autres. Depuis deux ans, ces arbres leur servent de bois de chauffage. La culture de l'oranger disparaîtra bientôt de la plaine d'Hyères, si le mal continue ses ravages ; le remède à lui opposer ne saurait être immédiat. Il est impossible de replanter maintenant ; quelques propriétaires l'ont tenté, et déjà leurs jeunes arbres périssent attaqués de la maladie. Il est nécessaire qu'un certain laps de temps s'écoule avant que l'on songe à mettre de nouveaux orangers à la place des anciens. M. V. Rendu, inspecteur général de l'agriculture, auquel nous empruntons ces détails, a décrit avec soin les deux maladies distinctes dont les orangers d'Hyères lui paraissent atteints. Il pense que les germes pestilentiels de ces maladies doivent être détournés au moyen d'un changement radical de culture. « Transformer en prairies arrosables les jardins d'orangers, ou les convertir en jardins fruitiers ou maraîchers, dont les produits s'élèveraient à plus de 600 000 francs par an à Hyères, serait, dit-il, une bonne opération. »

Originaire de l'ancienne Carthage, d'où il fut importé en Italie par les Romains, lors des guerres puniques, le *grenadier* s'est répandu dans tout le midi de l'Europe, où il est aujourd'hui cultivé comme arbre d'ornement, pour faire des haies d'une grande solidité, ou comme arbre fruitier, à cause de la saveur douce, légèrement acidule, de la pulpe qui entoure chacune des semences.

Le grenadier supporte difficilement les hivers du nord de la France. Il peut fleurir et fructifier dans le centre, s'il est placé en espalier, aux expositions les plus chaudes ; mais ses fruits ne mûrissent complétement que dans le midi.

La suite à une autre livraison.

LA TRANCHÉE DES DAMES.

En 1527, les plus grands généraux de Charles-Quint assiégeaient Marseille. Miradel dirigeait les travaux de défense : les habitants, les femmes mêmes les plus qualifiées, travaillèrent, sous sa conduite, à ces contre-mines, qui furent nommées *la tranchée des dames*. En vain la brèche fut ouverte : les préparatifs faits pour la défense du fossé forcèrent le connétable de Bourbon de lever le siége, poursuivi dans sa retraite par les railleries du marquis de Pescaire, son collègue et son antagoniste.

SAGACITÉ D'UN SAUVAGE.

Charlevoix raconte que, la venaison suspendue à sécher dans la hutte d'un Indien peau-rouge ayant été dérobée, le

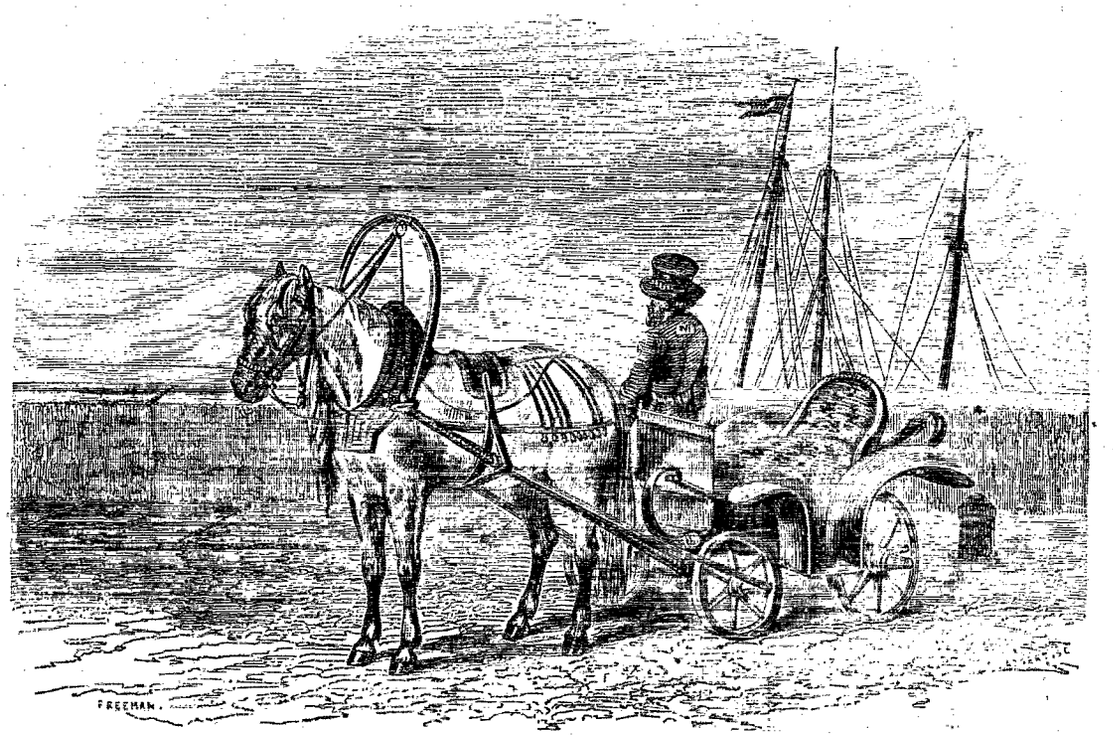
sauvage s'élança dans les bois à la poursuite du voleur inconnu. Il n'avait fait que peu de chemin lorsqu'il rencontra quelques voyageurs. Il leur demanda s'ils avaient vu « un petit homme blanc, vieux, portant un court fusil, et suivi d'un petit chien à courte queue ; » car il était sûr, disait-il, que ces indications devaient s'appliquer fidèlement à l'individu qui emportait ses provisions.

Les nouveaux venus avaient en effet rencontré le voleur, et ils demandèrent comment le sauvage, qui affirmait ne l'avoir jamais vu, pouvait si bien le décrire.

« J'ai connu que le voleur était petit, répondit le sauvage, parce qu'il avait amoncelé des pierres pour atteindre à ma viande ; j'ai connu qu'il était vieux, parce que les pas que j'ai suivis dans les bois sur les feuilles mortes étaient courts et rapprochés ; j'ai vu que c'était un blanc, parce qu'il marchait les pieds tournés un peu en dehors, ce que ne font jamais nos Peaux-Rouges ; j'ai connu que son fusil était court aux marques laissées par le canon de cette arme sur l'écorce de l'arbre contre lequel il l'avait appuyée ; les traces du chien m'ont appris que l'animal était petit, et les marques faites sur la poussière, au lieu où il s'était assis pendant que son maître me volait ma chasse, m'ont fait voir que sa queue était courte. »

VOITURES RUSSES.

En Russie, outre les traîneaux, qui sont d'un usage journalier et général pendant l'hiver, on emploie toutes les voitures connues dans le reste de l'Europe : du moins, c'est ce que nous avons vu dans les grandes villes, où l'aristocratie adopte de plus en plus les habitudes de la France et de



Le Troski. — Dessin de Freeman.

l'Allemagne. Les voitures véritablement russes sont presque toujours petites et découvertes ; les femmes seules et les vieillards se servent de voitures fermées.

Parmi les véhicules le plus communément employés, il en est surtout trois dont l'aspect frappe l'étranger ; nous voulons parler du *troski*, du *teleka* et du *kibitka*.

Le troski est une espèce de tilbury très-bas et très-étroit, dont se servent surtout les officiers et les jeunes gens. Bien qu'on n'y mette ordinairement qu'un cheval, certains élégants en ajoutent un second hors du brancard. Les chevaux sont appareillés pour la force et la taille, mais non pour la couleur. Le postillon, qui est un jeune garçon portant le costume national, se tient de côté ou sur le devant du traîneau ; on le nomme le *crieur*, parce que son principal emploi est d'avertir les piétons que pourrait surprendre le troski arrivant avec la rapidité d'une flèche sur la neige glacée qui étemt le bruit des roues. Le cheval de brancard est toujours un excellent trotteur ; l'autre est surtout destiné à la parade ; on l'appelle le *furieux*. Agitant une longue crinière véritable ou postiche, et tourmenté par le maître, il s'avance par soubresauts en piaffant ou galopant sur lui-même. Le troski, comme la plupart des voitures russes, est garni de fourrures souvent précieuses, du reste sans aucun ornement.

Le teleka est une voiture de voyage, dont se servent surtout les courriers, les officiers en mission, ou les voyageurs munis d'une *padroche ;* on donne ce nom à une pièce émanée des autorités compétentes, et qui permet d'avoir recours aux postes établies par le gouvernement.

Ces dernières ne ressemblent en rien à celles que l'on rencontre dans les autres contrées de l'Europe, et leur organisation tient à celle de la Russie elle-même. Pour les établir, le gouvernement a fait construire, de relai en relai, une maison de poste tenue par un seul commis. Tous les seigneurs des environs sont tenus d'y entretenir un nombre de chevaux et de telekas proportionné à l'importance de leurs domaines, qu'on apprécie par le nombre de leurs paysans. Les employés du gouvernement envoyés en mission se servent gratuitement de ces voitures et de ces chevaux ; les voyageurs gratifiés d'une padroche payent au

postillon dix centimes par relai de quatre lieues ; ils peuvent, en outre, séjourner dans les stations, à condition de s'y faire un lit et de se nourrir avec ce qu'ils apportent dans le teleka. L'empereur se contente d'entretenir les maisons, de les éclairer, de les chauffer et de payer les commis qui les gardent.



Le Teleka. — Dessin de Freeman.

Les attelages employés pour ces voyages en poste sont d'une médiocre apparence, mais très-vifs. Le postillon russe ne cesse jamais de chanter ou de parler à ses chevaux, qui gravissent au galop toutes les montées ; on franchit ainsi environ cinq lieues à l'heure.



Le Kibitka. — Dessin de Freeman.

Le kibitka est moins une voiture qu'un chariot; on ne l'emploie que pour le commerce. Le marchand qui va transporter ses denrées, ses étoffes ou ses fourrures dans les

foires établies sur toute la surface de l'empire, n'a pas d'autre moyen de transport. On voit souvent des centaines de kibitkas se déployer sur les grandes routes pavées de troncs d'arbres, conduits seulement par quelques hommes, à peu près comme nos voitures comtoises. C'est à la fois le roulage et le colportage de toute la Russie ; les marchands s'arrêtent à tous les hameaux où ils espèrent rencontrer quelques acheteurs.

SINGULIERS EFFETS DE LA FOUDRE.

LE TONNERRE PEINTRE ET LE TONNERRE IMPRIMEUR.

Le 26 avril 1676, le clocher de l'abbaye de Saint-Médard, à Soissons, fut frappé d'un coup de tonnerre si violent, que les personnes âgées assurèrent n'avoir jamais rien entendu de plus terrible.

Les effets produits par la foudre furent extrêmement bizarres.

On vit la flèche du clocher dépouillée de toutes ses ardoises sans que les lattes qui les soutenaient eussent été endommagées, excepté à l'endroit même par lequel la foudre était entrée. Là, quelques lattes et quelques chevrons avaient été brisés : parmi les chevrons, les uns, de la hauteur d'un mètre, étaient taillés presque de haut en bas en lattes assez minces; d'autres, de même hauteur, étaient réduits à l'état de longues allumettes; plusieurs autres enfin étaient divisés en filets si déliés, dans le sens des fibres, qu'ils offraient l'apparence d'un balai usé. Tout ce travail s'était fait sans que le bois eût, en aucune façon, changé de couleur, ou qu'on y pût remarquer aucun vestige de feu.

Une partie considérable de la tour et du dôme qui soutiennent la flèche fut abattue, et la foudre pénétra dans la maçonnerie de haut en bas, sur sept mètres environ de longueur.

Trois fils de laiton, qui étaient attachés d'une part à des timbres placés sur le haut de la tour, et qui de l'autre se rendaient à l'horloge établie en bas, furent entièrement volatilisés, sans qu'on en découvrît aucune trace.

Deux planches, hautes de plus d'un mètre, furent détachées d'un cadran, à l'extrémité d'un dortoir, et portées à quarante mètres de là, presque vers l'autre extrémité.

Mais l'effet qui parut le plus surprenant, et qui excita la curiosité d'une infinité de personnes, fut la formation d'une espèce de frise de toutes sortes de couleurs, marquée le long de la muraille des chambres du dortoir, au-dessus des portes. La largeur de cette frise était de plus de soixante centimètres; sa longueur était presque égale à celle du dortoir; elle semblait représenter des flammes s'élançant également en bas et en haut, se terminant de part et d'autre en pyramide, et attachées par la base à une espèce de cordon qui régnait le long de la frise, justement dans le milieu.

La cause de la foudre n'était pas encore connue à cette époque; la fameuse expérience de Franklin ne devait démontrer la nature électrique du phénomène que vers le milieu du siècle suivant. Aussi l'imagination populaire, exagérant les effets déjà singuliers de ce coup de tonnerre, se plaisait-elle à les attribuer à des causes surnaturelles. Il fallait une certaine force d'esprit et de caractère, non pas seulement pour s'affranchir de ces terreurs superstitieuses, mais encore pour les combattre et en démontrer l'inanité.

C'est la tâche qu'entreprit dom François Lamy, de la congrégation de Saint-Maur. « Je ne sais, dit-il, s'il a jamais rien paru, en cette matière, de plus surprenant... Tantôt c'est un Mars furieux qui perce les murailles les plus épaisses et renverse les tours les plus fortes; tantôt c'est un peintre tranquille qui, de mille couleurs diverses, sur des murailles assez faibles, trace mille différentes figures. Ici c'est un feu follet qui épargne la paille et l'étoupe; là c'est un feu consumant qui ne pardonne pas même au métal. En quelques endroits on voit un bûcheron assez grossier qui met des chevrons en lattes ; on remarque ailleurs un ouvrier délicat qui réduit des chevrons en forme d'allumettes, et qui, du bois le plus sec, sait former des balais. Enfin on y observe partout, ou la violence, ou la délicatesse, ou la bizarrerie.

» Aussi ces phénomènes n'ont-ils manqué ni de spectateurs ni d'admirateurs On a cent fois levé les mains et les yeux au ciel, cent fois crié au prodige. Il y avait de la témérité à penser qu'on pourrait rendre des raisons naturelles de ces effets : c'était s'exposer vainement à un grand travail; et c'était enfin passer pour un homme de peu de foi, de n'y reconnaître pas les derniers efforts de la puissance d'un Dieu. Miracle ! miracle ! disait-on ; et avec ces deux mots on croyait avoir rendu les dernières raisons de ces effets... Que d'habiles gens, et des personnes qui ont dû par leurs lumières être élevées aux premiers emplois qu'elles possèdent, crient au miracle pour rendre raison de quelques effets du tonnerre, c'est, en vérité, ce que l'on a de la peine à comprendre. »

Si l'on se reporte à l'époque où ce passage a été écrit, toute voisine de celle où la justice informait encore contre les sorciers, on avouera que notre savant bénédictin avait un esprit supérieur et une religion véritablement éclairée. Peu importe, après cela, que son explication ne soit pas en tout point conforme à ce que nous savons de la nature du phénomène. Aussi ne suivrons-nous pas notre auteur dans l'interprétation qu'il propose pour chacun des faits ci-dessus décrits, faits qui n'ont rien de surprenant pour quiconque connaît la nature et le mode ordinaire d'action de la foudre. Il nous suffira d'ajouter que la frise peinte le long des chambres du dortoir était due à la volatilisation d'un fil de laiton maintenu par des crochets le long de ce mur.

Un autre effet de tonnerre, plus singulier encore que le premier, fut, de la part de dom Lamy, l'objet d'une nouvelle dissertation fondée sur les mêmes principes. « Lorsque j'écrivis sur le tonnerre de Soissons, dit-il, je crus qu'il était malaisé de trouver rien de plus extraordinaire en ce genre : voici cependant de nouvelles singularités de la façon du tonnerre de Lagny, par lesquelles il paraît avoir beaucoup enchéri sur celui de Soissons. Dans celui-là il avait fait le personnage de peintre : il vient, dans celui-ci, de faire celui d'imprimeur, et d'imprimeur qui sait la langue latine. »

Racontons l'événement auquel ce passage se rapporte.

Le 18 juillet 1689, la foudre était tombée sur le clocher de l'église Saint-Sauveur, à Lagny; environ cinquante personnes, qui priaient Dieu dans cette église ou qui sonnaient les cloches, furent violemment renversées par terre; le rideau dont le tableau de l'autel était couvert fut enlevé et retiré de la verge de fer qui le soutenait; l'huile de la lampe qui brûlait devant le grand autel fut répandue; la pierre sur laquelle on consacre fut brisée en deux ; le carton sur lequel le canon de la messe était imprimé fut déchiré en plusieurs morceaux ; le grand autel parut tout en feu; enfin, pour passer sous silence quelques autres effets bizarres, le tonnerre imprima en un instant, sur la nappe de l'autel, les paroles de la consécration, à commencer depuis celles-ci : *Qui pridie quam pateretur*, etc., jusqu'à ces autres inclusivement : *Hæc quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis.* Mais les paroles que l'on a l'habitude d'écrire en caractères plus saillants que les autres, en deux passages distincts (1), ne figuraient pas dans cette singulière impression.

(1) Le premier de ces passages est : *Hoc est enim corpus meum*,

« Je ne sais, ajoute dom Lamy, si autrefois le malheureux Balthasar, inopinément frappé du terrible spectacle d'une main inconnue qui, sur les murailles de sa salle, écrivait en chiffres son arrêt de mort, fut agité de plus de différentes pensées et de divers mouvements que ne l'ont été la plupart des spectateurs et même des auditeurs des effets du tonnerre de Lagny. Car enfin l'on ne doute pas que ce ne soient de vrais prodiges beaucoup au-dessus de toutes les forces de la nature corporelle : l'on n'hésite pas à regarder les esprits comme les seuls opérateurs de ces merveilles ; on n'est en peine que de savoir si ces esprits sont du nombre des bons ou des mauvais... »

L'explication du dernier des effets décrits par dom Lamy n'offrira aucune difficulté si l'on fait attention aux circonstances suivantes. Au moment où la foudre tomba, le triple carton qui contenait le canon de la messe était déployé entre le tapis et la nappe de l'autel, au-dessus de la pierre sur laquelle on consacrait, et renversé de manière que le côté imprimé portait immédiatement sur la nappe. Le canon se trouvait tout entier marqué en noir sur le carton, sauf les deux passages sacramentels qui étaient en rouge. Or l'impression produite sur la nappe par ce tonnerre était identique à celle que la typographie ordinaire avait fixée sur le carton, si ce n'est que les caractères et les lignes étaient retournés de droite à gauche ; de sorte que l'on ne pouvait guère lire facilement cet écrit que par derrière, au travers de la nappe, ou par l'intermédiaire d'un miroir qui redressait les lettres. Enfin les caractères rouges étaient précisément les seuls qui n'eussent pas donné lieu à un transport d'impression. Tout cela posé, la différence entre les effets produits par l'encre rouge et par l'encre noire se conçoit facilement, la première étant composée de substances qui la rendent beaucoup moins hygrométrique ; elle s'était, par conséquent, trouvée non conductrice de l'électricité, tandis que l'encre noire imprégnée d'humidité avait livré passage au fluide électrique (1).

UN MAITRE DE CHAPELLE

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE (2).

Au dix-septième siècle, l'église d'Auxerre eut deux maîtres de chapelle renommés, Annibal Ganter et Jean Cathala.

Ganter a raconté lui-même son histoire.

« J'étais, dit-il, parti de Marseille (son pays natal) tout plein de bonne opinion ; car le proverbe étant que les Provençaux sont les plus naturels médecins et musiciens, je croyais faire la leçon à un chacun et enseigner Minerve. Mais je vous assure que j'ai trouvé soulier à mon point et des gens qui ne se mouchaient pas du pied. Il faut avouer que ceux de notre pays ont bien plus d'air en leur musique ; mais ceux de celui-ci ont plus d'art en la leur, encore qu'il me semble que l'un n'est pas bon sans l'autre ; car, en mariant l'art avec l'air, il y a de quoi contenter chacun. »

Ganter ne parvint point sans peine à utiliser ses talents. Les savantes écoles du moyen âge avaient été remplacées par les maîtrises. Chaque église avait son maître de chapelle, et parfois ce titre était fort lucratif et fort ambitionné. Aussi, les musiciens du temps couraient toute la province pour trouver une maîtrise importante. Ils allaient, le soir, demander l'hospitalité, soit à leurs confrères, soit aux curés et aux chanoines ; puis, le lendemain, ils se remettaient en route. On appelait cela vicarier. « Ah ! s'écrie Ganter, que c'est une pauvre chose de vicarier sans argent !... Ma bourse ayant failli, il m'a fallu coucher au serein, crainte de laisser mon manteau au cabaret, et par ce moyen faire le noviciat des filous, lesquels font coucher sous la cape du ciel ceux qui veulent être reçus dans leur bande, afin de les accoutumer à la fatigue et à l'incommodité. Dans cet état, ce ne furent pas les puces qui m'empêchèrent de dormir, mais faute de n'avoir soupé, étant impossible de reposer si le ventre n'est pas satisfait. »

Ses mésaventures ne l'empêchaient pas de cultiver la musique.

« Après avoir déjeuné chez un curé, la pluie me saisit si fort dans les montagnes du Limosin, que je ne savais de quel bois faire flèche, ni à quel saint me recommander. Néanmoins, étant éloigné des retraites, j'eus recours au ciel ; et, après avoir dit toutes les prières que je savais par mémoire, je composai en musique un psaume de David qui me sembla venir à propos : *Salvum me fac Dominus, intraverunt aquæ usque ad animam meam.*

Après de nombreuses traverses, Ganter parvint à obtenir une bonne maîtrise.

« En cela, dit-il, j'ai fait comme la palme et le laurier, qui résistent à la tempête, et comme le safran, qui plus il est foulé, mieux il croît ; Dieu m'ayant assisté, puisque je possède une des meilleures et plus honorables maîtrises du royaume, qui est celle d'Auxerre. »

Ganter put alors se livrer en paix à son goût pour les lettres et pour les arts. Il y était encouragé par le patronage de l'évêque Pierre de Broc, grand amateur de musique, et par la fréquentation d'artistes distingués, tels qu'Antoine Doremieux, célèbre organiste, amené par Pierre de Broc lui-même.

Il publia diverses compositions musicales, et notamment plusieurs messes, une entre autres, dans le temps que Louis XIII envoyait des secours à Candie. Pour mettre son œuvre à la mode, il arrangea son *Kyrie eleison* sur l'air de la chanson : *Allons à Candie, allons,* que l'on avait faite à cette occasion et qui était très-populaire.

Il publia aussi un petit livre ayant pour titre : « L'Entre-» tien des musiciens, par le sieur Ganter, prieur de la Made-» leine, en Provence, chanoine semi-prébendé, maître des » enfants de chœur et de la musique en l'église insigne et » cathédrale d'Auxerre ; à Auxerre, chez Jacques Bouquet, » 1643. » L'auteur dédie son livre à Pierre de Broc. « Monseigneur, lui dit-il, ce n'est pas par vanité d'exposer au public que j'ai composé ce petit traité ; mais pour éviter l'oisiveté, laquelle j'estime si dangereuse, que j'aimerais mieux dormir (ainsi que disait un gentilhomme bourguignon) que de ne rien faire. »

On trouve dans cet opuscule des détails curieux sur la musique et sur les artistes du temps.

Un poëte auxerrois, Gabriel Brosse, a écrit ces vers très-médiocres et beaucoup trop louangeurs sur Annibal Ganter.

Esprit sans égal et sans prix,
Dont les admirables écrits
M'ont su charmer sans me surprendre,
Ganter, qui connais mon pouvoir
Et les honneurs qu'on te doit rendre,
Dispense un ignorant de vanter ton savoir.

et le second : *Hic est enim calix sanguinis mei, novi et æterni testamenti, mysterium fidei, qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum.*

(1) Le récit de ces phénomènes ainsi que d'autres du même genre, et les explications qu'en donne dom Lamy, se trouvent dans un petit volume in-12 intitulé : *Conjectures physiques sur deux colomnes de nuë qui ont paru depuis quelques années, et sur les plus extraordinaires effets du tonnerre ;* etc. Paris, 1689. (Avec permission.)

(2) Extrait d'une excellente notice « sur les musiciens qui ont illustré » le département de l'Yonne, depuis les premiers siècles de l'ère chré-» tienne jusqu'à la fin du dix-huitième, » par Aimé Cherest. *(Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne)*

DATES DE L'ÉRECTION DES UNIVERSITÉS EN FRANCE.

En 1769, il y avait en France vingt universités établies dans les villes et aux dates suivantes, selon l'*État de la France*, publié à Paris cette année même 1769, en 6 volumes in-12.

Paris	vers 1200	Caen	en 1430
Toulouse	en 1228	Poitiers	vers 1431
Montpellier	1229	Bordeaux	en 1441
Orléans	1312	Valence	1452
Cahors	1332	Nantes	1460
Perpignan	1349	Bourges	1463
Angers	1364	Reims	1547
Orange	1365	Douai	1563
Aix	1409	Dijon	1722
Dôle	1426	Pau	1722

En 1680, il y avait trois universités qui n'existaient plus en 1769, savoir : une à Tournon, fondée en 1560; une à la Flèche, fondée en 1603; une à Richelieu, fondée en 1640. L'illustre cardinal avait fait du lieu de sa naissance une ville, un duché, une université : ce n'est plus aujourd'hui qu'un chef-lieu de canton.

Grenoble possédait, en 1339, une université qui fut transférée à Valence en 1452.

SCULPTURE SUR PIERRE LITHOGRAPHIQUE.



Musée du Louvre. — Buste de Louis V le Pacifique, comte palatin, duc des deux Bavières, 1478-1544. — Hauteur, 22 centimètres; largeur, 18 centimètres.

Ce portrait est un curieux spécimen de la sculpture sur pierre lithographique (chaux carbonatée lithoïde).

L'inscription n'est pas sculptée; elle est épargnée au moyen d'une encre grasse qui a défendu la pierre, tandis que l'eau-forte la rongeait tout alentour des lettres. Ce genre de travail s'étendit aux dessins, et nous avons une grande quantité de tables et de tableaux ainsi produits à la fin du seizième siècle et dans tout le cours du dix-septième. Plusieurs ouvrages imprimés à cette époque révélèrent le procédé, et Sennefelder s'en empara pour graver de la musique en relief qu'on imprimait sous la presse typographique. Cette tentative, qui réussit fort bien, ne donna aucun résultat pratique, mais elle conduisit Sennefelder à la lithographie.

Louis le Pacifique n'est pas un des personnages célèbres de la maison palatine. Il appartenait à la sudivision de cette famille que l'on appelle la branche électorale (primogéniture de l'ancienne ligne électorale), et qui fut en possession de l'électorat de 1477 à 1559. Il était petit-fils de Louis le Doux, et neveu de Frédéric Ier, surnommé le Victorieux. Il succéda à son père Philippe le Sincère, et eut lui-même pour successeur son frère Frédéric II, ami de Charles-Quint, et surnommé le Sage. Après Othon-Henri, qui suivit Frédéric II, l'ancienne ligne électorale se trouvant éteinte, ses droits passèrent dans la branche cadette. L'histoire du Palatinat est très-compliquée, et la plupart de ses princes n'ont joué qu'un rôle obscur; mais elle a donné naissance à plusieurs hommes illustres : à Christophe, roi de Danemarck, à Charles X, Charles XI et Charles XII, rois de Suède.

Il ne faut faire la guerre, disait souvent Pythagore, qu'à cinq choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du corps, aux séditions des villes, et à la discorde des familles.

PRÉPARATION POUR RENDRE INOFFENSIFS LES CHAMPIGNONS VÉNÉNEUX.

La préparation suivante est considérée aujourd'hui comme infailliblement propre à assainir les plus dangereux champignons, à leur enlever radicalement tout principe vénéneux, à les transformer en aliment non-seulement inoffensif, mais encore agréable.

On fait macérer pendant deux heures entières une livre de champignons (500 grammes) coupés en morceaux d'assez médiocre grandeur, dans un litre ou deux livres (un poids double) d'eau acidulée par deux ou trois cuillerées de vinaigre, ou deux poignées de sel gris, si l'on n'a pas autre chose. Dans le cas où l'on n'aurait sous la main ni vinaigre ni sel, mais seulement de l'eau, il faudrait la renouveler une ou deux fois. Après les deux heures de macération, on lave les champignons à grande eau; ensuite on les met dans de l'eau froide que l'on porte à l'ébullition, et, après un quart d'heure ou une demi-heure, on les retire, on les lave, on les essuie et on les apprête, soit comme un mets spécial, soit comme garniture ou condiment; ils comportent les mêmes assaisonnements que les champignons comestibles.

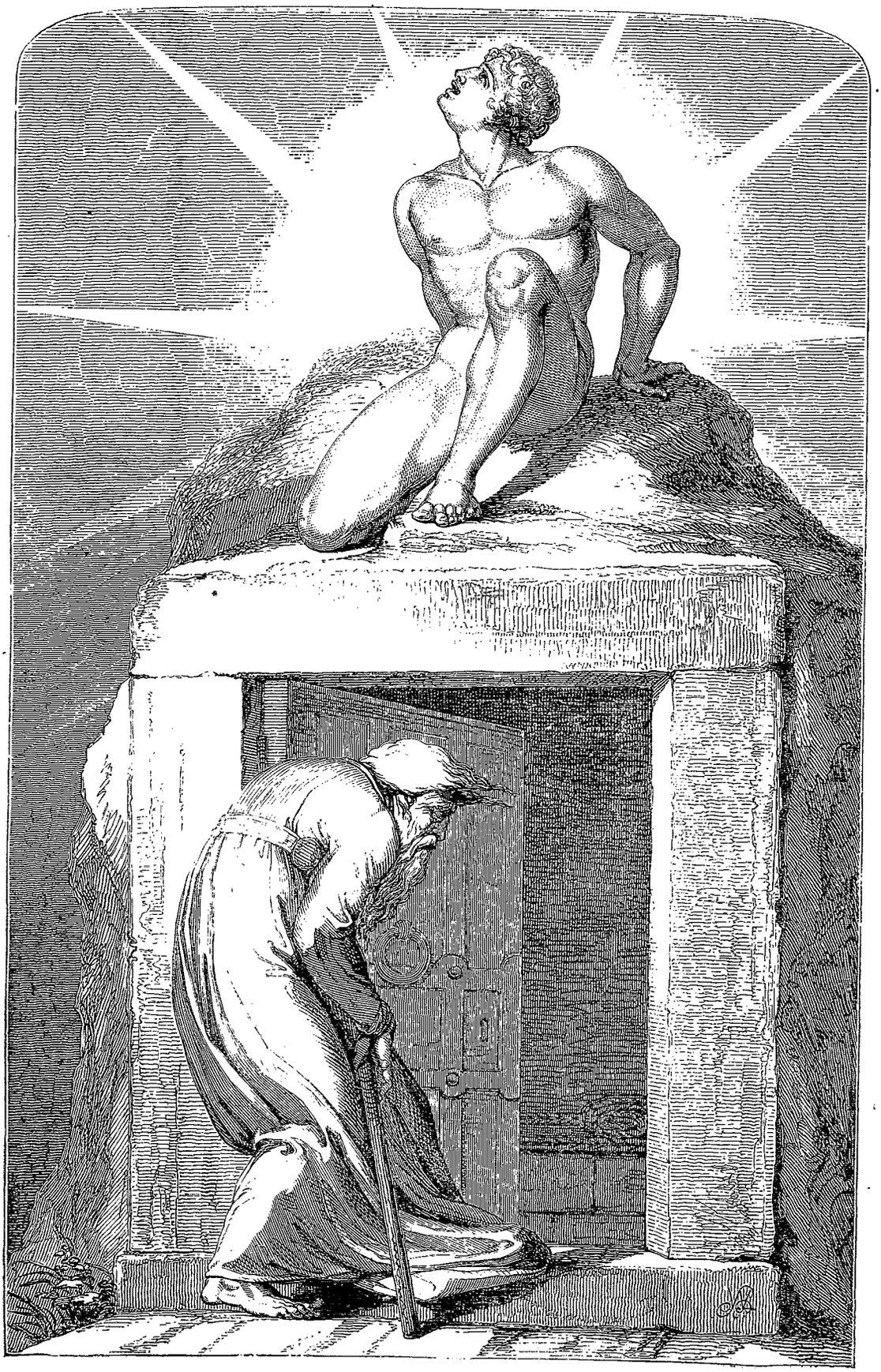
Après cette préparation, les fausses oronges, ainsi que les amanites bulbeuses et vénéneuses, dont l'odeur est repoussante, dont la saveur est âcre et dégoûtante, prennent l'odeur et le goût des champignons comestibles.

La découverte de cette précieuse recette est due à M. Frédéric Gérard.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

MOURIR, C'EST RENAITRE.



Cette vie est un songe, et la mort un réveil.

Nous ne pensons pas assez habituellement à notre immortalité. Ces trois mots : « Je suis immortel ! » devraient retentir sans cesse dans les profondeurs de notre âme, au-dessous de toutes nos autres pensées.

Ne voyez-vous point que la plupart des hommes ont ainsi trois mots qui sont comme la règle de leur conduite : — Je suis riche ! — Je suis belle ! — Je suis brave !...

Tu es riche ? Tu es belle ? Cela durera-t-il longtemps ? Tu es brave ? Il faut l'être et ne pas y songer : qui donc veux-tu quereller ou tuer ?

Je m'arrête : un doux visage se penche vers moi et me dit : « Je suis mère ! » c'est mieux, c'est bien ; cette pensée incessante du jour, de la nuit, de toute une existence (si Dieu le permet !) me touche et m'émeut ; elle est pure, elle est sainte, elle commande nos respects ! Elle peut suffire à te conserver et à agrandir toutes tes vertus ; elle te donnera la force et l'inspiration des dévouements sublimes... pour tes enfants. Mais si tu les perdais, pauvre femme ! ah ! jusqu'à ta dernière heure, tu n'entendrais plus gémir dans ton cœur que ces seuls mots : « J'étais mère ! »

Crois-moi : attachons-nous à ne jamais laisser s'obscurcir la devise sublime que le doigt divin a tracée, dans notre sanctuaire, en caractères de flamme.

« Je suis immortel ! » Cette vérité comprend et enseigne tout ce qui importe à la direction et à la grandeur de notre vie.

Qu'elle soit la mesure à laquelle se rapportent habituellement, instinctivement, nos autres pensées, et nous verrons autour de nous s'abaisser à leurs vraies proportions les faits, les opinions, les intérêts humains.

Celui qui l'a une fois profondément sentie et qui, à force de se la redire et de la contempler, l'a (s'il est permis de parler ainsi) incarnée dans son jugement, sait au juste ce que pèse et ce que vaut la vie. Il ne redoute et ne hait point la mort. Le malheur peut courber sa tête, mais le sentiment de l'immortalité, comme un ressort intérieur, la relève aussitôt. Il a le secret de la brièveté du temps ; et c'est l'antidote le plus infaillible qui nous ait été donné pour alléger nos maux. Il s'agit, après tout, d'un voyage de quelques lieues, de quelques jours. Amis voyageurs, aimons-nous, aidons-nous. Que chacun regarde derrière soi : combien nous sommes déjà loin de l'humble crèche d'où nous sommes sortis en rampant ! Nos épreuves sont dures, mais elles ne sont de substance ni de trempe éternelles. Le sol est âpre, inégal, montueux : ronces et cailloux déchirent quelquefois nos pieds ; mais regardez là-bas, plus près, tout près de nous, voici, après la porte sombre, la porte de délivrance, voici le sentier aérien, le rayon d'or qui nous transportera dans notre empire céleste. Adieu, terre d'épreuves, voici nos ailes !

LE PLUS ANCIEN ACTE DE L'AUTORITÉ ROYALE EN FRANCE.

Les archives des anciens monastères nous ont conservé plusieurs actes de Clovis ; mais les critiques les rejettent tous comme falsifiés, à l'exception d'un seul dont l'original en papyrus existait du temps de Louis XIII, à l'abbaye de Saint-Mesmin, près d'Orléans. Des copies dignes de foi nous ont heureusement conservé le texte de cette pièce précieuse écrite en latin. Elle contient la donation du fonds même sur lequel l'abbaye fut érigée, donation faite par Clovis à deux prêtres de Verdun qu'il avait sauvés et retenus auprès de lui, lors du sac de cette ville. Ces deux prêtres, qui étaient l'oncle et le neveu, s'appelaient Euspicius ou Euspice, et Maximin ou Mesmin. Tous deux ont été mis au rang des saints, et le dernier a donné son nom à la terre où les établit le roi des Francs, laquelle portait auparavant le nom de Micy. Voici la traduction de l'acte, dont on place la date à l'an 504 environ :

« Chlodovée (1), roi des Francs, homme illustre (2), à toi, vénérable vieillard Euspice, et à ton cher Maximin, afin que vous, aussi bien que ceux qui vous succéderont dans votre saint propos, puissiez, par vos prières, obtenir de la miséricorde divine notre conservation et celle de notre épouse bien-aimée et de nos fils : nous vous concédons Micy avec toutes les choses de notre domaine qui sont situées entre le cours des deux rivières (de Loire et de Loiret), et nous vous en mettons matériellement en possession par le symbole du pain bénit et de l'anneau que nous déposons en vos mains sans aucune réserve, sans que vous ayez à payer jamais aucuns tributs, octrois fluviatiles, ni exactions, soit sur les eaux, soit sur les berges de la Loire et du Loiret, sans que les plants de chênes, ni ceux de saules, ni les deux moulins de Micy soient exceptés. Quant à toi, pieux Eusèbe, évêque de la religion catholique (3), réchauffe la vieillesse d'Euspice, protége Maximin, empêche qu'on ne leur fasse tort ni violence, à eux non plus qu'aux biens qu'ils possèdent dans ton diocèse ; car il ne faut pas que mal arrive à ceux qu'honore l'affection des rois. Faites-en autant, vous tous, les autres évêques de la religion catholique. Et vous Euspice et Maximin, cessez d'être étrangers au milieu des Francs, et tenez à l'avenir pour votre patrie les possessions que nous vous donnons au nom de l'indivisible, une et consubstantielle Trinité.

» Moi, CHLODOVÉE, j'ai voulu qu'il fût ainsi.

» EUSÈBE, évêque, ai confirmé. »

DES LONGS CHEVEUX.

Suivant Hésychius, patriarche de Jérusalem, les marques extérieures de notre perfection sont une longue barbe et une longue chevelure. Aux âges les plus reculés, les Perses, les Grecs portaient de long cheveux. Hérodote raconte qu'en signe de deuil les Perses coupaient non-seulement leur chevelure, mais encore la crinière de leurs coursiers. Le même historien nous apprend que les Argiens, vaincus par les Lacédémoniens, sacrifièrent leur chevelure et décrétèrent qu'ils resteraient ainsi rasés tant qu'ils n'auraient pas reconquis la ville de Thyræa. A Lacédémone, Lycurgue avait maintenu l'ancien usage des longs cheveux, par une loi dont nous parle Plutarque ; mais cette loi ne fut pas longtemps respectée. Les jeunes gens de Lacédémone ne tardèrent pas à faire comme ceux d'Athènes, c'est-à-dire à couper leurs cheveux, pour les aller offrir sur l'autel de quelque dieu. Les barbares que l'on voyait arriver dans *les villes grecques*, soit pour servir, soit pour faire le commerce, étaient tous chevelus ; les jeunes Grecs craignaient sans doute de leur ressembler.

Les Gaulois, nos ancêtres, portaient tous la longue chevelure. Vaincus par les Romains, ils furent condamnés à perdre cette marque de leur antique indépendance. Dans l'énumération que fait Lucain des peuplades gauloises entraînées par César au delà des Alpes, il compte le Ligurien aujourd'hui rasé (*nunc tonse Ligur*), autrefois orné d'une luxuriante chevelure (*quondam per colla decora crinibus effusis*). Un commentateur dit à ce propos : « Anciennement toute la Gaule était chevelue : *Olim omnis Gallia erat comata.* » C'est une remarque que viennent confirmer de

(1) C'est l'équivalent calqué sur la forme latine du nom de Clovis.

(2) Ce titre d'homme illustre (*vir inluster*) est celui que portaient les fonctionnaires de premier ordre dans l'empire romain.

(3) Il s'agit ici de l'évêque d'Orléans, que le roi fait intervenir parce que Micy était de son diocèse.

nombreux témoignages. Il paraît cependant que les Gaulois affranchis reprirent l'ancien usage, et que pour se distinguer de leurs esclaves ils les rasèrent. Parmi les dons faits à un époux le jour des noces, Ausone compte quatre jeunes garçons et autant de jeunes vierges, rasés les uns et les autres, suivant l'usage : *Omnibus, in morem, tonsa coma.* Les Francs, les Goths et les autres peuplades septentrionales qui s'établirent dans les Gaules après les Romains, laissaient aussi tomber sur leurs blanches épaules les anneaux de leur épaisse chevelure. Ayant réduit les Gaulois en servitude, ils ne leur permirent pas de laisser croître leurs cheveux. Dès lors, ce fut le privilége des nobles de porter des cheveux longs : ils furent interdits aux gens des bourgs et des campagnes, aux plébéiens. Quand un noble, coupable de quelque méfait, était dégradé, on le condamnait à perdre ses cheveux. Clotaire Ier, refusant de reconnaître Gondebaud, qui se disait son fils, le fit raser, au rapport d'Aimoin et de Grégoire de Tours, pour marquer que cet imposteur était de race servile, car on prétendait que son véritable père était un meunier. Aussi les anciennes lois, qui étaient encore en vigueur du temps de Clotaire, infligeaient-elles une grosse amende à celui qui, par fraude ou par violence, avait déshonoré la tête d'un homme libre en la rasant

Quand les mœurs s'adoucirent, quand un régime plus humain remplaça les dures conditions de l'antique servitude, les plébéiens, les manants émancipés réclamèrent le droit de porter, comme les nobles, de longs cheveux. Ce fut une question qui fut souvent agitée avant d'être résolue. Vers la fin du douzième siècle, ceux qu'on appelait les vilains, héritiers directs, mais non sans mélange de race, des vieux Gaulois, fournissaient à l'Église la plupart de ses dignitaires, à l'université naissante un grand nombre de ses docteurs, à l'État une bonne part de ses officiers civils ; et cependant il leur était toujours interdit de porter les cheveux longs. C'est Pierre Lombard, le *Maître des Sentences,* qui fit lever cette interdiction, étant évêque de Paris, « par la puissance, dit Jean Bodin, que lors avoyent les évesques sur les rois. » Grave atteinte aux mœurs, aux habitudes féodales! Quoi! l'on ne pouvait plus désormais discerner à quelque distance un noble d'un vilain! Pierre Lombard fut signalé comme un novateur téméraire ; et si l'on avait de plus amples renseignements sur l'histoire de cette époque, on y trouverait peut-être que le procès fait au livre des *Sentences* vint des rancunes de la noblesse autant que des scrupules exagérés des théologiens.

A dater du treizième siècle, toute personne laïque eut donc, en France, le droit de laisser croître ses cheveux. Les uns les peignaient avec plus de soin que les autres : ceux-ci les nourissaient (pour employer le terme consacré dans la langue des historiens, des jurisconsultes et des barbiers) avec des onguents suaves à l'odorat, tandis que ceux-là les laissaient errer au hasard, sans culte, sans onguents, sur leurs oreilles et sur leur front ; mais il n'y avait pas d'autre différence. Cela dura jusqu'au règne de François Ier. Personne n'ignore que François Ier ayant reçu sur la tête, dans une des fêtes bruyantes de la cour, un tison enflammé, fit raser ses cheveux pour mieux soigner sa plaie, et porta la barbe longue comme les Italiens et les Suisses. « Soudain, au témoignage de Jean Bodin, le courtisan et puis tout le peuple fut tondu, tellement que dès lors en avant on se moqua des longs cheveux. » Cependant les gens de la cour adoptèrent à peu près seuls l'usage de la longue barbe. Deux des plus grands corps de l'État, le parlement et l'université, voulurent demeurer fidèles à la tradition. Olivier de Neuville, qui fut depuis chancelier, étant alors maître des requêtes, ne fut admis aux audiences qu'après avoir coupé sa barbe. Un décret universitaire de l'année 1534 défendit la barbe à tous les régents des colléges, à tous les docteurs des facultés.

La mode ramena plus tard, en France, les longs cheveux, mais sous une forme nouvelle. Nous parlons des perruques, des gigantesques perruques du siècle de Louis XIV : on ne peut, en effet, les omettre dans cette rapide histoire des variations de la coiffure. Elles furent abandonnées pour les cheveux frisés, auxquels succédèrent les cheveux longs et plats. Revint ensuite la mode des cheveux courts, et puis celle des cheveux longs. C'est maintenant affaire de simple caprice ; mais aux temps plus anciens la discipline de toutes les parties de la toilette était réglée, dans la société civile comme dans la société religieuse, par des lois qu'on n'osait pas enfreindre.

Les Grecs perdirent bien plus tôt que les Français l'antique ornement des hommes libres. En l'année 829, le fils de Michel le Bègue, Théophile, monta sur le trône des Césars. C'était, comme on le sait trop, un farouche iconoclaste. Mais on sait moins qu'étant chauve, il fit un édit pour défendre à tous les sujets de l'empire, Grecs ou Romains, de porter des cheveux qui descendissent au dessous des oreilles.

C'est ce que fit aussi Philippe le Bon, duc de Bourgogne, au rapport de Pontus Heuterus. Il était depuis longtemps affecté d'une maladie que ses médecins étaient inhabiles à guérir. Ceux-ci lui conseillèrent, pour soulager sa tête toujours souffrante, de couper ses cheveux. Il suivit leur conseil ; mais, s'apercevant bientôt qu'on riait à la cour de son étrange et vile coiffure, il ordonna que tous ses parents, et ensuite tous ses courtisans, fussent rasés comme lui. L'exécuteur de cette sentence fut un des premiers officiers de la maison ducale, nommé Pierre Vasquenbach.

De l'ancien préjugé touchant la dignité des longs cheveux il ne reste plus qu'une superstition grossière. Si vous voyez en songe tomber vos cheveux sous le ciseau, c'est, disent les commères, un épouvantable présage.

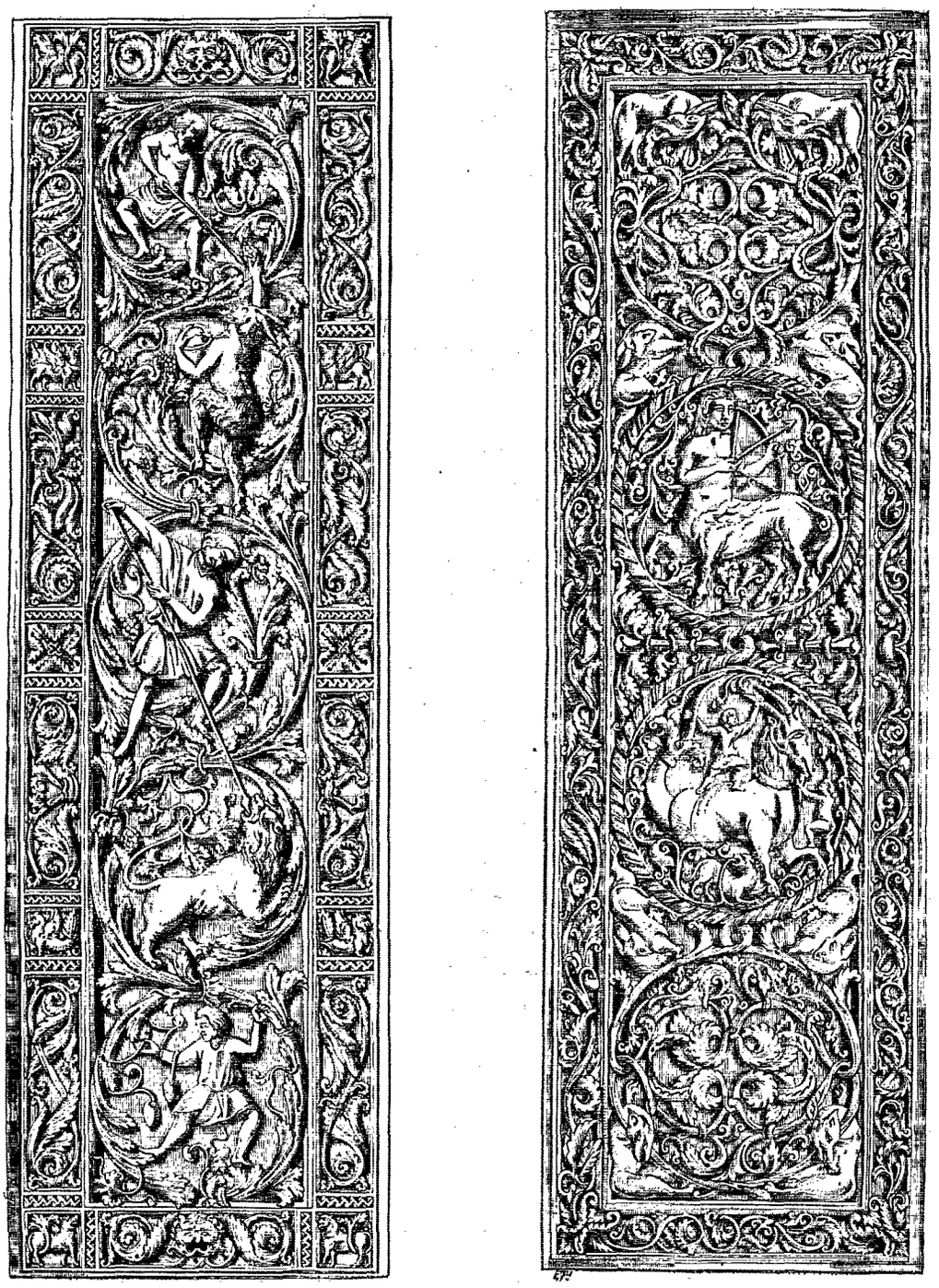
MUSÉE DE CLUNY.

Voyez tome XX (1852), p. 212.

SCULPTURE SUR IVOIRE.

Le Musée de Cluny est riche en beaux ivoires sculptés de presque tous les siècles. Parmi les plus remarquables sont deux plaques sculptées, l'une et l'autre, des deux côtés. On ignore leur origine : vraisemblablement elles ont fait partie de la couverture d'un livre. Suivant le livret du Musée, elles auraient été sculptées au douzième siècle. Il paraît bien difficile de leur assigner une date aussi précise. L'un des côtés des deux plaques est couvert de sculptures à demi effacées avec intention, et qui représentent des sujets tirés des évangiles : la Salutation angélique, le Calvaire, Jésus apparaissant à la Madeleine, la Vierge et les apôtres réunis dans le cénacle, le Christ sur un trône et quatre anges ailés ; le style de ces scènes pourrait être antérieur au dixième siècle. Au contraire, les sculptures qui décorent les deux autres côtés, et dont nous donnons une reproduction fidèle, pourraient être postérieures au douzième siècle : elles représentent, au milieu d'un riche et élégant feuillage, quatre signes du zodiaque. Sur l'une, on voit le Verseau et le Lion, que deux hommes armés de lances veulent empêcher de monter ; il semble que la pensée de l'artiste ait été : « Ni trop de pluie, ni trop de soleil ; » ou : « Ni trop froid, ni trop chaud. » Au bas, un petit homme se joue dans une scène de printemps : c'est le résumé, le symbole des jours tempérés. Sur l'autre plaque, l'artiste s'est mis moins en frais d'imagination. Le Sagittaire fait tout simplement son métier d'archer, et le Capricorne supporte patiemment les lutineries de deux petits bonshommes qui tirent sa barbe, ses cornes et sa queue. Le

travail des bordures est, comme celui des feuillages, riche et exquis. — Les anciens ivoires sculptés n'étaient pas rares au dernier siècle ; on n'en connaissait pas le prix, et souvent on les abandonnait comme des jouets aux enfants ;



Musée de Cluny. — Plaques d'ivoire sculptées. — Dessin de Thérond.

depuis trente ou quarante ans on les recherche avec une sorte de passion.

DE NICE A MONACO (1).

A M. le Rédacteur du MAGASIN PITTORESQUE.

Première lettre.

MONSIEUR,

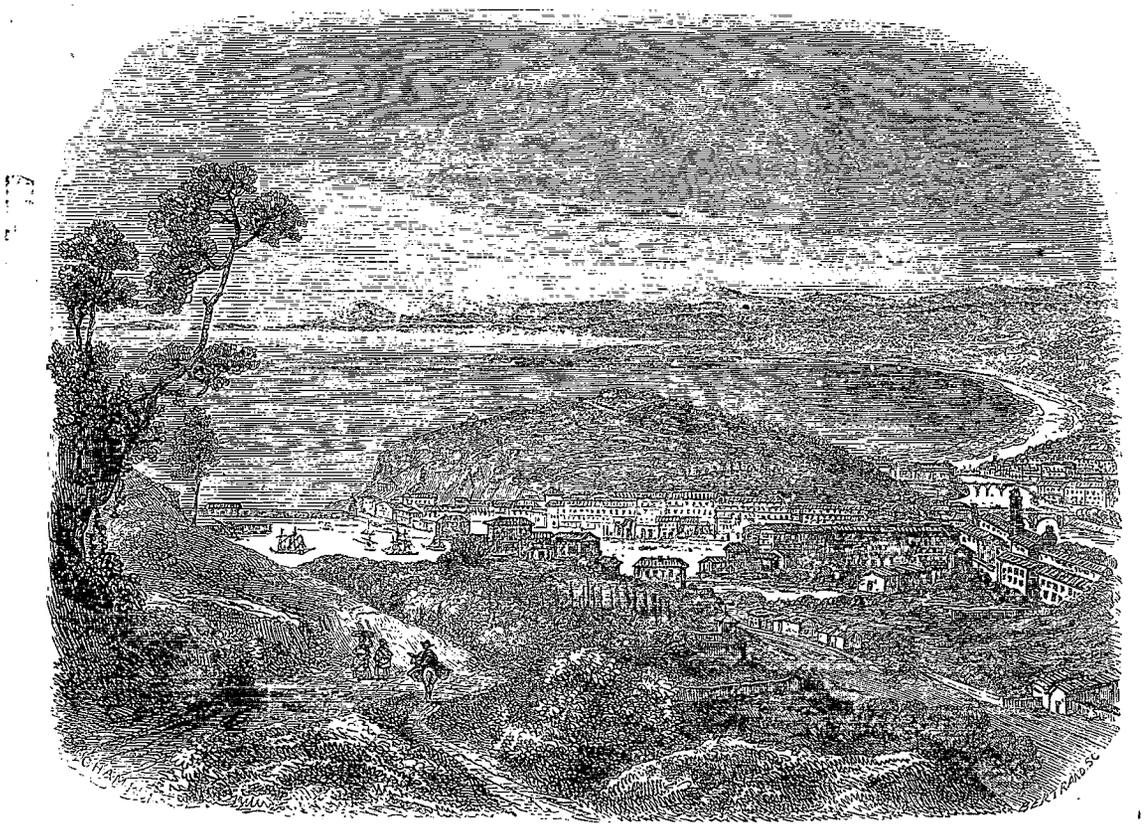
J'ai souvent remarqué qu'il en est de certains noms comme de certains visages, sans pouvoir dire pourquoi, on a peine à les prendre au sérieux. C'est le cas de Monaco ! Si le nom rappelle l'institution monacale, ce n'en est pas la face grave et sévère, mais bien ce revers jovial si connu de nos aïeux ; et rien qu'à la vue de mon titre, plus d'un lecteur va peut-être m'improviser une introduction en fredonnant le fameux refrain de *la Monaco*. Je suis donc bien obligé de commencer par un exorde pour conjurer le désappointement que je m'expose à soulever, car ma lettre ne sera pas du tout au ton de la chanson.

Je dirai donc maintenant, pour me justifier, qu'au point de vue historique Monaco est un des lieux les plus intéressants de notre Occident. C'est sur ce rocher, aujourd'hui si

(1) *Voy. t. XIII, p. 224, et t. XV, p. 229.*

peu considéré, que la civilisation grecque a pris pied parmi nous pour la première fois. La tradition antique rapporte qu'Hercule, avant de se rendre en Espagne, toucha terre à cet endroit, qu'il y vainquit les brigands des montagnes, y ouvrit un passage à travers les Alpes, et consacra à sa mémoire le rocher et le port naturel qui le distinguent. *Monœci similiter arcem et portum ad perennem sui memoriam consecravit*, dit Ammien Marcellin : « Il consacra pareillement la citadelle et le port à sa mémoire éternelle. » —Aussi, jusque dans les premiers siècles du christianisme, le port de Monaco conserva-t-il le nom glorieux de *Portus Herculis*. Voilà une fondation qui remonte bien au delà de toutes celles faites par les Grecs et les Romains sur ce même littoral, car elle appartient aux temps mythologiques : 500 ans avant l'ère chrétienne, Hécatée de Milet faisait déjà mention de Monaco comme d'une colonie célèbre.

Ce qui achève de caractériser cette haute antiquité, c'est l'étymologie même du nom de Monaco, qui prend là une tournure si sérieuse. Comme cette colonie, ou plus généralement, si l'on veut, ce monument des navigateurs primitifs consacré par ses auteurs à Hercule, formait un point complétement isolé dans l'étendue de ce littoral barbare, le dieu en avait reçu le surnom de *Monoikos* (habitation isolée), dont les Latins avaient fait *Monœcus*. La ville se



Vue du littoral de la Méditerranée prise de la route de Gênes.— Presqu'île Saint-Hospice — Rade de Villefranche. — Presqu'île de Mont-Boron. — Nice. — Golfe de Nice et embouchure du Var. — Presqu'île de la Garoupe et Antibes. — Golfe de Jouan. — Ile Sainte-Marguerite. — Golfe de Napoul. — Montagnes de l'Esterel. — Golfe de Grimaud. — Montagnes des Maures. — (Dessin de Champin.)

nommait *Portus Herculis-Monœci*, ou, plus couramment encore, *Portus Monœci*. Ainsi la divinité protectrice de ces lieux, c'était l'Hercule-Solitaire, et par conséquent, en prenant le nom de moine dans son étymologie, qui est en même temps sa signification la plus profonde, on pourrait dire aussi l'Hercule-Moine. Aussi me fut-ce un plaisir d'apercevoir sur l'écu de Monaco un moine richement bâti comme le dieu de la force, à barbe épaisse et courte, au visage fier, et l'épée nue à la main. Que les inventeurs de ce blason l'aient su ou non, m'écriai-je en montrant à mon compagnon ce curieux personnage, voici Hercule sous la bure !

Des divers textes que j'ai eus sous les yeux, le plus ancien où j'aie vu trace de cette transformation singulière se trouve dans les Annales de Gênes d'Oggerius Panis. Le chroniqueur, rapportant les circonstances de la reconstruction au dixième siècle de la citadelle demeurée en ruine depuis sa destruction au neuvième par les Sarrasins, appelle tout simplement cet endroit *Podium monachi* (le manoir des moines). On avait oublié Hercule, on avait seulement gardé son surnom, et le dieu s'était ainsi métamorphosé en moine. Quoi qu'il en soit, c'est du moyen âge que date le nom de Monaco, c'est-à-dire la substitution de l'idée de la cellule à l'idée poétique de l'Hercule solitaire.

Ce simple exposé suffit pour expliquer comment, me trouvant à quelques heures seulement d'une cité recommandée par une si glorieuse naissance, je ne pus résister au désir de lui offrir l'hommage de ma visite. Par une belle matinée de janvier, le ciel sans nuages comme il est dans ces contrées durant tout ce mois splendide, l'espace inondé de cette lumière azurée que reflète la Méditerranée plus bleue que le ciel, le soleil ardent, l'air à peine rafraîchi de temps en temps par un souffle léger, je partis de Nice, dont j'étais habitant depuis quelques jours, pour la principauté qui avait excité mon ambition de voyageur. Les deux villes sont séparées l'une de l'autre par un énorme massif de montagnes qu'il faut nécessairement escalader, car, tombant à pic dans la mer, il n'existe aucun passage à leur base. Pour le piéton, le trajet ne demande guère que quatre heures, tandis que par les voitures il en faut presque moitié

en sus à cause des détours nécessités par la roideur de la pente. Entre ces deux modes de transport, dont le charme est si différent, mon choix ne pouvait être indécis. Et d'ailleurs, par Hercule! aurais-je pu me permettre de voyager autrement que le dieu auquel j'allais présenter mon tribut : Apollon a des chevaux, Diane des biches, Amphitrite des dauphins, Vénus des colombes, l'industrieux Mercure des bottines volantes; mais Hercule, qui a tant couru le monde, n'a jamais reçu de la libéralité des poëtes que la vigueur de ses jambes.

En sortant de la ville, on s'élève presque immédiatement, car le massif interposé entre Nice et Monaco est précisément un des abris les plus précieux de ce coin de terre si renommé par l'admirable douceur de ses hivers. La montée s'effectue à travers une futaie d'oliviers de la dimension de nos grands arbres, et le regard, en plongeant entre les intervalles de leur léger feuillage, se promène sur un des plus riants et des plus fortunés bassins qu'il y ait au monde : la plaine toute couverte de jardins d'orangers, du milieu desquels s'élancent çà et là les noires pyramides des cyprès, et çà et là quelques tiges de palmiers balançant leurs opulents panaches; les collines échelonnées sur plusieurs rangs l'une par-dessus l'autre, et couvertes d'oliviers et de terrasses jusqu'à leurs sommets; la ville assise en fer à cheval autour du pittoresque rocher qui portait autrefois son château, et qui n'en garde plus que les ruines, s'appuyant par ses deux extrémités sur la mer, et projetant sur sa circonférence tant de maisons dans la campagne, qu'elle se fond pour ainsi dire dans cette merveilleuse vallée que terminent au nord les cimes dentelées et neigeuses des Alpes maritimes, et au sud le golfe d'azur, bordé sur toute l'étendue de la grève d'une blanche ligne d'écume.

Après une demi-heure de marche, ce spectacle magnifique disparaît tout à coup : la pente se détournant, il faut lui dire adieu, mais pour le revoir plus tard et de plus haut. On se trouve alors au sommet du col qui sépare Nice de Villefranche, et l'on domine presque à pic cette dernière ville et sa rade superbe. Figurez-vous un bassin d'environ 3 000 mètres de longueur sur 500 de largeur, compris entre deux collines qui s'avancent droit au sud en promontoires, et un fond abrupt qui va rejoindre les plus hautes cimes de la montagne : voilà ce qu'on nomme la rade de Villefranche! J'avoue qu'on pourrait s'imaginer que c'est l'empreinte qu'a laissée sur ces rivages un coup de la massue du demi-dieu; et si l'érudition se guidait par des mouvements poétiques, je me persuaderais volontiers que c'est par cette raison que quelques savants ont prétendu faire de cette belle rade, au détriment de Monaco, le port d'Hercule des anciens. Le principal argument qu'on ait allégué à cet égard consiste en un passage de Strabon, qui distinguerait entre le port d'Hercule et le port de *Monœcus*, en plaçant le trophée d'Auguste entre les deux; mais ce passage ne se lit pas de la même manière dans tous les manuscrits, et le passage d'Ammien Marcellin, que je me suis permis de vous citer littéralement à cause de son importance, laisse d'autant moins de doute qu'il est d'accord avec d'autres témoignages, dans le détail desquels vous me dispenserez d'entrer. Pour moi, le témoignage le plus concluant est celui des lieux. Autant le rocher de Monaco, coupé à pic sur la mer, était propre à servir d'assiette à une colonie dans le goût des anciens, et surtout à une colonie dans de telles conditions d'isolement, autant la situation de Villefranche, sur une pente qu'on balayerait pour ainsi dire en y laissant rouler les pierres de la montagne, aurait semblé peu propice; et bien que la rade de Villefranche soit un mouillage admirable pour une escadre, et même pour une flotte, il ne faut pas oublier que la navigation des anciens, qui se faisait dans des proportions bien différentes de la nôtre, devait trouver dans le port plus resserré de Monaco tout autant de convenance.

Aussi est-ce sans hésitation qu'après avoir étudié les lieux, je me range du parti de ceux qui refusent d'admettre ces prétentions à une antiquité si reculée. C'est assez pour la rade de Villefranche de former un des traits importants du Neptune de la Méditerranée, et de prendre rang sur le littoral, sinon comme une rivale, du moins comme une succursale de celle de Toulon. On ne peut contester que la colonie grecque de Marseille n'y ait eu un établissement, mais les Phocéens n'avaient pas besoin d'Hercule pour découvrir et apprécier une position aussi remarquable. Ruinée par les barbares, et plus encore par les Sarrasins, ce n'est que vers le onzième siècle que cette ancienne ville a pu se relever. Le château, qui aujourd'hui encore domine la ville et le fond de la rade, date en effet historiquement de la fin du dixième siècle; mais des constructions plus modernes y ont fait successivement disparaître les primitives, et il consiste aujourd'hui en un fort bastionné, dont la régularité n'empêche pas l'effet sévère et pittoresque. Quant à la ville, après avoir joui d'une complète prospérité au moyen âge, par suite de priviléges commerciaux qu'elle avait reçus de la maison d'Anjou, et qui lui valurent de remplacer son premier nom de Port de l'Olive par celui de *Cieutat-Franca*, en français Villefranche, elle n'est plus guère aujourd'hui qu'un gros village : le mouvement commercial s'est porté à Nice, dont les alentours offrent infiniment plus de ressources à la culture; et j'en avais sur mon chemin une preuve vivante, car je me trouvais au milieu des paysannes de la rade revenant du marché de la ville, non point à vide selon la règle ordinaire des gens de campagne, mais portant remplis pittoresquement sur leurs têtes des paniers de pain et de verdure.

Le promontoire qui forme le bord oriental de la rade de Villefranche, chargé lui-même d'un second promontoire encore plus étroit et plus accidenté, qui se détache à angle droit du premier, est d'un effet si peu ordinaire qu'il captive la vue : c'est ce que l'on nomme la presqu'île de saint-Hospice. Couverte d'une magnifique forêt d'oliviers, sauf à sa tête qui est presque nue, elle ne se recommande plus que par son phare, dont les feux se croisent avec ceux d'Antibes et signalent de loin au navigateur cette côte dentelée et dangereuse. Cependant des ruines s'y distinguent et contribuent à augmenter le contraste que fait avec la plaine de Nice ce paysage désert. C'est là, à l'abri de tous les mouvements du monde, que s'était établi, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, un monastère de bénédictins lié à celui de Lérins, demeuré si célèbre, et qu'on pouvait apercevoir de là dans le lointain. Dévasté par les Lombards, au sixième siècle, il ne resta debout qu'une tour, dans laquelle l'abbé Hospitius, échappé seul au massacre de ses frères, s'enferma jusqu'à la fin de ses jours. La renommée des austérités de cet anachorète ne tarda pas à se répandre, et le bruit de ses lamentations, que la mort seule put interrompre, frappa si vivement l'imagination des peuples, que le golfe en prit le nom de *Sant-Souspir*, sous lequel il a longtemps figuré. Une chapelle abandonnée, mais toujours en vénération parmi les pêcheurs, est le seul signe visible de ces temps reculés; et encore, comme je m'en suis assuré en visitant plus tard cette presqu'île intéressante, ne se trouve-t-il dans cette chapelle que quelques pans de mur que l'on puisse considérer comme d'ancienne date.

Bien d'autres ruines se sont entassées depuis lors sur celles-là. C'est sur leur emplacement que les Sarrasins fondèrent un établissement maritime appuyé sur leurs autres établissements de la côte, et dans lequel ils se maintinrent longtemps au détriment du commerce de ces parages. Cet établissement est désigné, dans les chroniqueurs, sous le

nom de *Fraxinetum*, dont l'étymologie est effectivement arabe et signifie forteresse. Détruit et démoli par les Génois, ses ruines se relevèrent sous la maison d'Anjou pour former une nouvelle citadelle complémentaire de celle de Villefranche, et qui, d'après la figure qu'elle fait sur les anciennes cartes, dut être également considérable. Mais cette construction a suivi le sort de celles qui l'avaient précédée : rasée en 1692 par Catinat, elle gît dans le pêle-mêle des ruines qui recouvrent ce coin de terre si éprouvé.

Les lieux s'accordent merveilleusement à ces souvenirs de la barbarie sarrasine. A partir de Villefranche, la montagne commence à se dépouiller de ses oliviers et à laisser paraître la roche âpre et nue, à laquelle s'accrochent çà et là quelques buissons de myrtes, quelques cactus, quelques aloès. La montée devient en même temps beaucoup plus rude, car on a dès lors affaire à un tronçon de cet ancien chemin de géants, si renommé chez nos pères sous le nom de *chemin de la Corniche* (voy. t. XV, p. 299). Comme on ne se donne plus la peine de le réparer, attendu qu'il existe maintenant une route de poste qui, moyennant un détour de 5 à 6 kilomètres, vient par le revers de la montagne rejoindre ce chemin à une hauteur de 400 mètres, la nature le ramène incessamment sous ses lois, tellement que l'Atlas lui-même, dans ses parties les plus incultes, ne saurait offrir une voie de communication plus sauvage. Après une heure de marche sur ces pentes pierreuses, on se trouve en face d'une véritable ville d'Afrique : c'est Esa. Bâtie au sommet d'un rocher pyramidal, inaccessible de tous côtés, sauf par un étroit sentier taillé dans le roc, elle fut jadis la station principale des Sarrasins sur cette côte. On conçoit qu'avec les moyens d'attaque du moyen âge, une telle position devait être imprenable autrement que par famine. Une pierre lancée de la plate-forme rebondirait comme sur un toit jusque dans les flots qui, à 500 mètres au-dessous, battent le pied de la falaise : il y a de quoi donner le vertige à ceux dont le regard n'est point habitué aux abîmes. Le désert de la montagne d'alentour est d'ailleurs complet. Cette ancienne ville, réduite aujourd'hui aux proportions du plus misérable village, est le seul point habité entre Villefranche et l'autre extrémité du massif. Tant de cette vie retirée que de cette nature méchante résulte une propension à la sauvagerie, qui s'adoucit à la vérité tous les jours, mais qui, avant l'ouverture de la nouvelle route, rendait les brigands d'Esa presque aussi célèbres et aussi redoutés que l'avaient été jadis ses pirates.

Du reste, cette partie de la route de Gênes est peut-être celle qui présente le plus de grandeur. L'âpre canton d'Esa n'occupe qu'un point dans le tableau. En se retournant pour contempler le chemin que l'on a parcouru depuis Nice, non-seulement on en ressaisit tous les accidents principaux, mais l'horizon se déroule bien au delà. On a devant soi tout un fragment de la géographie de la France. L'azur de la mer ne dessine pas moins d'une demi-douzaine de golfes. D'abord la presqu'île de Saint-Hospice et la rade de Villefranche, puis la ville de Nice assise en demi-cercle autour de son monumental rocher, puis les bouches du Var, indiquées par le gravier, sinon par les eaux du fleuve qui, dans cette saison, se réduisent à un filet; à la suite, la longue presqu'île de la Garoupe, à la base de laquelle Antibes et sa forteresse se détachent avec un éclat si vif, que malgré la distance on en compterait les maisons, par derrière, le golfe de Jouan, célèbre par le débarquement de Napoléon; les îles Sainte-Marguerite, célèbres aussi par plus d'un souvenir; le golfe de Napoul baignant la charmante ville de Cannes; au-dessus, la chaîne porphyrique de l'Esterel avec ses pittoresques dentelures; au fond, le golfe de Grimaud, aboutissant à la ville de Saint-Tropez, que domine la chaîne granitique des Maures, encore revêtue du nom des barbares qui la possédèrent longtemps, et dont la saillie la plus avancée, le cap Camarat, couvre les îles d'Hyères. Du côté de l'Italie, la vue est au contraire aussi resserrée qu'elle est étendue vers la France. La montagne qui s'élève au-dessus de Monaco, et qui semble à deux pas, éclipse les régions moins élevées qui lui succèdent. C'est dans la gorge comprise entre le couronnement de cette montagne et les crêtes ardues qui lui succèdent que se trouvent les restes du gigantesque monument élevé par Auguste en mémoire de la défaite des populations de ces contrées; et c'est aussi à partir de là que l'on descend décidément sur l'Italie.

Et en effet, Monsieur, puisque vous avez bien voulu m'accompagner jusqu'ici, en quel pays sommes-nous? vous dirai-je. Sommes-nous encore en France, ou sommes-nous déjà en Italie? La contrée si intéressante dont je viens d'essayer de donner un aperçu à vos lecteurs dépend-elle de notre territoire ou de celui de nos voisins? Je sais qu'il est facile à chacun de me répondre un traité de géographie à la main: ce traité m'indiquerait comme ligne frontière le lit de ce ruisseau perdu dans les sables qu'on appelle le fleuve du Var. Mais en vous opposant quelque carte de la République ou de l'Empire, je vous répliquerais que le Var est une de ces frontières indécises qui changent au gré des traités, et non pas de ces frontières immuables, comme le Rhin ou les Alpes, que fonde la nature et consacre l'usage. Intéressant problème qui se soulève de lui-même avec la poussière qu'agitent ici mes pas, et qu'à moins de tomber dans le droit politique je ne saurais poursuivre ! Mais sans sortir de l'histoire, où commençait la Gaule sous les Romains? L'itinéraire d'Antonin ne peut laisser à cet égard aucun doute. Entre *Cemenelo*, aujourd'hui Cimiés, faubourg supérieur de Nice, et *Lumone*, aujourd'hui Menton, le géographe indique, sous le nom de *Alpes summæ*, une station intermédiaire qui, d'après le compte des distances, coïncide avec le village actuel de la Turbie, et à l'énoncé de cette station, il ajoute : *Usque huc Italia, hinc Gallia* (Jusqu'ici l'Italie, à partir d'ici la Gaule). Les actes de saint Pons, premier apôtre de Nice, ne laissent pas de doute que dans les premiers siècles du christianisme cette ancienne division ne fût toujours respectée : « Passant au delà des frontières d'Italie, il gagna une ville située au loin de la crête des Alpes, nommée Cimella. » C'est encore ce même village de la Turbie qui formait la séparation de la Provence et de la Ligurie au moyen âge, ainsi qu'il appert, entre autres documents, du traité de 1125 entre le comte de Toulouse et le comte de Barcelone. *Ipse mons per fines Italiæ descendit ad ipsam Turbiam in mare :* « La montagne, en suivant les frontières d'Italie, descend à la Turbie dans la mer. »

J'ajoute, pour finir, que le monument construit sur ce point par Auguste fournit une preuve considérable dans le même sens. Pompée en avait élevé un du même genre sur la crête des Pyrénées, à la limite de l'Espagne et de la Gaule : Auguste, qui, après avoir imité ce grand général dans sa guerre contre les peuplades indépendantes, voulait l'imiter dans sa glorification, ne devait-il pas choisir, pour y ériger son trophée, un point situé à la limite de la Gaule et de l'Italie? Mais sans insister plus longuement sur les témoignages que l'histoire fournit, je conclurai par un argument beaucoup plus approprié à mon rôle de voyageur : dans une espèce de cabaret, près d'Esa, où la chaleur de la route me fit entrer, je n'entendis autour autour de moi que français et provençal, et la maîtresse du logis, que je questionnai, ne savait pas plus l'italien qu'on ne le sait à Quimper-Corentin : « C'est là-bas, au delà des monts, me dit-elle, qu'on parle cette langue-là. »

TOM ET EVA.

Fragment du livre intitulé : *la Case de l'oncle Tom* (1).

... Un rire joyeux, parti de la cour, perça les rideaux de la verandah. Saint-Clare sortit sur le perron, souleva ces rideaux et se mit à rire aussi.

— Qu'y a-t-il ? dit miss Ophelia, venant s'accouder à la balustrade.

C'était Tom, assis sur un petit banc de mousse, dans la cour. De toutes ses boutonnières sortaient des bouquets de jasmin du Cap, et la petite Eva, riant de tout son cœur, lui passait autour du cou une guirlande de roses... Elle s'assit ensuite à la pointe d'un de ses genoux, comme un véritable oiseau-mouche.

— O Tom, la bonne figure que vous avez ainsi !

Tom souriait avec une placide bienveillance, et, à sa manière, il semblait goûter ce jeu autant que sa petite maîtresse. Mais il leva les yeux vers son maître, dès que celui-ci se fut montré, avec l'air un peu confus d'un homme qui redoute un blâme mérité.

— Comment n'empêchez-vous pas ces choses-là ? dit miss Ophelia.

— Et pourquoi, bon Dieu? demanda Saint-Clare.

— Je ne sais pas au juste... mais cela révolte.

— Vous ne verriez aucun mal à ce que cette enfant caressât un gros chien, même alors qu'il serait noir. Et une créature qui pense, raisonne et peut s'émouvoir, vous inspire une répugnance qui va jusqu'au frisson... Confessez-le, ma cousine... J'ai surpris, chez quelques-uns de vos gens du



Tom et Eva. — Dessin de Cruikshank.

Nord, cette impression de dégoût que nous ne connaissons pas dans ces parages... Vous prenez fait et cause pour ces malheureux opprimés, mais vous redoutez leur contact comme celui d'une couleuvre... Vous n'entendez pas qu'on les méprise, mais pour rien au monde vous ne voudriez avoir le moindre rapport avec eux... Ce qui vous paraît le beau idéal de la charité, c'est de les expédier en Afrique, loin, bien loin de votre vue et de votre odorat, et d'envoyer avec eux quelques missionnaires, auxquels vous déléguez la bonne volonté que vous entendez montrer à cette race persécutée... Dites, cousine, n'est-ce pas à peu près cela ?

— Il y a du vrai, je ne le conteste point, répliqua miss Ophelia, étonnée et pensive.

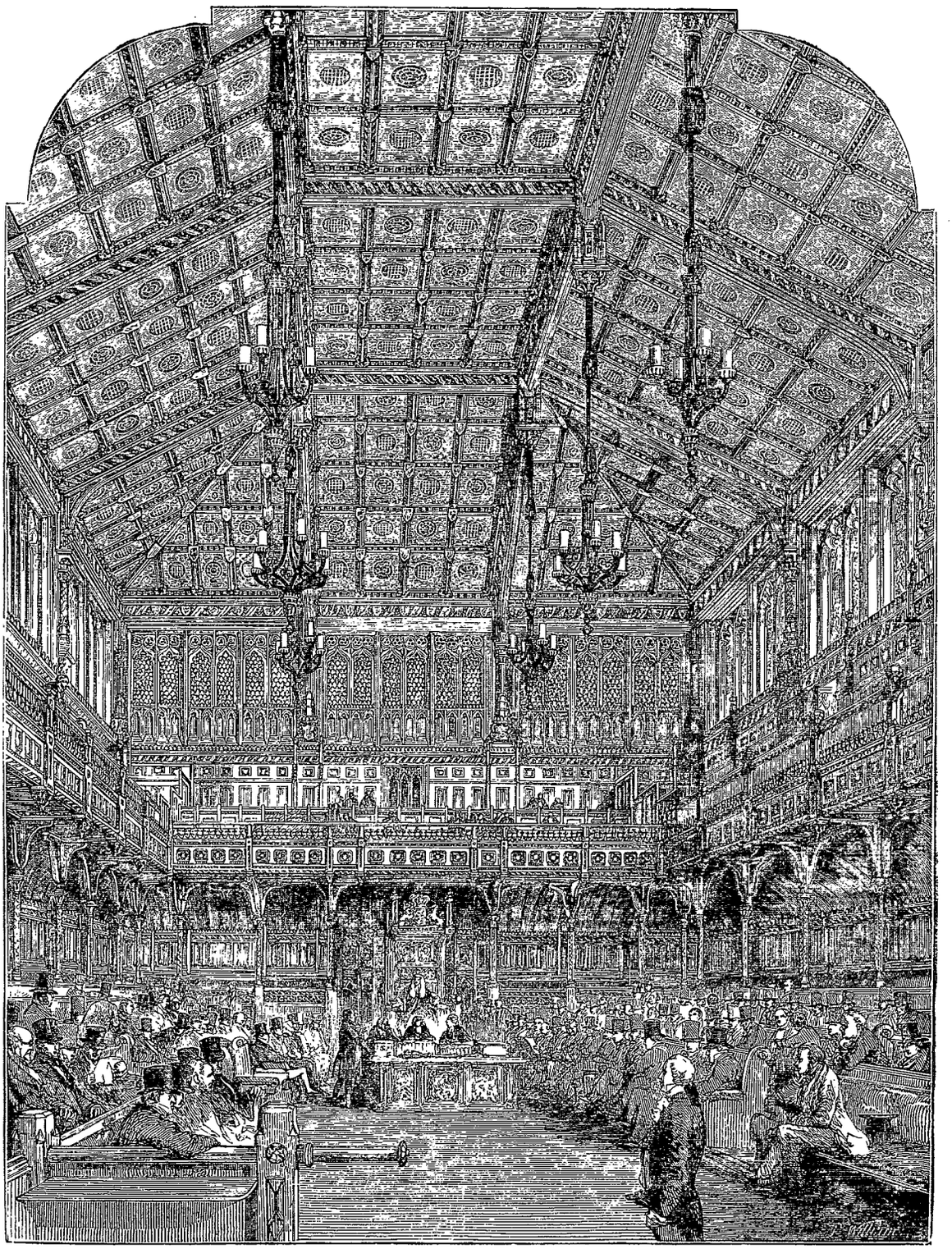
— Sans les enfants, reprit Saint-Clare, que deviendraient les pauvres, les abaissés?... Et il s'appuyait sur la balustrade, regardant Eva qui, marchant sur la pointe du pied, tirait Tom après elle par sa chaîne de fleurs... Les petits enfants, voilà les *vrais* démocrates ! Tom, en ce moment-ci, est le héros d'Eva. Ses récits, pour elle, sont merveilleux ; ses chants, ses hymnes bibliques, la ravissent mieux que le plus bel opéra. Eva est une de ces roses d'Eden que le Seigneur a laissé tomber ici-bas pour la consolation des humbles et des affligés.

(1) *Uncle Tom's Cabin*, a tale by Harriet Beecher Stowe : *la Case de l'oncle Tom*, nouvelle par Harriet Beecher Stowe ; trad. d'Old Nick et Ad. Joanne. — Rue Jacob, 30.

PARLEMENT ANGLAIS.

Voy. p. 9.

LA CHAMBRE DES COMMUNES.



Vue intérieure de la Chambre des communes. —Dessin de Gilbert.

La nouvelle salle de la chambre des communes, plus simple que celle des lords, a 20m,13 de long sur 14m,61 de large et de haut. Les murs en sont revêtus de chêne richement sculpté ; le plafond est surtout remarquable. Les vitraux en verre peint adoucissent le trop grand éclat du jour. A l'extrémité nord est le fauteuil du président ; au-dessus, la tribune des sténographes officiels et des visiteurs privilégiés. Au sud règne une vaste galerie destinée aux membres de la chambre et au public. L'aspect général manque de grandeur. Un reproche plus grave fait à cette nouvelle construction,

c'est d'être insalubre et de manquer d'air. Un docteur médecin, chargé de la ventilation, a complétement échoué. Des courants d'air alternativement chaud et froid, des odeurs nauséabondes, des bouffées de fumée intempestives, compromettent la santé et le bien-être des honorables membres. Une machine à vapeur, qui faisait partie du système du docteur, et qui, au moyen d'un immense éventail, devait rafraîchir et renouveler la masse de l'air, a dû être enlevée; le bruit et le mouvement qu'elle faisait au-dessus de la salle rendaient toute discussion impossible. Dans sa détresse, le docteur s'en est pris à l'odeur des peintures à l'huile, à l'imparfaite ventilation des becs de gaz, aux innombrables cheminées qui, des pièces voisines, envoient des torrents de fumée dans la chambre, et imprégnent son atmosphère d'acide carbonique. La polémique qui s'est élevée entre le ventilateur breveté et l'architecte, plus heureux dans ses combinaisons pour aérer la chambre des lords, se résoudra probablement en un surplus de dépenses de quelques milliers de livres sterling.

L'Angleterre et le pays de Galles envoient à la chambre des communes 498 membres; l'Irlande, 105; l'Écosse, 53; en tout 656.

Ils siégent sans distinction de rang. Le président, élu par l'assemblée, occupe le fauteuil sur l'estrade, dans la partie supérieure de la salle. Le secrétaire et ses deux assistants, vêtus de robes, sont assis plus bas devant une table. A la droite du président est le banc du trésor, ou banc des ministres; la gauche est le côté traditionnel où se rangent les chefs de l'opposition. Quand un membre a la parole, il ne s'adresse qu'au président. Si un autre membre répond à ce qu'il dit, il ne lui est pas permis de répliquer le même jour, à moins que l'attaque ne soit toute personnelle. Mais quand la chambre, pour donner plus de liberté aux débats, se forme en comité, chaque membre peut parler sur une question autant qu'il le juge nécessaire.

Les communes votent par *Oui* et par *Non*. Si la majorité est douteuse, la chambre se partage. Lorsqu'il s'agit de l'introduction d'une chose nouvelle, les *Oui* sortent; dans le cas contraire, ce sont les *Non* qui cèdent la place. Dans toutes les divisions, le président nomme quatre scrutateurs, deux de chaque opinion. Quand la chambre est en comité secret, elle se scinde en changeant de côté: les *Oui* prennent la droite, et les *Non* la gauche du président; alors il n'y a que deux scrutateurs. Quarante membres suffisent pour former une chambre, huit un comité. Tous les jours, à midi (sauf le samedi et le dimanche), il y a séance pour recevoir et discuter les pétitions; mais pour les affaires régulières et à l'ordre du jour, la chambre ne s'assemble qu'à cinq heures.

Des restaurants et des cafés ouverts dans l'intérieur du palais, et dépendant de chaque chambre, sont à l'usage exclusif des députés et des pairs. Beaucoup dînent là quand la discussion se prolonge Les étrangers (on étend cette dénomination à tout le public) peuvent, par tolérance, se faire servir des rafraîchissements, mais l'entrée des salles leur est interdite. L'ancienne galerie ne pouvait contenir que 130 personnes; la nouvelle a été fort agrandie et rendue plus commode, ainsi que celle des sténographes. Le public peut être forcé de sortir à la requête d'un seul membre, et il est tenu de se retirer avant la division pour le vote. Autrefois on payait un droit d'entrée de 2 schelings 6 pence (3 francs). Aujourd'hui on est admis sur un billet d'un des membres. Du temps du docteur Johnson, toute personne qui prenait une note était sévèrement admonestée, et même souvent mise à la porte. Maintenant on a sur ce point la plus complète tolérance. Les étrangers sont d'ordinaire avertis de « ne pas attirer l'œil du président, » c'est-à-dire de ne pas se tenir debout dans la galerie.

Quand les deux chambres sont d'accord sur les mesures proposées par l'une ou par l'autre, la sanction royale est nécessaire pour leur donner force de lois. L'autorité souveraine peut remplir cette formalité en personne, ou la déléguer à trois commissaires choisis parmi les pairs. Quand l'assentiment royal est donné à un bill public, le secrétaire dit en français : « Le roi (ou la reine) le veut. » Si le bill est un bill secret, il dit : « Soit fait comme il est désiré. » Si le bill a pour objet des subsides, la formule est : « Le roi (ou la reine) remercie ses loyaux sujets, accepte leur bénévolence, et aussi le veut. » Si le roi (ou la reine) ne juge pas à propos de sanctionner le bill, le secrétaire dit : « Le roi (ou la reine) avisera. » C'est une forme de refus polie.

Cette coutume d'employer la langue française pour déclarer au parlement d'Angleterre les intentions royales, remonte à Guillaume le Conquérant; curieux et bizarre témoignage du respect du peuple anglais pour les vieilles traditions, même lorsqu'elles blessent son orgueil national.

SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE DE PARIS.

Depuis soixante-douze ans, la Société philanthropique organisée à Paris répand ses bienfaits dans tous les quartiers de cette grande cité, et cependant elle est à peine connue, même de ceux qui pourraient lui demander aide et secours.

Fondée en 1780 sous Louis XVI, à qui elle doit son nom, elle s'éclipsa durant quelques années après 1793; mais elle ne tarda pas à reparaître, et au commencement du siècle elle avait repris son activité. Depuis cette époque, elle a donné des soins médicaux et fourni des remèdes à 125 000 malades; elle a distribué aux familles malheureuses 30 000 000 de portions alimentaires.

La Société, à son origine, distribuait des secours sans s'astreindre à des conditions déterminées; peu de temps après, elle limitait son assistance à quatre classes de nécessiteux : ouvriers octogénaires, aveugles-nés, femmes enceintes de leur sixième enfant, veufs ou veuves chargés de six enfants en bas âge. C'est elle qui jeta, en 1784, les bases de l'institution des Jeunes-Aveugles, aujourd'hui l'un des plus intéressants établissements de la bienfaisance publique. Un peu plus tard, elle se chargeait de mettre les enfants en apprentissage.

Soutenue par les personnages les plus considérables de la cour, de l'administration et de l'armée, recueillant ses souscriptions sous les auspices du roi qui s'en était déclaré chef et protecteur spécial, la Société avait distribué, à la mort de Louis XVI, une somme considérable, et l'on peut estimer à près de 7 millions la somme que, depuis sa création, la Société a eue à sa disposition pour faire du bien.

Aujourd'hui ses efforts se portent presque exclusivement sur deux points principaux : des *dispensaires* pour les malades, des portions *alimentaires* pour les familles malheureuses.— Elle s'est occupée aussi, d'une manière toute spéciale, des *Sociétés de secours mutuels et de prévoyance*, mais plutôt sous le point de vue de la direction à leur imprimer et des conseils à leur donner, que sous celui d'un concours pécuniaire de quelque importance.

Dispensaires. — Six dispensaires sont actuellement ouverts; ce service a coûté, en 1851, plus de 48 000 francs répartis entre 30 000 malades, ce qui fait revenir à 16 fr. 03 cent. la dépense de chaque malade, consistant en bains et médicaments, en honoraires des médecins et des agents, en loyers, et autres soins médicaux.

La dépense annuelle de chaque malade a varié, depuis 1807, entre 12 fr. 50 c., chiffre minimum, et 17 fr. 24 c.,

chiffre maximum. Sous l'empire, la moyenne a été de 15 fr. 05 c.; sous la restauration, de 13 fr. 95 c.; sous Louis-Philippe, de 14 fr. 60 c.; de 1848 à 1851, elle s'est élevée à 16 francs. Le nombre annuel des malades ne dépasse pas 2 000 sous la période impériale. Sous la branche aînée des Bourbons, le chiffre s'élève successivement : il est, en 1817, de 2 500 malades, de 3 000 en 1820, puis moyennement de 3 500 jusqu'en 1828. Sous la branche cadette, le chiffre s'abaisse, et se maintient ordinairement entre 2 400 et 3 000; puis il s'élève brusquement, à la fin du règne, jusqu'à 3 500 et 3 800. Depuis 1849, il se tient au-dessous de 3 000.

L'organisation des dispensaires a surtout pour objet d'aider le malade à se faire soigner chez lui et de lui épargner le séjour à l'hôpital. En donnant des secours à domicile, la Société conserve les liens de famille; elle s'adresse spécialement aux membres de cette classe laborieuse qui n'est point inscrite sur les livres de la charité publique, jouit d'un domicile, possède un mobilier convenable, et se suffit à elle-même lorsqu'elle est en état de santé, mais qui tombe dans l'infortune lorsque la maladie survient.

Les malades appelés à recevoir les bienfaits de la Société doivent trouver dans leur famille, dans leur ménage, une portion des ressources et des soins qu'ils recevraient dans un hôpital; sans cette condition, le concours de la Société ne saurait suffire.

On conçoit donc facilement que les dispensaires ne peuvent recevoir le premier venu : aussi n'y donne-t-on de soins médicaux et de médicaments qu'aux malades recommandés par les souscripteurs de la Société philanthropique. Ceux-ci sont pourvus, à cet effet, d'une carte destinée à être remise à la personne malade. Cette carte est rendue au souscripteur après la guérison, et peut successivement servir à plusieurs malades dans le cours de l'année.

Parmi les médecins français dont la réputation est devenue européenne, il en est peu qui n'aient aidé pendant quelques années de leur science la Société philanthropique. On peut citer entre autres MM. Corvisart, Dubois, Dupuytren, Lisfranc, Parent Duchâtelet, Pinel, Roux, etc.

Portions alimentaires. — Le second mode d'assistance offert par la Société philanthropique consiste dans la distribution de portions alimentaires.

Pour cette distribution, comme pour la répartition des secours médicaux, la Société a dû imposer des règles et des limites à son action, sous peine de périr promptement.

Après bien des essais, elle a définitivement adopté seulement deux espèces d'aliments : le potage au riz, assaisonné de graisse, de sel et de poivre; les haricots cuits dans l'eau salée et susceptibles de recevoir l'assaisonnement que chaque consommateur peut varier selon son goût.

Un certain nombre de fourneaux ont été successivement ouverts, et n'ont cessé de fonctionner dans les divers quartiers de Paris. On en compte maintenant treize : ils ne sont en activité que dans la saison rigoureuse.

La distribution gratuite des portions alimentaires se fait sur la présentation de bons de la Société; cent de ces bons sont délivrés à chaque souscripteur.

Au lieu de donner de l'argent à une personne indigente, le souscripteur à la Société philanthropique peut lui remettre des bons de portions alimentaires. Après avoir épuisé les cent bons auxquels il a droit en vertu de sa souscription, le sociétaire peut en acquérir d'autres, moyennant payement, au bureau de l'administration.

Indépendamment de la distribution gratuite faite d'après les bons délivrés au souscripteur, la Société sert également dans les fourneaux des portions alimentaires à toute personne qui se présente, moyennant le payement de cinq centimes par portion.

Or ces cinq centimes sont loin de représenter ce que coûte chaque portion alimentaire, qui varie de prix de revient suivant la cherté des denrées, et oscille entre 7 cent. 1/3 et 11 cent. 1/2.

La pensée morale qui a présidé à la vente d'aliments au-dessous du prix de revient est celle-ci : secourir des personnes qui se trouvent momentanément dans le besoin, et qui ne sont point inscrites sur les registres des bureaux de bienfaisance. En leur offrant des portions à moitié prix, on leur donne à croire que le bas prix de la marchandise tient à quelque cause administrative ou d'achat en gros, conciliable avec la susceptibilité de leur amour-propre.

Il importe de respecter ce sentiment de susceptibilité quand il exprime la réaction du courage contre la mauvaise fortune. Tôt ou tard, l'homme honnête qui l'éprouve trouvera dans son cœur des forces pour résister à l'adversité, et des ressources pour la dominer.

L'administration municipale s'associe à la généreuse pensée de la Société philanthropique : elle lui rembourse, dans les années calamiteuses, une partie de la perte occasionnée par les distributions au-dessous du prix de revient; c'est une manière de venir délicatement au secours des familles honorables qui touchent à l'état d'indigence, et qui en franchiraient malgré elles le seuil si elles ne trouvaient de temps à autre un point d'appui pour se soutenir. Il y a telle année, en effet, où le nombre des portions alimentaires a dépassé le chiffre de 1 500 000; en 1812, il dépassa celui de 4 000 000.

Ce nombre a beaucoup varié, suivant la cherté des aliments et les crises politiques. Ainsi, tandis qu'en 1813 et 1814 on a distribué 1 972 000 et 1 315 000 portions, on n'en a délivré que 112 000, 83 000, 82 000 en 1824, 1822, 1821; en 1831 et 1832, on a distribué 1 100 000 et 1 242 000 portions; on n'en a délivré que 184 000 et 167 000 en 1834 et 1840. En 1850, on est descendu au chiffre de 194 000, tandis que dans les deux années précédentes on dépassait le chiffre de 700 000.

La Société philanthropique peut être considérée comme un thermomètre de la misère publique dans la ville de Paris.

Durant les années de prospérité, elle laisse à peine apercevoir son action : elle fait alors des économies; mais dès qu'il y a nécessité, elle devient facile pour les dépenses.

Elle a donc été sagement organisée et elle a été très-habilement conduite; elle distribue des secours sans créer des précédents dangereux, et elle sait éviter les abus que fait naître une assistance donnée sans discernement.

Elle offre un nouvel exemple, après tant d'autres, de cette vérité trop peu appréciée : que, pour faire beaucoup de bien, il n'est pas nécessaire d'avoir des trésors à dépenser; une bonne administration, une surveillance active, multiplient les moyens et doublent les ressources.

L'ART DU TOURNEUR.

Suite. — Voy. p. 20.

Tour en l'air. — Le tour en l'air est celui sur lequel se font les plus beaux ouvrages; on le monte sur le même établi que le tour à pointes. Mais tandis que sur le dernier la matière à travailler est maintenue entre deux pointes, elle est soutenue sur le tour en l'air, d'un seul bout, par un arbre de fer, ce qui laisse l'autre bout libre au tranchant du ciseau.

A gauche de la table du tour, on voit un appareil fortement fixé par deux écrous dans la rainure qui s'étend d'une extrémité à l'autre de l'établi; cet appareil est le tour proprement dit.

En imprimant le mouvement ordinaire à la pédale A, la

grande roue B, correspondant à une petite roue C par une corde sans fin D, donne à cette roue un mouvement continu qui fait tourner rapidement l'arbre en fer E, dont le bout F, auquel s'adapte l'objet à tourner, s'appelle *nez du tour*. Le nez du tour est une vis qui reçoit un instrument nommé mandrin, G, et ce mandrin reçoit à son tour la pièce à tourner H.

Quand la pièce à tourner I est longue et flexible, et n'a pas assez de résistance par elle-même, on la soutient, en fixant le bout resté libre, à la pointe K d'un appareil nommé

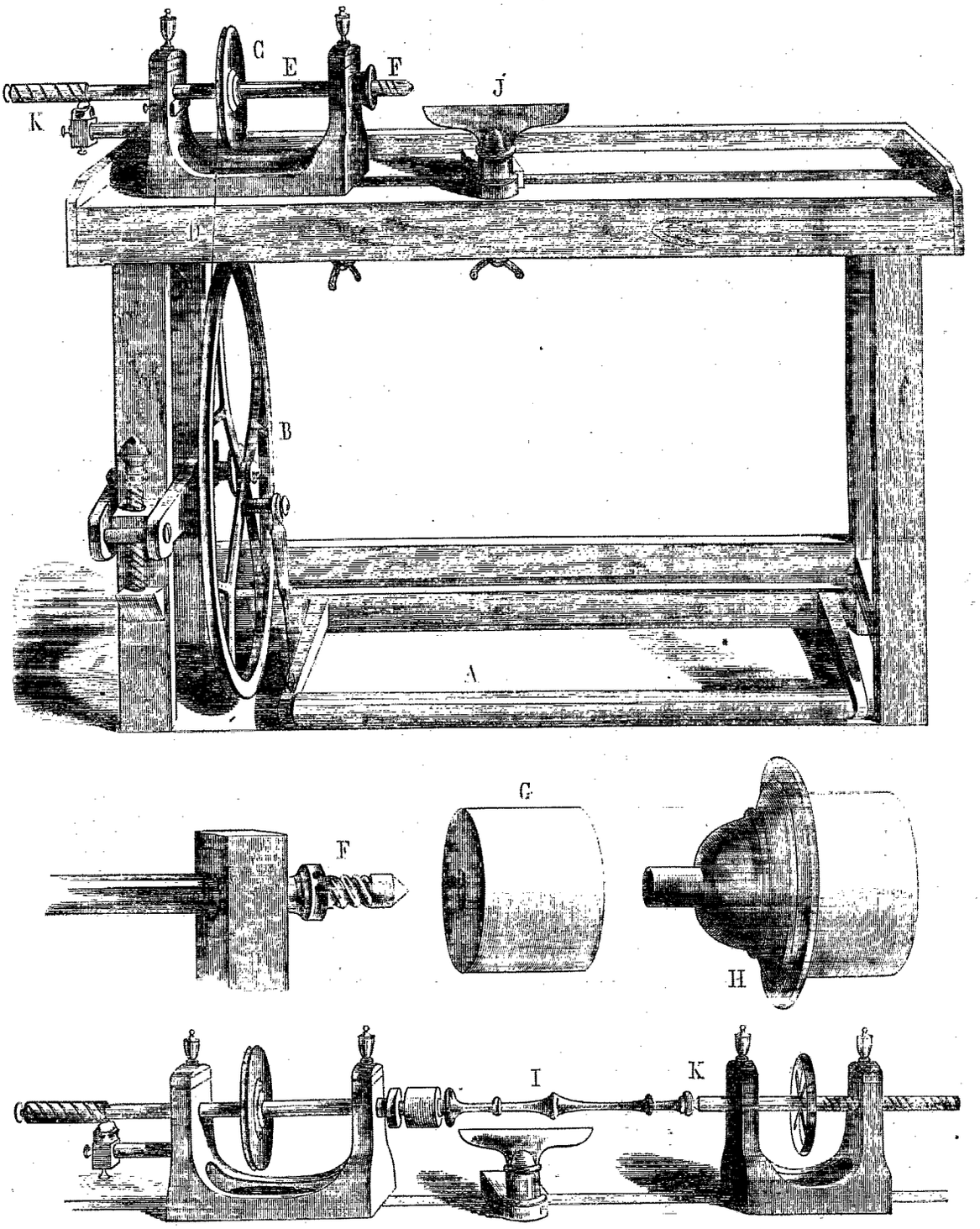


FIG. 2. Le Tour en l'air. — Dessin de Jacque.

contre-pointe, que l'on avance ou recule à volonté, et que l'on fixe à l'établi de la même manière que le tour.

Le support J doit maintenir le ciseau; la partie qu'on voit au dessin indiquée par la lettre K est destinée à faire les vis et à terser.

Outils du tourneur. — Les outils qu'on emploie pour le tour sont nombreux et de formes variées. Les principaux et les plus indispensables sont les suivants : La *gouge*, qui sert à ébaucher et dégrossir le bois de toute espèce. — Le *ciseau* à un biseau, qui sert à tourner les bois durs et les racle sans couper. — Les *ciseaux à deux biseaux*. Il en est dont le tranchant forme deux angles droits avec les côtés

A, B, de l'outil, et d'autres dont le tranchant forme, avec ces côtés, un angle aigu C et un angle obtus D. — Le *grain d'orge*, avec lequel on fouille toutes les gorges, rainures et parties rentrées. Il y en a de formes variées à l'infini. — Le *bédane*, qu'on nomme aussi traçoir ou tronquoir, parce qu'il sert à scier sur le tour et à faire des entailles profondes. Il doit être plus large sur le ventre que sur le dos, afin de ne pas s'engager dans le chemin qu'il a fait. — Le *fermoir*, qui se fait de différentes manières; on s'en sert pour creuser le bois. — Le *crochet*, qu'on emploie pour creuser une partie arrondie, plus large à l'intérieur qu'à l'orifice; sa forme varie selon ce que l'on veut faire. — La *mouchette*, qui est destinée à tourner les baguettes, moulures, etc. — Le *crochet* à mouchette, qui sert à faire une baguette dans l'intérieur d'une pièce creusée.

Il est nécessaire d'avoir des séries étagées de tous ces outils, depuis 3 ou 4 lignes jusqu'à 12, 15 et quelquefois 24 lignes de largeur.

Indépendamment de ces outils, il faut avoir un établi complet de menuiserie : une scie ordinaire, une scie à deux



Fig. 3. Gouge.



Fig. 4. Ciseau à un biseau.

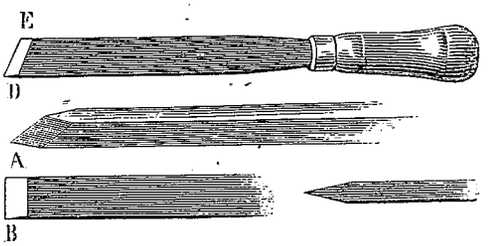


Fig. 5. Ciseau à deux biseaux.

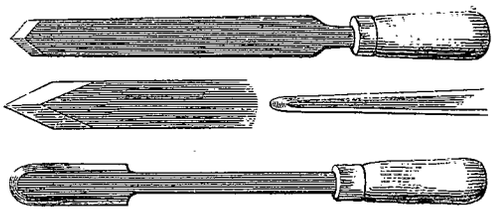


Fig. 6. Grains d'orge de formes variées.

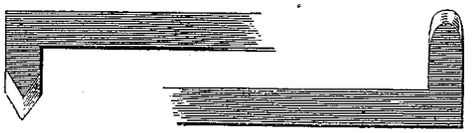


Fig. 7. Grain d'orge de côté.

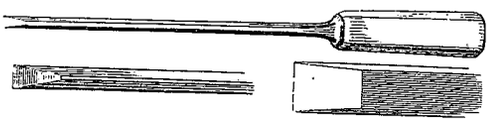


Fig. 8. Bédane.

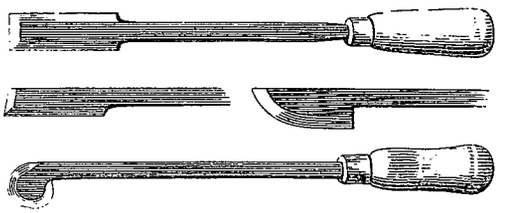


Fig. 9. Fermoirs.

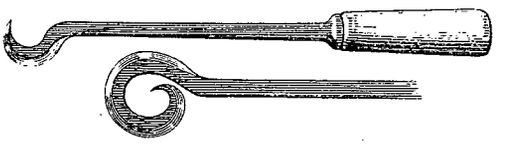


Fig. 10. Crochets ronds.

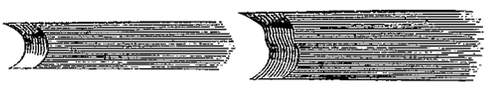


Fig. 11. Mouchettes.



Fig. 12. Crochet à mouchette.

[Dessins de Jacque.]

lames, une scie à refendre, une scie à chantourner, une scie à main, une plane, une varlope, un rabot, une écouane, une râpe à bois, une queue de rat, une hache à dégrossir, un billot, une meule, une pierre à l'huile, un affiloir ou tournefil, un villebrequin en fer, un autre en bois avec des mèches de toutes grosseurs bien étagées, des vrilles de tous les échantillons, un compas d'épaisseur, et un maître à danser. *La suite à une autre livraison.*

LE HENRI MONDEU DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Lorsque le fameux Monconys parcourait l'Europe méridionale pour la troisième fois, en compagnie du duc de Chevreuse, on lui amena le fils d'un peintre, homme de talent, qui se nommait Nicolas le Coq, et qui, à l'exemple de son illustre contemporain Claude le Lorrain, avait établi sa demeure en Italie. Le jeune Matthieu le Coq n'avait atteint que l'âge de huit ans au mois de juin 1664, et il se faisait remarquer par une aptitude pour les sciences mathématiques dont Monconys, d'ailleurs assez bon juge, fut à bon droit émerveillé. Cette faculté s'était développée chez l'enfant pour ainsi dire au berceau; car, deux ans auparavant, il avait déjà donné la preuve que, « sans sçavoir ny lire ny escrire, » aucune des règles de l'arithmétique ne présentait pour lui de réelles difficultés. « La règle de trois, celle de compagnie, l'extraction des racines carrées et cubiques, dit le voyageur, tout cela s'exécute à l'instant qu'on lui en fait la proposition. » Monconys fut également frappé de la physionomie intelligente du petit mathématicien; mais il s'aperçut aussi des ravages qu'avait causés en lui l'exercice trop répété d'une faculté surprenante. « Il est assez beau, ajoute-

t-il, respond agréablement et spirituellement aux choses qu'on luy dit, et a le teint un peu plombé. » Au lieu de se demander, comme le faisait la foule en présence de ce prodige, s'il n'avait pas quelque esprit familier, on serait plutôt tenté de demander où était sa mère, et pourquoi l'on ne modérait pas par une sage réserve cette activité dévorante de l'esprit, qui généralement ne renouvelle ses merveilles qu'aux dépens de la santé. Monconys mourut deux ans après son dernier voyage, et n'a point dit ce que devint le jeune Matthieu, dont nous avons cherché vainement le nom, dans les Biographies, parmi ceux des mathématiciens du dix-septième siècle.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. les Tables du t. XX.

§ 10 (suite). *Les enfants devenus grands. — Léon à Paris. Les dettes. — Départ pour Paris. — Une chambre de jeune homme. — Le duel.*

Bien des mois se sont écoulés depuis cette dernière page; les habits de deuil ont disparu, mais la joie revient difficilement dans les cœurs. Le printemps de la vie est passé; voici l'automne avec ses moissons laborieuses, ses feuilles tombantes et ses nuées menaçantes. Que de jours de pluie! comme les rayons du soleil pâlissent et percent difficilement le brouillard!

Claire a dix-huit ans; nous commençons à regarder avec inquiétude dans l'avenir, et Marcelle me demande, comme sœur Anne, « si je ne vois pas le mari venir! » non qu'elle hâte de ses vœux ce moment; elle le craint au moins autant qu'elle le souhaite, car ce sera, sans doute, l'heure de la séparation.

Déjà le cercle du foyer s'est rétréci. Léon est parti pour Paris, où un cousin de Mme Roubert promet de lui ouvrir une honorable carrière. Sa mère s'attriste de son absence, et moi, je m'en inquiète. Que va-t-il devenir loin de nous, livré à tant de tentations et si mal défendu par son caractère?

Déjà ses lettres sont plus courtes, plus rares, et, il me semble, plus embarrassées. . . . . .

Mardi. Encore une nouvelle demande d'argent de Léon. D'abord il demandait timidement, en se justifiant comme il pouvait; maintenant il se contente d'alléguer la vie dispendieuse de Paris. Il ne s'informe point de ce que nous pouvons faire; il nous désigne la somme et le jour où il la lui faut. Il y a quelques mois nous étions encore ses parents, nous sommes évidemment devenus ses banquiers.

J'ai répondu simplement par le compte de ce qu'il avait reçu depuis un an comparé aux dépenses nécessaires.

Dimanche. Depuis mon refus d'argent, Léon ne m'avait pas répondu; mais je le soupçonnais d'avoir écrit à sa sœur et à sa mère. J'avais vu des yeux rouges, des papiers que l'on cachait à mon approche; j'avais entendu des chuchotements et des soupirs. L'indiscrétion de M. Duplessis m'a fait tout découvrir aujourd'hui : il venait annoncer que la somme envoyée à Léon, par l'entremise de son ancien correspondant, avait été payée; Marcelle lui a fait signe; mais il était trop tard, j'avais entendu. Après son départ, il a fallu en venir aux explications; la mère et la sœur ont avoué leur faiblesse. Pressées par les supplications désespérées de Léon, elles ont réuni leurs épargnes et lui ont envoyé ce qu'il demandait : mille francs! J'ai voulu savoir comment une somme si forte avait pu lui être nécessaire : il y a eu beaucoup d'hésitations; enfin on a avoué... qu'il avait joué.

Je n'ai rien dit, mais j'ai écrit le soir même au cousin de Mme Roubert; je voulais savoir toute la vérité.

Sa réponse ne s'est pas fait attendre; elle a été pour tous un coup de foudre. La voici :

« Monsieur,

» Au reçu de votre honorée du 8 courant, je me suis » empressé de prendre les informations que vous désirez, » tant par moi-même que par notre sieur Lefort, dont l'âge » et les habitudes étaient plus analogues à la chose. Or il » appert de nos renseignements communs que ledit Léon, » votre fils, dont nous n'avions pas à nous plaindre pour le » travail de la maison, se serait laissé entraîner par des » goûts de différentes natures, mais tous également dispendieux, et qu'il aurait contracté des obligations payables » à divers, montant, sauf vérification ultérieure, à la somme » approximative de 19 643 fr. 55 cent.; de laquelle somme » nous vous envoyons le bordereau détaillé, en nous disant, » monsieur, vos très-humbles et très-obéissants serviteurs,

» Duroc, Lefort et Cie. »

A cette lecture, Marcelle a poussé un grand cri; elle est devenue pâle, et serait tombée si Claire ne l'eût reçue dans ses bras. Cette émotion a fait diversion à la mienne, et je me suis contenu.

Bien que mes craintes fussent dépassées, je n'ai laissé voir aucune surprise; j'ai pris les mains de Marcelle, et je me suis efforcé de l'encourager; mais elle répétait sans cesse le chiffre de la dette avec une stupéfaction épouvantée. Comment Léon avait-il pu contracter des obligations auxquelles ni lui ni nous ne pourrions satisfaire?

Je n'ai voulu rien discuter, et j'ai remis, comme d'habitude, toute détermination au lendemain, afin de nous laisser à tous le temps de réfléchir.

La nuit a été cruelle : il m'a été impossible de dormir, et j'ai entendu Marcelle pleurer jusqu'au matin. Au point du jour je me suis levé; j'ai fait une longue promenade dans les friches qui terminent notre faubourg. La force joyeuse de la nature, l'air du matin, le mouvement, m'ont un peu apaisé; je suis rentré plus calme. Marcelle m'attendait; je lui ai annoncé que je partais dans deux heures pour Paris. Elle s'est écriée :

— Tu vas chercher Léon?

— Et payer ses dettes, ai-je répondu.

— Tu le peux donc?

— En sacrifiant nos économies, réformant nos habitudes et renonçant à l'aisance dont nous jouissons.

— Et tu y consens?

— J'y suis résolu.

Elle s'est jetée dans mes bras :

— Ah! on ne peut être malheureuse avec toi, s'est-elle écriée avec une explosion de larmes, car tu fais sortir la gloire de la honte et la joie de la douleur.

Cette approbation m'a attendri et fortifié. J'ai employé la matinée à régler mes affaires, et quand la diligence a passé j'étais prêt; je suis parti.

Le voyage a été pour moi comme un mauvais rêve. Je traversais les campagnes et les villes sans rien voir, uniquement occupé de ce que j'allais faire. La ruine à laquelle je me résignais pour réparer les fautes de Léon était ma moindre préoccupation; ce qu'il fallait surtout, c'était que cette ruine pût sauver, non pas son présent, mais son avenir. Je n'allais pas seulement payer des dettes avec le fruit de mon travail, j'allais arracher une âme à la corruption. Pour le monde il ne s'agissait que d'argent; pour moi il s'agissait surtout d'honneur. . . . . .

Je ne trouvai point Léon chez lui; mais, en me faisant

connaître, je pus monter l'attendre dans le petit appartement qu'il occupait au quatrième.

En entrant, je fus frappé de son air de désordre et d'abandon. Pas un siége en place ; le lit défait, des chaussures boueuses dispersées çà et là, une pipe éteinte oubliée sur le fauteuil, les meubles poudreux et tachés, une pendule arrêtée ; tout me prouvait que ce n'était point là un logis, mais un gîte : on y venait se déshabiller et dormir, mais on avait ses habitudes ailleurs.

Je pus deviner celles-ci aux contre-marques de spectacle jetées sur le marbre de la cheminée, près de petits cartons portant des numéros de fiacres et d'un loup de bal masqué. Quelques bouquets de violettes fanées, des gants salis dans leur neuf, un lorgnon et une cravache, complétaient la révélation de cette vie de fausse élégance et de dissipation frivole. J'approchai du petit bureau où s'éparpillaient quelques mémoires non acquittés, quelques billets de compagnons de plaisir, et j'y cherchai en vain un livre, une lettre de la famille, un travail commencé !

Au moment où j'achevais ce triste examen, je vis entrer un homme d'environ trente ans, vêtu avec une recherche de mauvais goût, emmoustaché et marchant avec bruit. A ma vue il se contenta de toucher le bord de son chapeau.

— Monsieur attend Remi, sans doute ? me dit-il.

Je répondis affirmativement.

— Il vient alors pour... son affaire? ajouta-t-il en baissant un peu la voix.

— Quelle affaire? demandai-je étonné.

L'inconnu me regarda.

— Quoi !... vous ne savez pas? reprit-il en se redressant ; il ne vous a donc point dit?...

— Je ne l'ai point encore vu.

— Ah ! je comprends, vous avez seulement reçu comme moi son billet ; du diable si j'y aurais rien compris ! mais en venant je l'ai, par bonheur, rencontré à la salle d'armes : il m'a tout expliqué en me priant de venir ici chercher son autre témoin ; vous voilà, je vous emmène.

— Il va se battre ! m'écriai-je avec un saisissement inexprimable.

— C'est décidé, reprit l'inconnu tranquillement ; il veut même que nous lui promettions de ne faire aucune tentative d'arrangement. Vous comprenez, c'est la première affaire : il faut qu'il fasse ses preuves ; un coup d'épée donné ou reçu pose bien ; c'est un fond sur lequel on peut vivre ensuite... pourvu qu'on vive.

— Mais où se bat-il? avec qui? pour quel motif?

— Je vous conterai cela en route ; mon coupé est en bas, partons ; le rendez-vous est pour midi au bois de Boulogne.

Il se dirigea vers la porte ; je le suivis éperdu, mais sans répondre ; je craignais qu'une seule parole ne trahît le quiproquo et ne m'enlevât la chance de m'entremettre pour sauver mon fils.

Mon conducteur me fit monter dans la voiture de remise qui l'attendait, tira de la poche de sa polonaise un étui de cuir de Russie, et m'offrit un cigare que je pris sans savoir ce que je faisais. Il alluma le sien en fredonnant ; je le regardais avec une fiévreuse épouvante.

— Mais le duel? balbutiai-je après un moment d'attente mortelle.

— Eh bien, voilà, reprit-il tranquillement : il paraît que Remi a su par un de ses créanciers que l'associé de son patron avait fait parvenir à sa famille, sur son compte, sans le prévenir, des renseignements qui lui déplaisaient. Naturellement il s'en est plaint à l'envoyeur d'avis qui a mal pris la chose ; des récriminations on en est venu aux gros mots, et Remi, qui avait les nerfs agacés, a terminé la discussion par un soufflet.

Je ne pus retenir un cri.

— Vous voyez qu'il ne s'agit pas ici d'un déjeuner à la fourchette, continua mon compagnon en faisant tourbillonner la fumée de son cigare ; ledit associé est, à ce qu'il paraît, un Alsacien peu endurant, autrefois sous-officier de dragons, et qui a choisi le sabre pour tailler, comme il dit, en plein pékin. A ne pas mentir, j'ai peur que Remi, malgré la leçon d'espadon qu'il vient de prendre, ne se trouve tout à l'heure mal à son aise. Aussi je crois qu'il sera bon de savoir l'adresse de sa famille en cas d'accident.

Je frissonnai.

— Et vous permettez un pareil duel? m'écriai-je.

L'homme aux moustaches me regarda de côté.

— *Je permets* est joli ! répliqua-t-il en ricanant ; connaissez-vous par hasard un moyen de l'empêcher? Croyez-vous qu'on reçoive un soufflet comme l'éclaboussure d'un fiacre, et qu'il suffise de s'essuyer la joue avec son mouchoir? Après ce qui s'est passé, il faut que Remi ou l'autre soit emporté de là-bas les pieds en avant.

Je fermai les yeux sans répondre ; j'avais des éblouissements ; une sueur froide perlait sous mes cheveux ; il me semblait que la voiture s'enfonçait sous moi ! Mais je me roidis contre cette défaillance, je réunis tous les efforts de ma volonté pour reprendre mon calme et ressaisir ma raison.

La suite à une autre livraison.

SUR L'USAGE DU TABAC A FUMER DANS LES CAMPAGNES.

Je me suis souvent entretenu avec de vieux cultivateurs de la déplorable extension de l'usage du tabac des villes aux campagnes, et tous m'ont dit que, comme moi, ils s'étaient bien vite aperçus qu'une plus grande mollesse et une plus grande apathie étaient devenues le lot de ceux de leurs employés qui en avaient contracté l'habitude. Mais où chacun de nous avait pu le mieux remarquer cette influence, c'était au moment de travaux urgents, alors que la tempête menace, et toutes les fois que la force, l'activité, l'énergie doivent momentanément être portées à leur plus haute puissance. Cette funeste habitude attaque le temps qu'elle dévore en pure perte, l'été comme l'hiver, l'automne comme le printemps. Ajoutez qu'elle est devenue une des causes les plus fréquentes d'incendie, c'est-à-dire de ruine pour de pauvres familles et pour des hameaux entiers (1).

LES TROIS PARQUES

REPRÉSENTÉES EN COSTUME DE LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

(Collection d'estampes et de dessins historiques de M. Hennin.)

Les Bonnart ont gravé et publié, dans la seconde moitié du règne de Louis XIV, une très-grande quantité de portraits en pied de princes, de personnages de la cour, d'artistes dramatiques, et surtout une curieuse variété de costumes. Parmi ces estampes, dont le chiffre s'élève à plus de mille, il y a des suites de figures allégoriques, les Saisons, les Heures, les Sciences, les sept Béatitudes, etc. Toutes ces figures sont vêtues des costumes du temps. De ce nombre sont les trois Parques, qui paraissent avoir été publiées vers l'année 1692.

Au-dessous de ces estampes, on lit des vers relatifs à l'emploi attribué par la mythologie à chacune des Parques. Nous les reproduisons textuellement, avec l'orthographe originale.

Au pied de chaque estampe se trouve l'inscription suivante : « Chez H. Bonnart, vis-à-uis les Mathurins, au Coq. » Auec priuil. »

(1) *Difficultés de la vie du cultivateur.*



CLOTO.

La Parque qui file nos Jours
Ne fait pas d'égales fusées ;
Souuent ses forces épuisées
De son premier trauuaille interrompent le cours.



LACHESIS.

De combien de retours qu'on ne demesle pas
La trame de nos ans se voit-elle suiuie,
Sans pouuoir éuiter les fascheux embarras
Auxquels à tous momens s'expose nostre vie.

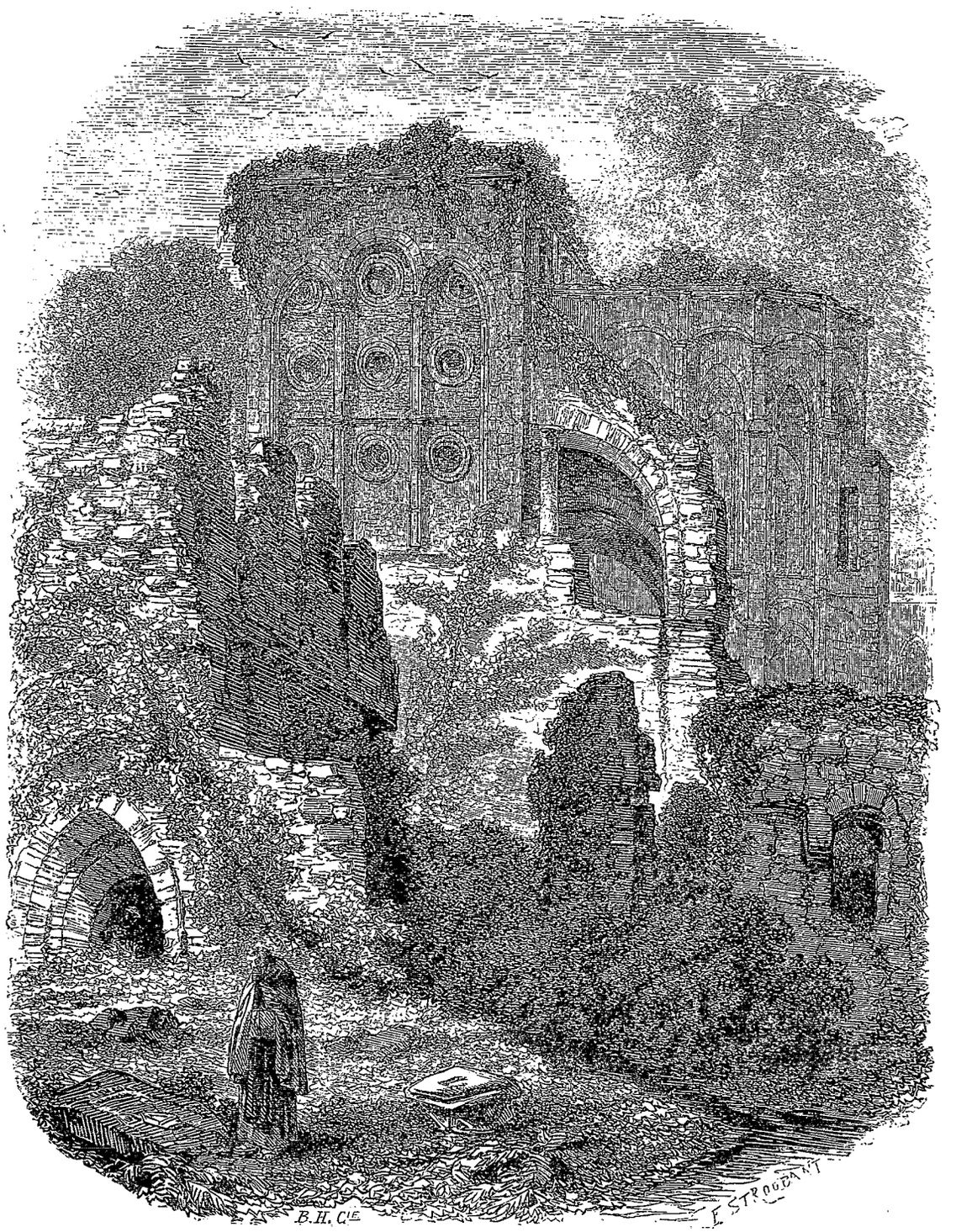


ATROPOS.

Formez de grands desseins et de vastes projets,
La Parque arrestera ces desseins chimériques ;
A ses coups de ciseaux tous nos jour (*sic*) sont sujets,
Et tous nos ans sont ans climactériques.

LES RUINES DE L'ABBAYE DE VILLERS

(Belgique).



Vue des ruines de l'abbaye de Villers.

Au commencement du douzième siècle, un pauvre moine, nommé Laurent, parvint à détacher du monde douze hommes de classes différentes. Renonçant, les uns aux douceurs du foyer, les autres à l'éclat d'un haut rang, ils cherchèrent un lieu solitaire. Or, ayant trouvé dans les environs de Nivelle une vallée ignorée au milieu d'une forêt sauvage, ils s'y bâtirent une chapelle et quelques cellules avec des débris de rochers et des branches d'arbres. Il y avait plus de vingt ans qu'ils vivaient là, presque aussi ignorés qu'au premier jour, lorsque saint Bernard vint en Belgique prêcher la croisade. Si peu connus qu'ils fussent, saint Bernard les découvrit et alla les visiter. Émerveillé de cette vie de paix, de prière et d'abstinence qui se maintenait ainsi depuis si longtemps, sans discipline réelle, par la seule force de la volonté, il demanda et obtint du pape Eugène III une bulle qui érigea cette petite association en communauté régulière.

Dès lors, l'humble thébaïde de Villers se transforma en splendide abbaye. L'enthousiasme de saint Bernard pour

les nouveaux religieux se propagea au loin, et les hauts barons de la province luttèrent de prodigalité : c'était à qui apporterait la plus riche offrande au monastère naissant. Bientôt l'abbé de Villers fut un des plus puissants seigneurs de la contrée.

Les ruines de ce cloître splendide, isolées au centre d'une vallée, entourées de tous côtés de bois épais, ont un aspect imposant : les voûtes massives, les longues arcades, la brasserie contemporaine des premiers pères, sont mutilées, renversées, à demi couvertes par le lierre et les herbes grimpantes. L'église, d'un style très-ancien, est moins dévastée ; mais on peut prévoir qu'avant la fin du siècle ses débris seront épars sur la terre et enfouis dans la verdure.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 54.

§ 10 (suite). *Le duel.*

Pendant ce temps le coupé roulait toujours, et mon conducteur continuait à parler.

Autant que je pus comprendre à travers un entretien entrecoupé, c'était un Valaque appartenant à cette tribu de viveurs cosmopolites qui dissipent leur héritage dans l'oisiveté corrompue des capitales. Tout ce qu'il dit me fit voir plus clairement l'abîme dans lequel Léon s'était laissé entraîner. Le hasard des premières relations, la curiosité si puissante à son âge, la hardiesse d'un caractère que l'obstacle encourageait, tout s'était réuni pour l'entraîner. Par un reste de scrupule, il avait continué assidûment son travail dans la maison Lefort et Duroc ; réservant les soirées et les jours de repos aux bals, aux spectacles ou au lansquenet. C'était une sorte de compromis avec sa conscience : l'accomplissement du devoir sur un seul point lui servait à masquer ses infractions sur tous les autres ; il s'excusait ainsi à ses propres yeux.

Au reste, je n'eus alors qu'une perception confuse de ces détails. Mon esprit s'était retourné tout entier vers le péril qui menaçait Léon, et s'appliquait à chercher pour lui un moyen de salut. Je tremblais d'arriver trop tard : deux ou trois fois je suppliai le Valaque de presser son cocher ; mais il me fit observer qu'il n'était point encore midi, et que d'ailleurs on ne pouvait commencer sans nous.

Jamais marche ne m'avait paru si lente. Les arbres des Champs-Élysées me semblaient passer un à un devant la portière avec une sorte de nonchalance ironique ; je trouvais à tous les visages que mes yeux rencontraient une expression triste ou menaçante ; les cris qui s'élevaient, de loin en loin, dans les quinconces, me faisaient tressaillir comme s'ils m'eussent annoncé quelque malheur.

Malgré sa distraction, mon conducteur s'aperçut de mes angoisses ; il crut d'abord que l'intervention dans un duel m'effrayait.

— Je vois que monsieur n'a pas l'habitude de ces affaires, dit-il d'un ton railleur ; c'est peut-être la première fois qu'il se trouve à pareille fête ?

— En effet, répondis-je avec distraction.

— Dans ce cas, Remi a eu tort de vous déranger ; il est important que les témoins aient quelque expérience ; heureusement que je serai là. J'ai déjà assisté à une vingtaine d'affaires d'honneur, sans compter celles où j'ai figuré pour mon propre compte, et les choses se sont toujours bien passées. — Pas un seul arrangement sur le terrain ! — La dernière fois, il s'agissait d'une bagatelle, je ne sais quel débat survenu aux courses de Chantilly à propos d'un jockey : on a chargé les pistolets à deux reprises ; notre adversaire nous a envoyé une balle dans la main droite, et, sans ses témoins, nous eussions continué de la main gauche. Quand je me mêle d'une affaire il faut qu'elle ait des suites. Mais nous voilà arrivés, et il me semble que j'aperçois nos gens.

J'avançai vivement la tête, et je vis, à une trentaine de pas, au carrefour d'une route, plusieurs personnes arrêtées : c'était M. Lefort avec ses deux témoins portant les sabres à demi enveloppés dans un manteau ; Léon se tenait un peu à l'écart et regardait vers Paris avec une visible impatience.

Il reconnut sans doute le coupé du Valaque, car il fit un geste de joie et courut à notre rencontre. Je me rejetai précipitamment au fond de la voiture ; il arriva à l'autre portière vers laquelle mon compagnon s'était penché :

— Vite ! vite ! Georges, dit-il, ces messieurs sont là, et Lefort fait le fanfaron.

— Ah ! fort bien, dit le Valaque en portant un lorgnon à son œil gauche et le dirigeant vers ceux qui nous attendaient ; nous allons voir ça. Dites au cocher de continuer jusqu'au carrefour.

Léon transmit l'ordre, et la voiture arriva au petit pas à l'endroit désigné.

J'aperçus alors plus distinctement l'adversaire de mon fils. C'était un homme de quarante ans, grand, osseux, d'une physionomie triviale et violente. Il sifflotait, les deux mains dans les poches de son paletot.

— Eh bien, ne vous pressez pas ! s'écria-t-il d'une voix discordante ; laissez-nous souffler dans nos doigts pendant que vous fumez du maryland dans votre équipage de location.

— Qu'est-ce que c'est ? Vous êtes donc bien pressé, mon cher, dit M. Georges sans descendre.

— Très-pressé, répliqua brutalement l'ancien dragon, vu que j'ai autre chose à faire que de promener, sur le boulevard de Gand, mes bottes vernies et mon lorgnon ; on m'attend à la Bourse dans une heure.

— Ah ! diable ! reprit le Valaque ironiquement ; et êtes-vous sûr qu'il ne vous surviendra pas tout à l'heure quelque empêchement ?

— Descendez, vous allez voir, dit M. Lefort évidemment à bout de patience.

Le Valaque ouvrit nonchalamment la portière du coupé et mit pied à terre.

Les témoins avaient déroulé le manteau qui cachait les deux espadons ; Léon venait de retirer son habit, et le jeta sur une branche dépouillée.

— Mesurez les sabres et finissons, dit son adversaire qui se préparait à en faire autant.

— Quand vous m'aurez écouté ! m'écriai-je en m'élançant de la voiture.

A ma voix, Léon retourna la tête et recula en criant : — Mon père ! Il y eut une première exclamation de surprise, suivie d'un silence.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda enfin M. Lefort ; ce n'est donc pas un témoin ?

— Dieu me damne ! je l'ai cru !... répliqua le Valaque.

J'expliquai en peu de mots d'où venait l'erreur, et comment j'en avais profité ; l'ex-dragon écoutait d'un air sombre en tourmentant la terre avec la pointe de son sabre.

— Je comprends ! je comprends ! s'écria-t-il brusquement quand j'eus achevé ; vous êtes venu pour empêcher le duel, n'est-ce pas ? Eh bien, vous avez perdu votre temps ; Dieu le père serait là, voyez-vous, qu'il ne m'y ferait pas renoncer ; j'ai été insulté, il me faut une satisfaction.

— Vous l'aurez, monsieur, interrompis-je vivement ; je sais ce qui s'est passé, et je ne viens pas ici pour m'opposer à une juste réparation, mais pour vous la faire obtenir.

— Alors, ne perdons pas de temps à causer! dit-il en reculant de deux pas comme s'il voulait se mettre en garde.

— Pardon, repris-je, mais puisque le hasard m'a désigné pour témoin, j'ai droit d'en remplir les fonctions; vous ne croiserez pas le fer avant de m'avoir entendu.

— Eh bien, donc, tonnerre! dépêchons, monsieur! dit l'ancien sous-officier qui frappa du pied.

— J'ignore, repris-je, les détails du débat soulevé entre vous et mon fils; mais je sais que j'en ai été la première cause en faisant demander les renseignements recueillis par vous et envoyés par M. Duroc.

— Monsieur prétend que je devais d'abord le consulter, dit M. Lefort en regardant Léon avec un ricanement ironique.

— Je conçois le dépit que peut inspirer la révélation de pareilles fautes, repris-je; le remords aide à la colère : mécontent de soi-même, on s'en venge sur un autre.

— Mais non pas impunément, interrompit Lefort en serrant les poings; voyons, mille diables! en finirons-nous?

— Sur-le-champ, monsieur; il faut qu'on vous rende raison, n'est-ce pas? Humilié par votre adversaire, vous tenez à ce qu'il s'humilie à son tour; vous voulez enfin l'avoir à votre discrétion.

— C'est un plaisir que je ne vais pas tarder à me procurer, murmura-t-il en faisant ployer l'espadon.

— Je l'espère, répondis-je, mais sans violence; car je veux que celui qui vous a insulté reconnaisse sa faute et s'en remette à votre générosité.

— Des excuses! s'écria Lefort; du tout, du tout, il est trop tard; je n'en recevrai point, je n'en veux pas.

— Et moi, je les refuse, ajouta Léon d'une voix fermement accentuée.

— Alors dites à votre père qu'il nous laisse, ou allons plus loin, reprit l'ancien dragon qui fit un mouvement vers la voiture.

Je me jetai sur son passage.

— Non, m'écriai-je, l'offense reçue ne vous donne point un droit illimité de vengeance, et vous ne pouvez refuser qu'on se rachète. Ce dont mon fils vous doit raison, ce n'est pas de l'acte en lui-même, car s'il eût été le résultat du hasard, vous n'auriez point à lui en demander compte; c'est de l'intention, et celle-là il peut la rétracter. Entre gens de cœur, un tort reconnu est un tort pardonné; vous le savez comme moi.

Lefort secoua la tête.

— Tout ça, ce ne sont que des paroles inutiles, dit-il en s'agitant; au nom de Dieu ou au nom du diable! donnez le sabre à M. Remi; nous ne sommes pas venus ici pour bavarder, mais pour nous aligner.

Un des témoins remit l'arme à Léon, qui ne paraissait pas moins impatient que son adversaire.

— Prenez garde, Monsieur, m'écriai-je en m'adressant de nouveau à ce dernier; votre maison m'a demandé mon fils, je vous l'ai envoyé comme à des protecteurs; vous avez accepté l'espèce de tutelle que je vous accordais; vous en êtes responsable devant moi et devant l'opinion publique, et vous ne pouvez le frapper sans déshonneur.

Ces derniers mots parurent faire quelque impression sur l'associé de M Duroc; il comprit rapidement ce qu'il pouvait y avoir de ridicule ou d'odieux dans ce duel du patron contre un jeune homme de dix-neuf ans qui lui était confié; il changea de couleur et parut hésiter; je ne lui laissai pas le temps de reprendre sa colère.

— Songez, ajoutai-je plus bas, et en lui saisissant les mains, que c'est presque un enfant, Monsieur; abuserez-vous de son inexpérience, et votre supériorité ne vous oblige-t-elle pas à le ménager? Peut-être connaissez-vous quelque autre garçon de cet âge, le fils d'un parent, d'un ami... supposez-le dans la même situation, devant un homme comme vous! Comment voudriez-vous qu'on le traitât, et que diriez-vous d'une implacable rancune qui se refuserait à tout accommodement.

— Mais, par tous les diables! interrompit l'ancien soldat ébranlé, vous ne voyez donc pas que le blanc-bec continue à me braver; ne vous a-t-il pas dit qu'il ne ferait aucune excuse?

— Eh bien, m'écriai-je, si son orgueil est plus fort que sa justice, s'il aime mieux sa colère que notre joie, je ne lui demande rien, et je remplirai à sa place son devoir!

Alors, me découvrant, je fis un pas vers M. Lefort, et j'ajoutai, d'une voix dans laquelle passa tout ce que j'avais de tendresse et de douleur.

— Moi, père de l'offenseur qui a mérité le châtiment et qui ne veut pas reconnaître sa faute, je viens à sa place, comme responsable du fils que je n'ai point su rendre plus capable de respecter les autres et lui-même, vous demander grâce pour son offense, et cette demande, monsieur, je vous la fais les mains jointes, tête nue... à genoux!

L'acte avait suivi les paroles, il y avait sans doute dans le geste et dans l'accent quelque chose de sincère qui trouve le chemin des cœurs; car M. Lefort jeta le sabre qu'il tenait, et, me relevant par les deux coudes :

— Allons! s'écria-t-il d'un accent ému, puisque vous le voulez... j'accepte... j'oublie... bien qu'on n'ait jamais parlés d'excuse faites ainsi par procuration. Le diable m'emporte, vous avez sauvé la vie de ce fou... car, si vous n'étiez pas venu, je le tuais comme un chien!

Je coupai court en remerciant l'ancien dragon; je saluai les témoins, et, prenant Léon par le bras, je rejoignis avec lui la voiture qui l'avait amené.

INSCRIPTION PHÉNICIENNE

DÉCOUVERTE A MARSEILLE.

En 1845, un maçon, occupé à démolir une vieille maison de Marseille, non loin de l'emplacement du temple de Diane, découvrit deux fragments de pierre bien ajustés, et sur lesquels était gravée une inscription en caractères phéniciens. Cette inscription a été traduite successivement par MM. de Saulcy, Judas, et par M. l'abbé Bargès, professeur d'hébreu. En voici les passages les plus curieux :

« 1. Temple de Baal. Loi concernant les offrandes (qui doivent être présentées aux prêtres par les maîtres des sacrifices, lois conformes) aux ordonnances décrétées du temps de Khelesbaal le suffète, fils de Bodtanith, fils de Bod, et de . . . le suffète, fils de Bodaschmoun, fils de Khelesbaal, et de leurs collègues.

» 2. Pour un taureau tout à fait robuste et adulte, s'il est d'ailleurs entièrement sain, il sera donné aux prêtres dix pièces d'argent par bête, et pour la cuisson de chacune d'elles il leur sera offert une part de la victime, savoir : trois cents sicles de chair. Cette part sera coupée en morceaux, et on rôtira, ainsi que la peau, les intestins et les pieds de la victime; le reste sera laissé au maître du sacrifice.

» 3. Pour un veau à qui les cornes n'ont pas encore poussé, qui marche lentement et stimulé par le bâton, ou bien pour un bélier entièrement fort et arrivé à l'âge adulte, s'ils sont d'ailleurs parfaitement sains, il sera donné aux prêtres cinq pièces d'argent par bête, et pour la cuisson de chacune, il leur sera offert une part de la victime, savoir : cent cinquante sicles de chair. » (Le reste comme au paragraphe précédent.)

Dans les quatre paragraphes suivants, il est prescrit des règles analogues pour les boucs, chèvres, chevreaux,

agneaux, faons de biches, petits chevreuils, oiseaux, oblations de nourriture ou d'huile.

« 8. Pour tout morceau qui sera levé devant les dieux, il en reviendra aux prêtres une part, laquelle sera rôtie.

» 9. Pour une libation, pour du lait, de la graisse ou pour toute espèce de sacrifice qu'un homme peut offrir en sacrifices gras...

» 10. Pour tout sacrifice qu'offrira un pauvre en bétail, ou un pauvre en oiseaux, rien ne sera assigné aux prêtres. »

. . . . . .

« 13. Tout prêtre qui se fera donner pour l'offrande quelque chose de plus que ce qui aura été rôti ou placé sur le morceau de la victime sera condamné à une amende... »

MUSÉE DU LOUVRE.

Voy., sur Bernard Palissy, la Table des dix premières années; et t. XIII, p. 2 et 28.

ÉMAUX DE BERNARD PALISSY.

Dans ce beau travail, les chairs des figures sont émaillées d'un blanc terne ; les vêtements sont de couleur brune ou



Les Israélites devant le serpent d'airain, par Bernard Palissy. — Grande plaque rectangulaire contenant un médaillon ovale. Hauteur, 55 centimètres; largeur, 42 centimètres.

verte. Le personnage étendu sur la terre au premier plan, au bas de l'ovale, est à demi enveloppé d'un manteau de nuance jaune bistré. Le vêtement de la femme, près des arbres, est bleu.

La composition est encadrée dans un cercle orné de godrons de couleur jaune, contre lequel viennent s'appuyer les détails d'un cartouche enrichi de figures. Les enlacements du cartouche sont de couleur brune, et les émoulements de tons jaune bistré. — Dans les angles inférieurs, des génies, assis sur des coussins émaillés de vert, jouent de divers instruments. Ils sont séparés par un long médaillon de forme ovale, jaspé de brun, de vert et de bleu pâle, sur fond blanc terne.

Le fond de la plaque est bleu.

Le revers n'est point émaillé.

Le cadre est en bois de chêne sculpté.

UNE BOUTIQUE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Cet intérieur nous représente un coin de la société du dix-huitième siècle ; ce sont des dames de qualité achetant des étoffes.

Ce qui frappe au premier aspect, c'est la petitesse de cette boutique comparée aux immenses magasins d'aujourd'hui. Dans notre civilisation actuelle, tout semble tendre à s'agrandir en se généralisant. Au dix-huitième siècle, chaque classe avait encore ses habitudes, ses quartiers, ses habits, ses marchands ; la société était, comme les anciens coches, composée de petits compartiments. De nos jours, la plupart des cloisons ont été défoncées du coude, et le coche est devenu l'immense wagon où les places sont distinctes sans être séparées. Le marchand, n'ayant plus la clientèle exclusive de certaines gens, a élargi ses comptoirs pour y recevoir tout le monde : c'est la conséquence forcée de la marche générale du monde.

Les avantages sont visibles pour le plus grand nombre : c'est une sorte d'association des acheteurs, qui, en multipliant les bénéfices du vendeur, lui permet d'abaisser ses prix, d'économiser sur certains frais, d'opérer avec un plus fort capital, et, par suite, plus avantageusement pour les autres et pour lui-même. Là est le beau côté de la médaille, mais elle a nécessairement son revers.

Au dix-huitième siècle, l'exiguïté de chacun de ces commerces de détail le rendait accessible à plus de gens; ce n'était point une spéculation destinée à enrichir, mais une occupation journalière qui faisait vivre. La boutique tenue par la modeste famille du marchand lui restait comme le



Intérieur d'une boutique au dix-huitième siècle. — Tiré du cabinet de M. Bonnardot.

champ paternel au laboureur; les générations s'y succédaient et en vivaient. On avait ses fournisseurs attitrés qui devenaient des espèces d'alliés ; ses acheteurs habituels que l'on connaissait par leurs noms, auxquels on s'intéressait, et dont on pouvait au besoin se réclamer.

Il n'était pas une de ces familles de marchands qui ne comptât dans sa clientèle quelques personnes de qualité, au patronage desquelles on avait recours dans les occasions difficiles. Il en résultait une certaine communauté entre les classes qui corrigeait les inconvénients de leur trop grande inégalité. On se rapprochait par un échange de respects et de bons offices. La marchande s'informait de la femme de qualité pendant ses maladies ; elle envoyait un bouquet à sa fête, elle sortait vêtue de noir à son convoi, elle lui procurait des servantes et des ouvrières. Par réciprocité, la femme de qualité ne venait point acheter sans accepter une chaise près du comptoir, sans s'informer des enfants et les embrasser parfois : elle recommandait le jeune garçon au financier, au colonel ou au conseiller, selon la carrière choisie par lui; elle plaçait la jeune fille dans quelque bonne maison ou au couvent. De part et d'autre, il y avait ainsi service accepté et rendu, partant de la sympathie ou de la reconnaissance.

C'était l'avantage sérieux; beaucoup d'autres s'ensuivaient de moindre importance, mais non sans valeur.

La politesse des classes privilégiées déteignait sur les classes marchandes; la familiarité respectueuse des relations amenait une sorte de niveau dans l'intelligence et le langage. Le petit nombre de correspondances et de documents qui nous restent de cette époque prouve à quel degré de culture était parvenu le marchand depuis le seizième siècle jusqu'au dix-neuvième. Son éducation littéraire, commencée par la noblesse et la bourgeoisie dans ces causeries autour du comptoir, continuée par la lecture des livres de longue haleine, qu'un journalisme éphémère n'avait point encore remplacés, et consolidée par les habitudes sédentaires, lui donnait des goûts, des aptitudes que nous ne pouvons soupçonner aujourd'hui. Dans un récent

travail publié sur la famille de Beaumarchais, nous voyons qu'à la fin du dix-huitième siècle cette culture des classes marchandes était arrivée au dernier degré de raffinement, et que les loisirs des boutiquiers d'alors ne peuvent être comparés qu'à ceux de l'aristocratie intellectuelle de notre temps.

Nous relevons ce fait comme un détail intéressant pour l'histoire des différents états en France, sans en rien conclure contre le présent. La société est visiblement entrée dans une nouvelle route qui demandait un autre emploi du temps et des facultés. Celles-ci, plus appropriées et exclusivement appliquées sur chaque point, ont gagné en énergie ce qu'elles perdaient en grâce et en généralité. Chaque homme est devenu un instrument plus puissant dans l'action individuelle; toutes les industries ont pris un essor inconnu, et dont le monde ne peut manquer de profiter un jour. Gardons-nous seulement d'exagérer ce mouvement d'utilité pratique et d'y sacrifier trop complétement les rapports aimables, les goûts littéraires et les habitudes choisies qui avaient élevé si haut le marchand et le bourgeois des siècles qui nous ont précédés.

CARTES AGRONOMIQUES DES DÉPARTEMENTS.

Les cartes agronomiques ne sont pas moins précieuses pour l'agriculture que ne le sont les cartes géologiques pour l'industrie minérale. Ces cartes ont pour objet principal de faire connaître la nature du sol végétal qui se rencontre en chaque point du territoire, et par là de laisser apercevoir d'un seul coup d'œil les circonscriptions naturelles dans l'étendue desquelles les conditions de la culture sont à peu près analogues.

Mais les indications qu'elles fournissent ne sauraient se borner à cet objet principal; car la composition du sol n'est pas le seul élément qui influe sur l'agriculture. Plus généralement, les cartes agronomiques sont destinées à exprimer les relations qui existent entre les opérations agricoles et la disposition géographique du sol.

Ces relations sont de plusieurs natures : les unes correspondent aux facilités qu'une contrée peut offrir pour le transport des engrais ou des amendements, et pour l'écoulement de ses produits, soit en raison des voies navigables ou des chemins de fer, soit aussi en raison de la distribution de la population dans les grands centres de consommation.

D'autres relations tiennent à l'influence qu'exercent, soit la hauteur du sol au-dessus du niveau de la mer, soit le climat plus ou moins ardent, soit la quantité de pluie qui tombe dans les diverses saisons.

Enfin, outre les relations si importantes qui dépendent de la composition du sol, il faut tenir compte, avec beaucoup de soin, de celles qui regardent la composition et la structure du sous-sol. Le sol et le sous-sol ont entre eux de nombreux rapports, et le sous-sol agit considérablement sur la nature de la terre végétale et sur tous les phénomènes qui s'y produisent. Si la végétation dépend de la nature du sol, ce n'est pas seulement le sol qui en est cause, c'est essentiellement la nature des eaux qui baignent les racines des végétaux et servent à les nourrir : or, l'abondance, la composition chimique et le mode de filtration des eaux dont la terre végétale est pénétrée, dépendent presque nécessairement de la nature et de la structure du sous-sol, en même temps que de celles du sol. On comprend donc toute l'importance des notions qui touchent à ce sous-sol.

Du reste, il y a constamment, à part un petit nombre d'exceptions, une correspondance très-étroite entre le sol et le sous-sol : ordinairement il n'y a de variations dans la nature du sol que lorsqu'il y a une variation dans la nature du sous-sol; tellement qu'un géologue exercé, par le seul examen du sol superficiel, peut conclure presque à coup sûr quel est le fond qui le supporte. Il en résulte une grande facilité pour les cartes agronomiques, puisque les lignes de démarcation qui concernent le sol sont généralement les mêmes que celles qui concernent le sous-sol; de sorte que l'on peut noter simultanément les deux genres d'indications. On comprend d'après ces observations qu'une carte agronomique doit se diviser en un certain nombre de compartiments dont chacun soit homogène au point de vue agronomique, en ce que le sol y soit partout le même, aussi bien que le sous-sol; mais cette carte n'est cependant pas identique avec une carte cadastrale, parce que ce n'est pas le degré de fertilité et de valeur du sol qui est en cause, mais la nature de la fertilité, qui partout, dans l'intérieur des mêmes compartiments, se prête aux mêmes produits, et appelle les mêmes amendements et les mêmes travaux.

Tel est, en deux mots, l'esprit dans lequel doit être conçue la grande carte agronomique dont le travail a été confié depuis peu aux ingénieurs des mines, et qui doit former le complément des cartes géologiques départementales. C'est une opération de longue haleine, mais dont les effets seront du plus haut prix pour donner une idée précise de l'ensemble du système agronomique de la France. Ainsi, pour en donner tout de suite un aperçu, il suffit de faire remarquer que la terre végétale qui recouvre le sous-sol schisteux et granitique de la Bretagne n'est guère propre, à moins d'avoir été amendée par la chaux, qu'à la production des bruyères, des genets et du sarrasin. La terre végétale qui recouvre le sous-sol granitique du massif central de la France, Auvergne, Limousin, etc., est constamment propre à la croissance des châtaigniers. Les terres sablonneuses qui couvrent les grès des Vosges ne produisent avec facilité que des forêts, des pommes de terre et un peu de seigle. La terre argileuse, peu épaisse, qui, sous le nom d'agaise, revêt les roches schisteuses des Ardennes, est, dans toute son étendue, un des sols les plus infertiles de France. Au contraire, la couche d'alluvions qui occupe la partie basse des Flandres se prête à presque toutes les cultures. La bande remarquable de calcaire qui dessine sur les cartes géologiques de France une sorte de X, supporte dans toute son étendue une couche plus ou moins épaisse de terre rougeâtre qui jouit d'une aptitude particulière pour la production des forêts et des céréales. On pourrait multiplier les exemples, mais ceux-ci suffisent.

Du reste, l'instinct des populations a déjà préparé de longue main les éléments de cette étude. En effet, beaucoup de dénominations des provinces ne sont autre chose que des dénominations de circonscriptions agricoles naturelles. Partout où règnent le même sol et le même sous-sol, le pays est revêtu du même nom; puis, dès que le sol et le sous-sol viennent à changer, la contrée change de nom en même temps; et c'est ce qui s'entend facilement, puisque toutes les coutumes des habitants de la campagne sont immédiatement basées sur les conditions de la culture; de façon que, sur le même sol, les coutumes sont à peu près les mêmes et ne varient que lorsque le sol vient lui-même à varier.

C'est là qu'il faut chercher l'origine de ces divisions géographiques dont les circonscriptions départementales n'ont pu effacer l'empreinte, et qui ne dépendent en aucune manière du partage établi jadis par la féodalité : ce n'est ni l'ordre des princes, ni l'ordre de l'administration moderne, c'est l'ordre de la nature. Telles sont les divisions connues sous les noms de Beauce, Brie, Gâtinais, Sologne, Perche, pays de Caux, Picardie, Champagne pouilleuse, Bresse, landes de Gascogne, Camargue, causses de l'Avey-

ron, etc. « Il serait facile, disent les auteurs de la carte géologique de France, dans un mémoire au ministre, où nous puisons les éléments de cette courte notice, de joindre à ces noms si populaires d'autres surnoms qui, sans se rattacher à des dénominations locales aussi bien circonscrites, ont cependant un sens aussi précis. On pourrait facilement classer dans ces divisions naturelles plus des trois quarts de la France. » On peut donc dire que le canevas de la carte est presque fait, et qu'il ne reste plus qu'à y marquer les détails ; mais c'est en quoi consiste le plus grand travail ; et c'est de là aussi que les lumières les plus utiles peuvent naître.

Vous détruisez vos premiers bienfaits, dit Pline, si vous ne prenez soin de les soutenir par des seconds. Obligez cent fois, refusez une : le refus restera seul dans l'esprit.

L'HAJE

ET LE SERPENT A LUNETTES.

Fin. — Voy. p. 3.

Le *Cobra capel*, dans son attitude verticale, est souvent représenté de nos jours en Asie, comme autrefois l'Haje en Égypte. On voit, particulièrement dans l'Inde, une multitude de statuettes, les unes grossièrement faites, d'autres exécutées avec soin, et donnant une idée assez exacte du caractère des *Naja*. Celle de ces statuettes que nous reproduisons (fig. 1) était surmontée d'une figurine humaine, assise, les bras croisés, sur la tête du serpent.

Dans les grandes villes de l'Inde, il n'est pas beaucoup plus rare de voir le *Cobra capel* lui-même que son image. Si terrible que soit ce serpent, les jongleurs non-seulement le montrent souvent au public dans les spectacles forains, mais le manient, tantôt désarmé, tantôt muni encore de ses crochets à venin (1), et lui font exécuter, dans l'attitude verticale, une suite de mouvements qu'ils semblent régler au son de la flûte. Telle est la singulière *danse* du *Cobra capel*, dont un célèbre voyageur nous a transmis, dès le dix-septième siècle, non-seulement la relation, mais le secret (2). « Pour dresser le serpent, dit Kæmpfer dans ses *Aménités exotiques*, les jongleurs, la main enveloppée d'un pot, l'irritent avec une baguette. Au moment où il s'élance pour mordre, ils lui présentent le corps dur dont le poing est entouré, et sur lequel l'animal se frappe violemment et se meurtrit le museau. Quand il s'est ainsi blessé plusieurs fois, il craint la main et les gestes du jongleur. » On voit le *Cobra*, parfois durant des heures entières, suivre de la tête et de l'œil tous les mouvements de son maître : toujours près de s'élever, mais toujours retenu par le souvenir de la douleur autrefois ressentie, il semble obéir et imiter les mouvements qu'on exécute devant lui en mesure ; si bien que les spectateurs étonnés le croient dressé à danser en cadence. Quand l'animal est fatigué, la flûte se tait, la main se retire, l'animal se remet à ramper ; et la quête commence, ainsi que la vente de racines qui, selon le jongleur, ont à la fois de don de préserver et de guérir des morsures des serpents.

De semblables scènes se voient souvent en Égypte, et d'autres encore. Non moins habiles que ceux de l'Inde, les jongleurs des bords du Nil ont sur eux cet avantage qu'ils croient eux-mêmes un peu ce qu'ils disent aux autres. Successeurs et peut-être descendants de ces *psylles* si célèbres par les récits de Pline, ils se vantent de posséder héréditairement le pouvoir de commander au serpent, et il est de fait qu'ils savent produire des phénomènes propres à étonner non-seulement le peuple ignorant de l'Égypte, mais les savants eux-mêmes de notre Europe. Ils peuvent, comme ils le disent, *changer* l'Haje en *bâton*, c'est-à-dire le rendre immobile, roide, insensible, en un mot cataleptique : fait non-seulement constaté par plusieurs membres illustres de l'Institut d'Égypte, mais reproduit au Caire par l'un d'eux. Pour *changer* l'Haje en *bâton*, les bateleurs, dit l'un des auteurs de la grande *Description de l'Égypte*, « crachent dans la gueule du serpent, le couchent par terre ; puis, comme pour lui donner un dernier ordre, lui appuient la main sur la tête... Geoffroy Saint-Hilaire, ayant été souvent, en Égypte, témoin oculaire de ces effets remarquables, crut s'apercevoir que de toutes les actions qui composent la pratique des psylles modernes, une seule était efficace. Voulant vérifier ce soupçon, il engagea un bateleur à se borner à toucher le dessus de la tête. Mais celui-ci reçut cette proposition comme celle d'un sacrilége, et se refusa, quelques offres qu'on pût lui faire, à contenter le désir qu'on lui avait témoigné. La conjecture de Geoffroy Saint-Hilaire était cependant bien fondée ; car, ayant appuyé un peu fortement le doigt sur la tête de l'Haje, il vit aussitôt se manifester tous les phénomènes, suite ordinaire de la pratique mystérieuse du bateleur. Celui-ci, à la vue d'un tel effet, crut avoir été témoin d'un prodige en même temps que d'une profanation, et il s'enfuit frappé de terreur. »

L'Haje existait depuis longtemps dans les principaux musées de l'Europe. Les naturalistes français peuvent maintenant l'étudier d'après le vivant ; deux individus, dont l'un est aussitôt devenu le sujet des études de MM. Duméril père et fils (1), sont, à peu de distance l'un de l'autre, arrivés à la ménagerie du Muséum. Londres a aussi en ce moment des Naïas vivants. C'est l'un d'eux, un serpent à lunettes, qui, tout récemment, a mordu l'un des gardiens du *Jardin zoologique*, assez téméraire pour saisir de tels animaux et se jouer avec eux. Vingt minutes après la morsure, la marche était déjà chancelante, la parole confuse ; des mouvements convulsifs commençaient à agiter la bouche et les membres. Une heure après, le malade succombait (2).

(1) Mais, à ce que l'on croit, après avoir vidé ses vésicules à venin en lui faisant mordre des morceaux de drap rouge, ou par d'autres procédés.

(2) Ce *secret* est d'ailleurs loin d'être le seul que possèdent les jongleurs indiens. Les exercices qu'ils font faire à leurs serpents présentent des différences notables selon les lieux.

(1) On lira avec beaucoup d'intérêt le mémoire que M. le professeur Duméril a présenté, en octobre dernier, à l'Académie des sciences, et dont quelques lignes ont été reproduites plus haut.

(2) Voici quelques détails sur ce triste événement, qui a eu lieu le 21 octobre 1852. Un jeune gardien du Jardin zoologique de Londres, nommé Gurling, avait passé la nuit du 20 au 21 octobre à boire et à chanter avec quelques amis qui faisaient leurs adieux à un émigrant. Le matin il était entré dans plusieurs tavernes avec un autre gardien du Jardin zoologique. L'abus du gin lui avait donné cette exaltation de l'esprit qui est le commencement de l'ivresse. En arrivant au Jardin pour y faire son service quotidien, il s'approcha des petites cages vitrées et à double treillage en fer où sont enfermés les reptiles venimeux ; il ouvrit l'une d'elles, en tira un serpent nouvellement arrivé du Maroc, et l'agita au-dessus de sa tête en imitant la pantomime des Indiens « charmeurs de serpents » que l'on avait vus à Londres l'année précédente pendant l'Exposition universelle. Le serpent entoura de ses replis le cou de Gurling, mais sans lui faire aucun mal. Un sous-gardien, qui vint à passer en ce moment, supplia Gurling de ne pas jouer avec les serpents. « Laisse faire, s'écria l'imprudent jeune homme d'un air triomphant, je suis inspiré ! » Puis, ayant remis à sa place le serpent du Maroc, il dit gaiement : « Maintenant, au tour du *Cobra !* » Il fit glisser la paroi vitrée d'une autre cage : le *Cobra* était un peu engourdi par suite du froid de la nuit précédente ; Gurling le réchauffa sur sa poitrine, et quand il le vit glisser sa tête hors de sa veste, il le saisit à deux mains et se mit à l'agiter, à quelque distance de son visage, comme il avait fait avec le premier serpent ; mais le *Cobra*, s'allongeant tout à coup, le frappa avec la rapidité de l'éclair entre les yeux, et le mordit au nez des deux

La mort, après la morsure d'un *Cobra capel* ou d'un Haje, est parfois plus rapide encore.

Les Naïas vont presque de pair, pour l'atrocité de leur venin, avec les Crotales eux-mêmes ou Serpents à sonnette. Le voyageur Forskael avait fait depuis longtemps, en Égypte même, sur les animaux, des expériences qui n'étaient que trop concluantes. La plus petite quantité de venin d'Haje, introduite sous la peau d'un pigeon, le fait périr en un quart d'heure.

On sait la réputation dont ont joui si longtemps de prétendus médicaments tirés des serpents venimeux : la poudre, les trochisques, le sel de vipère, et presque toutes les parties de l'animal, étaient préconisés contre une foule de maladies, et surtout contre les morsures des serpents. Au dix-septième siècle, on tenait encore pour certain que la vipère est à elle-même son antidote; et à peine était-il permis de douter qu'il suffit d'avaler un peu de foie de serpent pour être à l'abri de toute morsure.

Les progrès de la science ont fait justice de toutes ces croyances populaires, trop longtemps partagées par les médecins. Ces préparations inefficaces, par conséquent funestes dans tous les cas où un traitement actif est nécessaire, ont été successivement abandonnées, et c'est presque aujourd'hui de l'érudition que d'en savoir les noms et les usages.

Si les serpents venimeux doivent reprendre un jour dans la matière médicale la place qu'ils ont perdue, c'est sans doute par ce venin lui-même qui nous les rend si redoutables. Une substance qui agit aussi énergiquement sur l'homme peut devenir, dans les mains de la science, un agent aussi précieux que le sont aujourd'hui ces poisons non moins terribles, la morphine, la strychnine, l'acide prussique. Il n'y a d'inutile en thérapeutique que ce qui est inerte. Et l'on ne peut qu'applaudir aux efforts récents de quelques chimistes pour déterminer plus exactement la composition du venin des serpents, pour se rendre maîtres du principe actif qu'il renferme. Tâche difficile et non exempte de péril, où les soutient l'espoir de doter la médecine de ressources nouvelles, et peut-être même d'opposer un jour avec succès les redoutables poisons des Naïas ou des Crotales au virus, non moins terrible, qu'inocule à l'homme la morsure du chien.

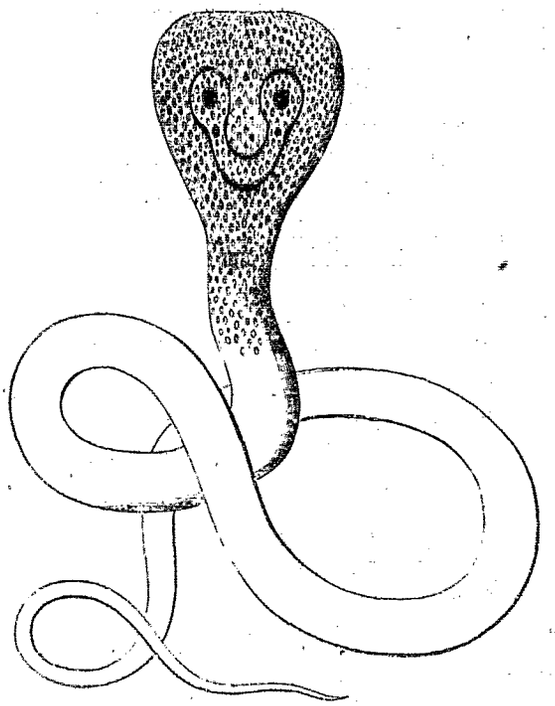


Fig. 2. Le Serpent à lunettes.—D'après nature.

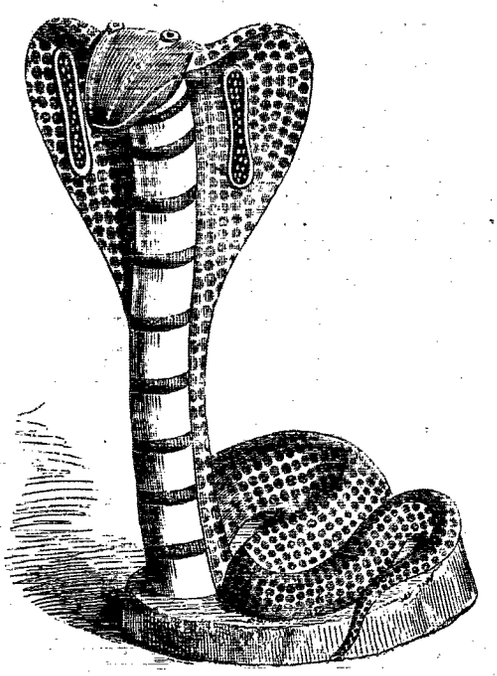
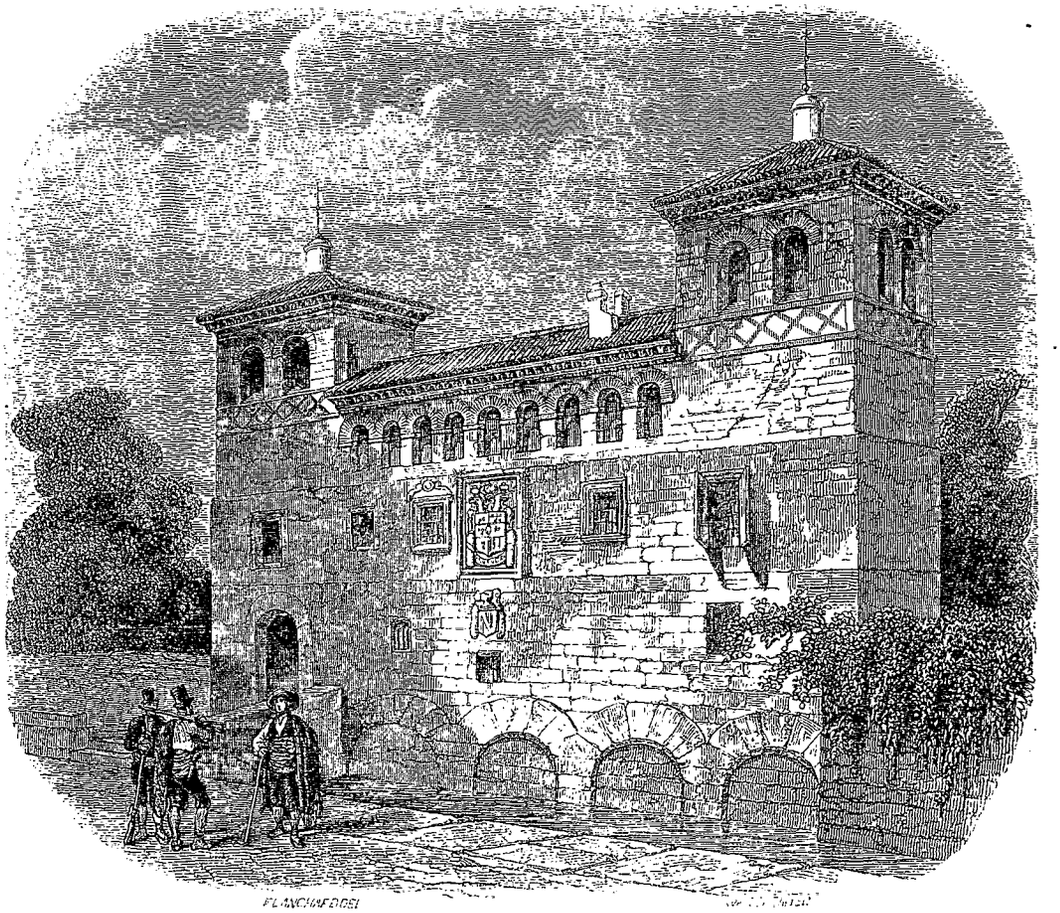


Fig. 1. Le Serpent à lunettes —D'après une statuette indienne.

côtés à la fois. Le sang jaillit : Gurling appela à son secours; le gardien qui était près de lui le laissa seul et courut avertir les autres employés de l'établissement. On trouva le malheureux jeune homme assis; il avait renfermé le *Cobra* dans sa cage, obéissant sans doute instinctivement, une dernière fois, au sentiment de son devoir. On le fit monter dans un cabriolet pour le conduire à l'hôpital : il était frappé de stupeur, et d'une voix déjà peu intelligible, il murmura qu'il ne tarderait pas à mourir. En arrivant à l'hôpital, on vit qu'il avait presque entièrement perdu toutes ses forces; à peine pouvait-il tenir sa tête droite. Sa figure était livide, sa respiration courte. Il montra du doigt sa gorge en faisant entendre un sourd gémissement. Il perdit d'abord la voix, puis la vue, et en dernier lieu l'ouïe. Son pouls s'affaiblit graduellement, les extrémités devinrent froides et insensibles, et il expira sans convulsions, sans agitations, une heure après avoir été blessé. Une enquête, ouverte immédiatement et dirigée avec un grand soin, a établi les faits tels qu'ils viennent d'être racontés; elle s'est terminée par cette déclaration du jury, « Que le décédé était mort de la morsure d'un serpent » connu sous le nom de *Cobra de capello*, étant en état d'ivresse, et » par suite de sa témérité et de son imprudence. »

Cet événement a causé une vive et longue émotion en Angleterre. Pendant plusieurs semaines, les journaux ont inséré un grand nombre d'articles et de lettres, soit sur les circonstances qui avaient précédé la mort de Gurling, soit sur les différents remèdes que l'on peut employer pour se guérir de la morsure des serpents; mais aucun d'entre eux ne nous paraît avoir assez mis à profit cette malheureuse occasion de bien faire connaître au public le dangereux reptile dont Gurling a été la victime. Ce que nous devons demander aux événements de chaque jour, ce ne sont pas des sensations, mais des enseignements.

LE CANAL D'ARAGON.



Palais-embarcadère du canal d'Aragon. — Dessin de Ph. Blanchard.

Le canal d'Aragon a été commencé sous le règne de l'empereur Charles-Quint, vers l'année 1528. On l'appelle encore aujourd'hui *canal Impérial*. Ce ne devait être d'abord qu'un moyen d'irrigation. Les premiers travaux eurent pour objet d'établir une prise d'eau sur le territoire de Fontellas, à une lieue environ de Tudela, vers la frontière qui sépare la Navarre de l'Aragon. On éleva, avec l'activité d'un premier zèle, les constructions nécessaires à la prise d'eau, le palais, et quelques maisons destinées à servir de magasins. Cette agglomération d'édifices reçut le nom de *bocal del Rey*. Le canal lui-même s'étendit bientôt jusqu'aux environs de Saragosse, sur une longueur d'environ 112 kilomètres. Dans ce parcours, il traversait souterrainement une petite rivière, le Jalon, par trois conduits; à peu de distance, il entrait dans une vaste tranchée pour laquelle on avait été obligé d'entailler une colline d'un terrain pierreux et sablonneux, haute de 12 mètres. Cet ouvrage coûteux fut détruit peu de temps après son achèvement; le canal s'obstrua et fut abandonné : on l'oublia pendant plus de deux siècles. Quand Charles III, appelé par la mort de son frère Ferdinand VI à remplacer sa modeste couronne de Naples par celles de l'Espagne et des Indes, traversa Saragosse pour se rendre dans la capitale de ses nouveaux États, on le sollicita de continuer le canal; il s'y engagea, et il voulut même en agrandir le projet et le faire servir à la navigation en même temps qu'à l'irrigation. Plusieurs essais demeurèrent infructueux; plusieurs plans, soumis à l'approbation des savants, furent rejetés. Ce fut enfin un chanoine de la cathédrale de Saragosse, don Ramon Pignatelli, homme savant et énergique, que l'on désigna pour diriger cette entreprise. Grâce à sa fermeté et à son ardeur, les travaux furent longtemps poursuivis avec persévérance. Un grand barrage fut établi sur l'Ebre, à peu de distance en aval de l'ancienne prise d'eau de Charles-Quint. On construisit au même endroit la *casa de compuertas* (maison des vannes), destinée, comme son nom l'indique, à laisser passage aux eaux qui devaient alimenter le canal. Les bouches sont au nombre de onze, et pourraient au besoin débiter en une heure 2 322 800 pieds cubes d'eau. Une écluse de 39 mètres de développement permit l'entrée du canal aux bateaux se dirigeant vers l'Ebre supérieur. Alentour on planta de charmantes promenades; on éleva une chapelle, de vastes magasins, et ce lieu, auparavant désert, devint en peu de temps un bourg populeux.

Le canal qui, d'après les projets de Pignatelli, était principalement destiné à mettre la Navarre en communication directe avec la mer Méditerranée, devait atteindre au bourg de Sastago, à 130 kilomètres de Saragosse. En cet endroit, l'Ebre peut être navigable jusqu'aux Alfaques; mais les travaux s'arrêtèrent à deux lieues au delà de Saragosse. Les successeurs de Pignatelli rencontrèrent un sol de faible résistance, très-perméable, et ils ne parvinrent pas à y asseoir des constructions assez solides pour résister à la pression des eaux. Le temps de la persévérance était d'ailleurs passé, et les fonds considérables mis d'abord à la disposition des ingénieurs du canal furent peu à peu détournés vers d'autres emplois. L'invasion de 1808 acheva de jeter le désordre dans l'entreprise : les travaux d'avancement

furent interrompus ; on se borna à entretenir tant bien que mal ce qui était déjà fait. Cependant les employés restèrent à leur poste ; on pourvut aux vacances comme si le canal eût été en pleine activité, et l'on dépensa, comme par le passé, le million de réaux (262 500 francs) annuellement payé par la province.

Les travaux d'art du canal d'Aragon sont nombreux. Outre l'écluse du *bocal*, il y en a neuf autres en trois groupes. De distance en distance on rencontre une *almenara*, ou écluse de chasse, destinée tant à répandre l'eau dans de nombreux canaux qu'à arroser le terrain compris entre le fleuve et le canal, et dont la largeur est constamment de 2 à 4 kilomètres. Les plus importants de ces travaux sont ceux qui ont été exécutés à Gallur, où le canal franchit une vallée de peu d'étendue, mais assez profonde, et au Jalon, qui coule quelquefois en torrent furieux. En cet endroit, le canal passe sur un pont aqueduc d'une grande élévation et d'une solidité éprouvée ; sa largeur, qui est ordinairement de 20m,80 environ, y est réduite à 11 mètres ; sa profondeur est de 2m,92 ; des bateaux d'une capacité de quatre-vingts tonneaux peuvent facilement y naviguer.

Au sud-est de Saragosse, le canal domine la ville, et se trouve presque au sommet d'une petite colline, le mont Torrero, lequel doit ce nom aux maisons de campagne (*torres*) qui le couvrent en partie. Là sont aussi de grands édifices habités par les employés du canal : on a aussi construit pour eux une vaste église. On devait, de plus, bâtir de vastes ateliers pour tous les corps d'états nécessaires à l'industrie de la navigation ; mais les espérances que l'on avait fondées sur la future activité du canal ne se sont point réalisées, et ce lieu est maintenant presque désert.

De l'autre côté de l'Èbre, sur la rive gauche, on avait commencé un autre canal ; on l'appelle le canal de Tauste. Il a été de même interrompu ; il s'arrête auprès d'Alagon, à moitié chemin à peu près de sa prise d'eau à Saragosse, après un parcours de 50 kilomètres environ.

Si regrettable que soit l'abandon de ces grandes entreprises, il faut reconnaître cependant qu'elles ont rendu de notables services, et que, même actuellement, elles ne sont pas inutiles. On peut estimer à 10 000 hectares la quantité de terrain rendue à l'agriculture par les irrigations que procurent les deux canaux. En 1794, le produit des concessions d'eau s'était élevé à la somme de 1 875 592 réaux (491 338 fr.) ; en 1819, il n'était plus que de 1 335 592 réaux ; maintenant il ne s'élève guère au-dessus de 1 200 000 réaux (315 000 francs). Ce résultat est faible sans doute, mais on doit faire entrer dans le compte des avantages la somme d'impôts que rapportent, sans en être obérés, les 10 000 hectares de terres fertilisées.

EXPLICATION DE QUELQUES SYMBOLES

ET ATTRIBUTS RELIGIEUX (1).

Abeilles. Force et douceur. On voit quelquefois une ruche d'abeilles près de saint Ambroise.

Agneau. Douceur. L'agneau est un des attributs de saint Jean-Baptiste et des saintes Agnès, Reine, Geneviève et Solange.

Aigle. Autorité, puissance, générosité ; vie contemplative, suivant saint Grégoire. Les combats d'aigles et de serpents paraissent signifier la lutte entre la nature et la grâce.

Ancre. Espérance.

Ane. Sobriété. Attribut de saint Antoine de Padoue, de sainte Austreberte et de saint Philibert.

Arbre. Arbre de la science du bien et du mal. — Arbre de Jessé, dont le tronc sort de la poitrine, de la bouche ou de la tête du saint patriarche (quatorzième, quinzième et seizième siècle). — Arbre de vie sur le bord du fleuve mystérieux qui sort du trône de Dieu (église de Vezelay). — Le bon arbre couvert de feuilles, de fruits et de lampes ; le mauvais arbre desséché (cathédrale d'Amiens). — L'arbre de saint Germain, auquel sont suspendues les têtes d'animaux tués à la chasse (église Saint-Germain d'Auxerre). — Arbre de saint Martin (Vezelay). — Arbre abattu par un évêque (légende de saint Boniface). — Homme suspendu à un arbre, Judas, Absalon.

Arc. Homme décochant une flèche contre un porc, emblème de l'impureté (portail de Saint-Agnan de Cosne).

Aspic. Génie du mal. « Tu fouleras aux pieds l'aspic et le basilic. »

Auréole. Réservée à Dieu ; accordée à Marie. Elle entoure souvent l'âme des saints (Lazare, à Saint-Sernin de Toulouse). Jamais le corps d'un saint n'est orné de l'auréole ou gloire.

Autel. On représente devant un *autel* : saint Étienne et saint Thomas Béket, immolés ; le roi Canut couché ; saint Charles Borromée à genoux, la corde au cou.

Autruche. Symbole satirique de la synagogue ; ne peut pas voler et abandonne ses œufs (grand portail de Saint-Étienne de Sens).

Balance. Justice.

Baleine. Bouche de l'enfer vomissant des flammes. Histoire de Jonas.

Barque. Attribut de Zabulon, de saint Pierre, de saint Aré, de saint Antonin.

Basilic. Génie du mal (douzième siècle).

Baton. L'architecture (on le voit sur les tombeaux des architectes). Jésus pèlerin ; Lazare à la porte du mauvais riche.

Bêche. Attribut de Tobie père et de saint Fiacre.

Bélier. Sacrifice d'Abraham.

Bénitier. Saint Pierre aux funérailles de Marie ; sainte Marguerite.

Berceau. Sibylle de Cumes, Moïse.

Biche. Timidité. — Attribut de saint Gilles, de saint Leu, de sainte Geneviève de Brabant.

Billot. Saint Fabien décapité.

Blé (Épi de). Symbole eucharistique. — Gerbe de blé donnée par Dieu à Adam, à la sortie du paradis terrestre (grand portail de Saint-Étienne de Bourges). — Attribut de sainte Fare.

Bœuf. La force. — Attribut de saint Luc.

Bouc. Impureté.

Bourdon. Attribut de Jésus pèlerin, de saint Jacques le Majeur et de saint Roch.

Bourse. Bourse ouverte, charité ; bourse fermée, avarice.

Bouteille. Attribut de saint Côme et saint Damien, médecins.

Branche d'arbre. Attribut d'Azer et de Nephtali (portail septentrional de Saint-Étienne de Sens).

Brebis. Douceur et charité. Jésus-Christ présente à Ève, après son péché, une brebis dont elle doit filer la laine (tableau des Catacombes).

Cadenas. Saint Jean Népomucène représenté avec un cadenas à la bouche. Secret de la confession.

Calice. Symbole eucharistique. La foi. Attribut de saint Richard, saint Thomas d'Aquin et sainte Barbe. Saint Jean l'Évangéliste tient un calice, duquel sort la mort sous la figure d'un dragon ailé. Sur les tombeaux, le calice indique la dignité sacerdotale.

(1) Extraits d'un vocabulaire explicatif des symboles et des attributs religieux publié par M. l'abbé Crosnier, chanoine de Nevers, à la suite d'une Iconographie chrétienne, dans le tome XIV du *Bulletin monumental*.

Camp. Issachar auprès d'un camp. Prophétie de Jacob.

Carré. Symbole de la terre. Les artistes du moyen âge donnent le nimbe carré aux êtres vivants.

Centaure. Force brute et vengeance.

Cercle. Image du ciel. Nimbe circulaire.

Cerf. Attribut de Nephtali (portail septentrional de Sens). —Cerf crucifère, attribut de saint Hubert.—Cerf se désaltérant à une fontaine, ou fuyant au sommet d'une montagne, symbole du chrétien fidèle.

Chaines. Saint Pierre ès Liens ; saint Léonard ; sibylle.

Chameau. Obéissance.

Chapelet. Saint Dominique, saint Antoine.

Chaudière. Saint Jean, saint Afre, saint Cyr, sainte Juliette, dans une chaudière. —Jérémie devant une chaudière enflammée.

Chêne. La force. — Saint Boniface abattant un chêne.

Cheval. Générosité, courage, quelquefois luxure. On représente à cheval saint Martin, saint Maurice, saint Georges, saint Victor, saint Léon ; saint Anastase attaché à la queue d'un cheval.

Chevalet. Instrument de supplice, saint Vincent et saint Barthélemy ; — de peinture, saint Luc.

Chien. Fidélité, paix, justice ; — grinçant des dents, emblème de l'envie. — Attribut du bon pasteur, de saint Roch, de saint Blaise, de saint Dominique. (Voy. *Globe.*)

Chimère. Ruse.

Cierge porté par la sainte Vierge, au jour de sa présentation au temple ; la sibylle libyque, sainte Geneviève, portent aussi quelquefois un cierge qu'un démon cherche à éteindre.

Cigogne. Piété filiale.

Clef. Saint Pierre.

Cœur enflammé. Charité. Symbole de saint Augustin, de sainte Thérèse, et de sainte Françoise de Chantal.

Colimaçon. Peut-être la prudence.

Colombe. Innocence, douceur, simplicité chrétienne. — Sept colombes en cercle indiquent les sept dons du Saint-Esprit ; — quelquefois figurent les âmes des justes. — Colombes becquetant des raisins ou un calice, emblème eucharistique. — Colombe avec queue de serpent portant un œil à son extrémité, union de la simplicité et de la vigilance.

Colonne. La force.

Coq. Vigilance. — Attribut de saint Pierre.

Corbeau. Attribut de saint Paul ermite.

Cordonnier. Saint Crépin et saint Crépinien.

Corne. Force.

Couleuvre. Attribut de Dan. Prophétie de Jacob.

Coupe. Tempérance. — Avec bouteille, intempérance.

Couronne de fleurs. Symbole de la victoire.—Sainte Ursule et ses compagnes, sainte Rose de Lima, sont couronnées de roses.— Sainte Élisabeth de Hongrie est quelquefois représentée avec trois couronnes de fleurs.

Couronne royale. Puissance, persévérance.

Couteau. Saint Barthélemy.

Crapaud. Impureté.

Crèche. Jésus. Voy. *Berceau.*

Crosse. Volute tournée en dehors, attribut des évêques ; — volute tournée en dedans, attribut des abbés.

Croix en *tau*. Attribut de saint Antoine et de saint Philippe apôtre ; — arc triomphal, de saint Barthélemy ; — pascale, de saint Jean-Baptiste et de la sibylle helles-pontique ; — en sautoir, de saint André ; — de passion, sainte Hélène ; — à deux traverses, attribut des archevêques ; — à trois traverses, attribut de la papauté.

Dauphin. Symbole de baptême.

Dents. Sainte Apolline, à laquelle on brise les dents.

Dragon. Le démon.

Église. Attribut des fondateurs d'ordres et d'églises ; — attribut des architectes ; — de Benjamin (portail septentrional de Sens).

Éléphant. La force.

Enclume. Attribut de saint Éloi.

Enfant sur les bras d'un évêque, légende de saint Brice ; — sur les épaules d'un géant, légende de saint Christophe. — Trois enfants dans une cuve, légende de saint Nicolas.

Épée. Voy. *Glaive.*

Épines. Saint Marc traîné à travers les épines. — Couronne d'épines à la main de la sibylle delphique.

Équerre. Attribut de saint Thomas, patron des architectes ; quelquefois de saint Matthieu.

Escalier. Saint Alexis couché sur ou sous un escalier.

Flèche. Saint Sébastien, sainte Christine.

Fleurs. Emblème de la vertu. —Ange tenant à la main des disques timbrés d'une fleur (grand portail de Saint-Étienne de Sens). — Sainte Dorothée tient d'une main une fleur, et de l'autre une épée. — Couronne de fleurs de la sibylle cimmérienne.

Fleuve. Saint Antonin debout dans une barque sur un fleuve ; — saint Aré, évêque, couché dans une barque sur un fleuve ; — les quatre fleuves du paradis jaillissant sous les pieds du Sauveur.

Fouet. Attribut de saint Ambroise.

Fuseau. Voy. *Quenouille.*

Gant ou main. Attribut de la sibylle tiburtine, qui a prédit les soufflets que devait recevoir Jésus-Christ.

Géant. Saint Christophe.

Glaive. Force et justice. — Attribut des sibylles Europa et Érythrée. — La Peur jetant un glaive. — Le Désespoir se perçant le cœur.

Globe. Attribut des deux personnes divines ; — de saint Michel. — Globe sur lequel court un chien armé d'une torche enflammée, attribut de saint Dominique.

Goupillon. Saint Pierre, sainte Marguerite.

Griffon. La ruse.

Gril. Saint Laurent.

Guerrier. Saint Michel, saint Maurice, saint Martin, saint Georges, saint Victor ; Gad.

Hachette. Saint Matthieu.

Harpe. David, sainte Cécile, les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse.

Héliotrope. Saint Jean l'Évangéliste est représenté quelquefois avec un héliotrope sur la tête.

Hibou. Incrédulité.

La suite à une autre livraison.

PRADIER.

Jean-Jacques Pradier est né à Genève en 1790. Il est peut-être le seul sculpteur qui ait eu pour lieu de naissance un pays de hautes montagnes : il semble que la vue de ces colosses de granit et de leurs beautés sublimes ne soit pas de nature à encourager le statuaire à tailler ses petits blocs de marbre, à produire ses effets délicats ; si grande que soit d'ailleurs sa manière, ses œuvres ne peuvent paraître que mesquines devant les Alpes ou les Pyrénées. Mais Pradier ne fut Genévois que de naissance, comme il n'eut d'autre similitude avec Rousseau que de porter les mêmes prénoms. Il était encore enfant lorsque la Suisse fut réunie à la France. Ses parents voulaient en faire un graveur ; son instinct le dirigea autrement ; et M. Denon, ayant vu à l'école municipale de Genève l'intéressant néophyte, augura bien de son avenir : il l'emmena et le plaça dans l'atelier de Lemot. Celui-ci était habile à tailler la pierre : il connaissait parfaitement son métier, pratiquait avec beaucoup d'adresse,

mais avait peu du sentiment de l'idéal. Fort sur les accessoires, la poésie, le principal, lui manquait.

Outre son maître direct, Pradier eut deux autres guides, dont l'influence sur lui fut très-énergique. La grâce de Prudhon, peindre longtemps méconnu, et les statuettes de Chlodion, séduisaient son esprit. Ces derniers représentants de l'art coquet et peu scrupuleux du dix-huitième siècle l'attiraient loin de David, dans les boudoirs du temps de



Pradier.— Dessin de Chevignard.

Louis XV, et lui léguaient la tradition des molles attitudes, des scènes énervantes. Par le caractère de ses œuvres, Pradier unit notre époque aux cent années précédentes.

Vers la fin de l'empire, en 1812, il concourut pour le grand prix de Rome, et obtint une mention honorable qui l'exempta de prendre part aux sanglants triomphes de cette époque. L'année suivante, le jeune artiste éclipsa tous ses rivaux : le programme du concours était *Ulysse et Neoptolème dans l'île de Lemnos*. Pradier partit donc pour l'Italie, pour ce grand musée dont il souhaitait avidement contempler les merveilles. Ce qui le frappa le plus au delà des Alpes, ce furent les œuvres de l'art antique et celles de Lucca della Robbia. Le dix-huitième siècle et l'empire admiraient exclusivement les Grecs et les Romains : il hérita de leur enthousiasme sans prendre la peine de se former une opinion. La mythologie n'avait pas de plus ardent prôneur;

il ne rêvait que de Jupiter et de Bacchus, de Neptune et d'Amphitrite, de Vénus, de l'Amour et des Grâces; il prétendait même avoir découvert une explication nouvelle de ces dieux symboliques et de leur histoire surannée. Il étudia, en conséquence, avec passion, les statues que nous ont laissées les princes de l'art païen. Il demeura froid devant les austères travaux de Michel-Ange ; son âme ne pouvait s'élever jusqu'au monde héroïque habité par l'imagination puissante du sculpteur florentin. Le naturel exquis, la grâce infaillible de Lucca della Robbia, lui convenaient mieux. Il dessina donc toutes les terres cuites de ce maître charmant que renferme la capitale de la Toscane.

A cette époque, l'étude, il faut le croire, absorbait complétement Pradier, car il ne fut pas fécond pendant son séjour en Italie. Une tête d'Orphée, quelques plâtres dont il fit plus tard usage, composèrent la totalité de ses productions. Il ne débuta réellement qu'au salon de 1817, où il exposa deux ouvrages en marbre, l'un représentant une nymphe, l'autre un centaure et une bacchante : l'inspiration lui était venue par la mythologie. Une nouvelle ère commençait alors pour la littérature et l'art français : la nation, qui avait si longtemps oublié, répudié ses origines, les étudiait, les recherchait avec un enthousiasme poétique.

Pradier avait un mérite supérieur : d'une part, il connaissait à fond l'anatomie; de l'autre, il savait assouplir le marbre et lui donner l'apparence de la chair; il possédait d'ailleurs un sentiment très-vif de la grâce, de la beauté féminine, que son savoir et son adresse lui permettaient d'ex-



Sapho, dernière statue de Pradier. — Dessin de Chevignard.

primer complétement. Il avait donc en lui l'étoffe d'un grand sculpteur, car, pour briller dans les arts, pour s'y conquérir une place glorieuse, il suffit de porter une ou deux qualités à un très-haut point d'excellence. La critique doit dire ce qui manque à un homme, doit le comparer avec l'idéal absolu de la perfection pour le juger d'une manière scientifique : la multitude, l'histoire même, ne sont pas si rigoureuses. Elles s'occupent presque uniquement des beautés, sans faire attention aux défauts. Séduit par le charme réel d'un ouvrage, le public ne veut pas voir autre chose ; il craindrait de troubler son plaisir. Pradier possédait quelques-uns des dons qui l'impressionnent; le succès lui fut conséquemment fidèle pendant toute sa vie.

En 1827, l'Institut lui ouvrit ses portes. Cette année même, il avait mis au jour le Prométhée que l'on voit dans le jardin des Tuileries. C'est un morceau d'un travail fort remarquable : le torse, les bras, les jambes, sont exécutés avec un soin minutieux et une rare habileté de ciseau ; mais, malgré la plaie ouverte au flanc du proscrit sublime, malgré la contraction de ses muscles, la statue manque de vie et de sens ; la figure est d'une lourdeur prosaïque. Prométhée regarde le ciel, mais non point pour maudire son persécuteur ; il semble n'examiner que l'atmosphère. Le Phidias placé dans le même jardin devrait exprimer l'élévation des sentiments, la force de l'intelligence et le noble plaisir de la création ; il fallait que ce marbre fît songer à la Minerve d'Athènes, au Jupiter Olympien, aux statues et aux métopes du Parthénon. Il n'en est rien. L'image d'un artiste qui drapait si bien ses figures est d'ailleurs drapée de la façon la plus malheureuse

Les statues de Pradier ont les mêmes caractères que ses statuettes; elles ont autant de grâce et aussi peu d'élévation; elles ne s'en distinguent que par leurs dimensions. Phryné, la Poésie légère, que plusieurs artistes regardent comme ses meilleurs morceaux, ne demandent qu'à être réduites pour se trouver en parfaite harmonie avec sa collection de petits plâtres. On peut aussi se demander si la Tragédie et la Comédie de la fontaine Molière ont la noblesse du style monumental, l'élévation que réclamait le génie du grand homme, si elles offrent des images symboliques de son théâtre, où tant de raison se mêle à tant de délicatesse, où le rire voile tant de secrètes douleurs !

En 1842, on a placé dans l'église de la Madeleine un groupe de Pradier représentant le Mariage de la Vierge. Les qualités de l'artiste convenaient mal à un sujet aussi sérieux.

Outre les ouvrages que nous venons de citer, Pradier en exécuta une foule d'autres. On formerait avec ses marbres toute une galerie mythologique. Les curieux y verraient la Nymphe blessée qui est au Palais-Royal, une Vénus à la conque, une Vénus à la coquille, la Vénus au papillon qui orne le Luxembourg, les trois Grâces, Psyché, Chloris, Nyssia, le Printemps, le Satyre et la Nymphe, Anacréon et l'Amour, l'Amour et Vénus, trois Sapho, dont la plus récente fut sa dernière production. Bien des morceaux que je passe y figureraient encore. Pour ses statuettes, ce serait une longue tâche que de les compter.

Le vendredi 5 juin 1852, Pradier se promenait à Bougival, entouré d'amis et d'élèves, lorsqu'il tomba sans connaissance. On lui donna des soins inutiles : une apoplexie foudroyante venait de terminer ses jours. L'homme aux riantes idées, aux voluptueuses conceptions, mourut ainsi sans connaître les angoisses de la mort.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 54, 58.

§ 10 (suite).

Soit honte, soit ressentiment, soit embarras d'un remords qui hésitait à s'avouer, il garda le silence pendant toute la route Ce fut seulement lorsque nous nous retrouvâmes seuls chez lui qu'il essaya une explication. Je l'interrompis dès les premiers mots.

— Nous parlerons de cela plus tard, lui dis-je; dans ce moment, ni vous ni moi ne sommes en état de traiter une pareille question; je vous demande seulement de me faire la note exacte de ce que vous devez, avec les noms et les adresses des créanciers.

Il ne fit aucune observation, et s'assit devant son bureau tandis que je repassais dans la première pièce où j'attendis. Il m'y rejoignit bientôt avec la liste que je lui avais demandée; non-seulement le chiffre de chaque dette était indiqué, mais par un dernier trait de cette audace qui le poussait aux dernières limites de toute chose, il en avait fait le total. C'était à peu de chose près la somme indiquée dans la lettre de M. Duroc. Je lui demandai s'il n'oubliait rien; il me l'affirma.

— Alors, repris-je, vous allez me suivre aux adresses indiquées.

Le fiacre nous attendait; nous commençâmes par les créanciers les plus voisins. Je payai partout sans réclamations. Léon n'en pouvait croire ses yeux, et je vis qu'à mesure que nous avancions dans ce ruineux pèlerinage, la honte et le remords gonflaient de plus en plus son cœur; enfin, lorsque nous rentrâmes en voiture après notre dernière visite, et qu'il me vit refermer en silence mon portefeuille vide, l'émotion l'emporta, il tomba à mes pieds en demandant grâce à travers ses sanglots. Je posai les deux mains sur sa tête qu'il appuyait à mes genoux.

— Je vous remercie de ces pleurs, Léon, lui dis-je; c'est la seule joie que je pouvais attendre dans ce moment; ils me prouvent que vous vous repentez. J'ai fait tout ce que je pouvais pour vous sauver, le reste dépend de Dieu et de votre volonté. Réunissez tout ce qui vous appartient pendant que je vais régler avec votre propriétaire; nous repartons ce soir pour le pays et je vous emmène.

Il se hâta d'obéir, et quelques heures après nous étions en route.

Le voyage se fit silencieusement, mais dans les meilleurs rapports. J'étais grave et triste, Léon honteux et attendri. Pour la première fois son orgueil avait fléchi; il se condamnait lui-même sans récriminations, sans arrière-pensées; il était loyalement descendu au fond de son indignité et y restait exposé à tous les yeux comme Job sur son fumier. Ce caractère hautain et volontaire, brisé par la douceur, avait compris que sa réhabilitation était désormais dans le repentir; il avait soif d'humilité.

Ce fut bien autre chose quand Marcelle et sa sœur l'accueillirent au logis par leurs caresses mêlées de larmes. Pas une voix ne s'éleva pour lui demander compte; mais le reproche était dans les longs silences, dans les soupirs étouffés, dans les témoignages de tendresse même qui avaient quelque chose de douloureux et de suppliant; on sentait qu'un malheur pesait sur la famille, et que nous portions tous un grand deuil dans le cœur.

Dès le lendemain de son retour, j'avais obtenu l'entrée de Léon chez un des négociants les mieux famés; ses tristes folies étaient restées un secret; nous n'avions rien dit à la tante Roubert elle-même, qui s'abstint de toute question. Mais elle devina une partie de la vérité à la réforme sévère qu'il fallut introduire dans notre ménage. J'avais vendu le cabriolet, et mes courses se faisaient à cheval par tous les temps; Marcelle eut une servante de moins; nous sous-louâmes notre jardin; Claire se passa de couturière et tira profit de ses broderies. La table devint également plus frugale; on supprima le café, on renonça au vin. Tout cela s'était fait par une sorte de convention tacite et sans qu'un mot en rappelât jamais le motif; mais Léon voyait et comprenait : lui seul semblait ne pouvoir se résigner; plus on se montrait affectueux et oublieux du passé, plus il baissait la tête. Notre abnégation l'oppressait.

Sa fougue opiniâtre avait fait place à une condescendance et à une docilité sombres; on sentait la lutte d'une nature qui se dompte avec effort. Sa voix était trop calme pour ne pas être contenue, ses soumissions trop empressées pour ne pas révéler le parti pris. Une ferme volonté avait évidemment usurpé l'autorité absolue sur cette âme et y tenait toutes les passions muselées.

Je suivais avec une inquiétude curieuse cette révolution intérieure dont le résultat me paraissait encore incertain. L'énergie même de l'effort me prouvait l'énergie de la résistance. A voir la rudesse de Léon envers lui-même, on devinait combien il se craignait encore. Son cœur était plein d'ennemis qu'il tenait immobiles et muets sous le genou de sa volonté, trop sûr qu'au premier mouvement tout allait s'insurger.

Mais aurait-il la force de persister dans une pareille surveillance? Sa résolution ne faiblirait-elle pas à la longue? Assistions-nous aux dernières résistances ou aux premières victoires? Était-ce l'adieu d'une conscience un instant réveillée, ou l'aurore d'une sérieuse régénération? Je n'osais moi-même décider! Il y avait par instant chez Léon des retours rapides et saisissants de ses anciens instincts: c'étaient comme des coups de tonnerre aussitôt apaisés; mais ils prouvaient qu'un orage sommeillait toujours derrière le bleu trompeur de ce ciel paisible.

Le temps s'écoula pourtant sans que nos craintes parussent devoir se réaliser. Ces derniers mois avaient semblé des années pour Léon. Entré par la porte de la jeunesse dans la fournaise ardente qu'il venait de traverser, il en sortait par celle de la maturité. Un peu de tristesse lui était seulement restée de cette épreuve suprême; on eût dit un condamné échappé à la mort, et qui garde encore quelque temps la pâleur de sa grande épouvante.

Du reste, son nouveau patron se louait beaucoup de son intelligence, de son activité, et ne doutait point de sa réussite.

Il lui avait permis de se lier avec un neveu élevé chez lui comme son propre fils, et qu'il devait associer un jour à sa maison. Raymond s'était pris d'une sincère amitié pour son compagnon de travail, et ne tarda pas à nous visiter, d'abord toutes les semaines, puis tous les jours. Plus vieux que Léon de quelques années, il s'était surtout senti attiré vers lui par le charme des contrastes : timide, il admirait sa hardiesse; irrésolu, il s'appuyait sur sa volonté; sa nature se complétait par celle de son ami; chacun d'eux trouvait dans l'autre ce qui lui manquait.

Marcelle et moi, nous nous réjouîmes d'une liaison qui donnait un point d'attache aux bonnes résolutions de notre fils et l'ancrait dans l'ordre et le travail. M. Raymond, accueilli avec cordialité, s'en montra chaque jour plus reconnaissant; il ne quittait plus Léon, qui ne nous quittait guère, si bien que notre maison était devenue la sienne : il assistait à nos veillées, écoutait les lectures ou faisait de la musique avec Claire.

Cette intimité s'était établie si naturellement, nous y trouvions tant de douceur et de sécurité, qu'aucun de nous n'avait songé à en prendre ombrage; la tante Roubert seule nous semblait recevoir M. Raymond avec une sorte d'impatience inquiète.

Un soir que Léon et lui s'étaient fait attendre, Claire tressaillit tout à coup en entendant monter l'escalier, et s'écria que c'était lui!

— Qui, lui? demanda la tante Roubert.

— Eh bien, M. Raymond, répliqua-t-elle.

— Comment le sais-tu?

— J'en suis sûre, j'ai reconnu son pas : écoutez plutôt; Médor ne dit rien!

Et pour s'assurer qu'elle avait deviné juste, elle courut à la rencontre des arrivants

Mme Roubert nous regarda en secouant la tête.

— Avez-vous entendu? demanda-t-elle.

— Sans doute, répliquai-je.

— Et vous n'avez pas compris?

— Quoi donc? demanda Marcelle.

— Quoi! répéta Mme Roubert, eh! ma chère, une chose que tu devrais savoir, c'est que dans une maison où il y a une fille à marier, il n'est pas bon de recevoir un jeune homme assez souvent pour qu'on reconnaisse son pas et qu'il ne fasse plus aboyer le chien.

La suite à une autre livraison.

LA PREMIÈRE LUNETTE D'APPROCHE VUE A PARIS.

On lit dans le journal de Pierre l'Estoile, à l'an 1609 :

« Le jeudi 30 d'avril, ayant passé sur le pont Marchand (1), je me suis arrêté chez un lunettier qui montroit à plusieurs personnes des lunettes d'une nouvelle invention et usage. Ces lunettes sont composées d'un tuyau long d'environ un pied; à chaque bout, il y a un verre, mais différents l'un de l'autre; elles servent pour voir distinctement les objets éloignés qu'on ne voit que très-confusément. On approche cette lunette d'un œil et on ferme l'autre, et regardant l'objet qu'on veut connoître, il paroît s'approcher et on le voit distinctement, en sorte qu'on reconnoît une personne de demi-lieue. On m'a dit qu'on en devoit l'invention à un lunettier de Middelbourg en Zélande, et que l'année dernière il en avoit fait présent de deux au prince Maurice, avec lesquelles on voyoit clairement les objets éloignés de trois ou quatre lieues. Ce prince les envoya au conseil des Provinces-Unies, qui en récompense donna à l'inventeur trois cents écus, à condition qu'il n'apprendroit à personne la manière d'en faire de semblables. »

(1) Ce pont a été remplacé depuis par le pont au Change. Il avait porté anciennement le nom de Grand-Pont. Il était couvert de maisons

SCEAU DU PRIEURÉ DE BOXGROVE.

Nous avons emprunté le dessin de ce sceau au tome XXVII de la collection des Mémoires de la Société des antiquaires de Londres, connue sous le nom d'*Archæologia*.

Ce monument de l'art de la fin du treizième siècle est intéressant sous plusieurs rapports. Le travail est élégant et fin; la légende du contre-sceau est remarquable par la recherche de la pensée; enfin, la fabrication de cette matrice de sceau se distingue par une singularité que nous expliquerons après avoir donné quelques détails sur le prieuré de Boxgrove.

Ce prieuré, de l'ordre de Saint-Benoît, était placé sous l'invocation de la vierge Marie et de saint Blaise; sa fondation remontait au règne de Henri Ier, et c'était une dépendance d'un monastère situé en Normandie. Il fut supprimé, comme tous les autres établissements religieux de l'Angleterre, par Henri VIII, qui en donna les immeubles à un des seigneurs de sa cour. Le nom de ce monastère (Bosquet de Buis) est composé de deux mots : *box*, buis, en latin *buxus*, et *grave*, bois ou bosquet. On a écrit d'abord Boxgrave; dans le fameux *Monasticon* de Dugdale on lit Boxgrave comme dans la légende de notre sceau; mais on écrit maintenant Boxgrove, le vieux mot saxon *grave* ayant fini par devenir *grove*, qui signifie en anglais bosquet. Cette transformation n'étonnera pas ceux qui savent combien la prononciation de l'*a* et celle de l'*o* sont voisines dans certains mots anglais.

La forme de ce sceau est ovale ou en *vessie de poisson;* c'était la forme consacrée des sceaux ecclésiastiques; peut-être cet usage vient-il de ce que le *poisson* est un des symboles de Jésus-Christ que l'on voit le plus souvent représentés sur les sarcophages dans les catacombes; la raison un peu bizarre du choix de ce symbole est que le mot *ichthus*, en grec poisson, présente les initiales du Seigneur : l'*i* (*iota*) est pour *Jesous*, le *chi* pour *Christos*, le *th* (*theta*) pour *Théou*, l'*u* (*upsilon*) pour *Uios*, l's (*sigma*) pour *Sôter* (Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur).

Sur le sceau A est représenté le portail d'un monastère, sans doute Boxgrove; en haut, dans un trèfle, le buste de Jésus-Christ donnant la bénédiction; plus bas, l'ange Gabriel et la vierge Marie, c'est-à-dire l'annonciation; à droite et à gauche, dans de petites niches, deux moines agenouillés en prières; enfin, à la pointe du sceau, dans une rosace, le buste de saint Blaise, évêque. La légende est en latin, suivant l'usage; nous complétons les abréviations qu'on remarquera sur le dessin : SIGILLUM ECCLESIE SANCTE MARIE SANCTIQUE BLASII DE BOXGRAVA (Sceau de l'église de sainte Marie et de saint Blaise de Boxgrave).

Sur le contre-sceau B, on voit la Vierge assise sur un trône sans dossier, nimbée et la tête ceinte d'une couronne royale, tenant sur ses genoux l'enfant Jésus; de la main droite elle porte une fleur de lis. Le trône de la Vierge est placé entre deux arbres sur chacun desquels est posé un oiseau; ces arbres, cette fleur de lis, ces oiseaux, avaient un sens mystique. On remarquera la noblesse et la beauté singulière de la figure de la Vierge. Cette époque (fin du treizième siècle) est celle d'un très-grand développement de l'art religieux, particulièrement en Angleterre. La légende du contre-sceau, qui forme deux vers léonins, est moins simple que celle du sceau; elle fait allusion au nom du prieuré, et c'est ce que ne paraît pas avoir remarqué sir Frederick Madden, qui a le premier fait connaître ce curieux monu-

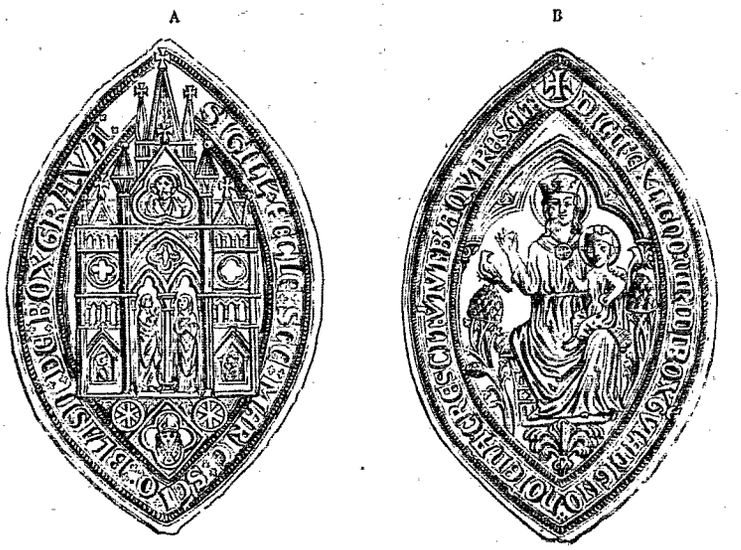
ment dans l'*Archæologia*, car il n'a pas même donné le sens de ces deux vers, dont les hémistiches riment ensemble :

DICITUR EX LIGNO VIRIDI BOXGRAVIA DIGNO
NOMINE NAM CRESCIT VIRTUTIBUS ATQUE VIRESCIT.

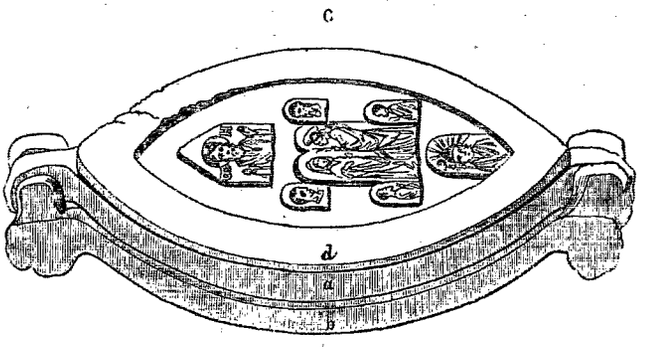
C'est à bon droit que Boxgrave tire son nom d'un bois vert, car il croît en réputation, en vertus et en vigueur.

Le buis est au nombre des arbres verts, c'est-à-dire qui ne perdent jamais leur feuillage.

Il nous reste à expliquer le mode de fabrication tout particulier de ce sceau. Ordinairement le type des sceaux est, comme celui de nos cachets modernes, imprimé sur une couche de cire; mais vers la fin du treizième siècle, soit pour rendre la falsification de leurs sceaux plus difficile, soit afin d'obtenir un effet plus pittoresque, quelques monastères voulurent que les figures fussent placées dans des niches matériellement creusées : ainsi, par exemple, on voulait qu'il y eût un espace vide derrière la colonnette qui sépare l'ange Gabriel de la Vierge, ainsi que dans le trèfle où paraît Jésus-Christ; en un mot, que les figures fussent toutes placées sur une autre couche de cire que les compartiments d'architecture. Nous avons pu voir l'empreinte d'un sceau fabriqué ainsi (celui de Southwick), et l'effet est assez original; mais c'était un travail d'adresse que de tirer des empreintes semblables : aussi cet usage ne se multiplia-t-il guère et fut-il bientôt abandonné. La matrice que nous donnons, figure C, avait été disposée dans le but d'obtenir un résultat de ce genre; mais on peut croire, en la comparant avec les figures A et B, que ce projet n'eût pas de suite. En effet, les différences sont frappantes : on voit au-dessus du buste du Christ les lettres *alpha* et *oméga*, qui signifiaient que Dieu est la fin et le commencement de toutes choses; ces lettres ne se trouvent pas sur la figure A. Nous



Sceau du Prieuré de Boxgrove.



Moule du sceau.

n'insisterons pas sur les autres variantes; il suffit que le lecteur comprenne ce que voulaient obtenir ceux qui ordonnaient de pareils sceaux. Évidemment la planche de bronze *d* n'a pas servi à donner les empreintes A et B; elles proviennent des deux autres marquées sur notre dessin *a* et *b*.

On plaçait sur les tranches de ces sceaux à jour une légende, parce que la cire était beaucoup plus épaisse que pour les sceaux ordinaires. Cette légende était gravée, en creux bien entendu, sur une lame de bronze. Celle du sceau de Boxgrave se compose encore de deux vers léonins :

QUI TRANSMISIT AVE BOXGRAVAM LIBERET A VE (1)
JUDICIUMQUE GRAVE NON SENTIAT IMMO SUAVE.

(1) Pour *a væ*.

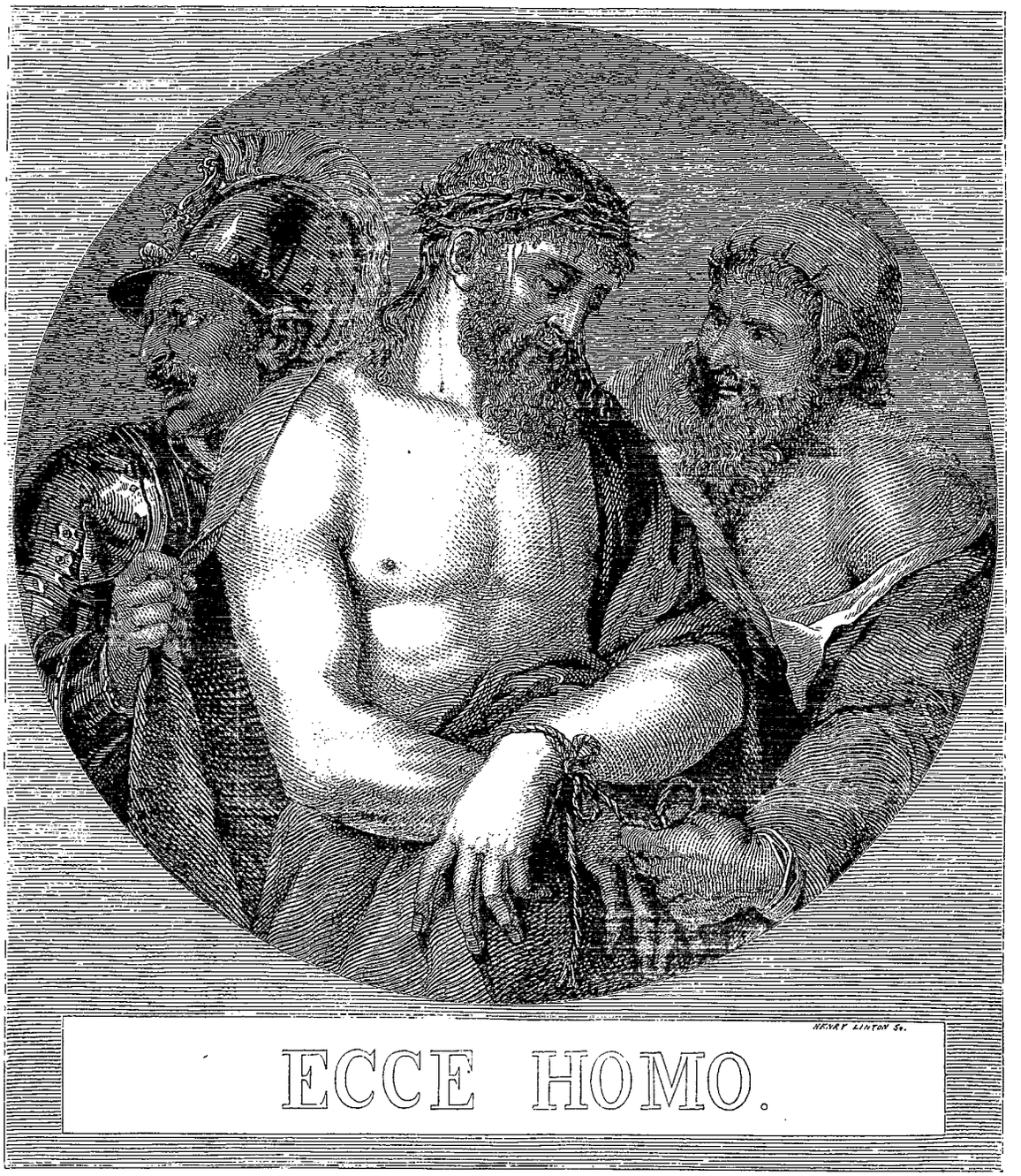
Que celui qui a salué la Vierge délivre Boxgrave du mal!
Que le monastère ne soit pas jugé sévèrement, mais avec indulgence!

Les poëtes du treizième siècle aimaient, comme on voit, à jouer sur les mots. Ces vers font allusion à la salutation de la Vierge représentée sur le sceau, et au nom du prieuré dont la seconde partie, *grave*, est placée au premier hémistiche du second vers pour rimer avec *suave*.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

MUSÉE DU LOUVRE. — PEINTURE.



Musée du Louvre. — Tableau attribué au Titien. — Hauteur et largeur, 1m,14. — Dessin d'Anelay.

Ce tableau fait partie de la galerie du Louvre. Les figures vues à mi-corps sont de grandeur naturelle. La draperie du Christ et le bonnet du bourreau sont rouges ; la crinière sur le casque du soldat est blanche. Le peintre avait sans doute à remplir une surface restreinte dans un espace élevé et peu éclairé : il a dû faire rayonner la lumière à partir du centre et l'éteindre par gradations en approchant de la circonférence ; s'il l'eût portée dans la partie supérieure, sa composition, vue d'en bas, eût paru coupée en deux moitiés, dont l'inférieure eût été privée de tout effet et perdue en quelque sorte pour le regard. En tenant compte de ces conditions imposées à l'artiste, on s'explique comment la poitrine et les bras de la figure principale sont ce qui attire tout d'abord le regard. C'est ce qui se serait également produit dans la nature, si le Christ eût été exposé en spectacle au peuple dans une ouverture circulaire, et le peintre a dû supposer qu'il en avait été ainsi pour tirer le meilleur parti possible de la surface dont il avait à disposer. Cette hypothèse nous paraît admissible, d'un côté parce que la forme circulaire est trop peu favorable pour qu'on l'adopte sans nécessité, d'un autre côté parce que les exemples de peintures conçues d'après ce système et décorant des intervalles de fenêtres, près des frises ou à la naissance des voussures, ne sont point rares dans les monuments religieux. Les figures, quoiqu'elles soient presque dans la demi-teinte, ne sont point d'ailleurs négligées, et le caractère que l'artiste

a voulu imprimer à chacune d'elles n'a rien d'obscur. On lit parfaitement sur les traits du Christ une résignation douloureuse ; sur ceux du bourreau, une expression commune, effrontée, dure et railleuse : ce personnage tient un bout de corde qu'il vient de nouer aux poignets du Christ ; c'est le signe de son métier. Le soldat est grossier : il découvre impudemment le corps du patient sublime, et crie d'une voix brutale, que l'on croit entendre, la devise impie : « Voici l'homme ! » *(Ecce homo !)* On voit qu'il exécute une manœuvre ; son métier est d'obéir, non de comprendre. La seule critique sérieuse que l'on ne puisse épargner à cette peinture, est que, dans le personnage du Christ, l'idée de la force physique prédomine beaucoup trop sur celle de la force morale : les muscles vigoureux de ce cou, de ces bras, de ce torse, ce modèle si puissant qui resplendit sous une si riche clarté, sembleraient convenir mieux à une divinité païenne, au fils d'Alcmène et de Jupiter, qu'au dieu spiritualiste des chrétiens. La large barbe noire qui encadre et voile une grande partie du visage ajoute encore à l'impression matérielle, et montre que le peintre n'a point tenu à se ménager les moyens d'émouvoir par l'étude sérieuse de l'humiliation volontaire et sublime de l'Homme-Dieu. Pour tout dire, on sent la touche d'un pinceau quelque peu païen, et l'on sait que si Titien et son école penchaient vers un excès, ce n'était assurément point celui du spiritualisme.

Du reste, on ne connaît point l'auteur de ce tableau. Dans le catalogue des peintures du Louvre, rédigé en 1849, nous lisons la note suivante : « On a quelquefois attribué cet ouvrage à Pâris Bordone et surtout à Schiavone. Le père Dan *(Trésor des merveilles de Fontainebleau)* cite une peinture de Bordone représentant un « Christ avec Pilate et un » Juif qui tient Notre-Seigneur lié, » qui pourrait bien être le tableau inscrit sous ce numéro. » Ajoutons qu'on pourrait attribuer cette peinture à Bonifazio ou à Calcar, sans s'écarter davantage des probabilités. Ces artistes, qui appartiennent à l'école vénitienne du seizième siècle, de même que Pâris Bordone et Schiavone, ont laissé des œuvres qu'il serait impossible de distinguer de celles du Titien, si elles n'étaient signées ou si l'on ne connaissait parfaitement leur tradition. En général, on est porté à supposer une trop grande distance entre les peintres du premier rang et ceux du second. Titien n'a point fait d'œuvre supérieure au « Pêcheur présentant l'anneau au doge, » tableau de Bordone qui a appartenu au Musée du Louvre et que l'on voit aujourd'hui à l'Académie des beaux-arts de Venise, ni à ce fier portrait d'homme à barbe rousse attribué à Calcar, et qui est un des plus beaux ornements de notre Musée. Quelquefois entre le chef d'une école et ceux qui le suivent immédiatement, ce qui fait la différence est moins une supériorité de génie très-prononcée qu'une plus grande fécondité, un talent plus égal, plus soutenu, et une plus longue carrière.

SAC A CHARBON.

Dans le ciel austral, à l'est de la Croix du sud, on voit une tache sombre qui a la forme d'un cône ou plutôt d'une poire, et qui occupe huit degrés en longueur et cinq degrés en largeur.

Que peut être cet immense espace ténébreux ? comment l'expliquer ?

Quelles fables ingénieuses eût inspirées aux anciens la découverte de cette vaste brèche dans leur ciel de cristal ! Quel beau nom poétique lui eût trouvé la muse d'Homère ou celle d'Hésiode !

Ce sont les Anglais qui ont eu l'honneur de donner un nom à cette noire région des champs célestes : ils l'ont appelée Sac à charbon *(coal-bag)* ; métaphore naturelle dans un pays de houille.

William Herschel a désigné sous un nom moins terrestre les espaces complétement vides d'étoiles qu'il a observés dans le Scorpion et dans Ophiucus : il les a appelés, avec une certaine grandeur, des « ouvertures dans les cieux » *(openings in the heavens)*.

La science n'ose pas encore enseigner ce que nous devons penser de ce Sac à charbon.

Provisoirement on s'en tient, mais avec beaucoup d'hésitation et de réserve, à l'hypothèse de notre célèbre astronome la Caille : « Cette apparence d'un noir foncé dans la partie orientale de la Croix du sud, qui frappe la vue de tous ceux qui regardent le ciel austral, est causée par la vivacité de la blancheur de la voie lactée, qui renferme l'espace noir et l'entoure de tous côtés (1). »

Le Sac à charbon n'est pas entièrement vide d'étoiles : une seule, de 6e ou de 7e grandeur, y est visible à l'œil nu ; mais les étoiles télescopiques de 11e, 12e et 13e grandeur y sont nombreuses.

M. de Humboldt paraît disposé à croire que l'effet de contraste ne rend pas suffisamment compte du phénomène ; que les couches d'étoiles superposées étant moins épaisses, et les plus éloignées échappant à nos instruments optiques, la région du Sac à charbon et celles observées par William Herschel peuvent bien être réellement « de vastes trous par lesquels nos regards plongent dans les espaces les plus reculés de l'univers. »

Dieu a placé la nature aux côtés de l'homme comme une amie qui reste toujours près de lui pour le guider et le consoler dans la vie, comme un génie protecteur qui conduit l'individu, ainsi que toute l'espèce, à une harmonieuse unité avec soi-même. La terre, comme planète, est le sein maternel qui porte toute la race ; la nature éveille l'homme du sommeil où il reposerait sans conscience de lui-même, l'inspire, et entretient ainsi dans l'humanité la force et la vie.

RITTER, *Géographie générale et comparée*.

DE NICE A MONACO.

MONUMENT ROMAIN DE LA TURBIE.

A M. le Rédacteur du MAGASIN PITTORESQUE.

Deuxième lettre. — Voy. p. 44.

La Turbie est un des points intéressants de ce territoire ambigu et controversé. C'est à partir de ce village que l'on commence à descendre : Monaco est tellement au-dessous, qu'il semble que de la terrasse de Turbie on pourrait y sauter à pieds joints. On aurait le temps de s'en repentir, car la perpendiculaire est de plus de 500 mètres. Le chemin, taillé en lacet dans un redoutable escarpement, a la forme d'un escalier. Si c'est là, comme il y a apparence, la voie antique, la loi de la perfectibilité s'y juge bien, car du même point de départ que cet affreux casse-cou se détache une belle route de poste creusée à la poudre parallèlement à la côte, et descendant vers l'Italie par une pente si douce qu'elle n'atteint la plaine qu'à une distance de trois lieues, et que les chevaux peuvent y monter au trot. De même qu'à l'extrémité de la montagne, située au-dessus de Nice, le regard planait sur la France, d'ici les golfes, les anfractuosités, les collines et les montagnes de l'Italie, s'étalent devant lui. Lorsque l'air est assez transparent, la Corse et

(1) Mémoires de l'Académie des sciences, année 1755.

les dentelures de l'Apennin, au delà de Gênes, se dessinent au loin par-dessus l'horizon de la mer. Rien de plus frappant que ce spectacle : il est évident qu'on passe ici d'un pays à un autre.

La tradition veut que ce soit sur le sol même de la Turbie qu'Auguste ait vaincu les peuplades des Alpes ; et il est à présumer, en effet, que la possession de ce point décisif a dû être directement disputée. Mais je m'imagine que lors même que la Turbie n'aurait été le théâtre d'aucun fait d'armes, sa position culminante, qui la met en vue du côté de la France comme du côté de l'Italie, aurait suffi pour déterminer les conquérants à y ériger les trophées de leur victoire. On sait très-peu de chose de cette guerre des Alpes, qui eut cependant des résultats importants puisqu'elle assura la domination romaine dans ces contrées. Les historiens sont à cet égard d'un laconisme singulier. Suétone, dans sa Vie d'Auguste, se borne à dire : « Il subjugua les nations alpines ; » Appien : « Il soumit par la force toutes les autres nations barbares et belliqueuses qui habitent les sommités des Alpes. » C'est à l'an 739 de Rome que l'on rapporte la conclusion de cette guerre. Divers témoignages montrent qu'Auguste y fut aidé par Drusus, Tibère et Varron.

Arces impositas Alpibus tremendis
Deficit acer plus vice simplici (1),

dit Horace dans une de ses odes à la louange de ce dernier dont il était l'ami. On conçoit, en effet, qu'une guerre de montagnes qui enveloppa toutes les populations alpines, de l'Adriatique à la Durance, dut être très-accidentée et demander plusieurs campagnes. Auguste, qui n'était pas d'humeur très-belliqueuse, n'en dirigea sans doute en personne que quelques-unes. Cette mesure était d'ailleurs une conséquence nécessaire du développement que, grâce aux conquêtes de Jules César, l'empire avait acquis dans les Gaules : Rome ne pouvait plus tolérer de nations indépendantes entre les deux Gaules, ni que ses communications fussent exposées plus longtemps à la turbulence farouche des montagnards. Il est même étonnant que, maîtresse depuis tant d'années de la Provence, elle eût tardé jusqu'alors à réduire la Ligurie à l'obéissance ; on peut croire qu'avec ses traditions de patience et de persévérance, le sénat avait jugé à propos d'aller d'abord au plus pressé. C'est l'opinion d'Appien : « Je pense, dit-il, que ces hommes d'État se hâtèrent selon l'ordre qu'ils avaient fixé, et pensèrent d'abord à posséder seulement dans les Alpes un droit de passage. »

Quoi qu'il en soit, Dion nous apprend que pour consacrer à la postérité la mémoire de ce grand événement, le sénat ordonna l'érection d'un monument sur le sommet des Alpes, et Pline nous a conservé tout au long le texte de l'inscription qu'on y lisait. Ce monument, c'est la tour de la Turbie. Trop maltraité par les injures de la barbarie pour conserver le droit d'intéresser les beaux-arts, il n'est pas moins intéressant pour la pensée : il n'est personne qui, sur ces pierres croulantes, avec l'infini de la mer devant soi, les horizons de la France d'un côté, et de l'autre ceux de l'Italie, ne prenne quelque plaisir à se recueillir et à réfléchir sur des vicissitudes du passé qui en présagent tant d'autres.

Le monument a subi de telles métamorphoses, non-seulement par les dégradations et les démolitions, mais par les changements de destination, qu'il est difficile de s'en faire une idée précise d'après son état actuel. Vous en jugerez par le dessin joint à cette lettre. Il consiste aujourd'hui en un énorme massif qui a été vraisemblablement autrefois quadrangulaire et que surmonte une tour tranchée en deux sur son axe et à peine en équilibre. Ce n'est que dans le massif inférieur que la main de l'architecte primitif peut être cherchée : non-seulement le mode de construction de la tour, mais les dentelures qui la couronnent, semblent indiquer le moyen âge. On sait, en effet, par le témoignage des chroniqueurs, que le monument auquel les barbares s'étaient plu, sans doute, à infliger par représailles les injures de la mutilation, fut changé en forteresse au temps des guelfes et des gibelins. Ainsi sa grandeur même, qui semblait devoir le garantir contre l'action du temps, est devenue la cause principale de sa ruine. On trouve dans le *Nouveau Théâtre du Piémont et de la Savoie*, in-folio imprimé à la Haye au commencement du dix-huitième siècle, une fort belle gravure de cette curieuse forteresse ; mais on serait bien embarrassé d'y déméler aucun trait de l'antique. Le massif quadrangulaire a été simplifié de manière à former la base du rempart ; aux quatre angles s'élèvent de grêles tourelles quadrangulaires, et un donjon circulaire bâti au centre domine le tout. Longtemps disputée par les partis rivaux, cette citadelle fut ruinée, à la fin du dix-septième siècle, par le maréchal de Villars, sur les instances du prince de Monaco dont elle menaçait la frontière. Mais ces débris, tout informes qu'ils soient, suffisent encore pour rayonner au loin dans la contrée et y conserver le grand nom de Rome.

Autant qu'on peut le conjecturer, soit d'après les débris demeurés sur place ou disséminés dans le village, soit d'après les documents conservés dans quelques auteurs, le monument consistait en un massif quadrangulaire, entouré de colonnes doriques, orné des statues des lieutenants d'Auguste et de celles des barbares vaincus, et couronné par une image colossale de l'empereur.

La torre de gran bastiment
An peyras de gran cayradura
E obras d'antiqua figura,
Colonnas de marme pezant,

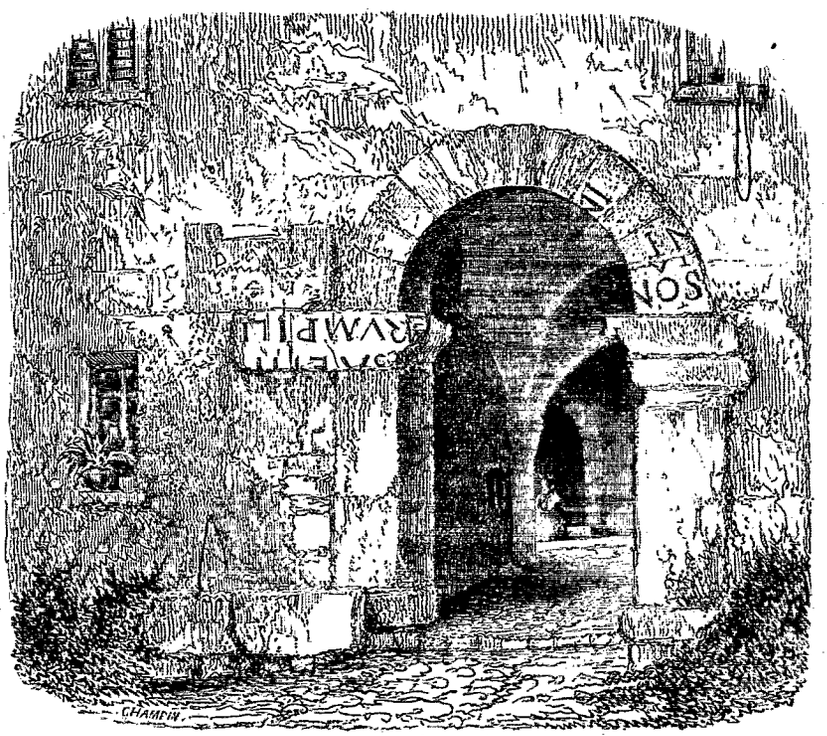
dit un ancien manuscrit de la bibliothèque de Lérins, à la louange de saint Honorat. Les colonnes de marbre, les statues, l'élévation du massif, jusqu'à l'appareil des pierres de taille, tout se trouve sommairement indiqué dans ces vers. Des renseignements beaucoup plus circonstanciés, quoique moins anciens, se rencontrent dans un autre manuscrit cité également par Gioffredo et dû à un franciscain de Nice, qui visita la Turbie en 1585, et écrivit avec assez d'intelligence et de précision la description des ruines. C'est là, aussi bien que sur les lieux, que devrait fouiller un architecte curieux de donner au public une restauration de cet important édifice. Le P. Boyer, c'est le nom du franciscain, raconte qu'il découvrit dans l'enceinte de la forteresse la tête colossale d'Auguste, affreusement mutilée, mais suffisamment préservée par la résistance de sa masse pour lui avoir permis de prendre la mesure des traits essentiels : du calcul qu'il établit, il résulte que la figure entière devait avoir vingt-deux pieds de hauteur. Il découvrit de même la partie supérieure du torse, et put l'étudier assez bien pour se livrer à une dissertation sur le costume. Il suppose que le reste de la statue avait dû être scié pour fournir matière à deux grandes tombes dont l'une servait d'abreuvoir. Une autre trouvaille intéressante, faite par ce même observateur, fut un genou de captif, qui lui faisait conclure avec raison que l'image de l'empereur ne devait pas être la seule décoration du monument. « Ayant rencontré, dit-il, en scrutant les décombres, un genou pressé par deux mains, ce qui est le caractère des images plaintives et accablées, je le fis emporter dans nos jardins ; et cela peut être pris pour l'indice qu'il y avait en ce lieu d'autres statues que celle d'Auguste vainqueur, à savoir celles qui représentaient les nations vaincues. » J'ajoute qu'à la fin du dernier siècle,

(1) Les citadelles élevées sur les Alpes redoutables ; avec vivacité il les détruisit plus d'une fois. (Ode 14, l. IV.)

on déterra dans les décombres une tête de Drusus d'un très-beau style : on la voit aujourd'hui au Musée de Copenhague, où elle fut déposée par le prince de Danemarck, qui en avait fait l'acquisition sur les lieux. Il est manifeste, d'après toutes ces circonstances, qu'en fouillant les monceaux qui sont accumulés au pied du monument sur une épaisseur de plusieurs mètres, on aurait toutes les chances d'y découvrir d'importants débris, car les statues ont pu être brisées, mais elles n'ont pas été emportées.

Quant à l'inscription, le dessin ci-joint vous apprendra ce qu'il en reste. Que sont devenus les autres fragments? Réduits à la condition de moellons et noyés dans le mortier, ils servent peut-être de murailles à quelques autres masures moins ambitieuses que celles-ci d'afficher à leur porte du marbre blanc. Vraisemblablement aussi, les pierres du cintre sur lesquelles on n'aperçoit point de lettres sont simplement retournées et en montreraient d'analogues si on les déplaçait. Il serait peut-être digne de la ville de Nice de les faire enlever et déposer dans sa bibliothèque; mais la place que ces pierres occupent en ce moment est un si éloquent enseignement que j'aimerais à la leur voir conserver.

A l'aide du texte de Pline, il est facile de retrouver la valeur de chaque fragment que nous présente cette porte. Le principal appartient à la première et à la seconde ligne de la liste des nations vaincues. — *Gentes Alpinæ devictæ: Trumpilini, Camuni*, etc. On lit, en effet, au-dessus du pilier gauche, la partie inférieure de ALPI, précédée d'un S, lettre finale de GENTES, et au-dessus, car les lettres sont sens dessus dessous, RUMPILI de TRUMPILINI. Sur le pilier de droite, les lettres NS appartiennent au mot *Venostes*, le seul mot de la liste dans lequel on retrouve cette syllabe. Enfin les deux autres, sur lesquels on lit aussi la syllabe NI, ne peuvent être déterminés aussi exactement, car on compte dans le texte de Pline dix noms qui ont cette



Fragments de l'inscription d'Auguste sur la porte d'une maison, à la Turbie, près de Monaco. — Dessin de Champin.

même finale. Néanmoins, si, comme je le suppose, toutes ces pierres proviennent des premières lignes de l'inscription, celles-ci se rapporteraient à CAMUNI, à BRUCMI, sinon à la finale de TRUMPILINI. Mais cela a peu d'importance.

J'ai seulement remarqué, et ne plaisantez pas, je vous prie, de l'importance de ma découverte, que la pierre de gauche peut servir de commentaire au passage trop laconique de Pline. De même que les géologues refont à l'aide d'un ossement l'animal tout entier, de même peut-on essayer de restaurer la totalité de la table inscriptive à l'aide de ce seul morceau.

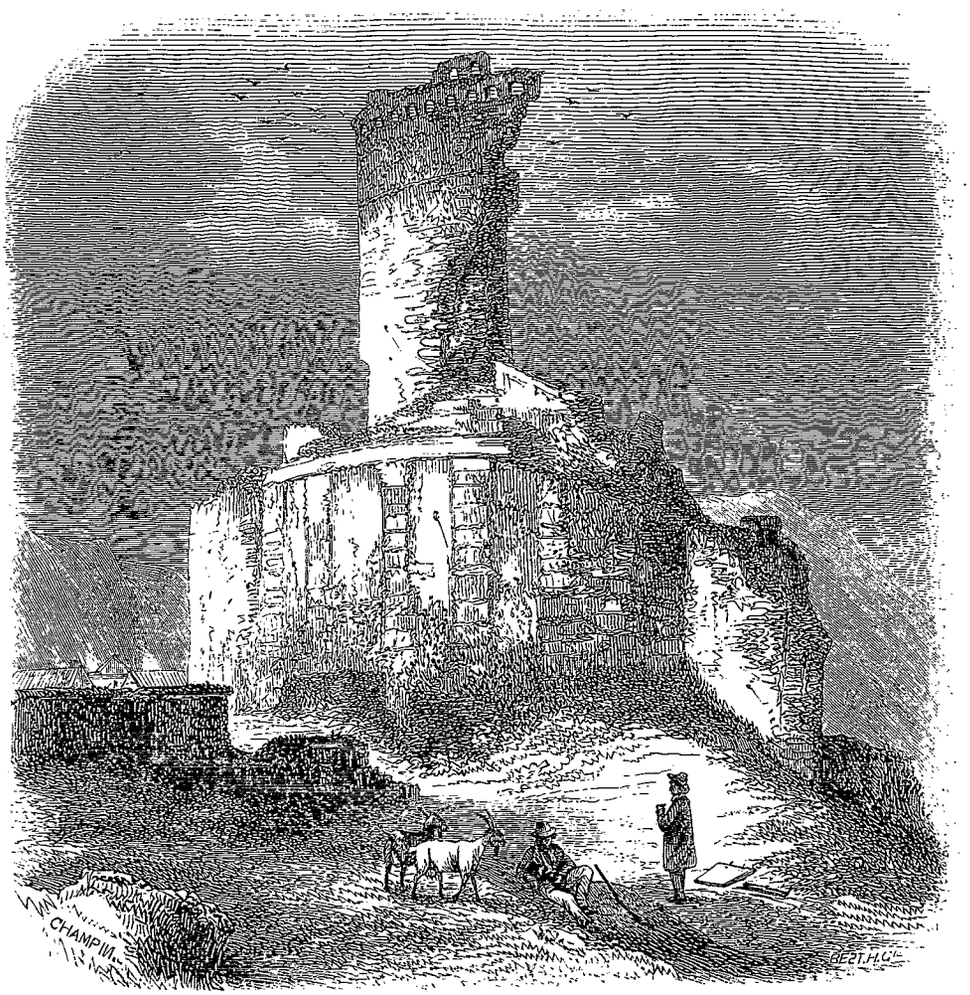
Dans le texte de Pline, il y a deux choses très-distinctes, bien qu'il les inscrive tout d'un trait : 1° la dédicace à Auguste, *Imp. Cæs. div... quod ejus ductu auspiciisque*, etc. « A l'empereur César Auguste..., parce que sous son commandement et ses auspices toutes les nations alpines de la mer supérieure à l'inférieure ont été soumises à l'empire du peuple romain; » 2° la liste des nations vaincues : *Gentes Alpinæ devictæ. Trumpilini, Camuni, Venostes*, etc. Or, si je ne me trompe, ces deux inscriptions, d'un caractère si différent, devaient occuper sur le monument des places différentes; et les auteurs de l'essai de restauration du monument, dans le *Théâtre des villes du Piémont* déjà cité, ont eu tort de ne faire du tout qu'une seule table. Nous n'avons donc à nous occuper ici que de l'inscription des nations vaincues, puisque nous n'avons aucun débris de l'autre. C'est de cette inscription que la pierre posée dans le pilier de gauche permet de calculer la largeur et la longueur. En effet, les lettres ALPIN occupant une longueur d'environ quatre-vingt-dix millimètres, il est aisé de s'assurer que GENTES ALPINÆ DEVICTÆ, écrit sur le même module, occuperait une longueur d'un peu plus de trois mètres : telle aurait donc été la largeur de la table.

Quant à la longueur, elle peut se déduire d'une part de la suite des noms rapportés par Pline, et de l'autre de la dimension des caractères employés. Or la hauteur des lettres est de dix-huit centimètres, celle de l'interligne de dix; d'où

il suit que l'espace occupé par les quarante-sept noms s'élèverait à treize mètres environ, et en y ajoutant la valeur du titre et des marges, on ne peut guère supposer moins de quatorze à quinze mètres. Peut-être est-il permis de penser qu'une aussi longue inscription était divisée en deux tables, chacune de trois mètres sur sept à huit, symétriquement placées sur le front du monument. Quoi qu'il en soit, il y a là une grandeur colossale.

A la vérité, on pourrait croire que les noms des peuplades, au lieu de posséder chacun une ligne à part, étaient placés l'un à la suite de l'autre, ce qui diminuerait d'autant la longueur; mais les deux pierres portant la finale NI, suivie d'un blanc prolongé, détruisent suffisamment cette objection, car, ainsi qu'on le voit sur le titre par la position de la lettre S de *gentes,* à l'égard de la lettre A de *Alpinæ*, les mots auraient dû être écrits, dans cette supposition, sans laisser aucun intervalle. De plus, en consultant l'inscription dans Pline, on voit que les lettres NOS de la pierre placée sur le pilier de droite ne peuvent appartenir qu'au mot VENOSTES, qui est le troisième de la liste ; et dès lors les lettres NI, dont une partie s'aperçoit au-dessus dans la même pierre, sont la fin du second nom CAMUNI. Donc chacun des noms occupait sa ligne propre ; et il n'y a pas de difficulté sur ce point.

En voilà assez pour stimuler le zèle des amateurs, et je souhaite que ces lignes, en tombant sous les yeux de quel-



Ruines du monument d'Auguste (la tour de la Turbie). — Dessin de Champin.

qu'un de ces riches enfants d'Albion qui hivernent à Nice, puissent contribuer à le guérir de ses humeurs noires en lui inspirant l'idée de quelques fouilles sur cette mine précieuse pour l'archéologie et les beaux-arts.

ORIGINE DE NOTRE FABRIQUE DE CRISTAL.

On ne recherche plus à quelle époque le verre fut inventé. Les anciens ne savaient pas comme nous l'employer à mille usages, mais ils connaissaient, du moins, quelques-unes des propriétés principales de la matière vitrifiée. C'est ce que nous prouvent divers passages plusieurs fois cités d'Aristote, d'Aristophane et de Pline l'Ancien. L'abbé Jaubert suppose que la découverte du verre n'est pas moins ancienne que celle des briques et de la poterie. C'est une supposition qui paraît bien fondée. Il est en effet impossible qu'en tirant leurs briques des fourneaux ardents, les plus anciens potiers n'aient pas remarqué les scories transparentes que produit la fusion du sable, des cendres et de l'argile.

L'invention du cristal est plus moderne. Ce qui distingue, on le sait, le cristal du verre, c'est tout simplement la perfection de la matière. Cette perfection est obtenue par certaines combinaisons chimiques dont les anciens ne possédaient pas le secret. Mais nous avons dit à tort (1), suivant en cela l'opinion généralement reçue, que la France avait reçu des Anglais cette précieuse industrie. Au treizième

(1) Voy. t. IX, p. 350.

siècle, il existait à Paris même une corporation de *cristalliers*, dont les statuts ont été publiés par H. Depping dans le recueil d'Étienne Boileau. Cependant, il paraît certain que sous ce nom de *cristalliers* on désignait alors les lapidaires, qui vendaient de belles gouttes de verre fin enchâssées dans des montures d'or ou d'argent. On n'avait pas encore appris à rendre le verre plus blanc, plus pur, plus solide, en mêlant aux substances vitrifiables des produits minéraux à base de plomb. Eh bien, ce ne sont pas des Anglais qui nous ont appris à faire ce mélange. Un document récemment mis au jour, le procès-verbal du conseil de commerce de l'année 1602, fait connaître que des ouvriers italiens, originaires de Mantoue, nous enseignèrent les premiers l'art de fabriquer le cristal et de l'employer aux usages domestiques.

La verrerie française, si célèbre au moyen âge, avait perdu, dans les dernières années du seizième siècle, tout son crédit. Vainement les gentilshommes autorisés à pratiquer cette industrie employaient-ils tous leurs soins à perfectionner les produits de leurs fours antiques, ces produits étaient délaissés ou se vendaient à vil prix; dans toutes les maisons où le goût de la belle vaisselle s'était introduit avec le raffinement des mœurs, on ne buvait plus que dans les beaux verres de cristal fabriqués par les verriers de Mantoue. La concurrence de ces artisans étrangers était d'autant plus préjudiciable à l'industrie française, que certains d'entre eux étaient venus s'établir à Paris même, au centre principal de la consommation.

Quand fut réuni le conseil de commerce de l'année 1602, les verriers français s'empressèrent de lui porter leurs plaintes. Leur trafic n'allait plus : malgré les ordonnances qui l'avaient anobli, malgré toutes les précautions que les anciens rois avaient prises pour assurer à la France l'honneur et le profit de cette belle industrie, des étrangers allaient bientôt en avoir le monopole. Ces plaintes parurent très-sérieuses au conseil. Mais pouvait-il interdire, dans l'intérêt d'une fabrication justement décriée, la vente de ces produits étrangers qui devaient leur succès à une incontestable supériorité? Il ne le pouvait pas. Le conseil prit un parti plus sage. Ayant appelé l'un des chefs des verriers mantouans, le sieur Sérode, il lui donna l'ordre de recevoir des apprentis français et de les initier à tous les procédés de sa fabrique. Mais celui-ci déclara sur-le-champ qu'il ne pouvait obéir à cet ordre. En lui permettant de venir fonder un établissement en France, le prince de Mantoue l'avait obligé par serment, et sous la menace des peines les plus sévères, à conserver précieusement tous les secrets de l'art italien. Si, d'ailleurs, ajoutait Sérode, il consentait à faire ce que le conseil lui demandait, ses ouvriers allaient immédiatement l'abandonner pour retourner à Mantoue, et sa fabrique était perdue. Cette résistance ayant fait rechercher les priviléges obtenus par les maîtres verriers italiens, on apprit que ces priviléges les avaient complétement affranchis de l'autorité du prince de Mantoue, en les naturalisant citoyens français. Si donc ils refusaient plus longtemps d'obtempérer aux ordres du conseil, ils se mettraient en révolte. Leur affaire fut portée devant le chancelier. Ils murmurèrent encore, mais, toute réflexion faite, ils se soumirent, et le conseil, avant de se séparer, put s'exprimer en ces termes, dans son rapport au roi : « Les anciennes verreries en France, de si longtemps ordonnées pour les pauvres gentilshommes nécessiteux, qui s'y peuvent adonner et faire trafic sans déroger à noblesse, à présent supprimées par les Italiens, qui ont introduit de nouvelles verreries de cristal sans les communiquer à autres que de leur nation, seront rétablies en faveur de la pauvre noblesse françoise, en ce qu'il est ordonné que désormais lesdits Italiens seront tenus apprendre l'industrie et l'invention de leurs verres de cristal aux François qu'ils prendront pour apprentis. »

Telle fut la véritable origine de notre fabrique de cristal, et elle avait même pris d'assez rapides développements quand les Anglais faisaient encore des verres communs. Il est même assez vraisemblable qu'ils vinrent apprendre en France le secret transmis par les ouvriers mantouans. C'est ainsi qu'au huitième siècle, au témoignage de leur historien Béda le Vénérable, on les avait vus traverser la mer pour aller demander à la France l'art d'enchâsser les vitraux dans des lames de plomb.

AUDACE ET SANG-FROID.

Les journaux belges racontaient il y a quelque temps un trait de hardiesse et de sang-froid vraiment remarquable de notre compatriote Thévenin. Tandis qu'aux acclamations des habitants de Bruxelles, il exécutait ses exercices ordinaires à l'aide d'un triangle attaché sous un aérostat emporté dans les airs, la corde de l'instrument s'enroula, on ne sait comment, autour de l'épée flamboyante que brandit le saint Michel de bronze, couronnement harmonieux de l'hôtel de ville de Bruxelles. Une secousse violente imprimée au ballon par un vent violent brisa l'obstacle, et rendit la liberté au navire aérien qui reprit son essor, abandonnant le malheureux gymnasiarque à sa destinée. Dans cette situation critique, désespérée même, Thévenin ne perdit rien de son calme, de sa présence d'esprit, et, mettant en usage toutes les ressources de son art, il effectua sans assistance de personne une descente périlleuse, de l'extrémité de la flèche qui surmonte l'édifice municipal jusqu'au sol : hauteur totale, 364 pieds.

Les prouesses du genre de celle que nous venons de rapporter ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le croire. De tout temps, le désir de se faire remarquer, de se séparer de la foule en manière quelconque, et plus souvent l'espoir de gagner sa vie en levant un impôt sur la curiosité humaine, ont développé l'audace et l'adresse naturelles à l'homme. Sous ces diverses influences il lui a été possible d'outrepasser les bornes que la nature a mises à ses facultés dans l'ordre physique comme dans l'ordre intellectuel. Il y aurait à transcrire, pour appuyer cette assertion, des preuves sans nombre que nous fournirait l'histoire tant ancienne que moderne. Aux faits de ce genre connus de tout le monde, nous en ajouterons quelques-uns qui peuvent passer pour inédits, car nous ne les avons encore lus que dans un manuscrit du seizième siècle dont voici un extrait fait de *mot à autre*, comme on disait autrefois.

« L'an 1595, lundi après la grande Pâque, un Suisse nommé le hardi Rocq, l'albardier de Balagny (gouverneur de Cambrai), monta par dehors au bout du clocher de Notre-Dame (1), se mettant à deux pieds sur la croix et faisant tourner et retourner plusieurs fois l'ange.

» Le 14 juin même année, ledit Rocq monta encore une fois au bout dudit clocher, et étant sur la croix s'est assis en façon de parmentier (tailleur), et pendit aux deux bras de la croix deux plaques de fer-blanc auxquelles étoient peintes les armoiries de France d'un côté, et de l'autre celles de Cambrai, et à la seconde celles de Balagny d'un côté, et de l'autre celles de sa femme; ce qui étant fait, descendit tenant le bras de ladite croix à deux mains et laissant pendre son corps en l'air, jettant les jambes à la façon d'une grenouille nageante; et, ce fait, descendit, se

(1) L'église Notre-Dame de Cambrai, l'un des plus beaux édifices religieux des anciens Pays-Bas, fut commencée au douzième siècle, et achevée à la fin du quinzième. Elle fut démolie en 1793. La flèche, ou clocher, haute de 114 mètres, non compris la croix, subsista jusqu'en 1809, où elle s'écroula à la suite d'un violent ouragan.

reposant quelquefois dans les fenêtres, secouant tantôt une jambe, tantôt l'autre, et avant de descendre il avoit tournoyé trois tours au sommet dudit clocher.

» Ledit Rocq en descendit du depuis encore trois fois, dont à la troisième fois qu'il y monta un sien compagnon, tambourin, le suivit avec son tambour sur son dos, et tamboura la marche des Suisses sur le bras de la croix.

» Et depuis ledit tambourin y monta encore avec un sien compagnon, lequel, pendant que le tambour battoit sur la croix, l'autre se pendit la tête en bas, ayant accolé de ses jambes la croix, et tenant en main son coutelas, en escrimait d'une façon et d'autre, dont par iceluy le susdit Rocq fut bravé.

» La dernière fête de Pentecôte, au mois de may 1595, deux soldats suisses de la garnison de Cambrai montèrent sur la flèche dudit clocher, au bout duquel ils portèrent un guidon blanc de la grandeur d'un linceuil... Le plus jeune, âgé de vingt-deux ou vingt-cinq ans, descendit et remonta portant deux coutelas; puis, étant sur les deux bras de la croix avec chacun leur coutelas, escrimèrent l'un contre l'autre. Le jeune Suisse descendit et remonta en moins d'une heure, sans se reposer sur les fenêtres ni sur les fleurons dudit clocher. »

L'HOMME DE LA ROCHE, A LYON.

En 1836, descendant la Saône sur un léger bâtiment à vapeur et entrant à Lyon, j'admirais le spectacle charmant qu'offre la rive droite du fleuve, à l'endroit où s'entremêlent les constructions de la ville qui commence et le paysage qui finit. Aux prés, aux bois, aux rochers, au cours limpide de l'eau, se marient d'élégantes terrasses, de gracieux pavillons, de riches façades, des ponts suspendus, un beau et large quai, tout le mouvement d'un port dont le commerce et la population participent à la fois du Nord et du Midi. Un détail de ce tableau attira mon attention par sa singularité. Sur le plateau d'un roc à pic qui s'avançait, à travers le quai, vers le fleuve, j'entrevoyais une certaine masse informe : c'était, en apparence, le débris inférieur de quelque grossière statue de bois, une sorte de cotte de mailles se soutenant tant bien que mal sur deux jambes bottées et coloriées en rouge. Le bateau m'emportait; je m'avançai vers la poupe, mais je ne pouvais déjà plus distinguer ce bizarre monument. Le marinier qui tenait le gouvernail remarqua mon désappointement, et me dit en souriant : « C'est l'Homme de la roche! » Et, comme je le regardai avec la physionomie d'un homme qui ne comprend guère, il ajouta : « Eh! oui, le bon Allemand! » J'ouvrais les lèvres pour lui demander une explication moins laconique, quand je m'aperçus que toute son attention était absorbée par les difficultés de la manœuvre au milieu des embarcations qui encombraient le port. Je refoulai donc ma curiosité, me promettant de faire une visite, le soir même, à la cotte de mailles, et d'interroger quelque cicérone intelligent, si ce phénix se trouve à Lyon, ou (ce que je recommande comme une ressource plus sûre et presque unique dans les villes où l'on ne connaît personne) un vieux libraire. Mais les monuments de Lyon, son église Saint-Jean, son précieux Musée(1), la jonction du Rhône et de la Saône, absorbèrent toutes les heures de ma journée, et le lendemain matin, avant le lever du jour, j'entrai à la lueur des torches sur le bateau du Rhône qui devait me transporter à Avignon : je tressaillais à la pensée de l'Italie, et j'avais entièrement oublié l'Homme de la roche ou le bon Allemand.

Treize ans après, vers la fin de l'automne de 1849, voyageant en sens contraire pour revenir à Paris, j'aperçus à ma gauche, au sortir de Lyon, sur le même roc où j'avais vu la cotte de mailles, une belle statue en pierre monumentale. Le bateau n'avait pas encore pris tout son essor; il soufflait, grondait et remontait péniblement : j'eus le loisir de regarder assez longtemps cette statue pour remarquer qu'elle représentait un homme de moyen âge, sans cotte de mailles et sans bottes, à peu près en costume du seizième siècle, tenant d'une main, sur sa poitrine, un manuscrit, et de l'autre une bourse. Cette fois, je m'adressai, pour m'instruire, à un jeune monsieur qui devait être Lyonnais et érudit : en effet, il ne regardait ni la ville ni le paysage, ce qui prouvait qu'il n'y avait là rien de nouveau pour lui, et il était déjà penché sur un livre. Il écouta ma question avec bienveillance et me répondit : « Cette statue a été inaugurée en septembre dernier. Elle remplace une suite nombreuse de statues de bois grotesques que, de génération en génération, les habitants de ce quartier (on le nomme Bourgneuf) étaient dans l'usage de placer sur ce roc Les pauvres gens n'avaient pour construire leur idole ni pierre ni bronze; ils coupaient un arbre dans le bois voisin : deux grosses branches formaient les jambes, de petites branches fichées au haut du tronc figuraient les bras; on ajoutait une lance, un casque, une cotte de mailles, le tout de même matière ou d'osier; on badigeonnait ce chef-d'œuvre, et le jour où l'on venait le mettre à la place de celui que les vers, la pluie, le vent et le soleil avaient détruit, tout le quartier de Bourgneuf était en fête : il y avait procession solennelle du bonhomme au son du tambour, des joutes sur l'eau, des pétards, des danses, des parades. La dernière de ces solennités populaires a été célébrée le 24 juin 1820; dix ou quinze ans après, la statue était déjà horriblement mutilée. Le goût de nos archéologues et de nos poëtes s'est indigné : une sorte de conspiration s'est formée pour interpeller à tout propos la municipalité lyonnaise et l'obliger à remplacer par une statue de pierre la caricature de bois. On a réussi. Cette statue n'est pas une œuvre supérieure, mais elle a satisfait la délicatesse de nos jeunes littérateurs. Les habitants de Bourgneuf peuvent désormais se tenir tranquilles; ils n'auront plus à se cotiser, à aller au bois pour y chercher un arbre. Voilà qui est fait pour quelques centaines d'années. S'ils veulent fêter l'Homme de la roche, ce sera sans frais : peut-être sera-ce moins touchant, moins joyeux; mais le goût, l'art, le beau! Pétrifions nos fêtes, s'il le faut, et barrons le passage à la naïveté et à la barbarie des anciens temps! » A ces dernier mots, je pressentis une digression; pour la prévenir, je pris la liberté d'interrompre : « Me voici, grâce à vous, dis-je, tout à fait édifié sur la question artistique; mais, je vous prie, en mémoire de quel grand homme a-t-on élevé ces statues de bois et de pierre? — Les savants sourient, me répondit mon complaisant interlocuteur, quand ils entendent parler de l'Homme de la roche. Ils prétendent qu'à l'origine, la population de Bourgneuf avait voulu représenter par un fétiche de bois un certain gouverneur du château de Pierre-Scise, peu digne d'un tel honneur. Dans le cours des ans, la coutume, tout en se conservant, aurait, on ne sait par quelle transition, changé d'objet, et le peuple, oubliant son gouverneur, se serait mis à fêter du même culte un Allemand nommé Cleberg, ou Cleberge, ou Clebergue, ou Cleybergue, ou Flébergue, ou Jean Kleberger, ou Jehan Kleberg, ou Kleber, qui habita Lyon de 1533 à 1546, époque de sa mort, fonda l'hospice de la Charité, distribua, pendant les disettes, des sommes considérables aux pauvres de la cité, et dota, chaque année, sept pauvres jeunes filles. Du reste, on a publié récemment des documents nouveaux sur cet homme bienfaisant, et vous pourrez les lire dans la bibliothèque du bateau. » On était arrivé à une escale : le jeune monsieur sauta dans

(1) Voy. t. XIX, p. 137.

le batelet, je le remerciai, et, quelques instants après, tout en déjeunant, je feuilletai un volume de la *Revue du Lyonnais*, où je trouvai en effet ces renseignements biographiques sur l'Homme de la roche (1).

Jean Kleberger est né à Nuremberg en 1486. Son père, qui était négociant, le fit entrer dans la riche maison Imhof, laquelle avait des comptoirs à Lyon. Il paraît que, plus tard, Jean Kleberger prit du service et se distingua à la bataille de Pavie, le 24 février 1525. Du moins on conserve au Musée de Nuremberg et à celui de Vienne deux médailles que l'on croit avoir été frappées en mémoire de ses hauts faits : elles portent des légendes et des armes qui semblent en être la preuve. Cependant on sait qu'au seizième siècle les personnes riches se faisaient représenter quelquefois, de leur plein gré et à leurs frais, sur des médailles, comme aujourd'hui on se fait représenter en médaillon ou en buste : il serait donc utile de corroborer ces indications incertaines de la valeur guerrière de Kleberger par quelques témoignages écrits plus décisifs. Quoi qu'il en soit, c'était un homme célèbre dans sa patrie. On voit à Vienne, dans la galerie impériale du Belvédère, son portrait à l'huile sur bois, peint par Albert Durer. On présume que Kleberger fit un voyage à Lyon en 1527 : il retourna à Nuremberg, où il épousa l'année suivante Felicitas Pirkheimer, fille de Wilibald Pirkheimer, allié à la maison Imhof, ami d'Albert Durer et conseiller de Charles-Quint, après l'avoir été de Maximilien. Felicitas mourut le 29 mai 1530. Il est possible que cette perte cruelle ait décidé Keberger à venir habiter Lyon où il arriva en 1532. Le 19 avril 1535, il se remaria avec Pelonne de Bonzin, connue plus tard sous le nom de la « belle Allemande. » De cette union il eut, en 1538, un fils unique, David Kleberger. Le 1er décembre 1545, Jean Kleberger reçut les honneurs de l'échevinage, et mourut le 6 septembre 1546, à l'âge de soixante et un ans.



Jean Kleberger. — Statue en pierre par L. Bonnaire, inaugurée à Lyon le 19 septembre 1849. — Dessin de Chiapory.

Premier fondateur de l'Aumône générale, aujourd'hui hospice de la Charité, il avait donné à cet établissement, en plusieurs fois, la somme de 8 045 livres, équivalant, de nos jours, à 70 000 francs environ.

Il ne fut pas moins charitable pour les pauvres de Genève que pour ceux de Lyon. Les registres publics de Genève contiennent les notes suivantes : « 7 juin 1527, Jean Clebergue, Allemand, demeurant à Lyon, qui est grand riche, a fait demander au Conseil si l'on veut vendre la maison qui appartenait à Cartelier ; le Conseil répond que oui, si les Deux-Cents y consentent ; ceux-ci consentent, en effet, à ladite vente, en se réservant la tour. — 22 mars 1540. Jean Clebergue ayant fait du bien à l'hôpital, on lui accorde 300 chars de pierres, de celles du temple de Notre-Dame-de-Grâce, pour parachever son mur de Saint-Gervais. — 22 avril 1544. Jean Clebergue, demeurant à Lyon, a donné 50 écus à l'hôpital ; on lui a fait présent à cette occasion d'une douzaine de pâtés. » En mourant, Jean Kleberger légua 400 écus à l'hôpital de Genève. Enfin il avait donné à la ville, en 1543, des jardins à Saint-Gervais, près du lac, au lieu dit Villeneuve, et ces jardins prirent du propriétaire le nom de Clebergue, changé dans la suite par l'usage en celui de Bergues : sur cet emplacement s'élèvent aujourd'hui des hôtelleries qui sont au nombre des plus belles de l'Europe.

A Lyon, Jean Kleberger habitait une maison à Saint-Irénée, désignée aujourd'hui sous le numéro 93 dans la rue des Forges. Ses armes sont encore au-dessus de la porte. Cette circonstance explique la libéralité dont il fit preuve particulièrement en faveur des indigents de Bourgneuf : c'était son quartier.

Il possédait un château près de Lyon, à la terre de Champ, où se trouve la tour de la Belle-Allemande.

Dans le plan de Lyon, placé en tête de l'*Histoire consulaire*, du père Menestrier, on voit la statue de Kleberger sur le rocher de Bourgneuf.

En tête d'un ancien poëme intitulé : *la Mandrinade*, et attribué à Terrier de Cleron, de Besançon, se trouve une épître en vers dédiée à « l'Homme de la roche, vaillant capitaine, en sentinelle jour et nuit, depuis plusieurs siècles, sur un rocher de Lyon, qui se voit dans la place de la Roche, au quartier de Bourgneuf. »

« Devant tous ces témoignages, dit le rédacteur de la *Revue du Lyonnais*, il ne nous semble plus possible de mettre en doute si ce fut à Jean Kleberger que la reconnaissance de nos aïeux éleva sur le pittoresque rocher qui lui sert de piédestal une modeste statue de bois, renouvelée dès que le temps avait exercé sur elle ses tristes ravages, et renouvelée toujours par la classe ouvrière, tant la tradition du bienfait se perpétuait avec la pieuse gratitude des habitants de Bourgneuf. »

(1) Voy. la *Revue du Lyonnais*, t. XVII, 9e année, p. 325.

UN PINGOUIN EMPAILLÉ.



Un Cabinet d'histoire naturelle.—Composition et dessin par Tony Johannot.

Le vieux naturaliste est là au milieu de ses richesses ; il montre à ses jeunes voisines les tables et les étagères couvertes d'oiseaux empaillés. Le petit garçon a fait un mouvement d'effroi en passant devant l'aigle qui plane et semble s'élancer vers sa proie ; la petite fille contemple les belles plumes du paon en joignant les mains avec un cri d'admiration ; le savant montre tout, explique tout ; sa mémoire est un traité complet d'ornithologie. Il classe par genres, par espèces, par familles ; il donne les signes distinctifs de l'animal, il dit son pays et son nom latin.

Les dames écoutent et tâchent de s'intéresser ; mais le moindre moineau qui picore sous le balcon leur plaît bien plus que ce vaste reliquaire de squelettes emplumés. Il a du moins le chant et la vie, tandis qu'ici tout est immobile et muet.

Cependant le vieillard s'est promis de leur faire partager ses trésors ; il veut que sa jeune voisine emporte un souvenir de cette visite : il lui présente tour à tour un chathuant dont il vante l'espèce, un gros-bec au plumage éclatant, un cygne des régions boréales, et la jeune femme effrayée du présent refuse ; elle ne veut pas décompléter la collection ; elle ne saurait que faire d'un pareil ornement.

Alors il la conduit vers cette brillante phalange d'oiseaux des tropiques dont le plumage a l'éclat de l'arc-en-ciel ; mais elle continue à s'excuser ; rien ne l'attire, rien ne la tente. Enfin le savant s'est arrêté devant un pingouin couvert de poussière et le lui montre en riant.

— Celui-ci, dit-il, je ne vous l'offre point ; car Dieu lui a refusé la grâce et la beauté, qui seules peuvent donner droit de figurer dans vos salons.

Mais la jeune femme s'arrête avec un geste de surprise émue. Ce pingouin, elle croit s'en souvenir, a été autrefois apporté par son frère d'un de ses lointains voyages ; il lui rappelle un récit de chasse dans les mers du Nord ; mille images confuses s'agitent dans sa mémoire ; la laideur de l'oiseau a disparu : ce n'est plus lui qu'elle voit, mais les souvenirs qu'il vient de réveiller. Toutes les richesses de l'ornithologiste l'avaient laissée indifférente, cet échantillon de rebut la ravit ; c'est lui qu'elle demande, qu'elle emporte et qu'elle placera dans son cabinet de travail, vis-à-vis du petit bureau de laque sur lequel elle écrit toutes les semaines à son frère absent, entre les livres qu'elle a reçus de lui et le buste de terre cuite qui reproduit ses traits. Et quand les visiteurs s'étonnent de voir là le pingouin à la mine grotesque, quand ils rient de l'étrange cadeau fait par l'ornithologiste, la jeune femme répète doucement que le présent qui rappelle un ami est toujours le plus beau.

PHÉNOMÈNES RELATIFS AU SENS DE LA VUE.

LE PHANTASCOPE.

Voy. t. XI, p. 118, — Phénomènes curieux relatifs aux sens.

Il n'est personne qui n'ait remarqué que, pour regarder à des distances diverses, les yeux se disposent spontanément de la manière la plus favorable à la vision. On sait de plus que, lorsque l'attention se fixe particulièrement sur un objet, ceux qui se trouvent dans des plans même plus rapprochés de l'observateur ne sont perçus que d'une manière plus ou moins incomplète.

Ainsi, que l'on regarde un objet situé derrière un grillage placé à peu près à mi-distance entre l'observateur et l'objet, l'organe de la vision n'aura du grillage qu'une sensation confuse. Mais que l'attention se porte, au contraire, sur le grillage interposé, les yeux aussitôt verront distinctement le grillage, et confusément, au contraire, l'objet placé derrière.

Si cette observation est faite avec soin, on reconnaîtra facilement que, dans l'une ou l'autre hypothèse, l'image de l'objet vu confusément est double. C'est ce que chacun peut vérifier immédiatement, en interposant un doigt entre ses yeux et un objet placé à peu de distance, et regardant alternativement soit l'objet soit le doigt.

On sait encore par expérience que lorsque la vue est arrêtée sur un objet, si l'on exerce avec le doigt une pression latérale sur le globe de l'un des yeux, l'image de l'objet devient double.

Ces phénomènes semblent pouvoir être facilement expliqués. Si la vision ordinaire, au moyen des deux yeux, ne donne lieu, dans l'état normal des choses, qu'à la perception d'une image unique, cela tient à ce que les deux images formées sur chaque rétine tombent en des points correspondants dont l'habitude a appris à ne rapporter les perceptions qu'à un seul objet. Mais quand les yeux se sont disposés pour regarder à une certaine distance, les deux images formées par un objet placé plus loin ou plus près ne tombent plus sur les points correspondants de la rétine, et chacune d'elles est rapportée par l'observateur à un objet différent. Il en est de même quand l'axe de l'un des yeux est momentanément déplacé.

Ces phénomènes ont donné lieu à la construction, par le professeur Locke des États-Unis, d'un appareil fort simple, appelé par lui *phantascope*, et avec lequel on peut obtenir des effets assez curieux.

Au milieu de l'un des bords d'une planchette de 25 à 30 centimètres qui sert de base à l'instrument, on fixe verticalement une tige de 35 à 40 centimètres de hauteur, sur laquelle sont engagées deux viroles qui peuvent y être arrêtées, à des hauteurs diverses, par de petites vis de pression. Chacune de ces viroles sert de soutien à un plateau horizontal de carton ou de bois mince, de 12 à 15 centimètres de longueur et d'une largeur quelconque. Le premier plateau, celui du haut, qui peut être le plus étroit, est percé d'une fente longitudinale d'environ 5 à 6 millimètres de largeur et dont la longueur doit être de 7 centimètres environ, pour excéder un peu l'écartement ordinaire des points visuels des yeux ou des centres des pupilles. Le second est percé d'une fente de même longueur, correspondant verticalement à la première, et de 2 à 3 centimètres de largeur. De plus, la face supérieure de ce plateau, que nous appellerons l'*écran*, doit porter, dans la ligne qui correspond au milieu de la fente, un index transversal marqué sur la figure par de petites flèches.

Les choses étant ainsi disposées, si l'on arrête le plateau supérieur, en abaissant l'écran, et si l'on place sur la planchette inférieure, au-dessous des deux fentes, deux objets semblables quelconques, comme seraient deux A, écartés entre eux de 6 à 7 centimètres, ces deux objets pourront être vus directement à travers la fente de l'écran, lorsque l'on regardera avec les deux yeux par la fente du plateau supérieur. Mais si l'on relève graduellement l'écran en arrêtant avec persistance la vue sur l'index, la vision des A deviendra confuse ; l'image de chacun se dédoublera, et l'on verra quatre A ainsi disposés :

A A A A;

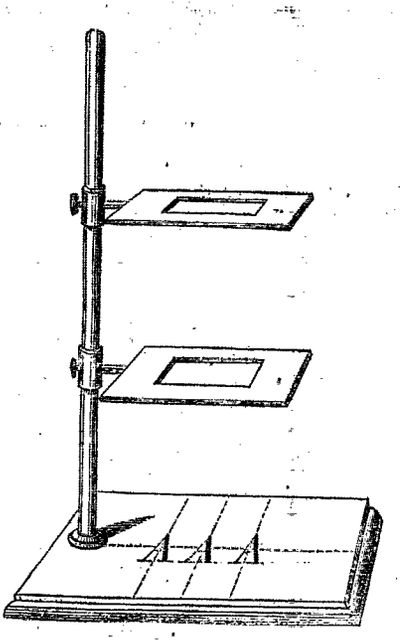
à mesure que l'écran se relèvera, les deux images intérieures iront en s'éloignant des images extrêmes, et il arrivera un moment, pour une certaine position de l'écran, où les deux images intérieures se superposeront, ainsi qu'il est indiqué sur la figure ; si l'on continue à fixer la vue sur l'index, on apercevra entre ses deux extrémités l'image d'un A à peu près aussi distincte que le serait celle d'une lettre semblable placée, à l'échelle convenable, dans le plan même de l'écran.

D'où résulte la production fantastique d'une image en un point où il n'existe pas d'objet.

Si la vue cesse de s'arrêter sur l'index, immédiatement l'illusion disparaît et l'on ne voit plus que les deux A, placés sur la base de l'instrument dans leur position réelle.

Il est facile de remarquer, en faisant cette expérience, que si les deux objets destinés à produire l'image fantastique ont le même écartement que les pupilles, l'écran devra partager en deux parties égales la distance du plateau supérieur à la base de l'instrument. Dans tous les cas, les distances de l'écran au plateau supérieur et à la base doivent être entre elles dans le même rapport que celui qui existe entre l'écartement des pupilles de l'observateur et celui des deux objets.

En partant de cette donnée générale, il est aisé de varier l'expérience de mille manières.



Phantascope.

On peut, par exemple, remplacer les A par deux fleurs semblables. En dessinant sur l'écran un petit pot de fleurs avec un bout de tige qui serve d'index, on amènera l'image fantastique des deux fleurs à l'extrémité de cette tige. Si, dans cette expérience, les fleurs sont de deux couleurs différentes, la couleur de l'image fantastique participera de

l'une et de l'autre. Une fleur bleue et une fleur rouge donneront lieu à une image violette ; une fleur rouge et une fleur jaune, à une image orangée ; une fleur bleue et une fleur jaune, à une image verte.

Deux traits de directions perpendiculaires, comme les deux suivants, — | , donneront pour image une petite croix, +.

Enfin les deux parties complémentaires d'une même figure placées l'une d'un côté, l'autre de l'autre, à la hauteur convenable, reproduiront dans l'image fantastique la figure complète. Que l'une des parties soit, par exemple, un petit personnage sans sa tête et l'autre la tête séparée du tronc, mais placée en regard, à la hauteur qui convient pour le raccordement, et l'image fantastique présentera le personnage dans son ensemble.

Ce petit instrument est propre à éclairer bien des points encore obscurs, relativement à la constitution de l'organe de la vue. Il mettra facilement en évidence ce fait, que les deux yeux ne voient que bien rarement de la même manière, et que c'est en général tantôt l'un, tantôt l'autre, qui voit le plus distinctement.

Il est évident d'ailleurs que l'on peut suppléer à l'appareil ci-dessus dessiné au moyen de deux feuilles de carton percées de fentes, ainsi que nous l'avons indiqué, et tenues à la hauteur convenable avec les deux mains. Seulement, avec l'appareil ainsi simplifié, les observations seront plus difficiles et donneront des résultats moins satisfaisants.

MUSÉE DES ANTIQUITÉS AMÉRICAINES,

AU LOUVRE.

Suite. — Voy. les Tables du tome XX.

Dans l'état où sont nos connaissances sur l'art américain tel qu'il était encore au moment de la conquête espagnole, un essai historique sur la marche de cet art et sur son développement pourrait paraître tout au moins téméraire. Nous ne nous imposerons pas une tâche pareille, mais nous tenterons, pour la première fois peut-être, d'exhumer certains faits et de citer des noms complétement ignorés, qui doivent figurer un jour dans son histoire.

Les peintres mexicains, ou pour mieux dire les hiérogrammates, chargés de transmettre à la postérité les faits religieux ou historiques, et de régulariser le payement des tributs, formaient, dans l'Anahuac, une classe privilégiée exempte de certains impôts et jouissant de divers priviléges : on les désignait sous le nom de *Tlaluca*, tandis qu'au Pérou les interprètes de nœuds commémoratifs s'appelaient *Quippu-Camayos*. Selon toute probabilité, les statuaires et les architectes, car ces deux classes d'artistes semblent se confondre, jouissaient des mêmes avantages. Les rois de Tezcuco et de Tenotchitlan ne dédaignaient point de diriger leurs travaux, et le fils d'un des souverains les plus célèbres du quinzième siècle, le prince Huetzin, passait pour l'un des plus habiles statuaires de son temps. Si l'espèce d'encyclopédie religieuse dont il est parlé assez fréquemment dans les fastes de Mexico, si le *Teomoxtli*, ou livre divin, nous eût été conservé, il est probable que nous aurions, sur des artistes bien antérieurs, certaines notions qui nous manquent aujourd'hui complétement. Tout ce que nous savons, c'est que les sculpteurs s'étaient prodigieusement multipliés avant l'arrivée des Espagnols. L'année 1467, durant laquelle fut achevé le grand temple de Tezcuco, signale une époque de rare magnificence pour l'art aztèque, où presque tous les sculpteurs habiles de l'Anahuac furent convoqués sur un seul point. Un nombre prodigieux d'idoles sortit de leurs mains, et nous pouvons supposer, sans nous éloigner trop fortement de la vérité, que beaucoup de statues conservées encore aujourd'hui en Europe et en Amérique ne remontent pas à une date plus ancienne. Après avoir cessé d'exister comme nation, les *Toltèques* dispersés furent considérés, au quatorzième siècle, comme les conservateurs de la tradition et de la science : le nom qu'ils portaient prouvait même la prééminence que leur accordaient, en fait d'art, les autres peuples, puisqu'il signifiait *architectes*. Ils avaient pu fournir aussi des sculpteurs, chez lesquels on ne trouvait certainement pas le sentiment de la nature ou l'étude de la forme, mais qui avaient dû transmettre, avec un soin minutieux, les symboles compliqués dont ils étaient les dépositaires.

Lorsqu'en ouvrant l'ouvrage immense d'Aglio, dû à la munificence de lord Kingsborough, on essaye de s'initier à l'art qui précéda celui des Aztèques, lorsque, dans les pages trop peu étudiées chez nous de Stephen et de Catherwood, on admire sa barbare magnificence, on demeure bien convaincu qu'il y eut dans ces régions une série non interrompue d'études artistiques qui rattache, comme chez nous, l'art du seizième siècle à l'art antique, en lui faisant subir toutefois de plus profondes modifications. C'était à Copan, à Uxmal, parmi les ruines qui portent aujourd'hui le nom espagnol de Palenqué, que les architectes, les sculpteurs employés par Netzahualcoyotzin et par Montezuma allaient chercher des inspirations ou même étudier ; et le fait est tellement positif qu'on voit, dans la chronique de Tézozomoc, le dernier empereur du Mexique recommander à ses artistes l'imitation de l'art antique, et leur tracer des préceptes à ce sujet.

Ce n'était plus la même race, ce n'était plus la même religion ; les institutions dont ces ruines immenses attestaient le développement avaient péri ; il ne restait plus dans ces solitudes que les vestiges indestructibles d'un art assurément grandiose, quoique des plus bizarres ; les souverains de l'Anahuac l'adoptèrent certainement comme modèle.

Netzahualcoyotzin, qui naquit en 1402, fut, de tous ces souverains, le plus actif, le plus éclairé. Les pieux missionnaires du seizième siècle l'ont surnommé eux-mêmes le Salomon du nouveau monde. Parvenu au trône de Tezcuco vers 1431, après avoir mené une vie errante qui l'avait obligé à parcourir les diverses parties de l'empire, l'un de ses premiers soins fut de bâtir des palais immenses, probablement à l'imitation de ceux qu'il avait pu visiter naguère dans le pays de Guatemala. Deux cent mille ouvriers furent employés, dit-on, à leur construction, et quoique l'empereur ne dédaignât pas de se réserver la direction suprême des travaux, la plupart des édifices s'élevèrent sous l'inspection de deux hauts personnages, qui devaient être considérés comme les plus habiles architectes de leur temps, et que l'on désignait sous les noms de Xilomantzin et de Moquihuitzin : le premier était seigneur du Culhuacan, et le second commandait la ville de Tlatelolco. Non-seulement la statuaire proprement dite avait été appelée à orner les nouvelles habitations impériales, mais les ciseleurs, les fondeurs, avaient imité, en or, nombre de quadrupèdes et d'oiseaux qui figuraient comme *spécimens* des productions zoologiques de la contrée, à côté d'une ménagerie tout aussi splendide que celle de Mexico. Nous ferons remarquer en passant que les princes de la famille impériale, réunis dans une des vastes salles du palais que l'on désignait sous le nom de *Tlacotco*, recevaient des leçons qui les mettaient à même de travailler l'or, ou d'exécuter plus tard ces fameuses mosaïques en plumes, si l'on peut se servir de cette expression, qui firent l'admiration des conquérants. L'un des fils de l'empereur Tetzautpilzintli sortit de cette institution, et, en outre de ses vastes connaissances, s'acquit un grand renom dans la

pratique des arts : ce fut lui qui fit bâtir le superbe palais *du Cèdre* dans la ville d'Ahuehuetitlan.

Les architectes de Tezcuco et de Mexico, pris fréquemment, on le voit, dans les plus hautes classes de la société, savaient faire concourir à l'ornementation des palais et des temples un nombre infini de statuaires. Plus de trente sculpteurs renommés furent employés, par exemple, à couvrir de bas-reliefs la pierre qui devait couronner en premier lieu le temple de Huitzilopochti. Ce monolithe, richement sculpté, fut traîné d'Acolco à Mexico par dix ou douze mille Indiens, et malheureusement il fut englouti dans le lac avant de parvenir à sa destination. Il n'en fut pas de même de la pierre qui fut transportée au sommet du temple de Coatlan, inauguré par Montezuma dès les premières années du seizième siècle; après d'incroyables efforts, elle put être consacrée selon les rites. Une sorte d'effroi néanmoins s'empare de l'historien, et il voudrait borner sa tâche à donner une idée des bizarres merveilles qui frappèrent les yeux des premiers conquérants. Ces sculptures innombrables, élaborées avec tant de patience, ne recevaient leur entière consécration que lorsqu'elles étaient littéralement baignées de sang humain. Lors de la dédicace du sanctuaire vénéré que nous avons signalé plus haut, huit cents victimes furent égorgées devant les idoles, et sanctifièrent par leur mort épouvantable les immenses travaux ordonnés par Montezuma, qui n'avait pris le titre d'empereur qu'après avoir exercé les fonctions de prêtre. L'office du sacrificateur avait, chez ces peuples, d'effroyables secrets, et un *tlamacaxqui* n'obtenait les éloges de la troupe hideuse dont il était secondé que lorsque, par un art vraiment infernal, il savait, d'un même coup, donner la mort à la victime, et faire jaillir son sang devant l'idole qui devait en recevoir une partie. Les tlamacaxquis, ces pontifes de la mort, avaient rédigé en principes les effroyables pratiques dont ils se réservaient le privilége, et, au besoin, il les enseignaient à l'empereur lui-même. Lorsqu'en l'année 1486, le temple de Mexico,

SCULPTURES AMÉRICAINES AU MUSÉE DU LOUVRE.



612 617 623

commencé sous Montezuma Ilhuacomina, fut inauguré, Ahuitzol, le souverain régnant, ne cessa de remplir l'office de sacrificateur et d'inonder les statues du sang des victimes. Revêtu des attributs et même du costume des dieux, il ne prit de repos que lorsque la fatigue eut fait tomber de ses mains le poignard d'obsidienne. Il s'en servait avec une telle habileté qu'au dire des prêtres, il les surpassait. Les sanglants sacrifices ne furent pas néanmoins longtemps interrompus; plusieurs tlamacaxquis remplacèrent le terrible Ahuitzol, si bien que durant quatre journées entières le sang ne cessa de couler. Nous en avons trop dit peut-être, et cependant nous reculons devant les détails; mais, pour compléter ce tableau effroyable, il faut rappeler les expressions concises et sauvages d'un vieux narrateur mexicain. « Le theocali semblait recouvert, dit-il, d'un immense tapis de pourpre. »

Les hommes qui consacraient, en ce temps, leur art à reproduire l'image des treize divinités redoutables étaient encore chargés d'un autre office : lorsqu'un souverain avait succombé ils devaient reproduire son image pour la cérémonie funéraire qui précédait l'élection de son successeur, comme cela avait lieu dans presque toute l'Europe au moyen âge; ces images devaient être coloriées et revêtues de riches ornements. Ahuitzol le terrible sacrificateur, et Tiçozic, le jeune prince qui lui succéda, furent ainsi représentés en effigie avant d'être livrés religieusement au bûcher. La statue de Tiçozic, merveilleusement parée, fut étendue sur un lit de repos, comme on se le représentait lui-même, « dans le neuvième abîme de l'enfer, où règnent les puissants dieux Michtlanteuchtli et Nicatzin-Intzontemoc... dormant du sommeil de l'oubli. »

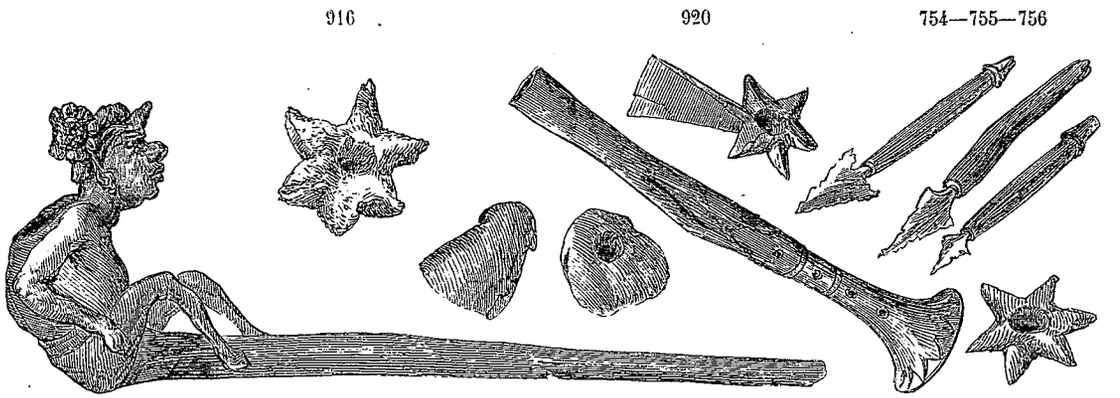
Ces statues commémoratives étaient toujours en bois léger, et l'on avait soin de placer entre leurs épaules un faucon, symbole également significatif, nous dit Tezozomoc, des changements que l'esprit du mort venait de subir. « Son âme allait voler désormais devant le soleil, les tempêtes et les orages. »

Comme les statues des funérailles, que l'on désignait sous le nom de *quixococuallia*, étaient destinées à être brûlées solennellement, le Musée du Louvre n'en possède pas une seule; il est heureusement plus riche en objets qui ont un emploi sérieux dans la vie civile, ou qui servaient à célébrer les cérémonies du culte : tels sont entre autres les numéros 617 et 623, qui sont de véritables sceaux chargés de figures hiéroglyphiques; tel est, sous le numéro 612, un polissoir employé peut-être à aplanir les fibres filamenteuses de maguey, qui fournissaient les immenses feuilles de papier sur lesquelles les Tlalucas peignaient si rapidement leurs signes bizarres. Le numéro 600 appartient encore à la civilisation mexicaine : c'est un brûle-parfum, en forme de pipe, dont le fourneau est formé par une figure d'homme entièrement nu. Peut être servait-il à brûler du copal, dont on faisait un si grand usage pour honorer les dieux, peut-être était-il simplement employé à fumer du tabac, comme cela se pratiquait de temps immémorial chez la plupart des peuples de l'Amérique.

Les instruments destinés à mener les danses sacrées du temple, ou à exciter la joie des festins, étaient en général fort variés chez les nations de l'Anahuac; outre ces téponaztli, grands tambours creusés dans un tronc d'arbre, sur lesquels on frappait avec des baguettes garnies de tampons en résine élastique, et dont le Musée possède un échantillon, il y avait des conques guerrières, des grelots retentissants *(ayacachtli)*, des flûtes sourdes que l'on désignait sous le nom peu harmonieux de *quauhtlapizalli*, et enfin des espèces de flageolets aux sons plus aigus; c'est un instrument à quatre trous et à pavillon que représente le numéro 519. Nous n'avons que des renseignements très-

incomplets sur la musique des anciens Mexicains. A en juger cependant par ceux de leurs instruments qui nous sont parvenus, cet art conservait parmi eux un caractère de rudesse primitive qui ne pouvait faire supposer l'existence d'un système régulier. Sahagun, Clavigero, Torquemada, ne renferment à ce sujet que des généralités sans importance. Les peuples qu'ils ont étudiés minutieusement dans les divers phases de leur civilisation semblent avoir ignoré l'usage des instruments à cordes. C'était surtout au son des instruments de percussion et au son des flûtes qu'ils menaient dans le temple ces danses solennelles, auxquelles ne pouvaient se dispenser d'assister les principaux guerriers de la cité. Si les documents sur cette musique barbare nous manquent, il n'en est pas de même à l'égard de la chorégraphie. Les anciens Aztèques attachaient une telle importance aux rites des danses sacrées, qu'il pouvait arriver, dans certaines circonstances, que l'oubli d'un pas ou d'une attitude prescrits par le culte fît donner la mort au danseur maladroit qui s'était rendu coupable de cette offense envers les dieux. La même rigueur s'appliquait aux chanteurs et à ceux qui marquaient la cadence sur le *teponaztli*. L'exact Bernardino de Sahagun est explicite sur ce point.

Les poignards formés de pointes triangulaires de silex, fixés dans des manches de bois, que l'on a figurés sous les numéros 754, 755 et 756, à côté de l'instrument à vent des Mexicains, semblent être là comme un souvenir de cette race cruelle qui faisait intervenir d'abominables sacrifices jusque dans ses fêtes ; il n'en est rien cependant, et ils n'appartiennent pas à la civilisation aztèque, non plus que les têtes de masses d'armes représentées sous les numéros 912, 916, 917, 920, 921 ; ils viennent du Pérou et rappellent des peuples qui, avec des formes plus adoucies dans leur culte, mettaient aussi en pratique, dans leur art rudimentaire, des principes de goût moins étrangers aux nôtres peut-



être que ceux des nations mexicaines. Chez ces dernières, en effet, comme l'a dit si bien Prescott, « les fantômes allégoriques imprimaient la plus bizarre direction aux artistes dès qu'ils voulaient représenter la figure humaine. » L'art, au contraire chez, les Péruviens, rentrait souvent dans l'imitation de la nature et ne se laissait pas pervertir au même degré par le symbole.

La suite à une autre livraison.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 54, 58, 70.

§ 11. *Le neveu d'un négociant. — Un gendre refusé.*

L'observation faite par Mme Roubert nous ouvrit les yeux. Nous sentîmes que les assiduités de M. Raymond pouvaient faire naître des idées auxquelles il eût été imprudent de s'arrêter. L'oncle Formon, qui était riche et tenait en grande estime les gros capitaux, voulait pour son neveu un opulent mariage ; il avait calculé que lorsqu'il lui laisserait la maison de commerce, « l'apport dotal devait suffire pour le fonds d'exploitation ; » or la dot de Claire ressemblait singulièrement à celle de la Mariane de Molière : elle se composait surtout d'habitudes laborieuses, d'humeur facile, de goûts simples, de sobriété ; et M. Formon n'eût pas manqué de trouver, comme Harpagon, « que ce compte-là n'avait rien de réel, et que c'était une raillerie de vouloir constituer à la future une dot de toutes les dépenses qu'elle ne ferait point. »

Nous communiquâmes nos scrupules à Léon, qui les partagea et promit que son ami interromprait ses visites.

Il eut d'abord recours pour cela à mille subterfuges : un jour c'était quelque promenade lointaine dans laquelle il entraînait M. Raymond ; d'autres fois un travail sur lequel il voulait le consulter ; le plus souvent de simples caprices par lesquels il rompait l'habitude des entrevues journalières. M. Raymond s'y soumit d'abord ; il aimait Léon et se laissait aller volontiers à son impulsion ; mais bientôt il parut perdre patience ; loin de se désaccoutumer peu à peu de ses visites du soir, comme mon fils l'avait espéré, il lui déclara, avec une vivacité qui ne lui était point ordinaire, qu'elles étaient devenues pour lui un besoin, et qu'il voulait les reprendre.

Léon répondit d'abord sur le ton enjoué, en se plaignant de ce que sa compagnie ne pût lui suffire ; mais il insista.

— Seul, je vous ai moins complétement qu'au milieu de votre famille, répliqua-t-il ; c'est votre place et votre vrai cadre ; tout y est dans une telle harmonie que le charme de l'ensemble ajoute au charme de chaque détail. Le plus bel arbre isolé n'est qu'un arbre ; réuni à ses pareils c'est une part de forêt. Pourquoi m'empêcher de prendre place dans votre cercle intime, de respirer ce bon air de dévouement et de tendresse? Vous ai-je donc dérobé quelque doux rayon pour que vous me disiez ainsi de me retirer de votre soleil?

Et comme Léon embarrassé ne répondait rien :

— Songez, mon ami, ajouta-t-il d'une voix plus émue, que j'ai été élevé en orphelin, loin de toutes les jouissances du foyer. J'ai passé des mains de la nourrice à celles des maîtres, et du collége au comptoir. Chacun m'a servi par devoir, personne ne m'a aimé pour moi-même. Jusqu'ici je n'ai trouvé dans le monde qu'une chambre garnie et une table d'hôte ; c'est chez vous que pour la première fois j'ai vu et compris ce qu'était une famille. Si vous m'aimez, laissez-moi jouir de ma découverte et ne m'enviez pas la petite place d'où je regarde votre bonheur.

— Dieu sait que je ne demande pas mieux, dit Léon qui, tout en sentant la nécessité d'en venir à une explication,

hésitait sur la tournure à lui donner; vous ne doutez point, j'espère, de ma bonne volonté; votre présence parmi nous m'est toujours une joie; mais... d'autres peuvent s'en étonner.

Il l'interrompit.

— Aurais-je été importun? s'écria-t-il; mes visites paraissent-elles trop fréquentes à votre mère... à votre sœur?... Oh! répondez, je vous en conjure, Léon, répondez franchement!

— Franchement, ma famille est toujours heureuse que vous soyez là.

— Qui donc alors peut s'étonner?

— Ceux qui regardent sans voir, jugent sans connaître et condamnent sans merci, c'est-à-dire tout le monde! Longtemps j'ai balancé à vous le dire, et je ne le fais encore qu'avec peine.

— Mais que peut-on blâmer dans mon intimité?

— Pardon, reprit Léon en souriant; vous n'avez pas oublié, je pense, cet enfer des anciens où le chien Cerbère laissait entrer tout le monde, mais ne permettait à personne de sortir.

— Après?

— Eh bien, cher ami, les gens sages prétendent que c'est le symbole de toute maison où il y a une fille à pourvoir: chaque homme mariable qui s'y présente est supposé acquis à l'enfer conjugal; s'il y reste, on le regarde comme une victime; s'il en ressort, comme un Hercule vainqueur qui s'est joué de Cerbère.

— Et il n'y a pas d'autre motif? dit M. Raymond qui rougit.

— Aucun autre! acheva Léon en lui prenant la main; mais il vous suffira, mon ami; nous pouvons braver les préjugés quand notre repos et notre honneur ont seuls à en souffrir, mais non quand il s'agit de l'honneur et du repos des autres. Pardonnez-moi, pardonnez-nous; ceci ne se fait point par notre volonté : dites-moi que vous en êtes sûr et que vous ne gardez point de rancune.

— Je vous aime et vous remercie, dit Raymond en répondant avec effusion à l'étreinte de Léon; vos paroles m'ont troublé plus que vous ne pouvez croire... je ne puis, je ne veux pas y répondre maintenant... je vous demande deux jours... alors... nous en reparlerons... et... vous saurez tout!

A ces mots, il embrassa mon fils et le quitta brusquement.

Le temps demandé s'écoula. Léon, qui m'avait raconté leur entretien, eut soin, à mon expresse recommandation, d'éviter tout ce qui eût pu rappeler à M. Raymond sa promesse; enfin, le troisième jour, celui-ci arriva chez nous vers le soir, mais sans entrer au salon; il le fit demander et monta avec lui dans sa chambre haute.

Il était pâle et semblait très-agité. Léon affecta de ne point s'en apercevoir; il lui demanda s'il venait le chercher pour une promenade.

— Oui... habillez-vous... sortons! répliqua-t-il avec une précipitation distraite.

Mais, après avoir fait deux ou trois tours dans la chambre, il se jeta sur un fauteuil en s'écriant :

— C'est inutile... je puis vous parler ici... J'aime mieux tout vous dire... et pour cela je n'ai besoin que d'un seul mot... — Léon... j'aime votre sœur!

Mon fils se retourna avec une exclamation.

— Ne me faites pas d'objection! se hâta d'ajouter le neveu de M. Formon; je les connais toutes... il n'en est qu'une dont je veuille tenir compte, celle qui viendrait de la volonté de votre sœur ou de votre famille : parlez-moi avec sincérité, Léon, me seront-ils favorables? N'ai-je point à redouter d'autres projets? Savez-vous enfin quelque chose qui puisse me faire craindre ou espérer?

— Rien, et eux seuls sont en mesure de vous répondre; mais il me semble que vous oubliez quelqu'un dont l'adhésion n'est pas moins importante.

— Mon oncle?

— Oui.

— Je viens de lui tout avouer!...

Il s'arrêta, Léon le regardait.

— Et qu'a-t-il répondu? demanda-t-il.

— Ce qu'il devait répondre, reprit Raymond avec une exaltation amère, ce que j'attendais. Connaît-il votre sœur? peut-il comprendre ce qu'il y a en elle de naïve séduction? A ses yeux le mariage n'a jamais été qu'une affaire.

— Et il trouve celle-ci mauvaise? interrompis-je en franchissant le seuil sur lequel j'étais arrêté depuis quelques minutes sans que les deux jeunes gens y eussent pris garde.

M. Raymond recula de trois pas et devint très-pâle; mais je le rassurai en lui tendant la main; il comprit dès les premiers mots que je ne le rendais pas responable des dédains de M. Formon, et, encouragé par mes témoignages d'affection, il me déclara que l'opposition de son oncle ne pouvait être un obstacle pour lui.

— Que je puisse être agréé de vous ou de Mlle Claire, ajouta-t-il, je n'en demande point davantage; nulle volonté ne peut enchaîner ma préférence, et ce que je possède suffit pour mettre la femme que j'aurai choisie à l'abri de la pauvreté.

— Mais non à l'abri des regrets, répliquai-je; pourra-t-elle oublier qu'elle vous a rendu ingrat, et que le lien qui vous a unis n'a pu se former qu'avec les liens brisés de la famille? Pour elle vous aurez rompu avec celui qui vous a tenu lieu de père; vous aurez préféré votre penchant à votre devoir! dangereux début et triste présage! Est-il bien sûr que celle pour qui vous aurez ainsi renoncé à vos habitudes, à vos affections, à vos souvenirs, puisse vous dédommager suffisamment de tant de sacrifices? Ne les regretterez-vous jamais? Chaque fois que vous rencontrerez le bienfaiteur abandonné pour une étrangère, et qu'il vous faudra détourner la tête, ne sentirez-vous pas votre cœur se serrer? Croyez-moi, monsieur Raymond, bien peu de gens sont assez sûrs d'eux-mêmes pour de pareilles épreuves, bien moins encore ont droit de les tenter. Dans notre constitution sociale, tout repose sur la famille, tout y revient : renier celle que Dieu nous a donnée pour en commencer une autre, c'est mettre le feu à la maison héréditaire avec l'idée de bâtir sur ses cendres. Rarement le succès justifie de pareilles audaces, et l'extrême nécessité peut seule les excuser. Pour ma part je n'en serai point complice; ma fille n'entrera jamais dans la famille qui la repousse; elle a besoin de sympathie, d'encouragement, de tendresse, et je ne veux pas que son mariage soit une déclaration de guerre, mais un traité d'alliance.

Tout ce que put dire M. Raymond ne changea rien à cette résolution; je l'assurai de mon estime et de mon amitié; mais je renouvelai l'avertissement déjà donné par Léon : quelque douce que nous fût son intimité, nous devions la rompre et nous contenter de vœux réciproques faits de loin pour notre bonheur.

Quand il me vit inébranlable, il cessa d'insister et se retira tristement. Nous ne le revîmes plus que de loin en loin, par hasard et chez des tiers. *La suite à une autre livraison.*

L'ESTOC VOLANT.

L'estoc volant, que depuis on a simplement appelé volant, était un bâton gros et court que l'on cachait sous ses habits pour le lancer, dans l'occasion, à la tête ou aux jambes de son ennemi. Maître Guillaume, ce bouffon si connu à la cour

de Henri IV, avait toujours sous ses habits un de ces bâtons volants qu'il appelait son *oisel*, parce qu'il avait coutume de le faire voler à la tête des pages et des laquais qui le persécutaient ordinairement.

LE BON CONSEIL DE CHAUCER (1).

Fuis la louange, recherche la sincérité, contente-toi de ton bien quelque petit qu'il soit; car la richesse produit la haine, la haute fortune est précaire, la gloire engendre la vie, et la prospérité est aveugle. De rien ne prends plus qu'il ne t'est nécessaire. Guide-toi aussi bien que tu saurais guider les autres, et la sagesse, sois-en sûr, viendra à ton secours.

Ne va pas, sur la foi de l'inconstante déesse qui tourne comme une roue, tenter de rendre droit tout ce qui est crochu; entreprendre peu est, en effet, le moyen d'avoir grande tranquillité. Évite aussi de regimber contre un clou, ne lutte pas avec un mur à l'exemple du pot de terre. Juge-toi toi-même comme tu juges les autres lorsqu'ils ne sont plus, et la sagesse, sois-en sûr, viendra à ton secours.

Accepte de bon cœur ce qui t'est envoyé; la lutte d'ici-bas entraîne plus d'un échec; le monde n'est pas notre demeure, ce n'est qu'un désert. En avant, pèlerin! Coursier, sors de ton écurie! lève tes regards en haut et remercie Dieu de tout. Renonce à tes désirs, laisse l'esprit te guider, et la sagesse, sois-en sûr, viendra à ton secours.

JACQUES DU FOUILLOUX.

« Nous ne possédons aucun détail biographique sur le compte de Jacques du Fouilloux, » dit la notice placée en tête de la dernière édition de *la Vénerie*, publiée à Angers en 1844. Par une singularité qu'on rencontre trop souvent dans l'histoire des lettres, pendant que les bibliophiles signalaient minutieusement les différentes éditions qu'on a données de *la Vénerie*, personne ne s'occupait de du Fouilloux. Le livre avait absorbé l'auteur : aussi les plus minces éléments d'une biographie manquaient-ils complétement jusqu'à ce jour. La *Biographie universelle* lui consacre à peine une colonne, et se borne à parler de *la Vénerie*. La *Bibliothèque historique et critique du Poitou* ne s'explique pas davantage sur le compte du célèbre chasseur.

La découverte des papiers de famille de Jacques du Fouilloux nous permet de combler cette lacune et de donner les renseignements les plus exacts sur sa vie.

Il naquit, dans les premiers jours de mars 1519, au château du Fouilloux, paroisse de Saint-Martin en Gâtine, bâti sur le point le plus culminant du haut Poitou (département des Deux-Sèvres). Son père, Antoine du Fouilloux, était issu d'une famille de très-ancienne noblesse, qui possédait, depuis plusieurs siècles, la terre dont elle portait le nom. Sa mère, Guérine Taveau de Mortemer, dame de Bouillé (2), mourut en lui donnant le jour. Ayant perdu ses parents de bonne heure, il fut mis sous la tutelle de René de la Rochefoucault, son oncle à la mode de Bretagne, qui l'emmena chez lui à Bayers, puis à Liniers, château situé près de Saint-Maurice de la Fougereuse, non loin de Thouars.

Jacques du Fouilloux n'eut pas à se louer de la manière dont son tuteur administra ses biens, si l'on en juge par le procès qu'il eut, en 1540, avec sa veuve, aussitôt sa majorité. Cependant son éducation ne fut pas négligée, et le style de son livre prouve qu'on prit même un grand soin de développer ses facultés intellectuelles, et qu'on lui permit de se livrer de bonne heure à son goût dominant pour la chasse, passion qu'il conserva toute sa vie.

> ... Évitant sans cesse la paresse,
> A ce plaisir exerçay ma jeunesse
> Qui est commun aux princes et seigneurs,
> Comme avoient fait mes prédécesseurs.

Mais le jeune gentilhomme aspirait à une liberté plus complète. Arrivé à l'âge de vingt-sept ans, il lui prit « envie de s'émanciper, » et un beau matin il s'échappa de Liniers avant l'aube, « n'oubliant rien, sinon à dire adieu, » et suivi de son limier Tire-Fort. Tandis qu'il vaguait à travers la campagne, un cerf partit; il se mit aussitôt à sa poursuite, et arriva, non sans quelques aventures gaiement racontées, dans sa chère Gâtine, qu'il avait abandonnée depuis l'âge de cinq ans. Ce fut ainsi qu'il fit son entrée dans le monde, et depuis, les lettres et le plaisir furent ses seules occupations.

Du Fouilloux épousa, le 20 août 1554, Jeanne Berthelot, fille de René Berthelot, conseiller au parlement de Paris, et de Jeanne d'Ausseure. Celle-ci était douée de beaucoup d'attraits, au dire du poëte J. de la Péruse, et était une riche héritière; mais, habituée à la rigidité des familles parlementaires, elle ne put se faire aux allures dissipées de son mari, et cette antipathie d'humeurs engendra des querelles incessantes qui firent le tourment du ménage. De Verville raconte la méthode brutale et singulière dont du Fouilloux se serait, dit-on, servi une fois pour vaincre l'humeur acariâtre de sa femme. Il paraît néanmoins à peu près démontré que cette anecdote est controuvée.

Du Fouilloux eut de Jeanne Berthelot un seul fils, qui fut page de Guy de Daillon, sieur du Lude, gouverneur du Poitou, et qui mourut à peine âgé de seize ans, peu de temps après sa mère.

Notre veneur chercha malheureusement dans le désordre des consolations à ses chagrins domestiques. Une note conservée à la Bibliothèque nationale, section des titres généalogiques, assure qu'il présenta à Henri III, lors du séjour qu'il fit à Poitiers en 1577, une compagnie de cinquante hommes uniquement composée de ses fils illégitimes. Ceci est évidemment encore un conte fait à plaisir, mais qui donne une idée des mœurs et de la réputation de du Fouilloux.

Il finit ses jours le 5 août 1580, à l'âge de soixante et un ans, laissant pour héritière d'une fortune assez considérable la fille de sa sœur, Marie Cathus, seconde femme de Jean de la Haye, lieutenant général en la sénéchaussée de Poitiers.

Jacques du Fouilloux doit sa célébrité au livre de *la Vénerie*, ouvrage écrit avec beaucoup de gaieté, de verve et d'originalité, et rempli d'observations curieuses dont les travaux des naturalistes modernes ont démontré l'exactitude. La première édition parut à Poitiers, en 1561, chez les Marnef et les Bouchet frères. Ce privilége est daté d'Orléans, le 23 décembre 1560. En tête de ce volume, de format petit in-folio, et orné de nombreuses gravures en bois, est une dédicace adressée à Charles IX, qui est l'expression complète de la philosophie de l'auteur. « Il est certain et notoire à chacun, y dit-il au roi, que de tout temps les hommes se sont adonnés à plusieurs hautes et occultes sciences : les uns à la philosophie pour contenter leurs esprits, les autres aux arts méchaniques pour acquérir des richesses. Les inventions desquels ont en tant de manières esté esparses, que de les desduire et nombrer par le menu, seroit quasi chose impossible. De façon qu'après avoir le tout bien examiné et considéré, enfin je me suis arresté à ce qu'a dit ce grand et sage roy Salomon : Que

(1) Trad. par H. Gaumont. — Voy sur Geoffroy Chaucer, poëte anglais du quatorzième siècle, t. X, p. 83.

(2) C'est dans les archives de ce château, placé entre Oulmes et Maillezais, que les titres de la famille du Fouilloux ont été retrouvés.

toutes choses qui sont souz le soleil ne sont que frivole uanité; d'autant qu'il n'y a science ny art qui puisse allonger la vie plus que ne le permet le cours de nature. Pour ce m'a-t-il semblé, Sire, que la meilleure science que nous pouvons apprendre (après la crainte de Dieu), est de nous tenir et entretenir joyeux, en usant d'honnestes exercices, entre lesquels je n'ay trouvé aucun plus noble et plus recommandable que l'art de la vénerie. »

On ne peut rien ajouter à ces quelques lignes : elles peignent l'homme tout entier. Sceptique ou plutôt indifférent en matières de religion, à une époque de grand zèle, il ne prit aucune part aux guerres civiles qui bouleversèrent la province où il vécut. Il fit en sorte de « s'entretenir joyeux, » et de se renfermer dans un voluptueux égoïsme.

La Vénerie a été réimprimée vingt-deux fois en France,



Portrait de Jacques du Fouilloux. — D'après un dessin attribué à Clouet, dit Janet.

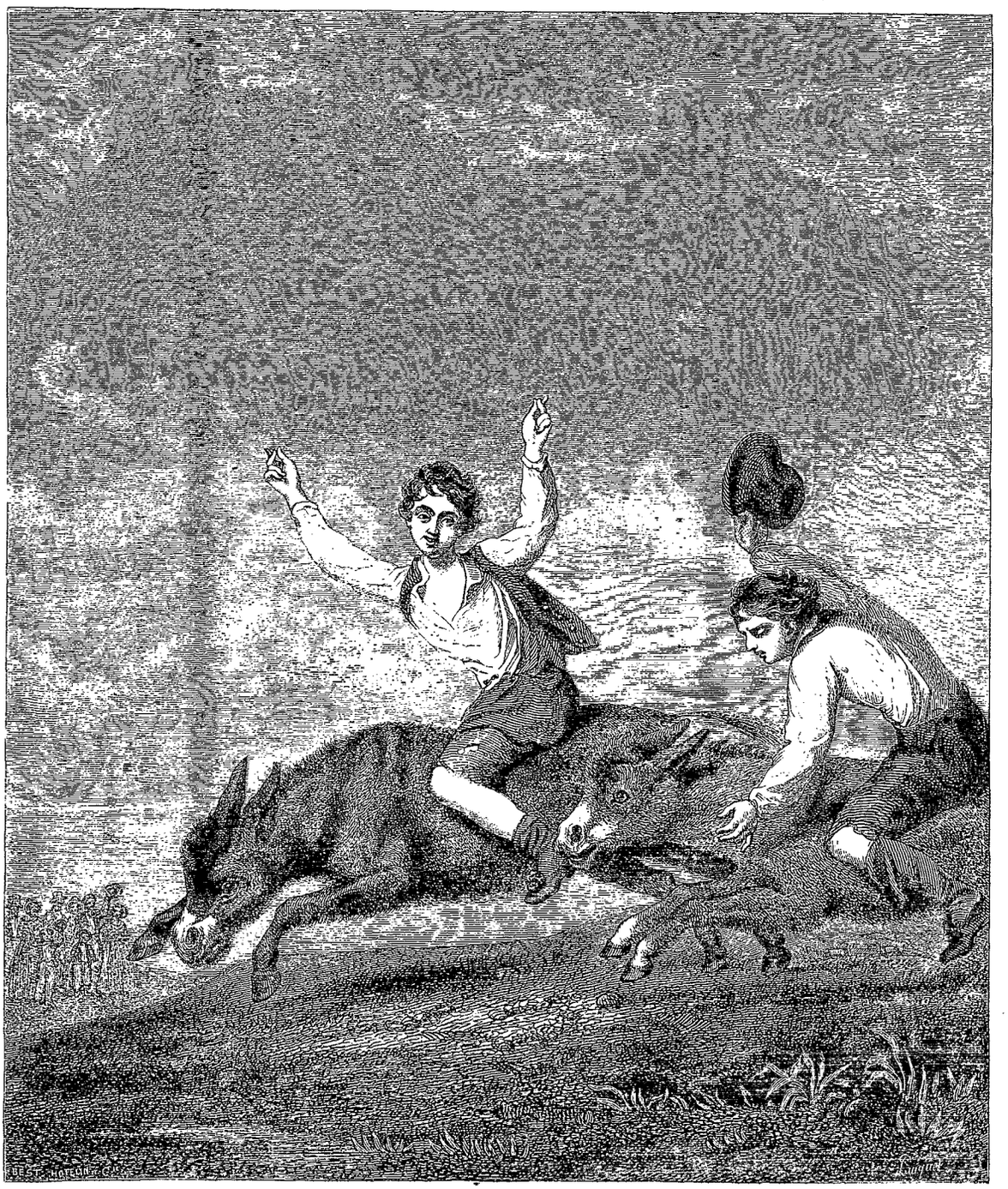
trois ou quatre fois en Allemagne, et une à Milan. On a joint à quelques-unes de ces nombreuses éditions *la Fauconnerie*, de Jean de Franchières; *la Chasse au loup*, de Clamorgan; et *le Miroir de fauconnerie*, de Pierre Harmont. Ce livre dut sa grande vogue à la passion de la noblesse pour la chasse; pendant un siècle et demi, on le trouva dans tous les châteaux. Malgré le nombre considérable d'exemplaires répandus, il est devenu fort rare aujourd'hui, par cela même qu'il a été beaucoup lu, beaucoup étudié, et les bibliophiles se le disputent, surtout lorsqu'il apparaît en éditions primitives.

Le poëme de *l'Adolescence de Jacques du Fouilloux* est d'une versification simple et facile, mais un peu imprudente comme tout ce que composait l'auteur. Il fait suite à *la Vénerie*.

Le portrait que nous donnons est la copie d'un dessin attribué à F. Clouet, dit Janet, esquissé à la pierre noire, et légèrement retouché au crayon rouge. L'aspect de la physionomie indique que du Fouilloux avait de trente à trente-cinq ans lorsque ce dessin fut exécuté, c'est-à-dire vers 1553, époque à laquelle on sait que notre veneur suivait la cour.

La famille du Fouilloux portait : palé d'argent et de sable de dix pièces, à la fasce d'azur sur le tout.

LA COURSE A ANE.



Dessin de Pauquet, d'après Gainsborough.

Les voilà près du but! Vainement l'un des concurrents excite de la voix et du geste sa monture haletante, l'autre lève les mains et pousse le cri de victoire, et répond déjà aux acclamations de la foule.

Encore un instant, et, debout près de son âne, il va recevoir la récompense promise! Il fera le tour du cercle des spectateurs en écoutant leurs félicitations; il rentrera chez lui enrichi et glorieux comme un athlète des jeux Olympiques, tandis que maître Aliboron, le véritable vainqueur, retournera à son écurie pour y retrouver sa paille et ses chardons.

Triste symbole de la plupart des victoires remportées ici-bas! Qui de nous n'a ainsi confisqué à son profit des succès préparés ou conquis par d'autres? N'avons-nous pas tous un âne grâce auquel nous atteignons le but? — Généraux que de vaillants soldats font triompher; capitalistes devenus millionnaires en utilisant pour vous les deniers que le pauvre vous confie; écrivains venus à point qui exploitez l'idée à laquelle cent autres ont préparé la voie; hommes d'état que l'engouement populaire porte au pouvoir; artistes qu'un heureux hasard prend en croupe et conduit brusquement à la célébrité; héritiers qui recueillez en dormant la fortune acquise par la patience laborieuse d'un parent inconnu . que de gens qui font la course à âne sans s'en douter!

Honneur du moins à celui qui, après la victoire, ne né-

glige pas sa monture! — L'écueil ordinaire pour tout homme est d'oublier les humbles instruments de sa réussite! Depuis sa nourrice qui, en veillant à ses premières années, lui a assuré les forces dont il a profité, et le maître d'école qui lui a ouvert les premières portes du monde de l'intelligence, jusqu'au serviteur de tous les jours qui, en prenant à sa charge les détails matériels de la vie, lui laisse le loisir de penser, jusqu'à la foule d'éducateurs connus ou invisibles qui l'ont insensiblement fait ce qu'il est, combien de secours méconnus, de moyens oubliés! et qu'il est rare au moment des triomphes de se rappeler les modestes montures auxquelles nous les devons!

Ces réflexions, nous les faisions tout bas en suivant du regard une de ces courses d'ânes, si fréquentes en Italie et dans le midi de la France; elles ne nous empêchaient pas de nous intéresser à la lutte de ces courageux animaux, calomniés par le préjugé populaire, mais réhabilités par Buffon.

Dans la plupart des provinces de la France nous voyons l'âne surchargé de travail, mal nourri, mal soigné, livré à une espèce de mépris que n'a point dissipé son utilité; et nous ne pouvons, par suite, bien juger de son aspect, de ses instincts, ni de ses aptitudes. La race, abâtardie par notre faute, est loin de celle que l'on rencontre dans les contrées méridionales où nos préjugés ne semblent point avoir pénétré. Là vous trouvez des ânes plein de feu, dont les formes délicates et le brillant pelage ne déshonoreraient aucun cavalier. Il serait à désirer que les encouragements donnés dans notre pays, avec plus ou moins de succès, à l'amélioration des chevaux, se détournassent un peu vers cette race plus utile encore peut-être, en ce qu'elle correspond aux plus humbles besoins et qu'elle est le recours obligé des plus pauvres laboureurs.

EXPLICATION DE QUELQUES SYMBOLES

ET ATTRIBUTS RELIGIEUX.

Suite et fin. — Voy. p. 66

Lampe. Vierges sages, vierges folles, sainte Gudule; deux lampes au-dessus de la Charité (portail de Saint-Étienne de Sens). Voy. *Arbre*.

Lance. Saint Thomas, saint Matthieu, saint Longin. — Lances croisées, attribut de saint Bénigne de Dijon.

Lanterne. Saint Hugues, sainte Gudule, sibylle persique.

Laurier. Victoire. Sainte Gudule, sibylle libyque, sibylle érythrée.

Léopard. Persévérance dans le mal.

Licorne. Puissance, virginité. — Sainte Justine.

Lion. Force, courage; quelquefois crime. — Attribut de Ruben, de Juda, de Dan (Saint-Étienne de Sens), de Samson, de saint Marc, saint Jérôme, saint Agapé. — Lions buvant dans un calice, symbole eucharistique.

Lis. Pureté, innocence; ange Gabriel, Marie, saint Joseph, sibylle. Quelquefois, dans le tableau du Jugement dernier, un lis sort à droite de la bouche du Sauveur, un glaive à gauche.

Lit. Deux médecins près d'un lit, saint Côme et saint Damien; le lit du juste mourant; le lit du pécheur en désordre.

Livre. Attribut des apôtres, des évangélistes et des docteurs, des évêques et des abbés; — aux mains de Jésus-Christ enfant, c'est le livre de la sagesse. — Attribut du Saint-Esprit lorsqu'il a la forme humaine. Livre sacré, symbole de la loi nouvelle; arrondi au sommet, symbole de la loi ancienne, symbole de la pédagogie.

Loup. Cruauté; démon — Attribut de Benjamin.

Lune. Au moment de la création, son disque porté par un buste de femme ou par un ange; disque échancré sous les pieds de Marie.

Lyre. Attribut de sainte Cécile; gravée sur les tombeaux des premiers chrétiens.

Main coupée. Saint Cyriaque; — deux mains attachées au cercueil de Marie. (Voy. *Gant*.)

Mamelle, dans un plat ou sur un linge, attribut de sainte Agathe.

Marteau. Attribut de saint Éloi.

Masse de foulon. Saint Jacques le Mineur.

Massue. Saint Bénigne.

Médaille crucifère au cou de sainte Geneviève; médaille présentée à cette sainte par saint Germain.

Mouton. Voy. *Agneau, Brebis, Bélier*.

Navire. Symbole de la vie agitée du chrétien. Attribut de Zabulon. (Voy. *Barque*.)

Nimbe. Gloire qui environne la tête de Dieu, des anges, des saints, des personnes constituées en dignité; — triangulaire ou bitriangulaire, attribut de la Trinité. — Nimbe circulaire timbré d'une croix, réservé aux personnes divines. — Nimbe circulaire sans croix, indique un ange ou un saint, ou une puissance, quelquefois le démon. — Nimbe carré, indique une personne vivante, à moins qu'il n'ait la forme d'un losange, et alors il peut encadrer la tête d'une personne divine.

Œil. Voy. *Colombe*. Sainte Lucie porte ses yeux sur un plat.

Oie. La vigilance (grand portail de Saint-Étienne de Sens).

Olivier. La paix.

Orgues. Attribut de sainte Cécile.

Ostensoir. Attribut de saint Norbert et de sainte Claire.

Ours. Tendresse maternelle; attribut de saint Eustache.

Pain porté par sainte Gertrude, saint Jean l'Aumônier, la sibylle phrygienne, la sibylle érythrée.

Palmier. La victoire, la justice chrétienne; attribut des martyrs; saint Paul ermite au pied d'un palmier.

Panier. Sainte Dorothée porte des fruits et des fleurs dans un panier.

Paon. L'immortalité; becquetant des raisins, symbole eucharistique.

Parfums. Les rois mages; les trois Maries; sainte Madeleine.

Peigne de cardeur, attribut de saint Blaise.

Pélican. La charité.

Pelle. Attribut de saint Honoré.

Phénix. L'immortalité.

Pierre. Saint Étienne; saint Thomas, patron des architectes. La Folie dévorant une pierre, et marchant sur des pierres roulantes.

Plat. Voy. *Mamelle, Œil*. — Plat sur lequel est la tête de saint Jean-Baptiste.

Poisson. Emblème du Sauveur, du chrétien, de saint Simon

Pommier (Branche de) dans la gueule du serpent au pied de la croix, ou écrasé par Marie.

Porc. Gourmandise, impureté; tête de l'enfer des impudiques (à Sémalay, diocèse de Nevers); servant de monture à la Synagogue; attribut de saint Antoine; signe du zodiaque en décembre.

Quenouille. Sainte Geneviève, sainte Solange.

Rats. Sainte Gertrude entourée de rats (d'après une légende qui suppose que l'eau de la fontaine Sainte-Gertrude chasse les rats des maisons).

Renard. Fourberie.

Rosaire. Attribut de saint Dominique et de saint Jean l'Aumônier.

Rose. Générosité du martyre ; attribut de Marie, de sainte Rose, de sainte Élisabeth de Hongrie, de sainte Élisabeth de Portugal, de sainte Ursule et de ses compagnes, de la sibylle hellespontique.

Roseau. Sceptre de Jésus-Christ ; attribut de la sibylle delphique.

Roue. Attribut de sainte Catherine.

Sarrasin sous les pieds de saint Pancrace.

Sauterelle. Scène de l'Apocalypse.

Sceptre. Attribut de Judas, qui devait conserver le sceptre jusqu'à la venue du Messie.

Scie. Attribut de saint Simon apôtre, d'Isaïe.

Scorpion. Malice, perfidie ; attribut de la Synagogue ; — scène de l'Apocalypse.

Serpent. Ruse, perfidie ; prudence ; attribut de la médecine ; attribut de sainte Cécile, de sainte Euphémie, de saint Pèlerin, de saint Patrice d'Irlande. — Serpent en cercle et se mordant la queue, symbole de l'éternité.

Singe. Malice et ruse ; démon.

Sirène. Volupté ; emblème de la vie spirituelle et de la vie naturelle du chrétien.

Soleil. Orne quelquefois la tête de Marie ; porté par un buste d'homme à la création, par un ange au jugement dernier.

Tarasque. Dragon sous les pieds de sainte Marthe.

Taureau. Orgueil ; ailé, attribut de saint Luc ; traînant un saint, saint Saturnin.

Tête. Tête de saint Jean-Baptiste ; — saint Piat, saint Denis, saint Alban, sainte Solange, portent leur tête entre leurs mains.

Torche. Voy. *Globe*.

Tour. Attribut de sainte Barbe.

Triangle. Voy. *Nimbe*.

Verge. Attribut d'Aaron, de Jérémie, de saint Joseph ; faisceau de verges, attribut de sainte Foi, de la sibylle tiburtine, de la sibylle agrippine.

Vieillard bridé et servant de monture à une femme (Saint-Étienne de Sens, Saint-Jean de Lyon).

Vigne. Symbole eucharistique.

Volumen. Rouleau, symbole de la loi ancienne.

ORIGINE DE NOTRE FABRIQUE D'ACIER (1).

La fabrique d'acier est assurément beaucoup moins importante, en France, que la fabrique de fonte et de fer : cependant elle emploie assez de bras et elle obtient d'assez beaux produits pour occuper un des premiers rangs parmi les industries françaises. Il n'est donc pas sans intérêt de connaître son origine.

Cette origine ne va pas se perdre dans la nuit des temps. On ne fabriquait pas encore d'acier, en France, vers la fin du seizième siècle. Nos forges ne donnaient alors que diverses espèces de fer plus ou moins chargées de parties hétérogènes, entre lesquelles celle qu'on estimait davantage était le fer fort de Brie ou de Saint-Dizier. On l'appelait, il est vrai, *petit acier* : mais ce n'était là qu'une qualification honorifique ; tout l'acier qu'on employait alors en France venait à grands frais de Piémont, d'Allemagne ou de Hongrie, et coûtait de cinq à six sous la livre, tandis que le petit acier de Brie n'était jamais payé plus de deux ou de trois sous.

En 1602, un Français nommé Bailly se présente devant le conseil de commerce institué par Henri IV, déclare qu'il a sous ses ordres un ouvrier instruit de tous les procédés de l'industrie étrangère, et demande un privilége pour établir, à Paris même, une fabrique d'acier. Il n'était pas, il paraît, le premier à réclamer ce privilége ; mais jusqu'alors on avait fait beaucoup de promesses sans en tenir aucune. Les experts et maîtres-jurés de Paris se rendent, avec les commissaires du roi, dans les ateliers de Bailly ; les épreuves sont faites en leur présence, et le résultat en est favorable : Bailly va donc obtenir son privilége, quand, peu de temps après, le conseil est averti qu'il s'est laissé soustraire son opérateur, et qu'il n'est plus en mesure de recommencer ses heureuses expériences. On lui donne huit jours pour le retrouver, et, durant ce délai, toutes les négociations déjà faites auprès du roi sont suspendues. Mais les huit jours se passent sans que Bailly représente son homme. On crut donc qu'il fallait encore une fois renoncer à l'espoir de nationaliser en France la fabrication de l'acier.

Sur ces entrefaites, un sieur Camus établit promptement, avec l'espoir d'obtenir le privilége en vain réclamé par Bailly, un atelier de fonderie au faubourg Saint-Victor, sur l'embouchure de la rivière des Gobelins. Est-ce lui qui a détourné l'ouvrier de Bailly? On l'ignore ; mais bientôt on rapporte qu'il fait un très-bel acier, qui peut remplacer avec avantage l'acier du Piémont. A quelque temps de là, le 26 octobre 1604, Camus paraît devant le conseil porteur d'instruments fabriqués avec de l'acier sorti de ses forges, assure que c'est une bonne et loyale marchandise, et demande à faire justifier sa déclaration par quelques maîtres serruriers. Le conseil mande Jean le Moyne, maître de l'Épée couronnée, et son confrère Claude Perdriau, qui, tous deux, avaient converti l'acier de Camus en poignards, en couteaux et en ciseaux. Ils témoignent l'un et l'autre que cet acier est égal et semblable à celui qui vient d'Allemagne sous le nom de *carmet*. On appelait ainsi l'acier forgé dans les fabriques de Kerment, petite ville de la basse Hongrie, sur le Raab, au-dessus de Sarwar. A cette nouvelle, la satisfaction des commissaires fut très-vive, et Camus obtint d'eux à peu près tout ce qu'il voulut. Ainsi fut introduite en France l'industrie de l'acier. C'est un événement mémorable, dont la date était restée mal connue.

Si Paris était un lieu bien choisi pour faire une expérience, on ne pouvait tarder à rapprocher les forges d'acier des forges de fer. Aussi vit-on bientôt l'industrie nouvelle se propager dans les provinces du centre, de l'est et du midi, signalées depuis longtemps comme fécondes en minerai de fer. Au milieu du siècle dernier, les fabriques d'acier de Rive et de Vienne en Dauphiné, de Saint-Dizier en Champagne, de Nevers, de Dijon, de la Charité-sur-Loire en Bourgogne, étaient les plus renommées de la France

(1) Voy De la fabrication de l'acier en Europe, t. XV, p. 61 et 341

L'ART DU TOURNEUR.

Suite. — Voy. p. 20, 61.

Mandrins. — Il y a des mandrins de plusieurs sortes ; les trois principales sont :

Le mandrin ordinaire, le mandrin fendu ou brisé, et le mandrin à queue de cochon. On doit avoir un certain nombre de chacun de ces outils.

Le mandrin ordinaire est d'une grande simplicité ; c'est toujours un morceau de cylindre de deux ou trois pouces de long et de grosseurs variées, suivant le volume de ce que l'on veut y mettre. Un des bouts de ce cylindre a un pas de vis A qui se fixe au nez de l'arbre du tour ; on fait de l'autre côté un trou assez large et assez profond, B, pour recevoir le bout de la pièce qu'on doit tourner, et qu'on y introduit à coups de maillet.

Le mandrin fendu et brisé est long de quatre à cinq pouces. La partie qui tient le pas de vis est la même que dans l'autre mandrin, mais l'autre partie, bien plus allongée, est creusée

dans toute sa longueur et diminuée vers l'extrémité ; cette partie est fendue en quatre (A) dans sa hauteur, par deux traits de scie, et l'on y passe un anneau ou virole mobile B. Lorsqu'une pièce est tournée d'un côté, on ne peut, sans l'altérer, introduire cette partie, pour tourner l'autre, dans le mandrin ordinaire, où il faudrait la faire entrer de force ; mais on peut l'introduire adroitement dans ce mandrin fendu sans altérer la pureté du travail, et une fois introduite on peut l'y serrer fortement en ramenant l'anneau vers l'extrémité.

Le mandrin à queue de cochon a, sur une de ses faces, un écrou qui entre juste dans le nez de l'arbre ; à l'autre face est une tige d'acier rivée au centre et faite en vis comme celles à bois, c'est-à-dire qui va en diminuant avec des pas fort écartés et un peu profonds. C'est à l'aide de ces instruments qu'on fait tous les autres mandrins.

Manière de tourner un rouleau ou cylindre au tour à pointes. — Pour tourner un cylindre, on prend un morceau de bois que l'on a dégrossi avec la hache et à chacune des extrémités duquel on a tracé, au centre, un point de deux

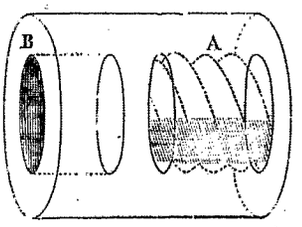


Fig. 13. Mandrin ordinaire.

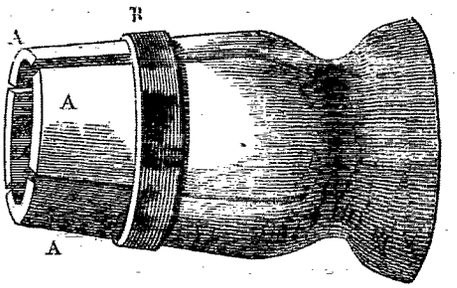


Fig 14. Mandrin fendu.

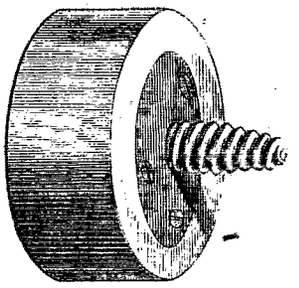


Fig. 15. Mandrin à queue de cochon.

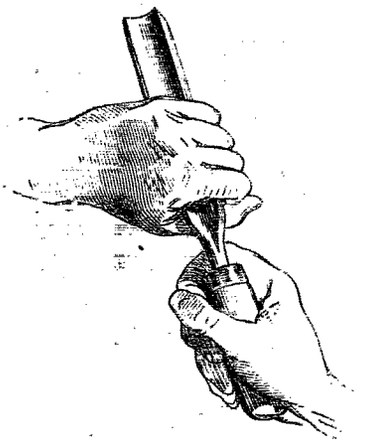


Fig. 16. Les deux mains tenant la gouge.

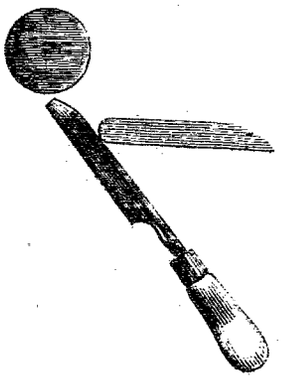


Fig. 17. Position que doit avoir la gouge.

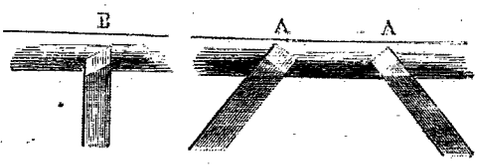


Fig. 18. Ciseau droit et oblique.

lignes de profondeur ; on fait entrer dans ces trous les pointes des deux poupées, et quand on s'est assuré que la pièce y est parfaitement prise et exactement suspendue, on fixe la poupée de droite qu'on avait laissée libre, et l'on enduit d'un peu d'huile chaque pointe. Quand la pièce est ainsi placée, on fait faire deux tours à la corde, en la plaçant de droite à gauche afin que le bois en tournant vienne naturellement sur l'outil ; on place ensuite le support qui doit être de niveau avec le centre.

Ces dispositions prises, le tourneur, appuyé sur le pied gauche, met le pied droit sur la pédale ; il prend une gouge dont il tient le manche de la main droite, et, mettant le tout en mouvement, il attaque le bois, ayant la main gauche appuyée sur le support et tenant le haut de la gouge, les doigts en dessus et le pouce en dessous.

Afin de diriger l'action et de ne prendre de bois qu'autant qu'il est nécessaire, il ne faut pas présenter la gouge perpendiculairement au bois, car on ne ferait que le gratter, il faut, au contraire, que le tranchant soit un peu incliné ; de cette manière il mord beaucoup mieux.

On ébauche le cylindre entièrement avec la gouge qui, étant un outil circulaire, aura laissé des rainures, quelque

soin qu'on ait pris pour en régulariser le travail, et on mesure souvent avec un compas d'épaisseur toutes les parties du cylindre pour s'assurer s'il n'est pas plus large à un endroit qu'à un autre. Cette opération terminée et le cylindre autant arrondi et uni que possible à la gouge, on le termine avec le ciseau droit A, ou oblique B, en les tenant l'un ou l'autre dans ces différentes positions.

Il faut éviter les reprises et les secousses, et donner à l'outil, en glissant habilement sur le support, un mouvement tellement égal qu'il file parallèlement tout le long de la pièce, d'un bout à l'autre. Pour terminer, on coupe à angle droit les deux bouts avec le ciseau oblique. On commence par creuser avec l'angle aigu un cercle peu profond ; on retourne ensuite l'outil sur le plat, ce qui forme un chanfrein partant de l'extrémité du cylindre et venant aboutir au cercle ; on continue à creuser le cercle et le chanfrein, et l'on parvient ainsi perpendiculairement au centre du cylindre.

Cette pièce est une des plus importantes, parce qu'elle est, pour ainsi dire, le commencement de presque tout ce qui se fait au tour ; il est donc indispensable de s'exercer à la bien faire.

Nous ajouterons que quand chaque objet est tourné et qu'on ne croit plus rien y pouvoir faire avec le ciseau, on

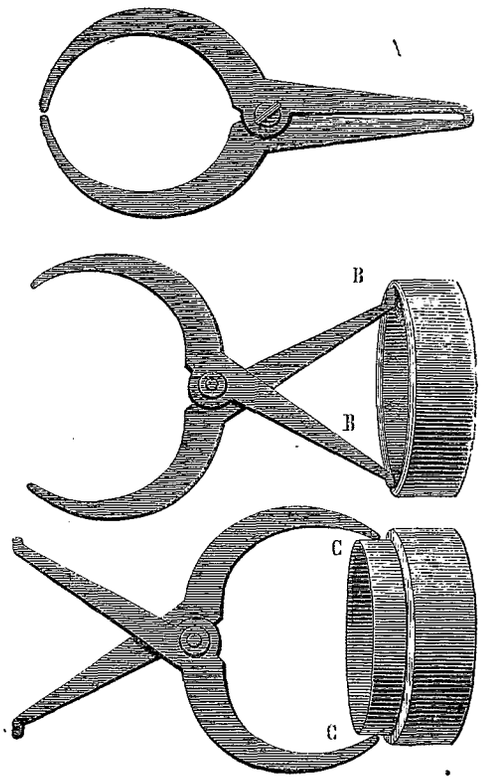


Fig. 19. Le mesurage ; Maître à danser.

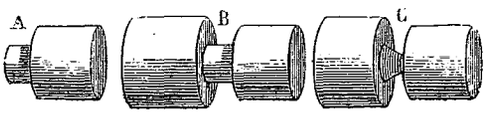


Fig. 20.

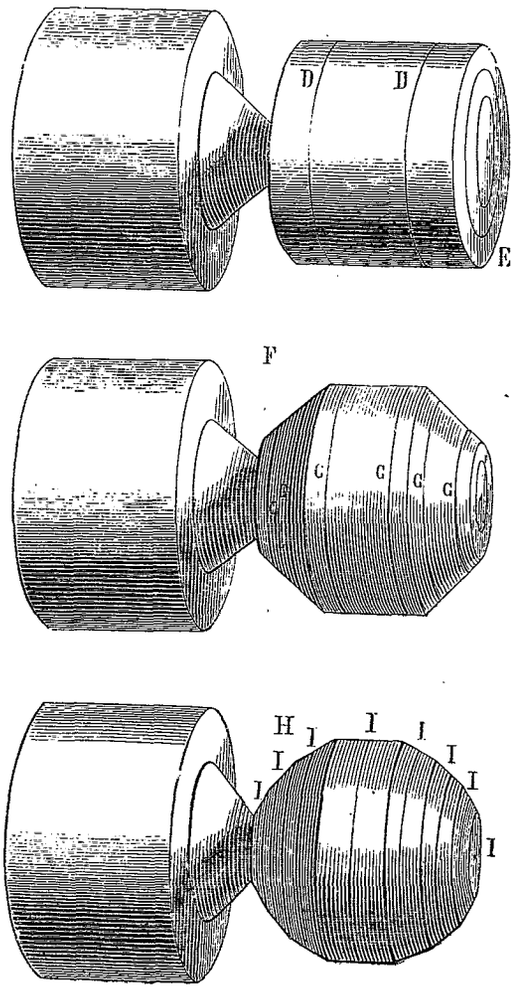


Fig. 20 *bis*.

prend dans ses doigts un petit morceau de papier de verre fin avec lequel on enveloppe une face, et l'on tourne la pièce en promenant le papier d'un bout à l'autre et dans les plus petits recoins, ce qui lui donne un poli parfait.

Manière de tourner des manches. — Les personnes qui commencent à tourner doivent faire leurs manches elles-mêmes. Les plus communs se font avec le frêne, l'alisier et même le bouleau ou le tilleul.

Pour faire des manches, on prend une bûche que l'on divise à la scie en rondelles d'environ cinq pouces au plus. On fend ces rondelles, on ébauche les manches à la hache, et on les met au tour à pointes de la même manière que le cylindre. Si les pièces mises entre les pointes n'y sont pas fixées bien droit, quelques petits coups de maillet donnés à propos les remettent en place.

On commence à faire à l'un des bouts, avec une gouge, une espèce de poulie de huit lignes de largeur à laquelle on laisse deux bords assez élevés pour contenir la corde. C'est toujours à gauche de l'ouvrier que se placent la poulie et la corde ; on ébauche avec la gouge toute la partie qui doit composer le manche, en laissant toujours un bout plus gros que l'autre. Le manche ébauché, il faut le renforcer par une virole. On mesure la hauteur de la virole avec un compas, on coupe à angle droit la partie du manche qu'elle doit renforcer, en laissant cette partie assez épaisse pour qu'elle entre de force dans la virole.

Voici le moyen de mesurer l'ouverture des objets creux avec l'épaisseur de ceux qui doivent s'y introduire. On prend un compas nommé *maître à danser* A, on l'introduit par le petit bout dans l'ouverture, et on l'ouvre jusqu'à ce que chaque pied touche aux parties les plus opposées B, B ; on retire le compas, et l'écartement des autres branches doit renfermer juste l'épaisseur de la gorge qu'on introduira dans la partie creuse C, comme, par exemple, le

manche dans la virole. C'est ainsi qu'on s'y prend pour tous les objets à couvercle.

On pose ensuite la virole debout sur l'établi et l'on fait entrer le manche avec un maillet sur le bout opposé ; on replace l'outil sur le tour et on finit comme pour le cylindre.

Au centre du manche, on pratique, avant d'y avoir posé la virole, un trou destiné à recevoir la scie ou la queue de l'outil ; mais comme ce trou doit être parfaitement au milieu, on ne peut le percer avec assurance que sur le tour et au moyen d'une poupée à lunettes. Cette opération se pratique de la manière suivante : on remplace la poupée droite du tour à pointes par une poupée à lunettes ; cette poupée, qui se fixe comme les autres, a une plaque ronde mobile, percée tout autour par une rangée de trous nommés *lunettes*, de dimensions étagées ; une fois ajustée on l'approche de la partie du manche où doit se placer la virole, et l'on applique la lunette, dont la dimension est telle que le manche puisse s'y tenir et tourner sans pouvoir passer à travers. On se sert de mèches de différentes grosseurs, suivant ce qu'on veut percer ; on présente la mèche au trou de la lunette et l'on creuse d'un mouvement égal sans changer l'outil de position. On retire de temps à autre la mèche pour rejeter les copeaux et mesurer la profondeur.

Manière de tourner une boule. — On prend un morceau de cylindre de deux pouces d'épaisseur et de trois pouces de long, on le place sur le tour à pointes et on lui fait une queue d'un pouce de long A ; on introduit de force cette queue dans un mandrin ordinaire B, et on lui donne au ciseau la forme d'un cône C. La pièce préparée, on divise avec le compas sa longueur en quatre parties égales et, en la mettant en mouvement, on trace légèrement avec un traçoir deux cercles, l'un sur la division de droite, l'autre sur celle de gauche, D, D. On trace au compas la même division sur la face qui fait le bout libre du cylindre E, et de l'autre côté, comme le font les menuisiers avec leurs traçoirs. On abat alors avec le ciseau le bois qui forme les angles entre les divisions, ce qui donne à la boule, vue de profil, l'aspect d'un octogone régulier F ; on trace ensuite une division semblable sur chacune de ces faces G ; on abat de nouveau ces angles, ce qui fait déjà presque une boule, H ; on divise encore ces faces ou rubans en deux en appliquant légèrement au milieu la pointe affilée d'un crayon pendant que tourne la boule I, et c'est au moyen d'un ciseau, dont le biseau est légèrement affûté en croissant, que l'on abat le reste de ces angles, tout en ayant soin que les traits formés au crayon ne soient aucunement attaqués.

Quand la boule paraît terminée, on la retourne en la prenant dans un mandrin fendu, pour la séparer de la queue qui la retenait dans le mandrin ordinaire et polir de ce côté.

Il est nécessaire de savoir faire une boule ; non-seulement c'est un excellent exercice, mais encore on trouve l'emploi des boules pour un grand nombre de jeux, jeux de quilles, de billard, bilboquet, etc.

La suite à une autre livraison.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 54, 58, 70, 85.

§ 11 (suite). *Tristesse de Claire. — Mme Roubert et M. Formon.*

Cette espèce de rupture nous fut un sérieux chagrin : on s'était accoutumé l'un à l'autre ; l'heure de la réunion était pour tous un délassement ; elle servait à clore doucement la journée par un concert de volontés et de sentiments. Quand M. Raymond ne vint plus, il y manqua quelque chose ; tout sembla s'arrêter et le silence se fit.

Mais ce changement parut principalement douloureux à Claire ; elle perdit subitement sa gaieté, devint rêveuse, languissante et sans désirs : nous tâchions en vain de la réintéresser aux choses ; à tous nos efforts elle répondait par un vague sourire et un remercîment distrait.

La tante Roubert s'irritait et se désolait de cette torpeur.

— Je n'aime pas les chagrins qui dorment, disait-elle souvent, c'est comme les incendies qui couvent : on ne voit point de flammes, et un beau jour tout tombe en charbons.

Plusieurs fois elle avait interrogé Claire ; mais, soit embarras d'un aveu, soit ignorance de son propre cœur, celle-ci répondait qu'elle n'avait rien, qu'elle était heureuse.

— C'est alors son bonheur qui la rend pâle et la fait maigrir, disait Mme Roubert avec impatience ; que Dieu me protége, je voudrais trouver quelque affliction qui la réveillât !

Elle crut enfin tenir ce qu'elle cherchait.

Un soir que Claire était seule à la fenêtre, le coude appuyé à la balustrade, l'aiguille immobile sur son feston et les yeux errants vers le carrefour ; elle la vit tout à coup tressaillir, baisser le front en rougissant, et reprendre sa broderie avec un empressement embarrassé. Elle se pencha contre la vitre et aperçut M. Raymond qui passait en côtoyant l'autre côté de la rue pour mieux voir à nos fenêtres. Mme Roubert hocha la tête et glissa une de ses aiguilles à tricot sous son bonnet, ce qui était le préliminaire obligé d'une halte dans son travail.

— Ah ! ah ! dit-elle en continuant de regarder à travers le carreau, c'est le neveu de *l'oncle aux écus !* Il est donc encore ici ?

— Est-ce qu'il doit partir ? demanda vivement Claire qui se redressa.

— Dame ! je suppose ; est-ce qu'on ne parle pas pour lui d'un voyage dans les colonies ?

— Pour M. Raymond ?

— Oui, son oncle veut l'envoyer à un de ses correspondants... qui a une fille...

Elle s'arrêta ; Claire la regardait avec des yeux fixes et grand ouverts...

— Qui a une fille ? répéta-t-elle.

— Pourquoi pas ? Est-ce que ça t'étonne ? dit Mme Roubert en riant.

— Une fille... à marier ? ajouta Claire.

— Tout juste, ma chère...

— Et alors... M. Raymond va... pour l'épouser ?

— Il paraît que c'est convenu.

Claire ne répondit rien ; mais sa respiration devint plus pressée, le mouvement de son aiguille s'accéléra, ses lèvres tremblaient, et elle lutta quelques instants ; mais enfin, vaincue, elle se leva tout à coup, sortit presque en courant, et à peine eut-elle refermé la porte que nous entendîmes un sanglot.

Marcelle voulait courir à elle ; je la retins.

— Laissons-lui le secret de sa douleur, fis-je observer, afin qu'elle s'efforce de la combattre devant nous ; un chagrin avoué s'entretient d'abord par l'épanchement, puis embarrasse quand la consolation commence à venir.

— Ah ! ma tante, pourquoi lui avoir appris si brusquement cette nouvelle ? s'écria la mère qui avait des larmes dans les yeux.

— Pourquoi ? répéta Mme Roubert, eh ! vraiment, pour savoir au juste ce que je devais croire : la petite hypocrite ne m'eût jamais avoué que ce M. Raymond lui tenait au cœur, tandis que maintenant il me semble que c'est clair.

— Et qu'avez-vous gagné à n'en point douter ? répliquai-je avec un peu d'aigreur ; quelle nécessité de sonder les blessures qu'on ne peut guérir ?

— Qu'en savez-vous? interrompit-elle brusquement; M. Raymond et votre fille ne sont-ils pas d'accord?

— Sans doute...

— C'est *l'oncle aux écus* qui vous gêne, n'est-ce pas? Eh bien, qui vous dit qu'il soit inflexible? que s'il résiste maintenant, il ne cédera pas plus tard? Faut-il donc que ces enfants renoncent au bonheur parce qu'il n'est pas encore mûr ou à portée de la main. Seigneur! ces hommes! ça n'a ni confiance en Dieu, ni estime des gens, ni patience. Allez, Marcelle, allez consoler cette chère fille, et, sans rien promettre, dites-lui qu'il reste toujours un petit coin bleu dans le ciel le plus chargé!

Je ne pouvais approuver ces lueurs d'espérance que l'on faisait briller aux yeux de Claire pour la consoler; j'avais toujours cru qu'il valait mieux aborder de face une douleur et en recevoir le choc tout entier. Je ne comprenais rien à ces précautions de femme qui emmiellaient le vase de fiel et ne faisaient boire le désespoir que goutte à goutte. Mais Mme Roubert me déclara que j'étais un brutal qui décapitais les gens pour leur éviter les souffrances de détail, et que mon stoïcisme était bon tout au plus pour les nerfs d'acier de ces philosophes barbus de l'antiquité; que les femmes et les enfants demandaient plus de ménagements, et qu'elle me priait de ne me mêler de rien.

Elle nous quitta presque aussitôt, en laissant entendre qu'elle avait un projet dont nous devions connaître le résultat dès le lendemain.

Elle nous revint en effet, mais désappointée cette fois et surtout furieuse.

Elle avait vu M. Formon, de qui elle n'avait pu rien obtenir. Je ne pus cacher mon mécontentement d'une démarche dans laquelle mon nom et celui de Claire s'étaient trouvés compromis; j'en étais à la fois irrité et humilié; mais Mme Roubert coupa court à mes plaintes.

— Je vous conseille de me tomber dessus, vous aussi! s'écria-t-elle; c'est brave de me frapper ainsi à terre! Ne voyez-vous pas que je suis hors des gonds, et que je voudrais battre quelqu'un.

— Mais comment avez-vous pu espérer de réussir? interrompis-je.

— Comment? reprit-elle, parbleu! par les bonnes raisons, par le cœur! Si *l'oncle aux écus* n'était pas un orgueilleux et un entêté, je l'aurais convaincu; je ne suis même pas encore bien certaine qu'il ne l'ait point été; seulement il le cache pour n'avoir pas l'air de céder.

— Mais enfin, qu'avez-vous pu lui dire?

— Ah! c'est une longue histoire : d'abord je l'ai trouvé le nez dans ses correspondances d'Amérique et de mauvaise humeur, parce que, dit-il, on le trompe; ceux qui sont là-bas gardent l'or et ne lui envoient que le papier des rouleaux; ç'a été son expression. Moi j'ai abondé dans son sens afin de le bien disposer; mais alors il m'a parlé d'envoyer son neveu à Buenos-Ayres pour défendre ses intérêts : ce n'était plus mon affaire; et les objections ont commencé. *L'oncle aux écus* est fin sous sa grosse écorce, il m'a vu venir; il s'est impatienté et il m'a dit : — Je comprends, vous voulez que mon neveu reste ici pour épouser la fille de votre nièce! Moi, ça m'a mise à l'aise, et j'ai répondu : — Vous l'avez dit. — Alors il m'a déclaré que la chose ne se ferait jamais de son consentement, qu'il romprait plutôt avec son neveu, qu'il le déshériterait!... enfin toutes les sottises d'un homme qui a tort. Je l'ai laissé aller; si bien que la honte l'a pourtant pris, et qu'il a voulu réparer un peu les choses en parlant de son estime pour la famille. — C'est là que je l'attendais. — Ah! vous nous trouvez d'honnêtes gens, ai-je répliqué, et vous ne voulez pas de notre alliance... Pourquoi ça, voyons? — Il n'osait répondre : Parce que vous n'avez pas assez d'argent! Il a barboté... il s'est contredit; moi j'ai pris alors le haut bout, j'ai parlé comme au sermon. « Il savait bien, lui ai-je dit, que vous ne consentiriez jamais à un mariage fait contre sa volonté; mais pensait-il que cet abus d'autorité le rendît plus cher à son neveu? Était-il sage à lui de devenir un obstacle quand il n'eût dû être qu'un secours? Pourquoi voulait-il faire payer ses bienfaits passés d'un prix qui les rendait douloureux? Regardait-il le penchant de son neveu comme une fantaisie passagère? il fallait attendre. Croyait-il son choix malheureux? il fallait l'examiner. » — Tout cela embarrassait mon homme, qui a du bon sens : il devenait rouge, puis blême; il s'agitait, il essayait de se mettre en colère pour avoir une contenance; mais j'en revenais toujours à mon refrain : « Donnez une raison! donnez! » si bien qu'il a fini par se lever en disant : — Au diable! je n'en ai qu'une, Madame, c'est que je ne veux pas! — Ceci m'a poussée à bout; je me suis fâchée à mon tour. — Fort bien! fort bien! lui ai-je crié; vous avez trouvé le mot, oui, la vraie raison c'est que vous ne voulez pas être juste, c'est que vous ne voulez pas être bon, c'est que vous ne voulez pas être digne qu'on vous aime! Ah! il n'y a plus à y revenir! Mais écoutez bien ceci : Un jour vous deviendrez vieux et infirme, et comme vous avez vécu tout seul il faudra bien demander secours au dehors. Allez alors trouver la riche héritière que vous aurez fait épouser à votre neveu par ambition et par avarice; demandez-lui de vous soigner, de vous tenir compagnie, de se sacrifier pour vous; et comme elle ne vous devra rien, et que Dieu est juste, elle vous répondra à son tour : Je ne veux pas! je ne veux pas! Là dessus j'ai salué et je suis partie comme un orage en laissant le vieil endurci pétrifié dans sa volonté et dans ses écus.

La tante Roubert se trompait, comme je l'ai su depuis : M. Formon avait été ébranlé par ses arguments, ému de ses prédictions. C'était, ainsi qu'elle l'avait dit, un homme capable de comprendre, mais gâté par une longue habitude d'autorité sans contrôle. Maître absolu de sa maison, il fallait que tout lui fût soumis, même la logique : il ne permettait aux gens de penser et de vouloir qu'après lui; la simple initiative lui semblait une révolte. Au fond, le tort de son neveu dans ce projet de mariage était d'en avoir eu l'idée; qu'il y eût lui-même songé le premier, et tous les empêchements se fussent évanouis!

Sans se l'avouer clairement, il en avait conscience et quelque chose murmurait en lui; mais il se roidissait en se réfugiant dans cette obstination qui joue l'emportement et ne fait du bruit que pour se raffermir.

La suite à une autre livraison.

Chaque vérité brille d'un éclat qui lui est propre; cependant elle reflète toujours sur une autre quelque lumière; une vérité en éclaire une autre, jaillit de l'une pour en pénétrer une autre. — La vérité primitive est une source abondante de laquelle découlent toutes les autres, et chaque vérité particulière, à son tour, ressemble à un fleuve immense qui se partage en un nombre infini de ruisseaux.

SCHEUCHZER.

VENDOME.

Détestons la guerre : elle entraîne les plus nobles caractères à des actions infâmes.

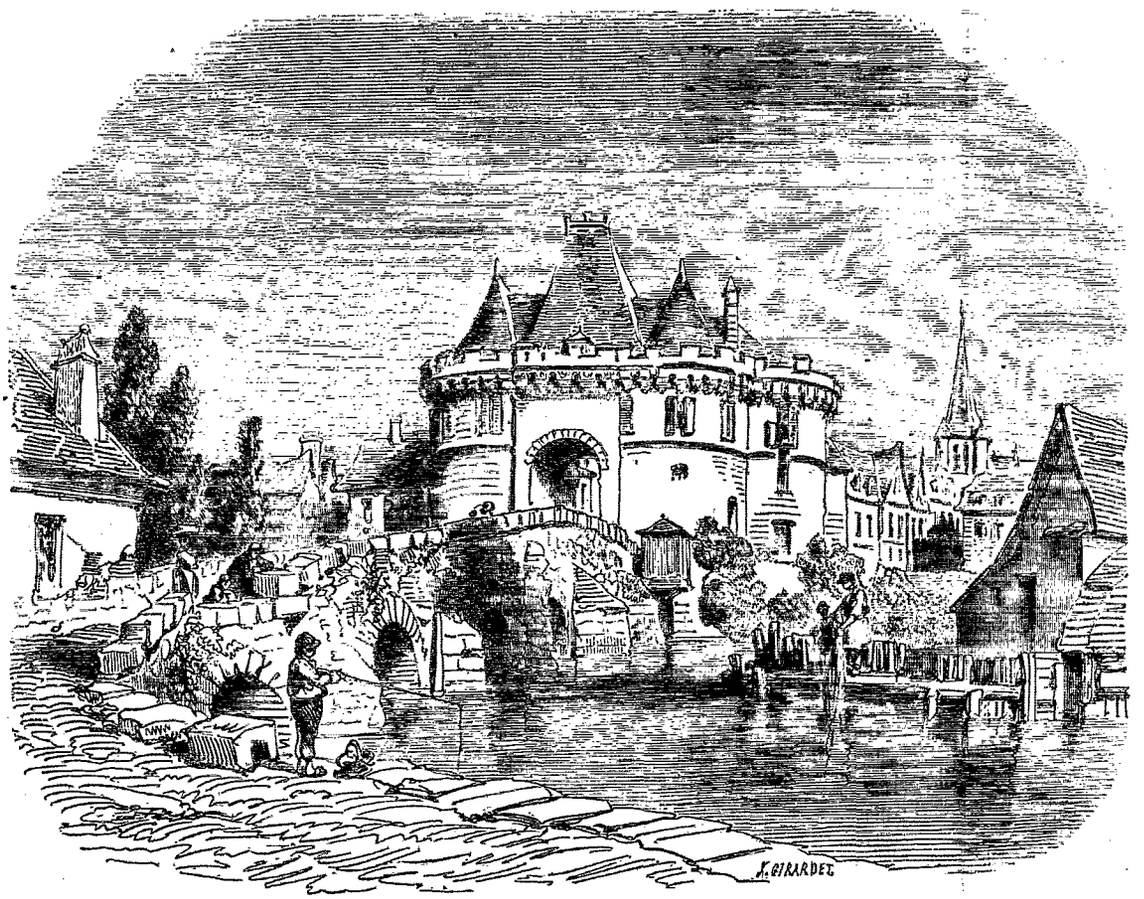
Jusqu'en 1590, la ville de Vendôme était restée à l'abri des luttes de la ligue. Les ligueurs respectaient sa tranquillité à cause de l'esprit éminemment catholique de sa population, et les huguenots à cause de son titre de fief de la maison de Navarre. Mais, après la mort de Jeanne d'Albret,

les Vendômois choisirent un gouverneur catholique, Bénéhart, qui, tout dévoué aux Guise, s'empressa de livrer la ville à Mayenne, presque au sortir des plaines d'Ivry où celui-ci venait d'être battu par Henri IV. A cette nouvelle, le Béarnais accourt en toute hâte sous les murs de Vendôme, en fait le siége, s'en empare, et la met à feu et à sang. Le sac dura plusieurs jours. Bénéhart, barricadé dans la maison qui lui servait de résidence, s'y défendait encore quand la ville entière ne formait déjà plus pour ainsi dire qu'un monceau de ruines. A la fin, ayant été pris, il demanda la faveur de parler à Henri IV, qui s'y refusa, et ordonna de dresser pour lui la potence « puisqu'il n'avait su ni se rendre ni se défendre. » Bénéhart avait obtenu l'assistance d'un moine; les soldats trouvèrent plaisant de les pendre l'un et l'autre. Mais ils n'avaient qu'une corde, et comme ils paraissaient embarassés, le moine, avec le calme d'une âme supérieure, dénoua sa ceinture et la leur donna; cette action remarquable ne fit aucune impression sur la soldatesque brutale; le moine mourut à côté de son pénitent. Le soir venu, leurs bourreaux détachèrent les deux cadavres, les traînèrent par les rues, puis en coupèrent les têtes qu'ils exposèrent sur une des corniches de l'église Saint-Martin, où, chose étrange et à peine croyable, elles étaient encore il y a quelques années, lorsqu'il vint à la pensée d'un maire de Vendôme de les faire enlever et de leur donner une place parmi les curiosités de son cabinet d'antiquités (1).

Henri IV voulut en vain réparer le désastre de Vendôme.

Depuis le siége de 1590, la ville n'a plus cessé de dépérir. De son magnifique château il ne reste que deux tronçons de tours, et çà et là, sur le vaste plateau qu'ils dominent, un entablement, un fragment sans nom. Sur l'emplacement de la belle abbaye de la Trinité on a construit dans ces derniers temps une caserne de cavalerie.

Le plan général de Vendôme est très-irrégulier. Dans l'origine, la ville était partagée en trois bourgs : Vendôme proprement dit, le bourg Saint-Martin, et celui de Bienheuré, qui appartenait au seigneur de Beaugency, et ne fut réuni aux autres qu'en 1339; ces trois bourgs ont été reliés entre eux par de modernes constructions. Notre gravure représente une des portes fortifiées qui se dressaient jadis aux deux bouts d'une rue habitée par les chanoines de la



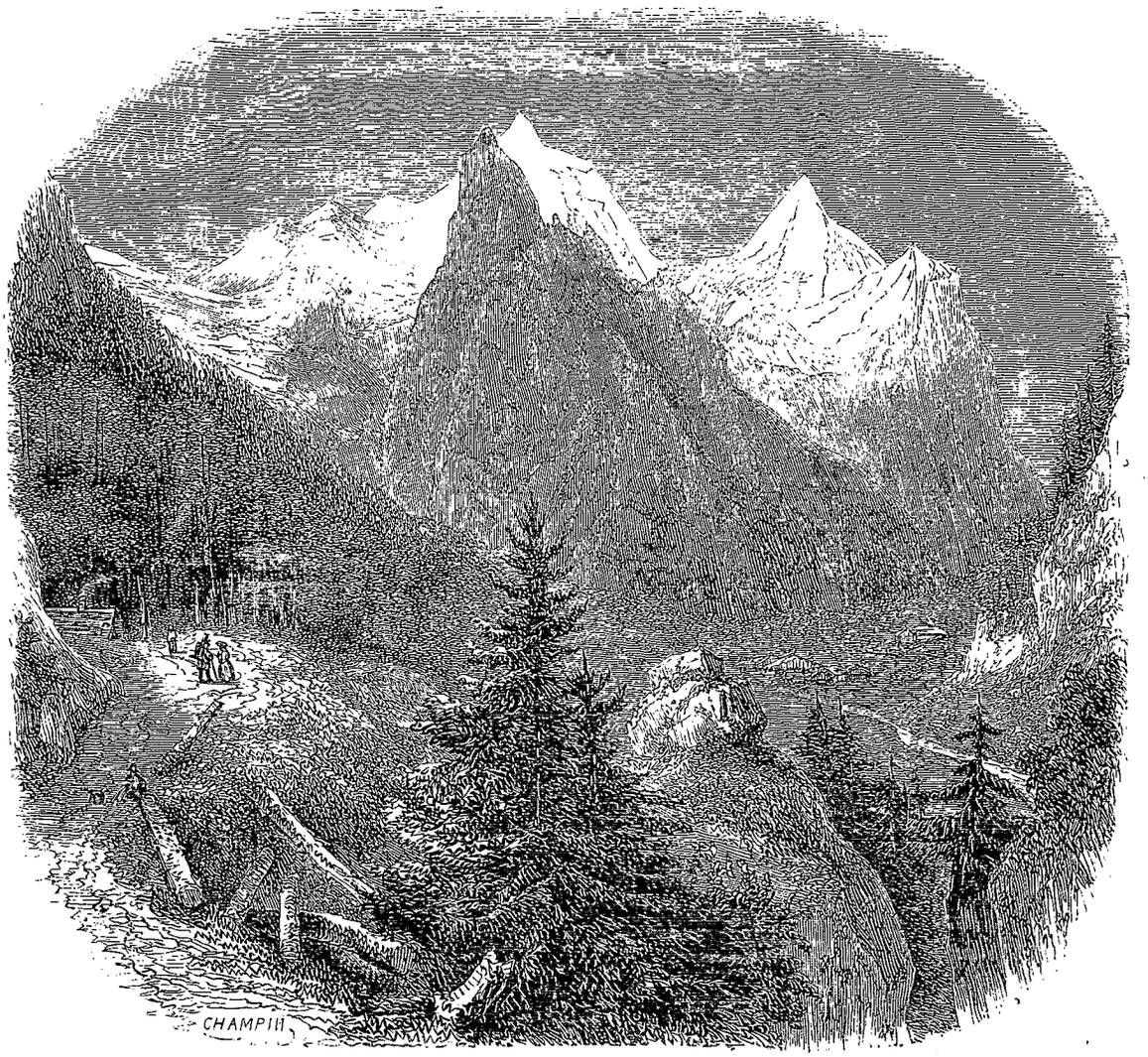
Une vue de la ville de Vendôme. — Dessin de Karl Girardet, d'après Soulès.

collégiale de Saint-Georges, paroisse spéciale des comtes de Vendôme, et qu'un pont réunissait au territoire du château.

Triste par elle-même, la ville de Vendôme est dans une situation admirable, sur une éminence, entre deux bras du Loir, rivière beaucoup moins large, mais aussi moins capricieuse que la Loire, plus profonde, et en tout temps navigable presque tout le long de son cours. Catherine de Médicis avait conçu la pensée de canaliser cette rivière, qui eût ainsi porté le commerce et la vie dans une contrée isolée. Cette pensée a été plusieurs fois agitée depuis, mais toujours vainement, malgré le peu de difficultés que paraît présenter son exécution : peut-être, si ce projet se réalisait, Vendôme pourrait-il retrouver une partie de son ancien éclat.

(1) On trouvera des développements sur les faits que nous nous bornons à énoncer, dans l'*Histoire de Vendôme*, par l'abbé Simon, et dans l'*Histoire des villes de France*, par Aristide Guilbert. L'auteur de la notice publiée dans ce dernier ouvrage est un Vendômois.

LE WETTERHORN.



Vue du Wetterhorn, dans l'Oberland. — Dessin de Champin.

Le Wetterhorn n'est pas la plus haute des montagnes de l'Oberland, mais c'en est une des plus âpres et des plus imposantes. Elle s'élève dans le rameau qui, se détachant du Finsterarhorn, court vers le nord, sur la limite des districts d'Interlacken et d'Oberhasly. Il domine de ses escarpements le passage de la vallée du Grindelwald à Meyringen. « C'est en faisant cette route que nous admirâmes ces pics gigantesques. Sans nous hasarder à les gravir, nous montâmes sur les pentes plus douces du Faulhorn, et de là nous eûmes le spectacle de plusieurs avalanches qui se précipitaient avec le bruit du tonnerre dans les gorges profondes du Wetterhorn ; nos regards s'arrêtaient avec une pitié mêlée d'effroi sur les pauvres cabanes situées au pied de ce terrible voisin. Mais leurs paisibles habitants ne sont pas plus émus par ces roulements sinistres que par le bruit continu des torrents et des cascades. Nous avions appris par nos guides que le naturaliste Hugi de Soleure, ayant gravi, il y a quelques années, le Finsterarhorn, la plus haute des Alpes bernoises, avait élevé sur la cime une pyramide de sept pieds, du milieu de laquelle s'élevait une perche et un drapeau. Nous cherchâmes avec nos longues-vues, sur les sommets du Wetterhorn, quelque signe pareil de la vanité humaine, sans pouvoir le découvrir. En revanche nous avions le plaisir de nous reposer de nos fatigues sur le Faulhorn, dans une bonne auberge, maison à trois étages, bâtie à trente mètres du sommet, et qui est l'édifice le plus haut placé de l'Europe, puisqu'il dépasse de 180 mètres le niveau de l'hospice du grand Saint-Bernard. » *(Souvenirs d'un voyageur.)*

La cime du Wetterhorn est souvent voilée de nuages ; de leur disposition l'on tire des pronostics d'orage ou de beau temps : de là le nom de la montagne, la *Corne du temps*, ou plutôt, dans un sens restreint, la *Corne de l'orage*. On sait que presque tous les noms de ces montagnes, un peu durs aux oreilles françaises, mais en soi très-beaux et très-poétiques, renferment un sens qui caractérise l'objet. La *Jungfrau*, c'est la *Vierge;* le *Finsterarhorn*, qui la dépasse en élévation, superbe géant de cette chaîne immense, est la *Corne sombre de l'Aar ;* le *Schreckhorn*, la *Corne de l'effroi*, est bien digne de son nom par ses arêtes menaçantes ; mais les chasseurs de chamois du Grindelwald ne laissent pas de l'escalader, et de poursuivre leur proie sur ses redoutables sommets.

LES *NIAM-NIAM* OU HOMMES A QUEUE,

DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

Un grand nombre de voyageurs ont parlé d'hommes ayant des queues semblables à celles de la plupart des quadrupèdes. En Chine, on prétend qu'il existe une peuplade conformée de cette manière. Elle habite, disent les encyclopédies, à 150 lieues sud du royaume de Yong-Tchang. La queue de ces Chinois est, suivant les uns, longue et velue; suivant les autres, elle ressemble à la queue de la tortue : quand ils veulent s'asseoir, ils creusent un trou dans le sable pour y placer leur queue.

En 1677, Jean Struys, voyageur hollandais, assura avoir vu en Afrique un homme ayant une queue longue de plus d'un pied.

Hornemann a affirmé également qu'entre le golfe de Benin et l'Abyssinie il y a des anthropophages à queue, que l'on nomme les Niam-Niam.

M. du Couret, voyageur français, a annoncé le même fait comme certain.

M. Rochet d'Héricourt, connu par son *Voyage en Abyssynie* (voy. notre Table décennale), a dit dans une séance de la Société orientale, le 23 novembre 1849, qu'il avait entendu parler en Afrique des hommes à queue par beaucoup de personnes.

M. Francis de Castelnau, dont les voyages ont plusieurs fois occupé l'attention publique, a publié en 1851 une brochure intitulée : *Renseignements sur l'Afrique centrale et sur une nation d'hommes à queue qui s'y trouverait, d'après les rapports des nègres du Soudan, esclaves à Bahia.* Ces nègres avaient affirmé à M. de Castelnau que les Niam-Niam, hommes sauvages habitant un pays situé au sud-ouest du lac Tchad, étaient tous pourvus d'une queue naturelle.

Un des deux nègres attachés à la ménagerie du capitaine Huguet, que l'on a vue l'an dernier près la barrière de l'Étoile, à Paris, a affirmé à M. de Paravey qu'il connaissait bien les Niam-Niam, que ces hommes à queue vivent sur des arbres, comme dans des nids; et il a chanté une chanson nègre fort connue en Afrique, où l'on célèbre l'appendice caudal de ces êtres singuliers.

Enfin M. d'Abbadie a raconté à la Société de géographie (dans la séance du 9 janvier 1852) que, peu de temps avant son départ pour l'Europe, un prêtre abyssin nommé Kidana-Maryam, homme de sens, instruit et peu enclin au merveilleux, lui avait fait le récit suivant : « Je suis allé au Caire la première fois par Aliu-Amba, Harar, Berberah, Mokha et la mer Rouge. Nous mîmes vingt-six jours d'Aliu-Amba à Harar..... Cette ville a 2500 maisons; la plupart en branchages, mais il y a aussi quelques maisons en pierre..... Les ruisseaux abondent autour de la ville, et vont se perdre dans les sables, du côté de l'est, chez les Habarawal. Tout le territoire est planté en café et en *wars*, qui sert à teindre la peau en jaune, et est très-recherché dans tout le sud de l'Arabie. J'achetai à Harar du wars pour 50 talaris. Harar possède environ cent pièces d'artillerie, toutes de très-petit calibre, et beaucoup de fusiliers... A quinze journées au sud de Harar est un pays dont j'ai oublié le nom, et où tous les hommes ont une longue queue d'une palme, couverte de poils, et située au bas des reins. Les femmes de ce pays sont belles et sans queue. Cette peuplade a un teint ou fuligineux ou noir, et possède beaucoup de vaches et de moutons, mais peu de chameaux. Un désert sans eau la sépare de Harar. J'ai vu une quinzaine de ces gens à Berberah, et je suis bien sûr que la queue est naturelle; mais je ne l'ai pas touchée de mes mains. »

M. d'Abbadie a fait suivre sa communication de ces observations très-sages :

« Je livre cette histoire avec toute la réserve qui doit accueillir l'assertion unique d'un Africain. Dans cette contrée ténébreuse, un premier dire est une indication; une deuxième, si elle est identique, est une confirmation; une troisième du même genre est une vérification; et il est dangereux de croire, en Afrique, le renseignement d'un seul témoin. En attendant qu'on puisse confirmer l'existence des hommes à queue, je raconterai une tradition universelle en Éthiopie, qui place près de cette contrée un pays où tous les habitants sont des chiens ayant des femmes pour compagnes. En Tigray, à Gondar et en Gojjam, on plaçait ce pays du côté du sud; en Kambate et en Kaffa, on le mettait au nord; chez les Gallas, on ne m'a pas indiqué la direction. Ces chiens gardent leurs vaches; leurs femmes tirent le lait et préparent leurs aliments. C'est toujours un voyageur égaré qui raconte ce qu'il a vu de cet étrange pays. »

La ville de Berberah, où le curé Kidana-Maryam dit avoir vu quinze hommes à queue, est située très-près d'Aden. On assure que tous les ans un certain nombre de ces individus vont à la foire de Berberah. Il serait donc facile de vérifier ce qui peut avoir donné lieu à ces assertions si nombreuses. Pour dissiper tous les doutes, le moyen le plus sûr serait de transporter en Europe et de soumettre à un sérieux examen un homme à queue.

COMMENT SE FONT LES DÉCOUVERTES

ET LES GRANDES ENTREPRISES.

L'auteur de l'*Histoire du corps impérial du génie*, Allent, termine par ces réflexions aussi justes que bien écrites une note de ce livre relative au canal de Languedoc ou du Midi :

« J'ai rappelé des noms et des services trop peu connus. J'ai défendu la mémoire de plusieurs hommes recommandables, les uns parce qu'ils appartiennent au corps du génie dont j'écris l'histoire, les autres parce qu'ils n'ont plus de défenseurs naturels, ni de postérité que leurs services. J'ai dit avec impartialité ce que chacun avait fait ou proposé, sans diminuer sa gloire ou sans l'exagérer.

» Ce développement historique ne sera pas inutile, s'il montre combien de siècles, d'hommes supérieurs, de circonstances favorables, d'expériences, de discussions et de persévérance, exigent les entreprises grandes, neuves et de longue haleine, pour être approuvées, commencées, perfectionnées, achevées.

» Ce partage de gloire, ce projet d'abord imparfait, cette perfection, ouvrage du temps et de plusieurs, ont, je le sais, moins d'éclat et de magie qu'une création soudaine, sortie tout entière et parfaite de la tête d'un seul homme, comme Pallas sortit armé du cerveau de Jupiter. Mais cette marche lente et boiteuse de l'esprit humain est celle qu'on est toujours obligé d'offrir quand on écrit l'histoire et non la fable des grandes entreprises. C'est un art des poëtes et des peintres, de sacrifier les personnes secondaires, pour faire valoir un ou deux personnages principaux. Mais cet artifice est indigne de l'histoire, et contraire au premier but qu'elle se propose, celui d'encourager tous les services utiles à l'État en perpétuant la mémoire des hommes qui l'ont servi, et en les recommandant, suivant l'ordre de leur mérite, au souvenir de la postérité. »

ALLENT.

Allent, dont il n'est fait mention dans aucun dictionnaire biographique, doit être mis au rang des hommes les plus éminents de notre siècle. Il était né à Saint-Omer, le 9 août 1772. Simple canonnier au bombardement de Lille, en 1792, il était lieutenant-colonel du génie lorsque l'état

de sa santé le contraignit à sortir de ce corps. Élève de Carnot, il a été l'un des meilleurs soldats et l'un des hommes les plus purs que la République ait légués à l'Empire. Secrétaire et rapporteur du comité du génie, il fut deviné par Napoléon qui l'appela au conseil d'État. Dans cette carrière, Allent déploya les talents administratifs les plus admirables et les plus rares : il a laissé un grand souvenir dans l'esprit des anciens membres du conseil. Parmi les autres services rendus par Allent, on doit rappeler que Napoléon, pendant sa célèbre campagne de France, l'avait donné pour conseil au roi Joseph ; qu'il traça pour couvrir Paris le plan d'attaque et de défense de Marmont, et que, lorsque nos armées trahies succombèrent, Allent organisa, régla et distribua le service de la garde nationale, opposant du moins ce dernier rempart aux violences de la soldatesque étrangère et aux licences de la populace.

Voici en quels termes l'apprécie l'auteur du livre des *Orateurs*, qui l'a bien connu :

« Versé dans la littérature ancienne, nationale et étrangère, ingénieur militaire et civil, stratégicien, artiste, administrateur, financier, jurisconsulte même, c'était un homme d'une érudition immense et d'un mérite prodigieux.

» Exercé dans la pratique autant que savant dans la théorie, esprit d'ensemble et esprit de détail, Allent était propre à tout, et il eût été aussi bon ministre de la justice que bon ministre des finances, de l'intérieur ou de la guerre. Il était l'âme et le flambeau de toutes les commissions, et sa capacité gouvernementale égalait en spécialité, et surpassait en universalité celle des hommes d'Etat les plus éminents.

» La soudaineté et l'à-propos de ses expédients étaient proverbiaux au conseil, et, lorsqu'il opinait, l'assemblée passait à son avis.

» Miné par un mal douloureux, et quoiqu'il n'entendît souvent que le commencement ou la fin d'un rapport, sa pénétration était si vive et sa science si vaste, qu'à la seule lecture des pièces il comprenait l'affaire et rédigeait l'arrêt sur l'heure, avec autant de précision que de netteté. C'étaient de vrais tours de force qui jetaient dans l'admiration tous ceux qui l'entendaient.

» Non-seulement il découvrait, à première vue, tout l'horizon d'une thèse, mais encore il l'abordait en quelque sorte l'épée à la main, avec impétuosité et avec feu. Il la tranchait, la dépouillait de sa phraséologie et de ses incidents, et ne laissait saillir que le point culminant du litige.

» La fortune lui fit échec. Il arriva quelques années trop tard dans les armées de la république, dans les conseils de l'empire, et à la tribune.

» Homme d'une modestie singulière et d'un désintéressement antique ; n'attachant aux choses que le prix du devoir ; fuyant les honneurs qui l'allaient chercher ; simple de mœurs et de manières comme les gens supérieurs, et auxquels il n'a manqué que de *vouloir être* pour *être*, et d'un autre théatre pour laisser un nom ; homme rare que je voudrais faire revivre dans ces lignes, si un tel homme pouvait mourir ; homme irréparable pour le conseil d'État, cher au cœur de ses amis, et regrettable pour tous ceux qui aiment encore la vertu, la science et la patrie. »

Allent était président du contentieux du conseil d'État depuis 1819, lorsqu'il mourut à Paris, le 6 juillet 1837. En 1817, il avait été sous-secrétaire d'État au département de la guerre. Élu, en 1828, membre de la chambre des députés pour le département du Pas-de-Calais, il avait été nommé pair de France le 11 octobre 1832. S'il accepta ces hautes fonctions où il rendit d'immenses services sans jamais chercher l'éclat, il dédaigna toujours la fortune et mourut pauvre : il voulut être enterré sans pompe et sans oraison funèbre. Plus d'un an après sa mort, M. de Gérando consacra une notice à sa mémoire dans le *Moniteur* du 19 octobre 1838.

UN AMI VU DE LOIN.

J'étais, dit M. de Humboldt, dans une délicieuse villa du marquis de Selvalegre, à Chillo (près Quito), d'où l'on voyait se dérouler les croupes allongés du volcan le Pichincha, à une distance horizontale de 28 000 mètres, mesurée trigonométriquement. A l'aide des lunettes de nos instruments, nous cherchions à voir mon compagnon de voyage Bonpland, qui avait alors entrepris tout seul une expédition vers le volcan. Les Indiens placés près de moi le reconnurent avant nous ; ils signalèrent un point blanc en mouvement, le long des basaltes noirâtres qui formaient les flancs de la montagne. Bientôt je pus, à mon tour, distinguer à l'œil nu cette image blanche et mobile, et le fils du marquis de Selvalegre, Carlos Montufar, qui devait périr plus tard victime de la guerre civile, y réussit également. Bonpland portait, en effet, une sorte de manteau blanc usité dans le pays *(le poncho)*. Comme ce manteau flottait par moments, j'estime que sa largeur, prise vers les épaules, pouvait varier entre un mètre et $1^{m},6$. Le ciel était pur, et les rayons de lumière partant de la région occupée par Bonpland, à 4 682 mètres au-dessus du niveau de la mer, traversaient des couches d'air peu denses pour arriver à notre station de Chillo, dont la hauteur était elle-même de 2 614 mètres.

La distance réelle entre Bonpland et nous était de 27 805 mètres, ou de *sept lieues environ*.

Au reste, on sait par les expériences de Heek que des objets blancs sur un fond noir se voient de plus loin que des objets noirs sur un fond blanc.

LA PÊCHE AU BŒUF OU DE GANGUI.

Sur le littoral français de la Méditerannée, des pratiques désastreuses, sous le nom de pêche au bœuf, de gangui, et autres, portent la dévastation dans tous les lieux où jadis les animaux marins trouvaient un asile pour déposer leur frai, et où une aveugle industrie leur supprime maintenant la plupart des conditions où ils peuvent se multiplier. J'ai vu, dit M. Coste, ces immenses filets traînants, tirés par deux tartanes accouplées, labourer le sol du golfe de Foz, ramasser dans leur vaste poche les plantes marines déracinées, et avec ces plantes tous les jeunes poissons, tous les jeunes crustacés, qu'ils engouffrent et qu'ils broient sur toute la longueur du sillon sans fin que creuse l'armure de ces redoutables attelages. C'est un spectacle profondément triste que celui d'assister à un pareil carnage, et de voir cette œuvre de destruction consommée par ceux-là mêmes dont elle prépare la ruine.

UN LAC DANS LE GOUVERNEMENT DE KALOUGA

(Russie).

Il existe dans la province de Kalouga, au sud-ouest du gouvernement de Moscou, un lac véritablement singulier. Sa forme décrit un coude. Il a de longueur une verste et demie (environ 1533 mètres) ; sa direction incline du sud au nord.

Par une cause dont il est difficile de reconnaître la nature, l'herbe et les plantes qui en couvrent les bords tendent sans cesse à empiéter sur le lac, qu'elles envahissent par un progrès continu. Cette végétation aquatique a pour base un peu d'humus, retenu dans les filaments des racines enchevêtrées, et elle est ainsi portée sur la surface de l'eau. La zone de végétation envahissante est déjà très-large, et

comme elle augmente notablement chaque année, il y a lieu de croire que bientôt la surface entière du lac aura été envahie et que l'eau sera entièrement couverte. Le lac se trouvera alors transformé en un vaste réservoir invisible.

On peut marcher sur la ceinture de mousse qui circonscrit le lac sans crainte d'y enfoncer; seulement, à chaque pas que l'on fait, on sent que le terrain manque d'aplomb. Si l'on appuie fortement le pied, l'eau monte aussitôt et vient inonder l'herbe. Dessous, la profondeur est considérable.

Ce lac nourrit une grande quantité de poissons d'excellente qualité, dont les paysans des villages voisins font provision chaque hiver. Ils attendent pour cela qu'une glace solide ait consolidé le milieu. Alors on pratique dans la glace plusieurs ouvertures par lesquelles on descend les filets. On y prend beaucoup de très-gros carassin et d'autres poissons à chair blanche (1).

PROJET DE CANAL

DE LA MOSELLE A LA SAONE.

C'est en ce siècle-ci seulement que les eaux de la mer Méditerranée ont été mises en communication avec celles de la mer du Nord, par l'exécution du canal qui va de Strasbourg à Saint-Jean de Losne. Tacite nous apprend que sous Néron, l'an 58 après Jésus-Christ, un général romain conçut l'idée d'un travail analogue qui aurait joint la Moselle à la Saône. Voici les paroles de l'historien :

« Lucius Vetus, qui commandait en Germanie, voulant occuper les loisirs du soldat, se disposait à exécuter un canal de jonction entre la Moselle et la Saône. Par là, les transports de la Méditerranée, introduits dans le Rhône puis dans la Saône, auraient gagné la Moselle, le Rhin et enfin l'Océan, et l'on aurait passé des côtes de l'Occident sur celles du Nord avec une facilité que ne comportent pas les routes de terre. L'entreprise fut rompue par Elius Gracilis, légat de la Belgique, qui remontra à Vetus qu'il était dangereux de transporter les légions d'une province dans une autre, qu'il ne fallait pas se faire trop bien venir des Gaulois, que l'empereur pourrait en prendre de l'ombrage : considérations qui ne viennent que trop souvent paralyser les plus nobles efforts. »

(1) *Nouvelles annales des voyages*. 1852, p. 244.

LES AVENTURES DE MAITRE BLOCK.

D'après Musæus (1).

I. LE GÉNIE DU BROCKEN.

En 1394, sous le règne de Venceslas, surnommé l'Ivrogne et le Fainéant, des bergers de Rottemberg, en Franconie, étaient attablés, un soir de fête, dans une salle de l'auberge du Mouton-d'Or. La veillée se prolongea bien avant dans la nuit. Le vin avait délié les langues. Chacun racontait avec vivacité les aventures merveilleuses de sa jeunesse. Plusieurs avaient eu affaire aux spectres, aux sorciers, aux nains mystérieux; les imaginations s'exaltaient à ces récits : on s'effrayait à plaisir les uns les autres; plus d'un auditeur naïf frissonnait et sentait qu'il horripilait (s'il est rare que les cheveux se dressent sur la tête, le plus incrédule



Maître Block à l'auberge du Mouton-d'Or. — Dessin de L. Richter.

ne peut nier qu'ils ne jouent un certain rôle aux moments de suprême terreur).

Dans un court intervalle de silence, tandis que tous se regardaient avec de larges yeux ronds au milieu desquels la prunelle effarée se dessinait comme le point noir sur l'éclatante blancheur d'une cible, le berger Martin, âgé de quatre-vingts ans, prit la parole.

— Mes amis, dit-il, vos aventures sont admirables; mais le bon vin de notre hôte ne les a-t-il pas quelque peu embellies? Quoi qu'il en soit, elles m'ont rappelé une histoire étrange qui m'est arrivée dans ma jeunesse et que je n'ai jamais racontée à personne; elle est vraie comme la vérité, et cependant si vous doutez de ma sincérité en l'écoutant, je ne m'en plaindrai pas. Ce sont là des choses trop extraordinaires pour que l'on soit obligé de les croire : on est libre d'en prendre ce que l'on veut.

Tous les bergers crièrent ensemble : — Père Martin, raconte ton histoire. Pourquoi ne l'as-tu jamais dite? Allons, parle, ne te fais pas prier!

Quelques bourgeois qui étaient au moment de se retirer remirent au clou leur chapeau et leur manteau. Le vieux Martin s'accouda sur la table et commença en ces termes :

J'étais au service d'un berger du Hartz. Un soir d'automne, quand on compta mes moutons à la porte de la bergerie, on trouva qu'il y en avait dix de moins. Mon maître furieux m'envoya les chercher dans la forêt. Le chien prit une fausse piste; j'errai avec lui de côté et d'autre. Peu à peu la nuit tomba; j'étais découragé, harassé, loin de la maison; je me couchai sous un arbre et je ne tardai pas à

(1) Musæus, né à Iéna en 1735, mort en 1788. Il était oncle de Kotzebue. Ses contes sont populaires en Allemagne. Il a publié, en outre, *les Plumes d'autruche*, *le Second Grandisson*, les *Voyages physiognomoniques*, etc.



Maître Block dans son ménage. — Dessin de L. Richter.



Maître Block porte-sac. — Dessin de L. Richter.

m'endormir. Vers le milieu de la nuit, un grognement de mon chien m'éveilla : il se serrait près de moi, la queue entre les jambes. Je regardai dans le fourré, et, à mon grand effroi, j'aperçus une figure étrange, d'une taille élevée, toute couverte de poil, avec une barbe qui descendait jusqu'à la ceinture, et un jeune sapin en guise de bâton. Je tremblais comme la feuille du peuplier. Ce personnage fantastique me fit signe de le suivre, mais je demeurai immobile. Alors, d'une voix rauque et sourde, il me dit : « Poltron, prends courage. Je suis le génie qui garde les trésors du Hartz ; viens avec moi, je te donnerai tout ce que tu désireras. » Mon effroi redoubla : je suais la sueur de l'agonie ; cependant j'eus la force de faire le signe de la croix et de murmurer : « Arrière, Satan ! je n'ai pas besoin de tes dons. » La figure me lança des regards étincelants avec un ricanement affreux. « Pauvre imbécile ! dit-elle, tu repousses ta fortune. Soit, reste donc gueux toute ta vie. » Et elle fit quelques pas pour s'éloigner ; mais elle s'arrêta, et, d'un air de compassion : « Réfléchis, ajouta-t-elle ; je ne te propose aucune mauvaise condition pour remplir tes poches d'or. —Non, non, répondis-je ; il est écrit : Tu ne te laisseras pas tenter. Loin de moi, Satan, je ne veux pas te suivre. » L'esprit sourit tristement : « Je t'ai vu souvent sur la montagne, dit-il, et je m'intéressais à toi. Tu regretteras un jour tes sottes frayeurs. Ecoute-moi cependant, et garde en ta mémoire ce que je vais t'apprendre. Tu pourras en faire ton profit lorsque tu seras un peu plus âgé et que tu auras plus d'expérience. J'ai gardé pendant sept cents ans un trésor immense dans le Brocken : l'heure est arrivée où il peut devenir impunément la propriété de celui qui le trouvera. C'est chose rare qu'un trésor qui ne coûte rien à l'âme ; il n'arrive pas tous les mille ans que l'on puisse s'en procurer un sans le bien payer à celui qui est le maître de toutes les richesses matérielles de ce monde. » Le génie continua à faire des réflexions qui ressemblaient presque à de la morale ; puis il m'enseigna avec les détails les plus précis l'endroit de la montagne où était le trésor, ainsi que les moyens de le découvrir. Je crois encore l'entendre. Aucune de ses paroles ne s'est effacée de mon esprit. « Dirige-toi vers la montagne de Saint-André, m'a-t-il dit, et demande où est la vallée du Roi. Quand tu seras arrivé près d'un ruisseau nommé Eder, remonte-le jusqu'au pont de pierre qui mène à un moulin à scier le bois ; ne passe pas le pont, continue à côtoyer le ruisseau ; bientôt tu te trouveras à une portée de flèche d'un haut rocher : tu distingueras alors une fondrière semblable à une fosse de cimetière. Quand tu l'auras trouvée, creuse-la jusqu'à ce que tu trouves un mur, puis une dalle carrée ; enlève cette dalle et entre dans le souterrain en rampant sur tes genoux, sans t'inquiéter de la pente du terrain et des pierres tranchantes qui te déchireront un peu les jambes : ce n'est rien. Tu arriveras ainsi à un escalier de soixante-douze marches, et au bout tu verras trois portes. N'entre point par celle de droite, tu troublerais les cendres de l'ancien possesseur du trésor ; ni par celle de gauche, elle conduit au caveau des salamandres, des aspics et des serpents. Ouvre celle du milieu avec la racine magique dont tu auras eu soin de te munir ; sans cette racine, aucun pouvoir ne pourrait t'aider à forcer « la porte du milieu. » Les vieux bergers et les chasseurs t'enseigneront comment on la trouve. La porte s'ouvrira avec le bruit du tonnerre : n'aie aucune crainte ; garantis seulement du vent ta lumière. Ne te laisse pas éblouir par l'or et les pierreries qui couvrent les voûtes et les colonnades, va droit à un coffre de cuivre qui ressemble à un autel d'église ; puise dedans, remplis tes poches et ta sacoche de tout l'or et de tout l'argent qu'elles pourront contenir. Remonte ensuite, sans oublier ta racine magique. Il te sera permis de retourner deux fois encore pour puiser dans le coffre. Une quatrième fois, tu tomberais dans l'escalier et tu te casserais la jambe. Aie soin de recouvrir de terre, à chaque voyage, la fosse qui conduit au trésor du roi Brucktorix. »

Un grand silence suivit ces paroles : mon chien aboya ; j'entendis au loin des claquements de fouets et des bruits de roues. Je tournai la tête de côté et d'autre : la vision avait disparu.

II. COMMENT ON SE PROCURE LA RACINE MAGIQUE.

Quand le vieux Martin eut cessé de parler, ses auditeurs se regardèrent, les uns en souriant, les autres en branlant la tête d'un air de doute, d'autres enfin sans faire aucun signe, comme des gens qui pensaient profondément ou pas du tout. L'aubergiste du Mouton-d'Or emplit le verre du conteur, et lui dit :

— Eh bien, père Martin, as-tu été dans le souterrain et y as-tu trouvé le trésor?

— Non, répondit le berger.

— Et pourquoi donc? crièrent trois ou quatre convives.

— Pour deux raisons : l'une est que la seule idée de tenter l'aventure me faisait une peur horrible ; l'autre est que jamais ni berger ni chasseur n'a pu me dire comment l'on trouvait la racine magique.

— Rien de plus aisé cependant, dit le voisin Blas. C'est dommage, bon père Martin, que tu aies laissé vieillir ton secret et tes jambes, et que tu n'aies pas eu plus tôt confiance en moi. Pour trouver la racine magique, il suffit de trouver un nid de pie, ou plutôt le tronc d'arbre où cet oiseau dépose ses œufs. On s'embusque à peu de distance. Dès qu'on voit la mère s'absenter pour aller chercher sa nourriture ou celle de ses petits, on grimpe à l'arbre et l'on bouche solidement le trou avec une pierre ou un morceau de bois. Quand l'oiseau revient, il voltige autour de l'arbre en poussant des cris douloureux ; puis, tout à coup, il vole du côté de l'occident. Il faut alors se munir d'un manteau d'écarlate ou de quatre aunes d'étoffe rouge que l'on cache sous ses vêtements. Deux jours après, on se remet en embuscade : l'oiseau revient, tenant en son bec la racine merveilleuse dont il touche l'objet qui ferme le trou ; aussitôt cet objet est lancé au dehors avec violence ; c'est en ce moment qu'il faut étaler au pied de l'arbre le manteau écarlate. L'oiseau, croyant voir du feu, est effrayé et laisse tomber la racine que l'on se hâte de saisir ; mais avant de l'employer il est nécessaire de la laisser quelque temps attachée à un rameau vert.

Cette étrange confidence produisit sur l'auditoire le même effet qu'avait produit le récit du vieux Martin : elle provoqua des rires d'incrédulité, des doutes, de l'étonnement, des réflexions plus ou moins sérieuses.

Le coq chanta : le jour était au moment de se lever ; on se sépara. Celui qui sortit le dernier, plus grave et plus rêveur que les autres, avait été à peine remarqué pendant toute la veillée. Il était resté assis à l'écart, derrière le poêle, entre le chien et le chat de l'aubergiste, dans un grand fauteuil de cuir, ses coudes sur ses genoux et son menton dans ses mains.

III. COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF.

Cet homme silencieux n'était autre que maître Pierre Block, autrefois l'un des plus joyeux compagnons de Rottemberg. Depuis dix ans, il avait graduellement descendu les échelons qui mènent de l'aisance à la misère. Longtemps il avait été le plus célèbre traiteur de la ville. Sans rival dans l'art culinaire, il excellait à mettre en capilotade un coq de bruyère,

à faire une gelée de poisson, une tarte de coing, et à dorer les oreilles et les pieds d'un marcassin rôti et farci. Quelles bombances et combien de gloire! Au comble de sa prospérité, il avait voulu prendre femme : ce n'était pas une idée déraisonnable en soi ; mais il avait mal choisi. La fille de maître Volbrecht, qu'il avait associée à sort, était babillarde, médisante, querelleuse, emportée, unanimement détestée dans son voisinage. A peine Block et sa femme furent-ils sortis de l'autel que la guerre commença entre eux et se continua de jour en jour, sans autres trêves que les heures du sommeil. La naissance d'un petit garçon avait donné un peu de patience au pauvre Block. Aussitôt que maître Georges fut en âge de porter des culottes, son honoré père, au lieu de l'envoyer à l'école, le garda dans sa cuisine, le combla de caresses et de friandises, et en fit un vrai gourmand. Quand on portait les plats aux tables des habitués du traiteur, Georges, toujours à l'affût, attrapait au passage quelque crête de volaille ou quelque cuillerée de crème, et son père riait sous cape. Mais Mme Bloch venait-elle à paraître, la scène changeait tout à coup ; c'était comme une bourrasque d'injures pour le père et de coups d'écumoire pour l'enfant : le père pleurait, le petit criait, la mère vociférait, les pratiques et les voisins riaient ou haussaient les épaules. « Mère, disait piteusement maître Block, l'enfant a faim : pourquoi ne lui donnerions-nous pas un petit morceau de ce petit poulet? » Cette belle éducation ne pouvait mener à bien. L'enfant mourut à sept ans, de coups d'écumoire et d'indigestion.

Plusieurs autres enfants vinrent successivement faire la triste expérience d'une courte vie dans ce malencontreux ménage. Une jolie petite fille survécut seule : elle avait nom Lucine ; c'était un petit ange : la rudesse de la mère ne réussit point à lui gâter l'humeur, ni les faiblesses du père à la rendre gourmande.

Cependant la position de maître Pierre changeait insensiblement et allait de mal en pis. Il n'avait jamais rien compris à l'arithmétique. S'il avait de l'argent, il remplissait son caveau de feuillettes, son office des provisions les plus coûteuses, faisait crédit aux ivrognes, hébergeait tous les bons vivants qui lui contaient des histoires plaisantes, sans oublier, il est vrai, les voyageurs malheureux. Au contraire, son coffre venait-il à se tarir, il empruntait aux usuriers. « Au bout du compte, je finirai bien par me retrouver, disait-il. » Et en effet il se retrouva, mais exproprié, ruiné, forcé d'enlever son enseigne et de fermer boutique. Un magistrat gourmet eut pitié de lui et lui fit accorder la place de fontainier, emploi bien chétif, mais qui mettait la ville impériale de Rottembourg à l'abri du reproche d'avoir laissé mourir de faim son ex-premier traiteur. Toutefois le malheur continua de poursuivre le pauvre homme dans ces humbles fonctions. Un jour, le bruit courut que les Juifs avaient empoisonné l'eau des fontaines. Le peuple s'ameuta, pilla les Juifs, assomma les uns, chassa les autres. Ensuite on se tourna contre maître Pierre qui avait laissé les mécréants accomplir leur prétendu crime : on le destitua. Que faire après cela ? Il ne voulait pas voler et il avait honte de mendier. Il se trouva heureux de devenir le porte-sac de sa mégère qui avait ouvert un petit magasin de farine. Le pauvre homme lui épargna l'achat et la nourriture d'un âne. Elle le surchargeait sans pitié, et quand il revenait du moulin tout en sueur et épuisé de fatigue, elle lui servait, suivant son humeur, un potage à l'eau ou une grêle de coups. Tant de malheur et de résignation était une cause de profonde tristesse pour le cœur vertueux de leur fille. Le malheureux Block l'aimait comme la prunelle de ses yeux, et en la voyant si reconnaissante, si tendre, il se consolait un peu de ses peines. L'aimable Lucine était devenue ouvrière très-habile en broderie ; elle brodait dans la perfection des ornements d'autel, des manchettes de magistrat et des voiles de mariée ; elle avait figuré en tapisserie, avec la soie et la laine, toutes les paraboles des saintes Écritures. Sa gentillesse ne nuisait pas à son succès : sur l'argent qu'elle gagnait et dont elle était obligée de rendre à sa mère un compte exact à la fin de chaque semaine, ce qu'elle faisait du reste volontiers, elle retenait seulement de temps à autre une petite pièce d'argent pour la glisser dans la main de son père. Elle lui en avait donné une double le jour de la fête des bergers, et c'était ainsi que maître Bloch avait eu la rare bonne fortune d'aller le soir vider une chopine à l'auberge du Mouton-d'Or.

IV. LA RACINE MAGIQUE.

Assis derrière le poêle, dans le grand fauteuil aux coussins rembourrés, maître Pierre avait écouté avec attention le récit du vieux Martin et n'en avait point perdu un seul mot. Cependant il n'y avait pris d'autre plaisir que celui qui s'attache d'ordinaire aux histoires merveilleuses. Ce fut autre chose quand le voisin Blas donna la recette nécessaire pour se procurer la racine magique, avec l'accent et le geste d'un homme si convaincu, que l'âme du traiteur ruiné en fut tout émue. Il n'était pas naturellement cupide ; mais sa condition d'âne était bien dure à supporter. S'il pouvait redevenir homme et doter sa fille ! Une si juste ambition était bien permise. L'imagination de Block s'enflamma par degrés, et tout en écoutant, la tête dans ses mains, les derniers propos des bergers, il avait déjà pris la ferme résolution de tenter l'expédition du Hartz. Il rentra chez lui presque aussi heureux que s'il avait découvert la fameuse toison d'or. Mais, au moment de monter à son grabat, une triste réflexion calma ses transports. Il fallait se procurer la racine magique, et, à la Sainte-Egyde, les pics sont encore loin de construire leurs nids. Il se coucha, mais sans pouvoir fermer l'œil. Après une heure d'insomnie et de visions fantastiques, tout à coup il se leva, tailla une plume, et passa le reste de la nuit à écrire tout au long et avec les moindres détails tous les renseignements que le spectre avait donnés à Martin, et Blas à la société des bergers. Cela fait, il reprit la route du moulin. Depuis ce jour jusqu'au printemps, il mit en réserve avec une persévérance admirable toutes les petites pièces que sa fille parvint à lui remettre en secret.

Dès que les arbres commencèrent à se couvrir de leurs petites feuilles d'un vert tendre, dès que les oiseaux firent entendre leurs premiers gazouillements dans les bois, maître Pierre guetta tous les enfants sur son chemin en leur disant : « Allez me chercher un nid de pic, et quand vous me ferez voir l'arbre où vous l'avez trouvé, je vous donnerai un batz. » Les petits drôles s'enfonçaient dans le bois, cueillaient des fraises, dénichaient des œufs de fauvette, et ne manquaient jamais de venir crier au pauvre homme : « Maître Block, donnez-moi le batz que vous m'avez promis, j'ai découvert un beau nid de pic ; » et, après avoir empoché le batz, ils conduisaient le bonhomme devant un nid de chauve-souris ou de corbeau, puis ils fuyaient à toutes jambes en lui faisant la grimace. Un d'entre eux cependant, plus loyal, lui montra enfin un vrai nid de pic et même lui fit voir la mère qui allait et venait autour de l'arbre ; maître Pierre craignait encore une tromperie. Comme traiteur, il avait connu beaucoup d'oiseaux, mais jamais il n'avait mis de pic en salmis ou en pâté, et il avait beau regarder, il ne savait à quel volatile il avait affaire. Par bonheur, un braconnier étant venu à passer par là affirma que c'était bien un nid de pic. L'heureux Pierre, ravi de la découverte, ne pensa plus dès lors qu'au moyen de se procurer un manteau rouge. Il chercha longtemps, et arriva à la certitude peu agréable qu'il n'y avait dans tout Rottembourg qu'un seul manteau

de cette couleur, et c'était celui de maître Hamerling, le bourreau ! Bien des jours se passèrent avant que Block eût le courage d'aller frapper à la porte du formidable possesseur du vêtement écarlate. Il s'y décida enfin, et maître Hamerling, presque flatté que l'un de ses concitoyens voulût bien se servir de son costume de cérémonie, accéda volontiers à ses désirs. Une fois pourvu de cet appareil nécessaire, notre homme commença son opération magique. Il boucha avec soin l'ouverture du trou par où l'oiseau sortait et entrait; et tout se passa comme maître Blas l'avait dit. Quand le pic revint, Pierre Block s'élança avec rapidité de sa cachette vers le pied de l'arbre, étala sur la terre le manteau couleur de sang, et l'oiseau épouvanté laissa tomber la racine, qui faillit éborgner le pauvre homme; mais en ce moment il aurait donné un de ses yeux et la moitié de l'autre plutôt que de laisser échapper son talisman. Dès le lendemain il décampa de la maison.

V. UN FIANCÉ. — LE RETOUR.

Un mois environ après cette fuite mystérieuse qui avait fait verser bien des larmes à la douce Lucine, on sonna, un soir, à la porte du magasin de farine. Mme Block ouvrit et vit, au lieu d'une pratique, un beau jeune monsieur, vêtu comme un gentilhomme, et qui lui demanda respectueusement comment allait sa santé, sans oublier celle de mademoiselle Lucine. La marchande de farine se douta bien qu'on n'en voulait pas à elle; cependant elle invita le jeune homme à s'asseoir et le pria de lui dire ce qu'il désirait. Il répondit d'un air singulier qu'il avait une commande à faire à l'habile brodeuse dont le renom s'était étendu dans toute l'Allemagne. Mme Block appela sa fille qui, laissant de côté son travail, se hâta d'accourir; mais aussitôt qu'elle eut aperçu le jeune homme, elle rougit et baissa les yeux Le cavalier lui prit une main qu'elle voulut en vain retenir, et la regarda avec tendresse, ce qui augmenta son trouble. Il allait lui adresser la parole, mais elle lui dit :

— Ah! Fridolin, d'où venez-vous? Je vous croyais à cent lieues de moi. Vous connaissez mes intentions. Pourquoi venir me tourmenter?

— Chère Lucine, répondit le jeune homme, mon sort est changé. Ce n'est plus le pauvre Kuntz qui est devant vous. Un de mes parents est mort en me laissant toute sa fortune, et je puis désormais prétendre à votre main.



Fridolin. — Dessin de Richter

Les beaux yeux de la belle Lucine se levèrent avec surprise ; sa jolie petite bouche se courba en un doux sourire ; elle jeta un regard de côté à sa mère qui était muette de surprise et cherchait dans sa tête quel était ce jeune homme. Où a-t-il vu ma fille? se demanda-t-elle; comment se sont-ils connus? Et elle commençait à se faire la bonne, mais tardive réflexion qu'elle aurait beaucoup mieux agi en querellant moins son mari et en veillant plus attentivement sur sa fille. Avant qu'elle fût revenue de sa distraction, le fiancé impromptu ajouta une éloquente péroraison à son discours en comptant sur la table plusieurs piles de belles pièces d'or.

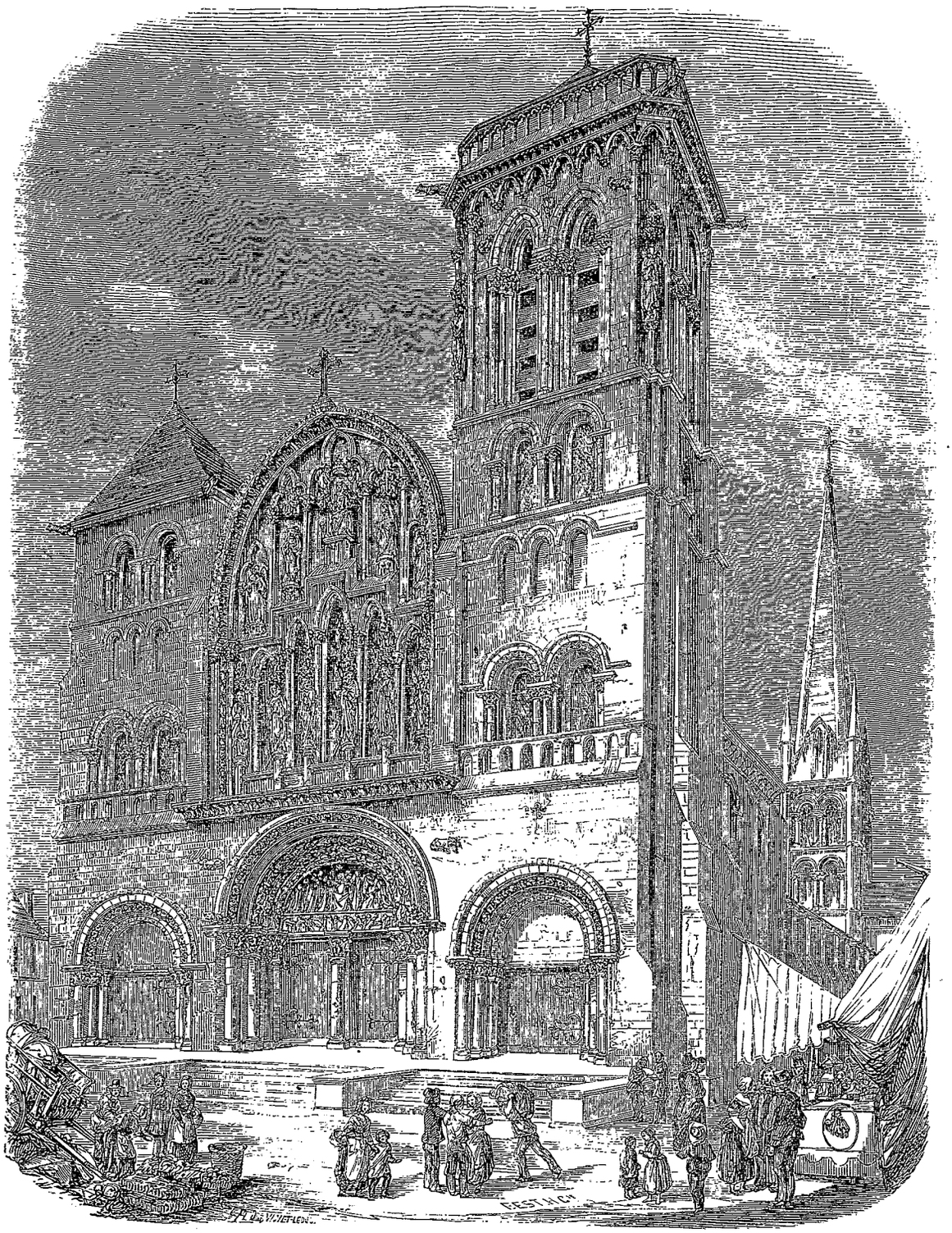
La suite à une autre livraison.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

VEZELAY

(Département de l'Yonne).



Vue de l'église de Vezelay. — Dessin de Thérond, d'après M. Viollet-Leduc.

I. HISTOIRE DE VEZELAY.

Cette ville est située sur le sommet et sur le versant d'une montagne assez élevée. L'accès en est difficile de tout autre côté que de celui de l'ouest. Du plateau où s'élevait jadis le château des abbés, si l'on regarde la vallée qui s'ouvre au sud, le regard suit avec plaisir le cours sinueux de la Cure, qui baigne en passant Saint-Père au merveilleux clocher gothique, le bourg d'Asquins et sa fertile vallée couverte de vignes, puis va s'enfoncer au nord dans des gorges de granit, au delà desquelles, et fort loin, on saisit la silhouette des pays de l'Auxerrois.

Les hauteurs voisines ou lointaines sont couronnées par des bois touffus, et le Morvan dresse au sud-ouest, dans le fond du tableau, ses cimes noirâtres. Le château de Bazoche, où Vauban allait méditer sur les moyens d'améliorer

le sort des paysans de l'élection de Vezelay, Pierre-Pertuis et sa roche percée, et d'autres petits villages, animent le paysage.

La montagne de Vezelay fut choisie, au milieu du neuvième siècle, pour servir de demeure à une colonie d'enfants de saint Benoît. Le rude comte Ghérard de Roussillon, le fier antagoniste de Charles le Chauve, dont les romans de chevalerie nous ont conservé la figure un peu confuse et cependant dramatique, Ghérard et sa pieuse femme Berthe, furent les fondateurs du monastère de Vezelay. Ils possédaient certainement un château fort sur cette montagne, et y donnèrent asile à des moines lorsque le couvent de religieuses qu'ils avaient bâti à Saint-Père fut détruit par les Normands.

Vezelay, mis sous la protection immédiate du saint-siége par son fondateur, prit rang bientôt parmi les grandes maisons religieuses de France, et ce fut en vain que les abbés de Cluny et les évêques d'Autun tentèrent tour à tour de la soumettre à leur autorité. La main des papes couvrait aussitôt cette fille privilégiée. « Car, disait Hugues de Poitiers, l'église de Vezelay, noblement née et plus noblement élevée, consacrée dès l'origine à la liberté, portait sa tête au-dessus de toutes les églises d'Occident. En effet, vouée, dès sa fondation au bienheureux Pierre, porte-clefs du royaume des cieux, elle fut dotée à perpétuité de la liberté par le suprême et apostolique Nicolas..... Cependant, après plusieurs siècles, un certain Humbert, évêque de l'église d'Autun, envieux de ses grandes prérogatives, voulut tenter d'imprimer à cette belle liberté la tache d'une honteuse servitude (1). »

Les reliques de la Madeleine, apportées à Vezelay au dixième siècle, donnèrent naissance à de nombreux pèlerinages. La population s'accrut, et le pays devint un lieu renommé. Ses habitants s'enrichirent par le commerce, et on les voit, au douzième et au treizième siècle, mêlés à une foule de transactions, soit comme témoins, soit comme arbitres. Ils ne pouvaient demeurer indifférents au mouvement communal qui se faisait sentir alors dans le nord et dans le centre de la France. Aussi turbulents que les bourgeois des autres villes, ils avaient, en 1120, tué leur seigneur, l'abbé Artaud, qui voulait établir sur eux une nouvelle taxe. Ils brûlèrent le monastère, et beaucoup de monde y périt.

Ce n'était là que le prélude des mouvements qui devaient agiter la ville. Les comtes de Nevers et d'Auxerre, voisins puissants et protecteurs dont les soins étaient onéreux au monastère, s'immisçaient de leur mieux dans les affaires des moines, et cherchaient à étendre leur autorité, soit sur eux, soit sur leurs bourgeois. Le comte Guillaume II ayant demandé à l'abbé Ponce, en 1138, l'hommage qu'il lui devait comme au gardien du monastère, en éprouva un refus formel. Il ressentit vivement cette injure, et se promit de s'en venger. Bientôt l'abbé, vexé de toutes manières, fut obligé d'avoir recours au pape. Saint Bernard, délégué pour mettre les parties d'accord, n'en put venir à bout. Enfin le comte termina le débat en se faisant chartreux. Mais le chroniqueur de Vezelay lui garda rancune, et raconta qu'il avait été dévoré par un chien, pour avoir offensé la glorieuse amie de Dieu, Marie Madeleine.

La seconde croisade, proclamée en 1146 à Vezelay, appela aux armes l'élite des barons de France, et saint Bernard bénit Louis le Jeune et la foule de ses vassaux, assemblés sur la colline située au nord de Vezelay. On montre encore la place où s'élevait l'estrade qui portait le grand orateur et les princes; on bâtit plus tard en ce lieu une église sous le vocable de la Sainte-Croix.

Les bourgeois de Vezelay, détournés un moment de leurs projets d'émancipation, après une première tentative en 1137, qui leur valut certaines exemptions, machinèrent de nouveaux complots contre l'abbé Pons de Montboissier, à l'instigation du jeune comte de Nevers Guillaume III. L'insurrection qui éclata dépassa les précédentes en violence. Les officiers de l'abbé ayant fait crever les yeux à un bourgeois coupable d'avoir frappé un religieux, le comte saisit cette occasion pour agir. Il lança dans la ville une troupe de *cottereaux* qui, conduits par les habitants, s'emparèrent du monastère et le mirent au pillage.

Après un pareil coup, l'excommunication était le moins que dussent redouter les coupables. Elle ne se fit pas attendre. Mais ce n'était que le premier acte du drame. Le pape, devant qui l'affaire avait été portée, ayant donné gain de cause à l'abbé, le comte furieux recommença ses déprédations sur les domaines du monastère. Le roi intervint, mais il ne put obtenir de solution, à cause de la mauvaise volonté du comte et des prétentions des habitants.

Ceux-ci avaient offert à l'abbé, pour ultimatum, de faire des concessions au comte. Le fier Pons s'y refusa. Alors l'insurrection recommença : les bourgeois, que rien n'arrêtait plus, se confédérèrent et jurèrent fidélité au comte de Nevers, en formant une *exécrable commune*, dit le chroniqueur. Ces événements avaient lieu en 1152. Les malheurs des moines de Vezelay émurent tout le monde chrétien, et le pape écrivit fortement au roi pour qu'il y portât remède. Louis le Jeune, après maintes remontrances infructueuses faites au comte de Nevers, résolut de marcher contre lui à la tête d'une armée. Le comte se soumit enfin, et le roi, tenant sa cour dans la forêt de Mares, prononça la sentence qui devait terminer ces grandes querelles.

Les bourgeois furent condamnés, comme coupables de trahison et de sacrilége, à renoncer à leur confédération communale, à livrer les meurtriers des moines, à payer à l'abbé 40 000 sous d'or, et à démolir les tours et fortifications dont ils avaient muni leurs maisons. La paix fut ainsi rendue à l'église et aux habitants de Vezelay en 1155.

Pendant la seconde partie du douzième siècle, le calme du monastère fut encore fréquemment troublé par les comtes de Nevers, et les choses en vinrent à ce point que les moines furent contraints d'abandonner leur demeure. Il faut lire dans Hugues de Poitiers le récit de ces événements.

Les bourgeois se mêlèrent encore une fois à ces querelles, espérant recouvrer leur indépendance d'un jour; mais, encore une fois victimes, ils furent condamnés à une amende de 60 000 sous. L'abbé, voulant ôter au comte de Nevers tout motif de les pousser à de nouvelles révoltes, leur concéda une charte de privilége, laquelle, sans contenir les grands droits des communes véritablement constituées, consacrait cependant des garanties de liberté et de propriété accordées ordinairement par les seigneurs à leurs vassaux.

L'histoire de Vezelay cesse d'être importante avec l'époque des luttes communales. Le monastère fut longtemps encore fréquenté par les pieux pèlerins, même par les pèlerins couronnés, comme saint Louis, qui vint, en 1267, y faire la translation des reliques de la Madeleine.

Le légat qui présida à la cérémonie déclara ensuite, lorsqu'il fut devenu pape sous le nom de Martin IV, que Vezelay possédait les véritables reliques de la sainte pénitente.

Au seizième siècle, Vezelay donna le jour au fameux Théodore de Bèze, qui fut une des lumières de la réforme. L'un de ses abbés, le cardinal Odet de Coligny, embrassa le protestantisme et vit les Huguenots s'emparer de son monastère en 1569, après une vive résistance de la part des habitants. La dévastation de l'abbaye s'ensuivit, et l'église, déjà négligée, fut alors gravement endommagée. Les moines,

(1) Chronique de Vezelay, par Hugues de Poitiers, dans le *Spicilége* de d'Achéry.

(1) Le récit de ces luttes par M. Augustin Thierry est un des plus grands monuments historiques de notre siècle.

qui furent sécularisés par le pape Paul III au milieu du seizième siècle, n'avaient plus les moyens d'entretenir en bon état leur vieille basilique devenue trop vaste pour leur petit nombre. Leurs abbés, grands seigneurs, qui se contentaient de dépenser leurs revenus à Paris, ne s'en inquiétèrent pas davantage. Un seul d'entre eux, Érard de Rochefort (1601-1630), essaya d'arrêter sa ruine croissante. Mais des temps meilleurs sont venus pour ce monument.

II. ÉGLISE DE LA MADELEINE.

L'église de Vezelay n'est pas moins célèbre aux yeux des archéologues que la ville à ceux des historiens du moyen âge. Son vaisseau, vaste comme une cathédrale, car il a plus de 120 mètres de longueur, occupe une grande partie du plateau supérieur de la montagne où il est assis. De quelque côté qu'on accède à la ville, il attire les regards par sa masse imposante. Ses tours rappellent par leurs dimensions inégales qu'elles ont été plus d'une fois frappées de la foudre.

Il s'est formé successivement plusieurs opinions sur l'âge et sur l'origine de l'église de Vezelay. Les érudits du lieu lui donnaient au moins mille ans d'existence, et l'attribuaient aux Sarrasins. Sans remonter si haut, et sans croire non plus que la bonne comtesse Berthe se levait la nuit pour monter avec ses suivantes le sable et les pierres destinés à la construction du vaisseau (ce qui avait fort mécontenté son époux, au dire de l'historien de Ghérard de Roussillon), on peut assurer que la nef, de pur style roman, est de la fin du onzième siècle; que l'église des catéchumènes, c'est-à-dire le porche, de roman de transition (qui n'a pas moins de 21 mètres d'étendue), date du douzième siècle ; et que le chœur, d'un style ogival hardi et élancé, est du commencement du treizième siècle au plus tard.

Le grand portail, dont le dessin accompagne cette notice, offre lui-même un mélange de plusieurs styles. On y reconnaît facilement à la base le douzième siècle, caractérisé par les arcades romanes; les deux tours sont du même temps, à l'exception de l'étage supérieur de celle de droite qui est ogival et du treizième siècle; la balustrade trop délicate qui la couronne est récente. Au siècle dernier, on a détruit les sculptures qui ornaient le tympan de la porte principale.

Si nous pouvions ouvrir les portes, et montrer les admirables sculptures qui décorent le tympan de l'entrée intérieure, et celles des chapiteaux des piliers des catéchumènes, puis la belle et sévère ordonnance des longues travées des trois nefs parfaitement rendues à leur état primitif, où règne la plus somptueuse décoration de la base des piliers à quatre colonnes jusqu'aux arcs des voûtes et des travées, jusqu'aux cordons qui séparent les trois étages du vaisseau, on serait surpris de tout ce que les moines du moyen âge savaient faire pour l'ornementation de leurs églises. A côté des rosaces si riches, si vigoureusement refouillées, qui courent dans tous les sens, il faut placer, quoique à un degré inférieur comme art, les mille sujets de statuaire qui couvrent les chapiteaux de toute la partie romane de l'église et le vaste tympan des catéchumènes. Ce dernier morceau est rempli par le Christ assis dans sa gloire, entouré des apôtres et bénissant le monde. La statue de saint Jean-Baptiste s'élève sur le trumeau central de la porte. Un zodiaque, accompagnement ordinaire des portails romans, encadre ce tympan. Les portes latérales reproduisent les principales scènes de la vie du Sauveur du monde.

Les sculptures des chapiteaux romans des nefs, où le diable joue un rôle sous des formes très-laides, sont symboliques et figurent la lutte de l'homme contre le mal, et son triomphe à l'aide des anges. On y trouve aussi plusieurs sujets bibliques.

Le chœur de l'église, décoré à la manière ogivale, n'a pas de sculptures à personnages. Les colonnes monolithes du sanctuaire sont ornées de quelques fresques, et même d'incrustations en mosaïque.

Le tympan du portail extérieur est une adjonction due à quelque abbé du quatorzième siècle, qui a voulu mieux éclairer la nef des catéchumènes qu'elle ne l'était par les baies romanes primitives, en pratiquant de longues arcades à jour au centre de la façade. On vient de consolider soigneusement cette partie du monument.

Les sujets sont agencés de la manière suivante. Le Père éternel est assis au sommet du tympan. Deux anges soutiennent sa couronne à ses côtés; mais un peu plus bas sont deux statues, l'une de la sainte Vierge qui est couronnée, et l'autre de la Madeleine. A l'étage inférieur on distingue encore les statues de saint Pierre, de saint Jean ; trois autres appartiennent à un évêque et à deux martyrs. Le style de ces œuvres est un peu dur et se ressent de l'époque de leur exécution. On est étonné de ne pas voir en ce lieu le fondateur du monastère.

Depuis douze ans le gouvernement a fait de grands sacrifices pour sauver l'église de Vezelay de la ruine. Grâce aux soins de M. Viollet-Leduc, qui a présidé à sa restauration totale, elle a repris un air de jeunesse et de vie tout à fait rassurant et qui ne compromet en rien son caractère primitif. Lorsque ce monument sera complétement restauré, il sera l'un des plus beaux édifices romans de la France, comme il en est l'un des plus grands.

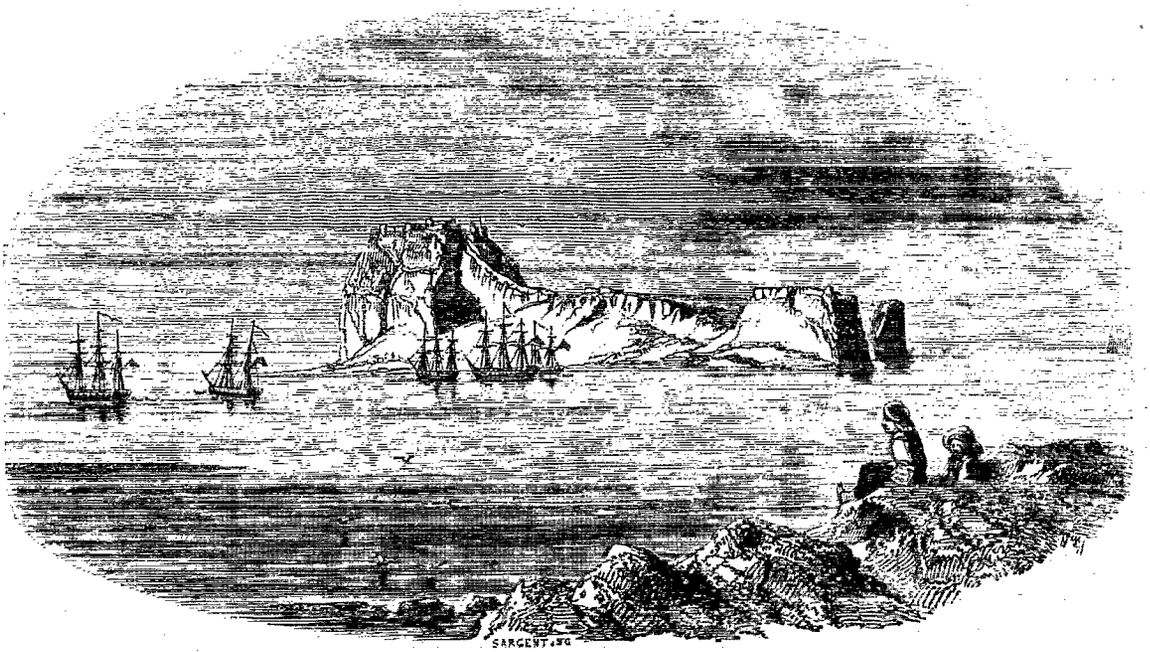
LA PIRATERIE DANS L'ARCHIPEL.

Une bande de pirates commandés par un nommé Négros infestait depuis longtemps l'Archipel. En 1851, le brick français *le Fabert*, après une croisière de sept mois, s'est emparé de Négros et de ses complices. Une fois déjà *le Fabert* avait été sur le point de surprendre Négros dans l'île de Nicaria, située à trois lieues à l'ouest de celle de Samos; mais les fausses mesures des autorités turques avaient permis au forban de s'évader. Chassés de nouveau avec activité, acculés et cernés par les embarcations du brick dans l'île de Forni, située entre Nicaria et Samos, attaqués par un détachement albanais qu'avait envoyé le pacha de cette dernière île, les voleurs de mer et leur chef ont péri les armes à la main; leurs oreilles, suivant un usage qui rappelle un peu trop les temps de barbarie et les mœurs des sauvages, ont été envoyées au commandant Pichon, du brick *le Fabert*.

Du reste, la piraterie paraît être en Grèce un fléau périodique, contre lequel le gouvernement d'Athène et celui de Constantinople sont également impuissants. Il ne faut rien moins que l'intervention des grandes puissances maritimes pour réprimer de temps à autre les attentats de ces audacieux brigands contre les droits de toutes les nations.

Vers la fin de la guerre de l'indépendance, en 1828, la piraterie s'exerçait avec une telle audace dans l'Archipel, que les navires du commerce ne pouvaient plus y naviguer que par convoi, et sous escorte de plusieurs bâtiments de guerre. Tout navire éloigné du convoi par imprudence ou accident, était aussitôt enlevé et son équipage massacré après avoir été soumis à d'infâmes tortures. Par décision du conseil des amiraux des différentes nations, plusieurs frégates et plusieurs bricks furent détachés des croisières française, anglaise et américaine, pour donner la chasse à ces malfaiteurs jusque dans leur dernier repaire. En peu de mois l'Archipel fut purgé de la plus grande partie de ces brigands. Vers le milieu de l'année, une frégate américaine, une frégate anglaise, une frégate française et plusieurs autres bâtiments plus légers se trouvaient réunis

devant Carabousa, rocher sauvage et aride, qui s'élève au-dessus de la mer comme un immense bloc de grès, à une lieue au nord-ouest de l'île de Candie, en face du cap Bousa. Un déplorable sinistre signala le mouillage des bâtiments alliés : *le Cambrian*, frégate de soixante, l'un des plus beaux navires de la marine anglaise, talonna sur l'un de ces récifs à fleur d'eau qui, partout dans l'Archipel, rendent la navigation si dangereuse. Les efforts réunis de toutes les embarcations furent infructueux pour la relever, et *le Cambrian*, encore au début de sa carrière maritime, fut condamné à être lentement dépecé par les flots de la Méditerranée. Un détachement de soldats de marine fut débarqué avec mission de visiter les contours du rocher et de fouiller toutes ses cavernes. Les pirates, au nombre d'une centaine environ, furent traqués comme des bêtes fauves; plusieurs périrent en se défendant, le reste fut pris et partagé entre les trois pavillons qui avaient concouru à l'expédition. Les Français mirent leurs prisonniers



Vue du rocher de Carabousa, prise de l'extrémité du cap de Bousa, pendant une expédition contre les pirates de l'Archipel.

aux fers, à fond de cale; les Anglais firent mourir les chefs; les Américains pendirent aux vergues tous leurs prisonniers, chefs et pirates.

DÉMÉNAGEMENT DU PAUVRE.

Je voyais la petite charrette à bras rouler devant moi, chargée de ce ménage du pauvre si difficilement acquis, et qui tient si peu de place. Le père, attelé au brancard, tirait vigoureusement, aidé par un jeune apprenti, son fils sans doute; à côté marchaient deux sœurs : l'aînée portant un panier chargé de provisions, quelques lithographies encadrées, galerie de tableaux du pauvre ménage, et un pot de fleurs, son parterre; la plus petite chargée du chat du logis, enveloppé dans son tablier. Ils avançaient lentement sur le pavé glissant, et, ralentissant le pas, je les suivais de l'œil en réfléchissant.

Certes ce déménagement de la pauvre famille était triste à voir, et cependant combien il révélait de progrès accomplis? Aux siècles barbares, il ne se fût point fait ainsi paisiblement sous le soleil, mais de nuit, à travers les campagnes désolées; alors le pauvre ne quittait sa cabane que chassé par la violence; le déménagement était une fuite. Au lieu de ce père et de ces enfants transportant leurs pénates avec efforts, vous aviez des familles éperdues sauvant leurs misérables ressources sur des chariots qu'emportaient des bœufs effrayés; où je voyais de la sueur, autrefois j'aurais vu du sang!

Ainsi les bienfaits de la civilisation se font sentir aux plus humbles et aux plus deshérités. Là où nous apercevons tant de privations, elle a déjà amoindri les épreuves; l'adoucissement des mœurs, la souveraineté toujours mieux sentie du droit, le développement de la fraternité chrétienne, ont fait un pauvre de la victime, un ouvrier du vaincu. Les sociétés sont donc en marche sous l'œil de Dieu. Les lois de la perfectibilité humaine suivent leur cours; loin de laisser derrière nous l'âge d'or, nous marchons incessamment à sa rencontre; chaque siècle essuie une larme et guérit une plaie.

Je fus interrompu au milieu de ces réflexions par la chute d'un tabouret de paille qui avait glissé de la charrette et était venu tomber à mes pieds.

Je le relevai en appelant; le jeune garçon accourut, et nous nous reconnûmes : c'était un des apprentis imprimeurs qui m'apportent mes épreuves.

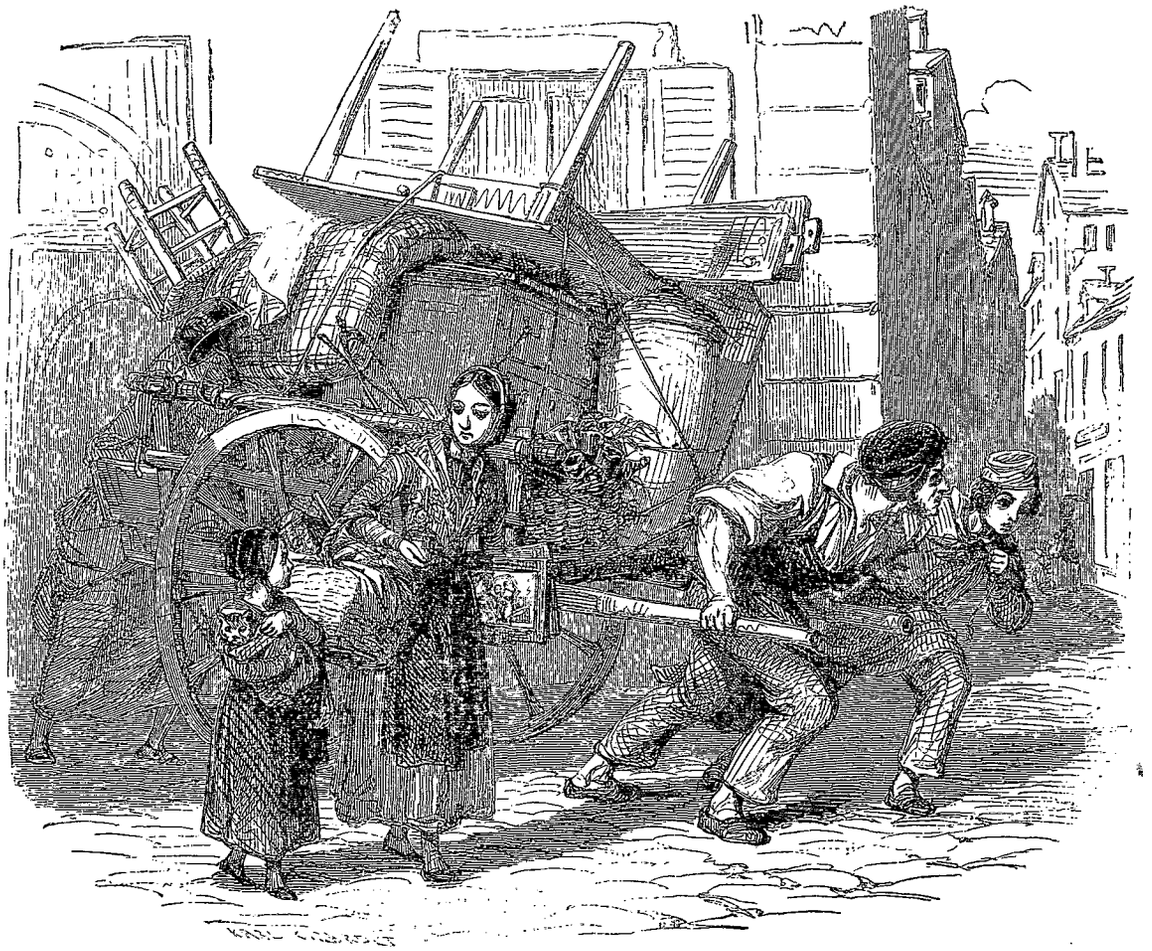
Il toucha de la main sa calotte grecque et me salua par mon nom en souriant. Pendant que je l'aidais à rattacher le tabouret et à fixer sur la charrette quelques étagères près de glisser, il m'apprit qu'il allait habiter l'extrémité du faubourg où son père avait trouvé du travail. Veuf depuis plusieurs années, il avait longtemps vécu à grand'peine, mais le plus dur était fait; maintenant la sœur aînée pouvait tenir le ménage, la plus petite allait à l'école, où elle apprenait à lire et à coudre; lui-même venait de finir son apprentissage et allait passer parmi les travailleurs.

— C'est heureux que nous déménagions maintenant, ajouta-t-il avec gaieté, vu que dans quelques mois le ménage aurait été plus lourd. Mes premières économies seront pour acheter un fauteuil au père et un lit à rideaux à la petite sœur; mais pardon, Monsieur, voilà qui est paré; en vous remerciant. — Ohé! me voilà, père; enlevons!

Il avait repris la corde qui lui servait de bricole, et la charrette repartit.

Je la suivis quelque temps du regard dans le long faubourg où elle venait d'entrer. Les deux hommes continuaient à tirer courageusement tandis que les sœurs marchaient à quelque distance, l'aînée doucement, sérieuse comme une jeune mère, la petite, obéissante et attentive.

—Allez, pensai-je tout bas, honnête famille du pauvre,



Composition et dessin de Karl Girardet.

vous qui devriez être pour nous une leçon de courage et de patience! Allez, et puissiez-vous emporter avec ce chétif ménage les vrais trésors domestiques : l'amour du travail, le contentement de l'âme et la santé du corps. Ah! quelque humble que soit votre destinée, Dieu ne vous a point abandonnée, car il vous a donné dans ce père la force dévouée qui protége ; dans le fils, l'espérance qui rassure; dans les deux sœurs, la grâce qui charme et la tendresse qui console.

LES MALHEURS D'UN HOMME HEUREUX.

NOUVELLE.

Combien de fois, en visitant un ami, vous est-il arrivé d'être séduit par la position de sa demeure, l'aménagement du logis, l'apparence gaie ou recueillie du quartier (selon que vous cherchiez la solitude ou le mouvement), les perspectives ouvertes devant la croisée et les joyeux rayons qui glissaient entre les rideaux? Mais alors, si vous vantiez son bonheur au locataire d'une pareille retraite, il vous opposait quelque misère du voisinage, frivole en elle-même, mais dont la continuité faisait une sérieuse souffrance : — c'était le marteau d'un voisin éveillé dès l'aurore, les cris d'un enfant maussade, la fumée d'un toit que le vent rabattait contre la fenêtre préférée! — Qui sait si, en écoutant ces douleurs, vous n'avez pas souri en vous-même et si elles ne vous ont pas rappelé le Sybarite que le pli d'une seule feuille de rose empêchait de dormir! Et pourtant n'est-ce point notre histoire commune? Qui de nous ne se plaint de quelqu'une de ces frêles épines égarées dans l'*étoffe dont la vie est faite?* N'avons-nous point tous, au physique ou au moral, une fumée, un cri ou un marteau qui trouble nos joies et nous fait perdre patience? Heureux qui peut appeler la raison au secours de ses nerfs! Heureux qui ne transforme pas ces contrariétés en infortunes, et ne se laisse pas mourir, comme le lion de la fable, sous les blessures d'un moucheron!

M. Maigrin n'était point, malheureusement, de ceux-là! Retiré depuis quelques années de la magistrature, il vivait avec la veuve d'un de ses neveux dans une antique maison que possédait la famille depuis près d'un siècle. Tout le monde rendait justice à la probité, à l'obligeance et à la générosité de M. Maigrin ; on avait pour lui la déférence affectueuse qu'inspire une sympathie fondée sur l'estime ; il ne rencontrait partout que des visages souriants et des volontés bienveillantes ; sa nièce Caroline, esprit vif et cœur toujours en éveil, l'entourait de ses soins les plus tendres. Mais toutes ces sources de bonheur étaient troublées par une seule infirmité de caractère de M. Maigrin, sa susceptibilité! Dieu l'avait en vain comblé . son esprit inquiet soupçonnait sans

cesse les intentions. Il avait beau ne trouver autour de lui que des horizons sereins, sa propre haleine suffisait pour faire un nuage.

Caroline souffrait de cette fâcheuse disposition d'humeur, non pour elle, mais pour son oncle, qu'elle aimait d'une sincère affection; après beaucoup de tentatives, elle crut reconnaître que le plus sûr moyen d'abréger ses mécontentements, quand on n'avait pu les prévenir, était de ne point s'y trop arrêter et de conserver les manières franches et amicales, comme si l'on n'avait rien remarqué. Alors la lassitude ou la honte ramenait parfois M. Maigrin ; s'il n'oubliait pas son grief, il arrivait à croire qu'il s'était trompé; une attention tendre compensait la négligence dont il croyait devoir se plaindre.

Mais il fallait laisser à ce travail intérieur le temps de s'accomplir. Toute explication n'eût fait, au premier instant, qu'envenimer la blessure, c'était un accès dont on devait attendre patiemment la fin. M. Maigrin n'en avait point eu depuis plusieurs jours, lorsqu'il descendit un matin, au déjeuner, l'air moins épanoui. En venant l'embrasser et lui demander de ses nouvelles, Caroline aperçut le léger nuage qui flottait sur le front de son oncle ; elle prévit une *prochaine attaque* et redoubla de surveillance pour en éviter l'occasion.

Elle approcha elle-même de la table le fauteuil de son oncle, le servit de sa main et affecta une gaieté caressante qui sembla dérider peu à peu l'ancien magistrat.

Tout semblait d'ailleurs favoriser les bonnes intentions de Caroline. Le café se trouva précisément au degré de chaleur souhaité, aucune rôtie n'avait été brûlée, le beurre était d'une fraîcheur qui rappela à M. Maigrin un vers de Delille. Le dernier pli menaçant allait disparaître de son visage, quand on annonça le frère de la jeune veuve.

Henri Bonard était, pour l'humeur, l'opposé même de M. Maigrin : tandis que celui-ci s'accrochait aux fleurs elles-mêmes, Henri traversait les ronces sans y trouver d'épines. Toujours actif, riant, plein de confiance, il jouissait du plaisir offert, et remettait à plus tard le plaisir refusé. La réussite l'encourageait à continuer, les échecs lui laissaient l'espérance.

Il entra, comme il entrait toujours, le visage épanoui et en chantant.

— Dieu me pardonne ! quand je le vois, dit M. Maigrin, qui aimait sa gaieté communicative, il me semble que c'est la joie qui me rend visite ; vous devriez, cher ami, ne marcher qu'en habit de fête et couvert de fleurs.

— Vous poétisez Roger Bontemps, mon oncle, dit Caroline, qui embrassa son frère en riant.

— Pourquoi pas ? reprit gaiement Henri. Ne dirait-on pas que parce qu'on garde sa bonne humeur, il faut être un butor, un imbécille ? Voyez-vous, ces femmes ! elles ne trouvent de poésie que dans la tristesse ! elles se représentent toujours Apollon sonnant le glas et s'essuyant les yeux avec un mouchoir brodé par les neuf muses !

— Pas moi ! pas moi ! interrompit Caroline; si j'étais païenne, j'élèverais un autel à la Gaieté et je ne placerais aux champs Elysées que les morts de joyeuse humeur.

— Eh ! croyez-vous donc avoir besom pour cela de renier votre baptême ? reprit Henri. Le Christ n'a-t-il pas dit que le royaume de son père serait ouvert aux hommes de bonne volonté? Et quels sont-ils, sinon ceux qui prennent la vie du bon côté ?

Le sourire s'effaça sur les lèvres de M. Maigrin ; il commençait à soupçonner confusément que cet éloge de la bonne humeur pouvait bien être un blâme indirect. Caroline s'en aperçut et détourna brusquement la conversation en demandant à son frère s'il avait vu Mme Armand.

C'était une vieille amie de la famille, engagée dans un procès difficile. M. Maigrin s'était fait son conseiller, et grâce à lui, l'affaire, d'abord compromise, avait pris une meilleure tournure ; mais la pauvre femme, ignorante des lois et inquiète sur le résultat, allait de l'un à l'autre, sollicitant des avis contradictoires qui ne faisaient qu'accroître son embarras. Henri déclara qu'il l'avait vue la veille fort tourmentée. L'ancien magistrat fit un geste d'impatience.

— Les femmes ne savent point attendre, dit-il. J'ai averti Mme Armand qu'il n'y avait plus rien à faire, et elle me demande encore une entrevue; elle veut me soumettre encore de nouveaux titres, bien qu'elle sache qu'on ne peut désormais en admettre.

— C'est la faute de votre bonté tant de fois éprouvée, fit observer Caroline en souriant; elle enhardit à devenir importun.

— Mon Dieu ! je ne me plains pas, quant à moi, dit M. Maigrin plus doucement ; j'ai répondu à Mme Armand que je la verrais aujourd'hui ou demain, et je l'ai priée de m'attendre.

— Ce qui est une précaution prudente, ajouta Caroline, vu qu'elle eût pu s'absenter et que le faubourg neuf est au bout du monde... Je dois moi-même une visite à Mme Armand, et si mon oncle veut bien le permettre, je l'y accompagnerai.

— Non pas ce soir, au moins, interrompit Henri.

— Pourquoi cela ?

— Mais parce que vous allez, je suppose, chez M. Lointier.

— Chez M. Lointier ? que faire?

— Mais pour voir un essai de télégraphe électrique.

— Quoi ! reprit vivement M. Maigrin, ce serait aujourd'hui?

— En es-tu bien certain ? demanda Caroline qui avait vu le regard de son oncle s'assombrir.

— Si j'en suis certain ! répliqua Henri. Je le tiens de lui-même !

— Comment !

— Il vient de l'annoncer devant moi à Cusol, en l'engageant à aller voir l'expérience.

Les lèvres de M. Maigrin se serrèrent.

— Voilà qui est étrange, dit-il.

— N'auriez-vous pas été averti? demanda étourdiment Henri. Parbleu ! je suis alors bien aise de vous en avoir parlé. Il ne faut pas manquer la séance.

— Je n'ai pas l'habitude d'aller où je ne suis point attendu, fit observer le vieux magistrat d'un ton piqué.

— Ce ne peut être qu'un malentendu ou un oubli, objecta Caroline.

— Soit, reprit M. Maigrin en se levant ; mais les gens oubliés font sagement de rester chez eux.

— Qui est-ce qui reste chez lui? interrompit une grosse voix. Ce n'est pas vous, j'espère, car je viens vous chercher.

— Et si vous résistez, nous vous enlevons ! ajouta une seconde voix presque aussi bruyante que la première.

— Notre voiture est en bas.

— Il y a deux places.

— Et nous vous menons avec Caroline chez M. Lointier.

A ces mots, le gros monsieur et la grosse dame qui étaient entrés avec fracas entourèrent l'ancien magistrat, comme s'ils eussent voulu exécuter leur menace et l'emmener de vive force.

La suite à une autre livraison.

Quand un homme de bien n'aurait qu'à claquer des doigts pour glisser son nom dans les testaments des riches, il n'userait pas d'un tel pouvoir, fût-il même assuré qu'il ne serait jamais, en aucune manière, soupçonné par qui que ce

soit. Mais donnez cette faculté à un M. Crassus et qu'il puisse à si peu de frais hériter de ceux dont il n'est réellement pas l'héritier, croyez-moi, vous le verrez sauter de joie dans la place publique! L'homme juste, au contraire, celui que nous appelons honnête homme, n'enlèvera rien à personne pour se l'approprier; et se récrier d'admiration à cela, c'est confesser qu'on ignore ce que c'est qu'un honnête homme.

CICÉRON.

PIERRES MONUMENTALES

EMPLOYÉES PAR LES ANCIENS.

I. LE PORPHYRE ROUGE ANTIQUE (1).

Le nom de *porphyre (porphura,* pourpre), donné à cette pierre par les anciens, lui vient de sa couleur. La teinte du porphyre varie toutefois, dans de certaines limites, entre le rouge, le brun rougeâtre proprement dit, et le brun de foie, le brun chocolat, le brun violacé, etc.; les nuances sont différentes suivant les localités, ou même suivant les échantillons d'une même localité; mais quelles qu'elles soient, la pierre présente toujours une pâte uniforme, dans laquelle sont disséminés de petits cristaux blancs ou rose pâle, qui tranchent par leur couleur avec celle du fond lui-même. La pâte, et les cristaux qu'elle contient, sont composés d'une certaine espèce minérale qui porte le nom de *feldspath,* et dans laquelle la silice est combinée avec l'alumine, la potasse et quelques autres bases accidentelles. On y rencontre de plus une assez forte proportion de fer combiné avec l'oxygène; c'est à la présence de cet oxyde métallique que le fond de la pierre doit sa couleur rougeâtre. Enfin on y distingue quelquefois de petits points noirs qui se rapportent à l'espèce amphibole (silicate de chaux, de fer, etc.), et d'autres points d'apparence vitreuse qui sont du quarz (silice désignée vulgairement sous le nom de *cristal de roche).*

La dénomination de porphyre a été étendue par les modernes à différentes autres pierres qui offrent, comme la précédente, de teinte uniforme, des cristaux tranchant sur ce fond par une couleur différente : tels sont le porphyre vert antique *(porfido verde antico,* ophite), le porphyre noir (mélaphyre), etc. Ces porphyres n'ont pas, à beaucoup près, la même composition que le porphyre rouge antique : le premier, le vert, paraît contenir de l'amphibole, non plus disséminé en petits cristaux, comme dans la roche précédente, mais fondu dans la masse; non plus accidentel, mais faisant partie essentielle de sa composition; le porphyre noir est composé en grande proportion de pyroxène (autre silicate de chaux et de fer, etc.). Nous ne nous occuperons ici que du porphyre rouge antique, qui a été beaucoup plus fréquemment employé que les deux autres par les anciens, et qui l'est encore, sur une assez grande échelle, par les modernes.

Le porphyre rouge antique peut recevoir un très-beau poli. D'une autre part, sa texture est des plus uniformes dans toute la masse : aucune fissure, aucune cavité, pas d'interruption; la cohésion est égale dans toutes les parties. En troisième lieu, sa dureté est très-grande : elle surpasse celle de l'acier; elle fait jaillir en effet, par le choc ou par le frottement, des étincelles de ce métal. Sa ténacité, de plus, est considérable; on a de la peine à le casser, même par la percussion la plus violente; enfin il résiste très-bien, et pendant un nombre d'années en quelque sorte illimité, aux influences atmosphériques. Toutes ces qualités l'ont fait rechercher par les anciens, comme précieux à employer dans les monuments, dans la sculpture, dans la statuaire et dans tous les genres d'ornementation architecturale. Pour sa dureté en particulier, conjointement à sa compacité et à sa ténacité, les anciens le recherchaient comme pierre propre à broyer les substances; leurs mortiers à broyer étaient généralement en porphyre : de là sans doute est venue leur expression de *porphyriser,* synonyme de réduire en poudre.

On est resté longtemps sans connaître d'une manière précise les endroits d'où les anciens tiraient leur porphyre rouge (1) : on savait par les écrits de divers auteurs anciens, et notamment par ceux de Pline, que le porphyre rouge antique provenait d'Égypte; mais ce fut seulement en 1823 que deux voyageurs anglais, M. Burton et sir Gardner Wilkinson, découvrirent les carrières immenses où cette roche avait été exploitée, dans un groupe de montagnes désignées sous le nom de *Porphyrites mons* par Ptolémée, et actuellement sous celui de *Djebel-Dokhan* (montagne de la fumée du tabac). Elles sont situées par 27° 20′, à la hauteur de Manfalout et de Syout (Lycopolis), à environ 25 milles géographiques (le mille géographique vaut 1 852 mètres) de la mer Rouge, à 120 milles de Syout, et à 85 milles de l'ancienne Coptos. Le port de Myos-Hormos, dont l'emplacement a été retrouvé par M. Burton, est d'ailleurs au point de la côte qui est le plus rapproché des carrières. Sir Gardner Wilkinson croit avoir rencontré ce même porphyre dans les montagnes de Syène, et à l'état erratique à Dendérah, ainsi qu'à Ombos.

Dans le voyage qu'il a entrepris sous les auspices du pacha d'Égypte (1837), M. Lefebvre a également constaté l'existence du porphyre rouge antique dans le Djebel-Dokhan. La riche collection qu'il a rapportée; et qui est aujourd'hui au Muséum d'histoire naturelle de Paris, ne laisse aucun doute sur le véritable gisement de cette roche si remarquable. Dans les montagnes Dokhan, M. Lefebvre a observé un filon de porphyre rouge antique ayant de 20 à 25 mètres de puissance. Les échantillons qu'il en a extraits sont identiques avec ceux de nos musées d'antiques : les cristaux sont roses, très-abondants; la pâte est rouge violacé, elle contient des aiguilles d'amphibole noirâtre. Du reste, les échantillons ne sont pas tout à fait identiques, pris à divers points de ce filon : la pâte passe quelquefois au violet foncé, avec veines d'un brun marron, etc.

A peu de distance de ce gisement, M. Lefebvre a retrouvé le porphyre contenant accidentellement du quarz, dont nous avons parlé au commencement de cet article; mais bien que ce porphyre ait encore la plus grande analogie avec le porphyre rouge antique, il est cependant toujours beaucoup plus foncé. Il forme un filon de 30 à 40 mètres de puissance, qui sillonne la montagne Dokhan dans la direction E.-N.-E.

Le porphyre rouge antique n'a pas été communément employé par les Égyptiens; les monuments et les statues que renferment les musées égyptiens sont le plus généralement en granite oriental, en syénite, en diorite, plus rarement en grès, en calcaire nummulitique, en mélaphyre, en brèche dite universelle, ou en albâtre. On voit des objets antiques égyptiens, en ces différents genres de pierre, dans nos musées de Paris. Tous les voyageurs qui ont parcouru l'Égypte, et entre autres MM. Jomard et de Rozière, s'accordent même à dire qu'on n'y a pas trouvé de monuments d'origine égyptienne en porphyre rouge; s'il y en avait eu, ils eussent été infailliblement conservés, car leur inaltérabilité les eût préservés de la destruction.

(1) Dans notre tome VI, p. 227, il a été donné quelques indications sur la valeur commerciale du porphyre. Nous complétons aujourd'hui ce qui a été dit de cette roche, en insistant sur l'historique de son emploi chez les anciens et chez les modernes, et sur ses gisements les plus précieux.

(1) Quelques-uns des détails qui vont suivre ont été extraits d'un savant travail sur le porphyre rouge antique, publié récemment par M. Delesse, ingénieur des mines.

Ce porphyre ne paraît pas non plus avoir été beaucoup employé par les Grecs, ou par les Égyptiens sous la domination grecque; ce sont les Romains qui auraient commencé à l'exploiter, et il résulterait des savantes recherches de Letronne que ce serait seulement à partir du règne de l'empereur Claude.

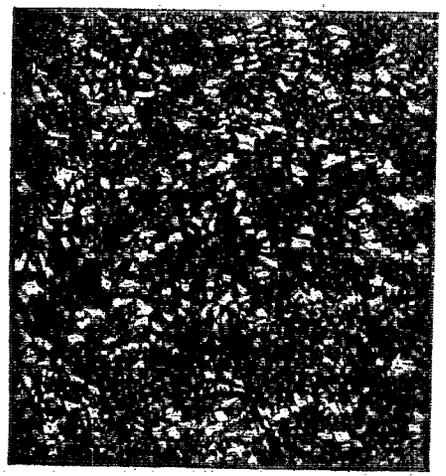
Malgré les difficultés que présentaient l'extraction, la taille, le polissage et le transport de ce porphyre, son exploitation a eu lieu sur une échelle immense. Vers le troisième siècle, et à l'époque du règne de Constantin, il est vraisemblable que cette exploitation était faite par des condamnés; près des anciennes carrières, sir Wilkinson a reconnu les ruines d'une ville fortifiée.

Le porphyre rouge antique fut donc très-recherché par les Romains, qui en firent des colonnes, des cuves, de grands vases, des urnes, des plaques polies, et même des statues.

Au seizième siècle, il était encore très-employé dans toute l'Italie, et particulièrement dans la Toscane par les Médicis.

Quoique la taille de cette pierre présente de très-grandes difficultés, les anciens étaient parvenus à faire avec le porphyre des objets très-délicats. On peut voir au Musée du Louvre plusieurs statues *polychromes*, c'est-à-dire formées de substances de différentes couleurs; on en voit deux, entre autres, dans le vestibule même, en entrant par la porte qui regarde au nord, sur la place du Carrousel.

Non-seulement les Romains se servirent du porphyre rouge



Porphyre rouge antique.

antique pour la décoration de Rome et de l'Italie, mais encore ils en répandirent l'usage dans tout l'empire : aussi les musées de Rome, de Florence, de Naples, de Venise, de Paris, de Versailles et de toutes les capitales de l'Europe, renferment-ils de grandes richesses en porphyre rouge antique, dont on trouve généralement des fragments sur l'emplacement de toutes les villes de la Gaule qui florissaient à l'époque de la domination romaine. A Metz, une grande cuve, qui sert actuellement de fonts baptismaux dans la cathédrale, a été découverte dans les ruines de bains antiques; à Poitiers on a trouvé la *cuve* dite *de Dagobert*, conservée aujourd'hui au Musée du Louvre.

Les monuments de porphyre rouge antique les plus célèbres sont, d'après Rondelet : l'obélisque de Sixte-Quint, à Rome (la plus grande pièce de cette pierre que l'on connaisse); les colonnes de Sainte-Sophie, à Constantinople, qui ont 13 mètres de hauteur; quelques colonnes de l'église Saint-Marc, à Venise; le tombeau de sainte Constance, près de Rome; celui du pape Clément XII; le tombeau de Théodoric, à Ravenne.

Le porphyre rouge est encore fort recherché de nos jours, et sert aux mêmes usages que chez les anciens; mais on ne le tire plus de l'Égypte. On en connaît aujourd'hui plusieurs gisements en différents points de l'Europe. Dans ces gisements, la pierre est, sinon identique quant aux caractères extérieurs et quant à la composition au porphyre rouge antique, au moins très-rapprochée, et, du reste, elle ne le cède guère, pour la qualité, à celle de l'Égypte. Il en existe en France sur plusieurs points des Vosges, notamment à Kirschberg, dans la vallée de Massevaux (Haut-Rhin), et sur la droite de la Dollern; on en rencontre de même à la base du Ballon d'Alsace, sur le versant du Giromagny, près de Framont, etc. Dans ces différentes localités, le porphyre rappelle le porphyre rouge antique; ses cristaux sont cependant séparés de la pâte d'une manière beaucoup moins nette, et cette pâte, qui contient des cristaux d'amphibole, a une couleur plus sombre et d'un brun chocolat. Il existe également un porphyre, mais s'éloignant plus que ceux des Vosges du porphyre rouge antique, aux environs de Roanne, à 4 kilomètres, sur les bords de la Loire; il est brun rougeâtre, et contient de grands cristaux de feldspath blanc et quelques cristaux de quarz.

Hors de France, nous citerons : le porphyre rouge sombre de Cordoue, exploité aux carrières de la Ceranias, près de cette ville; le porphyre de Corse, d'un rouge incarnat, à cristaux roses, contenant du quarz et de l'amphibole; le porphyre du Korgon, dans l'Altaï, qui se rapproche beaucoup du porphyre rouge antique : il est d'un brun rouge, parsemé de petits grains de quarz, etc.; enfin le porphyre des environs d'Elfdalen (Suède), d'un rouge foncé passant au violet, et se distinguant du précédent par le développement de ses cristaux de feldspath.

Le porphyre de cette dernière localité est peut-être l'un des plus employés parmi les porphyres modernes; d'Elfdalen, on exporte aujourd'hui le porphyre dans toutes les parties du monde. Les carrières principales en sont à Blyberg, à Ranaserne et à Klittberget. Blyberg est situé à 12 kilomètres environ d'Elfdalen; c'est de ses carrières que sortent les plus gros blocs; c'est en particulier de là que provient le fameux piédestal de la statue pédestre de Gustave III, piédestal qui n'a pas moins de 4 mètres de haut. De grandes manufactures de porphyre sont établies à Elfdalen, et l'exploitation de cette pierre est une branche importante de commerce pour le pays.

On ne se fait pas toujours, dans le public, une idée juste de ce qu'il faut entendre par porphyre; souvent on attache à ce mot une idée exclusive de couleur, sans tenir compte de la composition de la pierre et de la disposition particulière des éléments minéralogiques qui la constituent. Par exemple, l'énorme bloc que l'on a fait venir de la Russie à Paris pour le sarcophage de l'empereur Napoléon, aux Invalides, n'est pas un porphyre : cette pierre présente, il est vrai, une teinte d'ensemble qui la rapproche assez de celle de certains porphyres, mais sa texture et sa composition sont totalement différentes; elle n'est pas tachée de blanc par les petits cristaux, comme dans le porphyre, et le fond en est uniforme; elle n'est pas non plus de nature feldspathique, comme cette dernière roche, mais elle est composée de grès quarzeux. Elle provient des carrières de Schlokischa, sur la rive occidentale du lac Ladoga, à quelques lieues au nord-est de Saint-Pétersbourg; elle est dure, plus dure même que le porphyre, et elle ne manque pas d'une certaine ténacité; sa couleur, d'un brun rougeâtre, est agréable à la vue; mais elle ne ne résistera pas autant que cette roche aux agents de destruction, soit mécaniques, soit chimiques, ni aux influences de l'atmosphère.

LA MOSQUÉE EL-MOYED.



Vue de la mosquée el-Moyed, au Caire. — Dessin d'après nature par Karl Girardet.

La mosquée el-Moyed, ou *Médrecet-el-Moyedyed*, fut construite, au commencement du quinzième siècle (l'an 807 de l'hégyre), par le sultan Abou-el-Nars, cheykh el-Mamoudy, surnommé Mélik-el-Moyed, de l'illustre famille des Dahérites, sur l'emplacement d'une prison où l'émir Mentach l'avait tenu captif. La décoration intérieure de cet édifice religieux est d'une grande richesse. Les plafonds forment divers caissons ornés de moulures peintes ou dorées. Dans le sanctuaire, les pierres précieuses sont partout unies à l'or et à l'argent; partout aussi l'on voit de belles étoffes en tentures, et sur les dalles se déroulent des tapis merveilleusement travaillés.

Trois minarets s'élèvent, l'un à l'angle nord-ouest, et les deux autres à l'angle sud-est du monument : ces deux derniers ont pour soubassement deux grandes tours dont les faces sont circulaires et font saillie à la porte du bazar el-Soukarieh. La première marche de ces deux minarets commence au niveau de la terrasse, d'où le muezzin monte aux galeries pour appeler les fidèles à la prière. Des boutiques, ou espèces d'échoppes, s'appuient sur les murs extérieurs de la mosquée : le prix de leur loyer sert à son entretien.

LES MALHEURS D'UN HOMME HEUREUX.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 109.

M. et Mme Durosoir appartenaient à cette variété d'oisifs toujours à la quête des distractions et qui dépensent à ne rien faire une prodigieuse activité. On les rencontrait partout, empressés, haletants, distribuant au passage et avec bruit des saluts, des poignées de main. Leurs loisirs les occupaient de manière à ne point laisser libre un seul de leurs instants; la vie était pour eux un tourbillon tempêtueux dans lequel tout ce qui les approchait était enveloppé.

Ils parlaient tous deux à la fois, pressant Caroline et son oncle de les suivre; mais ce dernier avait repris son air le plus contraint, et répondit assez sèchement qu'il n'avait point reçu d'invitation de M. Lointier.

— Peut-être a-t-il pensé que ses amis n'en avaient pas besoin, objecta Caroline.

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi ! interrompit Mme Durosoir; il nous a envoyé une lettre... Vous devez l'avoir sur vous, monsieur Durosoir... et nos voisins Giraud ont été également invités par écrit.

— Alors nous sommes les seuls qu'on ait exceptés! fit observer M. Maigrin, de plus en plus piqué.

— Qui sait s'il n'y a pas eu quelque billet égaré, hasarda sa nièce.

— Qu'importe d'ailleurs, ajouta Mme Durosoir; avez-vous donc besoin d'invitation chez Lointier, votre plus vieil ami?

— C'est clair; venez toujours, acheva le mari qui avait repris son chapeau. J'entends mes chevaux frapper le pavé; ils s'impatientent... Tout s'expliquera là-bas.

— Pardon. Je vous suis reconnaissant, répliqua M. Maigrin, les lèvres pincées; mais, ce soir, c'est impossible.

— Pourquoi donc?

— Parce que je dois voir Mme Armand... Je lui ai assigné un rendez-vous.

— Alors, que Caroline au moins vienne avec nous.

— Excusez-moi, dit la jeune veuve qui jeta un regard vers son oncle; mais je ne pourrai revenir seule... et... je ne veux pas vous obliger à me ramener.

— Parbleu! que votre frère vous accompagne, reprit M. Durosoir.

— Eh! c'est cela! s'écria Henri. M. Lointier n'a pas songé tout à l'heure à m'inviter; mais, ma foi! je saisis l'occasion aux cheveux! Bien fou qui boude contre son plaisir.

— Vous trouvez plus sage de s'exposer à être importun, dit l'ancien magistrat qui crut voir une allusion dans ces derniers mots.

— Allons, vous êtes aussi trop susceptible, interrompit Mme Durosoir.

M. Maigrin rougit jusqu'à la racine de sa perruque. On venait de toucher au point délicat et douloureux.

— Moi, susceptible! s'écria-t-il d'un accent blessé. Ah! Madame, j'espérais être mieux connu de vous. Certes, j'ai de grands défauts; mais je crois que ma vie entière témoigne contre celui que vous me prêtez.

— Alors, pourquoi en vouloir à Lointier de son oubli?

— Qui vous dit que je lui en sache mauvais gré, Madame?

— Vous lui pardonnez? Dans ce cas, laissez Caroline venir avec Henri.

— M'y suis-je donc opposé?

— Un peu, en n'appuyant point ma prière.

— Alors je m'y joins, Madame.

— Vous entendez, ma chère, dit Mme Durosoir en se tournant vers Caroline; dépêchez-vous, de grâce!

Et comme la jeune femme essayait quelque résistance :

— Allons, pas d'objection, ajouta-t-elle; c'est votre oncle qui le veut... Pressez-la donc, monsieur Maigrin, ou je croirai que c'est vous qui la retenez.

— J'espère que Caroline ne me donnera pas ce ridicule, dit le vieux magistrat d'un air mécontent.

— Si vous le désirez... véritablement? demanda la jeune femme qui l'interrogea du regard.

— Et pourquoi ne le désirerais-je pas? répliqua-t-il avec dépit. Voulez-vous me faire passer pour un tyran domestique? Partez, de grâce, et présentez mes respects à M. Lointier. Moi, je vais chez Mme Armand.

Caroline, qui craignait qu'un plus long refus n'amenât de la part de Durosoir quelque remarque pénible pour son oncle, se décida à les suivre. Sa toilette fut bientôt achevée; M. Maigrin avait également pris sa canne et son chapeau. Ils descendirent ensemble et aperçurent l'équipage de M. Durosoir qui attendait devant la porte d'entrée.

A cette vue, Caroline sembla se raviser.

— J'y pense, dit-elle; Mme Armand demeure bien loin, si nous y conduisions mon oncle.

— Volontiers, dit Durosoir; mais la voiture n'a que quatre places.

— Eh bien! Henri nous rejoindra à pied.

— Pourquoi pas? dit celui-ci.

— Cette dame est donc sur notre chemin? demanda Mme Durosoir.

Caroline indiqua le faubourg.

— Ah diable! reprit le mari, cela va nous obliger à un détour. N'importe, en pressant un peu les chevaux, nous arriverons à temps... Montez, montez, mon cher Maigrin.

Mais celui-ci, qui avait d'abord fait un pas vers l'équipage, venait de reculer; l'observation échappée à Durosoir l'avait froissé.

— Non, dit-il, je ne veux point vous retarder; le docteur me recommande d'ailleurs l'exercice... Mille grâces... Bien du plaisir.

Il salua, et, sans vouloir rien écouter, il enfila rapidement une ruelle tortueuse dans laquelle il eut bientôt disparu.

Cependant, au bruit de la voiture qu'il entendit partir, il ralentit le pas et hocha la tête.

— Je leur ai épargné la contrariété d'un détour et l'ennui de ma compagnie, pensa-t-il; mieux vaut fatiguer mes jambes que les chevaux d'autrui.

Il était retombé dans une de ses humeurs les plus noires, et tout lui était devenu sujet de dépit. Il lui semblait que les passants le regardaient d'un œil ironique, que ses connaissances le saluaient plus froidement; qu'on parlait de lui tout bas aux fenêtres en le montrant au doigt. Il voulut échapper à ce complot de malveillance, et il allongea sa route en évitant les rues les plus fréquentées.

Cependant le ciel s'obscurcissait d'instant en instant; le vent, qui s'était élevé, commençait à faire tourbillonner la poussière, et quelques gouttes de pluie avertirent M. Maigrin de prendre garde.

Il venait précisément d'atteindre l'extrémité du faubourg. Trop loin de chez lui pour revenir sur ses pas, il n'était pas encore assez près de la maison de Mme Armand pour braver l'averse qui se préparait; il se dirigea vers une petite boutique dont il connaissait la propriétaire, afin d'y chercher momentanément un abri; mais des éclats de rire l'arrêtèrent au moment où il allait atteindre le seuil. Plusieurs jeunes filles entouraient le comptoir; il s'imagina qu'elles le regardaient et que son embarras excitait leur gaieté. M. Maigrin se sentit rougir, et, rasant brusquement la boutique, il passa outre en pressant le pas. Être mouillé lui semblait moins déplaisant que de demander asile à des gens qui se raillaient de lui.

Il pensa d'ailleurs qu'en faisant diligence, il pourrait échapper à l'orage; mais, plus rapide que lui, l'orage ne tarda pas à éclater avec violence.

La pluie qui tombait à torrents eut bientôt traversé notre humoriste qui, au lieu de s'en prendre à ses folles susceptibilités, se mit à maudire les autres en lui-même. Sans l'oubli de M. Lointier, cette visite à Mme Armand eût été remise; si les Durosoir ne fussent point venus, il serait encore au logis avec sa nièce; en lui offrant leur voiture de meilleure grâce, ils ne l'eussent point obligé à refuser, et les rires de quelques impertinentes l'avaient seuls empêché de trouver un abri chez la dernière marchande du faubourg! Il était donc mouillé par la faute de tout le monde; il y avait contre lui une véritable conspiration de froideur ou de malveillance; nul ne s'inquiétait de son plaisir, de son repos ni de sa santé!

Tout en roulant dans son esprit ces réflexions amères, notre homme piétinait dans les ornières transformées en ruisseaux. Enfin pourtant il aperçut le toit de Mme Armand, tourna par le petit sentier et alla frapper à la maisonnette

Rien ne répondit! Il frappa de nouveau avec l'énergie d'un visiteur mouillé et mécontent : même silence! Un éclair traversa son esprit. Mme Armand serait-elle absente?

Il ne pouvait le croire. La lettre dans laquelle il lui annonçait sa visite avait été écrite la veille, elle l'avait évidemment reçue, et s'était sans doute tenue pour avertie.

Il frappa de nouveau avec une sorte d'emportement

Enfin une fenêtre s'ouvrit; mais c'était celle d'une maison voisine.

— Monsieur n'a que faire de heurter davantage, dit une vieille femme ; il n'y a personne.

— Quoi! Mme Armand?... s'écria Maigrin.

— Est sortie depuis une heure, acheva la voisine.

Il ne put retenir une interjection de surprise.

— Une heure! répéta-t-il; mais alors elle avait reçu ma lettre... et elle ne m'a pas attendu!

— Fallait qu'elle sortît pour son procès, reprit la vieille femme.

— Comment cela?

— Elle m'a dit qu'elle allait consulter...

— Qui donc?

— M. Lenoir, le fameux avocat.

Maigrin lâcha le marteau de la porte qu'il avait continué de tenir jusque-là.

— Ah! Mme Armand est chez M. Lenoir! dit-il; très-bien, très-bien... Alors je n'ai pas besoin de la voir... En vous remerciant, Madame.

Il descendit le perron et rebrousssa chemin vers la ville.

Mais ce dernier trait avait achevé de l'exaspérer.

— Sortie! murmurait-il tout en se secouant comme un chien qui sort de la rivière... quand je prends la peine de venir la visiter jusque dans son faubourg... Sortie pour consulter M. Lenoir!... Ainsi elle n'a pas confiance dans mes conseils... elle doute de ma capacité... A la bonne heure!... Qu'elle se laisse conduire par un plus habile... mais que Dieu me punisse si je m'occupe désormais de ses affaires!

Tout en maudissant ainsi sa cliente infidèle, le vieux magistrat regagnait à grand'peine sa demeure, à travers la boue et les gouttières qui achevaient de se vider.

Il trouva à la porte du logis sa nièce et Henri qui descendaient de voiture, ravis de ce qu'on leur avait fait voir.

M. Durosoir, penché à la portière, le salua de la main.

— Pendez-vous, Maigrin, lui dit-il en parodiant le mot de Crillon, nous avons vu des merveilles, et vous n'y étiez pas.

— On vous attendait, ajouta Henri.

— M. Lointier avait écrit, acheva Caroline.

Maigrin sourit ironiquement, haussa les épaules, et, après avoir rendu leur salut aux Durosoir, il rentra avec sa nièce.

Celle-ci s'aperçut seulement alors de l'état dans lequel l'orage l'avait mis. Elle le laissa changer et courut allumer du feu au salon.

Lorsque son oncle y parut, elle avança le meilleur fauteuil devant le foyer et essaya un sourire ; mais le front de notre humoriste était couvert de plus de nuages qu'un pic des Alpes par une matinée d'automne. Caroline plaça un tabouret sous ses pieds et alla prendre les vêtements mouillés pour qu'ils pussent sécher à l'autre côté du feu. Il y eut un assez long silence; enfin la jeune veuve se hasarda à demander des nouvelles de Mme Armand.

— Allez le demander à M. Lenoir! répliqua aigrement M. Maigrin.

— Ne l'auriez-vous pas rencontrée? s'écria Caroline.

— Fi donc! reprit l'ancien juge; croyez-vous qu'on s'inquiète assez de moi pour rester au logis quand j'ai annoncé ma visite? Mme Armand était sortie.

— Est-ce possible! ainsi votre course a été inutile?

— Cela vous étonne? Ne savez-vous donc pas qu'il y a des gens malencontreux à qui rien ne réussit, qu'on n'écoute point quand ils parlent, dont on se moque quand ils sont absents, qui rendent service sans avoir droit à la reconnaissance, et dont on reçoit les politesses à condition de n'y répondre par aucun égard? Je suis de ceux-là, ma chère, une espèce de paria de notre civilisation, un bouc émissaire, un souffre-douleurs! Et je le mérite, puisque je suis assez sot pour continuer à m'occuper de gens qui ne s'occupent pas de moi.

— Pardon, mon oncle, interrompit Caroline; mais si vous faites allusion à votre ami M. Lointier, je dois vous répéter qu'il était désolé de ne point vous voir...

— Je sais! je sais! dit ironiquement Maigrin.

— Qu'il vous avait averti lui-même...

— Voyez-vous ça!

— Et qu'il faut que la lettre ait été égarée...

Le vieux juge frappa du pied.

— Ma chère, s'écria-t-il, ne répétez point de pareils contes.

— Que dites-vous, mon oncle? reprit Caroline déconcertée.

— Je dis, continua Maigrin avec colère, que je ne crois pas à l'explication de M. Lointier. C'est une vieille histoire! Quand on a manqué à son devoir envers un ami, on invoque les quiproquos, les oublis, les hasards! Vous verrez qu'au premier jour Mme Armand prétendra aussi que je ne lui ai point écrit! Les coupables ont toujours une excuse. Mais je ne m'y laisserai plus prendre; si les lettres n'arrivent point, c'est qu'elles n'ont pas été écrites.

— En êtes-vous sûr, mon cher oncle? dit la veuve qui tenait la redingote dont Maigrin venait de se débarrasser.

— Sûr, Madame.

— Alors que direz-vous de celle-ci? ajouta-t-elle en présentant un billet qui venait de tomber de la poche de son habit.

Maigrin y jeta les yeux.

— La lettre que j'écrivais à Mme Armand! s'écria-t-il.

— Et qu'une distraction vous a fait oublier ici! ajouta Caroline en souriant; ce qui prouve, mon cher oncle, que toutes les lettres écrites ne parviennent pas à leur adresse.

Il prit ce billet avec une exclamation de surprise et comme s'il ne pouvait en croire ses yeux.

— Alors, murmura-t-il, elle n'était point avertie...

— Et, ne recevant point de réponse, elle a pu croire que ses demandes de conseils avaient fini par vous importuner, continua Caroline ; ce qui justifie sa visite chez M. Lenoir. Ainsi, vous le voyez, ce n'est point elle qui est coupable...

— C'est moi, n'est-il pas vrai?

— Coupable d'étourderie, au moins... comme M. Lointier, qui croit avoir envoyé la lettre qui vous était destinée à une autre adresse. Ne soyez donc point si prompt à douter de ceux qui vous aiment, et croyez en eux pour qu'ils croient en vous.

M. Maigrin resta un moment sans répondre : l'humeur et la loyauté luttaient chez lui; enfin celle-ci l'emporta. Il releva la tête, et, tendant la main à sa nièce :

— Merci de la leçon, belle prêcheuse, dit-il en souriant, on tâchera d'en profiter et de ne pas sacrifier son repos et sa joie aux méchantes inspirations de ce que les Anglais appellent les *diables bleus!* Au fond, j'ai honte de m'accrocher ainsi aux moindres obstacles et de crier à chaque ronce comme si j'étais blessé à mort. La susceptibilité n'est qu'une exigence de la personnalité ou de l'amour-propre. Si l'on faisait moins de cas de soi-même, on n'exigerait pas tant des autres. Je le sais, je le sens, et je m'efforcerai de vous le prouver Je ne veux pas que l'on ait à rire plus longtemps des *malheurs d'un homme heureux!*

LIONNE ET LIONCEAUX
ATTAQUÉS PAR UN TIGRE.

Il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre les amplifications des poëtes et des rhéteurs, quand ils nous affirment que l'homme est le seul animal qui fasse la guerre à son semblable. Il est bon, sans doute, de rabattre l'orgueil des humains; mais les bêtes féroces ne sont point précisément des modèles à nous offrir. Quoi qu'on puisse dire en vers et en prose de leur sagesse, elles ont bien aussi quelques



Dessin de M. Eugène DELACROIX.

mouvements de violence, et il n'est point trop rare qu'elles se mangent entre elles, faute de meilleure proie.

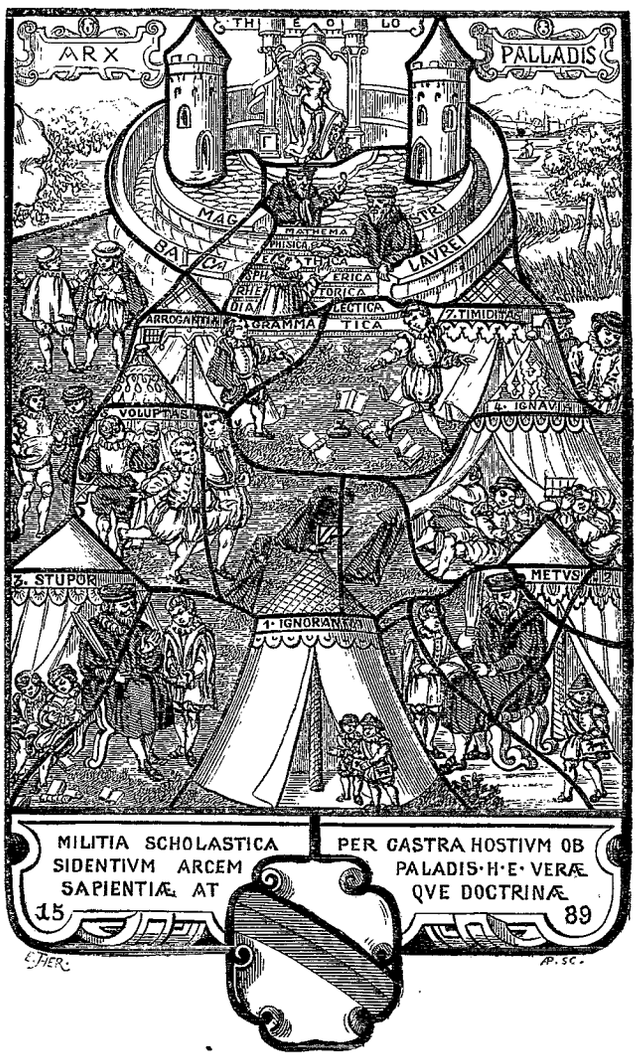
Les races félines sont particulièrement sujettes à se dévorer réciproquement leurs petits, et c'est une scène de ce genre que reproduit ici le dessin de M. Eugène Delacroix. Un tigre surprend une lionne allaitant ses lionceaux, et le

grondement des deux animaux, le regard qu'ils se jettent, annoncent suffisamment la lutte qui va s'engager. Son issue n'est pas aussi certaine que pourrait le faire penser la réputation un peu surfaite du lion. Son titre de roi des animaux, si généralement reconnu par les fabulistes, est quelque peu contesté au désert : le léopard, le tigre, l'éléphant, le rhinocéros, le sanglier, le taureau même, sont toujours prêts à contester cette royauté mal établie, et le font souvent victorieusement. Nos colons d'Algérie ont été bien des fois témoins des luttes engagées près des sources entre les lionnes et les sangliers de la montagne, et l'avantage reste presque toujours à ces derniers. Le tigre triomphe moins souvent, mais a pourtant aussi ses heureuses chances ; s'il est inférieur pour la taille, la force musculaire et les armes naturelles, il l'emporte en souplesse, en ardeur, en ruse. Il y a dans le lion un fond de nonchalance qui lui retire une partie de ses avantages; à moins que la faim ne l'aiguillonne, il manque d'initiative, il attend l'attaque, il est lent à y répondre; c'est ce tempérament même qui a facilité son apprivoisement. Dans ces derniers temps, on s'est étonné de l'audace de plusieurs dompteurs d'animaux qui entraient dans la cage des lions et les forçaient à leur obéir ; mais cette audace était vulgaire chez les anciens et n'a jamais cessé de l'être en Orient. A Rome, des Nubiens parcouraient les rues et le forum, tenant en laisse des couples de lions africains. En Turquie, en Perse et dans le Caboul, il n'est point rare de voir ces animaux à l'état domestique, couchés aux portes des palais ou enfermés dans des cours intérieures. Un des lions conservés à notre ménagerie nationale avait été apporté en France sur une frégate; l'équipage s'en amusait comme d'un chien et le laissait parcourir librement le pont et les batteries.

VITRAIL DE LA BIBLIOTHÈQUE DE STRASBOURG.

C'est M. Ferdinand de Lasteyrie qui nous a fait connaître ce vitrail : nous le reproduisons ici d'après son excellent ouvrage sur les vitraux peints du moyen âge. Il représente, comme l'indique la légende, « la milice scolastique traver- » sant les tentes des ennemis qui assiégent la citadelle de » Pallas, c'est-à-dire de la vraie science. »

Le premier de ces ennemis, c'est l'Ignorance. De petits



Vitrail de la Bibliothèque de Strasbourg (seizième siècle). — D'après un dessin de M. Ferdinand de Lasteyrie.

enfants se rendent à l'école, avec cet air insouciant et distrait qui témoigne la frivolité de leur esprit.

Vient ensuite la Crainte. Il faut respecter son maître, et, dans une certaine mesure, le redouter. Mais quand on a toujours les yeux fixés sur la verge qu'il porte à la main, cette préoccupation exclusive altère, hébète l'esprit. Une confiance modeste vaut bien mieux qu'une crainte servile.

La troisième tente est occupée par ce vice naturel qu'il convient de nommer, en français, Défaut d'entendement. Les Latins disent plus simplement *stupor*, ce que Cicéron tra-

duit par *tarditus ingenii debilitasque linguæ*. Le regard baissé vers la terre, le pauvre écolier ne sait rien répondre aux questions du maître. Celui-ci les reproduit et les explique, accompagnant les intonations de sa voix de gestes cadencés qui viennent ajouter à l'énergie des mots. On le voit, la verge repose immobile sur son bras oisif. Ce n'est pas avec des châtiments que l'on réforme une intelligence tardive, mais avec de douces et fréquentes réprimandes.

La quatrième tente est celle de la Paresse. « Les paresseux, dit Vauvenargues, ont toujours envie de faire quelque chose. » Ceux que représente notre vitrail sommeillent de corps et d'esprit. C'est une tente qu'il faut traverser à la hâte : l'air qu'on y respire engourdit les sens. Il est vrai que le maître n'est pas là ; mais il ne tardera pas à venir, et sa main, toujours armée de l'inexorable verge, ne ménagera pas, on peut y compter, nos coupables dormeurs.

Le cinquième bataillon des ennemis de Pallas marche sous les enseignes de la Volupté. La Volupté, c'est le souverain bien d'Épicure. Dans l'école de Platon, où l'on enseigne une morale plus sévère, on la définit l'*appât de tous les maux*. Cette définition est incontestablement la meilleure. Tandis que nos écoliers chantent, boivent ou courent s'ébattre dans la verte plaine, ils négligent leur Donat et leur Euclide, et souvent, ce qui est plus grave, de ces habitudes relâchées naît le goût de la débauche qui vient pervertir leurs esprits et leurs cœurs.

La septième tente est moins fréquentée. C'est l'asile des timides, des poltrons. Le jeune écolier qui va s'y réfugier en inclinant la tête vient d'être provoqué sur quelque chapitre des *Sentences* par un habitant de la huitième tente, celle des arrogants, et il a fui le combat. Son adversaire porte la tête haute, et d'une main fière il présente le texte qu'il s'agit d'interpréter contradictoirement.

Enfin toutes les tentes sont franchies, et l'écolier va pénétrer dans la citadelle. On y arrive par sept degrés, qui portent les noms des trois arts et des quatre sciences : la Grammaire, la Dialectique et la Rhétorique, la Sphérique, l'Éthique, la Physique et les Mathématiques. Il faut remarquer que cette distribution des sciences appartient au seizième siècle ; les quatre sciences du treizième siècle étaient, suivant les préceptes de Martin Capella, de Cassiodore et d'Isidore de Séville, la Géométrie, l'Arithmétique, l'Astrologie et la Musique. Au cinquième degré, l'écolier reçoit la couronne de laurier fleuri, *bacca lauri* ; au septième, on lui présente les insignes du doctorat, le bonnet et l'anneau.

C'est la Théologie qui, sous la figure de Pallas, occupe le centre de la citadelle. Puisque cette allégorie est du seizième siècle, le peintre a certainement voulu représenter la théologie dogmatique. Dans le siècle suivant, toute l'économie des études scolastiques sera modifiée par la plus accréditée des corporations enseignantes, la compagnie de Jésus. Dans les emblèmes composés sous sa méthode, la théologie dogmatique sera remplacée par la théologie morale.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 54, 58, 70, 85, 94.

§ 11 (suite). *Une rencontre chez Richard.*

Cependant la tristesse de M. Raymond allait grandissant et son oncle s'en occupait malgré lui. Son inquiétude s'exprima d'abord par un silence mécontent entrecoupé de brusques réprimandes ; mais quand il vit que l'on supportait son humeur avec une sorte d'indifférence accablée, il devint plus soucieux. Après tout, il aimait le fils de sa sœur et le voulait heureux. S'il eût trouvé en lui quelque résistance, nul doute que sa volonté ne se fût fortifiée dans l'animation de la lutte ; mais il se sentit ébranlé par cette mélancolique résignation. Peu à peu les raisons de Mme Roubert lui revenaient comme s'il les eût trouvées lui-même ; il plaidait la cause à son propre tribunal, non pour changer d'avis (M. Formon affirmait que cela ne lui était jamais arrivé), mais par passe-temps et curiosité ; la conclusion du débat restait toujours la même : — Je ne veux pas ! Mais on avait entendu la partie adverse... on n'était plus si sûr d'avoir raison ; on se contentait de s'obstiner.

Les choses en étaient là quand M. Formon eut besoin de notre ancien voisin Richard, devenu entrepreneur de transports. Il s'agissait d'un marché à conclure : comme il passait en cabriolet devant la maison de l'ancien charretier, il fit arrêter et descendit. Richard était un peu plus loin, aux écuries ; tandis qu'on courait le chercher, on fit entrer le négociant dans le petit bureau de Colette, mariée depuis deux ans et associée à son père.

Il ne s'y trouvait personne pour l'instant, et M. Formon s'approcha de la fenêtre ouverte ; elle donnait sur un jardin planté de vieux arbres ; presque au-dessous s'étalait une vigne disposée en tonnelle ; plusieurs voix s'y faisaient entendre, mais le feuillage ne permettait ni de voir ni d'être vu.

M. Formon reconnut pourtant Colette à l'accent : elle parlait de la grand'mère de son mari, dont la fille venait de mourir, et qui, seule désormais, eût voulu vivre près d'elle. Elle s'effrayait un peu de la gêne et de la dépense.

— Pensez, chère demoiselle, que de soins ! disait-elle ; la bonne femme ne voit plus guère et ne marche qu'avec un bras pour béquille ! Faudra la veiller comme un enfant.

— Eh bien, vous lui rendrez ce qu'elle a fait pour le père de votre mari, Colette, répliqua l'interlocutrice inconnue.

— Certainement, je ne demanderais pas mieux, reprit celle-ci ; mais la vieille Germone n'a guère été bonne pour nous, allez ; quand Baptiste a voulu m'épouser, Dieu sait tout ce qu'elle a répété de méchancetés sur mon compte. J'étais, soi-disant, une dépensière, une glorieuse, une sans-cœur.

— Vous lui prouverez le contraire en la recevant.

— Mais ça va nous coûter gros, savez-vous ?

— Ne pouvez-vous supporter cette dépense ?

— Je ne dis pas.

— Alors ne regrettez point ce que vous ferez, Colette ; songez que la bonne femme est vieille et souffrante, tandis que vous êtes jeune et en santé ! Votre part est trop bonne et la sienne trop mauvaise pour que vous ne soyez pas généreuse ; garder de la rancune, c'est entretenir une blessure envenimée. Oh ! si jamais quelqu'un cherche à me nuire, je ne demande qu'une chose au ciel, c'est d'avoir l'occasion de lui rendre le bien pour le mal.

— Jésus ! qui est-ce qui pourrait vous faire de la peine, à vous ? s'écria Colette d'une voix émue ; mais comme ça... vous m'engagez à laisser venir la grand'mère ?

— Et à être aussi bonne pour elle que vous l'êtes pour tout le monde, reprit son interlocutrice. La pauvre femme ne vous gênera pas longtemps, et vous vous souviendrez avec joie, toute votre vie, que vous avez fait votre devoir.

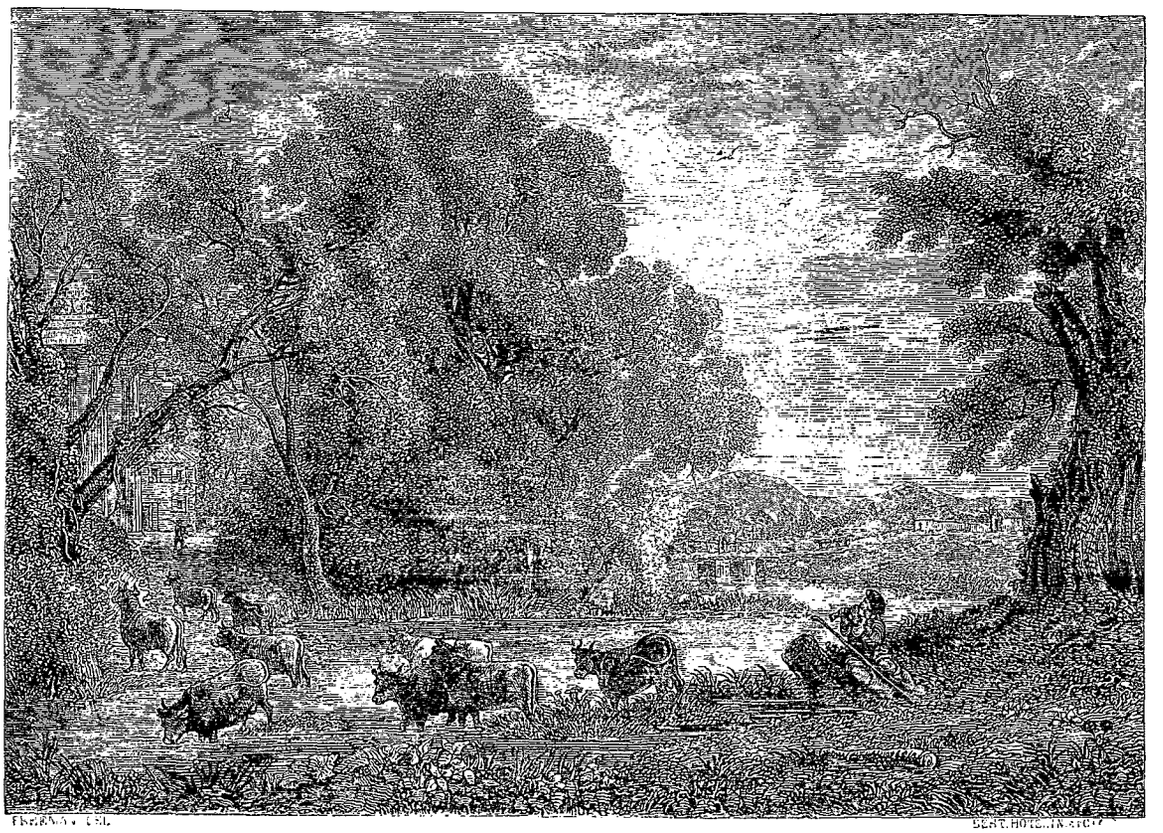
Ici l'arrivée de Richard empêcha M. Formon d'en entendre davantage ; mais il avait été surpris et intéressé ; il écouta avec distraction les explications de l'entrepreneur qui s'excusait de l'avoir fait attendre, et l'interrompit au moment où il allait parler de leur marché. Il lui demanda avec qui causait Colette.

— Sous la tonnelle ? dit Richard.

— Oui ?

— Eh bien, il me semble... que c'est mam'selle Claire.

LE CALME CHAMPÊTRE.



Paysage par Claude Lorrain. — Dessin de Freeman.

Un ciel limpide, de grands arbres, une habitation écartée, une eau calme et peu profonde, que traversent des vaches revenant du pâturage ; un pâtre assis sur un tertre de gazon et abandonnant à la brise les notes de son hautbois ; au loin, un pont rustique, des collines ombreuses au penchant desquelles se montre un village !... Tel est le simple tableau que Claude Lorrain offre à nos yeux, et que l'on a si bien nommé *le Calme champêtre*.

Devant cet ensemble d'images douces et riantes, l'imagination se trouve comme rassérénée; nous sentons la brise qui traverse les feuillées, et la fraîcheur de la rivière ; nous entendons les mugissements du troupeau ; nous nous plaçons, par la pensée, au milieu de cette scène agreste, loin des obligations compliquées de la ville : par une association qui s'établit dans notre esprit entre certains aspects et certaines habitudes, la représentation de ce site retiré éveille en nous des idées de solitude et de tranquillité. Le calme n'est point à proprement parler dans le paysage, mais dans l'impression qu'il produit, dans l'espèce d'épanouissement paisible qu'il communique à notre âme.

C'est qu'il y a entre nous et le monde extérieur une relation directe à laquelle nous ne prêtons point assez d'attention. Vous avez vu le lac s'égayer et s'assombrir selon les variations du ciel, puis, par une juste réaction, voiler celui-ci de ses brumes ou balayer par sa brise jusqu'aux moindres nuées. Ainsi l'homme reflète et impressionne successivement la création qui l'environne! Il lui communique ou il en reçoit sa tristesse et sa joie ; mais, que ce soit l'une ou l'autre, tout dépend de son âme, source pure ou troublée. Ce qui pour celui-ci respire le calme, pour celui-là n'exhale que l'ennui; le désert où l'anachorète trouvait les inspirations de Dieu n'éveille chez le criminel que les terreurs du remords. Nous portons en nous-mêmes le véritable soleil qui éclaire tout et nous fait un monde de lumière ou de ténèbres.

Il ne faut donc point l'oublier, la conscience est une sorte de chambre obscure dans laquelle ce monde vient se décalquer, et qui communique à l'image son propre calme ou sa propre confusion.

Pour jouir de l'œuvre de Dieu, il faut s'être conservé digne d'en sentir les beautés. Pour rester amoureux du grand spectacle de la nature, pour s'y associer par le sentiment et pour y trouver des émotions profondes, il faut avoir conservé, sinon toute la pureté primitive du cœur, au moins la conscience du bien et l'instinct divin qui nous fait voir dans le monde perceptible une manifestation de l'intelligence suprême et des grandes lois qui régissent l'univers.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Fin. — Voy. p. 54, 58, 70, 85, 94, 118.

§ 11 (fin). *Embarras d'un oncle qui n'est plus de son propre avis. — Mariage de Claire et départ de Léon.— Les deux hirondelles.*

Mais la rencontre de Claire, ce qu'elle avait dit, et l'annonce de son départ, lui revenaient sans cesse à l'esprit. Sans s'avouer qu'il s'était trompé, il commençait à nous juger moins sévèrement ; il répétait bien encore : Je ne veux pas ! mais avec une sorte de dépit emporté

La journée entière se passa ainsi. Il trouva vingt prétextes pour entrer dans le bureau où travaillait son neveu,

La puissance des nombres humilie notre compréhension dans les plus petits organismes de la vie animale, aussi bien que dans cette Voie lactée, composée des innombrables soleils que nous nommons des étoiles fixes.

Voyez, en effet, quelle énorme quantité de polythalames peut renfermer, d'après Ehrenberg, une mince couche de craie.

Dans un seul pouce cube d'un tripoli qui forme, à Bilin, une couche de treize mètres de puissance, on a compté jusqu'à 41 000 millions de galionelles *(Galionella distans)*; le même volume de tripoli renferme plus de 1 billion 750 000 millions d'individus de l'espèce appelée *Galionella ferruginea !* (1)

Ces nombres reportent l'esprit au problème de l'arénaire d'Archimède, au nombre de grains de sable qu'il faudrait pour combler l'univers.

L'impression produite par ces nombres, symbole de l'immensité dans l'espace ou dans le temps, rappelle à l'homme sa petitesse, sa faiblesse physique, son existence éphémère; mais bientôt l'homme se relève, confiant et rassuré par la conscience de ce qu'il a fait déjà pour pénétrer les secrets de l'harmonie du monde et les lois générales de la nature.

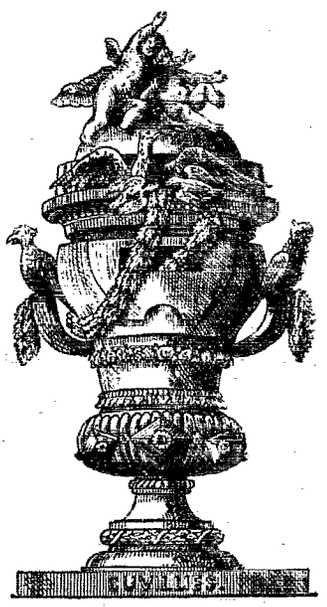
Cosmos.

DESSINS DE VASES

PAR DIVERS ARTISTES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

François Cuvillier, architecte, né à Soissons en 1698, avait été appelé à la cour de Munich par l'électeur, qui devint ensuite empereur sous le nom de Charles VII. Il fut chargé par ce prince de la décoration de ses châteaux et de ses maisons de plaisance. A sa mort, survenue en 1760, son fils lui succéda. Ce dernier, connu sous le nom du capitaine Cuvillier, publia un grand nombre de dessins faits par son père et par lui pour la cour de Munich : quelques-uns même ont été gravés par eux. Le vase que nous reproduisons d'après un de ces dessins devait, sans doute, servir à la décoration d'un jardin. Le bord supérieur est entouré d'une moulure qui a pour unique ornement un oiseau aux ailes étendues. Le couvercle supporte un groupe de petits enfants. Les deux anses représentent, l'une un hibou et l'autre un pigeon. Cette composition, quoique un peu lourde, ne manque point de caractère. Elle est gravée avec une certaine habileté, mais le travail en est un peu trop méthodique.

Jacques-François Saly, né à Valenciennes en 1720, avait plus de verve et d'originalité. Il était statuaire et graveur à l'eau-forte. Il est l'auteur d'une statue de Louis XV pour sa ville natale, et d'une figure de l'Amour pour le château de Bellevue. En 1753, on l'appela à Copenhague pour y faire une statue équestre du roi Christiern V, destinée à la place d'Amalienbourg. Il reçut pour son travail la somme considérable de 50 000 rixdales. Il fit à Copenhague, pour la compagnie des négociants du Levant, la statue équestre de Frédéric II, dont J. M. Preisler a donné une très-belle estampe. Saly fut directeur de l'Académie de Copenhague et membre des Académies de Paris, de Florence et de Bologne. Il a publié une suite de trente vases qu'il grava à l'eau-forte pendant son séjour à Rome, en 1748. Presque





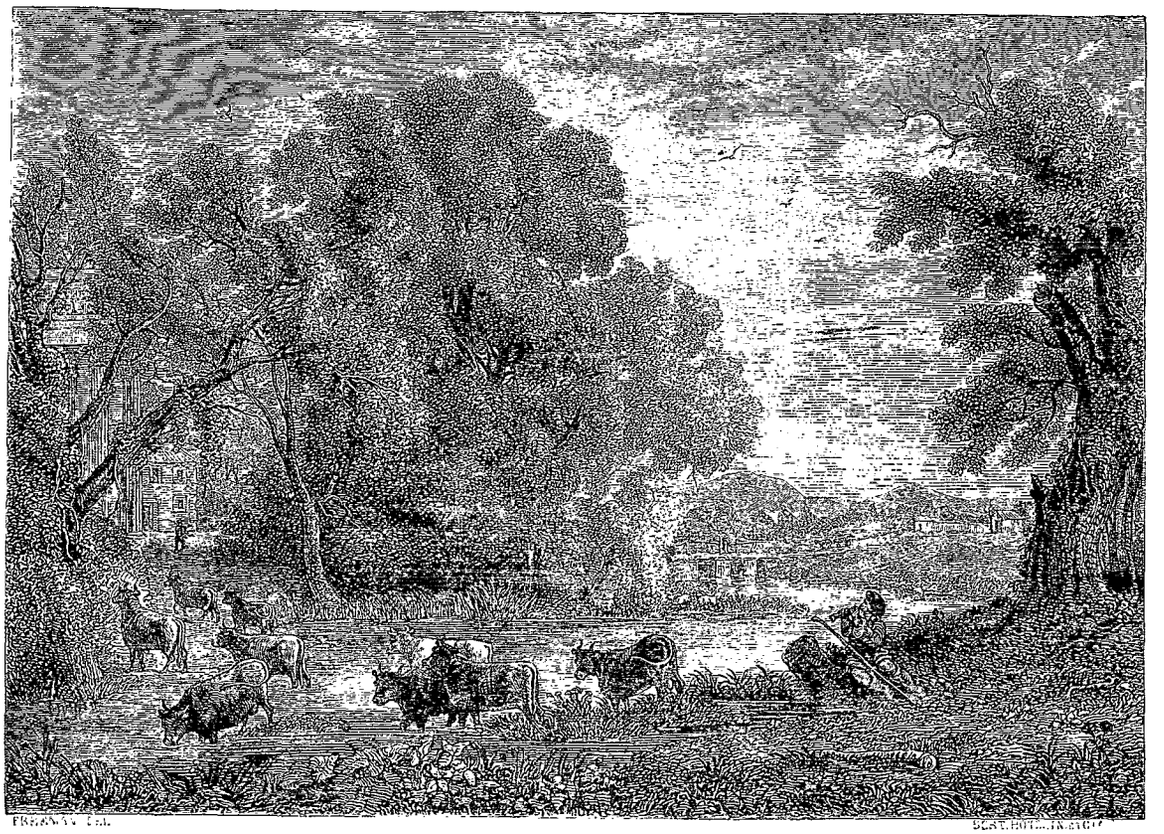
Dessins de Montalan.

tous ces vases sont élégants et riches sans être surchargés d'ornements. Celui que nous avons choisi a la forme d'une aiguière. L'anse se compose d'un corps de femme dont les bras se transforment en ailes d'oiseau et les jambes en queues de poisson. Le bec est figuré par un macaron barbu et à cornes très-pointues, au-dessous duquel se trouve un faune avec des pieds et des cornes de bouc. Une guirlande de fleurs s'attache aux ailes de la femme, court le long du vase et est retenue par les mains du faune. Le pied, d'un galbe sévère, est orné de quelques moulures très-simples. Le dessin de ce vase est élégant et facile. On retrouve dans toutes les compositions de Saly le goût sobre d'un sculpteur, joint au sens pittoresque d'un graveur à l'eau-forte. Il aimait les effets accentués, et excellait à les rendre avec sa pointe ferme et vigoureuse sans sécheresse et sans dureté. Outre ces vases, il a dessiné un grand nombre de caricatures dont M. de Lalire a gravé une suite.

La suite à une autre livraison.

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie de Berlin, 1838, p. 59; et les *Infusionsthieren*, p 170.

LE CALME CHAMPÊTRE.



Paysage par Claude Lorrain. — Dessin de Freeman.

Un ciel limpide, de grands arbres, une habitation écartée, une eau calme et peu profonde, que traversent des vaches revenant du pâturage ; un pâtre assis sur un tertre de gazon et abandonnant à la brise les notes de son hautbois ; au loin, un pont rustique, des collines ombreuses au penchant desquelles se montre un village !... Tel est le simple tableau que Claude Lorrain offre à nos yeux, et que l'on a si bien nommé *le Calme champêtre*.

Devant cet ensemble d'images douces et riantes, l'imagination se trouve comme rassérénée; nous sentons la brise qui traverse les feuillées, et la fraîcheur de la rivière ; nous entendons les mugissements du troupeau ; nous nous plaçons, par la pensée, au milieu de cette scène agreste, loin des obligations compliquées de la ville : par une association qui s'établit dans notre esprit entre certains aspects et certaines habitudes, la représentation de ce site retiré éveille en nous des idées de solitude et de tranquillité. Le calme n'est point à proprement parler dans le paysage, mais dans l'impression qu'il produit, dans l'espèce d'épanouissement paisible qu'il communique à notre âme.

C'est qu'il y a entre nous et le monde extérieur une relation directe à laquelle nous ne prêtons point assez d'attention. Vous avez vu le lac s'égayer et s'assombrir selon les variations du ciel, puis, par une juste réaction, voiler celui-ci de ses brumes ou balayer par sa brise jusqu'aux moindres nuées. Ainsi l'homme reflète et impressionne successivement la création qui l'environne! Il lui communique ou il en reçoit sa tristesse et sa joie ; mais, que ce soit l'une ou l'autre, tout dépend de son âme, source pure ou troublée. Ce qui pour celui-ci respire le calme, pour celui-là n'exhale que l'ennui; le désert où l'anachorète trouvait les inspirations de Dieu n'éveille chez le criminel que les terreurs du remords. Nous portons en nous-mêmes le véritable soleil qui éclaire tout et nous fait un monde de lumière ou de ténèbres.

Il ne faut donc point l'oublier, la conscience est une sorte de chambre obscure dans laquelle ce monde vient se décalquer, et qui communique à l'image son propre calme ou sa propre confusion.

Pour jouir de l'œuvre de Dieu, il faut s'être conservé digne d'en sentir les beautés. Pour rester amoureux du grand spectacle de la nature, pour s'y associer par le sentiment et pour y trouver des émotions profondes, il faut avoir conservé, sinon toute la pureté primitive du cœur, au moins la conscience du bien et l'instinct divin qui nous fait voir dans le monde perceptible une manifestation de l'intelligence suprême et des grandes lois qui régissent l'univers.

LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Fin. — Voy. p. 54, 58, 70, 85, 94, 118.

§ 11 (fin). *Embarras d'un oncle qui n'est plus de son propre avis. — Mariage de Claire et départ de Léon.— Les deux hirondelles.*

Mais la rencontre de Claire, ce qu'elle avait dit, et l'annonce de son départ, lui revenaient sans cesse à l'esprit. Sans s'avouer qu'il s'était trompé, il commençait à nous juger moins sévèrement ; il répétait bien encore : Je ne veux pas ! mais avec une sorte de dépit emporté

La journée entière se passa ainsi. Il trouva vingt prétextes pour entrer dans le bureau où travaillait son neveu,

tantôt caressant, tantôt grondeur. On eût dit qu'il voulait amener une explication, soit par querelle, soit par épanchement; mais, engourdi dans sa tristesse, Raymond ne semblait point comprendre, et M. Formon, qui ne voulait point faire le premier pas, ressortait furieux.

Enfin, vers le soir, il le fit appeler dans son cabinet.

Il se promenait à grands pas, les mains passés dans ses bretelles, comme c'était son habitude dans les grandes occasions. Raymond arriva pâle, silencieux et soumis.

M. Formon lui jeta un regard de côté, fit un geste d'impatience, et reprit sa promenade.

— Vous avez à me parler, mon oncle? dit le jeune homme,

— Oui, reprit le négociant en continuant à marcher; voilà trop longtemps que nous nous endormons sur nos affaires de Buenos-Ayres... Il faut prendre un parti.

— Léon s'occupe d'examiner tous les comptes et toute la correspondance.

— Je sais, je sais; mais, quel que soit le résultat de son travail, il est clair que nous n'en sortirons jamais par des écritures. Voilà trop longtemps que la maison Formon n'est plus représentée là-bas que par des drôles qui nous grugent. Cela vous intéresse comme moi, il me semble, puisque vous devez continuer mes affaires. C'est la plus belle plume de notre aile, savez-vous? Il ne faut pas nous la laisser arracher comme des oisons.

— Sans doute, dit Raymond froidement, si vous connaissez un moyen de l'empêcher.

— Oui, Monsieur, j'en connais, reprit le négociant, un moyen simple et certain... dont je vous ai déjà parlé autrefois : c'est que vous vous embarquiez pour Buenos-Ayres.

Raymond tressaillit.

— Moi! s'écria-t-il; partir... maintenant!

— Et pourquoi donc pas? reprit M. Formon en élevant la voix; n'est-ce pas le moment? *Le Neptune* doit mettre à la voile dans un mois; lequel de nous deux vous semble devoir faire le voyage? Voyons, pensez-vous que ce soit à l'oncle de courir la bouline, et au neveu de garder le logis?

— Je ne dis pas cela... balbutia Raymond.

— Alors que dites-vous? parlez, que je sache enfin si je suis seul ou non! La chose n'était-elle pas autrefois convenue?

— En effet.

— Alors vous revenez sur vos engagements; peu vous importe qu'on me trompe, qu'on me ruine, et je ne dois point compter sur vous.

— Pardonnez-moi... Monsieur... interrompit le jeune homme dont la voix tremblait, et qui était devenu très-pâle. Je partirai... quand il vous plaira.

Cette subite soumission parut déconcerter M. Formon; il regarda son neveu, toussa d'un air embarrassé, et recommença à arpenter le bureau en grommelant.

— Vous partirez.. vous partirez... C'est facile à dire, reprit-il en baissant la voix... Il faudrait pour cela connaître l'affaire; et je gage que vous n'en savez pas le premier mot.

— Je l'étudierai avec Léon, Monsieur.

— Ah! oui... Léon... Au fait, c'est votre intime... Eh bien, voyons, faites-le venir.

Raymond alla appeler mon fils, qui vint avec tous les documents relatifs à Buenos-Ayres.

Il avait soigneusement examiné l'affaire et en rendit compte avec une netteté dont le négociant parut émerveillé. Il put répondre à toutes les questions, indiqua le côté faible des spéculations précédentes et le moyen de les rendre plus fructueuses. Son travail, court et substantiel, était si concluant, qu'après en avoir pris connaissance M. Formon ne put retenir une exclamation admirative.

— Très-bien, s'écria-t-il; voilà ce que j'appelle comprendre les affaires! — Vous êtes né pour le commerce, mon cher. — Avez-vous bien suivi ses explications, monsieur mon neveu.

— Mais, je crois... Il me semble... balbutia Raymond, arraché à sa rêverie distraite.

M. Formon haussa les épaules.

— Et moi, il me semble que vous n'en savez pas le premier mot, dit-il; gage que vous n'avez rien saisi dans la question de change qui est le point principal... une idée charmante... et lucrative... une véritable idée de négociant... Ce n'est pas à vous qu'elle serait venue!... Vous n'avez pas de négoce dans les veines, Monsieur! vous ne vous tirerez jamais des mains de ces *Gauchos* de Buenos-Ayres! — Ce n'est pas vous qu'il faudrait envoyer là-bas, c'est M. Léon.

Mon fils s'inclina pour remercier.

— D'autant que vous partez malgré vous, reprit M. Formon... que vous vous regardez comme une victime.

— Je n'ai rien dit qui puisse le faire croire, objecta Raymond.

— Mais je le vois, reprit le négociant... Ne sais-je pas bien ce qui vous retient ici?

— Monsieur...

— Votre obéissance n'est que de la résignation.

— Je vous jure...

— Vous vous soumettez à un malheur dont vous me rendez responsable.

— Mais songez...

— Je songe, Monsieur, qu'il ne me plait pas de jouer ce rôle de tyran de mélodrame; que votre tristesse me fatigue; que vos soupirs m'ennuient; que je ne veux plus voir votre face bleue se dresser devant moi comme un spectre; que puisque vous ne pouvez être heureux qu'en suivant vos folles idées, il faut les suivre, et que je m'en lave les mains.

— Quoi! mon oncle, s'écria Raymond, qui avait peur d'avoir mal compris, vous pourriez consentir...

— A ce que tu restes! Oui, je le voudrais; mais où trouver quelqu'un pour cet infernal voyage?

Léon fit un mouvement.

— Qu'est-ce que c'est? demanda M. Formon, qui avait l'œil sur lui.

— Pardon, dit-il en hésitant; mais si c'était là le seul obstacle...

— Eh bien?

— Je m'offrirais.

— Vous iriez à Buenos-Ayres?

— Pour Raymond et pour vous.

— Malgré le danger?

— Oui.

— Et à quelles conditions?

— A celles qu'il vous plaira de faire.

Raymond lui saisit la main, et s'écria que c'était impossible.

— Taisez-vous! interrompit M. Formon, vous ne savez ce que vous dites; ceci est une proposition raisonnable, et qui, par conséquent, ne vous regarde pas.

— Rappelez-vous, mon oncle...

— Je me rappelle que M. Léon voit clair où vous n'y voyez goutte, et qu'il fera notre fortune et la sienne là où vous ne sauriez trouver que la fièvre jaune... Venez, mon cher, nous allons discuter la chose dans tous ses détails.

— Mais, de grâce, permettez, interrompit Raymond

— Eh oui, je te le permets! s'écria le négociant qui entraînait mon fils. Va dire à Mlle Remi de ne point partir!

. . . . . .

Deux heures après, Léon accourut nous faire part de tout ce qui s'était passé. Son engagement avec M. Formon était subordonné à notre approbation; mais il assurait le mariage de sa sœur, et pouvait le conduire à la fortune. Malgré la douleur de cette double séparation, nous dûmes consentir et remercier Dieu, puisque le poids du sacrifice ne retombait que sur nous. . . . . .

C'est aujourd'hui qu'a eu lieu le mariage de Claire et de Raymond. Nous ne pouvions désirer une union mieux assortie; Marcelle et moi sommes pleins de confiance, et pourtant, au moment de la séparation, il s'est fait un déchirement; tous deux avons senti qu'on nous arrachait une part de nous-mêmes!— Sublime loi qui enlève les enfants à la famille déclinante pour recommencer ailleurs une jeune famille, et qui va les dispersant à d'autres foyers, afin de tresser sur la société entière un réseau d'alliance; — mais triste épreuve pour ceux qui les avaient élevés dans l'angoisse, et qu'égayait leur florissante jeunesse!

A quoi bon s'appesantir sur ces pensées? ne nous occupons que de leur joie! Au moment où ils allaient nous quitter, la tante Roubert est venue remettre à Claire un registre de ménage, comme elle l'avait fait autrefois pour Marcelle. J'y ai joint un mémorial semblable à celui que j'achève ici. A la première page, j'avais écrit ces mots tombés du ciel:

AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES.

Puis, au-dessous, quelques conseils de la terre, humbles avertissements dictés par l'expérience.

Le moment de la séparation est venu. Marcelle a longtemps retenu sa fille dans ses bras, puis l'a poussée doucement dans ceux de Raymond, en lui disant: — Faites qu'elle ne nous regrette jamais!

Amères et saintes paroles que j'ai répétées des lèvres et du cœur! . . . . . .

Léon nous a quittés hier. Nous l'avons suivi jusqu'au port; nous avons vu la barque qui l'emportait disparaître, puis nous sommes revenus à petits pas sans parler, employant toute notre volonté à soutenir un courage près de défaillir.

Nous sommes rentrés ainsi; nous avons traversé les pièces silencieuses de notre logement: arrivés à la dernière, Marcelle s'est laissée tomber sur un fauteuil, le visage caché dans ses deux mains, et elle a éclaté en sanglots. Je me suis mis à genoux sur le petit tabouret placé près d'elle; j'ai appuyé ma tête sur la sienne et je lui ai dit:

— Pourquoi ce désespoir?

Elle s'est redressée en regardant autour d'elle.

— Vois! s'est-elle écriée; rien! plus rien! tout est vide autour de nous.

Des larmes me sont venues dans les yeux; j'ai pris ses mains jointes, et, les serrant contre ma poitrine:

— Oh! non, ai-je répondu, tout n'est pas vide, puisqu'il nous reste le souvenir de vingt ans de bonheur, d'affection et de sacrifices! C'est aujourd'hui, Marcelle, que nous recevons la récompense du passé! Pour ceux qui ont mal vécu et ne se sont point aimés, que reste-t-il à cette heure où la solitude se fait à leur foyer, où le rayon de soleil que jetait la tendresse des enfants s'évanouit, où leurs voix joyeuses s'éteignent comme des chants d'oiseaux? Que reste-t-il, sinon la rancune, la décadence et l'ennui? Comment ces cœurs se rapprocheraient-ils dans la morosité des déclins, quand ils se sont tenus écartés pendant la gaieté des aurores! Qu'ont-ils de commun, ces associés de hasard, en dehors de leurs appétits? Aucun rayon du passé n'embellit le présent; ils se voient tels qu'ils sont, vieux, tristes, affaiblis et isolés; mais nous, Marcelle, nous avons toutes les richesses du cœur: estime, amour, reconnaissance! Nous ne pouvons regarder en arrière sans trouver quelque réminiscence de bonheur ou d'attendrissement. Nous nous voyons jeunes de toutes nos espérances d'autrefois, gais de toutes les joies goûtées ensemble, forts de la conscience du devoir accompli. Qu'importent les traces du temps sur ton visage! chacune d'elle est un chiffre qui me dit combien je te dois d'heureuses années; ces rides qui sillonnent ta tempe me parlent de tes journées laborieuses; ces cheveux gris qui parsèment ta chevelure me rappellent tes soins de chaque instant; cette taille qui se penche me fait penser aux veilles prolongées près des chevets ou des berceaux! Sainte héroïne du foyer, laisse-moi baiser ces nobles cicatrices du travail et du dévouement! Ève bénie, qui ne m'as jamais offert le fruit défendu, ne te crois pas chassée du paradis terrestre, tant que Dieu nous laisse ensemble. Relève ton front, regarde-moi; la vie n'est point finie pour nous tant que nous pourrons nous souvenir et nous aimer.

A ces mots, je l'ai relevée doucement; elle m'a souri dans ses larmes en appuyant la tête sur mon épaule, et nous nous sommes approchés de la fenêtre ouverte.

La brise du soir commençait à s'élever, mais aucun nuage ne voilait encore le ciel d'automne, et nos regards sont restés là perdus dans l'abîme azuré. Tout à coup deux hirondelles l'ont traversé, volant de front vers l'orient. Je les ai montrées à Marcelle.

— Regarde, lui ai-je dit; elles aussi ont vu déserter leur nid et s'éparpiller leur couvée; mais elles n'ont point pour cela désespéré de Dieu ni de la terre, et elles s'élancent ensemble à tire d'ailes vers un nouveau printemps!

MUSÉE DES ANTIQUITÉS AMÉRICAINES,

AU LOUVRE.

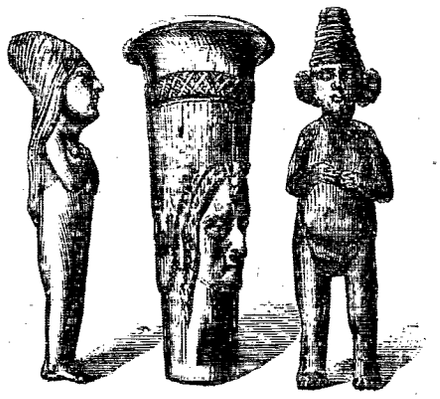
Fin. — Voy. p. 83.

Divisés en deux races distinctes, les peuples que nous confondons sous la vague dénomination de Péruviens faisaient reposer les principes de leur art sur une civilisation dont il ne restait plus que des traditions ou des vestiges à l'époque de la conquête. En cela seulement ils ressemblaient aux nations de l'Anahuac. Les ruines de *Tihuanaco* ou *Tiaguanuco*, dont on admire encore aujourd'hui la prodigieuse solidité et le caractère grandiose, n'ont rien qui le cède à celles d'Uxmal et de Palenqué; et il s'en faut bien que l'œil s'y égare dans cette bizarrerie d'ornementation, dans ces étrangetés architecturales qui caractérisent les vieux sanctuaires du Yucatan. Il en est de même pour ainsi dire de la sculpture, et on pourrait dire aussi de la céramique.

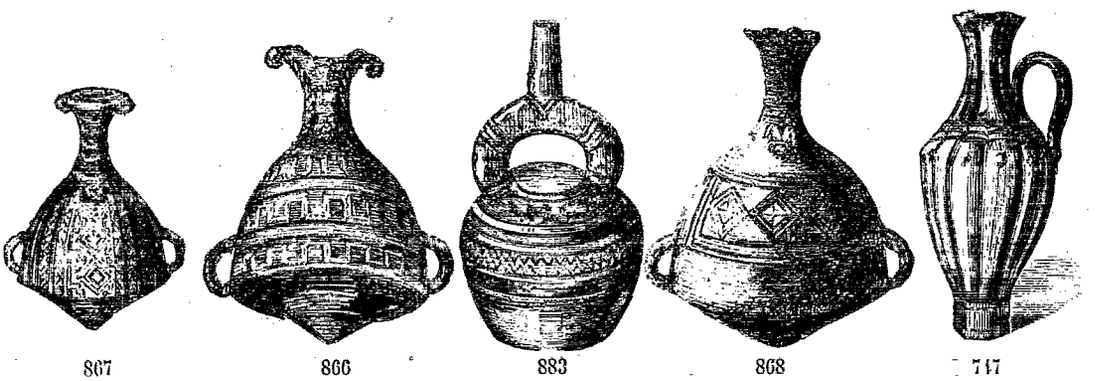
Chez les habitants d'une portion du Pérou, la statuaire avait, pour ainsi dire, une origine divine. Un mythe d'une haute antiquité nous représente le monde mystérieusement habité, mais encore plongé dans les ténèbres. Viracocha se rend sur les bords d'un lac où devait s'élever le temple que nous avons nommé, et là seulement, sur les rives de ces eaux consacrées, il dissipe les ténèbres du monde et fait jaillir la lumière. Le premier soin du dieu est de peupler les rivages de statues qu'il a taillées dans la pierre; puis il les anime, leur donne une mission civilisatrice, et n'en réserve que deux pour lui servir de messagères. Viracocha lui-même devient plus tard l'idéal religieux qu'essayent de réaliser dans les temples les sculpteurs péruviens. Ce dieu législateur prend souvent une forme visible, tandis que *Pacha-Camac*, l'animation du monde, n'en a point et ne se révèle aux mortels que par ses bienfaits. Chose étrange! si, avec la suite des siècles, on croit devoir lui consacrer une statue, elle sera taillée simplement dans le tronc d'un arbre. Il n'en est pas de même du dieu secondaire qui a formulé, pour ainsi dire, l'art du statuaire: lorsqu'on lui élève un temple à *Tumbo-Urco*, sur une montagne voisine de Cuzco,

sa statue d'or est érigée sur un piédestal de même métal; les historiens les plus modérés dans leurs évaluations affirment que cette effigie de Viracocha représentait une valeur de seize mille pesos. Non-seulement la statuaire multipliait chez les Péruviens certaines effigies destinées aux temples seulement, mais d'innombrables statues de dieux lares ornaient le foyer domestique. On les désignait sous les noms divers de *Canopas*, de *Chancas* et d'*Huacimayoc*, selon les localités. Ces dénominations rappelaient qu'ils étaient *les maîtres supérieurs de la maison*, et, au dire de Calancha, le père mourant distribuait ces statues de dieux protecteurs à ses enfants, en réservant les plus vénérées au fils aîné, chef de la famille.

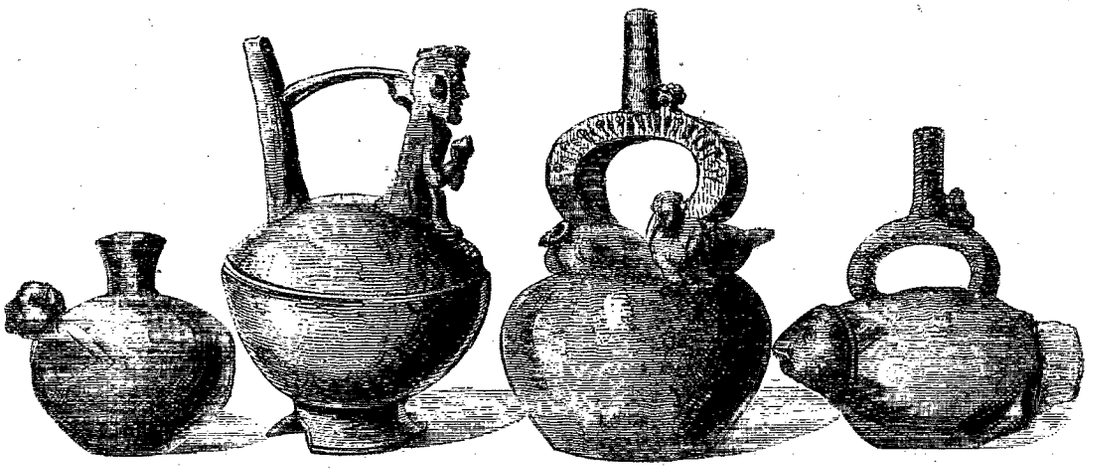
Les idoles jouaient un grand rôle dans la vie politique des Péruviens; leur présence devenait même indispensable dans certaines circonstances décisives : pour n'en offrir ici



906 863



867 866 883 868 717



706 719 721 693

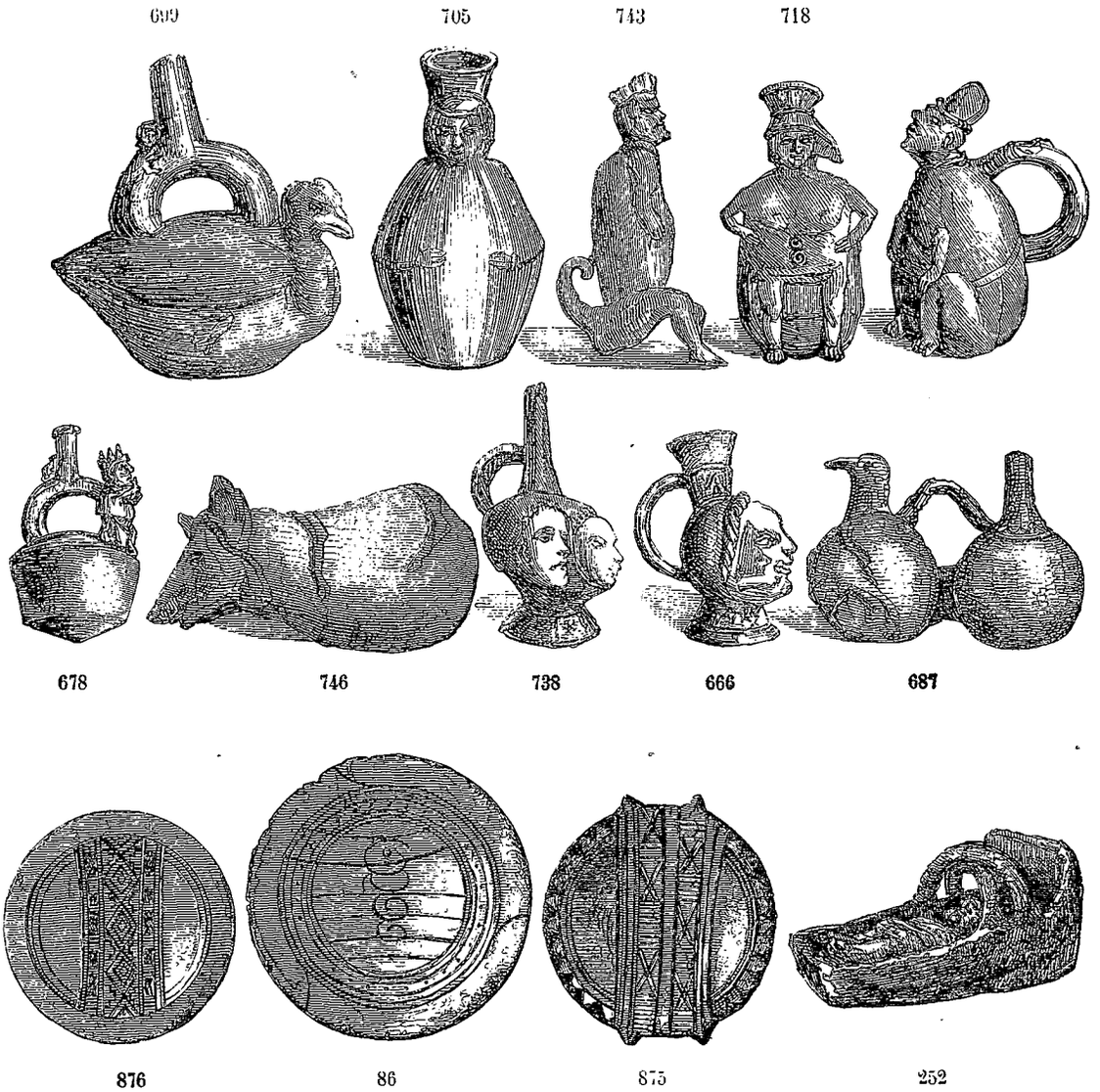
qu'un exemple, lorsque l'empereur Atahualpa prétendit obtenir de la veuve de Huayna-Capac qu'elle lui donnât sa fille en mariage, il ne parvint à faire fléchir la résolution bien arrêtée de cette princesse qui persistait dans un refus, qu'en faisant marcher au-devant d'elle toutes les idoles d'un temple.

L'art chez les Péruviens ne se bornait pas à la reproduction des effigies sacrées, comme cela avait lieu, à certaines exceptions près, au Mexique; il dotait le pays de véritables statues destinées à perpétuer l'image des personnages historiques, et cela sans le luxe d'ornements bizarres qu'on remarque chez les Mexicains. Lorsque Guayna-Capac eut achevé son palais de *Mullucancha*, il y fit placer la statue en or de sa mère, *Mama-Ragua-Oello*, et cette statue, pour laquelle on avait employé le métal au plus haut titre, s'élevait dans une salle revêtue elle-même de plaques d'or. Francisco Xérès, l'un des compagnons de Pizarre, nous affirme que plusieurs villes du Pérou conservaient de son

temps la statue de Guayna-Capac lui-même, et nous croyons qu'il serait aisé de multiplier les preuves de cette direction donnée à l'art dans le vaste empire des Incas.

La fondation des musées, qui semble réservée aux peuples les plus civilisés de l'Europe, n'était pas elle-même tout à fait étrangère aux Péruviens. Dès le quinzième siècle, Yasca, général des armées de Guayna-Capac, avait ordonné à chacune des nations dont se composait l'empire d'apporter la grande Guaca de son pays, c'est-à-dire l'idole la plus vénérée, et lorsque ces statues avaient été rassemblées, il en avait formé une sorte de panthéon.

Quelque multipliées que fussent ces idoles, les vestiges de la statuaire péruvienne sont moins nombreux cependant que ceux qui nous ont été conservés par l'ancien Mexique; cela procède, selon nous, d'une raison bien simple : quoiqu'ils connussent parfaitement les divers procédés du fondeur, les statuaires de l'Anahuac taillaient plus volontiers leurs dieux dans le granit ou dans la basalte qu'ils ne les coulaient en or et en argent. Le procédé contraire avait lieu chez les Péruviens, et la valeur intrinsèque des statues ou des vases livrés par l'Inca aux conquérants a été cause de leur destruction. Il ne faut donc pas s'étonner si nos



musées sont si pauvres en statuettes de métaux précieux, ou même en vases d'argent. Les seuls objets de ce genre qui soient mis en évidence par le Musée américain sont représentés par le numéro 906, dont on est redevable à M. Angrand, et par les deux statuette d'argent que nous laissons sans numéros. Le vase cylindrique à bord évasé « travaillé au repoussé, représente deux têtes adossées en forme de Janus, au-dessus desquelles règne un bandeau quadrillé. » Quoique la dimension de cette espèce de gobelet, réservé, dit-on, aux Incas, ne soit pas commune (1), elle s'efface complétement devant les récits où l'on énumère les richesses du même genre que possédait Atahualpa.

Si, pour notre part, nous n'avons jamais ajouté qu'une foi très-médiocre à l'existence de ces fameux jardins de l'Inca, où des troupeaux d'alpacas en or étaient gardés par des bergers de même métal, qui stationnaient près d'une multitude d'animaux étranges, unissant le prix de la matière au fini merveilleux du travail, il n'en est pas de même des ouvages d'orfèverie que Pizarre expédia pour Séville immédiatement après la conquête, et qui étaient destinés à Charles-Quint, en dehors de l'impôt prélevé pour la couronne. Le propre secrétaire du conquistador, Francisco Xérès, avait eu tout le loisir de les admirer, car c'était sur un bâtiment dont il était le propriétaire qu'on les transportait en Europe; et il en donne ainsi le détail. A bord de *la Sancta-Maria del Campo,* qui arriva le 9 janvier 1534, on admirait « trente-huit vases d'or et quarante-huit vases d'argent, parmi lesquels on distinguait surtout un aigle de même métal ne contenant pas moins de deux outres d'eau. Deux immenses bassines, l'une d'or, l'autre d'argent, où l'on pouvait mettre

(1) Diamètre, 0m,087; hauteur, 0m,16.

un bœuf entier coupé par morceaux, rappelèrent plus d'une fois au souvenir des dévots conquistadores la mer d'airain du temple de Jérusalem. » Nous faisons grâce au lecteur et des barres d'or qui formaient un total de 53 000 pesos, et des 5 480 marcs d'argent jetés négligemment au milieu de cette splendide orfévrerie de l'Inca; nous ne parlerons que pour mémoire d'une idole d'or de la grandeur d'un enfant de quatre ans, dont Xérès donne également les dimensions sans y attacher autrement d'importance. Mais il est bien certain que si les vases et l'idole eussent été soumis au procédé si simple du moulage en arrivant à Séville, les musées américains de l'Europe eussent pu présenter des spécimens de l'art *quichua* ou *aymara* bien autrement curieux que ceux dont ils sont réduits à se parer de nos jours. La France elle-même, ce que l'on ignore généralement, eut une occasion pareille d'enrichir à peu de frais ses collections, et elle ne sut pas en profiter plus que l'Espagne. Il s'agit cette fois des objets merveilleux, produits de l'art aztèque, et dont s'empara le capitaine Florin, dans les mers des Açores, en dépouillant Antonio de Quinones des présents que le conquérant du Mexique envoyait à Charles-Quint. Ces vases, ces statues, ces pierreries mêmes, parmi lesquelles on remarquait une émeraude d'une dimension fabuleuse, furent expédiés à Fontainebleau. Le joailler de la couronne ou les fondeurs italiens les virent seuls sous leur forme primitive, et peut-être que les beaux ouvrages de la renaissance dont nous ne nous lassons pas d'admirer le travail au Musée du Louvre ont, sur ce point seulement, une parenté plus rapprochée qu'on ne le croit avec les bizarres idoles des anciens Américains.

L'orfévrerie appliquée aux vases de luxe, ou simplement à quelques objets de toilette, la céramique si variée dans ses produits, sont donc aujourd'hui les sources principales où nos musées pourront puiser pour faire connaître l'art péruvien. La richesse des matières employées par les artistes de Cuzco a été fatale aux œuvres de la statuaire. Dans les Guacas du Pérou, au contraire, comme dans les hypogées de l'Étrurie, on rencontre encore des vases dont la pâte, extrêmement fine, n'exclut pas une certaine solidité, et qui par cela même se multiplient singulièrement depuis quelques années dans les cabinets des curieux. L'ornementation de ces vases, presque toujours empruntée au règne animal, atteste chez l'artiste demi-barbare qui les a produits non-seulement une rare fécondité d'invention, mais aussi un goût délicat, qui rappelle de loin cette élégance de formes qu'on remarque surtout dans l'antiquité grecque. Grâce aux dons de quelques voyageurs généreux, le Musée naissant du Louvre offre de précieux spécimens en ce genre. Tel est, par exemple, le vase en terre rouge sous le numéro 747; tels sont les aryballes à fond conique représentés par les numéros 866, 867, 868, découverts à Yucay, près de Cuzco; puis le numéro 883, qui a été placé au centre dans notre gravure, et qui, trouvé dans un tombeau d'enfant à Arica, ne le cède, pour les peintures dont il est orné, à aucun de ceux de la collection.

Les Guacas des environs de Truxillo ont enrichi notre Musée de plusieurs morceaux de céramique dus à la générosité de M. Angrand, et qui, s'ils n'offrent pas l'élégance d'aspect qu'on rencontre dans les spécimens reproduits plus haut, donnent par la bizarrerie même de leur ensemble une idée de ces formes capricieuses qui étonnèrent les premiers conquérants, et leur firent redouter l'influence funeste des démons jusque dans les objets les plus simples servant aux usages domestiques des peuples qu'ils asservissaient. Depuis l'homme jusqu'au reptile et au poisson, en effet, toutes les singularités puisées dans le règne animal ont été mises à profit par les artistes péruviens. Si le numéro 743, qui représente un singe assis dont la queue forme anse, ne se trouvait nullement déplacé dans la collection de démons grotesques qui nous est fournie par Delanere, les numéros 666 et 738 nous font comprendre ce que pouvait être la statuaire de ces contrées, lorsqu'elle essayait de reproduire les traits réguliers de l'homme, et qu'elle devinait pour ainsi dire sa mission. La première de ces figures, trouvée à Cuzco, est en terre rouge; ses cheveux et sa barbe sont peints en noir. Les deux autres têtes accolées, posées sur un pied conique, sont en terre noire; l'origine péruvienne n'en est pas douteuse. Ce vase néanmoins, nous dit le livret, « offre tellement d'analogie avec ceux que l'on trouve en Étrurie, que M. Durand, si habile connaisseur pourtant, a pu s'y tromper. »

Le vase en terre noire, sous le numéro 699, reproduit simplement la forme d'un canard, portant sur le goulot un petit singe en relief; le 746, au contraire, représente un sanglier (*pecari* si l'on veut, mais non *babiroussa*, puisque ce dernier quadrupède n'existe pas dans le nouveau monde). La figure humaine reparaît dans le numéro 718, parmi les vases trouvés à Borja; on la reconnaît encore dans le pot grotesque qui est à côté et dont nous ne pouvons spécifier la provenance. Le numéro 705, envoyé de Quilca, laisse voir au-dessus de sa forme sphérique une tête d'homme, tandis que sur sa panse de terre noire sont figurés deux bras en relief. Le 678 nous reporte encore aux environs de Truxillo : c'est un cône tronqué renversé, dont le goulot divisé en deux parties sert d'anse; la petite figurine humaine appliquée d'un côté porte un vase à sa bouche. Le numéro 687 provient de la même contrée : fabriqué en terre rouge, il offre un de ces nombreux échantillons de vases jumeaux qu'on rencontre si fréquemment dans la céramique américaine, et surtout au Pérou.

Parmi les plus beaux spécimens de la collection, il faut ranger le numéro 721, qui a emprunté son principal ornement à l'ornithologie péruvienne : deux oiseaux, que l'on suppose être deux colombes, servent de base aux deux parties d'une anse tubulaire quadrilatère, « sur chaque face de laquelle sont imprimés dix petits oiseaux en relief; au milieu de cette anse s'élève un tube droit au pied duquel est placée une petite figure d'oiseau en relief. » Le vase est en terre noire, et présente une analogie complète avec un spécimen du même genre qui est déposé à Sèvres, et qui a été trouvé à Lima. Le numéro 693, également en terre noire, a été tiré de ces ruines que l'on désigne aux environs de Truxillo sous le nom de *Grand-Tchimu* : c'est un poisson dont il serait difficile de spécifier le genre, et le goulot qui sert d'anse est surmonté d'un petit singe en relief. Si le numéro 719 a été trouvé à Borja, il prouve que cette cité n'était nullement en arrière des autres villes péruviennes dans la fabrication des poteries. La figure d'homme assis qui forme l'anse, et qui porte un vase de la main droite, est ornée d'une coiffure quadrillée; de larges boucles d'oreilles circulaires rappellent l'usage étrange de ces célèbres *Orejones*, dont les Espagnols constatèrent par un nom significatif la mode bizarre. Le vase à forme sphéroïdale, sous le numéro 706, porte comme ornement une tête de singe et provient, à ce que l'on suppose, de Quilca.

Tous les historiens de la conquête énumèrent avec complaisance les nombreux ustensiles propres à renouveler le service de table, et dont on faisait usage dans les deux grands empires du nouveau monde. Chez les Incas, ces objets étaient en métaux précieux; chez les princes aztèques, on se servait souvent de terre peinte avec élégance, et les objets qui avaient été présentés une seule fois à la table de Montezuma ne pouvaient plus servir désormais. Les numéros 876, 86 et 875, représentent deux plats fabriqués dans l'empire du Pérou, au milieu desquels figure un plat aztèque. Par leur nature, car ils sont en terre et peints assez

grossièrement, ces plats n'ont pu figurer dans les festins splendides que nous décrivent les historiens.

Le numéro 252 nous reporte de nouveau au milieu des curieuses bagatelles, produits de l'art mexicain : il représente un enfant endormi dans un berceau. Nous terminerons par ce symbole, amené par un rangement fortuit, car il peint assez bien l'art de ces peuples enfants, qui n'aura point de réveil

---

D'après Wollaston, le soleil est 801 072 fois plus brillant que la pleine lune. Cette comparaison est basée sur les ombres projetées par la lumière des bougies; mais le chiffre donné par Wollaston n'est pas tellement sûr qu'il ne reste à désirer des recherches plus approfondies.

La plus basse température qui ait jamais été mesurée sur la terre entière est celle que Neveroff a observée, le 21 janvier 1838, à Jakoutsk, dans la Russie d'Asie, par 62° 2′ de latitude. Ses instruments avaient été comparés à ceux de Middendorf, dont tous les travaux sont très-exacts. Neveroff trouva —60°.

LE PAPE SYLVESTRE II

(GERBERT).

Cet homme célèbre naquit, en 920, à Belliac, village situé près de la ville d'Aurillac, en Auvergne. Fils d'un agriculteur pauvre, Gerbert, dans son enfance, garda des troupeaux. Rien ne pouvait alors faire présager qu'un jour cet inculte enfant des montagnes, après avoir passé par toutes les vicissitudes de la vie humaine, se ferait remarquer sur le trône pontifical par ses vertus évangéliques et la supériorité de son génie.

Toutefois, Gerbert, comme plus tard le Giotto, fit sentir de bonne heure quelle était sa vocation : ce n'était pas celle de l'élève du Cimabué, ce fut plutôt celle de Ctésibius d'Alexandrie, ou de Cassiodore, le célèbre secrétaire de Théodoric. En effet, Gerbert, pendant une partie des nuits, sur les montagnes de l'Auvergne, étudiait le mouvement des astres, traçait sur le sable ou sur une pierre la figure des plus brillantes constellations, et marquait la place que chacune d'elles occupait dans l'espace étoilé.

Cette vie contemplative et studieuse du jeune pâtre lui fit bientôt connaître quelques secrets astronomiques, et il eût bien voulu pouvoir en augmenter le nombre; mais personne, dans son village, n'était apte à lui donner des leçons, et il fût toujours resté dans son ignorance sans une circonstance providentielle qui décida de son avenir et le jeta dans le monde qu'il avait rêvé.

Raymond, écolâtre du couvent de Saint-Gérald, à Aurillac, dans une de ses excursions circonvoisines, eut occasion d'entretenir un jour le jeune berger, et, ayant trouvé en lui une intelligence précoce, il voulut bien se charger de son éducation, et le faire admettre au nombre des novices du monastère.

Voici donc Gerbert parmi les moines, et à même, comme eux, de se livrer à ses études de prédilection. Il travailla avec ardeur, et ses progrès furent si rapides, qu'en peu d'années il devint le plus savant élève des révérends pères de Saint-Gérald. Mais l'érudition que le jeune pâtre avait acquise dans le silence du cloître n'était pour lui qu'un préliminaire, et, son ardente imagination lui faisant entrevoir des horizons scientifiques beaucoup plus étendus, il brûlait du désir de pousser ses études aux dernières limites du possible.

Sur ces entrefaites, Borel, comte de Barcelone, vint en pèlerinage au couvent de Saint-Gérald. Les moines s'empressèrent de lui montrer le jeune prodige; il en fut émerveillé, conçut pour lui une vive amitié, et demanda à l'emmener dans la péninsule espagnole qui était alors sous la domination des Maures. Gerbert, avec l'assentiment de ses supérieurs, accepte la proposition du comte; avant de partir, il ira encore une fois revoir ses montagnes, et prier, dans le cimetière de Belliac, sur le tombeau de ses ancêtres. Il ne reverra plus l'Auvergne, ni ses vénérables pères nourriciers d'Aurillac; mais ceux-ci, de près comme loin, ne l'oublieront pas; leurs vœux et leurs conseils le suivront dans les luttes qui vont commencer pour lui, et qui ne cesseront qu'à sa mort.

Gerbert et son illustre protecteur partirent pour l'Espagne vers le milieu de l'année 955. Les deux voyageurs traversèrent les Pyrénées, et, après quelques jours de marche, ils arrivèrent dans la capitale de la Catalogne.

Ayant séjourné pendant plus d'un an dans cette riche Barcelone, qui était alors gouvernée par le margrave Seniofried, Gerbert se sépara du comte Borel pour aller visiter Cordoue et s'initier à la sagesse des Arabes.

Cordoue était alors l'Athènes de l'islamisme. Abderrahman III y faisait son séjour habituel, et ce prince, dont les revenus étaient immenses, protégeait les sciences et les arts; les hommes qui les faisaient progresser recevaient les plus hauts témoignages de sa munificence souveraine.

On enseignait dans les écoles de Cordoue le *Trivium* et le *Quadrivium* d'Alcuin. (Voy. tome XVIII, p. 280.)

Notre jeune et studieux voyageur resta quatre ans dans la ville mauresque, et s'y lia d'amitié avec les plus savants professeurs de l'Andalousie. Ce fut en assistant assidûment à leurs leçons qu'il sentit naître en lui ce goût passionné pour la mécanique qui fut une des gloires de sa vie.

Le comte Borel et Gerbert se rejoignirent à Grenade, et partirent ensemble pour l'Italie. Les deux voyageurs arrivèrent à Rome le 29 septembre 961, et, quelques jours après, le pape Jean XII les reçut, l'un et l'autre, avec faveur et distinction. Dans cette ville, Gerbert vit pour la première fois l'empereur Othon le Grand, avec lequel il eut plusieurs conférences qui, établissant entre eux une affection mutuelle, eurent pour effet d'attacher pour toujours Gerbert à la maison de l'illustre fondateur des républiques italiennes.

A l'époque dont nous parlons, le roi Lothaire régnait en France; mais sa puissance était affaiblie par les guerres intestines que se faisaient les princes et les gouverneurs des provinces qui, reconnaissant à peine sa suzeraineté, se liguaient souvent avec ses ennemis du dehors pour ébranler sa puissance et asseoir la leur sur des bases plus solides.

Lothaire, que des liens de parenté unissaient à la maison impériale de Saxe, avait envoyé un ambassadeur à Othon. Ce diplomate ne tarda pas reconnaître les hautes qualités de Gerbert, et il l'emmena avec lui en France aussitôt que sa mission fut remplie. Les deux nouveaux amis, après avoir pris congé de l'empereur et de la reine Adélaïde, sa femme, qui les comblèrent de présents, partirent, en effet, pour la France, et ils arrivèrent à Paris pour assister aux derniers moments du roi et à l'intronisation de son fils Louis V, dernier rameau de l'arbre carlovingien.

Gerbert, installé dans la capitale du royaume de France, ne tarda pas à y prendre la place que ses vastes connaissances lui méritaient; mais, toujours dévoré par le désir d'en acquérir de nouvelles, il alla successivement étudier dans les couvents de Fleury, de Tours, de Metz, d'Auxerre, de Verdun, de Toul, de Liége, de Lobbes, de Gemblon, de Corcum, de Trèves, lesquels formaient comme un réseau de haut enseignement. Ce fut dans ces divers monastères

qu'il se lia d'amitié avec Adalbéron, Notger, Ecbert, Eccard, Adson, Constantin, et plusieurs autres savants abbés, évêques et archevêques.

Rassasié de science, Gerbert voulut enfin prendre un peu de repos, et il alla se fixer à Reims, près de son ami Adalbéron, qui occupait alors le siége archiépiscopal de Saint-Remi, devant lequel les rois de France venaient s'agenouiller pour recevoir l'onction sainte. Mais ce fut en vain que Gerbert compta sur quelques moments de loisir; on lui offrit et il accepta la chaire que le célèbre Hincmar avait déjà illustrée, et il la rendit plus illustre encore. Il plaça à côté des statues des pères de l'Église celles de Démosthène, de Virgile, d'Horace, de Térence, de Lucain, de Cicéron et d'Aristote, et il fit sentir dans ses leçons, auxquelles assistaient les plus grands personnages de l'époque, toutes les beautés des historiens, des poëtes et des orateurs de la Grèce et de Rome. Il donna une attention toute particulière à l'enseignement des sciences exactes. Grâce aux chiffres arabes, à la numération décimale et à une machine à calculer, l'*abacus*, qu'il avait apportée de Cordoue, il put faire descendre les mathématiques au niveau de toutes les intelligences. Il vulgarisa l'astronomie à l'aide de différentes sphères qu'il construisait souvent de ses mains. Il employa le *monocorde* des Grecs anciens pour redresser l'oreille et la voix de ses auditeurs, dont il adoucit les mœurs sauvages en les soumettant aux charmes de la musique. (Voy. J. Sabbatier, *Notice sur Gerbert.*)

Malgré les travaux que nécessitait son école, il trouvait encore le temps de correspondre avec les plus éminents personnages de son époque; il se livrait même, dans le silence de la nuit, à son goût favori pour la mécanique; il construisait alors des clepsydres à rouages, des orgues hydrauliques, des cadrans solaires et autres instruments propres à mesurer le temps. Il paraît prouvé que Gerbert inventa des tubes qui, garnis de verres à leurs deux extrémités, lui rendaient plus faciles les observations astronomiques; il aurait même découvert, si l'on en croit quelques biographes, six cents ans avant Franklin, le moyen de se rendre maître du fluide électrique.

« Rome ne vit pas sans admiration son pontife dresser, pendant les nuits pures de l'Italie, un tube à travers lequel il contemplait le mouvement des cieux... et, pendant les chaleurs du jour, érigeant sur les places publiques une pointe aiguë au sommet d'une flèche immense, manier la foudre, défier l'orage, gouverner la tempête. » (Voy. M. L. Barse, *Lettres de Gerbert*, 2 vol.)

Plusiers historiens, tels que les Bénédictins, le père Alexandre, Moréri, Marlot, Brovius, Dithmarus, le président Hénaut, etc., pensent, et ce n'est pas sans raison, qu'il fût l'inventeur du *poids moteur*, qui remplaça si avan-

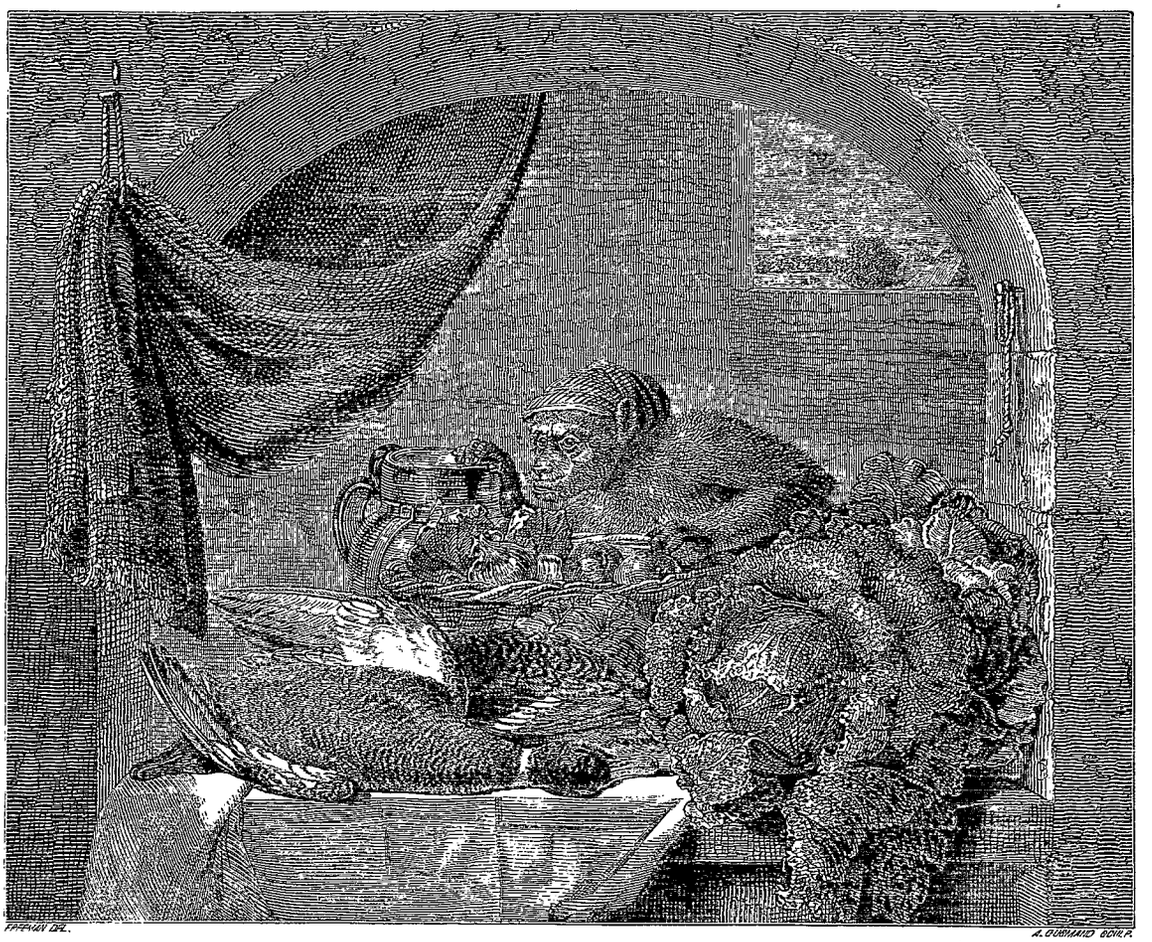


Le pape Sylvestre II (Gerbert). — Médaillon par David (d'Angers.)

tageusement le réservoir liquide constituant la force motrice des rouages primitifs. Des auteurs modernes, et entre autres MM. Axinger, L. Barse et J. Sabbatier, s'appuyant sur quelques textes, ont dit que Gerbert, dans le cours de ses travaux de haute mécanique, avait cherché à utiliser la vapeur comme force motrice, et qu'il l'avait appliquée à un orgue à rouage d'une grande dimension.

La suite à une autre livraison.

L'OFFICE.



Peint par Lance. — Dessin de Freeman.

Ce détail d'office est ce que les anciens peintres appelaient un tableau de nature morte. L'auteur de la composition a voulu la vivifier en y ajoutant un singe curieux qui vient examiner la bure de lait et le panier de fruits. Par un caprice d'artiste qui n'est point nouveau, il a entortillé un mouchoir rouge à la tête de la guenon pour lui donner une fausse apparence de vieille femme.

L'introduction de ces laides parodies de la race humaine dans nos demeures et dans nos peintures paraît fort ancienne ; il semble que l'homme se soit plu, de tout temps, à contempler sa caricature dans ces grotesques quadrumanes dont chaque geste paraît la grimace de nos gestes. Il a sans doute toujours trouvé cette charge de lui-même chose fort divertissante, et il s'en est amusé comme d'une sorte de mascarade du genre humain dont la nature avait seule fait tous les frais.

Avant la renaissance, le goût pour les singes était si général qu'on les voit représentés sans cesse dans les tableaux, sur les ustensiles, parmi les ornements des édifices, qu'on en trouve de vivants dans presque toutes les maisons nobles. Plusieurs navires de Dieppe étaient employés à la traite des singes, et nous savons qu'au quinzième siècle un de ces animaux se payait quatre à cinq livres, c'est-à-dire la moitié du prix d'un bœuf à la même époque. On les habillait le plus souvent avec luxe, et on les accoutumait à rendre certains services de pages ou de varlets. Un paysan qui apportait une corbeille de fruits à son seigneur trouva un de ces étranges serviteurs dans l'escalier; il n'en avait jamais rencontré auparavant, et, trompé par l'élégance de l'habillement, il le salua avec respect. Le singe s'approcha, prit le plus beau fruit et s'enfuit en gambadant. Lorsque le paysan arriva devant son maître, celui-ci s'aperçut que la corbeille avait été dîmée, et en fit l'observation.

— Que Monseigneur excuse, répliqua naïvement le manant; mais, comme je montais, j'ai rencontré messire son fils qui a emporté le meilleur.

Les tableaux de nature morte appartiennent évidemment à un ordre inférieur dans l'échelle de l'art. Leur principal mérite est une imitation habile de l'objet représenté; la haute poésie, celle qui exprime les sentiments ou qui les fait naître, leur manque forcément; et si la contemplation de pareilles toiles peut exciter la curiosité, amuser le regard, elle ne peut ni élever l'intelligence, ni émouvoir le cœur : aussi en a-t-on fait habituellement un des accessoires de salles à manger. Elles y rappellent ce qui flatte nos goûts gastronomiques, et réveillent une idée d'abondance qui agrée aux appétits robustes; mais les natures plus délicates sont médiocrement réjouies par l'aspect de ces légumes, de ces gibiers, de ces poissons qui semblent transporter la cuisine au salon et ramener aux plus grossières nécessités de la vie : aussi leur préfère-t-on généralement, de nos jours, des images plus poétiques et plus riantes. Les paysages, les fleurs, les scènes joyeuses ou rustiques, ont remplacé, comme décoration, ces tableaux

de nature morte qu'on ne retrouve plus guère que dans les salles à manger des Pays-Bas ou de l'Angleterre.

ENCORE UN MOT SUR SOCRATE.

Suite et fin. — Voy. p. 7.

Il faut demander ce secret à l'anayse de l'âme même du sage. Socrate était un homme non-seulement complet, mais complexe, c'est-à-dire que les qualités les plus contradictoires se rencontraient en lui comme les qualités les plus diverses. Railleur et rêveur, sceptique et croyant, clair dans son langage comme le bon sens, et poétique comme l'imagination, il abondait en contrastes mille fois plus encore qu'Alcibiade, cette image charmante de la diversité. Il pouvait, à son gré, boire une nuit sans jamais s'enivrer, ou souper comme Diogène; d'un courage plus qu'héroïque, dédaigneux, on le vit à Délium, pendant la retraite, se retirer d'un pas lent, faisant face à l'ennemi, et promenant autour de lui ce même regard tranquille et un peu superbe qui lui était familier quand il parcourait les rues d'Athènes. Dans l'expédition de Potidée, par un temps de très-forte gelée, où personne n'osait sortir du quartier que bien vêtu, bien chaussé, les pieds enveloppés de feutre et de peau d'agneau, il ne laissait pas d'aller et de venir avec le même manteau qu'il avait coutume de porter, et marchait pieds nus sur la glace, au point que les soldats le voyaient de mauvais œil, croyant qu'il les voulait braver. Ce dédain de son corps s'alliait, chez lui, avec une recherche marquée pour tout ce qui tient à la propreté, et même à la grâce de la personne. Il dansait souvent tout seul dans sa chambre, non-seulement dans un intérêt de santé, mais pour conserver cette harmonie et cette souplesse de mouvements qui produisent la grâce. Ses études le portaient principalement vers les sciences morales; et cependant Athènes admirait un morceau de sculpture fort beau sorti de sa main, et, la veille de sa mort, il traduisit en vers une fable d'Ésope. Sa raillerie n'épargnait aucun ridicule ni aucun vice; mais, chose bien rare chez les railleurs, elle s'exerçait sur lui-même avec une finesse charmante. « Vous osez me disputer le prix de la beauté? dit-il un jour au beau Callias; qu'on apporte un flambeau, et que nos amis décident. Commençons par les yeux : pourquoi les yeux sont-ils faits? Pour voir apparemment. Comment donc osez-vous comparer vos yeux qui ne voient qu'en ligne droite, avec les miens qui sont si saillants, si pareils à des yeux d'écrevisse, qu'ils voient en même temps de tous côtés. Et mon nez! mon nez! Les dieux ont fait le nez pour respirer les odeurs. Or vos narines, dirigées vers la terre, ne perçoivent que les parfums qui montent, et votre nez, haut et droit, est placé entre vos deux yeux comme un mur qui les sépare et gêne la vue; tandis que le mien, camus, relevé en l'air, avec les narines bien évasées, s'ouvre à toutes les odeurs qui s'exhalent de toutes parts, et me permet de promener mes regards sans obstacle tout autour de moi. Vite donc, qu'on distribue les cailloux, et que je connaisse à l'instant ma victoire. »

De ce mélange de qualités contraires naissait cette individualité si puissante, si intéressante, que définit d'un trait un mot vulgaire, mais profond, dans son sens sérieux et primitif: Socrate était original; quelques paroles d'Alcibiade nous le disent avec une rare éloquence : « Peut-être parviendrait-on à trouver dans d'autres hommes de pareils traits de vertu, s'écrie le jeune homme; mais ce qu'on ne peut assez admirer en lui, c'est de ne ressembler à personne, ni parmi les anciens, ni parmi nos contemporains. Au personnage d'Achille, on pourrait assimiler Brasidas ou tel autre; Périclès à Nestor ou à Anténor. Mais une telle originalité, un tel homme, de tels discours, on aurait beau chercher, on ne trouverait rien qui y ressemblât, parmi les hommes du moins. Pour les satyres, à la bonne heure; il y a lieu de le mettre en parallèle avec eux, et pour sa personne, et pour ses discours; car c'est un fait certain que ses discours ressemblent à ces figures de silènes que l'on voit exposées chez les marchands, et qui, lorsque vous les ouvrez, vous montrent l'image d'un dieu. Quand on se met à écouter celui-ci, ce qu'il dit paraît d'abord tout à fait burlesque; sa pensée ne se présente à vous qu'enveloppée dans des termes et des expressions grossières comme dans la peau d'un impertinent satyre. Il ne vous parle que d'ânes bardés, de forgerons, de cordonniers, de corroyeurs, et il a l'air de dire toujours la même chose dans les mêmes termes; de sorte qu'il n'est pas d'ignorant ou de sot qui ne puisse être tenté d'en rire. Mais que l'on ouvre ses discours, qu'on pénètre dans leur intérieur : d'abord on reconnaîtra qu'eux seuls sont remplis de sens; ensuite on les trouvera tous divins, renfermant en eux les plus nobles images de la vertu, et embrassant à peu près tout ce que doit avoir devant les yeux quiconque veut devenir un homme accompli... »

Ces paroles expliquent en partie l'irrésistible ascendant de Socrate par son originalité. En effet, la véritable originalité, celle qui n'est ni la bizarrerie, ni la recherche, mais l'expression naïve et forte d'une âme marquée d'un sceau particulier par Dieu, cette originalité comprend à elle seule mille qualités de caractère ou d'esprit tout à fait précieuses : l'imprévu, la nouveauté, l'audace, l'invention et le prime-sautier, et par conséquent le mystère, le mystère, ce tout-puissant moyen d'action sur les hommes. Ce qui fait la grande force de l'être original, c'est que souvent il ne se prévoit pas plus lui-même que les autres ne le font : il est toujours nouveau à ses propres yeux, car les circonstances le révèlent, le créent à chaque instant; de là sa bonne foi d'allure, son énergie d'accent, en disant, en faisant ce qu'il pense ou conçoit pour la première fois; de là son immense empire. Les hommes n'admirent pas longtemps ce qu'ils connaissent complétement; il leur faut de l'inexplicable, de l'impénétrable autour des êtres supérieurs pour tenir leur enthousiasme en haleine. Ils se lassent de ce qu'ils voient; ils ne s'émerveillent que de ce qu'ils rêvent. Tel fut le don de Socrate; nul n'était plus accessible, plus familier, et cependant n'inspirait plus cette curiosité mêlée de respect et même de crainte, qui s'attache pour le vulgaire à tout ce qui est lointain ou inconnu. Shakspeare, dans une admirable scène de la seconde partie de *Henri IV*, conseille à Henri V, par la bouche de son père, de ne jamais s'exposer trop fréquemment au regard de ses sujets : « Les regards, dit-il, usent la majesté royale; n'apparaissez à votre peuple qu'à de rares intervalles, entouré de pompe, d'éclat, pour que votre présence soit toujours attendue avec ardeur et saluée avec ivresse, comme le soleil dans les jours brumeux de l'hiver. » La royauté de Socrate n'avait pas besoin de ces ménagements; plus elle se communiquait et plus augmentait son prestige. En vain s'entretenait-on des journées entières avec lui; en vain le voyait-on à table, à la promenade, au combat, au gymnase : on ne le possédait pas complétement; il ressemblait à ces montagnes dont on n'aperçoit jamais la cime perdue dans l'éther. Par là s'explique l'état presque violent où sa conversation jetait tous ceux qui l'approchaient, et cet empire invincible, toujours senti, qui ne laissait de place ni à la froideur, ni à la satiété, ni même à la tranquillité.

Une autre cause de l'ascendant de Socrate, c'était son mysticisme, c'est-à-dire sa communication avec l'infini; il vivait au sein de l'infini. L'œil fixé sur ce qui ne se voit pas, si je puis parler ainsi, il poursuivait sans cesse

cette image de la beauté idéale que Dieu a placée devant l'homme pour qu'elle fût à la fois son désespoir et son espérance éternelle. La médecine, avec son positivisme absolu, n'a pas craint d'appeler du nom de folie les extases de Socrate, et ses entretiens avec son démon. Socrate fou! Fou, le maître de tous les sages! Fou, le précepteur de Xénophon, de Platon, d'Aristote! Eh! sans doute, il demeurait des heures entières à la même place, les regards tournés vers le ciel! sans doute, il échangeait des paroles avec des êtres qui n'étaient pas de cette terre! C'est qu'il voyait dans le ciel ce que nous n'y voyons pas! c'est qu'il entendait ce que nous n'entendons pas! c'est qu'il regardait et écoutait avec des yeux et des oreilles qui ne sont pas faits de chair! Pour suivre l'âme du sage dans cette poursuite de l'idéal, lisons l'admirable discours dans lequel il peignait son amour pour le beau : « Pour atteindre, disait-il, au but où je vise, à la connaissance de la vraie beauté, il faut commencer par les beautés d'ici-bas, et, les yeux attachés sur la beauté suprême, s'y élever sans cesse en passant, pour ainsi dire, par tous les degrés de l'échelle; d'abord partir du sentiment de la beauté extérieure et de l'admiration pour un seul visage; puis, dédaigneux de toute passion exclusive, et la repoussant comme une petitesse, reconnaître que la beauté qui réside dans un corps est sœur de la beauté qui réside dans un autre, et goûter la beauté de tous les êtres comme une seule et même chose; ensuite passer des beaux corps aux beaux sentiments, des beaux sentiments aux belles connaissances, jusqu'à ce que, de connaissance en connaissance, on arrive à la connaissance par excellence, qui n'a d'autre objet que le beau lui-même, et qu'on finisse par le connaître tel qu'il est en soi. O mes amis, ce qui peut donner du prix à cette vie, c'est le spectacle de la beauté éternelle, de cette beauté non engendrée et non périssable, exempte de décadence comme d'accroissement, qui n'est point belle dans telle partie et laide dans telle autre, belle pour ceux-ci et laide pour ceux-là; mais qui, sans forme sensible, sans visage, sans mains, sans rien de corporel, est la source de toutes les autres beautés, sans que leur naissance ou leur destruction lui apporte jamais ni diminution, ni accroissement, ni le moindre changement. Auprès d'un tel spectacle que seraient l'or et la parure, les beaux visages dont la vue aujourd'hui vous trouble, et dont la contemplation et le charme ont tant d'attraits pour vous que vous consentiriez à perdre, s'il se pouvait, le manger et le boire pour ne faire que les voir et être avec eux. Je le demande, quelle ne serait pas la destinée d'un mortel à qui il serait donné de contempler le beau sans mélange dans sa pureté et simplicité, non plus revêtu de chairs et de couleurs humaines, et de tous ces agréments condamnés à périr; à qui il serait donné de voir face à face, sous sa forme unique, la beauté divine! C'est celui-là qui serait chéri de Dieu; c'est à celui-là, plus qu'à tout autre homme, qu'il appartient d'être immortel! »

Celui-là, c'est Socrate; et si donc il fut vraiment roi par le génie sur cette terre, c'est qu'il avait le front dans le ciel.

CARNAVAL SINGULIER EN CIRCASSIE.

Vers les premiers jours de septembre, chaque prince tcherkesse quitte sa maison, se retire sur quelque montagne, ou dans le fond d'une forêt, et il y bâtit une hutte de branchages. Ses gentilhommes affidés le suivent; mais personne de la famille n'ose en approcher, pas même un frère. Là tout le monde est masqué, c'est-à-dire qu'on a le visage voilé et qu'on ne parle point tcherkesse, mais un certain jargon qui s'appelle *chakobza*. Là se rendent les amis secrets du prince qui ont volé et rapiné avec lui, de quelque nation qu'ils soient, Misdjèghi, Ossète, etc.; ils viennent aussi masqués, par la raison qu'ils pourraient rencontrer des gens avec lesquels ils seraient en rapport de vengeance et qui les assassineraient. Le prince seul les connaît tous, et il est le centre de tous les mystères. Cette mascarade dure six semaines, pendant lesquelles de petites bandes de masques se détachent pour aller voler dans les environs; et comme tout le monde est sur ses gardes, il y a nombre de tués et de blessés, et même des princes, parce qu'ils ne se nomment point, sans quoi on les épargnerait. — Dans le dialogue de Lucien intitulé : *les Scythes*, ou *De l'amitié*, il y a des choses qui ont un rapport évident avec cet usage tcherkesse (1).

MURAILLES MUSQUÉES.

A Kara-Amed, capitale de Diarbekr, est une mosquée nommée Iparie. Elle a été construite aux frais d'un marchand qui a fait mêler à la chaux soixante-dix jak de musc, afin que l'édifice fût tout entier et toujours parfumé.

Le mortier employé pour la construction du *mirhaub*, dans la mosquée de Zobaïde à Tébris, a été aussi mélangé de musc et exhale un doux parfum. EVLIA EFFENDI.

On a fort bien dit qu'il fallait beaucoup lire, mais non beaucoup de choses. ROLLIN.

L'ART DU TOURNEUR.

Fin. — Voy. p. 20, 61, 91.

Parmi la multitude d'objets qu'on peut tourner avec les moyens simples que nous avons indiqués, nous citerons seulement : un maillet, A; un toupie, B; une corniche, C; un sabot, D; un bilboquet, E; un jeu de quilles, F; une boule, G; des échecs, H,I,J,K,L,M; une cannière, N,O; un coquetier, P; des bobines, Q,R; un chandelier, S; un étui, T,U; une boîte, V; un bougeoir, X, etc., etc.

Nous donnons (p. 132) quelques spécimens gravés d'objets curieux qu'on peut aussi faire au tour.

Quand une pièce est terminée et passée au papier, il faut la vernir pour lui donner tout son éclat; on peut préparer soi-même le vernis; en voici la recette : on prend un litre d'esprit de vin ou d'alcool à 40 degrés, un gros de térébenthine sèche, un demi-gros de sandaraque, un demi-gros de camphre, trois onces de benjoin, et quatre onces de gomme laque; on mêle le tout dans un matras de la contenance de deux litres et qu'on ferme bien exactement avec un parchemin mouillé. Quand le parchemin est sec, on y fait avec une grosse épingle une vingtaine de trous. Ensuite on fait dissoudre la mixture au bain-marie, ayant soin d'agiter le matras de temps à autre; quand le tout est bien dissous, on retire le matras, on laisse refroidir la liqueur, on la filtre à travers une serge, et on la conserve dans des bouteilles.

Quand on veut vernir une pièce, on la polit à la ponce et au tripoli à l'huile; puis on l'essuie avec un linge fin et propre, afin d'enlever bien exactement, dans toutes les parties de la pièce, le tripoli à sec dont on s'est servi après celui à l'huile. On prend ensuite un tampon de coton cardé; on verse une quantité de vernis proportionnée à la pièce qu'on veut vernir; on y ajoute une goutte d'huile d'olive, et, mettant le tour en mouvement, on promène légèrement le tampon sur toutes les parties de la pièce. Une

(1) C'est le récit d'un Russe. *Voyage dans les steppes d'Astrakan et du Caucase*, par le comte Jean Potocki. — Voy. aussi Klaproth, *Voyage au mont Caucase*, t. I, p. 381.

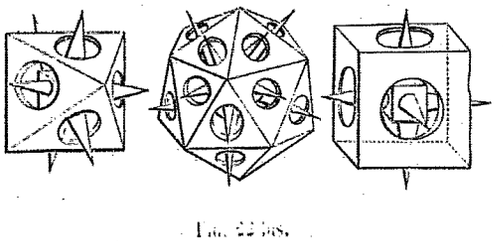


Fig. 21 bis.

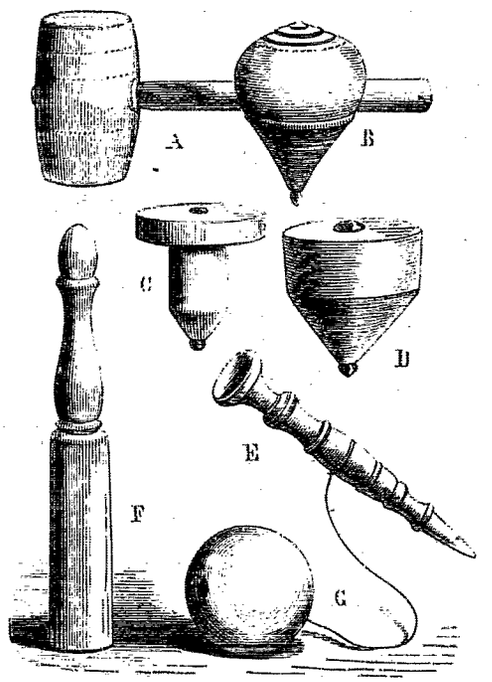


Fig. 21.

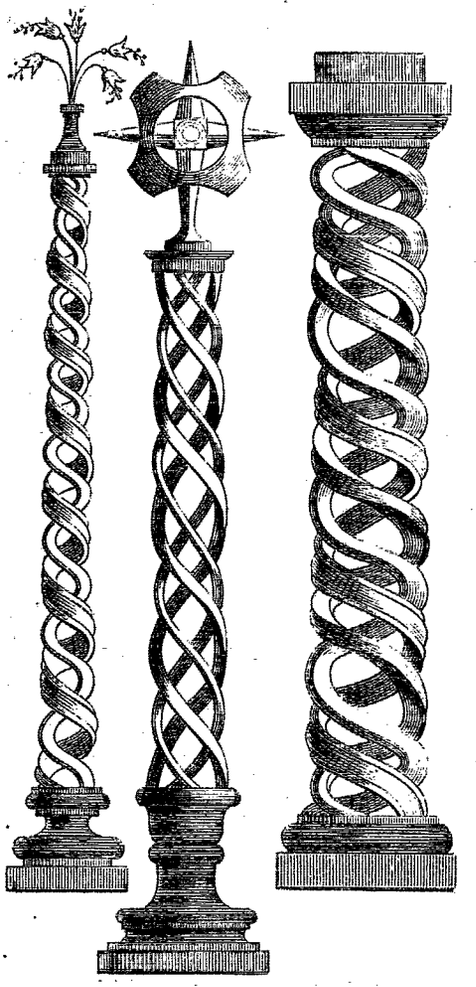


Fig. 22.

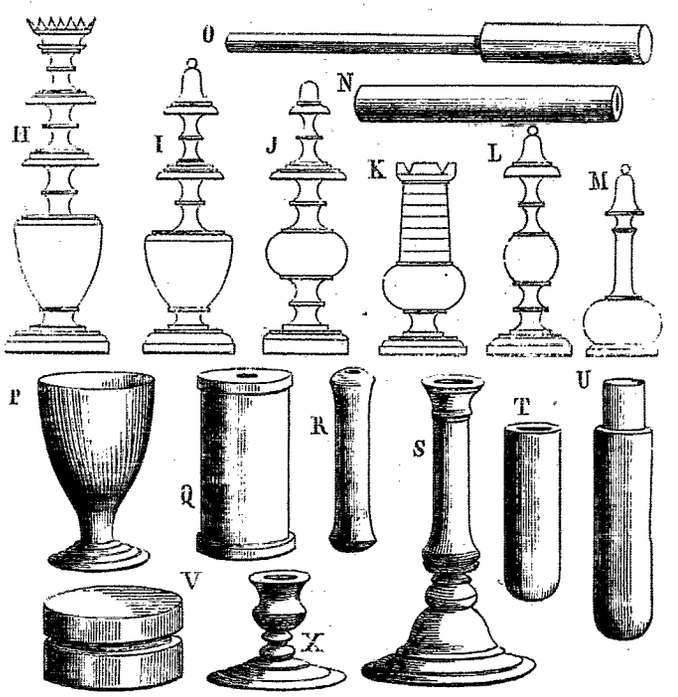


Fig. 21 bis.

couche suffit quand les pores du bois sont serrés; dans le cas contraire, on applique une seconde couche quand la première est sèche, c'est-à-dire un grand quart d'heure après.

Ce vernis a l'avantage de ne point altérer les couleurs et de donner au bois un brillant qui ne se ternit presque jamais.

Les notions qui précèdent, quoique bien incomplètes, doi-

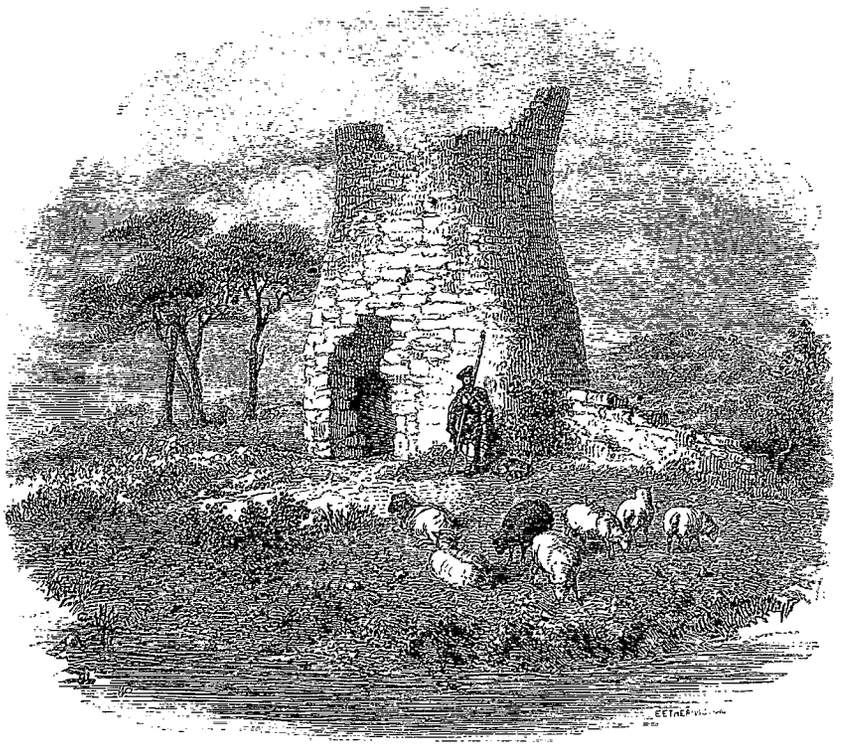
vent suffire, avec les figures explicatives, pour donner une idée de l'art du tourneur. On trouve à Paris des tours complets et variés. Si l'on désire aller loin dans cet art, on consultera avec utilité l'ouvrage de Bergeron, qui a traité de tout ce qui peut avoir rapport au tour. Nous ajouterons qu'il est peu de localités où l'on ne trouve au moins une personne qui n'ait quelques notions de cet art : il serait utile de se mettre en rapport avec elle; aucun enseignement écrit ne peut tenir lieu complétement de celui de la pratique.

TOURS ANCIENNES

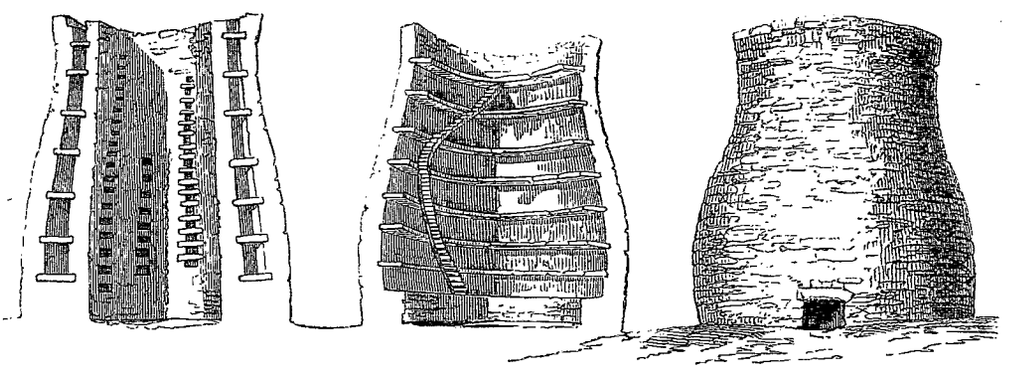
DANS LE NORD DE L'ÉCOSSE.

A l'extrémité septentrionale de l'Écosse, non loin de Tongue-House, ancienne résidence de lord Reay, chef du clan Mackay, appartenant aujourd'hui au duc de Sutherland, et près de Aultnacaillich, où est né le Burns du Nord, Rob Donn, poëte gaélique, on remarque une vieille forteresse que l'on appelle *la tour de Dornadilla*. La tradition prétend qu'elle fut habitée par un prince de ce nom deux cent soixante-dix ans avant l'ère chrétienne. Elle est construite en pierres sans ciment; elle est haute de 20 à 30 pieds, mais elle a dû être plus élevée. L'entrée est étroite et difficile. Lorsqu'on est dans l'intérieur, on a le ciel au-dessus de sa tête. Tout autour de la muraille circulaire sont des espèces de bancs de pierre placés les uns au-dessus des autres, depuis le sol jusqu'au sommet de l'édifice, à peu près comme les rayons d'une bibliothèque. Il reste quelques vestiges d'un escalier dont la construction est grossière. Les habitants, instruits ou ignorants, sont également dans l'impossibilité de dire à quel usage pouvaient être destinés ces bancs de pierre. Il est difficile de croire que cette tour ait été bâtie dans un but de défense militaire; elle est sur le penchant d'une colline dont toute la partie supérieure la domine complétement.

La description suivante de la tour de Mousa est extraite du *Voyage aux îles Schetland*, par le docteur Hibbert.



La Tour de Mousa. — Vue extérieure.



Coupes de la Tour de Mousa et vue extérieure restaurée. — Dessins de Freeman.

« Je côtoyai, dit le docteur, la baie ouverte de Sandwich, si fatale aux marins qui, plus d'une fois, se sont jetés sur ses écueils en croyant entrer dans le havre de Brassay. En traversant un promontoire à l'est de l'entrée, une petite île basse, nommé Mousa, séparée du continent par un étroit chenal, s'offre tout à coup à la vue. Le paysage de cette île est peu varié; on y trouve une bonne maison avec des dépendances et quelques cottages; mais ce qui attire le plus l'attention vers ses bords, c'est le burg de Mousa, bâtiment circulaire situé tout près du bord de l'eau. Le terrain que cette vieille tour occupe a environ 50 pieds de diamètre; elle est construite en larges pierres qui ne sont liées par aucun ciment. Sa hauteur est de 40 pieds: large à la base, elle est plus étroite à une certaine hauteur, puis elle se renfle en quelque sorte vers son extrémité ruinée. Il se peut que cette forme singulière ait eu pour but de rendre impossible l'escalade des murailles. On ne peut pénétrer à l'intérieur qu'en rampant. La muraille a une épaisseur de près de 15 pieds; le diamètre de l'espace compris entre les constructions est de 21 pieds. Sur le mur opposé à l'entrée, on remarque plusieurs rangées verticales de petites cases semblables à celles d'un pigeonnier; peut-être servaient-elles à donner de l'air et de la lumière à des chambres ou corridors peu élevés, pratiqués dans l'épaisseur du mur, et formant environ sept étages. Un escalier conduit à ces chambres; dans quelques-unes d'entre elles on peut marcher presque debout. »

Le docteur Samuel Johnson, lorsqu'il parcourut le nord de l'Écosse et les îles Hébrides, visita une de ces tours dans la petite île d'Ulinish, près de l'île de Sky ou Skie.

« Nous allâmes voir, dit-il, un de ces édifices appelés *dun* ou forts dans le pays; il est de forme circulaire, d'environ 42 pieds de diamètre, entouré d'un mur de pierres sans mortier, de la hauteur d'environ 9 pieds; les murs en sont fort épais, allant un peu en diminuant vers le haut, et quoique dans ce pays la pierre ne vienne pas de loin, ils doivent avoir coûté beaucoup de peine à élever. Au dedans du cercle, il y a plusieurs petits murs, aussi circulaires, qui forment des appartements séparés. La date et l'usage de ces édifices sont également inconnus: quelques-uns supposent que c'était le domicile des anciens chefs des Macleod; d'autres, que c'était plutôt un fort danois... Si cet édifice a eu autrefois un toit, il a pu être une habitation; mais comme on ne trouve dans son enceinte aucun moyen de se procurer de l'eau, ce n'a pu être une forteresse. Je suis fort tenté de croire que, dans les temps où ces pays n'étaient assujettis à aucune loi, et où les habitants de chaque montagne volaient les troupeaux de leurs voisins, ces enclos servaient à protéger, pendant la nuit, le bétail et le berger qui en avait la garde. Une fois renfermé dans les murs, le troupeau pouvait être aisément veillé et défendu aussi longtemps qu'il était nécessaire, les voleurs n'osant pas attendre d'être surpris le matin par la tribu offensée. L'enclos intérieur, si ces bâtiments étaient des habitations, servait probablement de logement aux chefs. »

Dans l'île de Lismore, on voit un autre de ces forts; en dedans des murs est une galerie, et tout autour de l'espace vide des bancs en pierres.

Dans l'île d'Ilay sont aussi les restes d'un fort ruiné, de forme également circulaire, haut seulement de 14 pieds, et d'une maçonnerie excellente, quoique sans mortier. Les murs ont 12 pieds, et dans cette épaisseur se trouve une galerie qui s'étend tout autour du fort, et qui servait, dit Pennant, ou de caserne pour loger les soldats, ou d'arsenal pour y déposer des armes à l'abri des injures du temps. L'entrée en est basse et formée de grosses pierres plates. L'intérieur est une grande place circulaire de 55 pieds de diamètre, avec un banc de pierre qui règne le long du mur; on croit apercevoir les restes d'un passage souterrain. On trouve ordinairement les forts de cette espèce au nombre de trois, situés de manière à être en vue les uns des autres, en sorte qu'en cas d'attaque subite les garnisons et les habitants pouvaient se donner un prompt secours au moyen des feux qu'on allumait, ou du son d'une trompette de corne ou d'airain, instrument fort en usage chez les Danois.

Aucune des hypothèses que l'on a faites jusqu'à ce jour sur la destination de ces édifices ne paraît satisfaisante. On les appelle généralement *tours pictes*. Quelques auteurs ont supposé qu'elles avaient été construites par les Danois. On trouve des constructions entièrement semblables en Scandinavie. Toutefois on prétend que les maisons des Pictes ou des Pights, que l'on rencontre dans diverses parties de l'Écosse, et qui ont une grande analogie avec les tours, existaient longtemps avant les premières invasions des hommes du Nord; on les fait remonter à plus de quatre siècles avant Jésus-Christ. La haute antiquité et l'étrange disposition intérieure des tours de l'Écosse septentrionale, ont fait naître la supposition qu'elles pouvaient avoir été, à l'origine, des monuments religieux.

LA MOUCHE TSETSÉ OU TZALZALIA,

INSECTE VENIMEUX DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Auprès du mont Alburne, et du bois de Siler,
On voit par escadrons un insecte voler:
Il est craint des troupeaux; au seul bruit de son aile,
Ils semblent agités d'une fureur nouvelle;
Tout s'enfuit aux forêts sans prendre de repos.
Le nom de cet insecte est chez les Grecs *œstros*,
Asilus parmi nous.

Georgiques. Vers traduits par LA FONTAINE.

Cet insecte de Virgile, le taon, si redouté des troupeaux, ne faisait pas du moins de mortelles blessures (1).

Isaïe et Agatharchide font mention d'un insecte plus pernicieux, l'effroi des hautes contrées arrosées par le Nil.

« Les monstres énormes des forêts, dit Bruce, les rhinocéros qui habitent les mêmes contrées que la tzalzalia, sont moins terribles qu'elle. La vue de cet insecte, que dis-je? son bourdonnement, répand plus de désordre et de terreur parmi les hommes et les animaux, que tous les monstres de ces contrées ne pourraient en causer, quand ils seraient deux fois plus nombreux. »

Malte-Brun parle de cette mouche dans son *Précis de la géographie* (tome IV, p. 529 de la première édition).

M. Combes a entendu parler de la tzalzalia dans le Sennâr.

M. d'Arnaud a rencontré dans l'île de Sennâr, entre les 15e et 11e degrés de latitude nord, une mouche qui doit être la même, et dont les piqûres réitérées tuent les animaux, ce qui oblige les pasteurs de troupeaux à abandonner la contrée pendant certains mois pour se réfugier aux bords du Nil. Piqué lui-même par une de ces mouches, M. d'Arnaud a souffert pendant plus de quatre mois de la plaie qui est résultée de cette blessure.

M. William Ouseley a envoyé en France des spécimens de cette mouche qu'il a rencontrée dans son voyage au lac Ngami et aux pays voisins. Il suffit, dit-il, de trois ou quatre de ces mouches pour tuer un gros bœuf. Tous les animaux domestiques, à l'exception de ceux qui tètent encore, et peut-être des chèvres, meurent de la piqûre de cet insecte.

« Les tsetsé, dit M. Livingston, sont un peu plus grandes que la mouche commune, mais plus petites que la mouche à miel. Elles sont d'une couleur terne, et la partie infé-

(1) Le genre taon (*Tabanus*); — famille de l'ordre des diptères nommée les tabaniens.

rieure de leur corps est traversée par des lignes jaunes. Sa blessure est sans danger pour l'homme. Nous connaissons plusieurs exemples dans lesquels tous les bestiaux, les chevaux et les chiens d'un voyageur ont été détruits entièrement par ces mouches venimeuses. Le capitaine V..., doutant que ce fussent les tsetsé auxquelles il fallait attribuer la mort des animaux, amena un cheval dans une localité où se trouvaient ces insectes : cinquante environ volèrent sur l'animal, et immédiatement il commença à maigrir ; il était mort le onzième jour. Nous avons perdu dans cette excursion environ trente bœufs par la piqûre des tsetsé. Les éléphants, les buffles, les zèbres, les pallahs (espèces d'antilopes), les porcs sauvages, les jackals, les water-bucks, les gnous, etc., abondent dans les endroits où les tsetsé se trouvent en grand nombre, et n'éprouvent aucun effet du poison des tsetsé. Bien plus, un chien nourri avec du lait périt à la suite de la piqûre, tandis que celui qui vit de chair, dans le même district, ne meurt pas. »

Tout prodigue est un ennemi de la société : tout homme économe est un bienfaiteur public. ADAM SMITH.

DÉCOUVERTE DE MONNAIES

ÉMISES CINQUANTE ANS AVANT JÉSUS-CHRIST PAR VERCINGÉTORIX, ROI DES ARVERNES ET IMPÉRATOR DES GAULES.

Dans le courant du mois d'août 1852, on a trouvé à Pionsat, département du Puy-de-Dôme, ancienne province d'Auvergne ou pays des Arvernes, un certain nombre de monnaies gauloises. Ces monnaies, frappées en électrum (or mêlé d'argent), sont en général des variantes curieuses de pièces arvernes déjà connues ; mais parmi ces pièces, toutes fort intéressantes, il s'en est rencontré quelques-unes portant en belles lettres latines le nom tout entier du plus célèbre des chefs gaulois qui résistèrent à César, de Vercingétorix, fils de Celtillus. Le cabinet des médailles a acquis vingt et une de ces pièces, vestiges si précieux des dernières heures de l'indépendance gauloise, et entre autres la belle monnaie que reproduit notre gravure. Avant la découverte de Pionsat, les numismatistes connaissaient déjà, dans les médaillers de deux amateurs éclairés de Clermont en Auvergne, MM. Bouillet et Mioche, deux monnaies qu'on ne pouvait attribuer qu'à Vercingétorix. Dès l'année 1837, M. de la Saussaye avait même publié l'une de ces pièces dans la *Revue numismatique*. Le savant membre de l'Institut avait démontré que la pièce de M. Bouillet, sur laquelle on ne lisait que la fin du mot INGETORIXS, avait été émise par le célèbre chef des Arvernes ; malgré la solidité de ses arguments, quelques personnes doutaient encore de cette assertion. La découverte de la pièce de M. Mioche vint plus tard corroborer ce qu'on appelait seulement une hypothèse ; cependant il restait quelques esprits rebelles, car la pièce de M. Mioche, qui porte le nom tout entier, n'a jamais été publiée. Aujourd'hui le doute n'est plus possible ; chacun peut voir dans le Cabinet national la monnaie à laquelle est consacré ce travail. On y lit en toutes lettres VERCINGETORIXS ; cette légende est placée au bas d'une tête jeune et imberbe. Au revers, on voit un type fréquent sur les monnaies gauloises, un cheval lancé au galop, et au-dessous un vase à deux anses.

Doit-on voir dans cette monnaie, qui a le poids des statères de Philippe II, roi de Macédoine, père d'Alexandre, l'effigie du héros gaulois, ou simplement un souvenir peu fidèle de l'Apollon qui décorait la face de ces statères? Ici l'incertitude commence. Dominés par une fidélité peut-être exagérée au système, généralement vrai, qui ne voit dans les monnaies gauloises que des imitations plus ou moins heureuses des monnaies grecques et romaines dont le commerce inondait la Gaule, la plupart des numismatistes ne veulent pas reconnaître l'effigie de Vercingétorix sur les monnaies qui nous occupent. Est-il cependant impossible que les Gaulois, dans l'enthousiasme que leur inspirèrent les premiers succès de Vercingétorix, aient voulu décerner les honneurs monétaires à ce chef suprême qui fut, selon les termes de César, nommé roi par les Arvernes, et à deux reprises impérator par la Gaule entière? La tête est jeune et régulière ; or Vercingétorix était jeune et beau, d'après tous les récits où il est question de lui ; César le désigne par ces mots : *Summæ potentiæ adolescens !* Si c'était Apollon, il serait couronné de laurier ; on ne voit pas de traces de couronne sur notre monnaie.

Le nom du chef est écrit, non pas à la place ordinaire des légendes, mais précisément au-dessous de la tête ; cette inscription semble placée là pour le désigner de la manière la plus formelle. On peut objecter que l'absence de la couronne n'a rien qui doive surprendre, et que sur la plupart des monnaies gauloises les attributs importants ont été mal reproduits ou même tout à fait négligés. L'objection aurait une grande valeur s'il s'agissait d'une pièce grossière et barbare comme la plupart des monnaies gauloises ; mais elle perd ici de son importance, car il est facile de voir que les monnaies de Vercingétorix sont dues à un artiste fort habile ; les statires au nom de Vercingétorix sont d'un travail comparativement fort remarquable. Il ne faut pas oublier que ces pièces ont été fabriquées à Clermont, l'antique Gergovie, ville qui fut célèbre par l'habileté de ses artistes, et spécialement par ses orfévres.

Nous le répétons donc, à moins que de nouvelles découvertes ne viennent nous démontrer notre erreur, nous croirons que les pièces de Vercingétorix portent l'effigie de cette illustre victime de César. Du reste, nous ne sommes pas seuls de cet avis. Dès l'année 1837, et alors qu'on ne connaissait qu'une monnaie très-imparfaite de Vercingétorix, M. de la Saussaye, dont les travaux sur la numismatique gauloise sont si estimés, n'était pas éloigné de penser comme nous, et s'il a exprimé alors cette opinion sous la forme dubitative, aujourd'hui que des monuments plus complets viennent lui donner une nouvelle force, peut-être serait-il moins réservé. Quoi qu'il en soit, ces monuments de l'antiquité gauloise sont au nombre de ceux qui doivent exciter le plus vif intérêt : nos aïeux n'écrivaient point ; aussi doit-on recueillir avec le plus grand soin ces témoignages métalliques de notre antique indépendance, qui sortent des entrailles du sol natal, après plus de dix-huit siècles, pour nous rappeler les vissicitudes de la patrie.

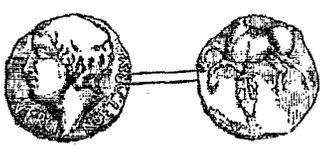
L'histoire de la conquête définitive des Gaules par les Romains ne nous a été transmise que par les Romains eux-mêmes ou par les Grecs, amis ou serviteurs de Rome. Nos pères n'avaient pas beaucoup de justice à attendre de ces écrivains : aussi leur histoire est-elle fort écourtée, et c'est pour ainsi dire uniquement par les *Commentaires* de César que nous pouvons apprécier le génie et les mâles vertus de Vercingétorix. C'est le cas de s'écrier, comme le lion de la fable :

Si mes confrères savaient peindre !

Toutefois, malgré cette disette de renseignements, et quoiqu'il n'ait eu pour historiens que les ennemis de sa nation, le nom de Vercingétorix brille de l'éclat le plus pur. Sa vie tout entière fut consacrée à l'indépendance de la patrie, et cette vie est couronnée par un acte sublime qui égale les dévouements fabuleux de l'histoire romaine.

Il faut relire la vie de Vercingétorix dans César et dans l'*Histoire des Gaulois* de M. Amédée Thierry. Ici nous nous contenterons d'en rappeler les principaux faits. Vercingétorix, issu d'une famille illustre de la cité des Arvernes, peuple de l'Auvergne, était fils d'un certain Celtillus, qui avait été chef de toute la Gaule et qui, soupçonné d'aspirer à la tyrannie, avait péri sous les coups des siens. Vercingétorix hérita des richesses de son père et de son patronage sur de nombreux clients : sa générosité, son éloquence, la noblesse de ses traits, sa taille élevée et élégante, sa bravoure, lui concilièrent de bonne heure l'affection et le respect de ses compatriotes. Animé d'un ardent amour de son pays, Vercingétorix employa son influence à faire des ennemis au nom romain : aussi, l'an 52 avant Jésus-Christ, lorsque la nouvelle du soulèvement des Carnutes (peuples de Chartres et de l'Orléanais), qui avaient repris Genabum (Orléans), parvint jusque dans les montagnes de l'Auvergne, portée, selon la coutume, par les cris des peuples de bourgade en bourgade, le jeune Arverne résolut de prendre part à cette guerre sacrée. Il eut à lutter contre une opposition puissante, et Gobanitio, son oncle, chef du parti de la paix, réussit d'abord à le chasser de Gergovie (Clermont). Mais les patriotes reprirent bientôt le dessus, et Vercingétorix fut reconnu roi des Arvernes. A peine investi de l'autorité dans son pays, Vercingétorix noua des relations politiques avec les autres peuples de la Gaule, qui lui déférèrent le commandement suprême des forces de la confédération. Le jeune impérator, car telle est la traduction latine, donnée par César, du titre conféré par les Gaulois à Vercingétorix, s'occupa d'abord de former son armée à la discipline, et il y parvint en déployant la plus grande sévérité. La guerre ne tarda pas à commencer : César revint promptement de l'Italie; Vercingétorix lutta contre le plus grand capitaine de Rome et se montra digne d'un tel adversaire, non-seulement par sa valeur, mais encore par la portée et la hardiesse de ses conceptions politiques et militaires. Il comprit bien vite qu'il ne pourrait pas résister aux vieilles légions de César s'il s'obstinait à combattre en bataille rangée. Son plan, qu'il réussit à faire adopter à l'assemblée des chefs, consistait à brûler les villes, à ravager le pays, pour enfermer les Romains dans un désert. Cette conception, analogue à celle qui sauva les Russes en 1812, devait sauver la Gaule : les Romains, affamés, sans place de retraite, n'auraient pu résister aux attaques incessantes de la cavalerie gauloise ; par malheur elle ne fut exécutée qu'en partie. On brûla plus de vingt villes dans une seule journée; mais les larmes des habitants d'Avaricum (Bourges) prévalurent contre la résolution de Vercingétorix, qui, cédant à la compassion et aux prières des autres généraux, consentit à laisser debout les murailles d'Avaricum que les Bituriges (les peuples du Berry) promettaient de défendre jusqu'à la mort. Ce qu'avait craint Vercingétorix se réalisa : les Romains s'emparèrent d'Avaricum et des provisions qu'on y avait accumulées; mais ils échouèrent devant Gergovie, défendue par Vercingétorix, qui eut la gloire de forcer César à lever le siége. Après ce succès, Vercingétorix se crut assez fort pour livrer bataille à César ; on ne sait pas positivement en quel lieu; mais d'après les *Commentaires* ce dut être entre Tonnerre et Châtillon-sur-Seine. Malgré des prodiges de valeur, les Gaulois furent battus, et Vercingétorix, qui avait été nommé pour la deuxième fois impérator de la Gaule, fit la faute de s'enfermer dans Alesia (Alise-Sainte-Reine, Côte-d'Or). César vint l'y assiéger; une nouvelle armée de Gaulois accourut pour délivrer son généralissime ; mais elle dut céder encore une fois à la supériorité de la tactique et des machines des Romains. Vercingétorix, comprenant l'inutilité d'une plus longue résistance et ne consultant que son grand cœur, prit la résolution de mourir seul pour le salut des siens. Le lendemain de la défaite de l'armée gauloise, il assembla le conseil et déclara qu'il n'avait pas entrepris cette guerre pour ses intérêts particuliers, mais pour la cause de la liberté commune, et que, puisqu'il fallait se soumettre à la mauvaise fortune, il s'offrait à eux pour le salut de la nation, soit qu'on cherchât à se concilier les Romains en le mettant à mort, soit qu'on préférât qu'il se livrât vivant. Le conseil fit connaître à César les nobles dispositions de Vercingétorix. Le proconsul répondit qu'on lui envoyât les armes et les chefs; puis, faisant dresser son tribunal devant le camp, il y attendit les vaincus. Vercingétorix revêtit sa plus riche armure, monta son cheval de bataille et parut tout à coup aux yeux des Romains, dont quelques-uns furent surpris et même effrayés. Ce barbare avait encore toutes les grâces de la jeunesse, et, revêtu de son armure, son aspect était à la fois séduisant et formidable. On fut touché de son sort et de son dévouement. César resta impassible et le fit charger de fers.

Plutarque dit qu'il fit à cheval le tour du tribunal avant de déposer ses armes aux pieds de César, soit qu'il eût dépassé le but dans la rapidité de sa course, soit que ce fût un des rites du cérémonial de la nation. Il paraît qu'il accomplit cet acte avec une noble simplicité et sans prononcer une parole. Florus est le seul auteur qui lui prête cette phrase prétentieuse : « Homme le plus vaillant des hommes, tu as vaincu un homme vaillant! » César ne sut pas apprécier comme elle méritait de l'être l'action généreuse du chef arverne. Vercingétorix languit six années dans les fers, et, l'an 46 avant Jésus-Christ, au milieu des joies du triomphe de César, la hache du bourreau trancha la tête du plus noble des défenseurs de la Gaule. Cette mort ne fut pas remarquée à Rome; mais nous, Français, fils de ces braves et malheureux Gaulois pour le salut desquels Vercingétorix se dévoua, nous lui devons une place d'honneur parmi les héros de la patrie. Le nom d'Arminius est populaire en Allemagne, celui de Vercingétorix devrait être encore plus familier à nos populations. Arminius défit quelques légions romaines, Vercingétorix donna sa vie pour le salut de ses concitoyens! Aussi est-ce avec une joie véritable que nous faisons connaître ce curieux statère d'or qui a circulé parmi les assiégés d'Alise; c'est avec une curiosité mêlée de respect que nous examinons ce petit morceau de métal qui a traversé tant de siècles pour nous faire connaître les traits de ce héros national. Si c'est une illusion, nous l'avouons, elle nous



Vercingetorix. — Monnaie gauloise découverte en 1852 dans le département du Puy-de-Dôme.

est chère, et il nous serait pénible de ne voir sur cette monnaie que la reproduction banale de je ne sais quel dieu du paganisme. Pourquoi l'Auvergne n'élèverait-elle point un jour, sur l'emplacement de l'ancienne Gergovie, une statue colossale au noble vaincu d'Alise? Si jamais ce vœu se réalise, il faudrait représenter Vercingétorix à cheval, revêtu de ses armes, et avec les traits nobles, réguliers et calmes que l'on admire sur ce statère découvert à Pionsat.

LE PALAIS DORIA

A GÊNES.



Jardins du palais Doria, à Gênes. — Dessin de Champin.

Demandez à un poëte de vous décrire une ville splendide sur un rivage : son inspiration, si riche qu elle soit, ne créera rien d'aussi admirable et de plus surprenant que le spectacle de Gênes. C'est l'idéal d'une grande cité maritime : l'imagination se sent vaincue à l'aspect de cette multitude de maisons, de temples, de palais, de terrasses, pressés en amphithéâtre, et se mirant dans les belles eaux de la mer qui balance à leurs pieds son écume argentée. Après avoir joui de cette sublime décoration dans son ensemble, si l'on cherche à distinguer les détails, le palais Doria, ses jardins, son Neptune colossal, s'offrent parmi les plus remarquables. On les voit à sa droite, près de la porte San-Tommaso, en approchant de la ville, et ils font aussitôt remonter la pensée vers les plus grands souvenirs de ce glorieux seizième siècle, l'âge héroïque de notre histoire moderne. Combien de hautes actions, de nobles luttes, d'illustres caractères, ne rappelle point tout à coup ce nom de Doria ! Le cœur tressaille à l'idée que sur la blanche terrasse de ces jardins a erré la majestueuse figure d'André Doria, le Père de la patrie, le rival de Gonzalve de Cordoue, l'amiral de François Ier, le vainqueur de Charles-Quint et de Barberousse. N'est-ce point, aujourd'hui, comme si l'on nous parlait de Thésée ? C'est Doria lui-même que la reconnaissance a voulu représenter sous les traits de ce Neptune géant en marbre de Carrare. De loin l'effet est merveilleux : de trop près, on perd de son illusion et l'on donne malgré soi un soupir aux ravages du temps. « La statue est défigurée ; les portiques tombent en ruines ; les fontaines sont taries ; le lichen cache de sa verdure grisâtre les trophées sculptés, et la mer couvre les orgueilleux domaines de celui qui a triomphé sur les flots (1). » Le palais cependant produit encore une impression de grandeur. Le dessin en avait été donné par le frère Montorsoli, architecte romain. Les portes, les statues, les arabesques, sont l'œuvre de Pierino del Vaga, élève de Raphaël : on voit à l'extérieur et à l'intérieur quelques-unes de ses peintures, entre autres des Jeux d'enfants, et par contraste, sur un plafond, la Guerre des géants, digne sujet dans le palais d'un tel homme. Au siècle dernier, les jardins Doria étaient la promenade favorite des habitants de Gênes ; voici comment les décrivait, en 1788, un écrivain génois : « On y jouit d'un éternel printemps ; les fruits de l'oranger, ses fleurs et celles de toute son odoriférante famille, charment les sens. Des bassins de fontaines jaillissantes entretiennent la fraîcheur dans de belles allées bien

(1) Extrait de Lady Morgan.

sablées et sous les ombrages, où naissent des rêveries aussi heureuses que celles que Vaucluse, en Languedoc, inspirait à l'immortel Pétrarque. La vue de la mer, du port, des vaisseaux qui entrent ou sortent, des petits bateaux à voile et à rames qui passent pour aller à la Lanterne ou en revenir, ou pour aller aux bains publics situés au milieu du port; tant de scènes variées font de ce beau jardin une des plus délicieuses promenades de l'univers. Si quelques nuages menaçants viennent à voiler le ciel, on se met à couvert sous une galerie à colonnade qui a 250 pieds de longueur et d'où l'on continue à voir la mer. Près du palais est une maison de plaisance qui en dépend et dont les jardins montent jusqu'au sommet de la montagne : on y remarque une figure colossale de Jupiter en marbre, et l'épitaphe d'un chien nommé Rodan ou Roland, que Charles-Quint avait donné, dit-on, à André Doria (1). »

Charles-Quint, François II et Napoléon ont habité le palais Doria.

NOM DE L'AURORE BORÉALE CHEZ LES AMÉRICAINS DE L'EXTRÊME NORD.

« Les Indiens de l'océan du Nord nomment l'aurore boréale *le Daim*. L'expérience leur a fait connaître l'effet électrique produit par le frottement de certaines peaux, et ils croient que leurs amis se réjouissent dans les nuages quand l'aurore boréale est brillante. » (Hearne, *Voyage à la baie d'Hudson*, t. II.) L'idée poétique du sauvage américain, qui associe les plus douces joies aux splendeurs d'un météore imposant, se reproduit un peu plus loin, d'une façon touchante, à propos d'un phénomène atmosphérique plus commun que l'aurore boréale. Les habitants de la grande île d'Ounalachka se croient l'objet de la pitié de leurs ancêtres lorsque la pluie tombe des nuées; ils associent une idée de fertilité à cette pitié presque divine.

LE PAPE SYLVESTRE II

(GERBERT).

Fin. — Voy. p. 127.

On attribue aussi à Gerbert l'invention du rouage de la sonnerie, mais ce n'est pas un fait certain. Ce qui est positif, c'est que ce rouage était déjà connu au onzième siècle, c'est-à-dire peu de temps après la mort du pape Sylvestre II; on s'en servait particulièrement dans les monastères. En effet, il est fait mention des horloges sonnantes dans les *Usages des ordres de Cîteaux*, compilés vers l'année 1112, livre où il est prescrit au sacristain « de remonter l'horloge, de manière qu'elle sonne et éveille avant les matines. » Dans le même ouvrage, il est ordonné aux moines « de continuer la lecture jusqu'à ce que l'horloge sonne, etc. » (Voy. dom Calmet, *Commentaire littéral sur la règle de saint Benoît.*)

Dithmarus cite aussi une horloge que Gerbert avait construite à Magdebourg, laquelle, par la complication de ses rouages, fit pendant longtemps l'admiration des princes et de tous les savants qui purent l'examiner.

La haute réputation que Gerbert s'était acquise à Reims engagea la reine Adélaïde, épouse de Hugues Capet, à lui confier l'éducation de son fils Robert, qui, après la mort de son père, monta sur le trône de France. L'éducation de ce jeune prince étant terminée, en 981, Gerbert quitta Paris et retourna auprès d'Othon II, qui avait grand besoin de ses conseils pour lutter avec avantage contre ses ennemis.

Lorsque le calme fut rétabli en Italie et en Allemagne, Othon, voulant récompenser dignement Gerbert pour les services qu'il lui avait rendus, lui fit accepter l'abbaye de Bobio, située dans les Apennins. Le nouvel abbé n'eut pas lieu de se féliciter du présent de l'empereur. L'abbaye avait été dévastée par son prédécesseur, et il n'en restait plus que les murailles; les terres étaient demeurées sans culture et les vassaux ne payaient plus leurs redevances; d'ailleurs ils suspectaient Gerbert, qui n'était pour eux qu'un intrus indûment favorisé par l'empereur, et ils lui firent éprouver, malgré la sévérité dont il s'était armé contre eux, des désagréments sans nombre et des privations de toute espèce. Bref, la place n'était pas tenable, et Gerbert écrivait à ce sujet à Othon : « Les greniers et la cave n'ont rien, la bourse est vide. Hélas! malheureux! que suis-je venu chercher ici? J'aimerais mieux, si cela se pouvait, avec la permission de Monseigneur, être à la gêne tout seul parmi les Gaulois, que de me voir dans cette Italie mendiant parmi tous les besoigneux. » (*Lettres à Othon II;* traduction de M. L. Barse.)

Pendant son séjour à Bobio, et malgré les chagrins qu'il y éprouvait, il ne s'en livrait pas moins à ses études favorites, et ce fut dans cette abbaye qu'il exécuta un orgue qu'il destinait aux révérends pères d'Aurillac, avec lesquels il n'avait pas cessé d'entretenir une correspondance active.

Gerbert quitte enfin l'Italie et retourne à Reims, où il va reprendre ses fonctions d'écolâtre et de secrétaire d'Adalbéron. Sa réputation y grandit encore : on accourut de tous les points de la Gaule pour assister à ses leçons.

Quoique Gerbert ne fût officiellement que le secrétaire d'Adalbéron, il était en réalité son premier ministre, et les affaires d'État ne se réglaient jamais sans son assentiment. Ce fut lui qui, après la mort de Louis V, fils de Lothaire, agit le plus habilement et le plus efficacement en faveur de Hugues Capet, et celui-ci ne s'empara du sceptre des Carlovingiens que parce que Gerbert et Adalbéron s'étaient mis à la tête de son parti.

Hugues Capet fut ingrat envers Gerbert en ne le nommant pas à l'archevêché de Reims, après la mort d'Adalbéron qui l'avait désigné pour son successeur. Ce fut Arnould, fils naturel de Lothaire, qui obtint ce riche archevêché; mais il ne le garda pas longtemps, car, ayant trahi Hugues Capet, qu'il regardait comme un usurpateur, il fut arrêté, jeté en prison, traduit devant un synode à Saint-Basle, condamné et déposé. Le même synode élut Gerbert à sa place. Malheureusement, Rome cassa le jugement rendu contre Arnould, désapprouva l'élection de Gerbert, et frappa de *suspense* les évêques qui avaient siégé au synode de Saint-Basle. Gerbert, dont l'âme était ardente et qui ne croyait pas avoir mérité un tel affront, refusa d'obéir au pape, et une polémique regrettable s'engagea entre l'archevêque rebelle et les conseillers du Vatican. « On peut, disait-il, me chasser de Reims, mais me contraindre à me reconnaître pour un intrus, jamais! » (Voy. J. Sabbatier).

Quelques évêques refusèrent d'embrasser la cause de Gerbert et de désobéir au souverain pontife. Alors il se passa une chose grave au point de vue de la chrétienté; et Gerbert, six cents ans avant Luther et Calvin, fut sur le point de méconnaître la puissance de Rome et de prêcher ouvertement la révolte contre l'infaillibilité papale. Il écrivit à l'archevêque de Sens des lettres brûlantes d'énergie, et dans lesquelles il soutint que les évêques du synode de Saint-

(1) Voici le texte italien de cette inscription funéraire : « Qui giace il » gran Roidano, cane del principe Gio. Andrea d'Oria, il quale, per la » sua molta fede e benevolenza, fu meritevole di questa memoria, e » perchè servo in vita si grandamente d'ambi dua le leggi, fu anco giu» dicato in morte doversi collocare il suo cenere appresso del sommo » Giove come veramente degno della real custodio. — Visse XI anni e » X mesi, morse in settembre del 1605, al giovedi, 3 horas de la » notte. » On voit qu'il n'est aucunement question, dans cette épitaphe, du don de Charles-Quint.

Basle avaient raison contre le saint-siége et qu'ils ne devaient pas fléchir devant lui. « Si quelqu'un de vous, dit-il, annonce quelque chose au delà de ce que vous avez retenu, fût-il un ange des cieux, qu'il soit anathème! » Il dit encore : « Parce que le pape Marcelin a brûlé l'encens devant Jupiter, est-ce à dire que tous les évêques doivent brûler l'encens? Je déclare hautement que si, averti plusieurs fois, il n'a pas écouté l'Église... eh bien, l'évêque romain, d'après le précepte de Dieu, doit être tenu pour un païen et un publicain!... Un prêtre, à moins qu'il ait avoué ou qu'il ait été convaincu, ne saurait être privé de son office... Donc, ne permettons pas à nos adversaires de soumettre au pouvoir *d'un seul* le sacerdoce qui, partout, est un comme l'Église catholique est une, etc. »

Après avoir ému si vivement le monde chrétien, Gerbert quitta Reims et vint se réfugier à la cour d'Othon III, qui, comme Robert Ier, avait été son élève. Bientôt après, le pape Jean XIV étant mort, Grégoire V, qui lui succéda, donna à Gerbert l'archevêché de Ravenne et lui rendit l'abbaye de Bobio dont les vassaux, revenus à de meilleurs sentiments, se soumirent à son autorité.

Grégoire V ne resta pas longtemps sur le siége de saint Pierre, et, à sa mort, l'hérésie releva la tête, l'Europe fut profondément ébranlée, et il ne fallut rien moins que toute l'énergie de l'empereur Othon pour lutter efficacement contre la révolte et l'insubordination qui éclatèrent à la fois sur tous les points de l'Italie et de l'Allemagne. C'était un moment critique, et plus que jamais Rome avait besoin d'un pape assez fort pour soutenir dignement la tiare pontificale et raffermir la couronne chancelante de l'empereur Othon. Celui-ci, s'étant créé de puissants amis parmi les princes de l'Église, présenta et soutint la candidature de Gerbert, et, le 2 avril 999, le berger d'Aurillac parvenait à la papauté devant laquelle, au moyen âge, les plus grands rois s'inclinaient avec respect et crainte.

Gerbert fut le premier pape qui prêcha la croisade en faveur et pour la délivrance du saint sépulcre. Son appel ne fut pas entendu; mais on voit que, dans son esprit, ce grand homme embrassait déjà toute la grande œuvre qu'un demi-siècle plus tard un de ses successeurs, Grégoire VII, entreprit de nouveau, et qu'Urbain II acheva au commencement du treizième siècle.

Gerbert mourut le 12 mai 1003, dans la cinquième année de son pontificat. Il fut enseveli sous le portique de Saint-Jean de Latran. Avant de descendre dans la tombe, le pape Sylvestre II avait pardonné aux ennemis de Gerbert, et même à Arnould qu'il avait replacé sur le siége de saint Remi.

Le pape Serge IV, le troisième de ses successeurs, fit graver l'épitaphe suivante sur la pierre tumulaire qui recouvrait Gerbert :

« Ci gît Sylvestre. Quand retentira la trompette annonçant le jugement de Dieu, cette tombe rendra la dépouille mortelle de celui qui, à l'illustration de la science, joignit le titre glorieux de pontife romain.

» Comme le prince des apôtres auquel il succéda sur le siége sacré, il reçut trois fois la mission de paître les peuples. Quand il eut rempli pendant un lustre ces sublimes fonctions, il se trouva au bout de sa carrière et mourut.

» Le monde, d'où s'envola la concorde, resta stupéfait; l'Église vit chanceler la victoire et ne connut plus de repos.

» L'évêque Serge, son successeur, par un tendre sentiment de piété, a orné le cercueil d'un ami.

» Vous qui jetez les yeux sur cette pierre funèbre, qui que vous soyez, répétez : Seigneur tout-puissant, ayez pitié de lui. »

César Raspéoni, chanoine de Latran, qui vivait vers le milieu du dix-septième siècle, raconte qu'en 1648, on trouva dans un cercueil de marbre le corps de Gerbert bien conservé, revêtu des habits pontificaux, la mitre en tête et les bras croisés, mais qu'au contact de l'air il tomba en poussière, et qu'il n'en resta qu'une croix d'argent et l'anneau épiscopal.

Les habitants du Cantal ont fait élever un monument à la mémoire de Gerbert. Ce monument, dont l'exécution est due à M. David (d'Angers), a été érigé sur une des places publiques de la ville d'Aurillac, le 16 septembre 1851.

Sur un des bas-reliefs, M. David (d'Angers) a montré le pape Sylvestre II dans son laboratoire, s'occupant de mécanique et particulièrement d'horlogerie, et cherchant à faire mouvoir par la force de la vapeur les divers instruments harmoniques ou de précision mathématique qu'il avait construits.

UN CAMP D'ARABES NOMADES

DANS LA MARMORIQUE

(Afrique septentrionale).

Les collines de l'Akabah-el-Soughaïer (1) s'avancent dans la mer, où elles forment le cap Kanaïs. Nous les traversâmes le 14 à midi, et nous allâmes camper, le soir, auprès du torrent formé par les eaux de la pluie. Les deux rives étaient couvertes de camps d'Arabes; la couleur foncée de leurs tentes contrastait avec le vert pâle d'une végétation naissante. La nature commençait à sortir de l'état de langueur auquel elle est réduite dans ces cantons pendant neuf mois de l'année. Les pluies pénétraient dans les crevasses de la terre endurcie par les rayons brûlants du soleil d'Afrique; l'arrivée de ces pluies bienfaisantes était célébrée avec des transports de joie par ces Arabes errants dans une contrée où ne coule aucune rivière, où ne jaillit aucun ruisseau. Ici l'on préparait les instruments aratoires; plus loin, on mesurait le grain qu'on allait ensemencer, et ces apprêts se faisaient avec une vivacité et une joie extraordinaires chez des hommes naturellement graves et silencieux. La satisfaction, même chez les peuples les plus sauvages, dispose à la bienveillance : aussi fûmes-nous accueillis favorablement par ces pasteurs. Mon titre de chrétien ne produisit aucun mauvais effet; je leur dis que nous nous rendions à Derne pour des affaires de commerce, et ils parurent le croire. Le cheïk du camp voulut même célébrer notre arrivée par un repas splendide; selon l'usage antique et toujours pratiqué par ces nomades, il fit immoler un mouton pour être servi en entier aux convives. Ibrahim, c'était le nom du cheïk, me témoigna des égards et une franchise auxquels les Arabes ne m'avaient pas encore habitué. J'eus de nouveau l'occasion de remarquer que les idées de ces hommes gagnent souvent en justesse ce que l'éducation et la manière de vivre leur font perdre en étendue. Tandis que les femmes plus âgées faisaient les préparatifs du repas hospitalier, et qu'elles étendaient les tapis dans la tente, les jeunes filles, après avoir relevé les plis ondoyants de leur draperie, se dispersèrent dans les environs pour recueillir des herbes sèches et des broussailles, seul combustible dans un pays dépourvu d'arbres. Je suivais les mouvements rapides de leur taille svelte, la gaucherie pleine de grâce de leur démarche ou plutôt de leur course; j'écoutais avec plaisir leurs chants, dont les fortes intonations contrastaient avec des voix virginales. Selon l'usage, une d'entre elles récitait toute la chanson; ses compagnes ne répétaient que le refrain; et tandis que celle-ci racontait, sur un air simple et peu varié, l'amour infortuné d'un jeune guerrier pour «Fatmeh, la plus belle des fleurs du désert,» mais appartenant à une tribu ennemie; tandis qu'elle re-

(1) Grande descente, le *Catabathruus magnus* de Ptolémée.

présentait l'amant, solitaire dans sa tente, devenu insensible à la vengeance, infidèle à la loi du sang, et laissant sa jument errer sans soins dans la vallée, les autres interrompaient de temps en temps ce récit en répétant toutes ensemble : Ia Alem! la Alem! (ô Amour!) Les chants avaient cessé, et la nuit avait succédé au riant tableau qui s'était offert à mes yeux; la simplicité, je dirai même le bonheur de la vie arabe, ne m'avaient jamais tant frappé... La voix d'Ibrahim vint enfin me distraire de mes réflexions, et le sismillah nous invita à commencer le repas. Tous les notables du camp assistaient à ce festin; et pendant qu'à la lueur des feux le cheïk en faisait gravement les honneurs, les jeunes filles, drapées comme des cariatides, nous offraient le grand vase de lait dans lequel nous buvions à la ronde... Le 15, je quittai avec regret ces bons pasteurs qui nous avaient reçus avec tant de cordialité (1).

LES AVENTURES DE MAITRE BLOCK.

D'après Musæus.

Suite. — Voy. p. 100.

V. UN FIANCÉ. — LE RETOUR. (Suite.)

Bref, Fridolin fit sa demande, l'or fut compté, la mère donna son consentement, et tout fut dit. Il restait bien quelque sujet de s'étonner. Lucine elle-même semblait un peu inquiète; mais quelques mots murmurés doucement à



Un envoi mystérieux. — Dessin de Gagniet, d'après Richter

son oreille par l'heureux Fridolin eurent bientôt effacé de son front ce léger nuage. La mère, qui connaissait la scrupuleuse honnêteté de sa fille, ne chercha pas à pénétrer le secret. Cette fortune ne pouvait pas avoir une origine suspecte puisque Lucine consentait à la partager.

Les jours suivants il y eut bien du remue-ménage dans la maison. La nouvelle du mariage de Lucine courut dans la cité comme un feu de file. Dans toutes les rues où venait à passer l'élégant fiancé, on entendait ouvrir les croisées et les portes. — Je l'ai vu, je l'ai vu! disait-on avec un air de triomphe, quand on arrivait aux réunions. — Il est trop grand, disaient les unes. — Il est trop blond, disaient les autres. — Il a l'air fanfaron, évaporé, fier de ses beaux vêtements, de sa richesse, prétendaient les autres. Quelques-unes cependant le défendaient et trouvaient Lucine bien heureuse. Mais d'où lui venait cette fortune extraordinaire? On se perdait en conjectures. Ce furent bien d'autres propos encore lorsqu'un jour on vit un voiturier de Nuremberg s'arrêter à quelques pas de la maison Block, au bas de la

(1) Pacho, *Voyage dans la Marmorique et la Cyrenaïque.*

descente, avec un fourgon chargé, d'où l'on déballa un grand nombre de malles et de caisses de toutes sortes. La mère de Lucine s'empressa de s'escrimer du maillet et du ciseau pour faire voler les clous ou pour éventrer les coffres. A la grande stupéfaction du voisinage, on en vit sortir des meubles neufs, des couchettes sculptées, un petit berceau à faire envie, de riches tentures, tout un assortiment des choses qui sont à l'usage d'une famille riche. Les spectateurs de cette nouveauté demeurèrent comme pétrifiés : on oublia de puiser l'eau à la fontaine, et les ouvriers n'entendirent pas sonner l'heure du travail.

Le jour des noces fut enfin fixé, et la mère de Lucine invita généreusement toute une moitié de la ville. Comme la maison de Block n'était pas assez vaste pour contenir tous les conviés, on fit le festin à l'auberge du Mouton-d'Or.

Lucine était heureuse; il lui échappait cependant de temps à autre un soupir : « Ah! s'écriait-elle en ceignant à son front sa couronne de fiancée, si mon père me conduisait à l'autel, rien ne manquerait à mon bonheur! Mais il souffre peut-être de la faim, de la soif, tandis que nous sommes ici dans la joie et l'abondance. » A cette pensée son cœur se serra et elle se prit à pleurer. Elle ne fut pas peu étonnée d'entendre sa mère lui répondre : « Moi aussi, je voudrais bien qu'il revînt; depuis qu'il est parti, il me semble qu'il me manque quelque chose. » C'était bien la vérité : il lui manquait certainement une occasion de quereller et de tempêter. Sa colère était renfermée en elle-même comme les vents impatients dans l'antre d'Éole. Était-elle donc destinée à voir ses cris et ses fureurs condamnés à une prison éternelle?

Mais, ô surprise! la veille même du mariage, un gros petit homme, roulant une brouette, parut devant Rottembourg; il paya à la porte les droits d'entrée pour un baril de clous dont il montra bravement une poignée d'échantillons au percepteur. Puis il se remit à pousser sa charge jusque devant la maison de la fiancée. Il frappa : Lucine ouvrit la croisée et reconnut son père. Elle s'élança aussitôt à sa rencontre et l'embrassa. La mère Block eut elle-même un bon mouvement; elle tendit sa main à Block en lui disant : « Allons, j'espère, vieil ivrogne, que tu te comporteras mieux à l'avenir. » Fridolin le complimenta à son tour. Le père Block paraissait considérer attentivement le jeune étranger et se sentir peu d'inclination pour lui. Toutefois, quand sa fille lui eut raconté ce qui s'était passé, il changea de sentiment et donna des témoignages d'amitié et de confiance à son futur gendre, en sorte qu'ils ne tardèrent pas à être aussi bien ensemble que s'ils se fussent connus depuis longtemps. Après que la mère Block eut servi une petite collation à son mari, elle le pressa de



La Bienvenue. — Dessin de Gagniet, d'après Richter

raconter ses aventures. « Béni soit Rottembourg, ma ville natale, dit-il, quoiqu'elle ne m'ait guère enrichi. J'ai parcouru bien des contrées et fait un grand nombre de métiers, et j'y ai gagné ce baril de clous que je veux donner en dot à nos jeunes futurs époux! » A ces mots, tous les vents sortirent de l'antre d'Éole, et la mère Block donna un libre essor à la tourmente de malédictions qu'avait amassée en elle un trop long silence. Ses poings voulaient se mettre de la partie; mais Fridolin fit de son corps un rempart au pauvre homme, et il apaisa quelque peu la mégère, en lui promettant de nourrir et d'entretenir son beau-père.

Le lendemain, le mariage fut célébré. Le pieux désir de Lucine d'être conduite à l'autel par son père fut réalisé. Maître Block était vêtu de velours neuf : on eût dit un magistrat. Les jeunes mariés entrèrent ensuite en ménage Fridolin avait obtenu le droit de bourgeoisie : il acheta une maison neuve sur le maché, un joli jardin hors la ville, une vigne, des champs, des prairies. On croyait dans toute la ville que maître Pierre vivait aux dépens de son gendre : personne n'avait deviné que la corne d'abondance d'où sor-

tait toute cette prospérité n'était autre que le petit baril de clous. *La fin à une autre livraison.*

UN PROCÈS CRIMINEL

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE (1).

En l'année 1620, la reine-mère Marie de Médicis donna au chœur de l'église cathédrale de Notre-Dame de Chartres « une lampe d'or fin cizelé pesant 23 marcs, avec un dôme » enrichi de peintures et de dorures, pour honorer les relic- » ques qui y sont d'une des chemises et du laict de la Vierge » mère de nostre Sauveur. » Cette lampe, où brûlait jour et nuit un luminaire de cire blanche, pour l'entretien duquel la reine avait constitué, le 15 novembre 1621, une rente de 360 livres, n'était pas un des moindres ornements de la riche cathédrale et faisait l'admiration de tous ceux qui visitaient le saint temple. Malheureusement elle devait aussi exciter la cupidité des voleurs; et le 25 juillet 1690, sur les quatre heures du matin, les officiers qui couchaient dans l'église s'aperçurent à leur réveil que la lampe avait disparu. Les cierges étaient éteints, et par ce qui en avait été brûlé, on pouvait juger que le vol avait eu lieu entre onze heures et minuit; une échelle placée contre le chœur indiquait assez comment le crime avait été commis. On courut aux portes, on les trouva toutes fermées, à l'exception de la porte royale qui était encore entr'ouverte; on avait forcé une des mailles de la chaîne de fer qui tient la barre de ladite porte, et l'on s'était enfui par là. Grande fut la rumeur; aussitôt, à la requête du procureur fiscal, l'instruction criminelle fut commencée par le maire de Loens, juge naturel du chapitre de l'église de Chartres (2). Les sept officiers qui couchaient dans l'église furent arrêtés et interrogés; ils convinrent n'avoir point fait de recherches le soir avant de se coucher et n'avoir point fermé la porte du chœur, du côté de la sacristie; ce qui donna lieu de décréter contre eux. Sur les onze heures du matin, on vint rapporter au greffe de la mairie de Loens un écusson en or, aux armes de Marie de Médicis, qu'un enfant avait trouvé le matin sur le bord de la fontaine Saint-André, et qu'on reconnut pour celui qui décorait la lampe volée. Le procureur fiscal se rendit à la fontaine et fit faire des recherches dans le ruisseau qui l'avoisine; on y découvrit un petit étau où il y avait une lime carrée, une autre lime plate, et des tenailles qu'on fit déposer au greffe.

Cependant le bruit du vol s'était répandu dans la ville, et aussitôt la voix publique en accusa Robert-François Duhan, contrôleur principal des guerres, âgé d'environ vingt-huit ans, homme de mauvaises mœurs, mais d'une des bonnes familles de la ville de Chartres; un de ses parents du même nom que lui était dans le chapitre. La veille au soir, sa femme et sa servante avaient dit à plusieurs personnes que Duhan était sorti depuis longtemps et qu'elles l'attendaient; et sur le minuit les voisins l'entendirent rentrer et parler à sa femme. Plusieurs habitants demandèrent à voir les instruments déposés au greffe comme pièces de conviction, mais on leur refusa cette permission. On supposa que les chanoines, voyant les soupçons portés sur Duhan, cherchaient, par égard pour un homme dont plusieurs d'entre eux étaient parents, à détourner l'opinion publique et à sauver le coupable. On eût voulu assoupir l'affaire; et l'un des principaux du chapitre se rendit avec la mère de Duhan chez celui-ci, le suppliant de rendre la lampe, et qu'il n'en serait jamais parlé; que si elle était rompue, qu'il avouât son crime et que l'on se chargerait d'en faire refaire une semblable. Duhan soutint son innocence; mais pendant ce temps l'instruction marchait, quoique lentement, et une nouvelle charge survint contre lui. On avait trouvé sous un banc une corde que le voleur avait sans doute apportée pour s'en servir au cas où il n'aurait pu avoir d'échelle; on se présenta chez plusieurs cordiers de Chartres pour leur faire reconnaître cette corde; et la veuve Loreau déclara, le 2 août, que c'était elle qui l'avait vendue à un homme vêtu de brun, ayant perruque et le visage picoté de vérole, ce qui convenait parfaitement à Duhan. Tout se réunissait donc pour accabler celui-ci; mais on tentait d'autant plus tous les moyens pour le sauver. Antoine Rigoullet, le chefcier, vint à mourir, et le maire de Loens, déclarant qu'on ne pouvait découvrir les coupables, voulut faire saisir les biens de Rigoullet et le rendre responsable de la perte de l'église. Les officiers se récrièrent contre une pareille décision, et en appelèrent au parlement pour déni de justice.

L'affaire se compliquait. Il fallait trouver un coupable : alors le curé de Saturnin, de la ville de Chartres, ami particulier de la famille de Duhan, inspira à la veuve Loreau de revenir sur sa déposition du 2 août, et le 5 octobre, cette femme, fort âgée et infirme (1), vint déclarer qu'après avoir rappelé ses sens, elle se souvenait avoir vendu ladite corde à Jacques Aubry, dit *la Chapelle*, maître des œuvres de la charpenterie de la ville de Chartres et soldat aux gardes françaises en la compagnie du sieur de Cheviray; qu'elle était maintenant certaine que c'était bien à lui, parce qu'elle se rappelait parfaitement sa figure, l'ayant élevé dans sa jeunesse pendant qu'elle servait chez son père, hôtelier à Chartres. Aussitôt le chapitre envoya cette déposition au parlement. Aubry était alors de garde à Versailles, près la personne du roi, et Louis XIV, ayant appris cette dénonciation, ordonna au maréchal duc de la Feuillade, colonel des gardes françaises, d'examiner la conduite d'Aubry et de lui en rendre compte. Le duc de la Feuillade répondit qu'Aubry était un des plus sages du régiment, que hors le temps de ses gardes il travaillait de sa profession de charpentier, que dans les guerres il avait fait plusieurs belles actions, et que, depuis ledit vol, il avait toujours été vu sans aucun or ni argent. Le roi, persuadé de l'innocence d'Aubry, dit au duc de la Feuillade de lui conseiller d'aller à Chartres se purger d'une aussi calomnieuse accusation. Aubry n'hésita pas; il alla se constituer prisonnier le 10 octobre, et le même jour il fut interrogé par le maire de Loens. Il répondit qu'il était venu à Chartres, le 22 juillet, par ordre et pour les affaires de son capitaine, et pour vendre son office de maître des œuvres de charpenterie; que le matin du 24 juillet il était sorti de la ville, à neuf heures, pour aller dîner chez Simon Aubry, son frère, hôtelier au pont Tranchefétu, chez lequel il coucha la même nuit que le vol fut commis, dans une chambre où coucha aussi le sieur Caurvoilier, marchand de réputation à Chartres, et que le lendemain, jour de Saint-Jacques, il en partit à huit heures du matin avec sa belle-sœur pour aller à la grand'messe du village de Fontenay, où il fut vu par le curé qui le pria de dîner, et par tous les habitants; qu'il reconduisit sa belle-sœur avec laquelle il dîna, vint souper avec le curé, et retourna coucher chez Simon Aubry, au pont Tranchefétu.

L'innocence du soldat paraissait assez évidente d'après ces réponses. Cependant on le retint en prison et l'on ne fit

(1) Ce procès est peu connu même des Chartrains. Il n'a jamais été publié avec les détails que l'on trouvera ici. Ce document intéresse surtout par les incidents de la procédure, qui montrent de quelle manière on rendait la justice à la fin du dix-septième siècle. Il donne aussi une preuve nouvelle du peu de foi que l'on pouvait avoir dans l'odieuse pratique de la question.

(2) L'affaire était, en effet, tout ecclésiastique. Le lieutenant criminel du bailliage de Chartres s'était transporté sur les lieux et avait dressé son procès-verbal; mais, ayant constaté que le vol avait été commis sans effraction, par des personnes enfermées dans l'église, il avait abandonné la connaissance de l'affaire au maire de Loens, seul juge en matière ecclésiastique.

(1) Elle fut nourrie jusqu'à sa mort aux frais du chapitre, dans la maison du sieur Lécuyer, bourgeois de Chartres.

aucune nouvelle instruction, espérant que le temps finirait par assoupir l'affaire.

Mais il arriva un incident qui servit de prétexte à la cour des monnaies de connaître du vol de ladite lampe. Blaise Duval, orfévre à Abbeville, porta des lingots d'or à la Monnaie d'Amiens ; et, sur les ordres donnés par tout le royaume d'arrêter ceux qui exposeraient de l'or fondu ou rompu, le lingot d'or exposé par Duval fut retenu à la Monnaie d'Amiens, et le directeur lui donna une rescription pour en recevoir le prix à la Monnaie de Paris. Duval ayant envoyé ladite rescription à François Bridou, celui-ci fut arrêté à Paris, et Duval à Abbeville, d'où il fut depuis transféré à Paris. Ils avouèrent que l'or porté à Amiens provenait de pistoles d'Espagne et autres espèces que Duval avait fondues et que Bridou lui avait fournies. Il fut fait des essais de l'or qui se trouva au même titre que celui de la lampe volée, si bien qu'on les retint tous deux prisonniers.

La cour des monnaies commit alors, le 14 novembre 1690, Me Jean-Michel Favières, conseiller, pour informer à Chartres et décréter. Ce conseiller s'y transporta avec Deshayes, substitut du procureur général, et Edme Bataille, commis greffier ; ils se firent représenter les procédures et l'instruction du juge de la temporalité, et s'en rendirent les maîtres ; ils firent même une nouvelle information. Mais, soit qu'ils eussent été persuadés par les raisons du chapitre, soit qu'ils eussent été gagnés par une somme de 40 000 livres que donna la famille de Duhan, ils abandonnèrent l'accusation contre ce dernier, et firent transférer Aubry de Chartres à Paris pour continuer la procédure contre lui. *La suite à une autre livraison.*

Je suis né, disait Plutarque, dans une ville fort petite ; et, pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à m'y tenir

---

PETIT TRAITÉ DU FILET.

Les filets qu'on emploie pour les différentes sortes de chasses et de pêches coûtent fort cher lorsqu'on les achète tout montés. Les personnes que l'attrait de la belle saison ou des occupations forcées retiennent à la campagne sont privées souvent de ces plaisirs à cause des frais qu'ils entraînent, ou de la difficulté qu'on éprouve, loin des grandes villes, à se procurer tous les engins nécessaires à un établissement de pêche ou de chasse aux oiseaux.

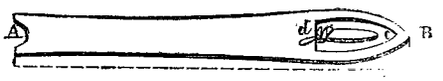
Rien cependant n'est moins coûteux qu'un filet, lorsqu'on peut l'exécuter soi-même. Le profit aussi bien que le plaisir qu'on en retire dépassent d'ailleurs de beaucoup les dépenses modiques qu'en nécessite la fabrication. Il y a partout du fil, de la corde et du plomb ; il n'en faut pas davantage pour établir les meilleurs filets, et l'on ajoute ainsi aux jouissances de la possession l'intérêt inappréciable qui s'attache à tout ce que l'on fait de ses propres mains.

Il est d'ailleurs si facile d'apprendre à mailler un filet et à le monter, que cette étude est plutôt un délassement qu'un travail. La plus grande difficulté qu'on y rencontre gît dans l'incertitude de la méthode et l'obscurité des explications présentées par la plupart des livres qui traitent cette matière.

Nous allons essayer de la rendre claire pour tout le monde. Les opérations dont l'énoncé va suivre ont été décrites la navette à la main. Le lecteur devra les lire de même, et en quelques heures il en saura tout autant qu'il en faut pour construire tous les filets dont l'emploi est le plus habituel.

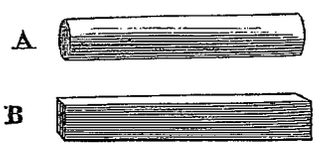
INSTRUMENTS NÉCESSAIRES POUR MAILLER LES FILETS.

§ 1. On se sert, pour mailler les filets, d'une aiguille ou navette AB, terminée à l'un de ses bouts par une entaille A de cinq ou six millimètres environ de profondeur, et de l'autre par une pointe évidée *d*B, dans l'axe de laquelle est une languette *dc*.



§ 2. Pour couvrir la navette de fil, on fait à l'extrémité du fil un nœud simple, qu'on passe autour de la languette, et on l'y serre au point D. On fait descendre le fil derrière la navette, on l'engage dans l'entaille A, on le remonte jusqu'à la pointe C de la languette, on le fait passer derrière, et on le redescend pour le ramener sur l'entaille A. On retourne la navette, on remonte le fil, on le fait passer derrière la languette et redescendre sur l'entaille A ; on retourne la navette pour faire ensuite remonter le fil, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment chargée.

§ 3. Afin de donner aux mailles une grandeur uniforme et déterminée, on les travaille sur de petits morceaux de bois cylindriques ou parallélipipèdes longs de quinze à dix-huit centimètres, A et B, et dont le diamètre varie suivant le genre et l'usage des filets.



§ 4. Quand on maille un grand filet, on se sert, pour forcer les mailles à se présenter, comme d'elles-mêmes, vers la navette, d'un bâton pourvu d'un crochet à chacune de ses extrémités. On fait entrer l'un des deux crochets dans une maille, et l'autre s'appuie sur une corde placée à la portée de celui qui travaille. Cet instrument porte le nom de *valet*.

DU CHOIX DU FIL.

§ 5. Le choix du fil est très-important dans la fabrication des filets. Jamais on ne le prend simple. Le fil retors seul sert pour cet usage, et encore faut-il qu'il soit filé avec de la filasse très-fine et suffisamment rouie.

Le fil varie de grosseur suivant le genre des filets et l'emploi auquel on les destine.

Le meilleur procédé et le moins coûteux pour se procurer de bon fil, c'est de faire filer du fil simple et de le *retordre* soi-même en deux, trois, quatre, cinq, ou même six brins, selon la force qu'on prétend donner au filet.

Voici l'explication de quelques termes particuliers employés dans la fabrication des filets.

§ 6. Lorsqu'un filet est tendu verticalement, on nomme *tête* le bord supérieur, et *pied* le bord inférieur.

§ 7. On donne le nom de *levure* au premier rang de mailles ou plutôt de demi-mailles par lesquelles on commence un filet.

§ 8. *Lever* un filet, c'est en former la levure ou le commencer.

§ 9. *Poursuivre* un filet, c'est continuer à former les mailles.

§ 10. *Monter* un filet, c'est le disposer pour l'usage auquel on le destine.

§ 11. *Border* un filet, c'est l'entourer d'une corde qu'on

attache de distance en distance, le long des mailles latérales, pour en augmenter la solidité.

§ 12. On arrive au même but, dans certains cas où la bordure serait gênante, en bordant le filet d'une lisière de mailles de ficelles ; c'est ce qu'on appelle *enlarmer*.

DES NŒUDS.

§ 13. La première chose à connaître, pour faire du filet, c'est l'exécution des nœuds.

Il y en a de deux sortes :

1° Le nœud sur le pouce ; 2° le nœud sous le petit doigt.

§ 14. Le nœud sur le pouce se fait ainsi :

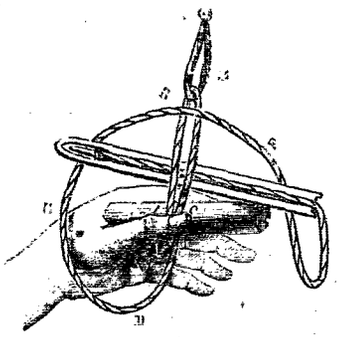


Fig. 1. Nœud sur le pouce.

Après avoir passé l'extrémité ABC du fil de la navette dans une boucle Z, fixée à un clou à crochet O, on place le moule sous les deux branches AB et CB du fil, et on les maintient en AC avec le pouce.

On fait faire au fil BDC la révolution DEF par-dessus la main, on passe la navette sous les deux branches AB et CB et par-dessus le fil EF, on serre le nœud en le maintenant avec le pouce.

§ 15. Quand on sait faire ce premier nœud, on peut commencer un filet, car c'est le nœud sur le pouce qui s'emploie pour le rang de demi-mailles nommées *pigeons*, qui forment ce qu'on appelle la *levure* du filet.

Voici la manière d'exécuter le rang de pigeons :

Après avoir formé un nœud simple N à l'extrémité du fil BA (fig. 1), et l'avoir passé dans la boucle Z, sur laquelle on ourdit le filet, on ramène le nœud et le fil sur le moule, tenu entre le pouce et l'index de la main gauche, et on les y maintient solidement avec le pouce. C'est le premier temps de la formation du pigeon.

Deuxième temps : on fait faire au fil BCD la révolution DEF par-dessus la main.

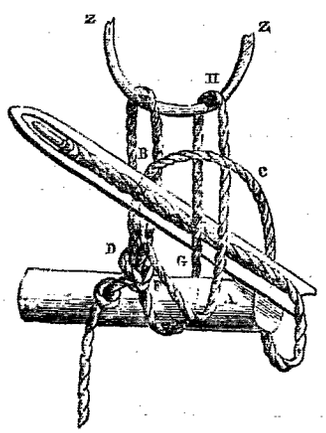


Fig. 2.

Troisième temps : on passe la navette par-dessous les deux branches AB et CB, en faisant bien attention de la faire sortir par-dessus le fil DEF.

Quatrième temps : on tire le fil pour serrer le nœud qui embrasse les deux branches du premier pigeon, au-dessus du nœud simple N. Ce nœud, que nous appellerons DEF (fig. 2), une fois terminé, on passe au second pigeon.

On fait passer le fil FGH par-dessous le moule, en l'entourant à demi ; on introduit la navette dans la boucle Z, on ramène le fil FGH par-dessus le moule jusqu'en A, point où on le serre sous le pouce ; puis on lui fait faire la révolution ABC par-dessus la main ; on fait passer la navette par-dessous les branches GH et AH du deuxième pigeon, observant de la faire sortir par-dessus le fil ABC ; puis on tire la navette à soi pour serrer le nœud, qui embrasse les deux branches GH et AH du deuxième pigeon. On continue de même pour faire les autres, jusqu'au dernier.

§ 16. Les pigeons étant faits, passons au nœud *sous le petit doigt*.

On place les pigeons devant soi, de telle façon que le dernier, P (fig. 3), se trouve à la gauche du moule. On ramène le fil AB sur le moule, où on le retient avec le pouce. C'est le premier temps de l'opération.

Deuxième temps : on conduit le fil AB sous le quatrième doigt, en C, et on le remonte par derrière le moule jusque sous le pouce qui le tient ferme, en D.

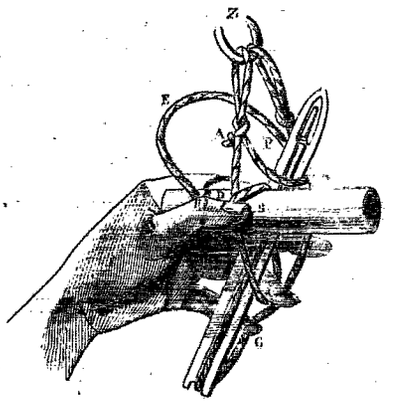


Fig 3.

Troisième temps : on rejette le fil par-dessus la main, en haut, de manière à former la boucle DEFG qui doit envelopper le petit doigt en G.

Quatrième temps : on fait passer la navette entre les deux fils qui entourent le quatrième doigt, c'est-à-dire sous la branche BC, sur la branche CD, derrière le moule, et de là dans le pigeon P.

Cinquième temps : on tire le fil par-dessus le moule pour serrer le nœud, en lâchant le fil du quatrième doigt et de dessous le pouce, et en observant rigoureusement de retenir le fil FG sur le petit doigt, qui doit se replier pour l'accompagner derrière le moule, au point B, et ne le quitter qu'à l'instant où l'on serre le nœud. Il faut toujours faire bien attention, en serrant le nœud, de tenir le filet tendu.

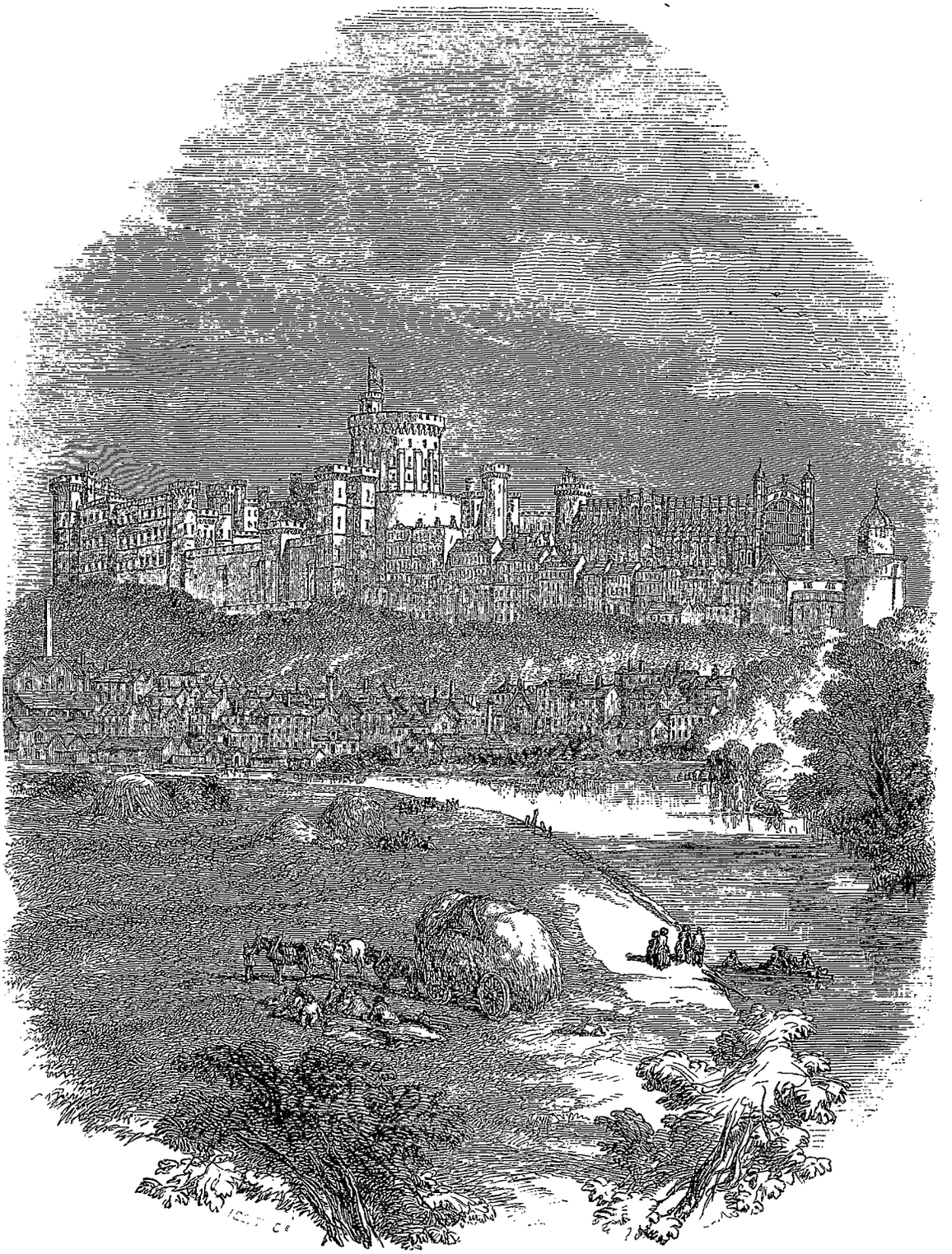
§ 17. Quand on connaît ce nœud, ainsi que le nœud sur le pouce, on peut entreprendre un filet.

La suite à une autre livraison.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

LE CHATEAU DE WINDSOR



Vue de Windsor et du château de Windsor. — Dessin de Gilbert.

Bizarre agrégation de l'architecture de tous les âges, formé par la lente assimilation de matériaux hétérogènes, symbole en quelque sorte de la nation avec laquelle il a grandi, le palais de Windsor a traversé les diverses phases de la civilisation en se conformant aux lois du progrès, et c'est à l'aide du tribut que lui apportait chaque siècle qu'il est parvenu à sa magnificence actuelle, tandis que la ville qu'il domine, s'abaissant aux pieds de l'édifice majestueux, disparaissait de plus en plus dans l'ombre de son imposante masse.

La situation du château est des plus heureuses. Il couronne une colline à rampes douces sur toutes les faces,

hors celle du nord, où le terrain s'élève brusquement au-dessus de la Tamise. En suivant les détours sinueux du fleuve, on aperçoit tout d'abord les tours de Windsor garnies de canons, souvenirs des temps où, devant l'attaque toujours menaçante, le soin de la défense devenait la première pensée; les pavillons se détachent ensuite, puis les ailes se développent à la vue, la chapelle allonge enfin sa nef percée de hautes fenêtres en ogives, et la splendide demeure des rois normands, leur Versailles et leur Saint-Denis, leur maison de plaisance et leur tombe, se déploie devant vous dans sa vaste étendue.

L'histoire du château de Windsor s'ouvre à Guillaume le Conquérant; héritier, de par la ruse et l'épée, du trône d'Édouard le Confesseur, il lui fut facile, dès qu'il les trouva à sa convenance, de s'emparer des terres données par le pieux monarque à l'abbé de Westminster. Alors les champs, les cultures environnantes, furent changés en déserts, vaste forêt où le conquérant chasseur établit son antre. Le troisième de ses fils, deuxième roi de sa race, Henri Beauclerc, agrandit ce repaire, en fit sa résidence, et l'entoura de remparts. Sous Étienne, petit-fils de Guillaume, Windsor était devenu la seconde forteresse du royaume: c'était le siècle des châteaux forts. Henri II y assembla ce parlement où assistaient non-seulement les barons anglais, mais aussi le roi d'Écosse et son frère A la nouvelle de l'emprisonnement de Richard Cœur-de-Lion, traîtreusement arrêté à son passage en Autriche, Jean Sans-Terre s'empara du fort où il fut assiégé par ses barons révoltés. Ils ne purent prendre la place, mais ils forcèrent le prince à signer, en 1215, dans un pré voisin, dont le vieux nom *Runnemede*, signifie « pré du conseil, » la grande charte, *magna charta*, palladium des libertés anglaises (1). Édouard III était né dans cette demeure favorite des Plantagenets, et voulut faire de son berceau le plus beau palais de l'Europe. Ses tyranniques ordonnances recrutèrent des myriades d'ouvriers que l'on attacha, sous les plus rigoureuses pénalités, aux travaux de Windsor. La presse des ouvriers dura dix-huit ans; à cette époque, tout habitant qui donnait de l'ouvrage ou accordait refuge à un des travailleurs du roi, était passible d'amende et de prison; tout shérif était tenu de faire courir sus et de ramener à la chaîne le malheureux qui tentait de fuir cette masse d'hommes, réunis comme des troupeaux de bêtes fauves, sans que l'on eût pourvu à leur logement ou à leur nourriture. Tandis que ceux qui édifiaient et embellissaient son palais devenaient la proie de maladies pestilentielles, Édouard III, entouré de monarques vaincus et de sa noblesse riche des dépouilles de la France, étalait à Windsor les magnificences de l'ordre de la Jarretière qu'il venait d'instituer. Un des royaux assistants de ces fêtes protestait cependant lorsqu'il s'écria que « si la justice était bannie de la surface de la terre, elle devrait trouver un refuge dans le cœur des rois. » A la vérité, c'était un vaincu, un exilé qui parlait ainsi; c'était Jean de France, fait prisonnier avec son fils Philippe, par le prince Noir, à la bataille de Poitiers.

Trente ans plus tard, Henri de Lancastre, troisième fils d'Édouard, s'étant emparé par trahison de l'héritier de Robert, roi d'Écosse, l'enfermait dans la grande tour ronde de Windsor. C'est là que grandit Jacques Ier, là qu'il écrivit, pour consoler sa captivité, des vers plaintifs et gracieux dont quelques lais naïfs nous ont été conservés:

Seulet, rassasié de pleurs,
Au fond de ma prison sans joie,
J'ai dit soudain à mes douleurs.
— Je ne serai plus votre proie.
Lors j'accours, près de mes vitraux,
Épier les passants; pour charmer ma tristesse,
Je contemple leur allégresse,
Et fais de leurs plaisirs un remède à mes maux (1).

Dans cette même tour ronde, plus d'un siècle après, le duc de Suffolk, emprisonné pour avoir fait gras en carême, décrivait à son tour les amusements et la vie de la jeunesse de son temps. La chapelle Saint-Georges, échantillon exquis de l'architecture du quinzième siècle, fut construite par Édouard d'York. Richard Beauchamp, évêque de Salisbury, en avait donné le dessin, et à sa mort, arrivée en 1481, ce fut sir Reginald Bray qui termina le monument. Le bâtiment qui avoisine l'entrée publique des appartements de cérémonie porte le nom de Henri VII qui le fit construire. Henri VIII rebâtit le grand portail; mais c'est à sa fille, à Élisabeth, que se rattachent les souvenirs les plus brillants des fêtes de Windsor. C'est dans ce château qu'en 1593 la comédie de Shakespeare: *les Joyeuses commères de Windsor*, fut représentée pour la première fois devant Élisabeth. La belle galerie qui garde son nom est un des meilleurs échantillons de l'architecture du temps, et cette reine a fait élever la magnifique terrasse du nord.

C'est par Georges III que la chapelle Saint-Georges a été réparée, et c'est sous son successeur qu'en 1724 commença l'entière restauration du château.

On y a dépensé plus de 21 millions; les changements faits au palais ont été généralement heureux. L'intérieur est somptueusement meublé; trois jours par semaine, les mardis, jeudis et vendredis, le public est admis à visiter les appartements d'apparat, ornés d'une suite de portraits de Van-Dyck et de Lawrence, et des peintures historiques de Rubens et de quelques autres maîtres. Ce qui attire principalement l'attention des curieux est toujours la chapelle Saint-Georges, véritable bijou d'architecture. Les dépouilles d'Édouard IV, de Henri VI, de Henri VIII, de Charles Ier, y sont réunies. C'est dans la chapelle de Beaufort, à l'est, qu'ont été déposés les restes de Georges III, Georges IV, Guillaume IV, et autres membres de la famille de Hanovre.

La perspective de la tour ronde est des plus étendues: par un jour clair on peut apercevoir de cette hauteur jusqu'à douze comtés; mais c'est de la terrasse d'Élisabeth que l'on voit se déployer les ravissants aspects célébrés plus d'une fois par Pope. Les cimes des arbres gigantesques que l'on domine cachent les maisons de la ville, et guident l'œil par delà les antiques tours d'Eton, jusqu'aux collines bleues qui encadrent cet horizon tout velouté de verdure, tandis qu'aux pieds de la terrasse la Tamise déroule ses replis argentés au travers des prés verdoyants, des bosquets variés, des blés dorés, et des bruyères roses sur lesquelles les chênes de la vieille forêt de Windsor allongent leurs ombres séculaires.

Au mois de mars de cette année, un incendie a failli détruire ce monument historique consacré par sept siècles de souvenirs. La reine Victoria se trouvait établie à Windsor, lorsque, vers les neuf heures et demie du soir, une épaisse fumée, enveloppant l'aile nord-est du château, excita l'inquiétude des officiers de la maison. A l'instant l'alarme fut donnée, on organisa rapidement les secours; mais lorsque la brigade des pompiers de Londres, appelée par le télégraphe électrique, arriva, les flammes sortaient déjà par les fenêtres de la tour, à l'étage au-dessus de la riche salle à manger de la reine. La partie incendiée a été isolée, et ce n'est qu'après huit heures de travail qu'on est parvenu à se rendre maître du feu. Le magnifique mobilier a été sauvé,

(1) Voy. sur la grande charte la table des dix premiers volumes.

(1) Jacques écrivit à Windsor un poëme intitulé *King's Quair* (le Livre du roi). Plusieurs morceaux de cet ouvrage, qui décrit les occupations et divertissements du temps, ont été publiés à Édimbourg, en 1783, sous le titre de *Reliques poétiques de Jacques Ier*.

et le dommage n'est pas évalué à plus de 80 000 livres sterling (deux millions de notre monnaie).

QU'EST-CE QUE LE SOLEIL?

D'après l'état actuel de nos connaissances astronomiques, le soleil se compose : 1° d'un globe central à peu près obscur; 2° d'une immense couche de nuages suspendue à une certaine distance de ce globe, et qui l'enveloppe de toutes parts; 3° d'une *photosphère*, ou, en d'autres termes, d'une sphère resplendissante qui enveloppe la couche nuageuse, comme cette couche, à son tour, enveloppe le noyau obscur.

L'éclipse totale du 8 juillet 1842 a mis les astronomes sur la trace d'une autre enveloppe, située au-dessus de la *photosphère*, et formée de nuages obscurs ou faiblement lumineux. On pense que ce sont ces nuages de la troisième enveloppe solaire, situés en apparence, pendant l'éclipse totale, sur le contour de l'astre ou un peu en dehors, qui ont donné lieu aux singulières proéminences rougeâtres dont le monde savant à été si vivement préoccupé durant cette éclipse.

Le singulier phénomène de la fluctuation des étoiles a été observé à Trèves, par des témoins très-dignes de foi. Le 20 janvier 1851, entre sept et huit heures du soir, Sirius, qui était alors placé très-près de l'horizon, parut agité d'un mouvement oscillatoire. (Lettre du professeur Flesch, dans le recueil de Jahn, *Unterhaltungen für freunde der astronomie.)*

UNE MONTRE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

DE L'ÉCHAPPEMENT A VIRGULES INVENTÉ PAR BEAUMARCHAIS.

Voy. la description d'une montre ordinaire, 1833, p. 277.

Le dessin suivant représente une montre en or du dix-septième siècle, sa chaîne, sa clef et son cachet. Le coq ou pont circulaire, placé à côté de la montre, prouve que les pièces accessoires du mécanisme intérieur n'étaient pas non plus dépourvues d'ornements ciselés et gravés.

Ces bijoux utiles, qui, pendant le seizième siècle, avaient affecté les formes les plus capricieuses, celles du gland, de l'olive, de la coquille, de la croix latine, reçurent, sous Louis XIV, la forme lourde et gênante d'une boule aplatie du côté du cadran.

Quelquefois on demande pourquoi les horlogers du dix-septième siècle, et même ceux du commencement du dix-huitième, ne firent pas des montres plus plates et par conséquent plus commodes que celles qui nous sont restées de ces époques. Voici ce que l'on peut répondre à cette question.

Les montres, avant l'invention de l'échappement *à cylindre* par Graham, avaient toutes un échappement *à roue de rencontre*, lequel par sa nature prend une très-grande place entre les platines du mouvement (1), ce qui oblige de laisser subsister un grand espace entre elles. D'un autre côté, le balancier, dont l'axe se trouve dans la position verticale relativement au plan de la machine, et qui est muni de deux palettes au-dessus l'une de l'autre, lesquelles sont frappées alternativement par les dents de la roue de rencontre ou d'échappement; ce balancier, disons-nous, fait ses oscillations au-dessus des deux platines, et il est lui-même surmonté par le coq, dans le centre duquel roule le pivot supérieur de l'axe. On voit combien toutes ces pièces tiennent de place en hauteur dans l'économie du mécanisme : c'est ce qui explique la grosseur et la rotondité des montres dont le système est celui à roue de rencontre.

Si nous sommes parvenus à faire, à notre époque, des montres extrêmement plates, c'est grâce à l'échappement à cylindre (1); cet échappement a cela de particulier que sa roue, munie de petits marteaux que l'on distingue parfaitement en ouvrant une montre moderne, peut être extrêmement plate, et elle tourne parallèlement aux platines, ce qui permet de rapprocher celles-ci l'une contre l'autre autant qu'on le désire : alors on a un mouvement très-mince; il l'est d'autant plus que le balancier lui-même fait ses vibrations dans l'épaisseur de la platine supérieure que l'on a coupée circulairement pour cet effet. Quant au coq qui recouvre et soutient le balancier, il peut avoir moins d'une demi-ligne de hauteur. Disons d'ailleurs que, depuis longtemps déjà, on a supprimé dans les mouvements des montres la platine supérieure; elle est remplacée très-avantageusement par plusieurs petits ponts, entre lesquels fonctionnent les roues, les pignons et l'échappement. Cette disposition est encore très-favorable pour la fabrication des montres plates. Ce fut l'horloger Lépine qui, à la fin du dix-huitième siècle, inventa ce nouveau calibre; et les montres qui furent établies suivant ce système prirent le nom de *montres à la Lépine*.

Vers le même temps, on dut un autre perfectionnement à l'auteur du *Mariage de Figaro*, Pierre-Augustin Caron, qui était, comme l'on sait, fils d'un horloger tenant boutique rue Saint-Denis, presque en face de celle de la Ferronnerie. Il avait appris l'état de son père, et, à l'âge de dix-neuf ans, après bien des travaux pénibles, il était parvenu à construire un échappement nouveau d'une disposition très-heureuse, et qui produisit une grande sensation parmi les horlogers de l'époque.

Une roue plate et un balancier circulaire, monté sur un axe en acier, composaient cet échappement. La roue avait à peu près la forme d'une couronne autour de laquelle, de l'un et de l'autre côté, on avait fixé un nombre déterminé de petites chevilles ayant entre elles une égale distance, et étant dans une position verticale, relativement au plan horizontal de la couronne.

L'axe du balancier portait deux pointes d'acier ayant la forme d'une virgule, et qui se dirigeaient horizontalement vers le centre de la roue en pénétrant entre ses chevilles. Lorsque cette roue tournait sur elle-même, entraînée par la force motrice, les chevilles poussaient alternativement, tantôt à droite, tantôt à gauche, les virgules de l'axe, et c'était là ce qui constituait les vibrations du balancier.

On comprend le jeu de cet échappement; voici quelles sont ses qualités : il est à repos comme celui à cylindre; il fait décrire au balancier de très-grands arcs qui s'accomplissent dans une remarquable uniformité de durée. Ces qualités n'existent pas dans l'échappement dit à roue de rencontre, lequel était à peu près le seul en usage à l'époque dont nous parlons.

L'horloger Lepaute, qui avait eu connaissance de l'échappement du jeune Caron, en comprit toute l'importance, et, l'ayant légèrement modifié, il s'en déclara l'inventeur. Caron indigné protesta avec énergie; Lepaute maintint hardiment ses prétentions; les horlogers se partagèrent en deux camps; enfin l'Académie des sciences fut appelée à se pro-

(1) Les platines sont deux rondelles de cuivre fixées l'une sur l'autre, et parallèlement, par quatre piliers. C'est entre ces deux platines que roulent les roues de la montre.

(1) On emploie aussi les échappements *à duplex, à ancre*, et *a détente à ressort;* mais comme la fabrication en est difficile et très-coûteuse, on les réserve pour les montres de précision.

noncer entre les deux compétiteurs : les pièces du procès lui furent remises ; une commission nommée par elle les examina ; bref, après une enquête minutieuse, l'illustre compagnie déclara que Pierre-Augustin Caron était l'inventeur de l'échappement dont il était question.

Ce fut là le premier procès et le premier triomphe de Beaumarchais, qui en profita pour se mettre en évidence. Le roi Louis XV l'appela à la cour, le nomma son horloger. Madame de Pompadour voulut avoir une montre de sa façon, et celle que Beaumarchais lui fit, d'après son nouveau système, tenait dans le chaton d'une bague ; elle fit l'admiration de toute la cour.

L'échappement à virgules n'est plus en usage aujourd'hui, parce que, outre qu'il est d'une pénible exécution, on lui a reconnu quelques défauts graves. L'huile s'y maintient difficilement, et les virgules, qui sont continuellement frappées par les chevilles de la roue, s'usent ou s'altèrent en très-peu de temps.

Il n'en est pas moins vrai que Beaumarchais, par sa remarquable invention, a rendu un très-grand service à



Une montre du dix-septième siècle. — Dessin de Montalan.

l'horlogerie, car c'est peut-être cette invention qui donna à Lepaute l'idée de l'échappement dit à chevilles, lequel est aujourd'hui employé avec succès dans les régulateurs astronomiques et dans les horloges monumentales.

PROMENADE SUR LES BOULEVARDS DE PARIS.

Nous avons publié en 1843, page 233, le fragment d'une gracieuse composition, due à l'un des plus élégants pinceaux du dernier siècle, celui de Saint-Aubin. Grâce à l'obligeance d'un amateur, riche en belles estampes qui représentent Paris aux différentes époques de son histoire depuis l'invention de la gravure, nous pouvons reproduire aujourd'hui l'œuvre originale dans son ensemble ; elle donne une idée exacte et complète de l'aspect que présentaient les boulevards, pavés depuis peu de temps et mis à la mode, comme nous l'avons dit, par l'établissement de Torré, les théâtres forains et le salon de Curtius.

Il n'est pas sans intérêt de comparer cet aspect d'une de nos plus belles promenades du dix-huitième siècle à celui que le boulevard offre de nos jours. La représentation fidèle d'un lieu public avec sa foule, ses costumes, ses décorations et ses monuments, est une révélation intéressante des mœurs du temps ; ce sont les traits les plus visibles de la société saisis au passage, une sorte de portrait rapidement crayonné, dans lequel nous trouvons sa physionomie apparente.

Or ce qui frappe dans ces anciens boulevards de Paris

au dernier siècle, c'est surtout l'air désoccupé des promeneurs, l'abondance de la soie, des dentelles, du velours, l'élégance des lignes, la légèreté des teintes, l'aspect fin et délicat de l'ensemble. On sent dans tout cela je ne sais quel souffle de fête. On cause, on se promène à petits pas, on prend, à l'ombre des arbres, quelque rafraîchissement; pas un passant pressé, pas une voiture que les chevaux emportent, pas un habit de travail au milieu de ces costumes endimanchés. Tout le monde est de loisir, et tout le monde y est évidemment accoutumé. A voir cette foule, on croirait Paris uniquement composé de gentilshommes qui mangent leurs fonds, ou de bourgeois qui vivent de leurs rentes.

C'est que le peuple était ailleurs. Alors encore la distinction des rangs entraînait celle des fréquentations. Séparés par les droits, ils ne se confondaient point dans leurs plaisirs. Chaque promenade avait son public, facile à distinguer par le costume, et la veste de l'ouvrier ne froissait jamais l'habit du bourgeois ou du gentilhomme. Chaque classe formait un courant particulier qui avait son lit et ses rives, Le grand débordement de 1789 put seul les confondre et constituer cette unité d'habitudes, si bien passée dans nos mœurs que nous n'y prenons plus garde. Aujourd'hui toutes les conditions et toutes les fortunes se coudoient sur cette promenade où les seuls heureux du siècle se donnaient autrefois rendez-vous; la blouse de l'ouvrier n'a plus honte de s'y montrer, et Paris y laisse passer des représentants de toutes ses pompes comme de toutes ses misères.

Aussi, voyez comme cet air de gaieté oisive et un peu frivole fait place au sérieux affairé; comme on marche plus vite; comme chacun court à son rendez-vous ou à son



Une vue des Boulevards de Paris au dix-huitième siècle, gravée par P.-F. Courtois, d'après Saint-Aubin. — Collection de M. Bonnardot. — Dessin de Foulquier.

travail. A la grande différence du dernier siècle, le passant est la règle, le promeneur est l'exception. C'est que dans notre société nouvelle, où chacun ne succède point à la place de son père, mais doit en conquérir une par ses propres efforts, toutes les activités sont forcément surexcitées, et qu'il reste peu de loisirs au plus grand nombre.

Vers le soir seulement les boulevards reprennent, sur quelques points, un air de fête; mais les femmes peu nombreuses, l'absence des brillantes toilettes, le mélange de toutes les classes, le mouvement tumultueux des voitures et des piétons sur la chaussée du milieu, donnent, même alors, à ces beaux quartiers, un aspect tout autre que celui reproduit par notre gravure, et caractérise visiblement la différence des deux époques.

LE DRAINAGE.

Le mot anglais *drain* signifie : tranchée, fossé d'écoulement, canal, égout, rigole. Le mot *drainage*, dans son acception actuelle, exprime à lui seul une opération qu'on ne peut expliquer qu'à l'aide d'une phrase entière; il veut dire : « opération ayant pour but l'assainissement des terres, au moyen de *conduites souterraines* faites généralement avec des tuyaux de terre cuite, mis les uns au bout des autres dans le fond d'une tranchée étroite, et qui retirent les eaux incommodes ou nuisibles pour les transporter au dehors. »

Les personnes qui s'occupent le moins d'agriculture savent que beaucoup de terrains ne *boivent* pas toutes les eaux qu'ils reçoivent, et que ce fait résulte de la présence d'une couche de terre inférieure, ou sous-sol, composée de glaise ou d'un mélange quelconque peu ou point perméable à l'eau. Quand la surface du sol qui se trouve ainsi doublé fait cuvette dans des proportions plus ou moins considérables, il se forme une pièce d'eau, un étang ou des marais. Si cette surface n'offre que des sinuosités peu sensibles, sur une étendue presque plane, ayant peu de pente, la terre retient son eau à la manière d'une éponge, et alors elle devient peu facile et même impossible à cultiver.

La première conséquence de cette stagnation des eaux, que l'on constate en France sur un grand nombre de

terrains, est de priver les propriétaires et les fermiers, notre pays tout entier, d'un *moule à produits* dont nous aurions pourtant le plus grand besoin. Cette aliénation est d'autant plus fâcheuse, qu'en général ces terrains sont très-riches, par suite de l'accumulation de matières fertilisantes que les eaux y ont charriées, et par la transformation perpétuelle de végétaux qui, après avoir emprunté à l'air des éléments précieux, s'atrophient et meurent à l'endroit où ils sont nés.

Cette infertilité, si dommageable qu'elle soit, n'est pas cependant le fait le plus grave. L'action du soleil sur ces masses toujours humides provoque une fermentation pendant laquelle une énorme quantité de bulles de gaz délétères se dégagent. L'air ambiant en est bientôt chargé; il les transporte avec une rapidité effrayante, et devient ainsi un agent de détérioration et de mort.

Le drainage a pour but de rendre ces terres à la culture et de les assainir; cette opération doit donc être considérée comme l'une de celles qui importent le plus à l'agriculture et à l'hygiène.

Ce serait entreprendre une tâche longue et difficile que de tracer toutes les règles à l'aide desquelles on peut pratiquer utilement le drainage. On trouvera ces règles exposées avec tous les développements nécessaires dans plusieurs écrits spéciaux (1). Notre intention ici ne peut être que de donner à nos lecteurs quelques notions générales propres à faire apprécier les avantages de ce mode d'assainissement.

M. Martinelli, président du comice agricole de Nérac, a fait, à propos du drainage, une comparaison si simple et si claire, que l'on ne saurait espérer d'en imaginer une plus satisfaisante : « Prenez, a-t-il dit, un pot de fleurs. Pourquoi ce petit trou au fond? Je vous demande cela parce qu'il y a toute une révolution dans ce petit trou. Il permet le renouvellement de l'eau, l'évacuant à mesure. Et pourquoi renouveler l'eau? C'est qu'elle donne la vie ou la mort : la vie, lorsqu'elle ne fait que traverser la couche de terre à laquelle elle abandonne les principes secondaires qu'elle porte avec elle, rendant ainsi solubles les aliments qui doivent nourrir la plante; la mort, au contraire, lorsqu'elle séjourne dans le pot, car elle ne tarde pas à se corrompre et à pourrir les racines; elle empêche d'ailleurs l'eau nouvelle d'y pénétrer. »

Les grands travaux d'égouts, continués dans Paris de siècle en siècle avec tant de persévérance, et dont nous avons tracé rapidement l'histoire (1852, page 397), ne sont autre chose qu'une sorte de drainage spécial, exécuté sur une vaste échelle. Les gouttières, les ruisseaux, les conduits souterrains sont des *drains collecteurs* qui se rendent à d'autres conduites plus grandes, et qui aboutissent toutes enfin dans la Seine, le *maître drain*, le *grand drain de décharge* destiné à porter finalement ces eaux, qui nuisaient à la capitale, directement à la mer.

Avant les ordonnances de police sur les jardins suspendus, dont beaucoup de Parisiens se plaisaient à émailler leurs fenêtres ou leurs terrasses, plus d'un passant a eu à se plaindre des effets du drainage que produisaient les petits trous des pots ou les fissures des caisses.

On peut citer encore comme exemple d'une sorte de drainage qui se fait au profit de notre consommation, la fabrication du fromage. Lorsqu'on prend du lait caillé et qu'on le met dans un grand moule placé sur un égouttoir, on ne fait pas autre chose que le drainer, dans le but d'en ôter tout le petit lait; sans cette opération, le petit lait ne tarderait pas à fermenter, à se putréfier et à rendre impropre à la consommation le produit nourrissant dans les mailles duquel il est pour ainsi dire logé.

La nature elle-même nous offre d'excellents modèles de drainage. Quand le sol est formé d'une couche profonde de terre arable et suffisamment meuble, elle se draine d'elle-même dès l'instant qu'elle peut absorber tous les ans les 65 à 70 centimètres d'eau qu'elle reçoit par la pluie. Si cette couche n'est pas assez profonde par elle-même, souvent elle recouvre des bancs de sable qui remplissent l'office des conduites souterraines, semblables à celles dont nous parlent les anciens, qui sillonnaient toute la Grèce, où on les retrouve encore aujourd'hui fonctionnant aussi bien qu'aux premiers jours de leur construction.

Mais c'est assez insister sur l'idée générale du drainage, et nous devons entrer dans quelques détails pratiques sur l'opération en elle-même.

Un terrain étant donné, dans les conditions habituelles qui déterminent le propriétaire ou le fermier à entreprendre des travaux d'assainissement et d'égouttement, on commence par en étudier les pentes avec soin. On recherche d'abord celles auxquelles doivent aboutir toutes les autres, et l'on plante des jalons. Supposons une pièce dont la pente générale aboutit à une gorge plus ou moins prononcée, et dont la direction croise à angle droit la sienne. On ouvre de petites tranchées parallèles entre elles, dans le sens direct de l'inclinaison, et non pas en écharpe; elles sont à la distance de 10 à 25 mètres les unes des autres, et leur profondeur est d'un mètre à $1^m,50$, suivant les besoins. Dans le fond de ces tranchées on place des tuyaux de terre cuite du diamètre de $0^m,05$ à $0^m,08$ les uns au bout des autres; toutes ces tranchées aboutissent à un autre grand fossé creusé dans le fond de la gorge que nous venons de supposer, et ici l'on met des tuyaux de plus grand diamètre, ou deux ou trois tuyaux du même diamètre, les uns à côté des autres, et *abouttés* comme précédemment.

Toutes les tranchées sont ensuite recouvertes, recomblées avec la terre qui en est sortie, et l'opération est terminée.

Les eaux arrivant ensuite ne tardent pas à gagner les conduites parallèles, les drains, puis celles qui sont appelées *collectrices;* de là elles s'écoulent dans le *maître drain,* qui les jette hors de la pièce, soit dans un chemin, soit dans un fossé ouvert qui les transporte plus loin.

On comprend très-bien que les choses ne se passent pas toujours aussi simplement que nous venons de le dire; il y a souvent des complications qui exigent une certaine combinaison de procédés; mais, en somme, tous les cas de drainage se traitent d'une manière analogue et en s'appuyant sur les mêmes principes.

Les prix de revient ne sont jamais élevés relativement aux services qu'on peut attendre de cette opération; ils varient de 100 à 300 et 400 francs par hectare. Nous connaissons des drainages qui n'ont coûté que 80 francs, d'autres qui ont coûté jusqu'à 500 francs; mais nous avons toujours constaté que l'augmentation des produits qui en résultait était de 50, de 75 et souvent de 100 pour 100 au-dessus de ceux qu'on obtenait auparavant, quand la terre était déjà cultivée tant bien que mal.

Les tuyaux sont d'un prix peu élevé; ils coûtent de 16 à 20 et à 27 francs le mille. Ils ont en moyenne 33 centimètres de longueur. Des ouvriers un peu habiles ont entrepris à tâche des fossés à 5 et à 8 centimes le mètre courant. On estime que le prix de ces travaux, *tous frais faits,* est de 15 à 25 centimes. Quand le drainage aura pris une certaine extension, on peut presque affirmer que la moyenne ne dépassera guère 15 centimes. 100 mètres de conduits souterrains ne coûteront que 150 francs.

On ne saurait élever aucune objection sérieuse contre

(1) Voyez un mémoire de l'auteur de cet article, M. Auguste Jourdier, dans le *Moniteur universel;* un traité par M. Barral, directeur du *Journal d'agriculture pratique;* un autre par M Naville, etc., etc.

le drainage. Sa pratique remonte à l'antiquité. Des fouilles récentes ont fait découvrir à Maubeuge de vrais travaux de drainage exécutés vers 1620 par les moines, à l'aide de tuyaux. Olivier de Serres le recommande en plusieurs endroits, et avec une vive conviction, dans son *Théâtre de l'agriculture*. Enfin l'Angleterre en a fait l'expérience sur une si vaste échelle, qu'aujourd'hui les terres non drainées des royaumes-unis sont littéralement l'exception. Les pierres, les fagots ou les tuyaux ont servi partout avec un égal succès, quand les travaux ont été bien exécutés. Nous nous sommes assuré par nous-même, dans un récent voyage jusqu'au fond de l'Écosse, de l'unanimité qui existe chez nos voisins en faveur de cette précieuse application. On aura une idée de l'importance qu'on y attache, dans ce pays, quand on saura que le gouvernement, pour favoriser l'extension d'améliorations de ce genre, a fait l'avance de plusieurs centaines de millions à la culture, et à des conditions très-avantageuses.

Bien qu'en France le drainage ne soit pas encore très-avancé, beaucoup d'agriculteurs en ont fait des essais qui ont été couronnés de succès et ont valu à quelques-uns d'entre eux des récompenses nationales. L'administration des hospices de Paris, sur la proposition d'un de ses administrateurs les plus zélés, a fourni à un de ses fermiers, dans le département de Seine-et-Marne, tous les fonds nécessaires pour l'entreprise, à charge seulement par lui d'augmenter le prix de son bail de 4 pour 100 calculés sur le capital engagé. Nous livrons cet exemple aux réflexions des propriétaires intelligents.

Un de nos premiers banquiers a également entrepris de grands travaux de ce genre sur la propriété de Ferrières. Nous les avons visités avec intérêt, ainsi que la fabrique de tuyaux qu'il a établie au même endroit. Dans le département de l'Oise, nous avons vu le drainage exécuté depuis longtemps déjà par un des plus instruits et des plus zélés partisans des progrès agricoles. A Beauvais, une société, formée dans un but tout à fait désintéressé, coopère à la propagation du drainage, en se chargeant d'en faire l'application à forfait. Un essai a eu lieu sur les terres de l'ex-Institut agronomique de Versailles.

Le drainage est donc en bonne voie de progrès; il ne demande qu'à être plus connu pour être mieux apprécié. Quand il sera bien compris il rendra de grands services. En favorisant le drainage, les propriétaires travaillent dans leur propre intérêt et dans celui du pays. On doit espérer que le gouvernement, de son côté, contribuera puissamment à propager cette méthode, en facilitant la fabrication des tuyaux et des machines qui servent à les faire, et en appropriant à cette spécialité de travaux la législation qui régit les cours d'eau.

SCÈNE DE VENTRILOQUIE SOUS LOUIS XIII.

Le mot *ventriloque* n'a été introduit dans la langue qu'à la fin du dix-septième siècle. On commença à l'employer concurremment avec le terme d'*engastrimythe*, qui vient du grec et a le même sens. Néanmoins la faculté de parler du ventre, si tant est que cela soit parler du ventre, existait auparavant, quoiqu'on ne sût comment l'appeler. Nous avons cherché à initier nos lecteurs aux mystères de cet art singulier dans un article de notre premier volume (1833, p. 178). Voici une plaisante anecdote que Tallemant des Réaux rapporte à ce sujet :

« Un nommé Collet, qui demeuroit au faubourg Montmartre, fut surnommé l'*Esprit de Montmartre*, à cause qu'avec une petite voix qu'il faisoit, il sembloit que ce fût un esprit qui parlât de bien loin en l'air. Avec cette voix, il a fait dire bien des messes pour tirer des âmes du purgatoire; il a pensé faire mourir des gens de peur, et a fait venir la fièvre à d'autres.

» Une fois, le cardinal de Richelieu, qui se vouloit railler de celui qui a été évêque de Lavaur, que les jansénistes ont si bien étrillé, fit que cet homme se fourra dans la foule de ceux qui accompagnoient le cardinal aux Tuileries, du nombre desquels étoit notre évêque. Il se mit, au milieu de la grande allée, à appeler : « Abra de Raconis ! Abra de Raconis ! » C'est son nom. Tout le monde avoit le mot. Raconis, s'entendant nommer, tourna la tête, mais ne dit rien pour cette fois. La voix continue; il commence à s'épouvanter. Enfin, tout d'un coup, il s'écrie : « Monseigneur, » je vous demande pardon si je perds le respect que je dois » à Votre Éminence; il y a déjà quelque temps que je me » contrains; j'entends une voix dans l'air qui m'appelle. » Le cardinal et tous les autres dirent qu'ils n'entendoient rien. On prête silence, et la voix lui dit : « Je suis l'âme » de ton père qui souffre il y a longtemps en purgatoire, » et qui ai eu permission de Dieu de te venir avertir de » changer de vie. N'as-tu pas honte de faire la cour aux » grands, au lieu d'être dans les églises? » Raconis, plus pâle que la mort, et croyant déjà avoir le diable à ses trousses, proteste qu'il n'est à la cour qu'à cause que Son Éminence lui avoit fait espérer qu'il pourroit rendre ici quelque service, etc., etc. Après qu'on s'en fut bien diverti, on le mena à son logis où il pensa mourir de frayeur, et on fut plus de quatre jours avant que de le pouvoir désabuser. Le cardinal en eut quelque petite honte, et, le faisant évêque, lui envoya ses bulles gratis. »

— La peinture est quelque chose d'intermédiaire entre une pensée et une chose.

— Un homme dont le cœur est pervers peut quelquefois se sauver par la force de sa raison : en général, une femme corrompue est perdue pour toujours, précisément parce que, si elle supérieure à l'homme, c'est par le cœur.

— Les actions contemporaines peuvent obscurcir les actions passées de la vie d'un homme; mais dès qu'il meurt, toute sa vie se dévoile devant l'histoire, et chacune de ses actions apparaît à sa place et aussi visible que toutes les autres.

— Un poëte ne doit pas piller la nature : qu'il lui fasse des emprunts et qu'il paye sa dette par sa manière même de lui emprunter. Contemplez la nature très-attentivement; mais sachez la peindre de souvenir, et en vous confiant un peu plus à votre imagination qu'à votre mémoire.

COLERIDGE.

L'HOMME A L'HABIT NOIR ET LE VIEIL HARRY.

Tout métier utile exercé honnêtement est honorable en soi et a droit à l'estime publique.

Combien de gens, capables de rendre à la société de véritables services, se condamnent à l'oisiveté, à la misère, souvent à la dégradation morale, faute d'un peu du courage nécessaire pour affronter des préjugés ridicules et les railleries des sots!

Un homme, dont le nom vous est inconnu, est venu plusieurs fois frapper à votre porte. Il ne demande à vous entretenir que pendant quelques minutes. On l'introduit. Il est tout vêtu de noir; mais son chapeau, ses habits râpés, luisants, son linge malpropre, son menton qui n'est point rasé, ses cheveux en désordre, une sorte de fléchissement dans les muscles du visage, une faiblesse et une mobilité inquiète dans les yeux, vous apprennent aussitôt ce qu'il a

été et ce qu'il est. Il est jeune encore; il est instruit, ou du moins, suivant l'expression consacrée, « il a fait ses études. » Il a été professeur, homme de lettres, employé. Par un motif, digne d'intérêt quelquefois, mais le plus ordinairement expliqué d'une manière confuse et difficile à comprendre, il a perdu sa place. Il en cherche une autre; il a, dit-il, des droits, des protections; il est sûr de l'obtenir; seulement, il lui faudrait des vêtements « plus présentables » et une légère avance d'argent pour attendre le succès de ses démarches. Cinquante francs lui suffiraient : si l'on hésite, il demande vingt francs, cent sous; il se rabat sur une pièce d'un franc. Il a une liste de vingt autres personnes dont il va éprouver, avec le même récit, la crédulité et la générosité.

Le cœur se serre. On se dit que le plus grand malheur de cet homme n'est point dans la perte de sa place, dans sa misère; il est dans son affaissement moral, dans son oubli de toute dignité personnelle; il n'a pas la juste et légitime fierté de vouloir subvenir à ses besoins par un travail honnête, quel qu'il soit; il lui faut une place, un emploi où l'on porte un habit noir; il se croirait avili si, mettant de côté le souvenir pompeusement vide de « ses études; » si, renonçant à ses prétentions d'apparence bourgeoise, il entrait franchement dans les rangs de la classe ouvrière. Entreprenant un travail manuel, il pourrait assurément, à l'aide de son instruction, avec un peu d'énergie et de persévérance, faire des progrès rapides dans une profession ordinaire, acquérir l'aisance, fonder une famille, devenir heureux. Non; une fausse vanité a enchaîné le pauvre homme à une idée fixe : il veut remonter au degré qu'il a occupé un instant sur l'échelle sociale, sinon, dit-il, c'est sa résolution inébranlable, il aime mieux mourir! Mais il s'abuse ou il abuse; il ne montera plus, il n'en a plus la force : chez lui, le sentiment du devoir s'est éteint, le grand res-



Le vieil Harry — D'après une estampe publiée par Sutton Nicholls.

sort de l'âme s'est brisé; le voici descendu au-dessous de tous ces degrés intermédiaires qu'il a si déraisonnablement méprisés; il est au pied de l'échelle, et il ne meurt pas, il mendie!

Quel travail cependant n'est point préférable à cette quête misérable de chaque jour, qui dure toute l'année, à cette nécessité de tisser honteusement des fables qui ne *trompent* personne, de composer son visage, de supplier, de subir les dures remontrances, le mépris, de tendre la main à l'aumône, qui trop souvent tombe à regret, parce qu'on la sait presque inutile, sinon nuisible.

En vérité, cet honnête garçon qui, au coin de la rue, attend qu'on lui donne à porter une lettre, un fardeau, est mille fois plus heureux et plus digne.

Lorsque, le soir, traversant une de nos places publiques, vous voyez un homme entouré d'un groupe de passants attirés devant un télescope, ne pensez-vous pas que si cet individu possédait véritablement des connaissances un peu étendues en astronomie, que s'il s'était étudié à les enseigner avec clarté, avec un peu de verve, d'originalité, d'esprit, il attirerait, séduirait, entraînerait la foule, l'instruirait, lui serait utile, et gagnerait bien légitimement son pain? Ce métier, pauvre homme en habit noir, ne vaudrait-il pas mieux que les angoisses et les humiliations de votre mendicité?

— Mais se montrer ainsi en public, parler à des passants, s'exposer aux remarques, aux plaisanteries de tous!

Et où donc est la honte? est-ce là une chose déshonnête? En quelque lieu du monde que ce soit, dans l'échoppe de l'écrivain public, sur le terre-plein du Pont-Neuf, sous les arbres des Champs-Élysées, sous la voûte du ciel, au milieu de l'air libre et de la fourmilière humaine qui, s'agitant, bourdonnant, est sans cesse entraînée de tous côtés par une insatiable curiosité d'instruction ou de plaisir, levez la tête avec confiance, parlez, faites preuve de bonne volonté, de savoir, de mérite; on ne sourira pas longtemps, on ne vous raillera point, on s'étonnera; puis bientôt peut-être vous serez applaudi, vanté, rémunéré au delà même de votre valeur.

Il est véritablement à regretter qu'il ne se rencontre point un peu plus d'instruction et d'élocution correcte chez la plupart de ces hommes qui font métier d'enseigner sur nos places, sur nos promenades, les phénomènes de l'électricité, l'usage du microscope, ou d'autres parties de la science. On cite en Angleterre beaucoup de personnages qui ont mérité de devenir populaires dans ces conditions en apparence si inférieures.

Le vieil Harry était de ce nombre : il montrait quelques animaux sous le verre d'une boîte. On ne sait ce qu'il avait été dans sa jeunesse; mais ce qu'il disait était vrai, instructif, original; c'était un homme de bon sens. Les trois ou quatre pauvres bêtes qui composaient sa ménagerie portative n'étaient pour lui qu'une occasion de discourir plaisamment, ingénieusement sur les mœurs des animaux, sur les découvertes des voyageurs, sur les préjugés, la médecine, voire sur l'expérience de la vie et sur la morale. Il était bien connu depuis Moorfields jusqu'à Temple-Bar. Du produit quotidien de ses modestes enseignements, qui en valaient bien d'autres, il vivait à son aise; il n'aurait pas troqué sa bourse et ses économies contre celles de plus d'un de ses auditeurs; surtout il n'aurait pas échangé son originalité et son petit bagage scientifique contre l'esprit ou le savoir de beaucoup d'entre eux. On s'est longtemps souvenu de lui parmi le peuple; on a gravé son portrait, on a raconté sa vie en vers (1). Il était jovial, content des autres et de lui-même. Son plus grand chagrin, dans ses vieux ans, fut la mort d'un petit hérisson qu'il avait apprivoisé, et qu'il appelait Nippotate. Il avait dédié sur sa boîte quelques mots à la mémoire de ce petit compagnon de ses pérégrinations dans les rues de Londres. « Nippotate, adieu, mon petit hérisson Nippotate. » Il mourut en 1710, après une longue existence plus utile, plus sage et plus heureuse que ne l'est, depuis dix ans, la vôtre, pauvre homme à l'habit noir!

(1) Voyez les *Cries of London*, par Pierce Tempest, dessins de Marcellus Laroon, et deux estampes publiées par Sutton Nicholls.

LE BOUQUET DE VAN-HUYSUM.

ANECDOTE.



Tableau de fleurs, par Van-Huysum (né à Amsterdam en 1682, mort en 1749).. — Dessin de Freeman.

Le soleil couchant dorait les vitrages d'une petite maison située à l'extrémité d'un des faubourgs d'Amsterdam. Dans une galerie qui s'ouvrait sur un parterre garni d'anémones, de tulipes, de roses et d'œillets, se tenait un homme dont les traits pâlis, la taille courbée, les cheveux rares et blanchis, annonçaient une décrépitude hâtive.

C'était Van-Huysum, le célèbre peintre de fleurs, dont les tableaux recueillis dans les collections de l'Espagne, de la Suisse et des Pays-Bas, se distinguaient de tous les autres par un velouté et une fraîcheur dont il avait seul le secret.

Devant lui étaient étalés une palette chargée de couleurs, des pinceaux dispersés et plusieurs esquisses commencées. Il en tenait encore un à la main; mais, forcé d'interrompre son travail, il était retombé dans un fauteuil à dossier sculpté, et, la tête renversée en arrière, les yeux éteints, il semblait à demi évanoui, lorsqu'une jeune fille parut au bout de la galerie, courut à lui, et lui demanda avec un intérêt empressé ce qui lui arrivait.

— Rien, rien! balbutia Van-Huysum en se redressant lentement, une simple défaillance; mais c'est fini : j'espérais en vain pouvoir me remettre au travail, finir ces esquisses depuis si longtemps promises... les forces me manquent!

— Le médecin avait averti mon parrain qu'il fallait leur laisser le temps de revenir, dit doucement la jeune fille.

Van-Huysum fit un geste d'impatience désespérée.

— Et quand reviendront-elles? demanda-t-il avec un accent fébrile; ne vois-tu pas que j'ai beau attendre, Gotta?

— Patience, cher parrain! reprit-elle en se penchant avec tendresse sur le fauteuil du malade; voici les beaux jours revenus.

— Oui, s'écria le malade en se redressant, le jardin fleurit, les oiseaux chantent en faisant leurs nids, les papillons diamantent le ciel; mais que m'importe tout cela si je ne puis plus les peindre!

— Encore quelques semaines et vous reprendrez la palette, voulut objecter Gotta.

Il l'interrompit aigrement.

— Quelques semaines! répéta-t-il; mais as-tu oublié, malheureuse, que le temps presse? qu'à la fin du mois je dois payer à Van-Bruk l'avant-dernier terme du prix de cette maison? que je comptais pour cela sur les tableaux promis à Salomon, et que les ébauches sont encore dans mon atelier telles que je les ai laissées voilà trois mois? Dans quelques jours Van-Bruk va réclamer son payement, et, si je ne puis le satisfaire, il me chassera d'ici; il me reprendra mes fleurs et mon soleil! Un retard, vois-tu, c'est pour moi la désolation et la ruine.

La figure de Gotta resta impassible.

— Ayez confiance en Dieu, dit-elle doucement; je gage qu'il ne vous abandonnera point.

Van-Huysum hocha la tête, et il y eut un silence.

— Encore, reprit-il à demi-voix, au bout d'un instant, et comme s'il se parlait à lui-même; encore, si je pouvais me faire aider! Les autres peintres sont heureux, ils ont des élèves qui les secondent de leur pinceau.

— Mon parrain en peut avoir quand il lui plaira, fit observer Gotta.

— Pour qu'ils me volent mes procédés, n'est-ce pas? interrompit le peintre dont les yeux s'allumèrent; pour qu'on ne puisse plus distinguer mes toiles de celles des plagiaires! Non, non, les bouquets de Van-Huysum resteront les seuls de leur espèce.

Et comme s'il se ravisait tout à coup, il referma vivement la boîte dans laquelle ses couleurs étaient déposées, tira le rideau sur la toile à laquelle il venait de travailler, et, jetant à sa filleule un regard soupçonneux :

— Gage que vous dites cela pour vous-même, Gotta, reprit-il aigrement; vous voudriez, n'est-ce pas, que je vous apprisse ce que la patience m'a fait découvrir? Non pas, non pas, s'il vous plaît! les trop riches présents font les ingrats. Cherchez, brave fille, cherchez comme j'ai cherché moi-même. Depuis ma maladie vous avez peint plus que d'habitude. Avez-vous fait quelques progrès? voyons un peu, Gotta; montrez-moi vos dernières toiles.

— C'est trop peu de chose pour que vous y preniez garde! répliqua la jeune fille un peu embarrassée.

— Montrez, montrez! reprit Van-Huysum avec persistance; je ne veux pas cependant vous refuser tout conseil; il y a chez vous de quoi faire un bon peintre, Gotta; mais cherchez votre manière, je garde la mienne.

Gotta dut se décider à satisfaire son parrain; elle sortit, et reparut bientôt avec un petit cadre au milieu duquel avait été peint un bouquet de perce-nëige et de campanules azurées. Van-Huysum l'examina avec attention, et son front se rembrunit d'abord.

— Mais... vous peignez très-bien, Gotta, dit-il; vos tons ont de la finesse, votre dessin est harmonieux; voilà des feuilles qui sont parfaites... c'est l'œuvre d'un maître, ma chère; vous formerez école et vous finirez par faire oublier les Van-Huysum!

Tout cela était dit avec une expression moitié sincère, moitié ironique; on voyait que chez le peintre l'inquiétude jalouse de l'artiste luttait avec la satisfaction involontaire que lui donnait la perfection de l'œuvre d'art; cependant il éloigna la toile de ses yeux, en regarda quelques instants l'ensemble, et un sourire dérida ses traits.

— Eh, eh! murmura-t-il à demi-voix, la petite a du goût; mais, en définitive, ce n'est point mon style, point ma couleur. Voyons, Gotta, combien Salomon vous donnerait-il de ce bouquet?

— Ce qu'il m'a donné des précédents, je suppose, mon parrain, cinq ducats.

Un sourire illumina les traits de Van-Huysum.

— Très-bien, murmura-t-il, moi j'en vendrais un de même taille cinquante ducats! Décidément je suis toujours le seul de mon espèce; nul n'a encore découvert mon secret, et il n'y a que moi pour faire éclore les fleurs sous le pinceau!

Puis, comme si ce dernier mot l'eût ramené à ses premières pensées :

— Mais à quoi bon cette supériorité si je ne puis en profiter? reprit-il d'un ton chagrin. Malheureux! la mine d'or est là, et les forces me manquent pour y puiser. Au combien du mois sommes-nous arrivés, Gotta?

— Au 29, mon parrain.

— Au 29! est-ce possible! Ainsi dans deux jours Van-Bruk va venir; dans deux jours! Ah! malédiction sur lui, sur moi, sur tout le monde! Dieu m'a abandonné; je suis perdu sans retour!

Le vieux peintre se laissa retomber en arrière, et Gotta s'approcha de lui; tout en l'encourageant par de douces paroles, elle lui préparait un cordial dont elle avait plusieurs fois éprouvé le bon effet.

Dans ce moment la porte s'ouvrit et le juif Salomon parut.

A sa vue Gotta ne put retenir une exclamation, et fit un geste comme pour lui défendre d'entrer; mais il était trop tard; Van-Huysum l'avait aperçu.

— Le voilà! s'écria-t-il avec un accent de désespoir fébrile; il vient pour ses tableaux! Voyez, voyez, il m'en apportait le prix!

— En bonnes pièces de Portugal, mon maître, dit le juif qui fit sonner l'or dans le sac de cuir; je sais que ce sont celles que vous préférez.

Le peintre s'agita sur son fauteuil.

— Emportez! balbutia-t-il, ne venez pas accroître mes regrets par la vue de cette somme! emportez, vous dis-je, Salomon, je ne veux point la voir.

Le juif retira ses lunettes d'un air stupéfait.

— Qu'est-ce que c'est, dit-il, vous ne voulez plus de mon argent?

— Par la raison que je ne puis vous donner les toiles promises! s'écria Van-Huysum avec angoisse.

— Aussi ne suis-je venu que pour vous payer celles que vous m'avez fait remettre, répliqua le juif.

Van-Huysum le regarda.

— Moi! répéta-t-il; que voulez-vous dire?

Gotta essaya de s'entremettre et de renvoyer à plus tard une explication qui fatiguait son parrain; mais celui-ci l'interrompit en déclarant qu'il voulait que tout s'éclaircît.

— Par ma foi! l'éclaircissement est facile, s'écria Salomon; votre filleule m'a donné deux petit cadres d'elle dont je lui apporte le prix, dix ducats, et une grande toile de vous pour laquelle je vous apporte deux cents ducats.

— Une toile de moi! répéta le peintre.

— Eh! oui, reprit le juif; votre grand vase avec le nid et le colimaçon... C'est un chef-d'œuvre, maître : aussi l'ai-je placé le jour même, et je l'apporte de ce pas au duc de Remberg.

— Vous l'avez? s'écria Van-Huysum qui s'était levé.

— Je l'ai laissé là, dans le parloir.

— Montrez, montrez!

Le vieux peintre s'avançait vers une des portes vitrées

qui donnaient sur la galerie ; Salomon le suivit, et, enlevant une serpillière de laine verte qui couvrait un cadre de moyenne taille, il montra l'œuvre annoncée au vieillard.

Celui-ci reconnut, dès le premier coup d'œil, une des ébauches que la maladie l'avait forcé d'abandonner ; mais si bien achevée dans sa manière et avec les procédés particuliers jusqu'alors connus de lui seul, qu'au premier instant il recula avec un cri ; c'était véritablement son œuvre : cependant un second examen lui fit découvrir certaines touches qui trahissaient une autre main.

— Qui vous a vendu cette toile ? s'écria-t-il en s'adressant à Salomon ; où est le scélérat qui m'a volé mes secrets ?

— Ici, mon tuteur, murmura une voix éplorée.

Il se retourna ; Gotta s'était laissée glisser à genoux, les mains jointes et la tête baissée.

— Toi ! s'écria Van-Huysum ; cette peinture est de toi ?... Et comment as-tu découvert mes méthodes ?

— Sans y penser, murmura la jeune fille, en observant ce que vous aviez fait.

— Ainsi toutes mes précautions étaient inutiles, reprit le peintre, j'avais chez moi un espion ! Et depuis quand sais-tu ce que je croyais si bien caché ?

— Depuis longtemps, répondit Gotta.

Van Huysum la regarda.

— Alors pourquoi ne t'en es-tu point servie plus tôt pour tes peintures ? demanda-t-il.

— Parce que j'aurais été seule à en profiter, répliqua la jeune fille ; tant que mon tuteur a pu tenir le pinceau, je lui ai laissé le privilége de ses découvertes : c'était en même temps son bonheur et sa propriété ; mais quand la maladie est arrivée, quand j'ai vu que le terme du payement promis à Van-Bruk approchait, quand j'ai été témoin de vos inquiétudes, alors je me suis enhardie ; j'ai pensé qu'employer pour votre repos l'art que je tenais de vous n'était point un vol, mais une restitution. Pardonnez-moi, mon parrain, si je me suis trompée ; le pinceau qui a peint cette toile n'a point cessé de vous appartenir, car je ne l'ai employé qu'à votre intention : permettez-moi de continuer seulement pendant que le mal vous condamne à l'oisiveté, et, dès que vous aurez recouvré vos forces, ma main oubliera ce qu'elle n'avait appris que pour vous.

En parlant ainsi, Gotta levait ses doux yeux pleins de larmes vers Van-Huysum ; celui-ci, attendri, la releva.

— Non, s'écria-t-il, c'est Dieu qui a voulu me donner une leçon ; il vient de m'apprendre par ton exemple que nous ne devons point garder pour nous seuls nos dons ou nos acquisitions, mais que notre bonheur doit être d'en faire largesse aux autres. Garde le pinceau qui aujourd'hui nous sauve. Jusqu'ici il n'y avait qu'un Van-Huysum, désormais je veux qu'il y en ait deux.

LE ZAFARNAMAH (1).

DIALOGUE ENTRE ARISTOTE ET BOUZOURJOUMIHR (2).

Traduit du persan de BABA NARASINHA DATTA (3).

BOUZOURJOUMIHR. — A quoi doit-on employer sa vie ?

ARISTOTE. — A plaire au cœur d'autrui : Dieu aime celui qui s'étudie à plaire à son prochain.

B. — Comment peut-on plaire au cœur d'autrui ?

A. — En se soumettant à la volonté de Dieu. De même que l'on ne peut plaire à un roi sans obtenir la bienveillance de ceux qui l'entourent, de même Dieu n'aime que celui qui est bon pour ses créatures.

B. — A quoi doit-on s'occuper ?

A. — A acquérir des connaissances.

B. — Dans quel but doit on acquérir des connaissances ?

A. — L'instruction donne aux humbles la grandeur de l'âme, aux pauvres la richesse, aux stupides l'intelligence.

B. — Quelle est la meilleure voie pour se faire connaître ?

A. — La lumière de l'instruction.

B. — Comment peut-on s'assurer la possession du ciel ?

A. — En soumettant ses passions.

B. — Que doit-on faire pour les soumettre ?

A. — Manger peu.

B. — Comment peut-on vivre en mangeant peu ?

A. — En diminuant progressivement la quantité de sa nourriture chaque jour.

B. — Qu'entend-on par le monde ?

A. — Tout ce qui est changeant et inutile pour l'avenir.

B. — Comment peut-on acquérir de l'honneur ?

A. — En mangeant peu, en parlant peu, et en offensant peu. Le sage a dit : « Les petits mangeurs sont moins injurieux que les grands mangeurs. »

B. — Envers qui est-il permis d'être exigeant et dur ?

A. — Seulement envers soi-même.

B. — Quelle est la chose qui, étant semée en un endroit, est moissonnée dans un autre ?

A. — Le bien que l'on fait dans ce monde, parce qu'on n'en recueille le fruit que dans l'autre.

B. — Comment peut-on plaire à Dieu ?

A. — En plaisant à ses parents.

B. — Qui doit-on consulter ?

A. — Les sages.

B. — Qui est sage ?

A. — Celui qui, après avoir écouté beaucoup et pensé judicieusement, parle peu.

B. — Quand doit-on parler ?

A. — Quand aucun autre ne parle.

B. — A quoi reconnaît-on qu'une personne est vertueuse ?

A. — A trois choses : l'instruction, la générosité, et la sérénité du maintien.

B. — Qu'est-ce qu'un homme généreux ?

A. — Celui qui donne promptement.

B. — Quelle est la plus mauvaise de toutes les actions ?

A. — C'est de se tenir éloigné des personnes instruites.

B. — Quelles sont les meilleures actions ?

A. — Fréquenter les personnes instruites, assister les infirmes et les pauvres.

B. — Quelles sont les personnes instruites ?

A. — Celles qui savent ce que c'est que Dieu.

B. — Quelles sont les personnes qui savent ce que c'est que Dieu ?

A. — Celles qui ne font d'offense à personne.

B. — Quelles sont les personnes qui ne font d'offense à personne.

A. — Celles qui se considèrent comme inférieures aux autres.

B. — Comment peut-on arriver à cette humilité ?

A. — En fréquentant les sages.

B. — Que peut-on apprendre dans la société des sages ?

A. — A plaire à Dieu.

B. — Comment plaire à Dieu ?

A. — En obéissant à sa volonté.

B. — Quels sont les signes de l'obéissance ?

A. — La résignation et l'action de grâces.

B. — Qui est indigne d'estime ?

(1) Les mots *Zafar-namah*, suivant la prononciation indienne, ou *Zafer-nameh*, suivant la prononciation usitée en Perse, signifient *livre de la Victoire*.

(2) Bouzourjoumihr était un sage qui vivait du temps de Nourschiwan, roi de Perse. On trouve sa biographie aux pages 376 et suivantes des *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, par Sylvestre de Sacy. Paris, 1793, in-4o.

(3) Voy. le *Journal de la Société asiatique du Bengale*, 1851, p. 426.

A. — Le bavard.
B. — Quelle est la lumière de l'intelligence?
A. — La pensée de la mort.
B. — Quelles sont les ténèbres de l'intelligence?
A. — L'amour de la nourriture et de la boisson, de l'or et de l'argent.
B. — Comment doit-on se considérer dans le monde?
A. — Comme le voyageur sur son chemin.
B. — Comment peut-on atteindre le but du voyage?
A. — En ne se chargeant pas de fardeaux inutiles.
B — Quelle chose est plus chère que la vie?
A. — La foi pour le fidèle, la richesse pour l'impie.
B. — Comment doit-on se faire connaître?
A. — Par ses œuvres.
B. — Quand la vertu ressemble-t-elle au mensonge?
A. — Quand un vieillard raconte les prouesses de son jeune âge, ou quand un pauvre rappelle les actions généreuses de ses jours heureux.
B. — Comment éviter un mauvais ami?
A. — En lui demandant ce dont on a besoin.
B. — A qui ressemble un fils dégénéré?
A. — A un sixième doigt, qui, s'il est retranché, cause de la douleur, et si on le laisse croître, devient une honte.
B. — Qu'est-ce qui augmente l'amitié?
A. — L'intérêt que l'on prend à son ami absent.
B. — Qu'est-ce qui détruit l'amitié?
A. — L'emprunt d'argent. Le sage a dit : « L'emprunt est à l'amitié ce qu'une paire de ciseaux est au drap.
B. — Comment faut-il boire?
A. — Lentement et à petits coups.
B. — Quand doit-on cesser de manger?
A. — Avant que l'on ne soit rassasié.
B. — Quelles choses conservent la santé plus sûrement que la nourriture?
A. — Trois choses : être vêtu avec propreté, se parfumer, et voir ses amis.
B. — Quel est celui qui est agréable à tout le monde?
A. — L'homme sincère.
B. — Quelle est celle de ces deux vertus que l'on doit préférer : la sincérité ou la reconnaissance?
A. — Il n'y a point de reconnaissance sans sincérité.
B. — Quel est l'homme juste?
A. — Celui qui ne prend qu'une nourriture légitime.
B. — Qu'est-ce qu'une nourriture légitime?
A. — Celle que l'on se procure par une profession honorable.
B. — Quelle est la meilleure des professions?
A. — L'agriculture.
B. — Quelle est la pire?
A. — Celle de marchand de vin.
B. — Comment doit-on recevoir un hôte?
A. — Avec bonté : lui souhaiter la bien-venue, et ensuite s'entretenir bienveillament avec lui.
B. — Quel est l'antidote du péché?
A. — Le repentir.
B. — Quel doit être le devoir constant du riche?
A. — La distribution de la nourriture aux indigents.
B. — Quel est l'homme intelligent?
A. — Celui qui cherche la vraie signification des choses.
B. — Quelles qualités conviennent à la jeunesse?
A. — La modestie et l'intrépidité.
B. — A l'âge mûr et à la vieillesse?
A. — La prudence.
B. — Quel est le moyen d'améliorer la compréhension (l'intelligence, la connaissance)?
A. — La disquisition (l'attention, l'examen, l'analyse).
B. — Quel est l'œil intérieur?
A. — L'œil de l'esprit.
B. — Comment voit-on avec cet œil?
A. — En se perfectionnant par la maturité.
B. — Comment arrive-t-on à la maturité?
A. — Par l'érudition et la discrétion.
B. — Qu'est-ce que l'érudition?
A. — L'étude de ce qui se rapporte aux préceptes de la morale et de la foi.
B. — Quel est le signe de la discrétion?
A. — Une conduite vertueuse.
B. — Quel est le signe de l'ignorance?
A. — L'injustice.
B. — Qu'est-ce qu'une injustice?
A. — Tout acte indigne de l'homme.

LE MICROCÈBE. — LES SINGES SANS QUEUE.

Nous donnons réunis sur la même planche, et tous deux avec leurs dimensions naturelles, deux représentants des deux grandes familles qui, avec les genres Tarsier et Aye-Aye, composent aujourd'hui l'ordre des Primates ou Quadrumanes.

L'un est le *Microcèbe*, nain de la famille des Lémuridés ou Makis, et de l'ordre tout entier auquel il appartient; petit quadrupède nocturne de Madagascar, que l'on trouve tour à tour décrit par Buffon sous les noms de *Mongous nain* et de *Rat de Madagascar*, et que Geoffroy Saint-Hilaire a définitivement établi, comme genre distinct, sous le nom qu'il porte aujourd'hui. Nous avons saisi l'occasion de figurer ce rare et élégant quadrupède; la Ménagerie du Muséum l'a récemment possédé pour la première fois, et on ne l'avait pas vu vivant en France depuis Buffon. Peu d'animaux sont aussi complétement nocturnes que le Microcèbe, ce qu'indiquent bien ses grandes oreilles membraneuses et ses énormes yeux ronds, dont les pupilles se ferment entièrement à la clarté du jour. L'individu de la ménagerie du Muséum se tenait profondément caché, la nuit exceptée, au milieu de la ouate dont on avait rempli sa cage. Le Microcèbe, dans l'état de nature, se retire de même, tout le jour, dans les trous des arbres, d'où il sort la nuit pour chercher sa nourriture qui consiste en insectes.

L'animal figuré avec le Microcèbe est le Magot, singe remarquable surtout par l'absence du prolongement caudal, si développé, au contraire, chez presque tous les autres animaux de la même famille.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt, en raison des progrès récents de l'histoire naturelle à l'égard des singes sans queue, d'entrer ici dans quelques détails sur ce groupe, à l'occasion du Magot qui en est l'espèce la plus connue.

J'appelle *Singes* proprement dits, disait Buffon dans la grande histoire des Singes, qui fait partie de l'Histoire naturelle, « des animaux sans queue, à face, formes et démarche plus ou moins humaines. » Et dans le dénombrement de ces animaux qu'il faisait à la suite de sa définition, dénombrement qui remonte à moins d'un siècle, il comprenait le *Pithecos* des Grecs, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, le *Magot*, l'*Orang Outang* et le *Gibbon;* trois espèces en tout.

Le Magot est le seul de ces trois types admis par Buffon, à l'égard duquel la science ait peu changé. Il devait en être ainsi. Habitant du Nord de l'Afrique, entre l'Atlas et la Méditerranée, le Magot a de tout temps été amené très-fréquemment en Europe. Comme le dit très-bien Buffon, c'est l'animal « sur lequel Aristote, Pline et Galien ont institué toutes les comparaisons physiques, et fondé toutes les relations du Singe à l'Homme. » C'est le Magot que Galien disséquait, faute de pouvoir étudier l'organisation

de l'homme sur l'homme lui-même ; et Camper, en croyant qu'il s'agissait ici de l'Orang Outan, a commis une erreur depuis longtemps relevée par Blainville, et mise dans tout son jour par Cuvier.

Le Magot n'existe pas en Asie, comme le croyait Buffon ; mais on le retrouve, ce qu'ignorait notre grand naturaliste, sur un point de l'Europe, à Gibraltar. Fait doublement intéressant : le Magot est le seul singe qui subsiste aujourd'hui en Europe, et il y subsiste comme l'un des témoins de l'antique réunion de l'extrémité méridionale de la péninsule hispanique avec le nord-ouest de l'Afrique. C'est là le seul fait important que nous ayons à ajouter à l'histoire que Buffon donnait, il y a un siècle, du Magot, unique aujourd'hui encore dans son genre, comme il l'était alors. Ajoutons que si la figure où nous représentons, de grandeur naturelle, la tête et la main du Magot, est très-supérieure à celle de Buffon, celle-ci cependant pouvait déjà suffire pour faire exactement connaître ce singe.



Muséum d'histoire naturelle. — Le Microcèbe et le Magot (singe sans queue). — Dessin de Werner.

Le Gibbon a aussi été décrit et figuré par Buffon avec exactitude; mais le nombre des espèces qui reproduisent ce type s'est beaucoup accru. Dans les galeries zoologiques du Muséum d'histoire naturelle, on voit aujourd'hui jusqu'à neuf espèces, dont plusieurs encore présentent de nombreuses variétés. L'une de ces espèces, qui était alors nouvelle pour la science, vivait tout récemment à la ménagerie du Muséum. Toutes sont des parties chaudes de l'Asie orientale, soit du continent, soit surtout de l'archipel Indien.

Les autres singes sans queue sont pour nous d'un bien plus grand intérêt; car ce sont de tous les animaux ceux qui se rapprochent le plus de l'organisation physique de l'homme. C'est à leur égard surtout que la science a fait de nombreux et importants progrès.

Buffon, qui n'en connaissait d'abord qu'une espèce, et qui la croyait également répandue dans les régions orientales de l'Asie et sur la côte occidentale de l'Afrique, a plus tard distingué nettement l'Orang Outan d'Asie, et le *Jocko*, plus connu aujourd'hui sous le nom de *Chimpanzé*, qui est africain. Ces deux espèces sont depuis longtemps bien distinguées, et dès les premières années de ce siècle, Geoffroy Saint-Hilaire a pu montrer même qu'elles présentent de très-notables différences d'organisation, à ce point qu'elles doivent être rapportées à deux genres très-distincts. Ces deux genres sont aujourd'hui admis de tous les zoologistes, sous les noms d'*Orang* et de *Troglodyte*.

L'*Orang Outang*, ou mieux l'*Orang Outan*, est le type, mais non plus la seule espèce du genre Orang. MM. Geoffroy Saint-Hilaire, de Blainville, Owen, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, ont mis ce fait hors de doute. Pour citer un exemple, on peut voir au Musée de Paris, à côté du véritable Orang Outan, l'Orang bicolore, distinct, outre la coloration de plusieurs parties de son corps et de ses membres, par la forme très-différente des orbites et des os qui constituent ces cavités. Mais cette espèce, aussi bien que les autres Orangs nouvellement décrits ou indiqués, sont dans les mêmes conditions que l'Orang Outan, sous deux points de vue importants : tous sont des mêmes régions, de Bornéo, de Sumatra, et peut-être des parties les plus rapprochées du continent; et tous sont sujets, en avançant en âge, à une véritable métamorphose, ayant d'abord des formes presque humaines, et notamment la face très-courte et un front bien développé; devenant au contraire, à l'état adulte, semblables aux derniers singes, par l'allongement considérable de leur museau et l'affaissement de leur front.

Le genre Troglodyte, dont le Chimpanzé est le type, diffère, dès le premier aspect, du précédent, par des caractères qui, presque tous, le rapprochent davantage de l'homme. Les bras, qui, chez les Orangs, sont démesurément longs, et tellement que l'extrémité des doigts touche presque à terre, descendent seulement, chez le Chimpanzé, vers le bas de la cuisse. Celui-ci a, en outre, ce qui n'a pas lieu chez les Orangs, les ongles larges et aplatis comme l'homme. Dans son enfance, le Chimpanzé reproduit donc, plus exactement encore que les Orangs, les conditions organiques du type humain; mais, comme ceux-ci, il s'en écarte considérablement avec l'âge par la conformation de sa tête, qui, après avoir été courte et arrondie, finit par rappeler le type des derniers singes par son museau très-avancé et l'extrême dépression du front.

N'y a-t-il en Afrique d'autres singes anthropomorphes que le Chimpanzé? Ou en existe-t-il plusieurs, comme il y a plusieurs Orangs en Asie? Geoffroy Saint-Hilaire, d'après l'examen de quelques pièces osseuses, avait, dès 1828, annoncé l'existence d'une seconde espèce; mais elle n'avait pas été retrouvée, lorsque a été faite, en 1847, sur laquelle une découverte du plus grand intérêt pour la science, et un de nos récents articles nous dispense d'insister, celle du Gorille, que nous avons figuré (1852, p. 297) d'après les deux individus récemment arrivés au Muséum d'histoire naturelle, et qui sont jusqu'à présent les seuls qu'on ait vus en Europe.

C'est ainsi que s'est successivement étendu ce groupe dans lequel Buffon, il y a moins d'un siècle, ne signalait que trois espèces, et où nous en connaissons près de vingt, réparties en quatre genres distincts : Troglodyte, Gorille, Orang et Gibbon.

SUR LE CHAR ALLEMAND.

Voy. p. 24.

En feuilletant la seconde partie du *Journal des voyages de M. de Monconys* (1666, Lyon), nous avons rencontré ce passage, qui paraît bien être l'explication du char figuré dans notre 3e livraison du mois de janvier.

Monconys a vu à Nuremberg, en 1663, chez un ouvrier, un carrosse destiné au roi de Danemarck, « lequel carrosse, dit-il, avance, recule, et tourne sans chevaux, et fait 3 000 pas géométriques en une heure, seulement par des manivelles que tournent deux enfants, qui sont dans le corps du carrosse, qui font tourner les roues de derrière, et celui qui est dedans (Monconys veut désigner sans doute la personne qui est à l'extérieur du char) tient un bâton qui fait tourner le devant du carrosse où sont attachées les deux petites roues pour braquer à l'endroit qu'il veut. »

Le même ouvrier avait fabriqué, pour le dauphin, un combat entre des cavaliers et des fantassins qui marchaient et tiraient par ressorts. Il avait aussi, dit Monconys, de petits canons d'un pied qui portaient à 500 pas.

LA PLUS GRANDE PROFONDEUR DE LA MER ET LA PLUS HAUTE MONTAGNE CONNUES.

Le 30 octobre 1852, le capitaine Deham, commandant le *Herald*, a mesuré la profondeur de la mer dans le sud de l'océan Atlantique (lat. australe, 36° 49′; long. 37° 60′ de Greenwich). La sonde mit 9 heures 25 minutes à descendre. Un calcul exact démontra qu'en cet endroit la profondeur était de 43 380 pieds français (7 706 fathoms, mesure anglaise). Cette profondeur surpasse de 17 000 pieds français la hauteur du Kintjindjinga, le sommet le plus élevé du Tibet, et qui a de hauteur 26 438 pieds français.

LES AVENTURES DE MAITRE BLOCK.

D'après Mus.eus.

Fin. — Voy. p. 100, 140.

VI. EXPLICATIONS.

Block avait mené à bonne fin l'entreprise du Blocksberg. Il n'avait pas été en droite ligne vers la fosse mystérieuse, avec la rapidité de la vénérable compagnie des sorcières lorsque, pendant la nuit de Sainte-Walpurge, elles voyagent à califourchon sur les balais. Non, il avait cheminé paisiblement, faisant maints zigzags, suivant que les auberges l'attiraient à droite ou à gauche. Il ne devint plus sobre et plus empressé que lorsqu'il aperçut les cimes bleues du Hartz. Alors son esprit commença à se troubler, et il se dit que le moment était venu de recueillir tout son sang-froid et de consulter son itinéraire. Il parvint au pied de la montagne de Saint-André, au ruisseau Eder, et enfin il se trouva en face de la fosse. Il n'y avait plus à reculer. Il

ouvrit les portes grâce à la racine magique, emplit sa sacoche et ses poches d'autant d'or qu'il en pouvait porter, et remonta plus rapidement les soixante-douze marches de pierre du caveau qu'autrefois les trois ou quatre échelons du moulin. Cependant, lorsqu'il revit la lumière, il éprouva l'émotion d'un naufragé qui, après avoir été longtemps le jouet des flots, se sent enfin les pieds solidement appuyés sur le rivage. Dans son trouble, tandis qu'il puisait à pleines mains dans le trésor du roi Brucktorix, il avait laissé tomber la racine magique et l'avait oubliée. Il ne fallait donc plus songer à une seconde visite ; mais il ne s'en chagrina pas beaucoup. Il était aussi riche qu'il l'avait désiré. Un fois remis de son émotion, il se prit à chercher comment il pourrait transporter son trésor à Rottemberg et en user à son gré sans trop exciter l'attention et les bavardages. Il était d'ailleurs d'une grande importance pour lui que son aimable moitié ne connût point le vieil héritage de Brucktorix. Il voulait bien partager avec elle et la laisser boire avec lui au ruisseau, mais il prétendait rester maître de la source. Après bien des plans formés et rejetés, maître Block se rendit au prochain village, choisit une brouette chez le charron, et fit faire au tonnelier un baril à deux doubles fonds ; puis, ayant acheté des clous, il en mit une partie en dessus et l'autre en dessous du baril : le milieu recélait son trésor. Ensuite il se dirigea vers Rottemberg à petites journées, visitant derechef les cabarets, mais y faisant meilleure chère que lorsqu'il était venu et commandant ses repas en vrai connaisseur.

Il était sorti des montagnes et il cheminait sur la route de la ville d'Eldrich, lorsqu'il fit la rencontre d'un jeune homme qui paraissait plongé dans une tristesse profonde. Maître Pierre, de bonne humeur, l'approcha et lui dit :

— Où allez-vous, mon brave?

L'étranger répondit d'un air découragé :

— Dans le monde ou hors du monde, comme mes jambes me dirigeront.

— Pourquoi hors du monde? Qu'est-ce que t'a fait le monde pour que tu aies envie de le quitter?

— Il ne m'a pas fait de mal, je ne lui en ai pas fait non plus ; mais j'ai des raisons pour ne point m'y plaire.

Maître Pierre, qui aurait voulu voir tous ceux qu'il rencontrait heureux lorsqu'il l'était lui-même, entreprit d'égayer son compagnon : il l'invita à souper avec lui, en s'engageant à payer l'écot. Il y avait grand festin dans l'auberge où ils entrèrent. Un fumet savoureux s'exhalait des fourneaux. Maître Pierre conduisit le mélancolique voyageur sous un berceau, dans le jardin. Le soleil brillait à travers le feuillage : un bon déjeuner fumait sur la table, un vin généreux écumait dans une cruche au large ventre.

— Allons, jeune homme, dit Pierre, courage ; chasse loin de toi la tristesse, abandonne ton cœur à la gaieté. Vois quelle riante journée succède à la nuit sombre ; c'est ainsi que le bonheur luit après le chagrin. Aie confiance en moi et dis-moi un peu quelle est la cause de tes chagrins.

— A quoi servirait de vous faire le récit de mes infortunes, brave homme? répondit le jeune voyageur. Vous ne pouvez ni me consoler ni m'aider.

— Eh! qui le sait? reprit Pierre. Les cantiques que l'on chante à l'église ne disent-ils pas que souvent on trouve la consolation là où l'on espérait le moins la rencontrer.

Et maître Block pressa avec tant d'amitié le jeune chevalier à la triste figure, que celui-ci finit par lui ouvrir son âme. Il lui raconta qu'il était né en Franconie, qu'il avait servi, comme arbalétrier, le comte d'Œttingue, et qu'ayant traversé la ville impériale de Rottemberg, il s'était épris tout à coup d'une belle jeune personne, fille d'un ancien restaurateur.

— Oh! oh! pensa maître Pierre.

Il avait réussi à lui parler quelquefois, lorsqu'elle portait ses broderies en ville.

Ici maître Block eut peine à retenir une exclamation peu aimable à l'adresse de sa femme.

— Mais, poursuivit le jeune arbalétrier, la jeune fille, sans lui témoigner aucune aversion, l'avait prié très-sérieusement de ne plus lui adresser la parole et de l'oublier, puisque, n'ayant aucun moyen de soutenir un ménage, il ne pouvait demander sa main. Toutes les supplications avaient été impuissantes pour changer sa résolution. — J'ai dû obéir, poursuivit le jeune homme ; il me faut renoncer à l'espoir de la revoir jamais. Je me suis éloigné d'elle, de Rottemberg ; depuis ce temps, j'erre au hasard, sans projet, sans courage, certain du moins que le chagrin m'aura bientôt délivré de la vie.

— Ton histoire m'intéresse, dit maître Pierre ; mais pourquoi ne m'as-tu point parlé du père de la jeune fille? D'où vient que tu ne t'es pas adressé à lui? Il se serait laissé attendrir et n'aurait pas refusé un gendre comme toi.

— Ah! reprit Fridolin, combien vous êtes dans l'erreur! Le père est un vagabond, un ivrogne, qui a abandonné sa fille et sa femme. Personne ne sait ce qu'il est devenu. Laisser dans la pauvreté, sans protection, une si charmante jeune fille! Ah! il faut que cet homme n'ait point de cœur! Moi, m'adresser à lui? Je crois que, si je le tenais, je lui arracherais d'un seul coup tous les poils de la barbe.

Le pauvre Block ouvrit d'abord de grandes oreilles et de grands yeux quand il entendit son jeune ami chanter ses louanges sur ce ton. Cependant, tout bien examiné, il ne se montra point offensé. Ces injures partaient d'une âme honnête. Il résolut donc de le faire dépositaire de son trésor. Il y trouverait l'avantage de cacher plus aisément son secret à son acariâtre moitié et d'éviter les suppositions malignes de ses concitoyens de Rottemberg.

— Ami, dit-il, ouvre ta main ; je me connais en chiromancie ; je te dirai ce que ton étoile t'annonce.

— Et que peut-elle m'annoncer, sinon le malheur? répondit le jeune homme.

Le prétendu devin insista gaiement, examina les lignes de la main avec une grande attention, hocha de temps en temps la tête d'un air émerveillé, et dit :

— Demain, au lever du soleil, pars et retourne à Rottemberg. La belle Lucine te recevra avec joie. Un parent éloigné, que tu ne connais pas, t'a fait son légataire universel, et bientôt tu auras une assez grande fortune pour te donner le luxe d'une femme et d'une demi-douzaine de petits enfants.

Fridolin prit ces paroles pour une plaisanterie de mauvais goût. Il se leva plein de courroux et voulut s'éloigner ; mais Pierre le retint et lui dit :

— Je ne plaisante pas, et je suis prêt à te donner une preuve de la vérité de ma prophétie Je suis assez riche pour t'avancer sur ton héritage futur autant d'argent que tu en désireras. Suis-moi dans ma chambre. Tes yeux t'auront bientôt convaincu de la réalité de mes paroles.

Le jeune homme le suivit, sans savoir s'il veillait ou s'il était en proie à un rêve. Quand ils furent dans la chambre, le marchand de clous ferma la porte et découvrit loyalement à Fridolin son secret. Il lui apprit qu'il était le père de Lucine et qu'il l'agréait pour gendre, à la condition qu'il ferait passer sous son nom toute cette richesse dont il lui révéla la source mystérieuse. Il déboucha le baril et laissa briller aux yeux éblouis de Fridolin le jaune métal caché sous les clous. A ce spectacle, le jeune homme sentit s'évanouir sa mélancolie : il bondit de joie, embrassa Block, et ne trouva que des interjections et des éclats de rire pour exprimer sa reconnaissance. Le lendemain, les deux voyageurs se rendirent à Nuremberg. Fridolin acheta dans cette



Maître Block et Fridolin. — D'après Richter. — Dessin de Gagniet.

ville un riche et élégant costume, et reçut une assez large part du trésor. Il promit qu'aussitôt le mariage convenu avec la mère Block, il enverrait un messager à son beau-père, et celui-ci fit parvenir à Rottemberg une voiture chargée de meubles et d'étoffes, comme si c'était un don de la famille du jeune homme.

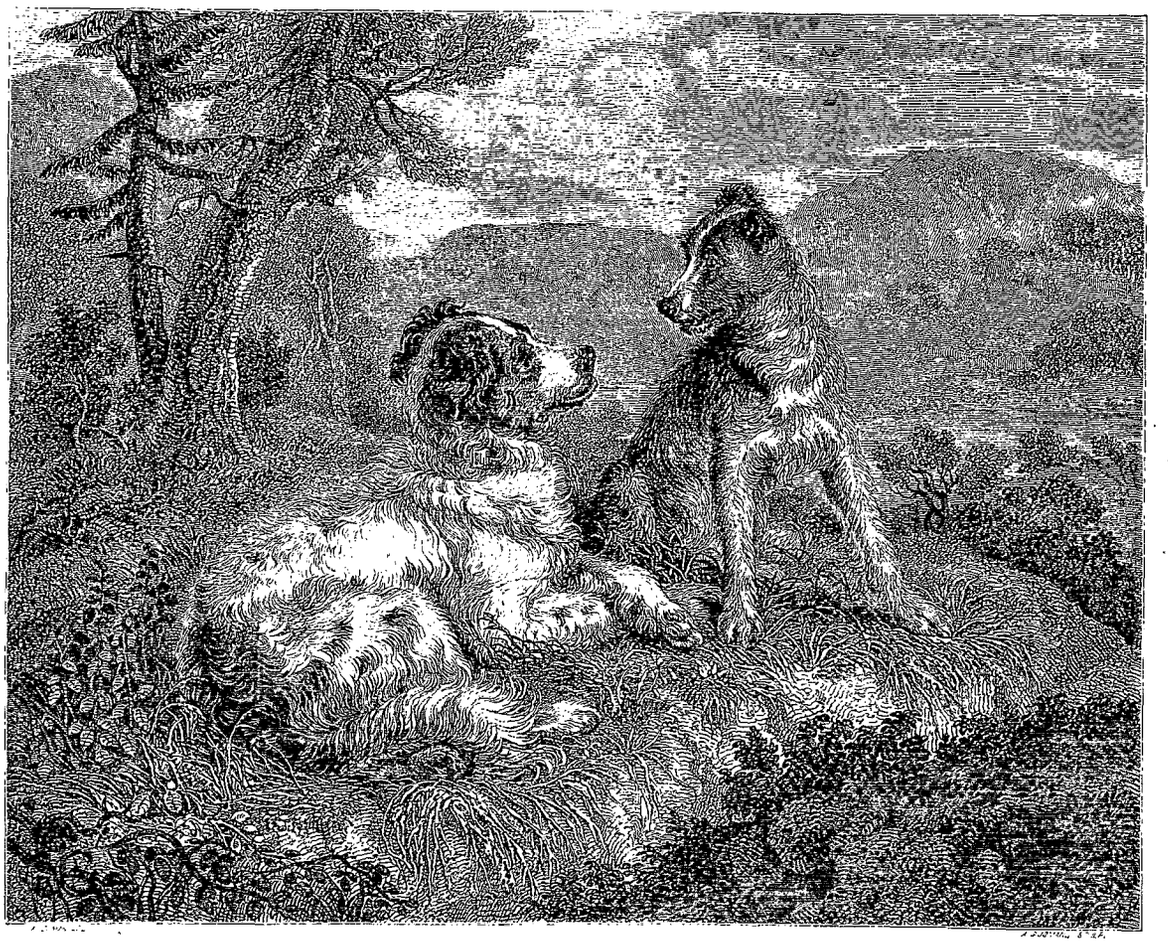
L'auteur termine à peu près ainsi son histoire :

« Maître Pierre eut la sagesse de jouir discrètement et modestement du produit de son voyage au Hartz. Fridolin vécut heureux avec sa belle et vertueuse épouse. Il se fit des amis véritables, fut nommé membre du conseil, et parvint dans sa vieillesse au faîte des grandeurs, c'est-à-dire au noble titre de bourgmestre de la ville impériale de Rottemberg. De notre temps encore, lorsqu'un Rottembergeois veut parler d'un homme très-riche, il dit : « Aussi riche que le » gendre de feu maître Pierre Block le traiteur. »



Adieux de maître Block aux lecteurs. — D'après Richter. — Dessin de Gagniet.

LES DEUX CHIENS.



Dessin de Freeman, d'après Landseer.

Ésope passant un jour dans un faubourg de Sardes y aperçut des enfants qui portaient à la ceinture les tablettes à écrire, le sac de jetons à calculer, et qui faisaient ensemble l'école buissonnière.

A la vue du petit bossu dont les contes avaient tant de fois amusé leurs heures de loisir, tous accoururent et l'entourèrent en lui demandant quelque nouvel apologue ; mais Esope leur répondit qu'il était envoyé en message, hors de la ville, chez un ami de son maître, et qu'il n'avait point le temps de s'arrêter.

Les enfants le suivirent donc en causant, et Ésope demanda tour à tour à chacun d'eux ce qui l'empêchait de se rendre à l'école. Celui-ci objecta le beau temps, celui-là l'ennui de l'étude ; mais tous tombèrent d'accord pour proclamer qu'ils étaient las d'obéir à un maître.

Le sage Phrygien écoutait leurs raisons en souriant et sans leur rien objecter, lorsqu'ils arrivèrent ensemble à un carrefour champêtre où ils aperçurent deux chiens arrêtés sous quelques arbres. L'un d'eux, qui portait le collier, était accroupi les pattes croisées, tandis que l'autre, la tête droite et arc-bouté sur les jambes de devant, le regardait. Les écoliers se les montrèrent du doigt.

— Voyez, voyez, s'écria celui qui marchait en tête, ne dirait-on pas que tous deux causent comme des amis et des voisins.

— Qu'Ésope nous traduise alors leur conversation, s'écrièrent plusieurs voix.

— Volontiers, dit le bossu qui s'approcha de quelques pas, et qui prêta l'oreille comme s'il eût véritablement écouté. Le chien couché demande à l'autre à qui il appartient, et ce dernier lui répond fièrement qu'il n'a point de maître.

— En es-tu bien certain ? demande l'épagneul.

— Regarde mon cou libre de tout lien ! réplique le chien indépendant ; je n'appartiens qu'à moi ! Celui dont le nom est gravé sur ton collier décide de ton repos ou de ton travail ; si tu dors, il t'éveille par son sifflement connu. Il te crie — Allons ! Et il faut le suivre à la chasse ou dans son voyage. Si tu veux courir, il t'appelle, il t'ordonne de t'accroupir à la place désignée, et tu n'oserais désobéir à son commandement ! Moi, au contraire, je pars et je reste quand il me plaît, je vais où je veux, je fais ce qui me convient, et je n'ai d'autre maître que ma fantaisie.

— Fort bien, réplique l'épagneul ; dis-moi alors, je te prie, pourquoi tu es arrivé si tard à notre rendez-vous ?

— Accuses-en de méchants écoliers qui m'ont barré la route en me poursuivant à coups de pierres.

— Premier obstacle à ta liberté, fait observer le chien au collier.

— Ce n'est rien, reprend l'autre ; j'ai franchi la haie du grand pâturage, et j'ai traversé la bergerie malgré les chiens, car il a fallu livrer bataille !

— Et, si je ne me trompe, tu as laissé un morceau de ton oreille, objecte l'épagneul.

— Cela ne mérite pas qu'on en parle, interrompt son interlocuteur ; la liberté vaut bien un bout d'oreille. Mais il faut que je prenne congé de toi ; je n'ai pas un moment à perdre si je veux avoir aujourd'hui ma pitance.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je dois arriver à la ferme au moment du

dîner. Je suis le favori des enfants, à qui je sers de monture, et qui, en retour de mes complaisances, me donnent chaque jour la pâtée.

L'épagneul secoue la tête et entr'ouvre la mâchoire comme s'il riait.

— A la bonne heure, dit-il : ainsi tu as été détourné de ta route par des écoliers; il t'a fallu livrer un combat aux chiens de la bergerie pour arriver ici, et tu vas quêter ton dîner en te soumettant aux caprices des fils du fermier! Est-ce là ce que tu appelles dépendre de ta volonté? Si je ne me trompe, tu es l'esclave de la rencontre, de la violence, de la faim, auxquelles il te faut à chaque instant céder ou que tu dois combattre; pendant que moi je ne me trouve dépendre que d'une seule maison, et lorsque j'ai rendu les services que l'on attend de moi je suis en sûreté sans avoir à m'inquiéter du reste.

Les écoliers avaient écouté d'abord en souriant, puis d'un air plus sérieux. Quand Ésope s'arrêta, ils se regardèrent d'abord en silence, puis le plus hardi, s'adressant au bossu de Phrygie :

— Et la conclusion de ton apologue? demanda-t-il,

— La conclusion, répliqua Ésope, c'est que l'homme sage imite l'épagneul, et qu'il prend le DEVOIR pour maître, afin de n'être pas l'esclave du hasard et des tentations.

UN PROCÈS CRIMINEL AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voy. p. 42.

Cependant Duhan, voyant que tant qu'il resterait à Chartres son vol lui serait inutile, feignit avoir été mordu par un chien enragé, et dit qu'il partait se baigner à la mer; mais, au lieu d'en prendre le chemin, il vint à Paris, et là, s'étant instruit de tout ce qui se passait au sujet de Duval et de Bridou, d'Aubry et des officiers de l'église de Chartres, il vit bien qu'il ne pouvait exposer des lingots en vente à Paris sans être reconnu. C'est pourquoi il résolut d'aller vendre aux juifs de Metz ce qu'il en avait apporté. En y allant, il s'arrêta à Châlons, et l'envie d'acheter un cheval lui en fit exposer à un orfévre la troisième partie d'un lingot. L'orfévre, qui présuma que cet or pouvait provenir du vol dont il avait reçu avis, le remit adroitement au lendemain, sous prétexte de lui payer comptant un bon prix, et l'engagea à lui apporter tout ce qu'il pouvait en avoir; puis aussitôt il alla prévenir l'intendant, qui chargea le lieutenant criminel de Châlons de se trouver au rendez-vous. Duhan apporta les deux autres pièces du lingot; le lieutenant criminel survint, le fit fouiller, et l'on trouva sur lui six autres lingots, le tout pesant ensemble 8 marcs 2 onces 3 gros et demi. Interrogé, Duhan ne voulut pas dire son nom, déguisa sa qualité, soutint qu'il venait d'Angleterre, et fit plusieurs variations. Il fut emprisonné le 7 février 1691; alors il voulut corrompre le geôlier pour faire tenir une lettre à un procureur de Chartres, son parent, et s'efforça de briser la porte de sa prison.

Le lieutenant criminel de Châlons donna aussitôt connaissance de ces faits au lieutenant criminel de Chartres, et les commissaires de la cour des monnaies, voyant que le seul moyen de sauver Duhan était de trouver un coupable, firent venir Aubry en la cour et l'interrogèrent sur la sellette le 15 février. Il leur fit les mêmes réponses qu'au maire de Loens; mais quoique son innocence fût évidente, le lendemain on le condamna à la question ordinaire et extraordinaire, et on la lui fit donner le 17 du même mois. Nous rapporterons tout au long le procès-verbal de son interrogatoire, afin de montrer avec quel art avaient été combinées les réponses qu'on lui dicta pour prouver l'innocence de Duhan, en semblant accuser un autre Duhan, cousin de celui-ci, orfévre à Chartres, homme parfaitement honorable qu'on était bien sûr de purger de l'accusation.

« Lui ayant fait appliquer les brodequins, nous l'avons interrogé de son nom, surnom, âge, qualité, demeure et lieu de sa naissance.

» A dit après serment se nommer Jacques Aubry, soldat au régiment des gardes françaises, dans la compagnie du sieur de Cheviray, âgé de quarante-deux ans ou environ, demeurant avant sa détention rue de la Corne, faubourg Saint-Germain, natif de Chartres.

» Au premier coin, interrogé si ce n'est pas lui qui a fait le vol de la lampe et avec qui il a commis ledit vol,

» A dit qu'il n'a point commis ledit vol, qu'il n'en est ni l'auteur ni le complice, et qu'il est innocent dudit vol.

» Interrogé si ce n'est pas lui qui a acheté la corde de la veuve Loreau avec laquelle le vol a été fait,

» A dit que non, et qu'il est innocent.

» Interrogé s'il n'est pas entré dans l'église de Notre-Dame le dimanche 23 juillet dernier avec son frère,

» A dit que non, et qu'il est innocent dudit vol.

» Au deuxième coin, a dit qu'il a volé la lampe, que c'est lui qui a acheté la corde, que ce n'est pas lui qui l'a prise, mais qu'il y était, et que ce sont des soldats de revue du régiment de Champagne, qu'il ne connaît pas et qui eurent conférence avec Duhan, orfèvre de Chartres, qui s'appelle le grand Duhan, et demeure dans la rue au Change; que desdits soldats il y en a un qui est tambour.

» Interrogé quelle part il a eue du vol,

» A dit qu'il n'a eu aucune part dudit vol.

» Interrogé comment lesdits soldats et lui enlevèrent la lampe,

» A dit que trois soldats de ladite revue s'enfermèrent dans l'église, ne sait comment ils la prirent, et qu'il était à la porte de l'église qui les attendait, et ils apportèrent ladite lampe.

» Interrogé si la corde qu'il avait achetée ne devait pas servir à faire ledit vol,

» A dit que oui.

» Interrogé s'il ne convint pas avec lesdits soldats de faire ledit vol,

» A dit que oui, et que ledit Duhan en dira plus de nouvelles que lui.

» Interrogé si ledit Duhan savait quelque chose du vol,

» A dit qu'il n'en sait rien, mais qu'ils portèrent ladite lampe chez ledit Duhan, ainsi qu'ils le dirent à lui répondant.

» Interrogé quelle route devaient tenir lesdits soldats pour joindre leur compagnie,

» A dit qu'ils passèrent par Illiers le 23 juillet, qu'ils vinrent à Chartres, et devaient passer par Chartres et Montlhéry.

» Interrogé s'ils ne devaient pas passer par Abbeville,

» A dit qu'il n'en sait rien.

» Interrogé s'il ne sait pas que les soldats ont vendu ladite lampe à Chartres,

» A dit qu'il n'en sait rien; mais qu'ils lui dirent qu'ils devaient chercher orfévre, et qu'ils s'en allèrent chez un orfévre dans la rue du Change, dans laquelle il n'y a d'orfévre que ledit Duhan.

» Interrogé si ce n'est pas lui qui excita lesdits trois soldats à faire le vol, n'ayant pas d'apparence que des gens qui ne font que passer eussent pu former si promptement le dessein de le faire,

» A dit qu'étant avec eux dans l'église et leur ayant dit que ladite lampe était d'or, ils formèrent tous ensemble le dessein de la voler.

» Interrogé si, après ledit vol, ils n'allèrent pas rompre

et partager ladite lampe sur le bord de la fontaine Saint-André,

» A dit qu'il n'a fait aucun partage.

» Interrogé s'il n'alla pas souper chez le curé de Fontenay, et si le désir qu'il avait d'être petit oiseau n'était pas à dessein de se soustraire à la justice,

» A dit que oui.

» Interrogé si l'envie qu'il témoigna avoir de donner un coup de pied à Chartres et de savoir ce qui s'y passait était à dessein de savoir si on le soupçonnait dudit vol,

» A dit que oui.

» Interrogé s'il connaît les nommés Duval et Bridou,

» A dit que non.

» Interrogé s'il n'y a pas quelque officier de l'église qui soit complice dudit vol,

» A dit que non, qu'il n'en a point connaissance.

» A lui remontré qu'il ne dit point la vérité sur le fait du partage de la lampe, attendu qu'il n'y a pas d'apparence qu'il l'ait laissé emporter à ces trois soldats sans en avoir sa part.

» A dit qu'il n'en a rien eu du tout, qu'il alla chez ledit Duhan pour voir si lesdits soldats y étaient encore et quelle part il aurait.

» Interrogé s'il parla audit Duhan des trois soldats et du vol de ladite lampe,

» A dit que n'y trouvant pas lesdits trois soldats, il ne parla pas audit Duhan, et qu'on pourra avoir des nouvelles desdits soldats à Illiers ou à Chartres, y ayant un tambour qui était vêtu de rouge.

» Interrogé s'il a répondu la vérité,

» A dit que oui.

» Ce fait, avons enjoint au questionnaire de lui ôter les brodequins, ce qu'il a fait à l'instant, et a été mis sur le matelas.

» Lecture faite du présent interrogatoire, a persisté en iceluy, après serment réitéré, et a signé. »

Jacq. AUBRY, DUBUISSON et BATAILLE.

Forts de cet aveu arraché par les tourments (1), Jacques Dubuisson, rapporteur du procès, et Cousin, président de la cour des monnaies, obtinrent, le 20 février, un arrêt du conseil en commandement qui leur donnait la connaissance de toute l'affaire et par suite le jugement de Duhan. Mais l'arrêt portait qu'on procéderait avant tout à l'interrogatoire et au procès de Duhan, si bien qu'Aubry n'était justiciable qu'autant qu'il serait trouvé complice de Duhan. Ce n'était pas là le compte des juges : aussi, sans s'attacher aux termes de l'arrêt, et bien que Duhan, interrogé le 2 mars, eût déclaré ne pas connaître Aubry, le lendemain ils firent reparaître celui-ci sur la sellette et le condamnèrent à être pendu et étranglé à la place du Trahoir, ce qui fut exécuté le lendemain. Mais auparavant on confronta Aubry avec Duhan, et tous deux déclarèrent de nouveau ne pas se connaître, et Aubry dit en outre qu'il était innocent, et que c'était par la torture qu'on lui avait arraché tout ce qu'il avait dit dans la question. *La fin à la prochaine livraison.*

(1) Le roi savait à quoi s'en tenir sur la valeur de ces réponses faites sous les tortures de la question. Il s'exprime ainsi dans les lettres de révision accordées, le 29 mars 1701, à la veuve Aubry : « Soit qu'Aubry eût perdu la connaissance dans les douleurs, soit que son esprit en fût troublé, et par une suite de la rigoureuse prison, ayant toujours été enfermé seul dans un cachot, soit que ledit Aubry n'ait pas su ce que contenait le procès-verbal de question qui a été dressé, il paraît avoir avoué ledit vol, mais avec des circonstances si bien accommodées pour donner une fuite à Duhan, prisonnier à Châlons, qu'il est facile de connaître, par l'examen qui sera fait de tout le procès, que ce procès-verbal de question a été concerté. » En présence de tels faits, on s'étonne que l'on n'ait pas aboli plus tôt cet usage barbare de la question, dont les bons esprits reconnaissaient si bien, et depuis si longtemps, l'injustice et l'abus.

SUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ.

Toute la connaissance de l'antiquité est renfermée dans un nombre déterminé d'auteurs auxquels il faut nécessairement joindre les écrivains du moyen-âge, qui ont eu sous les yeux beaucoup d'ouvrages que nous n'avons plus. Le tout ensemble ne va pas à plus de cent volumes in-folio. Je n'examinerai point s'il est possible qu'un homme puisse acquérir une connaissance intime et parfaite du contenu de ces cent volumes ; le fait est que la chose n'est encore jamais arrivée, et que les meilleurs ouvrages que nous avons sur l'antiquité laissent encore beaucoup à désirer. La grande difficulté vient de ce que l'étude d'un objet entraîne celle de mille autres. Ainsi l'on ne peut rechercher l'histoire primitive d'un peuple, sans rechercher en même temps celle de tous les autres ; on ne peut étudier l'histoire d'un art, si l'on n'embrasse en même temps celle de tous les arts qui en dépendent ; en un mot, chaque objet particulier nécessite la connaissance générale de toute l'antiquité. Cette connaissance intime est aussi indispensable pour le plus petit ouvrage que pour le plus grand ; si on ne l'a pas, il ne faut pas écrire sur les antiquités, et si on l'a, on ne peut écrire qu'un seul ouvrage. La durée de la vie ne comporte rien au delà, tout au plus quelques développements du même sujet (1).

TEMPERATURE MOYENNE DE CHAQUE MOIS.

Si l'on compare les températures extrêmes de chaque mois aux températures moyennes ou normales de tous les autres, on arrive aux probabilités suivantes :

Le mois de *janvier* est quelquefois aussi tempéré que le mois de mars moyen ;

Le mois de *février* resssemble quelquefois à la seconde quinzaine moyenne d'avril, ou à la première quinzaine moyenne de janvier ;

Le mois de *mars* ressemble quelquefois au mois d'avril moyen, ou à la seconde quinzaine moyenne de janvier ;

Le mois d'*avril* n'arrive jamais à la température du mois de mai ;

Le mois de *mai* est assez souvent, en moyenne, plus chaud que certains mois de juin ;

Le mois de *juin* est quelquefois, en moyenne, plus chaud que certains mois de juillet ;

Le mois de *juillet* est quelquefois, en moyenne, moins chaud que certains mois d'août ;

Le mois d'*août* est quelquefois, en moyenne, légèrement plus froid que certains mois de septembre ;

Le mois de *septembre* est quelquefois, en moyenne, plus froid que certains mois d'octobre ;

Le mois d'*octobre* peut être, en moyenne, de près de 3 degrés plus froid que certains mois de novembre ;

Le mois de *novembre* peut être, en moyenne, de 5°,5 plus froid que les mois les plus chauds de décembre ;

Le mois de *décembre* peut être, en moyenne, de 7 degrés plus froid que le mois de janvier.

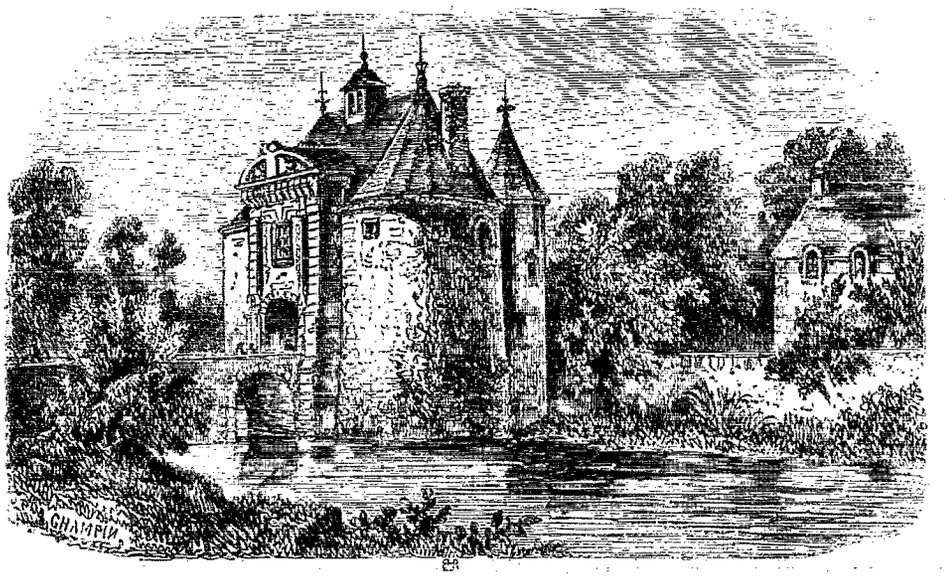
LE CHATEAU DU BEC

(Seine-Inférieure).

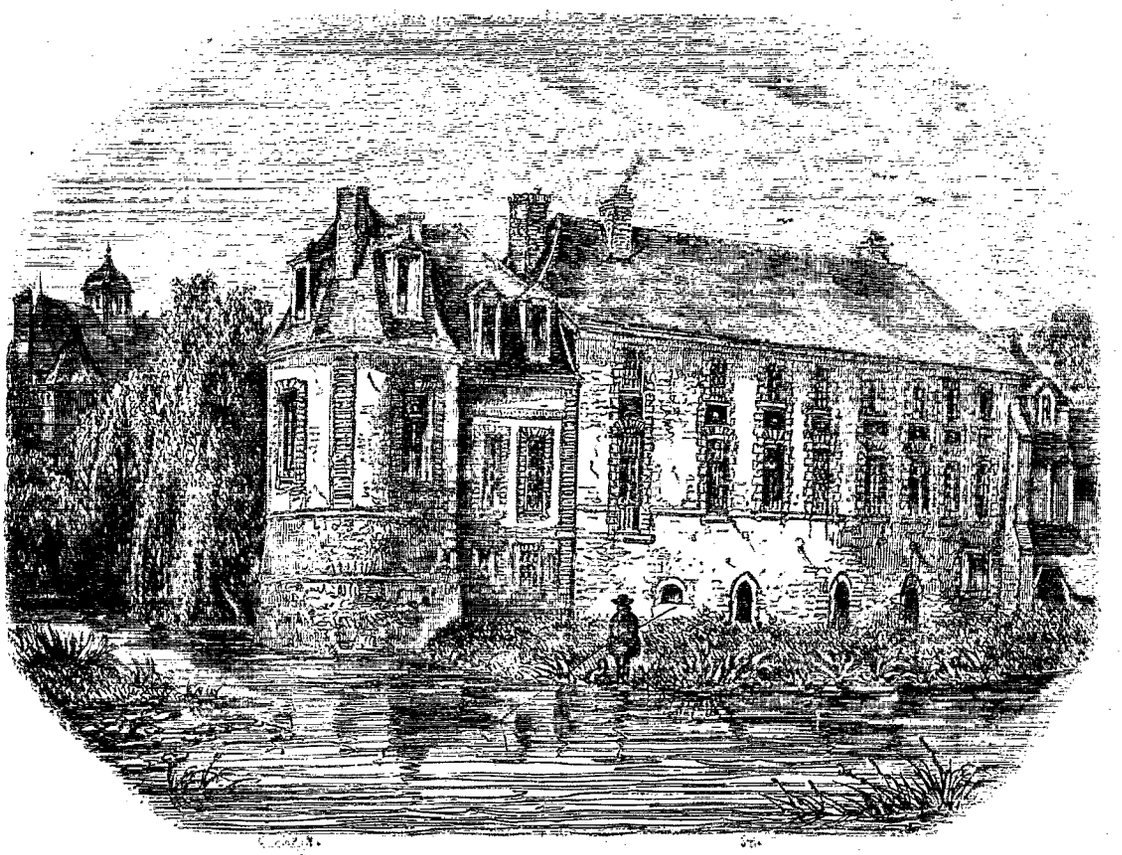
Le château du Bec est situé à seize kilomètres du Havre, dans une riante vallée que traverse la Lézarde, petite rivière qui prend sa source au pied des tours de cet antique manoir, et se jette dans l'Océan, à Honfleur. C'était autrefois une forteresse entourée d'eaux vives, avec tours, mâche-

(1) Klaproth, Principes généraux sur l'art des recherches historiques (*Voyages dans les steps d'Astrakan et du Caucase*).

coulis, meurtrières, pont-levis, et le reste. L'histoire de Normandie nous apprend qu'en 1415, lors de la prise d'Harfleur par Henri V, roi d'Angleterre, la forteresse du Bec subit la loi du vainqueur. Elle renonça dès lors à son caractère guerrier. Dominée de tous côtés, ce n'était plus une place tenable contre des machines à poudre : aussi



Le Château du Bec, vu du côté du lac. — Dessin de Champin, d'après un croquis de M. Michely Houssaye



Le Château du Bec. — La Poterne. — Dessin de Champin, d'après un croquis de M. Michely Houssaye.

laissa-t-on disparaître peu à peu ce qui n'avait été construit qu'en vue de la guerre pour conserver seulement ce qui était utile et pouvait plaire en temps de paix.

En 1066, ses possesseurs avaient suivi Guillaume le Bâtard à la conquête de l'Angleterre.

Le château avait porté successivement les noms de Bec-Vauquelin, Bec-de-Mortimer et Bec-Crépin, noms de trois des plus anciennes et des plus illustres familles de la Normandie.

On voit, par un acte de 1672, que Nicolas de Romé,

seigneur de Fresquienne, conseiller au parlement de Normandie, en était alors possesseur.

En 93, on tint enfermés dans ses murs cinquante-six prêtres des environs, gardés par trente hommes qui, chaque jour, étaient remplacés par trente autres; deux pièces de canon étaient braquées devant son élégante poterne; les eaux vives et abondantes qui entouraient cette prison improvisée suffisaient bien seules à la garde de cette phalange inoffensive, qui fut mise en liberté à la chute de Robespierre.

En 1814, le château du Bec était dans un état de délabrement qui menaçait ruine; des travaux intelligents rendirent habitables les parties les moins dégradées; mais ce fut seulement en 1847 que sa restauration fut entreprise. Aujourd'hui ses belles allées, ses eaux limpides, sont, pour les touristes et les baigneurs d'Étretat, un but agréable de promenade

LE PORTRAIT DE SANCHO.

ANECDOTE.

Sancho! qui ne connaît cette joyeuse personnification des instincts primitifs et du bon sens populaire, ce charmant contraste de l'homme des rêves, don Quichotte de la Manche!



Sancho dans l'île de Barataria. — Dessin de Pauquet, d'après C.-R. Leslie.

Je me souviens encore de la chambre où je fis sa connaissance pour la première fois.

C'était chez un vieux voisin de mon père, M. Benoît.

M. Benoît passait, à juste titre, pour le dieu rémunérateur de tous les enfants du voisinage! S'il apercevait l'un de nous décoré de la petite croix d'argent qui constatait son application, ou s'il remarquait sa tenue décente dans les rues, sa bonne humeur avec ses camarades, son humanité pour quelque pauvre vieillard mendiant au coin d'un mur, il ne manquait jamais de l'appeler du haut de sa terrasse et de le louer avec douceur, et de lui montrer les richesses de son logis.

D'après mon souvenir, ces richesses étaient infinies, et mes nombreuses visites à l'excellent voisin ne purent jamais

les épuiser. Outre les noix d'Amérique de toutes formes et de toutes couleurs, les coquillages gigantesques ou microscopiques, les curiosités antiques et les jouets mécaniques dont les étagères de son cabinet d'étude étaient couvertes, M. Benoît avait une collection de gravures, de tableaux et de livres illustrés, vers laquelle se portaient dès lors toutes mes préférences. Il m'expliquait chaque chose avec une simplicité animée, joignant toujours quelque courte réflexion qui était pour ma conscience confuse d'enfant comme un trait de lumière.

Ce fut ainsi que j'aperçus chez lui cette tête de Sancho Pança dont l'expression arrêta mon regard. Je cherchais l'explication de ce regard fixe, de cette bouche ouverte par la surprise, de ces bras immobiles et comme découragés, mais surtout de cette main armée d'une baguette qui semble à la fois indiquer et ordonner. M. Benoît, à qui j'en demandai l'explication, alla prendre un vieux livre et me lut l'épisode de Sancho Pança, qu'un duc espagnol nomme par plaisanterie gouverneur de la prétendue île de Barataria, ainsi appelée du mot *barato*, qui veut dire bon marché, vu, dit Cervantes, que ledit gouvernement ne lui avait point coûté cher. Je vis le digne paysan affublé de son long manteau de camelot tanné à ondes, de sa toque de même couleur, et suivi de son âne caparaçonné en cheval, arriver à la ville de Barataria, où il reçut le serment de fidélité de tous les habitants. Je l'entendis refuser le *don* mensonger que les flatteurs commençaient à placer devant son nom, en déclarant qu'il débarrasserait son gouvernement de tous les titres de même origine; j'assistai à ses jugements dignes de Salomon; et j'arrivai enfin à ce fameux repas où un homme placé près de lui touche d'une baguette tous les plats vers lesquels il avance la main, et les fait enlever sur-le-champ.

« Sancho, fort étonné et regardant tout le monde, demanda ce que cela signifiait, et si, à Barataria, on ne dînait qu'avec les yeux.

» — Monseigneur... répondit l'inconnu à la baguette, on ne mange ici que selon la règle établie dans les autres gouvernements. Je suis médecin, et, à ce titre, chargé de la santé de Votre Seigneurie; je m'en occupe plus que de la mienne propre, et c'est pourquoi j'assiste à ses repas, afin d'éloigner d'elle ce qui pourrait lui être malsain. J'ai fait enlever les fruits, parce qu'ils sont humides; le plat de viande, parce qu'il est trop chaud et excite la soif, car celui qui boit beaucoup détruit l'humeur radicale qui est le principe même de la vie.

» — Alors, reprit Sancho, je puis manger de ces perdrix rôties...

» — Dieu vous en préserve! s'écria le médecin; notre grand maître Hippocrate dit dans ses Aphorismes : *Omnis saturatio mala, perdicum autem pessima;* c'est-à-dire : Toute réplétion est mauvaise, mais la pire est celle qui vient des perdrix.

» — Voyez alors vous-même ce qui peut m'être bon ou mauvais dans les plats que je vois là servis, reprit Sancho, car encore ne puis-je me dispenser de manger.

» — Votre Excellence parle comme Salomon, répondit le médecin. Voyons, je veux d'abord qu'on ôte ces lapereaux, parce que c'est une viande terrestre et mélancolique; j'aurais pu permettre le veau de lait, s'il n'eût point été rôti et mariné; mais, sous cette forme, je ne vous le conseille pas.

» — Pour ce plat qui fume, interrompit Sancho, il ne peut pas y avoir de danger; c'est un *pot-pourri*, et comme il est composé de toutes sortes de viandes, je ne saurais manquer d'y trouver celle qui convient à mon estomac.

» — *Absit* (qu'il soit enlevé)! s'écria le médecin; il n'y a rien de plus dangereux que ces pots-pourris; il faut les laisser aux chanoines, aux cordeliers et aux paysans. Pour l'heure, Son Excellence doit se contenter d'une douzaine d'oublies et d'un peu de coings destinés à rendre sa digestion congruente.

» Sancho, voyant que le médecin se taisait, se renversa dans sa chaise et lui demanda froidement comment il s'appelait et où il avait fait ses études.

» — Monseigneur, répondit-il, on m'appelle le docteur Pedro Pezio de Aguero, et j'ai pris le bonnet de docteur dans l'université d'Ossone.

» — J'en suis bien aise, répondit Sancho en regardant le médecin avec des yeux brillants de colère. Eh bien, monsieur le docteur Pedro Rezio de mal Aguero, détalez sur-le-champ, ou je vous coiffe de ma chaise, et qu'on me donne à manger, si on ne veut reprendre le gouvernement de Barataria; car de tout métier qui ne nourrit pas son maître, je n'en passerai pas la porte. »

Je n'étais pas seul à entendre cette divertissante lecture faite par M. Benoît; plusieurs camarades m'accompagnaient, et Dieu sait les éclats de rire, les réflexions plaisantes, les moqueries. Nous étions tous du parti de Sancho, et pas un de nous n'eût voulu de la plus belle couronne du monde avec le docteur don Pedro Pezio de Aguero pour médecin. M. Benoît laissa chacun dire ce qu'il pensait; mais quand nous eûmes fini, il ferma lentement le livre, releva ses lunettes, et, nous regardant avec un sourire :

— Très-bien, mes amis, dit-il doucement; puissiez-vous alors comprendre que le banquet de l'île de Barataria a été servi par Dieu devant chacun de nous. Le plus pauvre est entouré de mets délicieux qui peuvent entretenir ses forces et sa joie; mais nous avons en nous-mêmes tout un cortége de docteurs Pedro Pezio de Aguero qui nous défendent d'y toucher. Vous, par exemple, Herman, vous avez des maîtres empressés à vous offrir toutes les merveilles de la science, des livres renfermant ce que l'intelligence a pu produire de plus fort ou de plus doux, et la paresse vous empêche d'en profiter. C'est votre docteur Pedro Pezio. — Vous, Claude, Dieu vous a fait présent d'une mère qui n'est heureuse que de votre présence, de sœurs qui vous réservent toujours une place de choix à leurs pieds, d'un père dont l'unique ambition est de faire de vous un homme; et, loin de jouir de ces trésors, vous en semblez importuné; votre légèreté vous entraîne loin du foyer, au milieu des indifférents et des étrangers! Encore un docteur Pedro Pezio! — Vous enfin, Gratien, le hasard a rempli votre main d'or; vous pouvez semer autour de vous l'abondance, donner chaque jour à votre cœur le doux festin des misères soulagées, et votre insensibilité vous prive de ce plaisir. Toujours un docteur Pedro Pezio! — Ah! rappelez-vous sans cesse, enfants, le repas du pauvre écuyer de don Quichotte dans l'île de Barataria; et puissiez-vous, plus heureux que lui, jouir librement et sagement de tous les dons que Dieu a étalés à portée de votre main pour votre divertissement ou votre bonheur.

UN ÉPISODE DU SIÉGE DE GÊNES.

Masséna s'étant enfermé dans Gênes, de 1799 à 1800, pour défendre la ville contre les Anglais et les Autrichiens, la disette devint telle que l'on vendait au poids de l'or la chair de cheval, les rats, et jusqu'à la poudre destinée aux perruques, dont on faisait un aliment. Dans cette extrémité, les magistrats municipaux durent prendre les mesures les plus sévères pour distribuer avec une certaine égalité, entre tous les citoyens, les faibles ressources dont on pouvait disposer. Chacun dut faire la déclaration des vivres qu'il possédait, et l'on eut recours aux visites domiciliaires pour vérifier l'exactitude de ces déclarations. Là où des pro-

visions considérables furent découvertes, on ne laissa que la quantité de subsistance rigoureusement nécessaire, et le reste fut livré aux habitants sans ressources.

Or, au plus fort de la disette, on entendit publier qu'un pâtissier suisse, dont la famille occupait une des boutiques de la rue *Scurreria* depuis cent cinquante ans, avait averti qu'il vendrait au prix de 80 centimes des galettes de riz et d'amandes du poids de six onces !

Tout le monde accourut, et Conradi (c'était le nom du pâtissier) fit ce qu'il avait annoncé. Les galettes étaient d'excellente qualité, et on n'eût pu les obtenir ailleurs pour un prix *mille fois* plus considérable !

Dès le lendemain les acheteurs furent tellement nombreux, que Conradi dut fermer sa boutique et effectuer sa vente à travers un trou pratiqué dans le volet. Il ne donnait à chacun qu'une seule galette, servant d'abord les plus pauvres. Lorsque quelque riche connu par sa dureté ou son avarice se présentait à son tour, le pâtissier haussait son prix, et distribuait aussitôt gratuitement aux veuves un nombre de galettes équivalent à la somme ainsi exigée. Il établit de cette manière une sorte d'équilibre et força ceux qui avaient de grandes ressources à venir, malgré eux, au secours des plus indigents.

La municipalité, avertie, voulut connaître le secret de la singulière abondance dont pouvait disposer Conradi. Le pâtissier avoua qu'avant les visites domiciliaires il avait caché une énorme quantité de riz et d'amandes douces dans une cave dont il avait déguisé l'entrée par un faux parquet. Craignant avec raison le gaspillage inséparable des distributions faites par l'autorité, il avait pensé qu'il serait meilleur ménager de ces ressources, et qu'entre ses mains elles profiteraient mieux au plus grand nombre. Cette prétention était trop bien justifiée par le fait pour qu'on lui sût mauvais gré de son subterfuge. Les magistrats le laissèrent continuer son charitable commerce jusqu'à la reddition de la ville.

Ce trait de désintéressement rendit Conradi cher à tous les Génois, et les prédicateurs eux-mêmes citèrent en chaire son nom, comme celui de l'homme qui avait le mieux compris, dans cette terrible épreuve de la famine, le rôle du vrai chrétien.

LE LIS.

Jetant au loin la coupe de la volupté dont les remords forment la lie, un mondain abjurant ses erreurs s'était éloigné des lieux qui en furent le théâtre.

Convaincu qu'il devait mieux compter sur sa prudence à fuir les tentations que sur sa force pour les vaincre, il vivait dans un asile champêtre : ses plaisirs étaient simples et vrais ; il éprouvait que, pour un bon cœur, le bonheur s'augmente de tout ce qu'il peut retrancher du malheur d'autrui. Il visitait la chaumière du pauvre où l'espérance pénétrait avec lui, et y faisait succéder le sourire aux larmes qu'il aimait à essuyer ; il comparait les plaisirs coûteux et vains des grandes cités avec le bien qu'on peut faire aux champs à si peu de frais, et son âme se réjouissait de sa nouvelle existence.

Toutefois une pensée amère venait souvent l'assaillir : « Hélas ! disait-il ; ma conversion obscure est ignorée de ceux qui furent les témoins de mes égarements ; Dieu seul voit mon retour au bien, et je ne saurais édifier les hommes qu'a pu scandaliser ma vie passée ! »

Il en était là d'une rêverie matinale qui l'avait conduit dans un bois touffu, lorsqu'un superbe lis, entouré de broussailles, s'offrit à ses regards.

Un rayon de soleil tombé du haut de la feuillée faisait resplendir de tout leur éclat le pollen d'or de l'élégante fleur et la blancheur embaumée de ses pétales ; le souffle de l'aurore agitait ses larges feuilles, où brillaient de mille feux les gouttelettes de rosée qui s'y balançaient suspendues ; l'air était rempli de suaves émanations.

« O nature ! s'écria le solitaire, une plante répond à l'orgueilleuse amertume de mes pensées ! En faisant naître ce lis sous une épaisse ramée, tu l'as préservé des orages, de la chaleur et de la poussière, comme je suis à l'abri moi-même des souillures du monde et de ses agitations brûlantes !

» Plante ignorée et solitaire, le soleil qui te visite, n'est-ce pas l'œil du Seigneur qui est sur moi ? Ton parfum qui s'élève, n'est-ce pas ma prière qui monte au ciel ? Le vent matinal qui te berce et te rafraîchit, n'est-ce pas l'impulsion divine qui a incliné mon âme au repentir ? Qu'as-tu besoin de l'admiration des mortels dont le contact ne pourrait que souiller ta pureté ? »

Et le solitaire ému adressa à l'Éternel la fervente prière de sa reconnaissance, après laquelle un souffle pieux régna sur ses pensées du jour, comme après un saint concert l'oreille garde le souvenir de mélodieux accords (1).

LE REPAS D'UN SERPENT PYTHON (2).

La scène que nous allons raconter s'est passée au Muséum d'histoire naturelle de Paris, vers la fin de juin 1852. Elle a eu pour spectateurs les personnes qui assistaient à un cours d'erpétologie professé par M. Duméril, dans la salle des reptiles.

Le python n'avait pas mangé depuis plusieurs semaines. (Ce n'est point un jeûne extraordinaire pour un serpent. On cite au jardin des Plantes deux crotales qui sont restés pendant vingt-deux mois sans prendre aucune nourriture. Au bout de ce temps, ils étaient seulement un peu amaigris ; ils mangèrent ensuite fort bien les aliments qui leur furent présentés, et n'éprouvèrent aucun mal.)

Un lapin vivant fut introduit avec précaution dans la cage du python. La pauvre bête ne parut pas d'abord se douter du danger qui la menaçait ; elle courait çà et là, avec la vivacité habituelle de ses mouvements, et elle était à peine étonnée de l'attention dont on l'entourait, lorsque le serpent, dont le regard s'était, dès le principe, dirigé sur elle, s'élança avec la rapidité d'une flèche : quatre vigoureux anneaux étreignirent subitement le malheureux lapin sans qu'il eût même le temps de pousser un cri. Cependant l'agonie fut longue ; elle dura plusieurs minutes.

Ayant ainsi enlacé sa proie, le serpent reporta très-tranquillement la tête dans l'un des anneaux que formait son corps, et il attendit. La pression des anneaux sur la victime enlacée devait être immense, si l'on en juge par les convulsions qui précèdent d'ordinaire la mort, et qui ne se firent voir dans cette circonstance en aucune manière ; du moins, elles ne parurent pas imprimer le moindre mouvement aux anneaux du reptile. Après quelques instants, les yeux du lapin commencèrent à s'injecter de sang ; on présume que, dès ce moment, l'asphyxie était devenue complète.

Que la vie eût abandonné la victime, le python en fut sans doute averti par la cessation des battements du cœur ; il dégagea dès lors sa tête de l'anneau dans lequel il l'avait laissée reposer pendant tout le temps de l'agonie ; il la

(1) J. Petit-Senn.

(2) Les lignes qui accompagnent la huitième gravure de ce recueil (t. I, p. 9) n'avaient pas été écrites par le témoin oculaire d'un repas de boa constrictor. L'auteur de l'article que nous insérons aujourd'hui a vu ce qu'il décrit : c'est ce qui nous engage à revenir aujourd'hui sur ce sujet. Compléter, améliorer, c'est un de nos devoirs.

rapprocha de celle du lapin, qu'il parut observer attentivement pendant quelques instants, comme pour savoir s'il n'y restait plus aucun souffle. Cette preuve acquise, il commença l'ingestion de la proie ; il ouvrit une large gueule (on sait que les mâchoires sont très-dilatables dans les serpents), et d'un premier trait il y engloutit toute la tête de l'animal. Mais, à ce moment, il parut interrompre tout à coup le travail de déglutition ; peut-être s'était-il aperçu encore de quelques mouvements de vie chez le pauvre animal : il serra, en effet, davantage ses anneaux, qui, jusque-là, n'avaient pas cessé d'enlacer l'animal en laissant seulement sa tête libre ; il attendit trente secondes environ, et de nouveau il reprit son repas ; les mâchoires se dilatèrent plus largement encore que précédemment, pour laisser passer le corps. On vit peu après le cou se gonfler, puis la partie antérieure du corps du reptile se replier activement sur la postérieure, comme pour faciliter le passage. L'opération entière dura environ trente minutes.

Son repas terminé, le python ne se montra pas moins agile qu'auparavant ; il promenait avec assez de vivacité sa tête tout autour de la cage dans laquelle il était renfermé. Le lapin était descendu jusqu'au dernier tiers du corps du python ; il devait rester à peu près à cette distance relative jusqu'après sa complète absorption.

On doit noter ce fait, que le python ne discontinua pas de se mouvoir et d'agir après l'achèvement de son repas. Il semble contredire les récits de certains voyageurs qui parlent de l'état de torpeur dans lequel tombent ces animaux après l'ingestion d'une proie, de l'odeur infecte qu'ils exhalent, de la salive ou bave dont ils enduisent leur nourriture, etc. On serait aussi autorisé à taxer au moins d'exagération ces autres récits : que des buffles, chevaux et autres proies d'un pareil volume auraient été vus quelquefois engloutis par les mêmes reptiles ; que, pendant qu'une portion de la proie se digérait intérieurement, le reste de la portion non encore engloutie, et restant à l'air, s'y putréfiait et passait ensuite successivement à l'intérieur du reptile, au fur et à mesure de la digestion des parties primitivement ingérées, le reptile restant, pendant tout ce temps-là, comme dans un état de demi-asphyxie par suite de la pression continue de ces parties ingérées contre les organes de la respiration.

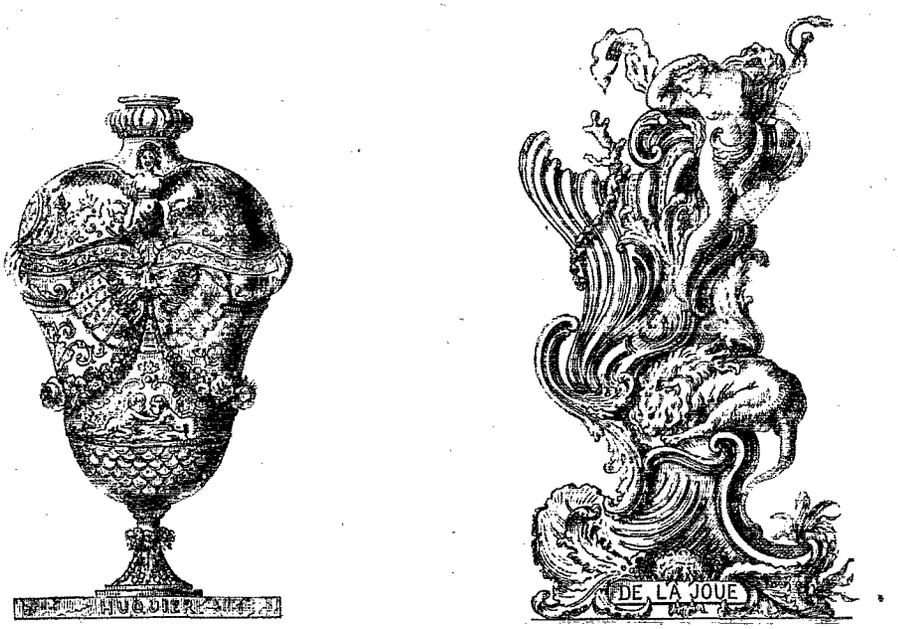
Quelques observations positives contrarient cette assertion. On cite, par exemple, deux couleuvres qui vivaient ensemble en paix dans un même local ; par un singulier hasard, elles saisirent, toutes deux en même temps, la même proie ; — or la mâchoire, chez les animaux de ce genre, de même que chez le python, est conformée de manière à ne plus pouvoir lâcher une proie d'un certain volume une fois qu'elle est saisie ; car les dents qui garnissent ces mâchoires, et qui se trouvent aussi aux arcades du palais, sont toutes aiguës et recourbées en arrière ; — il arriva donc que la plus grosse de ces deux couleuvres fut obligée d'avaler l'autre ; mais elle ne tarda pas à mourir asphyxiée.

DESSINS DE VASES

PAR DIVERS ARTISTES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Voy. p. 120.

Jean Gabriel Huquier, né à Orléans en 1695, était graveur et marchand d'estampes à Paris. Il avait une nombreuse collection de gravures et de dessins ; pendant certains jours de la semaine ses portefeuilles étaient ouverts aux artistes et aux amateurs. Il mourut en 1772. Il a beaucoup gravé

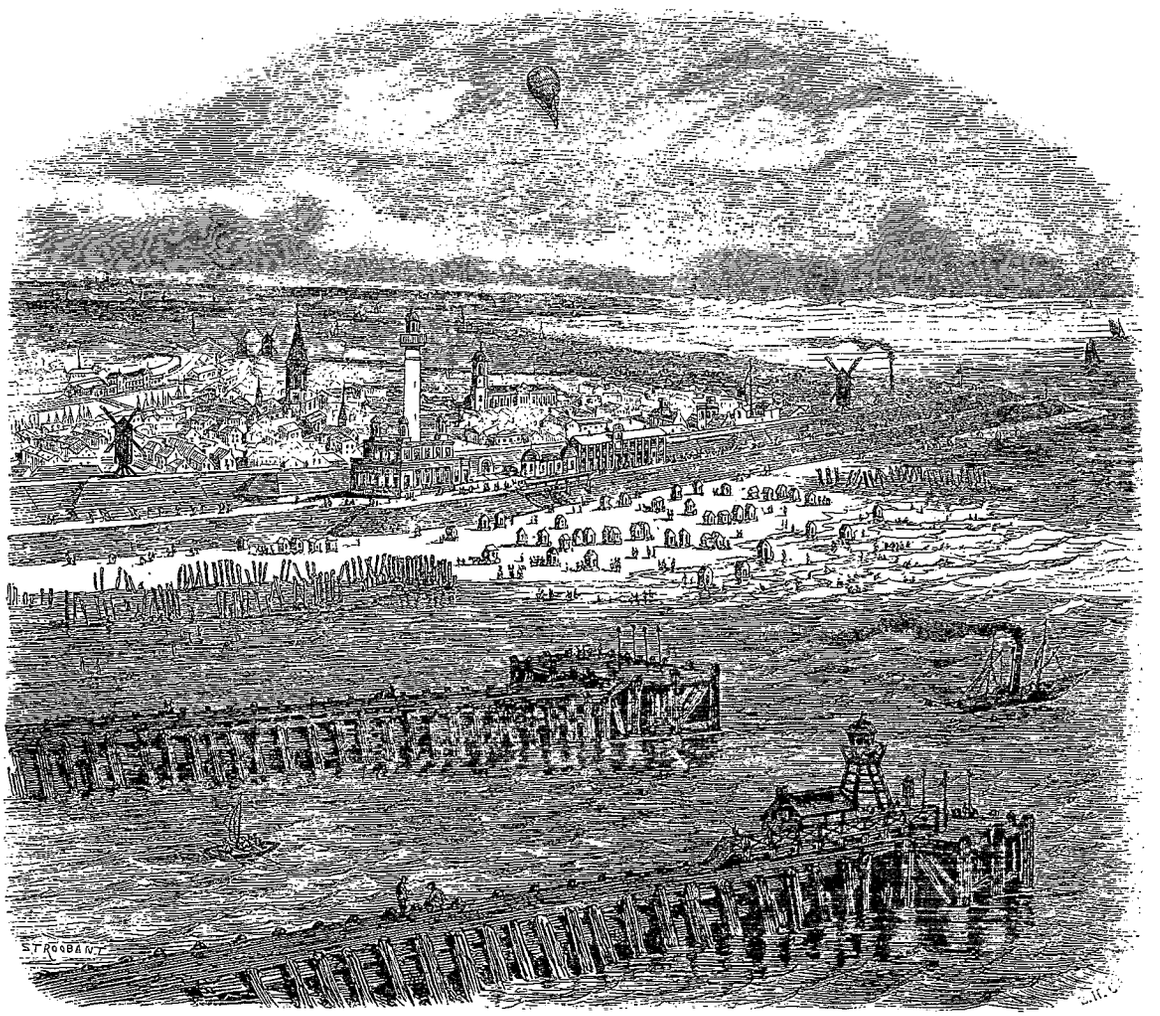


Vases dessinés par Montalan.

à l'eau-forte ou fait graver, d'après Boucher, Watteau, Callot et d'autres maîtres français. Il a composé lui-même un vase qui a la forme d'une urne à goulot court et étroit. A la hauteur du renflement se trouvent deux anses représentant des génies aux ailes déployées. La panse de l'urne est couverte de fleurs et d'ornements au centre desquels est placé un macaron barbu. Le tout est supporté par de petits enfants gracieusement enlacés. Cette composition, un peu lourde, ne manque pourtant pas d'un certain air de richesse et d'ampleur. Elle rappelle de loin le dix-septième siècle. Nous reproduisons aussi un vase gravé par Huquier d'après la Joue. Le style est ici tout à fait du dix-huitième siècle. C'est une conque cannelée, appuyée sur les enroulements bizarres d'un pied qui a lui-même pour base une gueule béante au milieu d'un macaron. Un lion se cramponne sur les flancs de la conque, qui est couronnée par une figure de femme portant dans ses bras un bâton autour duquel s'entortille un serpent.

OSTENDE.

Voy. t. IV, p. 174.



Une vue d'Ostende. — Dessin de Stroobant.

Au neuvième siècle, Ostende, dont le nom signifie *extrémité orientale*, n'était encore qu'un village; mais dès le onzième siècle, son port était déjà renommé. En 1445, Philippe le Bon le fit creuser plus profondément et élargir, et entoura toute la ville de murailles. Cependant Ostende ne fut régulièrement fortifiée que vers l'an 1583, par le prince d'Orange qui était à la tête des Hollandais révoltés. Le siége de trois ans qu'y soutinrent ceux-ci, de 1601 à 1604, contre l'archiduc Albert, est un des plus mémorables dont l'histoire fasse mention; 72 000 assiégés y périrent, et la perte des Espagnols fut plus considérable encore. A ce siége on tira, dit-on, près de 300 000 coups de canon dont le bruit se faisait entendre jusqu'à Londres. Au moment de sa capitulation, Ostende n'était littéralement plus qu'une masse informe de décombres; elle se rendit au général Ambroise Spinola, le 14 sptembre 1604. Elle fut de nouveau prise en 1706 et cédée en 1715 à l'empereur d'Allemagne Charles VI, qui, par la création d'une Compagnie des Indes, lui ouvrit une véritable ère de prospérité. Malheureusement cette période dura peu; en 1734, la Compagnie des Indes fut supprimée, et dix ans après, par un siége de dix-huit jours, Louis XV détruisit de nouveau presque entièrement la ville. Les Français la reprirent encore en 1794.

Située à l'extrémité d'une plaine, Ostende est maintenant défendue par des fortifications modernes; on y entre par quatre portes. Sa population est d'environ 11 500 habitants. Son hôtel de ville, flanqué de deux tours et surmonté d'une coupole, a été rebâti en 1711; il avait été ruiné par le siége de 1706.

La seule partie d'Ostende qui soit bâtie à la moderne et sur un plan à peu près régulier, est celle qu'on nomme la Ville-Neuve. Elle est l'ouvrage de l'empereur Joseph II, auquel cette place maritime doit aussi de considérables améliorations quant à son port.

Les remparts, surtout ceux qui dominent la mer, forment une agréable promenade, du pied de laquelle s'élance une colonne assez élevée, que l'on éclaire la nuit pour servir de fanal aux navires. Pendant le jour, des signaux s'y opèrent au moyen d'un pavillon que l'on fait flotter du haut même de la colonne quand la marée est à sa plus grande élévation, du milieu au moment du mi-flux, et que l'on détache tout à fait à la basse marée

Le port a deux bassins : l'un, revêtu de charpente dans son pourtour, est divisé en trois compartiments; il a 55 000 mètres carrés de superficie; l'autre est un bassin d'échouage de 9 000 mètres carrés, formé par un mur en pierres de taille et par un revêtement de charpente. Le chenal qui

de la mer conduit dans ces bassins est formé par deux jetées en charpente; à l'entrée son ouverture est de 150 mètres en dedans de la barre. Même à mer basse, il y a toujours assez d'eau pour les plus grands vaisseaux. Cependant l'entrée du port d'Ostende n'est pas toujours sûre ni facile; à chaque tempête on redoute des naufrages dans ses environs.

Il est fréquenté par des bâtiments de tous pays, de toutes constructions, depuis le sloop jusqu'aux navires de 5 à 600 tonneaux; plus de 1000 y entrent et en sortent annuellement. Les bains de mer y sont très-renommés et attirent un grand nombre d'étrangers.

UN PROCÈS CRIMINEL AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Fin. — Voy. p. 42, 162.

L'innocent était donc mort, mais le criminel ne devait pas être sauvé. On n'avait pas pu corrompre tous les magistrats qui composaient la cour des monnaies; les preuves contre Duhan étaient trop fortes pour qu'on pût l'absoudre, et lui-même, vaincu par les remords, se défendait mollement du crime dont on l'accusait. Il fut mis à son tour à la question le 10 mars, avoua le vol dans tous ses détails, et fut condamné à être pendu et étranglé. Nous allons aussi faire connaître le procès-verbal de son interrogatoire, qui ne permet aucun doute sur sa culpabilité et sur l'innocence d'Aubry.

« Luy ayant fait mettre les brodequins,

» Interrogé de son nom, surnom, âge, qualité, demeure et lieu de naissance,

» A dit, après serment, se nommer Robert-François Duhan, contrôleur principal des guerres, âgé de vingt-huit ans ou environ, natif de Chartres, y demeurant ordinairement rue et proche les Trois-Degrés.

» Avant que de mettre le premier coin, interrogé s'il a volé la lampe,

» A dit que oui.

» Interrogé de la manière qu'il a volé ladite lampe,

» A dit qu'il ne se souvient pas du jour qu'il l'a volée, mais qu'il s'enferma dans l'église sur les quatre heures après midi.

» Interrogé s'il était seul,

» A dit que oui.

» Interrogé si Jacques Aubry n'était pas son complice,

» A dit que non.

» Interrogé si ce fut lui qui acheta la corde,

» A dit que oui.

» Interrogé de qui il l'acheta,

» A dit qu'il l'acheta d'une cordière qui demeure à Chartres, à la porte des Epars.

» Interrogé de quelle manière il fit le vol,

» A dit qu'il n'eut pas besoin de la corde, d'autant qu'il trouva dans le chœur de ladite église une échelle qui lui servit pour monter jusqu'à la lampe

» Interrogé comment il détacha la lampe,

» A dit que les anneaux qui étaient en haut de la lampe n'étant pas soudés, il en ouvrit un avec un couteau.

» Interrogé à quelle heure il fit ledit vol,

» A dit que ce fut à onze heures.

» Interrogé s'il porta ladite lampe immédiatement chez lui,

» A dit que non.

» Interrogé là où il la porta,

» A dit qu'il la porta dans un endroit autour de l'église, près de la chapelle Saint-Jérôme.

» Interrogé où il la mit et s'il fit un trou en terre pour la cacher,

» A dit qu'il y a un petit mur par-dessus lequel il la jeta.

» Interrogé comment il fit pour aller la reprendre,

» A dit qu'il monta par-dessus la muraille pour la reprendre.

» Interrogé là où il la porta,

» A dit qu'il la porta chez lui.

» Interrogé ce qu'il fit de ladite lampe,

» A dit qu'il la cacha chez lui sous une galerie.

» Interrogé s'il ne l'a pas fondue,

» A dit que oui.

» Interrogé comment et où il l'a fondue,

» A dit qu'il l'a fondue dans une vieille maison qu'il a achetée depuis peu à Chartres.

» Interrogé en quelle rue est située ladite maison, et s'il y avait pour lors des locataires,

» A dit qu'elle est proche de la Poissonnerie, que c'est une vieille maison qu'il avait achetée pour faire un jardin, et qu'il n'y avait aucuns locataires.

» Interrogé si les lingots dont il a été trouvé saisi ne font pas partie de ladite lampe,

» A dit que oui.

» Interrogé ce qu'il a fait du surplus de ladite lampe,

» A dit que le surplus de ladite lampe se trouvera chez lui, dans sa maison de Luisant.

» Interrogé encore une fois comment il a fait ledit vol et du nom de ses complices,

» A dit que c'est lui seul qui a formé le dessein de faire ledit vol sans en avoir communiqué à personne; que la veille de Saint-Jacques il s'enferma dans un lieu assez retiré qui est derrière le chœur; que la nuit, sur les onze heures, il en sortit et fit le vol sans se servir de ladite corde, laquelle il avait mise sous un banc pour s'en servir en cas qu'il en eût besoin; que ce fut lui qui éteignit les cierges, qui porta l'échelle qu'il trouva dans le chœur contre l'ancien trésor; qu'il sortit ensuite par la porte royale qu'il trouva fermée seulement avec une serrure, laquelle il força avec un fer qu'il avait porté avec lui; que le restant de ladite lampe est dans sa maison de Luisant; que le gros lingot dont il a été saisi, il l'a jeté dans une martoise pour le fondre; qu'en sortant de l'église il alla pour rompre ladite lampe sur le bord de la fontaine Saint-André, et qu'il laissa tomber l'écusson qui s'y est trouvé; qu'il difforma seulement ladite lampe sans la pouvoir rompre, et qu'ensuite il alla la jeter dans le lieu indiqué ci-dessus; qu'il n'a aucun complice et que pas un des officiers de l'église n'a jamais su son dessein, lesquels se retirèrent chacun en leurs chambres sur les neuf heures du soir, et que, lorsqu'il les crut endormis, il fit ledit vol pour fondre ladite lampe; que l'on trouvera les cizoirs dont il s'est servi pour couper ladite lampe avec le restant d'icelle; que les voyages qu'il a faits à Paris, à Châlons, et celui qu'il voulait faire à Metz, étaient pour vendre plus facilement les lingots dont il a été trouvé saisi.

» Au premier coin, a dit n'avoir aucuns complices et qu'il a fait seul ledit vol, ainsi qu'il nous l'a dit.

» Au second coin, a dit n'avoir aucuns complices.

» Au troisième coin, a dit n'avoir aucuns complices.

» Et étant ledit Duhan tombé en faiblesse et jetant une grosse écume par la bouche, nous avons ordonné au sieur Brache, chirurgien, de nous dire l'état auquel il est; lequel nous a dit que ledit Duhan est en danger, et qu'il ne croit pas qu'il puisse demeurer plus longtemps dans les tourments; pourquoi nous l'avons fait délier et lui avons fait ôter les brodequins et mettre sur le matelas.

» Interrogé de nouveau, sur le matelas, sur les faits mentionnés audit interrogatoire,

» A dit, après serment réitéré, le tout contenir vérité.

» Et, lecture faite, y a persisté et a signé. »

Rob.-Franç. DUHAN.

Il semble que l'innocence d'Aubry devait être parfaite-

ment démontrée et que la révision de ce procès inique ne devait rencontrer aucun obstacle. Cependant de si grands personnages étaient compromis dans cette scandaleuse affaire, qu'il fallut plus de dix ans à Anne Bastard, la veuve du soldat, pour obtenir la réhabilitation de son mari. Enfin, le 29 mars 1701, le roi lui octroya des lettres patentes ordonnant la révision du procès, et le 18 février 1704, après bien des embarras suscités par les parties compromises, la chambre des Tournelles prononça un arrêt qui déclarait la mémoire de Jacques Aubry déchargée de l'accusation, et permettait à la veuve de se pourvoir devant qui de droit pour les réparations, dommages et intérêts. Mais comme dans cet arrêt on avait traité la cour des monnaies de *chambre*, et ses arrêts de *jugements en dernier ressort*, les officiers de cette cour en rappelèrent, et les parties furent renvoyées devant le conseil privé qui, en 1706, confirma l'arrêt de la Tournelle.

Dans ses requêtes, la veuve Aubry demandait . — que le chapitre fût condamné solidairement avec les sieurs Cousin, Dubuisson et Favières, et autres officiers de le cour des monnaies qui avaient assisté au jugement d'Aubry, à telle réparation qu'il plairait au roi et à son conseil arbitre, et en 30 000 livres d'intérêts civils ; — qu'à leurs frais et dépens il fût fondé à perpetuité une messe par chaque semaine pour le repos de l'âme d'Aubry, et qu'il fût mis dans l'église cathédrale de Notre-Dame de Chartres, au pilier le plus proche de l'autel de la Sainte-Vierge, une épitaphe en marbre blanc, dans laquelle serait fait mention tant de l'arrêt du parlement du 18 février 1704 que de celui du conseil privé.

Certes, ce n'était pas trop pour réparer une aussi monstrueuse iniquité ; cependant il est permis de douter que la veuve ait obtenu ce qu'elle demandait. Il ne reste rien qui puisse servir à éclairer la fin de cette malheureuse affaire. Le registre capitulaire de 1706, qui sans doute faisait mention de tout ce qui s'était passé alors, a été enlevé : par un singulier hasard, si c'est un hasard, c'est le seul qui manque dans la série depuis 1693 jusqu'en 1790. Dans toutes les histoires de Chartres, pour la plupart inspirées par le chapitre, il est bien fait mention du vol et de la condamnation de deux coupables, mais on ne donne pas de détails, et l'on ne dit pas un mot du procès de révision.

C'était donc une lacune qui restait à combler, un innocent qu'il fallait réhabiliter aux yeux de tous ; mais ici heureusement il n'y avait pas besoin pour convaincre de l'éloquence des Lally ou des Voltaire ; les faits suffisaient : ils portaient avec eux leur lumière.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE

Voy. les Tables des années précédentes.

RÈGNE DE HENRI II

Costume civil. — Le règne de Henri II fut, pour les arts, celui du bon goût. Non-seulement les chefs-d'œuvre de la renaissance datent de cette époque ; mais tout ce qui s'est fait alors, même dans le domaine des industries les plus vulgaires, est empreint d'un sentiment du beau qui n'existait pas avant et qu'on n'a pas vu reparaître depuis. Les modes se ressentirent de cette heureuse influence. Elles s'améliorèrent par la suppression de tout ce qu'il y avait d'affecté et de ridicule dans l'habillement du temps de François Ier. Ainsi on usa plus modérément des déchiquetures et des plis bouillonnés ; on diminua la trop grande ampleur des manches ; le débraillé des estomacs fut corrigé par l'introduction des collets montants ; enfin les chaussures cessèrent d'être camardes pour n'affecter plus d'autre forme que celle du pied.

En même temps que le bon goût introduisit ces réformes, des lois somptuaires, plus efficaces que celles qui avaient été rendues jusque-là, réprimèrent l'abus de l'or et des étoffes dispendieuses. Déjà François Ier à la fin de son règne avait interdit à tous les gentilshommes l'usage des passementeries d'or et d'argent. Il avait perdu le Milanais où se fabriquaient ces articles, et les demandes adressées par la France à l'industrie italienne occasionnaient une exportation du numéraire qu'il voyait avec douleur, parce qu'elle contribuait à remplir les coffres de Charles-Quint.

En 1549, Henri II rendit à son tour une ordonnance fondée à la fois sur le motif qui avait fait agir son père et sur la convenance qu'il y avait à ce que l'autorité maintînt la décence publique en même temps que la distinction des classes par l'habillement. A l'interdiction des ornements de fabrique étrangère, il joignit celle de beaucoup d'objets analogues de l'industrie indigène. La loi descendit jusqu'à régler à quelle place du vêtement s'appliqueraient les boutons, bordures et broderies. Les couleurs et qualités des étoffes furent appropriées au rang de chacun.

Voici les principales de ces dispositions :

Les princes et princesses eurent seuls le droit de s'habiller tout en rouge cramoisi, tandis que les gentilshommes et les femmes de gentilshommes furent réduits à ne porter de cette couleur qu'une des pièces de leur habit de dessous.

Les demoiselles de compagnie de la reine et des princesses du sang furent autorisées à porter des robes de velours de toutes couleurs, sauf de cramoisi ; mais les suivantes des autres princesses n'eurent de choix, pour la même étoffe, qu'entre le noir et le tanné (1), et les femmes riches de la classe moyenne qui s'étaient mises aussi à avoir du velours, et d'aussi beau que pas une grande dame, n'obtinrent de le garder qu'autant qu'il serait façonné en jupons ou en manches. A leurs maris on défendit de porter soie sur soie ; et l'édit s'expliquait à cet égard en spécifiant que si leur habit de dessus était de velours, celui de dessous serait de drap, ou réciproquement.

Aux gens de métier et à ceux de la campagne, interdiction absolue de la soie, même comme accessoire, tellement qu'ils ne purent avoir ni bandes de velours, ni bouffants de soie à leurs habits. Ces ornements furent le privilége des domestiques de grande maison, à qui, pour le reste, on prescrivit aussi le drap.

L'édit de 1549 rencontra beaucoup d'obstacles dans l'exécution. Il était loin d'avoir atteint tous les détails de la toilette, et comme on ne se prête pas volontiers à mettre au rancart des objets qui vous ont coûté cher, chacun, épiloguant sur le texte de la loi, disputait pièce à pièce la parure dont on voulait le dépouiller. Il fallut qu'au bout de deux mois, un rescrit interprétatif vînt armer les agents de l'autorité contre les difficultés qui s'élevaient de toutes parts. On profita de la circonstance pour introduire quelques adoucissements par pitié pour les dames, car elles étaient les plus frappées, et de toutes les classes de la société comme de tous les points du royaume, ce n'était de leur part qu'un long cri de détresse. Les bandeaux d'orfévrerie portés sur la tête, les chaînes d'or que l'on appliquait comme bordures aux robes de parade, celles qui se mettaient en ceinture et au cou, furent exceptées de la proscription. On permit aussi aux femmes du peuple de porter la soie en bordure, en doublure et en fausses manches. Quant aux bandes de velours employées comme ornement pour les hommes, le roi déclara qu'il n'entendait pas qu'on en mît ailleurs que sur les hauts de chausses ou bien aux

(1) Cette couleur était l'analogue de ce qu'on appelle aujourd'hui le rouge saumon.

fentes et ourlets d'habits. Il expliqua aussi qu'il ne voulait pas qu'on portât de coiffure en velours, chapeaux non plus que bonnets. Les bonnets étaient alors ce que nous appelons des toques.

La loi somptuaire éclaircie de la sorte fut exécutée avec une rigueur extrême, au grand applaudissement des érudits et des poëtes qui virent là l'inspiration d'un nouveau Lycurgue corrigeant les mœurs de sa république. Ronsard en fit, dans ces termes, son compliment à Henri II :

Le velours, trop commun en France,
Sous toy reprend son vieil honneur;
Tellement que ta remonstrance
Nous a fait voir la différence
Du valet et de son seigneur,



Portrait de Henri II, par Clouet, dit Janet. — D'après le tableau original au Musée du Louvre.

Et du muguet, chargé de soye,
Qui à tes princes s'esgaloit,
Et, riche en draps de soye, alloit
Faisant flamber toute la voye.
Les Tusques ingénieuses
Jà trop de velouter s'usoyent (1)

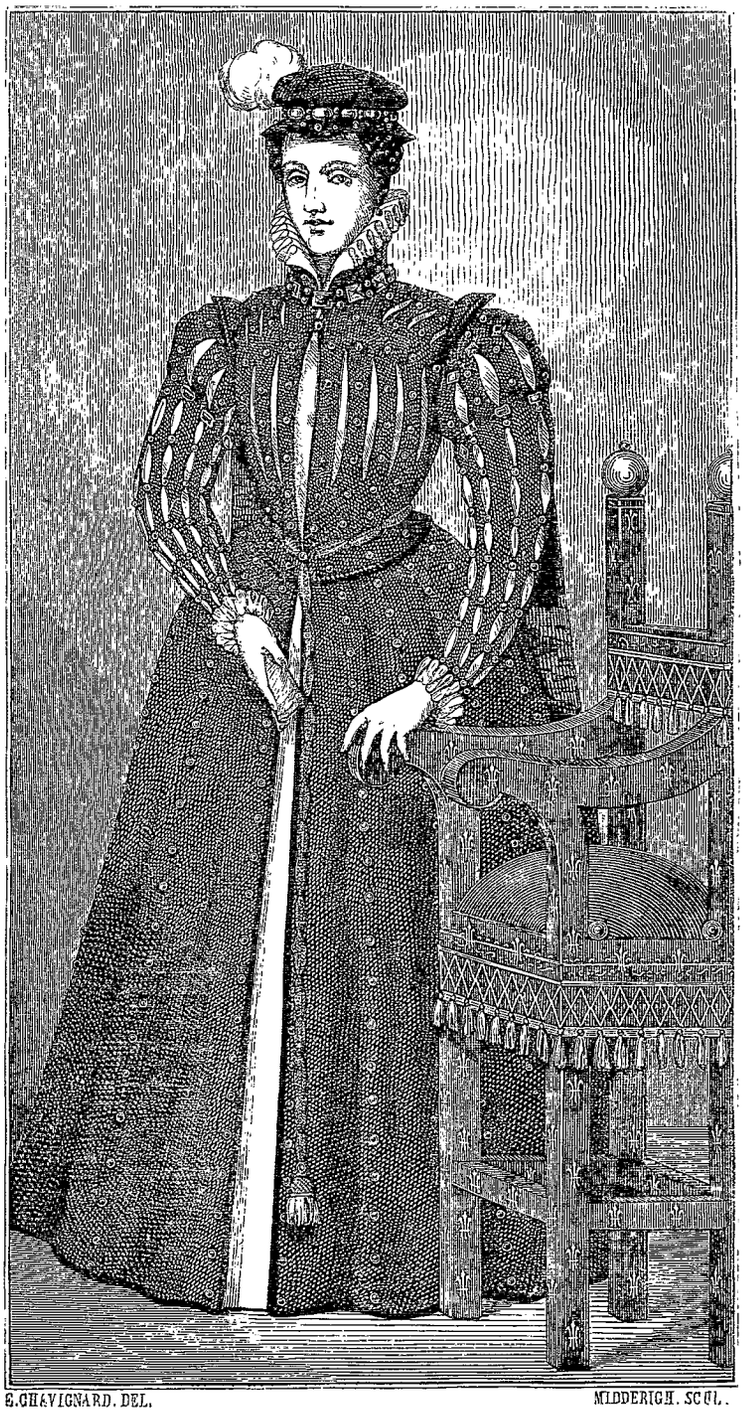
(1) Le poëte entend par là les ouvrières de la Toscane employées à la fabrication du velours.

Pour nos femmes délicieuses
Qui, en robes trop précieuses,
Du rang des nobles abusoyent.
Mais or la laine mesprisée
Reprend son premier ornement :
Tant vaut le grave enseignement
De ta parole auctorisée.

Arrivons au détail de l'habillement.

Pour les hommes, il consistait en chemise, pourpoint, chausses, bas, sayon, ceinture avec ceinturon pour l'épée, casaque ou manteau, bonnet ou chapeau, souliers, bottes ou escarpins.

Sayon est un diminutif de saie : c'est la tunique du règne précédent qu'on avait raccourcie de jupe au point de la transformer en une veste à grandes basques. Le corsage du sayon différait d'ailleurs de celui de la saie en ce qu'il montait jusqu'au cou et y était tenu fermé par trois boutons. Par le moyen de la ceinture, il était encore habillé à la taille. Il restait entr'ouvert sur la poitrine pour laisser voir le pourpoint ou gilet placé dessous. Le buste ainsi fermé, la chemise n'apparaissait que par un col à demi renversé autour du cou, et par des manchettes



E.CHAVIGNARD. DEL. MILDERICH. SCUL.

Portrait de Marie Stuart. — D'après une miniature du Recueil de Gaignieres, au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale.

qui dépassaient aux poignets les manches du sayon.

La ceinture, posée au défaut des côtes, était ordinairement de velours avec de la broderie d'or et des perles. On en voit une de cette époque, dans la galerie des armes de l'hôtel de Cluny, dont la richesse est extraordinaire. Elle est en velours cramoisi et cousue sur un galon d'or qui, lui servant de doublure, lui donne du maintien. Le côté du velours qui se trouvait en vue est orné d'un dessin courant de rinceaux d'or, ciselés avec un art infini.

A la ceinture s'attachait une bourse en forme de sachet qui pendait sur le flanc, du côté opposé au ceinturon. Il n'est pas rare de voir dans les cabinets d'antiquité des fermetures ciselées qui proviennent de ces sortes de bourses. M. Sauvageot en possède une à la fois ciselée et damasquinée,

qui paraît avoir appartenu à Henri II lui-même, car elle reproduit exactement le dessin de celle qui est peinte sur le portrait que nous reproduisons.

La *casaque* était le manteau court garni d'un collet et de manches. L'absence des manches constituait le manteau proprement dit, et le manteau devenait *cape* lorsqu'il était dénué de collet et pouvait se draper autour du buste. Casaque, manteau ou cape formaient le vêtement de dessus des gentilshommes; la bourgeoise avait conservé à même fin la large robe du temps de Louis XII et de François Ier.

Les chausses sont les culottes. Elles cessèrent d'affecter les façons innombrables qu'elles avaient reçues auparavant, pour s'arrêter à celle d'un court caleçon bouffant, par-dessus lequel étaient disposées en hauteur des bandes d'une autre étoffe. Le velours barré d'or ou épinglé fut généralement employé à cette décoration. Dans le peuple et à la campagne on continua à porter des chausses à la marinière. Celles-là étaient d'une largeur extrême, comme un jupon, et descendaient jusqu'aux genoux : on ne peut mieux les comparer qu'au *bragoubras* des Bas-Bretons.

Les bas reçurent sous Henri II un singulier perfectionnement, par l'idée qu'on eut de les faire en mailles de soie ou de laine. Mézerai témoigne que le roi en portait de cette façon à la fête qui se termina si tristement par sa mort (1559). Le travail ingénieux des bas maillés, qui fut dès lors appelé *tricot*, semble être d'invention française par le nom qu'il porte, soit qu'il doive ce nom aux aiguilles de bois avec lesquelles on l'exécute (le métier à bas ne fut inventé que cent ans plus tard), soit qu'il tienne du village de Tricot en Beauvaisis où il aurait pris naissance. On peut dire que cette invention répondit à un véritable besoin de l'époque. Depuis longtemps on cherchait à remédier au manque de souplesse des bas à pièces. Les Florentins, y employant toute leur industrie, n'avaient rien trouvé de mieux que de les faire en filet de soie; mais cela ne pouvait servir que l'été et plutôt à l'usage des dames qu'à celui des hommes.

Le genre de chaussure appelé *escarpins* consistait en souliers de satin ou de velours, très-couverts et crevés. Les souliers se faisaient en cuir, les bottes en cuir ou en daim. Il y avait encore les *escaffignons*, sorte de chaussons en drap ou en laine feutrée, qui montaient jusqu'à mi-jambe comme des bottines

On reconnaîtra la plupart des pièces qui viennent d'être décrites dans le portrait d'Henri II peint par le célèbre Clouet. Le costume n'est que de deux couleurs, blanc et noir, avec des rayures d'or. C'était la livrée ordinaire du roi, « à cause de la belle veuve (1) qu'il servait, » dit Brantôme.

Il n'y eut de changé à la toilette des dames que la façon des robes et la coiffure.

Le corsage de la robe, garni d'épaulettes et d'une petite basque de deux ou trois doigts, ne fut plus constamment décolleté, mais au contraire montant comme celui du sayon des hommes. Dans ce dernier cas, on l'ouvrit entre le cou et la taille, afin de montrer, pour plus grande ressemblance avec l'autre sexe, un pourpoint ou gilet qui complétait avec la cotte l'habillement de dessous. Indépendamment de cette ouverture, il y eut souvent des fentes pratiquées sur l'estomac, dans le dos et sur les épaules.

Les manches, moins larges que celles du règne précédent, eurent une ampleur qui allait en diminuant depuis les épaules jusqu'au poignet, comme les ci-devant manches à gigot. Pour répondre au corsage, elles furent tailladées du haut en bas, et les fentes rapprochées de distance en distance par des perles, ou des nœuds, ou de petites pièces d'orfévrerie pareilles à des boutons, qu'on appelait alors des *fers*. Enfin on attacha aux épaulettes de fausses manches, ou *mancherons*, qui tombaient tout droit derrière les bras.

A l'encolure du corsage se dégageait la collerette montante, brodée ou goderonnée, d'un fichu de linon appelé *gorgias*.

Si le corsage était décolleté, il n'était pas fendu sur le devant et on ne mettait pas de pourpoint par-dessous. Le gorgias couvrait alors les épaules et le cou.

Les jupes restèrent ce qu'elles étaient, sauf qu'elles eurent moins d'ouverture par devant, à cause que les vertugades furent moins écartées.

Le portrait de Marie Stuart, peint lorsque cette princesse était dauphine de France, fera voir combien la robe avait gagné en élégance aux modifications qui viennent d'être expliquées.

Quant à la coiffure, elle consistait en une *cale* qui enfermait la chevelure comme un petit sac, et par-dessus laquelle se posait, soit un bonnet, c'est-à-dire une toque à plume, soit un chapeau, chapeau de forme ovoïde et très-haute avec de larges bords cambrés, soit enfin un chaperon, coiffure de prédilection des dames parisiennes et de la reine Catherine de Médicis. Le chaperon, dont le sort avait été de subir de règne en règne les transformations les plus complètes, était devenu un vrai bonnet, dans l'acception où nous prenons ce mot aujourd'hui : un bonnet de drap ou de soie avec une large passe, avec des brides et avec un bavolet; mais il était chaperon en ce que sa coiffe était étoffée au point de produire un appendice qui retombait par derrière comme une voilette. Pour sortir, lorsqu'il faisait froid, on assujettissait aux brides du chaperon une pièce carrée qui couvrait tout le visage au-dessous des yeux comme une barbe de masque. Cette pièce s'appelait *touret de nez*. Le touret de nez joue un grand rôle dans les aventures racontées par la reine de Navarre, sœur de François Ier.

Notons encore un détail de la chaussure qui présente quelques traits curieux.

Comme les grandes dames n'usaient que d'escarpins ou de mules, pour sortir, elles mettaient par-dessus un patin léger à semelle de liége. On rachetait par l'épaisseur de la semelle le désavantage d'une stature trop exiguë, et comme les jupes tombaient assez bas pour cacher entièrement les pieds, celles qui avaient besoin d'une rallonge considérable, en étaient venues à faire du patin un véritable piédestal. De là les plaisanteries de Scaliger contre les maris qui ne possédaient au logis que la moitié de leurs femmes, et de Brantôme au sujet des « nabotes qui ont leurs grands chevaux de patins liégés de deux pieds. » Ce dernier auteur y revient plusieurs fois de lui-même ou par des anecdotes qu'il s'amuse à raconter. En voici une qui peut être rapportée ici :

« Il me souvient, dit-il, qu'une fois, à la cour, une dame fort belle et riche de taille, contemplant une belle et magnifique tapisserie de chasse où Diane et toute sa bande de vierges chasseresses y étaient fort naïvement représentées et, toutes vêtues, montraient leurs beaux pieds et belles jambes : elle avait une de ses compagnes auprès d'elle qui était de fort basse et petite taille, qui s'amusait aussi à regarder avec elle cette tapisserie ; et elle lui dit : « Ha! petite, si nous nous habillions toutes de cette façon, vous le perdriez comptant, et n'auriez grand avantage, car vos gros patins vous découvriraient. Remerciez donc la saison et les longues robes que nous portons qui vous favorisent beaucoup et vous couvrent vos jambes si dextrement; lesquelles ressemblent, avec vos grands patins d'un pied de hauteur, plutôt une massue qu'une jambe ; car qui n'aurait de quoi se battre il ne faudrait que vous couper une jambe et la prendre par le bout, et du côté de votre pied chaussé et entré dans vos patins, on ferait rage de bien battre. »

(1) Diane de Poitiers.

LES DEUX MENDIANTS.

Deux descendants de Job mendiaient côte à côte, assis sur les pierres du chemin; mais chacun d'eux s'était fait une solitude, et les gémissements de son voisin étaient pour son oreille comme le bruit du vent.

Une seule fois ils s'étaient adressé la parole.

— Où est ta famille? avait demandé le plus jeune à l'autre.

— Cherche où sont les nuées qui passaient au ciel ce matin! avait répondu le mendiant; mais toi-même, que sont devenus tes parents?

— Ce que deviennent les tourbillons de poussière qu'emporte l'orage, avait-il répliqué.

Et, après ces mots, tous deux étaient rentrés dans le fort de leur égoïsme.

Cependant ils se sentirent à la fin vaincus par la douleur, et, ne trouvant pas d'appui sur la terre, ils regardèrent plus haut.

Un jour, l'un d'eux, pressé par la faim, se rappela la prière apprise dans son enfance et se mit à dire : *Ayez pitié de moi, ô notre Père qui êtes aux cieux!*

L'autre se retourna à ces mots, et, comme un voyageur, qu'une lumière éclaire tout à coup dans la nuit, il s'écria :

— Si nous avons un père commun dans le ciel, nous sommes frères et nous devons nous secourir et nous aimer!

En parlant ainsi, il prit dans son sac de toile la nourriture de sa journée, et rompit avec son compagnon le pain d'alliance.

PETIT TRAITÉ DU FILET.

Suite. — Voy. p. 143.

DE LA MANIÈRE DE MAILLER.

§ 18. Après avoir exécuté sur l'anse de corde Z, fixée à un clou à crochet, la levure PPPP, composée d'un nombre de pigeons déterminé par le genre de filet qu'on veut mailler, et tenant le moule de la main gauche, on le placera sur le dernier pigeon, soit P^4, en retournant les pigeons de façon que P^1 soit à la droite du moule et P^4 à sa gauche, et le fil A pendant en avant du moule. On l'y maintient avec le pouce, puis on exécute la première maille, comme il est indiqué à la figure 3. Cette maille étant faite, on la laisse sur le moule, et l'on continue de mailler ainsi successivement à tous les pigeons, P^3, P^2 et P^1. Arrivé au dernier, on ôte les mailles de dessus le moule, qu'on place alors sous la dernière, à une distance telle qu'il puisse toucher le bas de la maille suivante, en abaissant celle-ci dessus avec la pointe de la navette. Puis on continue à mailler en prenant successivement chaque maille du premier rang, comme on avait pris tout à l'heure chaque pigeon, et l'on continue de même jusqu'à la fin.

AUTRES MANIÈRES DE MAILLER.

§ 19. Il y a encore d'autres manières de mailler qui sont moins usitées, mais qu'il est bon de connaître; elles peuvent paraître à quelques personnes plus expéditives ou plus faciles que la maille *sous le petit doigt*.

Elles s'exécutent au moyen du nœud sur le pouce, d'où vient qu'on leur donne le nom de mailles *sur le pouce*.

La première se fait de haut en bas, et la seconde de bas en haut.

§ 20. *Première manière.* — Le fil AB étant sur le moule et retenu par le pouce, on le fait tourner sous le moule, suivant la ligne ponctuée CD (fig. 5). C'est le premier temps.

Deuxième temps : on passe la navette de haut en bas dans la maille MM, comme il est indiqué par les lettres DE, et l'on ramène le fil en F par-dessus le moule, où on le retient avec le pouce.

Troisième temps : on jette le fil EF en haut, par-dessus la main, en FGH.

Quatrième temps : on passe la navette dans la maille MM par derrière la branche de droite et par-dessus celle de gauche, comme il est indiqué dans la figure 5, et l'on achève comme dans le nœud sur le pouce (voyez la fig. 1).

§ 21. *Deuxième manière* (fig. 6). — Le fil AB étant sur le moule est maintenu avec le pouce.

Premier temps : on fait passer le fil AB par-dessus le moule, suivant la ligne ponctuée BC.

Deuxième temps : on fait passer la navette de bas en haut, et par derrière, dans la maille MM, comme il est indiqué par les lettres CD.

Troisième temps : on ramène le fil en E, et on l'y retient avec le pouce; on le rejette ensuite par-dessus la main, suivant EFG.

Quatrième temps : on fait passer la navette derrière les deux branches de la maille MM, et l'on achève par le nœud sur le pouce (voyez fig. 1).

ACCRUES ET RAPETISSURES.

Ces diverses opérations bien connues, il ne reste plus qu'à apprendre la manière de faire les *accrues* et les *rapetissures* destinées à augmenter ou à diminuer la largeur d'un filet, pour pouvoir exécuter facilement toutes les espèces de filets.

§ 22. Une *accrue* est une maille supplémentaire qu'on prend dans un rang, en la jetant entre deux mailles du rang supérieur, afin d'augmenter la largeur du filet. Ce procédé est indispensable pour tous les filets qui ne sont pas cylindriques.

Quand on a jeté la maille A sur la maille B, avant de jeter la suivante sur la maille D, on en jette d'abord une au-dessus du nœud C qui unit les mailles B et D, ce qui donne une maille de plus, E, en forme de pigeon.

§ 23. La *rapetissure*, qu'on appelle *rétrèce* en terme de filet, consiste à prendre une maille de moins dans un rang, en jetant une maille sur deux mailles adjacentes du rang supérieur, afin de diminuer la largeur d'un filet.

Au lieu de jeter la maille C sur la maille A (fig. 8), pour jeter ensuite la maille suivante sur la maille B adjacente à A, on jette la maille C à la fois sur A et sur B, en passant successivement la navette dans A et dans B, et en les serrant dans un nœud commun D, ce qui donne une maille de moins que dans le rang supérieur.

DES MAILLES CARRÉES ET EN LOSANGE.

§ 24. Les filets se divisent en deux classes : les filets à mailles en losange et les filets à mailles carrées.

Quand les premiers sont tendus (fig. 9), toutes leurs mailles sont parallèles entre elles, mais en lignes obliques par rapport à la tête AB du filet, et forment des angles obtus dans la direction des deux extrémités latérales.

Quand les seconds sont tendus (fig. 10), toutes leurs mailles sont parallèles, mais en lignes perpendiculaires à la tête et aux côtés du filet, et forment entre elles des angles droits.

EXÉCUTION DES FILETS A MAILLES EN LOSANGE.

§ 25. Les filets à mailles en losange s'exécutent en suivant les principes énoncés ci-dessus, c'est-à-dire en les commençant par une levure de pigeons, et en les continuant

par un système d'accrues successives jusqu'au rang de leur plus grande largeur, et par un système de rétrèces successives dans l'ordre inverse.

EXÉCUTION DES FILETS A MAILLES CARRÉES.

§ 26. Les filets à mailles carrées s'exécutent différemment. On prend la mesure de la longueur dont on veut faire le filet sur une ficelle, qu'on attache par un bout à un clou à crochet. On passe dans le même clou une petite anse de corde Z, d'une circonférence double à peu près du moule (fig. 10). Ce sera la première maille. On posera le moule sous cette maille pour en faire une seconde, qui sera la première du deuxième rang, et, sans l'ôter du moule, on passera une seconde fois la navette dans la maille du premier rang, et l'on fera un second nœud. Ce sera là une accrue qui formera la deuxième maille du second rang. On ôte ces deux mailles du moule pour les poser sous la dernière, afin de commencer le troisième rang, de la même façon qu'on a fait le deuxième, et ainsi de suite, en observant de jeter une accrue à la fin de chaque rangée de mailles. De cette manière le filet se poursuit, en élargissant toujours d'une maille à chaque rang, et lorsqu'il est aussi long que la ficelle de mesure, on cesse de faire une accrue à la fin du dernier rang, et à partir du rang suivant on commence au contraire à diminuer d'une maille par rang au moyen d'une rapetissure qui embrassera les deux dernières mailles, jusqu'à ce qu'on arrive à n'avoir plus qu'une seule maille D à l'angle opposé à la maille de tête A. Le filet sera alors terminé et parfaitement carré.

Il faut remarquer que la première maille ou anse Z ne compte pas dans les mailles du filet, non plus que la première maille et la première accrue du second rang primitif. C'est la maille du milieu du troisième rang primitif qui devient la maille de l'angle A du filet, les deux mailles du second rang primitif s'allongeant sur ses branches en AM et AN, tandis que les deux autres mailles de ce troisième rang s'allongent en NO et MP sur le second rang définitif.

La suite à une autre livraison.

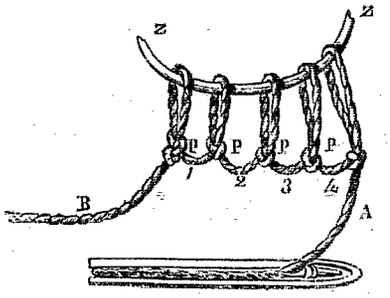


Fig. 4.

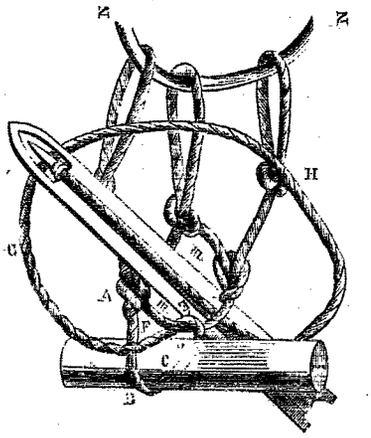


Fig. 5.

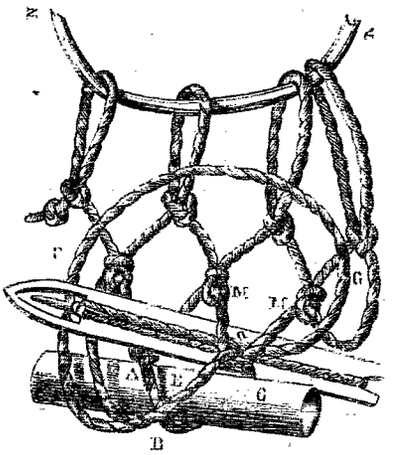


Fig. 6.

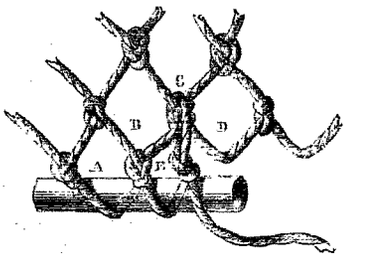


Fig. 7

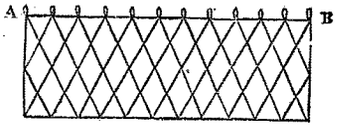


Fig 9

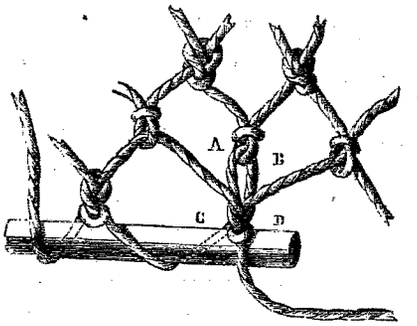


Fig. 8.

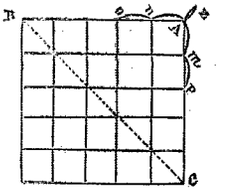


Fig. 10.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

OLIVIER GOLDSMITH.



Le docteur Johnson lisant le manuscrit du *Vicaire de Wakefield*. — Dessin de Gilbert.

I. — GOLDSMITH AUX ARRÊTS. — SA DÉLIVRANCE. — SA PREMIÈRE ENTREVUE AVEC LE DOCTEUR JOHNSON. — LEUR AMITIÉ.

« Un matin je reçus du pauvre docteur Goldsmith l'avis qu'il était dans une grande détresse, et que comme il n'était pas libre de venir me voir, il me priait de me rendre près de lui le plus tôt possible. Je lui envoyai une guinée et je promis d'aller immédiatement le visiter. En effet, je m'habillai aussitôt, et je courus chez lui : son hôtesse (1) le tenait aux arrêts pour obtenir le prix de son loyer; il était exaspéré. Je m'aperçus qu'il avait déjà changé ma guinée et fait acheter une bouteille de Madère qui était devant lui avec un verre. Je replaçai le bouchon sur la bouteille, et je cherchai avec lui les moyens de le tirer d'embarras. Il me dit alors qu'il avait en manuscrit une *nouvelle* toute prête pour l'impression, et il me la mit entre les mains. Je la

(1) Mistress Élisabeth Flemming. Sa maison était située dans Islington qui, en ce temps-là, était encore une sorte de campagne. Goldsmith s'était logé en garni chez elle pour être près de son éditeur Newbery; il écrivait des préfaces et refaisait d'anciens livres. Le prix de son loyer était de 50 livres par an (environ 1 250 francs).

parcourus du regard, et j'en compris le mérite. Je dis à l'hôtesse que je ne tarderais pas à revenir; et, étant allé chez un libraire, je lui vendis le manuscrit pour soixante-dix livres (1). Je rapportai l'argent à Goldsmith, et il paya son terme à l'hôtesse, non sans lui reprocher avec véhémence d'en avoir agi si durement envers lui (2). »

Telle est l'exacte narration de Jonhson. « Je la donne authentiquement, » dit James Boswell, qui a publié, en 1791, deux volumes in-4° entièrement consacrés à perpétuer le souvenir des paroles et gestes du célèbre docteur Samuel Johnson, étudié dans les plus minutieux détails de sa vie.

Mistress Piozzi, épouse en premières noces de M. Thrale, ami intime de Samuel Johnson, a raconté cette entrevue dans des termes moins favorables à Goldsmith : suivant elle, l'auteur du *Vicaire de Wakefield* était à moitié ivre de madère, il déraisonnait; il n'avait pas encore terminé sa nouvelle, son exaltation lui ôtait la liberté d'écrire, etc.; mais mistress Piozzi, riche et d'un esprit léger, est à beaucoup d'égards moins digne de foi que le flegmatique et scrupuleux James Boswell. Le pauvre Goldsmith avait bien assez de défauts, entremêlés à ses excellentes qualités, pour qu'il y eût au moins générosité à ne pas charger du mauvais côté la couleur de son portrait.

C'était en 1764, vers la fin de l'été, que mistress Flemming avait causé cette effroyable peur à son locataire. Il y avait déjà plus de trois ans que Johnson et Goldsmith se connaissaient intimement.

Le vénérable docteur Percy était le bon génie qui avait présenté Goldsmith, encore peu renommé, à Johnson, l'homme de lettres de ce temps le plus respecté en Angleterre. Le 31 mai 1761, le docteur Percy alla chercher Johnson chez lui, à Inner-Temple Lane, pour le conduire dans Wine-Office Court, où Goldsmith avait fait préparer un souper. Samuel Johnson, vêtu d'ordinaire avec une grande simplicité, s'était paré cette fois comme s'il eût été invité à une fête de la cour : ses habits étaient tout neufs; sa perruque était fraîchement poudrée; sa veste était de couleur écarlate et brodée d'or; un galon d'or serpentait autour de son tricorne. « — Je vous prie, cher Monsieur, dans quel but tant de magnificence? s'écria le docteur Percy. — Monsieur, répondit Johnson, je sais que Goldsmith, qui ne se pique point de propreté, excuse sa négligence en citant la mienne, et je veux lui donner ce soir un meilleur exemple. »

C'était la première leçon de morale que Johnson destinait à son pauvre confrère : il ne lui ménagea point, dans la suite, ses rudes enseignements. Doué d'une haute et forte raison, quoiqu'il ne fût exempt ni de préjugés, ni de bizarreries, il se faisait un devoir de battre en brèche incessamment et impitoyablement tous les travers de ses amis. Goldsmith, dont la faiblesse d'esprit, pour tout ce qui se rapportait à la pratique de la vie et aux relations sociales, était presque incroyable, s'insurgeait avec vivacité contre les censures, de quelque part qu'elles vinssent; toutefois il se soumit peu à peu à l'habitude d'être malmené par Johnson : il le suivait dans les promenades, chez les libraires, dans les salons. Il avait bien le sentiment qu'il jouait près de lui un rôle secondaire; qu'il avait tout à perdre en s'exposant à cette continuelle comparaison avec son illustre ami; mais il cédait à une sorte d'attrait irrésistible; il trouvait en Johnson des qualités supérieures qui excitaient à la fois son admiration et son envie : une prodigieuse étendue de connaissances bien coordonnées, une logique inflexible, une rare présence d'esprit, un éclat, une verve, une autorité de conversation incomparables. Il désirait ardemment acquérir quelques-uns de ces mérites : il s'y essayait; mais ses efforts opiniâtres ne lui attiraient le plus souvent que des mortifications et une réputation ridicule.

(1) Environ 1 500 francs; la valeur de l'argent a diminué de près de moitié depuis cette époque.

(2) Les biographes de Goldsmith ont vérifié, sur les livres et quittances de mistress Flemming, qu'il ne lui était dû qu'un seul terme : elle avait fait venir les *bailiffs*, qui attendaient Goldsmith à la porte de sa chambre, prêts à l'arrêter.

II. — PETITES MISÈRES DE GOLDSMITH DANS LA CONVERSATION.

Johnson, qui considérait Goldsmith comme un très-grand écrivain et n'hésitait pas à placer son poëme du *Voyageur (the Traveller)* parmi les chefs-d'œuvre de la littérature anglaise, souffrait de le voir se livrer volontairement par son étourderie, son langage décousu et diffus, ses puériles vanités, aux faux jugements et aux moqueries du monde. « Goldsmith ne devrait jamais chercher à briller dans une conversation, disait-il; il n'a pas ce qu'il faut pour cela, et il prend trop à cœur ses défaites. On gagne au jeu en partie avec de l'adresse, en partie avec de la chance; vous pouvez être battu par quelqu'un qui n'a pas la dixième partie de votre esprit. Quand Goldsmith discute, il est comme un joueur qui risque 100 guinées contre un autre joueur qui ne peut en jouer qu'une. S'il a l'avantage, il ajoute très-peu à sa réputation d'homme distingué; et s'il n'a pas l'avantage, il est misérablement mortifié. »

On rappelait devant Johnson qu'Addison se contentait de la réputation que lui avaient méritée ses écrits, et qu'il n'avait aucune ambition de réussir dans la conversation; si bien qu'un soir, une dame lui ayant reproché de n'avoir presque point parlé dans un salon : « Madame, répondit Addison, je n'ai que quelques petites pièces de monnaie de cuivre dans ma bourse, mais j'ai du crédit pour mille livres. » « — C'est tout à fait comme Goldsmith, fit observer Johnson, il a beaucoup d'or dans son cabinet, mais le plus souvent sa bourse est vide. Il n'est riche que la plume à la main. »

Goldsmith disait un jour sérieusement qu'il était étonné d'avoir le dessous dans les discussions, parce qu'il était sûr d'avoir toujours le dessus quand il discutait avec lui-même. On riait de cette naïveté. « Il a cependant raison, dit Johnson : quand il est dans son cabinet, il est maître de son sujet, et il peut le traiter par écrit d'une manière supérieure; mais quand il est en société, il est embarrassé, obscur, et incapable de bien raisonner. Comme poëte, comme auteur comique, et même comme historien, il est dans les premiers rangs. » Boswell se récria en entendant Goldsmith vanté si haut à titre d'historien. Le docteur Johnson soutint son éloge. « L'excellence d'un livre consiste, ajouta-t-il, en ce qu'il contient tout ce qu'il doit et peut contenir. Goldsmith entend cela à merveille et exprime brièvement tout ce que le lecteur a besoin de savoir. Son Abrégé de l'histoire romaine est meilleur que celle de Lucius Florus ou d'Eutrope, et si vous le comparez à Vertot dans les passages correspondants des mêmes récits, vous trouverez aussi qu'il lui est supérieur. »

« Le malheur de Goldsmith en conversation, disait-il encore, est que le plus souvent il s'engage dans une question sans savoir comment il en sortira. Il a beaucoup de génie, et trop peu de savoir. De même que l'on dit d'un homme généreux : « Il est fâcheux qu'il ne soit pas plus » riche, » de même nous pouvons dire de Goldsmith : « Il » est fâcheux qu'il ne soit pas plus savant. » Certainement il ne garderait pas sa science pour lui seul. »

Par ce mot science, Johnson entendait une grande quantité de connaissances bien méditées et méthodiquement classées dans l'esprit. On lui faisait remarquer que Goldsmith, qui était docteur en médecine, avait appris en

réalité beaucoup de choses, ainsi que le prouvait d'ailleurs la grande variété des sujets sur lesquels il avait écrit d'une manière si supérieure. « Sans doute, répondit Johnson, il a un nombre considérable de notions dans la tête, mais il les y transporte de place en place et ne les fixe nulle part; souvent il ne sait pas même expliquer ce qu'il y a de meilleur et de plus beau dans ses ouvrages. »

Boswell demandait un jour si la morale autorisait le duel. Goldsmith lui répondit : « — Si vous étiez insulté, vous battriez-vous? — Sans doute, dit Boswell. — Alors, reprit Goldsmith d'un air triomphant, la question est résolue. — Non pas, Monsieur, s'écria Johnson. Cela ne résout rien du tout. Quand peut-on dire qu'un homme est autorisé à considérer comme justes toutes ses actions? »

On disputait sur la question de savoir si deux personnes qui ne peuvent s'entendre sur une question capitale de politique, de philosophie ou de religion, peuvent rester liées d'une amitié sincère. Johnson soutenait l'affirmative, et disait que l'on n'avait qu'à mettre de côté, d'un commun accord, le sujet du dissentiment. « — Par exemple, ajoutait-il, je m'accommode très-bien de la société de Burke; j'aime son savoir, son génie, la variété de ses connaissances, sa fluidité de conversation; mais je ne causerais certes pas avec lui du parti Rockingham. — Mais, Monsieur, dit Goldsmith en insistant, lorsque deux personnes qui vivent ensemble savent qu'il est un point sur lequel elles sont en opposition formelle, elles se trouvent dans la situation de la femme de Barbe-Bleue : « Vous pouvez entrer dans toutes » les chambres, excepté une; » et alors nous avons tous naturellement une envie irrésistible de regarder dans cette chambre. On y revient toujours malgré soi. » Johnson l'interrompit brusquement : « — Monsieur, je ne dis pas que *vous* puissiez vivre amicalement avec une personne qui pense autrement que vous sur certaines questions : je dis seulement que *moi* je le puis. Vous me rappelez la Sapho d'Ovide (1)! »

A la suite de ces discussions, Goldsmith se désespérait quelquefois. Dans un moment de dépit, il s'écria : « Il n'y a pas moyen de discuter avec Johnson; quand son pistolet fait long feu, il vous casse la tête avec la crosse. »

III. — REPARTIES DE GOLDSMITH. — EXEMPLES DE SA VANITÉ ENFANTINE. — ESTIME SINCÈRE DE JOHNSON POUR GOLDSMITH.

Il arrivait cependant par intervalles à Goldsmith des mouvements de dignité par lesquels il se relevait : alors il tenait tête à Johnson, ce que peu de personnes auraient osé. Un soir, il disait au célèbre peintre Josuah Reynolds que ce qu'il y a de plus difficile, lorsqu'on écrit une fable, est de faire parler chaque animal suivant son caractère : « Par exemple, dans la fable des petits poissons qui demandent à Jupiter de les changer en oiseaux semblables à ceux qu'ils voient voler au-dessus de l'eau, l'habileté consiste à les faire parler comme des petits poissons. » Tandis qu'il se complaisait à développer cette idée, il s'aperçut que le docteur Johnson (qui était fort gros et avait une très-grosse voix) riait à s'en tenir les côtes. « Eh! docteur Johnson, lui dit Goldsmith, ce n'est pas aussi facile que vous avez l'air de le croire; et il y aurait fort à parier que si vous aviez à faire parler les petits poissons, ils parleraient comme des baleines. »

Boswell faisait un éloge hyperbolique de Johnson, et rabaissait tous les autres auteurs. Goldsmith lui dit avec douceur : « Monsieur, vous voulez faire une monarchie de ce qui doit toujours être une république. »

On ne manqua point d'attribuer cette réponse à l'envie C'était peut-être une injustice. On n'avait que trop d'occasions légitimes de surprendre Goldsmith en flagrant délit de vanité. Lui-même avouait sa faiblesse sous ce rapport, et on raconte de lui mille traits de cette préoccupation personnelle qui paraissent invraisemblables.

Ayant accompagné, dans un voyage en France, deux charmantes personnes (miss Horneks et une autre demoiselle, mariée depuis au colonel Gwyn), il se montra, dit-on, fort irrité à son retour en Angleterre, parce que les Français avaient fait moins attention à lui qu'à ces dames.

A une représentation des Fantoccini à Londres, il s'impatienta contre les applaudissements donnés à une marionnette qui faisait tourner une pirouette : « Bah! je ferais mieux qu'elle! » dit-il avec dépit. On se prit à rire; mais il insista, et le soir, après souper, chez Burke, il voulut à toute force prouver à la compagnie qu'il sautait par-dessus un bâton mieux que les marionnettes.

Une autre fois, Burke et ses amis le virent immobile dans une rue, regardant des femmes étrangères singulièrement habillées et qui excitaient l'étonnement et les acclamations d'une foule de passants. Burke, après l'avoir attentivement observé, s'éloigna sans se montrer à lui, en priant les personnes qui l'accompagnaient de faire attention à ce qui se passerait entre Goldsmith et lui à leur première rencontre. Le soir même, Goldsmith vint visiter Burke qui le reçut très-froidement : Goldsmith, très-inquiet, après plusieurs tentatives inutiles pour obtenir quelques signes d'amitié, demanda à Burke de lui dire sincèrement s'il avait eu le malheur de l'offenser. « Fi, Monsieur! répondit Burke; votre conduite est ridicule, et vous poussez l'envie et l'orgueil au delà de tout ce que l'indulgence peut supporter! Ces messieurs ne vous ont-ils pas, ainsi que moi, entendu ce matin vous écrier en voyant le peuple attroupé devant une fenêtre où étaient accoudées des femmes : « Ces » poupées attirent la foule, et moi l'on ne me regarde » seulement point! » Goldsmith se récria d'abord, et protesta qu'il n'avait rien dit de semblable; mais Burke ayant insisté avec beaucoup de sang-froid, le pauvre homme baissa la tête et dit : « Je ne croyais vraiment pas avoir prononcé ces paroles; mais j'avoue à ma honte, c'est bien ridicule! que cette pensée-là m'a en effet traversé l'esprit. »

Ces singularités chez un écrivain d'un talent si supérieur étaient un sujet d'étonnement universel. « C'est un idiot inspiré, » disait Horace Valpole. Boswell rapporte qu'il entendit un homme d'esprit, Chamier, dire, après une conversation avec Goldsmith : « Allons, je crois que c'est bien lui qui a écrit ses ouvrages, mais ce n'est point peu de chose que de le croire. »

Des gens de peu de mérite étaient souvent très-injurieux à l'égard de Goldsmith. Un gentleman qui était placé à table entre lui et Johnson dit à haute voix : « Me voici entre le docteur Major et le docteur Minor (1). » Une autre fois, Goldsmith avait entrepris avec un Allemand une thèse où il espérait se distinguer. L'Allemand l'interrompit en disant : « Tchut! tchut! Monsieur, foilà le tocteur Tchohnson qui fa tire quelque chose! »

Quelquefois Johnson réprimandait vertement ceux qui traitaient son ami avec peu de considération. Goldsmith se plaignait que, s'étant rencontré dans un salon avec lord Camden, ce seigneur avait été le seul qui eût évité de parler avec lui. Des éclats de rire accueillirent cette lamentation. Mais Johnson les fit cesser en disant : « Non, Messieurs; le docteur Goldsmith a raison. Un grand seigneur doit des égards à un homme comme Goldsmith, et mon

(1) « Omnique à parte placebam. »
Ovid., *Epist. Sapp. ad Phaonem*, I, 51.

(1) Suivant d'autres biographes, « entre la Grande-Ourse et la Petite-Ourse. »

avis est que lord Camden s'est grandement fait tort en affectant de ne pas lui adresser la parole. »

De son côté, Goldsmith donna plus d'un témoignage public de sa grande admiration et de son respect pour Johnson. Il lui dédia sa comédie : *She stoops to conquer* (Elle s'abaisse pour vaincre). « Vous dédier cette petite pièce, dit-il, c'est me faire plus d'honneur qu'à vous-même. Il ne peut que m'être honorable d'informer le public que j'ai déjà vécu pendant beaucoup d'années dans votre intimité. Il est peut-être aussi d'un intérêt plus général de faire connaître que l'on peut trouver unis dans un même caractère un esprit si supérieur et une piété si sincère. »

Johnson survécut à Goldsmith, et écrivit l'épitaphe en latin gravée sur le monument de l'auteur du *Vicaire de Wakefield*, à l'abbaye de Westminster.

Il ne souffrit plus que l'on se permît en sa présence aucune critique sur son ami. A un dîner chez Josuah Reynolds, quelques personnes ayant parlé légèrement du caractère et des ouvrages de Goldsmith, Johnson se leva, regarda en face ces personnes, et dit : « Si l'on ne tolérait de semblables paroles que de la part de ceux qui ont autant de mérite qu'en avait le pauvre Goldy, il aurait peu de censeurs ! »

La suite à une autre livraison.

RÉSERVOIRS A POISSONS.

L'administration et les corps savants rivalisent de zèle pour développer la fécondation artificielle des œufs de poissons. Dans un grand nombre de départements on s'occupe avec ardeur d'empoissonner les ruisseaux et les rivières. Des hommes qui marchent à la tête de la science vont rechercher dans toute l'Europe des espèces nouvelles de poissons afin de les naturaliser dans notre pays et d'accroître les ressources de l'alimentation publique.

La *pisciculture* (mot à mot *culture du poisson*, tel est le nom donné à cette nouvelle branche d'industrie) est dans une période de progrès et captive l'attention publique. On commence à rechercher curieusement les faits qui s'y rapportent ; nos lecteurs liront peut-être avec intérêt quelques détails sur l'élève et l'engraissement de certains poissons de mer dans de grands réservoirs construits depuis plus d'un siècle sur le littoral du bassin maritime d'Arcachon, près de Bordeaux.

Quelques-uns de ces réservoirs ont plus de vingt hectares de superficie. Les propriétaires se gardent bien d'y prendre le poisson pendant la belle saison, et tant que la pêche au large en bateaux fournit des produits abondants. Dans l'hiver, au contraire, lorsque les tempêtes empêchent les bateaux de prendre la mer, on tire des réservoirs une partie du poisson qui s'y trouve, et l'on alimente ainsi les marchés de Bordeaux, d'Agen, d'Angoulême.

Le petit poisson appelé *mule* ou *muge*, qui entre de lui-même dans les réservoirs, n'est pas le seul qui les peuple ; on achète aussi aux pêcheurs de petits turbots et de jeunes poissons plats qui s'engraissent à souhait dans le fond du réservoir.

Pour introduire le petit poisson, on lève, à la marée montante, les vannes des écluses établies à différents points de la digue. Ces écluses sont munies, du côté du réservoir, d'un long sac à mailles de 7 mètres de longueur, ouvert au bout qui est fixé à la vanne, fermé à l'autre extrémité. Les mailles de ce sac ou filet, qui a reçu le nom de *manche* parce qu'il va en se rétrécissant vers le bout fermé, ont douze millimètres de côté.

Cette *manche* est fixée à un cadre rectangulaire d'un mètre et demi de hauteur, glissant sur deux petits poteaux à rainures et reposant sur le radier de l'écluse de manière à garnir complétement toute la partie immergée ; elle flotte dans la direction du courant qui l'allonge, et ne conserve sous la traction de l'eau que vingt-cinq centimètres de diamètre ; lorsque le petit poisson est entraîné dans la manche par les eaux qui se précipitent avec violence, il s'y trouve retenu par la force du courant et par les herbes maritimes qui suivent la même direction ; il ne peut plus revenir en arrière. A la fin de la marée, on le retire et on le jette dans le réservoir.

La manche constitue un appareil ingénieux et fort simple, qui satisfait à plusieurs conditions utiles que voici : — Laisser entrer beaucoup d'eau pour l'alimentation des réservoirs dans le peu de temps que durent les fortes marées ; — Permettre aux petits poissons d'entrer et empêcher la sortie des gros, qui, aussitôt la vanne ouverte, accourent en foule au-devant de l'eau fraîche et cherchent à s'échapper ; — Enfin, livrer passage aux amas inévitables d'algues qui obstrueraient promptement les mailles d'un châssis dormant si on remplaçait la manche par ce châssis.

On a reconnu par expérience qu'une écluse suffisait à un réservoir de 8 hectares ; que les pertes dues à l'évaporation pouvaient s'élever durant l'été à un centimètre d'épaisseur d'eau en vingt-quatre heures, ou 800 mètres cubes par jour, ou 24 000 mètres cubes par mois. Or il n'y a guères par mois que douze marées assez élevées pour que l'eau se précipite dans les réservoirs avec la vitesse qui entraîne les poissons ; il faut donc qu'en moyenne il entre 2 000 mètres cubes d'eau par marée, ce qui en suppose 3 000 à 4 000 entrant aux plus grandes marées.

Les réservoirs du bassin d'Arcachon sont de véritables rivières dans lesquelles on conserve ou l'on élève le poisson.

Les anguilles s'y multiplient d'elles-mêmes sur le fond vaseux ; on y jette de petits carrelets achetés aux pêcheurs, et de jeunes turbots qui y deviennent énormes ; mais ils sont surtout peuplés de *muges* ou *mulets de mer*, qui y entrent naturellement entraînés par le courant, à l'état de fretin et d'une longueur de 3 à 6 centimètres.

Ce mulet est un poisson émigrant comme le saumon. Il vient déposer son frai dans le bassin au printemps et dans l'été ; puis il s'éloigne aux grandes marées d'août, de septembre, d'octobre. Les pêcheurs le pêchent pour la consommation quand il arrive et quand il s'en va. Mais dans l'hiver on n'a que le mulet qui a grossi dans les réservoirs pour alimenter le marché bordelais.

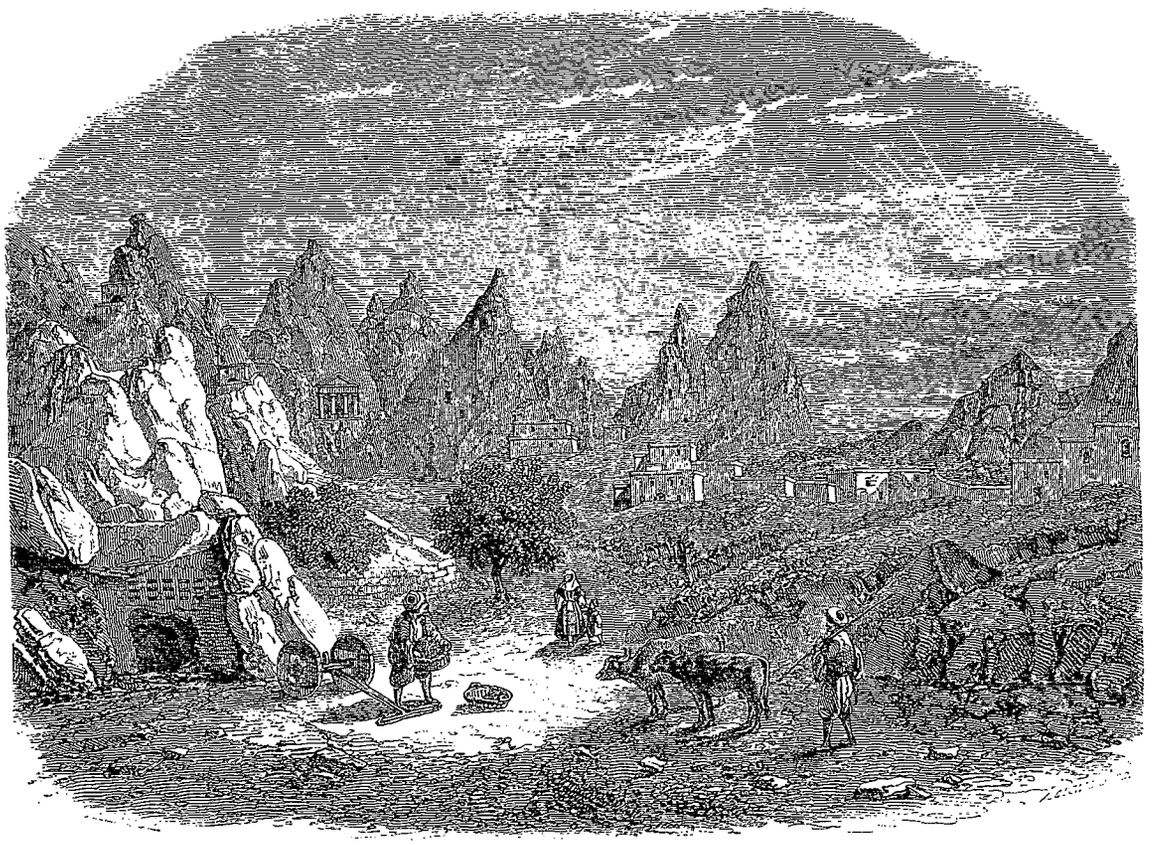
On remarque une différence curieuse entre les sujets qui ont été grandir et s'engraisser en mer et ceux qui ont grandi dans les réservoirs : ces derniers, contrariés dans leurs instincts voyageurs, sont beaucoup moins longs, mais en revanche ils sont plus gros. La nourriture du bassin les rend ventrus, et l'état en quelque sorte sédentaire auquel ils sont contraints les empêche de prendre la forme effilée de leurs congénères qui sont allés parcourir à grands coups de nageoires les immensités de l'Océan.

LA VALLÉE D'URGUB

(Asie Mineure).

Toute une vallée de l'ancienne Cappadoce est couverte de pyramides naturelles. Leurs pointes paraissent avoir été jadis au niveau du sol qui s'est insensiblement abaissé sous l'action corrosive des eaux. Quelques-unes de ces pyramides ont plus de 100 mètres de hauteur : chacune d'elles renferme un tombeau. Les habitants modernes se sont creusé des habitations dans ces antiques sépulcres. Dans la petite ville d'Urgub, les plus riches ont donné aux cônes

des angles et des pans réguliers ; d'autres ont transformé les façades des tombes en façades de maisons. Le voyageur qui traverse, la nuit, cette étrange contrée, a peine à croire qu'il n'est pas en proie à une hallucination. Le sol ponceux ou volcanique craque sous les pieds de sa monture comme la neige glacée. Au loin, ces cônes, argentés par les douces clartés de la lune, lui apparaissent comme une longue suite de blanches cathédrales. Près de lui, il entrevoit quelques êtres humains se glissant sans bruit dans les séjours des morts. Point d'eau, point de verdure, de rares arbustes. De distance en distance, des ravins profonds. La scène que représente notre gravure est l'une des plus riantes de la vallée : quelques maisons ont été bâties sur une coulée de laves basaltiques; l'un des cônes



Vue du village de Marchianne, dans la vallée d'Urgub. — Dessin de Freeman, d'après M. Ch. Texier (1).

est orné de quatre colonnes et d'un fronton. A quelque distance du village, on voit une colonne en pierres volcaniques, appelée *dikili-tash* (pierre debout), contiguë à un vaste tombeau de style égyptien.

CE QUI CONSOLE.

ANECDOTE.

Le train du chemin de fer de Paris à Orléans venait de s'arrêter à une station de peu d'importance; la vapeur s'échappait en sifflant de la locomotive, et les conducteurs passaient devant chaque portière en répétant le nom de deux ou trois villages voisins. Tout à coup une voix partit de l'intérieur d'un des wagons de première classe en criant : Ouvrez ! Et un homme d'une quarantaine d'années descendit rapidement sur l'estacade.

Il était enveloppé, malgré la douceur de la température, d'un manteau dont le collet relevé ne permettait point de distinguer ses traits. Gagnant rapidement la porte de sortie du débarcadère, il remit au gardien son billet sur lequel celui-ci jeta les yeux.

— Eh bien ! mais... vous vous trompez, s'écria-t-il; le billet est pour Orléans !

Le voyageur passa outre sans répondre, et s'engagea dans un des chemins creux qui conduisaient au village le plus prochain. Le gardien l'appela encore deux fois; mais, ne recevant pas de réponse, il plia les épaules.

— S'il n'est pas sourd, faut que ce soit un Anglais, dit-il; après tout, s'il veut manquer le train, la chose le regarde ! — pas moins, c'est drôle de prendre un billet d'Orléans pour descendre ici ! Voilà le convoi qui part sans qu'il se retourne; allons, décidément, il faut qu'il soit fou.

La démarche précipitée et fiévreuse de l'inconnu justifiait jusqu'à un certain point le soupçon du garde de station. Il allait droit devant lui à travers les ornières noyées d'eau et les fondrières récemment empierrées qui tachetaient le chemin de plaques raboteuses. Évidemment quelque pénible préoccupation l'absorbait tout entier.

Après avoir suivi assez longtemps la route sans paraître savoir où elle le conduisait, il s'arrêta brusquement, releva le chapeau qui lui ombrageait les yeux, et regarda autour de lui.

(1) *Description de l'Asie Mineure*, par M. Ch. Texier (ordonnée par le gouvernement). Cet ouvrage, d'une exécution remarquable, a été publié par MM. Firmin Didot en 1849.

Aux clartés du soleil couchant apparaissait un petit bourg bâti au bas d'une colline à pente adoucie. A ses pieds se déroulaient de vertes prairies que traversait une rivière large et profonde. L'étranger examina quelque temps ce tableau, mais sans paraître impressionné par son charme agreste. Ses yeux inquiets allaient, du petit bois qui bordait le coteau, à la rivière dont les eaux scintillaient sous les dernières lueurs du jour. Une sorte d'incertitude douloureuse se lisait sur son visage altéré; enfin il parut se décider, et, ramenant le manteau sur ses épaules, comme s'il eût senti froid, il entra résolûment dans le village.

Les premières maisons n'étaient que de pauvres demeures de journaliers; il passa outre et arriva jusqu'à une sorte de carrefour qu'il était facile de reconnaître pour le point le plus important. C'était là que s'élevait l'église, là qu'habitaient les marchands, là que le drapeau national flottait à l'entrée d'un édifice neuf, dans lequel avaient été réunis le corps de garde, l'école primaire et la mairie. Vis-à-vis se balançait une enseigne de cuivre représentant un lion d'or accroché à une potence de fer.

Notre voyageur se dirigea vers l'auberge, et il allait en franchir le seuil lorsque les éclats de rire de buveurs attablés dans la salle basse l'arrêtèrent. Après un moment d'hésitation, il rebroussa chemin et s'engagea dans une des petites rues qui descendaient vers les prairies.

Ici les habitations étaient plus rares et ne se montraient qu'à de longs intervalles; plusieurs d'entre elles, dont les volets étaient clos, paraissaient des maisons d'été qui attendaient leurs propriétaires; dans quelques autres, les fenêtres garnies de rideaux et les portes ouvertes annonçaient l'habitation, mais trahissaient en même temps l'élégance et le rangement de demeures plus confortables. L'étranger reconnut qu'il se trouvait dans le quartier riche du village. Il ralentit le pas et continua à descendre en promenant les yeux vaguement à droite et à gauche, comme un homme qui regarde sans voir.

Le son d'une voix qui lui adressait la parole le fit tressaillir; il retourna la tête et aperçut une vieille femme qui accourait.

— Monsieur veut voir la maison? dit-elle avec volubilité; voilà, voilà! Je suis sûre qu'elle lui plaira; quatre pièces, un jardin de deux arpents, et la prairie. Monsieur n'a qu'à m'attendre un instant, je cours chercher les clefs chez le docteur.

Et, sans attendre la réponse, la petite vieille se dirigea en trottinant vers la maison la plus voisine.

L'étranger était resté immobile, comme si les paroles qui venaient d'être prononcées eussent frappé son oreille sans arriver jusqu'à son esprit. Cependant, lorsqu'il releva les yeux, il aperçut un écriteau cloué à la porte d'une jolie maison presque neuve. Il parut alors comprendre l'erreur de la vieille femme, et se retourna pour l'avertir; mais elle avait déjà disparu.

Il semblait près de continuer sa route lorsque son regard, arrêté sur l'habitation à louer, plongea à travers la porte grillée jusqu'au fond d'un jardin entrecoupé de charmilles bourgeonnantes que brodaient çà et là des rosiers du Bengale déjà fleuris. Séduit par cet aspect, il s'approcha du seuil, s'appuya au mur et attendit.

La vieille femme ne tarda pas à reparaître avec les clefs. Tout en ouvrant les portes fermées à double tour, elle continuait à parler et racontait à l'inconnu, toujours silencieux, comment la maison se trouvait à louer. M. Lenoir venait de faire aux colonies un héritage inattendu et considérable, qu'il avait dû aller recueillir lui-même. La nouvelle lui était arrivée subitement comme il finissait son installation, et il avait dû partir en laissant la maison meublée et le jardin ensemencé.

Tout semblait, en effet, quitté de la veille; la jardinière du salon était encore garnie d'héliotropes et de résédas arborescents dont on respirait les suaves senteurs; on entendait le bruit régulier de la pendule qui mesurait le temps, et les pigeons voletaient en roucoulant sur les vignes enroulées autour des fenêtres.

Lorsqu'ils entrèrent dans le cabinet de travail, l'étranger aperçut un livre ouvert à l'endroit où la lecture avait été subitement interrompue; une plume était posée à côté de notes commencées, et la fenêtre, entrebâillée comme pour jouir de l'air printanier, laissait pénétrer, avec les lueurs empourprées, une brise qu'embaumait l'odeur des premières violettes.

Notre voyageur vint s'accouder à la petite balustrade, et la vallée lui apparut tout entière à travers la lumineuse vapeur du soir. La vieille femme lui montra les différents points de l'horizon en lui nommant les châteaux et les villages; puis, plus près, les jardins, les bois, les maisons. Là, au bout de la rue, c'était le notaire; ici, à deux pas, le médecin. Monsieur pourrait être malade en toute sécurité; le docteur Pidois était le plus savant homme de France; on l'envoyait chercher de trois lieues à la ronde! Il connaissait tous les nouveaux remèdes et guérissait tous les maux.

L'étranger laissait dire sans écouter. Depuis un instant, il ne regardait plus la vallée, mais le bureau sur lequel il apercevait tout ce qu'il fallait pour une correspondance Il interrompit la vieille gardienne qui, après avoir fini l'histoire du médecin, allait commencer celle du notaire, et, lui mettant une pièce d'argent dans la main, il lui demanda s'il ne pourrait écrire là une lettre qu'elle se chargerait elle-même de mettre à la poste.

— Certainement; Monsieur est le maître, dit la vieille étonnée; mais pour lors, Monsieur ne désire pas voir le reste de la maison?... ni le jardin?... il y a une pièce d'eau avec des carpes et des poissons rouges.. Monsieur ne veut pas non plus visiter la basse-cour? faut croire que la chose ne convient pas à Monsieur.

— Peut-être, répliqua l'étranger avec distraction; mais ce qui m'importe maintenant, c'est d'écrire cette lettre.. vous me promettez de ne point l'oublier?

La vieille se récria en déclarant qu'elle avait eu autrefois un prix de mémoire; qu'elle était connue pour ne rien oublier; et elle se préparait à le prouver par une nouvelle histoire lorsqu'un geste d'impatience l'interrompit.

— Pardon, excuse! dit-elle; Monsieur est pressé sans doute. Il trouvera là tout ce qu'il lui faut : papier, plume, encrier... les pains à cacheter sont dans la petite coquille.. Monsieur voit encore assez clair...' pour lors je le laisse... Dès qu'il aura fini, il pourra m'appeler; je serai dans la tonnelle, juste sous la fenêtre.

Elle avait gagné la porte et se décida enfin à sortir. Dès qu'il se trouva seul, le voyageur s'assit au bureau et se mit à écrire la lettre suivante.

A Monsieur John Makenste.

« Je vous écris cette lettre d'une maison inconnue et dans un village dont j'ignore le nom. Ce matin, j'ai quitté Paris après avoir tout mis en ordre; je me suis jeté dans une voiture de place qui m'a conduit à un chemin de fer; j'ai pris le convoi qui partait; à une des premières stations, je suis descendu et j'ai gagné, à pied, la bourgade d'où je vous adresse ma lettre.

» Cette espèce de fuite, vous en avez deviné le motif, mon ami. Je ne pouvais plus demeurer là-bas, où tout me rappelait des malheurs sans remèdes. — Vous savez quels coups m'ont successivement frappé! En six mois, j'ai épuisé jusqu'au fond la coupe d'amertume. D'abord ma fortune a

croulé! de l'opulence, je suis brusquement passé a une situation qui exigeait le changement de toutes mes habitudes; pour un autre, c'eût été l'aisance encore; pour moi, c'était la gêne. — Mais, bien que l'épreuve fût pénible, j'en avais pris mon parti; j'espérais au moins avoir payé mon tribut; folie! Je ne faisais qu'entrer dans le malheur! Qu'importait la médiocrité de la fortune, l'indigence même, tant que les êtres aimés me restaient? Là était véritablement ma richesse et ma force! — Vous savez ce qu'elles sont devenues! dans la même semaine, j'ai entendu clouer la bière de mes deux filles; dans le même mois, leur mère est allée les rejoindre! Je suis demeuré seul avec un passé dont chaque souvenir était une torture, et devant un avenir sans espérance!

» C'était trop à la fois, c'était trop pour moi! J'ai lutté quelques jours; mais enfin la douleur a été plus forte; je n'ai pu la supporter et j'ai cherché la guérison.

» Quand cette lettre vous parviendra, John, vous n'aurez plus à me plaindre; mais vous ne refuserez pas, j'espère, de veiller à l'exécution de mes dernières volontés; vous les trouverez exprimées dans le testament que j'ai laissé chez moi, joint aux papiers qui constatent l'état de mes affaires au moment où j'ai quitté Paris.

» J'espère qu'elles ne rencontreront aucun obstacle et que, du moins, après ma mort, ce que j'ai désiré pourra s'accomplir.

» Adieu, John Makensie. Votre industrie prospère, votre famille vous entoure; jouissez de votre joie, et, pour que rien ne la trouble, ne pensez jamais à votre ami

» JOSEPH MASSIN. »

Après avoir signé, il relut lentement la lettre, la cacheta, descendit la remettre à la vieille femme, et, prenant la route des prairies, il disparut dans l'obscurité qui commençait à couvrir la vallée. . . . . .

La suite à la prochaine livraison

FÊTE RELIGIEUSE DE LA CORNOMANNIE,

A ROME

On appelait ainsi, dans les siècles éloignés du moyen âge, une fête que le peuple de Rome donnait au pape tous les ans. Le savant du Cange en a retrouvé le cérémonial dans un manuscrit de Cambrai, où il est dit qu'elle fut observée jusqu'à la fin du onzième siècle. On ne s'explique les pratiques bizarres de la Cornomannie que comme un de ces restes du paganisme que l'Église, faute de pouvoir les extirper, autorisa en leur faisant changer d'objet.

Voici la traduction du fragment rapporté par du Cange :

« Le samedi d'après Pâques, quand on est pour chanter les litanies à monseigneur le pape, les archiprêtres des dix-huit églises diaconales font sonner les cloches après le dîner, et tout le peuple de leur paroisse accourt à l'église. Le sacristain met une aube ou un rochet, et se coiffe d'une couronne de fleurs avec des cornes; il doit avoir à la main un phinobole, qui est un tuyau d'airain grand comme le bras, tout garni de sonnettes dans la moitié de sa longueur. L'archiprêtre se met en chappe et prend, avec son clergé et ses paroissiens, le chemin du palais de Latran, sur le parvis duquel ils s'arrêtent pour attendre monseigneur le pape. Lorsque ledit seigneur est prévenu de leur arrivée, il descend de son palais pour venir prendre place au lieu où lui seront adressées les litanies. Alors chaque archiprêtre fait cercle avec son clergé et ses paroissiens, et on commence à chanter ainsi :

« Allons, les prières! Dieu, pour ta prospérité! Dieu, en » ton nom! sainte Marie, mère de Dieu! Allons, les prières » Je viens, maître, bonjour. Ouvrez-nous les portes, nous » venons voir le seigneur pape; nous voulons le saluer, le » saluer et lui rendre honneur, et lui chanter les litanies » comme on fait aux Césars. Bravo, homme benin; bravo, » benin pape qui gouvernes toutes choses à la place de » Pierre. Le ciel resplendit de clarté; les nuages se sont » dissipés. »

» Pendant tout le temps que l'on chante, le sacristain, placé au milieu de chaque cercle, saute en tournant, en faisant sonner son phinobole, et en secouant les cornes de sa tête. Lorsque les litanies sont achevées, l'un des archiprêtres s'avance, tirant derrière lui un âne que les domestiques de la cour apostolique ont préparé; un chambellan tient sur la tête de cet âne un bassin contenant vingt sous en deniers d'argent; et il faut que l'archiprêtre qui le mène, en se renversant trois fois en arrière, porte trois fois la main au plat, et prenne d'une seule poignée autant de deniers qu'il en peut saisir; tout ce qu'il prend de la sorte est pour lui. Les autres archidiacres viennent ensuite avec leur clergé déposer des couronnes aux pieds du pape. L'archiprêtre de l'église *in Via lata* dépose, en même temps que la couronne, un renard qui, n'étant ni attaché ni tenu en laisse, prend aussitôt la fuite, et le pape lui donne pour sa peine un bezant et demi. L'archiprêtre de Sainte-Marie *in Aquiro* dépose une couronne avec un coq, et reçoit un bezant et une quarte. L'archiprêtre de Saint-Eustache dépose une couronne avec un faon de daim, et reçoit pareillement un bezant et une quarte. Chacun des autres archiprêtres reçoit un seul bezant. Le pape donne sa bénédiction, et tout le monde s'en va.

» Quand on est de retour à la paroisse, le sacristain, toujours dans le même costume, prend avec lui un prêtre et deux compagnons à qui il donne à porter l'eau bénite, des gaufres et des feuilles de laurier, et tous les quatre s'en vont, en s'ébattant et au son du phinobole, visiter les maisons de la paroisse. Le prêtre salue la maison, y jette de l'eau bénite, met des feuilles de laurier dans le foyer, et donne des gaufres aux enfants. Le sacristain chante, pendant ce temps-là, une chanson en langue barbare qui commence ainsi : « Jaritan, jaritan, jajariasti; Raphayn, » jercoyn, jajariasti. » Alors le maître de la maison leur donne un denier ou davantage.

« Voilà ce qui s'est pratiqué jusqu'au temps du pape Grégoire VII; on y a renoncé depuis, à cause du surcroît de dépenses occasionné par les guerres. »

LES DIX RÈGLES DE JEFFERSON.

Dans une lettre d'avis écrite par Jefferson à son homonyme Thomas Jefferson Smith, en 1825, le président des États-Unis donne les dix règles suivantes :

1. Ne renvoyez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.
2. N'employez pas autrui pour ce que vous pouvez faire vous-même.
3. Ne dépensez pas votre argent avant de l'avoir gagné.
4. N'achetez jamais ce qui vous est inutile sous prétexte que c'est bon marché.
5. La vanité et l'orgueil nous coûtent plus que la faim, la soif et le froid.
6. Nous ne nous repentons jamais d'avoir mangé trop peu.
7. Rien de fatiguant si c'est fait de bon cœur.
8. Que de chagrins nous ont donnés des malheurs qui ne sont jamais arrivés.
9. Prenez toujours les choses par le bon bout.

10. Si vous êtes irrité, comptez jusqu'à dix avant de parler, et jusqu'à cent si vous êtes fort en colère.

PETIT TRAITÉ DU FILET.

Suite. — Voy. p. 143, 207.

EXÉCUTION DES FILETS CARRÉS LONGS.

§ 27. Pour faire un filet à mailles carrées plus long que large, on attache deux ficelles à un clou à crochet : l'une marque la longueur du filet, et l'autre sa largeur. On commence, comme dans le cas précédent, par une petite anse de corde Z (fig. 11) qu'on passe dans le clou à crochet. On pose le moule sous cette anse, pour y jeter une maille et une accrue. On pose ensuite le moule sous cette accrue, on y jette une maille, puis sur la maille voisine de l'accrue une seconde maille et une accrue. On continue ainsi, ajoutant une accrue à chaque rang, jusqu'à ce qu'on ait ourdi le filet de la longueur de la ficelle qui en marque la largeur. A partir de là on fait une *accrue* après chaque dernière maille de droite, et une *rapetissure* après chaque avant-dernière maille de gauche. On opère ainsi jusqu'à ce qu'on ait ourdi le filet, de la longueur de la ficelle qui en mesure la longueur. Arrivé là, on cesse de jeter une accrue sur la droite et on diminue d'une maille à chaque rang, jusqu'à ce qu'on n'en ait plus qu'une qui sera la dernière du filet à l'angle E, opposé à celui de la tête A.

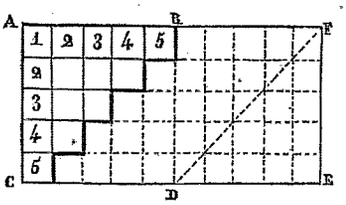


Fig. 11.

Soit AC la largeur du filet (fig 11) haute de cinq mailles, et AF sa longueur haute de dix mailles. On opère jusqu'à ce qu'on ait cinq mailles en AC, et cinq mailles en AB. On continue alors en jetant une accrue à chaque rang de droite, de B jusqu'à F exclusivement, et une rapetissure à chaque rang de gauche, de C jusqu'à D inclusivement. A partir de là, on fait une rapetissure à la fin de chaque rang, jusqu'à l'angle E où il n'y a plus qu'une maille qui est la dernière du filet.

EXÉCUTION DES FILETS RONDS.

§ 28. Il s'agit maintenant des filets qui, étant étendus, ont une forme arrondie sur leur longueur. Ils sont cylindriques ou coniques. Voici quelle est la manière de les travailler.

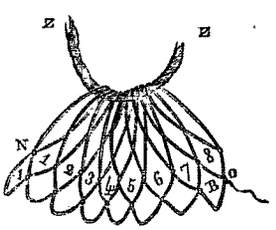


Fig. 12.

§ 29. Quand on fait un filet en nappe, il faut à chaque *rangée de mailles* retourner le filet pour former une autre rangée, en revenant sur ses pas. Pour faire un filet rond, cylindrique ou conique, on joint la dernière maille du premier rang à la première par un nœud sur le pouce.

Quand on a fait le nombre de pigeons nécessaire à la levure du filet, soit de 1 à 8 (fig. 12), on joint la maille 8 à la maille 1 par un nœud sur le pouce, au-dessus du nœud N; on ramène le fil sur le moule qu'on a placé sous la maille 1, et on continue la rangée. Quand on arrive à la maille B, qui dans sa nouvelle position se trouve adjacente à la maille A, on la joint à celle-ci par un nœud sur le pouce qu'on attache au-dessus du nœud O, et ainsi de suite jusqu'au dernier rang.

§ 30. Si le filet doit être cylindrique, on fait autant de pigeons que le filet doit avoir de mailles dans sa circonférence, et on le mène jusqu'au dernier rang sans accrues ni rapetissures.

§ 31. Si le filet doit être conique, on le commence par un nombre de pigeons déterminé par la nature du filet, et qui varie de 12 à 24 et même plus, et on l'augmente par des accrues jusqu'à ce qu'on arrive à la grandeur voulue.

AUTRE MODE D'EXÉCUTION DES FILETS RONDS.

§ 32. Voici une autre manière de fermer un filet pour le travailler en rond. Elle est tout aussi simple que la précédente, et a sur celle-là l'avantage de ne rien ôter de la bonne tournure du filet. Voici en quoi elle consiste :

Lorsqu'on a maillé les pigeons (fig. 13), on rapproche la maille E de la maille N, à laquelle on a eu le soin de laisser (voyez le fil B de la fig. 4) pendre en commençant une longueur suffisante de fil AB, et on rapproche le fil CD de la navette, du fil AB. Cela fait, on enlace ces deux fils EB et CD par un nœud simple (fig 13 *bis*) qu'on serre jusqu'à la hauteur du bas de la maille A.

Quand il est à cette hauteur, on l'arrête par un nœud sur le pouce; on place le moule sous ce nœud et on ourdit le second rang. Arrivé au bout du second rang, on ôte les mailles de dessus le moule et on noue de nouveau le fil CD de la navette au fil EB, et ainsi de suite jusqu'à la fin du filet.

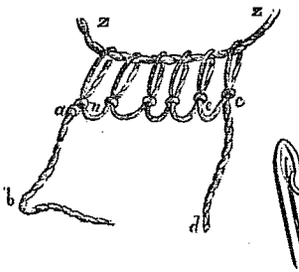


Fig. 13.



Fig. 13 *bis*.

DU RAPPORT DES MAILLES AVEC LES MOULES.

§ 33. La circonférence des mailles d'un filet est égale au double de celle du moule sur lequel on les a nouées, et la moitié du tour de ce moule égale la grandeur d'un des côtés de la maille. Supposons qu'on veuille faire un filet dont la maille ait un pouce carré, c'est-à-dire que chacun des quatre fils qui la composent ait un pouce de longueur d'un nœud à l'autre; le moule sur lequel on la fera devra avoir un diamètre de 8 lignes, et par conséquent une circonférence de 24 dont la moitié est 12, longueur égale à la distance qu'on veut obtenir entre deux nœuds.

La fin à une autre livraison.

LE PAVILLON DE L'AURORE, A SCEAUX

(Ancien château de Sceaux).



Vue du pavillon de l'Aurore, dans le parc de l'ancien château de Sceaux. — Dessin de Champin.

« Au milieu du potager est le très-admirable pavillon de l'Aurore, qu'on a ainsi nommé, non-seulement parce qu'il est au levant, mais parce que M. Lebrun y a peint la déesse Aurore.

» Ce pavillon est un édifice rond, qui a douze ouvertures y compris celle qui sert d'entrée. Comme il est élevé, on y monte par deux escaliers opposés l'un à l'autre. Il y a deux enfoncements qui forment deux cabinets, dont les belles peintures sont de M. Lobel; ils se regardent et renferment trois croisées. L'un des cabinets représente Zéphyre et Flore; l'autre Vertumne et Pomone. » (1)

Cette ancienne description est fidèle . seulement le nouveau parc a envahi le potager et s'étend aujourd'hui jusqu'aux marches de l'escalier dont l'herbe et la mousse couvrent la pierre. L'élégante rotonde n'est plus meublée que d'instruments de jardinage. La belle peinture de Charles Lebrun qui décore la voûte est presque invisible : plusieurs figures charmantes ont échappé cependant à la dégradation, et il serait encore très-possible de restaurer cette riche et noble composition qui heureusement a été gravée. Huit jolies petites peintures au-dessus des fenêtres et des portes pourraient aussi être ravivées. Sur le petit plafond du cabinet à droite, la scène de Vertumne et Pomone a conservé toute sa fraîcheur · la moitié de celle qui, dans l'autre cabinet, représentait Zéphyre et Flore, n'existe plus : le plafond est effondré. A quoi tient-il que l'on ne répare ces outrages du temps? On admire, on regrette, on espère.

(1) Extrait d'*Une promenade à Sceaux-Penthièvre*, 1783.

CE QUI CONSOLE

ANECDOTE.

Suite. — Voy p. 181.

Environ deux heures après, un cavalier monté sur une jument à la tête baissée et à l'allure pacifique, suivait le chemin de service qui côtoie la Seine. Bien que la nuit fût close, on pouvait distinguer, à la lueur des étoiles, que l'homme était déjà vieux et cassé par la fatigue. Une redingote râpée, boutonnée jusqu'au cou, l'enveloppait; il était coiffé d'un chapeau de feutre gris à larges bords, jauni et bosselé par l'usage; des guêtres de cuir, montant jusqu'au genou, recouvraient de gros souliers qui s'appuyaient à des étriers dont le brillant avait depuis longtemps disparu. Sur le devant de la selle deux fontes étaient accrochées; mais les herbes médicinales qui pendaient de l'une d'elles, et les bandes de vieux linge qui entr'ouvraient l'autre, prouvaient suffisamment leur destination.

Le docteur Pidois (car c'était lui) n'avait point, en effet, besoin d'armes pour se défendre; sa plus sûre protection était dans la vénération affectueuse qu'il avait su inspirer aux plus incorrigibles vauriens du pays. Il n'en était point à qui il n'eût rendu directement ou par ricochet quelque service dont il conservait d'autant mieux le souvenir que M. Pidois se gardait bien de le rappeler. Accoutumé à se dévouer, comme le laboureur à tracer son sillon, il ne songeait pas plus que lui à s'en prévaloir; la bienfai-

sance était son métier; il travaillait pour les autres de la même manière qu'on travaille d'habitude pour soi-même, c'est-à-dire sans croire qu'il en pût être différemment.

Ce soir-là, il ne revenait point seul : sur les fontes mêmes dont nous venons de parler, une petite fille d'environ six ans était assise, entourée d'un des bras du médecin et la tête appuyée sur son épaule. A moitié endormie par le mouvement régulier du cheval, elle sortait par moment de sa somnolence pour laisser échapper un sanglot; mais alors le bon docteur l'apaisait par quelque douce parole, et, l'attirant plus près de lui, la berçait, afin de rappeler le sommeil.

Ils côtoyèrent ainsi la rivière pendant quelque temps. Les vapeurs qui montaient en s'épaississant ne laissaient à la lune qu'une clarté douteuse, et les touffes d'aunes dont la rive était parsemée prenaient dans l'ombre transparente mille formes fantastiques et bizarres. Tous les bruits s'étaient éteints dans la campagne; on n'entendait que la rumeur des eaux qui bouillonnaient le long de la berge, et le claquet d'un moulin éloigné dont le bruit cadencé semblait grossir ou s'éteindre avec la raffale.

Le vieux médecin s'en allait rêveur au milieu de ces formes confuses et de ces murmures monotones. Il venait de tourner à droite pour remonter vers le village à travers les prairies, quand un cri étouffé partit derrière lui. Il arrêta court sa jument et se redressa en prêtant l'oreille; mais rien ne se fit entendre de nouveau. Il pensa qu'il s'était trompé, et continua sa route.

Lorsqu'il arriva devant sa porte, une sorte de grognement se fit entendre, et une ombre parut s'agiter sur le seuil.

— Est-ce vous, Jeanne? demanda M. Pidois.

— Qui donc ça serait-il? répliqua une voix maussade; on ne dira pas, toujours, que vous vous gênez pour revenir de bonne heure.

— J'ai été retenu, dit tranquillement le médecin; tenez la *Grise*, Jeanne; j'ai peur qu'elle ne veuille entrer à l'écurie avant que j'aie mis pied à terre.

Une fille difforme dont le front ne dépassait point le poitrail de la jument, mais qui semblait avoir pris en largeur tout le développement qui lui manquait en hauteur, s'approcha pour saisir la bride de la monture.

— Et la femme de là-bas? notre maître, demanda-t-elle d'une voix plus douce.

— Eh bien, ce que je prévoyais est arrivé, répliqua le médecin... c'est fini.

— Elle est morte! s'écria Jeanne.

— Plus bas! interrompit M. Pidois; vous allez réveiller la petite.

La servante aperçut alors pour la première fois l'enfant que M. Pidois avait continué à tenir dans ses bras.

— Ah! Jésus! vous l'avez emmenée! s'écria-t-elle.

— Que voulais-tu qu'elle devînt là-bas près de la morte? répliqua le vieux médecin; elle n'a point de parents, et les voisins ne pouvaient la prendre; il a bien fallu s'en charger. Tiens, prends-la doucement, car dès qu'elle se réveille elle pleure.

— Pauvre innocente! s'écria Jeanne dont la mauvaise humeur était complétement apaisée, et qui reçut la petite fille dans ses bras. Dieu t'a fait une grande grâce de conduire vers toi notre maître; où il va, la consolation entre avec lui... — Allons, *la Grise*, patience, ma fille! Descendez, Monsieur; la bête demande son avoine, et votre soupe vous attend.

M. Pidois, qui avait craint évidemment l'accueil que ferait Jeanne à sa nouvelle pensionnaire, parut ravi de la tournure que prenaient les choses, et, recevant l'enfant des bras de la servante, il la laissa conduire la jument à l'écurie, tandis que lui-même portait l'orpheline dans la maison et la déposait tout endormie sur le lit de Jeanne.

Celle-ci revint bientôt, et, allumant une de ces chandelles menues et raboteuses, depuis longtemps hors d'usage dans les villes, elle conduisit le docteur dans la salle à manger, où son couvert était mis.

C'était une petite pièce carrelée, sans autres meubles que quelques chaises de paille, un buffet de noyer à garnitures de cuivre, et la table sur laquelle le vieux médecin prenait ses repas. Les murs étaient ornés d'une tapisserie jaunâtre que l'humidité avait diaprée de taches brunes, et qui, crevassée çà et là, laissait voir le plâtre de la muraille. Un rideau blanc, dont les franges avaient été rongées par le temps, masquait carrément la fenêtre, et la cheminée, sans chenets, avait pour tout ornement deux coloquintes jaspées et un vase de porcelaine ébréché.

M. Pidois s'assit devant la petite table sur laquelle Jeanne posa un potage et une plat de légumes : c'était, avec quelques fruits de son jardin, quand il en avait récolté, le modeste ordinaire du docteur. Pendant qu'il soupait, la servante vint s'asseoir avec sa quenouille devant le foyer, l'interrogea encore sur la mère de la petite Pierrette, et lui rendit compte des gens qui l'avaient demandé pendant son absence. M. Pidois en prenait note dans sa mémoire, et arrêtait en idée l'ordre de ses courses pour le lendemain, lorsqu'un grand bruit de pas et de voix retentit au dehors. On frappait violemment en appelant le docteur Jeanne courut ouvrir; elle revint bientôt suivie du meunier et de ses garçons. Ceux-ci portaient un homme sans mouvement et ruisselant d'eau, qui n'était autre que l'étranger dont nous avons parlé au commencement de ce récit.

Le vieux médecin comprit du premier coup d'œil.

Un noyé! s'écria-t-il.

— Ça m'en a l'air, monsieur Pidois, répondit le meunier, à qui ses tristes fonctions n'avaient pu faire perdre sa mine joviale; c'est François qui, en levant la vanne, a vu ce poisson en grand débat avec la rivière, et l'a harponné au passage.

Le médecin se rappela le cri étouffé qu'il avait cru entendre en côtoyant la Seine, et ne douta point que ce ne fût celui du malheureux qu'il avait sous les yeux. Il le fit transporter dans la chambre basse qu'il occupait près de la salle à manger, et déposer sur un vieux canapé où il commença à lui donner tous les soins nécessaires.

D'après les explications de François, le noyé était arrivé à la vanne en luttant instinctivement contre le courant qui l'emportait, et il venait seulement de perdre connaissance au moment où on l'avait retiré de la rivière.

Cependant une demi-heure s'écoula sans que les efforts du docteur pussent réussir à réveiller en lui aucun signe de vie. Les assistants secouaient la tête et se communiquaient à demi-voix l'opinion que tout était fini, lorsque le vieux médecin leur imposa silence : il avait cru entendre un léger soupir. A genoux près du noyé, et penché sur ses lèvres, il prêta l'oreille en appuyant une main sur le cœur; un faible battement venait de se faire sentir, et bientôt un second soupir ne put laisser de doute. L'asphyxie avait été heureusement combattue. Le prétendu mort commençait à ressusciter.

Dès que le médecin en eut acquis l'assurance, il fit sortir les meuniers et les voisins accourus à l'annonce de l'accident, ordonna à Jeanne de chauffer le lit, et, aidé par elle, il y porta M. Massin qui commençait à respirer plus librement.

Une fois couché, il ne tarda pas à rouvrir les yeux; mais son cerveau, encore engourdi, n'avait que des perceptions entrecoupées et confuses. Il essaya de parler et ne put que balbutier quelques mots sans suite.

M. Pidois lui recommanda le silence et prépara lui-même une potion qu'il lui fit prendre ; elle le plongea dans une somnolence accablée qui se prolongea toute la nuit.

Le docteur s'était jeté sur le vieux canapé, où il avait reposé du sommeil léger et interrompu auquel les exigences de sa profession l'avaient accoutumé. Lorsque le soleil pénétra dans la chambre, M. Massin rouvrit les yeux et l'aperçut enveloppé dans sa vieille cape brune. Au premier instant, cet inconnu endormi, cette chambre qu'il n'avait jamais vue, ce lit où il ne se souvenait point de s'être couché, lui causèrent une sorte de vertige. Ne pouvant bien distinguer encore le rêve de la réalité, il eut besoin d'un peu de temps pour reprendre possession du monde extérieur et de lui-même ; mais insensiblement ses idées s'éclaircirent, il se rappela, l'une après l'autre, les circonstances qui s'étaient succédé, et, à mesure que le souvenir revenait, une expression de plus en plus douloureuse crispait ses traits pâlis. Enfin la lumière se fit dans son esprit ; il devina comment tout s'était passé et pourquoi il se trouvait là !

Un sentiment de désespoir et de honte lui traversa le cœur comme un dard ; il se redressa sur son séant avec un cri qui réveilla M. Pidois en sursaut. Il accourut près du lit en demandant ce qu'il y avait. M. Massin le regarda.

— Où suis-je? et qui êtes-vous ? dit-il d'un air à demi égaré.

— Je suis médecin et vous êtes chez moi, répondit le vieux docteur.

— Qui m'y a conduit?

— Ceux qui vous ont retiré de la rivière.

— Et pourquoi m'en ont-ils retiré?

M. Pidois tressaillit.

— Alors... ce n'est point un accident, dit-il en fixant les yeux sur le malade avec une expression de douce compassion. Ah! Monsieur, vous êtes donc bien malheureux?

M. Massin ne répondit pas, mais il appuya le front sur son bras replié en se cachant le visage. Le médecin garda longtemps le silence ; il craignait, en questionnant, de blesser quelque susceptibilité douloureuse, ou de réveiller trop vivement un désespoir assoupi. Enfin pourtant il prit la main de son hôte pour lui tâter le pouls, et l'interrogea sur sa santé ; mais celui-ci ne répondit pas.

Le vieux docteur ne parut point se décourager ; après quelques recommandations purement médicales, il commença à lui parler doucement de courage et de résignation. Ses paroles n'avaient rien de dogmatique ni d'impérieux ; c'était la voix du bon sens échauffé par le cœur ; il parlait avec la simplicité pénétrante que donne la longue pratique du devoir volontairement accompli.

M. Massin avait d'abord écouté sans sortir de son immobilité muette ; mais tout à coup il se redressa, et regarda le médecin en face.

— Avez-vous perdu à la fois tous ceux que vous aimiez, Monsieur? demanda-t-il avec l'âpre impatience d'un désespoir qu'irritent les consolations.

— Hélas ! tous ceux que j'aimais se trouvaient réunis dans un seul être, répliqua M. Pidois dont la voix s'attendrit ; privé de famille presque en naissant, Monsieur, je n'avais que la femme qui avait bien voulu associer son sort au mien ! Nous nous aimions de toutes nos forces, et notre affection a fait notre bonheur jusqu'au jour où la mort nous a séparés.

— Elle est morte, répéta M. Massin.

— Voilà six années ! Morte d'une fièvre rouge qui n'a enlevé qu'elle dans tout le pays. Mes soins en ont sauvé cent autres et n'ont pu rien pour elle, Monsieur ; je l'ai sentie mourir dans mes bras, et je suis resté seul.

L'accent du vieillard était mouillé de larmes ; il y eut un assez long silence.

— Pardon de vous avoir rappelé ces souvenirs, dit enfin l'étranger ; je vous comprends... et je vous plains.

— Sans doute mon malheur était grand, reprit M. Pidois ; mais combien de milliers d'hommes le subissaient au même instant que moi ? combien même étaient plus frappés? Nous regardons toujours le malheur des autres comme des épreuves ordinaires, et nos malheurs comme une cruelle exception, tandis qu'en réalité toutes les destinées sont soumises à la loi commune.

— Et vous restez tout seul?

— Non, j'avais le souvenir de celle qui m'avait rendu heureux pendant vingt années ; je continuais à vivre dans le lieu qu'elle avait habité avec moi, et au milieu des habitudes communes qu'elle avait créées. Elle avait disparu ; mais tout ce qui me la rappelait m'était resté ; chaque jour, je pouvais la croire seulement absente jusqu'au lendemain ; j'entretenais volontairement cette illusion ; je la gardais dans ma vie ; j'avais soin d'éviter ce que je savais lui déplaire, et de rechercher ce qu'elle eût approuvé. C'était là ma plus sûre consolation, Monsieur ; j'ai tâché de devenir meilleur en mémoire de celle que je regrettais. Quand de pauvres gens viennent me remercier d'un service rendu, et me disent : « Nous prierons Dieu pour vous ; » je leur réponds : « Priez pour elle ! » Et j'ai du plaisir à penser que je fais ainsi bénir son nom autour de moi, qu'elle n'est morte pour personne, et que je la fais survivre dans tous les cœurs.

M. Massin demeura rêveur : c'était la première fois qu'il entendait parler ainsi, et que sa pensée se retournait vers les satisfactions austères de l'âme. Jusqu'alors il s'était accoutumé aux jouissances positives des choses ou du sentiment ; il avait voulu que le bonheur payât comptant, et ne s'était point préparé à ces saintes pauvretés de joies dans lesquelles tout devient ressource et consolation.

Il regarda le docteur, dont la figure pâlie reflétait je ne sais quelle tristesse sereine, et pour ainsi dire acceptée.

Jeanne entra dans ce moment avec Pierrette qu'elle tenait par la main. L'enfant à peine éveillée avait voulu voir son protecteur ; elle se jeta dans ses bras avec un élan de tendresse enfantine. M. Massin fit un mouvement.

— Ah ! du moins, vous avez une fille ! s'écria-t-il.

— Depuis hier, répondit le docteur. J'avais vainement espéré un fils ; mais aux pères sans enfants Dieu donne les orphelins ; qui veut protéger ne reste jamais sans famille.

Il raconta en peu de mots comment Pierrette était demeurée orpheline et comment il l'avait emmenée.

— Ce sera un rayon de soleil dans mon pauvre logis, continua-t-il ; je connais l'enfant ; elle ne demande qu'à aimer et qu'à être heureuse ; avec elle, je sentirai moins ma solitude, et si Dieu lui donne le temps de grandir, j'aurai une main amie pour me fermer les yeux.

Jeanne, qui rangeait dans la chambre, entendit ces derniers mots.

— Oui, oui, vous les fermerez bientôt si vous n'êtes pas plus sage ! reprit elle avec la maussaderie affectueuse qui lui était ordinaire. Encore une nuit blanche !... et tout à l'heure il faudra repartir en tournée ! Venez au moins déjeuner, car tout sera froid ! — Jésus ! si c'est vivre comme un chrétien !

M. Pidois sourit.

— Allons, ne gronde pas, Jeanne, apporte ici la table avec trois couverts ; Pierrette déjeunera avec moi. Monsieur prendra quelque chose.

Jeanne obéit.

— Encore une de mes consolations, dit le docteur en souriant ; vous avez vu cette pauvre fille disgraciée qui

semble avoir deux côtés gauches ; personne ne voulait de ses services à cause de sa mauvaise humeur et de sa maladresse. Celle que j'ai perdue l'avait prise seule en pitié ; à force de leçons et de patience, elle lui avait à peu près enseigné ce qu'on la croyait incapable d'apprendre. Depuis mon veuvage, elle tient la maison et continue à imiter de son mieux les soins qu'elle a vu me donner. Vous avez pu juger de son humeur et de son dévouement ; c'est un chien qui aboie toujours, mais qui mourrait aux pieds de son maître. Elle est encore pour moi comme une réminiscence du passé et une consolation du présent.

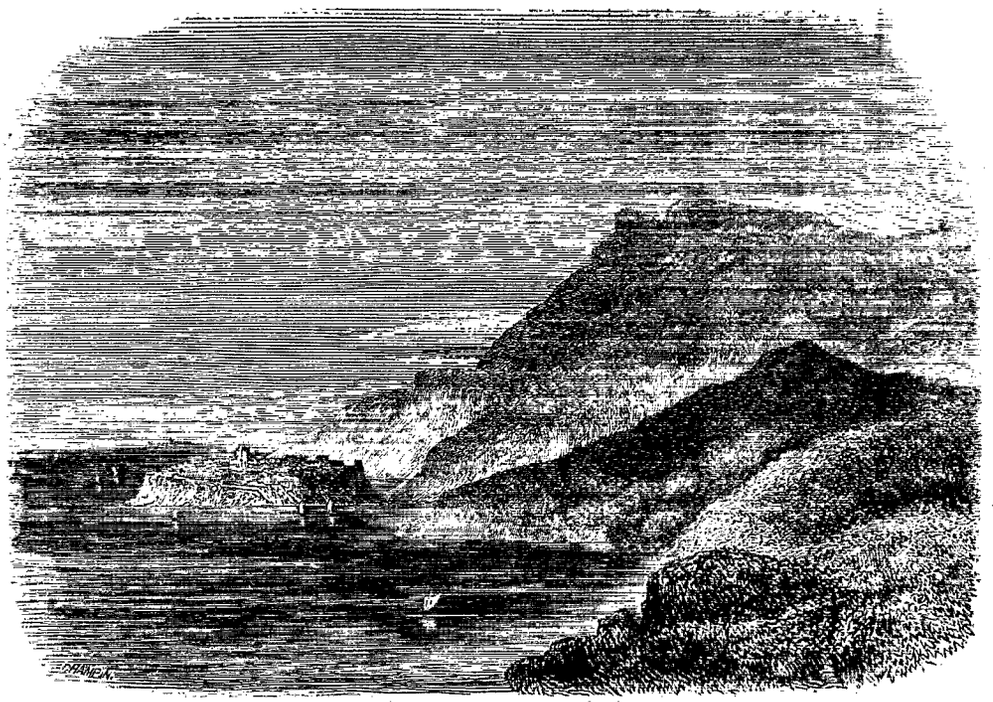
La fin à la prochaine livraison.

DE NICE A MONACO.

A M. le Rédacteur du MAGASIN PITTORESQUE.

Troisième lettre. — Voy. p. 44, 72.

Monsieur, — Que votre patience ne se lasse pas ; après tant de stations, nous voici à Monaco. Le premier aspect est sévère : de grands rochers à tranche lisse surmontés par de hautes murailles ; on passe entre deux tours et par une rampe escarpée à gradins ; après trois ou quatre portes plus semblables à des poternes qu'à des portes de ville, on entre sous une voûte basse, et l'on débouche enfin sur une petite place carrée. A droite, assis sur la partie du rocher qui domine l'isthme, le château ; en face, cinq ou six maisons ; sur les deux autres côtés, des terrasses, donnant toutes deux sur la mer : voilà le début de la ville. Le rocher sur lequel elle repose n'a pas, en général, plus de largeur qu'on ne lui en voit sur cette place : long de 500 mètres, haut de 50 à 60 ; communément uni dans sa partie supérieure, il est coupé à pic sur toute sa circonférence. Imaginez maintenant trois étroites ruelles courant depuis la place jusqu'à l'autre extrémité du plateau ; à l'est un chemin de ronde, à l'ouest une terrasse accidentée agréablement, plantée de pins, de cyprès, de platanes et d'une multitude d'aloès, de cactus et autres plantes qui y pullulent comme chez nous la mauvaise herbe, et garnissent même l'escarpement sur toute sa hauteur en donnant au paysage un air véritablement africain ; de distance



Monaco. — Première vue. — Dessin de Champin.

en distance, des plates-formes saillantes pour l'artillerie et des guérites en poivrières, pittoresquement suspendues sur l'abîme : vous avez idée de Monaco.

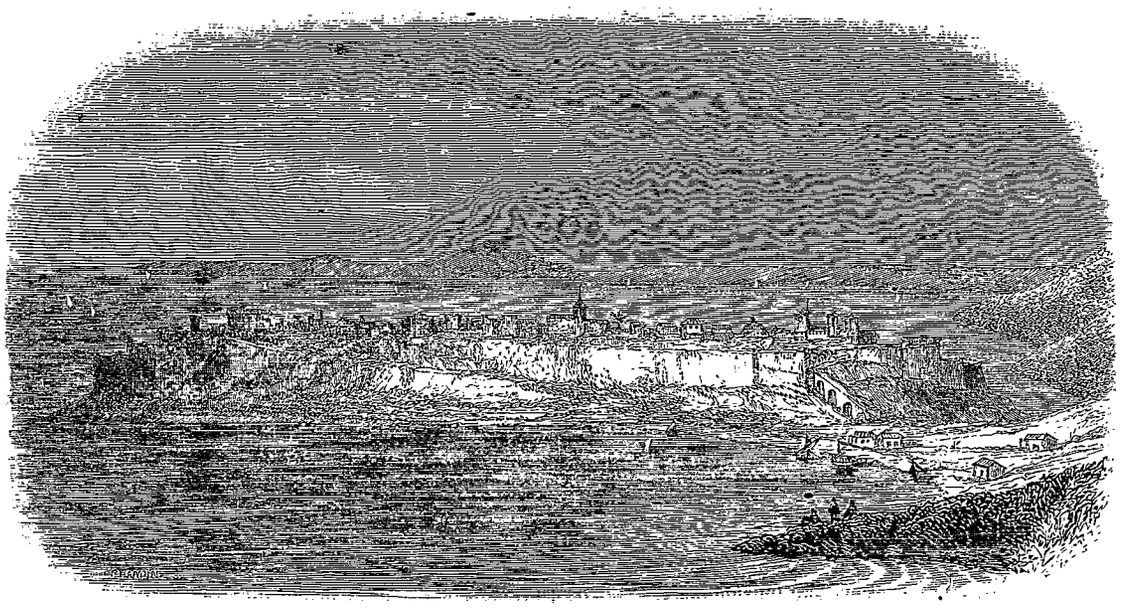
Depuis que la civilisation a introduit l'usage des voitures, mais *surtout* pour le service de l'artillerie, on a créé une autre entrée située au bout de la presqu'île, et à laquelle on arrive par une rampe qui, longeant le flanc du rocher dans toute sa longueur, présente une inclinaison suffisamment modérée. C'est au-dessous de cette rampe que se trouve le port ; il est fermé par une anse naturelle comprise entre la presqu'île et une autre dentelure de la côte. Il ne doit rien à la main de l'homme, et la description qu'en fait Lucain, dans le premier chant de la Pharsale, lui est toujours applicable : « Là s'ouvre le port consacré à la mémoire d'Hercule ; la mer y frappe sur un rocher creusé. Ni le corus, ni le zéphyr n'y ont empire ; le circius y trouble seul les rivages et éloigne les navires de la station tranquille de Monœcus. » Le fond du port offre la seule plaine qui existe dans la principauté, car tout le reste appartient à la montagne ; et cette plaine est occupée en entier par un joli jardin de citronniers et d'orangers, au centre duquel s'élève une élégante villa, que, pour ma part, je préférerais de beaucoup au palais du souverain.

On voit sans peine que ce palais a pour noyau un château carré d'ancienne date, qui a été agrandi par des constructions modernes plaquées, à diverses époques, sur ses gothiques murailles. La porte, surmontée de deux moines armés, et la découpure mauresque des créneaux, sont les seuls traits qui m'aient paru dignes de remarque. La ville prise en elle-même n'est pas plus curieuse ; elle ne se distingue de toutes les vieilles petites villes d'Italie que par l'entassement encore plus grand de ses maisons. Sa population est d'un millier d'habitants. Depuis les coups

portés par la révolution à son autorité, le souverain s'est résigné à devenir un prince à résidence; il habite son palais, et un garde national en biset monte fièrement la garde devant sa porte.

Vous dirais-je un mot de cette histoire? Oui, si vous le permettez; car, sous l'apparence légère que lui donne la petitesse des éléments qui s'y jouent, on y trouve un échantillon précieux, et, si je puis ainsi dire, encore tout palpitant de la vie de l'Europe au moyen âge. C'est à peu près ainsi que, dans les sciences, l'étude des actions microscopiques illumine quelquefois d'une manière saisissante les phénomènes de l'ordre le plus général et le plus élevé. Sachez donc que si Monaco prétend à être une des plus anciennes villes de l'Occident, la famille souveraine des Grimaldi prétend, de son côté, à en être une des plus anciennes dynasties. Son chef est Giballino Grimaldi, noble génois qui, à la fin du dixième siècle, aida Guillaume de Marseille à expulser les Sarrasins de ces rivages, et y obtint, en échange de ses services, des seigneuries considérables. Néanmoins, tout compte fait, il ne paraît pas que l'établissement régulier de la dynastie de Monaco doive être reculé au-delà du treizième ou même du quatorzième siècle. Monaco, ruiné par les Barbares, n'avait commencé à se relever qu'en 1215. « Le sixième jour du mois de juin, dit le chroniqueur Oggerius Panis, Fulco de Castello, accompagné de plusieurs nobles citoyens, alla avec trois galères et d'autres bâtiments portant du bois, de la chaux et des instruments de fer, au manoir du Moine, et le dixième jour de juin, ils commencèrent à édifier un château; et avant de revenir à leurs logis, ils bâtirent quatre tours, et tout autour une muraille de la hauteur de 37 palmes.» (*Annal. gén.*) La donation de cette position aux Génois par l'empereur Henri VI datait déjà de vingt-quatre ans; mais diverses circonstances, et notamment la rivalité de Nice, s'étaient opposées jusqu'alors à ce que la république l'utilisât : elle était tantôt aux mains des Gibelins, et tantôt aux mains des Guelfes. En 1328, les Grimaldi, qui tenaient pour ces derniers, et dont la domination s'était déjà exercée passagèrement à Monaco, s'y installèrent enfin définitivement.

Sous leur gouvernement, la ville se développa rapidement; ils en avaient fait une espece d'asile pour les brigands, les pirates et les banqueroutiers de tous les pays, et, grâce à ce ramassis d'aventuriers, leur marine en était venue à rappeler dans ces mers le souvenir de celle de



Monaco. — Seconde vue. — Dessin de Champin.

leurs prédécesseurs les Sarrasins. Défendus par leurs rochers, il s'attaquaient à tout le monde, même aux vaisseaux du pape et de Venise. « Ils s'étaient fait de la citadelle de Monaco en Ligurie, dit le chroniqueur Uberti Polieta, un réceptacle de bannis, d'endettés, de criminels, d'où ils désolaient par leurs excursions et leurs pillages les côtes de la Ligurie et le commerce maritime, n'épargnant personne. » *(Rer. ital. script.)* C'est dès ce même temps, en 1357, que les Grimaldi enrichis arrondirent leurs États en y adjoignant à prix d'argent les deux villes voisines de Roquebrune et de Menton, qui en ont fait partie jusqu'aux derniers événements. C'est aussi à ce temps que remontent les premières liaisons des princes de Monaco avec les rois de France. Toutefois le protectorat formel de la France ne date que de Richelieu dont il est l'œuvre. Un traité secret, conclu en 1641 avec le prince Henri II, substitua au protectorat de l'Espagne, qui existait alors, celui de la France, et les Espagnols ayant été chassés de la ville, les Français y mirent garnison. C'est ainsi que Monaco, tout en gardant son indépendance, devint peu à peu tout français; et je m'imagine que les garnisons que nous y avons entretenues continuellement pendant près de deux siècles, n'ont pas moins contribué à populariser chez nous le nom de Monaco qu'à populariser à Monaco nos habitudes et notre langue : aussi comprend-on sans peine qu'à l'explosion de notre révolution la ville n'eut qu'un vœu, de devenir française par le droit politique, comme elle l'était de fait par les sentiments et par les mœurs. A peine notre armée eut-elle passé le Var, en 1792, que les trois communes de la principauté se constituèrent en république à notre exemple, et, par une délibération de leur représentants réunis en assemblée souveraine au *Port d'Hercule*, demandèrent à la république française de les recevoir dans son sein. Le décret du 15 février 1793 leur répondit : « La ci-devant principauté de Monaco est réunie au territoire de la république, et fait partie du département des Alpes maritimes. » Ainsi, par la libre aspiration des peuples, se trouvèrent rétablies sur ce point, conformément à la défi-

nition antique, les frontières naturelles de la Gaule et de l'Italie.

Les traités de 1815, en relevant la vieille Europe, ne pouvaient manquer de relever une principauté si antique. Ils stipulèrent que le prince de Monaco rentrerait dans ses États; le protectorat, au lieu de demeurer à la France, fut transféré au Piémont. Sous la protection de la Sainte-Alliance, le souverain légitime opéra donc solennellement sa rentrée dans sa capitale; mais, habitué à la vie de Paris, propriétaire en France, nommé pair de France par Louis XVIII, peu disposé d'ailleurs à la bonhomie d'un roi d'Yvetot, il n'y demeura que le temps nécessaire pour y organiser les finances. Pendant vingt-cinq ans que dura son règne, il n'y remit le pied que trois fois. Il trouvait plus commode de gouverner de loin et par procuration, comme fait tout gentilhomme de haute condition pour ses terres. Doué d'un caractère positif, il avait surtout eu en vue, dans la principauté qu'on lui rendait, les revenus · « Il nous expédiait de Paris des ordonnances, me disait-on spirituellement, et, en retour, son gouverneur lui expédiait des traites. » Ce prince était parvenu à résoudre un problème que tous les financiers de l'Europe cherchent en vain : celui de solder les budgets en excédant. Son budget de recettes s'élevait à 320 000 francs, somme énorme pour une population de 6 000 âmes sur un territoire de rochers; celui des dépenses à 80 000 seulement : restait 240 000 francs sans emploi, sinon la cassette du prince. Ainsi, au total, en vingt-cinq ans, c'est une somme de 6 millions qui a été livrée par les trois malheureuses communes à l'heureuse cassette.

Si leur révolution avait besoin d'être légitimée, le tableau des exactions dont elles furent victimes durant cette période y suffirait amplement. Je me bornerai à vous dire que, comme la principauté ne produit point de blé, c'était le prince qui s'était réservé le monopole de ce commerce, aussi bien que de la mouture : aussi *manger le pain du prince* était-il devenu proverbial. Vous devinez que ce pain gouvernemental n'était ni de première qualité, ni à bas prix : on ne marchande pas avec un boulanger souverain. D'ailleurs sa police lui était en aide. Les familles qui, vu le chiffre de leurs membres, ne consommaient pas une quantité de pain proportionnée, étaient suspectes de vivre de contrebande et soumises aux perquisitions les plus vexatoires. On avait institué un état civil des bestiaux avec un tarif pour chaque enregistrement de mort ou de naissance, surchargé d'un droit spécial pour chaque abattage; de même pour les arbres. J'ai eu la curiosité d'examiner le détail de cette fiscalité, et je ne crois pas que le mauvais génie de la finance se soit jamais élevé nulle part aussi haut. La spéculation fondée sur le droit souverain de battre monnaie atteignit seule quelque célébrité, parce que dans son emportement elle osa s'aventurer jusqu'en France, où elle ne trouva que le déshonneur d'une ordonnance de police contre les sous de Monaco. Mais je ne doute pas que si le cri de ce petit peuple, si scandaleusement pressuré dans un intérêt personnel, avait eu assez de force pour retentir, l'Europe, malgré son indifférence habituelle, n'en eût ressenti quelque pitié.

Malgré un changement de règne survenu depuis peu, et dont le résultat avait été de substituer à ce prince rapace un prince débonnaire, vous imaginez quel contre-coup la révolution de février dut produire dans le pays. A la nouvelle des événements de Paris, Menton et Roquebrune s'insurgèrent, proclamèrent leur indépendance et se constituèrent en république. Monaco ne partagea point cet élan. Inébranlable comme son roc, au milieu des flots et des orages, il ne voulut point abandonner son prince. Ainsi la principauté subsista, mais réduite désormais à sa plus simple expression. Depuis la séparation des deux communes dissidentes, elle ne se compose plus, en effet, que de quinze cents âmes; la longueur de son territoire n'est plus que de 3 kilomètres, et sa largeur n'est pas d'un kilomètre, car il ne remplit même pas tout l'intervalle compris entre la mer et la grande route. On conviendra que c'est peu pour un état souverain, tirant de lui-même ses lois, sa diplomatie, sa justice.

Quelles sont les causes qui ont déterminé cette conduite de Monaco? Ce serait un travail de haute politique d'en faire l'histoire, car le même intérêt, la même idée, les mêmes passions, les mêmes intrigues, existent dans les petits États et dans les grands. Qu'il me suffise de vous dire que la question de nationalité y joua son rôle. Monaco, tant par sa tradition que par ses goûts, n'est pas seulement une ville française, c'est une ville cordialement attachée à la France. La garnison piémontaise n'a point su, comme jadis les garnisons françaises, s'attacher la population, et les habitants ont toujours à la mémoire le temps des Français. Bref, on sentit confusément que se détacher du prince qui, étant Français, représente en quelque sorte, à Monaco, l'esprit et le nom de la France, c'était s'exposer à tomber sous l'influence italienne. D'ailleurs, par là même que Menton, suivi du village de Roquebrune, qui est le satellite de ce petit soleil, se jetait vers le Piémont, Monaco, par l'effet d'une rivalité naturelle entre deux capitales, l'une de droit par l'histoire, l'autre de fait par l'importance de ses 4 000 âmes, devait s'abandonner d'autant plus vivement à la tendance contraire, au lieu de s'abaisser volontairement jusqu'à tournoyer, comme Roquebrune, dans le tourbillon de Menton; en se mettant à part, la vieille cité se relevait dans la plénitude de sa majesté, et dans l'étendue de la principauté, bornée désormais à la banlieue, rien ne pouvait plus se targuer de lui faire ombrage et se mettre en balance avec lui.

La scission s'est donc accomplie, et voilà deux États ennemis, comme si chez nous le Nord s'était mis en république, tandis que le Midi aurait maintenu dans son sein la royauté. Monaco, en réunissant toutes ses forces, arme 250 hommes; Menton en arme 500; mais Monaco possède trois canons, tandis que Menton n'en a qu'un, ce qui tempère sensiblement l'inégalité des deux puissances. A plusiers reprises on est entré en campagne; mais heureusement jusqu'ici aucun engagement n'a eu lieu. Les armées se sont contentées de manœuvrer et de demeurer en observation l'une devant l'autre. « Comment ne prendrions-nous pas les armes du premier jusqu'au dernier? me disait un homme du peuple à qui j'adressais quelques questions. Ne voyez-vous pas, ajouta-t-il en me montrant du doigt le blason sculpté sur la porte du château, que les moines eux-mêmes tirent l'épée pour défendre Monaco? — Vivre Français ou mourir, me disait un autre avec une résolution concentrée. » On se regarde, en effet, comme Français en attendant mieux, et l'on chante à la barbe des bataillons piémontais qui, conformément aux termes du protectorat, gardent les murs :

Non, jamais à Monaco
Le Piémontais ne régnera!

Vous comprenez que la situation se complique non-seulement de la dissension avec la république voisine, mais de l'animosité contre le Piémont qui en est la conséquence. La garde nationale et la garnison ont failli en venir aux mains, et il faut toute la prudence des autorités piémontaises pour empêcher des extrémités si fâcheuses. Vous comprenez qu'au milieu de toutes ces agitations le prince, qui ne possède par lui-même aucune force, est un symbole plutôt qu'une puissance réelle. On l'aime, parce qu'il est utile, et que d'ailleurs il ne coûte plus trop cher;

mais il n'est que le manche du drapeau. Le bruit s'était répandu qu'il négociait secrètement avec la cour de Turin pour lui céder son restant de principauté ; le peuple a pris les armes, et, réuni sur la place, l'a sommé de descendre pour s'expliquer en tête à tête. Celui-ci a démenti le fait en déclarant que, s'il en était réduit à ne pouvoir soutenir son indépendance, plutôt que de vendre sa principauté au Piémont, il la donnerait gratis à la France. Sur quoi, bravos universels, armes à volonté, et chacun chez soi. Que les Mentonnais essayent après cela, comme ils l'on fait une fois en se fiant sur des intrigues nouées dans la place, de venir enlever le prince, ils seront bien reçus !

Cette ombrageuse puissance ne voit guère aujourd'hui d'autre moyen de donner suite à sa politique de vengeance à l'égard de la famille de ses anciens souverains, que de lui interdire son territoire. Il en résulte des conséquences qui ne se voient que là. Comme le chemin vicinal, qui de Monaco va rejoindre la grande route, passe sur le territoire de Roquebrune, ni le prince ni sa femme ne peuvent désormais sortir en voiture de leurs États. Il y a eu dernièrement une prise d'armes à ce sujet ; mais il est évident que la république était dans le droit strict ; et les deux armées, après avoir stationné quelque temps en face l'une de l'autre, séparées par le fleuve qui fait la frontière des deux États, et que l'on franchit sans avoir même besoin d'une planche, ont conclu un armistice qui ne résout rien ; d'autant que l'administration mentonnaise possède un moyen héroïque de donner force à la loi, c'est de cesser d'entretenir pour sa part ce chemin de traverse dont elle n'a que faire. Ainsi Monaco lui-même va finir par se trouver emprisonné sans autre issue que la mer et ce sentier de chèvres dont je vous ai parlé. Voilà une question originale du droit des gens, et qui ne s'est, que je sache, encore produite nulle part, à moins qu'on ne veuille lui chercher des analogies dans le fameux système du blocus continental.

J'ai plaisanté un instant sur ces querelles ; mais elles ont cependant leur côté sérieux : d'abord parce que c'est toujours un triste spectacle que de voir des voisins, au lieu de vivre en bon accord, vivre en discorde et en armes, et secondement parce que leur tableau nous présente un vivant échantillon des luttes de seigneuries à seigneuries qui, au temps de la féodalité, ont si longtemps désolé nos villes et nos campagnes. C'est là ce qui m'a paru donner à cette histoire un caractère capable d'intéresser vos lecteurs. En faisant retour sur nous-mêmes, nous pouvons juger par le contraste combien nous sommes redevables à l'établissement de l'unité publique et administrative de notre pays. Tandis que l'Europe, dans l'essor de son perfectionnement, se constituait presque tout entière en grande puissance, le coin de terre dont il s'agit, par l'effet de l'ambiguïté de sa position, demeurait étranger à ce mouvement, et, par un autre effet de cette même position, il se fragmentait en deux parties, dont l'une regarde la France et l'autre l'Italie.

A quels dieux immole-t-on ce qu'il y a de plus rare et de plus doux sur la terre, l'amitié ? A la vanité, à l'intérêt

MALESHERBES.

LÉGENDE DE SAINT BRIS ET SAINT COT.

A M. le Rédacteur du MAGASIN PITTORESQUE.

Monsieur,

Dans l'une des livraisons de votre dix-huitième volume (juillet 1850, p. 219), vous avez parlé de l'église consacrée à saint Bris et à saint Cot, de la fête de ces deux saints que l'on y révère depuis quatorze cents ans, et des souvenirs que l'on a conservés d'eux dans l'Auxerrois. Si, comme je le suppose d'après ce que j'ai moi-même éprouvé, vos lecteurs ont trouvé de l'intérêt aux renseignements que vous leur avez donnés sur ce sujet, peut-être ne leur déplairait-il pas d'en apprendre davantage.

La légende de ces deux vénérés personnages est un petit drame plein d'intérêt. On a souvent dit que les légendes des saints sont la partie la plus vivante de la littérature du moyen âge ; elles ont un attrait de plus que les œuvres de pure imagination, parce qu'elles sont pour la plupart sincères, en ce sens que ceux qui les composaient y mettaient leur croyance dans son entière naïveté. L'écrivain déposait là son cœur et sa pensée, et c'est ce qui fait que le récit respire et intéresse en sortant de sa plume.

Voici la légende de saint Cot. Je la traduis telle que la donnent les anciens manuscrits reproduits dans le grand recueil des Bollandistes, au 26e jour de mai, et je m'efforce d'être un traducteur aussi exact, aussi minutieux que possible, afin de laisser à cette historiette antique sa pure couleur gallo-romaine.

La scène se passe vers l'an 270.

« Du temps de l'empereur Aurélien, au moment où le culte des idoles commençait à tomber, et le dogme de la religion du Christ à se répandre avec plus de succès, la rage des persécuteurs s'enflamma au point que les empereurs, n'ayant plus assez de confiance dans les exécuteurs de leurs cruautés, parcouraient eux-mêmes le cœur des provinces. L'empereur Aurélien, homme farouche, avait quitté Rome et était venu dans les Gaules. Arrivé dans la cité des Sénonais, il envoya par toute la Gaule les compagnons de sa fureur à la recherche des chrétiens. A peine hors de sa présence impériale, ces funestes satellites fouillèrent les villes, les châteaux et jusque dans la profondeur des forêts. Le pays d'Auxerre fut le lot du détestable Alexandre, gardien du corps sacré. On appelait ainsi celui qui avait pour office de protéger l'empereur et de veiller à ce qu'il ne pût être atteint de quelque blessure imprévue. Plusieurs chrétiens de diverses provinces, fidèles au précepte du Seigneur lorsqu'il dit : « Si on vous persécute dans un pays, retirez-vous dans un autre, » avaient quitté leurs foyers pour se rendre dans l'Auxerrois, parce que cette contrée était alors, pour la plus grande partie, cachée dans l'ombre touffue de trop épaisses forêts. Alexandre, le gardien du corps sacré, ne l'ignorait pas ; il allait donc, plein de violence et semblable au sanglier qui, l'écume à la gueule, prend sa course pour échapper au chasseur ; de la même allure s'élançait-il contre les saints martyrs de Dieu. Un jour il arriva dans un lieu appelé *Touci*, et là il trouva un chrétien nommé *Priscus*, qui, au milieu d'une multitude immense partageant sa religion, chantait des cantiques Alexandre fait brutalement irruption dans leurs rangs : — C'est pour une sédition que vous vous êtes rassemblés ici. Quelle est votre religion, à vous ? N'ayez pas peur de le dire. — La sainte multitude lui répondit : — Ce n'est pas l'esprit de sédition, c'est notre religion vénérée qui nous a conduits ici ; nous sommes assemblés pour offrir nos prières au Christ qui nous a réunis en nous rachetant de son sang. — D'où vous est venue, répondit Alexandre, cette assurance et cette audace que vous ne craigniez pas de vous avouer chrétiens devant des officiers impériaux ? — La grâce et la bonté de celui-là nous soutiennent, qui accorde le bienfait de la vie à vos empereurs et à vos rois. — Alors vous êtes des nôtres, repartit Alexandre ; car quel autre peut donner la vie aux empereurs, aux rois et à nous-mêmes leurs sujets, si ce n'est Jupiter, gouverneur et créateur des cieux ? — Tu te fais illusion, lui dit l'assem-

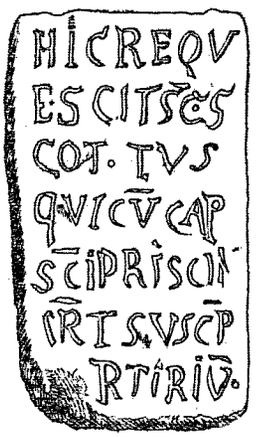
blée des saints, si tu as le malheur de croire que le principe de vie puisse dépendre d'un être adonné à l'ivrognerie et à tous les vices. Jupiter, n'est-ce pas celui qui, après avoir épousé sa sœur, prenait diverses formes d'animaux pour satisfaire ses turbulentes passions? — Alexandre sentit la colère qui commençait à l'agiter. — Comment, c'est vous, s'écria-t-il, vous les dupes du mensonge de je ne sais quelle croix honteuse de supplice, qui blasphémez le grand Jupiter, le sauveur du monde entier? — Tu appelles un sauveur, répondit la pieuse et bienheureuse foule, celui qui, à l'aide d'une feinte pluie, s'introduisit, pour un honteux motif, sous le toit d'un autre. — Par le salut de l'empereur, vous êtes tous des sacriléges, et l'on vous traînera d'ici au supplice. — Quelle est la bouche impie, dirent les saints, qui a commis un sacrilége? Nous qui tenons pour vrai Dieu le créateur des choses visibles et invisibles, ou bien toi qui prétends que c'est ton exécrable Jupiter? — Longtemps vous avez abusé de ma patience : aussi vous allez offrir vos libations à Jupiter pour confesser en lui le dieu tout-puissant, sinon voilà le décret impérial en vertu duquel vous allez être anéantis. — Tous, d'une seule voix, s'écrièrent : — Fais ce qui t'a été ordonné, car nous ne délaissons pas le Créateur pour l'infamie d'adorer sa créature

» — Est-ce que tu es de leur avis? dit alors Alexandre en s'adressant à Priscus. — Ordonne à tes hommes, répondit Priscus, de s'éloigner un peu, et après m'être consulté avec mes frères, je te donnerai ma réponse. — Ce n'était pas qu'il hésitât à braver le martyre, mais il voulait encourager ses frères, et les mieux préparer à supporter la douleur. Trompé par un vain espoir, Alexandre fit retirer les soldats impériaux, pensant que Priscus, qui était le chef et le maître de cette sainte multitude, cherchait un moyen de se sauver, et consentait à offrir le sacrifice aux idoles. Quand ils furent tous loin : — Mes frères, s'écria Priscus, voici notre Seigneur Jésus-Christ portant l'étendart de sa croix qui marche au milieu de nous en disant : « Que celui » qui veut me servir m'imite et me suive... » — Nous te comprenons, père, répondirent-ils tous ensemble; que la volonté de Dieu s'accomplisse au plus tôt. — Alexandre, bientôt de retour, se présente avec fracas et dispose, autour de cette assemblée de saints, sa troupe affreuse de soldats qui menacent du visage, de la parole et de l'épée. Il demande à Priscus ce qu'il avait résolu et ce qu'il allait faire pour son salut. — Je ne ferai pas de longs discours, lui dit Priscus; de même que nous n'adorons qu'un seul Dieu, de même, tous ensemble, nous avons hâte de mourir pour lui. » Priscus fut tué à coups d'épée; la plupart de ses compagnons furent massacrés après lui; son corps fut jeté dans un puits

» Un de ceux qui purent échapper à ce carnage revint sans être vu, prit la tête de Priscus et s'enfuit dans les bois avec ce trésor. Il s'appelait Cottus Cela ayant été su, les persécuteurs parcoururent toutes les retraites des environs, et finirent par le découvrir à trente stades de là, non loin de la cité d'Auxerre. Ils le massacrèrent; mais les chrétiens lui donnèrent la sépulture et ensevelirent avec lui la tête de Priscus. Quant aux chrétiens qui avaient été égorgés autour de saint Prix, leurs corps enlevés en secret furent inhumés dans une citerne voisine du puits où on l'avait précipité. »

Tel est le récit qui se trouve dans les manuscrits des douzième et treizième siècles. Lorsqu'on lit, avec attention et d'un esprit quelque peu exercé à ces sortes de lectures, le texte original, on y reconnaît une physionomie générale, et dans le détail un grand nombre d'expressions qui appartiennent à une époque peu éloignée de la date assignée à ce martyre. Ainsi cette exclamation : « Par le salut de l'empereur! » ce titre de « gardien du corps sacré » (*sacri lateris protector*), cet édit impérial, tout cela a pu se rencontrer sous une plume gallo-romaine, mais n'a pu sortir de l'imagination d'un moine ignorant du douzième siècle. Aussi, Monsieur, je crois la légende de saint Prix et saint Cot une vénérable et bien authentique histoire. C'est un mérite qui, parmi les légendes, n'est pas aussi commun que beaucoup de personnes pourraient le croire, mais qui n'est pas aussi rare non plus que beaucoup d'habiles gens et d'esprits sceptiques le prétendent.

Dans votre article du mois de juillet 1850, vous avez aussi mentionné l'inscription de saint Cot, que l'on conserve encore auprès de son tombeau dans l'église de Saint-Bris. Vous n'en avez parlé que pour mémoire; mais c'est un précieux monument qui confirme, par sa date reculée, les données historiques que je viens de rapporter. J'ai eu l'occasion, en visitant Saint-Bris, il y a quelques années, d'en dessiner une copie que je crois d'une parfaite exactitude, et que voici :



Ce qui se lit de cette manière : HIC REQUIESCIT SANCTUS COTTUS, QUI CUM CAPITE SANCTI PRISCI MARTYRIS SUSCEPIT MARTYRIUM. « Ici repose saint Cot qui, avec la tête du martyr saint Prix, souffrit lui-même le martyre. »

La barbarie de cette inscription n'en défigure pas tellement la forme qu'on n'y puisse reconnaître la régularité classique des caractères employés dans les inscriptions romaines. Cette régularité s'altère complétement dès les septième et huitième siècles, où les lettres onciales, c'est-à-dire arrondies, et les lettres entrelacées, se mêlent à l'écriture. L'inscription de saint Cot ressemble tout à fait par le style à celles de Saint-Just de Lyon, par exemple, dont une porte la date de 422, et une autre celle de 430. Elle est fixée par des crampons de fer à l'une des colonnes de la nef, et elle a d'ailleurs toute l'authenticité désirable, car elle se trouve déjà rapportée tout au long dans un mandement de l'année 1480, émané de l'évêque d'Auxerre, Jean Baillet (voy. le *Recueil des Bollandistes*, 26 mai). La tradition fait remonter à deux anciens évêques de cette ville, saint Germain, qui occupa le siége épiscopal dans l'intervalle des années 418 à 448, et saint Didier (de 604 à 620 environ), la découverte et la restauration du tombeau de saint Prix et saint Cot. Je n'hésite pas à croire que c'est au temps de l'un de ces deux évêques, et plus probablement au temps du premier, que se rapporte l'inscription ci-dessus. La petite église de Saint-Bris possède donc dans cette pierre oubliée un monument unique, exécuté sous les yeux et vraisemblablement sous la dictée d'un des plus grands évêques de la Gaule du cinquième siècle.

LA PÊCHE AU BAQUET.



La Pêche au baquet, tableau de Lance, dans la galerie de Vernon. — Dessin de Freeman.

Ne semblait-il pas que la satire eût depuis longtemps épuisé sa verve sur le pêcheur à la ligne, et que, lasse de frapper un ennemi sans défense, elle l'eût enfin abandonné, honteux mais incurable, sur le bord fangeux des rivières? Non . elle n'avait suspendu ses coups que pour en porter un plus cruel à sa victime; elle n'avait point cessé de la suivre de son malicieux regard; elle s'est attachée à ses pas, elle l'a épiée jusque dans sa demeure, et voici qu'elle lui décoche la dernière et la plus envenimée de ses flèches, au moment où le malheureux, tout enchaîné qu'il est au coin de son feu par la goutte et les catarrhes, emmailloté dans une épaisse robe de chambre, entouré de ses plus perfides amorces, de l'épuisette, du panier-réservoir, des baleines de rechange, d'un attirail complet, et se croyant bien à l'abri des curiosités railleuses, s'arme intrépidement du roseau meurtrier, retrouve une étincelle sous ses paupières alourdies, et se penche, haletant d'un stupide espoir, devant un ignoble baquet!

L'épigramme, cette fois, a atteint les limites extrêmes de son domaine; peut-être même a-t-elle dépassé le but. Ce vieillard podagre n'est plus un être seulement ridicule, ce n'est plus un pêcheur : c'est un maniaque, un monomane; sa passion a dégénéré en démence; il ne provoque plus le rire, il fait pitié

Appelle-t-on chasseur celui qui, indifférent au lever du jour, à la rosée qui diamante les champs, à la senteur pénétrante des bois, à l'art de découvrir et de suivre une piste, à l'ardeur de déjouer les ruses du gibier, réduit toute son ambition à voir tomber sous le plomb mortel une bête vivante quelle qu'elle soit, le mulot dans un sillon, le pinson sur un poirier, le canard barbotant dans une mare? Ceux qui n'apprécient, à la chasse comme à la pêche, que ce seul instant final de satisfaction matérielle, ceux qui dépouillent ces plaisirs de tout ce qui en est le mérite et le charme, des riantes ou splendides décorations de la nature, des luttes de l'esprit contre les instincts, ceux-là, qu'ils portent un fusil ou une ligne, abandonnons-les sans pitié au bourdonnement et aux piqûres de la critique. Dans l'émotion que leur fait éprouver le plomb qui frappe ou le bouchon qui tremble, il n'entre pas plus d'imagination ni d'intelligence que dans la curiosité de l'enfant que captivent les caprices de l'aiguille d'une boîte à macarons : Rouge ou noir!

En réalité, aucun passe-temps honnête n'est ridicule en lui-même. Nos plaisirs sont ce que nous les faisons. Il dépend de nous de les élever ou de les abaisser, de les spiritualiser jusqu'à l'idéal ou de les matérialiser jusqu'à l'absurde. Tant vaut l'homme, tant valent ses divertissements. Cette aiguille de la boîte à macarons elle-même peut devenir un noble sujet de distraction pour les hommes les plus sérieux, si c'est un la Place qui la tourne et l'observe (1).

Le pêcheur à la ligne n'est donc point nécessairement l'homme hébété, vieux et laid, qui exerce depuis si longtemps la verve féconde des caricaturistes : il est divers d'aspect. Il a été le motif de plus d'une scène gracieuse dans les peintures antiques d'Herculanum et de Pompéi, dans les paysages des plus grands maîtres modernes, dans les pastorales spirituellement maniérées du dernier siècle, comme dans les marines de Joseph Vernet. Il a animé plus d'un

(1) La Place, auteur de l'*Essai philosophique sur les probabilités.* — Voy. la Table décennale ou celle des vingt années

épisode dans les poëmes bucoliques; il a inspiré deux beaux livres, le délicieux traité de Walton (1) et un chef-d'œuvre à la fois grave et charmant écrit par l'un des plus illustres savants de notre siècle, sir Humphry Davy. Le génie ne touche à aucun sujet qu'il n'y laisse son empreinte. Davy, l'une des gloires de la chimie, ne dédaignait point, pour se reposer de ses admirables découvertes, de pêcher à la ligne; et, en 1828, à une époque où il sortait d'une maladie longue et douloureuse, où les travaux du laboratoire lui étaient encore interdits, voulant donner à son esprit actif un aliment, il composa à Laybach, en Illyrie, ce petit livre, le *Salmonia*, qui, bien qu'il semble plus particulièrement consacré à la poursuite et à l'étude d'un seul poisson, traite de beaucoup de choses différentes, et peut être très-justement considéré, dans son ensemble, comme l'apologie vraie du modeste pêcheur à la ligne (2).

Cette œuvre est un petit drame qui dure neuf jours. Les principaux personnages (après les poissons, bien entendu) sont : — Halieus, pêcheur habile, qui, dans l'intention de l'auteur, est le portrait du célèbre docteur William Babington; — Poietes, homme d'imagination, admirateur enthousiaste de la nature, prévenu contre le plaisir de la pêche; — Physicus, qui n'entend rien à la pêche, mais qui est très-avide de connaître tout ce qui peut intéresser la science; — Ornither, amateur de tous les plaisirs de la campagne, encore peu expérimenté dans l'art de la pêche à la ligne.

La première journée se passe à Londres; Halieus, Poietes, Physicus et Ornither, sont à table :

Physicus. Halieus, je suis sûr que vous savez où l'on a pris cette excellente truite : je n'en ai jamais mangé une meilleure.

Halieus. Je dois le savoir, car c'était un matin, dans les eaux de la Wandle, à moins de dix milles d'ici, et c'est à moi que vous devez de la voir sur notre table.

Physicus. C'est vous-même qui l'avez prise?

Halieus. Oui, avec la mouche artificielle.

Physicus. J'admire le poisson, mais je ne puis en faire autant de l'art qui vous a servi à le prendre; et je m'étonne que vous, homme d'un esprit si actif, d'un caractère si élevé, vous puissiez vous complaire à un genre de divertissement qui me paraît si triste et (dirai-je toute ma pensée?) si ridicule.

Halieus. Je pourrais tout aussi bien m'étonner à mon tour qu'un homme doué comme vous d'une imagination si riche et d'une curiosité si généreuse, qu'un esprit si disposé à la contemplation, n'aime point ce divertissement, et se hasarde, sans le connaître, à l'appeler triste et ridicule.

Physicus. J'ai du moins pour moi l'autorité d'un grand moraliste, le docteur Johnson.

Halieus. Je n'accorderai à aucun homme, si grand philosophe ou si grand moraliste soit-il, le droit de dénigrer un divertissement dont il n'a pas fait l'expérience. D'ailleurs, si j'ai bon souvenir, le même illustre personnage a beaucoup loué le livre et le caractère du grand patriarche des pêcheurs à la ligne, Isaac Walton.

Physicus. Un autre écrivain célèbre, lord Byron, a fort maltraité votre grand patriarche, et en termes très-énergiques. Ne l'appelle-t-il pas, si j'ai bonne mémoire, « un vieux sot affecté et cruel (3)?... »

Halieus... Je n'entreprendrai pas d'exhumer et d'agiter les cendres des morts, ni de venger la mémoire de Walton aux dépens de Byron, qui était aussi ignorant de la pêche que Johnson; mais je pourrais opposer à l'autorité de votre poëte celle du poëte philosophe des lacs, de Coleridge, qui aime la pêche à la mouche et les pêcheurs; celle de Gay, qui a chanté dans son poëme ce plaisir dont il faisait ses délices à Amesbury pendant les mois d'été; celle de l'excellent John Tobin, auteur de *l'Homme dans la lune* et ardent pêcheur...

Physicus. Je vous arrête; je me contente de ces autorités choisies dans le monde poétique.

Halieus. J'en trouverais d'autres, au besoin, dans tous les genres, des hommes d'État, des héros, des philosophes. Je puis remonter jusqu'à Trajan, qui avait la passion de la pêche. Nelson était un habile pêcheur à la mouche, et la meilleure preuve de la vivacité de son goût pour ce plaisir est qu'il continua à s'y livrer alors même qu'il ne pouvait plus se servir que de sa main gauche. Le docteur Paley avait un tel amour pour ce divertissement, qu'un jour l'évêque de Durham lui demandant quand il achèverait l'un de ses ouvrages les plus importants, il répondit avec simplicité et gaieté : « Monseigneur, je m'y remettrai avec zèle quand la saison de la pêche sera passée, » comme si la pêche était pour lui une affaire sérieuse. Mais je ne veux citer qu'avec réserve nos contemporains; autrement je vous déroulerais une longue liste des plus grands noms de l'Angleterre, noms illustres, en ces derniers temps, dans la science, les lettres, les arts ou la guerre, et qui sont les ornements de la confraternité des pêcheurs, pour me servir d'une expression empruntée à la franc-maçonnerie de nos pères.

Physicus. Je comprends sans beaucoup de peine que les guerriers et même les hommes d'État, ces pêcheurs d'hommes qui trouvent tant de plaisir (comme je l'ai vu souvent) à tirer des coups de fusil et à tuer des animaux, puissent aimer aussi à s'armer de l'hameçon; mais j'avoue que je cherche en vain ce qui peut attacher à ce genre de distraction des philosophes et des poëtes.

La suite à une autre livraison.

(1) *The Complete angler* (le Parfait pêcheur à la ligne), par Walton et Cotton.

(2) *Salmonia*, ou les Jours de la pêche à la mouche, suite de conversations, avec quelques observations sur les habitudes des poissons du genre *Salmo*.

(3) *Don Juan*, chant XII, stance 100.

CE QUI CONSOLE.

ANECDOTE.

Fin. — Voyez p. 181, 185.

Cependant la table avait été apportée près du lit de M. Massin, qui, après beaucoup de sollicitations, consentit à prendre un peu de lait. Le docteur continuait à l'entretenir avec un intérêt doucement familier. Il ne lui avait demandé ni son nom, ni la cause de son désespoir, ni ses nouvelles résolutions; mais il lui montrait, l'une après l'autre, les mille perspectives lumineuses qui peuvent s'ouvrir dans l'existence la plus assombrie; il détendait peu à peu cette imagination exaltée dans les méditations solitaires; il simplifiait la vie en la limitant aux joies possibles dans le cercle du devoir; il substituait enfin la réalité au rêve et la pratique au roman.

Sa causerie fut plusieurs fois interrompue par les visites de pauvres gens qui venaient solliciter ses conseils ou sa protection; car, après avoir été leur médecin pendant la maladie, M. Pidois devenait leur lumière et leur appui. Son désintéressement lui laissait un perpétuel crédit ouvert chez chacun; là où il n'avait point demandé d'honoraires pour lui-même, il demandait un service pour quelque malheureux. Pouvant tirer à vue sur la reconnaissance de tout le canton, il le faisait au profit des plus misérables. Pour l'un il sollicitait du travail, pour l'autre un délai de payement; à celui-ci il procurait un prêt dont il avait besoin, à cet autre une vente avantageuse de ses récoltes.

Tout le monde faisait honneur à sa recommandation, parce que tout le monde était son obligé.

M. Massin, qui avait tout vu et tout écouté, demeura stupéfait de ce que le plus pauvre pouvait faire rien qu'avec le dévouement. Pendant que les témoignages de cette inépuisable sollicitude d'*un homme de bonne volonté* se succédaient devant ses yeux, une sorte de révolution s'opérait en lui-même. Il commençait à entrevoir, dans la vie, des consolations qu'il n'avait point soupçonnées jusque-là. Il comprenait que nous n'étions point dans le monde pour nous seuls, que nous tenions par mille liens à la société dans laquelle nous avons été placés par Dieu, et que nous ne pouvions l'abandonner pour guérir plus vite notre douleur sans manquer à des devoirs dont l'accomplissement avait aussi ses joies. L'exemple du vieux médecin lui faisait comprendre ce que l'on pouvait trouver de distraction aux plus vives douleurs dans le bien accompli, et comment l'activité de bons sentiments dissipait peu à peu cet engourdissement que laissent les grandes afflictions. Il calculait ce qu'avec les ressources qui lui restaient en argent, en intelligence et en santé, il pourrait accomplir si, comme M. Pidois, il mettait le tout au service des faibles et des affligés.

Sans qu'il s'en aperçût lui-même, cette pensée échauffait peu à peu son âme et lui inspirait des plans d'améliorations; il s'associait en idée à M. Pidois; il se créait de nouveau une parenté par la reconnaissance.

Mais chaque fois que son esprit réveillé allait s'élancer dans cette voie, le souvenir de la lettre écrite à John Makensie lui revenait en mémoire et le ramenait à ses sombres résolutions. Ce qui avait été d'abord l'inspiration du désespoir devenait une sollicitation de la honte; il rougissait à la pensée de reparaître vivant devant ceux qui auraient reçu la nouvelle de sa mort. Sentant tout le ridicule de ce rôle de suicidé qui ressuscite, il rentrait avec rage dans ses lugubres résolutions, et repoussait les tentations de l'espérance.

Il en était là lorsqu'une voix qui ne lui sembla point inconnue se fit entendre dans la salle à manger. Elle racontait au docteur, avec une grande profusion de paroles, quelque chose qui devait être extraordinaire, si l'on en jugeait par l'accent et les exclamations. M. Massin prêta l'oreille, mais sans pouvoir saisir un seul mot, ni reconnaître celle qui parlait. Enfin le vieux médecin reparut, et il lui demada vivement quelle était la personne qu'il venait de quitter.

— Une vieille voisine, répliqua le docteur; elle voulait me consulter sur une aventure assez singulière arrivée hier au soir.

— Qu'est-ce donc?

— Un étranger qui a voulu voir la maison de M. Lenoir, dont elle a soin.

— Eh bien? dit M. Massin qui tressaillit.

— Eh bien, il paraît qu'il s'est promené dans les appartements sans rien regarder, et qu'arrivé au cabinet du voisin, il a demandé à écrire une lettre.

— Qu'il a écrite?

— Et remise à la gardienne.

— Pour être jetée à la poste?

— Oui; mais après le départ de l'inconnu, des scrupules lui sont venus; elle a gardé la lettre.

— Que dites-vous?

— Elle venait me l'apporter en me demandant ce qu'il fallait en faire.

— Et elle vous l'a remise?

— La voilà!

M. Massin tendit la main et saisit le papier cacheté que présentait le médecin.

— Ainsi je ne m'étais pas trompé; c'était vous, dit celui-ci.

— C'était moi, répéta l'étranger en regardant l'adresse de la lettre avec une émotion involontaire. Ah! Dieu a tout conduit, Monsieur; il a voulu me rendre une seconde fois la liberté de choisir entre la mort et la vie.

— Et vous avez choisi? demanda le vieux médecin avec douceur.

M. Massin garda un instant le silence, regarda le docteur; puis, déchirant la lettre :

— Oui, s'écria-t-il en lui tendant les mains et laissant couler ses larmes, car vous m'avez montré que, même dans l'abandon et la vieillesse, on pouvait encore donner un but à sa vie, et, grâce à vous, je sais ce qui console!

Quelques jours après, M. Massin était établi dans la jolie maison de M. Lenoir, et commençait, pour guérir sa douleur, le traitement recommandé par M. Pidois. Bientôt le canton s'aperçut que le docteur avait un second dont les ressources et l'activité suppléaient à son insuffisance. M. Massin était infatigable; par ses soins intelligents tout prit une nouvelle face. Appelé plus tard aux fonctions municipales, il fit améliorer les routes, assainir le village, créer une salle d'asile et une école, distribuer des secours aux malades, assurer du travail aux indigents. Au milieu de ces occupations fécondes, sa douleur se transformait peu à peu en une sorte d'attendrissement; les bénédictions qu'il entendait retentir autour de lui adoucissaient ses amertumes; entouré de respect, de reconnaissance, il arriva à sentir que l'homme n'est jamais sans famille tant qu'il lui reste d'autres hommes à secourir et à aimer.

PROVERBES DES NÈGRES GHIOLOFS.

— L'homme marche doucement, mais son esprit va vite

— L'œil ne pleure que celui qu'il connaît.

— Rentrer ton injure en toi-même vaut mieux que la venger.

— Celui qui est monté sur un bœuf porteur ne doit pas se moquer de la vache.

— L'herbe sèche brûlera; l'herbe mouillée, non.

— Connaître toi-même tes défauts vaut mieux que de te les laisser apprendre.

LUCERNE.

Lucerne ne se distingue pas moins entre les autres villes de la Suisse que son lac entre les autres lacs. En arrivant dans cette cité centrale par Genève, Lausanne et Berne, on parcourt, pour ainsi dire, l'échelle de la nationalité. A Genève, on pourrait, à plusieurs égards, se croire encore en France ou en Savoie; à Lausanne, on reconnaît ce pays roman, qui rappelle plutôt les souvenirs de la Bourgogne transjurane que ceux de la république suisse. A Berne même, quoique la langue ait changé, on retrouve l'influence des pays voisins; et le mouvement de la politique, celui des voyageurs, font quelquefois oublier les antiques et glorieux souvenirs. Lucerne nous les offre sans mélange, aujourd'hui surtout qu'elle a perdu l'honneur peu regrettable d'être un des trois *vororts* de la confédération. A Lucerne, on oublie les temps actuels, et l'on se trouve au centre de ce passé célèbre qui fait la gloire du nom suisse, et que tout Suisse doit chérir. La ville, comme la plupart de celles du pays, est surtout remarquable par sa situation et par l'effet pittoresque; observée en détail, elle laisse à désirer sous le rapport architectural; et quels édifices hu-

mains ne seraient pas humiliés par le voisinage des beautés naturelles dont la Suisse abonde ?

Le site dut fixer l'attention des hommes dans les temps les plus anciens, et, quand la contrée se peupla, le lieu où la Reuss s'écoulait du lac des Waldstettes dut paraître favorable à l'établissement d'une ville. Une tour qu'on voit encore, et un phare *(lucerna)*, furent, dit-on, l'origine de la cité. Elle fleurit paisiblement pendant cinq ou six siècles sous l'administration paternelle des abbés de Meerbach ; ils la protégeaient sans autres armes que leur dignité, et tous les bourgeois désiraient le maintien de leur constitution. La commune délibérait sur les lois et les impôts ; l'abbé nommait un *ammann* d'entre le peuple, et avec son agrément. Les mœurs n'étaient guère moins agrestes que celles des pâtres du voisinage.

Cependant, au treizième siècle, un des abbés de Meerbach vendit au fils du roi des Romains Lucerne, avec plus de vingt métairies, châteaux et bailliages, pour deux mille



Une rue de Lucerne. — Dessin de Karl Girardet.

marcs de monnaie bâloise et cinq villages en Alsace. Les Lucernois ne se soumirent qu'avec un vif regret au duc d'Autriche ; deux moines furent même assez hardis pour déclarer son autorité injuste ; ils moururent dans des cachots éloignés (1).

Tant que Rodolphe de Habsbourg vécut, il sut maintenir dans l'obéissance, et même dans une fidélité dévouée, les nombreuses possessions qu'il avait dans les territoires de la rive gauche du Rhin. Mais ses successeurs ne furent pas aussi prudents que lui. Les Lucernois avaient dû les servir, contre leurs traités, dans des guerres étrangères, et n'en étaient pas récompensés par un gouvernement plus doux. Ils recoururent à leurs voisins des trois Waldstettes, qu'ils avaient jusque-là combattus dans l'intérêt de leurs maîtres. Les Waldstettes les écoutèrent favorablement, et résolurent de recevoir Lucerne en perpétuelle alliance, comme quatrième canton.

Les nobles de la ville étaient contraires à ce projet. Ils complotèrent de faire arrêter les plus hardis d'entre le peuple par des troupes qui viendraient d'Argovie. Trois cents cavaliers arrivèrent de nuit vers la ville ; mais les bourgeois étaient sur leurs gardes ; ils fermèrent les portes ; bientôt chacun fut sur pied, prêt à repousser la violence. Le peuple s'assembla, et fut unanime pour demander l'alliance des Suisses. Quelques nobles quittèrent seuls la ville, et purent s'éloigner sans être inquiétés.

Mais d'autres étaient restés dans les murs, et, quand la guerre eut éclaté entre la ville affranchie et les seigneurs du voisinage, partisans de l'Autriche, les nobles de Lucerne

(1) Muller, traduit par M. Charles Monnard.

formèrent une nouvelle conjuration. Ils convinrent d'égorger pendant la nuit les amis des Waldstettes, et d'ouvrir les portes aux troupes de l'Autriche. Au milieu de la nuit, les conjurés s'étaient rassemblés, pour une dernière entrevue, sous la voûte de l'abbaye des Gailleurs, au bord de la Reuss. Un garçon, qui se trouvait par hasard dans ce lieu solitaire, entendit un bruit d'armes et des chuchotements. Il s'enfuit, croyant avoir vu des fantômes : les conjurés l'arrêtèrent. Cependant ces hommes, qui avaient juré le massacre de leurs concitoyens, eurent pitié d'un enfant, et n'exigèrent de lui que le serment de ne rien dire à leurs ennemis. L'enfant s'esquiva, et, courant à l'auberge de Boucher, où quelques buveurs attardés se trouvaient encore, il se mit à rapporter, non pas à ses gens, mais au poêle, ce qu'il venait d'apprendre. L'action bizarre de l'enfant attira l'attention des buveurs; ils coururent informer les magistrats et les bourgeois. Les auteurs de la conspiration, qui avaient pris pour signe de ralliement une manche rouge, furent surpris en armes et mis en prison Des messagers ramenèrent cette même nuit trois cents confédérés des Waldstettes. Le pouvoir fut remis à un conseil de trois cents citoyens, et dès lors Lucerne fut libre (1382). Cette heureuse révolution ne coûta ni sang ni pleurs. Personne ne fut mis à mort, ni privé de la liberté, ni même exclu des magistratures. Les regrets des nobles se calmèrent; ils prirent dans la suite une glorieuse part aux travaux, aux dangers et aux victoires de la république.

Lucerne est le vorort catholique de la Suisse; resté



Marché de Lucerne. — Dessin de Karl Girardet.

longtemps en arrière, il a fait dans ce siècle des progrès marqués pour la culture intellectuelle, et même pour les arts. On s'aperçoit, dans les habitudes nationales, et en particulier en observant le pittoresque costume des Lucernoises, que le goût et la grâce ne sont pas choses étrangères dans cette admirable contrée. Il faut la visiter, y séjourner quelque temps, et, de ce canton, faire plusieurs excursions sur les lacs, dans les campagnes et les monts du voisinage. Nulle part on n'éprouve avec plus de vivacité les sensations qu'on recherche dans un voyage en Suisse; aucune portion de cette terre privilégiée n'offre de plus grandes beautés et de plus nobles souvenirs.

DE L'ORIGINE DES ARBRES FRUITIERS

CULTIVÉS EN FRANCE.

Suite et fin. — Voy. p. 34.

IIe GROUPE (suite). — *Arbres et arbrisseaux à fruits de table.*

IIe DIVISION. — Fruits à noyau.

Cette division comprend les pruniers, les cerisiers, les pêchers, les abricotiers, les cornouillers, les amandiers, les jujubiers et les pistachiers.

Le *prunier* était connu des anciens; Pline en signale onze variétés. Le type des meilleurs pruniers que nous cultivons aujourd'hui est originaire de la Grèce et de l'Asie. Il croît spontanément aux environs de Damas. D'autres

espèces, moins délicates, poussent naturellement dans les parties tempérées de l'Europe et en Amérique. C'est aux croisés que nous devons l'introduction du prunier domestique en France. La reine-claude doit son nom à la première femme de François Ier, fille de Louis XII. Les mirabelles ont été importées en Provence, puis en Lorraine, par le roi René. Les prunes de Monsieur ont pris leur nom de Monsieur, frère de Louis XIV, qui les aimait beaucoup. Le prunier est un de nos principaux arbres fruitiers. On voit ses fruits figurer sur toutes les tables, soit frais, soit desséchés sous forme de pruneaux, soit en marmelade, soit confits dans l'eau-de-vie. La quantité de sucre que renferment les prunes a donné l'idée d'en obtenir de l'alcool, et on les distille en Lorraine, en Suisse, en Allemagne.

C'est Lucullus qui, en 680, importa à Rome le *cerisier*, qu'il trouva à Cérasonte, petite ville de la province de Pont, en Natolie. Si l'on en croit Pline, les Romains ne connurent que huit variétés de cet arbre fruitier. Mais ce serait une erreur de penser que c'est aux Romains que nous devons l'introduction en Europe de toutes les espèces de cerisiers que nous cultivons aujourd'hui. En effet, les forêts de la Gaule et de la Germanie produisaient spontanément plusieurs sortes de merisiers qui, se modifiant peu à peu sous l'influence de la culture, ont donné lieu à un certain nombre des variétés de cerises qui enrichissent maintenant nos vergers. La cerise est, sans contredit, l'un des fruits les meilleurs et les plus utiles. La consommation qu'on en fait à l'état frais est considérable. On la conserve aussi sous forme de confitures, dans l'eau-de-vie, ou desséchée comme les pruneaux; enfin on en fait diverses liqueurs, telles que le marasquin et le kirch, le ratafia de cerises, le vin de cerises, etc.

Le *pêcher*, le plus remarquable de tous nos arbres fruitiers par la beauté de ses fruits, la délicatesse de leur parfum et la suavité de leur goût, paraît être originaire d'Éthiopie, d'où il passa en Perse. Suivant Pline, il fut successivement transporté à Rhodes, en Égypte, et de là en Italie, sous le règne de l'empereur Claude, puis enfin en Espagne et en Gaule. En Espagne et en Italie, la pêche resta toujours petite, seulement l'époque de sa maturité fut avancée; mais à peine fut-elle cultivée dans les Gaules qu'elle y prit du volume, une robe nouvelle et une membrane toute particulière. Néanmoins il paraît constant que les croisés importèrent de nouveau le pêcher en Occident; peut-être avait-il disparu à la suite des siècles de barbarie qui succédèrent à la domination romaine. Guillaume Olivier dit avoir vu dans les jardins d'Ispahan (vers la fin du dernier siècle) des pêchers qui avaient probablement servi de souche à ceux que l'on avait importés en Europe, et dont les fruits étaient de très-médiocre qualité. Ce ne fut donc que progressivement, au moyen de semis successifs et des soins de la culture, que l'on a obtenu les excellentes variétés que nous cultivons aujourd'hui. On a même soutenu à ce sujet une thèse qui, quoique assez singulière, ne manque pas d'une certaine vraisemblance. Le pêcher est si voisin de l'amandier par ses caractères botaniques, que quelques naturalistes l'ont considéré comme une simple variété de cette dernière espèce. La seule différence vraiment sensible est dans le péricarde, qui est charnu dans la pêche, et coriace dans l'amandier. Or MM. Sageret et Knight ont obtenu de l'amandier, au moyen des semis, des variétés dont le péricarde, en partie charnu, tient le milieu entre celui du pêcher et celui de l'amandier. Ces messieurs considèrent donc l'amandier comme le type réel du pêcher, à ce point que le premier, par une culture convenable, peut, après un grand nombre de générations, devenir un pêcher de la meilleure espèce. Mais cette conséquence des expériences de MM. Sageret et Knight n'a pas été admise par tout le monde.

L'importance de la pêche, comme fruit comestible, n'égale pas celle de beaucoup d'autres espèces, car de nombreuses difficultés s'opposent à ce que sa culture prenne un grand développement. Ces difficultés tiennent surtout au peu d'étendue des localités où le pêcher peut se passer d'abri, aux soins minutieux qu'il réclame partout ailleurs, au peu d'avantage que présente la dessiccation de ses fruits, à la nécessité de les consommer aussitôt après leur maturité, et aux soins dispendieux qu'exige leur transport. C'est donc seulement dans le voisinage des grands centres de population que sa culture en grand peut donner lieu à des spéculations profitables.

L'*abricotier commun* fut importé d'Arménie à Rome, trente ans environ avant l'époque à laquelle Pline écrivait. Dioscoride fait aussi mention du fruit de cet arbre sous le nom de *pomme d'Arménie précoce*. Cependant plusieurs botanistes, entre autres Allioni, prétendent en avoir observé de sauvages dans certaines contrées de l'Europe méridionale; d'où il résulterait que l'Asie n'a pas seule le droit de le revendiquer comme une de ses productions.

L'abricotier est l'objet de cultures assez étendues dans certaines contrées de la France, et notamment en Auvergne, aux environs de Paris, et dans le voisinage des grands centres de population des départements du centre et du midi. Les fruits de cet arbre sont consommés frais, mais plus encore sous forme de marmelade et de pâte. Clermont-Ferrand est particulièrement renommé pour la confection de ces conserves,

Cornouiller commun. Cet arbre, appelé improprement cornouiller mâle, croît naturellement dans les forêts sur toute l'étendue de notre territoire. Ses fruits, petits, oblongs, de couleur rouge, mûrs en septembre, se mangent crus ou confits au sucre. On les appelle, dans les départements du nord, *cornioles* et *cornouilles;* dans ceux du midi, *acuernes* et *cuerni*. Ces fruits sont employés en médecine; on les administre réduits en gelée ou sous forme de sirop, contre certaines fièvres; on les prépare même avec de la saumure dans le Nord, comme condiment, pour remplacer les olives de table.

Amandier commun. L'amandier est originaire de l'Asie et du nord de l'Afrique, et nous avons dit qu'il est si voisin du pêcher qu'on a pu considérer ces deux arbres comme des espèces dérivées d'une même souche. L'amandier est essentiellement propre au climat du midi de l'Europe. En France, ses produits ne sont assurés que dans les parties les plus méridionales, dans la région des oliviers. On le voit, il est vrai, suivre la culture de la vigne jusqu'à sa dernière limite vers le nord; mais plus il se rapproche de ce dernier point, moins les récoltes sont abondantes; car sa floraison ayant lieu dès la fin du mois de février, les gelées printanières empêchent, le plus souvent, sa fructification. L'amandier ne redoute pas moins une température élevée non interrompue. Sa végétation devient alors continue, et il ne fructifie pas; on observe ce phénomène aux Antilles.

Jujubier commun. Il est originaire de l'Orient, et fut apporté de Syrie à Rome, d'après Pline, par Sextus Papyrius, dans les premiers jours de l'ère vulgaire. Cependant il est probable que cet arbre n'est réellement pas originaire de Syrie, puisqu'il n'y existe pas à l'état sauvage. Il est possible qu'il appartienne à la Perse. Il est maintenant naturalisé en Italie, dans le midi de la France, en Espagne et sur les côtes d'Afrique. Le fruit du jujubier, la jujube, s'offre sous la forme d'une grosse olive. Lors de la maturité, la pellicule extérieure est d'une belle couleur rouge; la pulpe qui environne le noyau est d'un blanc jaunâtre, d'une saveur douce et vineuse. Récemment cueilli, ce fruit

offre un aliment abondant ; mais c'est surtout à l'état sec, et comme fruit pectoral, qu'on en fait la plus grande consommation sous forme de pâtes, de tablettes, de sirops, etc. M. de Gasparin dit avoir vu une plantation de jujubiers dont chaque arbre donnait 10 kilogrammes de jujubes sèches, valant 1 franc le kilogramme.

Pistachier. Le pistachier cultivé, arbre haut de 10 mètres dans les pays chauds, réduit à l'état d'arbrisseau dans ceux qui sont tempérés, fut, dit-on, apporté du Levant en Italie par Lucius Vitellius, alors gouverneur de la Syrie, et père de l'empereur Aulus Vilellius. Il s'est depuis naturalisé dans tout le midi de l'Europe, en Espagne, en Italie, et dans nos provinces méridionales ; mais c'est surtout la Sicile qui fournit les pistaches aux besoins du commerce. Néanmoins on pourrait obtenir de cet arbre des produits avantageux, même dans les départements du centre, si on le plantait en espalier contre des murs placés à l'exposition la plus chaude, après l'avoir greffé sur le lentisque ou sur le térébinthe, ce qui le rend moins sensible au froid. Le fruit du pistachier a la forme et le volume d'une olive ; l'amande que l'on en tire sert à farcir certaines viandes, à aromatiser les glaces et les crèmes, à former des dragées, etc.

IIIe DIVISION. — Fruits en baie.

Elle comprend les vignes, les groseilliers, les framboisiers, les épines-vinettes et les figuiers. Nous avons déjà parlé de la vigne.

Groseillier. Le groseillier à grappes croît spontanément dans les contrées montagneuses de l'Europe. On ne sait pas s'il était cultivé par les anciens Grecs, mais il est assez probable qu'il l'était par les Gaulois. On le trouve désigné dans les auteurs des treizième, quatorzième et quinzième siècles, sous le nom de *Ribes Johannis*. Olivier de Serres le confond avec l'épine-vinette. On fait un grand usage de ses fruits à l'état frais, et surtout sous forme de gelées, de confitures et de sirops. On en extrait aussi de l'acide citrique qui revient à un prix moins élevé que celui que l'on obtient des citrons. Enfin, dans quelques contrées privées de la vigne, en Angleterre notamment, on en obtient une sorte de vin que l'on dit être une boisson assez agréable, et qui fournit de l'eau-de-vie par distillation.

Les marchés de Paris sont approvisionnés par les communes de Louveciennes, de Voisme, de la Selle, de Saint-Cloud et de Marly, où la culture de cet arbrisseau est très-développée.

Le groseillier épineux est aussi originaire d'Europe ; on lui donne encore le nom de groseillier à maquereau, parce que l'on assaisonne ce poisson avec le jus de ses fruits. Le nombre des variétés de cette espèce s'élève aujourd'hui à plus de soixante. Presque toutes sont originaires d'Angleterre. Dans quelques-unes, le fruit atteint la grosseur d'un œuf de pigeon.

Le groseillier noir, ou cassis, est originaire des pays froids de l'Europe. On le trouve à l'état sauvage en Suisse et en Suède. Son fruit n'est guère employé que pour faire, avec l'eau-de-vie, une sorte de ratafia.

Framboisier. Il croît spontanément sur toutes les montagnes de l'Europe. On le rencontre jusqu'en Laponie. C'est donc à tort qu'on prétend qu'il a été importé du mont Ida dans notre pays. On cultive cet arbrisseau avec beaucoup de succès en plein champ, aux environs de Paris, dans les communes de Louveciennes, Voismes, Bougival, Marly, Vincennes, etc.

Épine-vinette ou *vinettier*. Cet arbrisseau croît spontanément dans les contrées montueuses des parties méridionales et tempérées de l'Europe. Ses fruits, d'une acidité assez prononcée, ne sont presque jamais mangés crus. On les convertit en confitures très-délicates et très-recherchées, qui font l'objet d'un commerce assez considérable à Chanceaux, près de Dijon. Cueillis encore verts, ils servent aussi de condiment pour remplacer le jus de citron, ou bien on les confit dans le vinaigre et on les emploie comme les câpres.

Figuier. Cet arbre croît spontanément dans les parties chaudes de l'Europe, en Asie et dans le nord de l'Afrique. Les Hébreux, qui le reçurent probablement des Égyptiens, en faisaient beaucoup de cas, tant pour le fruit que pour l'abri qu'il donne contre les ardeurs du soleil. Les Grecs le cultivèrent dès la plus haute antiquité ; non-seulement son fruit formait la base de leur nourriture une partie de l'année, mais il constituait une branche importante d'exportation. Les Romains s'occupèrent beaucoup aussi de la culture de cet arbre. Ce sont eux et les Grecs qui ont répandu sur nos contrées méridionales tous les figuiers que l'on y trouve.

Le figuier redoute le froid au même degré que l'olivier ; mais sa végétation, beaucoup plus prompte, répare bientôt les dégâts occasionnés par la gelée. Sa culture s'avance jusque sous le climat de Paris ; mais il faut l'y abriter contre les froids de l'hiver. S'il donne encore des produits plus au nord, sur notre littoral de l'ouest, c'est que, dans cette région où les étés sont moins chauds, les hivers sont aussi moins froids que dans le centre et surtout que dans l'est de la France. Argenteuil et la Frette sont les deux localités les plus renommées pour la culture de cet arbre aux environs de Paris.

IVe DIVISION. — Fruits nuculaires.

Elle ne comprend que les noisetiers et les noyers.

Noisetier. Le noisetier commun croît spontanément dans nos bois ; son fruit est mangé frais ou sec. On en extrait une grande quantité d'huile excellente que l'on emploie pour la table, la parfumerie et la peinture. Les tourteaux ou résidus de cette extraction sont de beaucoup préférables à ceux des amandes ordinaires pour confectionner la pâte d'amande.

Noyer. Il est impossible de déterminer l'époque de l'introduction du noyer sur le sol européen. Quelques auteurs prétendent qu'elle est due aux Romains, qui apportèrent cet arbre de Perse. Mais elle paraît remonter au temps où Théophraste écrivait son Histoire des plantes, c'est-à-dire à la fin du quatrième siècle avant l'ère vulgaire. Aux yeux des Grecs et des Romains, le noyer était un porte-gland par excellence, et ils l'avaient consacré au maître des dieux. De là son nom grec *Dios balanos*, en latin *Jovis glans*, et par syncope *juglans* (gland de Jupiter). Cette dénomination latine lui est restée comme nom botanique.

Son fruit fournit la moitié de l'huile que nous consommons, soit pour la table, soit pour les arts. Son bois est un des plus beaux de l'Europe.

Ve DIVISION. — Fruits à osselets.

Néflier ou *mélier*. Il croît spontanément dans tous les bois du nord et des parties tempérées de l'Europe. Son fruit, très-âpre lorsqu'on le récolte, perd cette saveur en blésissant, et acquiert un goût légèrement alcoolique assez agréable. Le néflier ne prospère que dans le nord et le centre de la France ; il redoute les chaleurs du midi.

VIe DIVISION. — Fruits à capsule.

Encore un seul arbre, le châtaignier.

Châtaignier. Le châtaignier commun est indigène dans les parties méridionales et tempérées de l'Europe. On prétend que son nom (*Castanea* en latin), vient de *Kastana*, ancienne ville de Thessalie, environnée de montagnes couvertes de châtaigniers. Sa culture comme arbre frui-

tier remonte à la plus haute antiquité. Cuite dans l'eau, ou légèrement grillée, ou bien encore débarrassée de son enveloppe et réduite en farine, la châtaigne joue un rôle très-important dans l'alimentation du Limousin, de l'Auvergne, du Languedoc, de la Corse et d'une partie de la Bretagne. Elle sert aussi pour la nourriture des animaux de basse-cour.

VIIe DIVISION. — Fruits en gousse ou légume.

Caroubier. Le caroubier est un arbre à feuilles persistantes, qui s'élève à la hauteur de 7 mètres environ. Il paraît être originaire du centre de l'Afrique. On le trouve aujourd'hui croissant spontanément en Italie, en Espagne et dans les parties les plus chaudes de la France méridionale. Son fruit, connu sous les noms de caroube ou carouge, est rempli d'une pulpe brune et sucrée. Il sert à l'alimentation des classes pauvres, et surtout à la nourriture des bestiaux et à leur engraissement. Mais il ne prospère en France que dans les localités les plus chaudes des bords de la Méditerranée, là où l'oranger peut se développer sans abri artificiel. Le climat de la Corse et celui de l'Algérie lui conviennent parfaitement, et sa culture peut y rendre de grands services.

IIIe GROUPE. — *Arbres à fruits oléagineux.*

L'olivier, le noyer, le noisetier, l'amandier et le hêtre, sont les arbres de ce groupe cultivés en Europe.

Nous n'avons plus à revenir sur le noyer, le noisetier et l'amandier, dont il a été question précédemment.

Olivier. L'olivier d'Europe est un arbre à feuilles persistantes, qui croît spontanément en Orient, dans les parties les plus méridionales de l'Europe, et dans le nord de l'Afrique. L'origine de sa culture se perd dans la nuit des temps, comme celle de la vigne et des céréales. On croit généralement que l'olivier a été transplanté de l'Atlas dans l'Attique, et que les Phocéens, fondateurs de Marseille, l'ont introduit dans notre pays 600 ans, à peu près, avant l'ère vulgaire. Comme les variétés que nous possédons se rapportent à deux types distincts qui demandent des méthodes de culture différentes, et souvent tout à fait opposées, on pense que l'un de ces types est plus ancien et d'origine grecque, et que l'autre, d'origine romaine, date de l'époque où la Gaule méridionale passa sous le joug des Romains. Quoi qu'il en soit, il est circonscrit au littoral de la Méditerranée en Europe, comme dans l'Asie Mineure et dans la partie septentrionale de l'Afrique. Il ne s'éloigne guère de plus de 120 à 150 kilomètres du littoral, et sa limite n'y dépasse pas 400 mètres d'élévation.

Les olives servent directement à l'alimentation. Mais c'est surtout l'huile que l'on en tire qui explique l'importance que les peuples du Midi ont attachée de tout temps à la culture de l'olivier. Cette huile est la plus recherchée pour les usages de la table, et forme l'objet d'un commerce important avec les populations du Nord : elle est aussi employée en grande quantité pour la fabrication des savons durs.

COMMENT SE FORMENT CERTAINES ERREURS HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES.

Un mot pris dans un sens plus absolu que celui qu'il avait dans la pensée de l'auteur, les formules remplaçant et faussant par leur exagération tranchante une assertion vraie, mais d'une vérité d'à peu près qui n'est point la vérité géométrique, cet *à peu près* qu'on outre et qui devient alors positivement faux, le temps enfin consacrant cette fausseté qu'il a faite : voilà comment bien des préjugés historiques se sont établis. AMPÈRE.

Les hommes ont tort de se plaindre que leur condition, pleine de faiblesse et renfermée dans une courte existence, cède au hasard des événements plutôt qu'à l'impulsion de la vertu. En y réfléchissant, on s'aperçoit au contraire que rien n'est plus fort ni plus suffisant pour les grandes choses, et que c'est la volonté qui manque à la nature humaine, bien plus que la puissance ou le temps. Mais notre vie est ce que la fait l'esprit, son guide et son souverain. Si l'esprit s'engage dans la voie où notre dignité l'appelle, il acquiert l'énergie et l'éclat sans avoir besoin des faveurs du sort, lequel est incapable de donner comme d'ôter la constance, la probité et les autres biens de ce genre; si au contraire l'esprit, abandonné à nos mauvais instincts, corrompu par les jouissances matérielles et par la paresse, s'est mis à ne rechercher que le plaisir, alors le temps, la force, l'intelligence, s'en vont comme en fumée, et l'on accuse la nature de faiblesse, parce qu'au lieu d'avouer ses torts, il est plus commode de les rejeter sur les événements.

SALLUSTE.

PETIT TRAITÉ DU FILET.

Fin. — Voy. p. 143, 207, 184.

MANIÈRE DE BRIDER UN FILET.

§ 34. Les filets à mailles en losanges ont l'inconvénient de changer facilement de forme, suivant qu'on les tire dans un sens ou dans l'autre. C'est pourquoi on les borde souvent avec une corde qu'on fixe à chaque maille avec un fil.

§ 35. On peut les brider par un moyen beaucoup plus simple et plus expéditif.

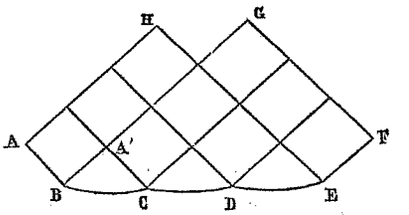


FIG. 14.

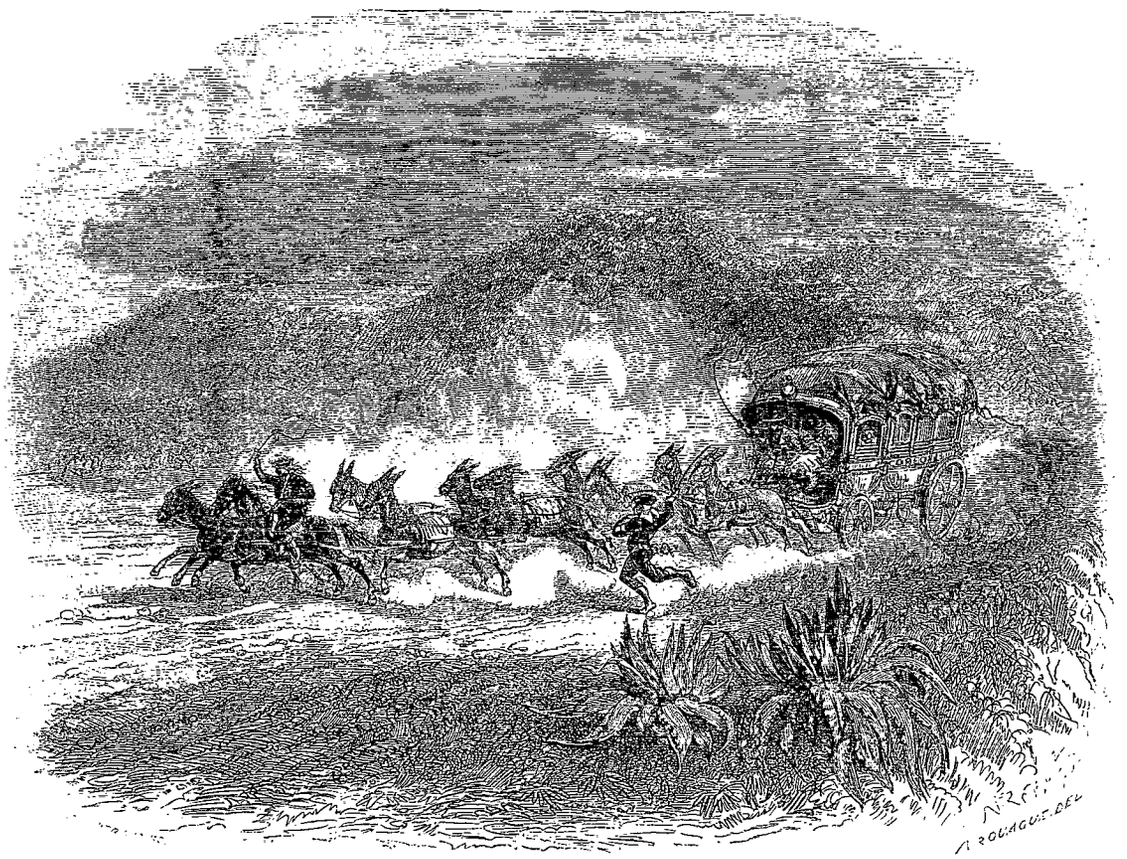
Soit le fragment de filet AFGH (fig 14) · on choisit un moule d'un diamètre tel que le développement de sa circonférence soit égal au diamètre AA de la maille. On pose ce moule sous la maille B, et on fait un rang de mailles sur ce moule jusqu'au bout du filet. Quand le moule est ôté, ces demi-mailles s'étendent et forment la ligne BCDE qui tient le filet parfaitement tendu.

COUDRE ENSEMBLE DEUX FILETS.

§ 36. En posant l'un sur l'autre deux filets du même nombre de mailles, et en faisant l'opération décrite ci-dessus, de manière à prendre dans le même nœud une maille de chaque filet, on obtient une couture solide.

§ 37. On peut faire de même pour fermer par le bas un filet cylindrique ou conique de manière à en former une bourse ou une épuisette. Il faut seulement observer que le dernier rang de mailles donne un nombre pair, sans quoi on ne pourrait pas les coudre deux à deux.

UNE DILIGENCE EN ESPAGNE.



El Coreo, le Courrier. — Dessin de Rouargue.

... On a fait l'appel des voyageurs; le postillon a enfourché la dixième mule de devant; le *mayoral* et le *zagal* se sont fraternellement partagé le siége; le coup de fouet du départ a retenti, et nous roulons vers Aranjuez. La route est triste, nous n'y voyons pas un arbre, et comme il faut lever les glaces pour se défendre d'une infernale poussière, je vais employer ce temps à vous décrire notre équipage. D'abord huit, dix et quelquefois douze mules sans guides, attelées deux à deux; sur une des deux de devant, le postillon; sur le siége de la voiture, le mayoral, qui dirige les deux mules du brancard; à côté de lui est le zagal. Le zagal est le Pylade, l'Euryale du mayoral; c'est son bras droit, son aide de camp. Si un trait casse, vite le zagal est à bas du siége; si une mule rue ou se détourne, s'il faut fouetter l'attelage et le pousser au galop, le zagal est à terre; il suit les mules, les fouette, les exhorte, leur fait des discours, comme jadis Automédon aux coursiers d'Achille; il les appelle par leur nom, les pique d'honneur, les invective; il s'adresse tantôt à la *capitana*, tantôt à la *coronela*, et quand il les a lancées au grand galop, il empoigne une courroie et s'enlève d'un saut à côté du mayoral, qui, majestueux et impassible, l'a regardé faire en silence. Le zagal est propre à l'Espagne, et ne fleurit que sur son sol; il est ordinairement petit, vigoureux, alerte; il passe sa vie à monter, à descendre, à courir, et je ne crois pas que depuis les jeux Olympiques, où les lutteurs se frottaient de sable, on ait vu rien de plus poudreux, de plus crasseux, des cheveux plus inextricablement collés par la sueur et la poussière que ceux du zagal, lorsque, après avoir couru avec ses mules pendant un quart d'heure, il s'élance sur son siége, haletant et glorieux (1). »

PLATÉE.

Il est des villes secondaires dans l'histoire dont l'existence a pourtant tout l'intérêt et tout le dramatique d'une existence humaine. Après avoir rendu des services éclatants, mais dont le souvenir est allé se perdre dans quelque gloire plus retentissante, elles disparaissent subitement au milieu d'une tempête politique, et leur nom laisse à peine une trace. Le devoir de la postérité est de les sauver de l'oubli en rappelant ce qu'elles ont été, ce qu'elles ont fait. Dans l'histoire des progrès humains, toutes les pages ne doivent pas être consacrées aux chefs; il est bon d'en réserver quelques-unes pour les plus vaillants soldats.

A ce titre, la ville de Platée mérite sa biographie particulière. Parmi les cités secondaires de la vieille Grèce, aucune ne prit une part aussi active à tous les grands événements, et ne se montra aussi fidèle à la défense de la liberté. Bâtie près du mont Cithéron, que l'histoire d'Œdipe a rendu célèbre, elle faisait partie de la fédération des douze villes béotiennes; mais elle lutta toujours contre la dure suprématie de Thèbes. Sa population, plus vive d'instincts que celle du reste de la Béotie, moins absorbée par les intérêts immédiats et les jouissances grossières, semblait

(1) *Lettres sur l'Espagne*, par Adolphe Guéroult.

avoir reçu un souffle de l'Attique. Comme le peuple de Minerve, elle était brave, mobile, prompte dans ses résolutions et amoureuse par-dessus tout d'indépendance.

Opprimés par les Thébains, et trop faibles pour leur résister, les Platéens s'étaient d'abord adressés aux Spartiates pour leur demander protection ; mais ceux-ci leur avaient répondu, avec la prudence cauteleuse qui faisait la base de leur politique, qu'ils étaient trop éloignés pour prendre leur défense, et qu'ils les engageaient à se donner aux Athéniens qui étaient plus voisins et capables de les soutenir. « Ils ne donnaient ce conseil, dit Hérodote, que parce qu'ils souhaitaient affaiblir Athènes en la mettant aux prises avec Thèbes. » Quoi qu'il en soit, les Platéens suivirent volontiers le conseil ; ils envoyèrent des députés qui arrivèrent à Athènes le jour où l'on sacrifiait aux douze grands dieux, et qui allèrent s'asseoir près de l'autel en posture de suppliants.

Les Athéniens les prirent sous leur protection et envoyèrent des troupes pour les défendre. Les Thébains accoururent de leur côté, et l'on en fût venu aux mains si Corinthe ne s'était entremise et n'avait réglé le différend en fixant les limites qui donnaient lieu au débat. L'affaire ainsi réglée, les Athéniens revenaient chez eux sans défiance, lorsque les Thébains les attaquèrent à l'improviste ; mais leur trahison leur réussit mal. Battus et mis en fuite, ils durent subir les conditions des vainqueurs, qui reculèrent les frontières des Platéens jusqu'à l'Asope et Hysies.

Lorsque Darius entreprit son expédition contre la Grèce, Athènes, attaquée la première, ne trouva aucun secours autour d'elle. Les Béotiens déclarèrent qu'ils traiteraient avec les Barbares, et les Spartiates, qu'ils ne pouvaient se mettre en marche avant la nouvelle lune. Abandonnés de tous, les Athéniens ne s'abandonnèrent pas eux-mêmes. Ils descendirent courageusement dans la plaine de Marathon, que remplissait l'innombrable armée des Perses. Au moment où le soleil se leva, ils aperçurent un petit corps qui s'avançait vers eux en agitant des branches vertes : c'étaient les Platéens qui n'avaient point oublié les services rendus par leurs bienfaiteurs et venaient combattre avec eux ! Seuls de tous les Grecs, ils avaient préféré la liberté à la vie, et marchaient courageusement à une mort presque certaine.

Les bonnes dispositions prises par Miltiade, et le valeureux enthousiasme de ses soldats, trompèrent toutes les prévisions. Les Perses battus se rembarquèrent, et l'on éleva sur le champ de bataille deux trophées : un pour les Athéniens et un second pour les Platéens.

Plus tard, lors de l'invasion de Xerxès, ceux-ci rejoignirent encore leurs protecteurs à Salamine, et, malgré leur inexpérience maritime, ils combattirent avec un acharnement qui contribua sérieusement à la victoire. Enfin, quand Mardonius s'avança près de leur ville avec une armée de trois cent mille Barbares et de cinquante mille auxiliaires, Béotiens pour la plupart, ils étaient parmi les cent dix mille Grecs que commandait Pausanias, et prirent encore part à cette victoire, qui délivra définitivement la Grèce et établit sa supériorité définitive sur l'Asie.

Quand la funeste guerre du Péloponnèse fut décidée, les Thébains n'attendirent pas la déclaration de guerre pour surprendre Platée, qui se fiait au traité et ne gardait point encore ses portes. Aidés par quelques traîtres, ils y entrèrent de nuit, se rangèrent en armes sur la place principale, et sommèrent les Platéens de se soumettre. Ceux-ci, renfermés dans leurs maisons, ignorant le nombre des ennemis et ce qui se passait au dehors, acceptèrent d'abord les propositions qui leur étaient faites. Mais bientôt ils reconnurent que les Thébains étaient peu nombreux, et résolurent de les chasser, afin de rester alliés d'Athènes. Ils percèrent les murs mitoyens de leurs maisons, afin de se réunir et de s'entendre, barricadèrent les rues avec des charrettes dételées, et, sans attendre le jour, sortirent et attaquèrent les Thébains.

Ces derniers se défendirent vaillamment ; mais les femmes et les esclaves leur lançaient du haut de leurs maisons des tuiles et des pierres, les barricades des rues les arrêtaient à chaque pas ; une pluie abondante les accablait. Ils furent enfin dispersés et se mirent à fuir à travers la ville. Comme ils n'en connaissaient point les issues, ils revenaient sans s'en apercevoir sur leurs pas. Un Platéen courut à la porte par laquelle ils étaient entrés ; et qui était seule ouverte ; il la verrouilla avec un fer de lance, et tous ceux qui n'avaient point été tués furent faits prisonniers.

Dès que l'on apprit à Athènes l'entreprise sur Platée, on arrêta tous les Thébains qui se trouvaient dans l'Attique, et l'on envoya dire aux Platéens de ne pas maltraiter les prisonniers qu'ils avaient faits ; mais il était déjà trop tard. Ils avaient regardé ces hommes, qui étaient venus les attaquer traîtreusement en plein jour, comme des bandits en dehors du droit des gens, et les avaient tous mis à mort. Cette vengeance exaspéra Thèbes et devint la cause de terribles représailles.

La lutte entre Sparte et Athènes se continua longtemps avec des chances diverses ; mais enfin, affaiblis par des désastres successifs et la défection de la plupart de leurs alliés, les Athéniens se trouvèrent resserrés de toutes parts et dans l'impossibilité de porter secours aux villes qui leur étaient restées fidèles. Ce fut le moment choisi par les Thébains pour se venger de Platée : ils firent valoir près des Spartiates les services qu'ils leur avaient rendus dans cette guerre, et leur demandèrent de les aider à soumettre une ville qui leur avait été toujours un embarras et souvent un péril. Le siége fut donc mis devant Platée ; on l'enveloppa d'un double mur de circonvallation. Mais les Platéens et le petit corps d'Athéniens qui avait pu entrer dans la place, se défendirent de manière à faire traîner le siége en longueur.

Plusieurs mois se passèrent sans que les Spartiates et les Béotiens fissent aucun progrès. Cependant les ressources s'épuisaient dans la ville ; la disette s'y faisait cruellement sentir ; on ne pouvait espérer aucun secours des Athéniens ; la garnison forma le hardi projet de franchir les murailles construites par les assiégeants, et de gagner l'Attique : mais lorsqu'il fallut en venir à l'exécution, la plupart s'effrayèrent des difficultés, et deux cent vingt seulement persistèrent dans leur résolution.

Ils avaient pu mesurer la hauteur des murs de circonvallation en comptant les briques, et avaient préparé des échelles proportionnées à cette hauteur. Ils choisirent une nuit obscure et pluvieuse, descendirent du rempart, atteignirent la première muraille des assiégeants qui était réunie à la seconde par une espèce de voûte, afin que l'intervalle compris entre les deux servît à loger les troupes Les Platéens étaient armés à la légère et avaient un pied nu, afin de ne pas glisser dans la fange des fossés. Une partie de la troupe avait déjà franchi les murs de circonvallation, quand une brique détachée tomba et donna l'alarme. Les assiégeants sortirent sans savoir ce qui se passait, et les Platéens restés dans la ville les attaquèrent sur un point éloigné, afin de détourner leur attention. Ils levèrent alors des flambeaux que l'on pouvait apercevoir sur la route de Thèbes, et qui étaient un signal convenu pour qu'on leur envoyât du renfort ; mais les Platéens en élevèrent de leur côté, si bien que les guetteurs de nuit ne purent rien comprendre à tous ces feux qui dérangeaient la télégraphie convenue.

Pendant ce temps, les fugitifs avaient gagné le haut des

murailles, y avaient égorgé les sentinelles, et lançaient leurs traits contre les ennemis qui les avaient aperçus et voulaient les rejoindre. Ils passèrent leurs échelles du côté qui donnait sur la campagne, et descendirent, l'un après l'autre, dans le fossé. Il tombait de la neige qui fondait presque aussitôt, de sorte que ce fossé était rempli d'eau; ils en avaient presque jusqu'au cou; mais, en s'aidant, ils réussirent à s'en tirer, et prirent le chemin de Thèbes, bien sûrs qu'on ne les soupçonnerait pas d'avoir choisi une route qui les conduisait aux ennemis. Ils voyaient, en effet, les Péloponnésiens marcher à leur poursuite sur celle qui conduit à Athènes par le Cithéron. Ils continuèrent dans la même direction pendant six à sept stades (environ un quart de lieue), et, tournant ensuite brusquement, ils gagnèrent Érythre et Ysie par les hauteurs, et arrivèrent à Athènes au nombre de deux cent douze.

Le siége se prolongea encore jusqu'à l'été; enfin les Platéens, réduits aux dernières extrémités, furent forcés d'accepter les conditions des Spartiates. Ceux-ci avaient déclaré qu'on punirait seulement les coupables, et encore après jugement.

On attendit, en effet, quelques jours les juges qui devaient être envoyés de Lacédémone. Ils arrivèrent enfin au nombre de cinq. Mais lorsque les Platéens comparurent, on ne formula contre eux aucun chef d'accusation; les Spartiates se contentèrent de leur demander « si, dans » cette guerre, ils avaient rendu quelque service à Lacédé- » mone et à ses alliés. » La question était étrange, faite à des ennemis que l'on combattait depuis plusieurs années. Les Platéens choisirent deux des leurs, Astymaque et Lacon, pour les défendre, espérant que leur intervention serait profitable, tous deux étant les hôtes des Lacédémoniens.

Thucydide a conservé la défense qu'ils prononcèrent pour leurs compagnons. Après avoir rappelé les services rendus à la Grèce par les Platéens, avoir démontré qu'ils n'avaient point été les agresseurs, et que Thèbes les avait traîtreusement attaqués en pleine paix; avoir fait observer que, s'ils étaient les alliés d'Athènes, c'était par le conseil des Lacédémoniens eux-mêmes, ils adjurèrent ces derniers de ne pas les sacrifier au ressentiment des Thébains. « Il est une grâce que vous pouvez exiger d'eux, ajoutèrent-ils, c'est qu'ils ne donnent pas la mort à des hommes que vous ne pouvez condamner. Demandez-leur un service honorable au lieu du service honteux qu'ils attendent de vous, et ne vous avilissez pas pour leur complaire. Il faut peu de temps pour détruire nos corps, mais il faudrait de longues années pour effacer la honte de cet attentat. Vous ne puniriez pas en nous des ennemis qui ont mérité votre haine, mais des amis que les circonstances ont forcés de vous combattre. N'oubliez pas que nous nous sommes rendus à vous volontairement; que vous nous avez reçus comme des suppliants, et que, d'après les usages grecs, il ne vous est point permis de nous donner la mort. Souvenez-vous enfin que vous nous devez de la reconnaissance. Tournez les yeux vers les tombes de vos pères morts sous le fer des Mèdes et ensevelis dans nos campagnes. Nous leur apportons chaque année, en tribut public, les prémices de tous les fruits de la contrée; amis, nous leur offrons les présents d'une terre amie; alliés, nous rendons hommage à ceux qui ont été nos compagnons d'armes! Quand Pausanias donna la sépulture à ces Spartiates morts à Platée, il crut les déposer dans une terre fraternelle; si vous nous ôtez la vie, et si notre territoire devient la propriété des Thébains, vous les abandonnerez au milieu de leurs anciens ennemis, aux fils de ceux qui leur ont ravi le jour. Ajoutez que vous réduirez à l'esclavage le pays où tous les Grecs ont assuré leur liberté; vous rendrez déserts les temples où ils ont imploré les dieux en marchant à la victoire, et vous enlèverez à ceux qui les ont fondés les sacrifices que nous célébrons à l'exemple de nos pères. »

Les Thébains prirent ensuite la parole et s'efforcèrent de prouver que si les Platéens avaient été les seuls Béotiens à combattre les Mèdes, il ne fallait point leur en savoir gré, « parce qu'ils ne l'avaient fait que par amitié pour Athènes. » Cet incroyable argument trouva faveur près des Spartiates, aux yeux de qui l'affection pour les Athéniens était le plus grand crime. Thèbes faisait d'ailleurs de la destruction de Platée la condition de son alliance, et Lacédémone en sentait le besoin contre ses ennemis. Les vingt juges se contentèrent donc de renouveler la question faite aux prisonniers : « S'ils avaient rendu quelque service aux Spartiates pendant la dernière guerre? » Et sur leur réponse nécessairement négative, ils les firent égorger.

On n'épargna pas même vingt-cinq Athéniens qui faisaient partie de la garnison, et auxquels on ne pouvait opposer l'odieux prétexte invoqué contre les Platéens.

Les Thébains peuplèrent d'abord Platée de Mégariens que les troubles avaient forcés de quitter leur patrie; mais au bout d'un an, ils se décidèrent à détruire la ville de fond en comble. Ses débris servirent à construire deux temples et un hospice. Les terres, devenues domaine public, furent affermées pour dix ans.

Ainsi périt Platée, quatre-vingt-treize ans après son alliance avec Athènes. Elle avait pris part à toutes les luttes glorieuses de la Grèce, et avait été jusqu'au dernier jour un modèle de fidélité et de courage.

Les jeux que l'on y célébrait en mémoire de la victoire de Platée furent nécessairement supprimés, et Sparte sembla avoir anéanti elle-même le souvenir de la gloire de ses pères.

La destruction de Platée par les Thébains eut lieu 373 ans avant Jésus-Christ. Plus tard, lorsque Alexandre marcha contre les Grecs qui s'étaient soulevés à la mort de Philippe, qu'il prit Thèbes d'assaut et la ravagea, quelques Platéens dispersés vinrent solliciter la permission de relever leur ville; elle leur fut accordée par Alexandre, qui vit dans cette résurrection une humiliation nouvelle pour les Thébains; mais la Grèce avait perdu son rôle. Platée subit le sort commun et végéta dans l'obscurité au milieu des révolutions confuses qui achevèrent la ruine du Péloponnèse.

DEUX DOGUES CÉLÈBRES.

BEZERILLO ET LEONCILLO.

Parmi cette phalange de chiens exterminateurs qui, à la voix de leurs maîtres, se ruaient sur les pauvres Indiens des îles, il y eut des célébrités, et l'on conserva parmi les Espagnols certaines généalogies, comme l'on fait encore de nos jours en Orient à l'égard des chevaux de noble race. Bezerillo *(le petit veau)* était le plus terrible de cette troupe indomptable. C'était un grand dogue dont la dénomination atteste suffisamment la force et la grosseur; son pelage était fauve, et il appartenait à Diego de Salazar, l'un des premiers *conquistadores* de San-Juan, qui s'appela plus tard Puerto-Rico. Il contribua puissamment au gain de la bataille qui fut livrée au cacique Mabodomaca. Moins farouche que son maître, il épargna une pauvre Indienne fort avancée en âge, que Salazar voulait faire périr et à laquelle il avait donné un message pour le gouverneur qui demeurait à une lieue de là. La pauvre créature, en voyant accourir vers elle le furieux animal la gueule béante, s'assit à terre sans témoignage apparent de frayeur, et, montrant au chien qui faisait l'office de bourreau la lettre dont elle avait été chargée par son maître, elle lui adressa dans son naïf langage quelques paroles qui l'adouci-

rent tout-à-coup. Bezerillo, « moins chien que son seigneur Salazar, nous dit le docte Camerarius, et comme esmeu des humbles et abjectes prières de la vieille, s'arrêta tout court... » Nous n'achèverons pas le récit, qu'on peut lire également avec la crudité burlesque de ses détails dans Oviedo; mais il est certain que la modération du terrible dogue fut considérée comme un miracle, et que la pauvre vieille, traitée comme une borne, en fut quitte pour aller prendre un bain.

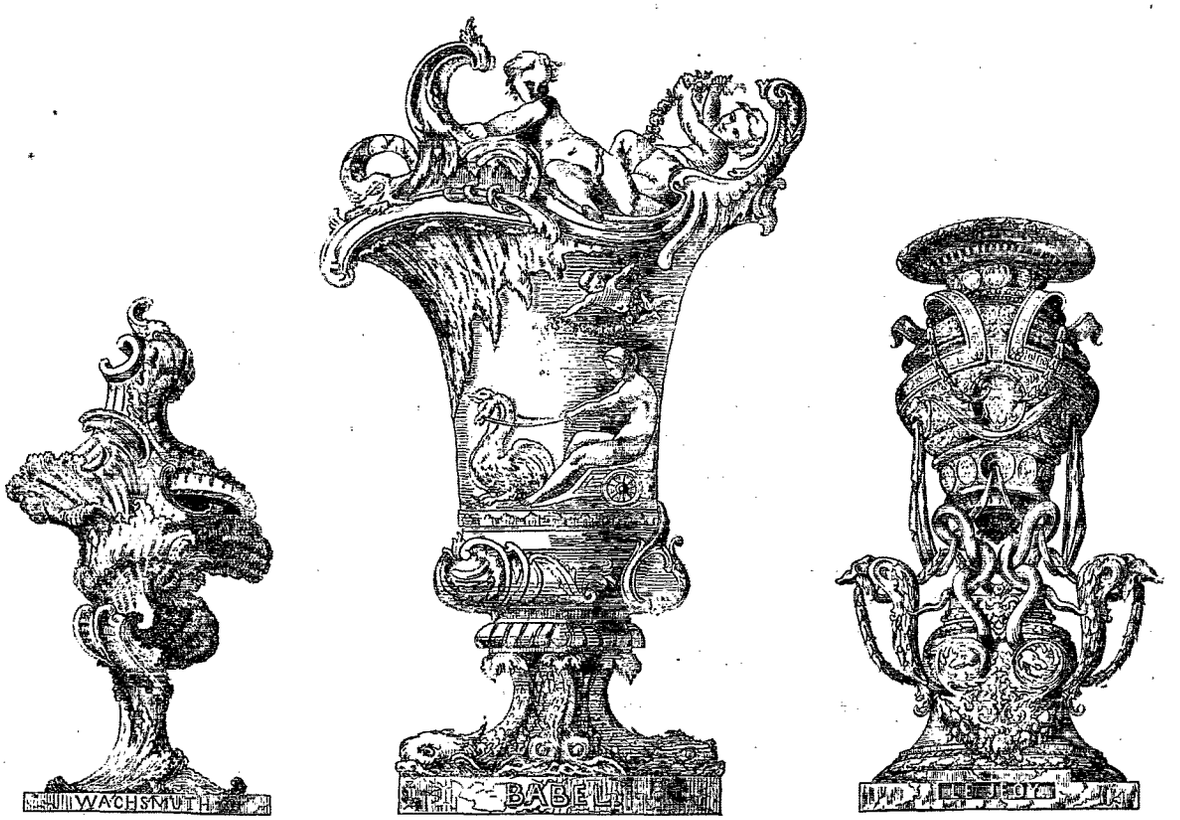
Leoncillo *(le petit lion)* avait Bezerillo pour père; il passa sur le continent avec Balboa son maître, qui l'avait dressé d'une manière surprenante, et qui, moins cruel que Salazar, l'arrêtait souvent au milieu du combat. Durant ces fameuses explorations de l'isthme de Darien, qui amenèrent enfin la découverte de la mer du Sud, Leoncillo ne rendit que trop de services à ceux qui le conduisaient au combat. Jean de Bry nous a conservé la représentation d'une de ces exécutions sanglantes, dans lesquelles il jouait toujours le premier rôle, et qui jetaient à juste raison l'épouvante parmi les populations indiennes. Leoncillo recevait régulièrement sa paye comme un soldat, et dans la mêlée la plus ardente il n'était pas non plus dépourvu d'une sorte de générosité; il s'arrêtait à la voix de son maître, fût-ce au fort du carnage. Oviedo affirme qu'il appartenait à l'un des soldats de Balboa, et non à Balboa lui-même. Il trouva la mort dans une rencontre et fut percé de plusieurs flèches par les Indiens, qui considérèrent sa mort comme un événement infiniment plus profitable à leur race que s'ils avaient tué plusieurs Espagnols. Le pieux Las Casas, dont il faut toutefois écouter les récits avec une certaine circonspection, ne tarit point sur les horribles curées auxquelles Bezerillo et Leoncillo prirent part. On affirme qu'en 1514, le terrible dogue de Balboa reçut, pour sa part de butin, plus de 500 castillans d'or.

DESSINS DE VASES

PAR DIVERS ARTISTES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Voy. p. 120, 200.

Un des vases dessinés par le Jeoy n'est point sans quelque analogie avec les formes du seizième siècle. Il a l'apparence d'une urne tronquée dont la base est engagée dans des anneaux de serpents contournés d'une façon singulière. Le



Vases par le Jeoy, Wachsmut et Babel. — Dessins de Montalan.

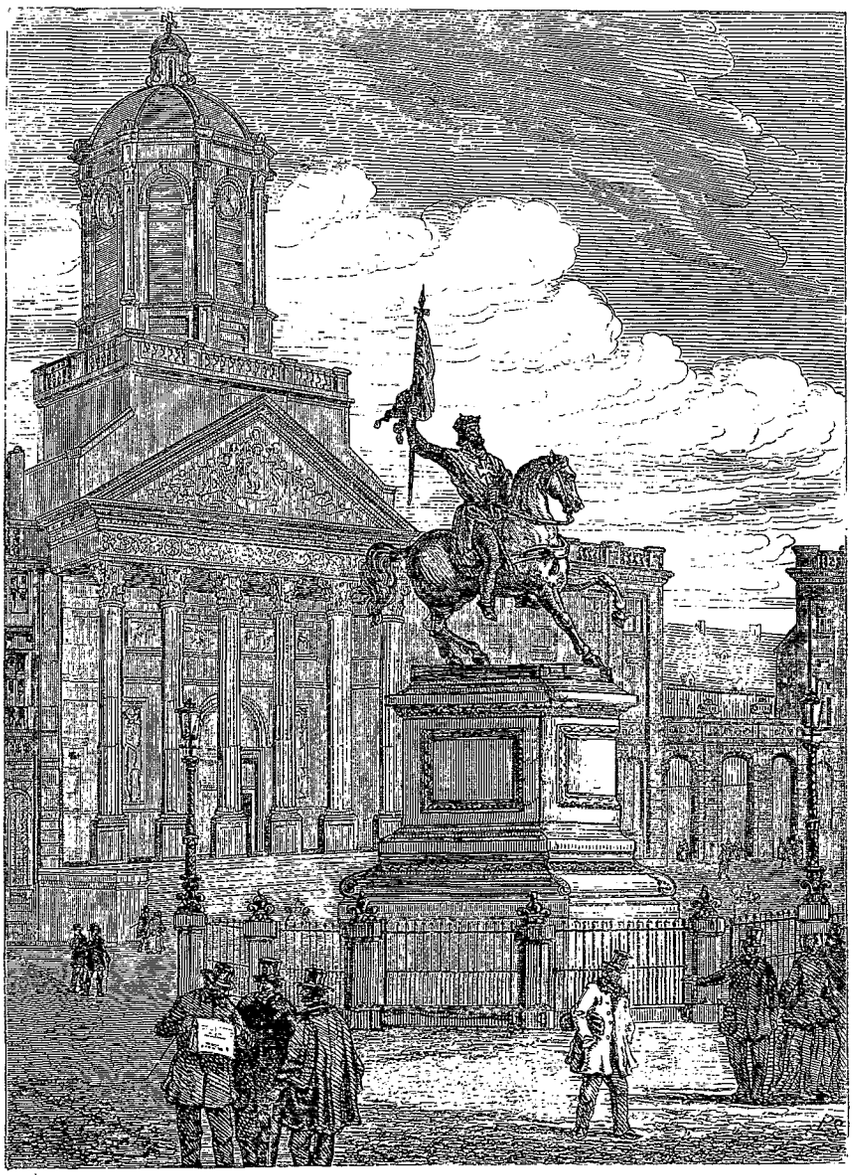
pied, très-élevé, est couvert d'ornements et de fleurs. Ce vase, trop chargé de détails, paraît presque de bon goût au milieu de toutes les chicorées en vogue à cette époque, et surtout à côté du dessin que nous a laissé Wachsmut et qui n'offre aux yeux qu'un enchevêtrement bizarre de conques et de coquillages : la fantaisie ne peut guère aller plus loin. Cette dernière estampe est, du reste, gravée avec beaucoup de finesse et d'esprit. On trouve aussi ces qualités à un haut degré dans les œuvres de Babel. Le dessin de vase que nous avons choisi parmi les nombreux essais de cet artiste ne manque ni de grâce ni d'élégance, et offre la forme d'une sorte de casque renversé, supporté par quatre dauphins. L'orifice est évasé; sur le couvercle, un enfant couché joue avec un serpent, et sur l'anse, un autre enfant tresse une guirlande de fleurs. Au contour du vase, un petit bas-relief représente Vénus sur un char traîné par deux cygnes : un petit amour pose des fleurs sur sa tête.

LA STATUE DE GODEFROY DE BOUILLON

A BRUXELLES.

Au milieu de la place Royale de Bruxelles, construite, en 1776, sur le modèle de la place Royale de Nancy, et à l'endroit où l'on voyait autrefois une statue du prince

Charles de Lorraine, que les États du Brabant lui avaient élevée, et qui fut abattue par les Français en 1794, on a placé une statue équestre de Godefroy de Bouillon, en bronze, et coulée à Paris dans les ateliers de M. Soyer. Cette œuvre remarquable, due au ciseau de M. Eugène Simonis, a été inaugurée le 15 août 1848. Le chef de la première croisade est représenté tenant en main sa bannière et les yeux levés au ciel. Dans cette attitude, il semble



La statue de Godefroy de Bouillon, à Bruxelles. — Dessin de Stroobant.

appeler sur son armée la bénédiction divine. On trouve des détails biographiques sur Godefroy de Bouillon dans plusieurs volumes de notre recueil (tom. I, VII et IX).

CONSEILS A UN JEUNE CULTIVATEUR.

I. — EMPLOI DU TEMPS.

« Se coucher le dernier, se lever le premier. »

C'est une règle fondamentale pour tout chef d'exploitation agricole.

Si le jeune cultivateur ne se sent point la force de l'observer rigoureusement, qu'il retourne à la ville et cherche une autre carrière : dans les champs, au lieu de sérénité et d'aisance, il ne trouverait qu'inquiétude et ruine.

Le jour n'est pas levé : il n'importe, debout! Le devoir du maître est de présider lui-même à la distribution des fourrages et de l'avoine. Terme moyen, il faut que les chevaux soient bridés à cinq heures. Dès trois heures et demie ou quatre heures au plus tard, l'avoine doit être dans les auges et la *mangeaille* dans les râteliers. Le proverbe dit vrai : « L'œil du maître engraisse le bétail. »

Pendant le repas, c'est au maître de surveiller le pansage : qui ne sait à quel point la santé des animaux en dépend?

Avant le départ pour les champs, il est essentiel de s'entretenir des travaux de la veille. Où en est-on? Que reste-t-il à faire? Que s'est-il passé dans l'air pendant la nuit? D'où vient le vent? Que dit le ciel? En tenant compte des conditions atmosphériques, les travaux de la veille servent à régler ceux du jour.

Bon! dira un jeune fermier amateur, quel mal peut causer un retard de quelques minutes?

Quel mal? Personne n'est aussi intéressé que le maître à l'exactitude et au bon emploi du temps, personne ne se croit obligé à plus de zèle que lui. Rêvez une demi-heure de plus sur l'oreiller, détirez-vous à votre aise, jouez avec vos chiens, tournez le dos à vos affaires : les charretiers arriveront irrégulièrement, les chevaux seront négligemment soignés, on se mettra de jour en jour plus tard à l'ouvrage. Quelques minutes perdues, se multipliant par le nombre des travailleurs, par celui des animaux, par celui des jours, amèneront à la fin de l'année une perte matérielle considérable, et un dommage moral plus grand encore, c'est-à-dire le laisser-aller, l'insouciance, le relâchement dans les habitudes, le désordre.

Ce n'est là que le début de la journée; chaque heure, chaque minute a sa règle. Les devoirs se succèdent sans interruption. Il faut songer au premier repas, à la rentrée des *attelées*, à la *remontée* de l'après-midi, au goûter de quatre heures, à la *dételée* du soir. Il faut surveiller tout, et partout, et toujours; un livre entier suffirait à peine à l'énumération de tous les travaux journaliers. Il n'est point de détail indifférent. Quel homme expérimenté ne sait ce qu'il faut de sollicitude, d'attention, d'intelligence, seulement pour se préserver de la perte des bestiaux, que l'on a appelée avec beaucoup de sens « la banqueroute du cultivateur. »

En aucun moment, nulle suppléance n'est possible. Aux commis les plus honnêtes, aux employés les plus actifs, les plus vigilants, l'exemple, la voix, le regard, la présence du maître, sont nécessaires. Toute l'exploitation au dedans, au dehors, du lever au coucher, a besoin d'encouragement, d'aiguillon. Détendre sa volonté, lâcher les rênes, s'amollir, c'est abdiquer, c'est laisser la porte grande ouverte aux mécomptes. Il ne s'agit point seulement de ne pas perdre le temps : inflexible dans sa durée, le temps l'est aussi dans ses variations; un travail négligé, ajourné, peut amener dans l'assolement une perturbation irréparable.

Le travail du maître finit le dernier, et c'est seulement quand tout sommeille qu'il lui est permis de songer enfin au repos.

II. — L'ARGENT DE POCHE.

« Heureux l'homme des champs! dit le citadin. Le cultivateur a un coffre, une sacoche : il n'a point de bourse Il sort sans changer sa poche d'un centime; mais nous, infortunés, c'est l'argent de poche qui nous ruine! A peine un billet de cent francs, un louis d'or, est-il changé, la monnaie glisse, s'évapore, s'évanouit. A la ville, tout est occasion, obligation de dépense. On était sorti sans méfiance, par un beau rayon de soleil : tout à coup le ciel se couvre, la pluie tombe. Que faire? Entrer dans un café si rien ne presse, monter en voiture si l'on est affairé. Demain ce sera un dîner en ville, une soirée, à l'extrémité de Paris. Le pavé est humide, le macadam fangeux : encore un remise! Et les gants, les cigares, le whist, les spectacles, les ouvreuses, les journaux du soir, une politesse à rendre, les quêtes, les loteries de bienfaisance, un livre, une gravure qui tente! Paris! Paris! parmi tes habitants, quel mortel est assez sage, assez prudent, pour n'avoir pas dépassé avant le 25 du mois le chiffre de son budget des dépenses imprévues? »

Ainsi gémit le citadin, et il se fait illusion.

Le cultivateur n'est pas toujours dans sa ferme et sur sa terre; ses intérêts l'appellent souvent au dehors. Les foires et les marchés, beaucoup trop nombreux en France, sont des occasions de dépense tout aussi redoutables que les soirées de Paris. Quoique l'on vive aux champs, on a des politesses à faire ou à rendre, et de plus on a des affaires à nouer, des marchés à conclure. On dîne à l'auberge, on prend la demi-tasse au café, et l'on ne manque pas ici et là de convives ou invités ou qui s'invitent eux-mêmes. Puis, pour être petite, la ville ou la bourgade n'en a pas moins ses séductions : un cadeau, une surprise à la ménagère, un article de toilette, des provisions que le matin on jugeait inutiles et que l'on voit d'un autre œil le soir. Or, indépendamment des 52 marchés réguliers auxquels chaque cultivateur assiste assez généralement dans la circonscription de ses relations habituelles, il a souvent intérêt à prendre sa part de quelques-unes des 25 378 foires qui se succèdent en France dans le cours de douze mois. On a calculé que, dans le seul département des Deux-Sèvres, on chôme, chaque année, pendant 259 jours, à savoir : 52 dimanches, 52 marchés cantonaux, 80 foires, 25 assemblées; et qu'à l'occasion de ces chômages, on dépense 6 millions pour consommer 12 millions de litres de vin et 430 000 litres d'eau-de-vie, c'est-à-dire plus du double des impôts généraux, qui ne s'élèvent en effet qu'à 3 100 100 francs. Ces chiffres ont été dénoncés au gouvernement et aux chambres dans une pétition de M. Jacques Bujault, membre du conseil général de son département. Imaginez le bien que produirait tout cet argent de poche, porté par ceux qui pratiquent la petite ou la moyenne culture à la caisse d'épargne ou à la caisse des retraites pour la vieillesse. La classe que l'on appelle « l'aristocratie des gros fermiers » est exposée à d'autres tentations plus dangereuses encore. Dans la Brie, et certainement ailleurs, la passion de la chasse a exercé sur un grand nombre de cultivateurs une influence très-sensible et très-fâcheuse : elle a accéléré plus d'une fois la ruine d'un établissement agricole. Le cultivateur ne songe d'abord à chasser qu'en faisant ses tournées de plaine; mais l'attrait est vif, on se laisse entraîner; après avoir chassé avec ses voisins et chez eux, on prend à location une chasse éloignée; on a vu plus d'une de ces parties de plaisir s'agrandir à des proportions presque seigneuriales : les réunions, les bons repas, trop souvent aussi le jeu, en sont la suite! Nous pourrions citer plusieurs fermes où des nuits de lansquenet ont égalé en frénésie et en désastres ce qu'on connaît de plus triste dans les fastes du jeu parisien.

Concluons que les travaux agricoles, malgré leurs avantages incontestables, ne sont point par eux-mêmes une protection aussi sûre qu'on le suppose contre les occasions de dépenses imprévues et les habitudes de prodigalité. L'écueil est partout; la prudence et l'économie sont, comme toutes les vertus, indépendantes des lieux que l'on habite

---

A Bagdad, et dans les autres villes de l'Assyrie, il y a toujours, sous les maisons, un appartement nommé *serdâb*, où les habitants se réfugient pendant les heures les plus chaudes de l'été. Pour être habitables, ces appartements doivent nécessairement être revêtus de plaques de gypse, et en outre les murailles doivent avoir une grande solidité, parce qu'elles supportent tout le poids des constructions supérieures.

BOTTA.

MÉDAILLES REPRÉSENTANT LE ROI RENÉ ET SA SECONDE FEMME.

Nous avons déjà parlé des médailles exécutées en France au quinzième siècle, et surtout d'un artiste italien, Francesco Laurana, auquel on doit la curieuse médaille de

Louis XI, gravée dans notre tome XVIII, p. 272. Nous disions alors que cet artiste avait sans doute été attaché à la personne du roi René; et, afin de démontrer ce fait curieux pour l'histoire de l'art en France, nous citions plusieurs médailles signées de lui, et qui toutes représentent des personnages de la maison d'Anjou, dont René était le chef.

Aujourd'hui nous avons la bonne fortune de faire connaître à nos lecteurs une très-intéressante médaille du roi René lui-même, et qui porte la signature de Laurana. Cette médaille, nouvellement acquise par la Bibliothèque impériale, n'a pas encore été publiée; elle représente un homme et une femme dont les noms ont été omis dans les légendes par l'artiste, qui avait compté, non sans raison, qu'on les reconnaîtrait facilement. En effet, sans parler des emblèmes du revers, il suffit d'avoir vu des portraits authentiques du bon roi René pour ne pas hésiter à nommer ce prince, en examinant avec attention l'œuvre de Laurana. La personne dont le portrait est accolé à celui du roi ne peut être que sa seconde femme, Jeanne de Laval; car la médaille porte la date de 1463, et les secondes noces du roi de Sicile, comte d'Anjou et de Provence, sont de l'année 1455. La légende forme deux vers un tant soit peu barbares. Le poëte qui en est l'auteur, et nous sommes fort tentés d'en accuser le bon roi lui-même, a eu la prétention de faire des hexamètres; mais ce sont tout simplement de ces vers appelés *léonins* qui furent très en vogue dans le moyen âge; ils offrent une particularité qui plaisait beaucoup à la naïve ignorance de leurs auteurs; le dernier pied rime avec le troisième, ou, si l'on veut, les hémistiches riment entre eux. Les voici :

Divi heroes Francis liliis cruceque illustris,
Incedunt jugiter parantes ad superos iter.

On remarquera que le versificateur, pour faire rimer *Francis* avec le dernier pied de son vers, a écrit *illustris* au lieu d'*illustres;* c'est une forme archaïque qu'on rencontre parfois dans les poëtes du siècle d'Auguste; c'était un souvenir de la forme latine plus ancienne, *illustries*.

Ces vers peu poétiques peuvent être ainsi traduits :

« Ces demi-dieux, qui se font reconnaître par les lis de » France et par la croix de Laval, marchent en se frayant » constamment la route du ciel. »

Ce qui équivalait à dire en vile prose que les blasons des princes représentés sur la médaille se distinguaient, l'un par les lis de France, l'autre par une croix, et que tous deux vivaient pieusement dans l'espoir du paradis.

René et Jeanne sont représentés en buste, de profil, *conjugués;* le roi est coiffé d'un bonnet de la forme la plus simple; mais sa robe paraît être d'un riche brocard, et le collet est garni d'une épaisse fourrure.

La reine a les cheveux en bandeaux; ils sont serrés par deux diadèmes de perles et de pierreries; à son cou elle porte un riche collier de quatre rangs de grosses perles, auquel est suspendu un joyau. Ce collier devait être un témoignage éclatant de la passion du roi pour sa femme; on ne peut pas l'évaluer à moins de 100 000 francs de notre monnaie, attendu la grosseur et le nombre des perles, qui, d'après ce que l'on en voit, devait s'élever au moins à cent. Cette somme n'a rien de surprenant, si l'on songe à la magnificence que déployaient à l'envi les cours du quinzième siècle.

Au revers, on voit à l'exergue, c'est-à-dire au bas de la médaille, la signature : *Franciscus Laurana fecit;* puis, dans le champ de la médaille, la date 1463, disposée en trois lignes, et écrite ainsi en chiffres romains : M.CCCC.LXIII.

La composition et la légende du revers sont imitées des médailles romaines, avec un mélange des idées du temps, comme sur la médaille de Louis XI, du même auteur, déjà citée. Il s'agit d'une paix conclue par le roi René; la légende est PAX AVGVSTI (paix du roi). La Paix personnifiée est debout, tenant d'une main un rameau d'olivier, et de l'autre un casque qu'elle suspend à un rejeton verdoyant et unique qui surgit d'un tronc mort. A gauche, sur le sol, une cuirasse. Ce tronc mort, qui pousse une branche nouvelle, est une des devises ou *imprese* que René se plaisait à inventer et souvent à peindre lui-même... Dans le Recueil des monuments français inédits de N.-X. Willemin, pl. 209, on voit sculptés sur une armoire de l'église des Cordeliers d'Angers deux écussons aux armes du roi René. L'un de ces écussons est appendu à la branche verte du tronc. Il est difficile de dire à quel événement de sa vie ou à quelle pensée de son cœur l'ingénieux prince a voulu faire allusion lorsqu'il a choisi cet emblème. Les uns prétendent que ce fut lors de la victoire de Nancy, remportée par son petit-fils René, duc de Lorraine, sur Charles le Téméraire, que le roi titulaire de Sicile prit pour devise cet arbre mort avec son rejeton verdoyant; d'autres, que ce fut lors de son mariage avec Jeanne de Laval, sa seconde femme, celle qui paraît sur notre médaille. Pour dire vrai, on ne peut rien affirmer en pareille matière; il était de l'essence des *imprese* d'être mystérieuses, énigmatiques, même pour les contemporains; à plus forte raison le sont-elles pour nous. Il est donc plus sage d'imiter la réserve du savant auteur de l'explication des planches de Willemin, M. A. Pottier, bibliothécaire de la ville de Rouen, et de rester avec lui dans le doute. Ce même emblème de l'*arbre mort au rejeton verdoyant* se retrouve sur des lettres d'anoblissement accordées par le roi René à un de ses fidèles sujets italiens Les lettres commencent par la formule : *René*, etc.; or la lettre R initiale est formée par l'arbre mort au rameau verdoyant, auquel est appendu l'écusson des armes du roi, et par une branche d'oranger chargée de feuilles et de fruits, avec ces mots : *vert meur* (vert mûr). Cette autre *impresa* est une nouvelle manière d'exprimer la même idée.

A quel traité de paix doit-on rapporter notre médaille?

On ne trouve pas, à la vérité, dans l'histoire du roi René que ce prince ait conclu de paix en l'année 1463; mais la médaille est datée suivant l'ancien style, et elle peut avoir été faite réellement en 1464 : or, pendant le cours de cette année, Louis XI, qui voyait se former contre son autorité une conspiration qui éclata l'année suivante sous le nom de ligue du *Bien public*, vint visiter son oncle le roi de Sicile pour s'assurer de la fidélité des princes de la maison d'Anjou. Il passa quelques jours avec René, tant à Angers qu'au Pont-de-Cé, et demanda au roi de Sicile et au comte du Maine, ses oncles, « qu'ils lui demeurassent » toujours en foi et loyauté, en leur promettant plusieurs » choses dont rien ne fut accompli. »

Après cette entrevue avec son oncle, Louis XI convoqua à Tours une assemblée de princes et seigneurs qu'il voulait retenir soumis à son obéissance. Dans cette assemblée, le roi de Sicile protesta à son neveu le roi de France, dont l'inquiétude n'avait pu se déguiser entièrement, que leur résolution unanime était de le servir envers et contre tous, sans rien épargner. C'est à cette promesse de fidélité et de paix avec le roi que fait évidemment allusion la légende de notre médaille. Si nous ne sommes point dans l'erreur, la médaille du même Laurana, représentant Louis XI, avec la légende *Concordia Augusta*, a dû être faite à la même occasion; c'est le pendant de celle qui représente le roi René. Lorsque nous avons reproduit ce curieux portrait du roi Louis XI (tome XVIII), nous avons dit que cette Concorde ne pouvait concerner que le roi René, et notre conviction reposait sur ce que Laurana était attaché à la personne de ce prince; mais en l'absence de date, nous avions pensé à une autre en-



Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. — Médaille du roi René et de Jeanne de Laval, sa seconde femme, par F. Laurana

trevue de l'oncle et du neveu qui eut lieu en 1469. Aujourd'hui le nouveau monument que nous publions nous oblige à modifier, sur ce fait, notre premier avis.



Même collection.—Revers d'une autre médaille du roi René, par Pierre de Milan.

Ce qui précède suffit pour démontrer que la médaille nouvellement acquise par la Bibliothèque impériale est un document curieux pour l'iconographie, et surtout pour l'histoire de l'art. Nous n'en connaissons que deux exemplaires, tous deux en plomb. Laurana ne cherchait pas à idéaliser les personnages qu'il représentait; c'était un réaliste naïf, en même temps fort habile homme, et qui rendait parfaitement les traits et la physionomie de ses modèles.

Sur une autre médaille représentant le roi René et Jeanne de Laval, on voit des vers du même goût que ceux dont nous avons donné plus haut la traduction. Cette médaille est due, comme la nôtre, à un Italien; nos artistes n'en étaient guère alors qu'au style gothique, au moins pour les médailles. Celui-ci s'appelait Pierre de Milan. Son œuvre est antérieure d'une année à celle de Laurana. Autour du portrait de René et de Jeanne de Laval, dont les traits paraissent un peu embellis sous la main du Milanais, on lit :

Concordis animi jam ceco carpimus igni,
Et pietate graves et lustres lilii flores.

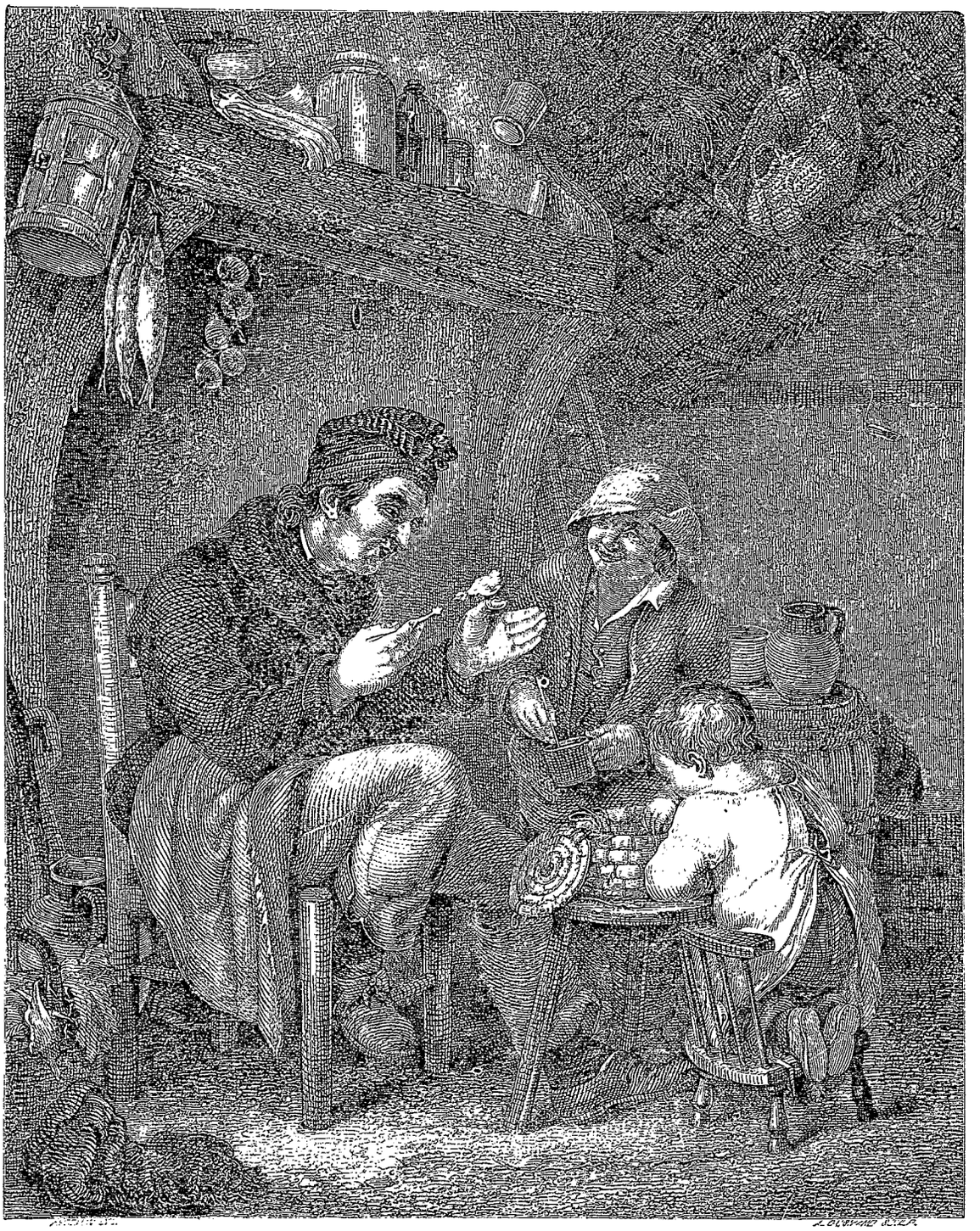
Les deux époux y sont encore désignés seulement par une allusion à leurs armoiries, et la vivacité de leur amour est également célébrée. *Pietate graves* ne signifie pas seulement que ces deux époux étaient religieux, mais encore que l'écusson de Jeanne de Laval était chargé d'une croix, de même que la phrase *Lustres lilii flores* signifie que le roi René était de la maison de France, dont le blason est chargé de fleurs de lis. *Lustres*, barbarisme détestable, est là pour *illustres*, qui aurait faussé la mesure de ces mauvais vers. Je crois qu'on peut les traduire ainsi : — « Nous qui » sommes illustres par les lis et par la piété » et son emblème, notre âme s'accorde pour » brûler d'un aveugle amour. »

Le revers de cette médaille est fort intéressant, mais il n'est pas très-facile d'en déterminer le sens; l'exergue porte simplement la signature et la date : *Opus Petri de Mediolano.* M CCCC LXII; ce qui n'éclaircit point le sujet. Si nous ne nous trompons, le roi René assiste à une fête sur une place publique, peut-être à Aix, la capitale de son comté de Provence. Le roi est assis; un chien est couché à ses pieds; il semble que les personnages placés devant lui sont des danseurs qui exécutent un pas. Dans le fond est un édifice antique ou imité de l'antique. Nous ne savons quel est cet édifice : est-ce une construction éphémère et élevée uniquement pour une fête, ou bien est-ce un monument véritable? Ces colonnes à chapiteaux corinthiens peuvent paraître prématurées en 1462; mais si l'édifice qui nous occupe est une invention du roi René, il ne faut pas oublier qu'à Aix nous sommes pour ainsi dire en Italie, puisque nous sommes à la cour d'un roi italien qui employait des artistes italiens. La publication de cette médaille facilitera la solution du problème. Quelqu'un de nos lecteurs du Midi de la France reconnaîtra peut-être un monument de sa ville natale; si cet heureux hasard se réalisait, nous espérons qu'on voudra bien nous éclairer sur ce point intéressant pour l'histoire de l'art.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE, rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

UN ORPHELIN.



Dessin de Freeman — D'après Burnet.

Il y a trois jours la tempête a réveillé la famille du pêcheur. Les tourbillons de vent et de grêle passaient sur le chaume de la cabane en faisant trembler les vieilles charpentes; de longues traînées humides filtraient à travers les fenêtres mal jointes; le tonnerre grondait par intervalle et inondait l'obscurité de ses sinistres lueurs. Les enfants effrayés se sont rapprochés de leur mère en pleurant; mais celle-ci leur a dit :

— Remerciez Dieu! le père n'est point sur l'eau.

Et au souvenir de tant d'angoisses supportées en l'absence de celui qui la fait vivre après Dieu, cette seule pensée la calmait et la consolait de tout le reste.

Remercier Dieu! les enfants l'eussent voulu; mais comment en avoir le courage lorsque le lendemain ils ont vu la cour jonchée des branches du grand poirier, la vigne dépouillée de tous ses bourgeons, les fleurs du petit jardin hachées par la grêle et noyées dans la boue. Hélas! pas une seule primevère échappée à l'orage! Le parterre qui faisait

l'orgueil du père et leur bonheur, n'est plus qu'un sol raviné que parsèment les fragments de brique et les touffes de chaume!

Car la trombe a presque emporté le toit de leur pauvre demeure. Ils cherchent en vain du regard ces lisières de mousses qui en ourlaient les contours, et ces jets de saxifrages qui fleurissaient çà et là le faîte.

Mais, ils ne se trompent point! parmi les débris qu'a semés le vent sous leurs pieds, voici des brins de laine et de duvet; c'est un nid arraché du toit par la tempête. La mère effarée tourne autour d'eux en rasant la terre avec des cris plaintifs. Hélas! ils viennent d'apercevoir la cause de sa douleur : toute une famille encore sans plume précipitée des hauteurs qu'elle habitait et brisée contre les pierres du chemin!

Les enfants regardent les oiselets dispersés sur la terre, leurs petites ailes étendues et leurs becs entr'ouverts. Ils sont saisis d'une involontaire pitié devant ces restes d'une si frêle et si courte existence; ils se baissent pour les voir de plus près, ils les touchent du doigt avec une précaution craintive.

— Mais... ce n'est point une erreur! un des petits a remué; ses yeux se sont ouverts; il fait entendre un faible cri! les enfants y répondent par une exclamation de joie; ils relèvent l'oiseau et cherchent des yeux la couveuse... elle a disparu dans le bleu du ciel pour ne plus revenir, laissant à leur charge cet orphelin!

Ne craignez point qu'ils l'abandonnent! la mère a déjà trouvé une petite huche où il sera chaudement et à l'abri de tout péril; le père a préparé lui-même la brochette sur laquelle il veut lui offrir le pain et le lait. L'oiselet, qui ne demande qu'à vivre, a accepté la nourriture; depuis trois jours il a repris ses forces, il s'est enhardi; maintenant, vous le voyez, c'est lui qui cherche la pâture, qui l'appelle par ses pépiements. Chacun de ses repas est une fête de famille. Jamais dîner du roi de France n'excita autant de curiosité empressée. A chaque mouvement de l'oiseau c'est un cri de joie et d'admiration, à chaque bouchée disparue un rire de triomphe!

Le père se prête à ces naïfs divertissements, il les partage. Depuis trois jours le toit de la cabane a été réparé, le parterre ensemencé de nouveau, les débris de la vigne et du poirier ont été enlevés avec soin. En voyant la joie des enfants, il leur demande s'ils regrettent encore la tempête.

— Non, répond l'aîné, puisque c'est elle qui nous a apporté ce petit déplumé.

— Et savez-vous à quoi il peut vous servir? redemande le père.

— A apprendre à élever des oiseaux, dit le plus petit.

— Et à être bons, reprend le pêcheur. Il faut prendre goût à aimer ce qui vit, et à soigner ce qui souffre : c'est le devoir. Plus tard, l'oiselet vous payera votre peine par ses gentillesses, et en remplissant le logis de ses chansons : c'est la récompense.

— Et s'il s'envole? objecte l'enfant.

— S'il s'envole, reprend le père, vous vous rappellerez ce que vous avez fait pour lui, ce qu'il était; vous trouverez plaisir à en parler, il nous aura laissé un souvenir. — Ainsi cet orage qui vous faisait peur et pendant lequel vous ne vouliez pas remercier Dieu, comme le demandait votre mère, n'aura pas été sans vous apporter quelque chose. — Pensez-y toujours. Dans la vie, enfants, il en est du malheur comme de la tempête; on peut toujours en tirer quelque profit pour les autres ou pour soi-même; l'important est d'accepter ce qui est, et de ne pas tant songer à ce que l'ouragan emporte qu'à ce qu'il nous laisse.

MISSIONNAIRES ET VOYAGEURS.

LAS CASAS.

Parmi les premiers voyageurs qui ont exploré les contrées lointaines, et qui nous les ont fait connaître par leurs récits, les missionnaires chrétiens occupent une place importante. La plupart se recommandent non-seulement par la sainteté de leur apostolat, mais par une instruction relativement supérieure à celle de leurs contemporains, une plus grande aptitude à entrer dans le secret des mœurs qu'ils observent, et une impartialité qui les rend plus justes envers les peuples étrangers.

A la tête de ces missionnaires voyageurs se place Las Casas, qui se signala tout à la fois par ses écrits et ses actions. Vivant à une époque où les nations du nouveau monde étaient, pour les Espagnols, une carrière humaine où ils fouillaient avec l'épée, il se fit le protecteur officieux des Indiens, traversa douze fois les mers afin de les mieux connaître ou de les mieux défendre, et demeura cinquante années au milieu d'eux.

Pour bien comprendre la mission de Las Casas, il faut se rappeler ce qu'était devenue l'Amérique sous la domination de ses nouveaux maîtres.

Après avoir pillé l'or, les perles, tout ce qui avait un prix immédiat, les Espagnols s'étaient emparés des hommes eux-mêmes, les avaient appliqués au travail comme des esclaves, et cela avec si peu de ménagements qu'en dix années quinze millions d'Indiens périrent, et qu'on transforma en solitudes des pays que Las Casas compare, dans sa relation, « à des jardins et à des ruches. »

Cette mise en coupe réglée d'une population tout entière, avait été, du reste, régularisée par le gouvernement espagnol. Un *distributeur* nommé par lui partageait les peuplades vaincues entre les vainqueurs. Un officier avait cent Indiens; un cavalier avec sa femme, quatre-vingts; un laboureur, trente. On les employait à la culture, aux mines, à la garde des troupeaux, sous la seule condition de leur enseigner les vérités de la religion et de leur payer un salaire équivalent à 2 fr. 50 cent. par an. Un article additionnel défendit plus tard de les faire travailler plus de cinq mois de suite et de leur faire porter les fardeaux, « parce que les bêtes de somme s'étaient suffisamment multipliées. » Mais cette recommandation ne fut point observée.

Cependant les excès de tous genres auxquels donnaient lieu ces *départements d'Indiens* (c'était le nom consacré) éveillèrent l'indignation de quelques hommes généreux. Les dominicains d'Hispaniola (Saint-Domingue) s'élevèrent avec force contre cet abus; ils furent secondés par un prêtre nommé Barthélemy de Las Casas.

La famille de celui-ci était originaire de France, et la même que celle de ce seigneur languedocien de Belvèze, qu'on appelait le *vrai chevalier*. Le père de Las Casas avait été un des compagnons de Christophe Colomb; il conduisit à Hispaniola le jeune homme qui n'avait encore que dix-huit ans, et qui se prit d'affection et de pitié pour les pauvres Indiens. Ordonné prêtre, il revint les protéger de son saint caractère.

Les excès des conquérants étaient au comble; non contents d'employer les vaincus aux travaux les plus pénibles, ils leur refusaient la nourriture; si bien que les routes étaient couvertes de malheureux qui mouraient en criant : *Faim! faim!* seul mot espagnol qu'ils eussent appris à prononcer. Las Casas reprocha avec énergie à ses compatriotes le crime dont ils se rendaient coupables devant les hommes et devant Dieu. Toujours prêt à consoler les opprimés, à les secourir, à réclamer pour eux l'exécution des règlements, il s'exposa sans crainte à la colère des vain-

queurs. Il fatiguait la cour de Madrid de ses relations et de ses suppliques. Les malheureux Indiens, qui n'avaient d'espérance qu'en lui, le respectaient comme un être au-dessus de l'humanité. Son nom était connu dans toutes les îles et sur le continent.

A cette époque, tout aventurier qui pouvait réunir une troupe de soldats se faisaient *conquistador*, c'est-à-dire qu'il obtenait du roi d'Espagne le droit d'attaquer une des peuplades non encore soumises, à la condition de lui lire une proclamation dans laquelle on expliquait sommairement les croyances catholiques en la sommant de les accepter. Cette lecture se faisait le soir, à l'entrée du village; et, comme les Indiens qui ne pouvaient la comprendre n'avaient garde d'y répondre, le *conquistador* les attaquait, et, après en avoir massacré une partie, déclarait le reste légitimement réduit en esclavage.

Las Casas connaissait toutes les cruautés commises dans ces expéditions; il avait d'abord tenté de les prévenir; n'ayant pu y réussir, il essaya du moins de se placer entre les conquérants et les conquis.

Narvaës se préparait alors à explorer l'île de Cuba que l'on disait pleine d'or, et où des aventuriers prétendaient avoir vu *une vigne qui couvrait deux cent trente lieues de terrain!* Le prêtre d'Hispaniola s'engagea à lui faire fournir par les Indiens, à lui et à sa troupe, tout ce qui leur serait nécessaire, pourvu qu'ils s'abstinssent de toute hostilité. Il n'eut pour cela qu'à expédier en avant un messager portant un papier au bout d'une baguette, et répétant que par ce papier Las Casas recommandait trois choses :

De préparer des vivres ;

De laisser la moitié des cabanes libres ;

D'amener les enfants pour être baptisés.

Tout s'exécutait aussitôt sans résistance, au grand émerveillement de Narvaës, qui ne pouvait comprendre, dit Herrera, qu'on se fît obéir ainsi avec de *vieux papiers*.

Mais cette bonne volonté fut inutile; l'habitude de violence était prise; les Espagnols finirent par traiter les naturels de Cuba comme ils avaient traité ceux de Saint-Domingue.

Las Casas se décida alors à partir pour l'Espagne, et à dénoncer lui-même au roi ce qui se passait.

Son apparition à la cour produisit une grande sensation. « A la vivacité française qui décelait son origine, dit un de ses historiens, Las Casas joignait une sensibilité communicative, une grâce passionnée qu'un contemporain s'est efforcé de faire comprendre en disant qu'il était *persuasif* et *violent*. » Il parla au roi avec tant d'onction et de hardiesse qu'il l'ébranla : Ximenès lui-même reconnut *qu'il y avait quelque chose à faire*. On nomma Las Casas *protecteur universel des Indiens*, et on envoya une commission de religieux hiéronymites à Hispaniola examiner les faits. Mais lorsque notre missionnaire voulut partir avec eux, le capitaine du vaisseau refusa de le recevoir *à cause de ses partialités pour les sauvages*, et il dut attendre le départ d'un autre navire.

Arrivés à Saint-Domingue, les hiéronymites se trouvèrent dans un grand embarras. Les abus s'étaient tellement enracinés qu'ils avaient créé des apparences de droits ; on ne pouvait y toucher sans mécontenter tous ceux qui exerçaient quelque autorité. Ils reculèrent devant les difficultés et essayèrent seulement quelques améliorations de détail.

Las Casas se plaignit tout haut de leur timidité et les somma de remplir leur devoir. Malgré les menaces de meurtre qui l'obligeaient à se réfugier tous les soirs dans le couvent des dominicains, il continua à demander justice pour les Indiens jusqu'à ce qu'il eût perdu tout espoir; alors il se décida à repartir pour l'Espagne avec un nouveau projet.

Il ne s'agissait plus, cette fois, de réparer le mal accompli, mais d'en prévenir de nouveaux. Il présentait un plan de colonisation au moyen duquel il se faisait fort de réunir les Indiens en village et de les convertir.

Ce projet, visiblement avantageux, ne fut point repoussé, mais on l'ajourna sans cesse; l'ordre des dominicains finit par s'émouvoir de ces lenteurs. Les huit prédicateurs du roi se présentèrent ensemble et sommèrent le conseil des Indes d'en finir. Sur ces entrefaites, arriva d'Amérique l'évêque de Darien, qui soutint que les Indiens ne pourraient jamais être civilisés, *parce qu'ils étaient esclaves de la nature*. Las Casas lui répondit par un discours que terminaient ces nobles paroles : « Notre religion chrétienne est universelle; elle se communique à tous les peuples du monde; elle les reçoit tous également, et elle n'ôte à aucune sa liberté ou ses seigneurs, ni ne met les personnes en servitude, sous prétexte qu'*elles sont esclaves de la nature.* »

On se rendit enfin, et l'on concéda à Las Casas un territoire de trois cents milles, compris entre Paria et Sainte-Marthe, et connu sous le nom de province de Cumana.

Mais pendant que tout ceci se passait en Europe, la guerre était déjà commencée entre les Indiens et les Espagnols, sur le territoire même qui venait d'être concédé au prêtre d'Hispaniola. Il trouva le pays en feu. Les Indiens, aigris par des vexations de tout genre, corrompus par l'usage des liqueurs fortes qu'ils devaient aux Espagnols, profitèrent d'une absence de Las Casas pour massacrer les gens qu'il avait laissés parmi eux : c'était le dernier coup porté à l'autorité du missionnaire; il comprit que désormais tous ses efforts seraient inutiles, et il se retira au couvent d'Hispaniola, où lui-même prit l'habit de dominicain.

Cependant les colons de cette île eurent besoin de son intervention dans une circonstance difficile. La guerre allumée entre eux et les Indiens durait depuis quatorze ans ; on conjura Las Casas de s'entremettre et de négocier la paix. Il y consentit, s'enfonça dans les montagnes de Baorako, où s'étaient réfugiés les insurgés, et réussit à leur faire déposer les armes. Dès qu'ils furent soumis, les Espagnols les surprirent et les massacrèrent.

Cette dernière trahison ralluma l'ardeur du saint missionnaire ; il repassa en Espagne pour demander justice; mais les difficultés recommencèrent. On n'était pas bien persuadé que les Indiens eussent le droit de vivre à leur guise et de conserver leur liberté. Ce fut alors que Las Casas se décida à écrire sa *Brève relation de la destruction des Indiens*, un des livres les plus curieux qui aient été publiés sur le nouveau monde. L'édition fut saisie; mais deux ou trois exemplaires de l'ouvrage avaient échappé ; on le réimprima en Hollande, et il fut bientôt traduit dans toutes les langues.

L'auteur termine le terrible procès-verbal des cruautés commises sur les peuplades de l'Amérique par cette admirable péroraison :

« Moi, frère Barthélemy de Las Casas, religieux de Saint-Dominique, venu par la miséricorde de Dieu dans cette cour d'Espagne pour que l'enfer soit retiré des Indes, et aussi poussé par le soin et la compassion de ma patrie qui est Castille, afin que Dieu ne la détruise pas pour les grands péchés commis contre sa foi, son honneur et le prochain, j'achève ce traité sommaire à Valence, le 2 décembre 1542.

» Le dommage qu'ont reçu les couronnes de Castille et de Léon de ces dégâts et tueries, les aveugles le verront, les sourds l'ouïront, les muets le crieront et les sages le jugeront.

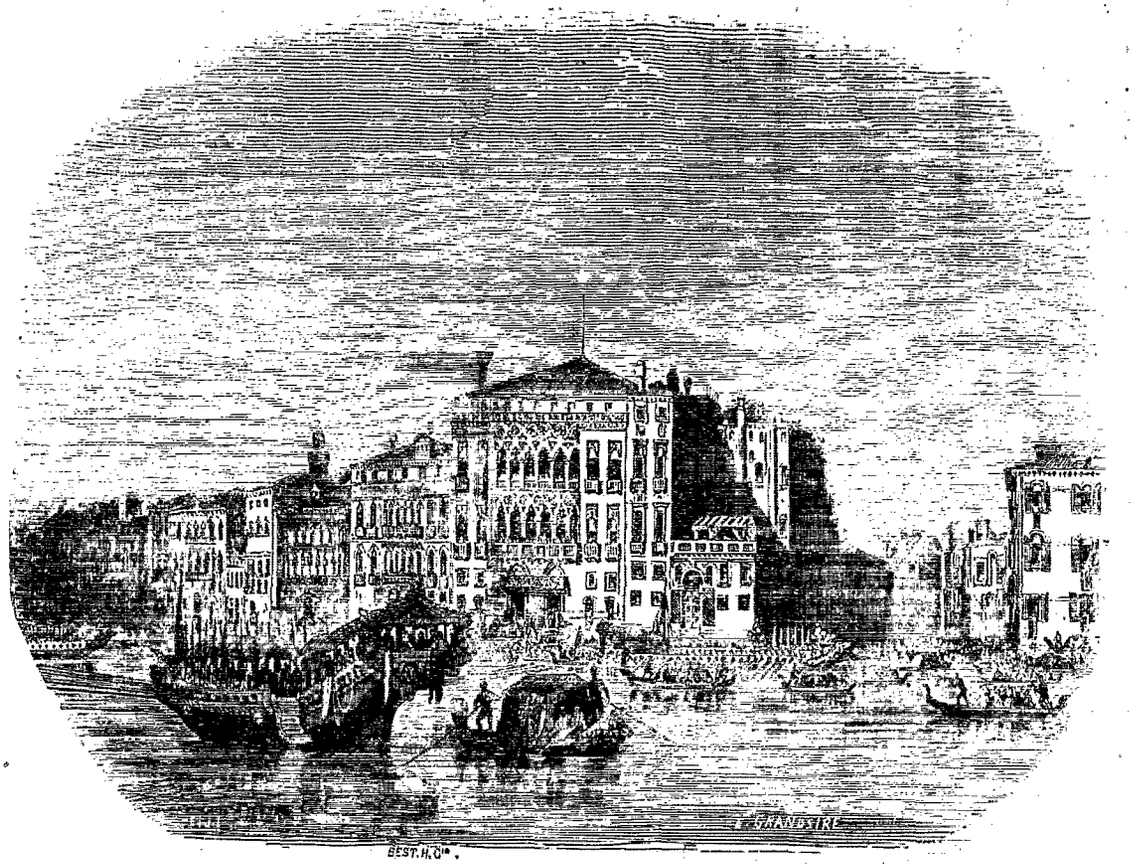
» Et parce que je ne puis désormais vivre longtemps,

j'appelle à témoin Dieu et toutes les hiérarchies, et les ordres des anges, tous les saints de la cour céleste et tous les hommes du monde, de l'attestation que j'en donne et de la décharge que j'en fais de ma conscience. »

Cet éloquent plaidoyer n'eut aucun résultat; on se contenta de nommer Las Casas évêque de Chiapa au Mexique. Il partit pour son évêché, où il continua à protéger les malheureux auxquels il avait dévoué toute sa vie. Enfin, vers 1551, il se démit de ses fonctions et revint en Espagne, âgé de soixante-dix-sept ans, et il y mourut peu après.

LES PALAIS DU GRAND CANAL A VENISE.

Un voyageur qui ne pourrait s'arrêter que deux heures à Venise devrait donner sa première heure à la place Saint-Marc, à la basilique et au palais ducal, la seconde au grand



Grand canal de Venise, architecture arabe ou sarrasine. — Le palais Pisani, construit au commencement du quinzième siècle (1); auprès, le palais Barbarigo, dont la façade est située sur une rue latérale. — Dessin de Grandsire.

canal et à ses palais. Une centaine de minutes ainsi employées rempliraient son âme de tant d'images merveilleuses que son souvenir en serait poétisé pour le reste de sa vie. Quel rêve qu'une promenade en gondole le long du *canal grande*, depuis la splendide église de *Santa-Maria della Salute*, élevée par la république en accomplissement d'un vœu après la peste de 1630, jusqu'à l'église de Saint-Siméon et de Saint-Jude! Dans cet espace d'environ trois kilomètres (2), on voit passer à sa droite et à sa gauche deux rangs d'édifices pressés qui, s'ils étaient séparés et disséminés, suffiraient à la décoration de tout un royaume. L'architecture arabe ou sarrasine et celle de la renaissance y prodiguent de tous côtés aux regards leurs dessins les plus riches et les plus variés. Le premier de ces deux styles, dont nos gravures offrent deux types renommés, excite surtout la curiosité et l'intérêt du voyageur européen : c'est peut-être celui qui a en effet perdu le moins à la décadence de Venise. Il est si orné et si brillant par lui-même qu'on a peine à se figurer tout l'éclat et tout le charme qu'ajoutaient à ces nobles et élégantes façades l'or, les couleurs, les tapis asiatiques, les fleurs, les costumes splendides, le luxe du patriciat, les voix, les chants, les instruments, le mouvement, la vie. En présence de ces monuments, certains touristes n'aperçoivent que les outrages du temps : ils remarquent tout d'abord des toitures délabrées, des lézardes aux murs, des marches de marbre rompues ou descellées. Ici des planches clouées aux balcons et aux fenêtres, où se déployaient jadis des rideaux de pourpre et de soie, leur révèlent la misère et l'abandon; là un écriteau leur annonce que l'ancien palais d'un amiral, d'un sénateur, d'un doge, n'est plus qu'un hôtel garni. A ce spectacle, il est naturel que celui qui ne voit toutes choses qu'avec les yeux de son corps, se sente attristé, désabusé, déçu : on l'a trompé; il s'en prend avec indignation aux poëtes, aux peintres, aux guides :

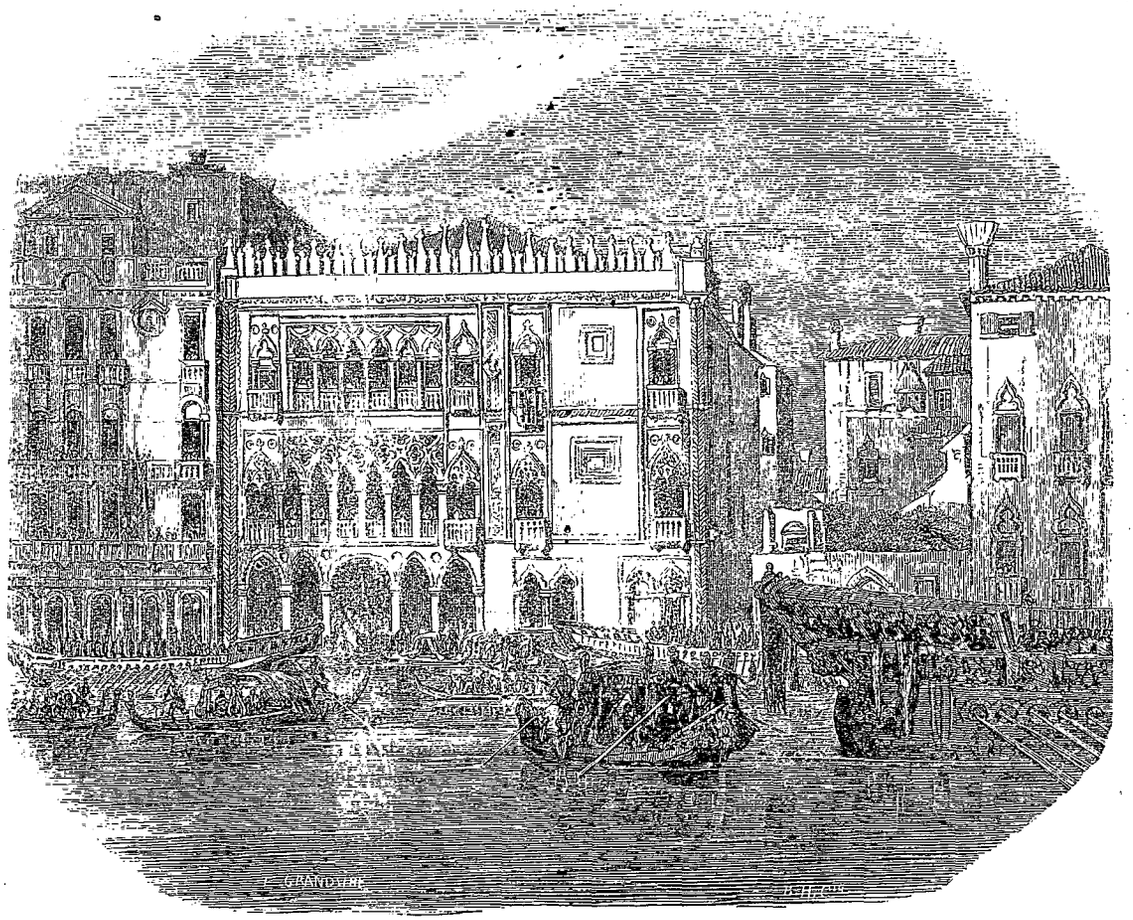
Il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis?

Pour cette classe de voyageurs, la vaste façade carrée et unie d'une hôtellerie suisse ou américaine, fraîchement récrépie et aux vitres brillantes, est assurément d'un aspect plus agréable et plus réjouissant; elle est beaucoup mieux en harmonie avec la pensée du confortable, avec l'idée du

(1) C'est dans ce palais que l'on conserve le tableau de Paul Véronèse représentant la famille de Darius aux pieds d'Alexandre. Dans le palais Barbarigo, on voit de très-beaux tableaux du Titien, et le groupe de Dédale et Icare, par Canova.

(2) La longueur entière du grand canal, depuis la Dogana jusqu'à San-Chiara, qui suit de près l'église de Saint-Siméon et de Saint-Jude, est de 3 750 mètres.

bien-être, et c'est en vérité une architecture qui a bien son mérite, puisqu'elle répond parfaitement à sa destination. Mais, pour être juste, il faudrait reconnaître aussi que les vieux palais du grand canal évoquent mieux, dans leur vétusté et leur silence, les souvenirs de leur ancienne gloire, l'art de ceux qui les ont construits, la grandeur de ceux qui les ont habités, que si des réparations récentes les avaient transformés à l'usage de l'opulence moderne. On se sent devant eux plein du respect qu'inspire la vieillesse qui ne se farde point et ne cherche point à faire croire, par de ridicules moyens, à un rajeunissement impossible. Supposons un moment qu'un de ces hardis spéculateurs, génies dont notre siècle abonde, entreprenne de remettre à neuf la Ca'Doro, les palais Foscari, Contarini, Pisani,



Grand canal de Venise, architecture grecque-arabe. — La *Ca'Doro*, palais dont la construction inachevée remonte au quatorzième siècle (1). — Dessin de Grandsire.

Grimani, Manin, Sagredo, Vendramin Calergi, et tant d'autres non moins illustres; imaginons tous ces monuments modifiés même avec la plus grande réserve pour être appropriés aux besoins de la civilisation actuelle : qu'arriverait-il? On ne viendra point loger dans ces palais défigurés qu'on n'est désireux de voir que parce que, sur leur noble front dévasté, ils portent leur histoire écrite : leur pauvreté est aujourd'hui une des richesses de Venise. Que, dans la *Merceria* ou sur le quai des Esclavons, l'ancienne cité des doges se fasse industrielle, riche, si elle le peut, et luxueuse à la manière du temps présent, c'est un souhait que nous lui adressons avec sincérité; mais nous ne saurions regretter beaucoup de la voir obligée à se contenter de ralentir la ruine de ces beaux palais des quinzième et seizième siècles, chroniques sculptées, annales de marbre, toutes rayonnantes de tant de précieux enseignements pour ceux qui considèrent l'art et l'histoire comme deux sources aussi pures que fécondes à la fois de jouissance intellectuelle et de perfectionnement.

(1) *Ca'Doro* signifie, non pas *maison d'or*, comme le disent certains auteurs, mais bien *maison* ou *palais de Doro*. On compte parmi les Doro de Venise un jurisconsulte du douzième siècle.

CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE (2).

*A mademoiselle Geneviève ***.*

Ce 10 avril 18...

... Je vous ai promis un journal exact et complet de ma vie, chère Geneviève; vous l'aurez autant que je pourrai le faire. Mes lettres seront souvent interrompues, je le prévois; mais chaque soir je tâcherai d'écrire les événements ou les sensations de la journée. Quand la feuille sera pleine de cette écriture croisée que votre oncle appelle des hiéroglyphes de pensionnaire, je la mettrai à la poste, et je commencerai une autre feuille sans attendre votre réponse. Pour nous, qui n'avons à échanger que des idées et des sentiments, qu'importe que les lettres se croisent? notre correspondance n'est point un dialogue d'affaires, mais un épanchement.

(2) Ces pages ont été empruntées à une volumineuse correspondance. Nous n'en avons extrait que les lettres qui se rapportaient à la position d'institutrice. Il nous a semblé que, révélant tour à tour les épreuves et les consolations particulières à ces délicates fonctions, elles pouvaient servir d'enseignement à quelques-unes des nombreuses jeunes filles appelées à vivre dans des familles étrangères et à y jouer le rôle de mère sans en avoir les joies ni l'autorité. Nous nous sommes efforcé de faire disparaître tous les détails trop personnels, pour ne garder que ceux qui pouvaient intéresser ou éclairer.

Je vous ai dit comment j'avais quitté ma mère et mon jeune frère mardi soir. Telle était leur tristesse que j'ai dû cacher la mienne : si mes larmes avaient coulé, ma mère, dont l'amour ne demandait qu'un prétexte pour me retenir, eût renoncé sur-le-champ à cette place d'institutrice si difficilement obtenue; elle regrettait évidemment de l'avoir acceptée pour moi; elle eût préféré la continuation de nos gênes et de nos angoisses. Mais je sentais la nécessité de persévérer dans une résolution qui devait mettre un terme à cette vie d'expédients, permettre à mon frère des études sans lesquelles l'avenir lui resterait fermé, desserrer le cercle d'indigence qui depuis dix ans nous tenait garrottés et haletants! Aussi me suis-je roidie. J'ai refoulé au dedans mes émotions. Je parcourais la maison en rangeant tout; je transportais mes boîtes et mes cartons, je m'efforçais de faire assez de mouvement et de bruit autour de mon cœur pour l'étourdir; on eût dit que ce départ me causait plus de plaisir que de regret. Mon frère m'en fit même le reproche; mais ma mère ne s'y trompa point. Plus je faisais d'efforts, plus elle semblait attristée.

Je réussis pourtant à tenir mon courage en haleine jusqu'au moment de la séparation; ce fut alors seulement que je sentis toute ma résolution m'abandonner. Dieu vous épargne une pareille épreuve, chère Geneviève! J'espère bien ne haïr jamais assez pour la souhaiter à personne. Je ne puis dire comment je suis partie; quand j'ai repris pleine possession de moi-même, j'étais dans un coin de la diligence, enveloppée de mon voile que les larmes avaient collé contre mes joues. J'avais un frisson, et une douleur aiguë me traversait le cerveau! Par bonheur, j'étais seule et il faisait nuit; je me suis laissée aller à pleurer jusqu'à ce que la fatigue m'ait endormie.

La nuit s'est écoulée ainsi entre un sommeil agité et des retours de larmes; enfin la lassitude est venue au secours de la raison : mes yeux se sont séchés, mon âme s'est raffermie, et quand nous sommes arrivés, vers le milieu du jour suivant, au village où je devais descendre, j'étais redevenue tout à fait maîtresse de moi-même.

Je ne sais si la diligence était arrivée plus tôt ou si la voiture que devait m'envoyer M. le comte se trouvait en retard; mais personne ne m'attendait au relai de poste. Je demeurai assez longtemps à la porte d'une grande cour fangeuse, avec mes bagages, et en butte à la curiosité des voisins. J'étais singulièrement embarrassée de ma position et de ma contenance; c'était la première fois que je me trouvais ainsi loin de toute protection, entourée d'inconnus, et obligée de veiller seule à moi-même. Cela me fit penser à tout ce que les mères nous évitent d'embarras et d'inquiétudes; tant qu'elles sont là, on n'a qu'à se laisser vivre; leur sollicitude fait sentinelle autour de tous nos besoins. Notre existence reste toujours mêlée à la leur; après nous avoir portée dans leur sein, elles nous emportent dans le tourbillon de leur amour! — O douces nourrices! qui marchez pour nous sous le soleil tandis que nous dormons nonchalamment sur votre épaule! c'est seulement quand le sort vous oblige à nous mettre à terre que nous comprenons ce que vous avez souffert pour nous de fatigues et de soucis!

Je voulus m'informer de la distance du château, savoir si M. le comte n'avait donné à la maison de poste aucun ordre relatif à mon arrivée; mais j'essayai en vain de me faire comprendre; tous les gens du logis parlaient un patois allemand. Il fallut prendre patience. Mais ce début me serra le cœur; il me révélait, par un témoignage apparent, l'isolement qui m'attendait! Je sentis mes larmes gonfler mes paupières, et je rabattis mon voile de peur qu'on ne me vît pleurer.

Pendant que j'étais là, plusieurs petits paysans arrivèrent des champs avec un nid qu'ils se disputaient; au milieu de la mousse, on voyait s'agiter un oiselet déplumé dont les piaulements me firent tressaillir. Je pensai que lui aussi se trouvait exilé et sans mère! Dans le débat, le nid avait été brisé; l'orphelin tomba pantelant à mes pieds. Je le relevai avec un sentiment de tendre commisération, et, après avoir distribué quelques pièces de monnaie aux petits dénicheurs, je le réchauffai de mon haleine et je le blottis dans le duvet de mon manchon (1).

Presque au même instant un équipage s'arrêta devant la maison de poste. J'espérais en voir descendre M. le comte; mais il n'avait envoyé que son valet de pied, à qui je dus me nommer. Il fit aussitôt charger les malles derrière la voiture, dans laquelle je montai, et qui repartit.

Le soleil commençait à disparaître derrière l'horizon; ses lueurs mourantes éclairaient une plaine uniforme sur laquelle ondulaient des blés verts, et que tachetaient de loin en loin quelques fermes sans ombrage. Une ligne de peupliers encadrait le tout de sa verdure grêle et géométrique. Cette fertilité monotone me parut plus triste que nos plus arides bruyères. Je me sentis prise d'un tel découragement que mes larmes recommencèrent à couler.

Nous étions arrivés à un chemin de traverse récemment empierré, sur lequel la voiture roulait avec un bruit strident qui me causait une sorte d'agacement nerveux. J'avais cessé de regarder à la portière, et, rejetée dans un coin de la cellule, j'attendais impatiemment qu'elle s'arrêtât Enfin nous atteignîmes une allée de sapins à demi ébranchée, au bout de laquelle m'apparut le château, barrant l'horizon de sa masse grisâtre.

C'était un grand édifice sans ornement, flanqué de deux ailes rectangulaires et précédé d'une cour pavée.

Je fus reçue au bas du perron par Mme Clément, la femme de charge, avec une froideur cérémonieuse. Elle m'avertit que M. le comte me souhaitait la bienvenue et me laissait jusqu'au lendemain pour me reposer.

Je fus conduite à la chambre qu'on m'avait destinée, grande pièce tapissée de haute lisse et garnie de meubles assez vieux pour être laids et trop nouveaux pour paraître curieux. Mme Clément me demanda si je désirais prendre quelque chose. J'en éprouvais le besoin; mais la question était faite d'un tel ton, que, moitié embarras, moitié dépit, je refusai. On n'insista point, et, après m'avoir avertie que, si j'avais besoin de quelqu'un, la sonnette de mon appartement donnait dans le cabinet occupé par la femme de chambre, Mme Clément prit solennellement congé et sortit.

Mon premier soin, dès qu'elle eut disparu, fut de courir à la porte pour tirer le verrou : j'avais besoin d'être seule et de me recueillir pour reprendre mes forces.

Je promenai un long regard autour de moi, puis j'allai m'asseoir au coin de la grande fenêtre, sous les plis des grands rideaux de damas foncés par la poussière et le soleil.

Ce qui restait de jour ne me permettait d'apercevoir au dehors que d'immenses cultures alors désertes. Le vent s'engouffrait dans les longs corridors; mais, au lieu des modulations mélancoliquement mélodieuses que nous aimions à lui trouver dans les salles abandonnées du manoir de votre oncle, son souffle avait je ne sais quoi de morne et d'inarticulé; c'était un bruit, non une voix!

Je me suis laissée aller aux plus tristes pensées; toutes les angoisses subies depuis quelques jours ont semblé se

(1) Nous ne nous permettrons aucun changement à ce passage, quoique, par rencontre, il rappelle de bien près le sujet de *l'Orphelin* (page 209). L'oiselet, d'ailleurs, ne joue pas ici le même rôle que dans la famille du pêcheur : il nous paraît *donner* plus encore qu'il ne *reçoit*.

réunir dans l'amertume de ce moment! J'étais donc décidément séparée de ceux qui m'aimaient, au milieu d'étrangers indifférents à mes joies comme à mes souffrances, qui avaient droit à tous mes soins et dont je ne pouvais rien exiger! Depuis que j'avais franchi ce seuil, je ne m'appartenais plus; ce moment de solitude lui-même, que l'on m'accordait pour réfléchir à ma position misérable, était un pur don de M. le comte. Je sentis que mon esprit se troublait à cette idée; mon courage allait m'abandonner. Je me levai brusquement et je me mis à parcourir mon appartement...

Je veux vous en faire la description, afin que vous puissiez comprendre ce que j'aurai à vous dire plus tard, m'y voir par la pensée, et l'habiter pour ainsi dire avec moi.

La pièce principale, d'où je vous écris, est une ancienne bibliothèque garnie de hautes armoires grillées autrefois sans doute, remplies de livres, mais aujourd'hui transformées en garde-robes. La vieille tapisserie qui recouvre les autres panneaux représente une de ces églogues imaginaires à la mode dans le siècle dernier. Ce sont des marquises déguisées en bergères, conduisant par un ruban rose quelques moutons d'opéra comique, et des Corydons en habit de satin bleu-ciel qui jouent du galoubet. Je ne sais par quel caprice l'artiste a mêlé à ces personnages champêtres tous les personnages de la comédie italienne : des Pierrots vêtus de leur souquenille blanche à gros boutons et coiffés du serre-tête de taffetas noir, des Arlequins portant le demi-masque et la batte traditionnelle, un Cassandre, une Colombine, et un Scaramouche qui fait le matamore. Tout cela évidemment a la prétention d'être joyeux et galant; mais il y a dans la composition elle-même je ne sais quoi de chimérique dont je suis saisie : c'est une espèce de mascarade du monde. Rien ne me paraît triste comme ces fantasques figures éternisant leur grimace de gaieté au milieu de cette grande pièce meublée de ruines.

Deux fenêtres, aux deux extrémités, donnent, l'une sur une cour de service, l'autre sur la campagne. Au fond s'ouvre un cabinet presque entièrement occupé par un grand lit d'acajou à ornements de cuivre, que surmonte un ciel festonné de draperies d'un rouge faux. De l'autre côté s'ouvre un cabinet d'étude destiné aux leçons et qui ne renferme qu'une table, un poêle, quelques siéges et une de ces longues pendules en forme de cercueil qui semblent destinées à enterrer les heures; j'entends toujours son immense balancier. Je me figure que ce bruit de la marche du temps aura pour moi quelque chose de sinistre, non parce qu'il me rappellera chaque pas fait vers la tombe, mais parce qu'en m'avertissant d'un devoir de chaque instant, il me dit sans cesse que je suis désormais prisonnière dans le cercle des heures!...

La femme de chambre m'a apporté de la lumière. C'est une vieille fille sèche et roide qui paraît montée au mouvement général de la maison; car tout ici me semble marcher avec une régularité automatique. C'est sans doute ce qui fait passer le comte pour un homme d'ordre et sachant garder son rang. Après avoir posé les flambeaux sur un guéridon, fermé les volets et rabattu les rideaux, la femme de chambre s'est arrêtée devant moi et a dit :

— Mademoiselle n'a rien à m'ordonner?

Je n'ai point osé revenir sur ma réponse à Mme Clément et dire que j'aurais voulu souper. J'ai répondu :

— Rien, je vous remercie.

La vieille fille sèche a fait un demi-tour sur elle-même et elle est partie.

Je m'étais décidée à me coucher sur ma faim; mais, en vidant ma corbeille de voyage, j'ai retrouvé un petit pain de gruau égaré parmi les broderies, les agendas et les deux volumes de poésie emportés pour la route; c'était un festin inespéré. Mon oiselet en a eu sans doute le pressentiment : je l'ai entendu soupirer au fond du manchon; je l'ai pris doucement dans le creux de ma main, et nous avons soupé ensemble. A chaque miette, le pauvret poussait un cri joyeux et battait de l'aile; enfin rassasié, il a caché sa tête sous ses premières plumes et il s'est endormi dans un pli de la chaude fourrure. — Dors, cher petit, toi qui es encore plus orphelin et plus délaissé que moi! dors paisiblement pour m'apprendre la soumission et me donner la confiance

La suite à une autre livraison.

La nature *est;* l'homme *tend* et *marche.*

RITTER.

PIERRES MONUMENTALES

EMPLOYÉES PAR LES ANCIENS.

Voy., p. 111, le Porphyre rouge antique.

II. LES ALBATRES.

Les anciens ont confondu, sous le nom d'albâtre *(Alabastrum, Alabassor),* deux sortes de pierres tout à fait distinctes l'une de l'autre, soit par leur composition, soit par leurs caractères extérieurs. L'une de ces pierres se rapporte à l'espèce minérale connue aujourd'hui sous le nom de *gypse,* espèce composée de chaux, d'acide sulfurique et d'eau; l'autre appartient à l'espèce calcaire qui est composée de chaux et d'acide carbonique. On les désigne brièvement sous les noms d'*albâtre gypseux* et d'*albâtre calcaire :* elles ont été fort recherchées par les anciens, et elles servent encore comme pierres d'ornementation chez les modernes.

I. L'albâtre gypseux, dans sa variété la plus ordinaire, variété, du reste, la plus estimée, est d'un blanc laiteux, d'une pureté extrême. De ce caractère particulier vient, sans doute l'expression communément employée de *blanc comme l'albâtre.* La teinte en est des plus uniformes; son grain est fin; il présente quelquefois une texture légèrement lamellaire; mais le plus ordinairement il est compacte, à cassure un peu esquilleuse; sa dureté est faible; il se laisse facilement rayer par l'ongle. Ce dernier caractère, qui, d'un côté, favorise les moyens de travailler la pierre, de la scier, de la tourner même, de la polir, s'oppose, d'une autre part, à sa bonne conservation; les moindres frottements avec les corps voisins plus durs qu'elle altèrent promptement sa surface, abattent les saillies, ternissent le poli.

L'albâtre gypseux est translucide, c'est-à-dire qu'il laisse passer la lumière au travers de sa masse, à la manière des verres dépolis. Cette qualité de l'albâtre gypseux était fort appréciée par les anciens. Dans les lieux consacrés au culte, les fenêtres étaient quelquefois remplacées par des plaques minces d'albâtre; la lumière, en pénétrant d'une manière diffuse au travers de ces plaques, répandait dans l'intérieur de l'édifice un jour mystérieux. Domitien, qui, vers la fin de sa vie, devint soupçonneux et méfiant pour tout ce qui l'entourait, s'était fait construire un portique en albâtre, destiné à ses promenades journalières. De ce lieu demi-éclairé, il pouvait, sans être aperçu, épier tous les mouvements du dehors.

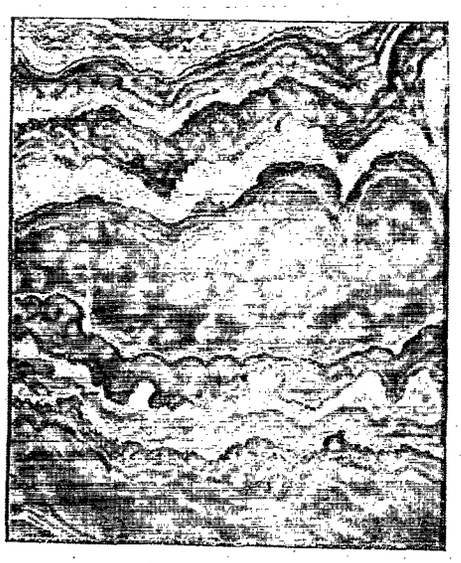
Mais l'albâtre gypseux n'était pas seulement employé à l'usage que nous venons de mentionner, à cause de la qualité particulière de sa translucidité; il rendait encore

d'autres services. Les Romains, en particulier, en faisaient des statues, des vases pour contenir les parfums *(vasa unguentaria)*; enfin ils l'employaient aussi à différents genres d'ornementation dans leurs somptueux édifices. Le palais doré de Néron était orné intérieurement des variétés les plus recherchées de cet albâtre.

On ne sait pas au juste de quels pays, de quelles localités, les anciens tiraient leur albâtre gypseux. Aujourd'hui, les carrières qui paraissent fournir les plus belles variétés de cette pierre et en plus grande quantité, sont celles de Volterra en Toscane. Les blocs que l'on en extrait sont travaillés à Florence. Les petites tables, piliers, pendules et objets divers en albâtre blanc répandus dans le commerce, et dont quelques-uns sont d'une finesse de détails surprenante, nous viennent généralement de cette dernière ville.

On connaît toutefois d'autres localités qui fournissent de belles qualités d'albâtre gypseux; en France, on cite celles des Basses-Pyrénées, de Boscadon près d'Embrun (Hautes-Alpes), de Riquevire (Haut-Rhin), etc. Aux environs de Paris même, le gisement bien connu de Lagny-sur-Marne donne plusieurs variétés de cette pierre.

II. L'albâtre calcaire, composé, comme nous avons dit, de chaux et d'acide carbonique, se distingue déjà, sous ce rapport, de l'albâtre gypseux; mais la différence de composition entraîne en même temps une différence dans la plupart des caractères extérieurs. Sa dureté est beaucoup plus considérable que celle de l'albâtre gypseux; on ne peut le rayer par l'ongle; on le raye seulement à l'aide du verre ou d'une pointe d'acier. Il est rarement d'une teinte blanche uniforme comme l'albâtre gypseux; ordinairement il est zoné, ou tacheté, ou diversement accidenté de couleurs; la teinte dominante est le jaune, jaune brun, jaune de miel, jaune fauve, avec teintes variées de gris, quelquefois de vert, de rougeâtre. Ces différentes nuances sont dues à la présence d'oxydes métalliques, principalement d'oxydes de fer. La disposition en zones des couleurs différentes que l'on remarque d'ordinaire dans l'albâtre calcaire, indique clairement son mode de formation. Cette pierre a été formée par voie de concrétion (suivant l'expression adoptée par les minéralogistes), c'est-à-dire que



Albâtre oriental. — D'après un échantillon de la collection du Muséum d'histoire naturelle.

la matière qui la compose, primitivement tenue en dissolution dans un véhicule liquide, s'est déposée par couches successives au fur et à mesure de l'arrivée au jour de ce liquide et de son évaporation à l'air. Le phénomène qui a donné naissance à l'albâtre calcaire est tout à fait analogue à celui par lequel se forment, dans les cavernes, les stalactites et les stalagmites. Lorsque l'on scie ces sortes de concrétions dans un sens perpendiculaire au plan des couches, on voit ces couches qui se succèdent un très-grand nombre de fois sous une forme plus ou moins sinueuse, et chacune avec un diamètre plus ou moins considérable, suivant la place qu'elles occupent. Notre dessin représente cette disposition particulière de l'albâtre calcaire, et qui de tout temps a fait rechercher cette pierre pour les différents genres d'ornementation.

L'albâtre calcaire se distingue donc de l'albâtre gypseux par sa composition, par sa dureté, par sa structure particulière; nous ajouterons qu'il s'en distingue encore par un caractère simple : il fait effervescence dans les acides, même dans les acides les plus faibles, tandis que l'albâtre gypseux n'éprouve aucune action, lorsqu'on le soumet aux mêmes agents.

L'albâtre calcaire est translucide comme l'autre espèce d'albâtre, mais à un moindre degré; il est à peine translucide dans sa masse, il ne l'est guère que sur ses bords.

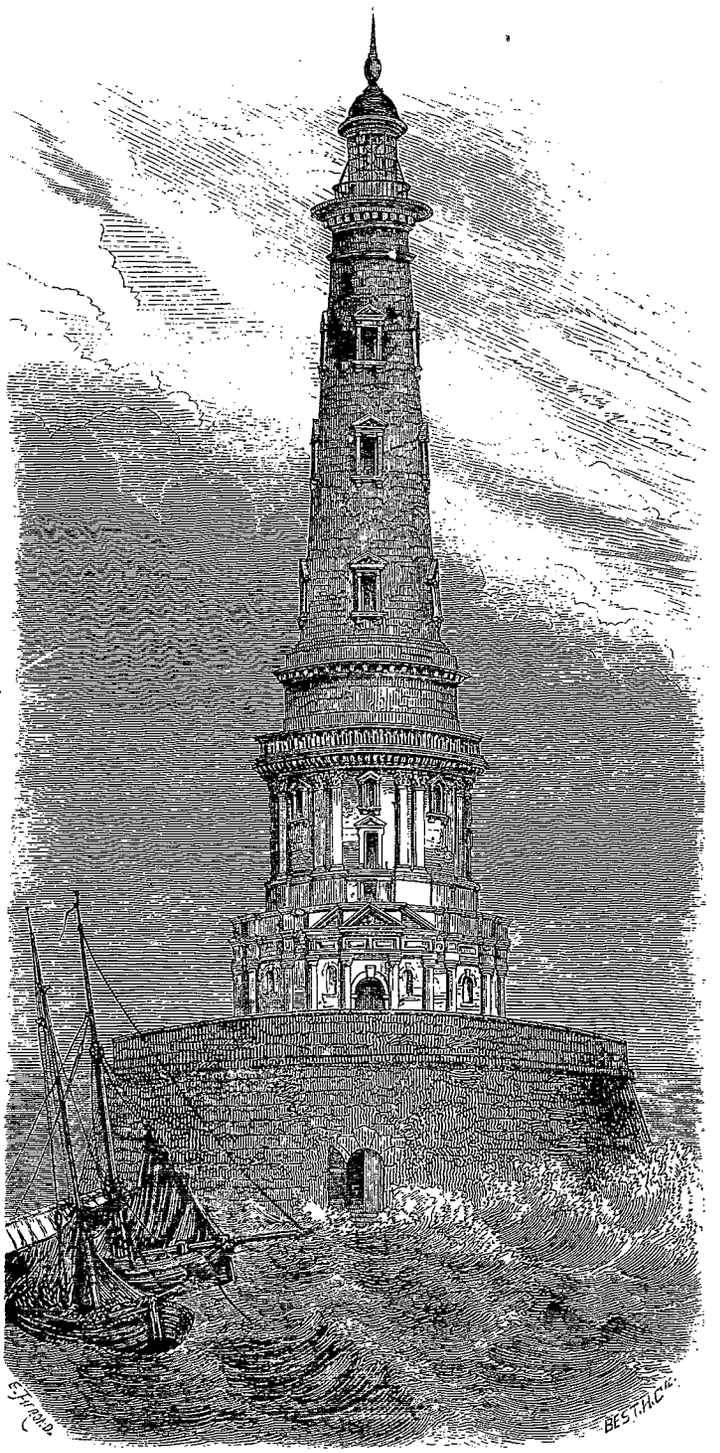
On distingue plusieurs variétés de cet albâtre : une à fond uniforme; une autre zonée dans son intérieur, et à zones sinueuses, plus ou moins circulaires; une autre veinée, une autre enfin tachetée. La première n'est pas la plus recherchée; nous avons dit précédemment qu'elle était rare; les marbriers la désignent ordinairement sous le nom de *marbre blanc antique;* on ne la trouve guère que dans les ruines des anciens monuments, et en particulier à Ortée, non loin de Rome; son origine est inconnue. La troisième variété avait quelque emploi chez les anciens ainsi que la dernière, vulgairement *albâtre fleuri;* mais c'est surtout la variété zonée qui était estimée, et principalement chez les Romains; on lui donnait le nom de *marbre onyx;* elle est connue plus particulièrement aujourd'hui sous le nom d'*albâtre oriental*. Les plus belles qualités de cette pierre étaient, en effet, et sont encore aujourd'hui tirées de l'Orient. Il en venait de Perse, d'Arabie, d'Égypte Une localité fournissait surtout les échantillons les plus remarquables; elle était située dans les montagnes de la Thébaïde, entre le Nil et la mer Rouge, près de la ville d'Alabastron.

On admire dans la magnifique collection de minéralogie, au Muséum d'histoire naturelle de Paris, une fort belle table en albâtre zoné, venant de la montagne d'Ourakan (située à sept heures à l'est de Benisouf, haute Égypte). Cette table n'a pas moins de 1m,20 à 1m,30 carrés. Elle a été donnée, il y a plusieurs années, au Muséum, par le docteur Clot-Bey, d'origine française, qui était alors au service du vice-roi d'Égypte.

En Europe, on cite quelques belles carrières d'albâtre calcaire dans les provinces de Grenade et de Malaga en Espagne, à l'île de Malte, à Trapani en Sicile, etc.; aux environs mêmes de Paris, à Montmartre, on trouvait, il y quelques années, un albâtre veiné de brun et de jaune fauve qui recevait parfaitement le poli, et que l'on eût exploité s'il se fût trouvé en quantité suffisante.

Les Romains se servaient beaucoup de l'albâtre calcaire; ils en firent des colonnes, des tables, des statues; ils l'employèrent en plaques, comme marbre, dans l'ornementation architecturale; ils recherchaient les grands blocs sans fêlures, sans défauts, pour les tailler en vases. Publius Lentulus Spinter causa la plus grande surprise dans Rome, lorsqu'il y fit voir, pour la première fois, des amphores de cette pierre aussi grandes que des barils de Chio. Les Romains estimaient surtout l'albâtre couleur de miel et offrant de petites zones en forme de tourbillons.

PHARE DE CORDOUAN.



De tous les monuments qui sont consacrés aujourd'hui à l'éclairage maritime, le phare de Cordouan est le plus remarquable par l'ampleur de ses dispositions et la richesse de ses ornements. Il est établi sur un rocher isolé en mer, à l'embouchure de la Gironde, à peu de distance de cette pointe de Grave que nos ingénieurs ont peine à soustraire aux envahissements de la mer. Commencé en 1584 sous Henri III, il fut terminé en 1610; mais depuis il a été restauré à plusieurs reprises et considérablement agrandi.

On ne lui avait pas donné, à beaucoup près, autant de hauteur dans le principe, et il est facile de reconnaître, à l'inspection du dessin mis sous les yeux de nos lecteurs, que la partie de l'édifice qui s'élève au-dessus du couronnement des pilastres est de construction plus moderne que la partie inférieure. Ce précieux monument se compose d'une plate-forme circulaire qui en forme le soubassement, et de la tour du phare, laquelle s'élève au centre de cette base. Contre le mur d'enceinte de la plate-forme, sont distribués

les logements des gardiens et les magasins, constructions exécutées dans ces dernières années. Quand on pénètre dans la tour, on trouve, au rez-de-chaussée, un vestibule de forme carrée, quatre petits réduits qui étaient autrefois affectés au logement des gardiens, et, en face de la porte, l'entrée du grand escalier. Au premier étage, qui portait et porte encore aujourd'hui le titre d'appartement du roi, est une salle de mêmes dimensions que le vestibule, également accompagnée de quatre cabinets, mais plus richement décorée. De cette salle, on peut se rendre sur une première galerie extérieure qui surmonte l'ordre dorique du rez-de-chaussée. Le second étage était consacré à la chapelle. De forme circulaire, ornée de pilastres corinthiens et de sculptures d'une rare élégance, cette salle est couverte par une voûte sphérique décorée de caissons, et elle était éclairée jadis par deux rangs de fenêtres. L'un d'eux a été supprimé lors de l'exhaussement de la tour. Cette opération, qui pouvait paraître téméraire et qui témoigne d'une grande habileté, a été exécutée vers la fin du dernier siècle, par M. Teulère, ingénieur en chef de la généralité de Bordeaux. Elle a eu pour but d'augmenter la portée du feu, qu'elle a élevé à 63 mètres au-dessus du niveau des plus hautes mers. On ne trouve plus de chambre dans cette seconde partie de la tour; elle est entièrement occupée par un escalier monumental du plus bel aspect.

La construction moderne ne produit pas, il faut le reconnaître, un effet aussi satisfaisant au dehors ; ses formes, trop nues, ont quelque chose de sec qui contraste d'une manière regrettable avec l'élégance et la richesse, trop grandes peut-être, de l'œuvre de la renaissance. Il n'est pas nécessaire d'avoir un sentiment d'art bien développé pour être frappé de ce défaut d'harmonie; mais la première impression que fait éprouver la vue du monument n'est pas celle-là : on est saisi d'un profond sentiment d'admiration dès qu'on se trouve en présence de ce majestueux édifice s'élevant si hardiment du sein de l'Océan.

L'ancien couronnement était plus riche et plus accidenté. Au-dessus de la seconde galerie, le dôme de la chapelle se marquait au dehors et était découpé par des lucarnes richement ornées, qui formaient le second rang de fenêtres de cette salle. Le dôme était surmonté, d'abord d'un pavillon circulaire accompagné de pilastres corinthiens et d'une balustrade à jour, puis de la lanterne qui était exécutée en pierres de taille, et se composait de petites arcades et de colonnes supportant une coupole. Cette dernière disposition n'était pas aussi heureuse au point de vue de l'éclairage que sous le rapport de l'art, car les pieds-droits de la lanterne avaient le grave inconvénient d'intercepter une partie très-notable des rayons lumineux; elle fut toutefois respectée jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, époque où une lanterne en fer remplaça la lanterne de maçonnerie dont les pierres avaient été calcinées par le feu.

On voit encore dans la chapelle, au-dessus de la porte d'entrée, le buste de Louis de Foix, le premier et le plus célèbre des architectes de ce monument; il est accompagné de l'inscription suivante, dont nous respectons l'orthographe :

Qvand iadmire ravi c'est œvvre en mon covrage,
Mon de Foix, mon esprit est en estonnement.
Porte dans les pensers de mon entendement
Le gentil ingénievx de ce svperbe ovvrage.

Là il discovrt en soi et d'vn mvet langage,
Te va lovant svbtil en ce point mesmement
Qve tv brides les flots du grondeux élément,
Et dv mutin Neptvn la tempest et l'orage.

O trois et quatre fois bienhevrevx ton esprit
De ce qv'av front dressé ce phare il entreprit
Povr se perpétver dans l'hevrevse mémoire.

Tv t'es acqvis par là vn honnevr infini,
Qvi ne finira point qve ce phare de gloire,
Le monde finissant, ne le rende finy.

La chute en est heureuse; mais deux autres inscriptions se lisent dans la même salle : elles sont commémoratives des travaux exécutés dans l'édifice sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV; et elles prouvent que si l'on ne lui était venu en aide, ce *phare de gloire* aurait disparu bien avant le terme assigné par l'auteur du sonnet. Une restauration, plus importante encore que les précédentes, a été entreprise d'ailleurs dans ces dernières années, et se poursuit avec la plus grande sollicitude sous l'habile direction de M. l'ingénieur Pairier ; elle a pour objet de remplacer toutes les pierres rongées par le temps, et elles sont nombreuses surtout au dehors, et de faire revivre les ornements qui, en plusieurs endroits, se devinent plutôt qu'ils ne se voient. On a aussi l'intention de rendre la chapelle au culte, et bientôt la Vierge de Cordouan sera de nouveau invoquée par les marins en danger et saluée par eux au retour.

Nous n'admettons plus autant de richesse d'ornementation dans nos phares. Nous ne les traitons pas comme des œuvres de luxe; nous les regardons comme des édifices d'utilité publique, auxquels il convient d'autant mieux de conserver leur caractère, avec toute la simplicité qu'il comporte, que la plupart d'entre eux sont établis loin de tout centre de population. La beauté que nous leur demandons est celle qui résulte du mérite des dispositions, de l'harmonie des proportions, de la perfection du travail, et de ce caractère monumental qui se concilie avec la hardiesse de la construction. C'est cet esprit de sage économie qui a permis à notre administration des travaux publics d'élever en un petit nombre d'années la plupart des phares que réclament les besoins de la navigation, sans grever nos budgets de charges trop lourdes à supporter. La majeure partie de notre littoral serait encore plongée dans l'obscurité, et, comme par le passé, serait souvent le théâtre des plus déplorables sinistres, si l'on avait voulu déployer dans ces édifices le luxe d'architecture qu'on admire à Cordouan.

Le nombre des feux allumés sur nos côtes, qui n'était que de 59 en 1830, s'élève aujourd'hui à 169, la Corse comprise, et l'on compte parmi eux 37 phares du premier ordre. Bientôt notre système d'éclairage maritime sera complet, car il ne présente plus que de rares lacunes. Tel qu'il est, d'ailleurs, il rend d'immenses services à la navigation, qu'il a affranchie des dangers les plus redoutables.

UNE ORDONNANCE DE 1436

A L'OCCASION DE LA PESTE.

Voici l'ordonnance arrêtée au consulat de Béziers le jeudi 12 avril 1436, pendant une épidémie qui ravageait la ville. Nous en donnons la traduction d'après le registre des procès-verbaux de l'hôtel de ville, imprimés dans le Bulletin de la société archéologique de Béziers :

1° Dimanche prochain il sera fait une procession générale où sera porté le corps de N.-S. Jésus-Christ avec les cierges allumés de toutes les confréries et corporations de métiers. On y portera aussi toutes les reliques des églises de Béziers, et le dais sera tenu par des prêtres et non par des laïques. On partira de Saint-Nazaire (la cathédrale), et on se rendra au cimetière de Saint-Aphrodise où il y aura prédication solennelle. La grosse cloche de la cathédrale sera sonnée aux frais de la ville. Les gens du commun suivront la procession avec un cierge en leur main et les pieds nus, tous ceux qui pourront le faire.

2° Les prêtres les plus recommandés par leur dévotion

seront choisis parmi le clergé des églises et des monastères, pour dire des messes votives ordonnées par le conseil de la ville.

3° Comme le dimanche n'est pas assez rigoureusement observé, on aura à s'abstenir de vendre ce jour-là quelque marchandise que ce soit, aussi bien que de jouer aux dés, aux osselets ou au palet. Tout le monde devra être aux églises pour entendre la messe, les vêpres et le sermon.

4° Les chefs des métiers seront avertis que la cloche sonnera les samedis à heure de vêpres, pour que le travail cesse incontinent dans les ateliers.

5° Les cordonniers ne feront le dimanche de chaussures neuves pour personne, ni les tailleurs d'habillements neufs, et leurs ateliers seront fermés. Fermées aussi seront les boutiques des apothicaires et de tous les autres marchands, pour que rien ne se vende ce jour-là.

6° Tous les tribunaux de Béziers seront fermés également.

7° Les bouchers ne tueront plus le dimanche pour la vente du lundi. Les viandes débitées le lundi seront tuées le matin même.

8° Les ordonnances rendues par le sénéchal de Carcassonne et de Béziers au sujet des jeux de hasard et des blasphèmes, seront publiées de nouveau.

9° On prendra des mesures à l'égard des excommuniés.

10° Les maisons mal famées de la ville seront l'objet d'une surveillance particulière.

11° Les taverniers ne se tiendront pas le dimanche dans leurs tavernes, qui sont lieux où l'on joue et où l'on jure.

12° Les rôtisseurs et chandeliers ne feront cuire le même jour ni viande, ni quoi que ce soit, dans leurs fours et fourneaux.

13° Les rues seront nettoyées de toutes les ordures qui engendrent l'infection; les inspecteurs des rues y prendront garde.

MARTIN L'ÉLÉPHANT.

Au seizième siècle l'Inde avait un éléphant que l'on appelait Martin, et dont la célébrité n'était point inférieure à celle que s'est acquise dans notre siècle, au Muséum d'histoire naturelle, l'ours connu sous le même nom. C'était la côte tout entière du Malabar qui, vers 1540, était le théâtre de la gloire de Martin l'éléphant. Ce puissant quadrupède, attaché au service de la forteresse que les Portugais avaient fondée à Cochin pour protéger leur commerce dans ces régions lointaines, recevait une ration de l'État. Sitôt que sa besogne à l'intérieur de la citadelle était faite et consciencieusement terminée, il s'en allait sur la plage et il y attendait patiemment ses nombreux clients. Le grave historien qui nous a conservé le récit de ses exploits ne nous dit malheureusement pas si c'était en compagnie de son cornac. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne tardait pas à être chargé d'innombrables commissions dont il s'acquittait avec une fidélité rare et avec d'autant plus de sagacité qu'il n'y avait pas, dit-on, une seule rue de la ville qu'il ne connût parfaitement. Après avoir transporté les divers fardeaux dont la confiance publique le chargeait, Martin venait réclamer la récompense qu'il avait si bien gagnée; sa trompe lui servait de coffre-fort, et bien téméraire eût été le hardi larron qui eût tenté de lui ravir ses xérafins (1).

Martin toutefois se gardait bien de thésauriser. Il allait devant les boutiques de boulangers ou devant les fruitières, et donnait honnêtement ses pièces de monnaie pour un fruit ou pour un pain.

Nul ne s'avisait, dans Cochin, de tricher le loyal quadrupède; la chose advint un jour cependant, et mal en prit à celui qui fit cette mauvaise action. Martin l'éléphant avait été chargé par un agent portugais de porter une pipe de vin : le vin rendu sur place, le salaire avait été demandé avec le mouvement de trompe bien connu de ceux qui employaient Martin; mais l'Européen malavisé le lui avait dénié sous l'étrange prétexte que, faisant partie lui-même du personnel de la forteresse, il pouvait se servir gratis des éléphants du roi. Martin dut se passer de cannes à sucre ou de petits pains à croûte dorée; mais lorsqu'il eut bien compris qu'on se jouait outrageusement de sa bonne foi, il alla chercher le mauvais payeur jusque dans son habitation, et, ne pouvant pénétrer dans le réduit où celui-ci s'était caché, il enlaça avec sa trompe la pipe de vin, et sans se laisser allécher par le bouquet du porto ou du *carcavellos*, il la lança en l'air et inonda le sol de la précieuse liqueur.

A quelque temps de là, Martin fut requis par son cornac de mettre à la mer une galère d'assez grande dimension; mais Martin était malade, et cette fois il refusa ce service qu'il avait rendu en mainte occasion. Force fut alors au commandant de la forteresse d'emprunter au roi de Cochin un de ses éléphants. Lorsque le formidable animal fut en présence de Martin, le cornac de ce dernier lui adressa une de ces semonces qui se renouvellent perpétuellement dans l'Inde, et qui établissent entre l'animal et son conducteur une sorte de solidarité intellectuelle que nul Hindou ne songe à mettre en doute : il lui représenta en termes énergiques combien il était honteux pour lui qu'un éléphant qui avait l'honneur d'appartenir à un roi redouté se laissât vaincre en courage et en bonne volonté par le serviteur d'un petit souverain. En présence de son rival, Martin parut si bien comprendre la harangue qu'il fit un suprême effort et mit la galère à l'eau. Le pauvre animal en fut malade durant plusieurs jours, nous dit la chronique; mais ce fut un nouveau trait ajouté aux mille récits glorieux qui circulaient sur son compte dans la cité de Cochin.

L'historiographe en titre de la couronne, Damian de Goes, qui raconte ces divers anecdotes, affirme qu'il met une grande sobriété dans les détails, et que de son temps les récits merveilleux qui circulaient sur le compte de Martin l'éléphant auraient aisément rempli un volume.

VOITURES TURQUES.

Voy. t. X, p. 392.

Un voyageur nous communique le dessin suivant, où la voiture turque que l'on nomme *araba* est figurée avec plus de détails qu'elle ne l'a été à la page 392 de notre dixième volume. Ici le pavillon est plus léger, les ornements et les diverses pièces de l'attelage sont indiqués avec soin; on voit distinctement à l'arrière l'échelle qui sert de marche-pied et la manière dont sont établis les essieux : c'est pour nous une occasion de donner quelques nouveaux détails sur ce genre de véhicule.

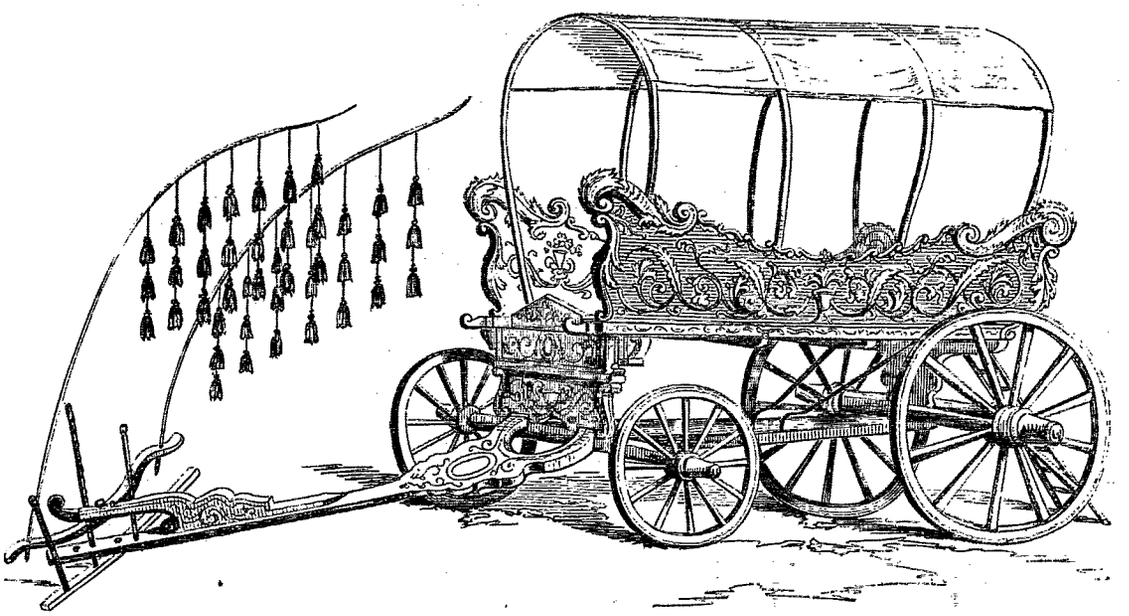
L'araba est une sorte d'omnibus qui peut contenir dix ou douze personnes. Il sert à transporter les habitants de Constantinople dans les divers quartiers éloignés de la ville ou dans ses environs. Il est couvert en cintre, comme on croit

(1) Monnaie des Indes en usage le long de la côte du Malabar.

Le sentiment de ce qu'on peut obtenir pour l'argent monnayé ou pour une pièce métallique quelconque n'est pas étranger aux animaux. L'auteur de cette note a vu, dans une des villes les plus commerçantes de l'Amérique du Sud, un gros singe, de l'espèce des cynocéphales, qui était singulièrement expert dans les transactions qui s'établissaient entre lui et les marchands de fruits ou de boissons sucrées; il ne lâchait la pièce de monnaie, devenue pour lui un objet d'échange, qu'au moment où il tenait l'objet de sa convoitise. L'expérience était si souvent renouvelée, à la grande joie des nègres du voisinage, que le mandrille en question était devenu d'un embonpoint fort respectable.

que l'était celui des flamines, prêtres de Rome (on voit une de ces voitures religieuses figurée sur une médaille du temps de Néron); ce cintre surmonte aussi les voitures fermées et analogues à l'araba, et qui servent à transporter les femmes du harem aux mosquées ou à la campagne. A l'araba, la courbe, établie en toile fixée à des cercles, vient s'appuyer contre les parois du chariot, et descend jusqu'à son plancher. Les deux côtés de la voiture sont formés d'une menuiserie solide, couverte d'ornements gracieux sculptés et peints avec goût; la dorure enrichit quelquefois aussi certains détails délicats. Ces ornements se reproduisent à l'intérieur du char, jusqu'au plancher sur lequel les voyageurs sont assis à la manière orientale, c'est-à-dire sans siéges ou bancs; une natte, un tapis, posés au fond, en forment le seul ameublement. Une petite échelle fort incommode placée à l'arrière de la voiture, et qui se relève pendant la marche, est le seul moyen offert aux voyageurs pour gagner leurs places.

Aucun ressort ou appareil de suspension n'est disposé pour rendre moins fatigantes les secousses occasionnées par le mouvement; le plancher, assemblé dans les deux pièces de bois longitudinales sur lesquelles descendent les parois, est consolidé par des traverses, et porté à ses extrémités par deux fortes planches posées verticalement sur les essieux des roues, et découpées en consoles gracieuses dont l'ornementation se répand sur toute la partie antérieure de la planche; le train de devant est lié à celui de derrière par une pièce horizontale sur laquelle s'opère tout le tirage, lequel est facilité encore et consolidé par deux tringles de fer, placées du milieu de cette pièce à l'arrière du



Araba, omnibus de Constantinople. — D'après A. Lenoir.

plancher. La disposition du train de devant est telle qu'on ne peut faire tourner le chariot.

La flèche d'attelage est fixée au premier essieu et à la planche horizontale qui le relie au second; elle est mobile et peut se relever ou s'abattre à volonté; de riches découpures et des feuillages sculptés et peints ornent les extrémités de cette flèche, dont la partie antérieure porte une espèce de longue console dans laquelle sont pratiqués quatre ou cinq trous ronds reproduits à l'extrémité de la flèche, et qui servent à placer de fortes chevilles en fer sur lesquelles s'opère tout le tirage; c'est à cette partie de la flèche que l'on fixe le joug au moyen duquel on attèle par les deux cornes les deux bœufs qui traînent le chariot; sur ce joug sont plantées deux perches qui portent sept ou huit cordons de soie ou de laine rouge ornés de trois glands de même nuance. Pendant la marche, cette décoration des animaux est très-pittoresque; son effet est de relier l'attelage aux riches couleurs des vêtements des hommes et des femmes placés dans le chariot, et de former des lignes courbes et ondulées depuis la tête des animaux jusqu'à l'avant de la voiture.

On reconnaît, à la disposition de ce chariot, combien l'industrie des Turcs est restée stationnaire. Les mœurs de ce peuple ne lui ont pas permis d'aller au delà des essais de l'antiquité et du moyen âge. A ce point de vue l'Orient offre un grand intérêt, parce qu'on y rencontre à chaque pas quelque souvenir de l'industrie antique, comme on y retrouve dans les mœurs de nombreuses traces de la vie que menaient les premiers peuples.

POISSON.

L'illustre mathématicien Poisson est né à Pithiviers en 1781, dans une petite maison de la place du Martroi. On raconte que sa nourrice, femme de la campagne, pour préserver son nourrisson de tout accident quand elle allait aux champs, avait imaginé de le suspendre à un clou le long du mur. Ce souvenir faisait dire plaisamment à Poisson « qu'il s'était exercé dès son berceau à des observations sur le pendule. »

La condition de son père était obscure; il fut seul l'artisan de sa fortune, et s'éleva par son mérite jusqu'aux premières dignités de l'État, sans jamais avoir sollicité aucune faveur et sans que les honneurs aient pu le distraire un moment du culte sacré de la science. Comme Newton, comme la Place, il avait été destiné par sa famille à une carrière toute différente de celle où il devait trouver la gloire et l'immortalité; et ce fut un heureux hasard qui, en lui révélant les germes d'un esprit droit et réfléchi, le ramena vers l'étude des mathématiques, dont il ignorait encore les premiers éléments à l'âge de quinze ans. Mais le temps perdu fut bientôt réparé. Dès l'âge de dix-sept

ans il se présentait aux examens de l'École polytechnique et étonnait les savants professeurs qui les dirigeaient alors, par la précision de ses réponses, par la lucidité de ses démonstrations et surtout par l'étendue de ses connaissances qui dépassaient de bien loin les bornes du programme exigé. Il fut reçu le premier de la promotion de 1798, et passa deux ans dans cette école célèbre qui a depuis donné à la France tant de savants du premier ordre et d'hommes supérieurs dans toutes les carrières. — Lagrange, la Place, Fourier, Monge, Chaptal, Vauquelin, c'est-à-dire tout ceux qui occupaient alors les premiers rangs du monde intellectuel, se disputaient l'honneur de développer leurs brillantes théories devant cette jeunesse studieuse. Poisson se montra digne d'un si haut enseignement. Entré à l'école adolescent, il en sortit géomètre consommé. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il s'était fait connaître au monde scientifique par trois beaux mémoires présentés à l'Institut, et destinés à éclaircir des points obscurs d'analyse transcendante. Ce n'étaient là que les premiers essais d'un génie qui s'éveille. Poisson savait que l'analyse mathématique ne doit être considérée que comme un auxiliaire donné à l'esprit humain pour soutenir sa faiblesse, et non comme un champ inépuisable ouvert à une gymnastique intellectuelle sans utilité et sans but. Aussi, dès qu'il eut annoncé son entrée dans la carrière scientifique, il dirigea ses premiers efforts vers les applications, et pour son coup d'essai il eut l'honneur de résoudre complétement une question des plus importantes pour ce point de la science, l'explication de la stabilité du système du monde. Après les travaux de Lagrange et de la Place, il pouvait encore rester des doutes dans les esprits les plus judicieux. Poisson démontra scientifiquement comment l'harmonie des sphères célestes est assurée; comment leurs orbites ne s'éloigneront jamais considérablement de la forme à peu près circulaire qu'elles ont aujourd'hui, et comment leurs positions respectives ne feront que de légers écarts autour d'une position moyenne à laquelle la suite des siècles finira par les ramener éternellement. Il a ainsi prouvé ce que d'instinct pensent tous les hommes religieux, c'est-à-dire que le monde physique a été fondé à l'origine des temps sur des bases inébranlables, et que Dieu, pour la conservation des races humaines, ne pouvait pas être obligé un jour, comme à tort l'avait cru Newton, de retoucher à son ouvrage. La lecture du mémoire qui contenait ces importants résultats fit événement dans le monde savant. Lagrange et la Place, réveillés par les succès de leur jeune émule, s'empressèrent de reprendre et de compléter leurs savantes investigations : la *Mécanique céleste* vit disparaître une lacune qui existait encore dans cet immortel ouvrage; et Lagrange, déjà parvenu à l'âge de soixante-douze ans, rentra encore une fois dans la lice qu'il semblait avoir abandonnée pour toujours, et, sous l'impulsion que le jeune géomètre de vingt ans venait d'imprimer à ses idées, il enrichit la mécanique analytique d'une des plus belles méthodes qui fussent sorties de son fécond génie.



Statue de Poisson, par M. Auguste Deligand, inaugurée à Pithiviers le 15 juin 1851.

Poisson écrivit depuis un grand nombre de beaux mémoires sur les questions les plus intéressantes de la physique ou de la mécanique céleste; mais aucun d'eux n'a eu autant de retentissement que le grand travail dont nous venons de parler, tant il se distinguait par l'importance du sujet et par les difficultés dont le jeune géomètre avait si habilement triomphé. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que ce mémoire devint pour lui la source des honneurs et de la fortune. Il fut nommé successivement professeur titulaire à l'École polytechnique à la place de Fourier, qui avait préféré la carrière administrative à la carrière scientifique; puis membre du Bureau des longitudes et de l'Institut, où il vint remplir le fauteuil laissé vacant par la mort prématurée de Malus, auquel nous devons tant de beaux travaux sur la théorie de la lumière. Toutes les sociétés savantes de l'Europe se disputaient l'honneur d'inscrire le nom de Poisson sur la liste de leurs membres; la faculté des sciences de Paris s'empressa de se l'adjoindre, et lui confia la chaire de mécanique théorique, qu'il occupa sans un jour peut-être d'interruption, jusqu'à la cruelle

maladie qui l'emporta. Dans cette position, Poisson a rendu de grands services à l'enseignement des mathématiques.

Ce qui distinguait particulièrement le caractère de son esprit, c'était une clarté qu'on trouve rarement chez les hommes absorbés par les conceptions élevées. Il s'abaissait sans peine des sommités de la science jusqu'aux premières notions de l'analyse ou de la mécanique. Il passait sans fatigue d'une leçon de l'École normale à une séance de l'Institut, et la même voix qui venait de charmer par la netteté de ses accents un auditoire d'écoliers étonnait quelques instants après, par les grandes découvertes dont elle était l'organe, les premiers savants de l'Europe.

Devenu en 1820 l'un des principaux dignitaires de l'Université, il trouva dans ces nouvelles fonctions le moyen d'exercer une influence plus décisive encore pour la propagation des études mathématiques sur toute la surface de la France. C'est en grande partie à lui que l'on doit de voir l'étude des sciences naturelles et des sciences exactes se mêler, dans nos colléges, à celle des lettres : pensée féconde si, par trop de zèle, on ne l'exagère point jusqu'à nuire à ce qu'elle doit seulement soutenir et fortifier! Mais ce n'est pas là le seul genre de service que Poisson ait rendu aux sciences dans la haute position que ses talents lui avaient acquise, et l'on peut dire avec vérité que pendant les vingt dernières années de sa vie il ne s'est point produit dans les sciences physiques ou mathématiques une grande découverte, un progrès remarquable, qui n'ait été inspiré ou encouragé par lui. En 1837, Poisson avait été nommé pair de France. Il est mort le 25 juin 1840.

Une statue, œuvre de M. Auguste Deligand, l'un de nos jeunes statuaires qui donnent les plus sérieuses espérances, lui a été élevée à Pithiviers. L'inauguration a eu lieu le dimanche 15 juin 1851, en présence du ministre de l'instruction publique et d'un grand nombre de savants.

Plusieurs discours ont été prononcés au nom de l'Académie des sciences, de la ville de Pithiviers et de la famille. Les détails que nous avons donnés sont en grande partie empruntés à un éloge dont l'auteur est M. de Pontécoulant, colonel d'état-major et ami de Poisson.

MIGRATIONS DES OISEAUX,

PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

Suite. — Voyez la Table du tome XIX (1851).

LES HIRONDELLES. — L'ÉTOURNEAU. — LE LORIOT. — LA CORNEILLE MANTELÉE. — LA CIGOGNE BLANCHE. — LA GRUE CENDRÉE. — LE FLAMMANT ROSE. — LE VANNEAU HUPPÉ. — LE PLUVIER DORÉ.

Les HIRONDELLES. Il y a trois espèces principales d'hirondelles qui émigrent périodiquement et avec régularité : l'hirondelle de fenêtre (*Hirundo urbica*), l'hirondelle de rivage (*Hirundo riparia*), l'hirondelle de cheminée (*Hirundo rustica*).

Le genre hirondelle se signale entre tous les autres par l'étendue et la régularité de ses migrations; dans les trois espèces que nous venons de mentionner, celle de cheminée se distingue par l'universalité de ses voyages. On la rencontre pour ainsi dire dans toutes les contrées du globe où l'homme a fixé son séjour; c'est près des habitations qu'elle place son nid et dépose l'espoir de sa race. Le plus ordinairement l'hirondelle précède le retour du printemps dans le midi de la France; mais l'époque moyenne de son arrivée pour le reste du pays est du 15 au 30 avril. Elle nous quitte en général vers la mi-septembre. Toutes les hirondelles cependant ne partent pas à la fois; dans le midi, on en voit qui retardent leur voyage jusque vers le milieu ou même vers la fin d'octobre. Elles se rendent en Afrique. C'est de cette espèce que l'Écriture décrit les longs voyages. Un grand nombre d'observations ont été faites en tout temps et en tout lieu sur la direction et l'étendue de ces excursions. Au dire d'un savant observateur moderne, M. Marcel de Serres, qui a étudié, d'une manière toute spéciale et avec la sagacité et la science profonde qu'on lui connaît, les migrations des différents animaux, « l'hirondelle de cheminée part chaque année d'Afrique, du Gingiro, pays peu éloigné des côtes occidentales de la mer des Indes; elle quitte cette contrée en se divisant en deux colonnes, l'une se dirigeant vers le sud, et l'autre, au contraire, prenant sa route vers le nord. La première traverse d'abord toute la partie des côtes de l'Afrique qui s'étend depuis le Gingiro jusqu'à la colonie du cap de Bonne-Espérance; elle parcourt ensuite le Zanguebar, le pays de Mozambique, la Cafrerie, et, sans pénétrer dans le territoire du Cap, se détourne subitement vers le nord et parcourt de nouveau toute l'Afrique en se tenant d'abord assez rapprochée des côtes occidentales de l'océan Atlantique. Une fois qu'elle a dépassé la Guinée inférieure, elle s'éloigne de plus en plus des rivages de cette mer, passe en Nigritie, tourne autour du lac Tchad, dont elle côtoie les bords orientaux, et contourne à l'ouest le désert de Sahara qu'elle évite autant que cela lui est possible; elle arrive ainsi en Barbarie; elle traverse ensuite les États de Tunis et de Tripoli, et longe les côtes méridionales de la Méditerranée; elle prend dans ces contrées quelques moments de repos, après quoi elle se met de nouveau en marche, franchit la Méditerranée et arrive ainsi en Europe. Là elle paraît pousser quelquefois ses excursions jusque vers les points les plus septentrionaux, la Laponie, la Suède, la Norvége, le Groënland, où elle se joint avec les individus de la colonne septentrionale, qui arrive dans les mêmes parages après avoir visité successivement la Nouvelle-Hollande et la totalité de l'Amérique. »

Les hirondelles, en nous quittant chaque année, retournent en Afrique, au Gingiro, parcourant successivement, en sens inverse, les contrées que nous avons énumérées.

Nous ne dirons rien ici des deux autres espèces d'hirondelles; ce serait presque une répétition de ce que nous venons de raconter de l'hirondelle de cheminée; nous rappellerons seulement une nouvelle fois l'instinct admirable qui les porte, et surtout l'hirondelle de fenêtre, à revenir périodiquement chaque printemps dans le même lieu, souvent dans le même nid, pendant plusieurs années consécutives.

Suivant l'opinion de certains naturalistes, les hirondelles que l'on voit disparaître tout à coup après l'équinoxe d'automne se retirent alors dans des cavernes ou se cachent au milieu des roseaux pour y rester dans un état d'engourdissement léthargique jusqu'au retour du printemps. On a même été jusqu'à supposer qu'elles demeuraient pendant tout ce temps submergées dans les marais : quelques personnes dont la véracité ne peut être mise en question assurent effectivement en avoir retiré de l'eau dans un état de mort apparente, à une époque où toute la race avait disparu du pays, et les avoir rappelées à la vie en les réchauffant lentement. Dans la vue d'éclaircir ce point intéressant, des physiologistes ont fait diverses expériences et ont constaté que le froid peut tuer, mais qu'il n'engourdit de la sorte ni l'hirondelle de cheminée, ni l'hirondelle de fenêtre : ce ne pourrait donc être que l'hirondelle de rivière qui tomberait dans ce sommeil léthargique, et on ne peut guère se refuser à admettre que quelquefois ces oiseaux passent ainsi une partie de l'hiver; mais il est bien difficile de croire qu'ils restent alors sous l'eau, car

même les animaux hivernants, dont le sommeil est le plus profond, ont besoin d'une certaine quantité d'air pour entretenir leur vie affaiblie.

Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui bien avéré que la plupart des hirondelles, sinon toutes, émigrent en automne vers les pays chauds. On les voit alors se rendre par bandes nombreuses sur les bords de la Méditerranée, s'y rassembler, sur quelque point élevé, en légions innombrables, et, après avoir attendu quelques jours un moment favorable, partir comme un nuage et traverser la mer; on les rencontre quelquefois au-dessus des eaux et on les voit s'abattre sur les cordages des navires, lorsque les vents s'opposent à leur vol.

L'ÉTOURNEAU (*Sturnus vulgaris*), le LORIOT (*Loriolus galbula*), la CORNEILLE MANTELÉE (*Corvus cornix* Linn.). Ces trois sortes d'oiseaux font à peu près le même voyage. Elles partent d'Afrique vers le retour du printemps, et paraissent se séparer, dès le moment de leur départ, en deux colonnes principales, l'une de droite qui se rend en Asie, et l'autre de gauche qui va se répandre dans les régions tempérées de l'Europe. Celle-ci part du royaume de Tripoli; au moment de son départ, on la voit se diriger vers l'ouest, suivre les côtes de l'Algérie, et, bien avant d'atteindre à la Barbarie, traverser la Méditerranée et entrer en France, en Espagne, en Italie, et dans le reste de l'Europe tempérée. L'étourneau arrive en France au mois de mars, et nous quitte dans les premiers jours d'octobre. Il ne niche pas dans nos provinces méridionales. Le loriot arrive dès le mois d'avril, et nous quitte aussi plus tôt, au mois d'août ou au plus tard en septembre. La corneille mantelée est surtout célèbre comme présage des mauvais jours; elle nous arrive en automne par grandes troupes qui se dirigent vers le sud; le temps de pluie et de froid que sa venue a annoncé ne suit que de quelques jours son arrivée. Au printemps, elle passe de nouveau chez nous, mais dans une direction contraire et en volant par petites bandes vers le nord.

La CIGOGNE BLANCHE (*Ciconia alba* Temm.), la GRUE CENDRÉE (*Grus cinerea* Temm.), le FLAMMANT ROSE (*Phœnicopterus antiquorum* Temm.). — La cigogne blanche séjourne en Europe, en Égypte, en Barbarie et dans l'Asie occidentale; elle fait presque partout des migrations annuelles et périodiques; elle passe dans le midi de la France en automne et au printemps, en général par troupes nombreuses et volant à une très-grande hauteur. Elle habite le nord pendant l'été; c'est au milieu des villes, dans les tours et les clochers élevés, qu'elle établit d'ordinaire son nid. — La grue cendrée arrive vers la fin de l'automne dans le midi de la France: quelques-unes y passent l'hiver; d'autres vont chercher plus au sud une température encore plus élevée; celles-ci repassent au printemps, et les unes et les autres se dirigent ensuite vers les contrées du nord où elles vont habiter et faire leurs nids pendant la saison d'été. Les grues sont remarquables par la forme de leur vol, ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce travail. — Le flammant rose ne vient qu'accidentellement jusqu'à nous.

Le VANNEAU HUPPÉ (*Vanellus cristatus* Temm.), le PLUVIER DORÉ (*Charadrius pluvialis* Temm.). Ces deux sortes d'échassiers vivent principalement dans les terrains fangeux et humides de l'Europe. Le vanneau arrive en France, particulièrement dans le midi, par grandes troupes, vers la fin de février ou au commencement de mars. Au mois d'octobre, les familles de ces oiseaux, dispersées dans les champs marécageux, se rassemblent en bandes de cinq à six cents et émigrent vers le sud. — Le pluvier huppé est commun en été dans le nord de l'Europe, surtout en Hollande et en Allemagne. Il arrive en automne dans le midi de la France et en Sardaigne, où il passe l'hiver; au printemps, il quitte ces contrées pour retourner vers le nord. Ces oiseaux volent par grandes bandes, suivent la direction des vents, et se tiennent rangés de front sur une même ligne horizontale. Lorsqu'ils s'abattent, ils se dirigent à peu près constamment le long du cours des eaux. Les pluviers à grand et à petit collier (*Charadrius hiaticula* et *Charadrius minor* Temm.) arrivent également au printemps, et nous quittent en automne.

La suite à une autre livraison.

DE L'USAGE DES SONNETTES DANS LES APPARTEMENTS.

C'est seulement du temps de Louis XIV que cet utile moyen de communication fut imaginé, ainsi qu'on l'apprend de ce passage des *Mémoires de Saint-Simon:*

« Dans les maisons d'Albret et de Richelieu, Mme Scarron (depuis Mme de Maintenon) n'était rien moins que sur le pied de compagnie. Elle y était à tout faire, tantôt à demander du bois, tantôt si l'on servirait bientôt, une autre fois si le carrosse de celui-ci ou de celle-là était revenu; et ainsi de mille petites commissions dont l'usage des sonnettes, *introduit longtemps depuis*, a ôté l'importunité. »

LES AÉROSTATS.

TENTATIVES ET EXPÉRIENCES.

I.

Dans la marche de l'humanité, tout, même les obstacles apparents, tout concourt à la progression incessante. Les protestations du doute sous toutes ses formes, la phalange des sceptiques, celle des envieux, favorisent le progrès qu'ils nient; les plagiaires en étendent l'influence, en popularisent les résultats : tout nous porte en avant. La sphère invisible des intelligences a, comme celle des corps, son mouvement de rotation, et, montant en spirale, gravite aussi vers un soleil.

Le germe des découvertes successives dont les hommes de génie sont, de siècle en siècle, les révélateurs, et que les générations développent, existait dès l'origine des temps. Lorsque le voile qui les couvre est écarté par la main habile ou heureuse d'un élu de la Providence, nombre de jaloux, pressés d'obscurcir cette gloire naissante, fouillent dans les rêves du passé, qui sont parfois la prophétie, le mirage de l'avenir. Ils y cherchent des preuves que l'idée qui vient de surgir n'est pas neuve, que le progrès est illusoire. L'homme que l'on admirait tout à l'heure, loin, à leur avis, de mériter la reconnaissance universelle, n'a fait que s'attribuer lâchement le mérite d'un autre en exhumant l'invention enfouie, par un savant ignoré, dans quelque bouquin vermoulu. Ces efforts, ces luttes pour enlever à l'inventeur sa légitime récompense, sa gloire, peuvent obscurcir et désenchanter sa vie, mais non arrêter le retentissement de la parole divine dont l'homme de génie n'est que l'organe; et, en dépit des envieux, l'avenir saluera le nom de chaque révélateur.

Le premier aérostat, s'élançant par delà les nues, avait à peine imposé silence à ceux qui, niant la possibilité de s'élever et de naviguer dans l'air, taxaient de folie les tentatives faites dans ce but, que ces mêmes gens s'empressèrent d'affirmer que la découverte n'était point nouvelle. Le secret de voler à travers l'espace était connu des anciens, disaient-ils; Icare, les magiciennes de la Thrace, les prophètes ravis au ciel, Simon le Sorcier, la fable et l'histoire,

jusqu'à Cyrano de Bergerac et ses ingénieuses rêveries pour voyager à travers la lune et le soleil (voy. t. XI, p. 238), furent mis en avant et opposés aux jeunes aéronautes. Ces précurseurs cependant étaient d'étranges rivaux ; l'envie ne pouvait s'en contenter, et mit en lumière l'ouvrage rare et ignoré du père Lana. Ce jésuite parlait de navigation aérienne comme divertissement scientifique ; la barque volante, dont il donnait la gravure (1), était surmontée de quatre sphères d'un cuivre tellement mince (il en spécifiait l'épaisseur), que jamais on n'en avait vu de pareil. Pour produire le vide, qui devait alléger l'esquif, le bon père conseillait de les remplir d'eau, que l'on écoulerait en ouvrant des robinets, promptement refermés. Le moyen, comme on voit, était naïf. Cette plaisanterie, imprimée à Brescia en 1670, peu d'années après la mort de Pascal, et qui s'appuyait des idées qu'avaient soulevées les expériences de ce grand homme sur la pesanteur de l'air, fut sérieusement présentée comme la source de l'invention des aérostats. On parla ensuite de Galien, moine dominicain, auteur d'une brochure aussi inconnue que l'ouvrage de Lana : livre où, entre autres *amusements physiques* et *géométriques*, était décrit un immense vaisseau cube, du volume de mille millions de toises, plus long et plus large que la ville d'Avignon, du poids de douze millions de quintaux, pesanteur (le moine l'affirmait), dix fois plus grande que celle de l'arche de Noé. Pour enlever au-dessus de la région de la grêle cette gigantesque machine, Galien, donnant au bord de ce navire une hauteur de 83 toises, afin que les couches inférieures de l'air atmosphérique ne pussent y pénétrer, le remplissait ensuite de l'air supérieur, moins lourd que le nôtre. Comment se procurer, comment emmagasiner ce fluide éthéré, c'était ce dont le religieux contemplatif ne s'était nullement inquiété. Il n'y avait rien de pratique, rien de possible, même à ses yeux, dans ce jeu de son imagination. C'étaient les pures hypothèses d'un solitaire intelligent, instruit, et qui, tout en se complaisant dans ses rêves, n'avait pas même l'idée que jamais la moindre partie en pût être réalisée.

Ce n'étaient pas ces précédents qui pouvaient enlever quelques rayons à la gloire des frères Montgolfier, et mettre en doute la spontanéité de leur découverte. On leur chercha d'autres rivaux, et alors vint l'histoire de l'*ovoador* ou homme volant, légende assez confuse et dont les versions variaient. Selon les uns, un certain Laurent de Guzmao, moine de Rio-Janeiro, ayant vu flotter devant la fenêtre de sa cellule une coquille d'œuf ou une écorce d'orange, avait, en 1720, lancé un ballon devant ses compagnons ébahis, et reçu d'eux le titre d'*ovoador;* suivant les autres, ce moine s'était élevé à Lisbonne, en 1736, dans un panier d'osier, devant le roi Jean V, jusqu'à la corniche du palais, d'où il était retombé. Il devait son prénom aux acclamations populaires, et sa mort, arrivée en Espagne dans l'année 1724, était, disait-on, la suite des persécutions des inquisiteurs. Les dates s'accordaient peu ; car d'autres récits placent la prétendue ascension de Galien en 1709. On citait pour garant de cette anecdote un manuscrit espagnol qui ne s'est retrouvé ni aux bibliothèques de Paris, ni à celle de Turin, où tour à tour on prétendait l'avoir vu. La gravure ci-jointe, extraite de la Bibliothèque de la rue de Richelieu, est l'unique trace que nous ayons rencontrée de la soi-disant invention de Galien ; nous la reproduisons dans toute sa bizarrerie avec les explications qui s'y trouvent jointes.

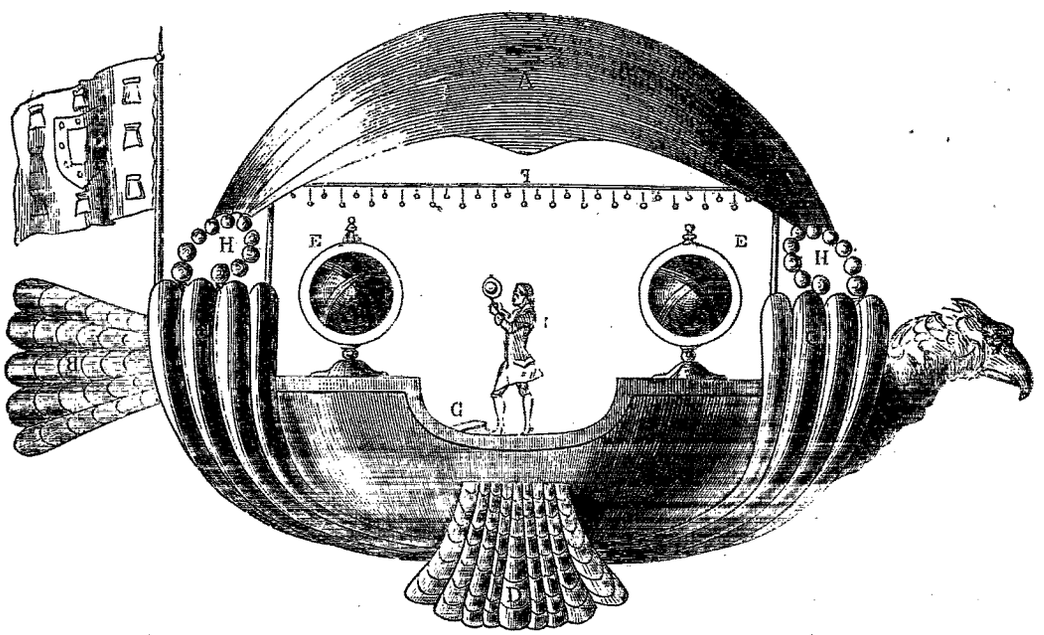


Figure de la barque inventée, en 1709, par Laurent de Guzmao, chapelain du roi de Portugal, pour s'élever et se diriger dans les airs.

A, voilure pour soutenir la barque. — B, gouvernail. — C, C, soufflets pour suppléer au défaut du vent. — D, ailes pour maintenir la machine. — E, E, aimant renfermé dans deux globes de métal attirant le corps de la barque doublée de lames de fer. — F, impériale en fil d'archal, à laquelle quantité de morceaux d'ambre sont suspendus pour attirer une natte de paille de seigle qui tapisse l'intérieur de la barque. — G, boussole. — H, H, poulies pour larguer l'écoute du côté du vent. — I, espace pour dix voyageurs et le pilote, inventeur, qui dirige la manœuvre.

Ce rêve semble plus fantastique encore que ceux de Lana et de Galien. La vérité est que les imaginations se préoccupaient de plus en plus de l'idée prête à éclore, et un grand nombre de regards se fixaient d'avance sur ces routes nouvelles que les frères Montgolfier allaient bientôt ouvrir à tous.

(1) Voy. cette gravure, t. V, p. 8.

LES KALMOUKS.



Kalmouks devant leur tente ; moulin à prières. — D'après l'Atlas de Hommaire de Hell (1). — Dessin de Freeman.

Les Kalmouks sont soumis aux lois russes ; ils n'ont qu'une ombre d'indépendance : leur comité d'administration, qui siége à Astrakan, a une autorité très-secondaire ; les *pristofs*, surintendants russes, attachés aux campements entre lesquels se divisent les *oulousses* ou hordes, veillent à ce que la souveraineté réelle de Saint-Pétersbourg ne souffre aucune atteinte chez ce peuple nomade.

Le territoire de la Kalmouchie n'est plus, du reste, que d'une étendue très-réduite sur la rive gauche du Volga. Ce fleuve est sa limite au nord et à l'est, comme la Kouma au midi, et l'Egorlik à l'ouest. Le nombre des hectares de terre occupés par les Kalmouks, dans le gouvernement d'Astrakan et dans celui du Caucase, est de 10 297 587.

La principale occupation des Kalmouks, tous nomades, est l'élève des chevaux, des chameaux, des bœufs et des moutons.

La nation est divisée en trois classes : les *os blancs* ou nobles, les *os noirs* ou roturiers, et, entre les deux, les prêtres qui sortent de l'une ou de l'autre division.

Qui voit un Kalmouk a vu tous les Kalmouks. Cheveux noirs réunis en une seule natte qui tombe sur l'épaule, yeux obliques et peu ouverts, vue perçante, sourcils noirs et peu épais, nez très-écrasé vers le front, pommettes saillantes, oreilles énormes, lèvres grosses et charnues, barbe rare, moustaches minces, peau jaunâtre, taille petite et svelte, tel est le signalement immuable du noble aussi bien que du plébéien ou du prêtre. Les femmes ont deux nattes ou tresses au lieu d'une, et la bouche en cœur.

La nourriture des Kalmouks est peu recherchée : la chair de cheval cuite, le laitage, le thé (mélange de feuilles de la plante avec du beurre, du sel et du lait, le tout d'une couleur jaune-rouge sale), voilà le fond de tous les repas. Le luxe est d'y ajouter une espèce d'eau-de-vie tirée du lait de jument ou de vache.

Les habitations sont, comme au temps d'Hérodote, des tentes de forme ronde, en feutre, que l'on nomme *kibitkas*, surmontées d'un toit conique percé au centre pour laisser échapper la fumée. Deux chameaux suffisent pour le transport d'une tente qui abrite toute une famille et son mobilier, armes, outres en cuir, tapis, ustensiles de ménage, provisions, etc.

La fabrication des feutres, gris ou blancs, est le principal élément de l'industrie kalmouke.

Comme la plupart des peuples appartenant à la race mongole, les Kalmouks sont lamites, c'est-à-dire que leur religion est une secte du bouddhisme. Ils croient à un Être suprême qui ne doit pas être représenté par des images ou des statues. Les idoles de leurs divinités secondaires ont généralement des figures de femmes. Les membres du clergé sont divisés en quatre classes : les *backhaus* ou grands prêtres, les *ghelungs* ou prêtres ordinaires, les *guetzuls* ou diacres, et les *maudschis* ou musiciens : c'est le dalaï-lama du Tibet qui est le chef suprême.

Les Kalmouks font leur prière en famille ; ils chantent des espèces d'hymnes ; ils se servent aussi soit d'un chapelet, soit d'un tambour ou cylindre couvert de caractères tangoutes et renfermant des écritures sacrées ; on fait tourner ce cylindre au moyen d'une corde : c'est une des formes de ce que les voyageurs appellent *moulin à prières*. Pendant que l'on s'aide de ce moyen mécanique pour remplir le devoir

(1) *Les Steppes de la mer Caspienne*, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale, par Xavier Hommaire de Hell. Paris, P. Bertrand.

de la prière, on peut causer et fumer, quelquefois même on se dispute. C'est à peu près ainsi qu'après avoir allumé une bougie devant une image sainte, il arrive qu'on se retire pour se livrer au cours habituel de ses travaux ou de ses plaisirs. L'âme fait ce qu'elle veut, mais le moulin tourne, et l'on s'imagine que c'est assez pour se concilier la protection du Père céleste.

LOGEMENTS A PARIS EN 1853.

LA MAISON NOIRE.

Ce n'est pas tout d'admirer Paris dans les beaux quartiers, sur les quais, aux boulevards, aux environs de la Madeleine ou du Louvre. Ces splendeurs éblouissent; on est frappé de cette profusion d'hôtels, de palais, d'équipages, de toilettes fastueuses; et le visiteur venu de la province éprouve peut-être à cet aspect une confusion secrète, s'il pense en même temps à sa modeste ville, à son humble village! Mais il gagnerait une instruction bien plus complète et des idées plus justes, s'il prenait la peine de visiter certaines parties de la ville généralement moins connues (1).

Voici, aux environs du Collége de France, dans une sombre ruelle formant issue de la cour Saint-Jean de Latran dans la rue Saint-Jean de Beauvais, une vieille maison qu'on appelle la *Maison noire*. On l'appelle ainsi à cause de son aspect, peut-être aussi en raison de la couleur de ses habitants; car elle est tout entière occupée par des ramoneurs.

Ces ramoneurs vivent par *chambrées* de douze à seize habitants, dont la moitié sont des enfants de dix à quinze ans; car cette profession exige, comme on sait, la réunion d'un enfant avec un adulte. Donc la chambrée contient cinq ou six lits, et ils couchent au moins deux, quelquefois trois dans chaque lit.

Dans chaque chambrée il y a un maître qui répond du loyer. Le prix varie de 80 à 100 francs; il est également supporté par chaque couple de ramoneurs; chaque couple aussi possède sa part de mobilier, ce qui, à la vérité, n'est pas considérable, consistant dans une sorte de bois de lit tel quel; plus, une paillasse et quelque vieille tapisserie pour couverture; quelquefois un drap, lequel est invariablement de la couleur de la maison. Outre cela, quelques ustensiles de cuisine en commun; car le repas du soir se fait ensemble, chaque ramoneur, avec son aide, étant chargé à son tour de confectionner la soupe.

Voici quelques dimensions exactes de ces logements. — Une chambre au premier étage, contenant cinq lits, était habitée, à la fin de l'hiver dernier, par douze personnes. Cette chambre a 4 mètres de large sur 6m,50 de profondeur, et 2m,70 de hauteur; c'est un peu plus de 70 mètres cubes; donc moins de 6 mètres cubes par habitant. — Une autre, au troisième étage, a quatre lits et huit personnes; elle a 3m,50 de large sur 5 de profondeur, et une hauteur de 2m,30; c'est ici un peu moins de 5 mètres par habitant. Or il y a une instruction du conseil général de salubrité de la ville de Paris qui en demande 14 en minimum.

Mais les 14 mètres cubes prescrits pour chaque habitant par le conseil de salubrité supposent un régime de vie ordinaire, et il y a dans la condition des habitants de la Maison noire des circonstances toutes particulières à noter. Comme le ramonage des cheminées ne procure pas un travail régulier, il ne leur suffirait pas d'être ramoneurs; ils sont en outre brocanteurs, marchands de peaux de lapins, etc. En cette qualité, ils payent 18 francs de patente à la ville de Paris pour avoir le droit d'acheter dans les rues et dans l'intérieur des maisons toute espèce de débris : vieilles chaussures de cuir, vieilles laines, vieux linge, vieux habits. Ils recueillent aussi les os et la graisse de cuisine, et jusqu'aux coulures de suif, mises de côté par les ménagères soigneuses. De tout cela, chaque couple de ramoneurs a son tas qui est distinct de celui des autres. C'est le dessous du lit qui sert de magasin, et, à cet effet, le lit est toujours fort exhaussé, soit qu'on l'ait formé de quelques planches soutenues par des étais élevés d'un mètre à 1m,20, ou bien d'un vieux bois de couchette placé sens dessus dessous, les pieds en l'air. L'espace ainsi formé étant presque toujours comble, il faut au visiteur quelque effort d'attention pour pouvoir distinguer ce qui est, à proprement parler, la garniture du lit, c'est-à-dire le coucher des ramoneurs, d'avec ce monceau de débris qui déborde au-dessous. De plus, une infinité d'autres débris encore; ceux-ci, réunis en forme de paquets, sont accrochés le long des murs et au plafond. Avec toutes les exhalaisons sorties de ces ordures, n'oublions pas de porter en compte le contingent de miasmes fournis par les innombrables peaux de lapins suspendues de toutes parts pour acquérir le degré de sécheresse convenable avant d'être livrées à l'épileur. Sur tous ces objets règne une teinte uniforme de suie; tout est noir, surtout l'aire qui forme le sol de la chambre, et dont le carrelage, s'il exista jamais, a depuis longtemps disparu. Cet intérieur est éclairé par une fenêtre tirant son jour de la sombre ruelle, à travers des vitres encroûtées d'une épaisse couche de poussière. Surtout n'oublions pas un des traits essentiels du tableau : c'est, à l'autre bout de la pièce, l'âtre où se fait la cuisine des douze personnes qui habitent cette chambre de 12 pieds sur 19 ou 20 de profondeur.

Tel est, avec quelques légères différences, l'intérieur des quinze chambrées de la Maison noire. On y compte en outre neuf chambres à un ou deux locataires; de plus, tout le rez-de-chaussée et quelques chambres encore des divers étages, servent de magasins à un maître chiffonnier. Mais si nous tenons à bien savoir comment on est logé ici, il ne faut pas dédaigner de faire l'inspection des corridors et de l'escalier.

L'escalier s'élève, par une suite droite et roide de vingt-quatre marches, jusqu'à la hauteur d'un premier étage au-dessus d'entre-sol. Cette hauteur marque la différence du niveau entre le sol de la ruelle du clos Saint-Jean, dans laquelle l'escalier s'ouvre au nord, et celui du terrain auquel la maison est adossée du côté du midi. C'est de ce côté du midi que règne à chaque étage un long corridor éclairé par de larges baies munies de forts barreaux, mais sans aucun vestige de vitres ni de châssis. Cette circonstance de corridors tout ouverts au midi, avec un escalier droit qui s'ouvre au nord à 20 pieds plus bas, produit un appel d'air de la plus grande violence. Ceci a son avantage, et voici comment. La maison n'ayant aucune sorte de cour ni dépendance, on a dû prendre au milieu et dans la largeur du corridor du troisième étage l'emplacement de deux tambours, d'ailleurs mal fermés, destinés à la satisfaction de certaines nécessités. Or il arrive que cette disposition est peu de chose pour la nombreuse population de la maison. Les habitants se font donc, des corridors et des escaliers, un supplément à ces deux tambours insuffisants. On comprend, d'après cela, sans qu'il faille pousser plus loin une peinture devenue impossible, que l'extrême violence de la ventilation puisse avoir une utilité réelle. Quoi qu'il en soit, s'il y a danger de fièvre typhoïde dans les chambres, il y a imminence de pleurésie sur l'escalier.

(1) Une partie des faits que nous allons décrire seraient destinés à disparaître dans un avenir peu éloigné si, comme il y a lieu de l'espérer, l'administration si éclairée de la ville de Paris se décide à adopter la continuation du tracé de la nouvelle rue *des Écoles*, sur l'emplacement actuel des rues *Clos-Bruneau*, *Traversine* et *des Boulangers*, conformément aux vœux souvent exprimés par la population du douzième arrondissement.

Après cela, il ne faut rien outrer. Cette maison n'est pas des pires qu'on puisse voir. Les rues Clos-Bruneau et Traversine avec leurs aboutissants, et aussi plusieurs de celles qui tiennent à la rue Mouffetard, présentent dans plusieurs habitations des conditions bien plus déplorables. Nous en donnerons la preuve. Disons seulement, pour terminer ce qui se rapporte à la Maison noire, que tous ces ramoneurs sont des Auvergnats, que tous ou presque tous passent une partie de l'année seulement à Paris. Ils vont au pays, dans la belle saison, porter chez eux le fruit des économies péniblement amassées pendant l'hiver. Des habitudes d'ordre, un travail régulier, une perspective de l'avenir, les tiennent en joie et conservent leur force morale. Mais transportons-nous dans une maison tout à fait *parisienne*.

La suite à une prochaine livraison.

LES ÉCOLES CHEZ LES ROMAINS.

Les écoles romaines relevaient souverainement de l'empereur; nul ne pouvait être admis à enseigner, sans avoir fait ses preuves devant un conseil composé de maîtres experts et présidé par les magistrats. Des établissements publics disposés pour cet objet leur étaient spécialement affectés. A côté des diverses salles appropriées à l'auditoire et aux études, ces établissements contenaient des jardins plantés d'arbres et des bains, afin que la jeunesse pût s'y former à la gymnastique et aux exercices corporels, dont les Romains faisaient une estime si grande et si méritée.

Un panégyrique de l'empereur, prononcé en 297 par Eumènes, lors de la restauration de l'école d'Autun, nous fournit les détails suivants.

Sous le portique du vaste édifice qui servait de gymnase dans cette ville, et que l'on désignait sous le nom d'école Ménienne, on avait peint sur les murs des cartes géographiques indiquant la situation des villes, des fleuves, des mers, des golfes, les batailles historiques et autres particularités de ce genre. Les jeunes écoliers, grâce à cette méthode, qui, en développant leur patriotisme, appelait le secours des sens en aide au travail de l'esprit, apprenaient ainsi de bonne heure les progrès des armes de la république, leurs succès et leurs revers, les quartiers d'hiver et d'été de la milice en campagne, et enfin la grandeur et l'étendue de l'empire.

Nous voyons aussi qu'à Bordeaux, ainsi qu'à Milan et probablement ailleurs, les femmes, comme les hommes, étaient admises à recevoir l'enseignement public.

Quant au régime administratif et disciplinaire de l'intérieur, l'organisation des établissements d'instruction créés par les Romains offre plus d'un trait de ressemblance remarquable avec celle que reçurent plus tard les universités du moyen âge. Les écoles d'Athènes, si célèbres dans l'antiquité, fournirent le premier modèle de cette organisation et lui donnèrent sa terminologie. A la tête de chaque gymnase était un chef appelé *gymnasiarque*, assisté de plusieurs officiers désignés sous les noms de *proscholes*, *antéscholes* et *hypodidascales*, qui veillaient à la fois sur les maîtres et sur les élèves. Leur mission était de coordonner et de régler l'action des professeurs ou régents. Les proscholes présidaient spécialement à l'éducation physique et à la discipline intérieure. Les maîtres particuliers étaient nommés *pédagogues*.

Les écoliers eux-mêmes se divisaient d'abord par nations, suivant la diversité de leur langue ou de leur patrie. Arrivés à l'école où il venaient étudier des différents points de l'empire, ils commençaient par se grouper sous cette loi naturelle d'affinité, aidés en cela par une classe spéciale de parasites, qui, dans le principe, et chez les Grecs, prenaient le titre de *prostates (diatribôn prostatai)*, et qui finirent par se régulariser sous celui de *procureurs*. Dans l'intérieur de l'école on distinguait trois classes de disciples, à savoir : les externes ou élèves libres, les *convictores* ou pensionnaires, et les *alimentarii* ou boursiers, jeunes gens sans fortune, entretenus, comme chez les modernes, par la munificence publique ou par la libéralité de quelques particuliers. A Rome (et l'on peut vraisemblablement appliquer sous ce rapport l'induction de l'analogie aux écoles provinciales), un rescrit de Valentinien soumettait les étudiants étrangers à une surveillance particulière. Ils étaient placés sous l'autorité du magistrat appelé le *maître du cens*, espèce de préfet de police. Chacun d'eux devait être muni d'un passe-port ou lettre du gouverneur de leur province natale, contenant la déclaration de leur nom, de leur patrie, de leur âge, de leur qualité, du genre d'étude auquel ils voulaient s'adonner, etc. Le maître du cens était chargé de viser ces pièces, de tenir registre des impétrants, de veiller sur leur conduite, et de ne pas souffrir que leurs études ou du moins leur séjour se prolongeât au delà de l'époque où l'écolier avait atteint l'âge de vingt-cinq ans (1).

DOCILITÉ DES BŒUFS.

D'habitude, mon laboureur, à Long-Island, partait l'été avant le petit point du jour, chargé des colliers et du joug de ses bêtes. A peine, à l'heure où il se mettait en marche, commençait-on à distinguer la terre du ciel; mais c'est que là il faut dépêcher le gros de l'ouvrage avant dix heures du matin, et finir le reste après cinq heures du soir, afin d'éviter la forte chaleur du milieu du jour. Aussitôt que, d'assez loin, l'espace étant large, mon homme apercevait ses bœufs, il élevait la voix, criant et appelant : « Holà ! garçons ! » Au second appel, plus fort que le premier, les bœufs, encore couchés sur l'herbe, se levaient, regardaient le maître, puis échangeaient un regard. L'homme s'approchait de plus en plus, et dès qu'il croyait pouvoir être distinctement entendu, il criait de nouveau : « Allons donc, ici ! » Alors les bœufs commençaient à s'avancer lentement vers lui. Le dernier appel était : « Allons, ici, quand on vous le *dit !* » prononcé avec l'énergie du commandement, presque de la colère. Aussitôt les pauvres bêtes accouraient au grand trot, baissant leurs têtes proche de leur conducteur et s'offrant d'elles-mêmes au joug. Après avoir passé les colliers et les avoir réunis au sommet à l'aide d'une petite pièce de bois, le laboureur marchait tout fier devant son attelage qui le suivait jusque dans le camp, où une seule chaîne, accrochée à l'anneau scellé dans le joug, suffisait pour mettre la charrue en mouvement.

COBBET'S *Treatise on indian Corn.*

L'ÉGLISE DE VOUVANT

(Vendée).

Vouvant est un petit village de quatre à cinq cents âmes environ, presque perdu dans un coin de la Vendée, sur la lisière de la forêt de Mervent. Bien que son site ne soit pas sans agrément, éloigné qu'il est des routes tracées, peu de voyageurs s'aventurent à sa recherche; et cependant il se trouve là une de ces richesses architecturales qui font la joie des touristes lorsqu'ils arrivent à les découvrir : l'église du petit village de Vouvant est un des plus précieux monuments de notre France catholique.

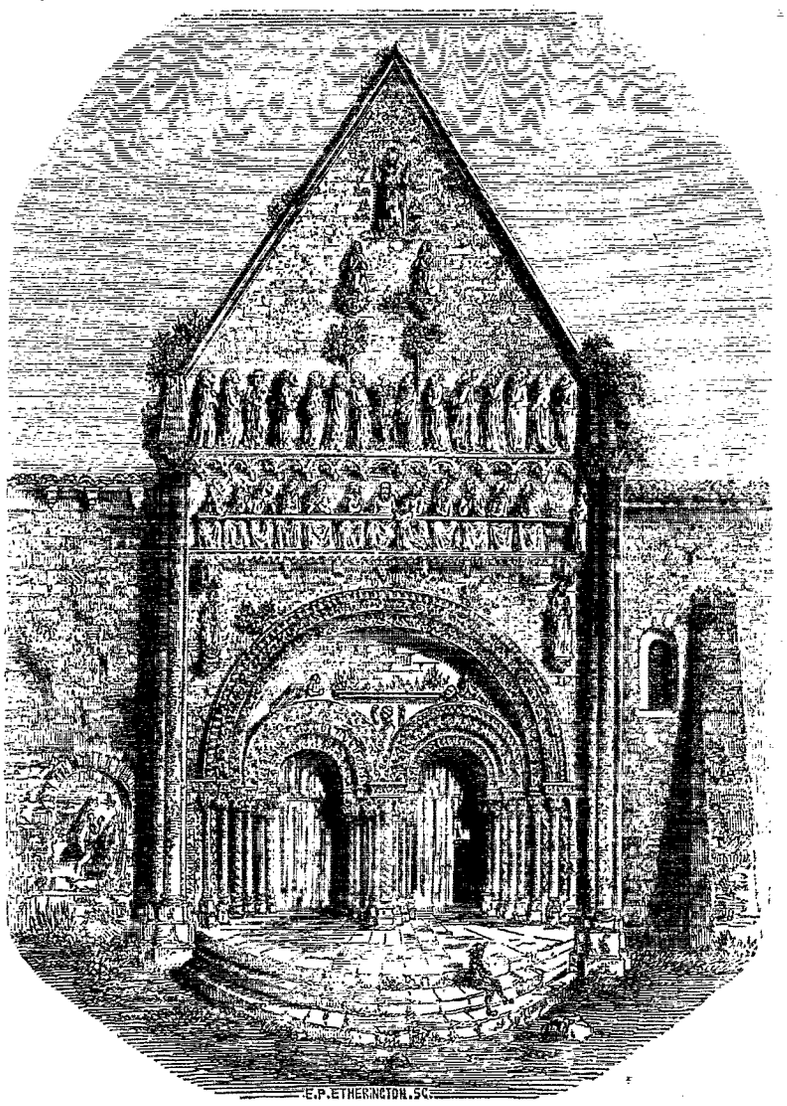
Vouvant n'a pas toujours été ce que nous le voyons au-

(1) *Histoire de l'instruction publique*, par M. Vallet de Viriville, professeur à l'École des chartes.

jourd'hui; il a joué un rôle assez important dans l'histoire d'Aquitaine. Dès la fin du dixième siècle, Guillaume IV, dit le Grand, duc d'Aquitaine, concéda à l'abbé de Maillezais une partie du territoire de la commune, à la condition expresse, par lui acceptée, d'y bâtir une église et un monastère.

Du monastère, rien ne reste; mais l'église, encore debout, déploie une telle magnificence de sculpture, une si grande richesse d'ornementation, que l'on ne peut douter que les vues de Guillaume n'aient été remplies, et au delà.

Dans le Nord, ce n'est guère qu'à partir du seizième siècle que commence à paraître le style byzantin; or le portail de l'église de Vouvant date incontestablement du dixième siècle, et le style byzantin y éclate dans toute sa richesse. Décrire les nombreuses et admirables sculptures qui décorent les archives de ce portail serait impossible; le dessin seul peut donner quelque idée de la profusion et de la délicatesse de ses ornements. Toutefois nous signalerons les deux grands bas-reliefs qui surmontent parallèlement



Façade de l'église de Vouvant (Vendée). — Dessin de Thérond.

le plein-cintre des portes. Le premier représente la Cène, le second figure l'Ascension. Les personnages sont en ronde bosse : quoique roides de pose, ils plaisent infiniment par leur expression naïve et leur caractère religieux. M. de Caumont ne fait remonter ces deux bas-reliefs qu'au douzième siècle. Au-dessous, on voit deux statues de grande proportion qui datent d'une époque évidemment encore plus rapprochée de nous; elles appartiennent au quinzième siècle. L'une, à droite, représente un chevalier couvert d'une armure; l'autre, à gauche, la sainte Vierge, avec un enfant dans ses bras et ses pieds appuyés sur un croissant.

SALON DE 1853. — PEINTURE.

LES MENONS, PAR M. LOUBON

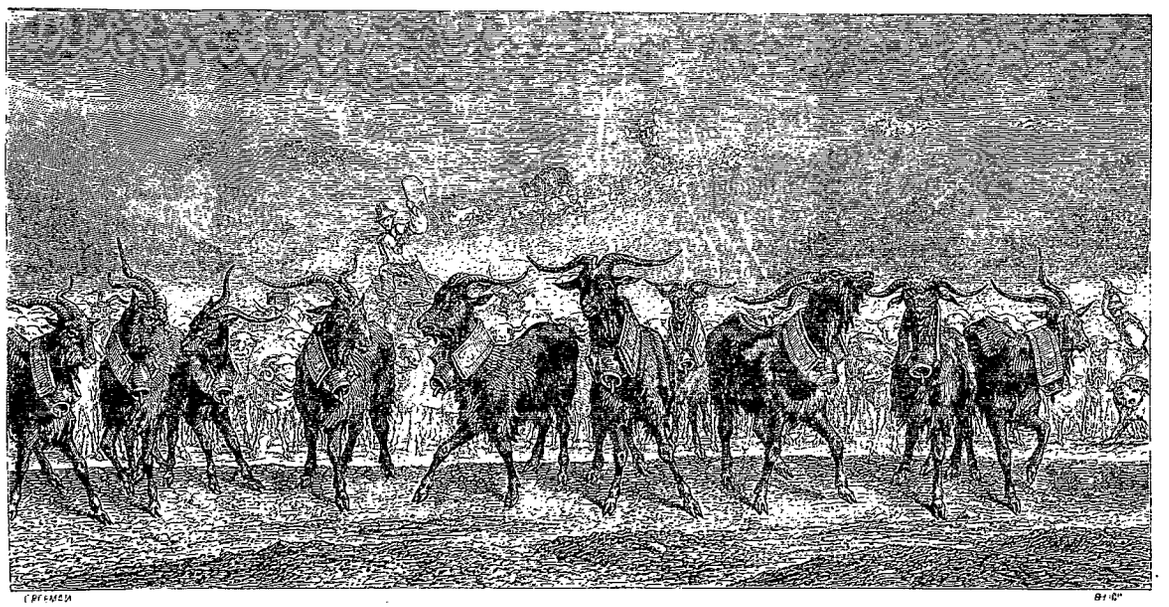
On sait que le delta formé par les deux bras du Rhône à son embouchure se nomme *la Camargue*. C'est une île présentant la figure d'un triangle dont chacun des côtés a près de 28 kilomètres de long.

La superficie de la Camargue est d'un peu plus de 142 000 hectares, sur lesquels 24 ou 25 000 sont en terres arables, ordinairement ensemencées de grains. Les marais et les étangs occupent à peu près la même superficie; pendant les chaleurs et la sécheresse, leurs miasmes

putrides produisent des fièvres funestes. Les 92 000 hectares qui restent sont des prairies, où paissent, durant la mauvaise saison, les immenses troupeaux transhumans qui font la fortune de ce pays. Aussitôt que le printemps arrive, les bergers quittent la Camargue et chassent les moutons devant eux, marchant vers les montagnes à petites journées. Ils les conduisent ainsi dans l'Isère, dans les Alpes, et même jusque dans les Pyrénées. Au retour de ces voyages, ces troupeaux rapportent une toison plus abondante et plus fine; composés quelquefois de trois ou quatre mille moutons, ils sont difficiles à diriger, et ni les bergers ni les chiens ne pourraient y suffire. On emploie pour ce service de forts et vigoureux boucs qu'on élève et qu'on dresse tout exprès; on les appelle dans le pays *menons*. A leurs cous sont attachées des clochettes, afin qu'ils s'appellent les uns les autres, et qu'ils soient entendus des moutons en toute occasion. Ils marchent à la tête du troupeau dont ils dirigent la marche. Jamais ils ne quittent ce poste que pour aller en éclaireurs sur les côtés, et faire rentrer dans les rangs les retardataires ou les aventureux.

Ces animaux semblent comprendre l'importance de leurs fonctions; ils marchent gravement, la tête haute, l'œil et l'oreille au guet, et poussent quelquefois leur zèle jusqu'à attaquer les passants qu'ils soupçonnent capables de quelque entreprise malveillante contre le troupeau.

C'est un troupeau de la Camargue, ses menons en tête, que représente le tableau de M. Loubon. Cet artiste se complaît dans la peinture des longues plaines de la



Salon de 1853; Peinture. — Les Menons, par M. Loubon. — Dessin de Freeman.

Camargue, avec leurs chemins poudreux couverts de buffles et de moutons. Il excelle à rendre la lumière éclatante du midi, et ces reflets éblouissants qui n'appartiennent qu'aux terrains plats et privés d'arbres sous un ciel de feu.

SAINT LOUIS.

ET UN ENGUERRAND DE COUCI.

Il y avait dans le diocèse de Laon une abbaye appelée Saint-Nicolas des Bois, environ à trois lieues du château de Couci. Dans cette abbaye demeuraient trois jeunes gentilshommes flamands, qu'on y avait mis pour apprendre le français et les belles-lettres. Ils avaient avec eux un précepteur, et l'abbé les avait pris particulièrement sous sa garde.

Ces jeunes gens, étant allés un jour se divertir dans les bois de l'abbaye, se mirent à poursuivre quelques lapins à coups de flèches, n'ayant ni chien ni aucun équipage de chasse; et, les lapins s'étant sauvés dans les bois de Couci, ils les y suivirent, sans savoir si cela était défendu ou non, ni apparemment à qui étaient les bois, car ils ne savaient pas même encore la langue. Les gardes, les ayant trouvés qui chassaient, les menèrent en prison et en avertirent Enguerrand de Couci. C'était un jeune seigneur d'un naturel violent et cruel, le fils d'un Enguerrand de Couci à qui les grands du royaume avaient eu, dit-on, l'idée de donner la couronne de France, et qui acheva le fameux château de Couci, dont les ruines majestueuses sont encore un sujet d'admiration pour les voyageurs.

Enguerrand, sans s'informer ni de l'âge, ni de la personne des jeunes gens, ni des circonstances de leur action, ordonna tout en colère qu'ils fussent pendus, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

L'abbé au désespoir recourut à Gilles le Brun, connétable de France, et tous deux portèrent leur plainte au roi. Il ordonna une information, à la suite de laquelle Enguerrand ayant paru coupable, saint Louis le fit aussitôt appeler devant son parlement ordinaire. Enguerrand comparut, mais il refusa de répondre, demandant à être jugé par les pairs de France. Cela lui fut refusé. Le roi le fit saisir par les sergents de son hôtel et mener en prison au Louvre, lui déclarant qu'il ferait de lui justice et raison, et lui assigna un jour. Divers grands seigneurs, ses parents, s'assemblèrent à Paris; ils supplièrent le roi de le relâcher sous leur caution et de souffrir qu'il fût jugé par les pairs. Ils obtinrent enfin l'un et l'autre, car l'autorité des seigneurs était

grande; mais Louis entendait que l'on fît une justice sévère. Cependant il était extrêmement rare de voir dans ce temps-là des gentilshommes condamnés à mort, et saint Louis se trouvait lui-même trop faible contre la noblesse, toute réunie en faveur d'Enguerrand. Il n'en ordonna pas moins le jugement avec beaucoup d'appareil.

Les barons de France y vinrent en grand nombre, et s'assemblèrent au palais du roi, à Paris. D'autre part, on voyait l'abbé de Saint-Nicolas et les dames parentes des jeunes gentilshommes victimes de Couci.

Le roi parut avec son conseil, et Enguerrand fut amené en sa présence par ceux qui avaient promis de le représenter. Saint Louis mit l'affaire en délibération. Elle fut longuement et mûrement débattue. Enguerrand, accablé par les preuves, qui étaient évidentes, osa nier absolument le fait, et déclarer qu'il était prêt à se défendre par bataille, c'est-à-dire par le duel.

Louis répondit qu'il ne fallait jamais employer la voie des batailles à l'égard des églises et des faibles, qui ne pouvaient se défendre contre les barons. Il demeura donc ferme à refuser la demande d'Enguerrand, et, comme il se faisait tard, il ordonna à ses sergents de saisir l'accusé, et de le mener au Louvre, pour y être gardé jusqu'au jugement. Et, sachant que les barons inclinaient vers une coupable indulgence, et qu'ils avaient même tenu entre eux quelques assemblées, il en témoigna sa juste indignation, leur reprochant de conspirer contre lui et contre le royaume.

Les barons comprirent alors qu'il n'y avait de ressource pour Enguerrand que dans la grâce du roi, et ils lui conseillèrent de s'abandonner absolument à sa miséricorde. D'une autre part, ils sollicitaient le roi de le condamner à telle amende qu'il lui plairait, mais de ne pas lui ôter la vie. Le roi résistait à toutes leurs prières.

Enfin Enguerrand fut amené de nouveau devant lui, et le roi demanda les avis des barons : la plupart s'excusèrent de parler, disant qu'ils ne pouvaient opiner contre leur parent, et, s'approchant du roi, ils le suppliaient de nouveau de faire grâce et miséricorde à l'accusé. En même temps, Enguerrand se jeta aux genoux du roi, qui ne se laissait pas fléchir. Il insistait auprès des barons, les sommait d'opiner, les pressait de considérer l'énormité du crime et non la personne du criminel. Mais il ne put tirer d'eux que des sollicitations et des prières.

Ainsi le roi se vit en quelque façon contraint de faire grâce, n'ayant pas de juges qui voulussent prononcer la condamnation. Cependant il regarda le sire de Couci, qui était à genoux devant lui, et lui dit : « Enguerrand de Couci, si je croyais que Dieu demandât de moi de vous traiter comme vous avez traité ces trois innocents, tout ce que vous avez de parents ne pourrait vous faire éviter une mort honteuse, car vous l'avez bien méritée. Je ne considérerais ni votre naissance, ni le nombre et le pouvoir de vos parents et de vos amis. »

A ces mots, tout ce qu'il y avait là de seigneurs se jetèrent à genoux devant le roi, le supplièrent de modérer sa juste indignation et de leur accorder la grâce du criminel. Il ne put résister davantage, et il consentit qu'Enguerrand rachetât sa vie.

Il le condamna à dix mille livres parisis (1) d'amende envers le roi; à passer trois années en Orient au secours de la terre sainte; à faire dépendre et enterrer honorablement dans l'église Saint-Nicolas des Bois les trois gentilshommes; à fonder pour eux dans la même église trois chapellenies et deux messes par jour; à perdre la haute justice et le droit d'emprisonner et de mettre à mort dans toutes ses terres; enfin, à être privé du droit d'avoir garenne à l'avenir. Saint Louis exigea, contre son ordinaire, avec rigueur l'amende qu'Enguerrand lui devait, et il l'employa tout entière en œuvres de piété (1).

(1) Qui vaudraient aujourd'hui un million deux cent soixante mille francs.

MIGRATIONS DES OISEAUX,

PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 222.

LA BÉCASSINE. — L'OIE SAUVAGE. — LE CANARD SAUVAGE. LE PIGEON RAMIER. — LE PIGEON COLOMBIN. — LA CHOUETTE EFFRAIE.

La BÉCASSINE (*Scolopax major* Temm.). Cet oiseau se rencontre dans presque toutes les parties de l'Europe où il y a des montagnes et des prairies inondées. Il passe régulièrement dans plusieurs pays et accidentellement dans d'autres. On n'aperçoit guère ces oiseaux pendant leur voyage; peut-être sont-ils de ceux qui font une grande partie de la route à pattes; on ne les voit jamais réunis en grandes troupes; de plus, ils n'apparaissent jamais nombreux dans une même contrée. Pour ces différentes raisons, si leurs voyages n'avaient pas lieu avec une périodicité marquée, on serait tenté de les considérer comme tout à fait accidentels. Les bécassines passent en France dans les endroits peu élevés, au printemps, et se rendent ensuite en Suisse et en Allemagne où elles vont nicher; en automne, elles passent de nouveau, prennent la direction du sud; une portion reste dans le midi de la France pendant l'hiver Le passage des bécassines dans nos provinces méridionales, en automne, n'est considérable que lorsqu'il pleut beaucoup.

L'OIE SAUVAGE (*Anser segetum* Temm.) habite exclusivement les contrées arctiques. Elle émigre chaque année vers les contrées tempérées, à l'approche des plus grands froids de l'hiver. Sa venue en France n'est pas constante pour chaque émigration; elle est subordonnée à la rigueur de l'hiver. Lorsque la saison est peu rigoureuse, l'oie sauvage ne s'éloigne guère des lieux de sa naissance, ou même ne les quitte pas du tout; mais lorsque le froid devient vif, elle s'avance de plus en plus vers les régions chaudes, et c'est ainsi que nous voyons parfois en France, dans les cantons du nord et du centre, ou même jusque dans les provinces du midi, des vols assez nombreux de ce grand palmipède; mais il ne fait pas chez nous un long séjour, et, pour peu que la température s'adoucisse, il nous quitte pour s'enfuir vers les contrées septentrionales, son séjour habituel.

Le CANARD SAUVAGE (*Anas boschas* Temm.) est l'un des meilleurs exemples de ces espèces d'animaux qui à la fois immigrent en France, émigrent de France, ou ne font que passer à travers ce pays. Le canard sauvage habite spécialement les régions moyennes de la zone septentrionale des deux continents. En automne, il commence à se montrer par petites bandes dans les régions tempérées, et en France, particulièrement dans le département du Nord; à mesure que le froid augmente, il avance de plus en plus vers le sud; du 15 au 30 octobre, il arrive dans le midi de la France. Mais lorsque les frimats deviennent plus rigoureux, un certain nombre de ces oiseaux passent la Méditerranée pour se rendre en Afrique; les autres continuent leur séjour dans le midi, qu'ils ne quittent qu'au

(1) Extrait de le Nain de Tillemont, docte écrivain du dix-septième siècle, qui a donné une savante et consciencieuse *Histoire de saint Louis*, éditée par M. Gaulle, sous les auspices de la Société pour l'Histoire de France (7 vol. in-8). C'est, avec les *Mémoires de Joinville*, l'ouvrage que notre collaborateur, M. Porchat, a le plus consulté dans sa *Vie de saint Louis*, composée récemment « pour le jeune âge. »

printemps pour retourner vers les régions plus froides. Enfin plusieurs individus ne quittent pas du tout notre contrée.

Le PIGEON RAMIER (*Columba palumbus* Temm.) est peut-être l'exemple le plus frappant que l'on puisse citer de la rapidité du vol et de la sûreté de sa direction à travers les distances les plus incroyables. Il habite dans le nord, aussi bien que dans les régions tempérées et dans celles du midi; mais ce sont seulement les individus des régions septentrionales et tempérées qui émigrent; les autres sont stationnaires. Les grandes migrations de ramiers, que l'on aperçoit dans le midi de la France pendant les mois d'octobre et de novembre, viennent principalement du nord. Il en reste peu chez nous pendant l'hiver. Au mois de février ou de mars, ils reparaissent, mais cette fois par paires ou même solitaires; ils se répandent de là dans les bois, surtout dans les départements montueux, où ils nichent. La direction du vol des pigeons ramiers à travers la chaîne des Pyrénées, dans leurs voyages annuels, paraît être des plus régulières; c'est par la vallée de Saint-Pé qu'ils se dirigent en troupes depuis la fin d'août jusqu'à la mi-septembre. Ils ne s'élèvent pas à une grande hauteur en traversant la chaîne; mais ils suivent à peu près, comme cela a lieu pour les cailles, la ligne des collines jusqu'au point où la chaîne s'abaisse, c'est-à-dire au bout de la vallée de Saint-Pé. De là ils passent en Afrique.

Une autre espèce de pigeon, le PIGEON COLOMBIN (*Col. œnas*), habite les bois, comme l'espèce précédente; mais on le rencontre en plus grand nombre dans le midi que le premier de ces oiseaux. Il est de passage régulier dans quelques parties de la France, où il arrive par bandes composées de plusieurs centaines d'individus. Son vol est haut et longtemps soutenu. C'est ordinairement vers la fin du mois d'octobre ou vers la mi-novembre qu'à la suite des gros vents du nord il arrive dans le midi de la France. Une troisième espèce, le BISET, n'existe guère à l'état sauvage que dans le nord de l'Afrique, et par conséquent ne doit pas compter parmi nos oiseaux de passage. Enfin les pigeons tourterelles nous arrivent du nord, en assez grand nombre, en automne, et quelques individus de cette espèce passent l'hiver parmi nous.

La CHOUETTE EFFRAIE (*Strix flammea* Linn.) est l'un des oiseaux rapaces qui exécutent avec le plus de régularité leurs voyages annuels. Cette espèce habite la plus grande partie de l'ancien continent; elle se trouve également dans les deux Amériques. Elle est instinctivement voyageuse, et ses excursions sont des plus étendues. Dans ses migrations lointaines, elle fait pour ainsi dire le tour du globe; mais il est à présumer que ce n'est pas en une seule année. Quelques individus toutefois sont sédentaires. On sait que cette espèce a pour habitation ordinaire les vieux édifices, les clochers et les toits élevés des anciennes églises; elle paraît surtout se plaire dans les lieux populeux; il n'est pas rare d'en trouver blotties dans les greniers et même jusque dans les appartements, où elles se réfugient pendant le jour. Le nom d'*effraie* vient du soufflement que cet oiseau fait entendre pendant la nuit.

La suite à une autre livraison.

DE L'ORIGINE DU BAPTÊME SOUS LA LIGNE.

Nous avons cherché vainement le récit du baptême de la ligne (ou, si on l'aime mieux, celui du rachat du navire lorsqu'il traverse les régions équinoxiales) parmi les curieux détails nautiques qui nous ont été conservés par Galvan, Castanheda et Joam de Barros.

Les journaux si minutieux de Colomb ne contiennent rien qui ait rapport à cette mascarade maritime.

Il n'en est pas de même lorsque l'on consulte les récits de nos vieux navigateurs normands. Jean de Léry entre autres, qui partit du port de Honfleur pour le Brésil en 1557, donne à ce sujet des renseignements dont la conclusion doit faire supposer que le baptême de la ligne remontait à une certaine antiquité parmi nos matelots sortis du Havre, de Honfleur ou de Dieppe.

« Après qu'en telle misère, dit-il... nous eusmes demeuré, viré et tourné environ cinq sepmaines à l'entour de ceste ligne, en estans finalement peu à peu ainsi approchez, Dieu ayant pitié de nous et nous envoyant le vent du nord-nord-d'est, fit que le 4me iour de feurier 1557, nous fusmes poussez droit sous icelle... Ce dit iour doncques, quatrième de feurier, que nous passâmes le centre ou plutôt la ceinture du monde, les matelots firent les cérémonies *par eux accoustumées* en ce tant fâcheux et dangereux passage. Assauoir pour faire ressouuenir ceux qui n'ont iamais passé sous l'équateur, les lier de cordes et plonger en mer, ou bien, avec un vieux drapeau frotté sous la chaudière, leur noircir et barbouiller le visage. Toutefois on se peut racheter et exempter de cela, comme je fis, en leur payant le vin. »

Or, on trouve un usage semblable adopté de temps immémorial par une des peuplades du Nord dont descendaient la plupart des navigateurs normands.

Lorsque les hardis matelots danois et norvégiens doublent le cap si pittoresque de Kullen, près d'Engelholn, jolie petite ville située au nord d'Helsinborg, l'usage veut qu'on achète le droit de passage, comme on l'achète sous les tropiques et sous la ligne équinoxiale. *Kulla-Cubben* (le vieillard de Kulla) est tout aussi exigeant que le bonhomme la Ligne et s'affuble de la même manière que lui, pour jouer aux passagers les mêmes tours : vêtu de peaux velues presque toujours noires, la tête couverte d'un bonnet de laine rouge, il porte aussi le trident; envoyé de Neptune, il semble sortir du fond des eaux, pour imposer aux passagers la joyeuse amende qui doit servir à abreuver l'équipage, et qu'il perçoit en raison de la protection perpétuelle dont les passagers jouissent dans ces parages grâce à son intercession.

LE LIVRE DES PRODIGES,

PAR CONRAD LYCOSTHÈNES (1).

L'antiquité avait eu son livre des *Prodiges;* la renaissance devait posséder le sien, et ce fut un rêveur qui, gravement affublé du titre de philosophe, se chargea de lui faire ce présent. Un demi-siècle ne s'était pas encore écoulé depuis qu'Alde Manuce avait publié ce qui nous reste du livre de Julius Obsequens, écrivain que l'on suppose avoir vécu un peu avant le règne d'Honorius, lorsqu'un savant professeur d'Heidelberg, nommé Théobald Wolffhart, fit imprimer un gros volume dans lequel ses propres recherches se confondaient avec celles de l'écrivain romain. Voilé sous le pseudonyme de Conrad Lycosthènes, Wolffhart prétendit donner à ses compatriotes un livre du plus haut enseignement, et il n'hésita pas à dédier l'étrange compilation, qui lui avait coûté vingt et un ans de travail, aux premiers magistrats de la ville de Bâle. Ce fut, ou peu s'en faut, l'unique emploi de cette vie laborieuse, car notre philosophe naturaliste, moitié fou, moitié observateur judicieux, ne vécut que quarante-quatre ans et mourut en 1561, bien peu d'années après l'apparition de son livre.

(1) *Prodigiorum ac ostentorum Chronicon.* Basileæ, 1557, in-fol.

Frappé des misères sans nombre et même des crimes qui désolent son époque, l'écrivain allemand ne trouve rien de mieux, pour forcer le monde à une tardive résipiscence, que de lui présenter le tableau de tous les événements prodigieux par lesquels se manifeste le courroux céleste. Les dates qu'il adopte sont précises, et il marche rigoureusement armé de la chronologie; c'est le seul mérite qui conserve une sorte d'utilité à ses récits. Quant aux théories scientifiques qu'il émet et aux conclusions qu'il adopte, il se montre, en astronomie et en histoire naturelle, ce qu'étaient en cosmographie Sébastien Munster et Belleforest.

Veut-on savoir, par exemple, quelle idée nos pères se formaient de la comète formidable qui causa un si grand effroi à une partie de l'Europe en 1527, et dont l'apparition cependant ne dura qu'une heure un quart? Lycosthènes nous le fera comprendre, ne fût-ce que par les exagérations de son récit; il ira plus loin même, et il formulera dans une gravure bizarre le phénomène céleste qu'il avait pu voir dans son enfance. Grâce à lui, nous apprenons que cette comète immense était d'une couleur sanglante qui se modifiait à son extrémité par une teinte de safran. Du sommet sortait un bras recourbé, armé d'un glaive immense, tout prêt à frapper. Trois étoiles scintillaient à l'extrémité de l'arme céleste; mais celle qu'on voyait à la pointe était à la fois la plus brillante et la plus grande. Sur les côtés du corps lumineux, on distinguait des rayons qui affectaient les formes de piques et d'épées de moindre dimension (les haches et les poignards sont un luxe de l'artiste du seizième siècle, car l'auteur n'en fait pas mention). Au milieu de ces armes apparaissaient des têtes humaines roulant çà et là parmi les nuées.



La Comète de 1527, suivant Lycosthènes.

Les gravures fantastiques qui accompagnent le récit de Lycosthènes étaient destinées à frapper les imaginations troublées, bien plus, à coup sûr, qu'elles n'étaient un moyen d'instruction, et l'on s'aperçoit de leur influence immédiate lorsqu'en lisant un écrivain excellent du seizième siècle, Simon Goulard, on acquiert la certitude qu'il n'a modifié la description qu'il donne du même phénomène que pour la faire concorder avec l'image de la terrible comète. « Le regard d'icelle, ajoute-t-il, donna telle frayeur à plusieurs qu'aucuns en moururent; autres tombèrent malades. » Le disciple de Lichtenberg, l'astrologue renommé, Petrus Creusserus, ayant soumis le phénomène terrible aux règles de son art, on en tira les conséquences qu'admettait la science menteuse de l'époque · ces pronostics étaient tels que les esprits les plus judicieux en furent troublés pendant près d'un demi-siècle. Lycosthènes n'avait signalé que les ravages de la Hongrie et le sac de Rome comme étant les suites infaillibles des événements annoncés par la comète de 1527. Au temps de Henri IV, Simon Goulard s'écriait : « Et qu'a vu, l'espace de 63 ans depuis, toute l'Europe, sinon les terribles effets en terre de cest horrible présage du ciel?... Après lui survindrent les terribles ravages des Turcs en Hongrie, la famine en Souabe, Lombardie et Venise; la guerre en Suisse, le siége de Vienne en Autriche, la suète en Angleterre, le desbord de l'Océan en Hollande et Zélande, où il noya grande estendue de pays, et un tremblement de terre de huit jours durant en Portugal! »

LE MAIRE DE LOENS.

Réponse à une question qui nous a été faite à l'occasion de l'article intitulé : *Un Procès criminel* au dix-septième siècle, pages 142, 161 et 170.

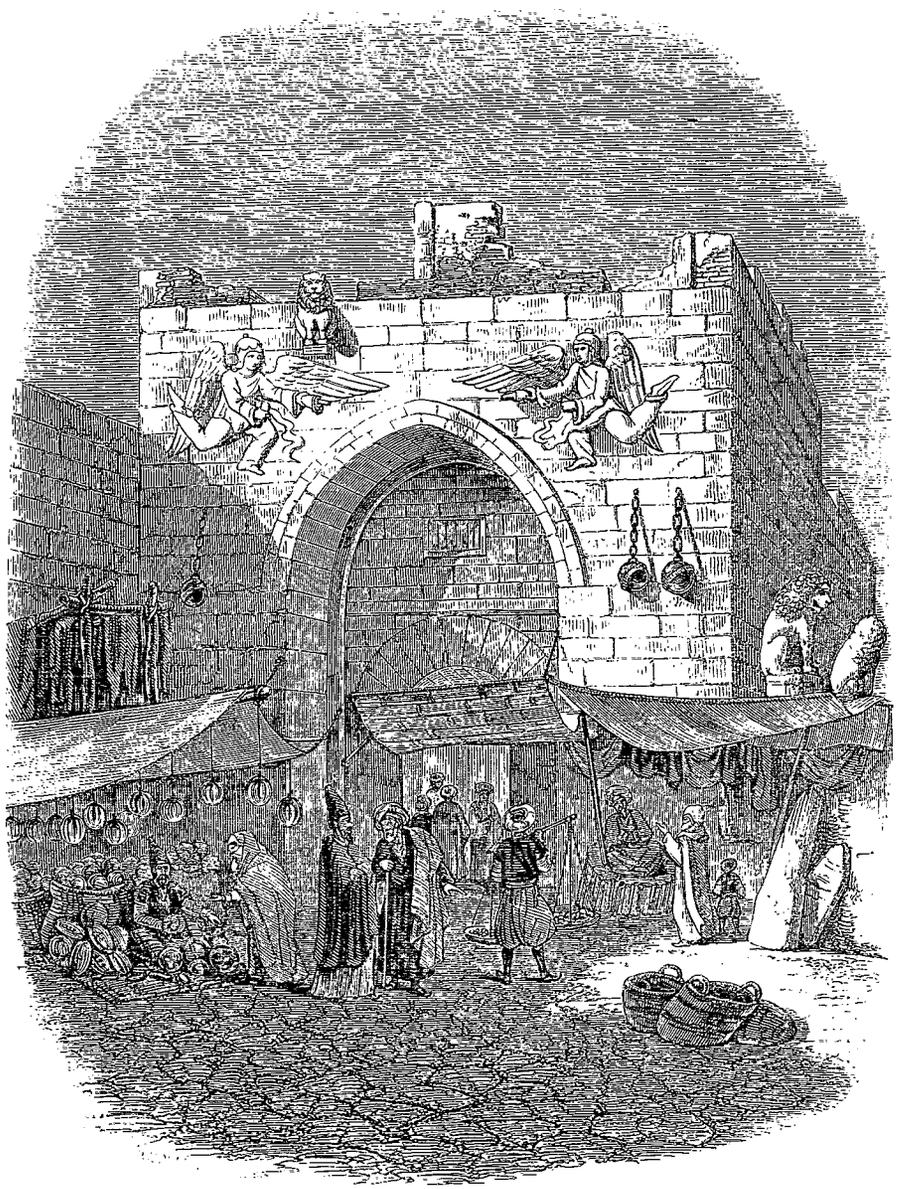
La juridiction temporelle du chapitre de Chartres était exercée par un délégué, primitivement chanoine, laïc depuis 1543, lequel tenait ses audiences dans un lieu appelé Loens, vis-à-vis les Lices, sorte de place située derrière le cloître, et où se tenait le marché aux chevaux. Ce délégué prenait le titre de *maire et garde général* de la mairie et juridiction temporelle de Loens. Par un arrêt de 1402, on voit que déjà la justice se rendait à l'hôtel de Loeing, près les Lices; mais on ne rencontre pas le titre de maire de Loens avant 1512; on a plusieurs actes de 1509 et 1510 où Michel Chantault, alors maire, se qualifie seulement de *maire*, tandis qu'en 1512 un arrêt du bailli de Paris l'appelle *maire de Loing*. Un des derniers maires fut Jérôme Pétion l'aîné, père du Pétion historique; nommé le 10 décembre 1739, il donna sa démission en décembre 1774. Le titre qu'il prend dans ses actes est celui d'avocat aux bailliage et siége présidial de Chartres, juge civil, criminel et de police, maire et garde général de la mairie et juridiction temporelle de Loens. — Pendant la révolution de 92, les vastes salles de la mairie de Loens servirent à la fois de magasins de blés et fourrages pour l'approvisionnement de Paris, et de prison pour les déserteurs. En 1848, on les mit à la disposition du peuple pour les réunions électorales et les clubs; aujourd'hui elles servent à la manutention.

BAALBEK.

Dans le second volume de son *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*, M. de Saulcy, membre de l'Institut, signale une erreur grave à la page 377 de notre tome XIII (année 1845). Nous avons reproduit, sous le titre de *Vue du village de Baalbek*, une gravure qui, en réalité, représente un des jolis villages situés sur les rives du Bosphore, près de Constantinople. D'après les recherches que nous nous sommes empressé de faire, cette même erreur avait été commise antérieurement dans plusieurs ouvrages, notamment dans un des plus beau livres « illustrés » qui aient été publiés par Fisher. Notre défiance habituelle s'est trouvée en défaut; mais une excuse de cette nature ne peut satisfaire ni suffire; nos lecteurs ont droit à une réparation, et, pour nous aider à la donner dignement, M. de Saulcy lui-même veut bien nous promettre de décrire avec quelque étendue, dans notre recueil, Baalbek et ses monuments qu'il a récemment visités.

UNE PORTE A KONIYEH

(Anatolie).



Une Porte à Koniyeh. — Dessin de Freeman, d'après M. Charles Texier.

La ville de Koniyeh est construite sur les ruines d'Iconium, qui était la capitale de la Lycaonie. Iconium est plus d'une fois mentionnée dans les lettres de Cicéron à ses amis, et dans les Actes des apôtres. Son ancien nom, à peine altéré dans le nouveau, signifie *image*. Il lui fut donné, dit-on, parce que Persée avait suspendu sur une de ses colonnes la terrible tête de Méduse.

Longtemps elle a été la résidence des sultans seldjoukides, et elle a conservé quelques monuments qui rappellent ce qu'elle avait alors d'importance et de richesse. La porte, représentée dans notre gravure, est encore décorée de bas-reliefs où figurent, selon les habitants, le bon et le mauvais ange, Gabriel et Ariel. Dans la clef de l'ogive on voit un faucon ou un aigle à deux têtes. Les boulets suspendus par des chaînes à la partie supérieure de la muraille, trophées communs chez les musulmans, rappellent sans doute quelque siége d'où Koniyeh était sortie triomphante.

INVENTION DE LA PORCELAINE DURE EN SAXE.

Dans la nouvelle intitulée *la Statue d'étain*, page 16, on lit : « Des fleurs garnissaient les grands vases de porcelaine de Saxe. » Ce détail est un anachronisme qu'une de nos lectrices a bien voulu nous signaler. La fabrication de la véritable porcelaine dure n'a commencé en Europe que vers 1700, c'est-à-dire un demi-siècle après l'époque où sont supposés s'être passés les faits rapportés dans la nouvelle; c'est en Saxe, à Dresde, que l'on a obtenu les premiers résultats. Alexandre Brongniart raconte l'histoire de cette découverte dans son *Traité des arts céramiques* (1).

Les fabricants de faïence (la plus belle poterie que l'on eût avant 1700), et les chimistes, cherchaient de nouvelles pratiques industrielles; les princes surtout, frappés depuis deux cents ans de l'éclat, de la dureté, de la solidité et de la translucidité des poteries de la Chine et du

(1) Tome II, p. 185.

Japon, que les Portugais nomment *porcellana*, durent faire et tentèrent en effet, notamment dans le dix-septième siècle, beaucoup d'efforts pour arriver à cette belle poterie. On fit venir des matières premières de la Chine; mais elles avaient déjà subi une préparation mécanique qui les avait réduites en une poudre fine indéterminable; d'ailleurs la pâte de la porcelaine chinoise était composée de matières différentes, et il fallait reconnaître les matières, les trouver en Europe, et découvrir dans quelles proportions elles devaient être mélangées. Ces recherches n'aboutirent à rien; le hasard, comme dans la plupart des découvertes, fit beaucoup plus : mais aussi, comme dans toutes les brillantes découvertes, ce fut parce qu'il se présenta aux yeux d'un homme de science et de génie qui sut apprécier et saisir ce qu'il lui offrait.

Cet homme, ou plutôt ces deux hommes, car il paraît qu'ils ont contribué autant l'un que l'autre à la découverte de la porcelaine en Europe, furent Ehrenfried-Walther de Tschirnhaus et Jean-Frédéric Bœttcher ou Bœttger.

TSCHIRNHAUS ET BŒTTGER.

Tschirnhaus, en suivant la voie de la vitrification, arriva, comme Réaumur, à produire un verre laiteux qui n'avait aucune des qualités de la porcelaine.

Bœttger, élève en pharmacie chez Zorn, à Berlin, était assez chimiste pour suivre la recherche de la transmutation des métaux; il avait acquis par ce genre de travail une sorte de considération auprès du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume Ier. Il craignit que cette considération n'arrivât jusqu'à la persécution s'il n'obtenait pas ce qu'il avait annoncé. Il quitta Berlin et voyagea trois ans en Saxe, ce pays de mines et de toutes sortes de bonne argile à poterie. Mis enfin, par un rescrit de 1701 du roi de Pologne, Frédéric-Auguste Ier, électeur de Saxe, à l'abri des poursuites du roi de Prusse, il s'établit à Dresde, toujours sur la réputation, très-respectée alors, d'habile alchimiste. Il eut le sort de presque tous les adeptes; il ne trouva pas ce qu'il cherchait, mais il fut mis sur la voie de chercher ce qu'il ne trouvait pas.

L'électeur de Saxe ordonna à Tschirnhaus, adepte dans une autre direction, de recevoir Bœttger dans son laboratoire, mais de surveiller ses travaux. Tschirnhaus avait aussi voyagé en Saxe, et comme minéralogiste il en connaissait bien les argiles. Il fournit à Bœttger une bonne argile rouge d'Okrilla, près Meissen, pour en faire des creusets de fusion; il obtint une poterie rouge, dense, solide, très-dure, mais opaque; on la nomma « porcelaine rouge. » Ce n'était pas de la porcelaine puisqu'elle n'avait aucune translucidité; c'était un grès cérame, espèce de poterie qui ne diffère de la porcelaine que par son opacité. On crut voir dans cette découverte une matière résistant à une haute température et qui pourrait bien conduire à la découverte bien plus importante de la teinture d'or.

Alors le roi de Pologne, électeur de Saxe, donna à Bœttger, pour qu'il ne fût pas exposé dans ses recherches à la curiosité du public, un laboratoire et des ouvriers dans le palais d'Albert, à Meissen. Il fut pourvu de tout ce qui pouvait lui être agréable; il avait une voiture pour aller à Dresde aussi souvent qu'il le voulait; mais aussi il avait pour compagnon un officier qui ne le quittait pas, car on craignait qu'il ne s'enfuît emportant avec lui ses précieux secrets.

En 1706, le roi de Suède Charles XII entra en Saxe. L'électeur, craignant pour Bœttger, pour ses travaux, et probablement aussi pour ses secrets, les résultats d'une semblable invasion, le fit conduire avec Tschirnhaus et trois de ses ouvriers, sous une escorte de cavalerie, dans la forteresse de Kœnigstein, où il lui fit établir un laboratoire. Il y était soumis à une surveillance encore plus sévère. Cette dure réclusion ne lui ôta, dit-on, rien de sa gaieté; il faisait des vers et s'amusait avec ses trois compagnons, Ritter, Romanus et Beichling.

Après un an de séjour et de travaux à Kœnigstein, il fut reconduit à Dresde le 22 septembre 1707, et placé dans une nouvelle maison avec un nouveau laboratoire que l'électeur de Saxe lui avait fait préparer sur le *Jungserbastei*.

Il reprit avec Tschirnhaus ses travaux pour arriver à la fabrication de la vraie porcelaine, de celle qui devait ressembler à la porcelaine chinoise. Les recherches furent longues et fatigantes; on y passait des nuits entières, et on donne encore ici un exemple du caractère jovial de Bœttger, en disant que, dans des essais de cuisson qui duraient trois et quatre jours, il ne quittait pas la place et savait tenir ses ouvriers éveillés par sa conversation gaie et piquante.

On croit que les fusions préparatoires étaient faites au moyen du miroir ardent de Tschirnhaus.

En 1708, Tschirnhaus mourut. Cet événement n'interrompit point les travaux. On fit enfin dans le plus grand des fours une fournée qui dura cinq jours et cinq nuits et réussit parfaitement. L'électeur voulut assister à la fournée suivante, et l'on tira devant lui une cazette dans laquelle était une théière qui fut jetée rouge dans l'eau sans être brisée. Cette poterie était encore un grès cérame rouge. On lui donnait l'éclat de la porcelaine, soit en le polissant sur le tour des lapidaires, soit en le couvrant d'une glaçure fondant à basse température; mais ce n'était pas encore de la vraie porcelaine.

Ce fut en 1709 que Bœttger parvint à obtenir une véritable porcelaine à pâte blanche, translucide, et en tout semblable aux porcelaines de la Chine et du Japon.

On procéda presque immédiatement à établir la grande fabrique royale dans le château d'Albert, à Meissen. Bœttger en fut nommé directeur; mais il ne mit plus dans ses travaux la même suite et la même ardeur; il mena une vie de plaisir et de luxe, et mourut à l'âge de trente-cinq ans, en 1719.

C'est ainsi que le procédé de la porcelaine dure et chinoise fut introduit en Europe.

On trouve dans les Arcanes de Klemm d'autres détails curieux sur Bœttger et sur sa découverte.

Bœttger était né le 4 février 1682, ou en 1685, à Schlaiz en Voigtland. Il avait été élevé en grande partie à Magdebourg, où son père était employé à la Monnaie. Celui-ci prétendait avoir trouvé la pierre philosophale et en avoir transmis le secret à son fils. Bœttger était superstitieux et mettait une certaine importance à être *enfant du Dimanche*, prétendant que cette circonstance lui donnait la faculté de lire dans l'avenir. Élève pharmacien, mais surtout alchimiste, on a vu comment il fut conduit à résider forcément en Saxe. On ne dit pas précisément quel fut le kaolin (voy. 1852, page 274) qu'il employa pour ses premiers essais dans la fabrication de la porcelaine; mais ce qui paraît certain, c'est qu'il découvrit le kaolin d'Aue, base de la porcelaine de Saxe, par un hasard aussi singulier que ceux qui firent connaître les kaolins de Saint-Irieix et de Passaw, le silex de la faïence fine, etc.

En 1711, Jean Schnorr, un des plus riches maîtres de forges de l'Erzgebirge, passant à cheval près d'Aue, remarqua que les pieds de son cheval enfonçaient dans une terre blanche et molle d'où il avait de la peine à se tirer. L'usage général de la poudre à poudrer en faisait alors un objet de commerce considérable. Schnorr, négociant calculateur, vit dans cette terre un moyen de remplacer la farine de froment pour cette fabrication; il en emporta donc un échantillon à Carlsfeld et en fit préparer en effet de la

poudre qu'il vendit en grande quantité à Dresde, Leipzig, Zittau, etc. Bœttger, en mettant un jour sa perruque, s'aperçut que cette poussière blanche avait un poids inaccoutumé; il interrogea son valet de chambre, nommé Klunker, sur l'origine de la poudre; ayant appris qu'elle était terreuse, il l'essaya, et, à sa grande joie, il comprit qu'il avait enfin trouvé la matière longtemps cherchée qui devait servir de base à la porcelaine blanche. Le kaolin continua d'être connu sous le nom de *terre blanche de Schnorr*. Son exportation était défendue sous les peines les plus sévères, et on le faisait transporter à la fabrique par des gens assermentés et dans des tonnes scellées. Au reste, tout ce qui intéressait la fabrication de la porcelaine était entouré d'un grand mystère. Les ouvriers juraient de garder le secret de leur travail *jusqu'au tombeau*. La violation de ce serment devait être punie d'une réclusion perpétuelle à Kœnigstern. — La fabrique d'Albert, à Meissen, était gardée comme une forteresse : on n'y entrait que par un pont volant levé à la fin du jour.

LE SAGAR DES VOSGES.

NOUVELLE.

§ 1er.

Au-dessus de la belle vallée d'Allarmont, en Alsace, et vers le sommet d'une de ces hauteurs arrondies qui forment la chaîne des Vosges, se trouve le petit lac de la Maix, visiblement dû à un effondrement de la montagne. Ses berges circulaires, et si régulièrement taillées qu'on les croirait faites de main d'homme, sont ombragées d'arbres peu élevés ou de buissons. L'eau, constamment renouvelée par les sources, est immobile, mais d'une limpidité cristalline.

A peu de distance s'élèvent les ruines d'un ermitage dont l'église renfermait autrefois une statue de Vierge noire, aujourd'hui déposée dans celle de Luvigny, distante d'une lieue. On venait l'invoquer pour les biens de la terre, et une procession a encore lieu tous les ans aux bords du lac de la Maix, afin d'obtenir la sécheresse ou la pluie, selon les besoins des laboureurs.

Les chants pieux venaient de s'éteindre dans les fentes de la montagne; les croix d'argent et les bannières aux couleurs variées, qui avaient repris la route du village, brillaient de loin aux lueurs du soleil couchant. Quelques familles bourgeoises, venues pour admirer le site et assister à la cérémonie, s'étaient groupées sur les pentes vertes, d'où elles admiraient le tableau charmant que présentait le lieu à cette dernière heure de la journée, et les paysans, qui s'étaient dispersés, regagnaient leurs demeures par mille sentiers. Un d'eux, resté après tous les autres, s'était enfin décidé à se remettre également en route. C'était un *sagar* ou scieur de planches du voisinage, connu dans toute la vallée pour son caractère chagrin et sa foi aveugle aux croyances populaires. Bien que sa conduite fût irréprochable, qu'il cumulât avec son industrie habituelle les métiers de bûcheron et de charretier, il avait toujours vécu dans une situation voisine de la pauvreté. Hubert en accusait tantôt un ennemi inconnu dont il subissait la fatale influence, tantôt la mauvaise étoile qui avait présidé à son sort, tantôt la malignité de quelque esprit malfaisant. Jamais il n'avait songé à en chercher la cause dans sa lenteur à prendre une détermination, ni dans son défaut d'entregent; d'une piété scrupuleuse, mais peu éclairée, il abandonnait sans cesse à la Providence ce que Dieu avait confié à la prudence terrestre, et faisait de la vie humaine une servitude soumise à mille volontés fatales et inévitables.

Il suivait les bords du lac avec sa sœur Charlotte, belle jeune fille d'une vingtaine d'années, dont le regard semblait chercher, à droite et à gauche, quelque chose qu'il ne rencontrait pas. Tous deux marchaient en silence et allaient atteindre les ruines de l'ermitage, lorsque, devant les caveaux éboulés où on apportait autrefois les nouveau-nés morts sans baptême, ils aperçurent une troupe d'enfants couronnés de fleurs des champs ou de rameaux verts, qui dansaient en rond sur l'herbe fine. Une petite fille d'environ douze ans conduisait le branle, chantant de sa voix argentine une ronde en patois des Vosges. Hubert parut scandalisé.

— Sur mon âme! marmaille mauhardie, vous êtes bien insolente de *rondier* en pareil lieu! s'écria-t-il.

Les enfants étonnés s'arrêtèrent.

— C'est-t-il donc défendu? demanda la petite fille qui chantait.

— Tu me le demandes? répéta le sagar; ne sais-tu pas ce qui est arrivé pas loin d'ici à la jeunesse du voisinage pour avoir fait ce que vous faites?

— Quoi donc? quoi donc? s'écrièrent toutes les voix.

Hubert s'avança au milieu des enfants qui avaient rompu leur chaîne, et se retourna vers le lac.

— Voyez-vous l'eau qui est là-bas, dit-il, et qui remplit un trou sans fond? Eh bien, autrefois, au lieu d'un lac, il y avait là une belle place de gazon où la jeunesse d'Allarmont, qui montait les pentes sous prétexte de venir à l'église de l'ermitage, s'arrêtait pour *rondier* avant l'office. Un jour de Trinité, que garçons et filles étaient rassemblés et attendaient en vain le *ménétré* (ménétrier), voilà que les plus audacieux se mirent à maudire une fête sans danse et à blasphémer de colère. Mais tout à coup, au haut de cette petite roche que vous voyez à droite, un étranger parut tenant à la main son violon. Il poussa un grand éclat de rire et se mit à en jouer de telle manière que tous ceux qui étaient là commencèrent à danser d'une ardeur folle. Le premier coup de vêpres sonne : on n'écoute rien; le second se fait entendre, on redouble de vivacité; le troisième, la ronde devient plus furieuse et continue ainsi jusqu'au *Magnificat*, où danseurs et danseuses s'engloutissent dans les eaux qui remplacent subitement la pelouse! Et depuis, le lac est là, immobile à sa place, pour nous rappeler la punition, jusqu'au jour où il crèvera la montagne, inondera la vallée et noiera tous les villages.

Les enfants avaient écouté les yeux grands ouverts et les mains pendantes. Quand Hubert eut achevé, les petites filles poussèrent des exclamations d'épouvante en se dispersant; les petits garçons se regardèrent.

— Et c'est vrai, ce que dit le sagar? se demandèrent les plus grands à demi-voix.

— Aussi vrai que les histoires du *sotré* (lutin) et des *chandelottes* (follets), répliqua un jeune paysan qui venait d'arriver, et avait entendu la fin du récit.

— Tiens! c'est Baptiste! s'écria Charlotte en reconnaissant le jeune homme.

Et elle rougit de contentement. Hubert, au contraire, fronça le sourcil.

— Oui, aussi vrai! reprit-il avec conviction, et ceux qui se trouvent trop d'esprit pour croire les choses qu'ont cru nos pères ne changeront rien à la justice de Dieu.

— Que le ciel me préserve d'en douter! répliqua Baptiste en portant respectueusement la main à son chapeau, comme pour saluer ce nom du maître divin; j'y compte comme vous, sagar, et j'espère surtout en sa miséricorde; mais ce n'est pas, je crois, l'offenser que de distinguer la sainte parole des contes que nous font les *bians bounots* (1).

— C'est-à-dire alors, reprit le scieur de planches avec

(1) Les *blancs bonnets*, les femmes.

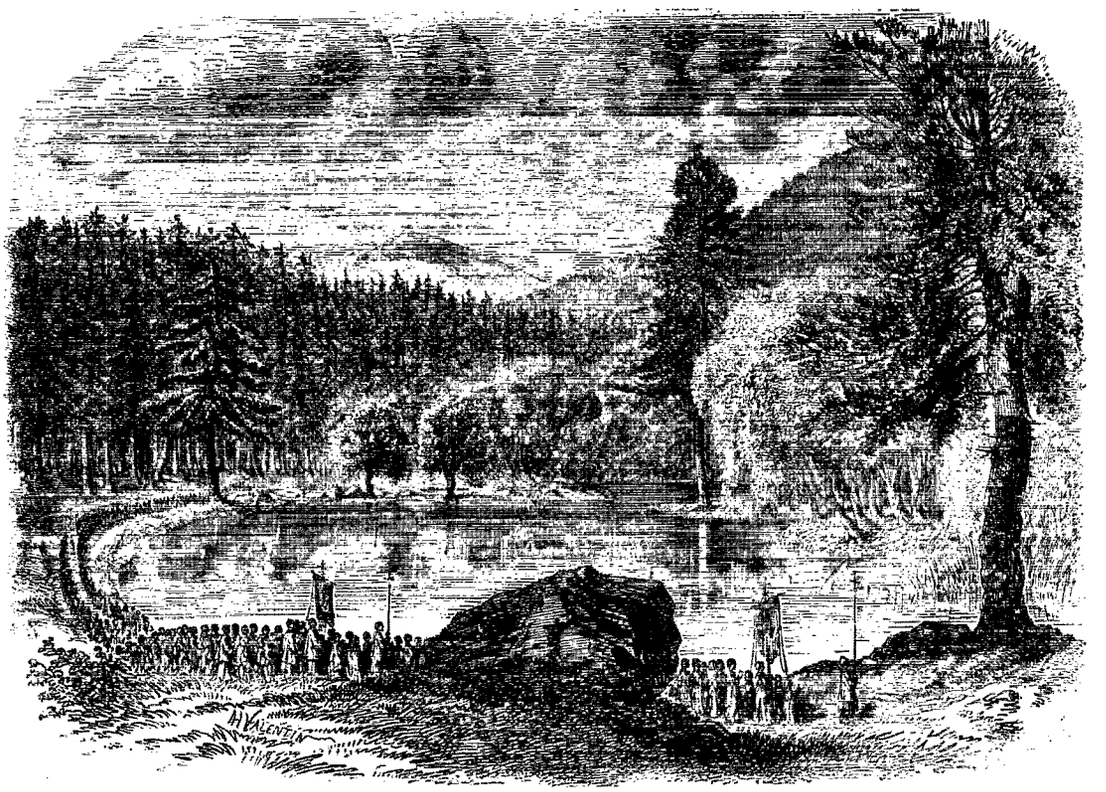
aigreur, que tu regardes les traditions du vieux temps comme des menteries.

— Non, non, reprit le jeune paysan; quand j'allais autrefois, pour apprendre à lire et à compter, chez notre vieux curé (que Dieu le récompense), il m'a dit souvent qu'il fallait écouter ces récits comme les fables qu'il me faisait apprendre et où les bêtes parlaient, seulement pour y chercher une leçon. Votre histoire des violons du diable, sagar, ne me prouve pas que la jeunesse du village soit allée *rondier* au fond du lac, mais m'avertit que lorsqu'une fois on s'est laissé entraîner au plaisir, il vous emporte, vous fait tout oublier, et vous conduit tôt au tard à la perdition : c'est comme qui dirait une moralité.

Hubert haussa les épaules.

— Tout ça est trop savant pour un pauvre chrétien comme moi, dit-il d'un ton sec; je crois simplement ce que les vieux ont cru pour en avoir été témoins, ce qu'ils nous ont appris et que j'ai vérifié selon ma pauvre raison... Mais il y en a de plus habiles!... aussi tout leur réussit.

Ces derniers mots avaient été accompagnés d'un regard mécontent jeté à Baptiste, qui le remarqua, mais ne voulut point y prendre garde. Se mettant au pas du sagar et de sa sœur qui avaient repris leur route, il détourna adroitement l'entretien et le fit tomber sur la saison jusqu'alors désastreuse pour les foins, que des pluies presque continuelles avaient couchés et noircis; c'était à grand'peine



Procession aux bords du lac de la Maix. — Dessin de Valentin.

que lui-même avait rentré une partie de sa récolte, et il avait hâte de mettre à profit les éclaircies du temps pour l'achever.

— N'espères-tu donc pas que les prières du village seront entendues de celui qui fait le temps? demanda Hubert avec un peu de sévérité.

— J'espère toujours dans la bonté de Dieu, répondit le paysan; mais le vieux curé disait souvent que puisqu'il avait imposé le travail aux hommes, ceux-ci n'avaient point droit de rester les bras croisés en laissant tout faire à la Providence. Il faut s'aider pour mériter qu'elle vous aide : aussi j'aurais fait sagement de descendre tout de suite à la ferme et de rentrer ce soir la fenaison; mais, ajouta-t-il en laissant glisser son regard sur Charlotte, il y a des temps où l'on a besoin de marcher et où l'on aime à prendre la route la plus longue

— Faut pas pourtant que ça vous donne trop de regret, dit malicieusement la jeune fille; les foins nouveaux doivent passer avant les voisins.

— Possible! répliqua gaiement Baptiste; mais j'ai pensé que les voisins pourraient aider à rentrer les foins nouveaux, et c'est pourquoi je voulais passer à la scierie; demain, si Dieu le permet, nous *tuerons le chien*, comme on dit (1). Il y aura table dressée dans la ferme, et les *ménétrés* qui auront conduit la dernière charretée feront sauter la jeunesse dans la nouvelle grange. Vous ne refuserez pas, je suppose, un peu de secours pour le travail et une part dans le plaisir.

Bien qu'évidemment mal disposé pour le jeune fermier, Hubert ne put refuser cette invitation pour sa sœur, et lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la scierie, il dut reconnaître la politesse du fermier en l'invitant à entrer.

Baptiste ne se fit point presser. Il était clair qu'il recherchait la compagnie de Charlotte, et celle-ci, de son côté, tout en y mettant la réserve que commandait sa position et son âge, avait pour le jeune homme une visible préférence.

A peine fut-il entré dans la cabane où elle demeurait avec son frère, qu'elle se hâta d'allumer le feu, d'étendre sur la table une nappe blanche, et de mettre deux couverts.

(1) On appelle *tuer le chien*, dans les Vosges, terminer un travail rustique.

Le sagar lui-même oublia ses préventions pour ne songer qu'à son titre d'hôte, et retira du fond d'un coffre une bouteille d'eau-de-vie. *La suite à une autre livraison.*

UN PORTRAIT PAR VANDYCK.

La noblesse que Vandyck avait dans son cœur se reflète sur toutes les figures que son pinceau a immortalisées. Un portrait représente toujours deux personnes à la fois, le modèle et le peintre. N'est-il pas vrai que tous les personnages représentés par un même artiste ont un air de famille? C'est qu'en effet ils sont tous sortis de la même âme, et qu'à ce point de vue on peut dire qu'ils sont les enfants de l'intelligence du peintre, comme on dit que Minerve était la fille de la tête de Jupiter. Il n'est pas d'œuvre humaine qui ne porte à certain degré l'empreinte de son auteur. Si l'on n'admettait pas cette vérité, comment expli-



Portrait de Gevartius ou de Vander-Geest, par Vandyck — Galerie nationale de Londres.

querait-on que tous les portraits de Vandyck inspirent un sentiment de respect, de considération, d'estime, pour les individus, célèbres ou inconnus, qu'ils représentent? Imagine-t-on que le peintre ne consentait à peindre que des physionomies nobles, délicates et spirituelles? Non : il peignait des personnages très-différents les uns des autres par leur naissance, leur caractère et leur esprit; mais il les voyait tous également avec son génie qui les transformait moralement selon un même type, tandis que sa main traçait une ressemblance matérielle suffisante de leur configuration physique. Il n'est point douteux que, pour la plupart, ils n'aient été embellis, *flattés*, sous le rapport moral; aussi, quand on s'écrie devant un portrait de ce grand maître : « Quel noble visage! » c'est absolument comme si l'on disait : « Que de noblesse il y avait dans l'âme de Vandyck! » Il est impossible, par exemple, de ne pas ad-

mirer, sur la figure d'homme que nous reproduisons, un regard fin et pénétrant, le front d'un penseur, les tempes d'un caractère délicat, la bouche d'un homme spirituel. Quel était cependant ce personnage? — C'était, disent les uns, Jean-Gaspard Gevartius, né à Anvers en 1593, historiographe de Ferdinand III, auteur assez lourd de savants écrits latins. — C'était, disent les autres, Cornelius Vander-Geest, un amateur de tableaux, connu de Rubens et de Vandyck, et dont le plus grand mérite était peut-être au fond de sa bourse. — Il peut survenir une troisième, une quatrième conjecture. En somme, on ne sait pas bien quel est celui d'entre ses contemporains que Vandyck a représenté sur cette toile; mais il importe peu : c'est certainement une de ses plus belles créations, et, à ce titre, un des meilleurs portraits qu'il nous ait laissés de lui-même.

LA CENTENAIRE DU TUCUMAN.

Félix d'Azara cite comme un remarquable exemple de longévité en Amérique la fameuse Louise Trexo, qui habitait le Tucuman; mais le célèbre voyageur est fort sobre de détails au sujet de cette centenaire. Voici ce que l'on trouve sur ce même sujet dans un recueil qu'il semble n'avoir pas connu.

« On mande de Cordoue de Tucuman, par une lettre en date du 1er juin 1779, qu'il existe à sept lieues d'ici, dans l'habitation d'Alta Gracia, une négresse appelée Louise Trexo, fille d'un des esclaves de l'évêque, qui, par la date de la mort de ce prélat, par ses réponses aux questions qu'on lui a faites juridiquement, et par le témoignage de plusieurs centenaires de la même habitation, entre autres d'une négresse parvenue à sa cent vingtième année, se trouve avoir de cent soixante-quatorze à cent soixante-quinze ans. Aux preuves qu'on a soigneusement recueillies pour constater un aussi grand âge se joignent encore divers signes de décrépitude très-remarquables : des rides multipliées; des membres entièrement décharnés, et qui ne sont plus recouverts que d'une peau desséchée, des cheveux partie bruns, partie jaunes et partie blancs, quoique frisés comme ceux des autres nègres; cinq dents de moins, dont quatre molaires, et les autres usées jusqu'aux gencives; enfin des jambes si faibles qu'elles refusent tout à fait le service, et la tête assez faible aussi pour que plusieurs questions faites de suite la dérangent. Cette femme s'occupe cependant encore à filer et à faire quelques autres ouvrages : on assure même qu'elle continue d'exercer la profession de sage-femme, quoique assise et ayant une blessure au poignet du bras droit. Elle a été mariée, et a mis au monde cinq enfants dont deux ont eu des enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Elle rapporte qu'elle a été affligée, dans le cours de sa longue vie, de plusieurs maladies violentes, et qu'on la saignait presque tous les ans. »

LA CHASSE

AUX ENVIRONS DE SAINT-PÉTERSBOURG.

L'ours a disparu depuis longtemps des environs de Saint-Pétersbourg. Il s'y montrait encore il y a trente ou quarante ans; mais aujourd'hui, à de rares exceptions près, on ne le rencontre plus qu'à des distances de 80, 100 werstes et même davantage (1). A peine un ours a-t-il été découvert dans un canton que les paysans se hâtent d'en vendre la peau aux amateurs de Saint-Pétersbourg, à la condition que ceux-ci viendront la prendre eux-mêmes. Cet arrangement convient aux deux parties : les chasseurs vont au-devant de ce redoutable ennemi dont la défaite leur fournira un inépuisable sujet de récits héroïques; les *mougicks* y trouvent également leur compte : ils reçoivent le prix stipulé d'avance et se débarrassent d'un voisin fort incommode, — sans gloire, il est vrai, mais sans péril pour eux, ce qu'ils estiment bien davantage, car rien ne ressemble plus à un poltron qu'un mougick russe. Le chasseur de la ville se trouve-t-il en danger, il regarde derrière lui, et voit avec terreur ses paysans courir à toutes jambes dans une direction diamétralement opposée au péril. Encore s'ils avaient laissé à sa portée les fusils de rechange; mais point! les pauvres diables les emportent avec eux pour leur propre défense en cas de nécessité. M. N..., riche Anglais établi à Saint-Pétersbourg, et amateur passionné de la chasse à l'ours, se trouva, il y a quelques années, dans une position semblable : désarmé, et abandonné de ses paysans en présence d'un ours blessé, il fut promptement renversé par son redoutable adversaire, qui, d'un coup de griffe asséné sur la nuque, lui arracha la peau du crâne jusqu'aux sourcils, avec la précision du scalpel. Il n'en est pas mort, mais il a renoncé à la chasse. Le serf russe sait parfaitement que sa vie est peu de chose, et qu'en cas de danger il ne doit compter que sur lui-même; de là cette impulsion instantanée qui le porte à abandonner sans réflexion le chasseur qui s'est confié à lui au moment du suprême danger. La chasse à l'ours en Russie, signalée fréquemment par de graves accidents, peut être classée parmi les divertissements dangereux. Indépendamment des chances d'abandon qui menacent constamment le chasseur, ses mouvements et sa dextérité se trouvent en quelque sorte paralysés par la densité du froid, par l'épaisseur de la neige ou le miroitage de la glace, et par les pesantes fourrures dont il est affublé. Dans cette sorte de chasse, il est prudent d'organiser la troupe des chasseurs par groupes, de manière à prévenir l'isolement et à se passer, en cas de péril, du concours des mougicks.

Le loup est encore fort commun aux environs de la capitale des tsars, quand l'hiver et la neige le font sortir des sombres forêts où il se cache pendant l'été; mais il commet peu de dégâts. Les paysans sont sur leurs gardes, les campagnes sont désertes, les provisions, les troupeaux et les volatiles soigneusement rentrés, et c'est à peine si le lâche brigand trouve à enlever furtivement pendant la nuit quelque malheureux chien de mauvaise race, oublié à la porte du logis. Chaque matin, en se réveillant, les paysans voient empreintes sur la neige, dans les rues du village et dans les champs qui l'avoisinent, les traces des visiteurs nocturnes : les loups, qui souvent marchent en troupes nombreuses, se font reconnaître par leurs triples crochets profondément enfoncés dans la neige; le renard marche isolément, pose ses pattes les unes devant les autres comme s'il avait à passer sur une corde tendue : on connaît encore son passage aux traces de sa queue touffue qui balaye la neige; le lièvre qui s'élance et bondit laisse entre ses empreintes un intervalle qui ne permet pas de s'y méprendre; le lapin, la corneille, la pie, le geai, ont aussi gravé sur la neige les traces de leur passage, et il faut peu d'habitude pour apprendre à les distinguer les unes des autres.

On chasse rarement le loup aux environs de Saint-Pétersbourg. Quelquefois les amateurs de cette chasse attachent un morceau de charogne à une corde dont l'autre extrémité est liée au traîneau qui emporte rapidement les chasseurs; les cris d'un cochon d'Inde placé dans le traîneau attirent les loups du voisinage, qui, selon leurs dispositions du moment, s'en approchent de plus ou moins près. Généralement, c'est une tactique peu productive et infiniment moins divertissante qu'on ne l'avait espéré. On chasse encore le loup au clair de la lune, et cette manière de l'attaquer est sou-

(1) La werste équivaut à peu près au kilomètre.

vent plus profitable, parce qu'on y a des chances de tirer aussi des renards et des lièvres. Quand on a choisi son emplacement, on y fait jeter du grain et attacher de la volaille, un cochon d'Inde ou un quartier de charogne. Quelques jours après, par un beau clair de lune, on va se placer à l'affût vers dix heures ou onze heures du soir : le froid est fort intense, et on ne saurait prendre trop de précautions pour prévenir les accidents. Le thermomètre Réaumur marque de 12 à 15 ou 20 degrés au-dessous de zéro; mais le chasseur s'est affublé en conséquence : ses pieds, couverts de bas de laine et chaussés de feutre, sont enfoncés dans de grandes bottes fourrées; son corps, bardé de flanelles et de gros drap, est encore couvert d'un lourd paletot fourré; sur sa tête il place un bonnet de peau de loutre, et ses mains sont garanties par les *roukaviska*, gants fourrés qui n'ont que le pouce et une poche pour les autres doigts. Ordinairement on place dans la poitrine la *roukaviska* de droite, afin de pouvoir dégager promptement la main quand il faut faire feu. Cette manière de chasser est d'autant plus pénible, que c'est souvent vers le matin, alors que le froid est le plus mordant, que les animaux commencent à se montrer.

Les lièvres, dans les environs de Saint-Pétersbourg, sont des *roussacs* ou des lièvres à pelage blanc; ces derniers sont plus abondants, mais moins estimés. Cette chasse se fait ordinairement par battues : on rassemble à peu de frais les paysans d'un village, et on les échelonne sur la lisière du bois ou du champ qu'on a résolu de battre; puis on les lance armés de gaules et poussant de grands cris : les animaux effrayés fuient en désordre et viennent souvent se précipiter dans les jambes des chasseurs.

Les bois de pins qui abondent dans les environs de la capitale donnent asile à un grand nombre d'écureuils *petits-gris;* mais c'est le gibier à plumes qui fournit à la chasse son principal aliment, et à l'art culinaire d'inépuisables ressources.

Dans les bois de bouleaux, de pins et de sapins, se cachent les coqs de bruyère, les gélinottes, les draines, les litornes, les mauvis et les grives. Les terrains marécageux fournissent en abondance plusieurs espèces de canards, les râles, les poules d'eau, les bécassines, les chevaliers et les combattants. Les terrains plus secs sont fréquentés par la double-bécassine, le plus délicieux gibier de la contrée, la bécasse, les bécasseaux, les perdrix blanches, les perdrix grises, les pluviers dorés et les cailles. Enfin les jardins où abonde le sorbier des oiseaux attirent pendant l'hiver des troupes nombreuses de *grands jaseurs*, petit gibier d'un goût exquis, et bien préférable à la draine et à la grive. Comme espèces de collection et de curiosité, les chasseurs tirent le durbec du Canada *(Loxia enucleator)*, la fauvette à gorge bleue de Suède, le pic-épeiche, le pic-épeichette, le grand pic noir à tête rouge, le pic vert à tête grise, la mésange à longue queue, la chouette à longue queue de Sibérie *(Strix nisoria)*, la pie-grièche écorcheuse, etc.

La chasse ouvre à Saint-Pétersbourg le jour de la Saint-Pierre (29 juin style russe, 11 juillet style français). Les chasseurs ne doivent pas négliger de se munir, — non pas précisément d'un permis du gouvernement, car l'administration russe est fort généreuse à cet égard, — mais d'autorisations particulières données par les propriétaires ou les fermiers des terres sur lesquelles la chasse doit avoir lieu. Sans cette précaution, ils courent le risque de voir accourir les paysans, toujours aux aguets d'une semblable bonne fortune, et de perdre leurs fusils. Il n'y a pas lieu à opposer de la résistance, d'abord parce que les paysans sont dans leur droit et les chasseurs dans leur tort; en second lieu, parce que la résistance de chasseurs armés de fusils contre des paysans désarmés pourrait amener de graves accidents, des meurtres même, qu'il faudrait ensuite expliquer devant la justice. D'ailleurs, c'est l'usage du pays : tout chasseur pris en flagrant délit perd son fusil; mais il lui reste la ressource de payer une rançon aux capteurs, et quand il s'exécute de bonne grâce, il les trouve assez accommodants. Après l'autorisation de chasse, il faut se munir d'une bonne paire de bottes de marais. Saint-Pétersbourg est fondé sur un terrain marécageux; chaque jour l'industrie de l'homme étend sa conquête, fait reculer la mer et les eaux stagnantes, et parvient à solidifier le terrain; mais il s'en faut de beaucoup que l'œuvre soit achevée, et à l'époque de l'année où s'ouvre la chasse, on ne saurait se dispenser de traverser des terres inondées et marécageuses, même pour faire la chasse dans les bois. On voit souvent ici une sorte de prairies où abondent les roseaux et quelques arbustes chétifs; çà et là surgissent d'énormes blocs erratiques, contemporains des grands cataclysmes qui ont bouleversé la surface de notre globe. Vues de loin, ces prairies trompeuses et perfides présentent l'aspect d'un sol abordable; mais il ne faut s'y aventurer qu'avec de grandes précautions, et surtout il est prudent de s'y faire accompagner par des paysans de la localité. D'abord on rencontre des flaques d'eau bourbeuse, puis des joncs qui couvrent une boue argileuse, fortement détrempée, et dans laquelle on enfonce jusqu'aux genoux. Il se trouve quelquefois que cette boue est tellement épaisse et gluante, qu'on ne peut en retirer la jambe qu'avec peine, et cet exercice répété pendant une werste ou deux devient pénible, et finirait, s'il se prolongeait trop, par épuiser les forces du chasseur. Enfin, au delà des boues argileuses vient le terrain qui, vu de loin, ressemblait à une prairie : c'est le lac, dont la surface est couverte par une sorte de matelas élastique formé de mousses et de fucus entrelacés; cette croûte mouvante est ordinairement assez solide pour supporter le poids du chasseur, mais à la condition que celui-ci ne s'arrêtera pas : il faut poser le talon avec assurance, ne pas s'effrayer de l'enfoncement qu'il produit et du tremblement qui se manifeste sur la couche environnante, et passer sans s'arrêter jusqu'à ce qu'on trouve une racine, un pieu, une motte solidifiée ou un débris de bloc erratique. Il faut surtout obéir aux indications du guide, et éviter ainsi les déchirures de cette végétation surmarine et les mauvais passages où il y a danger d'enfoncer et de rester empêtré, sinon de disparaître tout à fait, comme on en cite plus d'un exemple. On conçoit que, dans une pareille position, le chasseur peu expérimenté éprouve une émotion qui nuit à la justesse du tir : aussi cette chasse est-elle fertile en coups maladroits ou malheureux. C'est là qu'abondent les canards, les bécassines, les sourdes, les chevaliers *(Rotanus)* que les Russes appellent *zouractani*, les combattants, les râles et les poules d'eau. Les chiens dont on se sert à Saint-Pétersbourg sont fort propres à cette chasse de marais : ces animaux, de race courlandaise, semblent préférer le marais au sec; ils sont âpres à la fatigue, ont de l'odorat et de l'intelligence; mais ils sont souvent peu dociles et désobéissants, en raison même de l'excès de leur ardeur.

Au delà du marais, le sol s'élève insensiblement; quelques petites hauteurs qui, dans ce pays de plaines interminables, passent pour des collines, vous permettent de marcher à pied sec. Le chasseur se dirige vers le bois; dans les champs qu'il traverse voltigent les oisillons que la belle saison attire dans ces contrées, et dont les espèces se réduisent à un petit nombre : le bruant jaune *(Emberiza citrina)*, fort commun dans cette latitude qu'il ne quitte pas même en hiver; les hochequeues, les traquets, l'alouette commune, l'alouette cochevis, la farlouse, le sizerin, le pinson, le tarin et le bouvreuil.

La fin à une autre livraison.

VOITURE A CHARGE ÉQUILIBRÉE.

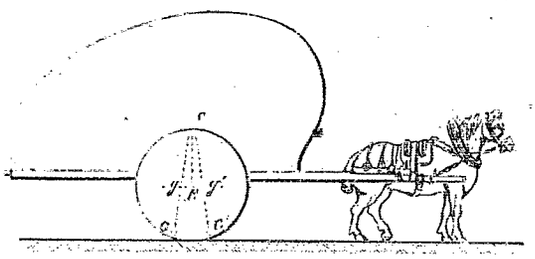
La charrette ou voiture à deux roues, dans sa simplicité toute primitive, est à peu près le seul véhicule employé pour les transports dans notre pays. Excepté dans quelques départements du nord et de l'est, on n'en connaît pas d'autre aux champs, et le roulage ne fait qu'un usage très-restreint des chariots ou voitures à quatre roues.

Ce n'est pas à la routine qu'il faut attribuer cette préférence. A la simplicité de construction, à un moindre poids, à une plus grande facilité de manœuvre, la charrette joint le mérite d'exiger moins d'effort de traction que les véhicules à quatre roues. D'après les expériences spéciales faites à ce sujet par M. Morin, pour traîner un poids donné, là où un chariot nécessite une force de 100 kilogrammes, il n'en faut pour la charrette qu'une de 70 kilogrammes.

Toutefois, à côté des avantages que nous venons d'indiquer, la charrette présente un grave inconvénient. Le chariot, porté sur ses quatre roues, n'exige de l'attelage que des efforts de traction proprement dits, parallèlement à la surface du chemin. Il n'en est pas ainsi de la charrette. Le cheval attelé entre les limons, et qui, dans un grand nombre de cas, est le seul moteur du véhicule, forme avec les deux roues le troisième point d'appui nécessaire à la stabilité de la voiture. Il en résulte que le déplacement du centre de gravité du chargement, soit en avant, soit en arrière de l'essieu, transmet à ce cheval une action verticale, dirigée de haut en bas ou de bas en haut, laquelle lui charge les reins en pressant sur la sellette ou tend à le soulever par l'intermédiaire de la sous-ventrière.

La figure suivante rend compte de ces effets.

Le centre de gravité du chargement étant en C, au-dessus de l'essieu E, lorsque la route est horizontale, la voiture est en équilibre et le cheval de limon ne subit d'autres actions verticales que celles qui résultent des petites inégalités du chemin. Mais que la route descende, la voiture s'incline en avant, et la verticale partant du centre de gravité vient passer en avant de l'essieu, dans la position figurée par la ligne CG. Que la route monte, au contraire, et, la voiture s'inclinant dans le même sens, la verticale du centre de gravité se porte en arrière de l'essieu, dans la position figurée par la ligne CG′. De là, sur le cheval de limon, les efforts successifs que nous avons signalés et qui peuvent avoir des résultats très-appréciables. En supposant la hauteur CE de la charge au-dessus de l'essieu égale à 1m,20, la distance EA de l'essieu, au point du brancard où s'attachent la dossière et la sous-ventrière, égale à 4 mètres, et le poids du chargement de



Voiture à charge équilibrée.

1 000 kilogrammes, les actions verticales transmises au point A sont, pour une pente ou une rampe de 5 centimètres d'inclinaison par mètre, de 60 kilogrammes, et elles augmentent de 12 kilogrammes à peu près, dans un sens comme dans l'autre, pour chaque centimètre de surplus d'inclinaison.

Ainsi c'est lorsque la route monte, lorsque le cheval a besoin de toute sa force et de tout son poids pour vaincre le frottement et l'action de la gravité, qu'il est soulevé pour ainsi dire et perd de son adhérence avec le sol. Inversement, c'est lorsque la voiture descend, lorsque le poids de la voiture entraîne le cheval en avant et l'oblige à résister, qu'il se trouve surchargé par l'excès de poids résultant du déplacement du centre de gravité du chargement, surcharge à laquelle s'ajoute encore le mouvement de bascule qu'impriment les freins d'enrayage aux lourdes voitures qui en sont généralement munies.

Il n'est personne qui n'ait été témoin de ce double effet et qui n'en ait souffert pour le pauvre animal qui s'y trouve exposé; personne qui n'ait vu un limonier à demi soulevé s'épuiser en efforts stériles pour gravir une rampe, et l'instant d'après, en la descendant, accablé sous le poids de la surcharge, ne fléchir qu'avec peine la jambe qui porte et retient, pour que sa voisine aille trouver le sol qui se déprime sans cesse devant elle.

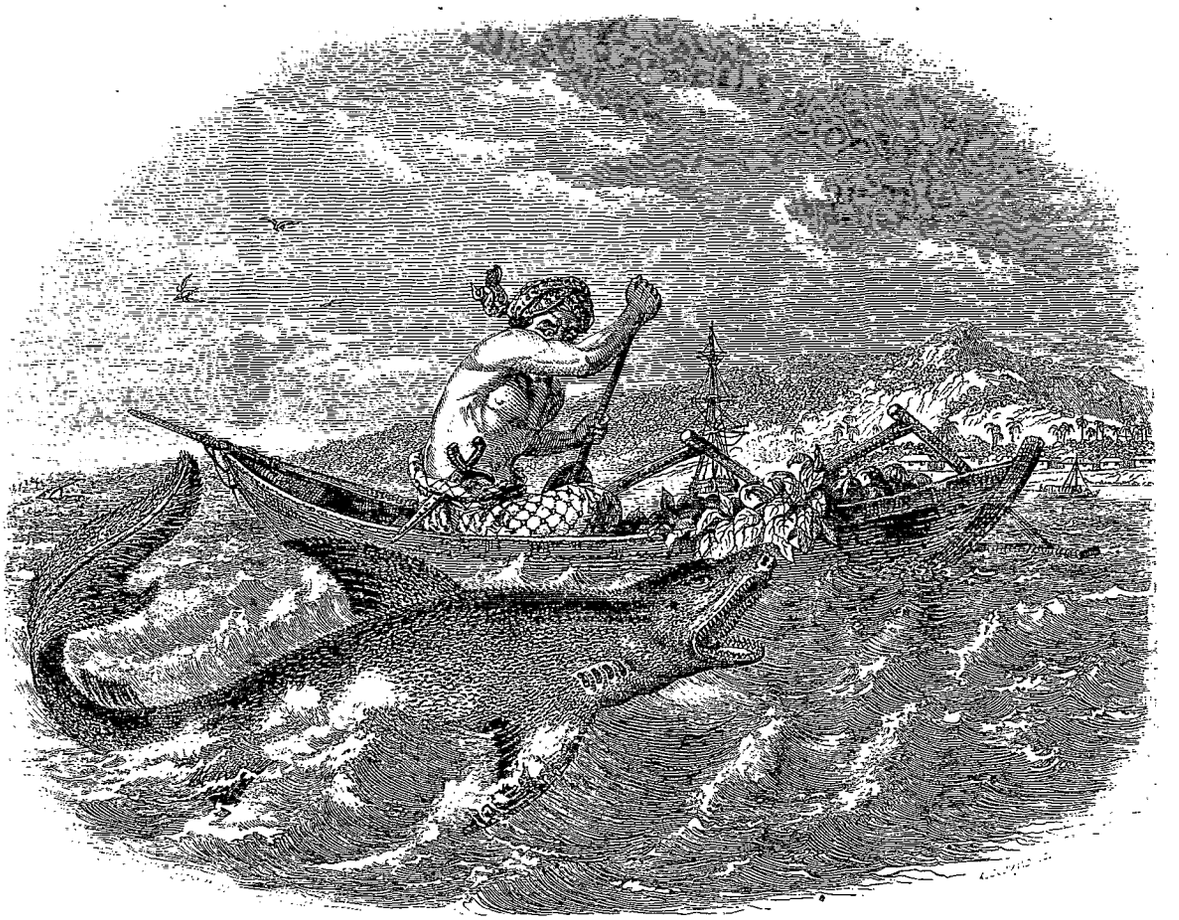
Mais ce n'est pas seulement la sensibilité qui souffre de cet état de choses. Toute fatigue superflue imposée à un animal se traduit en réduction du service utile qu'on peut en tirer, et, dans notre pays, où les charrois par voie de terre ont une si grande importance, l'augmentation qui résulte de cette perte de force élève notablement les frais généraux de l'industrie nationale.

Un habitant d'Argentan (Orne) a vu le mal et imaginé un remède. Son système consiste à faire varier la position du centre de gravité du chargement par rapport à l'essieu, suivant que la voiture monte ou descend. Pour atteindre ce but, il propose deux moyens. Dans le premier, la distance entre le cheval de limon et le centre de gravité du chargement reste la même, et c'est l'essieu qu'on fait avancer ou reculer, suivant les cas, pour qu'il vienne prendre la position des points *g* ou *g′* de la figure ci-dessus. Dans le second, la distance entre le cheval de limon et l'essieu reste fixe, et c'est le chargement qu'on fait avancer ou reculer de manière que, selon qu'il est nécessaire, ce soit le point *g* ou le *g′* de la figure qui vienne coïncider avec l'essieu.

Dans les deux dispositions, le mécanisme simple qui produit le mouvement de l'essieu ou du chargement agit en même temps sur les organes d'enrayage, de manière à faire appliquer les freins contre les roues, lorsque la voiture descend, avec une énergie qui croît suivant l'inclinaison de la rampe.

L'adoption de l'un ou de l'autre de ces systèmes rendrait d'immenses services aussi bien à la circulation dans les villes qu'à l'agriculture et à l'industrie en général.

UN REQUIN.



Canot javanais fuyant un requin. — Dessin de Freeman.

Je ne me rappelle pas, dit John Barrow (1), avoir vu, en aucune autre partie du monde, une si grande quantité de goulus (requins) que sur le rivage d'Anjérie (village javanais), où ils étaient continuellement à la chasse; car ils étaient attirés par les restes de viande que charriait la rivière et que l'on jetait sur la côte.

Un jour, étant dans cette rade, sur la galerie de derrière du navire *l'Hindoustan*, je lançai un harpon sur un de ces voraces animaux; peu s'en fallut que je ne fusse entraîné dans la mer. Dès que l'animal sentit le fer dans ses mâchoires, il plongea fort avant, en tirant de toute sa force la ligne qui, s'étant embarrassée dans l'assemblage de la galerie, emporta tout à coup une grande partie de la balustrade. Dans la rapidité avec laquelle fila la corde, un bout s'entortilla autour de mon bras; mais à l'instant où j'allais être emporté, le goulu, étant revenu à fleur d'eau, la lâcha assez pour me permettre de dégager mon bras et de me sauver. J'avoue que j'avais été effrayé. Un pauvre Javanais qui approchait de la poupe du vaisseau dans son canot chargé de fruits et de légumes, parut l'être encore plus que moi. Son frêle esquif était en grand danger d'être chaviré par les coups de queue et les mouvements furieux du goulu. Les efforts qu'il faisait pour s'éloigner de l'animal furieux, la terreur empreinte sur ses traits, offraient un spectacle vraiment dramatique, et notre dessinateur en fit rapidement une esquisse. Le pauvre Javanais échappa au péril, et le goulu, harponné de nouveau, fut hissé à bord. On trouva dans son estomac une tête de vache buffle, un veau, un grand nombre d'os, et des fragments de carapace. Sa longueur était de plus de 10 pieds.

(1) *Voyage à la Cochinchine*, par les îles de Madère, de Ténériffe et du Cap-Vert, le Brésil et l'île de Java, par John Barrow, traduit par Malte-Brun.

LOGEMENTS A PARIS EN 1853.

Voy. p. 226.

UNE MAISON GARNIE.

(Rue Traversine, n° ...) *On loge ici en garni, à la nuit.*

Il y avait à la maison une porte d'allée qu'on a condamnée, de sorte qu'il faut entrer et sortir par la boutique. Le maître du garni, celui que les locataires appellent le bourgeois, tient absolument à voir passer devant lui ceux qui sortent. C'est une idée qu'il a dans l'intérêt de ses meubles. D'ailleurs, en entrant et en sortant par la boutique, on passe devant le comptoir d'étain; en entrant on s'y arrête, et aussi en sortant; cela convient aux locataires et ça ne déplaît pas au bourgeois. Une arrière-boutique, réduit obscur garni de tables et de bancs, offre aux consommateurs la facilité des conversations intimes et des

longues séances. Par une porte de côté, on pénètre dans cette allée dont l'issue est fermée sur la rue.

Il faut se bien représenter la disposition des lieux. La maison se compose de deux corps de bâtiment : l'un sur la rue, boutique et arrière-boutique; l'autre, séparé du premier par une petite cour, est adossé au mur de l'École polytechnique.

La boutique et l'allée font toute la largeur de la propriété, c'est-à-dire la largeur de la façade sur la rue, et celle aussi du second corps de bâtiment, *cinq mètres*. L'allée qui mesure la profondeur du premier corps de bâtiment, longeant la boutique et l'arrière-boutique, a *huit mètres*. C'est donc pour ce premier corps de bâtiment *quarante mètres superficiels*.

L'emploi qu'on a fait de cette superficie étant le même aux cinq étages, il suffit d'étudier la disposition de l'un d'eux.

Il y a d'abord sur la rue deux chambres, dont une avec cheminée, toutes deux avec fenêtre. Ni l'une ni l'autre ne manque d'air ni de lumière. Ensuite, sur la cour, il y a un cabinet étroit de 1m,70 de large sur 4m,30 de profondeur (cinq pieds sur treize); ce qui laisse peu d'espace au-delà de la place du lit. On y couche pour *cinq sous* quand on est seul, *huit sous* pour deux. Maintenant, entre les deux chambres qui ont leurs fenêtres sur la rue et ce cabinet qui donne sur la cour, il y a un second cabinet de même dimension que le premier : celui-ci est sans fenêtre. Il y a bien un lit et une chaise, mais il n'y a ni air ni jour. C'est ici *quatre sous* par nuit, et il n'y manque pas de locataires. Nous trouvons sur nos notes : Au troisième étage, cabinet noir, un homme. — Au quatrième, cabinet noir, un ancien militaire et son fils âgé de dix ans.

Telle est donc la composition des cinq étages du premier corps de bâtiment; à quoi il faut ajouter, aussi à chaque étage, un troisième cabinet dont l'emplacement est pris sur les paliers de l'escalier. Ce troisième cabinet a un peu de jour sur la cour, mais ses dimensions sont étroites : 1m,90 sur 1 mètre, c'est-à-dire moins de six pieds sur trois. Il n'y aurait pas de place pour une chaise, pas même pour un bois de lit. Il y a strictement la place d'une paillasse, et en effet c'est là tout le mobilier de cette pièce, où l'on couche pour *trois sous*.

La cour a trois mètres sur cinq (neuf pieds sur quinze). Entre les quatre et cinq étages des deux corps de bâtiment et les murs des maisons voisines, c'est comme une fosse humide, un puits. Dans cette sorte de fosse commune, les habitants des étages supérieurs, pour s'épargner la peine de descendre à un endroit plus particulier, versent chaque nuit, par les plombs, par les fenêtres, tout ce qui pourrait les embarrasser. Trois visites faites dans le cours de trois mois, avant midi, ont donné lieu de s'assurer que les habitudes des locataires sont parfaitement régulières sous ce rapport. D'ailleurs cela est suffisamment attesté par les traces dont les murs sont couverts.

C'est donc de cette cour uniquement que le second corps de bâtiment, celui qui est adossé dans toute sa hauteur au mur de l'École polytechnique, tire l'air et la lumière qu'il peut avoir.

Il y a d'abord au rez-de-chaussée une salle basse de cinq mètres de large sur six de profondeur. Comme les constructions de l'escalier, qui est commun aux deux corps de bâtiment, prennent deux mètres sur la largeur de la cour, c'est dans les trois mètres restants que sont pratiquées la fenêtre et la porte; détail utile pour qu'on se fasse une idée de la manière dont cette salle peut être éclairée. Quoi qu'il en soit, dans une première visite, nous avons trouvé là neuf lits. C'est ce qu'on appelle *la chambrée*, mais chambrée bien différente de celles de la Maison noire! ce n'est pas ici une réunion de travailleurs ayant mis leurs intérêts en commun. C'est un asile de nuit, c'est le sombre refuge où, chaque soir, dans les ténèbres, se rencontrent fortuitement quelques malheureux sans ressource et sans nom. On donne *deux sous* et on paye en entrant. Le lendemain à dix heures on a son congé.

Montons maintenant aux étages supérieurs, pour y étudier l'emploi des *trente mètres superficiels* qu'occupe le second corps de bâtiment.

Les six mètres de profondeur sont partagés en deux par un couloir obscur qui fait équerre avec la continuation du palier de l'escalier. Du côté de la cour, il y a deux cabinets de deux mètres de large sur trois de profondeur : ce sont des logements de chiffonniers, *à cinq sous*. Là, entre son grabat et la fenêtre, un malheureux couvert de haillons est accroupi, faisant le triage des ordures de la rue. Il les lotit par nature de matières; surtout il sépare avec soin ces lambeaux de toile toujours sales, quelquefois imprégnés d'une sanie horrible, et qu'il ne pourra faire accepter par l'entrepreneur en chiffons qu'après les avoir lavés, surtout après les avoir fait exactement sécher dans sa triste demeure. Mais alors ça se vend deux sous la livre! Ces chiffons de toile seraient, pour le chiffonnier, le plus précieux de son butin, si ce n'est qu'il a rapporté dans sa hotte des croûtes de pain souillées, des têtes de poisson, un affreux mélange d'os et de chairs meurtries... Ceci, il ne le vend pas!

Nous n'avons pas fini. Il faut descendre encore pour être au fonds de ces abîmes! Au delà des deux chambres de chiffonnier, de l'autre côté du couloir obscur, au fond de cette maison qui est adossée à un mur, que peut-il y avoir?... Il y a des logements garnis, puisque c'est ici une maison garnie.

Comptons bien. La salle du rez-de-chaussée a six mètres de profondeur; à chaque étage les chambres de chiffonnier en ont trois; il y a environ un mètre de couloir; reste un peu plus de deux mètres de profondeur sur cinq de large. Ce n'était pas de la place à perdre! On y a fait à chaque étage deux cabinets, un cabinet à un lit et un autre à deux lits.

Les cabinets noirs du premier corps de bâtiment sont au regard de ceux-ci des logements confortables. Il est vrai qu'eux non plus n'ont pas d'air ni de lumière; mais au moins leur porte s'ouvre sur un corridor éclairé et dans lequel l'air, tant bien que mal, circule de la rue à la cour. De plus, ces premiers cabinets noirs sont formés de simples cloisons non humides; ils ne sont pas, comme ceux-ci, entourés de murs épais.

Une première fois, les visiteurs étant arrivés dans le couloir obscur, ne pouvant pas imaginer qu'il y eût rien au delà, c'est avec un véritable sentiment d'horreur qu'une porte ayant été ouverte, ils entendirent du fond des ténèbres sortir une voix humaine! C'était une femme âgée, récemment sortie de l'hôpital, pas assez remise pour pouvoir travailler. Elle était là en convalescence; on l'entendait, mais elle était couchée, et cette première fois on ne la vit pas. Lors d'une seconde visite, on la trouva dans la maison, vaquant à ses affaires. Elle avait les yeux gonflés et rouges; elle nous a confié la plus grande de ses peines. C'est que le pauvre bout de chandelle qu'elle a dans son réduit y attire un énorme rat : « Elle en a peur! elle ne peut plus dormir! Sentant cette bête monter sur son lit, elle se réveille à chaque instant pour faire : Chû! chû! » Ce sont ses paroles. Elle pleurait en les disant; car le reste de sa vie est une misère, mais c'est là son supplice.

Lors d'une dernière visite, cette malheureuse avait quitté la maison; mais son cabinet n'était pas vide. Il n'y a pas ici de non-valeurs; en ce moment surtout, les logements sont dans cette maison, comme dans tout le reste de Paris, fort recherchés. Dans le cabinet à un seul lit, hanté par les rats, nous avons trouvé deux pauvres femmes payant

ensemble *cinq sous* par jour; et nous nous sommes assuré que les huit cabinets noirs des quatre étages du second bâtiment, ensemble douze lits, étaient tous occupés.

Entre ces affreux réduits et l'enceinte de l'École polytechnique, il n'y a que l'épaisseur d'une pierre!

Lorsqu'au sortir de là on se trouve, à quelques pas plus loin, au milieu de la place du Panthéon, le contraste subit de ces pompeuses merveilles de l'architecture et des misères qu'on vient de voir produit une impression étrange et nouvelle. Il semble que ce soit l'appareil d'une décoration de théâtre placée là pour cacher la réalité. O doux aspect des champs, frais ombrages des bois, brises parfumées de la mer, éternelles beautés de la nature, heureux qui peut vous posséder en paix! mais plus heureux celui qui verra luire parmi les hommes le jour de la Fraternité chrétienne!

LES TROIS MERVEILLES DU MÉCHOUAR.

Le Méchouar était la résidence des anciens rois de Tlemcen. Ce nom, qui signifie littéralement *la salle du conseil*, et qui s'applique encore à la forteresse, ne fait plus que réveiller aujourd'hui le souvenir de splendeurs évanouies. La vaste enceinte du Méchouar renfermait jadis des pavillons magnifiques, des jardins délicieux, habités par les souverains de la dynastie des *Béni-Abd-el-Wadj*. Les créneaux des murailles sont debout, mais les pavillons sont renversés, et le voyageur est obligé de reconstruire, grâce à un effort de l'imagination, toutes les merveilles de l'intérieur. En même temps que le Méchouar était l'habitation des souverains, c'était le centre du mouvement intellectuel qui éclairait la partie de l'Afrique possédée aujourd'hui par la France. La tradition orientale, d'accord avec les sources écrites les plus authentiques, y place trois objets d'un art si splendide et si ingénieux, que l'Espagne, soumise alors aux Arabes, n'avait peut-être rien dans Séville et dans Cordoue qu'on pût leur comparer.

I. LE MYHHAF.

Parmi ces raretés inestimables, il n'y en avait point de plus précieuse aux yeux des musulmans que le *Myhhaf*: c'était un exemplaire du Coran tracé de la propre main du calife Othman, l'un des quatre premiers successeurs de Mahomet, et celui pour lequel les Turcs réservent aujourd'hui toute leur vénération.

L'un de nos savants orientalistes, M. l'abbé Bargès, a retracé dans un ouvrage plein d'intérêt l'histoire de ce livre précieux (1). « Le jour où le calife fut tué il tenait ce Coran dans sa main; son sang jaillit sur le livre sacré et le macula dans deux endroits différents. Les mots maculés de sang étaient ceux-ci : *Or Dieu vous suffira;* et ces autres : *Et ils blessèrent la chamelle*. Après la mort d'Othman, le Myhhaf passa entre les mains des Omeyades d'Orient qui le conservaient précieusement dans leur trésor. » A la suite des nombreuses vicissitudes qui marquent la vie des princes orientaux durant le moyen âge, le Myhhaf fut légué par Abd-er-Rahman, son dernier possesseur, à la mosquée de Cordoue, et plus tard, lorsque l'Espagne fut conquise par Abd-el-Moumen, fils d'Ali, il passa à Maroc, séjour habituel de ce dernier souverain. « Ce prince fit enlever la couverture, qui était simplement en basane, et ordonna qu'elle fût remplacée par deux planchettes incrustées de lames d'or. Ces lames étaient enrichies de perles fines, de rubis et d'émeraudes du plus grand prix, et les plus belles que le sultan avait pu se procurer. Le fils et les successeurs d'Abd-el-Moumen marchèrent sur ses traces, prenant plaisir à orner la couverture du Myhhaf de nouveaux joyaux, de nouvelles pierres précieuses; si bien qu'à la fin les deux planchettes se trouvèrent entièrement couvertes d'ornements.

Parmi ces pierres précieuses, la plus belle, comme la plus grande, c'était un rubis connu généralement sous le nom de *sabot* parce qu'il égalait en largeur un sabot de cheval, et qu'il en avait la forme (1). C'était un objet hors de tout prix, il avait été envoyé en cadeau à Abou-Yacoub Youssef, fils d'Abd-el-Moumen, par un roi de Sicile, en 375 de l'hégire, pendant que ce sultan se trouvait dans l'Ifrikiah. Abou-Yacoub ne crut pas pouvoir faire un plus digne emploi de ce rare bijou que d'en orner le livre qu'il considérait comme le plus vénérable du monde. »

S'il n'y a pas quelque exagération dans le récit d'Abd-el-Wahid, l'historien des Almohades, qui fournit ces derniers détails à l'habile orientaliste, le Myhhaf était sans contredit le livre le plus richement relié qui eût paru à aucune époque. Le merveilleux volume qui contient la généalogie de la maison de Sandoval, et qui est recouvert de vermeil émaillé, n'en approche pas. C'est cependant le plus splendide manuscrit de la Bibliothèque impériale, qui en renferme de si précieux.

Le Myhhaf a eu, du reste, le sort réservé à presque tous les livres de ce genre, lorsqu'ils sont tombés entre des mains ignorantes ou cupides. Lors de la défaite d'Abou'l-Hassan par Yaghmoraçan, en 646 de l'hégire (1248-9), il devint la proie des vainqueurs, et un soldat entre les mains duquel il tomba arracha l'or et les pierres précieuses dont il était enrichi. Jeté comme un objet de rebut, il fut vendu à la criée dans Tlemcen sans que les nouveaux possesseurs connussent sa valeur, et bien que l'émir Yaghmoraçan, auquel on le porta, eût donné des ordres pour sa conservation, on suppose qu'il a dû disparaître sous la domination des Beni-Meryn. *La suite à une autre livraison.*

(1) *Histoire des Beni-Zeiyan, rois de Tlemcen*, par l'iman sidi Abou-Abd-Allah Mohammed Ibn-Abd-el-Djehyl et-Tenessy. 1 vol. in-12.

Lorsque nous voulons apprendre pour nous rappeler, c'est de la force de l'attention que dépend surtout le succès de la mémoire.

« Si vous lisez un passage vingt fois, dit Bacon, vous ne l'apprendrez pas par cœur aussi facilement que si vous le lisez dix fois seulement, mais en essayant par intervalles de le réciter de souvenir, et en regardant le livre lorsque la mémoire vous manque. »

SUR LES ESQUISSES DES MAITRES.

On ne connaît pas un peintre, même un peintre coloriste, dit excellemment M. Vitet, quand on n'a vu que ses tableaux : il faut connaître ses dessins. C'est là qu'on entre avec lui en un commerce intime et vraiment instructif; dans le domaine de l'art, les dessins sont les causeries du coin du feu, les tête-à-tête avec leurs confidences et leur laisser-aller. Là seulement on apprend à saisir le premier mot, le ton naturel et instinctif de la pensée pittoresque, à distinguer par quel chemin elle s'élève à la force et à l'effet. Chez les uns, ce premier jet est complexe et embarrassé, c'est à force de réflexion et d'étude qu'il s'épure et s'éclaircit; chez d'autres, il est saisissant, lumineux, plein d'espérance et de promesses que l'exécution ne tient pas toujours. Passez du

(1) Nous ne nous rendons pas garant, bien entendu, des dimensions admises ici par l'historien arabe; rien d'ailleurs n'est plus arbitraire que les dénominations accordées à certaines pierres dont les teintes sont analogues à celles pour lesquelles on veut les faire passer.

grand salon du Louvre dans ces anciennes salles du conseil d'État, aujourd'hui tapissées de dessins : il n'est pas un des maîtres dont vous venez d'admirer les œuvres sous leur forme définitive et arrêtée, qui n'ait encore quelque chose à vous dire, et dont vous ne sentiez mieux l'esprit et le caractère quand vous êtes en face du moindre de ses croquis.

UNE ESQUISSE PAR WATTEAU.

Voy., sur Watteau, la Table décennale.

Watteau dut à l'élégance délicate de sa peinture, à la grâce, à la gaieté de ses sujets, d'être admis dans l'Académie avec le titre de « peintre des fêtes galantes du roi. » Le génie de cet aimable coloriste, développé de bonne heure par l'étude intelligente des œuvres de Rubens, s'était tourné vers les sujets divertissants qu'affectionnaient, en poésie, les auteurs de pastorales, d'intermèdes, de ballets et d'opéras. On dit que sa prédilection pour les spectacles et pour les parades de la foire, qu'il mettait avant tous les autres amusements, a contribué a déterminer son penchant pour ce genre de peinture frivole. On peut ajouter à cette cause l'influence de l'un de ses maîtres, Claude Gillot, peintre de l'Opéra, qui excellait dans les compositions grotesques. Ce que l'on trouve quelquefois de sérieux dans les compositions importantes de Watteau paraît lui avoir été inspiré par



Musée du Louvre ; collection des dessins. — Le Remouleur, par Watteau. — Dessin de Jacque.

les conseils de son dernier maître Claude Audran, graveur.

Watteau a fait à la sanguine et à la pierre noire beaucoup de dessins que les amateurs se disputent aujourd'hui avec une sorte de fureur, quand par hasard ils passent dans les ventes.

Ces dessins représentent pour la plupart des figures dans des attitudes molles et nonchalantes ; c'étaient des études de détails pour tableaux. Quelquefois ce sont des esquisses de sujets populaires, de types, de caractères, de costumes ou de scènes de métiers. Watteau a bien réussi dans ce dernier genre, qui demande surtout un grand esprit d'observation, de la finesse, et une grande facilité de crayon.

Il a légué presque tous ses dessins à ses quatre meilleurs amis : MM. Henin, Haranger, de Julienne et Gersaint. M. de Julienne, son protecteur, fut l'un de ceux qui, avec Crozat et l'abbé Laroque, le firent valoir les premiers. Gersaint était marchand de tableaux au pont Notre-Dame ; ce fut pour ce dernier que Watteau peignit le plafond

enseigne qui eut une célébrité si bruyante que tout Paris courut le voir : M. de Julienne l'acheta fort cher pour sa galerie et le fit graver par Cochin.

Le Musée du Louvre possède quelques dessins de Watteau. Presque tous ceux qu'il a achevés ont été gravés par Audran, Chéreau, Boucher et quelques autres.

Le Remouleur dont nous donnons un fac-simile a été gravé par Chéreau, mais dans une proportion beaucoup plus grande, pour le recueil des œuvres de Watteau en deux volumes, publié par Audran.

De tous les peintres français qui ont eu un genre très-individuel, Watteau est celui qui a trouvé le plus d'imitateurs et de bons copistes. Pater et Lancret ont eu le talent de réussir, même après leur illustre maître.

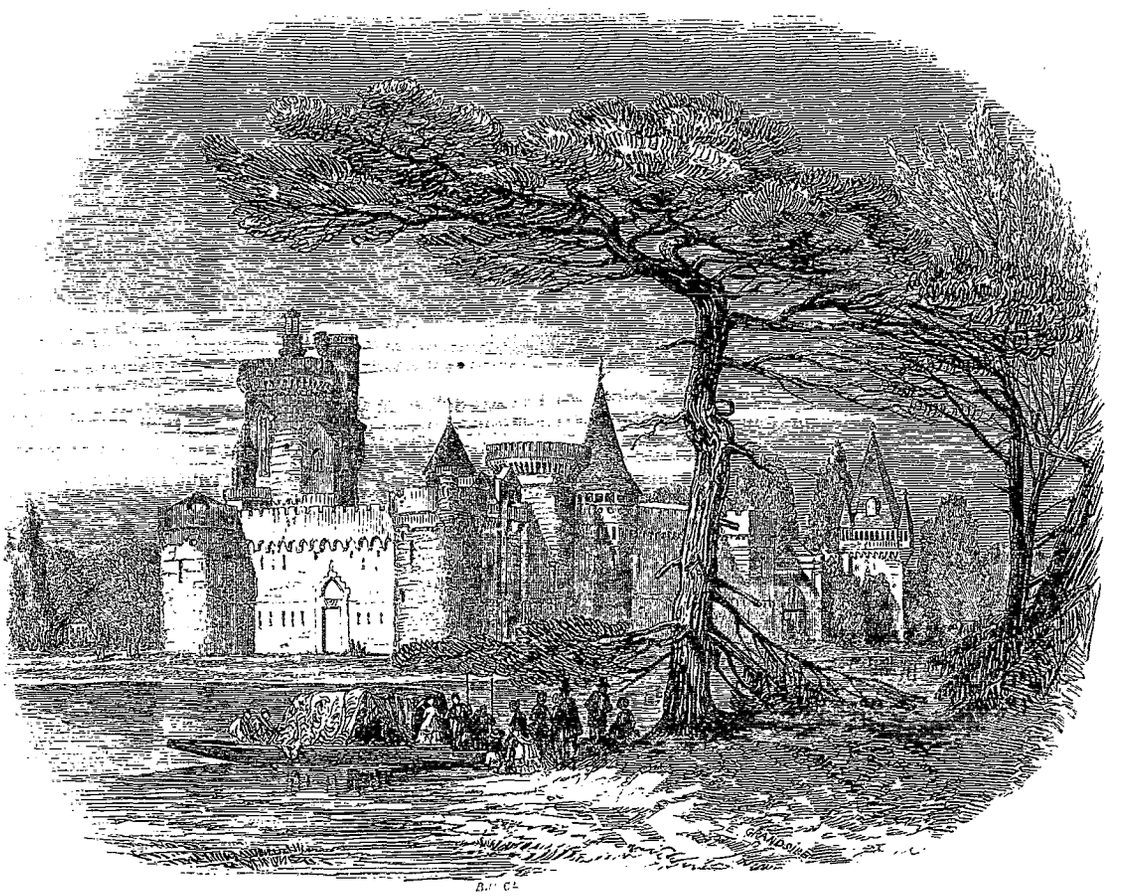
Le Musée de Nancy possède un tableau fort joli d'un autre élève de Watteau, nommé Constant, qui pourrait bien être, si l'on en croit quelques indices caractérisques, l'auteur du tableau de la galerie Standish que le livret du Musée attribuait à Watteau.

CHATEAU GOTHIQUE DE FRANZENSBOURG,

PRÈS VIENNE

(Autriche).

Le château de Franzensbourg fait partie de la délicieuse résidence d'été des empereurs d'Autriche, située sur la route conduisant à Adenbourg, à 12 kilomètres de la capitale, et connue sous le nom de palais de Laxenbourg. Cette résidence communique par de magnifiques allées avec le château si connu de Schœnbrunn : sa construction remonte à la fin du quatorzième siècle, sous le duc Albert d'Autriche qui vint y finir ses jours. Le nouveau château, ou Maison-Bleue (*Blaue-Haus*), ne date que de 1600. Il devint



Vue du château de Franzensbourg, en Autriche. — Dessin de Grandsire.

dans la suite le séjour favori de Marie-Thérèse, de Joseph II et de François Ier. On y voit un manége et un théâtre. Dans la bibliothèque on conserve six magnifiques tableaux de Canaletto. La salle de billard est ornée d'une statue de Méléagre par Beyer. Le maître-autel de l'école paroissiale du château est décoré d'un tableau de Van-Dyk, où l'on reconnaît le talent du maître. Le parc qui s'étend autour du palais n'a pas moins de sept cents arpents. Il offre tous les agréments que le prince Puckler-Muskau, ce fin connaisseur, pourrait exiger pour une retraite d'été. A chaque pas, l'on y rencontre des sites différents de ceux que l'on vient de parcourir; les eaux, les bois, les kiosques, s'y succèdent avec profusion, et l'œil est récréé par la vue de charmantes plantations, de ponts rustiques jetés sur des cascades, d'îles, de grottes, et de mille autres détails que l'art peut ajouter aux beautés de la nature.

Tous les jours ce parc est ouvert aux visiteurs, qui ne manquent pas de se faire conduire au temple de Diane, à celui de la Concorde, au Prater (ainsi nommé d'après la célèbre promenade de Vienne), au château de plaisance enfoui dans l'endroit appelé « le bosquet des chênes, » au hameau des pêcheurs, au pont du Lion, au caveau sépulcral des chevaliers, bâti d'après le modèle du caveau de l'empereur Rodolphe de Habsbourg à Spire, et enfin au grand

lac dont les eaux forment la riante ceinture du château gothique.

Franzensbourg ne fut achevé qu'en 1801. Il est construit sur le plan du château tyrolien où Maximilien Ier d'Autriche aimait tant à résider. L'architecture gothique et militaire de cette magnifique habitation est un peu mêlée de fantaisie. L'arrangement et la décoration de l'intérieur répondent au style bizarre des constructions extérieures. C'est une espèce de Musée où l'on s'est plu à rassembler des meubles, des curiosités, des ornements antiques, empruntés aux vieux châteaux et aux vieux couvents de l'Autriche. On dit même que les grands seigneurs de l'empire ont contribué à l'orner en se dépouillant de leurs meubles gothiques les plus précieux, heureux de donner à leur maître ce témoignage de respect et d'affection. Dans la salle d'armes, on conserve divers objets ayant appartenu à Charles V, les armures de Maximilien, beaucoup de trophées enlevés sur les Turcs, le costume guerrier d'un empereur du Mexique, etc. Il faut avoir soin de monter sur la tour de garde, d'où l'on jouit d'une perspective étendue; on y arrive en passant par des salles décorées avec un grand luxe, remplies de porcelaines de Saxe et de cristaux de Bohême. En redescendant, on visite, à l'étage du milieu, la chambre des Tortures *(Folter Kammer)*, musée monstreux de tous les instruments de supplice usités au moyen âge. Si l'on descend encore, on entre dans une galerie souterraine qui reporte également à l'époque féodale. On s'y trouve assez désagréablement en présence de prisonniers enchaînés et immobiles (ce sont des mannequins); ils se redressent subitement lorsque le gardien fait jouer un ressort caché dans la muraille : spectacle un peu puéril et d'un goût très-contestable.

Enfin, quand on a parcouru l'enceinte de la place d'armes auprès du château, avec ses loges et ses gradins, on a vu tout ce qui est digne de remarque à Franzensbourg. Alors le bac qui vous a amené vous reprend, et vous transporte sur la rive opposée. Ce bac est destiné à augmenter l'illusion, et à remettre en mémoire les temps de la féodalité; les visiteurs appellent le batelier en tirant une cloche. Jadis, c'était un cor qui donnait le signal; mais les bourgeois dégénérés du dix-neuvième siècle n'ont pas les solides poumons de leurs ancêtres du moyen âge, et l'on a dû supprimer cet appel original.

CHRONOLOGIE DES CONCILES.

On se plaint quelquefois avec raison d'une lacune importante dans notre éducation. C'est qu'après avoir nourri l'enfance de l'histoire sainte, on s'arrête à l'ouverture de l'ère chrétienne, comme si cette histoire n'avait plus dès lors aucune suite considérable. On s'applique aux histoires des dynasties et l'on néglige celle de l'Église, qui a eu cependant, dans tous les temps, une influence si capitale sur toutes les autres. On traite avec plus de soin les intrigues et les batailles, que ces grandes assemblées religieuses dont les actions ont décidé de la foi des nations, sujet bien autrement valable que la puissance ou la faiblesse des rois; ou si l'on rappelle, puisqu'on ne saurait les tenir entièrement dans l'ombre, les affaires de l'Église, ce n'est qu'au courant des affaires profanes et autant que le commande l'exposé de celles-ci. On n'en pose pas les termes avec suite et méthode et comme sur un terrain à part; et aussi voit-on, ce qui est une grande imperfection, que cette partie si essentielle du passé demeure, dans la plupart des esprits, vague et confuse. Ce n'est point à nous, sans doute, de nous appliquer à faire cesser un état de choses si fâcheux; ce serait nous emporter bien au delà de notre compétence. Aussi ne présentons-nous ces réflexions que comme l'accompagnement d'un résumé succinct de la chronologie des conciles, que plusieurs de nos lecteurs seront sans doute bien aises de rencontrer ici.

On nomme *général* ou *œcuménique* le concile auquel tous les évêques de la chrétienté sont censés avoir été invités : on ne peut cependant regarder comme nécessaire que tous s'y trouvent, sans quoi il serait à peu près impossible d'en réunir aucun. « N'est-ce pas assez, dit Bossuet, qu'il en vienne tant et de tant d'endroits, et que les autres consentent si évidemment à leurs assemblées qu'il sera clair qu'on y aura porté le sentiment de toute la terre? » Le cardinal Bellarmin détermine six causes propres à la convocation d'un concile général : 1° l'apparition d'une hérésie nouvelle, 2° la présence d'un antipape, 3° la ligue de l'Église contre un ennemi commun, 4° l'accusation d'hérésie contre le pape, 5° le retard dans l'élection du pape, 6° la réformation des abus et des vices de l'Église. D'une manière plus abrégée, on peut dire que les conciles ont pour objets la foi, la discipline et la morale.

On s'accorde généralement, en France, à reconnaître dix-huit conciles généraux. Le premier de tous les conciles, celui de Jérusalem, tenu par les apôtres, est mis à part sous le nom de concile apostolique. Il eut pour objet de décharger les païens qui embrassaient le christianisme de se soumettre, comme l'avaient fait Jésus-Christ et ses apôtres, aux prescriptions de la loi de Moïse. On fixe approximativement son époque à l'an 50.

1° Concile de Nicée, tenu dans la grande salle du palais impérial de Nicée, capitale de la Bithynie, du 19 juin 325 au 25 août de la même année. Il comptait, outre les simples prêtres et les diacres, 318 évêques. Il fut présidé par Osius, évêque de Cordoue, qui dressa le symbole de foi connu sous le nom de symbole de Nicée. L'empereur Constantin y assista sans y prendre part. Il fut décidé, dans ce concile, contre Arius, que la seconde personne de la Trinité était de la même substance que la première, ce que l'on désigne sous le nom de *consubstantiel*, créé à cette occasion. La divinité de Jésus-Christ fut ainsi écrite dans le symbole.

2° Concile de Constantinople, tenu dans l'église cathédrale, du commencement de mai 381 à la fin de juillet de la même année. Il était composé de 150 évêques, et fut présidé successivement par saint Hulin, évêque d'Antioche, par saint Grégoire de Naziance, par Timothée, évêque d'Alexandrie, et par Nectaire, évêque de Constantinople. Le pape Damase et les évêques d'Occident n'acceptèrent sa décision que l'année suivante. Ce concile prononça la divinité du Saint-Esprit contre Macédonius, évêque de Constantinople; ce qui compléta la formule de la foi à l'égard de la Trinité. Le symbole fut dressé par saint Grégoire de Nysse; il contient le point de division principal de l'Église grecque d'avec l'Église latine. En effet, ce symbole dit simplement, au sujet de la troisième personne, *procédant du Père*; tandis que les Latins, pour couper court à toute interprétation dangereuse, ont institué de dire *procédant du Père et du Fils*. Outre l'hérésie de Macédonius, on en condamna aussi quelques autres, mais moins capitales.

3° Concile d'Éphèse, tenu dans la grande église d'Éphèse, du 22 juin 431 au 31 juillet suivant. Il s'y trouva 274 évêques, qui furent présidés par saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie. Il fut réuni contre Nestorius, évêque de Constantinople, qui, reprenant sous d'autres termes l'hérésie d'Arius, distinguait deux personnes en Jésus-Christ, et prétendait que c'était la personne humaine seulement qui avait satisfait sur la croix. Le concile décida contre cet évêque, bien qu'il fût d'abord soutenu par l'empereur Théodose le Jeune, que Marie devait porter le nom de *mère de Dieu*, ce qui décidait toute la question.

4° Concile de Calcédoine, commencé à Nicée, puis transféré à Calcédoine en Bithynie, dans l'église de Sainte-Euphémie, du 8 octobre 451 au 1er novembre suivant. Il y eut 630 évêques, et les légats du pape Léon y eurent la présidence spirituelle. L'objet principal de ce concile fut de condamner Eutychès, qui, prenant l'excès opposé à Nestorius, soutenait que la nature divine existait seule en Jésus-Christ; d'où est résulté l'article de foi des deux natures en une seule personne. Dans la quinzième séance du concile, on décida que l'Église de Constantinople aurait une juridiction égale à celle de Rome; mais c'est un article contre lequel les légats du pape protestèrent et que l'Église romaine n'a jamais voulu recevoir.

5° Deuxième concile de Constantinople, tenu dans une salle de la cathédrale, du 4 mai 553 au 2 juin suivant. Il y eut 160 évêques présents à ce concile. Les débats furent très-orageux. Le pape Vigile, qui se trouvait à Constantinople, refusa d'abord d'y assister, et pendant plus d'un siècle les Occidentaux refusèrent de le reconnaître. On y condamna en premier lieu les écrits de Théodose, d'Ibas et de Théodoret, qui paraissaient favoriser la doctrine de Nestorius, toutefois sans revenir explicitement, comme l'avait craint le pape Vigile, en faveur d'Eutychès, contre la décision de Calcédoine. L'objet le plus nouveau du concile fut la condamnation de certaines propositions d'Origène, notamment que les hommes étaient des anges déchus, que Jésus-Christ devait ressusciter une seconde fois pour les damnés, etc.

6° Troisième concile de Constantinople, tenu dans la salle du Dôme, au palais impérial, du 7 novembre 680 au 16 septembre 681. L'empereur Constantin Pogonat y tint la première place. Les évêques d'Orient se trouvèrent à la fin au nombre de plus de 260; les évêques d'Occident y furent représentés par les trois légats du pape Agathon. L'action principale du concile fut dirigée contre les monothélites, qui, ressuscitant par un détour l'hérésie d'Eutychès, prétendaient qu'il n'y avait qu'une seule volonté en Jésus-Christ. Le concile décréta qu'il y avait deux volontés et deux opérations, ce qui sauvait définitivement le principe fondamental de tout le christianisme, la médiation par l'Homme-Dieu.

Dix ans plus tard, en 691, il y eut au même lieu (*in trullo*) un second concile de 211 évêques, qui régla divers points touchant les mœurs et la discipline, concile nommé aussi *quinisextum*, parce qu'il fut regardé par les Grecs comme formant un supplément au cinquième et au sixième concile. Mais l'Église romaine n'ayant reçu ces articles qu'en partie, cette assemblée n'est regardée par elle que comme un concile particulier.

7° Deuxième concile de Nicée, du 24 septembre 787 au 23 octobre suivant, tenu dans l'église Sainte-Sophie de Nicée, et, pour la clôture, dans le palais de Magnance, à Constantinople. On y compta 377 archevêques et évêques, et plus de 100 prêtres ou moines. L'objet de ce concile se rapporte au culte des images. Les empereurs grecs Léon l'Isaurien, Constantin Copronyme et Léon IV, soutenant de leur autorité un parti considérable qui s'était formé en Orient sous le nom d'*iconoclastes* ou *briseurs d'images*, s'étaient prononcés contre le culte des images, et, en 754, un concile rassemblé à Constantinople par le second de ces empereurs avait condamné cette pratique par laquelle on craignait de retomber dans l'idolâtrie. Le concile, par son anathème, arrêta cette opinion si opposée à l'alliance des arts et de la religion, et déclara que l'on devait le salut et l'adoration d'honneur aux images; tandis que le véritable culte de *latrie* devait être réservé à Dieu seul. Les décisions de ce concile furent d'abord rejetées, en Occident, par un concile de plus de 300 évêques, réuni par ordre de Charlemagne à Francfort; lequel concile, sans refuser d'admettre les images dans le temple, à l'exemple des iconoclastes, refusa du moins de leur rendre aucun culte. Malgré cette opposition, le concile de Nicée prévalut cependant peu à peu dans l'Église d'Occident, et l'on voit que, dès le dixième siècle, il y était compté sans difficulté parmi les conciles généraux.

C'est par ces sept premiers conciles qu'ont été fixés les points essentiels qui ont maintenu le christianisme dans sa direction, en l'empêchant d'incliner, soit vers l'abîme du mahométisme qui n'a pour intermédiaire qu'un homme, soit vers l'abîme du brahmanisme qui n'a pour intermédiaire que Dieu sous une apparence humaine; abîmes analogues à ceux des célèbres hérétiques Nestorius et Eutychès. Il est à remarquer aussi qu'ils ont tous eu lieu en Orient, que leurs actes ont été rédigés en grec, comme les Évangiles, et que l'Église d'Occident n'y est intervenue que par un petit nombre de délégués. Ces diverses circonstances sont cause que les historiens les ont toujours considérés comme formant une catégorie à part, bien qu'en principe il n'y ait pas lieu à les différencier des suivants.

La suite à une autre livraison.

DE LA PRÉSÉANCE EN ANGLETERRE.

En Angleterre, l'inégalité des diverses classes de la société entre elles est consacrée par la législation. Tout Anglais fait partie d'une classe ou catégorie spéciale. Des réglements déterminent minutieusement ces rapports obligés entre les supérieurs et les inférieurs. Cet ordre hiérarchique, que l'on appelle *precedence* (préséance), est scrupuleusement observé dans les grandes solennités officielles: il sert aussi de règle dans des circonstances plus sérieuses, par exemple pour la formation du jury.

Voici les divers degrés de cette échelle sociale : en d'autres termes, si la nation anglaise passait sous vos yeux comme une procession universelle, c'est dans l'ordre suivant que vous la verriez défiler :

La reine. — Ses enfants. — Ses oncles. — Ses neveux. — Ses cousins. — L'archevêque de Canterbury. — L'archevêque d'York. — Le lord trésorier. — Le lord président du conseil. — Le lord du sceau privé. — Le lord grand chambellan. — Le lord grand connétable. — Le lord maréchal. — Le lord chambellan de la maison de la reine. — Les ducs. — Les marquis. — Les fils aînés des ducs. — Les comtes. — Les fils aînés des marquis. — Les fils puînés des ducs. — Les vicomtes. — Les fils aînés des comtes. — Les fils puînés des marquis. — Le secrétaire d'État (un évêque). — Les barons. — Le président de la chambre des communes. — Les lords commissaires du grand sceau de l'État. — Les fils aînés des vicomtes. — Les fils puînés des comtes. — Les fils aînés des barons. — Les chevaliers de l'ordre de la Jarretière. — Les conseillers privés. — Le chancelier de l'échiquier. — Le chancelier du duché de Lancastre. — Le chef de justice (président) du banc de la reine. — Le garde des registres de la chancellerie (*master of rolls*). — Le chef de justice (président) des plaidoyers communs. — Le grand baron de l'échiquier. — Les vice-chanceliers. — Les juges et barons de la *coif* (juges des trois cours supérieures). — Les chevaliers bannerets. — Les fils puînés des vicomtes. — Les fils puînés des barons. — Les baronnets. — Les chevaliers du bain. — Les fils aînés des baronnets. — Les fils aînés des chevaliers. — Les colonels. — Les avocats (*serjeants at law*). — Les docteurs (en droit canon). — Les avoués (*barristers at law*). — Les esquires (1). — Les gentlemen. — Les yeo-

(1) Le titre d'*esquire* s'est successivement étendu à un grand

men (1). — Les *tradesmen* ou commerçants. — Les *artificers* ou artisans. — Les *labourers* ou journaliers, hommes de peine.

Les femmes mariées et les veuves observent entre elles les mêmes règles de préséance.

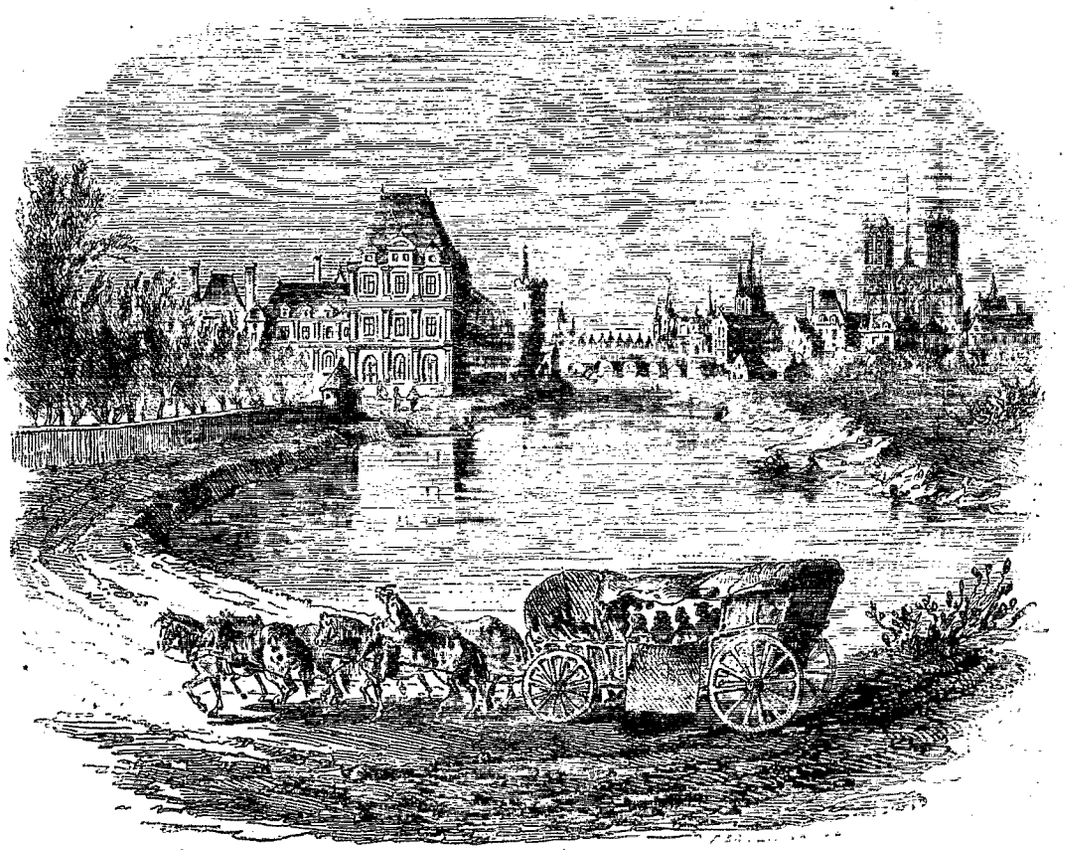
La liste de préséance sert, comme nous l'avons dit, de régulateur aux shériffs pour dresser les listes du jury.

Dans le jury *commun*, on comprend tous les rangs.

Dans le jury *spécial*, on n'admet point les quatre dernières classes de la société, c'est-à-dire que les yeomen, les commerçants, les artisans et les journaliers, n'ont pas le droit d'en faire partie. On n'accorde cet honneur ou cette marque de confiance qu'aux deux degrés supérieurs, à la *nobility* (la noblesse) et à la *gentry* (la haute bourgeoisie).

LE COCHE D'OSIER.

Le long véhicule que l'on voit au premier plan de cette gravure est l'ancien coche de terre qui, bien qu'il ne fît guère plus de trois à quatre lieues en un jour, mérita, lorsqu'il parut, d'être célébré comme un progrès de la civilisation. Ordinairement tout en osier, moins la toiture qui était de toile ou de cuir, il pouvait contenir de quinze à vingt voyageurs : on y était généralement assis de côté, dos à dos, comme cela se pratique dans les wagons de troisième classe



Un Coche de terre au dix-septième siècle. — D'après une eau-forte de Mérian (collection Bonnardot). — Dessin de Foulquier.

sur certaines lignes. Il n'est pas impossible que ce coche primitif existe encore dans quelques contrées de la France. En 1835, nous avons voyagé de Tournus à Mâcon dans une voiture publique presque en tout semblable pour le dessin et la disposition; on y voyait le même tablier de cuir en guise de portière, et les mêmes perches pour support de la bâche; on y était assis de côté et dos à dos.

Presque toutes les estampes topographiques, depuis la fin du seizième siècle jusqu'au commencement du dix-huitième, témoignent de l'usage universel du coche d'osier pendant cette longue période. Celle que nous reproduisons ne porte aucune date, mais c'est une des précieuses eaux-fortes de Matthieu Mérian, et l'on sait que ce graveur, né à Bâle en 1593, ne vint à Paris que vers la fin du premier quart du dix-septième siècle, époque à laquelle il fit en effet une grande quantité de vues et de perspectives de la capitale de la France.

Ici, le point de vue, autant qu'il nous apparaît, est pris de l'endroit devenu depuis le *Cours-la-Reine*. Nous avons beaucoup de raisons pour croire que, dans cette estampe, gravée évidemment entre 1618 et 1620 ou 1622, l'artiste n'a pas jugé nécessaire de se montrer topographe fidèle. Ainsi l'on y voit la tour du Louvre, qui, bâtie par Philippe-Auguste, fut démolie par François Ier en 1527, et on n'y aperçoit pas le pont Neuf, dont la construction, commencée par Henri III en 1578, interrompue pendant les guerres de la Ligue, fut reprise dès 1602 et complétement terminée en 1619.

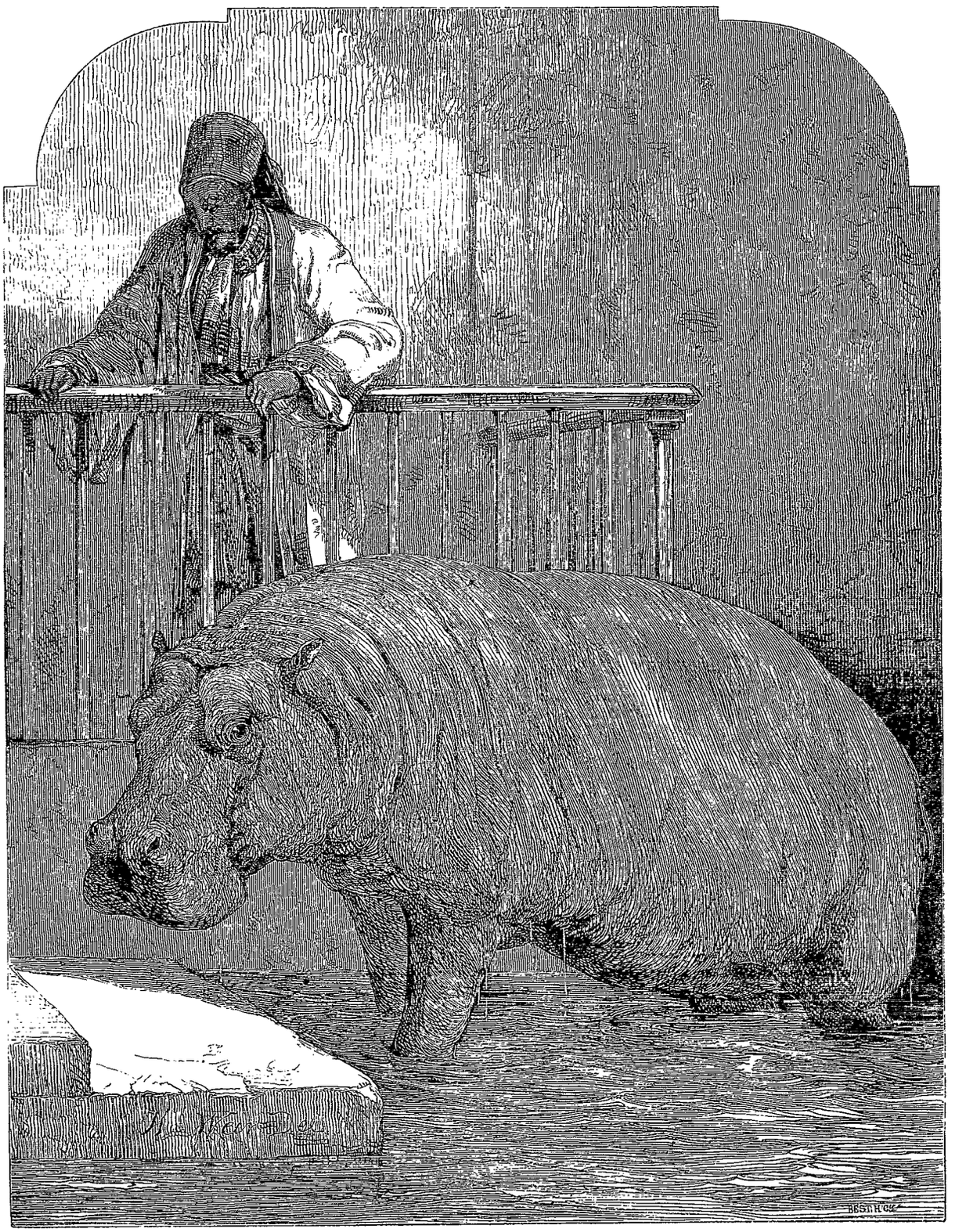
nombre de personnes, et pour ainsi dire à toutes celles que l'on considère comme composant la haute bourgeoisie, entre autres les hommes de lettres, les personnes vivant de leurs rentes, les banquiers, et les négociants ou hauts commerçants.

(1) Un *yeoman* est le possesseur par héritage d'un immeuble qui, en revenu, excède 2 livres sterling (50 francs).

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

UN HIPPOPOTAME.



Jardins zoologiques de Londres. — Un Hippopotame. — Dessin de Weir.

L'hippopotame que représente notre gravure est arrivé à Londres vers le mois de mai 1850. Capturé, au commencement d'août 1849, sur les bords du Nil, à environ trois cent cinquante milles du Caire, il avait alors la taille d'un veau nouveau-né; il paraissait beaucoup plus trapu qu'il ne l'est aujourd'hui : on suppose qu'il était né depuis un

mois ou six semaines au plus. Les chasseurs avaient été attirés jusqu'à lui par sa mère, qu'ils avaient blessée mortellement; lorsqu'ils s'approchèrent des buissons où il était caché, il fit un saut à la rivière, et il était bien près de leur échapper, lorsqu'il fut atteint au flanc par la nef d'un bateau qui était à la disposition des chasseurs, et que l'un d'eux eut la présence d'esprit de diriger violemment contre le fugitif. Étourdi par le coup, l'animal fut aisément hissé sur le bateau; au moment où il arriva à Londres, il portait encore une légère marque de sa blessure. A l'âge de dix à onze mois, il avait sept pieds (anglais) de long, et six pieds et demi de largeur vers le milieu du corps. Voici comment l'a décrit, à cette époque, le savant anatomiste anglais Richard Owen (1):

Le corps est supporté presque à raz de terre sur des jambes très-courtes et très-épaisses, chacune desquelles est terminée par quatre sabots écartés. Les extrémités postérieures sont pour ainsi dire ensevelies dans la peau des flancs jusqu'à la proéminence du pied. Des plaques épaisses de peau sont disposées à se détacher de la semelle. On remarque une place blanche très-distincte derrière chaque pied, mais on cherche en vain des indications de l'orifice glandulaire qui existe au même endroit chez le rhinocéros. La peau nue qui couvre le dos et les côtés est d'une couleur qui rappelle celle de la pierre à aiguiser de l'Inde, mais plus foncée; elle porte de nombreuses rides fines qui se croisent entre elles dans une disposition presque transversale.

La première fois que M. Owen vit l'animal, de petites gouttelettes d'une sécrétion luisante exsudaient de pores mucoso-sébacés très-apparents qui sont dispersés sur tout le système cutané, et qui ont de huit lignes (mesure anglaise) jusqu'à un pouce de diamètre. Cette exsudation donnait à la peau, en ce moment éclairée par le coucher du soleil, un aspect tout particulier. Lorsque l'animal était plus jeune, la sécrétion était rougeâtre; elle se produisait avec plus d'abondance; toute la surface de la peau se colorait ainsi chaque fois que l'animal sortait du bain.

La peau est marquée d'un sillon qui va transversalement d'une épaule à l'autre, et il y a deux plis à la nuque; ces plis sont séparés par un sillon médian longitudinal; les moitiés latérales du très-fort *ligamentum nuchæ*, forment une paire de proéminences très-prononcées derrière l'occiput.

Les oreilles sont très-courtes, coniques, frangées de poils courts répandus le long de la moitié inférieure de leurs bords épais, et garnies de quelques touffes de poils courts sur la moitié de leur surface interne. L'animal les fait mouvoir dans différents sens avec beaucoup de vivacité.

La couleur foncée du corps s'étend jusque vers la moitié de la partie supérieure de la tête; elle est plus faible le long des joues. Autour des oreilles la peau est d'un brun rougeâtre clair, et presque couleur de chair autour de paupières qui protégent des yeux proéminents et situés d'une façon toute spéciale. Il n'y a qu'un simple sillon au-dessus de la paupière supérieure, et deux sillons courbes au-dessous de la paupière inférieure. Au premier abord, les paupières semblent dépourvues de cils; mais à une plus mûre inspection, on peut apercevoir quelques poils très-courts sur le bord épais, arrondi, de la paupière supérieure. Il y a une caroncule ou protubérance sur le milieu de la surface externe de la paupière clignotante. La couleur de l'iris est d'un brun foncé; la pupille consiste en une petite ouverture oblongue, transversale. La prunelle est relativement petite et remarquable par l'extension des mouvements de protraction et de rétraction.

Les narines, ouvertes sur des proéminences que l'animal a la faculté de lever, à la partie supérieure d'un large et massif museau, sont de courtes fentes obliques, gardées par deux valves, qui peuvent s'ouvrir et se fermer spontanément, comme les paupières. Les mouvements de ces ouvertures sont surtout prononcés lorsque l'animal est dans son élément favori.

La large bouche de l'hippopotame est remarquable par la courbure de ses angles qui se dirigent vers les yeux, ce qui donne une expression singulière à sa massive contenance. Il ne veut permettre aucun examen trop rapproché de ses dents; lorsqu'on essaye de les étudier de près, il dresse la tête et menace de mordre. Le museau est garni de soies courtes qui se projettent à des intervalles très-réguliers; plusieurs d'entre eux semblent divisés en touffes ou pinceaux de poils courts. Des poils extrêmement fins et courts sont répandus sur toute la surface du dos et des côtés; on ne les aperçoit que lorsqu'on les examine attentivement. La queue est courte, presque plate, et diminuant graduellement en une pointe obtuse.

M. Owen raconte que lors de sa première visite, l'animal, nouvellement arrivé au jardin zoologique, était couché sur de la paille, et qu'il resta tranquillement dans cette position pendant une heure environ, dressant légèrement la tête de temps à autre et tournant les yeux vers son gardien; ensuite, ouvrant avec force une large gueule et menaçant de mordre le pied de la chaise sur laquelle le gardien était assis, il se leva, marcha lentement hors de sa loge, et poussa un beuglement fort et court, qui finit par une sorte d'explosion semblable à un aboiement. Le gardien comprit ce langage, et dit que l'animal avait voulu faire entendre qu'il désirait aller se baigner. L'hippopotame en ce moment était dans l'un des compartiments de l'édifice habité par les girafes, à l'opposé de l'endroit où le bain avait été préparé. Le gardien ouvrit la porte qui conduisait dans le parc aux girafes, le traversa pour se diriger vers le bassin du bain; l'animal le suivit par derrière, comme un chien, et pour ainsi dire collé à ses talons. En arrivant vers le bassin, l'hippopotame descendit avec quelque hésitation les marches basses conduisant au bain; il s'arrêta et but un peu; il enfonça ensuite sa tête dans l'eau et plongea tout d'un coup en avant. Il ne fut pas plutôt au sein de son élément favori, que la scène changea comme par enchantement: l'animal parut inspiré d'une nouvelle vie et déploya tout à coup une activité extraordinaire. Nageant au fond, il y demeurait caché pendant quelques instants; puis d'un bond il reparaissait à la surface, et, faisant jaillir l'eau en arrière, il commençait de nouveau à nager et à plonger, avec toute la vivacité d'un cétacé; il tournait de droite à gauche, remplissait sa bouche de quantités énormes d'eau qu'il rejetait avec fracas, dressant quelquefois hors de l'eau sa vaste et grotesque tête, et mordant les barreaux en bois qui entourent le bassin. Lorsque le dos large et arrondi de l'animal se montrait à découvert à la surface de l'eau, la grosseur de l'animal paraissait beaucoup plus considérable que quand il était à terre. Enfin, après une heure passée dans l'élément liquide, l'animal en sortit à l'appel de son gardien, et le suivit, marchant derrière lui, jusqu'à sa chambre à coucher, bien fournie de paille, et où un sac rembourré lui sert d'oreiller, à sa grande satisfaction, son cou étant très-court et plus épais que la tête.

Lorsqu'il est éveillé, l'hippopotame des jardins zoologiques se montre vivement inquiet de la moindre absence de son gardien : il se dresse sur les pieds de derrière et menace de briser la clôture en bois, la poussant et la

(1) Il a déjà été question, dans ce recueil, de l'hippopotame · voyez tome Ier, page 144, *une Chasse à l'hippopotame;* et tome XVIII, pages 207 et 233, l'*Histoire d'une tête d'hippopotame*. Aucun des détails que nous donnons aujourd'hui ne se trouve dans nos précédents articles.

frappant de manière à ne laisser aucun doute sur la grande force musculaire dont il pourrait user.

Il souffle avec lenteur, régulièrement, de trois à quatre fois par minute.

Sa nourriture se composait, lorsqu'il était jeune, de lait et de farine de maïs.

C'est le premier individu de cette espèce que l'on ait conservé vivant en Europe depuis ceux qui furent montrés, dans les arènes de Rome, par Gordien, le troisième du nom.

La pensée de l'éternité console de la rapidité de la vie.

MALESHERBES.

LE SAGAR DES VOSGES.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 235.

Baptiste aida sans façon à tous ces préparatifs d'un souper qui n'avait été ni offert ni accepté, mais qui, aux yeux du scieur, semblait une obligation, et aux siens une sorte de droit. Il alla chercher au dehors les copeaux dont Charlotte avait besoin, prit la cruche de terre qu'il remplit à la source, et descendit l'énorme miche de pain noir posée sur une planche élevée. Tous ces petits services étaient entremêlés de plaisanteries ou de mots d'amitié qui mettaient en joie le cœur de la jeune fille. Baptiste avait cette bonne humeur qui, comme les rayons de soleil, fond toutes les glaces et dissipe tous les nuages. Resté orphelin de bonne heure, il avait pris les hommes pour parents et leur avait tendu les mains avec un sourire. Quelques-uns s'étaient bien refusés à l'avance cordiale, mais la plupart y avaient répondu par sympathie ou par imitation. Sa confiance avait excité la confiance; les bons rapports s'étaient trouvés entretenus par sa gaieté. On aimait à le voir, comme on aime à voir un beau jour; sa présence était de bon augure · aussi avait-il surmonté plus facilement qu'un autre les obstacles. Connu de tout le monde, tout le monde lui avait prêté la main.

Hubert seul lui en voulait de cette chance heureuse, opposée à sa mauvaise fortune. Deux ou trois fois le jeune fermier s'était d'ailleurs trouvé, sans le vouloir, sur son chemin, et le sagar lui en gardait rancune. Dans ses préventions superstitieuses, il regardait Baptiste comme l'ennemi de naissance placé près de lui par le mauvais sort pour moissonner ce qu'il semait.

Cependant la familiarité amicale du jeune fermier finit par le dérider malgré lui. Sans perdre sa défiance, il l'oublia un instant. La bouteille d'eau-de-vie avait échauffé la conversation et faisait oublier les heures; mais chacun des buveurs s'exaltait dans le sens de son caractère, et, à mesure que Baptiste se montrait plus ouvert et plus gai, Hubert devenait plus inquiet et plus sombre. Il repassait l'une après l'autre toutes les circonstances qui s'étaient trouvées défavorables, en rappelant que chaque désastre lui avait été annoncé par un signe de mauvais augure. La nuit était venue depuis longtemps, et le vent qui s'était élevé sifflait avec fureur dans la toiture de la cabane. Plusieurs fois Baptiste avait voulu se lever et partir; mais Charlotte le retenait par quelque regard amical, et Hubert remplissait de nouveau son petit verre en lui souhaitant de ne faire aucune mauvaise rencontre.

— Ne craignez rien, répondait Baptiste en riant; les mauvaises rencontres dont vous parlez ne sont que pour ceux qui ont le temps d'y penser, et moi j'ai bien d'autres occupations! Je vais repasser dans mon esprit, en marchant, tous les ordres à donner ce soir, et tous les gens à avertir sur la route. Croyez-moi, sagar, si vous preniez une trentaine d'arpents à fermage les apparitions ne vous tourmenteraient plus.

— Mon frère en a bien eu l'idée, dit Chartotte.

— D'affermer de la terre? reprit Baptiste; Dieu me sauve! Est-ce que sérieusement il voudrait louer le *fonds des Aunes?*

— Qui te le fait croire? demanda Hubert soupçonneux.

— C'est un bruit dans le pays, reprit le jeune homme; mais j'ai répondu que vous m'en auriez parlé, vu que les terres touchent à ma ferme, et que je pourrais avoir l'idée de les joindre à mon bail.

Le sagar fit un mouvement.

— Voyons, ça vous fâcherait-il? continua le jeune paysan qui le regarda en face. Dans ce cas, faut avertir: entre voisins on doit avoir confiance.

— Eh bien!... quand ça serait? répondit Hubert d'un air morose.

— Alors ça est! reprit Baptiste; à la bonne heure; on se le tiendra pour dit, sagar; bonne chance que je vous souhaite!

— Dieu vous entende! répliqua la jeune fille avec un soupir; mon frère serait moins tristement dans la vallée, et le labourage lui donnerait plus de profits. C'est une rude vie qu'il mène ici, savez-vous? Tout l'hiver sur les hauteurs pour couper le bois ou conduire la *schlitte* le long des pentes; tout l'été sciant les planches près de la cabane; et, sauf quand je viens le voir, jamais de compagnie!

— Vraiment, j'aimerais autant être étendu entre les quatre planches de ma bière que de vivre dans cette solitude! s'écria Baptiste. Que pouvez-vous faire, sagar, de vos longues veillées?

— Ce que l'homme fait partout, répondit Hubert, qui continuait à boire, me défendre contre les esprits de malice.

— Viennent-ils donc vous tourmenter jusqu'ici?

— Ne sais-tu pas que vers la minuit ils remplissent la montagne?

— Vous les avez vus?

— Bien des fois, quand je revenais d'en haut, la cognée sur l'épaule et ma gourde vide.

Baptiste n'osa point dire que cette dernière circonstance éveillait ses doutes sur la lucidité du sagar, et que l'eau-de-vie bue par lui pour se réchauffer pouvait l'avoir rendu le jouet de quelque vaine hallucination; Hubert montrait d'ailleurs une foi qui n'eût point toléré la défiance. Exalté de plus en plus par l'obscurité, par le grondement de la raffale dans les ravines et par l'eau-de-vie qu'il continuait à boire, il commença de longs récits sur ses mille aventures dans la montagne: mêlant, sans s'en apercevoir, les souvenirs de la tradition à ceux de ses propres rencontres, il parla du cheval fantôme portant le cavalier sans tête; de l'homme de feu qui venait pêcher aux bords du lac, du grand moulin blanc taché de sang, et des rondes du sabbat sur les pics dépouillés. Il y avait, dans ses récits, une conviction si âpre que Charlotte ne tarda pas à s'y laisser prendre. Baptiste lui-même se sentait sinon ébranlé, au moins surpris. A mesure que le sagar parlait, la conscience du monde visible semblait s'altérer en lui; ses perceptions devenaient moins nettes; il arrivait presque à douter et à voir s'effacer la barrière qui sépare le rêve de la réalité.

Cependant il fit un effort pour secouer cette espèce de fascination. Réprimant le léger frissonnement qui, deux ou trois fois, avait parcouru ses veines, il se leva pour prendre congé.

Charlotte effrayée laissa échapper une exclamation.

— Jésus! allez-vous descendre la montagne à une pareille heure? dit-elle.

— Pourquoi non? répliqua Baptiste; pensez-vous que j'aie oublié la route.

— Voyez comme le ciel est noir, reprit la jeune fille qui tourna les yeux vers la fenêtre par laquelle ne pénétrait aucune lueur.

— Et écoute comme le vent se plaint dans les sapinières, ajouta Hubert.

La raffale de nuit parcourait, en effet, les gorges de la montagne avec de sourds mugissements. Les bouffées, d'abord lointaines, s'approchaient en grossissant, et passaient sur la cabane qu'elles faisaient trembler.

— Ceci est une nuit telle qu'il la faut pour les grandes assemblées du sabbat, dit Hubert à demi-voix, et plus d'un balai manquera ce soir aux logis mal famés.

— Écoutez! interrompit Charlotte en tressaillant...

Un murmure plus profond venait de s'élever au dehors. Il s'approchait mêlé de mille rumeurs, de mille éclats et de mille sifflements. Il retentit enfin en hurlements furieux



Traditions des Vosges. — La Menée d'Hellequin. — Dessin de H. Valentin.

au haut de la large cheminée dont les cendres soulevées s'éparpillèrent.

Le sagar, qui s'était approché à tâtons de la porte, l'ouvrit pour voir au dehors, s'avança jusqu'au seuil et s'y arrêta avec un cri.

— Qu'y a-t-il? demandèrent en même temps Charlotte et Baptiste.

— La menée d'Hellequin! la menée d'Hellequin! balbutia le paysan qui se rejeta en arrière.

A ce nom, qui sert pour désigner, dans les Vosges, la ronde volante des démons et des sorcières, Charlotte se sentit froid jusqu'au cœur; mais Baptiste courut rejoindre le scieur de planches dont la main tremblante lui indiqua la gorge la plus élevée de la montagne.

Une longue traînée noire flottait effectivement au-dessus et ondulait autour d'un piton escarpé. La lune cachée entre les deux nuages y jetait, par intervalles, de vacillantes lueurs qui semblaient éclairer des formes fugitives. La menée se déroulait en spirale dans le ciel, comme emportée par une danse diabolique; çà et là se dessinaient des ombres grotesques ou menaçantes dont la silhouette ne faisait que passer.

Le jeune paysan demeura quelques instants troublé devant cette étrange vision; mais lorsqu'il eut regardé plus attentivement, il s'écria enfin que c'était un brouillard remontant de la plaine et rencontré par un de ces vents qui tourbillonnent dans les pertuis de la montagne. Hubert lui imposa silence:

— Ne provoque point la menée, dit-il d'un accent altéré; si un de ceux qu'elle conduit t'entendait, nous la verrions revenir; et, grâce à Dieu, elle s'éloigne.

— Parce que la raffale de nuit disperse la brume, répliqua Baptiste tout à fait rassuré; la voilà à cette heure qui redescend vers la vallée.

— C'est bon, interrompit brusquement le sagar; les mal-croyants ont des yeux pour ne point voir! mais que Dieu nous protége! car ceci nous annonce quelque nouvelle épreuve.

— M'est avis que c'est un avertissement de pluie pour demain, reprit Baptiste, et le plus tôt qu'on rentrera les

foins sera le mieux : aussi je m'en cours à Luvigny pour rassembler tout ce que je pourrai de bras et d'attelages.

— Seigneur ! vous n'allez pas vous exposer par les chemins à cette heure ! s'écria Charlotte, sérieusement alarmée.

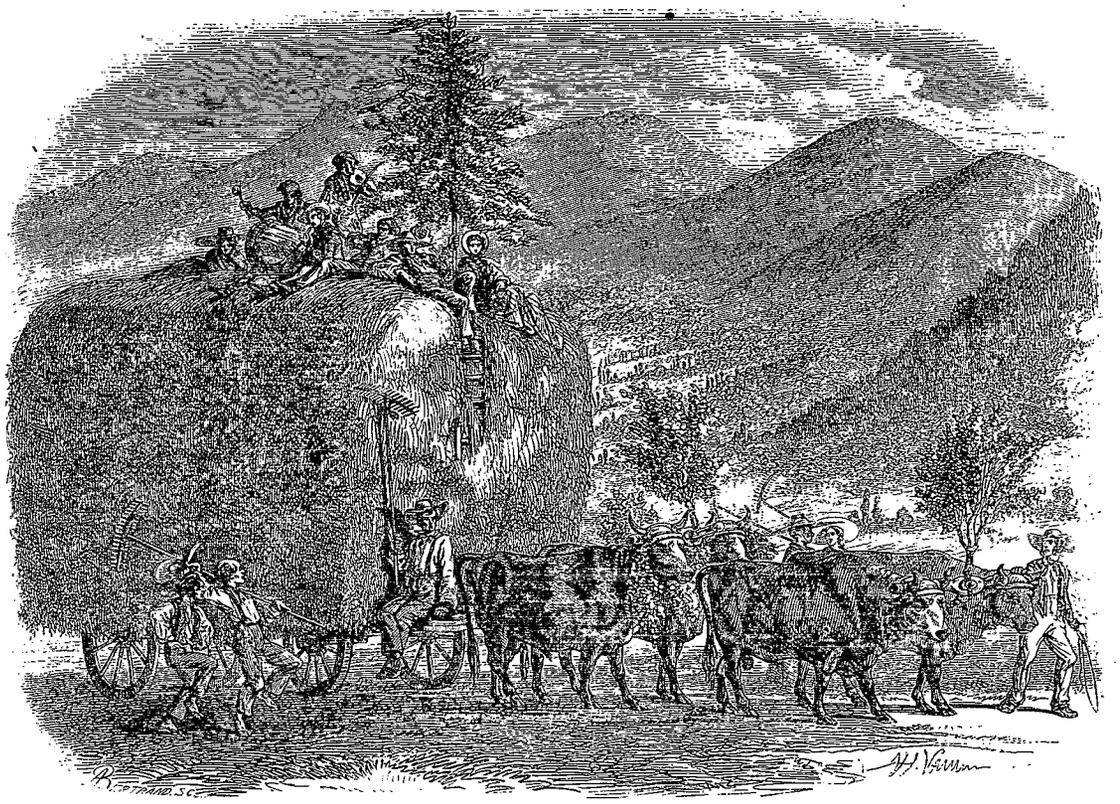
Baptiste se retourna vers elle en souriant.

— N'ayez aucun souci, voisine, dit-il ; si je rencontre la menée, le pire pour moi sera d'être mouillé ; ce qui presse, c'est d'assurer la récolte.

Il était rentré pour prendre son chapeau et son bâton ; la jeune fille voulut en vain le retenir, il ne répondit qu'en plaisantant ses frayeurs, et Hubert finit par interrompre les instances de sa sœur.

— Laisse ceux qui n'ont point de foi suivre leur sagesse, dit-il brusquement ; le démon leur fera connaître sa puissance !

— Le démon ne peut rien contre la volonté de Dieu, répliqua Baptiste avec simplicité ; le Créateur garde sa créature, et quand ma conscience est en repos, je le sens à mes côtés.



Coutumes des Vosges. — La Rentrée des foins. — Dessin de H. Valentin.

— Adieu donc, et que les mauvais esprits t'épargnent ! dit le sagar d'un air mécontent.

— Adieu, et que le Christ vous protége ! répliqua le jeune fermier.

Il échangea un regard avec Charlotte, et partit.

La jeune fille qui l'avait suivi jusqu'au seuil y demeura tant qu'elle put l'apercevoir dans la nuit. Lorsqu'il eut enfin disparu, elle prêta quelque temps l'oreille avec inquiétude, et, n'entendant rien que les rumeurs du vent dans les sapins, elle se décida enfin à rentrer.

§ 2.

Le lendemain avant le point du jour, grâce à l'active prévoyance de Baptiste, les prairies de la ferme étaient couvertes de travailleurs et de chariots qui se hâtaient de faire rentrer les foins. Bien qu'il ne plût point encore, le ciel était traversé par de longs convois de nuées qui venaient de l'ouest et obscurcissaient à chaque instant le soleil. Le jeune laboureur allait d'un groupe à l'autre, donnant un coup de main ou un bon conseil, et encourageant à faire diligence : aussi tous les foins furent-ils enlevés en quelques heures, et le premier tiers de la journée n'était pas encore écoulé lorsque les paysans, restés à la prairie, se réunirent pour charger la dernière charrette.

Dans ce moment, un des garçons de la ferme, nommé Guillaume, conduisit à Baptiste un jeune garçon qui lui apportait, disait-il, un billet de M. Debruat le notaire. Le fermier ouvrit la lettre, la lut sans avoir l'air de comprendre, puis regarda l'adresse.

— Au diable les cerveaux de lièvres ! dit-il ; le billet n'est point pour moi, mais pour Hubert... S'il sait que je l'ai lu, il en sera chagriné.

— Eh bien donc ! c'est-il si malaisé de le recacheter, fit observer Guillaume ; donnez voir, je m'en charge.

— Qu'en veux-tu faire ?

— D'abord le remettre comme il était, dit le paysan en mouillant le cachet et le pressant avec son ongle... puis le donner à la Charlotte qui le portera ce soir au sagar.

— Soit, dit Baptiste.

Et il ajouta plus bas :

— Il le lira toujours assez tôt.

Cependant on s'occupait de préparer la dernière charretée de foin. Des rubans et des ramées avaient été apportés pour l'orner selon l'usage ; les musiciens du village venaient d'arriver, et l'on disposait le jeune sapin qui devait être dressé, comme un mai, sur l'avant du chariot. Baptiste, voyant l'horizon se noircir de plus en plus, hâta les préparatifs.

— Allons, ferme, mes *chépés* (1) ! dit-il aux hommes qui filaient la corde de foin destinée à envelopper et à retenir la haute charge ; jusqu'à présent la force du vent nous a sauvés, parce qu'elle a obligé les nuages à cheminer ; mais dès que la brise va mollir, le ciel nous tombera par morceaux.

— Sur ma foi ! il y aura pour lors plus d'un bourgeois de pris ! fit observer Guillaume ; car j'en ai vu ce matin une troupe qui montait la Maix, et il y avait dans le nombre pas mal de *bians bounnots*.

— Heureusement, ils trouveront là-haut la cabane de votre frère, Charlotte, dit Baptiste en se tournant vers la jeune fille qui décorait de rubans l'attelage.

— Hubert est aujourd'hui sur les *vovtons* (2), répliqua celle-ci, et la porte du logis sera fermée.

— Eh bien, dans ce cas, il y aura ce soir plus d'une dentelle mouillée, reprit Guillaume ; voyez comme la poussière commence à *rondier* là-bas sur la route ? Le *sotré* bat sa femme ; elle ne tardera pas à pleurer, et alors, gare aux promeneurs !

— En voici qui ont l'air de se douter de la chose, dit Baptiste ; car, si je vois bien, ils ont quitté le grand chemin et viennent de notre côté.

Une troupe de dames et d'enfants était, en effet, descendue dans la prairie qu'elle traversait en se dirigeant vers le dernier chariot. Elle était conduite par une grosse petite bourgeoise à qui son aplomb jovial, son air d'entregent et ses larges lunettes donnaient l'apparence d'un notaire de campagne en jupon. Guillaume la reconnut de loin.

— Sur ma vie, dit-il à Baptiste en baissant la voix, c'est Mme Fournier !

A ce nom, tous les yeux se retournèrent du côté de la nouvelle arrivante. Mme Fournier était une des grandes renommées du pays. Restée veuve de bonne heure, elle avait continué le commerce de bois de son mari, soutenu deux procès, et établi trois filles sans que le temps, la résolution ou l'argent eussent jamais paru lui faire défaut. Depuis que ses affaires étaient passées aux mains de ses gendres, elle s'occupait bénévolement de celles des autres. On la trouvait toujours en route pour servir quelque voisin ; c'était elle qui faisait les ouvertures de mariage, aidait les ventes, procurait des domestiques, propageait les nouvelles recettes de conserves, et obtenait des lettres de recommandation pour les jeunes gens qu'on envoyait étudier à Strasbourg. Aussi avait-on recours à son obligeance dans tous les embarras de la vie pratique. Guillaume tira le jeune fermier par la manche, et, le prenant à part :

— C'est le bon Dieu qui nous amène ici la *petite Providence*, dit-il (en appelant Mme Fournier du nom qu'on lui donnait dans le pays) ; si vous lui parlez, elle peut vous faire avoir, de préférence à tout autre, la location du *fonds des Aunes*.

— Pourquoi cela ? demanda le fermier.

— Rapport qu'elle a rendu beaucoup de services au propriétaire, et qu'il n'a rien à lui refuser.

(1) Chapeaux. C'est ainsi qu'on désigne les hommes.

(2) Espèces de glissoirs pour les traîneaux de bois.

— C'est bon à savoir, dit Baptiste ; en te remerciant, garçon.

Et il s'empressa d'aller au-devant de Mme Fournier, qui, bien qu'elle l'eût vu seulement deux ou trois fois, le reconnut et le salua par son nom.

La *petite Providence* était cette fois en route avec des étrangers à qui elle voulait faire voir les Vosges, et demanda si on n'avait point aperçu une troupe qu'elle et sa compagnie devaient rejoindre près de la Maix. Le jeune fermier appela Guillaume, qui donna à la veuve tous les renseignements désirables. Les voyageurs qu'elle cherchait avaient traversé la prairie il y avait près de deux heures, et devaient être déjà dans la montagne. La petite bande parut déconcertée d'une pareille avance ; mais Mme Fournier ne fit qu'en rire.

— Eh bien, quoi ! ils nous attendront ! dit-elle de l'accent délibéré qui lui était habituel ; ne voilà-t-il pas un grand malheur ? Allons, en route !

— J'ai peur que madame et sa société ne rencontrent la pluie avant ceux qu'elle cherche, fit observer Baptiste.

— Après ? dit la vaillante veuve ; nous crois-tu de sucre candi, et as-tu peur que nous ne fondions sous l'ondée ? Allons, ajouta-t-elle en se retournant vers ses compagnes, retroussez vos robes et regardez à vos pieds, vu que la prairie est coupée de ruisselets.

— Que Mme Fournier excuse, dit Baptiste ; mais si elle voulait monter avec son monde sur le chariot, nous la conduirions jusqu'à la ferme qui est près de la montagne, et ce serait autant de moins à faire à pied.

— Tiens, c'est une idée, reprit la veuve ; au fait, pourquoi ne pas *tuer le chien* avec ces braves gens ? Allons, Mesdames, exercez-vous à nos prochaines ascensions en gravissant cette montagne de foin ; et vous, petits, vite, grimpez près du sapineau enrubané ! La *rakiotte* va vous jouer une contredanse pour vous encourager.

L'orchestre de village, déjà placé au sommet du chariot, où le violon et la clarinette cherchaient vainement à se mettre d'accord, ne se le fit pas répéter une seconde fois. Il partit brusquement, accompagné par les coups mesurés de la grosse caisse. Dames et enfants se hissèrent près de lui avec des efforts entrecoupés de grands éclats de rire, et le chariot prit le chemin de la ferme précédé des faneurs.

Mme Fournier, qui n'avait point voulu profiter du véhicule, suivit à pied avec Baptiste. Elle interrogea d'abord le jeune homme sur l'état de sa ferme, puis sur ses projets et ses espérances. La conversation, commencée à haute voix au milieu des travailleurs, devint insensiblement plus intime ; les deux interlocuteurs avaient ralenti le pas, et étaient demeurés en arrière. Guillaume, qui négligeait souvent ses propres affaires à force de s'occuper de celles des autres, abandonna le chariot et resta en arrière pour prêter l'oreille ; mais le vent ne lui apporta qu'un murmure traversé de loin en loin par quelques mots isolés. Il constata seulement que Baptiste parlait avec chaleur, et que Mme Fournier semblait lui faire certaines objections ; enfin les raisons du fermier finirent sans doute par la persuader, car elle tira de sa poche un carnet, écrivit au crayon quelques mots sur une feuille qu'elle déchira et remit au jeune homme. Celui-ci la remercia avec effusion et ramassa avec soin le billet dans la poche de sa veste. Comme elle s'approchait, Guillaume l'entendit répéter d'une voix plus élevée :

— Surtout, point de retard.

Et Baptiste répondait :

— J'irai, Madame, j'irai ce soir... et que Dieu vous récompense !

— Pour sûr, il y a quelque grosse affaire sous jeu ! pensa le paysan ; peut-être la vente des foins de Baptiste...

ou son mariage!... Oui, ça doit être plutôt son mariage!... Voilà un long temps qu'il montre de l'amitié à la sœur du sagar... Que le diable me tortille si je n'arrive pas à savoir ce qui en est... Pendant que je tâcherai de soutirer la chose au bourgeois, je vas lancer ma sœur Isabeau vers la Charlotte, et il faudra bien qu'elle parle!... Il n'y a pas d'abord à résister à Isabeau! elle vous arrache un secret du cœur aussi facilement qu'on déracine une laitue...

A ces mots, il rejoignit la troupe des faneurs, prit à part la grande Isabeau qui était en service à la ferme, lui communiqua ses doutes et lui donna ses instructions.

Pendant ce temps, le chariot poursuivait sa route; il arriva au logis de Baptiste, au moment même où les nuées, amoncelées à l'entrée du vallon, commençaient à se dissoudre en une pluie fine et pressée. Le jeune paysan engagea Mme Fournier à attendre la fin de l'ondée avant de s'engager dans la montagne, et la veuve accepta.

On la conduisit avec sa compagnie dans la grange qui avait été ornée de rameaux verts, et où une table était dressée pour la fête des fenaisons. Des places d'honneur furent données aux convives inattendus, tandis que les invités campagnards un peu surpris s'asseyaient à table silencieusement, et en se jetant l'un à l'autre des regards embarrassés. Mais Mme Fournier les eut bientôt mis à l'aise; elle adressa la parole à tout le monde, et prouva à chacun qu'elle savait quelque chose de sa famille ou de lui-même; si bien qu'au bout d'un instant l'assemblée entière reprit sa liberté et sa bonne humeur. Les chants, les éclats de rire, les cris d'*inhhihi* (traduction du bachique *évohé* des anciens) ne tardèrent pas à se croiser, à se confondre, et la gaieté, ce luxe des repas champêtres, alla croissant jusqu'à ce que Mme Fournier, qui voyait le ciel s'éclaircir, eût annoncé qu'elle voulait se remettre en route.

On se leva alors de table, et Baptiste déclara qu'il conduirait ses hôtes dans un de ses petits chariots jusqu'à l'ouverture du sentier de la montagne. La veuve s'y opposa d'abord, mais il lui fit à demi-voix une observation qui parut la décider.

Tous les invités étaient sortis de la grange pour voir partir la *compagnie!* On prit congé l'un de l'autre avec des souhaits réciproques de bonheur ou de longue vie et en échangeant les saluts d'adieu jusqu'à ce que le chariot eût disparu au tournant du chemin.

La suite à une autre livraison.

CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE

Suite. — Voy. p. 213.

*A mademoiselle Geneviève ***.*

15 avril 18...

Le lendemain de mon arrivée, M. le comte a fait demander s'il pouvait me voir. J'ai voulu descendre; mais lui-même est venu.

Je redoutais beaucoup cette première entrevue; plus je désirais agréer, plus j'avais peur de déplaire. Aussi suis-je restée d'abord muette et interdite. Le comte n'a point paru y prendre garde; il m'a fait asseoir et m'a interrogée sur ce que je pouvais faire. Je ne sais trop ce que j'ai répondu, et j'ignore si le comte a été ou non satisfait; sa figure est restée impassible. Il y a eu une sorte de pause comme pour séparer ce qu'il venait d'entendre de ce qu'il allait dire; puis il m'a parlé de sa fille : il m'a paru ne se faire à son égard aucune illusion. Il l'estime médiocrement douée en toute chose et n'attend point de moi des miracles. Que Louise puisse tenir un jour son rang dans le monde sans disgrâce, il n'espère ni ne désire davantage.

— Ce que j'attends de vous, Mademoiselle, m'a-t-il dit au moment de partir, c'est une certaine tempérance en toute chose. N'exigez ni trop ni trop peu; que je n'aie pas à entendre de plaintes; je ne demande pas d'éloges. L'important pour moi est que l'éducation de ma fille s'achève convenablement sans que je m'en aperçoive; c'est pour cela que j'ai voulu une institutrice. Cependant, si vous aviez quelque chose à me dire au sujet de Louise, veuillez me faire demander; je suis généralement libre jusqu'à onze heures du matin.

Il a pris son chapeau, il a salué et il est parti.

Je suis restée debout à la même place, oppressée de tout ce que je venais d'entendre.

Cette tâche que j'espérais rendre plus facile par les secours paternels, il fallait donc l'entreprendre seule! On ne me demandait pas d'éclairer une intelligence, mais de discipliner une nature; où j'avais rêvé quelque chose du rôle de mère, il ne me restait que les devoirs du sergent instructeur! O folle créature! qui s'était crue une femme quand elle ne devait être qu'un instrument, et qui apportait son cœur là où l'on ne voulait que ses heures!

L'enfant est arrivée conduite par Mme Clément. Elle n'a ni les grâces ni la liberté de son âge. Sa laideur s'est accrue de je ne sais quelle contrainte hautaine qui la tient dans une réserve défensive. Elle m'a beaucoup observée pendant que je demandais à la femme de charge quelques détails nécessaires, et quand nous sommes restées seules, je n'ai pu obtenir d'elle pour réponse que des monosyllabes.

J'ai pris alors connaissance d'un règlement écrit de la main du comte et remis par Mme Clément. Il indique l'emploi de toutes les heures de la journée. Je dois prendre Louise au moment où elle ouvre les yeux, et ne la quitter qu'endormie; ma vie est supprimée au profit de la sienne. A la bonne heure! j'accepte cette servitude; mais du moins aurais-je voulu y trouver quelque compensation! Quand la mère veille et se sacrifie, elle est soutenue par les baisers de son enfant, par ses regards, par l'accent avec lequel il la nomme; tandis que moi je dois me dévouer sans aucun de ces encouragements du cœur; je suis là comme un moyen qui sert, non comme un être qui se donne volontairement. Et que suis-je, en effet? Une ouvrière travaillant en éducation à prix débattu! En me confiant cette âme à former, on m'a tracé le plan; je dois la rendre à époque fixe, comme un édifice bâti à forfait et livré *clef en main*, selon la formule consacrée. Le prix payé, nous serons quittes. Oh! la triste condition et l'ingrat travail!

A la même.

24 mai 18...

Les jours se succèdent sans que je m'habitue davantage à la position qui m'a été faite. Je suis ici seule de mon espèce, également séparée de la société de M. le comte pour qui je ne suis qu'une subalterne, et de la domesticité du château qui me regarde comme une privilégiée. Louise aurait pu m'adoucir cet isolement, me faire un intérêt et une compagnie; elle n'est pour moi qu'une occupation. Obligée de m'obéir, elle le fait avec la soumission altière d'une supérieure momentanément déclassée. Chacun de ses mouvements semble dire que ce sont là des relations provisoires; elle accepte momentanément de se laisser conduire comme elle le serait par un guide dans quelque région ignorée, sans le reconnaître pour maître ni même pour égal. J'ai vainement tourné autour de cette âme, cherchant une porte d'entrée; tout est demeuré fermé!

M. le comte déguise mieux sa hauteur sous ses prodigalités de politesse; mais, au fond, il me regarde comme faisant partie de ses gens; il n'a pour moi ni plus de respect ni plus de sympathie que l'enfant elle-même. Je suis

entourée de soins qui ne sont, à bien voir, que des défiances. Quand nous sortons, un valet de pied ne nous quitte jamais; je ne puis rien obtenir pour Louise ou pour moi que par l'entremise de Mme Clément, et Rose seule doit présider à la toilette de sa jeune maîtresse; si bien que les moindres de mes actes sont soumis à un triple contrôle. J'ai près de mon élève la position de ces rois d'Espagne qui ne pouvaient reculer leur fauteuil sans appeler le chambellan chargé de ces fonctions.

Oh! qui pourrait dire le malaise douloureux de ces perpétuelles contraintes? Ne jamais s'abandonner à son impression, ne pouvoir chanter de peur de troubler le travail de son élève, ne pouvoir rire de peur qu'elle ne se familiarise, ne pouvoir pleurer de peur qu'elle n'interroge; vivre sous cette perpétuelle pensée qu'on vit pour une autre, qu'on est épié, qu'on ne s'appartient plus! — Mon Dieu! est-ce donc pour cela que tu m'as donné des sensations et une volonté? — Ah! combien je vous envie, robustes filles des champs que je vois passer sous mes fenêtres la faucille sur l'épaule, jetant à l'air vos chansons et vos sourires au passant!

Ma seule distraction est l'oiseau que je nourris en cachette (car, si on le savait, la dignité de l'institutrice serait compromise); il a déjà toutes ses plumes; il commence à voleter dans ma main, et hier, en entendant gazouiller sur le balcon, il a poussé un cri et il a essayé ses ailes. — Attends seulement qu'elles puissent te porter, pauvre petit, et ne crains pas que je te retienne! Toi, du moins, tu seras libre, et nul ne te fermera le ciel que Dieu t'a donné pour patrie! *La suite à une autre livraison.*

DESSINS DE VASES

PAR DIVERS ARTISTES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Voy. p. 120, 168, 204.

A la vue de ce vase on se rappelle ce que Watelet a dit de Boucher : « Jamais artiste n'a témoigné plus ouverte-» ment son mépris pour la vraie beauté telle qu'elle nous est » offerte par la nature choisie, telle qu'elle a été sentie et » exprimée par les statuaires de l'ancienne Grèce et par » Raphaël. »

Boucher fut assurément le peintre qui contribua le plus à abaisser la réputation de l'art français au dix-huitième siècle. Sans grandeur, sans force, sans véritable poésie, son talent facile, quelquefois gracieux, séduisit un grand nombre de jeunes artistes, et fit naître une sorte d'école énervée et malsaine, complaisante à l'excès pour toutes les mollesses et tous les désordres du règne de Louis XV. Pendant deux ou trois générations, les étrangers, empressés à généraliser nos défauts ou nos faiblesses, donnèrent au genre de Boucher le nom d'*art français*. On eut beaucoup de peine, même après la renaissance inaugurée par Vien et par David, à faire perdre aux Allemands, aux Italiens et aux Anglais l'habitude de cette injuste association d'idées.

La fécondité de Boucher paraîtrait à peine croyable, si l'on ne se l'expliquait par le mépris même qu'affectait cet artiste pour les études et les réflexions sérieuses, sans lesquelles il n'y a point d'œuvres vraiment belles et d'une célébrité durable. Il évaluait ses dessins seulement au nombre de plus de dix mille Un biographe assure qu'il gagnait au moins 50 000 livres par an · ce serait beaucoup plus de 100 000 francs aujourd'hui. Il a gravé quelques-unes de ses compositions, entre autres des projets de vases pour le recueil d'Huquier. Le dessin de vase que nous reproduisons a une forme allongée dont le profil n'est point sans quelque élégance Une femme et un homme, qui ne sont ni femme ni homme, supportent assez péniblement une masse qui n'est ni rocher, ni coquille, ni fleur, ni feuillage. Les qualités du peintre s'entrevoient toutefois dans cette bizarre confusion : c'est un caprice, et l'on en rencontre de moins agréables dans le genre *rocaille*.



Vase par Boucher. — Dessin de Montalan.

ÉNIGMES DES GHIOLOFS.

Les Ghiolofs habitants de la Sénégambie se livrent à une espèce de jeu d'esprit qui consiste à se proposer mutuellement des énigmes, comme on faisait en Égypte, à Babylone, et chez la plupart des peuples antiques :

— Qui est-ce qui aperçoit le premier l'étranger, et ne lui donne pas à souper?

— C'est le sommet de la case..

(Le sommet du toit découvre le voyageur avant aucun habitant, mais il ne lui prépare point à souper. Cette pensée est évidemment inspirée par le caractère hospitalier des Ghiolofs.)

— Qu'est-ce qui respire et ne vit pas?

— Un soufflet.

— Qu'est-ce qui est très-long au soleil et qui n'a pas d'ombre?

— Le chemin.

— Quels sont les camarades qui passent la journée à se battre et qui ne se font pas de mal?

— La langue et les dents.

— Qu'y a-t-il de plus pénétrant au monde?

— L'esprit.

XAVIER DE MAISTRE.



Une scène du *Voyage autour de ma chambre*. — Composition et dessin de Tony Johannot.

La Savoie n'est plus le département du Mont-Blanc, mais elle ne perdra jamais la nationalité que sa langue et son histoire lui ont faite. Nous avons droit de réclamer comme nôtres les auteurs qu'elle a produits. Les frontières littéraires ne sont pas toujours les frontières politiques; témoins en soient la Belgique et la Suisse française, dont les écrivains ne souffriraient pas, sans former opposition, que la république de Pascal et de Corneille les rejetât de son sein.

La plupart des auteurs que la Savoie avait vus naître jusqu'à nos jours s'étaient même unis étroitement à la France : c'est Claude de Seyssel, né à Aix-les-Bains, historien et conseiller de Louis XII; c'est Vaugelas, le puriste, l'académicien, qui n'avait gardé de la Savoie que son accent; c'est l'historien romancier Saint-Réal; c'est Michaud, qui raconta les croisades et chanta le printemps d'un proscrit; c'est enfin le bon et sublime Ducis. Les deux frères de Maistre, Joseph et Xavier, l'un éloquent publiciste, l'autre gracieux romancier, devaient faire exception; et quoique leur famille, sortie du Languedoc, fût d'origine française, ils voulurent toujours demeurer étrangers à la terre de leurs aïeux. Quand la Savoie fut réunie, ils la quittèrent, pour n'être pas Français, ou plutôt pour ne pas se soumettre à la révolution, dont ils voyaient les armées détruire l'indépendance de leur pays natal.

Xavier de Maistre, né à Chambéry en 1763, passa les premières années de sa jeunesse au service militaire de la Savoie, « faisant en conscience la vie de garnison, lisant peu et ne songeant point à écrire. » Un jour, il lui prit fantaisie de faire une ascension en ballon; il partit dans une montgolfière d'une campagne près de Chambéry, et redescendit sain et sauf à trois lieues de là. Tel fut son premier voyage; le second, quoique moins périlleux, le *Voyage autour de ma chambre*, a fait plus de bruit. L'occasion en fut une autre étourderie de jeunesse, ce qu'on appelait autrefois une affaire d'honneur, pour laquelle ses supérieurs le mirent aux arrêts pendant quarante-deux jours.

Or, que faire en prison, à moins que l'on ne songe?

Xavier de Maistre songea, et il en résulta cette charmante

fantaisie que nous tous avons lue, que plusieurs ont imitée, et qu'il vaut mieux relire encore. C'est un de ces livres bien rares, où le vieil âge retrouve les enchantements de sa jeunesse. On ne se dit pas, en rouvrant le volume : « Qu'est-ce qui pouvait m'y plaire autrefois? » Nos lecteurs ont reconnu tout d'abord, dans la composition que Tony Johannot a faite pour nous quelque temps avant sa fin, l'une des scènes les plus spirituelles du livre : l'honnête Joannetti s'étonne devant le portrait de Mme de Hautcastel, et dit ingénument à son maître : « D'où vient que ce portrait me regarde toujours (1)? — En sorte, réplique le maître, que, si la chambre était pleine de monde, cette belle dame lorgnerait de tous côtés et tout le monde à la fois! — Oh! oui, Monsieur. »

Xavier était jeune et sans expérience, et, quand il fut au bout de son voyage, il ne savait trop la valeur de ce qu'il avait fait. En passant à Lausanne, vers 1794, il déposa ces feuilles légères dans les mains de son frère Joseph, qui y résidait alors. L'auteur s'attendait à revoir son manuscrit raturé, peut-être même à recevoir la nouvelle que l'œuvre futile avait été jetée au feu : au lieu de cela, il en reçut un exemplaire imprimé. L'approbation de Joseph était tout pour son frère cadet, qui était en même temps son filleul. Enhardi par le succès, Xavier voulut poursuivre sur-le-champ, et commença son *Expédition nocturne;* mais son Aristarque l'en détourna. « Il m'écrivit, nous dit-il, que je détruisais tout le prix que pourrait avoir cette bluette (le *Voyage*) en la continuant; il me parla d'un proverbe espagnol, qui dit que toutes les secondes parties sont mauvaises, et me conseilla de chercher quelque autre sujet : je n'y pensai plus. »

Heureusement, lorsqu'il eut émigré à Saint-Pétersbourg, il reprit cette idée, et il fit mentir le proverbe. L'*Expédition nocturne*, écrite dans le même genre que le *Voyage*, est d'un ton différent. On sent que la douleur et l'exil ont passé par là; la mélancolie a fait sa trace; les aspirations vers le ciel sont plus fréquentes; il en est peu de plus communicatives. « J'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à moi cette émanation des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur. Spectateur éphémère d'un spectacle éternel, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel, et les referme pour toujours; mais, pendant cet instant rapide qui lui est accordé, de tous les points du ciel et depuis les bornes de l'univers, un rayon consolateur part de chaque monde et vient frapper ses regards, pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, et qu'il est associé à l'éternité. »

Xavier de Maistre avait un beau talent pour la peinture, et c'est là-dessus qu'il comptait pour vivre dans l'exil; mais il y put continuer le métier des armes. Il entra au service de la Russie, et parvint au grade de général. Il fit une campagne dans le Caucase, et y fut blessé au bras si grièvement, qu'on craignit d'abord que l'amputation ne fût nécessaire. Enfin il s'unit à une compagne vertueuse et belle, Mlle Sophie Zagriesky, demoiselle d'honneur de l'impératrice. Il a su nous faire part lui-même de cet endroit de sa vie, en revêtant cette confidence du voile de la plus aimable poésie, dans sa vision de l'étoile polaire, sa bonne étoile, qui l'avait fixé pour jamais dans le Nord.

Il fut heureux époux, mais père malheureux. Il eut quatre enfants, qu'il perdit tous, entre autres une jeune fille de quinze ans, héritière des grâces de son esprit. Elle mourut à Livourne; et, un peu plus tard, un fils, qui était la dernière espérance de son père, succomba sous le ciel de Naples, à l'âge de dix-huit ans.

(1) Pourquoi certains portraits paraissent-ils suivre du regard le spectateur? C'est une question que nous avons cherché à expliquer dans l'article suivant, page 259.

« Vingt ans s'étaient passés depuis qu'il avait écrit le *Voyage autour de ma chambre*. Un jour, en 1810, à Saint-Pétersbourg, dans une réunion où se trouvait aussi son frère, la conversation tomba sur la lèpre des Hébreux. Quelqu'un dit que cette maladie n'existait plus : ce fut une occasion pour le comte Xavier de parler du lépreux de la cité d'Aoste, qu'il avait connu. Il le fit avec assez de chaleur pour intéresser ses auditeurs et pour s'intéresser lui-même à cette histoire, dont il n'avait jusque-là rien dit à personne. La pensée lui vint de l'écrire; son frère l'y encouragea et approuva le premier essai qui lui en fut montré, conseillant seulement de le raccourcir (1). »

Le fond de l'histoire du lépreux est donc véritable. Cet infortuné avait fui, devant l'armée française, d'Oneille où il résidait. Ayant cherché un refuge à Turin, il fut d'abord conduit à l'hôpital entre deux soldats, et là on résolut de le reléguer à la cité d'Aoste. Une circonstance fortuite conduisit Xavier de Maistre dans sa demeure, et cette rencontre fut l'occasion de son pathétique récit. L'auteur a sans doute donné carrière à son imagination; mais l'on retrouve dans ces pages admirables l'émotion sincère et pénétrante qui prête à la fiction tous les caractères de l'histoire. Xavier de Maistre a été plus original encore dans ce récit que dans ses compositions humoristiques. Pour celles-ci, il avait au moins un modèle (2); il n'en avait point pour le lépreux.

C'était encore un souvenir de la patrie absente; elle occupait, on le pense bien, une grande place dans le cœur du réfugié.

La Russie lui offrit la matière de deux autres récits. Rien de plus opposé que *la Jeune Sibérienne* et *les Prisonniers du Caucase;* mais, dans l'une et l'autre histoire, l'écrivain s'est montré fidèle à la vérité, la meilleure des muses. C'est elle qui donne tant de charme à la première de ces compositions, et d'énergie à la seconde. En nous prononçant pour *la Jeune Sibérienne,* en avouant même que c'est celui des écrits de l'aimable Xavier que nous préférons, nous sommes peut-être sous l'influence du sujet; cependant, s'il est vrai que le plus digne ouvrage est celui qui peut faire le plus de bien, on reconnaîtra que la pieuse Prascovie mérite de remporter le prix.

Quatre ou cinq ans après avoir publié ces deux derniers ouvrages, Xavier de Maistre revint visiter sa patrie. C'est alors que M. de Lamartine lui adressa ces vers :

Salut au nom des cieux, des monts et des rivages
Où s'écoulèrent tes beaux jours,
Voyageur fatigué, qui reviens sur nos plages
Demander à tes champs leurs antiques ombrages,
A ton cœur ses premiers amours!

Mais c'était l'Italie qui l'attirait surtout. Il y cherchait un air plus doux pour la santé de ses enfants. Nous avons dit qu'il eut le malheur de les y perdre. Alors, après une absence de quinze années, il se résolut à retourner en Russie, « voulant, disait-il, ramener sa compagne où il l'avait prise. » C'est à cette époque qu'il vint à Paris. Il ne le visita qu'une fois, à l'âge de soixante-seize ans. On assure qu'il fut très-surpris de s'y trouver célèbre. Il avait vécu assez étranger au mouvement littéraire, et il connaissait peu les ouvrages modernes. Quand il les parcourut, il fut très-inquiet de trouver dans plusieurs une langue nouvelle. « Pourtant, ce qui me tranquillise un peu, ajoutait-il, c'est que, si l'on écrit tout autrement, la plupart des personnes que je rencontre parlent encore la même langue que moi. »

On comprend que cet aimable écrivain fut accueilli et recherché à Paris comme il devait l'être. On lui trouvait toutes les qualités de ses ouvrages, l'agrément, le charme,

(1) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains.*
(2) Sterne, auteur du *Voyage sentimental.*

la distinction ; on pardonnait au vieillard des antipathies contre ce que nous croyons encore pouvoir appeler les progrès du siècle.

Retourné dans sa froide Russie, il ne tarda pas à être atteint par des infirmités. Vers la fin de sa vie, il ne sortait plus. On le promenait en fauteuil dans ses appartements. Un ami, qui le visitait, ne put s'empêcher, à cette vue, de se rappeler tristement le *Voyage autour de ma chambre* du jeune et brillant officier.

Il avait composé lui-même son épitaphe, en vers légers, et sans doute étant loin encore du tombeau :

Ci-gît, sous cette pierre grise,
Xavier, qui de tout s'étonnait,
Demandant d'où venait la bise,
Et pourquoi Jupiter tonnait.
Il étudia maint grimoire,
Il lut du matin jusqu'au soir,
Et but à la fin l'onde noire,
Tout surpris de ne rien savoir.

POURQUOI CERTAINS PORTRAITS

PARAISSENT-ILS SUIVRE DU REGARD LE SPECTATEUR, EN QUELQUE ENDROIT QU'IL SE PLACE ?

Parmi les figures peintes, il en est qui ne regardent jamais le spectateur ; mais celles qui le regardent semblent s'attacher à lui et le suivre obstinément en quelque endroit qu'il se place ; il a beau s'éloigner, s'écarter à gauche, à droite, partout leurs yeux vont droit à ses yeux. Qui n'a été au moins une fois en sa vie étonné, troublé, ému de crainte ou de tendresse par cette persistance de certains portraits ?

Ce n'est pas un artifice du peintre ; c'est un effet indépendant de sa volonté, un résultat naturel des lois de la vision et de celles de la perspective. L'imagination, la poésie, l'art, ne sont pour rien dans ce singulier phénomène ; la science seule peut en donner l'explication.

Lorsqu'une personne dont les yeux sont bien conformés regarde un objet, ses deux rayons visuels (en d'autres termes, ses deux axes optiques) convergent instinctivement de manière à venir se croiser mutuellement au même point.

L'axe optique de l'œil passant à très-peu près par le centre du globe intérieur qui constitue cet organe et par celui de l'ouverture de la pupille, et les mouvements du globe de l'œil dans son orbite s'effectuant aussi à très-peu près autour du centre de ce globe, il en résulte que la convergence plus ou moins grande des axes optiques, suivant la distance variable de l'objet, doit modifier l'écartement des deux pupilles.

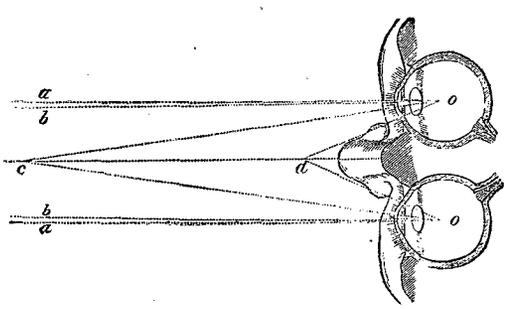


FIG. 1.

La figure 1 rend compte de ces effets. Elle représente une coupe horizontale faite dans les deux yeux à la hauteur de leur centre. Tous les détails de ce double organe n'y sont pas indiqués. On y a seulement marqué, à la partie antérieure, la cornée transparente, un peu plus bombée que le reste du globe de l'œil ; en arrière se trouve la coupe de la prunelle, avec une ouverture centrale qui est la pupille, et derrière la pupille le cristallin. Les attaches du nerf optique à la partie postérieure du globe de l'œil, les coupes du nez et des joues par le plan de la section, et la projection des contours de ces parties du visage, complètent ce petit dessin.

Les deux yeux y sont placés dans la position qu'ils occupent lorsque l'objet est très-éloigné. Les axes optiques *oa*, *oa*, qui correspondent à cette situation des yeux, sont parallèles. On a de plus indiqué la direction que prendraient ces axes optiques si l'objet se trouvait situé à 2 mètres, à 20 centimètres et à 4 centimètres seulement en avant de la racine du nez. C'est à ces trois cas que se rapportent les lignes *ob*, *ob*, *oc*, *oc*, et *od*, *od*, dont les quatre dernières seules se croisent dans les limites du dessin.

Or, si l'on prend pour base du calcul l'écartement normal moyen des centres des pupilles, qui est de 65 millimètres environ, on trouve pour les angles des axes optiques, et pour le rapprochement des pupilles, dans les diverses situations indiquées, les résultats inscrits au petit tableau ci-dessous.

DISTANCE des points observés.	ANGLES des axes optiques.	RAPPROCHEM. des centres des pupilles.	DISTANCE de ces centres après le rapprochement	RAPPORT du rapprochement à la distance primitive.
		millimètr.	millimètr.	
Indéfinie.	0°	0	65	0
2 mètr.	1° 50′	0,7	64,3	$\frac{1}{100}$
0m,20	16° 26′	6	59	$\frac{1}{11}$
0m,04	46° 51′	18	47	$\frac{3}{14}$

Il résulte de ces chiffres que, si la variation de distance des pupilles est facile à constater chez un individu qui lit, par exemple, à la distance de 20 centimètres, limite moyenne de la vue distincte, si ce rapprochement est frappant surtout pour le cas correspondant aux directions *od*, *od*, dans lequel se produit un strabisme momentané très-prononcé, il n'y a pas au contraire de différence appréciable pour l'observateur le mieux exercé, entre la situation des deux pupilles d'une personne dont le regard se porte, de points éloignés d'elle de deux à trois mètres seulement, sur des objets placés aux bornes de l'horizon. C'est cette dernière situation des pupilles, correspondant au parallélisme presque parfait des rayons visuels, qui nous paraît invariable, et que nous considérons comme l'état normal des yeux d'un individu régulièrement conformé.

Cela posé, à moins qu'un peintre n'ait à représenter un cas exceptionel de strabisme momentané ou permanent, il donnera toujours aux yeux de la figure qu'il dessine la situation normale dont nous venons de parler. C'est d'ailleurs celle que lui offrira toujours, à des différences excessivement minimes près, le modèle animé qu'il a sous les yeux, soit qu'il lui fasse arrêter la vue sur un objet rapproché, ou qu'il se fasse regarder lui-même ; car, pour un simple portrait à mi-corps, le peintre se place toujours à 2 mètres environ du modèle, et cette distance croît pour un portrait en pied, et plus encore lorsqu'il s'agit d'un des personnages d'un tableau.

Ainsi, dans un visage peint, les yeux ont toujours une situation compatible avec toute distance du point de vue. C'est ce qu'il s'agissait d'abord d'établir.

Or, une fois ce point fixé, le regard du visage représenté ne peut avoir que l'une des deux directions suivantes : il sera ou ne sera pas perpendiculaire au plan du tableau.

Dans la première supposition, qui est celle où le peintre se fait regarder par le modèle, le regard du portrait paraîtra *toujours* dirigé sur l'observateur; dans le second cas, lorsque le peintre a saisi le regard arrêté dans une autre direction que celle où il se trouve lui-même, l'observateur, en quelque lieu qu'il se place, ne sera *jamais* regardé.

Arrêtons-nous d'abord à la première supposition. — Si l'observateur se place au point de vue précis du portrait, à la place correspondant, d'après les dimensions de l'image, à celle occupée par le peintre lorsqu'il dessinait, l'observateur sera regardé. C'est de là d'ailleurs qu'il saisira plus nettement l'ensemble et les rapports des traits de l'image qu'il considère; mais que se passe-t-il lorsqu'il se déplace?

Si ce déplacement a lieu dans une direction qui ne s'écarte pas beaucoup de la perpendiculaire au plan du tableau passant par le point de vue, l'effet pictural ne sera que très-légèrement modifié, et, d'après ce que nous avons dit plus haut, les yeux de l'image étant disposés comme il convient pour voir à toutes distances, le spectateur continuera à être regardé.

Supposons que le déplacement soit latéral, ou ait pour effet de faire voir l'image, soit en dessus, soit en dessous. Si le spectateur se trouvait en présence d'une figure vivante, ces déplacements en modifieraient immédiatement l'aspect. Des parties, vues de la première situation, viendraient à disparaître, il en apparaîtrait d'autres primitivement cachées, et celles qui restent visibles prendraient une forme différente et présenteraient d'autres contours. Si la figure était d'abord vue de face, le déplacement latéral la ferait bientôt voir de trois quarts, puis de profil, et si le regard, primitivement fixé sur le spectateur, conservait dans l'espace la même situation absolue, le spectateur le perdrait nécessairement au premier mouvement, et le verrait s'écarter du sien sous un angle de plus en plus ouvert qui deviendrait droit lorsqu'il arriverait au profil.

Combien les choses se passent différemment pour un tableau! Ici, quel que soit le déplacement du spectateur, nulle partie vue ne disparaît, aucune partie nouvelle ne se montre, et les traits proéminents ne se relèvent pas pour cacher ceux qu'ils dominent. Les contours seuls et les rapports mutuels des traits fixés sur la toile s'altèrent, comme se modifient les rapports géométriques de contours quelconques envisagés de divers points de vue.

Si le déplacement est latéral, les lignes du visage parallèles entre elles, comme celles, par exemple, de la bouche et des yeux, paraissent converger; le côté le plus rapproché de la face prend dans l'œil du spectateur des dimensions apparentes plus considérables que le côté le plus éloigné; les contours verticaux s'aplatissent, les courbures horizontales se prononcent davantage; tout le visage grimace et s'allonge; les yeux paraissent plus courts et plus largement ouverts; les prunelles deviennent oblongues; mais, et c'est là le point important, ces prunelles déformées dans ce masque grimaçant continuent à occuper entre les paupières des situations qui conviennent à la projection du regard perpendiculairement au tableau, et par suite l'image, tout en se déformant, paraît suivre de l'œil le spectateur dans tous ses mouvements.

Que le déplacement ait pour résultat de faire voir le visage en dessous, les effets seront analogues. Les lignes horizontales du dessin ne perdront plus leur parallélisme, mais elles se rapprocheront; les points du visage situés sur les mêmes verticales se placeront sur des obliques convergeant vers le haut; la face se raccourcira, le bas du visage paraîtra amplifié et le haut amoindri; les yeux s'allongeront et sembleront se fermer, les prunelles s'aplatiront; mais, dans ce cas encore, elles conserveront entre les paupières des situations telles que le regard en sera toujours dirigé sur le spectateur.

Que les deux genres de déplacement se combinent, les effets seront plus compliqués; mais, relativement au regard, la propriété signalée subsistera toujours.

Pour mieux fixer les idées, nous avons essayé de représenter, au moyen de trois figures, les effets que nous venons de décrire.

La première (fig. 2) représente un visage dessiné, tel qu'on le saisit du regard lorsqu'on se place en face de lui, à peu près sur la perpendiculaire au plan de la feuille qui le contient, élevée par le milieu des deux yeux.

La seconde (fig. 3) le représente vu de côté, dans la direction du plan perpendiculaire à la feuille, passant par la ligne des yeux.

La troisième (fig. 4) le montre vu en dessous, d'un point situé dans le plan vertical qui coupe le visage par le milieu.

Les cadres déformés des deux dernières figures sont la perspective exacte du cadre rectangulaire qui circonscrit le visage à l'état normal.

On voit que ces trois visages regardent également le spectateur. Le lecteur peut d'ailleurs se rendre par lui-même un compte fidèle des effets signalés. Il lui suffit pour cela de percer un petit trou à 15 centimètres environ de l'un des bords, dans une feuille de papier ou de carton, qu'il placera ensuite dans une situation perpendiculaire au plan de la figure 2 et reposant par le bord sur le papier où elle est tracée. En mettant successivement la feuille auxiliaire sur le côté droit de la figure, à 20 centimètres environ de la racine du nez, puis au-dessous de la figure à la même distance de la ligne des yeux, s'il regarde avec un œil par le petit trou de la feuille, il verra successivement la figure 2 lui apparaître sous l'aspect allongé, ou avec le raccourci que présentent les figures 3 et 4. Et dans l'une ou l'autre de ces situations, le visage déformé qui se peindra dans son œil n'aura pas cessé de tourner ses regards vers lui.

Il faut toutefois un peu d'attention pour être bien saisi de ces effets, et bien s'attacher pour cela à ne voir que ce qui se peint dans l'œil, sans y substituer, par un travail instinctif de la pensée, le souvenir de la figure vue dans son état normal. Et ici vient naturellement se placer une observation qui montrera comment le phénomène signalé a dû paraître beaucoup plus frappant qu'il ne l'est après réflexion.

L'œil n'est pas seulement un instrument d'une merveilleuse précision. Les facultés que par l'habitude nous mettons au service de la vue ne sont pas moins étonnantes. Mis en contact par ce sens avec les objets, nous ne nous bornons pas à les voir tels qu'ils sont, nous corrigeons les effets de la vision par ce que l'expérience nous a appris de leur forme réelle. Cette habitude de l'intelligence est telle que ceux qui se livrent à l'art du dessin doivent, par une sorte de travail inverse, apprendre à ne voir rigoureusement que ce qui se peint dans leur œil, afin d'en tracer sur la toile une reproduction fidèle, seule propre à produire l'illusion. Un exemple éclaircira notre pensée.

Supposons une forme très-simple, le carré. Cette figure géométrique ne peut être vue, avec les propriétés qui la caractérisent, que de l'un des points de la perpendiculaire élevée par son centre. De tout autre point, les angles se déforment et les côtés cessent d'être vus de la même longueur. Eh bien, que l'on place un novice sous un point de vue oblique, en présence d'un objet notoirement carré, il croira si bien le voir carré, quoique l'image dans son œil en soit bien différente, que s'il doit le reproduire sur le papier il s'efforcera de donner à la figure des angles droits et des côtés égaux. Il en est ainsi de tous les cas analogues, ainsi que l'ont observé tous ceux qui ont assisté à des premiers essais de dessin d'après nature.

Un spectateur qui arrive en présence d'un portrait est dans la même situation d'esprit que cet élève dessinateur. A peine a-t-il reconnu un visage humain, qu'immédiatement, par un travail tout instinctif et dont il n'a pas même conscience, il se prend à corriger la perspective déformée qui se peint dans son œil, en tenant compte autant qu'il le peut de toutes les particularités de la position qu'il occupe par rapport au tableau. Or, ce sont surtout les yeux du portrait qui aident à faire cette correction spontanée. Si le portrait regarde en face, si surtout ce portrait est celui d'une personne connue, ou si le spectateur a vu antérieurement le tableau, les prunelles allongées ou aplaties qui viendront



Fig. 2.



Fig. 3.



Fig. 4.

réellement se peindre dans son œil ne seront pas vues par lui sous cette forme. Il leur rendra leur contour circulaire, et, corrigeant plus ou moins bien le reste du visage d'après cette donnée, ce ne sont pas les yeux seulement, mais la figure elle-même tout entière qui lui paraîtra tournée vers lui.

On conçoit sans peine tout ce que cette infaillible illusion peut donner, dans certains cas, d'énergique étrangeté à un phénomène si simple lorsqu'on l'analyse. — Placez un meurtrier en présence du portrait de sa victime, une femme coupable devant le portrait de l'homme qu'elle a trahi, et pour ces consciences troublés, ces traits inanimés vont devenir vivants sur la toile, ces regards qu'ils redoutent les suivront partout, et ce visage qu'ils voudraient fuir se tournera vers eux en quelque point qu'ils essayent de cacher leur honte ou leurs remords.

Cette explication pourrait cependant rester incomplète, si nous ne la confirmions par l'examen du cas inverse : celui d'un portrait dont le regard est oblique au plan du tableau.

Si les développements qui précèdent n'étaient pas, en effet, d'accord avec la réalité, il arriverait pour un portrait de ce dernier genre, et en admettant bien entendu que le regard ne fasse pas avec la toile un angle trop aigu, que le spectateur devrait pouvoir trouver une situation telle que ce regard oblique fût dirigé vers lui. Or, ici, il n'est pas besoin de faire appel au raisonnement, et nous pouvons nous borner à in-

viter le lecteur à en faire l'essai. Qu'il prenne dans ce recueil tous les portraits dont les yeux ne se tournent par vers lui à première vue : ses efforts pour s'en faire regarder seront inutiles; à mesure qu'il se déplacera dans le sens où les yeux de l'image sont tournés, le regard s'inclinera davantage et fuira le sien; et, de même que nous avons obtenu ci-dessus des visages déformés dont le regard est toujours droit, il obtiendra des visages déformés dont le regard sera constamment oblique. Nous l'engageons seulement à choisir, pour ces essais, des exemples nettement caractérisés.

LA CHASSE

AUX ENVIRONS DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Fin. — Voy. p. 238.

La chasse commence dans le bois : le bouleau, le sapin et le pin sont à peu près les seuls arbres qu'on y trouve, et le sol est couvert de touffes de canneberge, d'airelle myrtille et de bruyère. Les chiens sont sur la piste d'une troupe de coqs de bruyère; bientôt une explosion aigüe et perçante retentit dans la forêt; elle est suivie de cris sauvages qui durent quelques secondes et que termine une nouvelle explosion semblable à la première. C'est le *gloukar*, le grand coq de bruyère (*Tetrao urogallus*) qui appelle ses femelles; aussitôt on arrête les chiens, et un chasseur s'avance avec précaution, en ayant soin de s'arrêter chaque fois que le chant vient à cesser, car il suffirait dans ces intervalles, pendant lesquels le silence règne dans la forêt, du moindre craquement des feuilles sèches ou du froissement des bruyères, pour faire fuir le gloukar; mais quand il recommence à chanter, le chasseur peut s'avancer impunément : le coq n'entend plus rien, et de là son nom Russe de *gloukar*, qui signifie sourd. On pourrait ajouter qu'il devient aussi aveugle; il perche sur une grosse branche de sapin, d'où il plonge pour disparaître dans les broussailles qui couvrent le sol, et remonter subitement sur la branche qu'il a choisie. Il ferme les yeux et se balance en chantant; il dresse les plumes de sa tête, étale celles de sa queue en forme d'éventail; il secoue ses ailes, s'agite en tout sens et crie à se briser la poitrine. C'est dans un de ces instants que le chasseur peut s'approcher de lui sans crainte d'en être ni vu ni entendu. Quand un coup de feu a annoncé la mort de ce roi de la forêt, les chiens sont lâchés et la troupe des chasseurs accourt bruyamment, pour chercher la poule de bruyère et ses poussins. La première ne se décide que tard et difficilement à prendre son essor; quant aux poussins, ceux qui ne peuvent ou n'osent s'envoler se laissent happer par les chiens ou assommer à coups de crosse. Le gloukar a trois pieds de longueur; son plumage est d'un beau noir irisé en certaines parties; ses sourcils sont rouges et son bec blanc. La femelle est plus petite d'un tiers; son plumage est tacheté de roux, de blanc et de noir.

Indépendamment du grand coq de bruyère, on trouve encore aux environs de Saint-Pétersbourg le coq de bruyère à queue fourchue (*Tetrao Tetrix*), que les Russes appellent *machnik*. Il est remarquable par sa queue fourchue; son plumage est noir irisé de violet et ses sourcils sont rouges. Sa longueur est d'environ deux pieds; la femelle, moins grande d'un tiers, comme dans l'espèce précédente, a le plumage brun varié de lignes transversales rousses et noires. Les Russes donnent un nom générique à ces deux espèces de tétras; c'est celui de *titierk*, qui rappelle le nom latin *Tetrix*.

Quant à la gélinotte (*Tetrao bonasia*), en russe *rapchik*, le gibier le plus abondant de la Russie, on la chasse peu ici; ce sont les gouvernements d'Arkhangel et de Vologda qui sont en possession d'en alimenter pendant toute l'année, et jusqu'à la profusion, les marchés de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

Après la chasse des coqs de bruyère, c'est celle des doubles bécassines qui a le plus d'attrait pour les amateurs de Saint-Pétersbourg. Elle est facile, abondante, et fournit à la table le plus exquis des gibiers. La double bécassine (*Scolopax major*) est aussi rare en France qu'abondante en Russie. Elle commence à se montrer aux environs de Saint-Pétersbourg dans les premiers jours du mois d'août (1er, style russe; 13, style français); mais le passage des grandes troupes a lieu ordinairement vers le 20 août (1er septembre). Un mois après, on ne rencontre plus que quelques retardataires égarées. Ainsi on peut dire que ce passage a lieu dans le mois de septembre, style français. La double bécassine, par sa grosseur, tient le milieu entre la bécasse et la bécassine; elle fréquente les lieux secs ou légèrement humides, de préférence aux terrains inondés. En s'élevant sous le nez du chien, elle jette un cri et va remiser à quatre-vingts ou cent pas plus loin; il est donc bien important de retenir son chien, pour permettre à l'oiseau d'effectuer sa remise quand on l'a manqué. C'est, du reste, une pièce facile à tirer : son vol est peu élevé, et elle file en ligne droite, sans procéder par crochets comme la bécassine. Dans une bonne journée, un chasseur adroit peut rapporter vingt ou trente doubles bécassines. C'est un gibier qu'il ne faut pas attendre comme la bécasse, mais qui doit être mangé aussi frais que possible.

Cependant la saison s'avance; le sol est couvert de plusieurs pieds de neige, les rivières et les marais sont glacés et la campagne déserte. C'est l'époque où se montre le *lagopède ptarmigan*, vulgairement appelé *perdrix blanche*, et qui n'est autre qu'une espèce du genre tétras comme la gélinotte; c'est le *Tetrao lagopus* de Linné. Le plumage d'hiver de cet oiseau est entièrement blanc; mais, en été, les parties supérieures sont mélangées de cendré-roux, de noir et de blanc. Du reste, c'est une chasse qu'il faut laisser aux paysans : elle est pénible en raison de la rigueur du froid, et peu productive; en outre, la chair du ptarmigan est bien inférieure pour le goût et la délicatesse à celle des perdrix proprement dites.

Pendant les mois de novembre et de décembre, les amateurs de chasse et de petit gibier vont tirer aux environs de Saint-Pétersbourg, dans les jardins de Mourina et dans les autres localités ou abonde le sorbier des oiseaux, le *grand jaseur* ou *jaseur de Bohême*, descendu des régions polaires pour venir chercher quelque nourriture en Russie et en Allemagne. Il est difficile de deviner les motifs qui ont fait nommer cet oiseau *jaseur*, puisqu'il fait à peine entendre un petit sifflement qui rappelle un peu celui de la farlouse; on ne s'explique pas non plus son surnom : il ne niche pas en Bohême et n'y paraît que momentanément en hiver, en troupes moins nombreuses que celles qui s'arrêtent en Russie. Quoi qu'il en soit, le jaseur (*Bombycivora garrula* Temm.) est l'un des plus charmants oiseaux d'Europe par l'élégance de ses formes et la beauté de son plumage. Je ne connais rien de plus ravissant que ces scènes d'hiver animées et embellies par le passage d'une troupe de jaseurs. Le sol est couvert d'une neige éclatante, et aussi loin que l'œil peut s'étendre, il n'aperçoit qu'une végétation cristallisée en quelque sorte par le givre et la glace, et étincelante des couleurs de l'arc-en-ciel sous les rayons du soleil. Le sorbier des oiseaux, qui ressemble alors à un candélabre aux girandoles de cristal, est encore, à cette époque de l'année, chargé de fruits en grappes du rouge le plus vif. Les jaseurs l'ont aperçu de loin; ils arrivent en troupe serrée et en jetant dans les airs leur petit sifflement à la fois doux et aigu; ils s'arrêtent sur l'arbre en fruits; les uns voltigent de

branche en branche en redressant l'élégante huppe dont leur tête est ornée, pendant que d'autres élèvent au bout de leurs becs la baie rouge du sorbier comme pour en mieux déguster la saveur ; de nouvelles troupes surviennent, l'arbre en est surchargé, et les baies tombent sur la neige qu'elles couvrent d'un tapis de pourpre.

Le jaseur de Bohême a la grosseur d'une grive-mauvis ; le fond de son plumage est de couleur vineuse ou café au lait ; son front est entouré d'un bandeau noir qui s'élargit vers les yeux et descend sur la gorge. Ses ailes sont nuancées de blanc et d'un beau jaune jonquille. Les extrémités des pennes caudales sont également bordées de jaune jonquille ; mais le caractère le plus remarquable de ce genre résulte des appendices membraneux, en forme de disques ovales ou de palettes d'une belle couleur rouge, placés au nombre de cinq ou six à l'extrémité des pennes secondaires de l'aile. Les individus mâles adultes ont aussi quelques-uns de ces appendices rouges à l'extrémité des pennes caudales.

Le jaseur disparaît après avoir ravagé les sorbiers, vers les premiers jours de janvier : il continue sa migration vers l'Allemagne, et quelquefois (mais bien rarement et seulement pendant les hivers les plus rigoureux) vers les départements du nord de la France. Au retour du printemps, il se hâte de retourner dans les régions polaires, sa demeure habituelle. Il niche dans les parties septentrionales de la Finlande et des gouvernements d'Olonetz, d'Arkhangel et de Vologda. Schwencfeld, qui a prétendu que la chair de cet oiseau était peu saine et d'un goût médiocre, a commis en cela une grave erreur ; c'est au contraire une nourriture légère, saine, exquise, bien préférable à la chair de la grive et de la draine, et fort recherchée des gourmets.

PROJET DE PEINTURES

SUR L'HISTOIRE DE L'ANCIENNE ÉGYPTE.

Le docteur Lepsius, dans une lettre datée du Caire, le 11 juillet 1845, avait proposé deux projets relatifs au choix et à l'ordre chronologique de compositions peintes destinées à décorer les salles égyptiennes du nouveau Musée de Berlin. Nous donnons la traduction de l'un de ces deux programmes, qui offre une revue rapide des points culminants de l'histoire ancienne de l'Égypte.

TEMPS ANTÉHISTORIQUES.

Élévation du dieu Horus au trône divin d'Osiris. (Les éléments de cette composition se trouvent à Denderah.)

ANCIEN EMPIRE.

1re dynastie. — Ménès à son départ de This, la ville d'Osiris.

Fondation de Memphis, la ville de Phthah, par Ménès.

4e dynastie. — Construction des pyramides sous Chéops et Chéphren.

6e dynastie. — Réunion des deux couronnes de la haute et de la basse Égypte pendant les cent ans du règne d'Apappus.

12e dynastie. — Temple d'Ammon à Thèbes, la cité d'Ammon, fondé par Sésourtesen Ier.

Immigration des Hycsos ou rois pasteurs. (Éléments à Beni-Hassan.)

Labyrinthe et lac Mœris, œuvres d'Amenemha III.

13e dynastie. — Peu après l'irruption des Hycsos dans la basse Égypte.

Expulsion des gouvernants égyptiens en Éthiopie.

Suprématie des Hycsos.

NOUVEL EMPIRE.

17e-18e dynastie. — Amenophis Ier et la reine noire Aahmes-Nefrouari.

Tuthmosis III chasse les Hycsos d'Abaris.

Jérusalem fondée par les Hycsos. Amenophis III. — Memnon et la statue vocale.

Persécution du culte égyptien et introduction du culte du Soleil sous Bech-en-Aten. (Éléments à Amarna.)

Le roi Horus vengeur.

19e dynastie. — Séthos Ier (Séthosis, Sésostris). Conquête de Canaan. (Éléments à Karnak.) Joseph et ses frères.

Ramsès II le Grand, Mianum ; guerre avec les Cheta asiatiques, que l'on croit être les Hittites. (Éléments au Ramasseum.)

Les Israélites employés à fabriquer la brique bâtissent Pithom et Ramsès sous Ramsès II (?). (Éléments à Thèbes.)

Colonisation en Grèce par les Égyptiens. Menephthès. Départ des Israélites pour le Sinaï. Moïse. Commencement de la nouvelle période de Sirius, 1322 avant J.-C.

20e dynastie. — Ramsès III. (Éléments de la bataille à Medinet-Habou.)

21e dynastie. — Sheshonk Ier (Shishak) s'empare de Jérusalem. (Éléments à Thèbes.)

25e dynastie. — Sabako l'Éthiopien règne en Égypte.

26e dynastie. — Sous Psammetichus le Philhellène fleurissent les arts. Départ de la caste guerrière pour l'Éthiopie.

27e dynastie. — Cambyse. Ses fureurs. Il détruit les temples et les statues.

30e dynastie. — Nectanèbe. (Éléments à Philæ).

Alexandre conquiert l'Égypte et bâtit Alexandrie.

Ptolémée Philadelphe fonde la bibliothèque.

Cléopâtre et Césarion. (Éléments à Denderah.)

Le Christ près d'Héliopolis. (Contraste avec la première composition.)

Trop de contes et de romans abaissent la vigueur de l'âme et provoquent une fâcheuse indifférence pour les petites jouissances habituelles, les plaisirs de tous les jours, et les occupations qui, bien que triviales, constituent une grande part du bonheur intérieur.

GIEN SUR LA LOIRE

(Chef-lieu d'arrondissement du département du Loiret).

La ville de Gien est située à 30 kilomètres sud-est d'Orléans, aux confins des anciennes provinces du Berry et de l'Orléanais, sur une colline allongée, où elle se déroule gracieusement en amphithéâtre jusqu'à la Loire. Du milieu de son quai vaste et d'aspect monumental s'élance un pont, qui conduit à la route du Berry. Les promenades qui l'environnent sont charmantes.

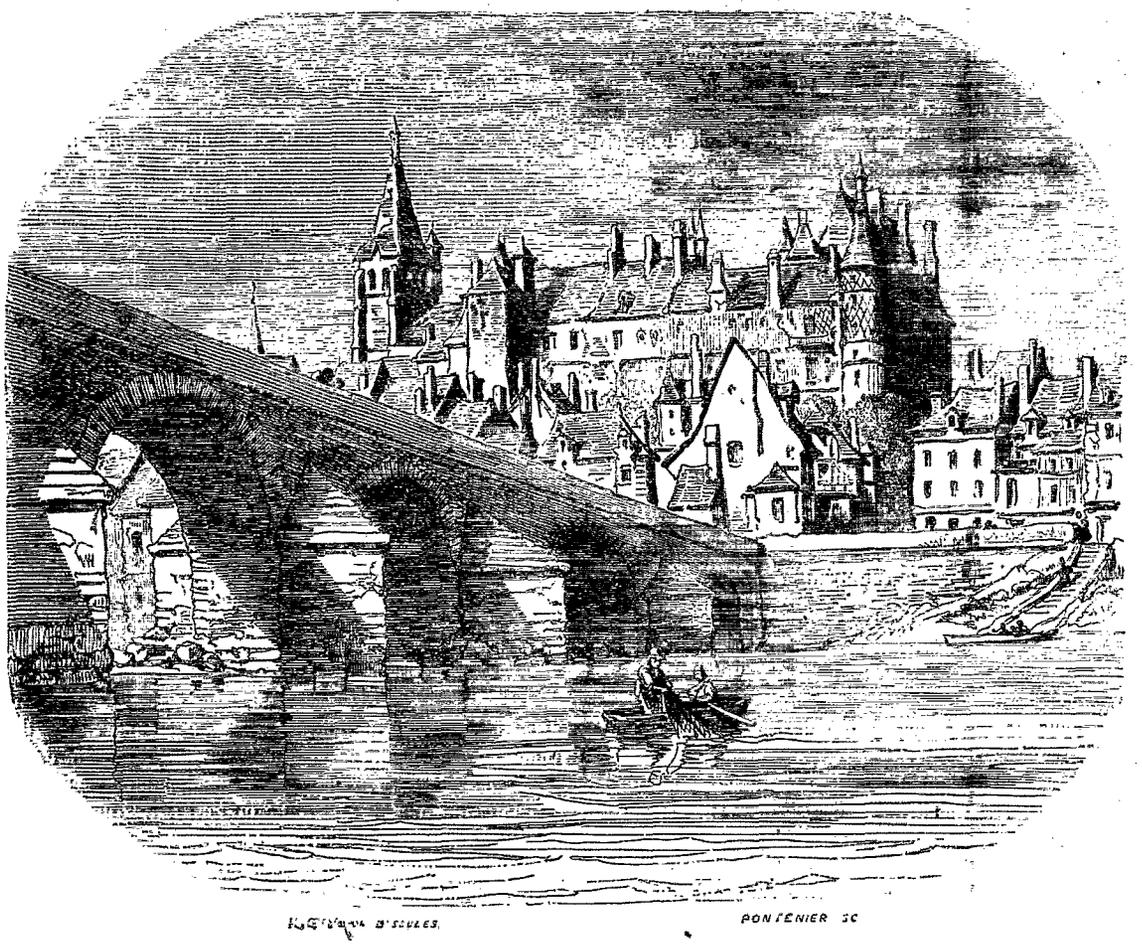
Si favorablement placée pour être le centre d'un commerce considérable, Gien n'a presque aucune activité industrielle. On dirait qu'elle s'estime assez riche de la beauté de son site et de ses souvenirs historiques.

Aux temps anciens, Gien vit tour à tour Charlemagne, Hugues Capet, Philippe-Auguste, Charles VII, François Ier, Louis XIII et Louis XIV, habiter ses murs. Au temps où Charlemagne résolut d'y venir résider, et y construisit un château fort, encore debout en partie, ainsi que la belle église collégiale dédiée depuis à saint Louis, la ville s'élevait à 2 ou 3 kilomètres du lieu qu'elle occupe à cette heure, comme en témoignent d'anciennes fondations que l'on trouve,

dans un vaste rayon, autour d'un chemin conduisant à la Loire. Le château de Charlemagne construit, les Giennois s'en rapprochèrent peu à peu, y cherchant une protection contre les vexations des seigneurs du voisinage. Gien eut ses comtes. Étienne de Vermandois, descendant de Pépin, fils de Charlemagne, en fut, il paraît, le premier. Hugues Capet, qui eut à faire le siége de Gien, gratifia du fief comtal un de ses capitaines qui s'était distingué dans l'action; puis ce fief passa par mariage dans la maison de Bourgogne. Après en avoir joui longtemps, un des ducs bourguignons en fit cadeau à l'évêché d'Auxerre. Mais les rois de France regardaient toujours d'un œil d'envie ce petit diamant distrait de l'apanage royal. Philippe-Auguste ne put résister à la tentation de s'en emparer, et le réunit de nouveau à la couronne. Pour s'attacher les habitants, il leur accorda de grands priviléges et abolit quelques-uns des usages asservissants établis par les évêques. Le comté de Gien resta propriété particulière des rois de France jusqu'à Charles VII, qui le donna à Dunois pour le récompenser de sa fidélité et de son courage. Ce fut de Gien que ce roi, cédant aux instances de Jeanne d'Arc, partit pour conquérir Reims et s'y faire sacrer. A la mort de Dunois, le fief retourna à la couronne et y demeura encore jusqu'à Louis XIII, qui l'échangea avec le comte de Chevreuse contre la viguerie de Château-Renard. Le château élevé par Charlemagne ne traversa pas toute cette succession de siècles sans subir de profondes modifications. En 1494, réparé et agrandi par Anne de France, dame de Beaujeu, il le fut encore bientôt après par François Ier, qui aimait beaucoup cette résidence. En 1652, Louis XIV fuyant devant Condé s'y arrêta, puis en repartit précipitamment, n'échappant à son ennemi que par une sorte de miracle. Sous la révolution, le vieux donjon féodal devint propriété de l'État, et fut plus tard acheté par le département, qui, en y plaçant la mairie et le tribunal, en a assuré la conservation.

Pendant les guerres religieuses, Gien embrassa le parti de la réforme avec une réelle frénésie. Dès 1535, les protestants y eurent un temple. Luther lui-même y vint prêcher; Calvin y demeura, et aussi Théodore de Bèze. Plus tard, l'esprit inquiet des Giennois les fit se jeter dans les discussions passionnées du jansénisme et du molinisme.

Près de Gien, sur une délicieuse promenade, on voit une maison très-curieuse, connue sous le nom de *maison des Templiers*, quoiqu'elle n'ait pas été construite par les chevaliers de cet ordre. Son origine est plus ancienne. On croit qu'elle fut primitivement affectée au culte hébraïque,

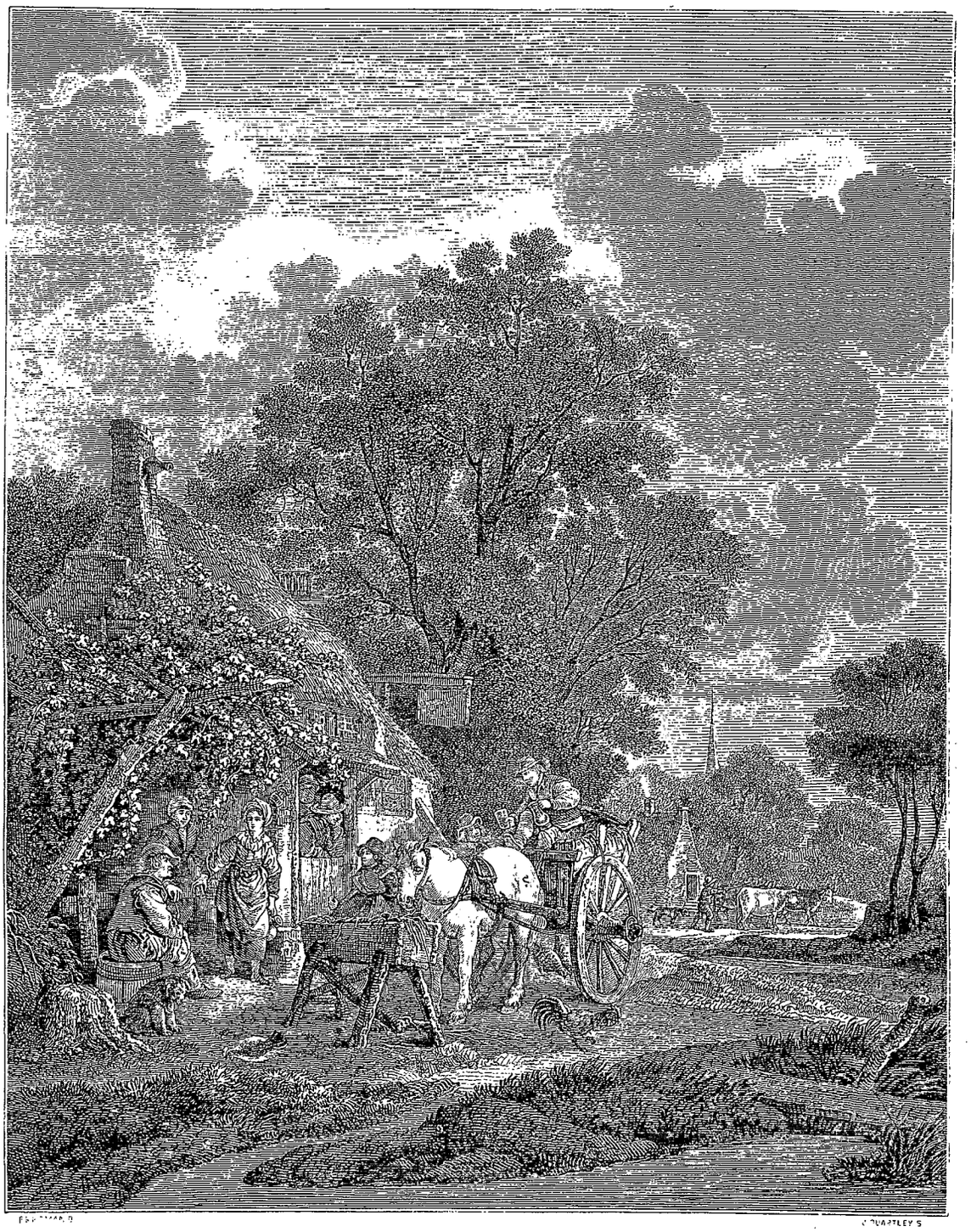


Une Vue de Gien sur la Loire. — Dessin de K. Girardet, d'après Soulès.

dans les premières années mêmes qui suivirent l'établissement du catholicisme. On y montre de vastes caveaux où l'on prétend que des juifs, fuyant la persécution, vécurent et moururent ignorés. Cette maison, d'une architecture étrange, prête à toutes les conjectures. Quoi qu'il en soit, elle fut successivement occupée par des templiers, des moines, des chanoines, puis devint une caserne de gendarmes; elle sert maintenant d'hôtellerie aux ménageries d'animaux féroces, aux phénomènes ambulants et aux théâtres forains.

AUBERGE FLAMANDE.

DIFFÉRENCE ENTRE LA *RÉALITÉ* ET LA *VÉRITÉ*.



Une auberge, tableau d'Isaac Van-Ostade. (Voy t. XX, p. 385) — Dessin de Freeman.

Un chariot arrêté devant une hôtellerie de village et dont le conducteur boit sans mettre pied à terre; une fille d'auberge portant une cruche de bière, des voisins qui causent, un chien à moitié endormi et des poules qui grappillent : quelle scène plus simple et plus vulgaire! D'où vient donc que l'œil s'y arrête avec tant de complaisance? Pourquoi ce tableau du peintre flamand a-t-il conservé, après deux siècles, le même charme attirant? — Pourquoi? — C'est qu'il est pris dans la vérité! C'est que, sans rien surfaire, mais à une heure bien choisie, il nous montre cet épisode de village avec toute sa sérénité rustique. C'est que nous éprouvons, en le regardant, la même sensation que si nous nous trouvions devant l'original du tableau. — Nous sentons la fraîcheur de ces grands arbres qui assombrissent le pignon de la chaumine; nous voyons cette vigne qui s'enroule à l'appentis champêtre, nous entendons le clapotement de l'eau qui coule parmi les herbes. Nous apercevons au loin le hameau dont le clocher perce les feuillées, et les tau-

reaux que le bouvier ramène des champs. Il y a dans l'ensemble de la composition un calme, une fraîcheur, un repos qui nous gagne insensiblement ; on se sent disposé à s'asseoir devant cette scène et à la contempler longtemps.

Là est, en réalité, la poésie d'un tableau. Elle ne se compose pas de ce qu'il représente, mais des sensations qu'il réveille chez nous. Un arbre chétif qui pousse dans une fente de rocher, une chèvre broutant seule dans une lande aride, peuvent impressionner plus vivement et plus longuement que la reproduction d'une scène de l'Iliade. Tout vient de l'art avec lequel le peintre a su saisir les rapports qui s'établissent entre les objets qu'il représente et nos sentiments. C'est à lui d'établir entre l'œuvre et nous une chaîne invisible que parcourt l'étincelle électrique, et grâce à laquelle nous recevons le contre-coup des émotions qu'il a traduites avec le pinceau.

Ce but ne peut être sérieusement atteint que par la vérité de l'observation et la vérité de la reproduction. — Remarquez que nous disons vérité et non réalité. Ces deux mots ont été trop confondus par nos peintres modernes, et c'est à cette confusion que nous devons toute une école qui a pris ou accepté le nom d'école réaliste, et dont l'unique ambition semble avoir été jusqu'ici de représenter la création sous ses aspects les plus vulgaires. Craignant par-dessus tout d'être accusée de prévention envers la nature humaine, elle choisit de préférence ses laideurs, et pour ne point la flatter elle la calomnie !

La vérité dans l'art n'entraîne point l'idée de cette fidélité brutale ; elle admet le choix, permet la préférence pour ce qui plaît au regard, accepte l'artifice au moyen duquel l'artiste embellit la forme par l'expression du sentiment. Pour être réel, il faut prendre l'image dans son apparence journalière, peindre les choses et les hommes tels qu'on les voit tous les jours ; mais pour être vrai, il suffit de les représenter comme on les a vus, aux meilleurs moments, avec les conditions les plus favorables d'émotion, d'attitude, de lumière.

Ceci n'est point une subtile discussion de mots, c'est l'expression de deux systèmes dont l'un a produit Titien et Raphaël, l'autre les plus infimes artistes de l'école flamande. On ne saurait trop appuyer sur cette distinction près des jeunes peintres qu'entraîne facilement l'absolu de l'école réaliste, et qui se laissent aller à une sorte de nonchalance, à l'étude d'une nature quelconque, sous prétexte que la nature est toujours belle. Il peut être commode de faire abstraction du discernement et de produire un tableau comme le soleil produit une photographie, sans choix et par hasard ; mais ce n'est point là remplir la mission de l'art. L'art suppose, outre l'habileté d'exécution, un tact assez délicat pour distinguer les sujets d'étude, pour les accepter ou les repousser, et ne reproduire que les images qui méritent d'être transmises à la postérité.

PATIENCE D'UN AIGLE BLESSÉ.

En 1809, l'impératrice envoya au jardin des Plantes un aigle remarquable par sa beauté ; un anneau d'argent était rivé à l'une de ses serres. Pendant quelque temps on l'avait mis en la compagnie d'un coq de combat dont il finit par faire sa pâture. On ne sait si la mort du coq fut occasionnée par la férocité de cet oiseau querelleur, par quelque accès de colère du roi des airs, ou tout simplement parce que l'aigle avait eu faim. Ce bel animal, pris à un piége à renards dans la forêt de Fontainebleau, avait eu la serre brisée par le ressort de fer, et sa cure difficile fut accompagnée d'une pénible opération. L'aigle la supporta avec autant de patience qu'un homme aurait pu en montrer. Quoique sa tête fût demeurée libre pendant tout le temps, il n'attaqua et ne dérangea en rien le chirurgien qui l'opérait, et ne s'opposa nullement au pansement de la plaie dont plusieurs esquilles furent retirées ; jamais il ne chercha à arracher l'appareil qu'exigeait la fracture.

Emmaillotté dans une serviette, couché sur le côté, il passa la nuit tout entière sur la paille sans faire le moindre mouvement. Le jour d'après, quand les bandages eurent été détachés, il se percha sur un paravent où il demeura douze heures sans se reposer une fois sur la patte malade. Il ne fit durant ce temps aucune tentative d'évasion, bien que les fenêtres demeurassent ouvertes. Cependant jusqu'au treizième jour il refusa toute nourriture, et n'essaya qu'alors son appétit sur un lapin qui lui fut présenté ; il le tua d'un seul coup donné entre la tête et la première vertèbre du cou. Après avoir dévoré cette proie, il reprit sa place sur le paravent d'où il ne bougea plus. Ce ne fut que le vingt et unième jour après son accident qu'il commença à marcher, à essayer le membre blessé, et cela sans déranger aucunement la ligature qui le maintenait. Il en regagna peu à peu l'usage par un exercice modéré et vraiment raisonnable.

Cet oiseau avait passé trois mois dans la chambre du domestique qui le soignait. Dès que le feu était allumé, il s'en approchait et se laissait caresser ; le soir, à l'heure de se coucher, il volait sur son paravent, se retirait à l'extrémité opposée lorsqu'on éteignait la lampe. Sa confiance en sa force semblait l'exempter de toute crainte. Il est impossible de montrer plus de patience courageuse, on dirait presque de raison, que cet aigle n'en déploya durant tout le cours de sa longue maladie. Cet oiseau, de la plus belle espèce, ne paraissait nullement affaibli par l'accident qui l'avait privé de sa liberté.

SENTENCES ET PROVERBES ANGLAIS.

— Avant de fermer les yeux purifie ta conscience, si tu veux avoir des songes dorés.

— Mieux vaut louer les vertus d'un ennemi que flatter les vices d'un ami.

— Réchauffe-toi, mais ne te brûle pas au feu des passions.

— L'orgueil est une fleur qui croît dans le jardin du diable.

— L'homme patient est toujours chez lui.

— L'homme colère est plus souvent dehors que chez lui.

— Veux-tu perfectionner ton instruction, instruis les autres.

— Ce n'est pas le cidre qui vient sur l'arbre, c'est la pomme.

— On lit plus vite un livre emprunté qu'un livre acheté.

— Quand le sermon est fini à l'église, qu'il commence en toi.

— La foi est une grande dame et les bonnes œuvres sont ses suivantes.

— Une heureuse physionomie est une bonne lettre de recommandation.

— Des amis et des livres peu nombreux, mais choisis.

— Que l'honneur soit un éperon pour la vertu et non un étrier pour l'orgueil.

— L'ignorance modeste est une science salutaire.

— Si l'orgueil est l'avant-garde, gare que la pauvreté ne soit à l'arrière-garde.

— Menaces sans pouvoir sont des pistolets chargés à poudre.

— Un fou peut réfuter un philosophe ; les Philistins furent renversés par une mâchoire d'âne.

— Le pauvre qui demande l'aumône à un riche avare s'adresse à un plus pauvre que lui-même.

— De quelque côté qu'elle arrive, la vérité vient toujours de Dieu.

— Pardonne à tous plutôt qu'à toi.

— La ruse est une politique bâtarde

— Prends toujours le parti de la raison contre ta volonté.

— Le poing n'est autre chose que la main, et cependant il est plus fort qu'elle.

— Faire à la hâte une affaire importante, c'est courir la poste sur un âne.

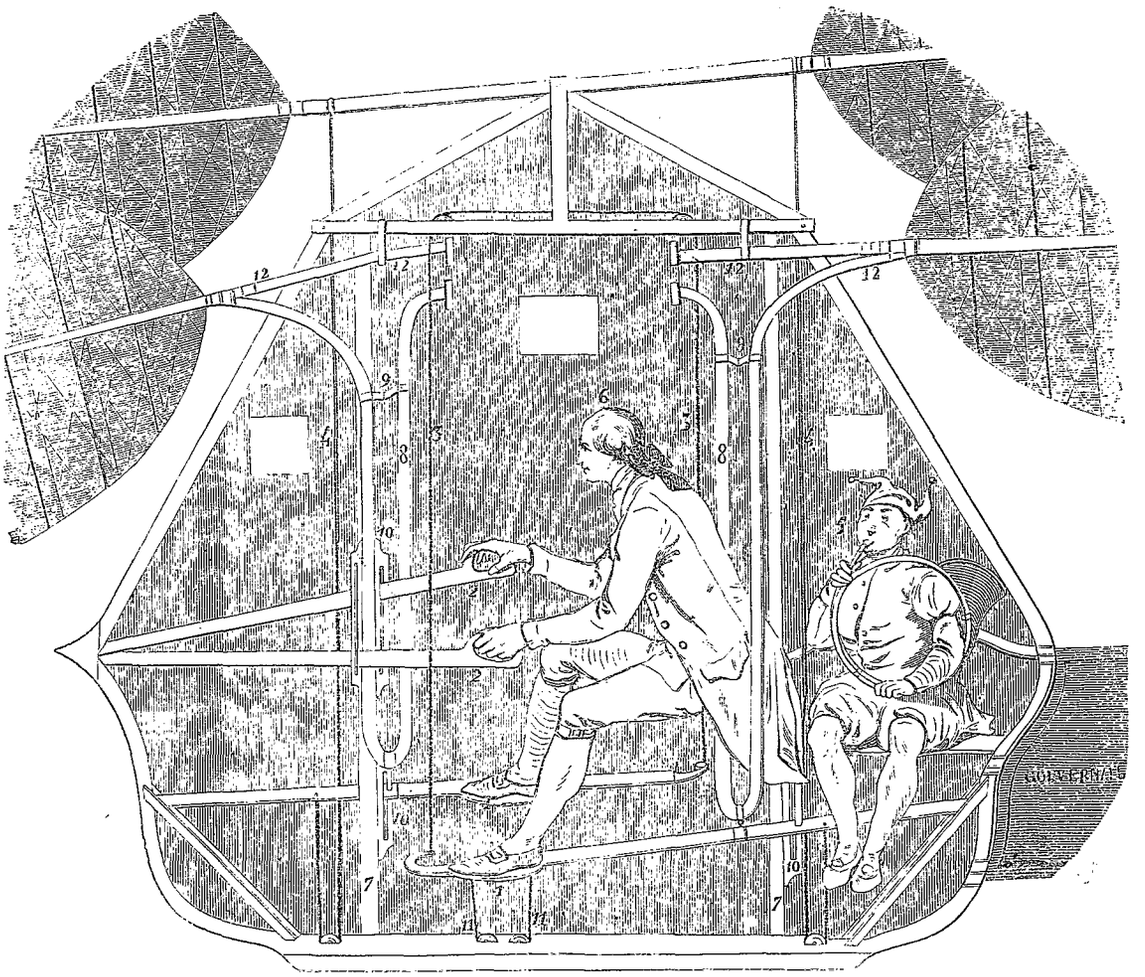
LES AÉROSTATS.

TENTATIVES ET EXPÉRIENCES.

Suite. — Voy. p. 223.

II.

Les essais se multipliaient. On eut recours aux ailes; le marquis de Bacqueville s'envola d'une fenêtre de son hôtel sur le quai, et alla tomber dans la rivière, sur un bateau de blanchisseuses; le chanoine Desforges, d'Étampes, inventa une voiture soi-disant volante, et, à mesure qu'il agitait rapidement les ailes qui la devaient enlever, la lourde machine semblait s'enfoncer en terre. Tous furent chansonnés : les vaudevilles et la moquerie poursuivirent les tentatives malheureuses, comme pour décourager l'imagination, cette avant-courrière du génie. Blanchard, qui fit plus tard admirer son intrépidité comme voyageur aérien, tourné en ridicule pour d'infructueux essais, avait été recueilli par l'abbé Viennoy, dans son hôtel de la rue Taranne, aujourd'hui maison des bains. Il y exposa en public ce qu'il appelait son *vaisseau volant*, caisse matelassée qu'à l'aide de procédés mécaniques, avec quatre ailes de 10 pieds d'envergure sur 6 de largeur, mues par des leviers, il comptait élever et diriger dans l'air, sans doute à l'instar du magicien musulman des Mille et un jours. Il en demeura au projet, et l'on se moqua de lui. En l'honneur du



Vaisseau volant de Blanchard.

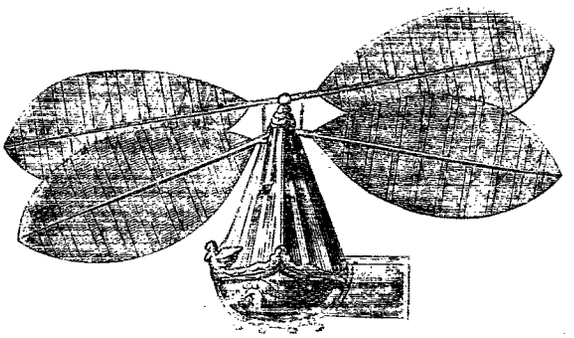
1, pédales en forme de levier du second genre. — 2, bascules en forme de levier du second genre. — 3, gardes de correspondance qui soulèvent les pédales alternativement. — 4, cordes qui servent au mouvement des ailes conductrices, et qui font un autre mouvement que celles qui soutiennent. — 5, compagnon de voyage. — 6, pilote aérien. — 7, montants qui soutiennent le chapiteau. — 8, filets de soutien qui font agir les ailes au moyen des pédales (1). — 9, brides mouvantes, tant au milieu qu'aux extrémités, pour empêcher l'écartement des filets (8). — 10, glissoirs qui empêchent l'écartement, tant des pédales (1) que des bascules (2). — 11, cordes correspondantes, dont les deux extrémités sont mobilement attachées sous les pédales (1), et passent sous les poulies tenantes à fond de cale. — 12, principales membranes qui servent à adapter les quatre ailes d'ascension.

chanoine d'Étampes, Cailhava avait fait jouer le *Cabriolet volant;* on railla Blanchard dans un assez mauvais vaudeville intitulé *Cassandre mécanicien*. La gravure que nous reproduisons, en dépit des graves explications qui s'y rattachent, doit être une caricature, à en juger par le singulier personnage coiffé du bonnet à grelots de la Folie, lequel sonne une fanfare aux oreilles du mécanicien inventeur.

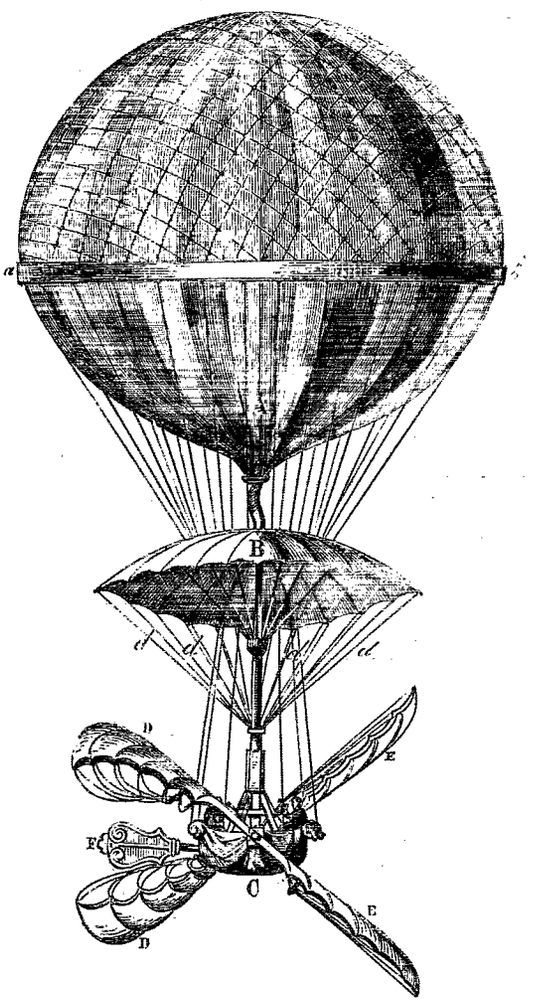
Ces essais de Blanchard sont de la fin de 1782 : cette année-là même, un des MM. Montgolfier, Étienne, dans sa correspondance particulière, avait fait part à

M. Desmarets, de l'Académie des sciences, de l'invention des aérostats, que les deux frères, Étienne et Joseph, appelaient alors machine *diostatique*, parce qu'elle se soutenait dans l'air. En dépit des explications nettes et claires de l'inventeur, et peut-être à cause de leur parfaite simplicité, l'académicien ne comprenait point, et répondit : « Comme je n'entends pas votre machine ascendante, je n'ai pu faire usage de tout ce que vous m'en dites à différentes fois. » Probablement il rangeait cette invention dans la catégorie des illusions si communes à cette époque.

Peu après, la découverte éclata par l'expérience du 5 juin 1783, faite en présence des députés aux états du Vivarais, réunis alors à Annonay, et, à peine connue, elle entra dans le domaine public. L'idée, si simple en sa grandeur, était d'une application trop facile pour ne pas trouver partout des imitateurs, et Blanchard fut un des premiers. Mais le mécanicien cherchait dans ses diverses ascensions à utiliser ses anciens procédés mécaniques : c'est ainsi que le 2 mars



Extérieur du vaisseau volant.



Vaisseau volant. — Première expérience que Blanchard devait faire, le 2 mars 1784, au Champ-de-Mars, accompagné de dom Pech, bénédictin.

A, globe aérostatique rempli d'air inflammable et attaché sur le cercle *ab*. — B, parasol dont les branches sont maintenues à l'axe ou manche par les ficelles *d, d, d;* il ne doit servir pour soutenir la machine en l'air qu'en cas d'accident au globe, afin d'éviter une chute violente. — C, vaisseau portant les voyageurs, suspendu et fixé à l'axe ou manche du *parasol*. — D, E, nageoires mues alternativement par les voyageurs. — F, gouvernail.

1784, il se disposait à partir du Champ-de-Mars dans l'aérostat qu'il appelait encore son vaisseau volant, et qu'il chargeait de quatre ailes.

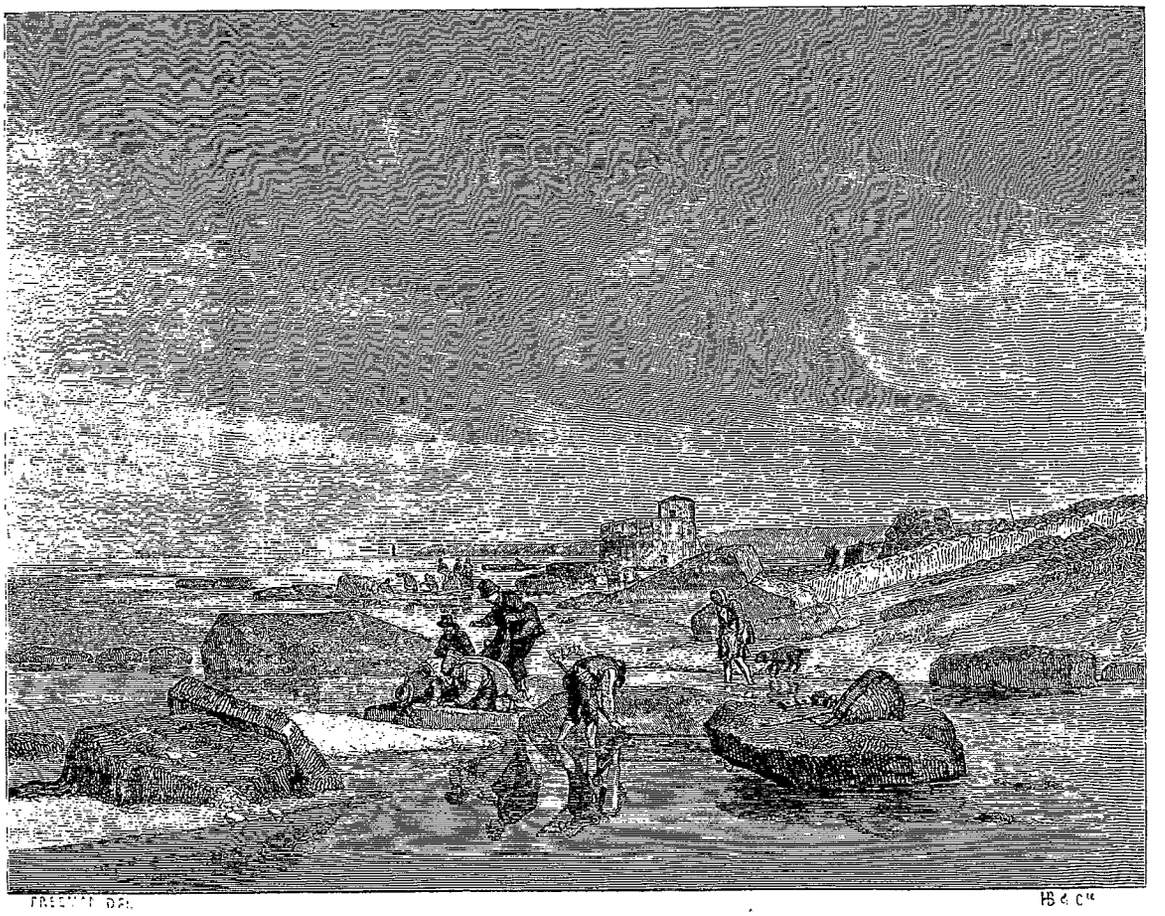
Blanchard et son compagnon dom Pech, religieux bénédictin, ne purent s'élever dans ce ballon tel qu'il est représenté dans la gravure, faite par avance. Un élève de l'École militaire, un jeune fou, nommé Dupont de Chambon, s'obstina à partir avec les voyageurs; repoussé par eux, il s'élança de force, l'épée à la main, dans la gondole, blessa Blanchard, déchira les agrès, brisa les rames ou ailes, et l'aéronaute fut réduit à s'élever seul, quelques heures plus tard, par les moyens connus, après avoir raccommodé, tant bien que mal, son aérostat.

Blanchard aurait pu apprendre des inventeurs l'inutilité des avirons dont il s'efforça de faire usage dans plusieurs ascensions subséquentes. Les frères Montgolfier avaient songé, entre beaucoup d'autres moyens de direction, à l'emploi des rames, et l'avaient rejeté. Joseph écrivait à Étienne, vers la fin de l'année 1783 : « En grâce, mon bon ami, réfléchis, calcule bien ; si tu emploies des rames, il te les faudra faire grandes ou petites; si elles sont grandes, elles seront lourdes; si elles sont petites, il faudra les faire mouvoir avec d'autant plus de rapidité. Faisons le compte sur un globe de cent pieds de diamètre... » Et, calcul fait, il arrive à conclure que la puissance de trente hommes employés à faire des efforts qu'ils ne soutiendraient pas cinquante minutes sans se reposer, ne suffirait pas à faire deux petites lieues à l'heure. « Je ne vois moyen efficace de direction, poursuit Joseph, que dans la connaissance des différents courants d'air dont il faudrait faire une étude; il est rare qu'ils ne varient suivant les hauteurs. » Les deux frères revinrent souvent sur cette idée commune à tous les deux.

ANDRESSELLES, PRÈS D'AMBLETEUSE

(Pas-de-Calais).

Ambleteuse (*Amblitosa*), port autrefois fréquenté, aujourd'hui désert, est situé à environ huit kilomètres de



Salon de 1853 ; Peinture. — La Morte-Eau, à Andresselles, par Jeanron. — Dessin de Freeman.

Boulogne, au nord-est de cette ville, c'est-à-dire du côté de Calais.

En deçà d'Ambleteuse, à trois kilomètres de Boulogne, on rencontre un autre petit port également abandonné, Wimereux, non loin de la colonne du camp de Boulogne : c'est au milieu de ses dunes que s'élève le triste monument de l'aéronaute Pilâtre des Rosiers, qui tomba et périt sur ce rivage. (Voy. t. Ier, p. 159.)

A quatre kilomètres au delà d'Ambleteuse apparaissent les humbles maisons du village d'Andresselles, bâties sur les dunes et habitées par de sauvages et hardis pêcheurs de harengs : ces pauvres gens n'ont point de port; au retour de la pêche, ils viennent échouer leurs barques dans le sable, près du fort et des rochers que M. Jeanron a indiqués à l'arrière-plan de son tableau.

Ces trois points de la côte, Wimereux, Ambleteuse et Andresselles, se font reconnaître de loin par trois forts que battent les flots. Le fort d'Andresselles est le dernier

du littoral. Celui d'Ambleteuse, que l'on voit dans un tableau de M. Jeanron conservé au Musée du Luxembourg, est le seul qui soit entretenu et gardé : un vieux sergent-major (1) y veille depuis plusieurs années sur quelques canons. C'est Vauban qui a construit ce fort : il a aussi dirigé les travaux des écluses de la Slack, petite rivière au cours peu étendu, qui sort de la plaine de Marquise et vient se jeter dans le port d'Ambleteuse, courant à la marée basse jusqu'au pied du fort.

Il y a deux ans, les rares voyageurs qui venaient au port d'Ambleteuse, y remarquaient une ruine pittoresque à moitié ensablée; appelée la fontaine de Saint-Pierre. Ce saint, qui est aussi le patron de la singulière église du village, différente de tous les autres édifices religieux de la contrée, était un moine anglais (de Cantorbéry, je crois), et l'un des apôtres du Boulonnais.

La commune d'Ambleteuse comprend Slack, ou la demeure de l'éclusier, et le village de Raventun, d'où l'on domine la mer et l'immense panorama de Marquise. C'est entre Raventun et Ambleteuse qu'était assis l'un des camps importants dits de Boulogne : on distingue encore sur le terrain les traces des dispositions militaires.

Ce pays, très-peu connu, même de nos compatriotes du Pas-de-Calais, a un genre de beauté sauvage très-remarquable. Ses dunes et sa plage sont les plus belles que l'on puisse rencontrer entre Étaples et Ostende.

A huit kilomètres au-dessus d'Ambleteuse se trouve le cap Gris-Nez, où les Anglais ont fait le premier essai du télégraphe électrique sous la conduite de l'ingénieur Bret. M. Jeanron a peint un grand tableau représentant les travaux des ouvriers insinuant, au milieu d'un effroyable cataclysme de rochers, les fils tubulés de gutta-percha (2).

Les habitants de ces côtes sont abandonnés à la plus déplorable misère. Ils vivent, comme ils le disent dans leur patois, en allant *à l'côte* l'été et *à l'route* l'hiver; c'est-à-dire qu'ils vont pêcher à la petite traille et aux *zins* quand il fait chaud, et mendier quand arrive le froid. La plupart d'entre eux et leurs nombreux enfants couchent sur des amas de joncs : ils n'ont ni meubles, ni paille; semblables aux ichthyophages de la Gédrosie dont parle Néarque, ils ne mangent guère que du poisson. Cependant ils aiment leur pays : ils sont gais, courageux et d'une honnêteté admirable.

M. Jeanron, qui a demeuré pendant près d'un an parmi les pêcheurs d'Ambleteuse, raconte que ces pauvres gens le suivaient habituellement dans ses pérégrinations, portaient son bagage, *posaient* pour lui quand il le désirait, toujours complaisants et de bonne humeur. Ils ignoraient cependant qu'ils devront peut-être, dans un avenir prochain, à la prédilection de cet artiste pour leur rivage désert, la fin de leur isolement, de leur misère, et les moyens d'arriver à une rapide aisance. Déjà les tableaux où M. Jeanron a représenté, avec une originalité si simple et si énergique, ces côtes sablonneuses et ces pêcheurs qui semblaient y être oubliés, se sont répandus en Angleterre et ont excité la curiosité des touristes. Autrefois, si l'on s'aventurait au delà de Boulogne, c'était à un ou deux kilomètres : on n'allait pas plus loin : il semblait que l'on fût arrivé aux bornes du monde. Maintenant on veut voir les habitants d'Ambleteuse; on se hasarde à louer en été quelques-unes de leurs maisons pour prendre les bains au milieu de cette nature étrange. Qui sait ce que la mode pourra faire dans cette direction d'ici à peu d'années? Ce ne serait pas la première fois que nos peintres auraient, à l'exemple des musiciens fabuleux de la Grèce, apprivoisé, bâti et civilisé avec leur art.

(1) Le père Trébuchet.

(2) Dans un autre tableau exposé cette année, M. Jeanron a représenté l'ancien port de Wissant, qu'on croit être le port Iccius de Jules César. Il est creusé dans les sables qui suivent les roches du *Gris-Nez*, après le village du *Nez*.

Les points remarquables de cette côte tirent presque tous leurs noms du *Nez*, suivant leur forme et leur couleur, vus au loin dans la mer. Ainsi, après le *Gris-Nez*, on montre le *Blanc-Nez*, immense cap, falaise d'une hauteur effroyable, que l'on voit d'Ambleteuse et de Raventug; puis il y a le *Nez*, le *creux Nazeux*, et d'autres *Nez* qui sont des baies.

UNE VILLE-MONASTÈRE

DANS LA TARTARIE ORIENTALE.

L'ÉCHARPE DE BONHEUR. — ASPECT DE LA VILLE DE KOUNBOUM.

Dans le pays des Si-Fan ou Tibétains orientaux, il existe une lamaserie (couvent bouddhiste) dont la renommée s'étend, non-seulement dans toute la Tartarie, mais encore jusqu'aux contrées les plus reculées du Tibet. On l'appelle Kounboum : elle est habitée par près de quatre mille lamas Si-Fan, Tartares, Tibétains et Dchiahours. De nombreux pèlerins viennent y prier et faire des offrandes en l'honneur d'un réformateur du bouddhisme, Tsong-Kaba-Rembou-tchi, né dans ce lieu.

MM. Huc et Cabet, prêtres missionnaires de la congrégation de Saint-Lazare, déjà connus de nos lecteurs (1), visitèrent Kounboum en 1845.

« A l'aube du jour, disent-ils, nous sortîmes de la ville Tang-Keou-Eul, et nous nous mîmes en route. Le pays que nous traversâmes est tantôt occupé par les Si-Fan, menant la vie nomade et faisant paître leurs troupeaux, tantôt habité par des Chinois qui, comme dans la Tartarie orientale, empiètent insensiblement sur le désert, bâtissent des maisons, et livrent à la culture quelques lambeaux de la « terre des herbes. »

» A un li de distance (2) de la lamaserie, nous rencontrâmes quatre lamas; ils venaient au-devant de nous. Leur costume religieux, l'écharpe rouge qui les enveloppait, leur bonnet jaune en forme de mitre, leur modestie, leurs paroles graves et articulées à voix basse, tout cela fit sur nous une singulière impression; nous ressentions comme un parfum de la vie religieuse et cénobitique.

» Il était plus de neuf heures du soir quand nous atteignîmes les premières habitations de la lamaserie. Afin de ne pas troubler le silence profond qui régnait de toutes parts, les lamas firent arrêter un instant le voiturier, et remplirent de paille l'intérieur des clochettes qui étaient suspendues au collier des chevaux. Nous avançâmes ensuite à pas lents, et sans proférer une seule parole, dans les rues calmes et désertes de cette grande cité lamanesque. La lune s'était déjà couchée; cependant le ciel était si pur, les étoiles étaient si brillantes, que nous pouvions aisément distinguer les nombreuses maisonnettes des lamas, répandues sur les flancs de la montagne, et les formes grandioses et bizarres des temples bouddhiques, qui se dessinaient dans les airs comme de gigantesques fantômes. Le silence n'était interrompu que par les aboiements entrecoupés de quelques chiens mal endormis, et par le son mélancolique et sourd d'une conque marine, qui marquait par intervalle les veilles de la nuit; on eût cru entendre le chant lugubre de l'orfraie. Enfin nous arrivâmes à la petite maison où nous devions attendre qu'on nous eût trouvé un gîte pour la durée de notre séjour. Les lamas qui nous avaient accompagnés ne se retirèrent qu'après nous avoir servi un grand plat de viande de mouton, du beurre frais, et quelques petits pains d'un goût exquis.

(1) Voy. 1850 (t. XVIII), p. 346.

(2) Le *li*, mesure itinéraire chinoise, équivaut à un dixième de lieue.

» Le lendemain, notre hôte Sandara nous servit pour déjeuner du thé au lait, des raisins secs et des gâteaux frits au beurre. Pendant notre repas, il ouvrit une petite armoire, et en tira un plat en bois proprement vernissé, et où des dorures et des fleurs se dessinaient sur un fond rouge. Après l'avoir bien nettoyé avec un pan de son écharpe, il étendit dessus une large feuille de papier rose; puis sur le papier, il arrangea symétriquement quatre belles poires. Le tout fut recouvert d'un mouchoir en soie de forme oblongue et qu'on nomme *khata*. C'était avec cela, nous dit-il, que nous devions aller emprunter une maison. »

Voici comment M. Huc décrit le *khata* ou « écharpe de bonheur, » qui paraît jouer un grand rôle dans les mœurs tibétaines. C'est une pièce de soie fine comme de la gaze, d'un blanc un peu azuré, trois fois plus longue que large, et dont les deux extrémités se terminent ordinairement en frange. Il y a des khatas de toute grandeur et de tout prix; car c'est un objet dont ni les pauvres ni les riches ne peuvent se passer. Chacun en porte toujours plusieurs sur soi. Si l'on rencontre un ami que l'on n'a pas vu depuis longtemps, on lui donne un khata; on en donne un à celui que l'on va visiter pour lui demander un service ou le remercier; on envoie par amitié de petits khatas jusque dans les lettres. Cet usage est répandu chez tous les peuples qui habitent vers l'occident de la mer Bleue. Les ambassades tibétaines, en passant à la ville chinoise de Tang-Keou-Eul, achètent des quantités extraordinaire de khatas.

M. Huc raconte ensuite comment ils obtinrent l'usage d'une maison :

« Le maître de la maison, un lama, était dans la cour occupé à étendre au soleil du fumier de cheval. Nous ayant aperçus, il s'enveloppa promptement de son écharpe et entra dans sa celulle. Nous l'y suivîmes, et Sandara lui offrit le khata et le plat de poires, accompagnant le tout d'une harangue en tibétain oriental, dont nous ne comprîmes pas un seul mot. Pendant ce temps, nous nous tenions modestes et recueillis, comme de pauvres malheureux qui n'ont pas même la capacité de solliciter personnellement une faveur. Le lama nous fit asseoir sur un tapis, nous offrit une tasse de thé au lait, et nous dit en langue mongole qu'il était heureux que des étrangers venus de si loin, des lamas du ciel d'Occident, eussent daigné jeter leurs regards sur sa chétive habitation... S'il eût compris le français, c'eût été le cas de répondre : — Monsieur, il n'y a pas de quoi... Mais comme il fallait parler mongol, nous lui dîmes qu'en effet nous étions de bien loin, que cependant on retrouvait en quelque sorte sa patrie quand on avait le bonheur de rencontrer une hospitalité comme la sienne... Après avoir pris une tasse de thé, et causé un instant de la France, de Rome, du pape et des cardinaux, nous nous levâmes pour aller visiter la demeure qui nous était destinée. Pour de pauvres nomades comme nous, c'était magnifique. On nous octroyait une vaste chambre avec un grand *kang;* puis une cuisine séparée, avec fourneaux, marmite et quelques ustensiles; enfin, une écurie pour notre cheval et notre mulet. Il y avait vraiment de quoi en pleurer de joie. Nous regrettâmes beaucoup de ne pas avoir à notre disposition un autre khata, afin de remercier cet excellent lama. »

Les deux missionnaires furent bientôt installés dans leur logement : plusieurs lamas mirent un empressement extraordinaire à y transporter et placer leurs bagages. M. Huc, observateur fin et spirituel, fait les portraits des lamas qui habitaient la même maison que son compagnon et lui : on voit que ce sont de bonnes gens, menant une vie bien pauvre, peu bruyants, peu curieux, et donnant beaucoup plus d'heures à la prière qu'au travail.

La suite à la prochaine livraison.

C'est une sotte présomption d'aller desdaignant et condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas vraysemblable... Il faut juger avec plus de réverence de cette infinie puissance de nature, et plus de recognoissance de nostre ignorance et foiblesse. Si l'on entendoit bien la différence qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature, et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas témérairement, ny aussi ne descroyant pas facilement, on observeroit la reigle de *rien trop,* commandée par Chilon. MONTAIGNE.

LE LIVRE DES PRODIGES,

PAR CONRAD LYCOSTHÈNES.

Suite. — Voy. p. 231.

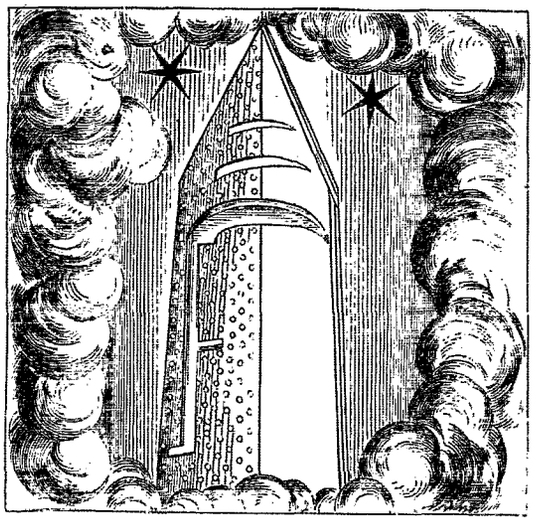
UNE COMÈTE VUE EN ARABIE. — PHÉNOMÈNES CÉLESTES.

Si les habitants des rives du Rhin voyaient tant de figures étranges à travers les jets lumineux d'une comète, les pèlerins qui revenaient de l'Orient ne racontaient pas des merveilles moins extraordinaires des phénomènes célestes qu'ils avaient observés durant leurs voyages, et ils n'en tiraient pas des conséquences moins fatales pour l'Europe.

En 1480, une comète vue dans les déserts de l'Arabie avait l'apparence d'une poutre lumineuse très-aiguë, sur laquelle on distinguait une multitude de têtes de clous, puis une grande faux, semblable à celle dont les artistes de la renaissance armaient tour à tour la Mort et le Temps. Cette faux, surmontée de deux autres lames, que l'on apercevait distinctement, ne pouvait signifier qu'un avenir funeste; en effet, durant la même année, nous dit le docte Lycosthènes, les Turcs dévastèrent la Carinthie, et les chevaliers porte-croix se disposèrent à entrer en campagne contre les Polonais. Cependant, du côté de la Hongrie, l'alliance fut renouvelée entre Ladislas et Mathias le Hunniade; et, pour être conséquent avec les calculs scientifiques de ces audacieux *espions du ciel,* comme Simon Goulard appelle les astrologues de son temps, il faut supposer que cette alliance, consolidée entre deux souverains belliqueux, était clairement marquée, aux yeux des hommes, par les clous lumineux qui se dessinaient le long de la comète *estrange* vue des déserts de l'Arabie.

Guerre sur la terre et guerre dans les cieux, c'est trop souvent le cri du seizième siècle. Dès l'époque de Jules Obsequens, on avait vu clairement des hommes armés combattant parmi les nuages; nous ne serions donc pas très-fondés, comme on l'a fait trop souvent, à reconnaître dans ces armées célestes un souvenir des valkyries ou des luttes mythologiques de la religion scandinave. Les peuples du Chili, dont il serait difficile de rattacher les instincts belliqueux aux grands souvenirs de Rome ou bien à ceux qui nous ont été transmis par Odin, croient encore de nos jours à ces armées célestes combattant au sein des nuées pour leur indépendance. Les armées vues dans le ciel appartiennent donc à cette classe de mythes que l'on retrouve dans tous les temps et dans tous les pays; seulement, à l'époque où écrivait Lycosthènes, elles s'étaient multipliées de telle sorte qu'il n'y avait guère de province en France ou en Allemagne qui ne fût épouvantée de leur apparition. Sans parler de la *mesnie Hellequin* qui passe encore dans nos campagnes (voy. pag. 252), sans mentionner la *troupe du grand veneur* qui marque par ses funestes prophéties la dernière année du seizième siècle, sans nous arrêter à l'*armée furieuse* qui troublait jadis le ciel de l'Allemagne, les armées aériennes n'ont pas cessé de se disputer l'em-

pire de ces régions fantastiques où se dessinent les ombres imposantes des Arthur, des Charlemagne et des Walde-



Prodiges imaginaires. — Comète de 1480.

mar. Ouvrez le beau livre de Grimm sur les légendes germaniques, et vous y lirez l'histoire de ce terrible Rodenstein dont on a encore entendu les clameurs belliqueuses, en 1816, sur les bords du Rhin. Consultez le recueil de Mlle Amélie Bosquet, et elle vous dira comment procèdent dans leurs évolutions fantastiques les corps d'armée aériens vus naguère encore en Normandie.

« Souvent, dit cet auteur, c'est sur les champs de bataille qu'ont lieu les évolutions des esprits guerriers. Dans un village situé sur le côté gauche de la rivière de Dieppe, on aperçoit des cavaliers blancs parcourant la prairie, et retournant la terre avec leurs lances. La tradition locale nous apprend qu'autrefois ces cavaliers blancs avaient été défaits par d'autres cavaliers rouges. Si une bataille fut, en effet, donnée en ce lieu, on pourrait croire que ce fait historique remonte au temps des Romains; car il est bien connu que la cavalerie des Romains portait des manteaux blancs. »

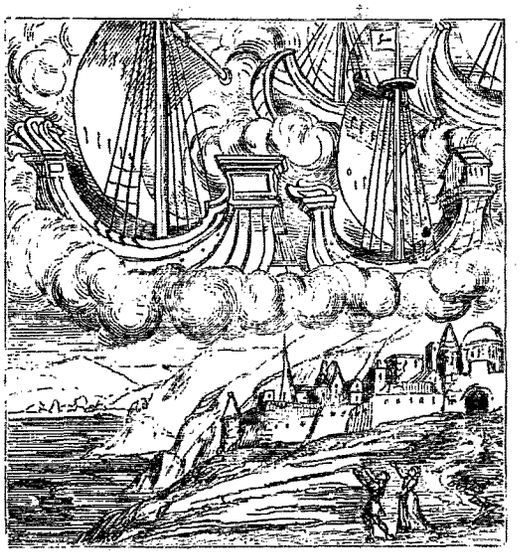
Les nuées ont leurs flottes comme l'air a ses armées; mais Lycosthènes, qui vivait au centre de l'Allemagne, ne s'appesantit pas sur ce fait; il dit seulement qu'en l'année



Armée dans le ciel. — Seizième siècle.

de notre ère 114, des simulacres de navires ont été vus parmi les nuages. Saint Agobard, l'évêque de Lyon, est heureusement mieux informé; il sait à merveille vers quelle région fantastique se dirigent ces légers bâtiments; ils vont au pays de *Magonie* (1), et c'est par réserve que le saint prélat du neuvième siècle ne vous trace pas leur itinéraire. Ce qu'il y a de certain, selon lui, c'est que les tempestaires chargeaient sur ces frêles vaisseaux des fruits abattus par la grêle ou détruits par les orages, et les rachetaient ensuite à vil prix. Chose étrange, ces sorciers que les bas siècles redoutaient sous le nom de *tempestarii*, n'ont pas plus cessé d'exister pour le peuple de certaines provinces que les flottes aériennes : en Normandie, on les connaît encore sous le nom de *meneurs de nuées;* mais malheur à eux, si, durant certains jours de fête, un homme adroit et courageux leur lance une balle bénie! le nuage noir qui les cache à la terre ne peut les préserver de la mort.

Rouen possédait naguère un meneur de nuées célèbre (2) dont les ouvrages sont recherchés par les curieux, et la Sologne compte même quelques familles de tempestaires qui excitent les orages en battant à grands cris les eaux de certains étangs; mais il faut se rendre sur les bords de la Baltique pour voir encore des vaisseaux volants; ils annoncent toujours de funestes catastrophes. Un navire



Flotte dans le ciel. — Vision de l'an 114.

doit-il sombrer, ou bien est-il condamné à échouer sur la côte, son ombre vient flotter dans l'air au-dessus des eaux où il doit périr. « Toutes les parties dont il se compose, carcasse, cordages, mâts et voiles, apparaissent en feu; apparaître ainsi s'appelle chez eux *wafeln*. Les hommes qui doivent se noyer, les maisons qui doivent brûler, les lieux qui doivent s'abîmer, se montrent ainsi d'avance sous des traits de feu (3). »

(1) Suivant les idées bizarres du neuvième siècle, le pays de Magonie était une sorte de port franc situé dans quelque région intermédiaire de l'air, où les navires volants portaient leur funeste chargement. A l'aide d'une monture encore plus simple et connue de tous, les tempestaires se dirigeaient vers cette contrée aérienne, et y faisaient à bon marché de coupables approvisionnements. Quelques critiques ont voulu voir dans les navires aériens d'Agobard le début des aérostats.

(2) P.-L. le Barbier, qui vivait il y a une trentaine d'années. On a de lui un grand nombre d'opuscules. Le plus étendu, intitulé : « *Domi-* » *natmosphérie*, instruction pour les marins, à l'effet de se procurer » l'agitation de l'air et la variation des vents (Rouen, 1822), » ne dépasse pas 8 pages in-4o.

(3) Traditions allemandes recueillies et publiées par les frères Grimm, traduites par M. Theil. Paris, 1838, 2 vol. in-8.

SALON DE 1853. — PEINTURE.

LA RENAISSANCE (1).



Salon de 1853; Peinture. — La Renaissance, figure symbolique, par M. Charles Landelle (2). — Dessin de H. Valentin.

Cette image symbolique de la Renaissance se fait remarquer par un sentiment d'art fin et délicat. L'artiste a su lui donner tous les caractères que les sculpteurs du seizième siècle affectionnaient, et que l'on retrouve aussi chez un certain nombre de peintres du même temps. Ces sourcils minces et très-distants des paupières, ce front haut, ce type élégant, mais un peu froid et presque dédaigneux, qui rappelle les fières beautés des cours; la longueur des

(1) Voy., sur la renaissance, t. IV, p. 234, et t. X, p. 121, 183.

(2) Le *Magasin pittoresque* doit déjà plusieurs dessins au crayon de M Charles Landelle : t. XV, p. 108, et 109, Fresque de Raphaël découverte à Florence; t. XVII, p. 33, la Charité.

bras, des jambes, des doigts, tous ces détails appartiennent à un type bien connu de ceux qui savent distinguer les écoles et les périodes diverses de l'art en France et en Italie. De pareilles proportions donnent un certain air de noblesse aux figures; mais beaucoup d'artistes de la Renaissance les ont exagérées. M. Landelle a reproduit volontairement leur exagération, pour bien retracer le goût de l'époque et dater son allégorie. Supposez que cette femme se lève, elle sera d'une taille démesurée : contrairement à la règle, son corps aura une longueur de plus de dix têtes. Mais on aurait tort de critiquer ce défaut, puisque c'est un défaut pour ainsi dire intentionnel, un trait historique : Primatice ne dessinait pas autrement ses personnages féminins, qu'il les prît dans le domaine de la fable ou dans celui de la réalité. La grande salle du palais de Fontainebleau nous montre ce goût parvenu à ses dernières limites. Le volume excessif des vêtements est une autre imitation qui prouve les études consciencieuses du peintre. Les conditions du programme étant posées, on ne peut que se demander comment M. Landelle a mis en œuvre les éléments dont il devait se servir, et il est incontestable qu'il en a tiré un excellent parti. Sa Renaissance a une grande tournure, de l'élégance et de la force, des traits distingués, une noble et heureuse attitude. La draperie est disposée avec beaucoup d'art et fait le meilleur effet dans son ampleur hyperbolique.

Aux pieds de ce jeune et vivant symbole, on remarque deux petits génies. L'un, appuyé sur le médaillon de François Ier, lève la tête et considère la Renaissance : c'est le génie des temps nouveaux qui, plein de foi et d'espérance, approuve la transformation de l'art au seizième siècle. On ne saurait voir une plus charmante tête d'enfant : ses yeux ont toute la naïveté du premier âge unie à un sentiment plus élevé, à une expression d'intelligence supérieure. L'autre génie, appuyé, dans une attitude mélancolique, sur un beau vase de poterie émaillée, semble plein de tristesse. Que représente-t-il? son caractère n'est pas aussi bien déterminé. Je crois qu'il figure l'art du moyen âge, l'inspiration chrétienne, s'affligeant du triomphe de l'art païen et des réminiscences gréco-romaines.

Ce tableau est destiné à figurer dans la nouvelle décoration du Louvre.

DE LA PEINTURE EN FRANCE

JUSQU'AU SEIZIÈME SIÈCLE.

La gloire des grands peintres de la Grèce ne nous est parvenue que par tradition; leurs ouvrages se sont perdus. Les artistes romains ont été plus heureux; quelques fragments des peintures dont ils ont décoré les temples, les palais, les villas, les établissements publics, s'offrent à nos investigations, et nous pouvons suivre les révolutions et les progrès de l'art depuis les fresques de Pompéi et d'Herculanum jusqu'aux toiles de nos maîtres vivants.

C'est par les Romains que la peinture paraît avoir pénétré dans les Gaules. On ne peut appeler de ce nom les figures bizarres que les Gaulois, comme les sauvages de l'Amérique, se traçaient sur le corps pour effrayer leurs ennemis, et les figures dont ils ornaient leurs boucliers. On sait combien leurs temples étaient grossiers, et leurs monnaies, partout où ils n'ont pas imité les Grecs établis sur les côtes méridionales, prouvent une grande ignorance de l'art du dessin.

Malheureusement, lorsque la dommation romaine s'établit solidement dans les Gaules, le goût, chez les vainqueurs, commençait déjà à se corrompre. Les sculpteurs ne suffisaient plus à tailler *ces peuples de statues (nationes imaginum)* dont on embellissait les villas; il n'y avait point assez de peintres pour charger d'images voluptueuses les maisons de plaisance des patriciens et des empereurs. Les barbouilleurs remplaçaient les artistes, comme les rhéteurs avaient remplacé les maîtres de l'éloquence. On sacrifiait le principal aux accessoires, on négligeait l'étude de la nature vivante, et l'on prodiguait l'or et les couleurs éblouissantes. Claude employa à la décoration des murailles et des voûtes la mosaïque, qui jusqu'à lui avait été réservée pour les pavés.

Il ne semble pas d'ailleurs que les Romains, qui élevèrent dans les Gaules des temples, des cirques, des thermes, des arcs de triomphe, qui y pratiquèrent des routes, des ponts et des aqueducs, aient eu fortement à cœur de propager le goût des arts parmi les vaincus.

Le christianisme porta aux arts un dernier coup. Les nouveaux convertis renversèrent les temples des divinités païennes, brisèrent les statues, déchirèrent les tableaux. Les artistes qui restaient au milieu des agitations d'une société en travail, privés des types parfaits de l'antiquité, ne cherchèrent plus de modèles que dans leur imagination et dans leur mémoire; on devait prendre d'ailleurs peu de souci de la forme physique, dans la première ferveur d'une foi qui jetait en quelque sorte l'anathème sur la beauté physique. Cependant la peinture, qui avait servi à la décoration des temples païens, fut employée pour l'ornement des églises chrétiennes. Les artistes prirent l'Ancien et le Nouveau Testament pour thème de leurs compositions; on représenta les histoires de la Bible sur les murailles, sur le sol, sur les voûtes des basiliques, et l'on écrivit en lettres d'or, autour de ces images, des sentences sacrées.

Toutes les œuvres de la peinture française, au premier âge, furent allégoriques, et l'on n'exposa que très-rarement dans les églises l'image sanglante de Jésus crucifié. Alors les quatre évangiles étaient figurés par quatre fleuves majestueux et tranquilles qui fécondaient la terre; les gentils convertis à la foi étaient représentés par des cerfs se désaltérant dans une eau limpide. Le sauveur du monde apparaissait sous la forme d'une colombe ou sous la figure d'un agneau mourant au pied de la croix, pour racheter les hommes de la damnation éternelle. Ces allégories devinrent bientôt inintelligibles pour les esprits simples, et donnèrent lieu à des interprétations dangereuses : aussi, en 692, le concile de Constantinople ordonna qu'elles fussent supprimées et remplacées par des peintures historiques; mais il se passa beaucoup de temps, surtout en France, avant que les artistes se conformassent à cette prescription. La révolution se fit successivement et par degrés; on commença par mêler les figures allégoriques et les représentations historiques; puis l'allégorie finit par s'effacer tout à fait.

La consécration de l'art à l'embellissement des temples ne fut pas, quoique très-générale, entièrement exclusive. Dès le troisième siècle, les peintres travaillèrent pour les personnes opulentes, et ornèrent des siéges, des coffres et différents autres objets d'ameublement.

Les invasions des barbares en Gaule, et les guerres que se firent les rois francs de la première race, ne furent point aussi funestes aux arts qu'on le croit généralement. Dans les pays occupés par les Bourguignons, les évêques eurent le droit de réparer leurs cathédrales, d'en construire de nouvelles, et de les décorer de vitraux et de peintures Les Visigoths, dont le roi, Théodoric II, tenait à Toulouse une cour élégante et polie, étaient ariens; mais, s'ils enlevaient les églises aux catholiques, ils ne les renversaient point et leur laissaient leurs ornements. Clovis jeta à Paris les fondements d'une église, qu'il mit sous l'invocation des apôtres saint Pierre et saint Paul. Clotilde, pendant son veuvage, acheva cet édifice, le fit orner de mosaïques au dedans et au dehors, et de peintures représentant de saints personnages

de l'Ancien et du Nouveau Testament; puis elle le dédia à sainte Geneviève. Childebert Ier éleva l'église de Saint-Germain des Prés, dont on vantait beaucoup alors les mosaïques et les peintures. Grégoire de Tours fit couvrir de fresques les murailles de Sainte-Perpétue et celles de l'église épiscopale. Des personnages de distinction ne dédaignaient pas de manier le pinceau. Gondebaud décora de figures les murs et les voûtes de plusieurs oratoires. Des prélats, et entre autres Buricius, évêque de Limoges, entretenaient des artistes qu'ils occupaient à peindre leurs églises, et il paraît que quelques-uns de ces artistes étaient d'origine germanique.

Au huitième siècle, le goût d'une autre décoration se mêla à celui de la peinture proprement dite. Entre les années 628 et 638, Dagobert, ayant ordonné la reconstruction de l'église de Saint-Denis, s'abstint de faire peindre l'intérieur de cet édifice; on couvrit les murailles et même les colonnes de draperies tissues d'or et brodées de perles, et ce genre de décoration devint de plus en plus commun dans les églises de France, au grand préjudice de la peinture.

Les excès des iconoclastes dans l'Orient chrétien furent favorables à l'art dans l'Occident. Les artistes persécutés se réfugièrent en Italie, où ils furent accueillis avec bienveillance par les papes, et, pour prix de l'hospitalité qu'ils recevaient, ils enrichirent de leurs ouvrages les villes italiennes, et rendirent à Rome une nouvelle splendeur. Charlemagne les appela dans son empire, et, jaloux de conserver leurs ouvrages de mosaïque et de peinture, il chargea ses commissaires *(missi dominici)* d'inspecter les églises et de veiller à l'entretien des objets d'art qu'elles renfermaient. Les abbés de Fontenelle, Gervold et Andégise, en rebâtissant leur monastère, de 787 à 823, firent peindre les murs du réfectoire par un habile artiste appelé Maladulfe. Il y avait aussi des peintures byzantines du dixième siècle sur la coupole de l'église de Cluny.

Mais, en dépit des efforts tentés par Charlemagne et par ses premiers successeurs, la peinture ne devait pas de longtemps sortir de l'état d'enfance où elle était depuis la chute de l'empire d'Occident. L'ignorance des lois de la perspective, le goût des formes roides et allongées, des couleurs tranchantes, l'absence de tout respect des convenances historiques, sont les défauts communs aux artistes sous les rois de la seconde race. Nul ne songe à revenir à l'étude de la nature; les armures des guerriers les couvrent des pieds à la tête, et la plupart du temps les visages seuls des personnages sont découverts. Pour représenter la Vierge, les apôtres, les saints, on suit des types conventionnels; l'image de Jésus-Christ est aussi fixée par l'usage : seulement elle varie selon les circonstances de la vie du Sauveur. Quand il apparaît sous la figure allégorique du Bon Pasteur, portant sur ses épaules la brebis égarée, on le peint dans tout l'éclat de la beauté; s'il est figuré sur la croix, près de mourir, on cherche à exprimer les souffrances qu'il a endurées, en lui donnant un visage disgracieux et sans noblesse : plus tard, à la descente de croix et au tombeau, on lui prête une apparence maladive et repoussante.

L'enluminure des manuscrits tient une grande place dans l'histoire de l'art en ces temps barbares. Ce genre d'ornements, dont on trouve des traces à une époque très-ancienne, fut particulièrement employé depuis les Carlovingiens. Alcuin fit orner de vignettes par des artistes byzantins les copies d'anciens livres qu'exécutèrent pour lui les habiles calligraphes Ovon et Hardouin, de l'abbaye de Fontevrault. On conserve à la bibliothèque d'Abbeville un Évangéliaire donné par Charlemagne à l'abbaye de Saint-Riquier, et qui se distingue par plusieurs figures richement enluminées. La Bibliothèque impériale possède une Bible latine dont les chanoines de Saint-Martin de Tours firent présent à Charles le Chauve, en 850, et dont les miniatures sont caractéristiques. C'est là qu'on voit l'Éternel représenté, pour la première fois peut-être, sous la forme humaine. Dieu vient de créer l'homme; il lui touche pendant son sommeil la côte dont la femme doit naître. Ailleurs, il présente Ève à Adam; dans un autre tableau, il parle aux deux époux. L'Éternel a la figure d'un homme dans la vigueur de l'âge, sans barbe; il est vêtu d'une tunique bleue et d'un manteau rouge et or; sa tête est entourée d'un nimbe, et sa main porte le sceptre. On peut citer encore pour ses précieuses vignettes l'Évangéliaire de Saint-Saturnin, à Toulouse, que Charlemagne fit faire en 782 par Godescalc, et qui est connu sous le nom d'*Heures de Charlemagne*.

La fin à une prochaine livraison.

CONTRE LA MORALE

DE L'INTÉRÊT BIEN ENTENDU.

Si le bonheur est le but suprême, le bien et le mal ne sont pas dans l'acte lui-même, mais dans ses résultats heureux ou funestes.

Fontenelle voyant mener un homme au supplice, disait : « Voilà un homme qui a mal calculé. » D'où il suit que si cet homme, en faisant ce qu'il a fait, eût échappé au supplice, il aurait bien calculé, et que sa conduite eût été louable. L'action devient donc bonne ou mauvaise suivant l'événement. Tout acte est donc de soi indifférent, et c'est le sort qui le qualifie.

Si l'honnête n'est que l'utile, le génie du calcul est la sagesse par excellence; que dis-je? c'est la vertu!

Mais ce génie n'est point à la portée de tout le monde. Il suppose, avec une longue expérience de la vie, un coup d'œil sûr, capable de discerner toutes les conséquences des actions, une tête assez forte et assez vaste pour embrasser et peser leurs chances diverses. Le jeune homme, l'ignorant, le pauvre d'esprit, ne pourront pas distinguer le bien et le mal, l'honnête et le déshonnête. Et même, en supposant la prudence la plus consommée, quelle place ne reste-t-il pas, dans la profonde obscurité des choses humaines, pour le hasard et pour l'imprévu! En vérité, dans le système de l'intérêt bien entendu, il faut une grande science pour être honnête homme. Il en faut beaucoup moins à la vertu ordinaire, dont la devise a toujours été : « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Mais ce principe est précisément le contre-pied du principe de l'intérêt. Il faut choisir entre eux. Si l'intérêt est le principe unique avoué par la raison, le désintéressement est un mensonge et un délire, et, à la lettre, un monstre incompréhensible dans la nature humaine bien ordonnée.

Et pourtant l'humanité parle de désintéressement, et par là elle n'entend nullement ce savant égoïsme qui se prive d'un plaisir pour un plaisir plus sûr, ou plus délicat, ou plus durable. Personne n'a jamais cru que ce fût la nature ou le degré du plaisir recherché qui constituât le désintéressement. On n'accorde ce nom qu'au sacrifice de l'intérêt, quel qu'il soit, à un motif pur de tout intérêt. Et non-seulement le genre humain entend ainsi le désintéressement; mais il croit qu'un tel désintéressement existe; il en croit l'âme humaine capable. Il admire le dévouement de Régulus, parce qu'il ne voit pas quel intérêt a pu pousser ce grand homme à aller chercher, loin de sa patrie, chez des ennemis cruels, une mort affreuse, quand il aurait pu vivre tranquille et même honoré au milieu de sa famille et de ses concitoyens.

Mais la gloire, dira-t-on, la passion de la gloire, voilà ce qui a inspiré Régulus; c'est donc encore l'intérêt qui explique l'apparent héroïsme du vieux Romain.

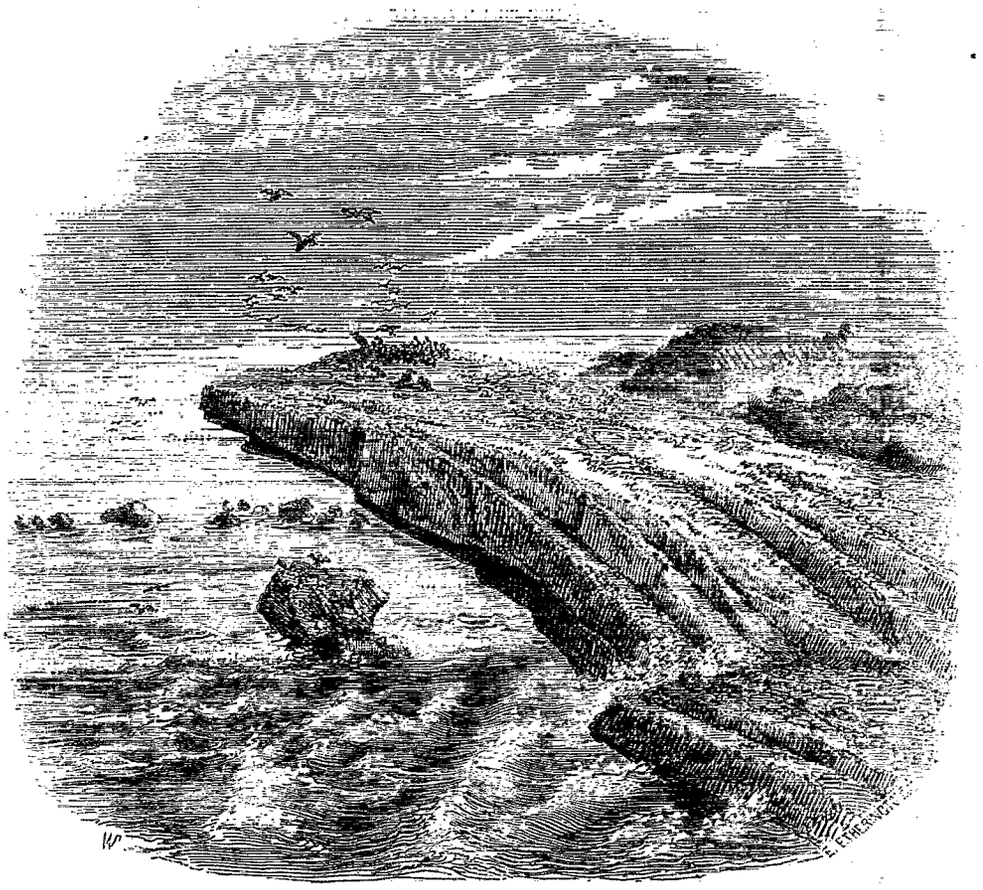
Convenez qu'alors cette manière d'entendre son intérêt est absurde jusqu'au ridicule, et que les héros sont des égoïstes bien maladroits et bien inconséquents. Au lieu d'élever des statues, avec le genre humain abusé, à Régulus, à d'Assas, à saint Vincent de Paul, la vraie philosophie les devrait renvoyer aux petites-maisons pour qu'un bon régime les guérît de la générosité, de la charité, de la grandeur d'âme, et les ramenât à l'état sain, à l'état normal, celui où l'homme ne pense qu'à soi et ne connaît d'autre loi, d'autre principe d'action que son intérêt.

Du vrai, du beau et du bien.

LES ROCHERS DU JAPON.

Voy., sur le Japon, la Table des dix premières années.

L'empire du Japon se compose d'un nombre prodigieux d'îles, parmi lesquelles on en distingue trois principales : Niphon ou Nippon, Kiousou et Sikhof. Niphon, où se trouve Yédo, la capitale, ville dont quelques auteurs évaluent la population à deux millions d'habitants, a donné son nom à l'empire entier. En effet, les Japonais ne désignent pas autrement leur territoire. Ce nom est formé de deux mots :



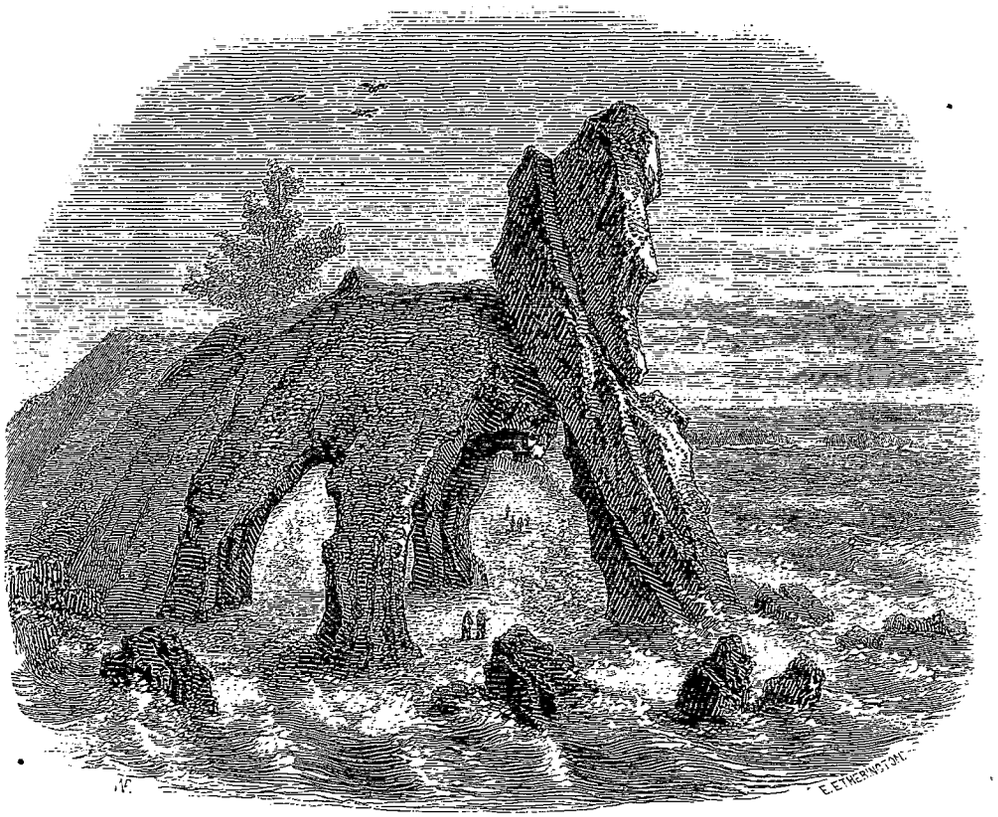
Rochers du Japon. — *Me-Oya-Fana*, le Nez de Monsieur et le Nez de Madame, à Kadsusa. — Dessin de Freeman, d'après Siebold.

nitsi ou *nitsu*, qui signifie soleil ; et *hon* ou *fon*, qui veut dire source, origine. De *nitsi* et de *hon*, en s'appuyant sur les règles en usage dans la composition des mots, on a donc fait *nippon* ou *niphon*, c'est-à-dire *lever du soleil*. Au reste, cette dénomination, dit M. Siebold, n'a pas, à proprement parler, été créée par les Japonais ; c'est tout simplement l'expression des deux images symboliques à l'aide desquelles les Chinois ont, depuis un temps immémorial, représenté le pays de leurs voisins. Cet empire possède encore bien d'autres noms, dont l'un, *Jamoto*, est assez souvent employé.

Le Japon occupe un espace qui s'étend depuis le 123° 23′ jusqu'au 150° 50′ de longitude ouest, et depuis le 24° 16′ jusqu'au 50° de latitude nord. La nature semble avoir voulu garantir cette contrée contre toutes les tentatives d'invasion ; car la mer y est très-orageuse, et en plusieurs endroits très-basse ; les côtes sont semées d'écueils et de rochers dont la plupart affectent des formes bizarres qui étonnent le voyageur. Les baies et les havres où viennent se retirer les bâtiments sont, en général, encaissés au milieu de ces rocs aigus, escarpés, qui s'étendent assez avant dans la mer, et rendent difficile l'approche de la côte. Ajoutez à ce danger celui qui résulte de la grande quantité de courants rapides et de l'apparition fréquente des trombes. On a remarqué que sur cinq bateaux destinés au Japon, il y en a habituellement un qui périt, et ce fait a été constaté par une expérience de deux siècles ; c'est seulement pendant les quelques mois où le temps est beau et la mer calme, que la traversée du Japon peut se faire sans danger. Cette multitude de rocs, de bancs de sable, de récifs, prouve évidemment que jadis il s'est produit, dans ces parages, un de ces soulèvements terribles, une de ces commotions violentes qui changent complétement la nature du sol. Il est à peu près hors de doute que le Japon faisait autrefois partie du continent de l'Asie, de même que Ceylan, Sumatra et Java ; que la réunion des îles de Niphon, Kiousou, Sikhof, etc., formait un isthme joignant les côtes orientales de la Sibérie aux plages de l'Amérique du Nord. Les nombreux volcans répandus sur toute la surface de l'empire japonais donnent de la vraisemblance à cette assertion. Aucun pays n'est plus sujet aux tremblements de terre ; c'est pour cette raison que les habitations d'Yédo sont construites à un seul étage ; le

palais du souverain lui-même est ainsi bâti; ce qui fait que, devant contenir une foule de princes, de ministres, de grands dignitaires, obligés par devoir de loger près de l'empereur, il prend en largeur ce qui lui manque en hauteur, et couvre une surface énorme de terrain. En 1703, la ville entière fut détruite par un tremblement; les îles Gottô et Isusima seules sont à l'abri de ce fléau. C'est donc aux éruptions des volcans au milieu desquels il est situé que le Japon doit la configuration singulière de ses côtes dentelées, ou, pour mieux dire, déchiquetées. Il y a surtout une île qui, sous ce rapport, se fait remarquer parmi les autres, l'île de Fatsisio, tellement environnée d'obstacles, qu'on ne peut y aborder que par le moyen d'une grue. De bonne heure le gouvernement a songé à en tirer parti, pour y établir une prison d'État. Tous les nobles tombés en disgrâce (et dans les pays de l'Orient une bagatelle suffit pour encourir la défaveur du maître) sont transportés dans cette forteresse naturelle, où on les oblige à travailler, à confectionner des étoffes précieuses qui doivent orner la personne sacrée du *séogoun*.

Les Américains ont armé une expédition qui, en ce moment même, doit naviguer dans les eaux du Japon, dont



Rochers du Japon. — *Soto-Fana*, sur la rive de Tsukaru. — Dessin de Freeman, d'après Siebold.

l'entrée a été jusqu'ici refusée aux étrangers, mais qui, devant la flottille redoutable de l'Union, pourra bien être obligé, bon gré mal gré, d'ouvrir ses portes, et d'admettre dans son sein les trafiquants de l'Europe et de l'Amérique. D'autre part, une guerre civile formidable menace de démembrer l'Empire chinois. Aucun peuple ne peut rester isolé à perpétuité des autres peuples. Le genre humain est *un* et a les mêmes intérêts, la même destinée. Il n'est pas bon pour une nation de vivre seule.

UNE VILLE-MONASTÈRE

DANS LA TARTARIE ORIENTALE.

Suite et fin.—V. p. 270.

LA FÊTE DES FLEURS. — ARRIVÉE DES CARAVANES. — LES BAS-RELIEFS EN BEURRE.

La lamaserie et le paysage qui l'entoure paraissent offrir, d'après la description de M. Huc, un spectacle enchanteur :

« Qu'on se figure, dit-il, une montagne coupée par un large et profond ravin, d'où sortent de grands arbres incessamment peuplés de corbeaux, de pies et de corneilles au bec jaune. Des deux côtés du ravin, et sur les flancs de la montagne, s'élèvent en amphithéâtre les blanches habitations des lamas, toutes de grandeur différente, toutes entourées d'un mur de clôture, et surmontées de petits belvédères. Parmi ces modestes demeures, dont la propreté et la blancheur font toute la richesse, on voit surgir çà et là de nombreux temples bouddhiques aux toits dorés, étincelants de mille couleurs, et environnés d'élégants péristyles. Les maisons des supérieurs se font remarquer par des banderoles qui flottent au-dessus de petites tourelles hexagones; de toutes parts on ne voit que des sentences mystiques écrites en gros caractères tibétains, tantôt rouges et tantôt noirs · il y en a au-dessus de toutes les portes, sur les murs, sur des pierres, sur des lambeaux de toile fixés, en guise de pavillon, au bout d'une foule de petits mâts qui s'élèvent sur les plates-formes des maisons. Presque à chaque pas on rencontre des niches en forme de pain de sucre, dans l'intérieur desquelles on brûle de l'encens, du

bois odorant et des feuilles de cyprès. Ce qui frappe pourtant le plus, c'est de voir circuler silencieusement, dans les nombreuses rues de la lamaserie, tout un peuple de lamas revêtus d'habits rouges et coiffés de mitres jaunes. On ne rencontre beaucoup de monde qu'aux heures fixées pour l'entrée ou la sortie des écoles et des prières générales. Pendant le reste de la journée les lamas gardent assez fidèlement leurs cellules : on en voit seulement quelques-uns descendre, par des sentiers pleins de sinuosités, jusqu'au fond du ravin, et remonter en portant péniblement sur le dos un long baril, dans lequel ils vont puiser l'eau nécessaire au ménage. »

Il n'est presque aucun jour où l'on ne voie entrer des pèlerins à Kounboum ; mais leur affluence est surtout remarquable aux fêtes solennelles, dont la plus renommée a lieu le quinzième jour de la première lune, et se nomme la *fête des Fleurs* (1).

Dès le sixième jour de la première lune, MM. Huc et Cabet virent de nombreuses caravanes de pèlerins arriver par tous les sentiers qui aboutissent à la lamaserie.

« De toute part il n'était question que de la fête : les fleurs, disait-on, étaient d'une beauté ravissante. Le conseil des beaux-arts, qui les avait examinées, les avait déclarées supérieures à toutes celles des années précédentes. Aussitôt que nous entendîmes parler de ces fleurs merveilleuses, nous nous hâtâmes, comme on peut penser, de demander des renseignements. Voici les détails que l'on nous donna, et que nous n'écoutâmes pas sans surprise :

» Les *fleurs* du 15 de la première lune consistent en représentations profanes et religieuses, où tous les peuples asiatiques paraissent avec leur physionomie propre et le costume qui les distingue. Personnages, vêtements, paysages, décorations, tout est représenté en beurre frais !

» Trois mois sont employés à faire les préparatifs de ce singulier spectacle. Vingt lamas, choisis parmi les artistes les plus célèbres de la lamaserie, sont journellement occupés à travailler le beurre, en tenant toujours les mains dans l'eau, de peur que la chaleur des doigts ne déforme l'ouvrage. Comme ces travaux se font en grande partie pendant les froids les plus rigoureux de l'hiver, ces artistes ont de grandes souffrances à endurer. D'abord ils commencent par bien brasser et pétrir le beurre dans l'eau afin de le rendre ferme. Quand la matière est suffisamment préparée, chacun s'occupe de façonner les diverses parties qui lui ont été confiées. Tous ces ouvriers travaillent sous la direction d'un chef, qui a fourni le plan des fleurs de l'année, et qui préside à leur exécution. Les ouvrages étant terminés, on les livre à une autre compagnie d'artistes, chargés d'y apposer les couleurs, toujours sous la direction du même chef. Un musée tout en beurre nous paraissait une chose assez curieuse pour qu'il nous tardât un peu d'arriver au 15 de la lune. »

En attendant le jour solennel, MM. Huc et Cabet s'intéressèrent beaucoup au mouvement inaccoutumé de Kounboum. Les tentes des pèlerins qui ne pouvaient trouver de logement dans la ville s'élevaient sur la montagne. De tous côtés on entendait les cris perçants des chameaux ou les grognements sourds des bœufs à longs poils. Devant les temples on voyait se prosterner les Tartares mongols, les Houang-Mao-Eul ou Longues-Chevelures, les Si-Fan du pays d'Amdo, différents de costumes et d'allures. La coiffure des femmes d'Amdo consistait en un petit chapeau de feutre noir ou gris, un peu pointu, avec un ruban rouge ou noir : sur leurs épaules tombaient en petites tresses leurs cheveux ornés de perles en corail et de paillettes de nacre.

(1) On célèbre cette fête dans tout le Tibet et dans toute la Tartarie, mais en aucun lieu avec autant de magnificence qu'à la lamaserie de Kounboum.

Enfin, dans la nuit du quinzième jour, on exposa les fleurs en plein air, dans les temples.

« Elles étaient éclairées par des illuminations d'un éclat ravissant. Des vases innombrables, en cuivre jaune et rouge, et affectant la forme de calices, étaient distribués sur de légers échafaudages qui représentaient des dessins de fantaisie. Tous ces vases, de diverses grosseurs, étaient remplis de beurre figé, d'où s'élevait une mèche solide entourée de coton. Ces illuminations étaient ordonnées avec goût.

» La vue des fleurs nous saisit d'étonnement. Jamais nous n'eussions pensé qu'au milieu de ces déserts, et parmi des peuples à demi sauvages, il pût se rencontrer des artistes d'un si grand mérite. Ces fleurs étaient des bas-reliefs de proportions colossales, représentant divers sujets tirés de l'histoire du bouddhisme. Tous les personnages avaient une vérité d'expression qui nous étonnait. Les figures étaient animées, les poses naturelles, et les costumes portés avec grâce et sans la moindre gêne. On pouvait distinguer au premier coup d'œil la nature et la qualité des étoffes. Les costumes en pelleterie étaient surtout admirables. Les peaux de mouton, de tigre, de renard, de loup et de divers autres animaux, étaient si bien représentées, qu'on était tenté d'aller les toucher de la main, pour s'assurer si elles n'étaient pas véritables. Dans tous les bas-reliefs, il était facile de reconnaître le Bouddha ; sa figure pleine de noblesse et de majesté appartenait au type caucasien. Les autres personnages avaient tous le type mongol avec les nuances tibétaine, chinoise, tartare et si-fan. Nous remarquâmes cependant quelques têtes d'Hindous et de nègres très-bien représentées. Ces bas-reliefs grandioses étaient encadrés par des décorations représentant des animaux, des oiseaux et des fleurs; tout cela était aussi en beurre, et admirable par la délicatesse des formes et du coloris.

» Sur le chemin qui conduisait d'un temple à l'autre, on rencontrait, de distance en distance, de petits bas-reliefs où étaient représentées, en miniature, des batailles, des chasses, des scènes de la vie nomade, et des vues des lamaseries les plus célèbres du Tibet et de la Tartarie. Enfin, sur le devant du principal temple était un théâtre dont, personnages et décorations, tout était en beurre. Les personnages n'avaient pas un pied de haut : ils représentaient une communauté de lamas se rendant au chœur pour la récitation des prières. »

Ces derniers personnages étaient mis en mouvement par des ressorts mécaniques. Tandis que les deux missionnaires admiraient les fleurs, le grand lama, le Bouddha vivant de Kounboum, vint à passer. Il paraissait ennuyé. Il portait sur la tête une mitre jaune, dans la main droite une crosse, sur ses épaules un manteau en taffetas violet, retenu sur la poitrine par une agrafe et semblable en tout à une chape.

« Le lendemain, quand le soleil se leva, il ne restait plus aucune trace de la grande fête des fleurs. Tout avait disparu ; les bas-reliefs avaient été démolis, et cette immense quantité de beurre avait été jetée au fond du ravin pour servir de pâture aux corbeaux. Ces travaux grandioses, où l'on avait employé tant de peine, dépensé tant de journées, et on peut dire aussi tant de génie, n'avaient servi qu'au spectacle d'une seule nuit. Chaque année, on fait des fleurs nouvelles, et sur un plan nouveau... Avec les *fleurs* disparaissent aussi les pèlerins. Déjà, dès le matin, on les voyait gravir à pas lents les sentiers sinueux de la montagne, et s'en retourner tristement dans leurs sauvages contrées ; ils s'en allaient tous la tête baissée et en silence ; car le cœur de l'homme peut porter si peu de joie en ce monde, que le lendemain d'une bruyante fête est ordinairement un jour rempli d'amertume et de mélancolie. »

ALEXANDRE CSOMA.

Blumenbach, dans un de ses cours à l'université de Gœttingue, eut occasion de dire qu'il serait possible de retrouver en Orient l'origine des Hongrois.

Parmi ses auditeurs était un jeune homme nommé Csoma, né au village de Koros en Transylvanie, qui étudiait la médecine. Les paroles de Blumenbach firent une vive et soudaine impression sur son esprit. Peu de temps après son retour en Transylvanie, il partit pour l'Orient, dénué de toutes ressources, voyageant à pied, vivant quelquefois de sa pratique médicale, mais le plus souvent de charités, et accomplissant par la force de sa volonté seule une entreprise à l'exécution de laquelle les moyens les plus considérables auraient paru indispensables.

Csoma traversa la Turquie d'Europe, l'Égypte, la Syrie, la Perse. Il arriva à Lahore en la compagnie de deux officiers français de Runjet-Sing, les généraux Allard et Ventura, qu'il avait rencontrés sur sa route. Grâce à leur intervention, il lui fut permis de visiter le Cachemire. Il était parvenu à travers ce dernier pays jusqu'à Leh, capitale du Ladak, lorsqu'il fit la rencontre de Moorcroft, qui l'aida de son influence, et l'engagea à entreprendre l'étude de la langue tibétaine. Il alla ensuite s'établir dans le monastère bouddhique de Kanoum, dans la vallée du haut Setledge, où il resta quatre ans pour achever, à l'aide d'un savant lama, ses études bouddhiques.

On considère Csoma comme le fondateur de l'étude du tibétain : c'est le seul Européen qui s'en soit occupé dans l'Inde. Il a publié en 1834, à Calcutta, un dictionnaire et une grammaire à l'usage de ceux qui veulent s'instruire dans cet idiome. Il est aussi l'auteur d'une analyse du *Kah gyour*, publié dans le tome XX des *Asiatic researches*.

Il est mort au mois d'avril 1842, à Darjiling, dans le Nepal, au moment où il se disposait à retourner au Tibet pour y continuer ses travaux (1).

Aime un être humain avec chaleur et avec pureté, et tu aimeras tout. Le cœur, dans cette sphère céleste de l'amour, est comme le soleil en sa course. Depuis la goutte de rosée jusqu'à l'Océan, tout est pour lui miroir qu'il remplit et échauffe.

JEAN-PAUL.

Un caractère est une volonté d'une éducation parfaite.

NOVALIS.

Ma mère me faisait comprendre et aimer la dignité et la valeur de la plus humble des âmes humaines. Elle grava cette idée dans mon âme en traits brûlants, avec toute l'énergie d'une conviction profonde. Je contemplais son beau visage tout ému d'un respect solennel quand, me montrant les étoiles du soir, elle me disait : « Regardez, Augustin, la plus humble des âmes humaines vivra encore lorsque toutes ces étoiles si brillantes seront éteintes pour toujours. Les âmes vivront aussi longtemps que Dieu! »

MISTRESS STOWE.

ARBRE ENTIER PÉTRIFIÉ.

On lit dans une description du Maranham (Brésil) :

« Les eaux du Parnahyba, celles du moins qui coulent vers *Pastosbons*, ont la propriété de pétrifier le bois de quelque nature qu'il puisse être... J'ai vu, en l'année 1800, un arbre entier de l'espèce désignée sous le nom de *jabota* ou *jatahy do campo*, transformé en silex. Il était renversé sur le fleuve, vers la rive du couchant, entre les ports de la *fazenda Almas* et de *Santa-Cruz*. Sans entrer dans l'examen des causes d'un pareil phénomène (je n'avais point les lumières nécessaires pour le faire), je me contentai de recueillir quelques fragments du végétal. Malheureusement, ils étaient bien plus en rapport, quant à leur grosseur, aux faibles moyens que j'avais à ma disposition pour les transporter, qu'ils ne répondaient à mon désir de montrer aux curieux une rareté de cette nature. »

(1) Voyez le *Rgya tch'er rol pa*, ou Développement des jeux, trad. par Phil. Foucaux ; 1848.

CHILLON.

Voyez t. III et VI.

§ 1. LE COMTE WALA.

Les souvenirs de l'histoire se pressent sur les bords du Léman, et prêtent à ses beautés un charme mélancolique. Aussi loin que la mémoire des hommes de l'Occident peut s'étendre, on trouve de grands noms et des faits illustres à mêler au spectacle de ces monts et de ces rivages.

César et Bonaparte ont passé leurs troupes en revue devant ces pyramides éternelles; ici, Charles le Téméraire assembla les siennes après la défaite de Grandson et avant celle de Morat; sur ce promontoire boisé, à l'embouchure de la Promentouse, de courageux exilés, les Vaudois du Piémont, se rassemblèrent, il y a cent soixante ans, pour marcher à la conquête de leur pauvre patrie, et, au nombre de quinze cents hommes, lutter victorieusement contre vingt mille, rentrer dans leurs demeures, relever enfin leurs autels renversés. Passez sur la rive savoisienne, on vous montre ce pont de la Dranse, où une poignée de Français opposèrent une courageuse, mais inutile résistance aux masses autrichiennes qui allaient envahir la terre française. Que de souvenirs encore, si nous voulions parler des philosophes, des poëtes, des grands hommes, qui ont vécu sur ces rivages et qui les ont aimés!

Parmi tous les objets qui fixent l'attention du voyageur, Chillon est cependant un de ceux qui méritent le plus d'être signalés. Il parle vivement aux yeux avant de parler à l'âme. Son nom même, couronné dans ce siècle d'une auréole poétique, éveille d'abord une vague émotion, qui s'affermit et se justifie quand on a parcouru les annales de ce gothique manoir. Dirigé par M. L. Vulliemin, qui a publié sur Chillon une *Étude historique* pleine d'intérêt, nous recueillerons chez lui quelques-uns des souvenirs de ce lieu, qui serait d'ailleurs devenu célèbre par sa seule beauté.

Il y a mille ans, Chillon n'existait pas. Sur le rocher que ce château couvre aujourd'hui, s'élevait une tour massive, baignée de tous côtés par les eaux, et qu'aucun pont-levis ne liait au rivage. Cette tour, qui était caverneuse, étroite et de difficile accès, servait de prison. Elle n'avait pas de nom, du moins elle n'en a pas laissé dans l'histoire... Un jour, sous le règne de Louis le Débonnaire, et dans le cours de l'an 830, une troupe d'hommes armés s'avança, et jeta, le plus secrètement qu'elle put, un prisonnier dans la sombre tour. On sut bientôt que c'était le comte Wala, petit-fils de Charles Martel, cousin de Charlemagne, et qui avait commandé les armée du grand empereur.

Le comte Wala avait joué un rôle important dans le monde; en donnant l'exemple de l'obéissance, il avait affermi la couronne sur le front de son neveu Louis le Débonnaire; plus d'une fois il était intervenu, avec l'autorité d'un grand caractère, dans les querelles de l'empereur et de ses fils; tour à tour disgracié et rappelé à la faveur, il avait passé de son abbaye de Corbie à la cour, et de la cour

dans la retraite. Quand Judith de Bavière augmenta, par ses prétentions en faveur de son fils, les troubles de la maison impériale, elle rencontra dans la probité de Wala un adversaire courageux, et c'est elle qui, pour se venger d'une opposition qu'elle ne put vaincre, le fit enfermer dans la tour au bord du Léman.

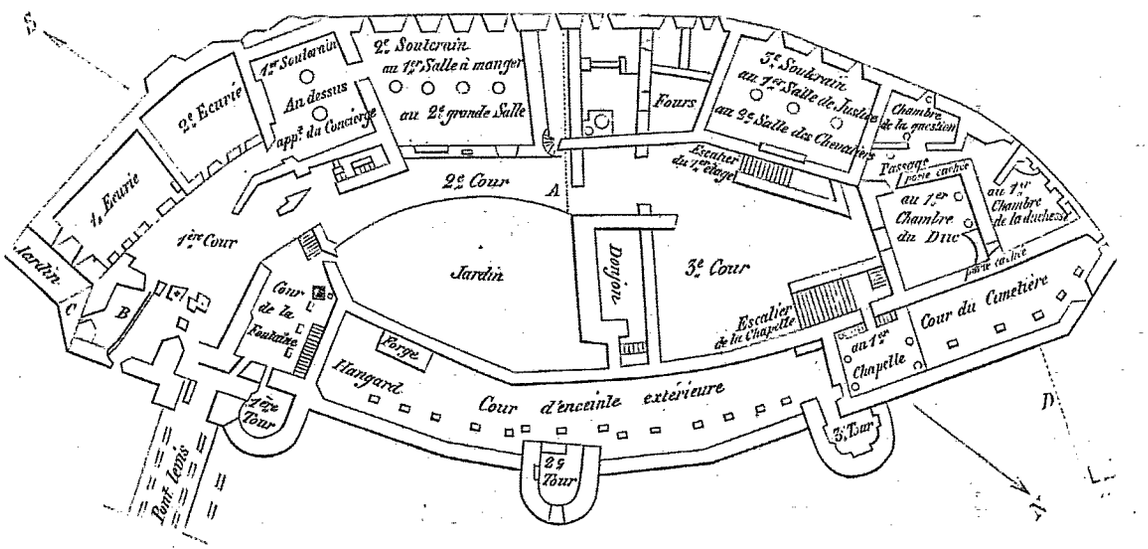
La contrée n'était pas dans le neuvième siècle ce qu'elle est aujourd'hui. Les vieux chroniqueurs n'en parlent que comme d'une terre lointaine, perdue, reléguée dans la région des nuages; des villes, des villages ne décoraient pas les coteaux; des ermites faisaient leur demeure dans les cavités des monts; Vevey n'était qu'un bourg de peu d'importance; on ne voyait qu'une chapelle où s'élève aujourd'hui le village de Montreux. Les voyageurs ne prenaient que rarement, pour se rendre en Italie, la vallée du Rhône; le Simplon n'était pas ouvert, et le passage du Saint-Bernard était plein de périls; quant à la tour de Chillon, elle passait pour un lieu de solitude et d'effroi.

Mais le comte Wala n'en reçut pas cette impression sinistre. Il croyait à une parole éternelle, en constante communication avec l'âme humaine, et la foi qu'il avait en Dieu le préservait de tout abattement. « Il ne reçut dans ces murs, nous dit Pascase Radbert, son biographe, aucune visite que celle des anges, qui savent pénétrer, en tout lieu, jusqu'au cœur de l'homme de bien. » Un jour, cependant, ce même Radbert réussit à se faire ouvrir les portes de Chillon. Il se présentait avec un message bienveillant de l'empereur.

« Nous fûmes un jour ensemble, dit-il, un jour de bonheur et de tristesse, durant lequel nous mêlâmes bien des larmes de joie et de douleur. Comment n'être pas dans le deuil! Pour prix de ses vertus, celui que j'aimais avait été condamné à l'exil; il était poursuivi par la haine et traînait ses jours dans les rigueurs d'une longue captivité. Nous échangeâmes bien des paroles, nous affligeant et nous consolant tour à tour. — L'empereur, lui dis-je, désire vous rendre la liberté; il ne demande de vous que l'aveu d'un tort. Convenez d'avoir en quelque chose failli par excès de zèle. Il vous suffit d'un mot pour obtenir votre pardon. — Et ce mot, me répondit-il, c'est toi qui m'encourages à le proférer! toi, mon ami, qui as lu dans le fond de ma pensée! Tu doutes, par conséquent, de ma droiture! Je croyais que tu venais m'exhorter à continuer de combattre pour la justice.

» Je me tus, couvert de confusion, après avoir entendu Wala tenir ce langage. Je vis bien que, s'oubliant lui-même, il ne songeait qu'à Dieu, à la patrie, à l'Église, au salut du peuple, et que, dans tout ce qu'il avait fait, il n'avait voulu que sauver l'unité de la monarchie, et rendre des fils à leur père. Pendant notre entretien, les eaux du Léman se brisaient contre les murs de la prison : Wala porta les yeux sur les flots agités; accoutumé à chercher Dieu dans la nature aussi bien que dans son cœur, ce fut la voix de Dieu qu'il entendit dans les vagues écumantes. Leur agitation lui rappela celle des choses humaines; l'immobilité du rocher sur lequel Chillon reposait lui représenta la solide paix dont l'homme jouit, quand Dieu l'a placé hors du combat de la vie. Plein de cette assurance, l'air joyeux et le front serein, Wala dit, par allusion, aux eaux soulevées : « Vous irez jusqu'ici, et vous briserez contre ces murs l'orgueil de vos flots. »

Cependant il sortit enfin de sa prison, mais ce fut d'abord pour être transféré dans l'île de Noirmoutier, contrée encore plus sauvage; puis les circonstances le rendirent à la faveur; il servit glorieusement la famille de Charlemagne dans les négociations les plus importantes; partagé entre les soins de la vie religieuse, qui l'attirait toujours, et les devoirs de la vie politique, auxquels il ne croyait pas pouvoir se refuser. Il ne revit plus Chillon et le Léman, si ce n'est peut-être lorsqu'il passa de France en Italie, pour aller mourir dans l'abbaye de Bobbio, où il fut enseveli auprès de saint Colomban. *La suite à une autre livraison.*



Plan du château de Chillon. — Voy. le château, 1838 (t. VI), p. 161.

A, portail. — B, tour-maîtresse. — C, réservoir. — D, digue contre les vagues du lac. — E, égout. N, nord. — S, sud.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE, rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

LES ORCHIDÉES.



L'Acinetum. — Dessin de Freeman.

Les orchidées sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, les plus excentriques des végétaux; presque tout, dans ces plantes bizarres, s'écarte des types communs et des usages ordinaires de la végétation. Les unes, et c'est le plus grand

nombre, vivent en parasites sur l'écorce des grands arbres dans les forêts des régions intertropicales; on les nomme *orchidées épiphytes;* les autres, *orchidées terrestres,* vivent aux dépens du sol.

Les orchidées épiphytes sont le plus bel ornement des voûtes que forment les arbres gigantesques des contrées les plus chaudes de l'ancien et du nouveau continent; l'ombrage et la chaleur humide conviennent particulièrement à leur manière de végéter. Dans tous les climats froids et tempérés du continent européen, les chênes et les hêtres de nos forêts couvrent leur écorce de quelques mousses chétives et de lichens d'un aspect peu gracieux nommés *lichens lépreux* par les botanistes; sous le climat des tropiques, les arbres, d'une prodigieuse variété de formes et de grandeurs, se couvrent d'orchidées formant, aussitôt après la saison pluvieuse, qui tient la place de l'hiver, d'admirables guirlandes d'une incomparable richesse de coloris, d'un parfum d'une enivrante suavité, et cette parure, dont rien en Europe ne peut nous donner une idée, dure pendant plusieurs mois avec tout son éclat.

La splendide floraison des orchidées est un objet d'admiration même pour les peuplades sauvages du nouveau monde. Quand les Espagnols pénétrèrent pour la première fois dans les contrées peu peuplées de l'Amérique centrale, ils furent frappés de voir les huttes des villages couvertes d'un tapis de magnifiques orchidées, appartenant principalement au genre *Lælia,* dont la floraison est très-prolongée : cet usage poétique subsiste encore. Beaucoup d'orchidées sont pourvues d'organes particuliers qui ne sont ni des tiges ni des racines; on les nomme *racines aériennes :* elles plongent dans l'air dans toutes les directions; elles puisent dans l'atmosphère une partie de la nourriture de la plante. La durée de la floraison des orchidées a sa raison d'être dans la manière dont fonctionnent leurs organes reproducteurs. La fécondation s'opère avec une excessive lenteur, souvent même elle ne s'accomplit pas du tout. La corolle, constituant, à proprement parler, la fleur, ne se flétrit pas avant que la fécondation ne soit accomplie; quand ce phénomène ne s'accomplit pas, la durée de l'existence de la corolle peut se prolonger deux ou trois fois au delà du temps ordinaire. Ainsi, dans les serres d'Europe, il est quelquefois assez difficile d'engager les orchidées à fleurir; mais, quand une fois elles s'y décident, on est dédommagé, par la prolongation réellement extraordinaire de leur admirable floraison, des soins qu'il a fallu prendre pour les faire fleurir. Les orchidées cultivées dans les serres, sous l'influence d'une atmosphère à la fois très-chaude et très-humide, donnent rarement des graines fertiles; on a cependant vu, depuis quelques années, en Angleterre et en Irlande, des exemples de multiplication d'orchidées par le semis de leurs graines recueillies sur des plantes cultivées en serre. La plupart des orchidées ne peuvent se propager que par la séparation de leurs *rhizômes* ou *pseudo-bulbes,* espèces de faux oignons dont chacun peut s'enraciner et devenir une plante complète. Si l'on rapproche cette difficulté des dangers et des fatigues auxquels s'exposent les explorateurs intrépides qui vont fouiller les forêts vierges des régions les plus malsaines du globe, pour en rapporter de nouvelles orchidées, on comprend que les belles plantes de cette famille soient toujours d'un prix élevé en Europe. Il en est pour lesquelles les amateurs opulents de la Grande-Bretagne payent des sommes incroyables.

L'année dernière, M. Henderson, horticulteur éminent des environs de Londres, obtint la floraison d'une orchidée appartenant au genre *Cattleya;* c'était la première fois que cette plante fleurissait en Europe. Le duc de Devonshire vint, selon son habitude, visiter les serres de M. Henderson, accompagné d'une de ses parentes, jeune dame, passionnée pour les belles fleurs, et qui resta en extase devant la *Cattleya* nouvelle; jamais elle n'avait rien vu de comparable à la floraison de cette belle plante. Le duc, se retournant vers M. Henderson, lui désigne du doigt la *Cattleya* en disant : *Your price?* (Votre prix?) M. Henderson eut beau dire qu'il ne voulait vendre sa plante à aucun prix, qu'elle était unique en Europe, et qu'avant de l'avoir multipliée il ne voulait la céder à personne; l'imperturbable duc, tendant à l'horticulteur un portefeuille garni de billets de banque, répondait à toutes ses raisons : *Your price?* De guerre lasse, il dut prendre une poignée de bank-notes et laisser emporter la plante par la jolie compagne du duc. Nous n'osons dire, de peur d'être taxés d'exagération, la somme payée pour cette plante : c'était l'équivalent de plusieurs années de travail d'un habile ouvrier.

La plante représentée dans notre gravure est un *Acinetum,* orchidée nouvellement introduite en Europe et encore rare, même dans les plus belles collections. Comme beaucoup de *Dendrobium,* d'*Aerides* et de *Stanhopæa,* l'*Acinetum* dirige sa tige florale non pas de bas en haut, mais de haut en bas. Dans son pays natal, ses fleurs pendent en guirlandes le long du tronc de l'arbre sur lequel la plante vit en parasite. Le modèle de notre dessin a fleuri dans les serres de MM. Thibaut et Ketteler.

L'un des avantages de la culture des orchidées, c'est qu'elles fleurissent capricieusement, sans époque fixe, de sorte que le possesseur d'une collection un peu nombreuse peut espérer d'en avoir toujours un certain nombre en fleurs, à toutes les époques de l'année.

On voit par ce qui précède que la fantaisie pure n'est pas le seul motif de la faveur dont jouissent les orchidées près des amateurs opulents; elles justifient cette prédilection par un grand nombre de qualités précieuses, mais surtout par la somme plus qu'ordinaire de soins et de talent que doit dépenser l'horticulteur pour bien diriger et maintenir dans un état prospère une collection de ces fleurs.

— Si les bavards nous confient un secret à la condition de ne le dire à personne, c'est qu'ils se réservent le monopole de l'apprendre à tout le monde.

— Il vaut mieux prévenir les objections que d'exceller à y répondre, et l'homme le plus habile à se tirer d'un mauvais pas ne vaudra jamais celui qui sait l'éviter.

— On devrait se conduire, dans toutes les circonstances, d'après les conseils qu'on donnerait soi-même aux autres s'ils s'y trouvaient.

Certains archéologues prennent un monument parfaitement obscur, ils le *rapprochent* d'un second, d'un troisième, et d'autres encore qui ne le sont pas moins; et, quand ils ont mis côte à côte toutes ces *obscurités,* ils se figurent bonnement qu'ils ont fait la *lumière.* Sur une première conjecture, ils en mettent une deuxième, une troisième et une quatrième; puis, sur cette conjecture à la quatrième génération, ils élèvent un édifice, quelquefois d'assez belle apparence, parce que les architectes ont de l'esprit et de l'imagination. LETRONNE.

LES TROIS MERVEILLES DU MÉCHOUAR.

Voy. p. 243.

L'HORLOGE.

Le second objet que l'on conservait précieusement dans le Méchouar et que l'on exhibait seulement pour embellir la salle de réunion pendant la nuit solennelle du

Mauled, était une horloge, que toute cette portion de l'Afrique connaissait sous le nom de *Khezânet-el-Mendjânach* (la caisse de l'horloge).

Nous pouvons donner une description fidèle de cette merveille, grâce aux excellents travaux de M. l'abbé Bargès.

Cette horloge, disent les historiens, était ornée de figures d'argent d'un travail ingénieux et d'une structure solide.

« Au-dessus de la caisse s'élevait un buisson sur lequel était perché un oiseau avec ses deux petits sous ses ailes. Un serpent, sortant de son repaire situé au pied de l'arbuste, grimpait doucement et sans bruit vers les deux petits qu'il guettait et qu'il voulait surprendre. Sur la partie supérieure, il y avait dix portes, c'est-à-dire autant que l'on comptait d'heures dans la nuit, et à toutes les heures, une de ces portes tremblait et faisait entendre un frémissement. Aux deux coins de la caisse et de chaque côté était une porte ouverte plus longue et plus large que les autres. Au-dessus de toutes ces portes et près de la corniche, l'on voyait le globe de la lune qui tournait dans un grand cercle et marquait par son mouvement la marche naturelle que ce satellite suivait dans la sphère céleste pendant la nuit. Au commencement de chaque heure, au moment où la porte qui la représentait frémissait, deux aigles sortaient du fond de deux grandes portes et venaient s'abattre dans un bassin de cuivre; ils laissaient tomber dans ce bassin un poids du même métal, qu'ils tenaient dans leur bec. Ce poids entrait par un trou qui était pratiqué dans le milieu du bassin, et arrivait ainsi dans l'intérieur de l'horloge. Alors le serpent, qui était parvenu au haut du buisson, poussait un sifflement et mordait l'un des petits oiseaux que son père cherchait en vain à défendre par ses cris redoublés. Dans ce moment, la porte qui marquait l'heure présente s'ouvrait toute seule, et il paraissait une jeune esclave ornée d'une ceinture, d'une rare beauté. De la main droite elle présentait un cahier ouvert où le nom de l'heure se lisait dans une petite pièce écrite en vers; elle tenait sa main gauche placée sur sa bouche, comme pour saluer le souverain qui présidait la réunion et le reconnaître par ce geste en qualité de khalife. Les vers indiquant les heures de la nuit et tracés sur le cahier que l'esclave tenait ouvert dans sa main, s'adressaient ordinairement au Roi et renfermaient des éloges pour sa personne. Yahia ben Khaldoun nous a conservé ceux qu'il composa pour la fête du Mauled de l'année 770 de l'hégire (1). »

La Mendzânah, cette pièce curieuse de mécanique à laquelle les Occidentaux ne sauraient rien opposer, parut pour la première fois à la fête du Mauled de l'an 760 de l'hégire (1358-9 de J.-C.), sous le règne d'Abou-Hammou II. Notre célèbre horloge de la cathédrale de Strasbourg (voy. t. XI, p. 34) ne date que de l'année 1574 de notre ère et est par conséquent plus moderne que l'autre d'environ 216 ans. La Menganah avait eu pour inventeur un fameux alfakih, mathématicien de Tlemcen, Abou'l-Hassan Ali ben Ahmed, mais plus connu sous le nom de Ibn-el-Fanham : c'était, suivant Iahia ben Khaldoun, l'homme le plus profondément versé dans toutes les branches des sciences mathématiques. « C'est lui, ajoute cet historien, qui, en fait d'ouvrages de géométrie et de mécanique, a inventé la Menganah, connue maintenant dans tout le Maroc. Les rois de cette contrée lui ont accordé pour récompense une pension annuelle de mille pièces d'or dont chaque gouverneur de province doit fournir une partie égale. »

Ibn-el-Fanham avait été disciple d'un autre grand mathématicien qui était en même temps philosophe et littérateur, Abou-Abd'allah Mohammed ben Yahia ben el-Nedjjar de Tlemcen, lequel mourut de la peste à Tunis, l'an 747 de l'hégire. Les historiens ne nous disent pas si la Menganah que l'on voyait à la cour des rois de Tlemcen fut la première qui sortit des mains de son inventeur, ni si elle fut exécutée sous ses yeux ou sous sa direction. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'Abou'l-Hassan en avait construit d'autres pour les rois de Maroc, puisque ceux-ci lui avaient accordé une pension.

La Menganah servit longtemps dans Tlemcen à orner les fêtes de la cour : elle figurait encore à la première solennité du Mauled qui suivit l'inauguration du sultan Saïd, fils d'Abou-Hammou, en 814 de l'hégire. Il serait difficile de savoir ce qu'elle devint après cette époque; l'historien le plus moderne de Tlemcen s'arrête vers la fin du neuvième siècle de l'hégire, et à partir de là nous n'avons pas d'autres données que celles qui nous sont fournies par les écrivains chrétiens; or nous ne trouvons chez ces derniers aucune mention de l'horloge merveilleuse.

Il en est de la Menganah comme du Mas'haf (1); elle a disparu. Selon toute probabilité, elle aura été détruite vers le milieu du seizième siècle, à l'époque où succomba la dynastie des Beni-Zeiyan, dont M. l'abbé Bargès nous a retracé l'histoire en recourant aux sources orientales.

L'ARBRE D'ARGENT.

S'il n'y a point quelque exagération dans l'historien arabe mis en lumière par l'habile professeur, l'arbre d'argent d'Abou-Teschiseyn méritait d'être mis à côté du Mas'haf et de la Menganah. Cet arbre merveilleux ne tirait pas uniquement son prix du métal dont il était composé; il servait de base à un appareil mécanique qui faisait mouvoir une foule d'oiseaux en leur prêtant les voix harmonieuses dont ils animent les forêts. « Un faucon était perché sur la cime. Lorsque les soufflets qui étaient fixés au pied de l'arbre étaient mis en mouvement et que le vent arrivait dans l'intérieur des oiseaux, ceux-ci se mettaient à gazouiller et faisaient entendre chacun son ramage, qui était facile à reconnaître à cause de sa ressemblance avec le naturel. Lorsque le vent arrivait au faucon, on entendait l'oiseau de proie pousser un cri, et, à ce cri, les autres oiseaux interrompaient tout à coup leur doux gazouillement. »

Bien qu'il soit nécessaire de soumettre à une critique sérieuse tous les récits qui nous sont transmis par les Orientaux, les faits analogues que nous rencontrons dans Edrisi, Ibn-Khaldoun et Ibn-Batoutah, ne nous permettent pas de mettre en doute l'existence des trois merveilles qui ornaient l'antique palais des rois de Tlemcen.

LE BRAVE HOMME.

DESSINS DE RETZSCH.

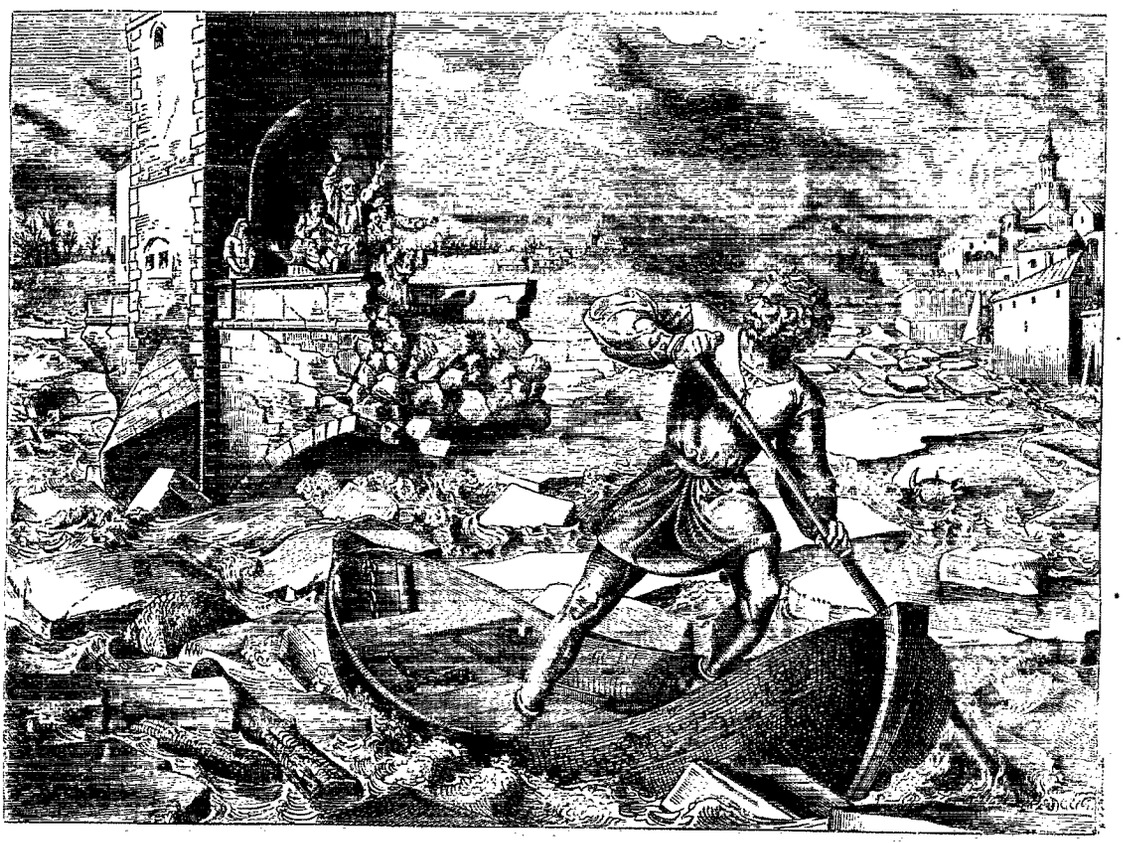
Voy., t. XX, p. 43, 83, Pégase sous le joug.

Un fleuve débordé entraîne dans son cours des glaçons qui s'entrechoquent avec furie : il a renversé les arches d'un pont, des maisons, des murailles. Un édifice reste debout, isolé, à quelque distance de la ville : un vieillard, sa fille, une famille entière, y sont exposés à une mort presque certaine; ils tendent leurs bras tour à tour vers leurs concitoyens et vers le ciel. La foule regarde avec stupeur. Qui osera affronter le danger? qui aura le courage d'exposer sa vie dans l'espoir incertain de sauver ces infortunés? On les plaint, on gémit, on se regarde, on s'interroge, mais en vain; les heures s'écoulent, le péril s'accroît; les vagues et les glaçons, comme des

(1) Nous devons à l'obligeance parfaite du savant orientaliste cette description encore inédite; elle fait partie d'un Voyage à Tlemcen dont la publication intéressera vivement ceux qui ont les yeux fixés aujourd'hui sur cette portion si intéressante de nos possessions en Afrique.

(1) C'est par erreur que nous avons écrit *Myhhaf*, p. 243.





Le Brave homme.





— Dessins de Retzsch.

machines de guerre, ébranlent les pierres tremblantes.

Cependant le gouverneur est arrivé à cheval. Il ne se propose point pour libérateur; mais il offre une somme d'or, une fortune, en échange d'un acte de dévouement que l'humanité a jusqu'à ce moment sollicité en vain.

Avez-vous remarqué dans la multitude ce jeune homme vigoureux, à l'attitude mâle, au regard calme? Il paraît venir des champs; il apprend en cet instant même ce qui préoccupe tous les esprits. A peine a-t-il vu, a-t-il compris, qu'il demande une barque, et s'engage dans le courant; il rame avec une force surnaturelle, se dirige avec adresse et prudence, repousse, divise, sépare les glaçons.

Au milieu de l'angoisse publique, après bien des péripéties, il aborde.

Mais si l'on tremblait pour la vie de cet homme généreux, c'est maintenant pour plusieurs existences que l'on redoute la mort.

Que de fois le frêle esquif paraît près d'être brisé ou englouti! Que de fois une clameur d'épouvante, de désespoir, sort à la fois de toutes les poitrines oppressées! Toutes les figures sont pâles.

La main invisible de Dieu dirige la rame de l'homme dévoué. La barque touche au rivage. La joie, l'émotion rayonnent sur tous les traits. Brave homme, à toi l'admiration, la reconnaissance de tous les cœurs honnêtes! A toi, pour le reste de tes jours, un honneur plus grand que tous les titres et toutes les dignités! A toi aussi cette récompense promise et due à ton courage!

Le jeune homme écoute avec une modeste assurance : il répond avec simplicité. Il n'a fait qu'obéir à sa conscience, et il a sa récompense puisqu'il a réussi; il n'en veut pas d'autre; son travail, grâce à Dieu, suffit à ses besoins.

Et d'un geste, d'un regard pieux vers le vieillard et sa famille, d'un autre regard plus ému, ce semble, vers la jeune fille, il indique au gouverneur ce qu'il faut faire de cet or.

CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE.

Suite. — Voy. p. 213, 255.

*A mademoiselle Geneviève ***.*

28 juin 18...

Depuis quelque temps une véritable lutte s'est établie entre Louise et moi. On dirait qu'elle veut essayer mon autorité, savoir jusqu'où elle peut aller. J'ai eu recours aux remontrances, puis aux punitions; la révolte s'en est accrue : les choses en sont venues au point que j'ai dû avertir M. le comte.

Il a paru plus contrarié de la plainte que de ce qui y donnait lieu, et moins mécontent de la rébellion de l'enfant que de l'exigence de l'institutrice : il m'a fait comprendre que j'étais là pour le décharger de tout souci et non pour lui en donner; que c'était à moi de faire agréer mon gouvernement de gré ou de force; car, je dois lui rendre cette justice, il me laisse toute liberté sur les moyens. J'ai permission de faire la guerre pourvu qu'il n'entende ni la mousqueterie ni le canon!

Ainsi je ne puis compter sur aucun auxiliaire. Vous m'envierez peut-être, vous qui avez si longtemps souffert par l'excès opposé, et qui, sous le nom d'institutrice, n'étiez chez Mme de Ramond qu'un enfant de plus! Cette responsabilité qui m'écrase, vous l'avez vainement sollicitée et attendue pendant six années; la fiévreuse sollicitude d'une mère vous a refusé toute initiative, et je vous ai entendue bien souvent demander avec larmes un peu d'autorité. Vous étouffiez sous le poids de votre joug, moi je fléchis sous celui de ma liberté. Placée entre les exigences égoïstes de M. le comte et les exigences impérieuses de ma conscience, je flotte dans une perpétuelle angoisse. Ce devoir que je remplis sans calme et sans joie, je crains toujours de le trahir à mon insu, je sens en moi une tiédeur dont je ne sors que par des élans pour ainsi dire volontaires, et qui ont tout l'excès d'une réaction. Je fais du zèle pour ne pas tomber dans la torpeur.

On a ordonné à Louise beaucoup d'exercice; nous sortons tous les jours, et nous marchons durant deux heures sur la lisière de ces champs de blés déjà cuits à moitié par le soleil. Pas un ombrage, pas une prairie; aucun murmure de source, aucune de ces fraîches et belles ombres que projette la montagne! toujours la plaine monotone et brûlée! L'enfant court dans cet air brûlant comme un lézard; moi je rentre toujours accablée de fatigue, aveuglée et la tête douloureuse. Louise s'en est, je crois, aperçue et se fait un méchant plaisir de prolonger la promenade. J'en garde, malgré moi, une sourde rancune; je lui en veux d'être l'occasion de cette pénible épreuve de chaque jour; j'ai besoin de me surveiller sans cesse pour ne pas saisir dans ses négligences toutes les occasions de me venger — Mon Dieu, qu'un devoir qu'on n'aime pas est donc difficile à remplir!

A la même.

8 juillet 18...

Quelle journée, et que d'émotions contradictoires! Cependant, au milieu de cette confusion de souvenirs, c'est la douleur et le dépit qui surnagent.

Figurez-vous qu'hier, en me promenant comme d'habitude avec Louise, nous avons traversé le village; je prends depuis quelques jours ma route par ce côté, afin d'avoir, au moins pendant quelques minutes, l'abri des maisons contre le soleil; ce sont ici nos seuls ombrages... Je passais devant la petite auberge, quand tout à coup j'entends un cri, puis mon nom prononcé; je lève la tête, et... devinez qui j'aperçois?... Amélie Robert, notre ancienne amie d'externat!

Elle n'a fait qu'un saut pour descendre, et nous nous sommes embrassées avec des acclamations de joie et de surprise; nous questionnions toutes deux à la fois :

— Comment êtes-vous ici? D'où venez-vous? Où allez-vous?

Enfin les choses se sont éclaircies. Amélie rejoint son père qui arrive de Buenos-Ayres, où il a, paraît-il, refait sa fortune.

Elle était accompagnée de sa vieille gouvernante que la voiture a fatiguée, et avec laquelle elle a dû s'arrêter hier à ce village : dame Rigaud, que j'ai vue, est à peu près remise, mais la diligence ne passe que demain, et elles doivent l'attendre. Amélie a voulu me retenir; mais je lui ai montré l'enfant et le valet de pied qui m'attendaient; alors la convalescente a déclaré qu'elle n'avait besoin de rien, et qu'Amélie pouvait me suivre. Nous avons donc repris ensemble le chemin du château.

Vous connaissez la pétulante curiosité d'Amélie; elle a voulu m'interroger sur ma nouvelle position. Louise était là tout près de moi, et se plaisait, il me semble, à embarrasser mes réponses. Amélie s'en est aperçue, et, avec la liberté que vous lui savez, elle a dit familièrement à l'enfant :

— Courez devant, petite, ce que nous avons à dire vous ennuiera.

La fille de M. le comte lui a lancé un de ces regards fixes qui semblent vous percer, et a répondu de sa voix la plus sèche :

— Mademoiselle veut que je reste près d'elle.

C'est, en effet, une de mes recommandations habituelles. Amélie a insisté en ajoutant que je lui permettais de prendre les devants.

— Mademoiselle ne peut pas me permettre aujourd'hui

ce qu'elle défendait hier! a répliqué l'implacable enfant.

Amélie s'est récriée ·

— Mais c'est un docteur que cette petite! a-t-elle repris, moitié riant, moitié fâchée; ne pouvez-vous, Suzanne, nous en délivrer un instant?

J'ai répondu avec un peu d'amertume que j'étais tenue de surveiller la fille de M. le comte à tous les instants du jour; qu'elle le savait et faisait valoir ses droits.

Amélie n'a pas insisté, et nous avons parlé d'autre chose: de nos joyeuses années d'externat, de nos amies d'enfance maintenant dispersées ou mortes!

Cette revue mêlée de rires ou d'attendrissements nous a conduites jusqu'au château. En arrivant j'ai trouvé dans le vestibule Mme Clément.

— Ah! voilà enfin Mademoiselle! s'est-elle écriée; M. le comte était inquiet de sa fille.

— Serais-je donc en retard? ai-je demandé avec un peu de saisissement.

— Eh! grand Dieu! regardez la pendule, Mademoiselle? M. le comte a attendu au moins cinq minutes avant de se mettre à table, et il a presque fini de dîner.

J'étais très-troublée de ce manque d'exactitude et très-embarrassée de paraître devant le comte avec Amélie; mon émotion même m'a donné une hardiesse que je n'aurais point eue de sang-froid. J'ai envoyé Louise rejoindre son père à table, et je suis montée chez moi en priant de m'apporter à dîner.

Je m'étais adressée à Mlle Rose, qui a obéi d'un air de surprise silencieuse; mais je me trouvais dans la disposition d'un peureux que l'embarras rend téméraire. Amélie m'a suivie dans ma chambre en se réjouissant tout haut de ce moment de liberté.

A la vue de mon appartement, elle a poussée une exclamation d'étonnement; élevée à Paris, elle n'avait jamais rien vu de pareil. Les bergeries de la tenture lui ont paru surtout merveilleuses. Vous savez combien elle est myope et démonstrative : elle allait de personnage en personnage, les regardant avec son lorgnon et poussant des cris mêlés d'éclats de rire. La tournure des Tircis emmarquisés la ravissait par-dessus tout; elle les saluait de mille noms plaisants et leur adressait mille folies.

Mlle Rose, qui apportait le déjeuner sur un plateau, a paru singulièrement effarouchée de ces airs folâtres. Amélie s'en est aperçue.

— Savez-vous qu'il n'y a de gai ici que vos tapisseries! a-t-elle dit lorsque la femme de chambre a été repartie; la maison a l'air d'un pénitencier déguisé en château, et les figures de vos gens donnent envie de bâiller. Vous devez périr d'ennui dans cette galère! Heureusement, a-t-elle ajouté en lorgnant les plats servis sur mon petit guéridon, heureusement qu'on paraît bien se nourrir. — Vous savez que je suis gourmande, ma belle. — De vous voir manger me donne appétit. — Vous m'invitez à dîner, n'est-ce pas? J'accepte.

Et sans attendre davantage, elle s'est assise de l'autre côté du guéridon et s'est servie en riant.

Partout ailleurs j'aurais ri avec elle de ce sans-façon joyeux; mais ici il m'embarrassait. Lorsque Mlle Rose est revenue, j'ai remarqué le regard scandalisé qu'elle a jeté sur ma convive inattendue.

Cependant la bonne humeur d'Amélie a fini par me rassurer en me gagnant. Le temps n'a rien changé à son caractère; elle est toujours ce que vous l'avez connue : un peu bruyante, un peu prompte, mais gaie, franche et bonne créature.

Nous finissions de dîner lorsque Louise est entrée tenant à la main le bâton et les poids gymnastiques; elle venait m'avertir que l'heure de ses exercices était arrivée.

Amélie a demandé si je ne pouvais les remettre pour la reconduire au village. L'enfant a fait observer péremptoirement que plus tard je devais la surveiller au piano. Je lui ai imposé silence avec un mouvement d'humeur involontaire et j'ai accompagné Amélie jusqu'à la grille. Elle a promis de me venir voir encore le lendemain avant son départ.

Je l'ai suivie quelque temps des yeux dans l'allée de sapins. Elle marchait d'un pas leste, s'arrêtant pour arracher une fleur aux buissons, ou suivant de l'œil un oiseau qui volait à son nid, ou poursuivant de son ombrelle un papillon. Sa robe blanche qui ondulait en plis légers, son écharpe à demi tombée de ses épaules, son chapeau à larges bords soulevé par le vent du soir, tout lui donnait un air d'aisance et de liberté qui m'a fait faire un retour instinctif sur moi-même. Le sentiment de ma pénible dépendance m'a saisie plus vivement; un flot d'amertume est monté jusqu'à mon cœur. J'ai vu Amélie se perdre au bout de l'avenue dans les rayonnantes lueurs du soir, tandis que je rentrais sous l'ombre terne et monotone de ce triste château.

La fin de cette journée a été plus triste pour moi qu'aucune autre. La vue d'Amélie m'avait reportée à tous nos souvenirs de pension : je pensais à ces beaux projets faits entre amies sous les tilleuls de Mme Varmieux. — Voyages aux lointains pèlerinages de la Suisse, de l'Écosse, de l'Italie; douces retraites au fond de quelque poétique village d'Allemagne, dans une de ces maisons de forestiers décrites par Auguste Lafontaine; longues promenades faites à deux aux bords de la mer de Normandie, en causant à demi-voix de ce qui occupe le cœur des jeunes filles! Hélas! tous ces rêves de solitude animée et de poétique liberté, à quoi avaient-ils abouti pour moi? A ce confinement solitaire dans une tâche ingrate! J'avais dû me retirer de la vie sans en avoir joui, me faire vieille avant le temps, tirer le rideau sur toutes les espérances, et transformer l'hymne enthousiaste de la jeunesse en un programme scolastique.

Ces pensées m'ont jetée dans un inexprimable découragement. Je sentais des larmes involontaires mouiller mes cils; j'aurais donné un jour de ma vie pour une heure de solitude qui me permît de pleurer librement. Mais l'enfant était là, les yeux fixés sur les miens avec une curiosité scrutative et attendant sa leçon. Il a fallu refouler violemment en moi-même mes impressions, refermer mon cœur sur ses blessures.

J'y ai tâché en vain de tous mes efforts. La voix de l'enfant ne m'arrivait que comme un son vague; ses mouvements n'étaient pour moi qu'une pantomime sans signification. Tout entière à l'effort que je devais faire pour repousser l'émotion douloureuse contre laquelle je me débattais, il ne me restait ni intelligence ni volonté pour comprendre.

La fin de cette journée s'est traînée avec une désespérante lenteur. Je comptais les heures, les minutes! enfin le moment du coucher est arrivé. Une fois les rideaux de l'enfant tirés sur son petit lit de fer bronzé, j'ai couru à ma chambre ou je me suis enfermée. J'avais besoin de me sentir matériellement défendue contre les interruptions et sous la sauvegarde de tous mes verroux.

La suite à une autre livraison.

LE SILURE D'EUROPE.

Ce silure est l'un des poissons que, dans ces derniers temps, on a commencé à naturaliser en France. Il atteint une taille presque gigantesque : on en a cité qui dépassaient la longueur de six pieds et qui pesaient jusqu'à trois cents livres. C'est, avec l'esturgeon, le plus grand des poissons d'eau douce. Les qualités de sa chair le font rechercher comme aliment; la chair est grasse, et dans

quelques pays, son lard s'emploie comme celui du porc.

Il est très-répandu dans les lacs, les étangs, les grands fleuves de l'Europe, excepté en France, en Espagne, en Italie et dans les îles Britanniques.

En Suisse, on le trouve dans les lacs de Morat, de Neufchâtel, de Constance, mais très-accidentellement; les Suisses lui donnent le nom de *Saluth*. Il est rare dans le Rhin; il l'est moins dans le lac salé d'Harlem qui communique avec le Rhin; il est assez commun dans quelques petits lacs du Hegau, en Souabe, surtout dans celui du Federsée. Il abonde dans le Danube, l'Elbe, et dans leurs affluents. Il y en a de fort grands dans le lac Balaton et dans celui de Neusiedel, qui est salé comme la mer de Harlem. La Sprée et les étangs des environs de Berlin en contiennent beaucoup. Tous les grands lacs, dans le Mecklembourg, en fournissent, et il en descend quelquefois jusque dans la Baltique. Il est commun dans le Brandebourg, dans la Pregel, le Memel, surtout vers leurs embouchures. On le rencontre aussi à l'embouchure de la Vistule et même beaucoup plus haut. Il y en a dans le Bug, et l'on en prend des milliers dans la Styr, de même que dans la plupart des fleuves de la Russie, tant ceux qui vont à la Baltique que ceux qui aboutissent à la mer Noire. La mer Caspienne et les mers qui s'y jettent en produisent tant qu'il y est au plus vil prix. A Astracan, la livre n'en vaut souvent pas un copek. Il y en a enfin en Géorgie, dans le Kar et le Terek, et dans tous les lacs qui avoisinent la mer Caspienne; le Terek en produit qui pèsent jusqu'à 320 livres.

Il est étranger à toutes les rivières de la Sibérie qui se jettent dans la mer Glaciale.

Comme on le voit, on le rencontre dans toute espèce de conditions d'habitat, ce qui rend probable la réussite des tentatives qui pourront être faites pour sa naturalisation dans certaines eaux de la France.

En 1569, un jeune silure pris dans l'Ill, près d'Hessenheim, et long d'environ un pied, fut conservé dans un vivier à Strasbourg jusqu'en 1620: un temps orageux le fit périr. Pendant ces cinquante et un ans, il avait acquis une taille de cinq pieds.

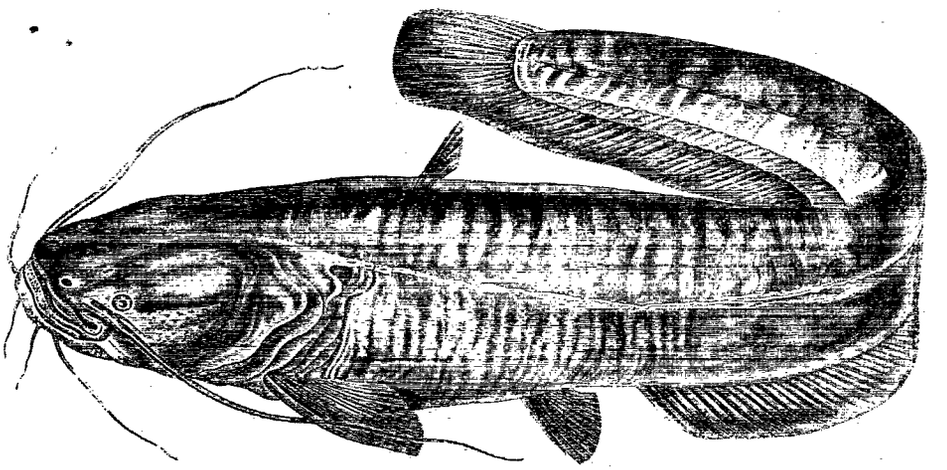
Le savant Dietrich en avait fait venir du Federsée pour les introduire dans quelques étangs de la basse Alsace; mais les inondations et les gelées les détruisirent.

Ce poisson est lisse, noir-verdâtre, tacheté de noir en dessus, blanc-jaunâtre en dessous; la tête est grosse, le museau est muni de six barbillons. Il appartient à l'ordre désigné par Cuvier sous le nom de malacoptérygiens abdominaux, c'est-à-dire de poissons qui ont les rayons des nageoires mous, et les nageoires ventrales situées sous l'abdomen.

Ses habitudes sont très-curieuses; nous les laisserons décrire ici par un savant auteur, M. Valenciennes, professeur au jardin des Plantes, et qui a publié, en collaboration avec Cuvier, l'*Histoire naturelle des poissons*.

« Le silure se tient dans la profondeur des eaux, sur des fonds argileux et vaseux; il s'y enfonce même, et est averti de l'approche de sa proie par le moyen de ses barbillons; cela même le rend difficile à prendre aux filets, qui passent sur lui; mais il se porte à la surface lors des orages; quelquefois même il lui arrive alors d'être jeté sur le rivage par les vagues. Les pêcheurs de la Sprée disent que l'on n'en prend de gros que lorsqu'il tonne. C'est en faisant des trous dans la glace que l'on en prend le plus en hiver.

» Il est très-vorace. On dit que de tous les poissons il n'épargne que la perche, à cause de ses épines; il détruit beaucoup d'oiseaux aquatiques: on assure même qu'il n'épargne pas l'espèce humaine. En 1700, le 3 juillet, un paysan en prit un auprès de Thorn, qui avait un enfant entier dans l'estomac. On parle en Hongrie d'enfants et de jeunes filles dévorés en allant puiser de l'eau, et l'on raconte même que, sur la frontière de la Turquie, un pauvre



Le Silure d'Europe. — Dessin de P. Oudart.

pêcheur en prit un jour un qui avait dans l'estomac le corps d'une femme, sa bourse pleine d'or et son anneau.

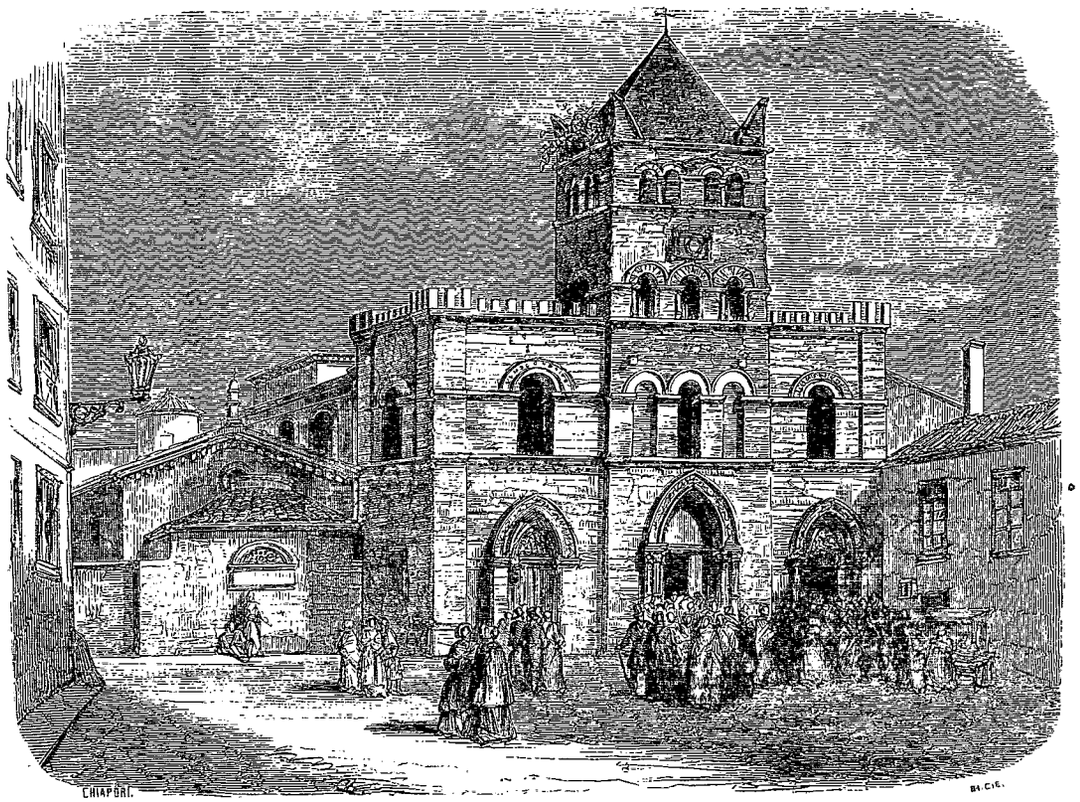
» Gmelin lui attribue l'instinct de secouer avec sa queue, lors des inondations, les arbustes sur lesquels se sont réfugiés des animaux terrestres, et de les faire tomber, ainsi que les petits oiseaux encore dans les nids.

» Les insectes sont le meilleur appât pour les jeunes.

» Dans les étangs, on peut lui donner du pain, de la viande, des grenouilles, aussi bien que du poisson.

» Les opinions varient sur le mérite de sa chair comme aliment; mais peut-être cela tient-il à la différence des saisons. Selon Schonevelde, il est bon surtout au mois de juin. Siemssen le compare au veau; Baldner, à la lotte. Pour nous, il nous a paru tenir un peu de l'anguille, mais être beaucoup moins délicat. Sa couleur est d'un blanc parfait. Les Raizes de Hongrie sèchent ses parties grasses, comme du lard, et en assaisonnent leurs légumes. On en utilise encore plusieurs autres parties. Sa graisse s'emploie à brûler dans les lampes. On prépare une colle très-tenace avec sa vessie. Les paysans russes et tartares se servent de sa peau séchée en guise de vitres. »

L'ÉGLISE DE SAINT-MARTIN D'AINAY, A LYON.



L'église de Saint-Martin d'Ainay, à Lyon. — Dessin de Chapory.

L'église d'Ainay occupe la place d'un temple fameux que soixante nations gauloises avaient élevé à Auguste; elle a été en partie construite de ses débris. C'est ainsi que les quatre grosses et courtes colonnes de granit qui soutiennent la coupole du maître-autel de Saint-Martin proviennent de ce temple; leur circonférence est d'environ sept mètres, et elles n'ont guère plus de hauteur. Ce défaut de proportion ne doit pas être attribué aux architectes païens : dans le principe, ces colonnes n'en formaient que deux; la scie en a fait quatre en les coupant transversalement par le milieu. On avait besoin de ce nombre, et peu importaient, au neuvième ou dixième siècle, époque à laquelle remonte la construction de l'église actuelle, les proportions de l'architecture grecque. Les énormes pierres de taille que l'on voit entremêlées dans la maçonnerie de l'église paraissent de même avoir été tirées des débris de l'ancien temple; une de ces pierres, placée au-dessus du portail, représente trois déesses, que beaucoup de personnes supposent être trois saintes, ne s'attendant pas à trouver là des divinités païennes.

C'était devant l'autel du temple d'Auguste, auquel chacun des soixante peuples gaulois avait fourni une statue, que se rassemblait la bizarre académie instituée par Caligula; les vaincus dans le concours littéraire, non-seulement couronnaient eux-mêmes les vainqueurs, mais encore effaçaient leurs écrits avec leur langue, et recevaient en outre des coups de verges, si mieux ils n'aimaient être plongés par trois fois dans le Rhône. Cette académie se nommait *Athénée*, d'où paraît être venu par corruption le nom d'Énay ou Ainay que portent l'église de Saint-Martin et le quartier de Lyon où elle est située.

L'église actuelle n'est pas la première construction chrétienne qui ait été élevée sur l'emplacement de l'ancien temple païen; dès les premiers siècle de notre ère, une chapelle souterraine y fut dédiée à sainte Blandine, jeune vierge dont le courage dans le martyre avait été admirable. Cette crypte, qui peut avoir trois mètres carrés à sa base, existe encore, mais elle est encombrée de débris de toutes sortes. Au temps de Constantin, saint Badulphe vint dans le même lieu vivre en solitaire; bientôt après il y fonda un couvent : l'église de ce couvent fut bâtie au-dessus même de la chapelle de sainte Blandine. Cette première église, restaurée quelque temps après par Salonne, évêque de Gênes, Lyonnais d'origine, fut mise par lui sous l'invocation de saint Martin. Détruite vers la fin du cinquième siècle par les Vandales qui saccagèrent la ville de Lyon, elle fut reconstruite un peu plus loin par saint Anselme, abbé d'Ainay, qui la dédia cette fois à saint Pierre. Cette deuxième église éprouva le sort de sa devancière; sous le règne de Gontran, roi de Bourgogne et de Lyon, les Lombards la dévastèrent entièrement. Toutefois le couvent fondé par saint Badulphe jouissait d'une très-grande réputation au moment où les Francs firent la conquête de la Bourgogne : aussi la reine Brunehaut eut-elle à honneur de s'en montrer la bienfaitrice; elle rétablit l'église, qui de nouveau fut placée sous l'invocation de saint Martin, et elle la décora d'une manière splendide. Les papes des douzième et treizième siècles semblèrent se faire un devoir de générosité envers le monastère lyonnais et en accrurent incessamment, comme à l'envi, les priviléges. Ainsi, Pascal II octroie à Jaucerand, abbé d'Ainay, et à ses successeurs, deux ou trois belles églises des environs avec leurs revenus; une bulle d'Eugène III confirme ces donations; Innocent IV accorde

une indulgence de cent jours à toute personne qui visitera, depuis le dimanche de la Passion jusqu'à l'octave de Pâques, le monastère d'Ainay, où repose, dit la bulle, le corps de saint Martin. Le successeur d'Innocent, Alexandre IV, autorise les moines d'Ainay, dans les temps d'interdit général, à célébrer l'office divin à voix basse, à l'intérieur de leur église, pourvu que les portes en soient fermées et qu'on ne sonne point les cloches; faveur insigne qui s'achetait alors à prix d'or de la cour de Rome.

Pendant les guerres de religion, les calvinistes ravagèrent le cloître d'Ainay et ses dépendances, et, par là portèrent réellement le coup de mort à l'institution de saint Badulphe, bien qu'elle ait encore survécu quelque temps. Au milieu des ruines faites par les calvinistes, la vie monastique devint lourde aux habitants de ce lieu; peu à peu ils le désertèrent. Vers la fin du dix-septième siècle, le couvent et l'abbaye d'Ainay furent sécularisés; cent ans plus tard, après extinction de son titre, l'abbaye fut réunie à l'archevêché de Lyon par acte pontifical. La révolution a achevé de détruire le palais abbatial, dont il ne reste plus aujourd'hui aucun vestige; des rues ont été percées sur son emplacement.

Vers 1108, Jaucerand, évêque de Lyon, s'était appliqué à embellir la ville principale de son diocèse, et tout particulièrement l'église d'Ainay, dont il avait été, comme on l'a vu plus haut, un des abbés. Ce fut d'après les dessins de l'archevêque Amblard qu'il la fit restaurer et achever; à l'époque de la renaissance on y ajouta la jolie chapelle latérale gothique que l'on voit près du maître-autel, et dans ces derniers temps on l'a encore agrandie par la construction d'une chapelle où ont été placés les restes d'un tombeau en marbre. Malheureusement, il y a peu d'années, en restaurant l'intérieur de cette église si digne d'être conservée, on lui a ôté ce qui lui restait de son caractère primitif; la façade seule peut encore donner quelque idée de ce qu'elle était jadis.

Pour regarder les taches ou les éclipses du soleil à travers une lunette, on emploie des verres obcurcissants, teints de deux couleurs foncées, mais complémentaires; on obtient ainsi des images blanches du disque solaire : par exemple, on combine ainsi deux verres dont l'un est rouge et l'autre vert, ou l'un jaune et l'autre bleu, ou encore une nuance de vert avec le violet.

JEANNE D'ARC JUGÉE PAR SHAKSPEARE.

C'est dans le drame de *Henri VI* que Shakspeare a introduit le personnage de l'héroïne française. On a douté que la première partie de cette chronique fût de lui, à raison de l'incohérence de quelques scènes; cependant, si la conception ne lui en appartient pas, il est impossible de n'y pas reconnaître sa main. Le style en est, comme le sien, imagé et nerveux; et qui, si ce n'est lui, pouvait écrire une scène d'une aussi grande beauté chevaleresque que celle qui a lieu entre le vieux Talbot et son fils, avant la bataille où ils perdent tous deux la vie? On y trouve tout le feu, tout le mouvement de ses autres drames historiques. Ces traces visibles de son génie nous sont un motif suffisant pour lui laisser l'imputation de la première partie de *Henri VI*, et, partant, la responsabilité du caractère de Jeanne.

Rien de plus triste que le point de vue sous lequel le poëte la représente. C'est comme sorcière qu'elle intervient dans la lutte des deux nations rivales. Cela se comprend : la pièce est de 1589. A cette époque, il y avait à peine trente ans que les Anglais avaient perdu leur dernière conquête sur le territoire de France; puis Shakspeare dut travailler sur des chroniques pleines de fables, composées par des Anglais et à leur avantage. Enfin cette idée de sorcière est malheureusement conforme à celle que le tribunal de l'inquisition eut de la pauvre Lorraine, puisque cette idée fut un moment la base de son accusation contre elle.

Il n'est donc pas étonnant qu'un poëte anglais, écrivant pour un peuple ignorant et imbu de préjugés nationaux, ait représenté l'ennemi de sa race sous le masque d'une femme en communication avec l'esprit infernal. Ce qui nous paraît remarquable, c'est que le caractère de Jeanne, si faussé qu'il soit au point de vue religieux, ne l'est pas sous le rapport du sentiment patriotique. Au contraire, ce sentiment en elle est si pur, si désintéressé et si profond, qu'il touche et attache malgré l'horreur des moyens qu'elle emploie pour arriver à ses fins. Une courte analyse des scènes que traverse l'héroïne mettra le lecteur à même d'apprécier notre observation.

Lorsque Jeanne paraît, elle joue d'abord le rôle de fille inspirée, de missionnaire céleste, et cela avec assez de fidélité relativement à sa légende. C'est au nom de Dieu qu'elle combat, qu'elle relève et ranime son parti abattu. Elle est regardée comme une sainte dans le camp français par le roi et par ses officiers. Rien d'impur et de grossier dans son langage et sa conduite. Ce n'est que vis-à-vis des Anglais que sa haine éclate en termes énergiques et soldatesques; ce n'est aussi que par eux qu'elle est traitée de furie et de mécréante. Elle va et vient avec une ardeur extrême : on sent bien qu'elle est l'âme de l'armée royale. Sa pensée, son désir de chaque heure, sont de chasser l'ennemi. Non-seulement elle emploie le fer, mais encore la parole. Battue par Talbot, elle prend sa revanche en détachant de l'alliance anglaise le duc de Bourgogne, et elle le fait dans les termes les plus nobles et les plus vrais. Cette scène est si belle que Schiller s'en est emparé et l'a presque traduite dans sa tragédie de *la Pucelle d'Orléans*.

Regarde, dit-elle au duc, regarde ta fertile France,
Et vois ses villes, ses cités ruinées
Par le ravage terrible de son cruel ennemi;
Regarde-la de l'œil d'une mère qui contemple son jeune enfant
Au moment où la mort vient fermer ses tendres yeux.
Vois, vois l'affreux mal de la France;
Observe ses blessures, les blessures *innaturelles*
Que toi-même tu as faites à son sein plein de tristesse.
Oh! tourne ailleurs ton épée tranchante;
Frappe ceux qui t'offensent et ne blesse pas ceux qui t'aiment.
Une seule goutte du sang de ta patrie
Devrait t'affliger plus que des flots de sang étranger.
Expie donc ce sang par un déluge de larmes,
Et guéris les plaies qui souillent le corps de la France.

Puis, pour le mieux convaincre, elle s'adresse à sa raison, et lui peint le caractère de ses alliés d'un seul trait, mais terrible :

A quel peuple t'es-tu associé? A une orgueilleuse nation,
Qui ne sera fidèle à ton alliance qu'autant que durera son intérêt.
Quand Talbot est venu guerroyer en France,
Il t'a fait servir d'instrument à sa fureur;
Mais Henri d'Angleterre sera le souverain,
Et toi, tu seras mis dehors comme un fugitif.
. . . . . .
Reconnais que tu combats contre des compatriotes,
Et que tu t'es lié avec des hommes prêts à devenir tes assassins.
Reviens, reviens, ô prince égaré!
Charles et les siens sont prêts à te recevoir dans leurs bras.

Le duc de Bourgogne se laisse toucher, et quitte le parti anglais. Jusque-là, on n'aperçoit dans les actes de Jeanne que des moyens légitimes et naturels. Cependant elle est magicienne; elle se révèle entièrement comme telle lors-

qu'elle voit la fortune des combats abandonner l'armée française. Dans son désespoir alors, elle invoque à son aide les esprits du mal. La scène est courte, mais effrayante. Les esprits apparaissent sans lui répondre d'abord. Elle les supplie, ils baissent le front; elle leur offre son corps et son sang, ils secouent la tête. Alors, poussée à bout, elle s'écrie :

Si le sacrifice de mon corps et de mon sang
Ne vous engage pas à me donner votre assistance habituelle,
Alors prenez mon âme; mon corps, mon âme, tout,
Plutôt que de voir la France succomber sous l'Angleterre!

Se vouer corps et âme à une damnation éternelle pour sauver sa patrie, surpasse tous les dévouements imaginables. Les esprits ne lui répondent pas et s'éloignent, et Jeanne accablée comprend que c'en est fait de la gloire de la France et de sa propre vie. Bientôt elle est prise. Ce n'est pas à Compiègne qu'elle tombe aux mains de l'ennemi, mais devant les murs d'Angers. Entraînée au camp du duc d'York, elle y est insultée par les chefs anglais. Confrontée avec un berger qui se dit son père, elle relève la tête avec fierté, et reprend son rôle d'envoyée du ciel. Elle repousse les allégations du paysan, déclare ne pas le reconnaître pour son père, et soutient que ce malheureux vieillard a été suborné dans le but de la flétrir et rabaisser. Alors elle fait l'histoire de sa vie et de sa mission en termes magnifiques, si beaux et si vrais que les plus grands admirateurs de cette fille étonnante n'ont pas formulé un plus juste éloge de sa nature et de ses vertus.

Jamais, dit-elle, je n'eus commerce avec les esprits mauvais;
Mais vous, hommes flétris par la débauche,
Hommes souillés du sang pur de l'innocent,
Corrompus et gâtés par mille vices,
Parce que vous êtes privés de la grâce que d'autres possèdent
Vous jugez strictement impossible
Qu'on opère des prodiges autrement qu'avec le secours des démons.
Vous vous trompez sur moi : Jeanne d'Arc
Naquit et vécut vierge depuis sa tendre enfance;
Elle fut chaste et sans reproche dans toutes ses pensées,
Et son sang pur, versé injustement,
Criera vengeance aux portes du ciel.

A peine cette noble et éloquente protestation est-elle terminée que le duc d'York ordonne d'apporter des matières inflammables et de préparer le bûcher. A cet aspect, le cœur de la pauvre sorcière tombe en défaillance; elle réclame un peu de pitié de la part de ses bourreaux. Les Anglais prennent acte de cette faiblesse, pour la couvrir des plus grands outrages. Voyant que rien ne peut les émouvoir et les arrêter dans l'apprêt du supplice, elle se résigne à son malheureux sort, et marche à la mort en léguant à ses ennemis cette terrible malédiction :

Puisse le glorieux soleil ne jamais laisser tomber ses rayons
Sur le pays que vous habitez!
Que la nuit et les ombres épaisses de la mort
Vous environnent jusqu'à ce que le malheur et le désespoir
Vous inspirent l'idée de vous égorger et de vous étrangler vous-mêmes!

Certes, tout cela est bien loin de la résignation sublime de la pauvre suppliciée du marché de Rouen, bien contraire au caractère véritable de l'héroïne, tel qu'il nous est révélé par les pièces de son procès et les récits de ses contemporains. Cependant, si faussé qu'il soit, le personnage de Shakspeare ne manque pas de vie et de réalité; même avec sa scène de sorcellerie, cette fille batailleuse et haineuse du nom anglais, garde quelque chose de cette franche et active paysanne lorraine qui aimait tant son pays, et qui détestait si cordialement, comme elle le disait, les vilains *goddons*. Le poëte breton ne s'est point trompé sur le principal élément du caractère de Jeanne, l'amour du pays; il le fait ressortir nettement et vigoureusement. S'il a éteint tout à fait le côté religieux, c'est qu'il ne croyait pas à la mission céleste, et qu'il ne voulait pas blesser l'orgueil national en montrant des capitaines anglais immolant une sainte et une chrétienne qui combattait pour le sol natal. Nous sommes disposé à penser que ce dernier motif surtout est celui qui l'a fait abonder dans la croyance populaire et lui a fait transformer Jeanne en sorcière; car, à entendre les nobles accents qu'il lui prête et que nous venons de rapporter, il est difficile de croire que l'auteur de *Henri VI* n'ait point entrevu le vrai caractère de l'héroïne française.

Si Shakspeare a échoué dans la reproduction de cette figure extraordinaire, il n'est pas le seul poëte malheureux. Bien d'autres après lui, dégagés de préjugés nationaux, et munis de renseignements historiques plus justes et plus complets que les siens, ont tenté vainement l'entreprise. Le vieux Chapelain n'a fait de la pauvre Jeanne qu'une abstraction ornée de fleurs de rhétorique; Robert Southey, le compatriote de William, l'a noyée dans une phraséologie mystique et déclamatoire, et Schiller l'Allemand lui a donné une rêverie et une sentimentalité romanesque tout à fait contraires à la vérité. Ces trois poëtes, et c'est leur honneur, ont très-bien senti les parties élevées du caractère de Jeanne : la foi, l'amour du pays et l'ardeur du sacrifice; mais le côté humain, la forme individuelle, simple, naïve, vivante, ils ne l'ont pas rendue ou l'ont mal rendue. C'est surtout dans la pièce de Schiller que le personnage s'idéalise d'une manière étrange et fantastique. L'histoire même, dans son point le plus brillant, y est mise de côté par un singulier parti pris. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, Jeanne, à la fin du dernier acte, ne meurt pas sur un bûcher, prisonnière des Anglais, et en vertu d'une sentence, mais sur un champ de bataille où elle vient de mettre en fuite les ennemis de la France, enveloppée des plis de sa bannière, et au rayonnement d'une lumière céleste. Nous n'avons jamais compris comment l'historien sévère et consciencieux de *Walstein* et de *Guillaume Tell* avait pu abuser à ce point des libertés de la poésie. Quant au poëme de M. Soumet, il nous semble une longue élégie dans laquelle l'héroïne agit et parle trop en bergère et guerrière de salon. En somme, cette admirable figure est encore à sortir des mains de la poésie. Jusqu'à ce qu'un génie doué d'un sentiment vrai, d'une imagination puissante, et animé d'un esprit national et religieux en rapport avec celui de la noble Lorraine, l'ait recomposée, il faudra se contenter des beaux travaux historiques de MM. Michelet et Quicherat; ce sont eux qui donnent l'idée la plus juste et la plus touchante de ce cœur sublime.

LE SAGAR DES VOSGES.

NOUVELLE.

Voy. p. 235, 251.

Il y eut alors une sorte d'entr'acte dans les réjouissances de la journée. Tandis que les garçons enlevaient la table et préparaient les futailles vides qui devaient servir de tribune à la *rakiotte*, les filles vaquaient à quelques soins domestiques impossibles à négliger. La grande Isabeau alla finir de *coisser* une poignée de chanvre dont on avait besoin le lendemain. Charlotte prit une brassée d'herbe fraîche pour la génisse favorite de Baptiste, et la Françoise se prépara à balayer la grange qui allait être transformée en salle de bal.

—Vite, vite, les amies, dit-elle, le jeune maître va revenir dans un instant, et il faut que tout soit prêt pour qu'il nous fasse *rondier*.

— Oui, compte là-dessus! reprit Isabeau; gage qu'il se passera plusieurs heures avant son retour!

— Pourquoi donc? demanda Charlotte qui se retourna.

— Ah! pourquoi? reprit Isabeau d'un air malin, parce que depuis quelque temps notre jeune maître est plus pressé de sortir que de rentrer.

— Qu'est-ce qui le retient donc? dit Françoise.

— Tiens! elle le demande! s'écria la *coisseuse* en riant; ne sais-tu pas ce qui fait sortir les oiseaux de leurs trous, et les jeunes gens du logis?

— Il a donc une préférence dans le pays?

— Faut croire.

— Alors, il songe à s'établir?

— Peut-être bien.

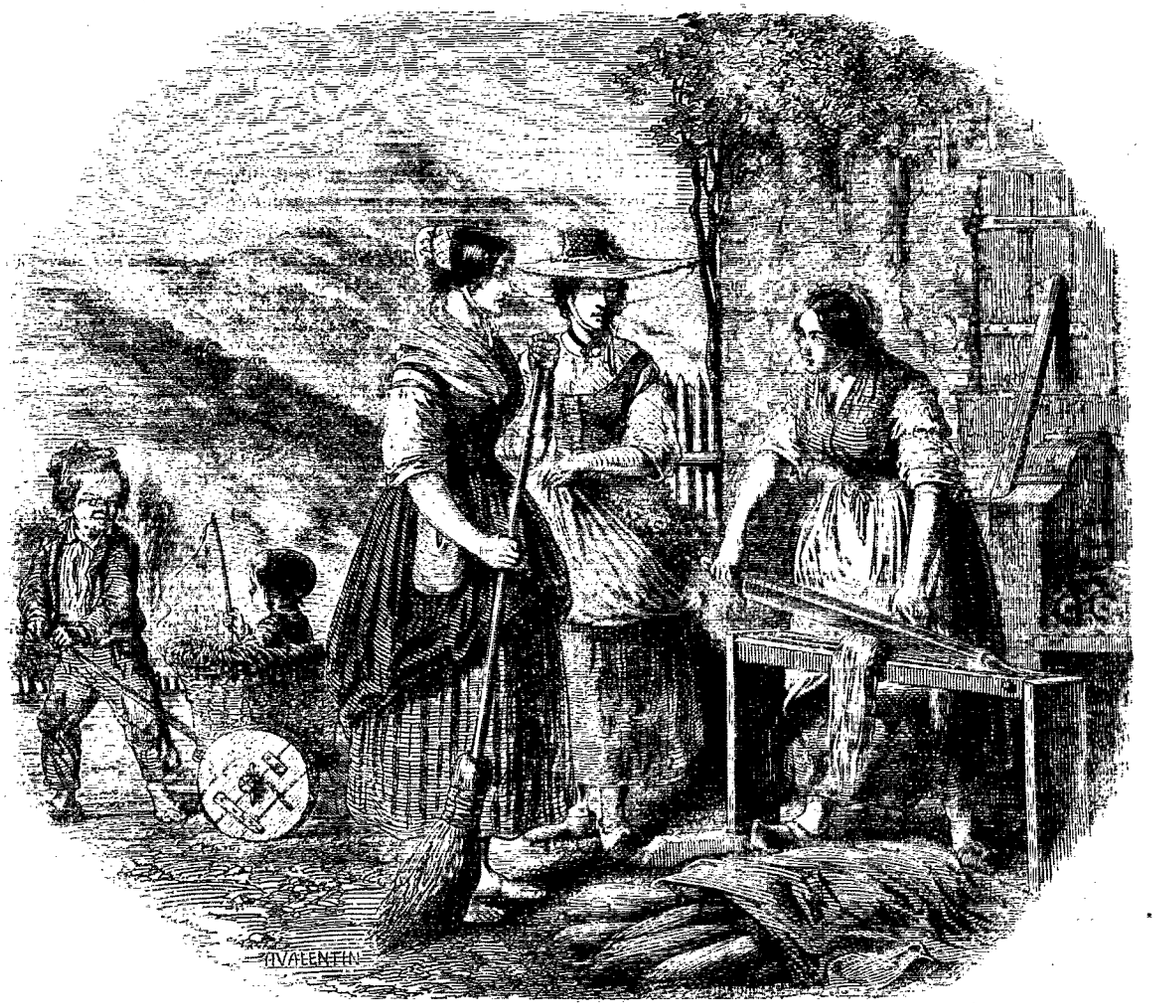
— Et tu ne sais pas qui il a choisi?

— Je suis pas curieuse, répliqua Isabeau en jetant un regard de côté à Charlotte, qui était devenue très-attentive et avait légèrement pâli.

— Ah bien! si c'est possible! reprit Françoise; comment, ce sournois de Baptiste penserait à se marier sans avoir averti?

— Isabeau... n'est point sûre... de ce qu'elle dit, fit observer la sœur du sagar d'un accent ému.

— Tu crois ça, ma mie? répliqua la coisseuse.



Costumes de jeunes filles des Vosges. — Une *coisseuse* de chanvre. — Dessin de H. Valentin.

— Alors tu sais le nom de la future? s'écria Françoise.

— Pourquoi pas?

— Gage que je le devine.

— Gage que non.

— Attends, reprit la jeune fille en appuyant le coude sur son manche à balai, et se grattant le front comme pour réveiller sa mémoire... C'est-il la petite Marguerite?...

— Elle est promise au meunier.

— Alors la Catherine.

— Elle aime trop les rubans

— Pour lors... Claire Barrois.

— Fi! dit Isabeau; crois-tu que notre maître voudrait entrer dans une famille mal famée?

— Attends! j'y suis, interrompit Françoise en battant des mains; c'est Ursule, la fille du sonneur de Luvigny.

Isabeau ne répondit rien.

— Est-ce donc vrai? demanda Charlotte dont l'œil s'était arrondi, et dont les lèvres tremblaient.

— Pourquoi non? dit Isabeau, les yeux fixés sur la sœur de Hubert; est-ce qu'Ursule n'est pas une honnête créature?

— Dieu me garde... de dire le contraire, balbutia Charlotte.

— Est-ce qu'elle n'est pas mignarde et bien disante?

— Certainement.

— Sans compter que son père lui donnera une bonne dot.

— Alors, j'ai deviné, reprit Françoise; c'est Ursule...

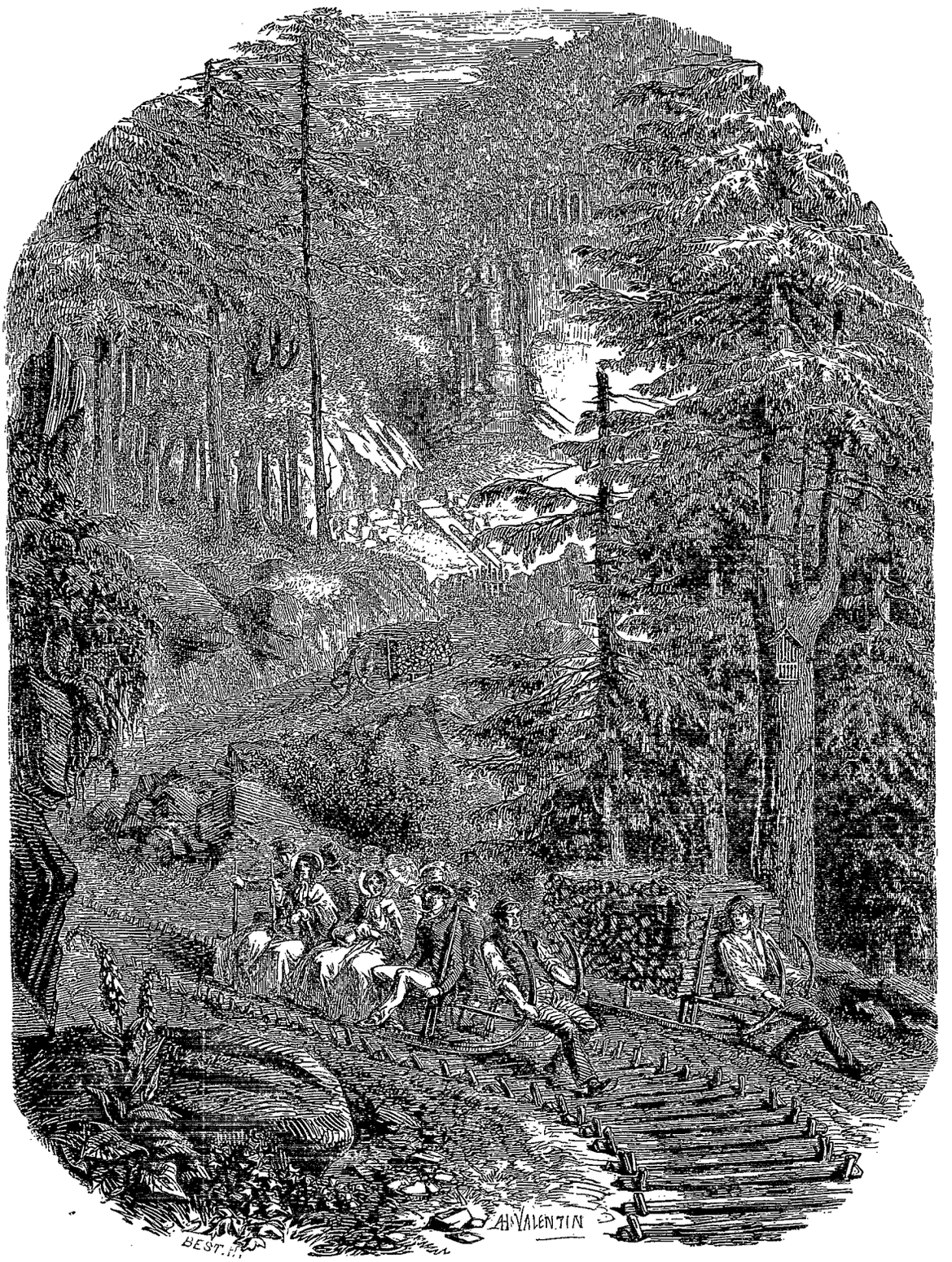
— M'est avis que Charlotte pourrait vous l'apprendre au juste, répondit malicieusement Isabeau.

— Moi! s'écria la jeune fille qui n'était pas maîtresse de son trouble... je ne sais ce que vous voulez dire.

— Notre maître cause pourtant volontiers avec vous, reprit la sœur de Guillaume; avouez qu'il vous a parlé de quelque chose.

— De rien! je vous jure... de rien... bégaya Charlotte, près de pleurer.

— Eh bien, il ne faut pas tant vous chagriner pour ça,



La Schlitte. — Dessin de H. Valentin.

reprit la grande Isabeau; on dirait, ma pauve fille, que vous avez le cœur gros...

— Vous êtes folle... Isabeau... murmura la sœur de Hubert... Et moi... je perds là mon temps... à vous écouter.

Et, sans en entendre davantage, elle quitta brusquement les deux jeunes filles pour entrer dans l'étable.

Françoise la regarda partir d'un air étonné.

— Eh bien, eh bien! qu'est-ce qui l'a donc mordue? dit-elle..

Isabeau fit un signe de tête en éclatant de rire.

— Tu n'a pas compris, grande innocente, s'écria-t-elle ; 'est mon histoire de mariage qui lui a piqué le cœur.

— Ah bah! reprit Françoise étonnée

— Je savais, moi, que je la forcerais à montrer son amitié pour notre maître, reprit Isabeau ; mais, pas moins, à voir son chagrin, il paraîtrait que leur mariage n'est point convenu comme le croyait Guillaume ; je vas lui conter la chose ! faut qu'il tâche de faire parler Baptiste... Ah! Jésus! ma pauvre fille ! c'est-il une dure chose de vivre avec des gens qui se cachent de vous ; vrai, ça serait pour en tomber malade si on était seulement un tantinet curieux.

Les deux jeunes filles n'eurent point le loisir d'en dire davantage. Les sons du violon et de la clarinette venaient de faire entendre leur joyeux appel ; toutes deux se hâtèrent de laisser là leur chanvre et leur balai pour s'occuper de leur toilette et rejoindre à la grange les autres invités.

§ 3.

Pendant que l'on dansait à la ferme, Mme Fournier avait rejoint, sur les pics qui avoisinent le lac, la troupe des voyageurs auxquels elle avait donné rendez-vous.

L'alternative des ondées et des pleins soleils qui se succédaient d'instants en instants variait à l'infini les aspects de la montagne. On eût dit les décors mobiles d'un immense panorama, où les jeux de la lumière et de l'ombre, de l'atmosphère limpide et des brumes flottantes, amusaient sans cesse le regard. Mis en goût par la variété du paysage et par des obstacles qui suffisaient pour réveiller l'activité sans la fatiguer, nos touristes s'abandonnèrent à toutes leurs fantaisies, franchissant les ravines sur des troncs d'arbres jetés en guise de pont, se laissant glisser le long de pentes abruptes, gravissant avec effort les sentiers perdus, et ne trouvant dans l'obstacle ou la chute que l'occasion d'un redoublement de gaieté.

Ils atteignirent ainsi, de plateaux en plateaux, les bosquets de sapins les plus élevés, et s'y établirent avec les provisions apportées. Le repas, égayé par les oublis inévitables, les incidents inattendus, les lazzis des convives, se prolongea jusqu'au moment où le soleil commença à descendre derrière les sommets. L'ombre des arbres, qui s'allongeait dans la clairière, avertit enfin les voyageurs de songer à la retraite. On réunit les paniers, les fusils, les ombrelles, et les dames regardèrent à leurs pieds, avec une certaine inquiétude, les sentiers tournoyants par lesquels il fallait descendre. Mais Mme Fournier les rassura en leur montrant à droite une rivière qui servait à l'exploitation des bois coupés sur les cimes les plus élevées.

— Je vous ai laissé grimper à pied pour prendre de l'exercice, dit-elle; mais il faut que vous connaissiez tous les modes de locomotion dans nos montagnes. Il y a là un *vovton* par lequel les bûcherons laissent glisser leurs *schlittes;* nous allons en profiter. Après être montés comme des chèvres, nous descendrons comme des bûches! En route donc, et qui m'aime me suive!

La troupe entière prit le chemin de la ravine, au haut de laquelle ils trouvèrent plusieurs bûcherons occupés à entasser les bois coupés dans la montagne et à se charrier vers la plaine. Un de ces chemins nommés *vovton* avait été tracé dans la ravine même. Il était composé d'une série de marches formées de rondins régulièrement espacés et retenus au moyen d'un piquet à chaque extrémité. Le bois que l'on voulait descendre par cette voie était chargé sur une sorte de traîneau ou schlitte, à l'avant duquel s'asseyait le conducteur, qui modérait la précipitation de la descente en appuyant alternativement chaque talon sur l'une des marche du vovton.

La vue de cette rustique voiture et de la roideur de la descente effraya d'abord quelques-unes des voyageuses; mais Mme Fournier les rassura en affirmant qu'il n'y avait rien à craindre avec un *schlitteur* expérimenté.

— En voici un, ajouta-t-elle, qui a l'air d'un des sept sages de la Grèce, et qui doit avoir plus de raison dans son cervelet qu'on n'en trouverait dans toutes nos cervelles ; nous serons aussi en sûreté sur son traîneau que dans la diligence de Colmar.

Celui qu'elle désignait ainsi n'était autre que maître Hubert, dont la schlitte venait d'atteindre *le plateau* supérieur, et qui se préparait à la recharger. La veuve l'arrêta du geste et lui demanda s'il ne pouvait les prendre au lieu de rondins, et les descendre jusqu'à la vallée par le vovton. Hubert répondit laconiquement qu'il y avait huit places sur le traîneau, et nos voyageurs s'y assirent de leur mieux, non sans quelque inquiétude de la part des dames qui se hasardaient pour la première fois sur ces glissoires vosgiennes. Aussi quand le traîneau partit poussèrent-elles un cri, moitié de frayeur, moitié de surprise. Mme Fournier leur imposa silence.

— Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est? dit-elle ; va-t-on faire les petites maîtresse? Que craignez-vous ?

— Nous allons nous briser ! répondirent plusieurs voix.

— Allons donc ! il n'y a aucun danger ; demandez plutôt à notre schlitteur.

— Pour le chargement, non, répondit Hubert; le conducteur est seul exposé.

— Au fait, s'il arrive à ne plus être maître du traîneau, il peut se briser un membre, objecta quelqu'un.

Le frère de Charlotte fit un signe négatif.

— Personne ne se brise de membres sur le vovton, répliqua-t-il; quand la schlitte vous emporte, elle vous aplatit au premier tournant contre un arbre ou un rocher.

— Et cela arrive souvent ?

— Assez pour faire chaque année des veuves et des orphelins, j'en sais quelque chose, moi.

— Que voulez-vous dire?

Hubert montra, à l'un des détours du vovton, un pin gigantesque.

— Voyez-vous cet arbre ? demanda-t-il.

— Sur lequel est clouée une croix ?

— Oui.

— Eh bien ?

— C'est là que mon père a été tué.

Les voyageurs poussèrent une exclamation.

— Y a-t-il longtemps ? demanda Mme Fournier.

— Dix-neuf années au prochain hiver, répliqua le sagar.

— Mais comment l'accident est-il arrivé ?

— Comme ils arrivent toujours, par la malice du démon, et faute d'écouter les avertissements d'en haut ! Les signes n'avaient pas manqué au père ! Depuis trois jours il s'était entendu appeler plusieurs fois dans la montagne et avait reconnu la voix de notre défunte mère. Comme il descendait le vovton, des *chandelottes* s'étaient mises à courir devant lui et avaient glissé sous terre au pied du grand pin ; il sentait ses membres brisés, sa tête lourde, et il lui semblait qu'un poids invisible pesait sur lui : c'était la mort qu'il portait.

— C'est-à-dire qu'il était malade? reprit Mme Fournier.

Hubert sourit ironiquement.

— Oui, répliqua-t-il, c'est là ce que certains lui disaient ; tandis que d'autres lui répétaient : — Prends garde, Hubert ! il y a quelque chose dans l'air contre toi.— Le père croyait comme eux ; mais il fallait gagner le pain

de la journée : si bien qu'il continuait à descendre le bois dans le val ! Un soir donc qu'il sentait le fardeau encore plus pesant que d'habitude, il s'élança sur le voyton en grande presse de finir la journée... Il faisait nuit close... tous les bûcherons étaient rentrés... Mais voilà qu'au milieu de la descente, mon père entend derrière lui le bruit d'une schlitte qui glissait du haut de la montagne ! Il se retourne et ne voit rien... Cependant le bruit augmentait ; il avait l'air de s'approcher ; il arrivait comme le tonnerre... Tout à coup mon père sent ses jambes plier ; sa schlitte, poussée par une main invisible, se précipite, l'emporte et va l'écraser contre le grand pin. Quand on le retrouva, quelques heures plus tard, il vivait encore ; il put raconter ce qui lui était arrivé. Puis il me dit : — Ne néglige jamais les avertissements, Hubert... — Ce fut son dernier mot ; il se retourna pour embrasser le crucifix, et ferma les yeux jusqu'au jugement dernier.

— Et vous avez sans doute suivi son dernier conseil ? demanda un des voyageurs qui étudiait avec curiosité la physionomie du sagar.

— Autant que je l'ai pu, répondit Hubert ; mais les signes ont beau vous mettre en défiance, il faut obéir à la nécessité.

— J'espère que vous n'avez pas aujourd'hui de mauvais pressentiments, l'ami ? dit Mme Fournier en souriant.

Le Vosgien secoua la tête sans répondre.

— Vous nous avez déclaré vous-même, ajouta la veuve, qu'il n'y avait pas de danger...

— Pour ce que porte la schlitte, acheva Hubert, non, non ; les mauvais présages ne sont pas pour ceux que je conduis.

— Alors ils sont pour vous !

— Possible.

— Avez-vous donc eu, comme votre père, des avertissements ?

— Possible.

— Lesquels ?

Hubert ne répondit pas sur-le-champ.

— C'est inutile à dire pour ceux qui n'ont point la foi, répliqua-t-il enfin.

— Bah ! je parie savoir ce que c'est, reprit Mme Fournier en se retournant vers ses voisins de schlitte ; il aura trouvé sa cognée le tranchant entré dans la terre, ou entendu sur la montagne la fameuse menée d'Hellequin.

Le schlitteur fit un mouvement.

— Qu'est-ce que je vous disais ? continua la veuve en baissant la voix ; tous ces braves bûcherons ont la cervelle troublée de fantaisies diaboliques. Il semble que ce ne soit pas assez pour eux de lutter contre la misère, la fatigue et le danger ; ils rêvent encore une armée d'ennemis invisibles.

— Ce qui m'étonne, objecta une des voyageuses, c'est qu'après l'accident de son père, notre conducteur ait pu choisir la même profession.

— Et qu'il n'ait pas préféré vivre dans la plaine, ajouta sa voisine.

— Cette vie des coupeurs de bois paraît si rude !

— Et celle des laboureurs si douce !

— Ah ! vous pensez à maître Baptiste, notre jeune fermier de ce matin, s'écria Mme Fournier.

— Vous le connaissiez ? demanda la première interlocutrice.

— Par ses cousins, qui ont des terres près de notre village.

— C'est un gai compagnon, fit observer la voyageuse.

— Et un cœur d'or, ajouta la veuve : aussi j'espère avoir pu lui rendre ce matin un petit service.

— Au fait, ne vous ai-je pas vu lui remettre un billet ?

— Précisément, pour le notaire de Luvigny.

— M. de Bruat ? interrompit Hubert, qui avait tout entendu.

— Juste ! dit Mme Fournier ; il doit y être allé sur-le-champ, vu que l'affaire pressait.

— Et cette affaire... reprit le schlitteur avec une sorte d'inquiétude, Madame la connaît.

— Parfaitement, l'ami, répliqua la veuve ; seulement madame n'en parle pas, vu que Baptiste lui a demandé le secret.

Hubert ne répliqua mot ; mais son front se plissa et ses lèvres se serrèrent. Évidemment un soupçon douloureux lui était entré dans l'esprit.

Pressé sans doute de l'éclairer, il accéléra la course du traîneau qui se mit à glisser comme une avalanche le long de la ravine. Par instants, d'autres schlittes chargées de bois apparaissaient au penchant d'un des voytons qui sillonnaient en tous sens la montagne, arrivaient comme l'éclair, et passaient avec le cri d'avertissement ou le salut de bonne chance du conducteur, Mme Fournier et sa compagnie atteignirent ainsi rapidement le pied de la montagne, où elles se séparèrent du sagar, après l'avoir généreusement payé de sa peine.

Hubert reçut l'argent sans y prendre garde, tira sa schlitte à l'écart, et prit sur-le-champ le chemin de la ferme. *La suite à une autre livraison.*

SUR LES HERBORISATIONS ET LES HERBIERS.

I. HERBORISATION.

Une herborisation est une excursion faite dans la campagne pour la recherche des plantes.

Au sujet des herborisations, on peut se demander : en premier lieu, quelles sont les époques de l'année où l'on doit les entreprendre et où on les fait avec le plus d'utilité ; en second lieu, quelles sont les localités à explorer plus particulièrement dans telle ou telle saison ; ensuite, quel est le temps le plus propice ; quels sont les objets les plus utiles ou les plus indispensables dont le botaniste doit se munir pour obtenir la meilleure récolte des plantes qui seront l'objet de son excursion ; en dernier lieu, quelle est la manière de récolter les plantes, et quelles sont les portions de celles-ci qu'il faut plus particulièrement choisir pour l'herbier.

D'abord, quelles sont les époques de l'année où l'on doit entreprendre les herborisations ?

On doit herboriser en toute saison, si le but que l'on se propose est de se procurer la flore ou collection complète des espèces d'une localité déterminée. Chaque saison, chaque mois, et pour ainsi dire chaque semaine, voient fleurir leurs espèces spéciales, et pour une même localité, l'époque de la floraison de chaque espèce en particulier ne varie, à moins de circonstances extraordinaires, que dans les plus étroites limites. Dans la saison même des frimas, au moment des froids les plus rigoureux, aussi bien que dans les plus beaux jours et à l'époque des plus fortes chaleurs de l'été, dans la saison des pluies les plus abondantes comme dans celle des sécheresses extrêmes, les plantes verdissent dans la campagne, leurs corolles s'épanouissent, leur fruit mûrit. En hiver, ne voyons-nous pas les ellébores, dont la tige fléchit sous le poids de la neige qui la recouvre encore, montrer cependant leur fleur ? L'héliotrope d'hiver suit de près la floraison des ellébores. Aux premiers rayons du soleil printanier fleurissent la violette, la primevère, le crocus doré, etc. Dans l'été, d'innombrables espèces émaillent nos champs, nos

bois, les bords des ruisseaux, les endroits les plus bas comme les sommets les plus élevés des hautes montagnes. En automne, et jusque dans les derniers jour de cette saison, à une époque où la vie semble déjà vouloir disparaître du monde végétal, apparaissent encore çà et là le colchique d'automne, l'héliotrope d'hiver, etc. Chacune de ces fleurs apparaît dans sa saison, et pour ainsi dire à jour fixe, à tel point qu'on dirait que la nature, en établissant cet ordre rigoureux dans les diverses phases du développement des êtres qui composent le règne de la végétation, aurait voulu établir un véritable calendrier naturel, marquant les mois, les semaines, les jours et jusqu'aux heures où chaque espèce fleurit. A cet ordre régulier dans la floraison des plantes pendant l'année, les botanistes ont même donné le nom de *Calendrier de Flore*

Le botaniste qui veut réunir une collection complète des plantes qui composent la flore d'une localité, ne saurait donc négliger aucune époque dans chaque saison; il faut qu'il herborise à intervalles réitérés pendant l'année tout entière.

Mais si l'herborisation a pour but spécial de faire la plus ample récolte d'espèces ou d'individus, on devra choisir des époques particulières dans l'année; le mois des fleurs (le mois de mai), puis les mois qui le suivront immédiatement, juin et juillet, seront les époques où le botaniste pourra faire les plus larges moissons.

En second lieu, dans chaque saison, les localités que le botaniste devra plus particulièrement explorer varieront. En hiver, il recherchera les lieux exposés au midi ou ceux légèrement abrités contre les vents de la froide saison. Aux premiers rayons du printemps, il se hâtera d'aller visiter les lisières des bois, les terrains en pente et qui regarderont au soleil du midi, les terres sèches, etc. En été, ce seront les endroits ombragés, le sol frais ou humide, la plaine basse, le bord des ruisseaux, les marais, etc. En automne, les espèces seront peut-être moins subordonnées aux conditions de la chaleur solaire, car la terre offre alors des conditions intermédiaires entre celles de la chaleur extrême et des froids les plus vifs; son sein reste encore réchauffé par les rayons de l'été, et sa surface commence à partager l'abaissement de température qu'apporte l'hiver. Les espèces d'automne sont assez uniformément répandues: le colchique d'automne, par exemple, se rencontre dans les endroits élevés, sur la pente des collines, comme dans la plaine, sur un sol humide comme sur un sol sec, etc. En automne donc, les excursions devront être beaucoup moins localisées qu'en toute autre époque de l'année.

Suivant les saisons, le botaniste doit, avons-nous dit, choisir les localités; mais il doit faire plus, il doit connaître autant que possible à l'avance l'*habitat* de telle ou telle espèce qu'il recherche plus particulièrement. Telle espèce ne vit que dans les bois, telle autre ne vit que sur le sol nu; celle-ci se plaît dans les endroits les plus humides, celle-là affectionne les terrains plus desséchés; telle ne se rencontre que dans les lieux les plus bas, telle autre que sur les sommets les plus élevés; l'une préfère le bord d'un tranquille ruisseau, l'autre va répandre ses frondes allongées et chevelues dans le courant rapide du plus grand fleuve.

Les conditions d'habitat sont donc indispensables à connaître, non moins que les époques de floraison, pour le succès d'une judicieuse herborisation.

En troisième lieu, quel est le temps le plus propice pour l'herborisation? Une des conditions les plus essentielles pour que la plante entre dans l'herbier de manière à y être bien conservée, est qu'elle ne soit point humide, et ici par humidité nous ne voulons pas entendre celle qui, existant normalement dans son tissu, est due à la présence des sucs nourriciers en circulation dans ses vaisseaux, nous voulons indiquer seulement l'humidité qui peut survenir accidentellement à sa surface, par exemple celle qu'apportent la rosée, la pluie, l'eau dans laquelle l'espèce aurait vécu ou aurait été par hasard plongée. La présence de l'humidité superficielle nuirait à une bonne dessiccation, ou même, dans quelques cas, pourrait totalement l'empêcher, la putréfaction s'emparant de l'individu dans la période de temps que l'on accorde généralement à l'opération de la dessiccation. Du reste, si l'humidité ne détermine pas précisément dans tous les cas ce fâcheux résultat, presque toujours elle influe sur la conservation des couleurs naturelles de la plante; un sujet cueilli à l'état humide perd plus sûrement qu'un autre sa couleur en se desséchant. Il faut donc que les sujets cueillis soient dépourvus de l'humidité accidentelle. Autant que possible, l'herborisation doit avoir lieu en temps sec. Un ciel sans nuages, une heure de la journée assez avancée pour que les rayons de l'astre du jour aient absorbé complétement la rosée, ou aient séché la pluie qui a mouillé précédemment les plantes et détrempé le sol, telles sont les meilleurs conditions de temps. Ces conditions sont, du reste, subordonnées aux saisons; dans telle saison en particulier, il ne sera pas toujours facile de les réunir : le botaniste devra profiter alors de celles qui lui seront le moins désavantageuses.

La suite à une autre livraison.

PROVERBES ITALIENS.

Voy. les Tables du tome XX.

El mal foro non vuol festa.
(Mauvais marché ne veut fête.)

El bianco e 'l negro han fatto richa Venetia.
(Venise s'est enrichie avec le blanc et le noir (1).)

La gamba fa quel che vol el genocchio.
(La jambe fait ce que veut le genou.)

El non se ricorda dal naso alla bocca.
(Il ne se souvient du nez à la bouche)

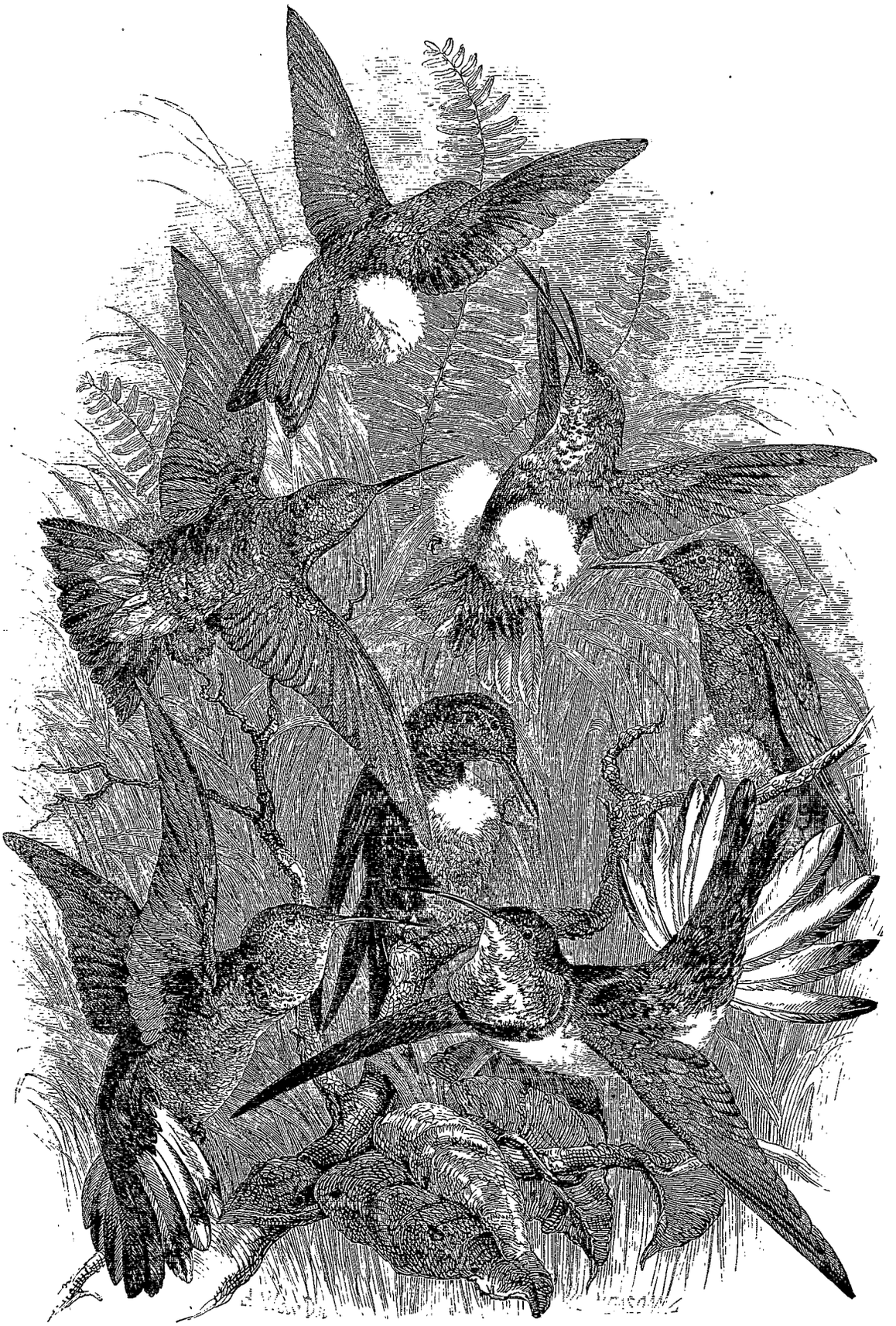


Ne creder troppo a chi da se vanta.
(Ne pas trop croire à qui se vante.)

(1) Le coton et le poivre.

COLIBRIS ET OISEAUX-MOUCHES.

I. COLIBRIS. — M. GOULD.



Colibris (Trochilides), d'après Gould. — Dessin de Weir.

S'éveillant,
Babillant,
Au jour qui naît et brille,
Son petit corps scintille
D'émeraude, et d'azur,
Et d'or pur.
Fleur qui cherche sa tige,
Le voilà qui voltige.
L'Aurore en a souri.
Baisez-moi, Colibri!
Colibri!

BÉRANGER.

Le poëte, dont l'âme ouverte à toute émotion renvoie un écho sonore d'admiration dès qu'une nouvelle beauté de la nature se révèle à lui, n'a pas été seul à trouver de vives images, de radieuses paroles pour peindre ce joyau animé, cette vivante pierrerie, ce rayon de soleil, l'oiseau-mouche! Chaque naturaliste, en son placide enthousiasme, a multiplié les épithètes chatoyantes, lorsqu'il a parlé de ces charmantes et frêles créatures; mais, parmi ceux qui ont épié le vol des colibris, nul n'a trouvé pour les décrire des expressions plus heureuses que l'Américain Audubon.

« Suspendu sur ses ailes frissonnantes, dit-il, le petit être tout aérien, dans sa ravissante et capricieuse légèreté, fuit d'une fleur à l'autre. En le voyant poursuivre sa course vagabonde sur toute l'étendue de notre vaste continent, qui pourrait ne pas s'arrêter pour l'admirer, et reporter ensuite sa reconnaissante adoration vers le Créateur? A chaque pas, les merveilles échappées de sa main toute-puissante nous ravissent, et au sein de l'ensemble sublime dont chaque détail nous éblouit, seuls nous sommes doués du noble sentiment de l'admiration.

» Le soleil ouvre à peine la saison printanière, à peine les plantes innombrables commencent à développer leurs feuilles et leurs fleurs sous l'influence de ses bienfaisants rayons, que déjà le bourdonnant petit oiseau plane sur ses ailes de fée. Il visite une à une chaque corolle, et, jaloux de conserver la pureté délicate des pétales qui forment la coupe parfumée, fleuriste alerte et curieux, il en extirpe adroitement chaque petit insecte. L'œil étincelant, balancé en équilibre sur ses ailerons exigus, il plonge un perçant regard au fond des tubes les plus allongés, tandis que la rapide vibration de ses ailes mignonnes semble éventer, rafraîchir les fleurs, et endormir par son léger murmure les insectes qu'il va saisir.

» Prairies, champs, vergers, jardins, ombres séculaires des forêts, sont explorés par le léger chasseur. Sa gorge, fragment de l'arc-en-ciel, enflammée d'une teinte brillante, fondue soudain en un noir velouté, défie par son éclat toute comparaison, tandis que le dessus de son corps délicat resplendit d'un vert chatoyant. L'oiseau se lance-t-il à travers les airs avec la rapidité d'une flèche? c'est comme un rayon de soleil qui illumine la fleur sur laquelle il voltige, à droite, à gauche, dessus, dessous, partout. D'États en États, vers le nord, il poursuit sa course d'été à travers toute l'Amérique, et se retire au sud dès les premières approches de l'automne. Oh! que ne puis-je communiquer au lecteur une part du plaisir que j'éprouvais à épier les sensations d'un couple de ces charmants diminutifs d'oiseaux! »

Les Caraïbes avaient donné à ces bijoux emplumés le doux nom de *Colibris;* les anciens Mexicains, inspirés par la poésie d'association, apanage des races qui vivent en communion immédiate avec la nature, les appelaient *Rayons du jour, Cheveux du soleil, Étoiles des collines, Comètes scintillantes, Amants des myrtes et des roses!* Les conquérants espagnols et portugais, frappés de leur petitesse, les appelèrent *Tominos,* du nom d'un petit poids de douze grains; *Passeres mosquiti* (oiseaux moustiques), à cause du bourdonnement incessant de leurs ailes pointues, qui leur a valu chez nous le sobriquet d'*Oiseaux-mouches,* et qui les fait nommer *Murmures, Bourdons, Froufrous,* parmi les créoles de Cayenne, *Humming birds* (oiseaux bourdonnants) chez les Anglais. Pour ce dernier peuple, les colibris sont aussi des *Honey suckers* (suce-miel), et les Espagnols, les Portugais, les appellent *Chupaflores, Piccaflores* (suce-fleurs, becque-fleurs).

La science n'a pas trouvé pour ces petites merveilles d'azur, d'émeraude, d'améthyste, de topaze, de rubis, des titres aussi gracieux. Linné impose à ce frêle oiseau, sans doute à cause de sa petitesse, le nom grec du roitelet, *Trochilus*; Cuvier le range parmi les *passereaux ténuirostres,* ce qui veut dire, à bec grêle et effilé; Temminck l'appela *Anisodactylos,* à cause de l'inégalité des doigts de ses frêles petits pieds, recouverts jusqu'aux talons d'un épais duvet, sur lesquels il pose à peine, et dont les tarses sont plus courts que le doigt du milieu. Les grands ordonnateurs de l'échelle des êtres, les savants, qui s'efforcent de disposer tout ce qui est créé dans l'ordre de la création, ont divisé en deux-sous-genres ces frétillants et pétulants petits oiseaux américains, que la petitesse de leur taille, la finesse de leur long bec en aiguille, leurs formes sveltes et gracieuses, leurs ailes étroites, mais surtout leurs brillantes couleurs et l'éclat métallique de quelques parties de leur plumage, distinguent de tous les autres. Leur gorge, ou leur tête, ou leur cou, ou le dessus de leur corps, quelquefois le tout, se pare de plumes en forme d'écailles, d'une structure toute particulière, garnies de franges qui rayonnent alentour et qui, finement rayées en prisme, comme la nacre de perle, réfléchissent comme elle et décomposent les rayons lumineux en chatoyantes couleurs. Les becs des deux divisions, arqués chez les colibris ou *trochilides,* droits chez les *orthorynques* ou oiseaux-mouches, grêles dans la tribu tout entière, renferment une langue bifide fort longue, qui peut se darder à la façon de celle du pic, et qui, divisée en deux minces filets concaves, employés uniquement, à ce que l'on croyait au temps de Buffon, à sucer le suc des fleurs, servent aussi de fines pinces, dont l'oiseau se sert pour saisir, dans le calice où il puise sa boisson parfumée, les plus imperceptibles insectes. Les oiseaux-mouches à bec droit (orthorynques) remontent plus haut dans leurs voyages vers le nord de l'Amérique, et redescendent plus au midi que les colibris à bec arqué. Ces derniers ne s'éloignent guère des tropiques.

Le groupe que nous reproduisons est emprunté à la merveilleuse collection du jardin zoologique de Londres, où, par les soins de M. Gould, se trouvent rassemblées et classées, avec autant de goût que de science, trois cent vingt espèces de colibris. Linné n'en connaissait que dix; Bullock, en 1824, en avait réuni cent; M. Loddiges en possédait cent quatre-vingt-seize; M. Gould, dans une vie presque entièrement consacrée jusqu'ici à cette branche de l'ornithologie, en a acquis deux mille spécimens.

Né près d'Éton, sur les bords de ce bras de la Tamise qui s'égare à travers la plaine, et sous les ombres d'une forêt, M. Gould passa son insouciante enfance à épier les oiseaux. Couché dans une étroite nacelle, un livre sur ses genoux, il faisait lentement mouvoir une rame paresseuse, puis s'arrêtait, embusqué sous les saules aux pendants rameaux. Là il demeurait de longues heures en attente. Tout à coup, du haut d'un bouquet de feuilles qui le cachent, le martin-pêcheur se laisse choir comme un plomb sur sa proie. A ce bruit bien connu, le jeune garçon arme son fusil, et au moment où le ventre orangé, la queue verte et bleue de l'oiseau étincellent au soleil couchant, frappé d'un plomb mortel, il tombe; et peu de jours après, empaillé dans toute sa beauté, il est fixé sur une branche et semble prêt à plonger encore.

Quelques années s'étaient écoulées ; le jeune homme se formait peu à peu une collection. Il avait d'abord rassemblé sous une petite case de verre les échantillons des plus belles espèces qu'il put rencontrer ; il choisissait les oiseaux un à un dans les montres des marchands de curiosités ; bientôt les cases se multiplièrent, les spécimens affluaient. Si celui-ci coûtait douze et quinze louis, ceux-là revenaient à peine à quelques sous. Les envois d'Amérique, des Antilles, lui arrivaient en paquets, en boîtes ; il reçut même parfois un oiseau dans une lettre. Sa bibliothèque zoologique s'accroissait à proportion de ses connaissances et de ses collections. L'ouvrage de Bewick ne le contentait plus comme naguère ; il s'en procurait de plus rares, de plus modernes. Le savoir mécanique, l'adresse naturelle, qui lui avaient valu sa réputation, ne suffisaient déjà plus ni aux besoins de son esprit, ni à ses ambitieux désirs. Il aspirait à la science : l'occasion de l'acquérir se présenta. Engagé par la Société zoologique pour aider aux préparations des oiseaux du Muséum, il quitta sa ville natale, se maria, et l'admirable talent que déployait sa femme dans ses dessins d'objets d'histoire naturelle vint ouvrir une nouvelle voie à sa passion pour l'ornithologie. Bientôt il fit paraître, de concert avec l'habile artiste qu'il avait épousée, un remarquable ouvrage sur les oiseaux de l'Himalaya, et dès lors John Gould, qui avait vendu des oiseaux empaillés à Éton, prit rang parmi les savants naturalistes de son époque.

En 1832, il commença un choix des oiseaux d'Europe, qu'il termina en 1837. En 1838, il entreprit l'histoire des oiseaux d'Australie ; dix ans après il la complétait, et six cents espèces, observées dans leurs habitudes et au sein de leurs retraites, étaient figurées et décrites. Mme Gould avait suivi son mari dans le voyage de deux ans qu'il fit en Australie ; un grand nombre d'oiseaux et de fleurs furent dessinés par elle sur la pierre, comme l'avaient été la plupart des oiseaux d'Europe ; mais l'infatigable naturaliste, un an après son retour, voyait mourir sa femme, perdait « la main habile, l'inimitable pinceau » associés à ses travaux et à sa vie, et il lui fallut désormais poursuivre seul des publications si heureusement commencées avec elle. Il s'occupe aujourd'hui des oiseaux d'Asie. Il terminait l'année dernière la première partie de sa monographie des colibris et oiseaux-mouches, dont les gravures coloriées, grâce à mille secrets de détail, rappellent le lustre métallique du plumage de ces scintillants oiseaux. On retrouve, dans les planches de l'ouvrage de M. Gould, l'industrie, le goût, la science qui ont présidé à l'arrangement de la collection du Muséum, où les colibris empaillés, suspendus au milieu des bignonias, des broumélias, des fuchsias, semblent vivre et voltiger : ceux-là avec des jabots, des bottes, des fraises, des manchons, des collerettes de duvet ; ceux-ci, les oiseaux-mouches, avec leurs casques à aigrettes et leurs queues ornées de longues plumes ; tous, parés des écailles chatoyantes et veloutées de leurs corselets qui dardent au soleil comme des pinceaux de lumière. *La suite à une autre livraison.*

Chaque étoile verse, avec sa lumière, un rayon d'espérance dans mon cœur. XAVIER DE MAISTRE.

Salomon a raison, « les blessures faites par un ami valent mieux que les caresses d'un flatteur ; » cependant il vaudrait mieux que l'ami ne blessât pas.

JOSEPH DE MAISTRE.

Frottons nos cailloux, tâchons d'en faire jaillir des étincelles ; mais, pour l'amour de Dieu, ne nous les jetons pas à la tête. RAYNOUARD.

Le cœur doit faire la charité, quand la main ne le peut.

QUESNEL.

La vie, comme l'eau de la mer, ne s'adoucit qu'en s'élevant vers le ciel. JEAN-PAUL RICHTER.

(Ces pensées augmentent l'album de l'invalide dans la cinquième édition du *Brahme voyageur*, par M. Ferdinand Denis ; livre ingénieux et d'une aimable moralité, que nous avons déjà eu l'occasion de citer dans ce recueil.)

LES AÉROSTATS.

TENTATIVES ET EXPÉRIENCES.

Suite. — Voy. p. 223, 267.

III.

La gravure suivante est un échantillon des nombreuses caricatures que fit éclore l'invention des aérostats ; tant d'insectes tourbillonnent dans un rayon de soleil !

Le dessin satirique du Volomaniste était, je crois, dirigé contre Faujas de Saint-Fond, jeune géologue, ami et protégé de Buffon, dont ses observations sur la formation des montagnes et ses recherches sur les volcans éteints appuyaient les gigantesques théories. Lorsqu'un procès-verbal, signé des députés aux états du Vivarais, vint, avec nombre de lettres particulières, apprendre aux Parisiens et à l'Académie, assez généralement composée d'hommes lents de croyance, que deux jeunes manufacturiers avaient lancé, à Annonay, un globe d'un volume considérable, qui se soutenait et voguait dans l'espace, il y eut, en attendant la réaction de l'envie, un grand élan d'enthousiasme. M. Faujas se rangea parmi les admirateurs les plus ardents de la découverte nouvelle, et provoqua, pour renouveler l'expérience à Paris, une *souscription nationale*, à laquelle la foule se vint inscrire au café du Caveau, aujourd'hui de la Rotonde.

Une note d'Étienne Montgolfier avait rendu compte de l'ascension d'Annonay avec une sobriété d'expression rare à cette époque d'exagération et d'hyperboles. La scrupuleuse exactitude des détails qu'elle renfermait permit au physicien Charles et aux frères Robert, habiles constructeurs de machines, de satisfaire, dans l'espace d'un mois, à l'attente des souscripteurs, et de se passer des inventeurs pour jouir de leur découverte. Cependant l'un des frères arriva à Paris à temps pour voir qu'il avait mis ses concitoyens en état de se passer de lui.

Voici cette note : la simplicité des paroles, égale à celle des moyens qu'employaient les Montgolfier, mise en regard de leur génie, a quelque chose de touchant, de rare, et vaut qu'on la remarque.

« La machine aérostatique, dont l'expérience fut faite devant Messieurs des états particuliers du Vivarais, le jeudi 5 juin 1783, était construite en toile doublée de papier, cousue sur un réseau de ficelle fixé aux toiles. Elle était à peu près de forme sphérique, et sa circonférence était de cent dix pieds ; un châssis en bois, de seize pieds en carré, la tenait fixée par le bas. Sa capacité était d'environ 22 000 pieds cubes ; elle déplaçait donc, en supposant la pesanteur de l'air comme un huit-centième de la pesanteur de l'eau, une masse d'air de 1 980 livres.

» La pesanteur du gaz était à peu près moitié de celle de l'air, car il pesait 990 livres, et la machine, avec le châssis, en pesait 500. Il restait donc 490 livres de rupture d'équilibre, ce qui s'est trouvé conforme à l'expérience. Les différentes pièces de la machine étaient assemblées par de simples boutonnières arrêtées par des bou-

tons. Deux hommes suffirent pour la monter et pour la remplir de gaz; mais, pour la retenir, il fallut huit personnes, qui ne l'abandonnèrent qu'au signal donné. Elle s'éleva par un mouvement accéléré, moins rapide sur la fin de l'ascension, jusqu'à la hauteur d'environ mille toises. Un vent à peine sensible vers la surface de la terre la porta à douze cents toises de distance du point de son départ; elle resta dix minutes en l'air. La déperdition du gaz par les boutonnières, par les trous d'aiguilles, et autres imperfections de la machine, ne lui permit pas d'y rester davantage. Le vent, au moment de l'expérience, était au midi, et il pleuvait; la machine descendit si légèrement qu'elle ne brisa ni les ceps, ni les échalas de la vigne sur laquelle elle se reposa. »

Cette note est citée dans l'ouvrage de M. Faujas sur l'expérience du Champ-de-Mars, où un globe de douze pieds de diamètre, en taffetas enduit de gomme élastique, fut, à grands renforts d'ouvriers, avec un travail de quatre jours, et en employant 1 000 livres de limaille de fer et 498 livres d'acide sulfurique, gonflé et lancé dans l'espace,

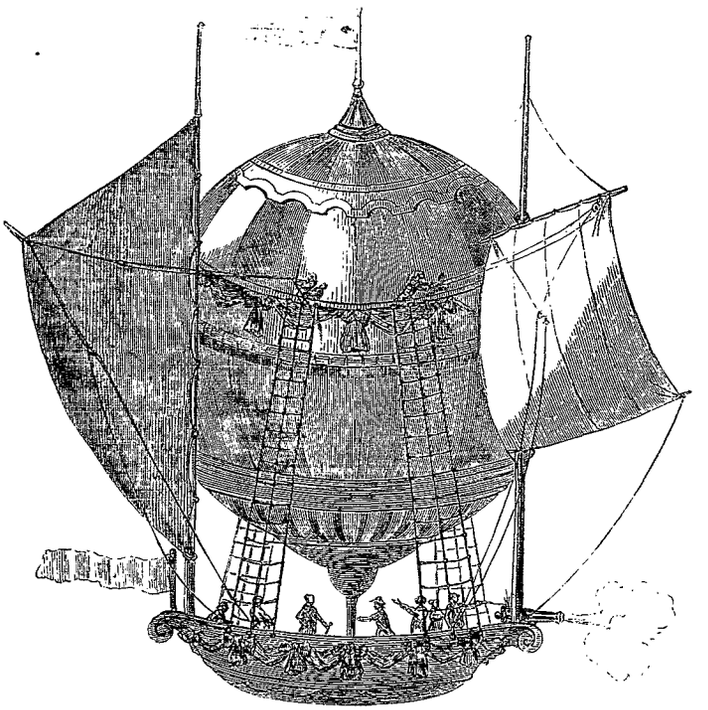


Le Volomaniste, caricature du dix-huitième siècle. — Dessin de Foulquier.

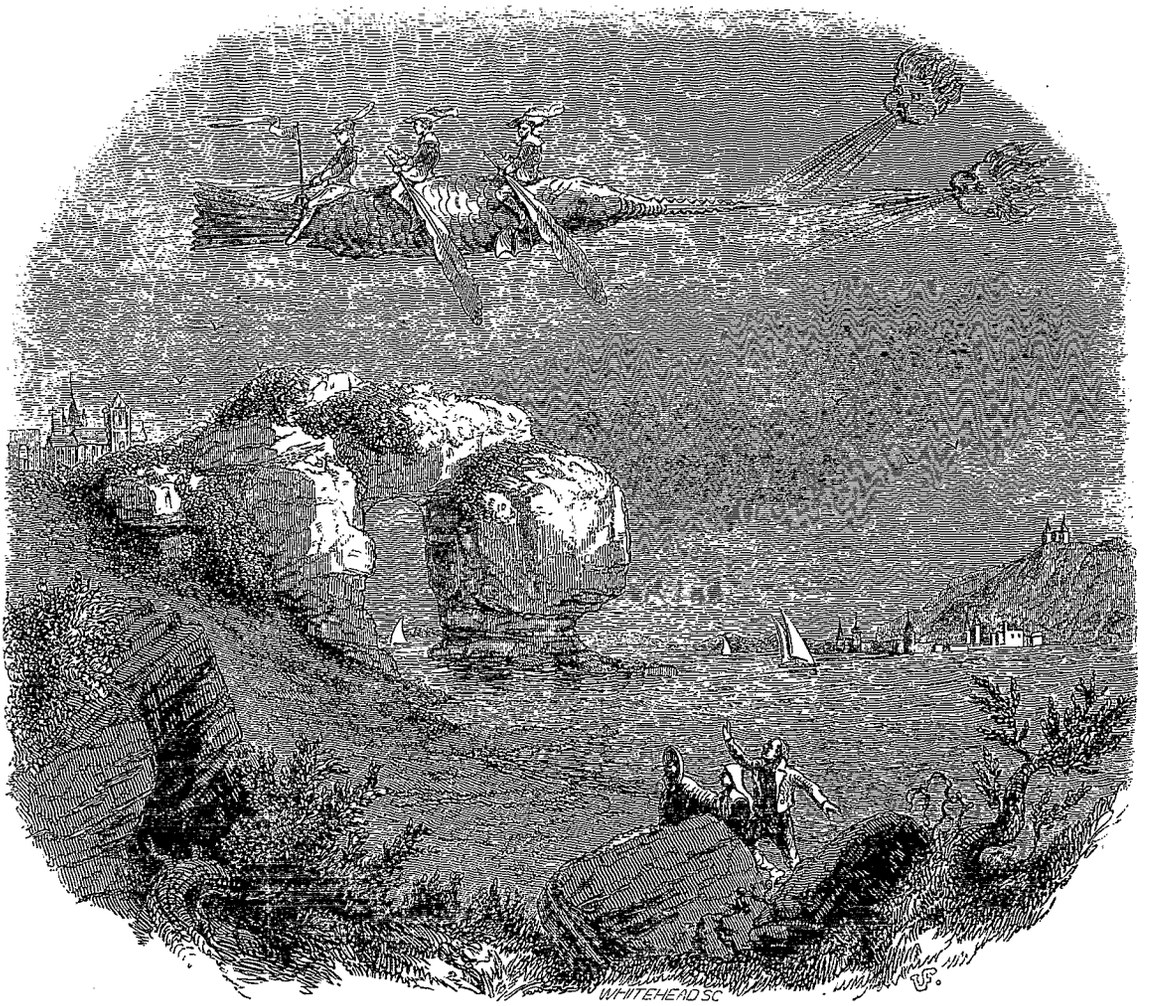
le 27 août 1783. Charles et les frères Robert, qui travaillaient sous la direction de ce physicien, employèrent à enlever leur ballon le gaz inflammable (hydrogène), que les frères Montgolfier avaient abandonné dès leurs premiers essais, parce qu'ils en trouvaient l'emploi trop coûteux.

L'entrée du Champ-de-Mars, où l'on faisait jouir le public de sa découverte, fut refusée à Étienne Montgolfier; il se nomma, et, repoussé, se retira tranquillement. Faujas se regarda comme personnellement insulté par ce procédé envers l'un des inventeurs dont il admirait si vivement le génie, et en l'honneur desquels il avait provoqué la souscription · mécontent d'ailleurs des Robert, qui avaient rempli le ballon de façon à le faire éclater, il se plaignit hautement, et bientôt une guerre de plume virulente se déclara entre les souscripteurs, M. de Faujas en tête, et les physiciens et constructeurs employés par eux. C'est à cette polémique, sans doute, qu'il faut rattacher la caricature du Volomaniste. Grimm, qui raconte en se jouant, et sans négliger aucun détail, les événements littéraires et scientifiques du temps, parle à plusieurs reprises de ce conflit dans sa correspondance :

« Nous avons eu l'honneur de vous rendre compte, écrit-il, des prétentions de M. Charles, démonstrateur de physique, à la découverte de M. Montgolfier. Pendant que ce dernier s'occupe à perfectionner sa machine et s'élève à plus de 300 pieds de hauteur dans l'atmosphère,



« Première expérience de la machine aérostatique, avec les moyens de la diriger à volonté, par le docteur Jonnhatham *(sic)*, au village de Dessesse-» brugue, au pays de Galles, d'où cette machine est partie, le 22 décembre 1783, à neuf heures du matin ; laquelle, après avoir parcouru dix » lieues, est revenue descendre à l'endroit d'où elle s'était élevée. Cette machine est construite en fil de laiton très-fin, laminé, arrangé en » forme de toile, et couverte d'une toile de coton enduite de mastic. Le gouvernail est de même matière, et la voile de toile ordinaire. » — Dessin de Foulquier.



« Poisson aérostatique, enlevé à Plazentia, ville d'Espagne située au milieu des montagnes, et dirigé par don Joseph Patinha jusqu'à la ville de » Coria, au bord de la rivière d'Aragon, éloignée de douze lieues de Plazentia, le 10 mars 1784. » — Dessin de Foulquier.

M. Charles cherche des faiseurs de pamphlets, et, dans son état de cause, n'a pu trouver que le chevalier de Rivarol. Ce faiseur s'est moins attaché à soutenir les prétentions de son client, qu'à diminuer autant qu'il l'a pu la gloire de M. Montgolfier, et à prêter beaucoup de ridicule à M. Faujas de Saint-Fond, dont le zèle s'est occupé dans le principe à faire répéter l'expérience de MM. de Montgolfier par la voie d'une souscription, et à faire frapper une médaille en leur honneur. » *(Corresp. de Grimm,* tome II.)

A partir de cette époque, ce fut à qui tirerait profit ou gloire de la découverte des deux tranquilles et modestes savants. Ce qui se passa alors rappelle l'allégorie des contes orientaux, où un jeune prince, à force de labeur, de persévérance, de courage, d'intelligence, bref de vertu, parvient à saisir la noix précieuse que porte la plus haute branche de l'arbre de la science. Il l'ouvre : toutes sortes de merveilles s'en échappent; mais ceux qui, n'osant ou ne pouvant grimper, se sont arrêtés au pied de l'arbre, s'élancent en foule sur cette proie, s'en emparent, et, de la noix mystérieuse et féconde, il ne reste aux mains du véritable et hardi conquérant que les deux coquilles vides.

D'innombrables brochures annoncèrent dès lors des expériences seulement projetées. Des marchands s'enrichissaient à vendre de petits ballons en baudruche ou en taffetas vernis; ceux-ci imprimaient leurs hypothèses et de prétendus moyens de direction; ceux-là, comme Blanchard, faisaient graver par avance l'aérostat qui quelquefois n'était pas même construit, les agrès qui n'avaient jamais été essayés, et la glorieuse ascension qui n'avait pas lieu, ou du moins pas dans les conditions reproduites par la gravure.

Ainsi le ballon du docteur Jonathan, avec le *passe-port* qui l'accompagne, n'a probablement existé que sur le papier. Le canon dessiné à l'avant de la gondole n'a jamais tiré, pas plus pour annoncer le départ que pour saluer l'arrivée d'un aéronaute, et jamais ses décharges n'accélérèrent la marche d'un aérostat qui n'a jamais pu fendre l'air. L'unique trace que nous trouvions de l'expérience du docteur Jonathan, c'est l'annonce d'une simple montgolfière qui ne portait que son réchaud, et qui s'éleva, le 24 décembre 1783, pour aller se perdre dans l'espace.

Le poisson aérostatique de la gravure suivante semble être un poisson d'avril à propos de l'aérostat en forme de poisson qui, enlevé en Espagne le 19 septembre 1784, fut, disait-on, dirigé par don Joseph Patinha, et effectivement poussé par une brise favorable.

Il serait du reste difficile de trouver pour les ballons quelque forme à laquelle les premiers inventeurs n'eussent pas songé. Celle de poisson, entre autres, préoccupait fort deux de leurs frères aînés, dont l'esprit se faisait remarquer au milieu de cette famille de douze enfants, la plupart d'une intelligence rare. Voici, à ce sujet, quelques passages d'une lettre du chanoine Montgolfier, ancien recteur du collége d'Autun, datée d'Annonay, 1er décembre 1783, et adressée à son frère Étienne :

« Tu sçais que Joseph fait faire à Lyon une grande machine de quatre-vingts à cent pieds de diamètre. Je bavardois l'autre jour dans une lettre que je lui écrivois; néanmoins cette idée me trotte par la cervelle, et quoique je ne sois qu'apprentif physicien, je pourrois me croire au moins compagnon depuis que mons Joseph m'a écrit que je luy avois donné une idée lumineuse pour sa pompe... Après cet éloge de moy, revenons à nos moutons.

» Ce n'est pas tout à fait la forme de mouton que je veux donner à votre machine; ce n'est pas non plus celle du cheval Pégaze, comme votre auteur à pamphlets, mais bien celle d'un poisson ; une queue large et peu épaisse, avec un équipage en baleine ou en bambou pour tenir lieu de nerfs, et faire mouvoir cet immense gouvernail qui sera de même rempli d'air inflammable. Des ailes ou plutôt des nageoires sous le ventre, de la même matière, ou simplement en taffetas, mais les plus longues possible, et toujours remplies de gaz pour être plus légères que pareil volume d'air atmosphérique... enfin toutes les rectifications que vous penserez convenables. Mais, comme l'auteur de la nature a donné à chaque individu ce qui luy convenoit le mieux pour remplir sa destination, suivez les modèles qu'il vous offre, et puisqu'il s'agit de voguer dans un fluide, imitez l'animal qui vogue le mieux dans un fluide. Tu me diras peut-être : « Pourquoi ne pas imiter l'oiseau? » Mais il est spécifiquement plus pesant que l'air. Votre machine, plus légère, s'assimile plutôt au poisson, plus léger, ou du moins en équilibre avec pareil volume d'eau. L'oiseau est obligé de compenser par l'étendue immense de ses ailes comparées à la grandeur de son corps, et par la multiplicité et la vigueur de ses mouvements, son excédant de pesanteur.—Les nageoires du poisson seroient bien plus économiques, bien plus aisées à mouvoir, et suffisantes pour votre opération.

» Au reste, comme il faut rendre justice à qui elle est due, la première idée vient de Jean-Pierre (1); les raisonnements sont de moi. Tu me diras peut-être que ni l'un ni l'autre n'ont le sens commun : comme je connois l'embarras des procès, je souscrirai à l'arrêt, quoique je pusse revenir par requête civile, attendu que juger n'est pas prouver... Etc. » *La suite à une autre livraison.*

CHRONOLOGIE DES CONCILES.

Suite. — Voy. p. 246.

8° Le quatrième concile de Constantinople se tint dans l'église de Sainte-Sophie, du 15 octobre 869 au 28 février 870. C'est le dernier des conciles d'Orient, et c'est à ce concile que se rapporte le schisme qui a séparé l'Église grecque d'avec l'Église latine. Il éclata dans l'assemblée de grandes divisions, et cent deux évêques seulement souscrivirent les actes résolus sous la présidence des légats du pape Adrien. Photius, patriarche de Constantinople, qui tendait à se rendre indépendant de Rome, et les évêques de son parti, furent anathématisés et déposés. Ce fut l'objet essentiel du concile. Mais bientôt après, ils parvinrent à se rétablir, et la séparation de l'Église grecque fut consommée. Il s'entend que ce concile n'est considéré comme général que par l'Occident.

9° Premier concile de Latran, du 18 mars au 5 avril 1123, dans la première basilique de Rome, celle de Saint-Jean de Latran. C'est le premier des conciles généraux qui se soit tenu en Occident, et depuis lors, ces assemblées y ont toujours eu lieu. On y compta près de trois cents évêques et une quantité d'abbés bien plus considérable, sous la présidence du pape Calixte II en personne. L'objet principal du concile fut de sanctionner le concordat conclu à Worms l'année d'avant pour mettre fin à la querelle des investitures entre le pape et l'empereur d'Allemagne.

10° Second concile de Latran ouvert le 8 avril 1139. On y compta environ mille prélats sous la présidence du pape Innocent II. Outre divers points de discipline, on y arrêta la condamnation des opinions de Pierre de Bruys et d'Arnauld de Brescia, qui étaient le commencement de la secte si célèbre bientôt sous le nom d'albigeois.

11° Troisième concile de Latran, du 5 mars 1179 au 19 du même mois. Il fut présidé par le pape Alexandre, et réunit environ trois cents évêques de tous les États de l'Occident. Son objet fut de s'opposer au schisme suscité par l'empereur Frédéric, fauteur des trois antipapes Octavien,

(1) Le frère aîné des Montgolfier.

Guy de Crémone et Jean. On y fit aussi divers actes contre des hérétiques et sur les mœurs.

12° Quatrième concile de Latran, du 11 novembre 1215 au 30 du même mois, sous la présidence d'Innocent III, et l'assistance de quatre cent douze évêques et environ huit cents abbés et prieurs. C'est celui-ci que l'on nomme le grand, à cause du nombre de ses membres. Outre les points relatifs aux mœurs, ce concile continua d'agir contre les albigeois et les vaudois, et fixa la doctrine touchant la transsubstantiation. Enfin il jugea la question de souveraineté entre les deux compétiteurs pour l'empire, Othon et Frédéric, et publia le décret pour la croisade en Palestine.

Il y a un cinquième concile de Latran, tenu en 1512 et regardé comme général par les théologiens d'Italie, mais que ceux de France ne reconnaissent point en cette qualité.

13° Premier concile de Lyon, tenu dans la cathédrale de Saint-Jean, du 28 juin 1245 au 17 juillet suivant. On y compta cent quarante évêques sous la présidence du pape Innocent IV. L'affaire principale fut la dispute entre l'empereur d'Allemagne Frédéric II et le saint-siége. L'empereur, jugé coupable de rébellion contre le pape, fut condamné, excommunié et déposé. On s'occupa aussi, mais faiblement, des menées du mahométisme contre l'empire grec et le Nord de l'Europe.

14° Deuxième concile de Lyon, dans l'église de Saint-Jean, du 7 mai 1274 au 17 juillet suivant, sous la présidence de Grégoire X. C'est la plus grande assemblée qui ait jamais eu lieu dans la chrétienté. Les patriarches latins des églises d'Orient, soixante-dix archevêques, cinq cents évêques, et plus de mille autres tant abbés que docteurs et délégués des chapitres, s'y trouvèrent réunis. La plupart des souverains s'y firent représenter par leurs ambassadeurs, notamment l'empereur d'Orient et le khan des Tartares occidentaux. L'objet principal fut le règlement pour l'élection des papes. Les Grecs, dans l'espérance d'être secourus contre les Ottomans, déclarèrent, par l'organe de leurs ambassadeurs, se réunir à l'Église romaine; mais ce fut une soumission sans consistance, et dès 1281, leur empereur fut excommunié de nouveau.

15° Concile de Vienne en Dauphiné, du 16 octobre 1311 au 6 mai 1312. Le pape Clément V y présida. Il était composé de plus de trois cents évêques et d'un nombre proportionnel de prélats de second ordre. Philippe le Bel y assista avec son frère et ses trois fils. L'objet de la convocation fut la condamnation de l'ordre des Templiers, la condamnation de quelques hérésies voisines de celles des albigeois, et l'extinction du différend entre Philippe le Bel et la cour de Rome au sujet du pape Boniface VIII; on y arrêta de plus un grand nombre de points de droit canonique qui ont été réunis en cinq livres sous le nom de *Clémentines*.

16° Concile de Constance, du 5 novembre 1414 au 12 avril 1418, dans l'église Saint-Étienne. Le pape Jean XXIII en fit l'ouverture. On y compta quinze cardinaux, deux patriarches, vingt-trois archevêques, vingt-sept évêques. Son principal objet fut de terminer le schisme qui divisait l'Occident depuis près de quarante ans entre plusieurs prétendants à la papauté. Les objets subsidiaires étaient de travailler à la réformation de l'Église et de condamner les opinions de Jean Huss. Le pape Jean XXIII, qui avait présidé aux deux premières séances du concile, fut déposé dans la douzième, le pape Grégoire XII abdiqua dans la quatorzième, et Benoît XIII fut déposé dans la trente-septième. A leur place fut élu Martin V. Le décret le plus remarquable du concile fut celui qui assure l'omnipotence des conciles généraux à l'égard des papes : « Le concile de Constance, légitimement assemblé au nom du Saint-Esprit, faisant un concile général qui représente l'Église catholique militante, a reçu immédiatement de Jésus-Christ une puissance à laquelle toute personne, de quelque état et quelque dignité qu'elle soit, même papale, est obligée d'obéir en ce qui regarde la foi, l'extirpation du schisme, et la réforme de l'Église. » La condamnation et le supplice de Jean Huss et de Jérôme de Prague, qui eurent lieu à ce concile, sont demeurés célèbres : c'est le commencement du protestantisme. On anathématisa en même temps la doctrine républicaine de Jean Petit, docteur de l'Université de Paris, qui enseignait qu'on n'est pas obligé de garder foi aux tyrans et qu'il est permis d'user de tous moyens pour s'en défaire.

Il résulte des observations recueillies jusqu'ici, que le firmament est non-seulement parsemé de soleils *rouges* et *jaunes*, comme le savaient les anciens, mais encore de soleils *bleus* et *verts*. C'est au temps à nous apprendre si les étoiles vertes et bleues ne sont pas des soleils déjà en voie de décroissance, et si les différentes nuances de ces astres n'indiquent pas que la combustion s'y opère à différents degrés. ARAGO.

Le major Denham prétend que les hippopotames sont sensibles au charme de la musique. « Au lever du soleil, dit-il, pendant que nous marchions le long des rives du Moggaby (lac du Bornou, dans l'Afrique centrale), les hippopotames suivaient à la nage les tambours des différents chefs. Quelquefois, ils s'approchaient si près du rivage, que l'eau qu'ils faisaient jaillir de leur mufle noir atteignait les personnes qui passaient sur les bords du lac. Je comptai, en une fois, quinze de ces gros animaux, jouant à la surface de l'eau. »

LE CHASSEUR.

Suivi de ses valets et de sa meute nombreuse, il part pour la chasse un dimanche, au moment où les cloches du village annoncent le service divin.

Un chevalier dont l'armure est blanche se présente à lui et le conjure de ne pas profaner le jour du Seigneur; un autre chevalier, revêtu d'armes noires, lui fait honte de se soumettre à des préjugés qui ne conviennent qu'aux vieillards et aux enfants.

Le chasseur cède aux mauvaises inspirations; il part, et arrive près du champ d'une pauvre veuve; elle se jette à ses pieds pour le supplier de ne pas dévaster la moisson en traversant les blés avec sa suite; le chevalier aux armes blanches supplie le chasseur d'écouter la pitié; le chevalier noir se moque de ce puéril sentiment : le chasseur prend la férocité pour de l'énergie, et ses chevaux foulent aux pieds l'espoir du pauvre et de l'orphelin!

Enfin le cerf poursuivi se réfugie dans la cabane d'un vieil ermite; le chasseur veut y mettre le feu pour en faire sortir sa proie; l'ermite embrasse ses genoux, il veut attendrir le furieux qui menace son humble demeure : une dernière fois, le bon génie, sous la forme du chevalier blanc, parle encore; le mauvais génie, sous celle du chevalier noir, triomphe. Le chasseur tue l'ermite, et tout à coup il est lui-même changé en fantôme et sa propre meute veut le dévorer.

A minuit, dans de certaines saisons de l'année, on voit, au-dessus de la forêt où cet événement s'est passé, un chasseur dans les nuages, poursuivi jusqu'au jour par ses chiens furieux. *D'après* BURGER.

LA VILLE DE LUXEMBOURG.

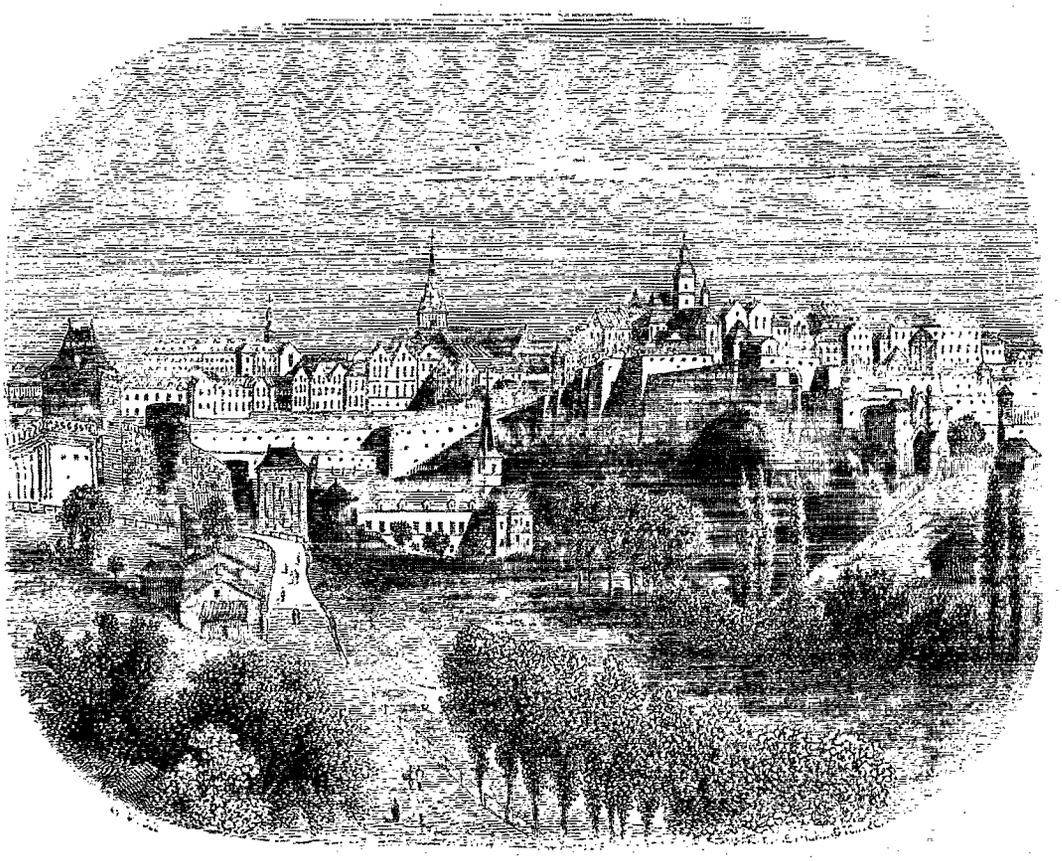
La ville de Luxembourg, capitale du grand-duché de ce nom (partie hollandaise), se divise en haute et basse ville. La ville haute est la plus considérable : elle s'élève à l'extrémité d'une chaîne de rochers qui s'étendent vers le couchant, et dont les sommets forment un vaste plateau : aussi le voyageur qui arrive d'Arlon, en venant de Belgique, entre-t-il dans cette partie de la ville presque de plain-pied, et sans se douter de l'étrange et imposant aspect qu'offre Luxembourg du côté opposé, où les rochers s'arrêtent brusquement. Aux pieds de ces murs naturels se trouve la ville basse, divisée elle-même en deux par une chaussée garnie de fortifications dans toute son étendue. Cette chaussée, jetée sur des quartiers de rocs, est percée çà et là de larges arcades qui lui donnent l'apparence d'un aqueduc. Les perspectives qu'ouvrent ces arcades sont d'un grand effet. Les fortifications extrêmes de la chaussée se nomment *le Bouc*. Sur beaucoup de points les embrasures des canons ont été pratiquées en pleine masse calcaire.

En avançant vers le Bouc, on laisse sur la gauche le *Pfaffenthal* et sur la droite le *Gaund*, qui forment l'ensemble de la ville basse, mollement étendue au milieu d'une vallée très-profonde, où serpente une petite rivière nommée l'Alzette.

Rien n'est plus imposant d'aspect que Luxembourg vu des hauteurs du Bouc. D'un côté se dresse la ville haute qui s'étage en amphithéâtre; de l'autre, l'œil plonge jusque dans les maisons de la ville basse. On voit à ses pieds, bien au-dessous de soi, la pointe d'un clocher, et les passants qui circulent dans les rues semblent avoir à peine le quart de leur grandeur naturelle.

On a trouvé moyen de creuser dans la ville haute un puits artésien d'une profondeur immense, et qui pourrait fournir aux besoins de la population et de la garnison si, pendant un siége, l'ennemi détournait les eaux de l'Alzette. On a aussi pratiqué dans cette partie de la ville, au sein même des rochers, de vastes souterrains inaccessibles à la bombe, et où des milliers d'hommes peuvent trouver un asile presque commode.

Quoique cette ville paraisse inexpugnable, elle a subi beaucoup de siéges malheureux. En 1434, elle fut attaquée par Philippe, duc de Bourgogne, qui parvint, pendant une nuit obscure, à s'en emparer par escalade. En 1542 et 1544, elle fut prise et pillée par les Français, et en 1545 par les Impériaux. En 1684, Louis XIV s'en rendit maître et la détacha du reste de la Belgique. Ce dernier siége a fourni le sujet d'un tableau conservé au Musée du Louvre : les figures et les chevaux sont de Vandermeulen, le paysage de Corneille Huysmans. En 1702, Luxembourg, assiégé de nouveau par les Français, tomba de nouveau en leur pouvoir. Sous la république et sous l'empire, cette ville fut incorporée à la France et devint le chef-lieu du département des Forêts.



Vue de Luxembourg, dans le grand-duché de Luxembourg. — Dessin de Vanderhecht.

L'origine de Luxembourg est fort incertaine. On suppose que ce fut l'empereur Gallien qui la fonda; du moins y aurait-il fait construire un château vers l'an 260. Cependant l'histoire n'offre rien de positif à cet égard. Vers le dixième siècle seulement, on sort du domaine des suppositions. Ce fut Sigefroid, son premier comte, qui, pour se garantir de l'invasion des Normands, éleva en partie les murailles qui forment encore aujourd'hui l'enceinte de la ville.

LE PREMIER AMI.



Dessin de E. Lorsay, d'après Greuze.

Qui n'a vu souvent l'enfant à demi nu tenant entre ses bras le chien du logis?

C'est, en effet, surtout pour l'enfant que le bon animal est là! C'est le compagnon ordinaire de ses jeux, le consolateur de ses heures de pénitence, son premier et constant ami.

Pour ceux qui affirment que l'intérêt seul gouverne le monde, voici, semble-t-il, une vivante et perpétuelle protestation. Ce chien que l'enfant ne peut quitter, que la mère caresse, que le père accueille, il n'est d'aucune utilité dans la famille; il ne sait ni poursuivre le gibier, ni défendre la maison, ni même chasser aux souris! commensal inutile et oisif, il n'a qu'un mérite: il aime.

Mais ce mérite remplace tous les autres; il suffit pour lui donner une place dans la famille, pour l'associer à tous ses plaisirs, et pour que sa perte soit un deuil.

Il aime; — que de choses dans ce mot! — Que de sentiments entretenus ou éveillés au foyer par cette affection! que d'enseignements donnés à l'enfant! Ce premier ami n'éveillera pas seulement chez lui un premier besoin d'attachement, il lui apprendra à épancher sa tendresse, à se dévouer. Il l'initiera à ce monde d'amour qui est la base invisible de toute société; il lui donnera un premier intérêt de cœur dans la vie.

Le chien est à peu près le seul animal domestique nourri par *sentiment*. Tous les autres nous profitent plus ou moins, soit par leur travail, soit par leurs produits, soit par le plaisir qu'ils procurent à l'oreille ou au regard. Le chien n'a très-souvent aucun de ces avantages, et l'on peut dire que les plus inutiles sont les plus aimés.

C'est que l'homme a encore plus besoin d'affection que du reste, et que de tous les plaisirs celui de se sentir aimé est le plus vif.

OLIVIER GOLDSMITH.

Suite. — Voy. p. 177.

IV. — NAISSANCE DE GOLDSMITH. — SON PÈRE. — IL DEVIENT SIZAR AU COLLÈGE DE DUBLIN.

Pallas ou Pallasmore était, au dernier siècle, un petit village pauvre et isolé, loin des routes, au milieu de terres infertiles, dans le comté de Longford, en Irlande. Ce qu'il

est aujourd'hui, je l'ignore : il n'est sans doute ni plus populeux ni plus riche ; peut-être même est-il depuis longtemps désert et ruiné comme tant d'autres demeures de ce triste pays qui ne nourrit point ses enfants. Toutefois, quelle que soit sa destinée, on peut lui appliquer sans emphase les paroles du poëte : « Son nom ne périra pas entièrement, » car il est écrit de la main du docteur Jonhson sur un livre plus durable que les *livres d'or ;* il est gravé sur une des pages de marbre de Westminster, à côté de celui d'Olivier Goldsmith.

NATUS HIBERNIA, FORNELÆ LONFORDIENSIS
IN LOCO CUI NOMEN *PALLAS*
NOV. XXIX MDCCXXXI (1),

dit l'épitaphe, qui fait erreur seulement sur la date : Olivier Goldsmith est né le 10 novembre 1728.

Son père, le révérend Charles Goldsmith, ministre protestant, n'avait d'autres ressources qu'un salaire incertain, le produit de quelques champs qu'il avait affermés, une rare et modeste rémunération pour l'assistance qu'il prêtait de temps à autre à un oncle de sa femme, recteur de Lissoy, paroisse voisine : tout son revenu, « bon an mal an, » ne s'élevait pas à plus de 40 livres (environ 1 000 francs).

C'était un homme intègre, généreux, doué d'une imagination heureuse, et aimant l'instruction. Olivier Goldsmith l'a pris pour modèle quand il a peint non-seulement le docteur Primrose dans *le Ministre de Wakefield,* mais aussi le prédicateur dans *le Village abandonné,* et l'homme en noir *(the man in black)* dans *le Citoyen du monde ;* ces deux derniers ouvrages mériteraient d'être plus connus en France.

« L'éducation de mon père, dit Olivier Goldsmith dans *le Citoyen du monde,* était au-dessus de sa fortune, et la générosité de son caractère était encore supérieure à son éducation... Il racontait l'histoire du lierre grimpant, et l'on riait ; il répétait le joyeux conte des deux écoliers et d'une paire de culottes, et l'on riait davantage ; mais les aventures de Taffy dans la chaise à porteurs ne manquaient jamais de faire éclater et pâmer tout son auditoire. Son plaisir croissait en proportion de celui qu'il donnait : il aimait tout le monde et il croyait que tout le monde l'aimait. Il nous enseigna que la bienveillance avait été le premier lien des sociétés ; il nous apprit à considérer les souffrances du genre humain comme les nôtres, à regarder avec sympathie, avec estime, la figure de l'homme où resplendit un reflet divin ; il nous façonna comme des instruments de pitié pour nos semblables, prompts à vibrer au moindre appel de toute détresse sincère ou feinte ; en un mot, il nous instruisit dans l'art de donner des millions, avant de nous avoir initiés aux plus simples moyens d'acquérir une obole. »

Sans doute l'excellent homme aurait sagement agi en apprenant à ses enfants que nous devons tous chercher à concilier, dans une certaine proportion, la charité envers nos semblables avec les intérêts légitimes qui importent au soutien de notre existence et au développement normal de nos facultés. La richesse n'est point nécessaire ; elle est souvent dangereuse en ce qu'elle donne à nos mauvaises passions trop de liberté de se satisfaire. Mais une aisance relative est un but que chacun doit se proposer d'atteindre à l'aide du travail : il est difficile de conserver toute sa dignité morale lorsque l'on n'a pour la protéger ni sécurité ni indépendance. Si le bon ministre de Pallasmore eût ainsi parlé à ses enfants, Olivier Goldsmith n'eût peut-être pas subi tant de rudes épreuves et si cruellement souffert de la pauvreté : il resterait à se demander si alors son *Ministre de Wakefield* et ses autres écrits eussent jamais vu le jour.

On découvre aussi dans le caractère du révérend Charles Goldsmith le germe de la singulière vanité que Johnson et Burke reprochaient à son fils. Moins de deux ans après la naissance d'Olivier, il était survenu un heureux changement dans la situation de la famille. L'oncle recteur dont nous avons parlé lui avait laissé son héritage. Le ministre de Pallas transporta ses pénates dans l'habitation confortable de Lissoy, et se trouva tout à coup à la tête d'un revenu de deux cents livres environ (5 000 fr.) ; mais le nombre de ses enfants s'éleva en même temps que sa fortune : il en perdit deux, il lui en resta six. L'aînée, Catherine, épousa en secret le fils d'un homme riche, M. Hodson (les mariages clandestins, impossibles aujourd'hui en France, difficiles en Angleterre, n'étaient pas rares il y a cent ans et causaient de grands désordres dans les familles). Quand le révérend Charles Goldsmith apprit un si grave événement, son plus grand chagrin, après la mortification que lui fit éprouver le manque de confiance de sa fille, fut de savoir que les parents de son gendre se considéraient comme humiliés par cette alliance avec une famille pauvre. Il voulut leur prouver qu'ils avaient tort, et on ne put le dissuader de s'engager volontairement, par acte en bonne forme, à donner une dot de 400 livres : c'était appauvrir ses autres enfants, et Olivier ne fut pas celui qui eut le moins à souffrir de ce sacrifice du revenu de deux années entières, imposé par un sentiment de dignité très-exagéré.

Après avoir traversé, sans beaucoup de succès, l'école de Lissoy, l'école supérieure d'Elphin à Roscommon, celle plus renommée d'Athlone, à cinq miles de Lissoy, et celle d'Edgeworthstown, Olivier devait entrer comme pensionnaire à l'Université de Dublin. Mais la lourde charge qui pesait sur son père fut un obstacle à ce projet ; le 11 juin 1745, il fallut qu'il se résignât à entrer au collége de la Trinité comme les autres élèves pauvres, dans la condition de *sizar*. Or les sizars étaient moins les condisciples que les serviteurs des pensionnaires : vêtus d'une robe d'étoffe grossière sans manches, coiffés d'une casquette rouge, couleur réservée généralement aux domestiques, ils balayaient les cours le matin, portaient les plats de la cuisine au réfectoire, et ne prenaient leur repas que les derniers. Jusque dans son âge mûr, Goldsmith, dont nos lecteurs connaissent la susceptibilité, conserva une sorte de ressentiment contre cet usage. Dans ses *Recherches sur la littérature polie,* il s'écrie qu'il rougirait de demander aux hommes éclairés et généreux le motif de cette triste combinaison où, par une contradiction étrange, les jeunes gens que l'on prétend initier aux arts libéraux sont en même temps traités comme des esclaves, « étudiant la liberté et vivant d'esclavage. » Il ne fut pas plus heureux au collége de la Trinité qu'il ne l'avait été aux autres écoles. Peu agréable de sa personne, lourd, disgracieux, il servait de jouet à la plupart de ses camarades ; il ne savait pas mieux se concilier la bienveillance de ses maîtres : pour se consoler, il rêvait et jouait de la flûte. Au commencement de 1747, il perdit son père. Sa condition en devint plus misérable encore : sauf quelques rares secours que lui envoyèrent son oncle Contarine et une de ses sœurs, il n'eut depuis lors rien à attendre que de lui-même : plus d'une fois il fut réduit à la nécessité de vendre une partie de ses vêtements ou de ses livres ; il s'avisa aussi de composer des ballades pour les chanteurs ambulants, et reçut en payement quelques schellings. C'était pour lui un grand bonheur de s'entendre chanter dans les rues : il sortait le soir, épiait et suivait pas à pas dans les rues et les carrefours les pauvres vieux rapsodes qui, d'une voix enrouée et avec un accent lamentable, déclamaient ou psalmodiaient ses poésies, et, s'il voyait l'auditoire intéressé ou joyeux, si une jeune mère achetait une de ses ballades pour divertir son foyer, il emportait au collége du courage et de la patience pour plusieurs jours.

(1) « Né en Irlande, dans un lieu du comté de Lonford que l'on » nomme Pallas, le 29 novembre 1731. »

V. — SÉJOUR A BALLYMAHON. — QUEL ÉTAT EMBRASSER? — UNE CULOTTE ROUGE ET TROP DE SINCÉRITÉ. — FIDDLEBACK. — ÉTUDES A LEYDE.

Le 27 février 1749, il obtint le diplôme de bachelier ès arts, et il retourna vers sa mère qui s'était retirée dans une pauvre maisonnette, à Ballymahon, sur la route d'Edgeworthstown. Un de ses frères était ministre et maître d'école à Pallasmore, avec l'ancien revenu paternel de quarante livres. Quel état pouvait embrasser Olivier? Sa famille lui persuada qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'entrer dans les ordres : c'est le parti que conseille trop souvent la misère beaucoup plus que la vocation; on se laisse revêtir d'un ministère sacré comme on entrerait dans un emploi public ordinaire, pour se garantir de l'extrême misère, et l'on ne sait que trop ce qu'un pareil calcul peut produire de maux. Olivier n'avait que vingt et un ans : il s'en fallait de deux années qu'il eût l'âge exigé pour embrasser la carrière religieuse, que l'exemple de son père et de son frère ne lui faisaient point regarder avec envie; il passa ces deux années dans sa famille, et, en dépit de la pauvreté, ce temps fut le plus heureux de sa vie. Il faisait les commissions de sa mère, aidait son frère Henri à instruire les petits paysans de Pallasmore, composait des vers sur toutes choses et les dédiait à son bon oncle Contarine, chantait ses ballades, jouait de vieux airs sur sa flûte, pêchait à la ligne sur les bords de l'Inn, chassait à la loutre, apprenait le français avec un prêtre irlandais, ou concourait, avec les jeunes villageois, aux fêtes de Ballymahon. Bien des fois, dans la suite, le souvenir de ces paisibles et joyeuses années brilla comme un rayon de soleil dans sa solitude et sa détresse; bien des fois, pour oublier les misères poignantes de Londres, son imagination chercha un refuge dans ce pauvre Eden de sa jeunesse.

Quand arriva sa vingt-troisième année, il se prépara, bien qu'avec regret, à entrer dans la carrière cléricale : il se présenta devant l'évêque d'Elphin, mais il fut repoussé, soit parce qu'il parut trop jeune, soit, suivant une singulière tradition, parce qu'il avait eu la maladresse de faire sa visite à l'évêque dans un costume peu convenable, ayant une culotte rouge écarlate, la seule, du reste, que lui eût accommodée à grand'peine sa pauvre mère. Le bruit de sa disgrâce arriva jusqu'à un M. Flinn, qui lui proposa d'être le précepteur de son fils; Olivier accepta : le jour, il instruisait ou amusait l'enfant; le soir, il jouait aux cartes avec le père. Mais il était à peine depuis un an dans cet emploi, qu'ayant accusé une personne de la famille d'avoir triché au jeu, une grande tempête domestique se souleva et éclata sur lui : il fut congédié par M. Flinn, avec tous les égards possibles, et revint à Ballymahon, emportant un petit trésor, environ trente livres. Alors un grand projet fermenta dans son esprit; il acheta un bon cheval et s'achemina vers Cork : il voulait émigrer et aller en Amérique. Six semaines après il était de retour, sans argent, avec un autre cheval, qui était loin de valoir le premier, et qu'il appelait Fiddleback (dos de violon), sans doute à cause de sa maigreur. Sa mère, cette fois, l'accueillit froidement · la bonne femme regrettait surtout le premier cheval, et ces trocs, ces changements d'état, ces allées, ces venues, n'étaient point à son gré : elle gronda; Olivier s'excusa de son mieux, expliquant comment, après avoir payé son passage pour l'Amérique, il avait voulu faire une excursion aux environs de Cork; mais un vent favorable s'étant levé tout à coup, le navire était parti sans lui. Pour vivre, il avait alors été forcé de troquer son cheval contre le pauvre Fiddleback; puis, ému de pitié par les prières d'un voyageur plus pauvre que lui, il avait donné le peu d'argent qui lui restait. En chemin, il avait reçu l'hospitalité successivement chez deux anciens camarades de collége. Le premier, un avare, l'avait nourri avec une sorte de brouet lacédémonien, et, sur sa demande du prêt d'une guinée, lui avait conseillé de remplacer Fiddleback par un bon bâton noueux de chêne; l'autre, au contraire, l'avait libéralement hébergé et avait engagé ses deux jeunes sœurs à jouer de la harpe pour le distraire; mais, dès les premiers accords, les deux jeunes filles s'étaient prises à pleurer : c'était la première fois qu'elles touchaient aux harpes depuis la mort de leur mère.

Olivier annonça l'intention d'étudier le droit, et son oncle Contarine lui donna cinquante livres qui furent imprudemment ou inutilement dissipées. On lui conseilla ensuite de se faire médecin, et, grâce au secours de ce généreux parent, il commença l'étude de la médecine à Edimbourg, dans l'automne de 1752. Il prit goût aux sciences, surtout à la chimie; on voit, par sa correspondance, qu'il avait en grande estime le professeur Munro. « Quand je l'aurai écouté pendant une année encore, dit-il dans une de ses lettres, je pourrai aller étudier sous Albinus, le grand professeur de Leyde. » Et, en effet, à travers des vicissitudes sans nombre, après avoir failli être mis en prison pour avoir cautionné un de ses amis, après une détention de quinze jours à la suite d'un faux soupçon politique, après avoir été pris pour un jacobite à Newcastle-Upon-Tyne, arrêté par un tailleur à Sunderland, de chute en chute, d'aventure en aventure, il arriva enfin à Leyde, dans ce calme asile de la science, où il s'appliqua sérieusement à l'étude et acquit des connaissances variées, tout en vivant très-pauvrement de son travail, réussissant assez mal à donner des leçons d'anglais aux Hollandais, dont il ne comprenait point la langue. Au moment de son départ, il fut réduit à emprunter une petite somme à un de ses compatriotes, le docteur Ellys; mais en passant devant un jardin, il vit quelques fleurs rares, dont son oncle Contarine, son bienfaiteur, lui avait souvent parlé avec une admiration pleine de désir et de regret; il entra aussitôt dans le jardin, et donna presque tout son argent pour quelques graines de ces fleurs : le lendemain, il partit de Leyde à pied, avec une seule guinée, une seule chemise sur le dos, et sa flûte.

VI. — VOYAGE PÉDESTRE DANS LES FLANDRES, EN FRANCE, EN SUISSE ET EN ITALIE.

C'était au mois de février 1755. Olivier se dirigea vers Louvain, où l'on croit qu'il se fit recevoir bachelier à la faculté de médecine; de là il se rendit à Bruxelles, à Maestrich, où les touristes de ce temps allaient visiter une caverne célèbre, puis à Anvers, et enfin en France.

Quelles étaient ses ressources pendant tous ces voyages? Hélas! il mendiait ou à peu près. C'est ce qu'il nous apprend lui-même sous un pseudonyme, dans un de ses écrits : « Je savais un peu de musique et je ne chantais pas trop mal; ce qui avait été jusqu'alors pour moi un divertissement devint mon seul moyen de subsistance. Ce fut ainsi que je traversai en chantant les villages de Flandre et ceux de France, où les habitants étaient assez pauvres pour être faciles à égayer : je les trouvai toujours d'autant plus prompts à me sourire qu'ils étaient plus misérables. Toutes les fois qu'au commencement de la nuit j'approchais de la maison d'un paysan, je jouais un de mes airs les plus gais, et c'était assez pour m'assurer mon logement et ma nourriture pendant un jour. Une ou deux fois, j'essayai de jouer devant des personnes bien mises, mais elles trouvèrent ma musique détestable, et ne me donnèrent rien du tout. » L'idée de cette étrange manière de voyager paraît s'être logée dans la tête du pauvre Goldsmith en mémoire du poëte danois Holberg, qui avait ainsi vécu et parcouru la France, l'Allemagne et

la Hollande, avant de devenir célèbre, riche et baron. Il est certain que, dès ce temps, Goldsmith avait la conscience de son talent, et la confiance qu'un jour il arriverait à la renommée : « La perspective de notre vie, dit-il, s'illumine tout entière quand nous entrevoyons au loin un but si séduisant; toutes les images intermédiaires de la misère, de l'exil, du chagrin, se dorent au reflet de ce dénouement espéré. C'est en fixant leur regard vers cet avenir, que le patriote, le philosophe et le poëte supportent avec calme l'infortune et la faim, et se reposent sur la paille avec une âme sereine et confiante. » Goldsmith a peint en vers charmants sa vie vagabonde sur les bords de la Loire (1)



Portrait de Goldsmith. — Dessin de Gilbert.

Il rencontra sur son chemin un jeune homme très-riche, neveu d'un « prêteur sur gages, » et il en devint pour quelques semaines le gouverneur, à la condition expresse que son opulent pupille se gouvernerait entièrement d'après sa propre volonté. Ce jeune homme n'aimait ni l'instruction ni la dépense : « Toutes ses questions en route n'avaient qu'un seul objet : comment faire pour dépenser le moins possible? Si les curiosités des villes ne coûtaient rien à voir, il était assez disposé à les visiter; mais s'il fallait débourser un demi-schelling, il ne manquait jamais d'assurer qu'il était très-connu que ces choses ne valaient pas la peine qu'on fît un pas pour les voir. »

Goldsmith, on doit bien le penser, ne tira de la compagnie d'un tel voyageur qu'un seul avantage : le moyen de vivre pendant quelque temps sans avoir recours à son chant

(1) How often have I led thy sportive choir,
With tuneless pipe, beside the murmuring Loire,
Where shading elms along the margin crew, etc.

et à sa flûte. Il arriva à Paris où il assista à des lectures publiques, fort à la mode en ce temps-là dans le monde lettré; il vit et admira la célèbre Clairon. La situation politique du pays lui inspira les plus tristes réflexions. Il lui avait suffi de remarquer l'innombrable quantité de chevreuils, de lièvres et de lapins s'ébattant sans crainte aux environs de la capitale, pour être assuré qu'il n'était pas chez un peuple libre. Cependant, il fut frappé de l'attitude du parlement, et il écrivit, par allusion à ce corps puissant, que « le génie de » la liberté semblait s'être enfin glissé dans le royaume de » France sous une robe de magistrat, et que, si trois fai- » bles monarques venaient à se succéder sur le trône, il » ietterait certainement son masque, et alors la nation se- » rait affranchie. » Il est remarquable que Goldsmith est mort quinze ans avant la révolution de 89 et que sa prophétie avait précédé de trente ans la prise de la Bastille.

En passant à Genève, Goldsmith ne résista point au désir de voir Voltaire, qui habitait les Délices, et il eut le plaisir de l'entendre parler, avec sa verve ordinaire, pendant près de trois heures, défendant chaleureusement l'Angleterre contre les spirituelles critiques de Fontenelle, qui était bien près de sa tombe.

Il visita ensuite le Jura, Schaffhouse, Bâle, Berne; passa en Italie; vit Milan, Florence, Vérone, Mantoue, Padoue, où l'on croit qu'il acheva ses études médicales. « En Italie, dit-il plus tard sous le personnage de son vagabond, mon



Une scène du *Vicaire de Wakefield*. — Repentir et pardon. — Dessin de Freeman (1).

petit savoir comme musicien ne pouvait m'être utile : le plus pauvre paysan était homme à m'en remontrer; mais j'avais acquis, chemin faisant, un autre talent qui répondait aussi bien à mon but : c'était une certaine habileté dans les disputes philosophiques. L'usage, dans les couvents et les universités du continent, est encore d'admettre, à certains jours, les étrangers à la discussion de thèses publiques : le champion qui fait preuve d'adresse et d'esprit dans ces luttes de l'intelligence, a droit à une petite libéralité en argent, à dîner, et au logement pendant une nuit. Grâce à cette coutume, je me frayais tant bien que mal mon chemin vers l'Angleterre, m'arrêtant dans chaque ville, étudiant le monde en plein air, et, si je puis m'exprimer ainsi, voyant les deux côtés du tableau. « Nos lecteurs se demanderont comment un homme si maladroit et si embarrassé dans la conversation, tel en un mot que nous le dépeignent ses contemporains, parvint à gagner avec des paroles ses repas et son gîte. Nous nous en étonnons comme eux; mais, après tout, Olivier Goldsmith était jeune, gai, spirituel, Irlandais, et il avait faim.

Le 1er février 1756, notre pauvre voyageur toucha le sol natal à Douvres. Il ne possédait pas une obole, et pour arriver jusqu'à Londres, il rencontra de plus rudes obstacles qu'il n'avait eu à en surmonter pendant ses pérégrinations

(1) « Les femmes sont plus impitoyables pour les fautes des autres femmes que les hommes... — Ma femme, dis-je à la mienne, faites attention à ce que je vous dis. Je vous ai ramené ici une pauvre malheureuse égarée : son retour à son devoir demande le retour de votre tendresse pour elle. Voilà les malheurs réels de la vie qui tombent sur nous, ne les augmentons pas par des divisions de famille. Si nous vivons ensemble en bonne intelligence, nous pourrons encore trouver le contentement, parce que nous sommes assez entre nous pour ferme notre porte aux censeurs, et pour nous soutenir les uns les autres... »

à travers une grande partie de l'Europe. On soupçonne qu'il consentit, pour avoir du pain, à jouer un rôle comique dans une grange, puis à manipuler dans une boutique d'apothicaire. Vers le milieu de février, il fit son entrée à Londres, le pauvre jeune homme! et il s'engagea dans le dédale de cette grande cité, sans argent, sans amis, sans protecteurs, sans relations d'aucune sorte, objet de dédain ou de méfiance pour les passants. A combien d'humiliations et de souffrances n'était-il pas destiné! A combien de portes n'était-il pas condamné à frapper vainement avant le jour solennel et suprême où « sa patrie reconnaissante » lui ouvrirait avec respect celle de Westminster!

VII. — MISÈRE. — LA PROTECTION D'UN PAUVRE MALADE. — ÉTATS DIVERS. — RENCONTRE D'UN ÉDITEUR.

Plus poëte, plus instruit, et moralement plus fort qu'à son départ de l'Angleterre, persuadé qu'il sortirait un jour de son obscurité, Olivier Goldsmith voulut respecter son nom : il le tint secret, le mettant en réserve pour des temps meilleurs, afin de solliciter plus librement un peu de travail dans les métiers que le hasard lui offrirait. Dix ou douze ans plus tard, dans le brillant salon de son illustre ami sir Joshua Reynolds, il fit tressaillir d'étonnement toute une noble et élégante société, en commençant avec candeur un récit par ces mots : « Au temps où je vivais avec les mendiants d'Axe-Lane... » Ce fut sans doute en mars ou avril 1756 que l'immortel auteur du *Ministre de Wakefield* et du *Voyageur* fit cette épreuve extrême de la misère. Il n'est pas vrai, toutefois, qu'il ait jamais « tendu la main » dans le sens littéral de ces deux terribles mots : sans cesse en quête de travail, il trouva d'abord à gagner un modeste salaire dans une imprimerie, puis dans quelques pharmacies, et notamment dans le laboratoire de chimie d'un brave citoyen nommé Jacob, au coin de Monument-Yard, à Fish-Street-Hill.

Un jour, il rencontra le docteur Sleigh, l'un de ses anciens condisciples d'Edimbourg; c'était un dimanche. Il avait sur lui ses meilleurs habits, et ils n'étaient guère bons; la misère avait imprimé sur toute sa personne la triste empreinte de ses doigts : le docteur Sleigh eut grand'peine à le reconnaître. Lorsque enfin il se fut assuré qu'il avait devant lui le pauvre Olivier, il prit intérêt à lui, le questionna, et essaya de l'aider de son mieux. Il lui conseilla de quitter le laboratoire pour pratiquer la médecine; il lui en facilita les moyens, et un matin Olivier Goldsmith se réveilla pauvre médecin des pauvres dans Bankside-Southwark. Si humble que fût cette condition, c'était monter de plusieurs degrés à l'échelle sociale, et même apparemment c'était trop pour une seule fois : il n'était pas dans la destinée d'Olivier de faire d'un coup une pareille enjambée. Son habit or et vert, qu'il devait à la libéralité du docteur, se ternit et s'usa sans qu'il eût réussi à trouver une clientèle qui le fît vivre; un habit noir eut le même sort; le fier chapeau à trois cornes s'aplatit, s'érailla et devint ridicule; l'élégante canne à pomme d'argent céda la place à un simple bâton. Le petit nombre de malades que visitait Goldsmith devinaient aisément sa détresse : ils étaient moins misérables que lui. L'un d'eux s'enhardit un jour, tandis qu'il lui tâtait le pouls, à s'offrir comme intermédiaire entre le pauvre docteur et le célèbre M. Samuel Richardson, imprimeur. Olivier, touché et attiré par le nom de l'auteur de *Clarisse Harlowe*, accepta avec reconnaissance, et, grâce à la protection du malade, qui était un ouvrier imprimeur, il obtint la place de lecteur et de correcteur dans l'imprimerie de Salisbury-Court. Devant le grillage de son bureau, il eut la joie de voir passer les figures de quelques écrivains en renom, notamment celle d'Young, l'auteur des *Nuits*. Il était impossible que dans un milieu semblable son imagination littéraire ne prît pas feu. Il entreprit d'écrire une tragédie, dont le titre est resté ignoré; il paraît même qu'il soumit son œuvre au jugement de Richardson : ce dernier, sans doute, ne devina pas le génie de son *prote*, car, peu de temps après, Goldsmith, probablement découragé, sortit de l'imprimerie et entra, hélas! comme maître d'études dans l'école du docteur Miller à Peckham. C'était, à vrai dire, un singulier professeur. Il jouait à saute-mouton ou à la corde avec les enfants, leur racontait des histoires et les faisait danser au son de sa flûte. Un jour d'avril, un libraire nommé Griffiths, qui publiait un recueil mensuel, la *Monthly Review*, dînant à la table du docteur Miller, on se mit à parler de littérature; le maître d'études hasarda quelques observations, le libraire les remarqua; le soir il prit à l'écart Goldsmith et lui demanda s'il lui conviendrait de donner à la *Revue* quelques articles de critique. La proposition, comme on le pense bien, fut acceptée avec empressement. Des relations fréquentes furent la suite de cet entretien, et avant la fin d'avril, Olivier, changeant encore d'état, vint loger chez Griffiths, qui se chargea de le nourrir, et lui offrit même un petit salaire régulier, à la condition qu'il se consacrerait entièrement à la Revue. Pour le coup, la fortune avait l'air d'être lasse de ses rigueurs. Goldsmith entrait dans la littérature par un sentier qui, pour être un peu étroit, ne lui en paraissait pas moins digne d'envie. Il n'avait encore que vingt-neuf ans, et il n'ignorait pas les souffrances de la plupart des littérateurs illustres de son temps. Fielding était mort, trois ans auparavant, triste, abattu, sans fortune; le charmant poëte Collins venait de terminer le supplice de sa vie, pauvre et fou; Smollet, si fécond, si inventif, travaillait avec une admirable énergie pour gagner à grand'peine sa vie de chaque jour; Samuel Johnson, dans les six mois précédents, avait été détenu pour une dette de cinq livres sterling dix-huit schellings (environ cent quarante francs). Les écrivains anglais étaient-ils donc à cette époque destitués de tout secours, de toute protection? Non, mais les encouragements dont pouvait disposer le ministère étaient partagés entre les écrivains qui mettaient leur plume à la solde de leur pouvoir. « Une pension littéraire, disait Johnson, est un salaire donné à un valet politique pour trahir sa patrie. » Dans son *Vrai patriote*, Fielding avait pris la défense de ces auteurs privilégiés avec une ironie amère, en les comparant avec certains orateurs ministériels : « Dans un pays où il n'y a aucune *provision* publique pour les hommes de mérite, un auteur n'est pas obligé d'être un patriote plus désintéressé que tout autre citoyen. Pourquoi celui dont la plume est le seul gagne-pain serait-il un monstre plus affreux, parce qu'il s'en sert pour vivre, que celui qui use de sa langue pour arriver au même but? »

VIII. — DÉBUTS LITTÉRAIRES. — VICISSITUDES. — HUMILIATION. — IMPRUDENCE. — COMMENCEMENT DE CÉLÉBRITÉ.

Voici Goldsmith installé, dans Paternoster-Row, au fond de la boutique de M. Griffith. Il est chargé d'analyser et de critiquer les ouvrages nouveaux. Qui ne le féliciterait enfin du changement de sa condition? Mais il se rencontre qu'il est tombé dans un nouvel esclavage. M. et Mme Griffith sont de rudes maîtres : ils ne le laissent point s'éloigner de son bureau avant une heure avancée du soir. Mme Griffith a des prétentions à la littérature; elle raye, biffe, change, allonge, raccourcit les articles de Goldsmith; à table, elle lui mesure ses morceaux d'une main parcimonieuse : on pressent déjà que Goldsmith ne restera pas longtemps sous la férule de cet impitoyable couple. Cependant,

sa collaboration anonyme à la *Monthly Review* décide de sa vocation en lui révélant ses forces; en même temps elle le laisse entrevoir par ceux qui occupent le premier rang dans la littérature. Ses pages de critique, toutes mutilées qu'elles soient par la vieille dame, témoignent d'un goût, d'un jugement et d'un savoir peu communs. A la fin, une exigence intolérable, une discussion plus vive qu'à l'ordinaire, firent sortir Goldsmith de la boutique de Paternoster-Row; mais toute relation ne fut pas interrompue entre l'éditeur de la *Monthly Review* et lui : le marchand avait compris son mérite, et il avait intérêt à ne pas le perdre de vue; les Griffith (on en trouve partout) ne s'obstinent pas plus dans la haine que dans l'amitié; ils n'aiment en réalité qu'une chose, leur bourse, et on est toujours bien ou mal venu d'eux suivant qu'on leur est plus ou moins utile pour la remplir. Au mois de février 1758, deux petits volumes de Goldsmith furent publiés par Griffith, sous ce titre : « the Memoirs of a pro- » testant condemned to the galleys of France for his reli- » gion; translated from the original just published ad the » Hague, by James Willington (Mémoires d'un protestant » condamné en France aux galères pour sa religion; tra- » duit de l'original, qui vient d'être publié à la Haye, par » James Willington). » James Willington n'était autre qu'Olivier Goldsmith. Dans la préface, on remarque tous les caractères du talent de notre auteur : clarté, grâce, pureté de style, et concision.

Goldsmith était donc devenu décidément homme de lettres; il n'en demeura pas moins pauvre, au contraire. Il vécut quelque temps dans un grenier, près de Salisbury-Square; la faim l'en chassa et le ramena chez le docteur Miller, où il reprit pour quelque temps la souquenille du maître d'études. Le bon docteur voyait sa misère à la fois physique et morale, mais ne pouvait pas le soulager beaucoup; il lui fit espérer qu'un de ses amis lui trouverait un poste médical dans l'Inde. Ce projet n'eut rien qui effrayât Goldsmith; il aimait les voyages et il avait eu lui-même autrefois l'idée d'aller déchiffrer en Asie (à Beyrouth ou à Van?) les montagnes écrites *(written mountains)*, bien qu'il ne sût pas un mot d'arabe. En attendant, il composa, pendant ses rares instants de loisir, son livre intitulé : *Recherches sur l'état présent de la littérature polie en Europe*. Cet ouvrage était terminé lorsque, sorti une seconde fois de l'école de Peckham, il reçut l'avis qu'il pouvait aller prendre possession de son emploi de médecin-chirurgien à une factorerie de la côte de Coromandel. Il obtint de ses amis d'Irlande une somme d'argent pour subvenir aux frais du voyage; mais, soit qu'il eût trop retardé son départ, soit toute autre circonstance, il apprit, au commencement de 1758, qu'il ne devait plus compter sur la place de Coromandel. Dans son découragement, il prit la résolution de passer un examen pour devenir aide-chirurgien dans les hôpitaux. Il lui fallait seulement un habillement convenable pour se présenter devant les examinateurs : Griffith consentit à le faire vêtir à neuf par son tailleur en échange de quatre articles pour sa Revue. Goldsmith se présenta donc, le 21 décembre 1758, à la salle des chirurgiens; il fut examiné et... refusé!

Rentré à son logis, un grenier dans la cour de l'Arbre-Vert *(Green-Arbour court)*, il s'abandonna aux idées les plus sombres. Par bonheur, un nouveau malheur le tira de ses réflexions. Dans les vies agitées il en est ainsi : un seul malheur persévérant tuerait; une variété de malheurs tient l'âme en haleine et l'aide à vivre par secousses. Celui qui louait une chambre à Goldsmith, un pauvre tailleur, fut arrêté pour dettes. Sa femme vint pleurer chez son misérable locataire, qui devait plus d'un mois de son loyer. Goldsmith chercha comment il pourrait venir au secours du prisonnier, et, cédant à un premier mouvement, il mit en gage ses habits neufs et les quatre volumes que lui avait envoyés l'éditeur de la *Monthly Review*. Le digne époux de mistress Griffith ne tarda pas à être informé de cet abus; il entra dans une épouvantable colère et accabla d'injures et de menaces Goldsmith, qui, reconnaissant toute son imprudence, se mit humblement à sa discrétion. Griffith exigea qu'il écrivît pour lui une *Vie de Voltaire*, ce qui, heureusement, termina l'aventure. Cette biographie contient d'excellents renseignements sur les années pendant lesquelles Voltaire séjourna en Angleterre. Goldsmith vécut ensuite du prix de quelques bons articles insérés dans la *Critical Review*. Enfin ses *Recherches sur l'état présent de la littérature polie en Europe* furent publiées. Son nom n'était point sur le titre; mais il se révéla par le mérite même de ce livre, où étaient peints, sans déclamation et sans amertume, avec un sens exquis et un grand charme de style, l'ignorant despotisme de certains éditeurs et la triste situation des véritables hommes de lettres. Le libraire Wilkie lui proposa la création d'un recueil mensuel. Il accepta, et, le 6 octobre 1759, parut le premier numéro de l'Abeille *(the Bee)*, au prix de threepence (30 centimes). Cette tentative n'eut point de succès dans le public qui paye : le recueil ne se soutint pas plus de deux mois; il avait mieux réussi près des écrivains supérieurs, et le cinquième numéro de l'Abeille, où étaient appréciés d'une manière élevée et impartiale les titres des auteurs célèbres du temps, est considéré comme l'origine des relations du pauvre Goldsmith avec le docteur Johnson Sa rédaction de cette revue éphémère attira aussi sur lui l'attention du libraire Newbery et du célèbre Smollet. Tous deux montèrent un jour au grenier de Goldsmith pour le prier d'écrire dans un véritable Magasin pittoresque anglais, le *British Magazine*, orné de curieuses gravures sur cuivre. Dans ce recueil parurent quelques-uns des meilleurs essais de notre auteur, qui bientôt publia, dans un nouveau journal intitulé *the Public Ledger*, son *Citoyen du monde* (the Citizen of the world), ou *Lettres d'un philosophe chinois demeurant à Londres, à ses amis en Orient*. De toutes les imitations des *Lettres persanes* publiées en Europe, c'est la seule qui ait eu un caractère assez original pour vivre autant que le modèle. Cette correspondance fictive fut, pendant l'année 1760, l'une des publications qui eurent le plus de lecteurs à Londres, et elle gagna encore dans l'estime publique lorsque, l'année suivante, elle fut réimprimée en deux volumes par Newbery.

Vers ce temps, Goldsmith quitta son grenier de *Green-Arbour court*, et vint habiter un appartement un peu moins misérable, composé de deux chambres, dans *Wine-Office court, Fleet street*. Il y reçut la première visite de Johnson.

Classé définitivement parmi les écrivains les plus distingués de son époque, Goldsmith eut dès lors plus de courage pour supporter sa misère : il ne l'eût certes pas échangée contre l'opulence d'un sot. Le libraire Newbery l'employa, moyennant de très-modestes rémunérations, à un grand nombre de petits travaux anonymes, préfaces, compilations, réimpressions, biographies, menus détails de la profession, parmi lesquels nous remarquons un abrégé de Plutarque et, comme contraste, une *Vie du beau Nash*, dandy fameux, disparu depuis peu de temps du théâtre de la mode.

A la fin de 1762, Goldsmith avait encore une fois délogé. Il était allé louer, près de son éditeur, à Islington, chez mistress Fleming, la chambre où nos lecteurs l'ont vu désespéré d'être aux arrêts et heureux d'être délivré par Johnson (page 177). On ne sait pas en quel temps il avait commencé le *Ministre de Wakefield*, que le docteur y découvrit. C'était une œuvre de prédilection qu'aucun libraire n'avait commandée. Le fils du pauvre ministre de Pallas le composait sans doute à de rares intervalles, se complaisant aux émotions qui l'inspiraient, et attendant, pour les laisser

se réfléchir calmes et pures dans son style, l'heure où son âme était le moins agitée par les inquiétudes du lendemain, et où aucun nuage ne dérobait à sa vue les scènes de son enfance et les traits vénérés de ses parents. Ce n'était pas qu'il eût la pensée d'écrire une sorte de confession déguisée; non, ce petit livre était seulement comme une miroir où il aimait à voir se retracer, sous la transparence d'une fiction, légèrement tissue et presque sans art, ses plus doux et ses plus tristes souvenirs, ses impressions les plus naïves de tendresse et de douleur, et, pour ainsi dire, un idéal modeste et discret de sa vie morale. Tous les jours s'élèvent des plaintes nombreuses et bien souvent justifiées contre les romans. Si l'on veut défendre ce genre littéraire, trop favorable aux paresses de l'esprit, trop séduisant, trop semblable à ces mets stimulants qui déshabituent des aliments sains et substantiels, on ne peut mieux faire que de citer le *Ministre de Wakefield*. C'est une lecture qui convient à toutes les conditions, surtout à celles où l'existence est obscure et précaire. Elle enseigne à croire que le mal, si grande que soit sa part ici-bas, ne l'emporte pas sur le bien; elle montre tout ce que peut contenir de vraie poésie, de vertu, de noblesse, l'âme la plus simple et même, sous certains rapports, la plus faible; elle console, elle encourage; elle nous dispose à devenir meilleurs, plus patients, plus résignés, plus bienveillants envers nos semblables, plus confiants dans les desseins secrets de la Providence. Telle est la philosophie du *Ministre de Wakefield*. Compterait-on dans la littérature, soit ancienne, soit moderne, beaucoup de livres capables d'exercer une influence si utile et si heureuse?

La suite à une autre livraison.

Il est aussi peu en la puissance de toute la faculté terrienne d'engarder la liberté françoise de parler, comme d'enfouir le soleil en terre ou l'enfermer dans un trou.

PIERRE LESTOILE.

Les flatteurs de tout âge ressemblent à ces tribus africaines dont parle le crédule Pline, qui font périr les hommes, les animaux, les plantes même, en les *fascinant* par des louanges. JEAN-PAUL FABER.

PIERRES MONUMENTALES

EMPLOYÉES PAR LES ANCIENS.

Voy. p. 111, 215.

III. LA SYÉNITE, OU GRANITE ROSE D'ÉGYPTE.

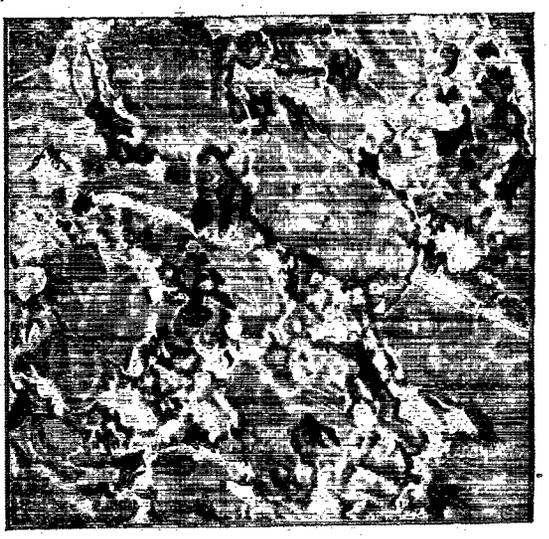
La syénite était connue des anciens sous le nom qu'elle porte aujourd'hui; ce nom lui venait des carrières qui la fournissaient plus particulièrement et qui étaient situées aux environs de Syène, en Égypte : on l'appelait aussi *marbre de Syène* et *pierre thébaïque*. Pline l'a décrite sous le nom de *Pyropœcilon* (pierre de feu), à cause de la couleur de ses cristaux dont il comparait la vivacité à celle de la flamme. Les modernes lui donnent fréquemment le nom de granite rose d'Égypte, à cause de sa ressemblance aux granites et de sa couleur.

Cette belle roche est une sorte de granite dans lequel le mica est remplacé par l'amphibole *hornblende* (deux espèces minérales dont il a été déjà question dans notre premier article, page 111 du tome XXI). Elle se compose donc principalement de quarz, feldspath et amphibole hornblende : les autres éléments qu'elle peut contenir n'y sont qu'accidentels; tels sont le mica, le grenat, etc. Les éléments minéralogiques qui constituent la syénite sont à l'état cristallin et donnent à la roche une texture tout à fait identique à celle du granite ordinaire. Le quarz apparaît dans la roche sous une couleur grisâtre et avec un éclat vitreux; le feldspath y est ordinairement d'une belle couleur rose de chair, et il appartient à l'espèce particulière que les minéralogistes ont nommée orthose. L'amphibole hornblende est d'un vert foncé. Ces trois sortes de minéraux sont assez nettement isolés les uns des autres dans la syénite, surtout dans ses belles variétés, par leur couleur différente.

On trouve dans les ruines de toutes les anciennes villes de l'Égypte une quantité innombrable de débris de monuments en syénite, notamment dans les îles de Philæ et d'Éléphantine, à Thèbes, à Louqsor, à Héliopolis, et à Alexandrie. Les obélisques, les sphinx, les sarcophages, la colonne de Pompée et les aiguilles de Cléopâtre, l'intérieur de la grande pyramide de Chéops, le sanctuaire monolithe de Saïs, sont en syénite. L'obélisque de Louqsor sur la place de la Concorde, à Paris, et les pieds et la tête d'une statue colossale d'Aménophis III, dans le Musée égyptien du Louvre, ainsi qu'un grand nombre d'autres sculptures de cette collection, offrent de beaux spécimens de cette pierre monumentale qui ont conservé le poli le plus parfait depuis près de quatre mille ans.

Le principal gisement de syénite est situé à une demi-lieue au nord de Syène (Assuan); d'après Russeger, cette carrière se prolongerait beaucoup au sud de la cataracte et de l'île de Philæ, jusque dans la Nubie. On retrouve la même pierre à Éléphantine et dans les îles intermédiaires. Enfin elle existerait encore dans le Djebel-Gareb et dans le Djebel-Elzede (montagnes de l'huile), entre Koseïr et Suez.

L'exploitation de la syénite est aujourd'hui abandonnée, et si elle est encore quelquefois employée dans la marbrerie moderne, c'est en morceaux d'un volume peu considérable rapportés comme lest par les vaisseaux qui font le commerce avec Alexandrie; et on la désigne généralement dans le commerce sous le nom de *granite rouge oriental*.



Granite rose (Syénite) d'Égypte.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

VALKENBURG

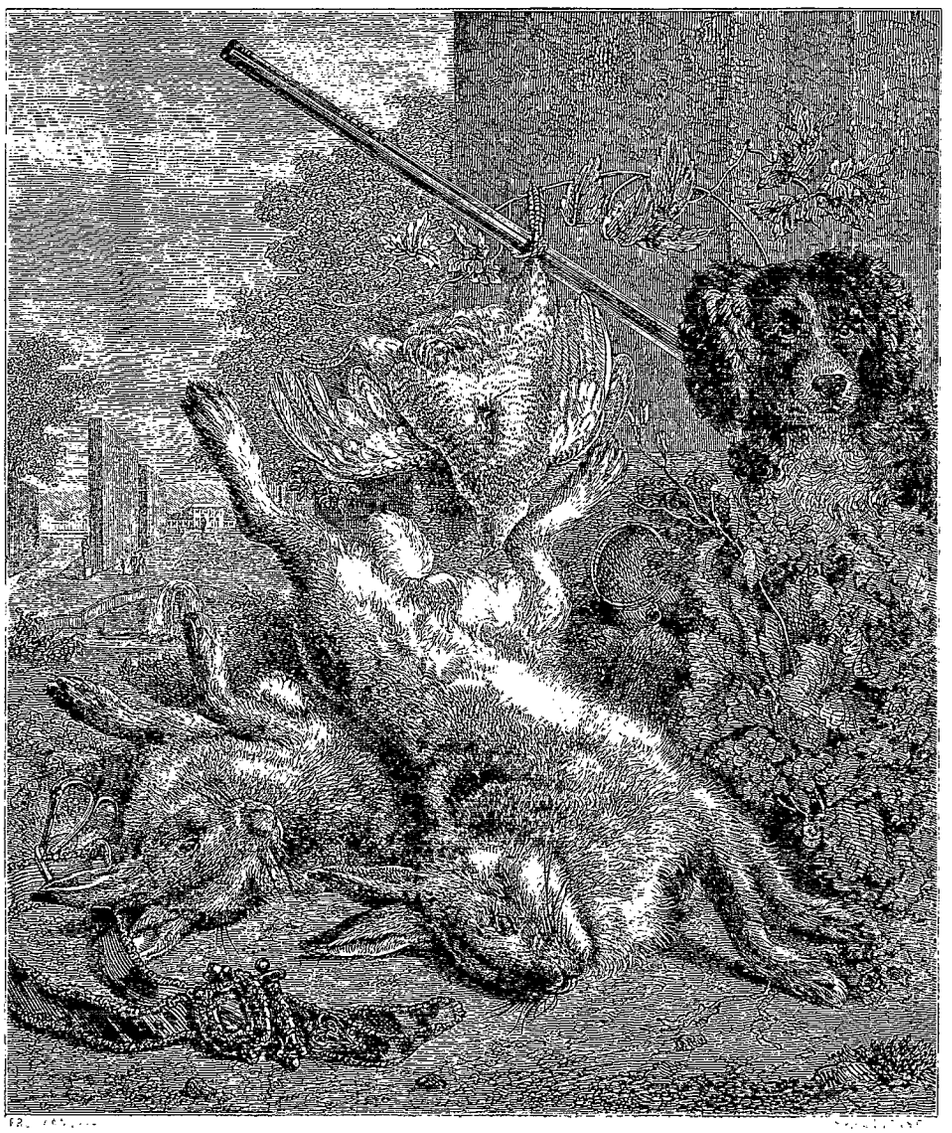


Tableau de nature morte, par Valkenburg. — Dessin de Freeman.

Dirk ou Thierry Valkenburg, peintre hollandais, est né à Amsterdam en 1675. Il étudia dans l'atelier de Jean Weeninx, où il apprit l'art de reproduire habilement tous les animaux ; il se distingua d'une manière spéciale dans la représentation du gibier vivant ou mort. Il exécutait aussi avec une grande facilité le portrait et les tableaux de genre. Il n'avait pas plus de vingt et un ans, lorsqu'il entreprit un voyage en Allemagne : il voulait changer d'horizon et varier ses études. Arrivé un soir à Augsbourg, il fut adressé au baron de Knobel, qui l'accueillit de la façon la plus bienveillante, lui fit faire son portrait et lui demanda d'autres ouvrages. Lorsque Valkenburg les eut terminés, le digne homme lui donna une lettre de recommandation pour Louis de Bade. Ce prince offrit au jeune artiste de le nommer son peintre officiel et de lui assurer une pension de deux mille écus ; il voulait même qu'il s'assît tous les jours à sa table. Mais Valkenburg refusa d'aliéner son indépendance et partit pour Vienne. Le prince Adam de Lichtenstein y devint son protecteur ; il le combla de dons et de prévenances, essayant aussi de le retenir à sa cour. Ses efforts échouèrent comme ceux de Louis de Bade. Valkenburg aima mieux retourner dans sa patrie. Sa renommée l'y avait précédé depuis longtemps, et il se trouva surchargé de travaux. Guillaume III, roi d'Angleterre, qui l'avait appelé en Hollande dans le palais champêtre nommé *le Loo*, lui paya cent ducats une toile qu'il avait peinte en dix jours, et lui promit ses bonnes grâces pour l'avenir : la mort l'empêcha de réaliser ses honorables intentions. Le roi de Prusse lui fit offrir bientôt après le titre de peintre officiel, avec un revenu de mille thalers, s'il voulait venir habiter Berlin. Mais Valkenburg désirait entreprendre un plus long voyage ; il était marié à une femme qui, dit-on, ne le rendait pas heureux (certains artistes sont difficiles à satisfaire), et il cherchait une occasion de fuir si loin qu'elle ne pût le retrouver. Un amateur qui possédait de grands biens à Surinam, dans la Guiane hollandaise, ayant une vive estime pour le caractère de Valkenburg, la plus haute opinion de son mérite, et le voyant malheureux, lui proposa

d'aller dans le nouveau monde administrer ses propriétés. L'artiste accepta : que la mer le séparât de sa femme, c'était tout ce qu'il demandait. Il partit, la joie au cœur ; mais il ne put supporter le climat insalubre de la Guiane : il tomba malade et fut obligé de revenir. Les historiens ne nous disent pas s'il se réunit à son épouse. Il vécut plusieurs années encore et peignit un grand nombre de portraits. Ses tableaux ne sont pas fort communs : on en voit très-peu dans les galeries publiques ; le Musée du Louvre et la Pinacothèque de Bavière n'en possèdent pas un seul. Frappé d'apoplexie en 1721, Valkenburg ne mourut pas sur le coup, mais il ne put se rétablir, et expira dans la quarante-septième année de son âge.

CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE.

Suite. — Voy. p. 213, 255, 286.

*A mademoiselle Geneviève ***.*

29 juin 18...

Oh ! la cruelle journée ! — Je vous écris encore agitée des douloureuses émotions qui viennent de se succéder, et obligée d'essuyer une larme à chaque ligne.

J'avais passé une nuit de fièvre, uniquement occupée de me retourner comme Guatimozin sur les charbons cuisants d'espérances déçues. Je m'étais levée à bout de courage et le cœur aigri. J'étais bien décidée cette fois à secouer momentanément mon joug d'institutrice et à prendre quelques instants de congé pour jouir d'Amélie. Je l'attendais avec impatience, mais la matinée se passa sans qu'elle parût. C'était le jour de manége pour Louise, et nous ne devions point promener ; je n'osais envoyer quelqu'un demander des nouvelles de notre amie ; j'espérais d'ailleurs la voir paraître à chaque instant.

Cette attente se prolongea tout le jour. Enfin, vers le soir, je reçus une lettre portant le timbre du village. Je ne puis mieux faire que de vous la recopier ici :

« Quand vous ouvrirez ce billet, chère amie, je serai déjà loin ! — Je gage que vous allez vous récrier et vous plaindre de mon manque de parole, car vous ignorez sans doute mon aventure de ce matin. La voici donc dans toute sa simplicité.

» Il pouvait être dix heures lorsque je me suis présentée au château (c'est ainsi, je crois, que M. le comte appelle sa grande maison de force) ; je vous demande à deux domestiques, lesquels se regardent et vont parler à votre femme de charge, je crois. Celle-ci arrive et me répond que vous êtes occupée à une leçon. Je dis que j'attendrai ; on me répond que la leçon finie vous devez descendre avec Mlle Louise au manége. Je déclare que les chevaux ne me font point peur et que je vous suivrai. On hésite, on paraît embarrassé. Vous savez que la patience n'est point ma vertu dominante, chère amie ; je sentais mes oreilles rougir, quand la porte du salon s'ouvre ; j'aperçois M. le comte que le bruit du débat avait sans doute attiré.

» Je me décide à en finir avec ces impertinences de laquais, et je vais droit à lui.

» On salue avec cette froide politesse qui est l'impertinence des gens bien nés ; on m'offre un fauteuil, je refuse ; mais j'expose rapidement le motif de ma visite : — une ancienne amie de pension ; — quatre années de séparation ; — une heure seulement à passer ensemble. — Vous devinez le reste !

» M. le comte écoute tout avec beaucoup de calme, et quand j'ai fini il me commence un discours en quatre points. Il est désolé ; mais il a le malheur d'avoir des principes très-rigoureux... La surveillance continuelle et l'isolement lui paraissent indispensables en éducation ; c'est pour cela qu'il est resté à la campagne... qu'il a cherché quelqu'un à qui il pût confier sa fille Déjà hier l'ordre a été interrompu... L'important est de ne point laisser des habitudes s'établir.

» Il me prie de l'excuser et me fait un salut irréprochable qui me congédiait.

» J'avoue que je me suis trouvée étourdie. J'ai rendu le salut et je suis partie

» Je n'étais pas à six pas de la porte que j'avais trouvé tout ce qu'il eût fallu répondre à votre homme à principes ; mais il était trop tard et j'ai dû partir en me voulant du mal de m'être laissé battre ainsi quand j'avais en main le beau jeu.

» Mais c'est vous que je plains, pauvre chère créature, soudée par le devoir à cette maligne petite guenon bien digne de son père. Vous avez beau prodiguer science, dévouement, conscience ; on surveille le tout comme si vous vendiez votre âme à faux poids. Que Dieu vous donne courage, ma chérie ! quand à moi je suis trop en colère pour savoir vous en donner.

» Adieu, aimez-moi toujours ; j'espère vous revoir un jour libre de vos geôliers. » AMÉLIE.

Vous comprenez ce que je dus éprouver à la lecture de cette lettre. Il était donc bien vrai que j'étais l'esclave de M. le comte, que je n'avais plus droit de vivre de la vie des autres ; que j'étais retranchée de la société ! A cette pensée, mon cœur se souleva d'indignation ; puis le sentiment de mon impuissance à briser une pareille chaîne me saisit avec une telle amertume que je fondis en larmes. Quelque dure que fût ma dépendance, il fallait, en effet, la subir. La main de fer de la nécessité me tenait captive dans mon humiliation ; tout était désormais pour moi dans un seul mot : *me soumettre !* Oh ! quelle triste journée ! Que de colère mal comprimée ! que de sanglots à demi étouffés ! quelle haine de cette charge que m'impose la pauvreté ! Comme je me suis révoltée de l'inégalité des parts faites à chaque créature sur cette terre ! — Il a fallu la réflexion, la solitude et la nuit pour calmer un peu ces bouillonnements douloureux. Maintenant je suis plus tranquille ; mon irritation s'est transformée en abattement. Pendant que je vous écris mes pleurs tachent le papier. — Mais à quoi bon ? ni mes larmes ni mes plaintes ne changeront rien à ce qui est. Dans cette grande loterie du monde, il faut que chacun subisse le numéro tiré. Je tâche de me persuader que toutes les injustices apparentes qui nous froissent ne sont que des conditions incomprises de la grande harmonie humaine ; je voudrais accepter, être heureuse, et je ne puis ! J'ai beau me répéter qu'il en est du bonheur comme de cette province gagnée et perdue par Charles XI, qui se contenta de dire : « Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée . que son saint nom soit béni ! » Il m'est impossible de finir la phrase et de bénir Dieu pour ma liberté perdue et mes espérances détruites.

Mardi. — Je ne vous ai encore jamais parlé d'un M. Lerman, qui vient assez fréquemment au château et qui jouit d'un grand crédit près de M. le comte.

C'est un médecin d'origine allemande, toujours vêtu d'une immense houppelande de drap vert, chaussé de grandes guêtres de buffle et coiffé d'un chapeau gris à larges bords. Il y a dans son aspect quelque chose du quaker et du marchand de chevaux. Ses manières ont une bonhomie brutale qui m'a déplu dès le premier jour. A notre seconde rencontre il m'a demandé mon âge, mon origine, la généalogie de ma famille ! Toutes ces questions étaient faites coup sur coup et en m'observant de derrière ses lunettes bleues qui donnent à sa grosse figure rougeaude une expression particulièrement déplaisante. A chaque réponse il répondait par un *hem !* équivoque, espèce de tic monotone

qui finit par vous agacer les nerfs : aussi l'ai-je évité depuis autant qu'il m'a été possible ; mais M. Lerman est de nature tenace. Je ne sais pourquoi il s'obstine à me retenir, à me parler ; l'allemand lui sert, pour cela, de prétexte. Il est Berlinois et a, comme tous ses compatriotes, des prétentions à l'atticisme germanique : aussi n'est-il point content de mon saxon.

Ces dissentiments grammaticaux, joints à l'espèce de contrôle qu'il exerce sur l'hygiène de Louise, ont fini par me le rendre insupportable. Il s'est établi entre nous une espèce de guerre dans laquelle j'apporte, il faut bien l'avouer, beaucoup plus d'animosité que le docteur. Lui semble surtout occupé de m'observer. Il m'excite, il me met l'humeur en mouvement comme si j'étais pour lui matière à expérience. Je sens que, par suite, les plus gros torts restent de mon côté, et j'en hais davantage le docteur.

A vrai dire, soit malignité, soit maladresse, il me nuit souvent près de M. le comte. Tantôt ce sont des plaintes sur l'abandon de certaines prescriptions pour Louise, tantôt des objections sur les méthodes suivies dans ses études. Je réponds avec une vivacité amère qui ne l'empêche point de recommencer un instant après ; on dirait qu'il s'est chargé de mon éducation tandis que je fais celle de l'enfant.

Chaque jour cette intervention devient plus pénible ; ma patience est à bout, et à la première occasion je crains de le laisser voir.

Jeudi. — Ce que je pressentais depuis quelque temps est enfin arrivé. M. le comte a prié le docteur de vérifier les progrès faits par sa fille sous ma direction. Il a fallu subir cette humiliante et mensongère épreuve.

Malheureuses créatures que nous sommes ! responsables non-seulement de nos paresses, de nos erreurs, de nos ignorances, mais de celles de nos écolières, on nous juge en elles et par elles. C'est dans ce miroir trompeur qu'on cherche le reflet de notre zèle ou de notre intelligence. L'examen est-il satisfaisant, l'honneur des progrès est rapporté à l'élève. Est-il défavorable, le tort est au maître ! A chaque sottise de l'enfant, le regard de l'examinateur se reporte vers celui qui devait l'instruire, comme si les paroles avaient été prononcées par lui-même. Un autre répond, et c'est nous qui en demeurons responsables !

J'aurais voulu répudier cette responsabilité avant l'interrogatoire de Louise ; je ne l'ai point osé.

M. Lerman l'a questionnée longuement sur toutes les matières qui font l'objet de ses études journalières, mais en d'autres termes et sous une forme inaccoutumée. L'enfant déroutée n'a rien répondu. Le docteur scandait ces longs silences par des hem ! de moins en moins sympathiques ; il jetait de temps en temps un regard de mon côté, comme s'il eût voulu me demander compte de ce mutisme obstiné. J'éprouvais une impatience et une irritation inexprimables ; j'aurais voulu renvoyer l'enfant, m'asseoir à sa place, pour échapper à cette solidarité d'ignorance.

Chaque fois que j'ai voulu intervenir, M. Lerman m'a interrompue en me priant de *la laisser dire ;* mais elle a continué à se taire en frottant le parquet du bout de son brodequin ; enfin il a fallu s'arrêter. Le docteur a congédié Louise, en l'avertissant avec son air paterne *qu'elle avait encore pas mal de choses à apprendre,* et je suis partie avec elle le cœur gros de dépit.

L'enfant s'attendait sans doute à des reproches ; j'ai évité de lui parler, j'aurais eu trop à dire ; je me suis tue par prudence. *La suite à une autre livraison.*

RATISBONNE.

Ratisbonne (en allemand *Regensburg*), dans le royaume de Bavière, est située au confluent du Regen et du Danube, au milieu d'une contrée très-pittoresque et très-fertile ; elle est aujourd'hui le chef-lieu du cercle de Regen. C'est une des cités les plus anciennes de la partie supérieure du Danube. Sous les Romains, elle portait le nom de *Reginum* ou de *Castra Regina ;* l'empereur Tibère y établit la 4e légion, d'où elle prit le titre de *Tiberia Quadrata ;* dans le latin du moyen âge, on la désigna sous cette espèce de surnom *Ratisbona* (bon radeau ou navire ?). Nous ne nous arrêterons pas à la tradition qui fait remonter l'époque de sa fondation à l'arrivée d'un certain Bavaro, d'Arménie, lequel établit une colonie en cet endroit, et dont les descendants furent vaincus par Norix, fils d'Hercule. Ce sont des fables dont l'histoire ne doit point s'occuper. Les habitants se convertirent au christianisme vers l'an 185 ; mais le premier évêché n'y fut établi qu'au huitième siècle par saint Boniface. Plus tard, Ratisbonne devint une ville libre *(Freistadt),* et prit un grand développement. L'incendie qui y éclata en 1046 et la consuma entièrement ne fit que ralentir un moment son activité commerciale : cette ville fut en effet, pendant tout le moyen âge, une des places de commerce les plus importantes de l'Allemagne. Elle correspondait avec Venise, qui lui livrait les denrées de l'Orient et recevait d'elle en échange des pelleteries. On dit même qu'elle entretenait des relations avec les marchands de Kiew, en Russie. Elle était ainsi la rivale de son industrieuse voisine, la cité de Nuremberg. Les croisés, pour se rendre en Asie, s'adressaient aux bateliers de Ratisbonne, qui maintint sa réputation pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce que la découverte d'une route nouvelle aux Indes orientales et celle d'un continent jusqu'alors inconnu eussent donné au commerce une direction différente.

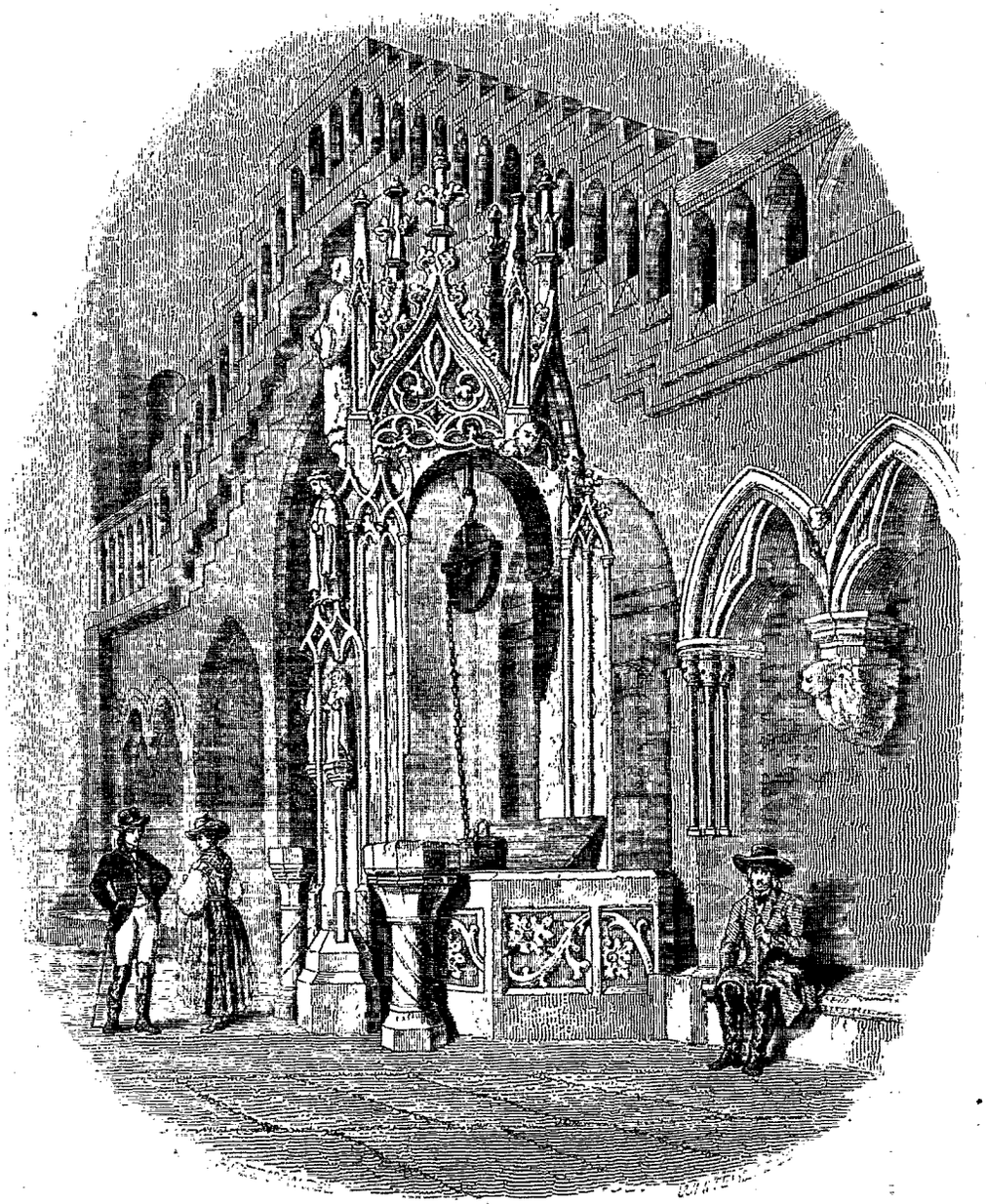
Ratisbonne ne se releva jamais du coup qui fut alors porté à sa prospérité, bien que la diète de l'Empire ait longtemps siégé dans ses murs et lui ait donné un certain éclat. C'est encore une cité active, sans aucun doute, mais ce n'est plus la Ratisbonne florissante des anciens jours.

La population actuelle est de 25 000 habitants. La ville, entourée de restes d'anciennes fortifications et d'un fossé large et profond, a des rues irrégulières, étroites, sombres, mal pavées. Les maisons dont elles sont bordées attestent une haute antiquité. De temps à autre, vous apercevez auprès des habitations bourgeoises des tours gothiques massives, derniers vestiges d'un temps où les citadins de Ratisbonne se retranchaient derrière d'épaisses murailles pour se défendre des ennemis aussi bien que de leurs concitoyens. Parmi ces monuments d'une civilisation barbare, on distingue la tour Dorée *(der Goldene Thurm)* et le Goliath, espèce de forteresse sur la façade de laquelle est représentée la lutte de David avec le géant. Mais l'édifice principal de Ratisbonne, c'est la cathédrale de Saint-Pierre, l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture allemande.

Après le désastreux incendie dont nous avons parlé, on construisit une nouvelle église, dont la première pierre fut posée par l'évêque Léo Thundorfer, patricien de Ratisbonne. Au dix-septième siècle les travaux n'étaient pas encore terminés, et aujourd'hui même les deux tours restent inachevées. Dans une chronique de Nuremberg, datée de l'an 1493, on voit représentées ces tours de la cathédrale, surmontées d'une grue, comme l'est encore aujourd'hui la tour de la cathédrale de Cologne.

Saint-Pierre est remarquable autant par le bon goût de son ornementation intérieure que par l'imposante majesté de son extérieur. La façade a été conçue dans de belles proportions ; on y a prodigué des ornements qui l'embellissent sans la surcharger. La grande porte est construite sur un autre plan que les entrées ordinaires des cathédrales. Elle s'avance en triangle et forme une

espèce de baldaquin où l'art du sculpteur s'est déployé dans toute sa magnificence; elle est flanquée de deux portes accessoires, non moins artistement décorées. Sur les deux côtés de l'église s'élève une véritable forêt de piliers, de pyramides et de tourelles, au-dessus desquelles court une galerie avec une balustrade à jour, d'où l'on a une vue magnifique sur la ville et ses environs. Au nord de la cathédrale, on voit une petite tour, *Eselsthurm*, ainsi nommée parce que, pendant la construction de l'édifice, c'était par là que montaient les ânes chargés d'apporter les matériaux. Si l'on pénètre dans l'intérieur, l'œil est frappé de la grandeur de la voûte ogivale, soutenue de chaque côté par des colonnes et ornée de riches vitraux qui laissent passer une douce lumière. Ces vitraux sont modernes;

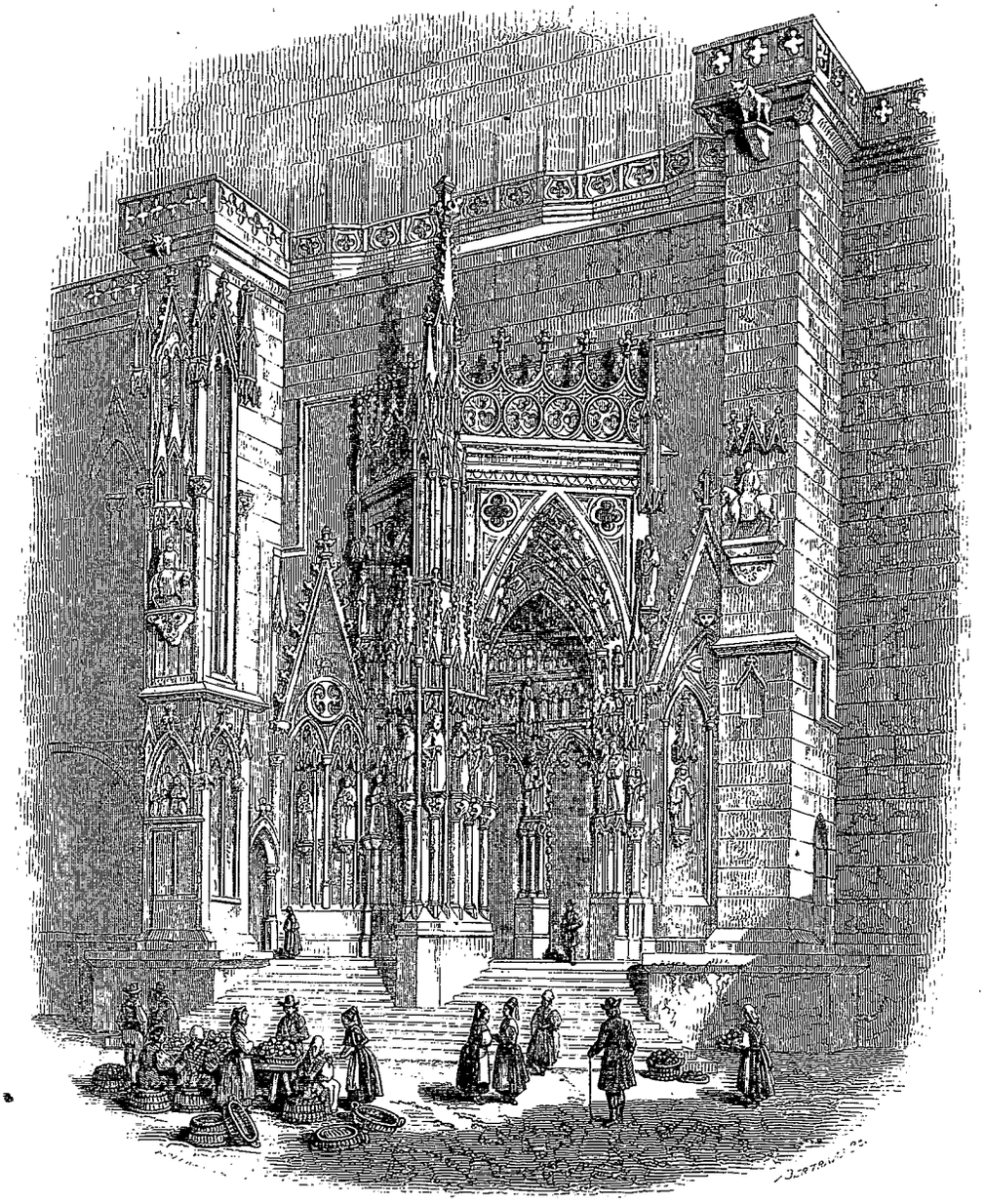


Puits gothique dans la cathédrale de Ratisbonne. — Dessin de Freeman, d'après Toudouze.

l'ex-roi Louis de Bavière les fit exécuter par les premiers peintres de Munich. La cathédrale de Saint-Pierre doit beaucoup à ce monarque : il ordonna qu'elle fût complétement restaurée et débarrassée de tous les ornements, autels, statues, tombeaux, d'un goût équivoque, qui nuisaient à l'harmonie générale. Le maître autel, tout étincelant d'argent, ne s'accordait pas, à cause de sa forme moderne, avec la décoration de l'église; il voulut qu'on l'ornât d'un revêtement dans le style gothique. Cet autel s'élève au milieu du chœur, qui a une longueur de cent pieds. La nef du milieu mesure trois cents pieds de longueur et cent vingt de hauteur; les autels qui se trouvent dans les nefs latérales n'ont pas été négligés; on y admire des sculptures d'un travail exquis. Un des objets les plus originaux et les plus curieux de la cathédrale, est le puits gothique placé dans le transept du sud, où l'on va puiser l'eau nécessaire aux usages religieux.

On remarque dans la cathédrale de Ratisbonne quelques tombeaux, entre autres ceux du comte d'Herberstein et du prince Charles Dalberg. Jadis on y voyait également le sépulcre du grand Albert, *Albertus Magnus*, fameux docteur du treizième siècle, trop savant pour ne

pas être accusé de sorcellerie. On prétendit qu'il avait le don d'ubiquité, et que dans le même moment où il enseignait la théologie à ses élèves, du haut de sa chaire conservée dans l'église du cloître des Dominicains, on l'avait vu dans son cabinet d'étude à Donaustauf, petite ville située à douze milles de Ratisbonne. C'est aussi dans l'église des Dominicains que son tombeau a été transféré. Un autre sorcier (selon le peuple), un célèbre astronome, Jean Képler, est enterré à Ratisbonne, où il mourut le 15 novembre 1630. On lui a élevé dans la promenade publique, nommée simplement *l'Allée*, un monument décoré de son buste et d'un magnifique bas-relief exécuté par Dannecker. La tradition qui fait mourir de faim Jean Képler n'est pas entièrement exacte : il succomba aux chagrins et aux con-



Portail de la cathédrale de Ratisbonne. — Dessin de Freeman, d'après Toudouze.

trariétés qui l'assaillirent pendant les derniers temps de sa vie. — Auprès de la cathédrale est un cloître qui en fait partie; là se trouvent une foule de monuments, de sarcophages, de bustes et de statues appartenant à l'époque romaine et à celle du moyen âge. Une porte pratiquée dans ce cloître conduit à ce qu'on appelle la vieille cathédrale *(der alte Dom)*, où l'on montre un autel en pierre païen qui servait probablement à rendre des oracles.

Saint-Pierre n'est pas le seul monument qui mérite d'être visité à Ratisbonne. On y visite encore avec intérêt la vieille église paroissiale de Saint-Ulrich, le couvent des bénédictins de Saint-Jacques, l'église de Saint-Emmeran, et le palais des princes de la Tour-et-Taxis, sur l'emplacement d'une ancienne abbaye. Cette maison princière tient depuis longtemps à bail le service des postes dans toute l'Allemagne, ce qui a fait sa richesse. Leur palais est orné avec un grand luxe : au-dessus de la porte d'entrée, Schwanthaler a sculpté des figures magistrales; à l'intérieur sont de belles écuries, un manége, une chapelle gothique avec un Christ de Dannecker, et un caveau de famille dans le style byzantin. Non loin de là, on aperçoit les murailles noires de vétusté de l'hôtel de ville, qui fut, depuis 1663

jusqu'au commencement de ce siècle, le siége de la diète de l'empire germanique. Les membres des états se rassemblaient dans une grande salle de délibérations où est encore conservé le fauteuil impérial. Les caves de ce bâtiment sont curieuses à parcourir : c'étaient autrefois des prisons et des chambres de torture ; les instruments de supplice usités par la législation barbare du moyen âge pendent le long des murailles. Une maison en saillie, vis-à-vis l'hôtel de ville, attire les regards, à cause de deux peintures murales figurant la lutte d'un guerrier de Ratisbonne avec le géant Krako, sous le règne de Henri l'Oiseleur. La défaite du monstre donna lieu à une naïve chanson ; la famille du vainqueur, Dollinger, fut anoblie, et le terrain où le combat s'était passé prit le nom de place du Païen *(Heidplatz)*.

Le pont en pierre construit sur le Danube, au douzième siècle, était une merveille à l'époque où il fut construit, mais ses arches ne sont plus assez larges pour les bateaux qui parcourent actuellement le fleuve : aussi arrive-t-il quelquefois des accidents. Mais cela ne doit pas nous étonner : le diable, qui a si souvent aidé à l'achèvement des cathédrales et des forteresses de l'Allemagne, le diable a passé par là. L'architecte du pont, qui l'avait appelé, avec promesse de lui céder l'âme du premier passant, lui joua un vilain tour bien connu : il fit traverser le pont par un chien, auquel le diable, dans son dépit, coupa la tête ; de là une figure de chien acéphale que l'on remarque sur la balustrade.

Auprès de Ratisbonne fut livrée, le 22 avril 1809, la célèbre bataille d'Eckmühl, que les Français remportèrent sur les troupes autrichiennes.

LA FÉCULE (1).

C'est à Leeuwenhoeck, savant physiologiste et habile micrographe, que l'on doit les premières observations intéressantes sur la fécule. En 1716, il annonça que la farine du blé, de l'orge, etc., contenait une quantité innombrable de petits globules qu'il regardait comme étant formés d'une enveloppe insoluble dans l'eau, résistant souvent aux forces digestives des animaux, et d'une matière contenue à l'intérieur, soluble et très-facile à digérer. Ces observations incomplètes tombèrent dans l'oubli, et c'est seulement depuis quelques années que l'on est arrivé à la connaissance parfaite de la fécule, grâce aux travaux entrepris par MM. Raspail, Payen, Guibourt et quelques autres savants.

La fécule constitue la plus grande partie des farines, et certaines espèces possèdent des qualités nutritives très-précieuses pour les personnes faibles ou malades. Leur prix est assez élevé dans le commerce. Aussi la cupidité les falsifie, soit en les mélangeant à d'autres fécules d'une qualité inférieure et que l'on peut se procurer à bas prix, soit en y introduisant des matières d'une nature différente, quelquefois dangereuse. Souvent aussi des fécules indigènes (celle de pomme de terre, par exemple) sont vendues comme fécules exotiques (tapioka, arrow-root, etc.) ou sont mêlées à des substances qui devraient ne pas en contenir. A l'aide du microscope, on peut s'assurer de la pureté de telle ou telle fécule ou farine, ou constater sa présence partout où elle est introduite.

La fécule, telle qu'on la trouve dans le commerce, constitue une poudre blanche, plus ou moins fine, brillante, sans odeur, sans saveur et craquant sous les doigts. Sa composition chimique résulte d'une combinaison de carbone, d'hydrogène et d'oxygène. Elle contient en outre une quantité variable d'eau qui peut, dans certains cas, s'élever jusqu'à la moitié de son poids. Cette eau peut, du reste, lui être facilement enlevée par la dessiccation. Elle possède la propriété caractéristique d'être colorée en bleu par la solution aqueuse d'iode. Mais ce qui la rend surtout précieuse, c'est qu'elle peut être successivement transformée, par l'influence de certains agents, en deux substances : la *dextrine*, qui est analogue à la gomme et qui peut se dissoudre dans l'eau froide, et la *glucose*, qui possède toutes les qualités du sucre extrait des fruits.

La fécule existe dans un très-grand nombre de plantes ; mais on la rencontre seulement dans les utricules parenchymateuses placées à l'abri de l'action directe de la lumière (moëlle, cotylédons, périsperme des graines, tubercules, etc.). L'épiderme et les tissus colorés, les vaisseaux, les méats interutriculaires, n'en contiennent jamais. On n'en trouve pas non plus dans les tissus qui sont à l'état rudimentaire.

Examinée au microscope (1), la fécule présente des grains isolés, de dimensions variables, généralement arrondis, quelquefois polyédriques. Chaque grain, à quelque espèce qu'il appartienne, est composé d'une enveloppe tégumentaire et d'une substance contenue à l'intérieur.

Les fécules indigènes le plus généralement employées, soit pour leurs qualités nutritives, soit pour les applications que l'industrie en fait, sont celles des graminées (blé, seigle, etc.), celle du sarrazin, de quelques légumineuses (pois, etc.), et celle de la pomme de terre. Cette dernière est extraite aujourd'hui en très-grande quantité, et fournit presque à elle seule toute la matière première de la fabrication de la dextrine et de la glucose.

Parmi les fécules exotiques, on recherche surtout le sagou, le tapioka et l'arrow-root, qui sont utilisés comme aliments. Quant au salep, ce n'est pas une fécule proprement dite, mais bien un tubercule d'orchis desséché après certaine préparation et contenant une notable quantité de substance amylacée.

Le *grain du blé* (fig. 1) est ovoïde, plus ou moins allongé, un peu déprimé d'un côté et profondément creusé de ce même côté par un sillon allant du sommet à la base.

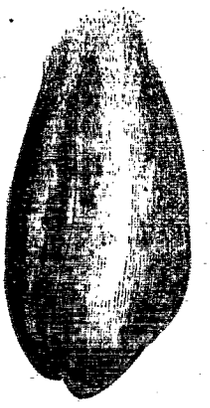


Fig. 1. Grain de blé (grossi 7 fois).

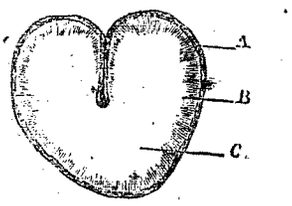


Fig. 2. Coupe transversale du grain de blé (grossi 7 fois).

(1) En chimie et en botanique on nomme indifféremment cette substance *fécule*, *fécule amylacée* ou *amidon*; dans l'industrie, elle porte plus spécialement le nom d'*amidon* lorsqu'elle est extraite du périsperme des céréales, et celui de *fécule* quand elle provient d'autres organes de diverses plantes.

(1) On devra, pour faire les observations microscopiques indiquées dans cet article, et toutes celles du même genre, se servir d'un instrument grossissant quatre cents fois en diamètre environ, et muni d'un bon système d'éclairage. Les grains de fécule, les organes qui les produisent ou les substances qui peuvent en contenir seront placés en très-petite quantité dans une goutte d'eau pure, entre deux lames de verres. Ces lames, dont la supérieure doit être très-mince pour permettre d'approcher l'objectif autant qu'il est nécessaire, rendent es surfaces du liquide planes et parallèles, retardent l'évaporation et empêchent les vapeurs d'obscurcir les lentilles.

C'est à cette dernière extrémité et intérieurement que se trouve l'embryon. Le sommet du grain est recouvert par un grand nombre de poils blancs et roides. Quant à la couleur générale, elle est d'un jaune plus ou moins foncé, suivant les espèces ou variétés.

Si l'on coupe transversalement un grain (fig. 2), on voit d'abord une enveloppe jaune très-mince (A), sorte de tégument au dedans duquel se trouve une zone irrégulière (B), généralement peu épaisse et grisâtre, et enfin une matière blanche (C), qui remplit tout l'intérieur, sauf l'espace occupé par le sillon.

Une tranche très-mince (fig. 3), coupée dans le même sens et étudiée au microscope avec un grossissement de deux cents diamètres environ, laisse voir parfaitement tous les détails de l'organisation du grain.

Le tégument qui, avec une loupe de force moyenne, paraissait simple, est en réalité composé de deux parties distinctes. La première (A) représente le *péricarpe* du fruit; elle est traversée par de nombreux vaisseaux dont les ouvertures béantes, bien visibles, sont ovales et vont

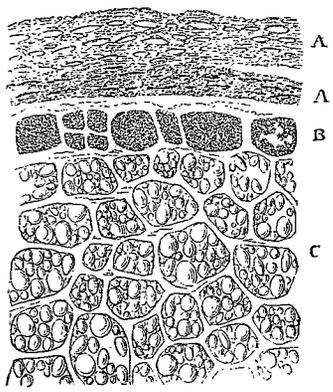


Fig. 3. Fragment de la coupe transversale du grain de blé (grossi 200 fois).

en diminuant de grandeur à mesure qu'elles approchent du centre. La seconde (A') constitue l'*épisperme* de la graine; elle possède un tissu plus compacte, plus coloré, et les ouvertures des vaisseaux sont plus petites et plus étroites que dans la précédente. Les deux membranes sont soudées ensemble, ce qui pourrait les faire confondre; mais, outre les différences que nous venons d'indiquer, on verra souvent leur séparation accidentelle.

Quant à la masse blanche qui remplit l'intérieur du grain, et que l'on nomme *périsperme*, elle est entièrement composée d'utricules irrégulières, renfermant chacune un nombre plus ou moins considérable de grains de fécule, du gluten et d'autres matières nutritives. Chacune des utricules possède des parois propres et est complétement fermée de toutes parts. Elles sont sphériques dans les premiers temps de leur développement; puis la pression qu'elles exercent les unes sur les autres, par suite de leur accroissement, les déforme et leur fait prendre des figures irrégulières.

Si l'on ajoute un peu d'iode à l'eau qui baigne la petite tranche du grain, les différentes parties que nous venons de décrire prendront des colorations caractéristiques. Le tégument paraîtra plus brun; les parois des utricules et toutes les matières azotées qu'elles renferment deviendront d'un jaune bien prononcé, et les grains de fécule se colореront en bleu d'autant plus foncé que la quantité d'iode sera plus grande et son action plus prolongée.

Amidon du blé (fig. 4) (1). Les plus petits grains, qui sont très-nombreux, paraissent avoir de $0^{mm},004$ à $0^{mm},005$; ils sont sphériques. Les plus gros, qui ont souvent jusqu'à $0^{mm},033$, sont lenticulaires; quoique examinés au repos, ils paraissent également globuleux. On

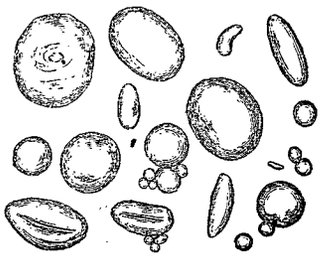


Fig. 4. Amidon du blé (grossi 400 fois).

peut s'assurer de leur véritable forme, en ajoutant à l'eau dans laquelle on les a placés une goutte d'alcool dont l'évaporation rapide détermine des courants qui charrient les grains et les présentent sous toutes leurs faces. Lorsqu'on les voit par la tranche, ils sont ovales, très-allongés, comme les lentilles vues dans le même sens. Un petit nombre de ces grains ont des formes irrégulières qui, néanmoins, ne s'éloignent pas beaucoup de celles indiquées plus haut. Leur surface est lisse; on remarque seulement quelques légères ondulations sur les plus gros.

L'amidon du blé est spécialement employé pour faire l'empois; on s'en sert aussi en médecine et en pharmacie. Mais ce qui le rend surtout très-important, c'est qu'il constitue la plus grande partie de la farine. Celle des blés de bonne qualité en renferme jusqu'à 66 pour 100, et contient en outre du gluten et des débris d'utricules que l'on reconnaît très-bien sous le microscope. Dans les années de mauvaise récolte, cette farine est souvent falsifiée par le mélange d'une portion plus ou moins considérable de farine d'autres céréales ou de légumineuses de mauvaise qualité, ou par la fécule de pomme de terre.

Voici une autre fraude des plus dangereuses, qui se commet malheureusement trop souvent. Dans le but d'utiliser des farines médiocres ou avariées, on ajoute à la pâte du carbonate de magnésie ou du sulfate de cuivre, qui ont la propriété de rendre le pain plus blanc et plus poreux. Le premier de ces corps produit une légère amertume; quant au second, beaucoup plus nuisible, il donne au pain une faible teinte bleuâtre. On peut constater sa présence en brûlant une petite quantité du pain falsifié, en dissolvant dans l'acide azotique, et en ajoutant de l'ammoniaque qui se colore en bleu.

Amidon du seigle (fig. 5). Cet amidon provient, comme celui de toutes les céréales, des utricules du périsperme de la graine. Les grains sont lenticulaires comme ceux du

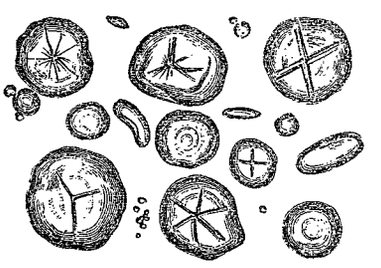


Fig. 5. Amidon du seigle (grossi 400 fois).

blé; mais ils atteignent des dimensions un peu plus considérables. Ils sont de plus très-souvent marqués au centre

(1) Tous les dessins des fécules ont été faits au grossissement de *quatre cents diamètres*.

d'une étoile noire à trois ou quatre rayons et quelquefois davantage.

Amidon de l'orge (fig. 6). Le diamètre des grains est un peu plus petit que dans les espèces précédentes. Ils sont plus épais, et leur forme irrégulièrement bosselée et ondulée suffit pour les faire distinguer. Du reste, ils ne sont pas étoilés comme ceux de l'amidon du seigle, et ils diffèrent



Fig. 6. Amidon de l'orge (grossi 400 fois).

aussi de ceux du blé par une organisation plus forte, qui les fait résister plus longtemps à l'action de l'eau bouillante.

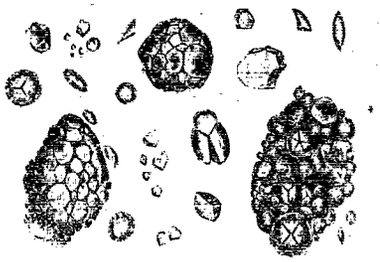


Fig. 7. Amidon de l'avoine (grossi 400 fois).

Amidon de l'avoine (fig. 7). Grains très-petits, rarement sphériques ou ovoïdes, mais souvent polyédriques. Ils prennent cette dernière forme par suite de la pression qu'ils exercent les uns sur les autres dans l'intérieur des utricules.

On voit souvent dans la farine d'avoine des agrégations de ces grains polyédriques, et quelquefois un mélange de ceux-ci et de grains sphériques. On remarque aussi quelque globules qui se divisent en quatre ou cinq fragments présentant à la fois des surfaces planes et des surfaces courbes.

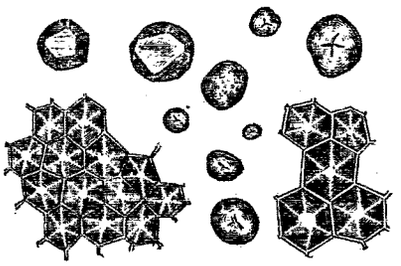


Fig. 8. Fécule de maïs (grossie 400 fois).

Amidon du maïs (blé de Turquie) (fig. 8). Dans le maïs, le périsperme présente une particularité remarquable. La partie qui entoure immédiatement l'embryon est blanche et contient des grains d'amidon globuleux, irréguliers, ayant environ 0^{mm},018 de diamètre pour les plus grands, et très-souvent marqués au centre d'une étoile à trois ou quatre rayons. Mais à mesure que le périsperme s'éloigne du centre, il devient dur, cassant, demi-transparent, et se colore en jaune. Les grains d'amidon qu'il renferme alors sont tous polyédriques et assez semblables entre eux. Leur diamètre est de 0^{mm},025. Ils sont fortement pressés les uns contre les autres et remplissent tout l'intérieur des utricules. Dans la farine de cette graminée on trouve souvent ces polyèdres réunis en nombre plus ou moins considérable.

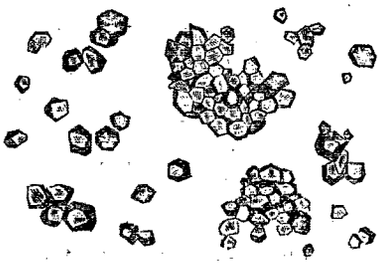


Fig. 9. Fécule de sarrasin (grossie 400 fois).

Fécule de sarrasin (fig. 9). Les grains de fécule sont polyédriques comme dans l'espèce précédente; mais ils sont très-irréguliers, et leur plus grand diamètre ne dépasse pas 0^{mm},010 à 0^{mm},012. On rencontre souvent plusieurs grains soudés ensemble, mais on n'en voit jamais de sphériques ou d'ovoïdes.

La farine de cette plante est surtout en usage dans la Bretagne et les départements voisins. Elle est fort grossière et contient toujours une certaine quantité de débris de l'enveloppe de la graine.

Fécule de haricot (fig. 10). Les grains de fécule atteignent un volume assez considérable, 0^{mm},043. Ils sont généralement ovoïdes, quelquefois sphériques. Leur surface présente des rides rayonnantes et des zones concentriques. Ces grains sont toujours profondément fendus.

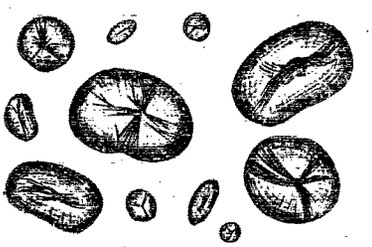


Fig. 10. Fécule de haricot (grossie 400 fois).

La *fécule de fève* présente les mêmes caractères.

Fécule de pois (fig. 11). La fécule de pois a des formes irrégulières, mais toujours arrondies. Sa surface est accidentée et laisse voir des zones concentriques moins distinctes que celles de la fécule de haricot. On trouve quelquefois deux grains accolés. Les plus gros atteignent 0^{mm},040 dans leur plus grande longueur. Sur quelques-uns on peut voir le hile, et on aperçoit aussi des gerçures plus ou moins profondes.



Fig. 11. Fécule de pois (grossie 400 fois).

Les farines des légumineuses sont toujours mélangées d'une assez grande quantité de débris d'utricules plus fortement organisés que ceux contenus dans la farine du blé.

LE SAGAR DES VOSGES.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 235, 251, 291.



La Sorcière des Vosges. — Dessin de H. Valentin.

Lorsque Hubert arriva à la ferme, le jour touchait à son déclin; la fête était dans tout son éclat, et la rakiotte faisait retentir la grange de ses aigres symphonies.

Le sagar s'arrêta, un peu embarrassé de faire son entrée au milieu du bal, et chercha du regard quelqu'un à qui il pût s'adresser.

Au même instant, une jeune fille, à demi cachée derrière la meule de foin achevée le jour même, se retourna et l'aperçut : c'était Charlotte qui venait de s'échapper de la fête pour soulager son cœur gonflé de larmes. Elle essuya rapidement ses yeux, refoula ses soupirs, tâcha de reprendre l'air calme et confiant qui donnait à son visage l'influence reposante d'un ciel serein, et s'avança vers son frère avec un sourire.

En la reconnaissant, Hubert fit un geste de satisfaction, courut à elle, et, sans prendre garde à son trouble, il lui demanda précipitamment et à demi-voix où était Baptiste. Charlotte lui répondit qu'il était rentré un instant pendant les danses, mais qu'il venait de repartir de nouveau.

— Et sais-tu où il est allé? demanda le sagar.

— Je crois, balbutia la jeune fille, qu'il a pris... par la route de Luvigny.

— C'est cela, murmura Hubert; il sera retourné chez maître Debruat.

— Le notaire! répéta Charlotte dont le visage s'illumina; le croyez-vous, mon frère?... Ah! si c'était possible!

— J'en suis sûr, reprit Hubert avec agitation; il doit lui remettre une lettre.

— Ah! vous me rappelez! interrompit la jeune fille qui fouilla dans son corsage; on en a apporté une pour vous.

— Pour moi? donne!

— Maintenant, je me souviens qu'elle est envoyée par le notaire.

Le sagar, qui avait parcouru le billet, ne put retenir une exclamation.

— Oui, s'écria-t-il, que l'enfer le confonde! c'est bien de lui, et c'est ce que j'attendais! les avertissements n'avaient pas menti; la malédiction est sur moi.

— Qu'y a-t-il donc encore? demanda Charlotte effrayée.

— Ce qu'il y a? répéta Hubert les dents serrés. Eh bien... tu ne devines donc pas, malheureuse?... Il y a que nous sommes de ceux qui sèment du froment et ne récoltent que de la litière! que tous nos efforts ne rapportent que fatigue, et toutes nos espérances que regrets! Il y a que le notaire me

refuse le fonds des Aunes... vu qu'il aura trouvé sans doute un meilleur fermier.

— Jésus! encore un malheur! dit Charlotte en laissant couler ses larmes, un peu pour le chagrin avoué par son frère, beaucoup pour celui qu'elle cachait elle-même.

— Oui, répéta Hubert qui relisait la lettre... Il me dit que je n'offre pas assez de garanties... que les terres pourraient souffrir entre mes mains... qu'il aime mieux les confier à un laboureur! Oh! je comprends, je comprends; quelqu'un de ceux qui voulaient la ferme lui auront parlé contre moi!... On lui aura répété que je n'avais ni argent, ni bonne volonté, ni vaillantise!... qui sait même si on ne m'aura pas fait une méchante renommée.

Charlotte se récria.

— Ah! qui pourrait avoir tant de mauvaiseté! dit-elle.

— C'est ce que je saurai, murmura Hubert en repliant la lettre et la glissant dans la poche de son gilet. Par les plaies du Christ! je connaîtrai mon ennemi.

— Mais comment? demanda la jeune fille.

— J'irai consulter la Marcou.

— Quand cela?

— Tout de suite.

Charlotte parut frappée d'un trait de lumière.

— J'irai avec vous, dit-elle; moi aussi je veux lui parler.

— En route alors, reprit le sagar.

Et, sans se retourner vers la ferme où la musique et les cris de joie continuaient à se faire entendre, il se dirigea avec Charlotte vers le village dont le clocher pyramidait au loin dans les brumes du soir.

La route se fit en silence. Hubert repassait dans son esprit tous ses projets formés et détruits. Il s'arrêtait avec une complaisance amère sur son nouveau désappointement; il en cherchait la cause et en désignait l'auteur; il avivait sourdement sa colère en se promettant tout bas une vengeance qui pût le soulager enfin de tant d'échecs immérités. Charlotte, de son côté, pensait aux confidences d'Isabeau, passant tour à tour d'un doute à un autre, et ne pouvant ni repousser ni accueillir l'espérance.

Quand ils arrivèrent au village la nuit était close. Le sagar connaissait la cabane de la Marcou, et s'y rendit directement.

Elle était bâtie à l'écart, précédée d'une petite cour fangeuse que défendait un mur en pierre sèche, et désignée de loin par la carcasse d'une tête de cheval plantée au sommet du toit comme talisman ou comme épouvantail. La Marcou exerçait ostensiblement une profession étrange dont l'exercice est particulier aux Vosges, celle de *jetteuse de liards;* mais on la soupçonnait d'y joindre une sorcellerie moins innocente et enseignée par le démon. Les vieillards, qui avaient conservé le souvenir des traditions, ne manquaient pas de faire remarquer qu'elle fuyait la société des femmes pour celle des *chépés;* qu'on la voyait conduire sa vache à l'abreuvoir, un balai à la main, et qu'elle avait sur le visage les neuf signes du sabbat. Aussi Charlotte parut-elle un peu saisie en apercevant la cabane isolée. Elle ralentit le pas et demanda à demi-voix à son frère s'il n'était point bien tard pour consulter la sorcière; mais Hubert éprouvait une impatience mêlée de colère, qui l'aurait fait tout braver. Il continua sa route sans répondre, traversa la cour et alla frapper à la porte de la Marcou.

Après un moment, une voix cria de l'intérieur :

— Entre, sagar! je t'attendais!

Hubert tressaillit, et sa sœur devint pâle.

— Elle vous a reconnu sans vous voir! dit-elle tout bas.

— C'est preuve qu'elle saura me dire ce que je veux savoir, répliqua Hubert, chez qui la curiosité dominait l'effroi. Et il entra.

La Marcou était une vieille femme de grande taille, aux traits durs, et dont les cheveux gris retombaient épars des deux côtés de son étroit bonnet. Hubert la salua avec une politesse circonspecte.

— Te voilà enfin, dit la jeteuse de liards en fixant sur lui un regard perçant; tu as eu grand'peine à venir consulter la Marcou.

— Faut croire que je n'avais rien à lui demander, répliqua le sagar, qui s'efforçait de garder son air d'assurance.

— Ou plutôt que tu avais peur pour ton âme, dit la vieille avec amertume; car il y en a qui me soupçonnent de mauvaise magie... comme s'ils ne me voyaient pas fréquenter l'église, et comme si je n'avais pas chez moi les bonnes figures et l'eau sanctifiée!

En prononçant ces mots, elle indiquait du regard une image grossière collée au mur, près d'un de ces petits bénitiers de faïence surmontés d'une croix. Hubert s'inclina en signe de respect, mais parut embarrassé. La demande qu'il voulait faire à la Marcou relevait bien un peu de ce qu'elle venait d'appeler la mauvaise magie, et il commença à craindre que la sorcière ne s'en tînt pour offensée. N'osant donc la faire de prime abord, il la pria, après quelques instants d'hésitation, de *jeter le liard* pour lui faire connaître le moyen de vaincre la mauvaise chance qui le poursuivait.

— Soit fait selon ton désir, dit la vieille, au nom de Dieu et en ta propre intention.

Elle referma alors la porte au verrou, prit un plat de terre qu'elle remplit d'eau, fit le signe de la croix, murmura quelques conjurations; puis, la main gauche appuyée sur le balai et un genou en terre, elle se mit à murmurer à voix basse la litanie des saints, en jetant à chaque nom, dans l'eau consacrée, un liard qui lui rejaillissait dans la main. Enfin, au nom de saint Jean, le liard s'élança pardessus son épaule, et alla rebondir à la muraille.

Aussitôt elle se redressa.

— Tu as la réponse, dit-elle à Hubert; le liard t'ordonne de faire un pèlerinage à la chapelle de saint Jean; et, comme il a ressauté cinq fois, il t'avertit de présenter les cinq offrandes, c'est-à-dire la cire, la toile, l'argent, les œufs et les oignons.

— Est-ce tout? demanda le sagar.

— Sauf une messe que tu ajouteras au commencement de chaque saison.

Hubert la remercia, et lui mit dans la main une pièce d'argent. Le don était sans doute plus riche qu'elle ne s'y attendait, car ses traits durs s'éclairèrent, et elle sourit au frère de Charlotte.

— Bien, bien, dit-elle en faisant disparaître la pièce de monnaie; celui qui récompense sera récompensé! Suis l'ordre du liard, et le mauvais sort qu'on a jeté sur toi s'en ira en fumée.

— C'est donc vrai qu'on me l'a jeté? demanda le sagar.

La vieille fit un signe affirmatif.

— Et que j'ai un ennemi qui me poursuit pour prendre tout mon bonheur?

— Tous les chrétiens en ont un, répliqua la sorcière.

— Mais on peut le connaître, ajouta Hubert plus bas; vous avez ce pouvoir, la Marcou?

Elle voulut protester.

— Vous l'avez, interrompit-il avec énergie; l'anabaptiste qui est mort il y a un an vous a légué le miroir de magie où l'on peut voir celui qu'on cherche, voleur ou ennemi! Laissez-moi y regarder, et ceci vous appartient.

Il présentait tout l'argent remis par Mme Fournier et sa compagnie : les yeux de la vieille femme étincelèrent.

— Tout! répéta-t-elle en allongeant ses doigts crochus comme des serres de vautour.

— Tout ! dit le sagar qui faisait sonner les pièces dans le creux de sa main.

— On ne peut te résister, mon fils, sécria la vieille ; donne, donne !

— Quand j'aurai vu, répliqua Hubert qui retint l'argent avec une certaine méfiance.

— Viens donc, dit la Marcou ; mais là, au fond : le miroir ne peut être vu par deux êtres baptisés à la fois.

Elle entraîna le sagar aux pieds du lit, derrière un grand rideau de coutil bleu, tandis que Charlotte restait assise à la même place et toute saisie. Il y eut une assez longue pause pendant laquelle la sorcière se mit à murmurer des paroles confuses.

— Vois-tu ? demandait-elle par intervalle.

— Pas encore, répondit Hubert.

Mais tout à coup il poussa un cri :

— Je vois ! je vois ! dit-il. Ah ! damnation ! je m'en doutais.

— Ne le nomme pas, ou tout est perdu ! interrompit la sorcière.

— Non, non ! s'écria le sagar, vous avez raison ; mais je l'ai vu, j'en suis sûr ; c'est lui... Prenez, prenez, la Marcou ! Ah ! j'en sais assez maintenant !

Il avait jeté l'argent dans le tablier de la vieille, et se précipita hors de sa cabane. Charlotte effrayée s'élança sur ses pas ; mais il avait déjà disparu.

Il courait vers Luvigny, dans une sorte d'égarement de rage, en murmurant des mots entrecoupés.

— Lui ! toujours lui ! répétait-il... Partout avant moi pour me dépouiller !... L'autre année, c'étaient les bois de la petite Combe qu'il m'enlevait... puis ç'a été l'entreprise de charroi pour la fabrique... aujourd'hui, c'est le fonds des Aunes !... En voilà assez !... Tant qu'il sera là, le mauvais sort me tiendra à la gorge... La Marcou l'a bien dit... par la vraie croix ! Il faut en finir !

Comme il prononçait ces derniers mots, il arriva devant la porte du notaire et heurta quelqu'un qui venait de passer le seuil. Son nom répété avec une expression joyeuse lui fit relever la tête : c'était le jeune fermier.

A sa vue il poussa un cri,

— Toi ! dit-il en serrant son bâton. Ah ! c'est le bon Dieu qui te met sur mon chemin ! D'où viens-tu ?

— Ne le voyez-vous pas ? répliqua gaiement Baptiste ; je viens de chez M. Debruat.

— Payer la ferme du fonds des Aunes, n'est-ce pas ? s'écria le sagar.

— Tiens ! vous savez la chose ! répliqua le fermier.

— Et tu as réussi ? demanda Hubert, la voix étranglée.

— Voilà le bail ! s'écria joyeusement Baptiste en agitant un papier plié en quatre.

Le coupeur de bois recula.

— Par le vrai Dieu ! tu n'en profiteras pas ! s'écria-t-il hors de lui.

Et, levant à deux mains son bâton de houx, il en asséna au jeune homme un coup terrible. Baptiste tomba tout étourdi.

Hubert allait redoubler, quand Charlotte se précipita entre eux avec un grand cri, et jeta ses deux bras au cou de son frère. Celui-ci fit un effort pour se dégager.

— Laisse ! répétait-il, fou de colère ; sur ta vie, laisse ! Il faut que j'en finisse avec le brigand...

— Écoutez-moi ! répondait la jeune fille qui continuait à le retenir... Hubert... malheureux ! que t'a-t-il fait ?

— Tu le demandes ! s'écria le sagar, quand il vient de m'ôter ma dernière espérance... le bail du fonds des Aunes.

— Moi ! dit Baptiste qui revenait à lui. Hélas ! pauvre her homme ! je vous l'apportais.

Le sagar se retourna.

— Que dis-tu là ? demanda-t-il en tressaillant.

— Je dis, reprit le fermier, qu'après avoir lu, par erreur, le billet qui vous refusait le fermage, j'ai heureusement rencontré une brave bourgeoise qui connaissait M. Debruat, et qui a consenti à lui écrire ; si bien qu'il m'a accepté pour caution, et que je courais vous porter votre titre de fermier du fonds des Aunes.

Il tendait le papier timbré à Hubert, qui le prit machinalement, s'approcha de la fenêtre du rez-de-chaussée, à travers laquelle brillait la lampe du notaire, et lut son nom en tête de l'acte.

Là où il avait soupçonné la concurrence acharnée d'un voisin, il n'y avait eu que le zèle d'un ami.

Le reste se devine sans que nous ayons besoin de le dire. Après les témoignages de repentir du sagar, et le généreux pardon de Baptiste, tous deux regagnèrent la ferme, où l'explication se compléta. Le jeune homme avoua à Hubert que son dévouement, dans toute cette affaire, n'avait point été aussi désintéressé qu'il pouvait le croire, et qu'il avait surtout voulu, en servant le frère, s'assurer l'amitié de la sœur. Charlotte, saisie de ce bonheur inespéré, se jeta dans les bras du sagar, qui tendit les deux mains à Baptiste en maudissant la sorcière dont les mensonges avaient failli les perdre tous. Mais le fermier l'arrêta.

— Pardonnez-lui, dit-il doucement ; elle est vieille, elle est pauvre, et vous l'avez tentée ! La vraie cause de tout le mal est dans l'idée que les hommes peuvent connaître ce que Dieu a voulu cacher. Croyez-moi, mon frère, ne vous inquiétez plus de visions ni de sorcières ; contentez-vous de vivre honnêtement sous les commandements du Maître du ciel et de votre conscience.

— Pour ma part, c'est ce que je ferai désormais, ajouta Charlotte en riant, ne fût-ce que pour éviter l'application du proverbe de la montagne, qui dit « qu'il faut moins se défier des esprits que des gens qui n'en ont pas. »

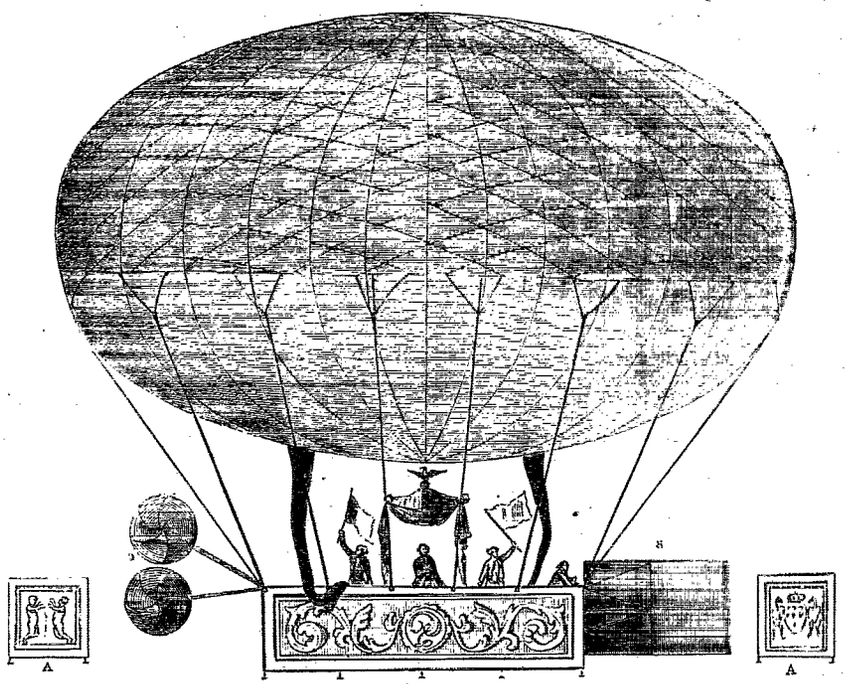
LES AÉROSTATS.

TENTATIVES ET EXPÉRIENCES.

Fin. — Voy. p. 223, 267, 299.

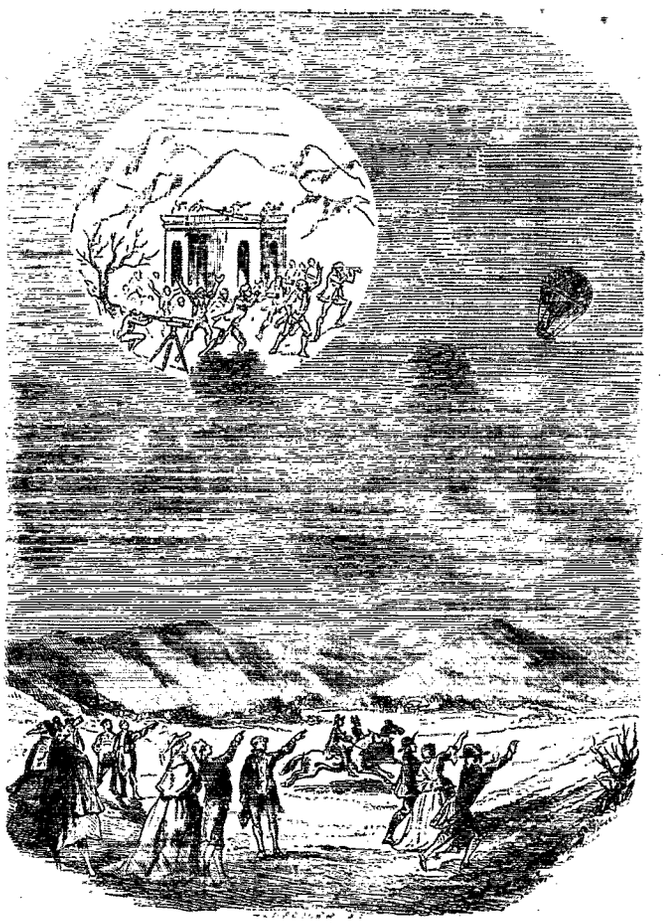
IV.

Ces lettres et nombre d'autres, qui apportaient à Étienne les idées de ses frères et leurs encouragements, le trouvaient abattu, fatigué, harassé de toute façon, tourmenté à la fois par ses envieux et par ses admirateurs. Sa femme le suppliait en vain de supporter avec patience sa célébrité. Il ne désirait, ne demandait qu'une chose, c'était de regagner ses foyers, d'aller retrouver le murmure de ses peupliers et de ses eaux, ses chères rêveries, ses promenades avec son frère Joseph, où leurs pieds ne foulaient qu'un étroit espace, mais où leurs pensées parcouraient des mondes... Cependant son ballon était arrivé d'Annonay en pièces ; l'Académie avait nommé des commissaires pour surveiller ses expériences et vérifier sa découverte ; l'honneur ne lui permettait plus de reculer. Il fallait construire un nouvel aérostat ; mais tandis que les ateliers s'ouvraient, que l'aide, les secours de tous genres étaient prodigués à ceux qui s'efforçaient de devancer les deux frères dans cette route de l'air que seuls ils avaient ouverte, Étienne ne trouvait de concours, d'appui, que dans l'amitié privée. Un riche fabricant de papiers peints du faubourg Saint-Antoine, l'excellent M. Réveillon, ouvrit à son cher Montgolfier ses vastes magasins, lui offrit ses services, et, avec une générosité sans pareille, livra ses beaux jardins à la curiosité de la foule qui forçait les grilles, escaladait les murailles, pour voir la merveilleuse machine.



Expérience aérostatique d'un ballon élevé au parc de Saint-Cloud, le 15 juillet 1784, par MM. Robert frères.
Noms des voyageurs aériens. — Mgr le duc de Chartres; MM. Colin et Robert frères.

A, A, les deux bouts de la galerie, représentant les Gémeaux et les armes de France. — B, gouvernail. — C, rames ou ailes.

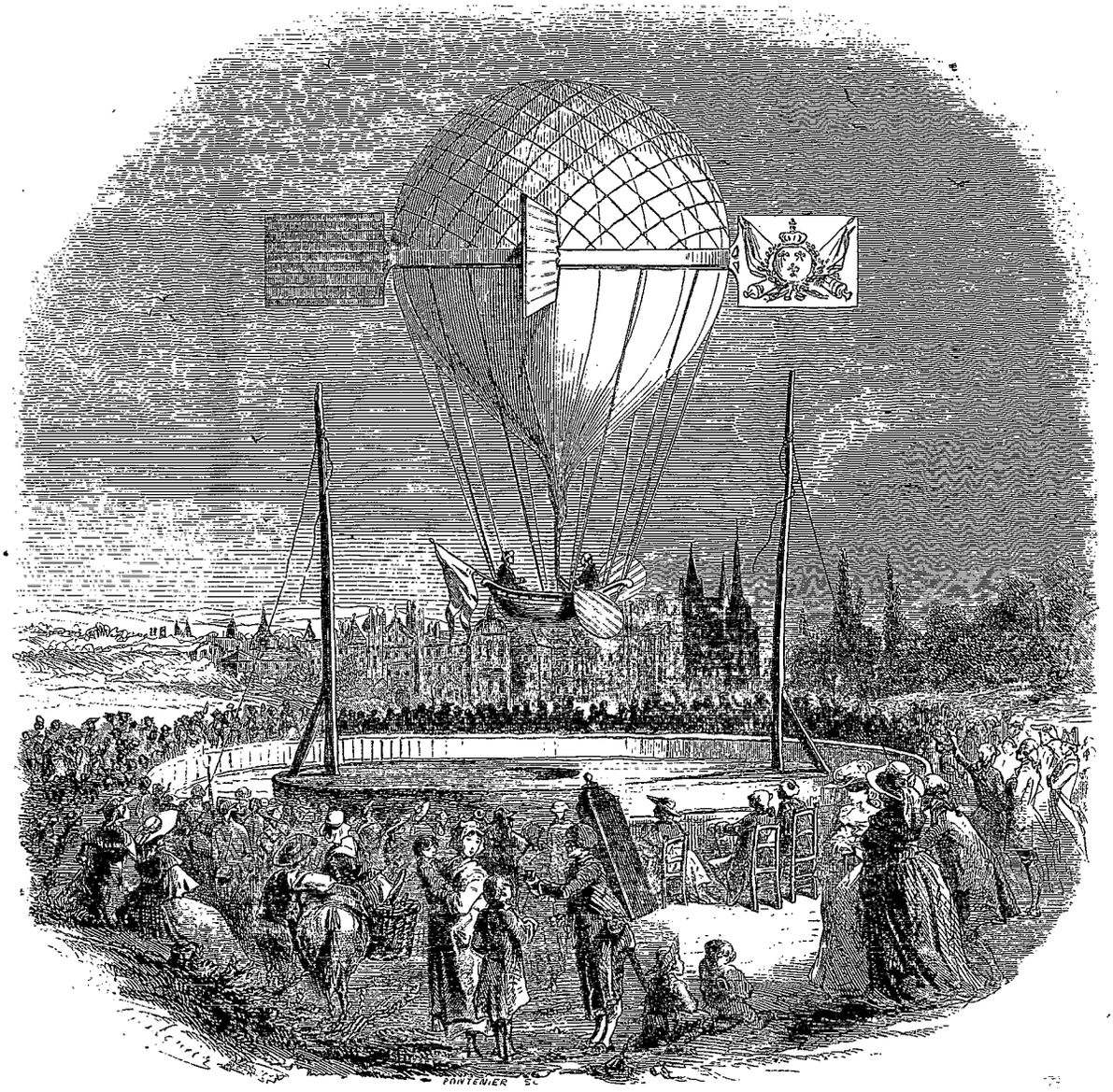


Chacun admire ici-bas
Ces argonautes intrépides,
Et les coursiers les plus rapides
Jusqu'à Nesle suivent leurs pas.

Mais la frayeur est dans la lune,
Où le savant et l'ignorant
Jugent l'aérostat errant
Une planète peu commune.

C'est un spectacle douloureux que la lutte qu'avait à soutenir l'inventeur contre ceux qui s'efforçaient de le devancer et d'exploiter sa gloire à leur profit. Il fallut tout le dévouement de ses amis, Réveillon, Argant, le marquis d'Arlandes, et autres; il fallut son activité personnelle, sa merveilleuse intelligence, et le calme qu'il devait à une inaltérable douceur, pour que la priorité qui lui était due ne lui fût pas enlevée Charles et Robert ne purent que répéter ses expériences. Ils surent cependant capter la faveur de protecteurs puissants, et, chose étrange, ce fut aux Robert que le duc de Chartres se confia pour l'expérience en ballon que représentent les deux gravures précédentes.

Des couplets d'un sel plus âcre, de mordantes caricatures, accompagnèrent le prince dans son ascension. La



« Expérience aérostatique faite à Dijon le 25 avril 1784. Ce ballon, parti à cinq heures du soir, est arrivé à Magni-lez-Auxone, à 6 heures » 25 minutes, ayant parcouru l'atmosphère d'environ 2044 toises, ou une petite lieue de France. Il était monté par M. l'abbé Berteau et » M. Morvaux. »

plupart portaient à faux; car elles accusaient le duc de couardise, et seul il avait montré de la présence d'esprit en donnant passage au gaz et crevant l'aérostat qui menaçait d'éclater. Voici d'ailleurs le récit de ce voyage malencontreux, tel que le donne un témoin oculaire, Beaumarchais, dans une lettre inédite qu'il écrivait à Étienne de Montgolfier, alors de retour chez lui.

Paris, 18 juillet 1784.

« Vous savez sans doute ce qui est arrivé à Saint-Cloud: Mgr le duc de Chartres, les deux Robert et leur beau-frère se sont élevés, comme Charles aux Tuileries; mais, ayant craint de toucher les arbres, ils ont jeté subitement tant de lest qu'ils sont montés trop haut, en entrant dans un nuage dont la qualité, je ne sais quelle, a fait briser avec explosion le ballon intérieur plein d'air atmosphérique, et qui était comme le diaphragme du grand. Alors ils ont voulu ouvrir la soupape pour descendre, parce qu'ils s'élevaient toujours; mais ils n'ont jamais pu l'ouvrir, ni même l'appendice de dessous, sur lequel le ballon intérieur crevé s'était affaissé. Alors ils ont tenu conseil et donné de la pique au ventre du grand ballon; ils sont retombés si vite à terre, qu'ils ont couru un grand danger. Tout est pourtant en bon état; personne de blessé. On raccommode le ballon pour une expérience plus heureuse et sans vésicule intérieure. Quatre jours avant et dans le Luxembourg, le pauvre abbé Miolan a manqué d'être un martyr de votre religion. Le peuple a tout brûlé, parce qu'il ne veut pas,

quand on lui promet l'Ascension, qu'on l'amuse avec la Pentecôte. Ils en ont pris les langues de feu qu'ils ont fait servir à leur vengeance. Il n'est resté ni toile, ni échelle, ni cordes, ni barrière, et le Saint-Esprit a bien inspiré le pauvre abbé de s'enfuir. Je crois, Dieu me pardonne, qu'ils lui eussent mis les pieds à la sainte-menehould.

» Adieu, Monsieur; rêvez un peu direction, je vous prie. Car en ballon, comme en toute autre chose, il faut, pardieu, se diriger, et le père de l'enfant lui doit au moins une lisière pour le conduire où il lui plaît, etc. »

Parmi les ascensions si nombreuses à cette époque, celles de Guyton Morveau seules, en dehors des expériences des deux frères inventeurs, furent faites dans un but sérieux et avec quelque suite. L'Académie de Dijon cherchait un moyen de diriger qu'elle ne trouva point. Mais les voyages de Guyton et les relations exactes qu'il en donna ne furent point inutiles à l'art aérostatique. Cette lettre d'Étienne Montgolfier en fait foi:

« J'ai lu avec le plus grand plaisir, Monsieur, le détail de vos expériences, que vous avez eu la complaisance de me faire passer, et je me suis réuni à vos concitoyens pour applaudir au zèle et à l'intelligence qui ont guidé toutes vos opérations. Vous avez bien senti tous les avantages possibles et tous les inconvénients actuels de la machine dont vous faisiez usage. Je ne puis qu'applaudir à vos vues ultérieures et vous exhorter à en constater la solidité aux yeux des incrédules par la suite de vos expériences.

» L'écueil imprévu qui vous a empêché de réaliser votre projet de voyager de *posée* en *posée* ne doit point vous décourager et vous empêcher de le tenter de nouveau. J'ai surtout admiré la franchise avec laquelle vous exposez les obstacles qui ont contrarié vos expériences et les moyens que vous avez imaginés pour les surmonter. C'est ainsi qu'on devrait toujours écrire sur les sciences, sacrifier son amour-propre à leur avancement, et rendre compte même de ses fautes pour les éviter aux autres. Un mémoire comme le vôtre leur est plus utile que vingt de ces poétiques descriptions qui se font gloire d'ajouter le vernis du merveilleux, comme si la nature n'était pas assez grande par elle-même sans les ornements étrangers qu'y ajoute leur imagination... »

Il semble qu'on ne puisse plus rien ajouter après la lettre si simple, si noble, si dépourvue de toutes préoccupations personnelles, d'Étienne Montgolfier. Nous reviendrons sur la biographie de ce savant, dont l'âme était encore plus haute que son génie, et qu'il y a plaisir à deviner à travers ses sobres écrits et les lettres si hyperboliquement admiratives de nombre de ses contemporains.

SUR LES HERBORISATIONS ET LES HERBIERS.

I. HERBORISATION.

Suite. — Voy. p. 295.

Quels sont les objets nécessaires au botaniste pour la récolte des plantes? — Un instrument pour extraire les plantes du sol; — une boîte pour les serrer; — quelques feuilles de papier pour presser de suite celles qui sont les plus délicates.

La boîte du botaniste est en fer-blanc verni; elle a la forme d'un cylindre légèrement aplati; ouverte dans son milieu sur l'une des faces aplaties, elle est munie en cet endroit d'un couvercle à charnière. Sa longueur peut être de 5 décimètres; plus longue elle deviendrait embarrassante; il n'y aurait pas de grands inconvénients à ce qu'elle fût un peu plus courte. Dans son plus grand diamètre, elle doit avoir 10 à 12 centimètres, ou moins, si elle n'a pas la longueur de 5 décimètres. L'ouverture doit être d'environ 22 centimètres en longueur pour une boîte de 5 décimètres, et de 10 centimètres en largeur.

Une simple houlette suffira au botaniste pour extraire les plantes; c'est un bâton en bois, d'un mètre environ de longueur, à l'extrémité duquel est emmanchée une sorte de petite pelle creuse, ovalaire. Il est souvent utile et même quelquefois indispensable d'extraire la plante avec sa racine, et c'est à cela que sert la houlette.

Le botaniste doit être muni d'un cahier de papier, pour serrer immédiatement les espèces qui souffriraient trop d'un long transport, parce que leurs organes sont très-délicats, et que leurs feuilles et surtout leurs fleurs, promptement fanées, ne pourraient plus être convenablement étendues dans le papier où la dessiccation doit avoir lieu. Le cahier de papier est relié à dos brisé, avec de forts onglets à chacun des feuillets, ou simplement composé de feuillets détachés recouverts de deux fortes feuilles de carton, et pouvant être lié ou plus ou moins serré au moyen d'une corde. Il peut augmenter en hauteur au fur et à mesure qu'on y introduit des plantes; son format le plus ordinaire est le grand in-4; il peut à la rigueur être in-8, si l'on désire qu'il soit plus portatif.

Quelquefois le botaniste emporte une *Flore* locale, ou *Synopsis* des plantes qui croissent dans la localité ou dans le pays qu'il veut explorer; une Flore ou Synopsis est un livre dans lequel sont énumérées ou décrites toutes les plantes d'une localité ou d'un pays. Ces sortes de livres, lorsqu'ils existent, sont utiles; ils épargnent au botaniste beaucoup de temps, en lui indiquant tout de suite les lieux où il devra aller chercher les espèces qu'il a spécialement en vue dans son herborisation.

Muni de ses instruments, le botaniste part à la recherche des plantes dont il se propose d'enrichir son herbier; il profite, comme nous l'avons dit, du temps le plus favorable, et commence la récolte des espèces à une heure variable suivant la saison, variable aussi suivant les conditions atmosphériques. Cette récolte considérée en particulier doit être soumise à quelques règles que nous exposerons ici brièvement, avant de passer à la préparation des individus où à leur classement en herbier.

Autant que possible, lorsque la plante n'a pas des dimensions considérables, c'est-à-dire les dimensions du papier grand in-folio ordinaire dans lequel elle devra être plus tard conservée, la plante doit être cueillie en entier; il ne suffit pas de cueillir la fleur isolément, quelques feuilles, une portion de la tige : il est essentiel que la plante puisse être plus tard représentée dans l'herbier en entier, avec tous ses organes dans leurs rapports essentiels, en un mot, telle qu'elle se trouve à l'état vivant.

Les principaux organes qu'il est utile de représenter en herbier sont ceux de la reproduction, c'est-à-dire la fleur, et dans celle-ci les organes accidentels, corolle, calice, aussi bien que les organes essentiels, pistils et étamines. Ce sont ces organes qui fournissent au botaniste les caractères les plus importants, ou tout au moins le plus généralement employés pour la spécification. Toutefois, souvent aussi le botaniste tire d'autres organes de la plante des caractères qui peuvent lui fournir d'utiles secours : telles sont la forme et la disposition des feuilles, la forme, les dimensions, la structure de la tige, la nature particulière de la racine, etc. La racine bulbeuse, par exemple, est caractéristique des orchidées, des liliacées, etc. Dans la grande famille des labiées, la tige est carrée; dans les graminées elle est noueuse, tubulée à l'intérieur. Le bulbe dans une orchidée, la tige dans une labiée, le chaume dans une graminée, sont donc indispensables à l'herbier aussi bien que la fleur dans ces mêmes familles.

Des parties de la plante trop souvent négligées par le botaniste sont le fruit, la graine, les enveloppes de la graine, les cavités qui la contiennent, etc. Ces parties sont, il est vrai, les plus difficiles à bien observer, soit à cause de leur ténuité, soit à cause de la complication de leurs rapports; mais les caractères qu'elles fournissent peuvent être indispensables pour la détermination de l'espèce, et le botaniste ne doit point négliger de les récolter toutes les fois que cela se peut; dans toutes les espèces où la conservation du fruit est plus ou moins indispensable, il est bon de se procurer à la fois et la fleur et le fruit; la fleur à une certaine époque de la saison, le fruit plus tard, lorsqu'il aura atteint sa maturité. Nous citerons, par exemple, comme exigeant absolument la conservation du fruit, la famille des ombellifères.

Le botaniste récolte donc la plante en entier, lorsqu'elle ne dépasse pas certaines dimensions; il doit la tirer de terre avec précaution, de manière à obtenir entières les racines trop profondément engagées. C'est alors que la houlette lui prête un utile secours. Après avoir arraché la plante, ou l'avoir extraite au moyen de cet instrument, il doit secouer avec soin la terre qui adhère à la racine, de manière que dans la boîte elle ne se répande pas sur les plantes voisines dont elle pourrait salir les organes délicats, les fleurs en particulier. Pour prévenir ces accidents, souvent le botaniste prend la précaution d'envelopper la racine de papier, ou de diriger, ce qui n'est pas aussi commode, toutes les racines du même côté dans la boîte.

Lorsque la plante a des dimensions qui dépasseraient celles que nous avons indiquées précédemment, c'est-à-dire celles d'un papier grand in-folio ordinaire, on peut encore quelquefois la cueillir tout entière, en prenant la précaution de la plier en deux, si sa tige et les organes qu'elle porte, doublés ainsi en largeur, ne dépassent pas la largeur de la feuille de papier elle-même.

Enfin, lorsque les dimensions sont tout à fait hors de proportion avec le format ordinaire du papier employé en herbier, le botaniste se contente de cueillir la fleur et les parties immédiates qui la supportent ou qui l'entourent; il cueille aussi une extrémité de tige munie de ses feuilles, etc.

Les plantes récoltées sont successivement introduites dans la boîte; quelques-unes sont placées immédiatement en papier. A mesure que leur nombre augmente dans la boîte, leur conservation à l'état de fraîcheur devient de plus en plus facile; or cette condition n'est pas indifférente à de certaines époques de l'année où l'herborisation est longue, et où la chaleur du soleil, chauffant fortement les parois de la boîte, agirait promptement sur son contenu s'il n'était représenté que par quelques individus.

Emportant son précieux butin, le botaniste retourne à son domicile : c'est là que devra commencer la tâche qui concerne plus spécialement l'herbier.

APOLOGUE.

Il y avait une fois plusieurs oiseaux vivant dans une vaste cage. Un bouvreuil dit à son voisin le chardonneret qui voltigeait gaiement d'arbuste en arbuste : — Ne savez-vous pas, ami, que nous sommes enfermés dans une cage? — Que parlez-vous de cage? répond le chardonneret; voyez comme nous voltigeons de côté et d'autre; bon pour notre voisin le serin, il est vraiment en cage. — Mais je vous dis que nous y sommes aussi; n'apercevez-vous pas à cet endroit le fil de fer du treillage? — Certainement je vois un fil de fer ici; mais regardez, aussi loin que je puis porter les yeux sur tout autre point je n'en trouve pas. — Vous ne pouvez pas voir de tout côté. — Non plus que vous. — Cependant considérez ceci, continue le bouvreuil : notre maître, qui chaque matin apporte de l'eau dans notre auge, et répand du grain sur notre sol, le ferait-il, s'il ne savait pas que nous sommes enfermés et que nous ne pouvons aller où nous voulons? — Mais, dit le chardonneret, je vous dis que je puis voler où je veux.

Ils disputèrent longtemps ainsi, jusqu'au moment où le serin se mit à crier de son coin : — Enfants, si vous ne pouvez pas établir que vous êtes en cage, oui ou non, c'est comme si vous n'y étiez pas (1).

LE LIVRE DES PRODIGES,

PAR CONRAD LYCOSTHÈNES.

Suite. — Voy. p. 231, 271.

ARMES VUES DANS LE CIEL. — PLUIES MERVEILLEUSES.

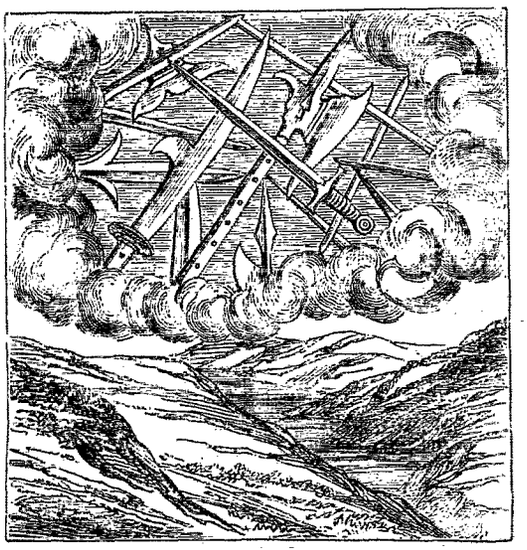
L'une de nos locutions populaires les plus usitées trouverait au besoin son explication dans les vieilles gravures de Lycosthènes. Au milieu de ces panoplies célestes dont il a eu la fantaisie d'orner plusieurs pages de son livre, il y en a une qui reproduit, sous leurs formes les plus redoutables, des armes fort communes au moyen âge, et le mot : *Il pleut des hallebardes*, fait songer tout naturellement à ces pluies de fer terribles qui tombent des nuées. Pour notre auteur, comme pour Jules Obsequens, elles sont le pronostic de quelque événement désastreux; à la date de l'année 167 avant notre ère, ces armes vues dans le ciel annoncent clairement la mort du consul Posthumius et les succès des Lusitains ou des Gaulois dans leur résistance contre les Romains; en l'année 1538, elles sont unies à une armée céleste et à une croix sanglante qui voltige dans les cieux, et elles prophétisent l'expédition d'un landgrave, dont le digne Peucer mentionne les velléités d'indépendance en nous racontant ses combats.

Si l'antiquité et le moyen âge se montrent fertiles en inventions bizarres, c'est à coup sûr dans les descriptions qu'ils nous transmettent des pluies qui sont venues émerveiller et terrifier tour à tour les habitants de l'Italie, de la France et de l'Allemagne. Pluies de feu, pluies de sang, pluies de reptiles et de poissons, pluies de cendres et de soufre, pluies parfumées de fleurs ou de pollen : tous ces phénomènes sont appréciés avec la même justesse de raisonnement dans Lycosthènes, dans Camerarius, et dans Simon Goulard. Comme les figures *estranges* qui se montrent dans le ciel, les pluies dont les savants ne peuvent expliquer le véritable caractère sont toujours des indices redoutables pour l'humanité, et elles partagent, avec d'autres phénomènes météorologiques inexpliqués pour le seizième siècle, le funeste privilége de précéder les grandes catastrophes. Cent quatre-vingt-un ans avant Jésus-Christ, c'est une pluie de sang qui annonce au monde que le grand Annibal va périr en Bythinie par le poison; cinquante-trois ans auparavant, il pleut du lait dans le voisinage de Rome, et, entre autres événements redoutables, un préteur du peuple romain est trouvé sans vie frappé de la foudre. En l'année 109, c'est encore une pluie de lait qui précède le plus horrible incendie dans la capitale du monde; c'est au contraire une pluie de sang qui, vers l'an 31, annonce à l'Egypte qu'Octave César va être le vainqueur d'Antoine; l'an 48 de Jésus-Christ, c'est une pluie du même genre, unie à d'autres prodiges, qui annonce le crime d'Agrippine et la mort de Claude. La renaissance n'est pas moins fertile en pluies de sang que l'antiquité; en 1551, c'est une ondée de cette nature qui

(1) Traduit de Gœthe.

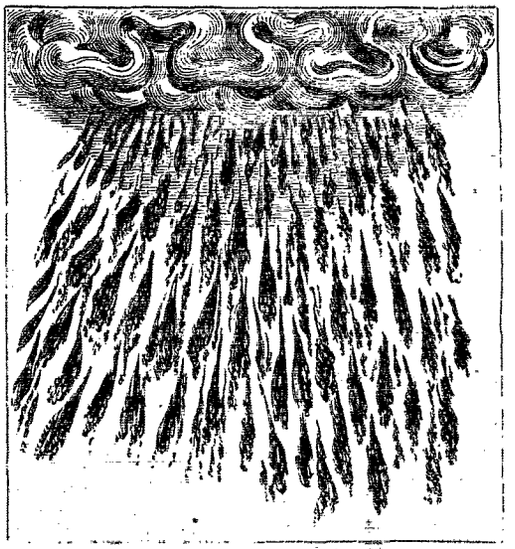
porte l'effroi dans Lisbonne; puis, le 26 mai 1554, la petite ville de Dunkespuel peut annoncer à l'Allemagne qu'elle a été terrifiée par le même phénomène; l'année suivante, Friberg, en Misnie, n'a rien à lui envier; et l'on voit même, en Saxe, une fontaine de sang sourdre tout à coup des fossés d'un château. La science moderne ne rejette pas complétement l'apparence de ce phénomène, et elle cherche à l'expliquer : « La neige prend quelquefois une teinte rouge; plusieurs naturalistes ont constaté que ces globules, de matière colorante, sont de petits cryptogames du genre *Uredo*, dont la neige est le sol naturel, et que, par cette cause, on appelle *Uredo nivalis* (1). »

Si le seizième siècle était effrayé par des pluies de feu et par des pluies de sang, s'il enregistrait avec terreur mille récits dans lesquels on représentait certaines régions de l'Europe comme ayant été dévastées par des irruptions de grenouilles, de crapauds, ou de serpents tombés du ciel, il aimait aussi à augmenter de quelques joyeux chapitres le livre de Petrus Nobilis (voy. t. X, p. 59). Tantôt c'était un canton du pays de Berne qui, en 1556, avait recueilli une rosée « dont le goust, nous dit un vieil écrivain de l'époque, estoit plus doux que miel. » Tantôt c'était la ville de Klagenfurth, au pays de Carinthie, qui, au mois de mars, avait vu pleuvoir, dans ses campagnes, du pur froment en



Pluie d'armes au seizième siècle.

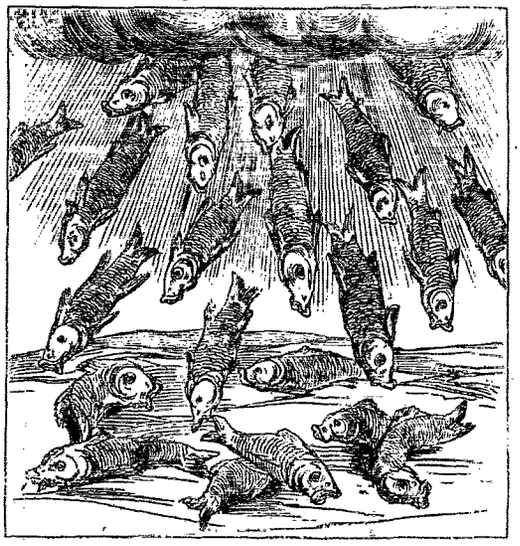
telle quantité que, grâce à cette récolte inattendue, les habitants en avaient pu faire de bon pain dont ils s'étaient servis « un long temps pour leur nourriture. » Puis venaient les pluies de canards et d'oisons, qui, avec un degré de plus de vraisemblance, avaient jeté dans la stupeur les habitants de cette partie de l'Allemagne. Non loin du château de Withitz, l'an 1587, une nuée de ces oiseaux, que l'on comptait par milliers, avait obscurci le ciel, puis, tout à coup, s'abaissant sur un étang voisin, avait « dressé un furieux combat. » « Au matin, continue le vieux narrateur, les soldats et les paysans y courent et y trouuent vn nombre presque infini de ces canards et oisons, qui s'étoient entretuez, et en amassent en abondance : les vns cent, les autres deux cents, qu'ils accommodèrent à leur façon, et en vescurent longtemps; ce qui estoit resté de ceste pluye et armée de combattans, s'estant reconnu en vne grande prairie, print le vol et se retira ailleurs. »



Pluie de sang à Lisbonne, en 1551.

La science moderne explique les pluies de grenouilles et les pluies de poissons. Tout le monde sait aujourd'hui que les trombes, aspirant les eaux des étangs, peuvent verser sur la terre une multitude d'animalcules qui retombent sous forme de pluie. Des myriades de petits poissons ont été dispersés ainsi, et toujours ce phénomène si simple a jeté l'effroi dans les populations. Il se renouvelle néanmoins à de rares intervalles.

Le règne d'Othon III fut fertile en phénomènes désastreux. En l'année 989, cet empereur était encore enfant, lorsque d'épouvantables inondations désolèrent l'Allemagne; une sécheresse brûla les moissons l'été suivant et amena la famine; des neiges trop abondantes succédèrent à ces fléaux. En Saxe, il tomba des poissons du ciel, sans doute par compensation. Les pluies de poissons étaient, au moyen âge, comme es pluies de lait ou de sang; elles n'annonçaient que fâcheux présages : aussi les Vandales envahirent-ils deux fois la Saxe, et, en 991, des flammes, échappées



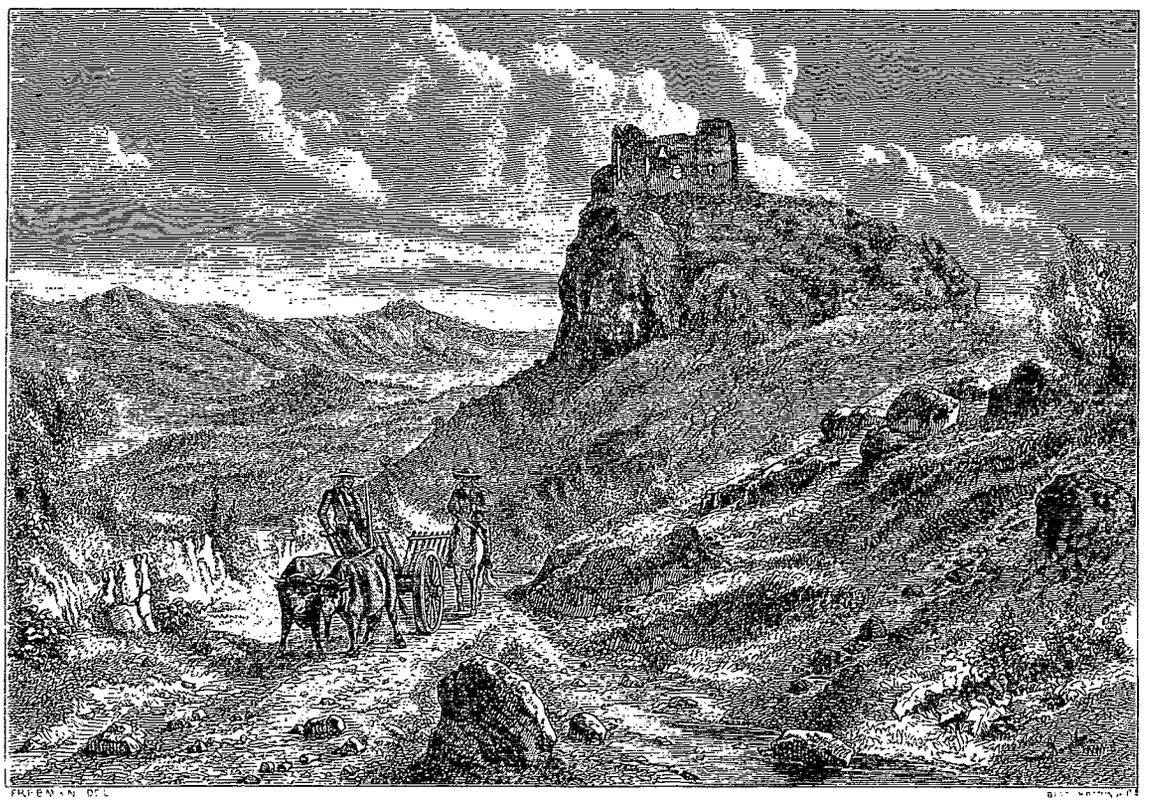
Pluie de poissons.

des vagues du Rhin, brûlèrent-elles les bourgades bâties sur ses bords.

(1) Voy. le *Dictionnaire d'histoire naturelle* publié sous la direction de M. d'Orbigny. Nous ajouterons, pour compléter cette citation, que Swammerdamm et Réaumur ont attribué ces taches rouges éparses sur le sol à des matières sorties de petits papillons qui venaient de subir leur métamorphose. D'autres fois il est tombé une terre colorée et très-divisée.

SALON DE 1853. — PEINTURE.

RUINES DU CHATEAU D'APCHON. — TABLEAU DE M. A. BONHEUR.



Salon de 1853; Peinture. — Les Ruines du château d'Apchon, par M. A. Bonheur. — Dessin de Freeman.

Apchon est un petit bourg du Cantal, situé dans le canton de Riom-ès-Montagnes, arrondissement de Mauriac. Il est construit sur une hauteur dont les dernières pentes vont se perdre dans les immenses pacages de la vallée de la Rue, et que domine un immense rocher formé d'une pâte de basalte très-compacte et d'un bleu foncé. Une partie de ce basalte, très-noire et entièrement dépourvue de cristallisations, paraît être très-propre à servir de pierre de touche.

A trois cents mètres environ au midi de ce rocher s'étend un grand pré taillé en redoute; on le nomme dans le pays *le pré de la Guerre*. Suivant une antique tradition, les démons et les sorciers y tiennent sabbat toutes les nuits. Le caractère âpre et sauvage du dessin que nous donnons est assez en harmonie avec ces superstitions sinistres.

Le vieux château d'Apchon, qui domine le paysage, présente, dans son état actuel, les débris de l'un des plus imposants remparts de la féodalité dans la haute Auvergne. Il n'en reste que des ruines, mais ces ruines ont une éloquence majestueuse, et le voyageur érudit qui les découvre tout à coup en sortant des défilés voisins, voit se dérouler dans sa mémoire sept ou huit siècles de gloire militaire durant lesquels la baronnie d'Apchon, la première et la plus ancienne de la province, commandait à toute la noblesse d'Auvergne. Sa forteresse était inaccessible; on ne pouvait y pénétrer que par un pont-levis jeté d'une montagne à l'autre.

Au-dessus de la porte de la petite église de Saint-Hippolyte, près d'Apchon, on voit encore un écusson semé de fleurs de lis sans nombre. Il formait les armes des anciens seigneurs d'Apchon, et il leur fut donné après la bataille de Poitiers, où un Guillem d'Apchon se distingua par son talent et sa bravoure.

La salle des Croisades, à Versailles, renferme les armes de cette famille qui figura dignement dans les guerres saintes. L'histoire a aussi conservé le nom d'un Jean d'Apchon, chambellan de Charles VI, et d'un Claude d'Apchon qui fut sénéchal d'Auvergne en 1693. En 1265, Guillaume d'Apchon fit moins d'honneur que les autres à sa race. A la tête des habitants de Falgoux, il lui prit fantaisie de ravager les terres du seigneur de Beaumarchés, du vicomte de Murat et du sire de Tournemire. Ceux-ci portèrent plainte, et Guillaume fut condamné à payer 3 140 sous d'or de dommages et intérêts.

Les barons d'Apchon étaient qualifiés de *comptours* ou *compteurs*, parce qu'ils avaient commission de percevoir les secours que la noblesse fournissait au roi pour les besoins de l'État.

La fondation du château d'Apchon remonte aux premiers temps de l'époque des Mérovingiens; il en est fait mention dans une charte de Clovis donnée en faveur du monastère de Saint-Pierre le Vif de Sens.

On montre près du château d'Apchon une fontaine qui est célèbre et dont l'on raconte ainsi l'origine : La comtesse Ermengarde de Rochedagoux, voyant avec peine que les reliques de saint Mary fussent reléguées à Saint-Mary le Cros, dans un lieu peu accessible aux pèlerins qui faisaient vœu de les visiter, résolut de les faire transporter à Mauriac; elles furent donc placées sur un mulet et transférées en grande pompe et avec un énorme concours de fidèles. En

passant devant le château d'Apchon, le mulet broncha sur les aspérités du roc et donna, pour se relever, un fort coup de pied, lequel fit jaillir incontinent une source d'une eau pure et limpide qui n'a jamais tari depuis.

Tous ces souvenirs, fabuleux ou historiques, intéressent les historiens et les artistes, et justifient le choix qu'en a fait M. A. Bonheur pour composer un des meilleurs paysages que l'on ait remarqués à la dernière exposition.

PARIS IL Y A CENT VINGT-CINQ ANS.

Nous sommes, s'il vous plaît, au commencement du règne de Louis XV, sous le ministère du cardinal Fleury. Vous êtes gentilhomme allemand : vous avez vingt ans ou un peu plus; votre père estime qu'il est temps que vous entrepreniez votre tour d'Europe, afin de donner le dernier poli à votre éducation avant d'entrer dans les affaires publiques. Votre mère se résigne, et votre sœur, qui vient de se marier, vous prie de lui rapporter des grandes villes que vous visiterez quelques *souvenirs* qu'elle puisse faire admirer aux dames du Hanovre. Préparez-vous donc au départ; mais prenez garde que ce n'est point uniquement pour votre plaisir que vous allez vous séparer de votre famille et parcourir les pays étrangers pendant trois ou quatre ans : on s'attend qu'à votre retour vous serez mieux formé à tous les exercices qui conviennent à votre rang, que vous aurez acquis plus de perfection dans les langues, dans les sciences, dans la connaissance des usages et des bonnes manières, et qu'en un mot vous serez tout prêt à remplir avec distinction l'emploi que le prince daignera vous confier.

Du reste, je suppose que vous êtes pourvu de trois choses essentielles pour qu'un voyage soit profitable. Vous avez : 1° une bonne disposition à bien observer et bien apprendre; 2° une bonne santé et forte complexion; 3° une bourse bien garnie. Voilà de quoi passer votre temps à la fois avec utilité et agrément. Vous êtes prudent, et vous jugerez à propos d'être accompagné d'un conseiller sage et expérimenté : je veux parler d'un gouverneur. Dans les pays étrangers, et surtout en France, un gouverneur est une marque d'honnête extraction. Il y a des rencontres, principalement quand il s'agit d'être introduit chez les grands, où il ne sied pas bien que des jeunes gens portent la parole : il leur faut un gouverneur qui sache faire leur éloge et qui dise d'où ils viennent. D'ailleurs un gouverneur vous gagnera du temps en vous épargnant les menus détails de vos affaires, en réglant votre ménage, et en ayant soin de vos correspondances et de vos lettres de change; sa présence donnera de la paix d'esprit à vos parents qui autrement auraient trop à appréhender les dangers d'une maladie, d'une querelle, ou de pernicieuses dissipations. Il ne s'agit pas, d'ailleurs, de vous imposer un mentor à mine renfrognée, un pédant qui s'offense d'un sourire; il n'est pas nécessaire que votre gouverneur soit savant à fond : il suffit qu'il soit honnête, sage, homme du monde, raisonnablement instruit, et qu'il connaisse, pour les avoir déjà visités, les pays où vous comptez séjourner.

Or donc, il n'est plus qu'un point à considérer : où voulez-vous aller tout d'abord? — A Paris! — J'étais assuré de votre désir à l'avance, et ce ne sera pas moi qui trouverai à y reprendre. C'est une chose incontestable que Paris est une des villes d'Europe les plus agréables et les plus parfaites, si elle n'en est pas la plus grande ni la plus peuplée. L'on ne trouve presque en aucun autre endroit un si grand nombre de palais. La cour est sans contredit une des plus nombreuses, des mieux réglées, des plus superbes et des plus galantes du monde : les ministres y sont fins et habiles; les généraux expérimentés et vaillants; la milice est bien disciplinée; la nation française est généralement complaisante, officieuse, de belle humeur et de bonne conduite; en un mot, « les Français sont hommes de toutes les heures, c'est-à-dire, prêts à toute heure. » Les études, les sciences, les exercices, les manufactures et toutes sortes d'arts fleurissent à Paris au dernier point, et pour les plaisirs et les divertissements, on les y trouve aussi de toutes sortes.

Et puisque nous voilà d'accord, partons : traversons rapidement la Hollande, les Flandres, et, sans trop nous arrêter ni à gauche ni à droite, hâtons-nous vers Paris, soit avec le chariot ordinaire, soit avec les chevaux de poste.

Prenons d'abord notre logis, s'il vous plaît, dans une des hôtelleries du faubourg Saint-Germain, qui est le quartier le plus peuplé de toute la ville et le rendez-vous des étrangers : les plus habiles maîtres de langue et d'exercices y ont établi leur domicile. On y trouve toutes les académies ou manéges qui sont à Paris. On y a la Comédie, et, aux mois de février et de mars, la foire Saint-Germain. L'Opéra se tient, à la vérité, dans la rue Saint-Honoré, de l'autre côté de l'eau; mais on y est bien vite rendu, surtout si l'on traverse la Seine en esquif. Les environs du palais du Luxembourg l'emportent en beauté sur tous les autres, et notamment la rue de Tournon. C'est en cette rue qu'il est agréable d'avoir une chambre garnie. Le grand hôtel d'Antragues, par exemple, est très-commodément situé; mais ses appartements se louent à haut prix et ne sont guère à la portée que des évêques, des princes étrangers et d'autres grands seigneurs. Presque vis-à-vis est l'hôtel de Tréville, où l'on ne paye pas moins cher. On trouve meilleur marché au petit hôtel de Bourgogne, tout auprès, et plus bas dans les rues de Buci, Dauphine et Mazarine. Pour la rue des Boucheries, il n'y faut pas songer : elle est trop étroite, et l'on y tue trop de bêtes.

Une fois logé, il faut savoir où l'on prendra ses repas. On peut être traité de trois façons : ou se faire porter des viandes d'un rôtisseur chez soi, ou se mettre en pension, ou aller manger aux auberges publiques. Les repas qu'on fait chez soi à part coûtent cher, et les valets français, qui ont partout le tour du bâton, en croquent leur part; pour les pensions, on ne trouve point à s'accommoder chez les bourgeois : on ne peut s'arranger qu'avec les maîtres de langues ou les écuyers (maîtres de manége); mais on est à la merci de ces gens-là et il faut se contenter de ce qu'ils vous donnent à manger. La table d'auberge est préférable : il est bien vrai que l'on n'y trouve pas toujours des mets aussi bien apprêtés ou aussi variés qu'il serait à désirer; d'ordinaire on y donne une soupe, un bouilli, ou une pièce de bœuf cuit, une prétendue entrée de ragoût, une fricassée de veau ou des côtelettes, un peu de légumes, du rôti, et, pour le dessert, du lait, du fromage, de petits biscuits, et les fruits selon la saison (1). De plus, on est exposé à quelques importunités : de pauvres diables viennent chanter ou jouer de leurs instruments pendant le repas; des moines quêtent pour leurs couvents, en offrant quelquefois un plat de salade; des jeunes filles offrent un bouquet de fleurs; d'autres gens veulent vendre des huîtres, des friandises,

(1) Le sieur J.-C. Nemeitz, conseiller du prince de Waldeck, et notre guide dans cette étude de l'ancien Paris, nous apprend qu'à l'époque où voyage notre gentilhomme on ne mangeait point à Paris de jambon (sinon quelques tranches sur les tables riches), ni d'andouilles, de chair salée ou fumée, de choux salés, de pain de seigle, de viandes épicées; on ne buvait de bière que, par rare exception, en été. La boisson ordinaire était le vin du pays, c'est-à-dire des environs de Paris, comme Argenteuil, Saint-Cloud, Surène, et au plus loin Orléans. Le vin de Bourgogne était tout à fait de luxe, ainsi que le champagne, et on le buvait surtout comme *stomacal*, vers le milieu du repas ou le soir. — Voy. le livre de Nemeitz intitulé : « *Séjour de Paris*, c'est-à-dire » Instructions fidèles pour les voyageurs de condition, etc. — Leyde, » 1727. »

des oranges et toutes sortes de fruits. Il y a des jours où tout ce mouvement et toutes ces sollicitations causent de l'ennui; mais lorsqu'on est de bonne humeur, c'est plutôt un sujet de récréation pour l'esprit, et après tout, si le menu ne change pas assez souvent ou déplaît, rien n'empêche qu'on aille ailleurs.

C'est une bonne précaution de choisir l'auberge où l'on prend ses repas à peu de distance de son logis. On épargne ainsi beaucoup de temps, et surtout on évite les embarras de voiture, qui sont une grande fatigue, outre qu'à Paris il fait très-souvent sale dans les rues, même dans les plus belles saisons.

Avant de parler des divertissements, arrêtons tout d'abord ce qu'il convient d'étudier pour tirer une véritable utilité de son séjour à Paris. Les choses qu'un homme de qualité peut le mieux apprendre dans cette ville sont : la langue française, la mathématique, le dessin, la danse, l'escrime et le manége.

Il faut s'enquérir d'un maître de langue qui ait l'accent délicat et qui sache écrire promptement une lettre bien tournée. Les bons maîtres de mathématiques sont rares et se font bien payer. Par exemple, tel membre de l'Académie des sciences prend par mois trente-six livres, ce qui fait un peu plus de dix écus de notre monnaie, et il ne donne pour cela que trois leçons par semaine; mais il est excellent (1). Pour l'art du dessin ou de la peinture, l'on n'a qu'à aller à l'Académie des peintres, au Louvre; on y trouvera assurément de bons professeurs.

« La danse, dit Senault, forme le corps des jeunes gens; elle leur apprend à marcher de bonne grâce, et elle leur donne je ne sais quelle distinction qu'on ne remarque point en ceux qui ne l'ont pas apprise. » M. Ballon, M. Blond et M. Marel sont les plus renommés. Un des quatre MM. Dumoulin frères, qui a un défaut sur l'œil, est incomparable pour la danse *grotesque;* un des trois autres frères est très-renommé en *canaries* (2).

Les Français sont de grands amateurs dans l'escrime : aussi trouve-t-on à Paris un grand nombre de maîtres en cet art. On doit préférer celui qui a tenu salle longtemps.

Le manége enfin est réputé en France comme le plus nécessaire de tous les exercices pour un gentilhomme. Il y a quatre manéges ou académies dans le faubourg Saint-Germain (3). On paye cher les leçons : il en coûte cinquante francs par mois, et le premier mois cent francs, sans parler des autres moindres dépenses qu'on ne peut éviter au manége.

Après le choix des maîtres, ce qui importe le plus est de bien régler l'emploi de sa journée. Vous ferez sagement de prendre le maître de langues de sept à neuf heures du matin; le maître de mathématiques, à neuf heures; vous irez à la salle d'armes à onze heures. De midi à une heure vous ferez la lecture : c'est à une heure que l'on dîne dans presque toutes les auberges. Vous pourriez dessiner ensuite ou aller à la salle de danse à trois heures; mais, comme beaucoup de jeunes gens, je suppose que vous serez plus disposé à consacrer le reste du jour, soit à visiter les bibliothèques, les savants et les artisans et ouvriers, soit aux compagnies, aux promenades, aux spectacles, concerts et semblables divertissements.

Vous ne devez pas songer à vous « mettre en équipage, » c'est-à-dire à acheter un carrosse et des chevaux, si vous n'avez à passer à Paris que peu de temps; vous y trouverez deux sortes de voitures dont l'usage peut vous suffire : les carrosses de louage, ou fiacres, et les carrosses de remise, qu'on loue, si l'on veut, par mois, au prix d'environ cent écus. Quand vous irez visiter des personnes de qualité, vous ne sauriez vous servir de fiacres, parce que les cochers, ayant coutume de donner toujours à leurs chevaux harassés quelques poignées de foin en tous les lieux où ils font halte, salissent l'avant-cour et se querellent avec les portiers. Puis, un carrosse coupé, tout neuf et bien propre, ou une berline, ne coûte à acheter que de huit à neuf cents francs. On a pour le même prix une couple de chevaux médiocrement bons; l'attelage vaut environ cent vingt ou cent trente francs; un cocher demande pour salaire une pièce de vingt-cinq sous par jour et vit à ses frais; le loyer d'une écurie, d'une remise et d'un grenier à fourrage est d'environ quarante écus par mois; enfin il faut ajouter l'achat du foin, de l'avoine et de la paille. A son départ, on vend ses chevaux et son carrosse avec perte d'environ trois ou quatre cents francs.

La façon de s'habiller n'est pas une chose indifférente, et s'il y a un pays où le monde sait se mettre proprement et de bonne grâce, c'est en France. Les Français sont d'un goût particulièrement fin pour ajuster ensemble les couleurs et les étoffes qui répondent les unes aux autres. Les dames de Paris surtout possèdent le secret de se donner de petits airs avec fort peu de chose : elles ont je ne sais quoi de charmant, lors même qu'elle n'ont mis qu'une robe de chambre et une petite coiffure.

Les principales règles que vous ferez sagement d'observer sont de ne pas vous rendre singulier, mais de vous habiller à la mode du pays et du temps; de ne pas vous mettre trop magnifiquement; d'être toujours pourvu de linge fin, et d'en porter tous les jours du blanc.

Il vous faut, du reste, 1° un habit chamarré et galonné à la mode, si vous voulez être admis à quelque solennité de la cour; 2° un habit simple, c'est-à-dire le justaucorps, la veste et la culotte de même étoffe et couleur, sans galons d'or ni d'argent, avec doublure de taffetas ou de chagrin; 3° une veste de drap d'or ou d'argent que l'on peut porter avec toute sorte d'habits; 4° un surtout d'écarlate pour les temps de pluie; 5° un habit noir : la cour prend souvent le deuil de puissances étrangères mortes, et alors toutes les personnes de condition sont en habit noir, et l'on fait une pauvre figure en habit de couleur parmi tant de gens vêtus en noir; 6° deux perruques au moins : une perruque bien façonnée est chose d'importance, comme étant l'ornement de la plus noble partie de l'homme. On fait mettre l'une sur les cordes pendant qu'on porte l'autre, et on en change ainsi tous les mois ou toutes les trois semaines. Enfin il faut être parfaitement chaussé.

La fin à une prochaine livraison.

(1) M. Chevalier, par exemple.

(2) On appelait ainsi les gigues, les bourrées, etc.

(3) En ce temps, Mlle du Gast, fille de l'un des directeurs de manége, âgée de dix-huit ans, fit, d'une manière admirable, tous les exercices d'équitation en présence de plusieurs prélats.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

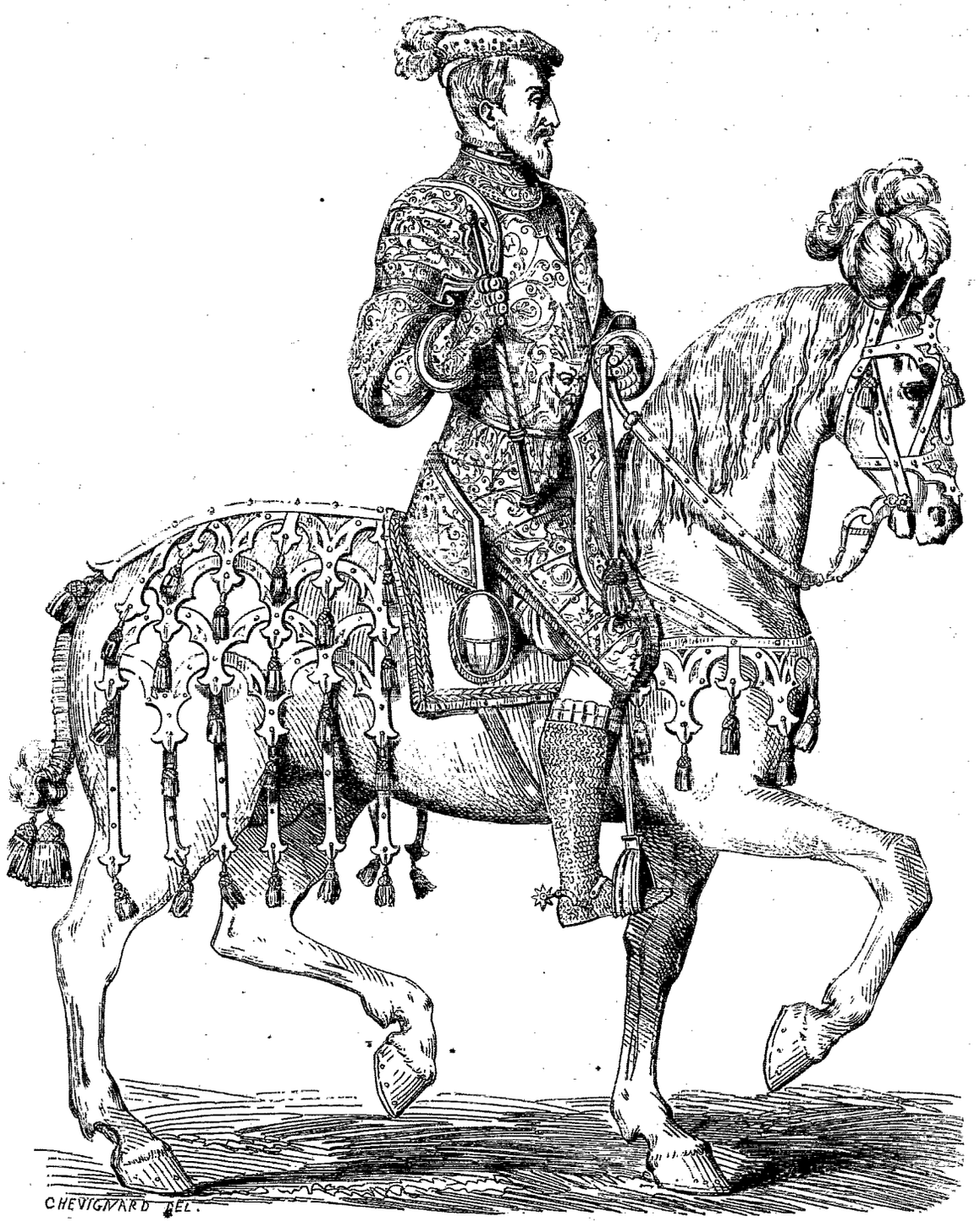
Suite. — Voy. p. 171.

RÈGNES DE HENRI II ET DE FRANÇOIS II.

Costume militaire. — La France fut le premier pays du monde pour la fabrication des armures, tant que l'on n'en connut pas d'autres que les tissus de mailles. Il n'y avait pas d'ouvriers qui pussent égaler ceux de Paris, de Beauvais et de Chambly dans l'art de tréfiler le fer et de le tordre en cette infinité d'anneaux dont l'assemblage formait une étoffe impénétrable. La supériorité passa aux Allemands lorsqu'on fit les armures en fer plat. Enfin les Italiens imaginèrent de ciseler les pièces du harnais et furent d'abord inimitables dans cette partie de leur invention. La renaissance amena ce progrès, dont l'idée fut sans doute suggérée

par la lecture des poëtes de l'antiquité, car rien ne ressemble plus aux armures historiées du seizième siècle que la description du bouclier d'Achille dans l'Iliade, ou celle des armes que Virgile suppose avoir été forgées pour son héros.

C'est aux artistes de Florence et de Milan qu'on doit le dessins des beaux ouvrages en ce genre qui font l'ornement de nos musées. Ils commencèrent à s'introduire en France sous François Ier; le temps de leur plus grande vogue fut le

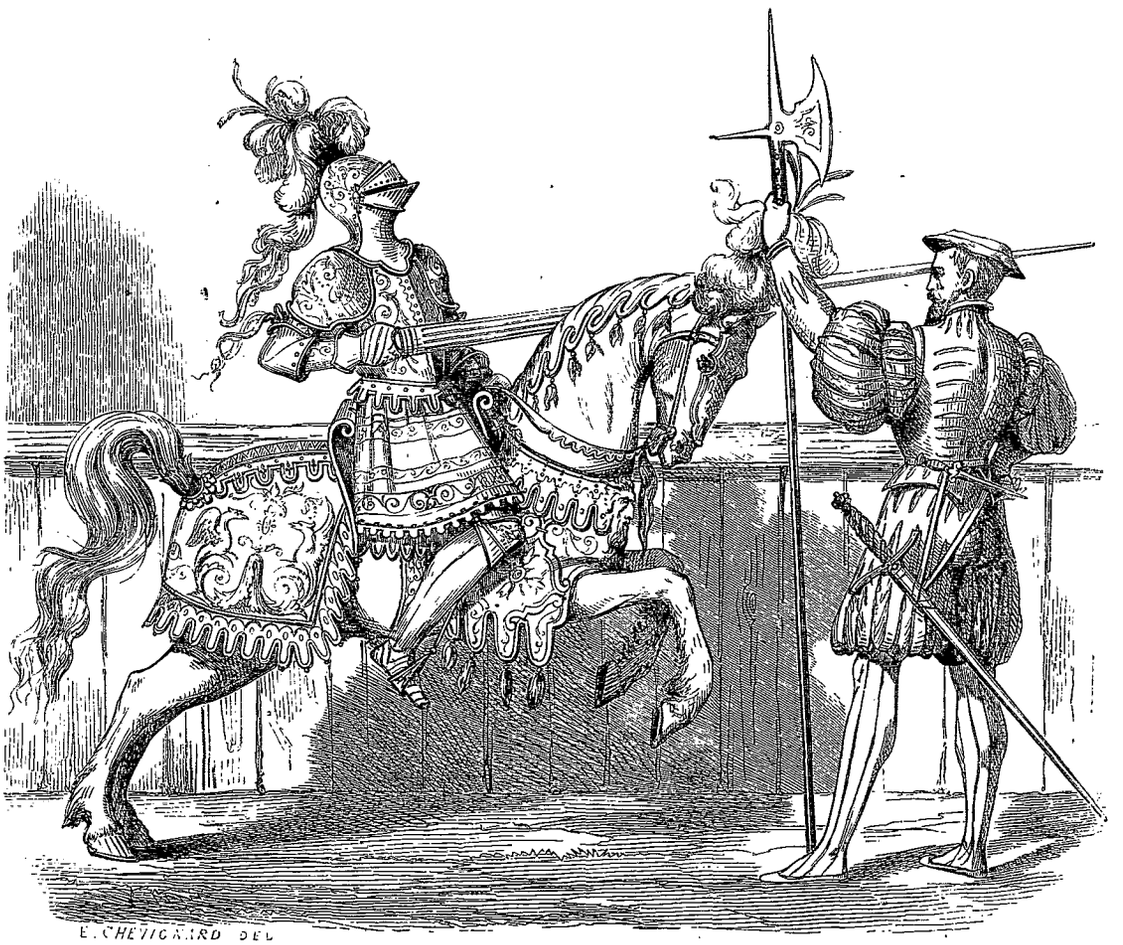


Portrait de Henri II en capitaine de chevau-légers. — D'après un dessin publié dans les *Antiquités inédites* de Willemin. — Dessin de Chevignard.

règne de Henri II. Ce roi, si passionné pour les belles choses, en possédait une merveilleuse collection. Toutes sortes d'armures lourdes et légères, les unes couvertes de personnages, les autres étincelantes de damasquinures, avaient été travaillées pour lui, soit à Milan, soit à Paris, par les mains des deux frères César et Baptiste Gamber, Milanais, qu'il avait fait venir à son service. Comme il était le plus beau des princes et d'une majesté qui resta proverbiale jusqu'à Louis XIV, il savait porter ces chefs-d'œuvre de façon à en relever encore la magnificence. Aussi son peuple, quoique ayant peu à se louer de lui, ne put-il jamais se rassasier de le voir dans les parades et dans les tournois, qui furent

le plus brillant côté de son règne comme aussi le plus funeste pour lui, puisqu'il trouva la mort dans l'une de ces fêtes.

Il n'y a pas de plus long travail que celui de la ciselure, surtout exécutée sur le fer. Quand on pense à ce qu'il a fallu de temps et d'habileté pour relever les milliers de figures et d'arabesques qui couvrent une panoplie, et que la main-d'œuvre n'était encore qu'une partie de la dépense, puisqu'il fallait d'abord rétribuer l'artiste de choix par qui on faisait faire la composition, on comprend que de telles armures valaient des fortunes et que les princes ou les généraux d'armées furent les seuls qui purent y atteindre. Pour le commun des officiers et pour les soldats, il s'introduisit un autre genre de luxe, moins dispendieux, qui consistait en une gravure relevée d'or. On en décorait les morions, corselets et rondaches. Les bandes employées dans le Piémont furent les premières qui se mirent à cette mode, à cause du voisinage de Milan. Lorsque M. de Bonnivet, leur colonel, les amena en France pour réprimer l'insurrection de Guienne en 1548, elles firent sensation dans l'armée, et, malgré les sorties du connétable de Montmorency contre ce faste qui lui déplaisait, le rêve de tous les soldats qui virent



Henri II avec l'armure de tournoi sous laquelle il fut tué. — Hallebardier suisse. — D'après une gravure du recueil de Perissim et Tortorel. — Dessin de Chevignard.

briller au soleil ces armes gravées et dorées fut de s'en procurer de pareilles. Toutefois la guerre avec l'Espagne s'opposa longtemps à ce qu'on pût les faire venir autrement que par contrebande; et ce ne fut, à bien dire, qu'en 1560 qu'elles devinrent d'un usage général.

La suite à une autre livraison.

MIGRATIONS DES OISEAUX,

PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 222.

V. Nous avons donné quelques détails sur les oiseaux voyageurs dont les habitudes nous ont paru offrir le plus d'intérêt. Nous ajouterons ici la liste simple des autres espèces moins importantes. Parmi celles-ci, les unes ont leur patrie en France, c'est-à-dire y séjournent pendant la plus grande partie de l'année et y élèvent leurs petits; elles ne s'éloignent de notre pays qu'à l'approche de l'hiver, et y reviennent périodiquement chaque printemps; les autres, au contraire, nichent en pays étrangers et n'arrivent chez nous qu'en hiver, séjournent parmi nous seulement pendant cette saison, et s'en retournent au printemps; d'autres ne font que passer; d'autres enfin vivent à la fois chez nous et en pays étrangers, sont sédentaires ou voyageurs, émigrent ou immigrent, suivant les individus. Dans la liste qui va suivre, nous distinguerons par des signes particuliers chacune de ces espèces : par le signe ↣, celles qui émigrent de France; par le signe ↢, celles qui immigrent en France; par le signe —, celles qui ne font que passer; par les trois si-

gnes réunis ⊢ ⊢ —, celles qui sont à la fois émigrantes, immigrantes et sédentaires. Nous nous abstiendrons, dans cette liste, de citer pour chacune des espèces l'habitat et le lieu d'où elles proviennent ; celles qui immigrent en France viennent à peu près toutes des régions du nord ; nous passerons également sous silence la direction qu'elles prennent en émigrant de France : la plupart d'entre elles vont dans le sud.

1° Palmipèdes.

Pingouin macroptère *(Alca Torda* Temm.) ⊢.

Macareux moine *(Mormon Fratercula* Temm.) ⊢.

Guillemot à capuchon *(Uria Troile* Lath.) ⊢ ; seulement dans les départements du nord.

Plongeon imbrim *(Colymbus glacialis* Linn.) ⊢. Son arrivée parmi nous n'est pas tout à fait régulière ; nous ne recevons, du reste, que de jeunes sujets ; à un âge adulte, cette espèce deviendrait-elle sédentaire ?

Plongeon catmarin *(Colymbus septentrionalis* Linn.) ⊢. Même observation que pour l'espèce précédente.

Grand cormoran *(Carbo Cormoranus* Mey.) ⊢ — ⊢. Les individus sédentaires sont très-rares.

Grand harle *(Mergus Mergamer* Temm.) ⊢ ; principalement dans les départements du nord.

Canard eider *(Anas mollissima* Temm.) ⊢. Leur arrivée en France n'a rien de constant ; on n'en rencontre, du reste, que dans nos régions du nord.

Canard macreuse *(Anas nigra* Temm.) ⊢. Principalement dans nos provinces du nord.

Canard tadorne *(Anas Tadorna* Temm.) ⊢.

Cygne sauvage *(Cycnus musicus* Temm.) ⊢ ; pénètre peu dans l'intérieur des terres, voyage le long des côtes, apparaît principalement dans les départements du nord.

Oie hyperborée *(Anser hyperboreus* Temm.) ⊢. Nous arrive irrégulièrement.

Oie sauvage *(Anser segetum* Temm.) et plusieurs autres espèces du même genre ⊢. Les passages de l'oie sauvage en France sont les plus réguliers.

Puffin cendré *(Puffinus cinereus* Temm.) ⊢. Vols quelquefois nombreux, mais arrivée peu régulière en France.

Stercoraire pomarin *(Sestris Pomarinus* Temm.) et quelques autres espèces du même genre ⊢. Arrivée en France très-accidentelle.

Mouette à manteau noir *(Sarus marinus* Temm.) ⊢. Passages en France très-réguliers, principalement sur les côtes de l'Océan. Deux ou trois autres espèces du même genre arrivent également en automne, et repartent au printemps.

Hirondelle de mer épouvantail *(Sterna nigra* Linn.) ⊢, et quelques autres espèces du même genre.

Foulque macroule *(Fulica atra* Temm.) ⊢ — ⊢.

Grèbe huppé *(Podiceps cristatus* Temm.) ⊢. Deux ou trois espèces arrivent également en hiver, mais d'une manière très-accidentelle.

Poule d'eau de genêt *(Gallinula Crex* Temm.), vulgairement *Roi des cailles* ⊢.

Poule d'eau marouette *(Gallinula Porzana* Temm.) ⊢.

2° Échassiers.

Bécasse ordinaire *(Scolopax rusticola* Temm.) ⊢. Quelques individus sont sédentaires, et ne font que voyager de la plaine aux montagnes et des montagnes à la plaine.

Bécassine double *(Scolopax major* Temm.) ; à peu près comme la bécasse.

Barge à queue noire *(Simosa melanura* Temm.) ⊢, et quelques individus —.

Chevalier arlequin *(Totunus fuscus* Temm.), et quelques autres espèces du même genre ⊢.

Combattant variable *(Manchettes Pugnac* Temm.) ⊢.

Bécasseau cocorli *(Tringa subarcuata* Temm.), et plusieurs autres espèces du même genre ⊢.

Grand courlis cendré *(Numenius arquatus* Temm.) ⊢ —.

Ibis *(Falcinellus* Lac.) ⊢ ; accidentellement.

Avocette à nuque noire *(Recurvirostra Avocetta* Linn.) ⊢ — ; principalement dans le midi.

Bihoreau à manteau *(Milicorax ardeola* Temm.) ⊢ (—?).

Héron, plusieurs espèces ⊢ ; quelques individus séjournent en France pendant l'hiver, principalement dans le midi.

Cigognes : cigogne blanche *(Ciconia alba* Temm.) et cigogne noire *(Cic. nigra* Temm.) ⊢.

Tourne-pierre à collier *(Srepsilas collaris* Temm.) ⊢.

Œdicnème criard *(Œdicnemus crepitans* Temm.) ⊢ —.

Outarde canepetière *(Otis Tetrao* Temm.) ⊢ ; principalement dans l'ouest de la France.

3° Gallinacés.

Perdrix grise *(Perdix cinerea* Temm.) ⊢ et —.

4° Passereaux.

Engoulevent ordinaire *(Caprimulgus Europ.* Temm.) ⊢.

Martinet · martinet à ventre blanc *(Cypselus Alpinus* Temm.), et martinet de muraille *(Cypselus murarius* Temm.) ⊢.

Martin-pêcheur *(Alcedo hispida* Temm.) ⊢ —.

Guêpier vulgaire *(Merops Apiaster* Temm.) ⊢.

Huppe *(Upupa Epops* Temm.) ⊢.

Tichodrome échelette *(Tichodroma Phœnicopt.* Temm.) ⊢.

Grimpereau familier (*Certhia familiaris* Temm.) ⊢.

Coucou gris *(Cuculus Canorus* Temm.) ⊢.

Gros-bec tarin *(Fringilla spinus* Temm.) ⊢.

Gros-bec linotte *(Fringilla cannabina* Temm.) ⊢ —.

Gros-bec pinson *(Fringilla Cœlebs* Linn.) ⊢ —. Les individus sédentaires descendent, pendant l'hiver, des montagnes dans la plaine, ou des cantons froids aux cantons plus chauds.

Gros-bec verdier *(Fringilla Chloris* Temm.) ⊢ —. Il est sédentaire dans le midi.

Bruant ortolan *(Emberiza Ortulana* Linn.) ⊢. Il niche principalement dans le midi.

Bruant jaune *(Emb. citrinella* Linn.) ⊢.

Pipit des buissons *(Anthus arboreus* Bechst.) ⊢.

Bergeronnette printannière *(Motacilla flava* Linn.) ⊢. D'autres espèces de bergeronnettes sont à la fois sédentaires, immigrantes et émigrantes.

Traquet tarier (*Saxicola rubetra* Temm.) et quelques autres espèces du même genre ⊢.

Bec-fin pouillot *(Sylvia Trochilus* Temm.) ⊢.

Bec-fin passerinette *(Sylvia Passerina* Temm.) ⊢.

Bec-fin des roseaux *(Sylvia arundinacea* Lath.) ⊢.

Bec-fin fauvette *(Sylvia hortensis* Bechst.) ⊢.

Bec-fin rossignol *(Sylvia luscinia* Temm.) ⊢.

Merle mauvis (*Turdus iliacus* Linn.) et Merle litorne *(Turdus pilaris* Linn.) ⊢.

Merle grive *(Turdus musicus* Linn.) ⊢ — ⊢.

Gobe-mouches becfigue *(Muscicapa luctuosa* Temm.) ⊢

Gobe-mouches gris *(Musc. grisola* Temm.) ⊢.

Pie-grièche écorcheur *(Lanius collurio* Briss.) ⊢.

Pie-grièche à poitrine rose *(Lanius minor* Linn.) ⊢

Pie-grièche grise *(Lanius excubitor* Linn.) ⊢ ⊢.

Loriot *(Oriolus galbula* Linn.) ⊢.

5° Rapaces.

Buse bondrée *(Falco apivorus* Linn.) ⊢.

Autour épervier *(Falco nisus* Linn.) ⊢.

Aigle Jean-le-Blanc *(Falco brachydactylus* Wolf.) ⊢

Faucon pèlerin *(Falco peregrinus* Linn.) ⊢.

Vautour griffon *(Vultur fulvus* Linn.) ⊢ —.

La suite à une autre livraison.

DE LA MAITRISE ET DU CHEF-D'ŒUVRE DE CUISINIER CHARCUTIER.

Les cuisiniers charcutiers formaient jadis dans chaque ville un corps de métier qui, comme tous les autres, avait ses statuts, ses armes, sa bannière. Pour être reçu dans cette grande communauté, il fallait passer par des épreuves difficiles, et beaucoup d'aspirants voyaient échouer leur candidature. L'art du charcutier rôtisseur était-il plus parfait qu'aujourd'hui? Nous n'en savons rien, et bien peu de nos grands-pères sont encore là pour nous en instruire; mais les épreuves étaient assez sérieuses pour faire croire au talent des maîtres; en voici un exemple entre mille.

Le 12 août 1756, en la présence de Louis Garnier de Marigny, conseiller du roi et son procureur au bailliage et siége présidial de Chartres, comparurent les deux procureurs jurés et les quatre plus anciens maîtres des cuisiniers charcutiers de cette ville, assistés de leur procureur, à l'effet d'examiner Amable Drouard, aspirant à la maîtrise de cuisinier charcutier; et ils lui commandèrent pour chef-d'œuvre de fendre, séance tenante, un porc entre deux moelles et d'enlever deux flèches du lard dudit porc. Drouard exécuta l'ordre, puis soumit son œuvre à l'examen de ses maîtres; mais ceux-ci déclarèrent unanimement son incapacité, disant que le porc n'avait pas été fendu entre deux moelles, puisqu'à une des deux moitiés était encore adhérente la moelle tout entière, et en second lieu que les flèches avaient été maladroitement levées parce que, en l'état où elles étaient, elles ne pourraient se conserver, le sel n'y pouvant pas tenir, faute d'y avoir laissé la viande qui doit couvrir le lard. Tous donc conclurent qu'il n'y avait pas lieu d'admettre Drouard à la maîtrise qu'il sollicitait. En vain celui-ci réclama près du procureur au bailliage, donnant pour excuse que le porc était encore chaud, n'ayant été tué que le jour même : le jugement des maîtres jurés était sans appel, et force fut à Drouard de se désister de ses prétentions.

Toute association d'hommes, tout peuple, pour ne pas manquer son but, doit connaître ses forces intérieures et extérieures, celles de ses voisins, et la place qu'il occupe au milieu des rapports qui agissent sur lui du dehors: c'est ainsi que l'homme moral, pour accomplir sa fin, l'homme qui veut agir d'une manière efficace, doit avoir la conscience intime de ses forces, connaître ce qu'il reçoit du dehors, ce qui l'entoure, et les rapports qui l'unissent avec ce qui n'est pas lui (1).

LE VIEUX POETE.

Sur le déclin de sa vie, quel vieillard ne regarde au loin derrière lui le riant Eden où fleurit son printemps, et ne regrette les verts sentiers que son pas a foulés, quand tous les objets se paraient à ses yeux ravis des charmes de son innocence, et brillaient d'attraits empruntés à la fraîcheur de ses premières sensations? Mais c'est surtout lorsqu'il rencontre des enfants se livrant à leurs gracieux ébats que ces souvenirs reviennent avec plus de force, et qu'il retrouve en soupirant au fond de sa mémoire ce bonheur qu'il goûta lui-même. Lorsqu'il contemple ces chérubins rosés sur le visage desquels la santé est peinte en vermillon; quand son oreille est frappée de leurs cris d'allégresse, véritables notes du plaisir, gamme d'une joie sans mélange; lorsqu'il observe leur âme candide, à laquelle le vice fait peur et où le soupçon du mal ne saurait pénétrer; quand il entend leur prière naïve que nul doute n'obscurcit et qui jaillit vers l'Éternel comme une source vive que n'altère aucun limon : oh! alors, il se prend à maudire l'expérience amère de la vie, qui enrichit sa raison des dépouilles de son pauvre cœur désabusé!

Mais s'il reçut du ciel la sensibilité de l'âme et la mobilité de l'esprit qui constituent le poëte, il cherche, fuyant sa vieillesse, à se rejeter dans un monde imaginaire que la muse lui compose avec les plus charmants souvenirs de son passé. Là, dans une oasis de paix et d'innocence, il évoque les morts qu'il aima, il s'environne des sites favoris où coulèrent ses plus beaux jours, et, dans les lieux et les temps qu'il regrettait, il redevient l'enfant joyeux entouré des bons parents qui furent ses premiers guides dans l'existence; un ange lui apparaît et lui sourit sous les traits de sa mère, et il retrouve ainsi tout à la fois, pour charmer son déclin, ses vieux amis et ses jeunes années.

Mais s'il cherche dans sa mémoire pour y trouver les riches matériaux du monde qu'il se crée dans le passé, il sait aussi que la mort lui ouvrira dans l'avenir une immense destinée. Il invite donc la muse à décorer sa foi de ravissantes images, et voilà que la poésie étale à ses regards les trésors du paradis, où la bonté de Dieu lui donne seule l'espoir qu'il pourra parvenir. Sur les pas de Milton, il pénètre dans l'asile des bienheureux; il admire, réunis sur un seul espace, toutes les grâces champêtres et les plus riants aspects de la nature, il erre au milieu des délices de ce lieu céleste où une seule minute contient plus de jouissances qu'une longue vie fortunée ici-bas. Il ne peut rassasier ses sens des plaisirs qui s'offrent en foule pour eux; puis il adore le maître tout-puissant dont la bonté plane sur lui; le craindre et l'implorer devient son unique pensée; et c'est ainsi qu'échappant à bien des heures chagrines de sa vieillesse, son esprit s'égaye encore, bercé tantôt par les tableaux radieux du passé, tantôt par les splendides espérances de l'avenir.

LÉGENDE NORVÉGIENNE.

Deux petits garçons jouaient sur le bord d'une rivière, lorsqu'ils vinrent à apercevoir le *strœmkarl* ou esprit des eaux, qui, assis sur la rive, faisait résonner les cordes de sa harpe. Les enfants aussitôt, l'appelant, lui dirent : « Strœmkarl, pourquoi jouer ici de la harpe? il n'y a point de salut pour vous. » Le strœmkarl se mit à pleurer amèrement, jeta son instrument au loin et plongea sous l'eau profonde. Quand les enfants furent rentrés à la maison, ils racontèrent à leur père, qui était un saint homme, ce qui leur était arrivé. Celui-ci leur dit : « Vous avez péché contre le strœmkarl; retournez vers lui et consolez-le; faites-lui savoir que lui aussi il sera sauvé. » Les petits retournèrent à la rivière au bord de laquelle il retrouvèrent le strœmkarl pleurant et se lamentant. Alors ils lui dirent : « Ne pleure pas tant, strœmkarl; notre père assure que notre rédempteur a été aussi le tien. » A ces mots le strœmkarl reprit joyeusement sa harpe, et en joua doucement jusqu'au coucher du soleil (1).

UNE LEÇON D'ASTRONOMIE AU DOUZIÈME SIÈCLE.

FRAGMENT INÉDIT.

Le dialogue suivant est extrait d'un traité théologique composé en latin dans les vingt premières années du douzième siècle, et conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque de Chartres, à la suite de l'Histoire de la terre sainte, par Baldric, évêque de Dol, sous le numéro 130.

L'auteur, Pierre Alphonse, était né en Espagne. Il avait

(1) K. Ritter, *Introduction à la géographie générale comparée*

(1) Traduit de Jacob Grimm.

abandonné la foi juive pour se convertir à la foi catholique. Dans son zèle nouveau, il écrivit à l'adresse de ses anciens coreligionaires un petit livre intitulé *Adversus Judæos* (contre les juifs), et il le dédia au roi de Castille Alphonse, qui l'avait tenu sur les fonts de baptême. Il feint qu'ayant rencontré un jour un de ses anciens amis nommé Moïse, et celui-ci ayant eu l'air de le mépriser comme un apostat, il entreprend contre lui une discussion pour lui prouver l'excellence de la foi nouvelle qu'il a embrassée; c'est dans le cours de ce dialogue qu'a lieu la dissertation suivante.

Moise. Toute la terre habitée ne forme qu'un seul tout; mais je voudrais savoir où tu la places.

Pierre. Depuis le milieu de la terre jusqu'au septentrion.

Moise. Fais-moi une figure géométrique qui me mette

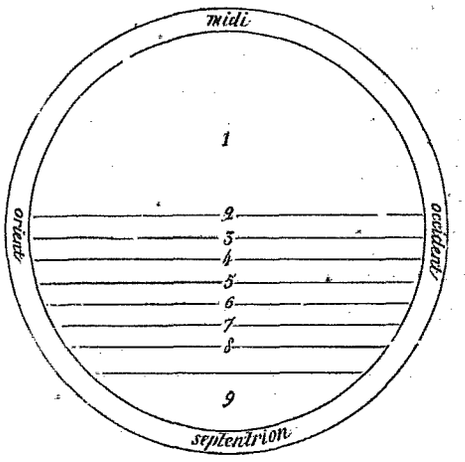


Fig. 1.

1, moitié de la terre inhabitable à cause de la trop grande chaleur.
2, premier climat habitable.
3, deuxième climat.
4, troisième climat.
5, quatrième climat.
6, cinquième climat.
7, sixième climat.
8, septième cumat
9, extrémité nord, inhabitable par le froid.

ta proposition sous les yeux; car les avis sont fort partagés là-dessus. Je vois qu'autrefois on divisait la terre en cinq zones : celle du milieu, brûlée par l'ardeur du soleil, était, dit-on, inhabitable; les deux extrêmes, trop éloignées du soleil, étaient également inhabitables par le froid; et enfin celles du milieu seulement, tempérées par la chaleur de l'une et le froid des deux autres, pouvaient être habitées.

Pierre. Ce sont là des erreurs que réfute le témoignage de nos yeux. Nous voyons en effet nous-mêmes que la cité d'Aren (1) est située au centre de la terre, sur une ligne droite qui partirait du Bélier et irait jusqu'à la Balance. Or, là, l'air est si tempéré que le printemps, l'été, l'automne et l'hiver y ont toujours une égale durée. Il y naît toutes sortes de plantes aromatiques aux riches couleurs et aux suaves parfums. Les hommes n'y sont ni trop gras ni trop maigres, mais leurs corps ont une parfaite proportion. La température toujours égale semble avoir établi dans les corps cette juste proportion, comme sa douceur semble avoir adouci les cœurs où règnent une ineffable sagesse et une justice naturelle. Qui donc oserait dire que les lieux situés sur la ligne même du soleil sont inhabitables? Bien au contraire, c'est à partir de cet endroit jusqu'au septentrion que s'étend toute la partie de la terre habitable; les anciens, d'après le nombre des planètes, l'ont partagée en sept régions qu'ils ont appelées les sept climats. Le premier commence à cette ligne médiane sur laquelle Aren est fondée, et le septième est à l'extrémité nord du globe; les cinq autres occupent l'espace intermédiaire entre ces deux-là; et dans tous ces climats il n'y a aucun lieu inhabité, à l'exception de ceux que des sables brûlants et le manque d'eau ou des montagnes escarpées rendent complétement indociles à la charrue. Au reste, voici une figure qui te mettra ces idées sous les yeux. (Voy. la fig. 1.)

Moise. Je te remercie; tu m'as parfaitement démontré ces vérités; mais dis-moi, je te prie, pourquoi cette partie de la terre qui est au midi d'Aren n'est pas habitée, et comment il se fait que la terre habitable ne soit pas divisée de telle sorte que moitié soit au midi, moitié au nord de cette cité d'Aren.

Pierre. C'est que le centre du cercle du soleil est en dehors du centre du cercle de la terre; il est plus au nord que celui-ci, de sorte que lorsque le soleil descend dans les six signes qui sont depuis la Balance jusqu'au Bélier (1), le voisinage de ses rayons brûle la terre, et, desséchant tout, la rend absolument stérile et par conséquent inhabitable. Ces régions brûlées par le soleil s'étendent jusqu'au premier climat, où nous avons dit qu'était située la ville d'Aren; tous les pays au delà jusqu'au nord sembleraient habitables. Mais à partir du septième climat, les terres, lorsque le soleil est descendu dans les six signes méridionaux, ne ressentent plus aucune chaleur; il y fait des pluies, des tempêtes et des glaces continuelles, si bien qu'aucun animal ne peut y vivre. La figure suivante te montrera, du reste, comment le cercle du soleil est excentrique à celui de la terre.

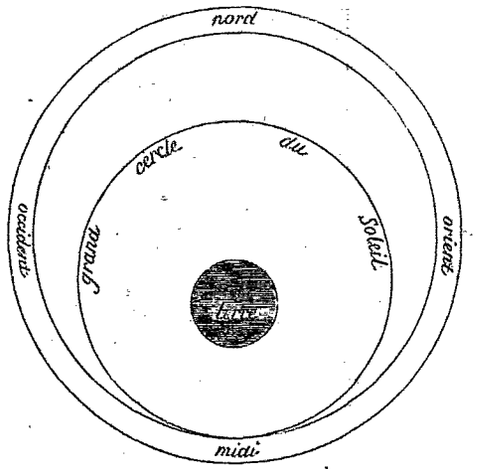


Fig. 2.

(1) Il n'y en a que cinq dans cet intervalle : la Vierge, le Lion, le Cancer, les Gémeaux, et le Taureau.

(1) Cette cité d'Aren, que, dans un autre endroit de son livre, Pierre Alphonse dit être éloignée de 90 degrés de chacun des quatre points cardinaux, a été très-célèbre au moyen âge sous le nom de cité ou coupole d'Arim. On prétendait qu'elle était au centre du monde, et quelques-uns y plaçaient le paradis. On ne sait trop, en effet, si cette ville n'est pas une allégorie; son existence a, dans ces derniers temps, excité une assez vive polémique entre MM. Sédillot, de Humboldt, Reinaud, etc.

COLIBRIS ET OISEAUX-MOUCHES.

Voy. p. 297.

II. OISEAUX-MOUCHES. — WILSON.



Oiseaux-mouches (Orthorinques), d'après Gould. — Dessin de Weir.

Le nid de ces délicates créatures est un tissu serré formé de lichen, d'écorces ou de mousses adroitement entrelacés; Wilson les a décrits avec charme. Des deux grands ornithologistes de l'Amérique, l'un, Audubon, est surtout frappé de la beauté des formes des oiseaux dont il reproduit l'image de grandeur naturelle; l'autre, Wilson, se plaît encore à observer, à étudier leurs mœurs, leur caractère; il vit avec eux, il les aime.

« L'oiseau-mouche, dit-il, arrive vers le 25 avril en Pensylvanie, et le 10 mai, il commence déjà à bâtir son nid. D'ordinaire il l'attache, non autour de petites brindilles, mais sur une grosse branche horizontale. Si j'ai rencontré parfois des nids fixés à un vieux tronc couvert de mousse ou à une forte tige herbacée dans quelque jardin, c'était chose rare et exceptionnelle. C'est sur un jeune chêne blanc, au sein des bois, ou sur un poirier de nos vergers, que l'oiseau choisit, à environ dix pieds de terre, la branche sur laquelle il bâtira ce nid d'un pouce de diamètre, d'un pouce de profondeur. J'en ai là, devant moi, un très-complet, et voici comment les matériaux en sont disposés. Le revêtement extérieur est fait de petits fragments d'une sorte de lichen d'un bleu grisâtre qui végète sur les vieux arbres et sur les palissades, et que l'oiseau englue fortement avec sa salive qui le solidifie, le préserve de toute humidité et lui donne fermeté et consistance. Dans cette coupe de lichen, il superpose, presse, aplatit, matelasse les ailes fines et soyeuses de quelques graines volantes au-dessus desquelles il étend une couche moelleuse du duvet délicat que produit le grand bouillon blanc (molène); enfin, les tiges de la fougère commune sont entrelacées pour former le bord de cette mignonne petite construction. La base du nid tourne autour de la branche, y adhère tout à fait, et, vue de dessous, ressemble à un nœud moussu, à quelque grosseur accidentelle. Les œufs, au nombre de deux, égaux aux deux bouts, sont d'un blanc pur. Si l'on s'approche du nid, les petits propriétaires, avec un bourdonnement aigu, s'élancent contre vous, passent et repassent à quelques pouces de votre visage; mais si les petits sont nouvellement éclos, la femelle se replacera sur le nid, même en votre présence, à quelques pas de vous. Je ne saurais dire au juste quelle est la période de l'incubation, mais, sur le point de quitter le nid, les jeunes enfoncent encore leur long bec, soit dans celui du père, soit dans celui de la mère, pour y sucer ce qu'ils leur apportent. »

L'amour de ce diminutif d'oiseau pour ses petits, pas plus gros en naissant que des mouches, cet instinct de défense, la pétulance des mouvements, la vibration incessante et bourdonnante des ailes, la vivacité avec laquelle le colibri poursuit de son bec en aiguille les ennemis de sa couvée, sont répétés par tous les observateurs, par tous les naturalistes; mais la plus touchante anecdote de la familiarité de ces ravissants petits êtres est due au père Labat. Il la raconte ainsi dans son *Nouveau voyage aux îles d'Amérique* :

« Je montrai au père Montdidier un nid de colibris qui était sur un appentis auprès de la maison. Il l'emporta avec les petits lorsqu'ils eurent quinze à vingt jours, et le mit dans une cage à la fenêtre de sa chambre, où le père et la mère ne manquaient pas de venir donner à manger à leurs enfants, et s'apprivoisèrent tellement qu'ils ne sortaient presque plus de la chambre, où, sans cage et sans contrainte, ils venaient manger et dormir avec leurs petits. Je les ai vus souvent tous quatre sur le doigt du père Montdidier, chantant comme s'ils eussent été sur une branche d'arbre. Il les nourrissait avec une pâte très-fine et presque claire, faite avec du biscuit, du vin d'Espagne et du sucre. Ils passaient leur langue sur cette pâte, et quand ils étaient rassasiés, ils voltigeaient et ils chantaient. Je n'ai rien vu de plus aimable que ces quatre petits oiseaux qui voltigeaient de tous côtés dedans et dehors de la maison, et qui revenaient dès qu'ils entendaient la voix de leur père nourricier...

» Il les conserva de cette façon cinq ou six mois, et nous espérions voir bientôt la jeune génération commencer à couver; mais le père Montdidier ayant oublié un soir d'attacher la cage où ils perchaient à une corde qui pendait au plafond et où on les suspendait toutes les nuits pour les préserver des rats, eut la douleur de ne plus les retrouver le lendemain matin; ils avaient été dévorés. »

En lisant ce récit et voyant avec quelle facilité on apprivoise ces charmantes petites créatures, j'ai pensé que ceux auxquels leur fortune permet de faire présent à notre pays de plantes rares, d'orchidées, et d'autres belles fleurs dont quelques-unes arrivent à s'acclimater, pourraient aussi animer et embellir la solitude de leurs serres en les peuplant de ces charmants oiseaux, qui nettoieraient les calices d'insectes qu'il faut extirper souvent à grands frais. Pourquoi le jardin des Plantes ne donnerait-il pas l'exemple et n'essayerait-il pas de loger dans ses serres une collection de colibris vivants?

La méditation profonde habitue l'âme à vivre en dehors de son enveloppe corporelle. Elle la prépare à la vie future.

HIPPEL.

CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE.

Suite. — Voy. p. 213, 255, 286, 314.

Jeudi soir. — Cela devait être!... je le pressentais, et pourtant je ne pouvais le croire... La mauvaise volonté de Louise, son entêtement, ses ignorances, tout est à ma charge!

M. le comte vient de me faire demander. Il avait vu le docteur; malgré la réserve de ses paroles, il avait compris que l'examen laissait beaucoup à désirer, que les progrès de Louise étaient faibles.

J'ai renchéri en déclarant qu'ils avaient été nuls.

— Et pourquoi cela, Mademoiselle? a demandé le comte d'un air presque blessé.

J'ai répliqué :

— Parce que les progrès exigent la soumission, le travail, et que je n'ai pu obtenir ni l'un ni l'autre.

— Mais cela vous regarde pourtant! s'est-il écrié avec impatience. N'avez-vous pas toute autorité? vous ai-je fait obstacle en quelque chose? Cette enfant vous a été livrée entièrement, c'est à vous de l'élever.

Et comme j'ai répondu un peu vivement que la meilleure culture ne réussissait à obtenir d'une terre que ce qu'elle pouvait donner, il m'a répliqué avec hauteur qu'on ne me demandait point de miracles, mais une preuve quelconque de mes efforts.

Sur ce mot, nous nous sommes salués, et M. le comte est parti visiblement mécontent.

16 janvier. — Ma position devient plus intolérable chaque jour. La froideur de M. le comte semble grandir, et avec elle la négligence de ses gens. Je ne puis plus obtenir aucun service domestique sans demandes réitérées. Hier, Mlle Rose m'a positivement refusé de porter une lettre à la poste du village.

J'ai beau me roidir contre cette conspiration de mauvaises volontés; répondre à la froideur par la froideur, à l'insolence par la fierté, je sens que je perds du terrain d'heure en heure; une hostilité sourde m'environne; à chaque instant l'insulte me menace. Je m'efforce en vain de résister, mon courage est à bout.

21 janvier. — Le sort en est jeté ! j'ai passé toute cette nuit dans l'irrésolution et dans les larmes; je ne puis supporter plus longtemps une pareille épreuve. Je viens d'écrire pour avertir que je pars. Ma dignité a été trop longtemps compromise dans ces luttes renaissantes. Ah ! plutôt la misère dans notre pauvre demeure que cette humiliante existence dans le château de M. le comte !

J'ai déja réuni mes livres; une malle de voyage est là ouverte aux pieds de mon lit; encore quelques heures, et ma chaîne sera rompue.

Charmante espérance ! Je vais donc reprendre possession de l'espace, du temps et de moi-même ! Je n'entendrai pas toujours à mon oreille cette voix criarde du devoir qui réglemente mes heures, mes pensées, mes désirs ! Je reprendrai ma broderie sous notre tonnelle, au bruit de la petite source ! Que m'importent les privations ! je mangerai notre pain de ménage à la fumée de mon indépendance.

Et pourquoi ne pourrait-on pas au moins choisir ici son genre d'épreuve? Chacun n'a-t-il donc point le droit, quand il prépare son nid, de le faire à sa taille et selon son goût? . . . . . .

... J'ai été interrompue par l'arrivée d'une lettre de ma mère. La voici, je la copie afin d'avoir occasion de la relire encore.

« Chère fille,

» Sois heureuse de notre bonheur ! ton frère vient de remporter le prix qu'il poursuivait avec tant de courage. Dans ce concours ouvert entre tous les étudiants, il a obtenu l'unanimité des suffrages.

» J'ai pleuré de joie en recevant la nouvelle de son succès, je pleure encore en te l'annonçant; car ce succès, c'est à toi qu'il est dû. Sans les ressources que notre cher enfant doit à ton travail, il n'aurait pu entreprendre ces études qui lui assurent l'avenir.

» Jouis donc de ton dévouement; qu'il se récompense lui-même par la vue du bien accompli ! J'avais donné la vie à ton frère, toi tu lui donnes une place dans le monde; tu auras été en réalité sa seconde mère. Grâce à toi, il va pouvoir compléter ses études à l'Université : il part dans huit jours. Je travaille sans relâche à son trousseau, et quand la pensée de son départ me fait verser une larme de tristesse, le souvenir de ton généreux sacrifice la change en larme d'attendrissement.

» Chers enfants, qui ferez votre route en vous appuyant l'un sur l'autre, combien cette réciprocité de services rendus et acceptés devra resserrer votre union !

» Chaque fois qu'on prononce ton nom devant ton frère, ses yeux brillent, sa voix tremble. Quand il parle de toi, ce n'est jamais Susanne, c'est *elle !* « Rien ne lui coûte pour » les autres, à *elle !* Quand pourrons-nous la revoir, *elle?* » Tout ce que je demande, c'est qu'*elle* puisse être heureuse ! » Voilà ce que j'entends chaque jour, à chaque heure, et je remercie Dieu tout bas dans ma pauvreté; je me trouve riche et privilégiée parmi les mères.

» Adieu, chère fille; je ne veux point dire au revoir, de peur d'éveiller en toi un regret. Ne t'inquiète pas de mon isolement. J'ai pour compagnie vos deux souvenirs; pour consolation vos deux courages. Rien ne rend fort comme de voir ceux que l'on aime faire gaiement et simplement leur devoir.

» Je t'embrasse à deux mains sur tes joues et sur tes cheveux, comme lorsque je t'endormais dans mes bras; que Dieu te soit miséricordieux ! »

Cette lettre m'a bouleversée ! Elle est là, à côté de celle que j'écrivais à M. le comte; il me semble que toutes deux élèvent la voix en même temps. L'une a l'accent sec, amer, plein d'un ressentiment contenu; l'autre a le timbre doux et caressant de ma mère. Celle-là brise les anneaux de mon esclavage; celle-ci semble déposer sur chacun une bénédiction et un baiser.

Faut-il faire mentir tous ces éloges, trahir toutes ces espérances, répondre à tant de confiance par un brusque abandon? Ou bien dois-je supporter jusqu'au bout cette intolérable épreuve? boire goutte à goutte les humiliations, les dédains, les angoisses? Mon Dieu ! avez-vous donc fait la charge du devoir si lourde pour moi? . . . . . .

Ma nuit s'est passée dans une hésitation douloureuse; j'avais la fièvre; je n'ai pu ni travailler, ni lire, ni reposer.

Aux premières lueurs du jour j'ai ouvert ma fenêtre. L'aurore colorait au loin les coteaux d'une lumière pâle; les brouillards de la nuit se repliaient lentement comme des rideaux qu'on ouvre. J'ai entendu une petite cloche qui tintait confusément : c'est celle de l'église du village appelant les laboureurs à la messe matinale.

De pauvres femmes qui ont prolongé la veille près de leur rouet, des hommes revenus des champs brisés par le travail, se lèvent maintenant pour rendre hommage à Dieu. Ni la fatigue, ni le sommeil ne peuvent les retenir !

Mais voici que les pas des chevaux retentissent sur la route; c'est le voiturier du hameau qui conduit en sifflant son attelage. La brume du matin a déjà blanchi sa veste de drap sombre; ses chaussures sont humides de la rosée de la nuit. Il n'y prend point garde, on l'attend à la ville; qu'il pleuve ou qu'il vente, que le soleil brûle ou que la neige tombe, il faut qu'il arrive.

Là-bas, j'entends le battoir des laveuses sur la berge du ruisseau, les cornes des bergers qui rassemblent leur bétail, le traquet du meunier remis en mouvement. Voilà que le feu du forgeron brille au loin. Chacun a repris sa tâche et retourne sans hésitation au devoir.

C'est que tous s'y sont soumis sans arrière-pensée; tous en ont contracté l'habitude. Ils ne discutent point chaque matin ce qu'il a de pénible, ils ne comptent pas les minutes de son accomplissement. C'est pour eux une œuvre à continuer, et non un supplice à abréger.

Ah ! voilà ce que j'aurais dû comprendre plus tôt ! Au lieu de m'appliquer à découvrir toutes les épines de ma couronne, et d'y porter à chaque instant la main pour mieux sentir chaque aiguillon, que n'ai-je laissé la pointe s'émousser ou la cicatrice s'endurcir ! A quoi m'a servi cette constante étude de mes épreuves? Pourquoi avoir cultivé mes ennuis, analysé ma tristesse, cherché le fond de mes moindres chagrins?

Folle préoccupation de moi tournée contre moi-même ! J'ai passé mes journées à faire tinter ma chaîne, comme pour ne pas oublier ma captivité; j'ai mis mon intelligence à comprendre tous les détails de mon épreuve, au lieu de la mettre à l'adoucir. Ah ! je le comprends maintenant, la sagesse n'est point de faire son devoir, c'est de l'*accepter !* . . .

Je me suis longtemps arrêtée sur cette pensée, je l'ai laissée pénétrer profondément dans mon âme, et mon âme s'est rassérénée.

Oui, je ferai tous mes efforts pour simplifier mon cœur en m'y soumettant sans murmure, en la regardant sincèrement comme une condition ordinaire de la vie, en renonçant aux comparaisons qui aigrissent, en prenant pour toute philosophie le *Pater* de la jardinière. « Notre père qui êtes aux cieux... que votre volonté soit faite ! » . . . . . .

J'ai déchiré la lettre adressée à M. le comte, et j'ai repris mes occupations de la journée avec plus de patience et de contentement.

Dimanche matin. — Il me semble que depuis que je l'ai *accepté* mon sort est moins pénible. J'ai cessé de le *subir*, et par suite de le regarder comme un malheur. Parfois des

bouffées d'amertume me traversent encore le cœur; mais je m'efforce de les chasser bien vite; j'appelle à moi tous mes joyeux souvenirs, toutes mes espérances; je me fais un cortége qui m'empêche de prendre garde aux ronces ou aux pierres du chemin.

Ce dont je me défends surtout, c'est de la résignation! La résignation n'est, le plus souvent, qu'un commencement d'abandon de soi-même, une soumission passive à la volonté suprême, une sorte d'acheminement à la langueur qui naît du fatalisme. Se résigner, c'est se reconnaître faible, c'est plier! Accepter, au contraire, c'est donner une libre adhésion, c'est se soumettre gaiement et sans défaite. Je tâche de bien me pénétrer de cette distinction, de me tenir ferme sur la pente, et de rester obéissante à Dieu comme son enfant, non comme son esclave.

La suite à une autre livraison.

PIERRE SUBLEYRAS.

LETTRE INÉDITE SUR CE PEINTRE.

Pierre Subleyras, né en 1699, à Uzès, fut un peintre de grand renom. Cette réputation ne s'est pas soutenue : nous reconnaissons dans les tableaux de Subleyras d'éminentes qualités, un dessin facile, une mise en scène éclatante, harmonieuse, une exécution fine, qui préfère toujours



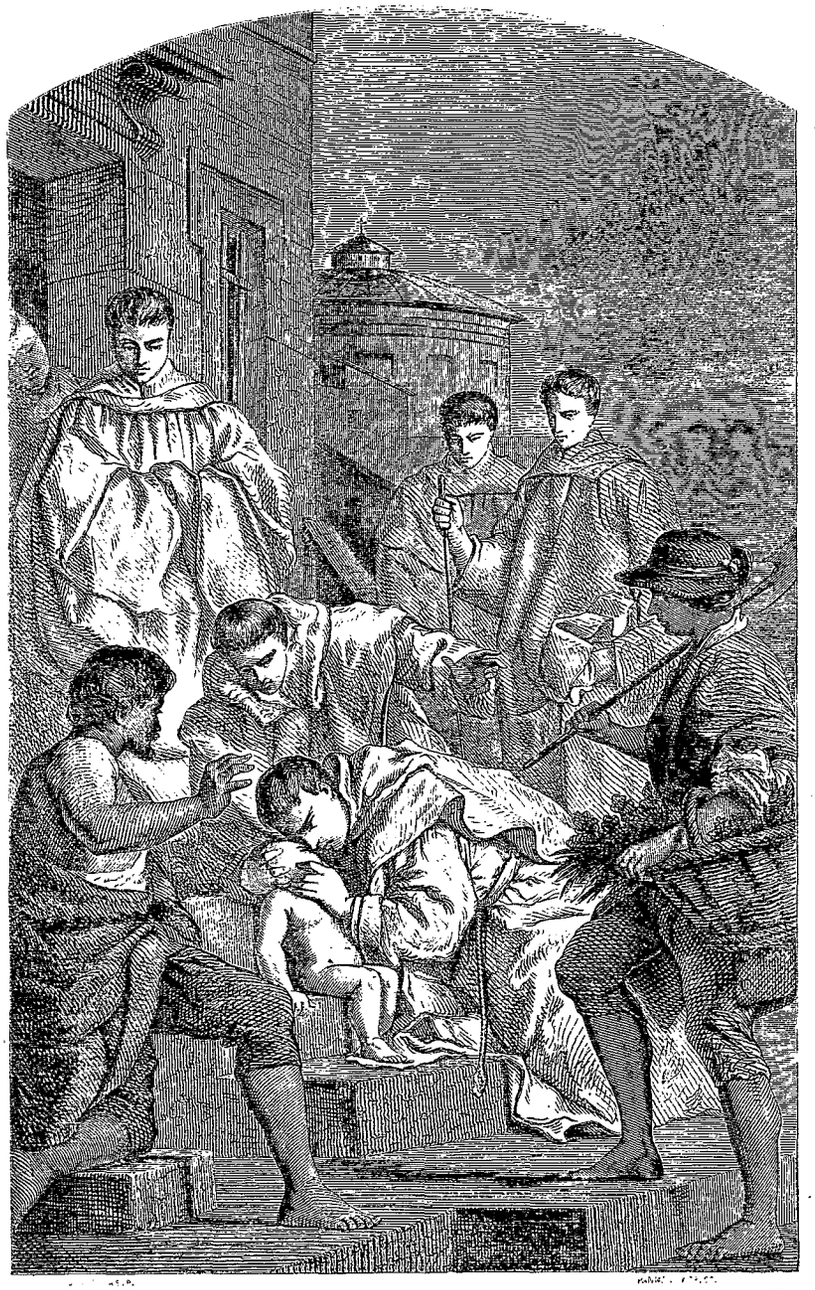
Pierre Subleyras. — Dessin de Bocourt.

les demi-tons aux contrastes; mais nous y recherchons vainement ce qu'on appelle le style, c'est-à-dire l'alliance du sentiment et du goût. Il avait fait ses premières études dans la ville de Toulouse, sous la discipline d'Antoine Rivalz, maître plus élégant que sévère, et il demeura toujours son élève, même après avoir vécu longtemps à Rome et avoir professé l'admiration la plus enthousiaste pour les grandes œuvres de Michel-Ange, de Raphaël, de Jules Romain. Telle est, chez les peintres, l'influence de l'apprentissage : il est bien rare qu'ils s'en affranchissent complétement, et l'on en rencontre beaucoup qui la subissent, alors même qu'ils la condamnent.

En 1724, P. Subleyras arrivait à Paris, se promettant, avec l'assurance d'un jeune homme et d'un Gascon, de concourir pour toutes les palmes et de les remporter toutes, et déjà il conviait les artistes dans son atelier pour leur montrer des dessins de plafonds, des ébauches de compositions gigantesques. Il n'avait encore douté de rien. Nous avons lieu de croire que cette confiance fut plus d'une fois trompée, et que le jeune Toulousain rencontra dès l'abord à Paris, parmi les artistes et les amateurs formés à l'école du Poussin, des juges peu favorables à sa manière. Cependant, en 1726, il obtint le grand prix de peinture. Le Musée du Louvre possède le tableau qui fut couronné dans cette circonstance; on le désigne sous le nom du *Serpent d'airain* c'est une composition assez froide, quoique théâtrale, peinte avec adresse et avec esprit. Subleyras partit ensuite pour Rome. C'est là que nous le retrouvons en 1745, marié à une femme pleine de talent et de distinction, Maria-Felice Tibaldi; membre, ainsi que sa femme, de l'Académie des Arcades, client du cardinal Valenti Gonzaga, recherché par toute la noblesse romaine, et composant pour l'église de

Saint-Pierre son tableau de l'Évanouissement de l'empereur Valens.

On a peu de détails sur la vie de Subleyras : exilé volontaire, il a vécu à Rome, il y est mort, et, comme il a laissé peu d'élèves, personne ne s'est guère inquiété d'écrire l'histoire de ses travaux. Ne négligeons donc pas de transmettre au public les renseignements que nous venons de rencontrer sur ce peintre estimable, dans une correspondance où assurément nous cherchions tout autre chose. Un sieur de Sironcourt, chargé d'affaires du gouvernement français, ayant fait un long séjour dans les États-Romains, écrivait du Caire, le 10 août 1748, à M. de Rouillé, mi



Musée du Louvre. — Saint Benoît ressuscitant un enfant, tableau de Subleyras. — Dessin de Bocourt.

nistre de la marine : « Il me reste à vous parler d'un ami; oui, ami, et ami tendre : c'est le sieur Subleyras, peintre françois établi à Rome depuis longtemps, et qui, sans doute, à la honte de la France, y mourra. Il y a quinze ans que je le connois, que je l'aime. C'est, premièrement, le plus honnête garçon du monde. Pour de l'esprit, il en a, je crois, à peu près autant que créature humaine en peut avoir. Pour le goût, c'est prodige, et si vous voulez, Monseigneur, faire votre cours de peinture et de beaux-arts (et vous le voudrez sans doute), vous ne sauriez choisir un meilleur guide. Ce que vous verrez avec lui sera vu au double, au centuple. Jamais personne n'a approfondi l'art, toutes ses parties, toutes ses appartenances, au point où il l'a fait. Il a porté dans la peinture cet esprit philosophique qui apprécie tout, qui met tout à sa place. Il peint dans le goût du Poussin, pour les penseurs, pour les gens d'esprit; il parle au cœur. Mais ses ouvrages ne sont rien auprès de lui : ses vues sur la peinture et sur tous les arts qui y tiennent sont bien supérieures à ses tableaux. Sa fortune est étroite et bornée, mais moins encore que son ambition : il a le malheur d'être

mari, d'avoir une assez grosse famille et peu de santé. Il est digne à tous égards de votre protection (1). » Il y a dans cette lettre des appréciations peu exactes : Subleyras ne saurait guère être mis en comparaison, du moins comme peintre, avec le Poussin et avec les penseurs; il ne paraît pas probable qu'il fût malheureux d'être uni à Maria-Felice Tibaldi. Ces réserves faites, il faut reconnaître que l'on trouve dans la lettre du sieur de Sironcourt des détails qui méritaient d'être recueillis. Pour les compléter, ajoutons que Subleyras mourut presque dans la misère, le 28 mai 1749, laissant quatre enfants encore très-jeunes.

Ses œuvres principales sont, outre les tableaux que nous avons déjà désignés : le Repas de Jésus chez Simon le pharisien, l'Extase de saint Camille, Jésus mis au tombeau, le Mariage de sainte Catherine Ricci. Dans un genre plus léger, il a peint et gravé avec beaucoup de grâce quatre sujets tirés de la Fontaine. Il a fait des portraits parmi lesquels on nous signale ceux de Benoît XIV, du cardinal Valenti, du vice-roi de Sicile, de Pierre Lulas, sculpteur toulousain. On ne connaissait encore en France, il y a quelques années, que des spécimens de l'œuvre de P. Subleyras. Cette œuvre est enfin sortie presque entière des greniers du Louvre, et il est permis maintenant de placer ce maître au rang honorable qu'il doit occuper parmi les peintres français du dix-huitième siècle. N'oublions pas, en terminant cette courte notice, de le recommander comme graveur. ses eaux-fortes ont l'élégance et quelquefois la vigueur de celles de Salvator Rosa.

PARIS IL Y A CENT VINGT-CINQ ANS

Suite et fin. — Voy. p. 330.

Un valet français est nécessaire. En général, les valets français sont fidèles : à dire vrai, on ne les ménage pas lorsqu'ils volent; la justice de Paris ne fait pas grande cérémonie en ce point, et celui qui dérobe aujourd'hui peut être pendu dès demain. Un valet vous coûtera par jour 20 ou 25 sous : il se nourrit et s'habille à ses frais. Il est défendu à tous les valets et laquais, à Paris, de porter l'épée; c'est une mesure fort sage, car on en compte près de cent mille, et des querelles parmi eux ne seraient point sans danger pour la paix publique.

L'on a ordinairement trois sortes de spectacles à Paris : le théâtre des Comédiens du roi, au faubourg Saint-Germain, vers le bas de la rue neuve des Fossés Monsieur-le-Prince; le Théâtre-Italien, au Marais, dans l'hôtel de Bourgogne; l'Opéra, au Palais-Royal : on joue à ce dernier théâtre trois fois la semaine, le dimanche, le mardi et le vendredi; en hiver, on joue quelquefois un ballet le jeudi. Les comédies et les tragédies sont bien représentées, et, si d'ailleurs vous n'avez pas d'objection à les fréquenter, elles vous seront un moyen commode de bien apprécier les beautés de la littérature française en même temps que de vous perfectionner dans la langue et dans la prononciation.

Un homme de qualité peut se placer sur le théâtre même ou dans une des premières loges, ou même au parterre lorsqu'il n'est pas trop plein de spectateurs, parce que l'on y a la commodité d'entrer et de sortir librement sans incommoder personne. Mais vous remarquerez qu'il ne convient pas, quand on est au parterre de la Comédie ou de l'Opéra, de siffler quelque acteur ou de battre des mains pour se moquer de lui : cela fait naître souvent des disputes, et c'est appeler sur soi l'attention d'une manière fâcheuse.

Entre le dîner et le spectacle, beaucoup de personnes fréquentent les cafés. Un jeune voyageur peut, de temps à autre, pour apprendre les nouvelles et étudier les mœurs, entrer dans ces établissements dont le nombre est tel à Paris qu'on en trouve quelquefois dix, douze et plus dans la même rue. L'on n'y est pas toujours obligé de faire de la dépense. Chaque café a sa renommée particulière. Par exemple, dans la rue Dauphine est le café des « Beaux-Esprits; » dans la ville, rue Rouillé, le café « Savant; » les cafés voisins des théâtres sont remplis de gens qui s'entretiennent des pièces nouvelles et de littérature. On ne fume dans aucun de ces lieux de réunion : en France, il y a très-peu de personnes de condition qui aiment à fumer.

Le nombre des jeux de paume et des billards n'est pas moindre à Paris que celui des cafés : vous les trouverez surtout au faubourg Saint-Germain. Il vous sera plus utile de vous donner au jeu de paume qu'au jeu de billard.

Il faut que vous n'oubliiez pas d'être toujours sur vos gardes en passant de jour dans les rues de Paris : les carrosses et les fiacres roulent çà et là, et souvent au grand galop, jusqu'à la nuit close. Il faut avoir l'œil de tous côtés, et bien faire attention que là où l'on voit une grande foule il y a aussi des filous et coupe-bourses. On peut avoir des fiacres et des chaises à porteurs jusqu'à dix et onze heures du soir; mais après ce temps-là on n'en trouve plus, et, pour éviter les attaques nocturnes, vous agirez sagement en faisant marcher devant vous votre valet le flambeau à la main.

Les promenades où vous pouvez aller à pied sont nombreuses; le jardin des Tuileries est la plus fréquentée chacun a la liberté d'y aller, hors les laquais et les gens trop mal vêtus; il y a deux petites maisons bâties exprès à l'entrée du jardin pour les huissiers du roi, qui guettent les entrants et les sortants. Après les Tuileries, les plus belles promenades sont : le jardin du Luxembourg; le jardin du Palais-Royal; le jardin du Roi, où l'on trouve une grande quantité de plantes et d'arbustes rares et étrangers que le feu roi a fait recueillir dans l'Orient, avec des dépenses indicibles, par le célèbre Tournefort; le jardin de l'Arsenal, où l'on jouit de la vue de la campagne et du grand mail; la place en forme de demi-lune qui avoisine le palais du président de Bretonvilliers, dans un des coins de l'île Notre-Dame; les jardins des religieux de Sainte-Geneviève, des Petits-Pères à la place des Victoires, et des Célestins à peu de distance de l'Arsenal.

Les promenades en carrosse se font au faubourg Saint-Antoine (le premier lundi de carême), au Cours la Reine, aux Champs-Élysées, à côté du cours, sur la droite; au bois de Boulogne, qu'on découvre à la droite, sur le chemin de Versailles, et où les princes vont quelquefois à la chasse des biches et autres bêtes fauves; au bois de Vincennes, moins grand que le bois de Boulogne, mais dont la verdure répand une odeur si suave et si fortifiante que les médecins y envoient les convalescents aux mois de mai et de juin : près de ce bois sont des collines qui servent de refuge à des multitudes de lapins

En somme, il n'y a pas d'heure de la journée que vous ne puissiez passer utilement et agréablement à Paris, et, de même, il n'y a pas de saison ou de mois qui n'ait dans cette ville ses curiosités ou ses solennités particulières.

Le jour du nouvel an, toute la cour, assemblée dans une pompe et magnificence nonpareille, fait au roi les compliments de félicitation. Tous les princes, tous les ministres étrangers, tous les colléges, y paraissent, et les députés du magistrat de la ville de Paris offrent au monarque le présent accoutumé.

Le 28 janvier, on fait le panégyrique latin de Charlemagne au collége de Navarre.

(1) Cette lettre se trouve dans la correspondance inédite de Sironcourt, mss. de la Bibliothèque impériale, suppl. franç. N° 3281.

Les bals masqués durent depuis le nouvel an jusqu'aux Cendres.

Le lundi du carnaval, le peuple, en habits de masque, parcourt Paris, mais surtout le faubourg Saint-Antoine.

Le mardi, après minuit, la duchesse du Maine donne un bal magnifique dans son château, à Sceaux, et, malgré les ténèbres de la nuit ou les grosses pluies qui tombent souvent, un nombre extraordinaire de masques y vont en carrosse.

La célèbre foire du faubourg Saint-Germain, qui commence le 3 février, ne finit que quinze jours avant Pâques.

Le 24 avril (et le 23 octobre), on prête serment au Châtelet pour marque de la juridiction particulière de Paris.

A *Pâques fleuries*, on jette des rameaux verts sous les pieds du roi, quand il va en procession à la chapelle de sa cour. Il en ramasse un et le donne aux princes du sang qui le suivent.

Les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte, on entend des offices en musique au Val-de-Grâce, à l'Assomption et à Long-Champ; mais c'est à la chapelle du roi que les *Ténèbres* sont célébrées avec le plus de magnificence. Le jeudi saint, le roi lave les pieds à vingt-trois garçons et leur donne à dîner : il fait porter treize plats chez chacun d'eux.

Le dimanche de la Quasimodo, les cordeliers disent la messe en langue grecque et font aussi un sermon grec.

Au milieu de la semaine après Pâques (et vers la Saint-Martin), l'Académie des inscriptions et médailles et celle des sciences tiennent deux séances publiques.

Le premier jour de la Pentecôte (et quelquefois à d'autres époques), il y a fête ou procession des chevaliers du Saint-Esprit, à Versailles.

Le 1er mai, tous les sept ans, on porte solennellement les reliques de saint Denis depuis le monastère de la ville qui porte ce nom jusqu'à Montmartre.

Le troisième jour de la Pentecôte, à Surène, les jeunes gens jouent sur la Seine et tirent à l'oie, c'est-à-dire qu'ils cherchent à mordre à belles dents une oie suspendue à une corde au-dessus de l'eau : souvent on détend la corde et les jeunes gens tombent dans l'eau; mais ils savent bien nager et se réfugient sur leurs petites barques peintes de vives couleurs.

A la Fête-Dieu, on élève au dehors de beaux reposoirs, on couvre les rues d'herbes et de fleurs, on décore de tapisseries l'extérieur des maisons. Il y a, ce jour-là, exposition publique des tapisseries aux Gobelins et au garde-meuble du Louvre.

La veille de la Saint-Jean, on tire un grand feu d'artifice à la Grève, sur un échafaud.

Le 15 juillet, il y a sermon latin chez les cordeliers.

Au commencement d'août, les jésuites représentent leur tragédie en latin au collége Louis-le-Grand. Ces pères, non-seulement ornent le théâtre des plus belles décorations et parent les acteurs des plus riches habits, mais encore ils font venir les meilleurs personnages de l'Opéra, soit pour danser sur leur théâtre, soit pour jouer dans l'orchestre, et ils mettent un ballet entre tous les actes. Le théâtre est dressé dans la cour aux jésuites en plein air, régnant d'un côté de la muraille jusqu'à l'autre, et on tend un voile par-dessus tout cet espace. La place de cette cour, qui est carrée et très-spacieuse, est pleine de bancs, et les fenêtres mêmes, du haut en bas, sont remplies de spectateurs.

Au mois d'août, la foire de Saint-Laurent a lieu dans le faubourg de ce nom, pendant six semaines.

Le 25 août, jour de Saint-Louis, l'orchestre de l'Opéra donne un concert d'instruments devant le palais des Tuileries, dans le jardin, qui reste ouvert toute la nuit jusqu'au matin.

Aux mois de septembre et d'octobre, on peut aller voir la chasse royale à Fontainebleau. Tout gentilhomme peut y accompagner, à cheval, le roi, les princes et les princesses qui, en ces occasions, sont ordinairement habillées en amazones.

Le jour qui suit la Saint-Martin, le parlement reprend ses séances et entend d'abord, dans la grande salle du palais, la messe rouge : un évêque officie, et le premier président harangue l'évêque. La musique de cette messe, qui a reçu son nom des costumes que portent les membres du parlement, est fort belle.

A Noël enfin, toutes les églises et tous les couvents sont pleins d'une foule incroyable qui va entendre la messe de minuit et les airs mondains qu'y jouent les orgues. Les cabarets ne sont pas moins fréquentés que les églises, et la ville entière semble prise de folie jusqu'au point du jour.

Cette liste sommaire des cérémonies principales de l'année s'augmente toujours d'un grand nombre de fêtes et de solennités extraordinaires à l'occasion, soit de mariages à la cour ou dans les familles nobles, soit de réceptions d'ambassadeurs. Un jeune étranger ne saurait manquer de rechercher les occasions de voir toutes ces réunions, s'il veut bien connaître les mœurs du pays et les diverses classes dont la société se compose. Les études, pendant ce temps, doivent se poursuivre et se varier au besoin. Les heures des journées qui restent libres ne sauraient être mieux employées qu'à visiter la Bibliothèque royale; les bibliothèques de l'abbaye royale de Sainte-Geneviève du Mont, du couvent des bénédictins de Saint-Germain des Prés, du collége Louis-le-Grand; de la maison professe des jésuites, rue Saint-Antoine; des prêtres de l'Oratoire, rue Saint-Honoré; de la Sorbonne, du collége des Quatre-Nations, des chanoines de Saint-Victor; des jacobins, rue Saint-Honoré; des augustins déchaussés ou Petits-Pères, rue Notre-Dame-des-Victoires, des minimes, des avocats, des célestins, des récollets, des feuillants, etc.; les bibliothèques particulières, les édifices publics, les antiquités, les principaux cabinets de raretés d'art et de nature, les ateliers des plus célèbres artisans, les manufactures, et, en un mot, tout ce qui fait de Paris l'une des villes les plus considérables de l'univers.

Un séjour d'une année ou de dix-huit mois n'est pas trop long pour voir et bien observer tant de choses curieuses et instructives, surtout si l'on met à profit l'été pour visiter, hors de la ville, les châteaux royaux et les endroits renommés des environs.

Il faut cependant qu'un voyageur se décide à partir et ne se laisse point prendre au chant de la sirène. D'autres grandes villes, Rome et Londres avant toutes autres, ont à offrir des sujets importants d'étude et de réflexion. Préparez-vous donc au départ, et laissez-moi vous dire, pour dernier conseil, que si vous avez désir de faire quelques emplettes à Paris pour vous ou pour votre famille, vous devrez préférer des habits, des perruques bien façonnées, une robe de chambre de damas, une épée d'argent à poignée taillée en épargne ou ciselée, des tabatières en vermeil doré, et, en fait de cadeaux aux dames, des rubans, fraises, palatines, mouchoirs brodés, cornettes, fontanges et éventails. Le linge et les bas de soie sont à meilleur marché en Hollande, les dentelles plus fines à Bruxelles, les montres plus renommées en Angleterre.

Et maintenant, jeune homme, adieu à Paris! Heureux et sage celui qui, de tout ce mélange de choses extrêmes, de grandeurs et de petitesses, de vertus et de vices, d'esprit et de crédulité, de luxe et de misère, n'emporte que des souvenirs purs et souriants! Plus tard, ils charmeront ses heures de repos, et peut-être aussi l'entretiendront de sujets de réflexion qu'on ne trouve pas toujours aussi réels et saisissants même dans la sagesse des livres.

PROVERBES ITALIENS.

Voy. p. 296.

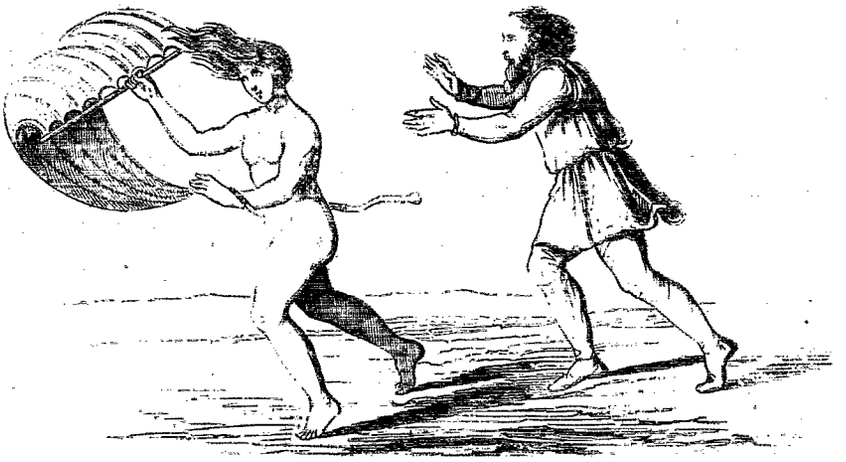
Assai sa chi non sa, si tacer sa.
(Assez sait qui ne sait, si se taire sait.)

Del cuoro d' altri se fa correghie larghe.
(Du cuir d'autrui on fait larges courroies.)

Serra la stala, ch' el lovo ha magnado le piogore [anc. style].
(Ferme l'étable, le loup a mangé les brebis.)

Guardate da sedo de vin dolce.
(Garde-toi de vinaigre de vin doux (*).)

Gola a do solari.
([Il a un] gosier à deux étages.)



Quel huomo il qual si lascia uscir do mano
La sorte quando l' ha, la segue in vano.

(L'homme qui laisse échapper de sa main
La Fortune lorsqu'il l'a saisie, la poursuit en vain.)

UNE FEMME CAFRE.

Durant sa résidence dans l'Afrique méridionale, Thomas Pringle fit une excursion à Bethelsdorp et fut reçu par le missionnaire qui réside dans ce lieu.

« Pendant qu'on préparait le thé, raconte M. Pringle, mon hôte fut prié de sortir un instant. Je le suivis, et nous trouvâmes devant sa porte une femme cafre accompagnée d'une petite fille de huit ou dix ans, et ayant un enfant attaché sur son dos. Cette pauvre sauvage faisait partie d'un certain nombre de femmes cafres qui avaient été saisies par ordre du commandant, pour avoir franchi sans permission la frontière, et qui étaient condamnées à servir comme esclaves chez divers habitants blancs du district. Celle qui se trouvait devant nous devait être conduite, par le missionnaire, chez un colon qui habitait à une trentaine de kilomètres vers l'ouest.

» Tandis que le constable qui l'avait amenée exposait son message, la femme cafre promenait tour à tour sur nous et sur lui ses regards intelligents, et quoiqu'elle ne connût pas son langage, elle paraissait en comprendre le sens. Quand il eut fini, elle fit un pas en avant, se dressa de toute sa hauteur, étendit son bras droit, et commença un discours dans sa langue natale. Je n'entendais pas un seul mot de ce qu'elle disait, mais j'ai rarement été frappé d'autant de surprise et d'admiration. Son langage musical et sonore, ses gestes naturels et gracieux, ses yeux noirs et sa belle figure de bronze, tout en elle était plein d'expression et d'éloquence. Quelquefois elle étendait la main du côté de son pays, puis elle montrait ses enfants. Quelquefois elle élevait la voix et secouait son poing fermé, comme si elle accusait notre injustice et nous menaçait de la vengeance de sa tribu; puis tout-à-coup elle fondait en larmes, implorait notre clémence et gémissait sur ses pauvres petits enfants.

» Plusieurs habitants du village s'étaient assemblés autour de nous. Il y avait là des Cafres et des métis qui comprenaient son langage : ils l'interprétèrent en hollandais au missionnaire; mais celui-ci n'avait pas le pouvoir de changer sa destination, et tout ce qu'il put faire fut de lui adresser des paroles de consolation.

» Pour ma part, je fus vivement frappé de cette scène, et je ne pus m'empêcher de penser que mes compatriotes européens, qui réduisaient ainsi en esclavage d'innocentes femmes et des enfants sans défense, étaient en réalité plus barbares que les sauvages habitants de la Cafrerie. »

SUR MOUZON.

Voy. tome XX, page 230.

On nous écrit de Mouzon que sur un pilier de l'église, au bas-côté sud, on lit cette inscription, qui pourrait aider à déterminer la date de la construction :

ANNO DOMINI MCCM (1230) PRIMO.

On ajoute que le couvent de capucins n'est point devenu une maison bourgeoise : il a été converti en hospice.

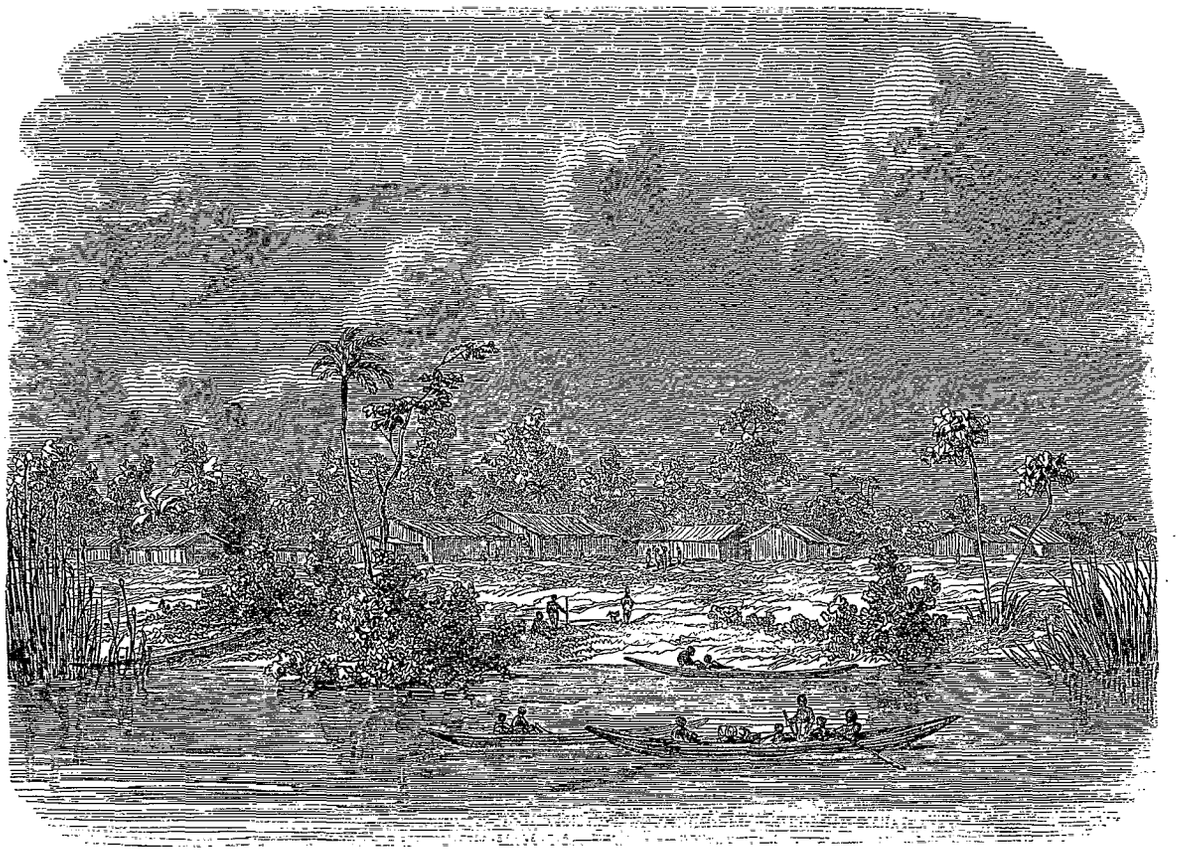
La fabrique de draps existe toujours.

De longues séries d'observations magnétiques dans les deux hémisphères, à Toronto dans le Canada, et à Hobart-Town dans la terre de Van-Diemen, prouvent que le magnétisme terrestre est soumis à une variation annuelle, dépendant de la situation relative du soleil et de la terre.

Note du *Cosmos*.

(*) C'est-à-dire, de la colère d'un homme paisible.

LE GABON ET LE ROI DENIS.



Une Vue du village Denis, au Gabon. — Dessin de Karl Girardet, d'après M. de Folin.

Le Gabon, situé entre 10 et 30 minutes de latitude nord, est un vaste bassin qui reçoit un grand nombre de cours d'eau venant de l'intérieur du continent africain.

On peut le considérer comme étant limité, sur la rive droite, par les pointes Clara au dehors et Obendo au dedans; sur la rive gauche, par Pongara et Bohuin, et dans le fond par les îles Konikey et des Perroquets, au delà desquelles commencent les eaux intérieures, s'étendant d'abord sur un très-large espace, et se rétrécissant rapidement jusqu'à ne plus avoir que moins d'un mille de largeur. Avant la fondation des établissements français sur le littoral, le Gabon était un foyer actif de traite. Les guerres que se faisaient entre eux les peuples différents qui habitent ses rives et les régions qui les avoisinent, leurs excursions au loin, fournissaient incessamment aux bâtiments négriers une quantité considérable d'esclaves. Les principaux courtiers de cet odieux commerce étaient les M'pongos ou M'pongoués, dont le village le plus important, situé sur la rive gauche, porte le nom du chef qui les gouverne, Denis. Les M'pongos sont encore aujourd'hui presque les seuls agents des échanges qui se font au Gabon. Pour conserver ce monopole, ils ont soin d'entretenir une défiance mutuelle entre les Européens et les races de l'intérieur. D'une part, ils nous représentent les Boulous, les Pahouins, les Bakalais, les M'bichos, etc., comme des nations anthropophages qui rôdent sans cesse autour de leurs villages pour faire quelques captures dans le but d'un régal de chair humaine; ils feignent la plus grande terreur, surtout au seul nom de leurs plus proches voisins les Boulous; d'autre part, ils impressionnent vivement l'esprit de ces tribus en nous décrivant comme des pirates rapaces et cruels, quand ils les visitent pour s'y procurer les produits qu'ils nous apportent ensuite, entre autres l'ivoire, la cire et les bois de teinture. Cependant la vérité commence à pénétrer malgré eux parmi les populations de l'intérieur, et il est probable que bientôt, à la faveur de quelques expéditions dirigées assez avant dans la principale branche du fleuve, ce commerce, dont l'importance va toujours en croissant, deviendra direct. Peut-être alors les Européens arriveront-ils à s'ouvrir enfin une route sûre et régulière jusqu'au centre de ce mystérieux continent africain, où tant de généreux missionnaires de la religion et de la science n'ont trouvé que l'esclavage et la mort.

Les M'pongoués habitent les deux rives du Gabon jusqu'aux îles qui ferment le bassin intérieur; leurs principaux villages sur la rive droite sont ceux de Kringer, de Couaben, de Louis et de Glass (ce sont des noms de chefs : chaque village change de nom et quelquefois d'emplacement en même temps que de chef). Entre Louis et Glass s'élève un blockhaus entouré de palissades et contenant une garnison de Ioloffs, destinée à protéger l'établissement français, bâti, ainsi que la mission catholique, sur un plateau au bord du fleuve; sur un second plateau on a construit des magasins et quelques logements; on espère que dans un avenir prochain une ville s'y élèvera autour de l'établissement que l'administration a fondé. A une lieue plus loin, à Glass, réside un missionnaire américain.

La rive gauche est plus basse, plus marécageuse et plus malsaine. De ce côté sont les villages de Petit-Denis et

de Denis; c'est dans ce dernier que se trouve la souche de la race m'pongouée : de là sans doute la suprématie du roi Denis sur les autres chefs de la même nation.

Le village Denis, placé sur la presqu'île qui termine au sud le Gabon, est divisé en plusieurs quartiers, séparés par des criques ou des marigots dont les abords sont marécageux : on est obligé de se servir de pirogues pour passer d'un quartier à l'autre, à travers les barrières que forment sur ces terrains mous une végétation vigoureuse et les troncs de baobabs gigantesques. La rue principale du quartier du centre fait face au fleuve; elle est longue, large, assez régulièrement bâtie; les maisons, presque toutes semblables, sont construites en treillis de bambous, et ne diffèrent guère les unes des autres que par leurs dimensions; elles sont généralement divisées en deux pièces : l'une, chambre à coucher de toute la famille, contient des espèces d'estrades sur lesquelles quelques nattes étendues servent de lits; l'autre renferme les meubles, les ustensiles, les provisions, et sert de salle de réunion, de cuisine et de magasin. Des bananiers, des papayers, des arbustes, des fleurs, particulièrement des lis d'un rouge éclatant, ornent et ombragent les abords des cases derrière lesquelles s'étend un rideau de végétation touffue et serrée. C'est dans cette rue que s'élève la case du roi Denis, plus grande, plus haute, plus spacieuse que les autres; elle se fait remarquer aussi par quelques grossiers ornements d'architecture, parmi lesquels on distingue quatre colonnes sculptées de style m'pongoué, supportant la saillie du toit et formant ainsi une espèce de péristyle.

Les nombreux parents du roi, qui semblent constituer une aristocratie, sont ordinairement réunis derrière cette colonnade. C'est là que l'on discute les hauts intérêts du village, tout en jouissant du privilége, honorable mais coûteux, de faire la partie du roi, car c'est au jeu que se traitent les questions d'État. La vie presque entière du monarque se passe à gagner de cette manière le numéraire ou les denrées de ses sujets. Nul, en effet, n'est assez habile ou peut-être assez téméraire pour l'emporter souvent sur le monarque. Le jeu consiste à faire passer des graines dures et sèches, d'abord au nombre de quatre, à travers chacun des douze trous pratiqués dans un morceau de bois, et dont chaque joueur a une rangée de six. Il faut jouer de telle sorte qu'en prenant les graines contenues dans un des trous et en posant une d'elles dans chacun de ceux qui suivent, on termine dans une case de son adversaire où il n'y ait que deux graines; celle que l'on y pose fait trois, et on prend; si le trou dans lequel on a précédemment posé une graine n'en contenait que deux aussi, celle qui vient d'y être placée faisant trois, on prend encore dans ce trou; quand les cases de l'adversaire sont ainsi vidées, la partie se trouve achevée. Le bruit que font les graines, maniées avec une certaine vitesse, ressemble assez à celui des dames au trictrac.

La population du village a le plus grand respect pour le roi Denis. Personne n'oserait passer devant sa case, alors qu'il s'y trouve jouant avec le « grand monde, » sans se découvrir; cette vénération pour le chef suprême est encore augmentée depuis qu'il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, en récompense des services qu'il a rendus en plusieurs occasions au commerce français. Cette faveur extraordinaire a attiré sur les Français toute l'affection dont les M'pongos sont capables. Sur la case de tout personnage un peu important, on voit une inscription tracée par un matelot ou un soldat de marine sous la dictée même du propriétaire, et conçue à peu près ainsi :

PRINCE BAMANI, BON CŒUR POUR FRANÇAIS,
COUSIN DU ROI DENIS, BON COURTIER.

L'orthographe est rarement respectée sur ces écriteaux, et quelquefois la malice de l'artiste s'y formule par quelque addition de ce genre à la légende de louanges commandée : « Grand voleur. » Loin de se douter de tant de perfidie, le personnage ainsi qualifié montre son enseigne avec un certain orgueil aux nouveaux arrivants, comme une recommandation propre à servir hautement ses intérêts.

Les femmes sont aussi divisées en deux castes. Celles du « grand monde » passent leur temps à fabriquer avec de petites perles en verroterie des colliers, des bracelets et d'autres ornements dont elles sont fort avides. Assises sur de petits bancs devant leurs demeures, elles s'y livrent du matin au soir à cette occupation, qu'elles n'interrompent que pour remplir et rallumer leurs pipes. Les femmes de condition inférieure sont employées au peu de travaux que nécessite la culture des ignames, du maïs et du manioc indispensables à la subsistance du village. De temps en temps un certain nombre d'entre elles sont mises en réquisition pour enlever l'herbe qui a crû devant la case royale.

La suite à une autre livraison.

L'ORAGE.

L'oiseau rase la terre et vole en silence; il ne sait où il veut aller. Le ciel est obscur; le temps est lourd; le brouillard et l'orage sont suspendus dans les airs. La tempête gronde derrière la montagne, et l'écho en prolonge le bruit.

La poussière s'élève en tourbillons vers le ciel, emportant avec elle herbes et feuillage. Regarde les nuages : comme ils sont tristes à voir! Ils se forment en flocons comme la laine que l'on carde.

Dieu nous aide! Dieu nous garde! De ce nuage jaillit une traînée de feu. Tout se brise; quel bouleversement! Les fenêtres et la maison elle-même sont ébranlées. Et pourtant l'enfant sommeille dans son berceau et ne s'inquiète de rien.

Entends-tu ce bruit là-haut, au-dessus du village voisin? Il ne cesse pas, il va nous rendre sourds. C'est le tonnerre! cela nous manquait encore. Dieu nous soit en aide! Quel coup! il a frappé un arbre du jardin.

Et l'enfant dort toujours. Que lui fait l'orage? *Il se dit* en lui-même : — Que m'importe! n'y a-t-il pas un œil qui veillera sur moi? — Sa respiration est légère, et il se retourne tranquillement de l'autre côté. — Dors, enfant, dors.

Vois cette petite ligne de feu. Écoute, l'orage retentit tout près et au loin; il approche! Va, et dépêche-toi d'accrocher les persiennes. — Allons, ce sera comme la dernière fois; adieu, belles moissons!

Il éclate sur l'église et devant la maison. Comme le ruisseau grossit! La tempête ne cesse pas. C'est la misère pour tous. Il est vrai que nous l'avons déjà cru une fois, et pourtant, après l'orage, tout était plus beau qu'auparavant.

L'enfant dort toujours; il s'inquiète peu de la grêle, il se dit en lui-même : — Pourquoi pleurer? ma part restera toujours debout dans le champ. C'est vrai, grâce à Dieu! sa part ne lui a jamais manqué jusqu'ici.

Oh! que Dieu nous donne un esprit d'enfant! C'est une grande joie et une grande consolation. Qu'il pleuve, qu'il grêle, l'enfant s'endort doucement et rêve de Dieu. Et le Tout-Puissant accomplit sa promesse en lui envoyant un ange qui le préserve du danger.

Comme l'orage a promptement cessé! Le soleil brille de nouveau. Remercions Dieu, alors même qu'il arriverait trop tard. — Trop tard! dit l'astre, n'y a-t-il pas encore bien des plantes dans la prairie, bien des fruits sur l'arbre?

Ah! l'enfant se réveille enfin! Comme il a bien dormi! Il sourit et ne sait rien de ce qui s'est passé. Vois, Friedel, quelle mine! On dirait qu'il ne s'en porte que mieux!

HEBEL.

LA POLITESSE ANGLAISE.

Ce titre n'est pas une épigramme, et ce qu'il annonce existe réellement. La politesse anglaise a même des qualités sérieuses et solides, quoiqu'elle ne s'exerce que dans un cercle très-restreint et que ses dehors ne soient pas brillants. Pour la découvrir et l'apprécier, il faut l'étudier de près et pour ainsi dire au foyer domestique : aussi voit-on qu'elle est vantée et même exaltée par ceux qui ont été admis dans l'intimité de la vie anglaise, tandis qu'elle est niée absolument par les étrangers qui n'ont eu avec les Anglais que des rapports extérieurs et passagers, comme il arrive en voyage ou pendant une visite de peu de durée aux rues et aux monuments de Londres.

La politesse d'un Français est universelle. Partout et avec tous elle est souriante, active, empressée. Un Français est poli vis-à-vis de personnes même qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais vues, qu'il rencontre une fois par hasard et que, suivant toute apparence, il ne trouvera plus jamais sur sa route : il n'attend pas qu'on lui demande un de ces légers services qui, mutuellement échangés, donnent tant de liant et de charme aux relations sociales; il va au-devant des désirs; il offre l'appui de son bras; il cède sa place à un vieillard, à une femme, à un enfant; son premier mouvement est de se mettre à leur disposition s'il les voit dans quelque embarras, sans se préoccuper de leur condition, de leur fortune, de leur nationalité, sans regarder à la gêne qu'il éprouvera lui-même. C'est une bienveillance naturelle qui le pousse, c'est un instinct : son caractère le veut ainsi; il pratique sans effort et presque sans y songer, jusque dans ses conséquences en apparence les plus insignifiantes, la grande et belle maxime de Ménandre traduite par Térence : « Je suis homme, et tout ce qui intéresse l'homme me touche le cœur. »

Un Anglais (nous réservons, bien entendu, une large part aux exceptions dans l'un et l'autre pays), un Anglais ne paraît pas même comprendre cette expansion incessante de la politesse française; loin de l'envier ou de vouloir l'imiter, il ne l'estime pas : il la trouve irréfléchie, exagérée, indiscrète. Il regarde comme un manque de dignité, de respect de soi-même, de se jeter avec cette ardeur subite au service de tout le monde sans que l'on y soit invité

Nous nous rappelons avoir vu, dans certaine caricature, un gentleman lorgnant d'un air impassible un homme qui se noie et s'excusant de ne pas lui porter secours par cette réflexion : « Je le connais pas; il ne m'a pas été *présenté!* » — C'est une mauvaise plaisanterie. Un Anglais honnête homme n'hésitera jamais à rendre un service considérable dans des circonstances graves : il exposera sa vie, même sa bourse. Mais, généralement, n'attendez pas de lui qu'il fasse un pas en dehors de son chemin, qu'il cède un pouce de son siége, qu'il se range de côté, qu'il tende la main, qu'il sacrifie quoi que ce soit de ses aises pour des personnes qui lui sont inconnues, fussent-elles ses compatriotes. Le « chacun pour soi » est sa maxime en tout ce qui ne touche pas à des intérêts plus profonds que ceux où il s'agit seulement de se montrer civil, complaisant, aimable, et l'usage de son pays approuve qu'il ne s'impose aucune gêne pour quiconque ne lui a pas été « présenté! »

« Être présenté » est donc une affaire d'importance en Angleterre. C'est une formalité essentielle qui donne droit à des égards en même temps qu'à des services . elle est soumise à certaines règles qu'on n'a garde de transgresser si l'on est un homme poli à la manière anglaise; et il faut reconnaître que quelques-unes de ces règles sont vraiment raisonnables.

Par exemple, jamais on ne doit présenter une personne à une autre à l'improviste, sans s'être assuré auparavant que cette présentation sera agréable à toutes deux. Nous n'y regardons pas de si près en France, par le motif que chez nous cette cérémonie n'engage à rien. Nous ne sommes guère obligés qu'à tirer notre chapeau à une personne qui, dans un salon ou dans une promenade, nous aura été nommée et avec laquelle nous aurons une seule fois échangé un salut. Il n'en est pas ainsi en Angleterre, et celui qui vous a été présenté suivant les règles aurait droit de se tenir pour offensé si vous paraissiez ensuite ne pas vous souvenir de lui ou si même vous lui refusiez un de ces légers services que nous accordons à ce que nous appelons des « connaissances. » Mais il faut qu'il y ait eu véritablement présentation : une conversation que l'on aura soutenue avec un inconnu, en un lieu public, ou même chez un ami commun, si longue, si familière, si sympathique qu'elle ait été, n'équivaut jamais à une présentation. Un gentleman que vous aborderiez aujourd'hui parce qu'hier, sur le pont d'un bateau ou dans un restaurant, il aura causé avec vous une heure durant, vous regardera d'un air étonné, glacial, et vous tournera le dos : il ne sait pas qui vous êtes; « vous ne lui avez pas été présenté. »

Il est très-rare, du reste, qu'un Anglais adresse la parole à une personne qu'il ne connaît pas, dans un café, au spectacle, ou dans une promenade, ou même dans une voiture publique : si vous lui faites des avances, il pourra même vous laisser apercevoir une défiance blessante : vous lirez dans son regard qu'il vous soupçonne de quelque motif secret d'intérêt et qu'il craint d'être votre dupe.

En France, on se conduit dans des circonstances analogues d'après un principe opposé. Nous croyons sincèrement la plupart de nos semblables dignes de notre sympathie et de notre estime : nous avons confiance; c'est à regret que nous témoignons de la froideur et que nous nous décidons au soupçon; l'improbité, l'indignité morale, les motifs intéressés, malveillants ou perfides, ne nous viennent pas à la pensée, et ce ne sont très-certainement que des exceptions : pourquoi donc les supposer sans cause? Pourquoi, par un respect exagéré de nous-mêmes ou par une méfiance injurieuse et que rien n'autorise, nous priver de ce libre et agréable échange de pensées et de sentiments qui provoque la réflexion, étend les connaissances, multiplie les points de vue de l'expérience, et met en communication les esprits destinés à vivre dans le même temps sur cette terre où il n'y a déjà que trop d'obstacles presque insurmontables à leur rapprochement et à leur union? Une conversation d'ailleurs n'est pas un pacte, et la politesse nous enseigne le moyen d'arrêter ou de refroidir au degré qui nous paraît nécessaire une relation qui cesse de nous convenir : ce moyen est simplement un redoublement de politesse d'autant plus significative qu'elle devient plus cérémonieuse; toute personne intelligente comprend ce langage et se retire.

Un tort assez commun, en France, est de prodiguer les lettres d'introduction; une conséquence inévitable de cet abus est qu'elles ont perdu presque toute valeur. On ne les considère plus trop souvent que comme une manière de se délivrer d'importunités qu'on n'ose pas rudoyer. Certains artifices de style ou des contre-lettres avertissent les amis auxquels on écrit qu'il n'y a pas lieu de tenir compte des recommandations de cette sorte, et les porteurs, après avoir obtenu une audience et quelques paroles honnêtes, se trouvent en réalité éconduits. En Angleterre, une lettre d'introduction ne se donne pas légèrement, et elle est généralement suivie d'une invitation à dîner et d'une offre sincère de services.

L'étranger qui vient en Angleterre avec une lettre adressée à un chef de famille par une personne de bonne foi et qui a des titres pour l'écrire, est assuré d'un accueil aussi bienveillant et aussi chaleureux qu'il serait en droit

de l'attendre d'un de ses parents les plus proches ou de l'un de ses meilleurs amis. On le reçoit comme un hôte, on s'attache à lui, on s'empresse d'aller au-devant de tous ses désirs. Dès le matin, on vient lui demander ou combiner avec lui le programme de sa journée; on le conduit, on l'accompagne dans tous les lieux qu'il veut visiter sans lui permettre de prendre sa part d'aucune dépense; on ne lui permet plus d'ouvrir sa bourse. En vain l'étranger s'excuse, supplie, se défend contre tant de prévenances: on n'en tient compte, et il semble que pendant son séjour on ait suspendu en sa faveur toute affaire, tout travail, tout intérêt personnel afin de lui appartenir exclusivement. Pour lui faire honneur, on invite chez soi tout ce que l'on connaît de personnes distinguées, et on lui témoigne par mille attentions qu'il est bien réellement le héros de ces fêtes : le voyageur contracte ainsi bon gré mal gré envers son hôte anglais des obligations dont il lui sera presque impossible de jamais s'acquitter. Il n'est, par exemple, personne à Paris qui, à moins d'être tout à fait oisif, sache trouver le temps nécessaire pour accompagner un étranger pendant plusieurs journées, et se faire son cicérone dans tous les monuments et toutes les promenades de la capitale. On se croira quitte envers lui lorsqu'on l'aura reçu à sa table et conduit à un spectacle; cependant on ne lui aura pas rendu la centième partie de ses soins. Il faut vraiment admirer ces habitudes hospitalières des Anglais qui ont résisté à tous les changements de la civilisation; ce n'est point là une politesse superficielle, et on ne saurait sans injustice méconnaître sous ce rapport leur supériorité sur nous.

La suite à une autre livraison.

GROUPES EN MARBRE.

Si ces deux groupes méritent d'être recommandés à l'attention des lecteurs, ce n'est pas sans doute par la nouveauté du sujet qu'ils représentent. Il est certainement peu d'anecdotes plus anciennes et racontées avec plus de variantes que celle du chien fidèle défendant l'enfant de son maître contre l'attaque d'un serpent. Mais les peintres et les sculpteurs inventent rarement : la création de personnages et de scènes n'est point leur principal objet. D'ordinaire, ils se contentent d'emprunter les motifs de leurs compositions à l'histoire religieuse ou profane, aux traditions, à la poésie. Ils s'assurent ainsi d'un premier avantage considérable, celui d'être tout d'abord compris sans peine. Il semble même que ce soit une satisfaction pour le spectateur de pouvoir se dire immédiatement, en présence d'une peinture ou d'une sculpture : « Je connais ce sujet. » On avait en soi une certaine image plus ou moins vague du fait réel ou poétique que s'est approprié l'artiste, et on la compare avec l'œuvre que l'on a sous les yeux : on n'est point en face d'une obscurité, on n'a pas à se tourmenter l'esprit pour deviner une énigme; l'intérêt se concentre tout entier sur le sentiment et sur l'art de l'interprétation pittoresque. L'auteur des deux groupes que nous repro-



Salon de 1853; Sculpture — Groupe en marbre par Lechesne. — Combat et frayeur. — Dessin de Chevignard.

duisons doit avoir été séduit surtout par les formes souples et gracieuses qu'offraient à son ciseau les trois acteurs de son drame : il s'agissait de combiner les poses et les mouvements de l'enfant, du chien et du reptile, de telle sorte que le regard fût pour ainsi dire caressé par la douceur et l'élégance des contours. M. Lechesne a réussi. Pendant l'exposition, l'on a vu le public attiré et retenu souvent par ce qu'il y a de facilité et de grâce dans l'exécution de ces deux scènes, qui figureront parfaitement à l'entrée d'un château, d'un vestibule, d'un parc ou d'un grand jardin : on peut les considérer, en effet, comme des emblèmes poétiques de surveillance et de garde fidèle. Le sculpteur, dans notre temps où les fortunes privées ne sauraient lui donner que de rares encouragements, doit se préoccuper de l'emplacement qui conviendra le mieux à ses œuvres. C'est d'ailleurs ainsi que la sculpture se maintiendra dans la direction qui lui est indiquée par son origine même : elle est, avant tout, un complément et un ornement de l'architecture; elle ne peut s'éloigner et s'isoler des monuments sans dommage, car elle est destinée à les animer et à les expliquer; plus elle s'associe et s'incorpore, pour ainsi dire, à eux, plus elle augmente leur valeur et la sienne. Ces observations s'appliquent de même à la peinture. Nos tableaux portatifs et nos statues, que l'on place et déplace incessamment, perdent trop souvent, dans ces pérégrinations capricieuses, leur signification et leur effet. Si l'on osait, on répéterait ici, avec quelques auteurs, que les musées ont beaucoup contribué à affaiblir la puissance de l'art et à propager l'idée fausse de son inutilité. Quels devraient être les véritables musées de la divinité et des mar-



Salon de 1853 ; Sculpture. — Groupe en marbre par Lechesne. — Victoire et reconnaissance. — Dessin de Chevignard.

tyrs? les temples; — des héros, des chefs d'armées, des rois? les palais, les tombeaux élevés à leur mémoire ; — des magistrats, des hommes célèbres par leurs vertus civiques? les hôtels de ville, les palais de justice ; — des particuliers que recommande le souvenir de leurs vertus privés? la maison de leurs enfants ; — des chasses, des scènes, des divertissements champêtres? les galeries des châteaux et des maisons de plaisance. C'est seulement pour les statuettes et les petites toiles qu'il est sans inconvénient d'errer, de se disperser et de changer perpétuellement de demeure et de maître, de se mêler au hasard dans toutes les collections d'amateurs. Les grandes époques de l'art sont celles où une pensée générale unit les sculpteurs et les peintres aux architectes pour qu'ils expriment dans leur langue idéale, et en des lieux religieusement ou historiquement consacrés, ce qui, dans la vie contemporaine, mérite d'être conservé pour l'admiration et l'enseignement de la postérité. Les œuvres des genres secondaires, quoiqu'elles semblent plus libres et plus indépendantes, ont, si l'on y regarde de près, un égal intérêt à être conçues et exécutées en vue d'em-

placements déterminés, et l'on peut leur appliquer aussi l'humble devise que nous voyons écrite sur les murailles d'un grand nombre de nos écoles primaires : « Une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place. »

MARCHE DES CARAVANES DANS LE DÉSERT (1).

Les caravanes qui sortent de Damas ou du Caire pour porter à la Mecque de riches présents, réclament et obtiennent une escorte de soldats commandés par un colonel ou un général. Ce chef a toute l'autorité nécessaire pour faire exécuter ses ordres : il maintient la discipline, envoie en avant des éclaireurs, entoure de sentinelles les tentes aux heures de repas, et sait ainsi tenir à distance respectueuse les Arabes pillards.

On est très-éloigné de trouver le même ordre et la même sécurité dans la plupart des caravanes qui ont pour seul but le commerce. Le commandement s'y trouve dévolu au marchand le plus riche ou à celui qui a le plus souvent suivi la route dans laquelle on s'engage; son autorité est faible et souvent méconnue. Décide-t-il, par exemple, qu'on s'arrêtera deux jours à tel puits, si la majorité se prononce pour le départ, il est contraint de se mettre en marche. De son côté, le guide, payé habituellement par une cotisation commune, ne doit pas plus d'obéissance à l'un de ses maîtres qu'à l'autre. Quant aux contestations qui peuvent s'élever dans le désert, le chef de la caravane n'y intervient qu'officieusement, et réussit rarement à apaiser les querelles qui se traduisent souvent par des voies de fait et ne se terminent guère que par l'intervention de la justice au lieu de l'arrivée.

Les caravanes sont, en effet, comme les navires . le contact perpétuel de gens dont le caractère et les idées diffèrent entièrement, l'inoccupation et l'ennui qui les portent à s'occuper les uns des autres, à attacher une importance extrême aux choses les plus futiles, amènent sans cesse des dissidences que l'irritation produite par les privations et les fatigues du voyage ne tarde pas à faire dégénérer en querelles violentes ou en haines profondes. On se réconcilie quelquefois en arrivant; la joie déborde alors dans tous les cœurs; n'ayant plus de périls ni de longues marches devant soi, on se pardonne ses torts mutuels, et les distractions qu'offre un pays nouveau, les soins qu'exige le placement des marchandises, ont bientôt fait oublier toutes les rivalités et toutes les rancunes.

Du peu d'autorité dont dispose le chef de caravane résulte une foule d'inconvénients : pour peu qu'il se trouve une quinzaine de marchands, il y en a deux ou trois au moins qui, se croyant ses égaux ou se prétendant ses supérieurs, ne comprennent pas qu'on l'ait choisi de préférence à eux-mêmes; ils trouvent des objections à tout ce qu'il propose et ne se soumettent à ce qu'il décide que quand il leur est impossible d'entraîner les autres.

Ces rivalités fâcheuses font oublier les périls au milieu desquels on se trouve. Le conseil le plus sage est rarement suivi; les précautions les plus vulgaires ne sont pas prises; point de garde de nuit, parce que personne ne se croit obligé à servir les autres; aucun ordre aux aiguades (2), aucune justice dans la distribution de l'eau : les premiers arrivés s'en emparent, la gâchent ou la salissent; les derniers arrivés n'en trouvent plus une goutte.

Si l'on est menacé par l'ennemi, chacun ne prend conseil que de lui-même : celui-ci, par une imprudence, attire l'attention ou excite la colère des pillards; celui-là se sauve et va se cacher dès que l'attaque lui semble imminente; et l'on ne doit pas être surpris, dès lors, si tant de nombreuses caravanes sont détruites et pillées, tandis que, d'un autre côté, l'évidence démontre qu'il est possible à une quarantaine d'hommes bien armés et placés sous les ordres d'un chef intelligent de traverser le désert sans être entamés ou peut-être même attaqués par les nomades.

(1) Extrait d'un mémoire de M. le comte d'Escayrac de Lauture, publié dans le *Bulletin de la Société de géographie;* Avril 1853.

(2) Voy., à la suite de cet article, une note sur les aiguades.

CARAVANE DE MARCHANDS ATTAQUÉE ET DÉTRUITE DANS LE KORDOFAN, EN 1849.

Il y a quatre ans environ, une caravane qui comptait cent vingt hommes et deux cents chameaux fut, dans le Kordofan, victime d'une attaque des Beni-Djerar. Un Turc, du nom d'Abd-el-Kader, échappa seul au fer des Arabes.

Au moment où cette caravane, qui portait de Dongola à Lobeid divers objets de fabrique européenne ou égyptienne et des dattes nubiennes, s'approchait du puits de Way, six cents Arabes Beni-Djerar, montés sur trois cents chameaux et conduits par un *aguid* des plus hardis, passèrent un peu au sud du même puits : ils étaient lancés à la recherche d'un grand troupeau appartenant aux Arabes Kubabich. Les bergers, qui avaient eu vent de leur approche, venaient de quitter le puits de Way et avaient gagné celui d'Élaï, éloigné de près d'une journée et demie du premier. A peine le goum venait-il de constater leur retraite, que les éclaireurs annoncèrent à l'aguid l'approche de la caravane. L'aguid réunit le goum (car là, comme sous la tente, c'est le chef qui propose et le peuple qui décide), et lui demanda ce qu'il convenait de faire.

L'avis général fut que la caravane passerait au moins trois jours auprès du puits pour se remettre de ses fatigues et refaire un peu les chameaux; qu'on ne courait aucun risque à en ajourner l'attaque, et qu'il fallait, pour le moment, enlever les moutons qui se trouvaient sans doute au puits d'Élaï.

On se mit donc en marche, et, après une course rapide, on atteignit en quelques heures Élaï. Le troupeau n'était gardé que par quelques enfants qui se sauvèrent. On lia quatre moutons sur chaque chameau, et l'on repartit pour Way, où le goum eut soin de s'embusquer à quelque distance de la caravane et derrière une double colline de sable.

La caravane se reposait dans une sécurité complète. Les marchands imprévoyants qui la composaient n'avaient pas fait éclairer le désert. L'ennemi était à quelques pas, et aucun d'eux ne soupçonnait l'approche du péril.

La veille du jour fixé pour le départ, celui qui la commandait donna l'ordre de réunir les chameaux qu'on avait laissé paître en liberté, selon l'usage, les arbustes épineux de la vallée. On les ramena tous, à l'exception d'un seul qu'il fut impossible de retrouver. Ce chameau appartenait à un marchand qui, craignant de le perdre et voyant la nuit approcher, commanda à son esclave d'en rechercher les traces et de les suivre.

Sur le sol foulé par tant de chameaux et d'hommes, l'esclave retrouva les traces du chameau de son maître : elles le conduisirent en droite ligne au campement des Beni-Djerar, qui, sans doute, s'en étaient emparés; il virent l'esclave et se saisirent de lui. Le temps s'écoulait sans apporter de nouvelles. Le marchand voulait suivre la route qu'avait prise son esclave. Abd-el-Kader, de qui l'on tient ces faits, l'en détourna et s'offrit à faire quelques recherches de ce côté.

Il partit, gravit une colline de sable, traversa une étroite vallée, gravit une seconde colline, et, du milieu de la nuit la plus sombre, vit tout à coup briller devant ses yeux les feux allumés par les Beni-Djerar : l'obscurité le protégeait;

il put s'arrêter un instant; il compta les feux et les hommes, et, tout ému de ce qu'il venait de voir, regagna en toute hâte le campement de sa caravane.

Les marchands prenaient leur repas; il les réunit, leur fit part de ce qu'il avait vu, et les invita à en délibérer de suite.

Cette question fut alors posée : Partirons-nous cette nuit, ou attendrons-nous pour changer qu'il fasse jour? Il eût mieux valu adopter le premier parti.

L'objection qui engagea à remettre le départ au lever du soleil était que, lorsqu'on chargerait les chameaux, ils ne manqueraient pas de grogner, et que, dès lors, le départ serait éventé par l'ennemi.

Cela était vrai; mais les Beni-Djerar dormaient; il leur fallait s'éveiller, réunir leurs chameaux. Tout cela demandait du temps, et, une fois en marche, outre que la caravane pouvait changer de route, et qu'il devenait difficile de suivre ses traces pendant la nuit, elle pouvait offrir une résistance bien plus sérieuse que pendant la longue et difficile opération du chargement, qui ne pouvait manquer d'être interrompue le lendemain.

Au point du jour, en effet, comme les chameliers s'occupaient de ce travail, cent chameaux montés par deux cents hommes débouchèrent dans la vallée. Les hommes sautèrent à bas de leurs montures et se dirigèrent en courant vers la caravane. Ceux qui la composaient, croyant qu'ils n'auraient pas d'autres ennemis à combattre, tentèrent quelque résistance. Des coups de fusil furent même tirés par eux sur les Arabes, qui, selon leur usage, n'étaient armés que de lances; mais tout d'un coup, et au moment où la caravane reprenait un peu de confiance, cent chameaux d'un côté et autant de l'autre vinrent encore jeter autour d'elle quatre cents hommes : ce fut alors une terreur, une angoisse impossibles à décrire. Cernés par les Beni-Djerar, les marchands, les chameliers, furent massacrés en quelques secondes : Abd-el-Kader seul, n'ayant reçu aucune blessure, s'était jeté à terre et faisait le mort. Un Arabe le piqua de sa lance, et, au mouvement qu'il fit, réconnut qu'il vivait encore; d'autres le saisirent et le conduisirent à l'aguid.

La boucherie était terminée; mais l'aguid, affriandé par l'odeur du sang, proposa d'attacher le malheureux à un arbre, et, pour passer le temps, de le tuer à coups de javelots : il fut lié, et, sur un signe du chef, on commença; mais, par un hasard singulier, et qu'il qualifiait de miracle, dix ou douze lances vinrent successivement effleurer Abd-el-Kader sans l'atteindre. « Décidément, s'écria l'aguid stupéfait, tu as la vie dure, ou Dieu ne veut pas que tu meures; sois libre et va où il te plaira. » On le délia et on le dépouilla de ses vêtements : il se trouvait libre, mais au milieu du désert, sans chemise et sans nourriture. « Eh bien! lui dit l'aguid, tu ne t'en vas pas? Qu'attends-tu encore? — Où veux-tu que j'aille? répondit Abd-el-Kader; où sont mes provisions? Ai-je seulement une outre pour emporter de l'eau? »

Les Arabes se partageaient, au même moment, les couffes de dattes prises aux Djellabs, et, afin d'égaliser les parts, il comptaient patiemment les dattes une à une. Leur chef en prit trente, les remit à Abd-el-Kader, et, avisant une petite outre qui ne lui paraissait pas en trop bon état, il l'ajouta à ce présent. « Va maintenant, dit-il, et que Dieu te conduise! » Abd-el-Kader, incertain de la route qu'il devait suivre et que rien n'indiquait à son inexpérience du désert, se rapprocha du puits pour y remplir son outre : il s'aperçut alors qu'elle était percée; en vain il en eût demandé une autre; il résolut donc de ne pas quitter les bords de ce puits. Le soir, les Beni-Djerar avaient disparu, et cet infortuné, sans pouvoir apaiser sa faim, avait mangé ses trente dattes. Heureusement la ravine qui conduisait au puits était couverte de ces arbustes épineux appelés *sidr* par les Arabes, et *Rhammus lotus* par les botanistes. Le fruit du sidr formait la nourriture des lotophages. Les Arabes, qui donnent à cette petite baie le nom de *nabak*, en font encore usage. Abd-el-Kader dut se résigner à cette nourriture. Après quinze jours de ce régime, il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes et venait de se retirer dans une anfractuosité de rocher dont il avait fait sa demeure, quand un *cawas* turc, accompagné d'un guide arabe, se rendant sur un dromadaire à Lobeid, s'approcha du puits pour y renouveler sa provision d'eau.

Abd-el-Kader, qui n'attendait plus que la mort, les aperçut de loin, et l'espoir revint dans son cœur : il aurait voulu se lever; mais tout ce qu'il avait pu faire avait été de s'étendre : ses bras et ses jambes refusaient le service; il se mit à se plaindre, à gémir, espérant que du moins on l'entendrait et que l'on viendrait à son secours. « Qu'est cela? dit le cawas que ce grognement étonna; quelque bête fauve, sans doute. Dois-je lui envoyer une balle? demanda-t-il au Bédouin qui le conduisait.

» — Ces cris ressemblent à ceux d'un homme, répondit le guide; je vais, du reste, savoir ce qui en est. » Et, sautant à bas de son dromadaire, il se dirigea vers la caverne.

Abd-el-Kader fut amené par lui sur les bords du puits, ou plutôt de la mare. Le cawas l'invita à partager ses provisions. La journée fut consacrée à enterrer ses compagnons de voyage, dont les corps, desséchés par le soleil, gisaient encore sur le sable rougi de leur sang; et, le lendemain, monté sur le dromadaire du guide, il partait pour Lobeid avec ceux qui venaient de l'arracher à la mort.

« Passant au puits de Way en 1850, dit M. le comte d'Escayrac de Lauture, auquel nous empruntons ce récit, j'y ai vu le charnier de cette caravane, et j'aurais pu compter les cadavres, dont la plupart étaient à peine entourés et recouverts d'un peu de sable et de quelques pierres qui ne les cachaient pas entièrement à mes regards. »

LES AIGUADES.

Les aiguades du désert, quoique connues sous le nom de puits *(bir, biar)*, ne sont le plus souvent, dans la région des pluies hivernales *(Belad-el-Djerid)* et dans celles des pluies estivales *(Soudan)*, que des flaques d'eau, de vastes réservoirs, des bassins naturels où l'eau, tantôt se maintient pendant les premiers mois seulement de la saison sèche *(foula)*, tantôt se conserve toujours *(birket)*. C'est dans la partie aride et sèche de l'Afrique, dans le désert, qu'existent surtout les véritables puits.

L'eau des aiguades est en général saumâtre ou corrompue; tantôt elle provient d'un sol imprégné de sel gemme, de natron, de sels de magnésie et de chaux; tantôt elle a séjourné longtemps sur le sol, exposée au plus ardent soleil; les débris des moucherons et des insectes qui en fréquentaient les bords en remplissent le fond et s'y décomposent; les ordures des bestiaux qui viennent y boire ajoutent à l'infection générale; l'eau est verdâtre ou noire, gluante et visqueuse; son odeur est repoussante, son goût âcre ou fade. Dans les puits, elle est souvent amère et purge cruellement les malheureux réduits à en faire usage; dans les mares, elle affecte davantage l'odorat et elle agit parfois sur l'économie de la même façon que les substances corrompues : c'est, en un mot, un véritable poison septique. En général cependant les conséquences de son ingestion ne sont pas très-graves, et l'usage prolongé qu'on en ferait amènerait seul des accidents sérieux. Les

Arabes, qui n'en boivent pas souvent d'autre, ont une grande prédisposition au scorbut, aux maladies scrofuleuses et aux diverses affections du foie.

LE CHATEAU DE TONQUEDEC

(Côtes-du-Nord).

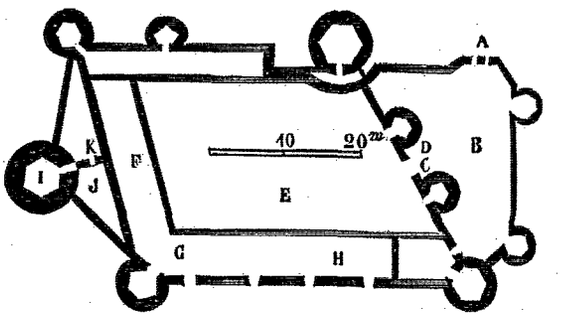
Le château de Tonquedec, dont nous offrons le plan et une vue extérieure, est placé sur la petite rivière de Guer, qui traverse, dans les Côtes-du-Nord, une partie de l'arrondissement de Lannion, et forme le port de cette ville. M. de Freminville dit qu'un des possesseurs de ce château accompagna saint Louis dans sa dernière croisade; il ajoute que le duc Jean IV fit démanteler le château en 1395, à la suite d'une rébellion de ses maîtres; mais qu'il fut rétabli plus tard et qu'on y entretint une garnison jusqu'à ce que Louis XIII et Richelieu, jugeant le poste plus dangereux qu'utile, eussent pris le parti de faire démanteler le château.

Mais l'enceinte est restée presque complète. Les tours sont encore debout et pourraient être rétablies dans leur état primitif.

Une première enceinte forme le corps avancé de la place, un pont-levis y donnait accès. Le corps du château est composé de redoutables constructions avec un massif d'habitations développées sur trois des faces du trapèze; on y remarque des salles voûtées très-vastes.

On arrivait de la place au donjon par un pont volant qui s'appuyait sur une pile quadrangulaire, laquelle se trouvait de niveau avec le premier étage de la tour au-dessus du rez-de-chaussée : ce donjon avait quatre étages.

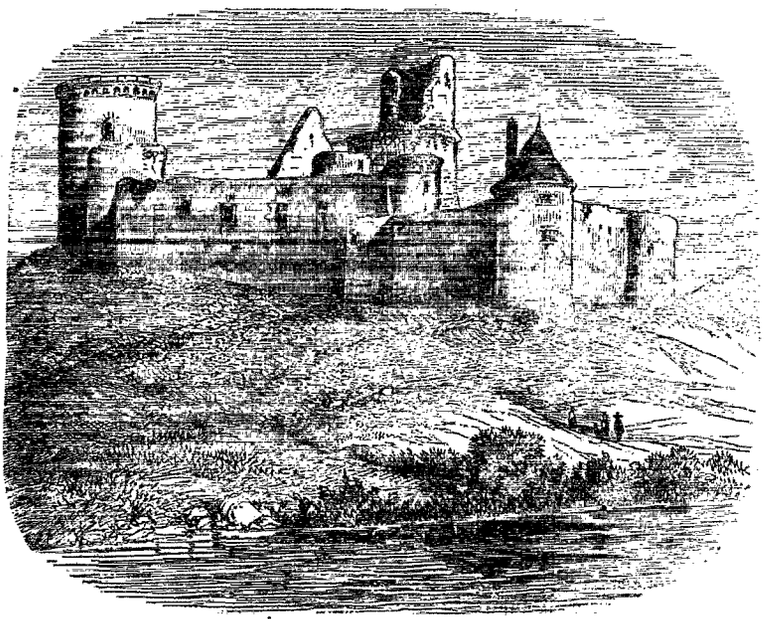
Les vicomtes de Tonquedec étaient au premier rang de



A, entrée de la première enceinte. — B, première cour. — C, D, entrée de la seconde enceinte. — E, seconde cour. — F, G, H, logements dans les courtines de la seconde cour. — I, la tour du donjon. — J, K, petite cour du donjon.

la noblesse de Bretagne : ils devaient au duc cinq chevaliers d'or, et, au parlement général, ils prétendaient tenir la première place comme premiers bannerets de la province.

Ils avaient des cours dans soixante et une paroisses, et



Vue du château de Tonquedec

trois grandes barres ou juridictions principales à *Coetmen*, à *Tonquedec* et à *Chef du Pont de la Roche-Derrien*, chacune rapportant 1 000 livres de rente.

Ils avaient en outre une sécherie de poisson en *Plemeur-Bodou* et *Treberden*, du 1er mai à la Sainte-Croix de septembre de chaque année. leurs vassaux devaient, dans ces intervalles, y apporter tous les congres et toutes les anguilles qu'ils pêchaient, à peine de 60 sous 1 denier d'amende par contravention.

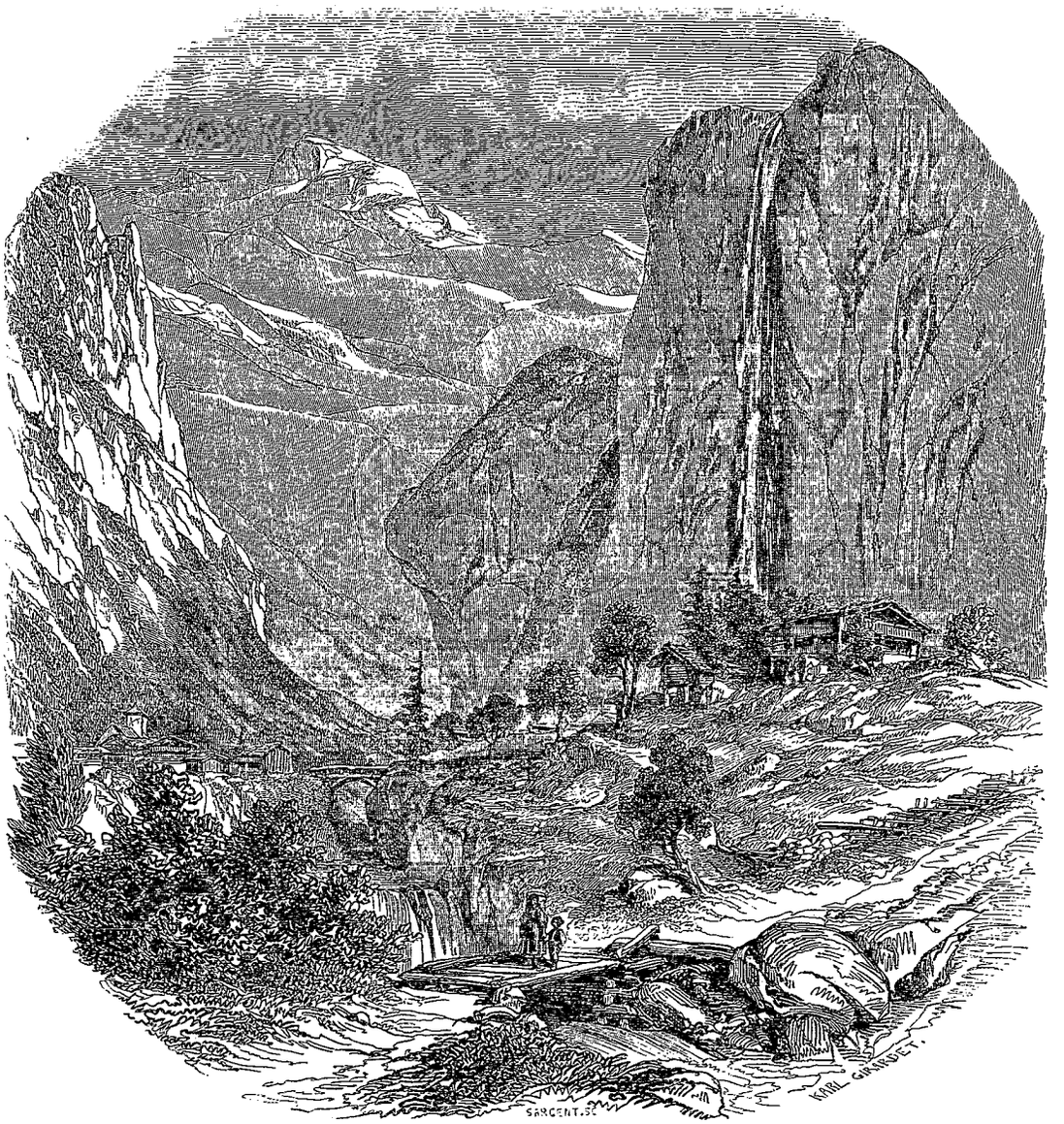
Le vicomte de Tonquedec avait en outre le droit d'apprécier en dernier les ventes de grains à lui dues et de les évaluer 12 deniers plus cher que le prix fixé par les trois marchés précédents de Lannion.

Sur la demande de l'un de ces seigneurs, Jean de Plaue, évêque de Tréguier, avait érigé l'église de Tonquedec en collégiale : cette église n'offre de curieux que sa maîtresse vitre, belle verrière du quinzième siècle.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

LA CHUTE DU STAUBBACH.



Vue de la vallée de Lauterbrunn et de la chute du Staubbach. — Dessin de Karl Girardet.

Les spectacles de la nature sont changeants : leurs aspects varient avec la lumière; à certains paysages conviennent les brumes de l'automne ou les ombres du soir; à d'autres il faut un soleil d'or, une atmosphère diaphane, un ciel d'azur. L'esprit des voyageurs est plus divers encore : ils observent et jugent suivant leur manière d'être particulière, suivant le degré de leur intelligence, de leur imagination, de leur sentiment plus ou moins élevé du beau; chacun d'eux même, à différents jours, voit et apprécie différemment le même objet suivant les dispositions de son humeur. De là ces apparentes contradictions que l'on remarque parfois entre les descriptions d'un même pays, d'un même lieu. On s'étonne, on accuse les auteurs, on s'irrite presque de ce qu'on appelle leur inexactitude ou leur mauvaise foi : plutôt devrait-on s'en féliciter comme d'une occasion nouvelle d'étudier les variétés si curieuses et, pour ainsi dire, infinies des caractères et des jugements humains.

Parmi les beautés de la Suisse, la chute du Staubbach, par exemple, est certainement l'une des plus remarquables. Interrogez cependant les voyageurs nombreux qui l'ont décrite. Qu'ils sont peu d'accord entre eux! En voici trois dont la correspondance se trouve sous nos yeux. Le premier est un esprit positif : on voit qu'il cherche surtout à s'instruire. Le second paraît être un voyageur ennuyé, pour ne rien dire de plus. Le troisième est un grand poëte, ce qui est rare. Laissons-les nous dire quelles ont été leurs impressions devant cette belle scène des Alpes.

Premier voyageur. — *20 août.* Parti d'Interlaken à cinq heures du matin. Trois heures de marche jusqu'à la chute du Staubbach. Sur la route, Matten : vitraux peints; Unspunen, ruines d'un vieux château détruit en 1334 par les vassaux mécontents; le Rothenfluh (roche rouge); bandes d'un rouge brun le long des parois; le confluent des deux Lüstchine : l'une noire (Schwarze) descend de Grindelwald, en traversant des couches d'ardoises; l'autre blanche (Weisse) descend de Lauterbrunen, en traversant des couches de calcaire. Entre les deux courants, le

Hunnenfluh, haute terrasse de rochers à forme ronde et plate au sommet; plus loin, la *Vogelfluh* : vu un vautour vers la cime. Vallée de Lauterbrunen (c'est-à-dire claires fontaines); à gauche en montant, la cascade formée par le Plaetschbach. Staubbach veut dire « ruisseau de poussière. » L'eau tombe du mont Pletschberg, haut d'environ trois cents mètres. A mi-course, l'eau se divise en petits flocons blancs qui se transforment en espèces de fusées, lesquelles deviennent une fine poussière. Donc une égale masse d'eau tombant de douze à quinze cents pieds n'arriverait pas jusqu'à terre, même sous forme de brouillard. Bien vu la réfraction et la réflexion des rayons solaires dans les globules sphériques de la poussière d'eau; avoir soin de tourner le dos au soleil; préférer huit heures du matin ou le clair de lune. Ne pas oublier que l'archevêque de Spalatro, Antonio Dominis, a le premier expliqué le phénomène de l'arc-en-ciel : Newton a donné la théorie.

Deuxième voyageur. — 2 *octobre*. Interlaken. Descendu à l'hôtel Victoria : service parfait; excellente compagnie. Dîné à table d'hôte, vis-à-vis de la duchesse de B... et de ses deux filles : l'aînée belle, noble, l'air ennuyé. Le soir, au salon, fait la partie d'un prince russe, beau joueur! Il a deux mille serfs. J'ai perdu trois louis. — *3 octobre*. Entrevu plusieurs fois la *Jungfrau* au milieu des nuages; on dirait une montagne d'argent. La duchesse a approuvé ma comparaison; sa fille cadette a beaucoup ri. — *6 octobre*. Les soirées deviennent humides. Nouveaux voyageurs; trois ou quatre familles françaises : société mêlée. — *7 octobre*. Parti à neuf heures en char-à-bancs pour Lauterbrunn. A l'entrée de la vallée, le cocher nous montre une rivière blanche et parle d'une rivière noire; on ne sait pas, le plus souvent, ce que veulent dire ces gens-là. Un quart d'heure devant la cascade. C'est assez bien, mais j'aime beaucoup mieux le Giessbach. D'abord, la Staubbach n'est pas une cascade : elle tombe en masse, tout droit, lourdement, du haut de la montagne, comme de la gouttière d'une cathédrale. Je voudrais que la duchesse eût entendu cette comparaison. Le *Guide* Joanne dit qu'on voit un bel arc-en-ciel dans la cascade : pas vu. Insupportable persécution de petits Suisses et de petites Suissesses qui offrent des cristaux, des fleurs rouges, de petits morceaux de bois sculptés, soufflent dans des trompes, tirent de petits canons pour faire des échos, ouvrent des barrières dont on n'a pas besoin, chantent des tyroliennes, et tendent la main. Toutes ces obsessions fatiguent et empêchent d'admirer. L'autorité suisse devrait bien mettre à l'entrée de la vallée, comme aux portes de nos villes, un écriteau : « La mendicité, etc. » Déjeuné à deux ou trois cents pas de la cascade : hôtel du Capricorne; toujours des truites! etc., etc.

Troisième voyageur. — *21 septembre*. Plaine étendue, ayant les Alpes pour ceinture. Descendu au château de Schadau; belles vues le long du lac. Traversé la rivière dans un bateau conduit par des femmes. Thun, très-jolie ville. Tout le voyage de ce jour alpin; nature âpre et fière. — *22 septembre*. Laissé Thun dans un bateau qui nous porta de l'autre côté du lac en trois heures. Lac de Thun petit; rives belles; rochers descendant jusqu'au bord de l'eau. Débarqué à Newhause; traversé Interlaken; entré dans une suite de sites au-dessus de toute description, de toute imagination. Passé devant un rocher; inscription : — Deux frères; — l'un égorgea l'autre; juste le lieu pour la scène! Après de nombreux détours, arrivé à une roche. Glaciers, torrents; l'un d'eux a neuf cents pieds de chute visible (le Staubbach). Logé chez le curé; sorti pour voir la vallée; entendu une avalanche tomber comme la foudre. Glaciers énormes. Survenu un orage : tonnerre, éclairs, grêle; tout parfait et beau! J'étais à cheval; le guide me demanda de me débarrasser de ma canne; j'allais la lui donner, quand je me rappelai que c'était une canne à épée, qu'elle pourrait attirer la foudre sur lui : je la gardai. Maisons des curés de Suisse très-bonnes, en vérité, beaucoup meilleures que la plupart des presbytères anglais. Juste en face, le torrent dont j'ai parlé. La cascade décrit une courbe sur le rocher, comme la queue d'un cheval blanc qui flotterait au vent, et telle qu'on pourrait concevoir celle du *Pâle cheval* que monte la Mort dans l'Apocalypse; ce n'est ni brume, ni eau, mais quelque chose entre deux. Son immense hauteur lui donne une ondulation, une courbe, un déploiement ici, une densité là. effet merveilleux, indescriptible. — *23 septembre*. Avant de gravir la montagne, été revoir le torrent (sept heures du matin); le soleil donnait dessus, formant, dans la partie inférieure, un arc-en-ciel de toutes couleurs, mais principalement pourpre et or; l'arc changeant de place à mesure que l'on se meut. Je n'avais jamais rien vu de semblable! (1)

LA POLITESSE ANGLAISE.

Suite et fin. — Voy. p. 347.

En France, lorsque, venant habiter pour la première fois une maison à la ville ou à la campagne, on *désire entrer* en relation avec ses voisins, il est d'usage de leur faire visite. En Angleterre, on suit une règle toute différente : ce sont les voisins qui, s'il leur convient de se lier, font visite les premiers; on doit les attendre : s'ils ne viennent pas, tout est dit; on n'a personne à voir, on reste seul. Les Anglais assurent que cet usage est plus poli que le nôtre. Il est plus délicat, disent-ils, de prévenir les nouveaux arrivés, et on ne doit point les mettre dans la nécessité de paraître solliciter des marques de sympathie. Nous pourrions répondre qu'on leur enlève la liberté de choisir leurs relations, et que si, par exemple, il existe quelque prévention contre eux, il leur est plus difficile de la vaincre.

Au jour d'un mariage, les amitiés et les relations personnelles du mari sont considérées comme cessant d'exister. Il ne convient point que l'on se présente chez lui si l'on n'est invité par l'envoi d'une carte ou d'une lettre. On donne trois motifs à cet usage : le premier, qui ne ferait pas grand honneur aux jeunes Anglais, est qu'un célibataire se montre rarement très-scrupuleux dans le choix de ses amis; le second, plus sérieux, est qu'une personne qui plaît au mari pourrait fort bien ne pas plaire à sa femme; le troisième, tout économique, est qu'un jeune ménage a intérêt à restreindre le cercle des relations que chacun des époux avait avant le mariage.

L'étiquette des repas est à peu près la même partout, mais en aucun pays on ne l'observe avec plus de rigorisme qu'en Angleterre. C'est tout à fait manquer de savoir-vivre, par exemple, que d'arriver une demi-heure avant le repas : il faut faire en sorte de ne précéder l'heure du dîner que de quelques minutes; la conversation d'hôtes dont l'estomac commence à s'inquiéter est très-difficile à animer et à soutenir : d'ailleurs une maîtresse de maison est préoccupée, jusqu'au moment où l'on se met à table, de mille petits soins qui ne lui laissent que peu de liberté d'esprit.

On prendrait en pitié celui qui, donnant le bras à une dame pour passer dans la salle à manger, ne la laisserait point entrer la première : c'est un détail auquel on peut trouver à redire; outre que le mouvement qui met en avant la dame est gauche, la raison veut qu'un cavalier soit toujour prêt à empêcher tout faux pas et à écarter tout obstacle imprévu; mais c'est surtout le droit de prééminence et de rang qui semble décider la question chez nos voisins : une dame noble ne supporte point la pensée d'entrer après

(1) Lettres de lord Byron à sa sœur; 1816.

son cavalier s'il n'est point d'un rang supérieur au sien. Or, on a vu dans un de nos articles précédents (p. 247) que, du sommet au bas de la société anglaise, règnent des règles de hiérarchie inflexibles.

On serait considéré comme un homme mal élevé si, dans un repas de cérémonie, on acceptait deux fois du potage ou du poisson : celui qui voudrait donner cette satisfaction à son goût ou à son appétit serait obligé de manger une fois plus vite que les autres, ce qui n'est pas un agréable spectacle, ou s'exposerait à retarder le second service. On serait choqué d'entendre une bouche faire le moindre bruit en aspirant la soupe ou en broyant quelque morceau solide, de voir une main porter vers les lèvres un couteau ou un cure-dents, d'enlever pour une dame la pelure d'une pomme ou d'une poire sans soutenir le fruit à l'extrémité d'une fourchette, etc. L'oubli d'un seul de ces petits usages serait d'autant plus fâcheux que la conversation est rarement très-animée, et que, par suite, l'on s'observe mutuellement avec d'autant plus d'attention.

Il est contraire à la politesse d'interpeller par son nom la personne à laquelle on parle; il ne faut rien ajouter aux mots : Madame, Mademoiselle, Monsieur.

Les Anglais appellent un rire bruyant « rire de cheval » *(horse laugh)* : il est peu séant de se laisser entraîner au delà du sourire.

On ne doit rendre les visites de cérémonie aux dames qu'entre trois et cinq heures de l'après-midi; avant trois heures, il n'est pas sûr que leur toilette soit achevée; à cinq heures commencent les promenades.

Il y a tout un code pour les cartes de visite. Au retour d'un voyage ou de la campagne, en arrivant à Londres, on envoie des cartes à toutes les personnes que l'on connaît pour les informer que l'on est de retour. Les noms des demoiselles qui ont été « présentées » doivent être écrits sur les cartes de leurs mères. La corne ou les cornes que l'on fait à une carte indiquent, non point qu'on l'a apportée soi-même, mais que la visite était destinée à plusieurs personnes. A l'occasion des mariages, il a été d'usage pendant quelque temps d'unir avec un fil de soie ou d'argent les cartes des deux époux : il ne paraît point que l'habitude s'en soit conservée. Après la fuite ordinaire de la « lune de miel, » les deux époux envoient des cartes en échange de toutes celles qui sont venues pendant leur absence, bien que ces dernières n'aient été qu'une réponse aux cartes de mariage. Une dame n'ajoute point, sur sa carte, au nom qu'elle tient de son mari, celui de son père (par exemple madame X..., née B...), à moins qu'étant noble il n'y ait d'autres dames de son rang qui portent le même titre et le même nom conjugal que le sien.

On conseille généralement aux dames, et surtout aux demoiselles, de ne pas jouer aux cartes, à moins qu'elles ne soient bien sûres de ne s'y montrer ni impatientes, ni avides de gagner, ni mécontentes de perdre.

Les Anglais reprochent aux Français la pétulance de conversation qui fait que souvent ils s'interrompent et s'enlèvent la parole les uns aux autres. Il leur paraît surtout risible de voir les dames profiter en toute hâte d'une conversation engagée entre deux hommes pour chuchoter et gazouiller d'abord à demi-voix, puis plus haut, en sorte que bientôt la salle à manger ou le salon ne retentit plus que de rumeurs confuses. De leur côté, les Français se plaignent d'être sortis quelquefois d'un repas ou d'une soirée sans que les dames anglaises eussent assez parlé pour leur avoir donné une idée de leur esprit ou de leur caractère. Ces récriminations réciproques ne reposent, le plus ordinairement, que sur des exceptions ou des observations superficielles.

Voici un usage très-contraire à notre manière d'entendre la politesse. Si l'on rencontre dans la rue une dame que l'on connaît et devant laquelle on ne manquerait pas de s'incliner dans un salon, on ne doit pas la saluer : la parenté ou les amitiés intimes autorisent seules le salut en public. Nous avons entendu louer beaucoup ce singulier procédé, que l'on explique de la manière suivante : en saluant une dame, vous la forcez à vous rendre votre salut et à marquer par là qu'elle vous connaît; vous devez la laisser libre de vous accorder ou non cette faveur.

Si intimement lié d'amitié que l'on soit avec une dame, et fût-elle une parente, une sœur, on doit, lorsqu'on la rencontre, ôter son chapeau et ne pas se borner à un mouvement de tête ou, encore moins, à un salut de la main. On doit agir de même vis-à-vis d'un ami même intime qui donne le bras à une dame.

On sait qu'en Angleterre il n'est pas poli de donner une poignée de main à un homme, à une dame, sans avoir ôté son gant. Si cependant on sentait que l'on n'a point la main dans un état de fraîcheur convenable, il vaut mieux conserver son gant en faisant l'excuse ordinaire : *Excuse my glove*.

Sur l'adresse d'une lettre que l'on écrit à une personne qui n'a point de titre, on doit ajouter le mot *esquire*. Depuis longtemps c'est un titre banal qui n'a plus aucune signification précise et qu'on ne peut refuser qu'aux personnes de la classe la plus inférieure. En France, et surtout en province, lorsque l'on ne sait quel titre donner à son correspondant, on met quelquefois *propriétaire*, encore qu'il puisse bien ne pas avoir plus de propriété que l'*écuyer* anglais n'a de noblesse.

On ne s'asseoit jamais sur la chaise ou sur le fauteuil dont se sert ordinairement une maîtresse de maison. On n'offre à personne la chaise sur laquelle on vient de s'asseoir, à moins qu'il n'y en ait point d'autre dans la chambre.

Si l'on ne peut accompagner jusqu'à la porte de la rue les personnes dont on a reçu la visite, on doit appeler, avec la sonnette, un domestique, afin qu'il les accompagne : il est très-inconvenant de les laisser traverser seules les chambres ou les corridors et ouvrir la porte elles-mêmes.

Du reste, en Angleterre comme en France, les gens polis ne s'exemptent jamais d'un devoir de société avec le secours trop facile des formules : « Vous permettez; — Vous m'excusez; » ou « Je ne me gêne pas avec vous. » Il ne faut ni « se permettre » ni « s'excuser, » et il faut absolument « se gêner » si l'on tient à être poli. On doit fuir de près ou de loin toute application de cette maxime grossière et égoïste. « Où il y a de la gêne il n'y a pas de plaisir; » le plaisir des esprits délicats est de se gêner beaucoup pour les autres, de les mettre à l'aise, de sentir que l'on est pour quelque chose dans leur satisfaction et leur bien-être. Aussi, à l'exception de quelques différences assez rares, peut-on être assuré que les règles de la politesse sont en définitive les mêmes dans tous les pays; elles ont toutes également pour principes le sacrifice de notre personnalité, la bienveillance et le désir de plaire.

LE FAUTEUIL DE MITHRIDATE

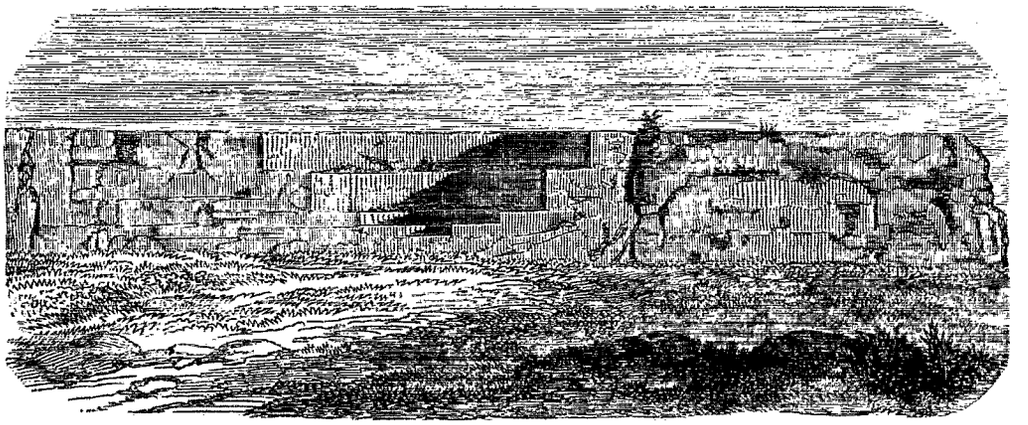
EN CRIMÉE (1).

Kertch, Kertche, ou plutôt Ghersete, est le nom turc d'un château que les géographes des quatorzième et quinzième siècles appellent Bospro, Vospro et Pandico; il fut bâti, suivant toute apparence, par les Génois, sur la plage du port de Panticapée, auprès de la montagne qui en portait les ruines. C'est aussi le nom de la petite ville qui a

(1) Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, chez les Tcherkesses et les Abkases, en Colchide, en Arménie et en Crimée.

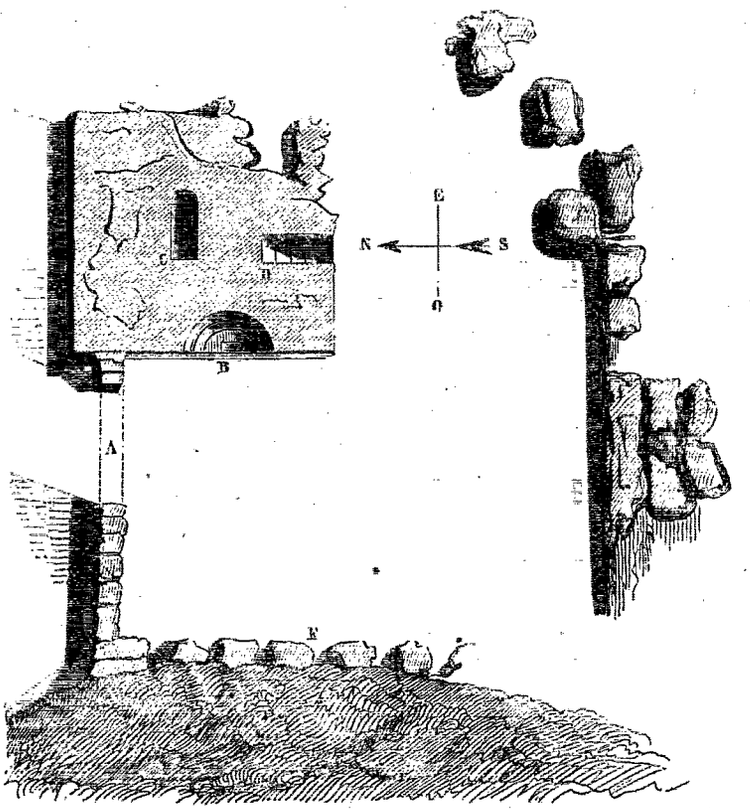
succédé à Panticapée. La montagne de Mithridate domine Kertche.

Panticapée, bâtie sur l'extrémité de la montagne, s'étendait en hauteur, tout autour de sa coupe, en un demi-cercle, dont les deux extrémités se prolongeaient sur ses flancs. La sommité la plus élevée et la plus rapprochée de la mer était occupée par l'acropolis, disposée en polygone irrégulier. Après avoir passé la porte de l'acropole, on entrait



Le Fauteuil de Mithridate, au sommet de la forteresse, à Kertche, en Crimée.

dans une rue qui menait, par des détours, au pied du pic à polypiers qu'on appelle Fauteuil de Mithridate et qui occupe la partie la plus élevée de la forteresse. Tout le rocher a été taillé; la base est enterrée sous des amas de décombres : c'est à la face qui regarde l'ouest qu'on avait mis le plus de soin. On y avait excavé une niche de huit pieds de large, avec des degrés, pour y placer sans doute une statue. C'est à cette partie du monument qu'on a donné le nom de Fauteuil.



Plan du Fauteuil de Mithridate.

Il paraît probable que le rocher était compris dans l'enceinte d'un antique édifice; c'est du moins ce que semblent indiquer les fondations de murailles qui l'entourent à l'ouest, au nord et au sud.

Ce monument devait avoir une destination religieuse. On a découvert, au pied du rocher, en suivant les restes de la rue principale, un beau torse de la statue de Cybèle, de grandeur colossale, en marbre blanc avec des bandes bleuâtres; on a y trouvé aussi des frises et des corniches en marbre.

Une fontaine a été reconstruite par les Turcs avec des fragments de marbres antiques, dans les anciennes limites des fortifications de Panticapée, non loin de la place actuelle et du rivage. Une inscription scellée à droite témoigne que

Sauromates III avait érigé un monument en mémoire de son père Mithridate Eupator, l'an 489 du Bosphore (162 de J.-C.).

Le Fauteuil de Mithridate a été envahi par les tombeaux. On a creusé sur son sommet aplani une espèce de sarcophage, semblable à ceux qu'on retrouve dans les églises cryptes d'Inkerman on de Tepekerman; sa longueur est de sept pieds et demi, sa largeur d'un pied et demi; le côté de la tête, à l'ouest, est taillé en demi-cercle. La tombe était recouverte d'une grande dalle, et on y arrivait par un escalier de cinq marches et de deux pieds de large, taillé dans le flanc méridional du rocher. La niche devint peut-être alors l'abside d'une petite chapelle chrétienne, tant sa forme rappelle ce que l'on voit dans les autres églises cryptes de la Crimée. M. Dubois de Montpéreux était porté à croire qu'elle n'a été taillée que dans ce seul but et qu'elle ne remonte pas même au héros qui lui a donné son nom.

LA SŒUR DU LÉPREUX.

Xavier de Maistre a peint, dans un petit cadre, la plus douloureuse des solitudes, celle d'un homme honnête, aimant, en proie à d'horribles souffrances physiques, et que sa destinée condamne à vivre entièrement isolé jusqu'à son dernier jour, sans consolations, sans amitiés, en présence, pour comble de maux, du spectacle de l'activité et des félicités humaines! Quel autre solitaire de l'histoire ou de la poésie peut être comparé à ce malheureux? Job discute librement avec ses amis, et son esprit religieux s'exalte dans ces entretiens jusqu'à lui faire oublier les aiguillons de la douleur. Robinson est le roi d'une terre fertile et animée; il ne souffre point d'un mal incurable, et l'espoir du retour dans la société ne lui est pas interdit. Werther, René, Child Harold, Obermann, Jacopo Ortis, Jocelyn, se séparent



Le Lépreux et sa sœur. — Dessin inédit de Tony Johannot.

des hommes volontairement; ils se sont eux-mêmes créé un idéal de la vie qui leur rend impossible le commerce avec leurs semblables; leur mal est surtout dans leur imagination, et ils trouvent une sorte de plaisir amer dans la contemplation de leur pensée, disons mieux, dans l'épanchement et les déclamations de leur orgueil. Mais le *lépreux* de Xavier de Maistre est un esprit simple, modeste, né pour la société. Sans le mal affreux qui dévore sa chair et corrompt son sang, sans l'effroi qu'il inspire aux hommes, sans le préjugé ou l'impuissance de l'art qui l'isole de leur contact, il aurait vécu heureux, autant qu'on peut l'être, de la vie d'ici-bas : ce n'est point une disposition particulière de son âme qui fait obstacle à son bonheur. On le tient séquestré dans une tour et l'enceinte d'un petit jardin. De là il peut voir s'agiter à leur gré les hommes, mais il lui est défendu de leur parler, de leur serrer la main. La liberté ne lui sera jamais donnée; il ne guérira point! bien plus à plaindre en ce point que le prisonnier qui a toujours l'espoir de la

grâce ou d'une délivrance imprévue, et qui, d'ailleurs, s'il est coupable, accomplit un devoir d'expiation dont il ne peut méconnaître la justice et l'utilité! Mais le pauvre lépreux, qui lui expliquera le mystère de sa condamnation? Pourquoi est-il une telle exception sur la terre? Son mal a commencé avec sa naissance, et l'épreuve lui est mesurée dans une proportion qui échappe aux appréciations de l'équité humaine. Encore s'il avait toujours ignoré ce qu'il y a de douceur et de charme à aimer et à être aimé! Non, il a connu tout le prix de ce qu'il ne possède point. Pendant quelques années, une sœur pieuse et tendre, atteinte du même mal, a vécu près de lui; cette communauté de souffrances était pour tous deux un soulagement, une ombre de bonheur. Il décrit ce temps avec l'accent d'une douce résignation, presque de reconnaissance. Si réelle, si profonde et désespérée que soit son infortune, ni son cœur ni ses lèvres n'ont de ces récriminations contre la société, de ces blasphèmes contre Dieu, où s'emportent les fiers esprits créés par le génie des Gœthe ou des Byron. C'est un modèle que Xavier de Maistre a offert à ceux qui n'ont pas obtenu même une part moyenne de bonheur possible sur la terre. Son œuvre est moralement irréprochable, et, littéralement, elle a toutes les qualités qu'un grand critique (A. Vinet) s'est plu à reconnaître à ses différents écrits, « une simplicité pure, un pathétique doux et pénétrant, des pensées fines et des sentiments délicats. » Tony Johannot, peu de temps avant sa mort, a esquissé, pour nous, la première entrevue du lépreux avec sa sœur, telle qu'elle est indiquée au commencement de ce passage du livre :

« Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus; son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois... La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé; c'était alors une haie de houblons que j'entretenais avec soin, qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous rapprocher. Du moins je n'étais pas seul alors; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais, à l'aube du jour, prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseaux qu'elle y laissait tomber en passant; je suis seul : il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre; mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles; mes yeux étaient pleins de larmes. Qui n'eût été touché d'une telle affection? Lorsque je crus que sa prière était terminée : « Adieu, ma sœur, lui dis-je à voix basse, adieu, retire-» toi, je me sens un peu mieux : que Dieu te bénisse et te » récompense de ta piété! » Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée, car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille. »

Un homme qui a goûté avec une jouissance profonde le plaisir d'une société agréable, mangera avec beaucoup plus d'appétit que s'il s'était promené à cheval pendant deux heures. Une lecture amusante est aussi utile à la santé que l'exercice du corps. KANT.

SALMONIA (1).

Suite du *Pêcheur au baquet*. — Voy. p. 193.

Haliéus démontre sans peine que le plaisir de la pêche, comme celui de la chasse, dérive de nos instincts. A l'état sauvage, l'homme, pressé par la faim, fait la guerre aux animaux dans les plaines, dans les forêts, sous les eaux : il tue les poissons, comme les bêtes fauves, avec la massue, l'épieu et le javelot; il lutte avec eux corps à corps. Il y a loin de cette poursuite brutale aux stratagèmes modernes, loin de ces armes grossières aux filets et au mécanisme de certaines lignes dont se sert le pêcheur expérimenté. L'habileté du véritable pêcheur à la ligne suppose la patience, la vigilance, le calme, et aussi la sagacité, l'esprit d'observation; l'étude des habitudes diverses d'une classe d'animaux très-nombreuse et très-variée, et d'autres animaux destinés à être leur proie; la connaissance des signes et présages que l'on tire de l'atmosphère, de la couleur des eaux ou de la configuration des rivages. Les curiosités de l'intelligence trouvent ainsi incessamment à se raviver et à se satisfaire dans cet exercice si futile en apparence, et le champ de la recherche et de l'expérience peut s'y étendre de plus en plus, en proportion de ce que l'on a de valeur personnelle et d'aptitude à saisir les rapports entre les faits nouveaux qui se révèlent à chaque instant. Ajoutez que beaucoup de pêcheurs, encore qu'ils ne s'en rendent point toujours bien compte, sont surtout attirés par les spectacles charmants et variés de la nature au milieu desquels les conduit leur innocente passion.

« Quel plaisir, s'écrie Haliéus, lorsque le printemps commence à succéder aux tristes et sombres journées de l'hiver, lorsque le soleil, dissipant les brouillards, échauffe la terre et les eaux, d'errer le long d'un clair ruisseau, de voir les feuilles naissantes entr'ouvrir les boutons empourprés, de respirer les senteurs du rivage que parfument les violettes et les douceurs mystérieuses des primevères et des marguerites! Qu'il est agréable de fouler le vert gazon sous l'ombre des arbres dont le feuillage s'égaye au bourdonnement de l'abeille, de suivre du regard les mouches légères effleurant la surface de l'eau et brillant comme des pierreries vivantes sous les rayons du soleil, tandis que la truite argentée les épie de sa demeure transparente! Que l'on aime à entendre le gazouillement des oiseaux aquatiques

(1) *Salmonia, or Days of fly-fishing in a series of conversations*, etc., by Humphry Davy.

qui, inquiets à votre approche, se hâtent de chercher un refuge sous les fleurs et sous les feuilles du lis d'eau! Que de charme encore à observer comment toutes ces scènes se changent contre d'autres plus brillantes et plus splendides à mesure que la saison avance, jusqu'à ces beaux jours où l'hirondelle vient disputer à la truite l'étincelante mouche de mai, jusqu'à ces heures sereines et embaumées du soir où le rossignol, qui veille avec amour sur sa couvée, anime de ses chants mélodieux, de ses vives et ardentes cadences, les bosquets de rose et de chèvrefeuille! »

C'est ainsi que, leur laissant entrevoir tour à tour les rapports de la pêche avec les poursuites de la science et avec la poésie de la nature, le principal personnage du *Salmonia* parvient à intéresser et à séduire Poietes, Physicus et Ornither (1). Il leur assigne un rendez-vous.

La seconde journée se passe à Denham, au bord du Colne, par une belle matinée du mois de mai, près d'une jolie maison de campagne où les quatre amis trouvent une aimable hospitalité et tous les instruments nécessaires pour pêcher la truite. Poietes est en extase devant la verdure des prés, le cours capricieux de la rivière, la beauté de ses eaux tantôt rapides et écumantes, tantôt paresseuses et limpides, devant l'élégance et la grâce des groupes de peupliers et de saules qui décorent une île voisine. Haliéus apprend à Physicus comment on imite, avec des plumes et de la soie, la mouche des aunes qui, étant à cette époque la plus nombreuse, est aussi celle qui tente le plus l'avidité du poisson. Le pêcheur n'a, en effet, rien de mieux à faire que de se conformer aux leçons de la nature et d'offrir aux habitants des eaux ce qu'elle leur donne elle-même suivant les saisons. Les mouches artificielles sont jetées à la surface des eaux, et de belles truites qui, depuis le dernier été, ont vécu sans défiance et sans péril, ne tardent point à se laisser prendre. Chaque succès comme chaque revers est, pour Haliéus, une occasion d'enseigner à ses amis quelque fait nouveau sur les habitudes des poissons, sur leur organisation, sur les ruses qu'il faut employer suivant leur espèce, leur taille, leur allure, et sur les endroits où il convient le mieux de se placer; en un mot, il leur fait à la fois un cours de science théorique et pratique. Le soir, il leur donne d'autres leçons sur les différentes mouches que chaque mois voit naître et sur les variétés de truites que l'on rencontre dans les différents cours d'eau, car c'est surtout la pêche à la truite qu'il aime. Toutes ses digressions, entremêlées des incidents naturels de la pêche et d'anecdotes amusantes, témoignent d'un esprit très-savant, rappellent ou révèlent un grand nombre de notions relatives à l'atmosphère, à l'utilité des pluies, du vent, du mouvement des eaux, des plantes aquatiques. Les exclamations enthousiastes du poëte sont habilement entremêlées au dialogue de manière à en écarter toute apparence d'aridité ou de pédantisme.

A la troisième journée, Denham est encore le lieu de la scène. Elle commence par un désappointement amusant de Poietes, Ornither et Physicus, qui ne prennent rien, tandis qu'Haliéus, en peu d'instants, enlève devant eux, et tour à tour avec leurs propres lignes, plusieurs truites. Il leur montre qu'ils se sont placés de manière que leur ombre et celle de leur canne, se projetant sur l'eau, effrayent les poissons. Plusieurs se rappellent à ce sujet l'anecdote du pari de Charles James Fox avec le prince de Galles (2). Haliéus raconte une autre anecdote relative à la fabrication du carmin, qui ne réussit, à ce qu'il paraît, que sous l'influence d'un beau soleil. Poietes chante un hymne en l'honneur de l'hirondelle qui rase l'eau et fait la chasse aux mouches de mai. *La fin à une prochaine livraison.*

(1) Voy. p. 194.
(2) Voy. t. XIX (1851), p. 147.

SUITE D'UNE DAME SOUS LE RÈGNE DE HENRI III.

Le seigneur de Bellièvre, despesché par le roy (Henri III) vers le roy de Navarre, au Mont-de-Marsan, voyoit tous les matins, par la fenêtre de son logis, la comtesse de Guiche (1) qui allait à la messe, accompagnée d'*Esprit,* de la *petite Lambert,* d'un Maure, d'un Basque avec une robe verte, du *magot Bertrand,* d'un page anglois, d'un barbet et d'un laquais. *Confession de Sancy.*

EXPOSITION AGRICOLE ET HORTICOLE A MOSCOU EN 1852 (2).

En septembre 1852, la Société impériale d'agriculture de Moscou a, pour la première fois, fait une exposition de produits agricoles et horticoles.

Le Manége, qui occupe un espace de plusieurs centaines de mètres en longueur et qui est situé dans le quartier le plus brillant de la ville, avait été mis à la disposition de la Société. Le public entrait par la porte principale R, et ne parvenait à l'autre extrémité S qu'après avoir passé devant tous les produits exposés. Des jeunes gens de l'École d'agriculture, placés de distance en distance, s'empressaient de donner aux visiteurs toutes les explications dont ils pouvaient avoir besoin : c'est une précaution excellente. La plupart des personnes qui visitent nos expositions ou nos conservatoires, sortent sans avoir rien compris à ce qu'elles ont vu. Il ne faudrait pas même attendre les questions des visiteurs ; la timidité suffit pour empêcher qu'on ne les fasse ; on devrait donner, à intervalles égaux, des explications à haute voix ; on doublerait ainsi l'utilité de ces solennités de l'agriculture et de l'industrie.

Pendant quinze jours, l'affluence des visiteurs fut considérable. Lorsque l'entrée était gratuite, on comptait chaque jour de trente-cinq à quarante mille personnes. De longues tables parallèles, Q, F, O, D, G, H, portaient les produits agricoles et industriels, et entouraient les instruments aratoires (de 1 à 14). Autour d'une immense horloge L, qui marquait l'heure des quatre points opposés de l'empire, on avait groupé une riche collection de végétaux exotiques et de plantes fleuries ; aux angles de ce carré central se trouvaient des cadres dorés I, I, de 8 mètres de hauteur. Deux d'entre eux contenaient les produits de la culture maraîchère de la saison dans leur état naturel. Les autres renfermaient les fruits du mois.

Une belle rangée d'arbres fruitiers ou d'ornements, T, T, entourait l'ensemble de l'exposition.

Les plantes étaient rangées par famille, par genre et par espèces. Chaque lot portait une étiquette indiquant les noms du gouvernement, du propriétaire et du producteur. La section des céréales G était bien garnie. A côté du petit blé d'Arkhangel se trouvaient les gros grains de la Bessarabie. On remarquait parmi les seigles la variété à grain bleu qui porte le nom de seigle du ciel.

Les avoines et les orges du Caucase, de la Sibérie et du Kamtschatka étaient d'une qualité supérieure. Plusieurs des légumineuses exposées, pois, haricots, fèves, lentilles, sont inconnues dans notre pays. M. Masson, jardinier en chef de la Société impériale d'horticulture, en a apporté quelques échantillons pour faire des essais dans le jardin de cette Societé (3).

(1) Corisandre d'Andoins, veuve de Philibert de Grammont, comte de Guiche, tué devant la Fère en 1580.
(2) Voy. sur Moscou, t. Ier, p. 153; t. III, p. 160; t. IV, p. 170.
(3) Ce jardin est situé au bout du jardin botanique du Luxembourg, du côté de la rue d'Enfer; on y arrive par la porte latérale d'entrée qui fait face au Val-de-Grâce.

Parmi les plantes économiques, B, se trouvait surtout un navet dont le graine est extrêmement oléagineuse. Il vient de la Tartarie chinoise. On a remarqué aussi un chanvre et un lin sauvage de la Sibérie. Le gouverneur militaire de ce dernier département avait fait préparer une collection de tous les bois de sa contrée. Chacun d'eux était coupé en morceaux de la grosseur d'un livre in-8. Un des côtés conservait encore son écorce ; on avait poli l'autre, afin d'en faire ressortir les veinures. Chaque échantillon était accompagné de la graine qui peut le reproduire, et d'une branche desséchée qui en faisait comprendre le feuillage. Enfin les bords et le dos de ces parallélipipèdes présentaient les différents aspects du bois pour les instruments qui peuvent les attaquer : la scie, la râpe, le rabot, etc.

De même, à côté de toutes les plantes agricoles, les parties employées par l'industrie étaient présentées dans l'état exact sous lequel elles sont livrées au commerce.

Le *Statice tartarica*, que les gens du pays appellent *kierme*, fixait particulièrement l'attention. La racine de ce végétal, qui croît spontanément, atteint jusqu'à un demi-mètre de circonférence. On s'en sert avec succès pour le tannage des cuirs qui peut s'effectuer en moins d'un mois par suite de la notable quantité de tannin qu'elle contient. Les chimistes du pays estiment qu'elle en renferme le double des meilleurs chênes qu'on connaisse, c'est-à-dire près de vingt-deux pour cent.

Parmi les instruments aratoires proprement dits, on remarquait les machines à faucher, à moissonner et à fabriquer les tuyaux de drainage.

A la base de l'horloge, les dahlias se mêlaient agréablement à toutes les fleurs de luxe qui formaient un premier groupe. On remarquait aussi la force extraordinaire de certains dattiers et surtout d'un *Laurus nobilis*, qui portait une superbe tête de 8 mètres de circonférence.

Les pommes transparentes de Crimée faisaient l'admiration des connaisseurs, ainsi que les très-grosses poires qui les accompagnaient dans les cadres dorés I,I. On était d'autant plus surpris du développement de ces dernières que l'arbre qui les porte ne peut être cultivé qu'en serre ; le pommier seul vient bien en plein air.

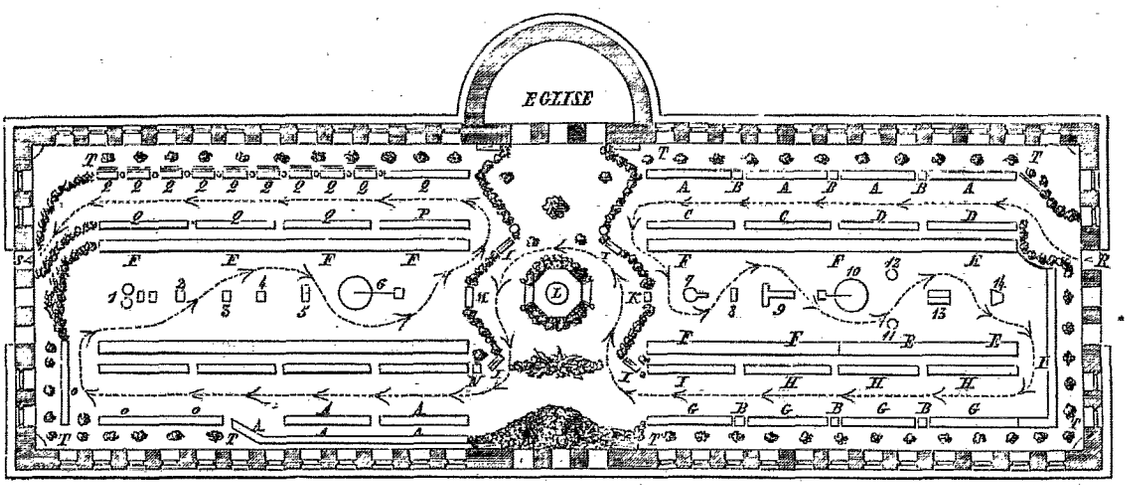
La ceinture d'arbres TT faisait un très-bon effet. Des espaliers d'une très-belle envergure tapissaient agréablement le fond sur lequel se détachaient pruniers, poiriers, cerisiers, etc., tous taillés en orangers. Des pins du Caucase et de Sibérie, des saules taillés en boules, le *Populus Blayowroncy* surtout, pourraient être appelés à jouer un rôle utile dans l'ornementation de nos jardins.

Dans la section des légumes figurait une nouvelle variété de radis noir et blanc, s'élevant jusqu'à un mètre de hauteur.

Comme industrie spéciale et certainement peu connue, nous devons citer des bottes en paille solidement tressée, dont la semelle seule est en cuir ; les paysans s'en servent beaucoup pendant l'été et elles leur font un bon usage.

Les boissons tirées des fruits, des fleurs, des bourgeons, des racines, des grains et des bois du pays, étaient très-nombreuses ; les fruits conservés aussi. Parmi ces derniers, l'ananas tient le premier rang. On en fait une grande consommation à Moscou.

Tous les gouverneurs de l'empire avaient envoyé des échantillons de terre de leurs localités (A). Un grand nombre de cultivateurs avaient accompagné ces spécimens de notes agricoles extrêmement précieuses. Les terres à poteries de toutes sortes, les tourbes, étaient nombreuses. Les lins, les chanvres et les filasses n'avaient pas été oubliés. L'industrie séricicole, si nouvelle dans ce pays, était elle-même représentée (N). Cinquante-six éducateurs de la Crimée, d'Odessa, du gouvernement de Kieff, avaient



Plan de l'exposition agricole et horticole qui a eu lieu à Moscou, au mois de septembre 1852.

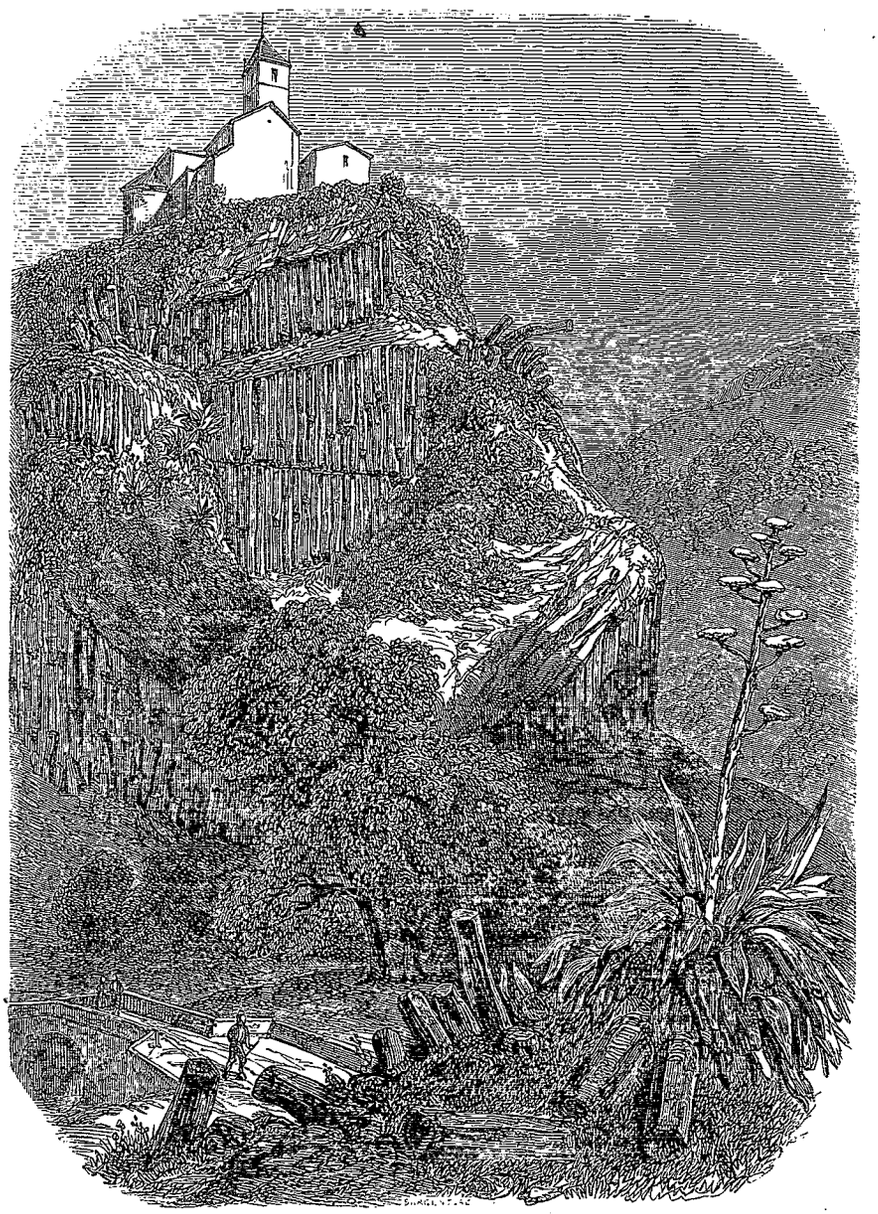
envoyé de superbes échantillons de soie. Le mûrier blanc et le mûrier noir végètent d'une manière assez satisfaisante dans une partie de l'empire russe Un exposant avait apporté une véritable miniature de magnanerie. Bien qu'on fût alors dans la dernière quinzaine de septembre, on a pu cependant y voir les vers à soie opérer leurs différentes mues, monter aux encabanages et filer leur cocons qui étaient fort beaux, presque à l'air libre. A côté, pour compléter le tableau, on avait placé de petits tours perfectionnés, en usage dans le Caucase, où ils sont manœuvrés par des ouvriers nationaux.

Parmi les plantes rapportées par M. Masson est un trèfle vivace qui paraît très-bien se comporter dans le jardin du Luxembourg. Les chanvres et les lins sauvages peuvent nous être fort utiles, ainsi que la crucifère très-oléagineuse dont nous avons parlé.

Le goualam du nord et de la Chine serait bien précieux aussi, s'il pouvait se plaire chez nous ; c'est une graminée très-odoriférante bien supérieure, pour parfumer les foins, à celle que nous possédons, même à la flouve odorante. Les variétés de plantes qui peuvent former des prairies artificielles ne sauraient jamais être en trop grand nombre. Il sera intéressant de suivre les progrès de la luzerne de Chine et du mag-ma-chim, autre fourragère, que M. Masson a également rapportés.

CASTEL-FOLLIT

(Catalogne).



Le Rocher de Castel-Follit. — Dessin de Ph. Blanchard.

Castel-Follit, triste et misérable bourg de la Catalogne, sur la Fluvia, à 28 kilomètres sud-est de Campredon, a conquis une funeste célébrité en 1822. Dans la guerre des carlistes et des constitutionnels, les habitants avaient suivi l'exemple des insurgés de la Seu d'Urgel et de Balaguer, et pris parti pour don Carlos. Vers la fin du mois d'octobre suivant, le fameux chef constitutionnel Mina s'en rendit maître ; le bourg fut incendié et le château fort rasé jusqu'au niveau du sol. Mina lui-même rendit compte de cet événement dans un bulletin ainsi conçu : « La ville n'est plus qu'un désert. Les habitations, les remparts, tout a disparu ; et, pour rappeler aux autres cités la fin tragique qu'elles doivent attendre de leurs folles entreprises si, prêtant l'oreille à de perfides suggestions, elles osent prendre les armes pour s'allier aux ennemis du bien public, sur la partie la plus visible d'un des murs qui sont restés debout, on a tracé cette inscription : Ici fut Castel-Follit ; villes, apprenez par cet exemple a ne pas favoriser les ennemis de la patrie. »

Les débris de ce bourg apparaissent sur une élévation abrupte, en apparence inaccessible, et soutenus en quelque sorte par des couches superposées de colonnettes basaltiques qui rappellent les tuyaux d'orgue de la grotte de Staffa. Le pays environnant est un terrain entièrement volcanisé où les géognostes placent le principal siége des phénomènes volcaniques qui ont contribué à la formation de la chaîne des Pyrénées.

On a beaucoup disserté sur l'origine du mot *Castel-Follit*. L'opinion la moins invraisemblable fait dériver ce nom de *Castellum fultum*, château fortifié.

DE LA PEINTURE EN FRANCE

JUSQU'AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Fin. — Voy. p. 274.

Au neuvième siècle, les limites de l'art s'agrandirent par une importante découverte. Depuis longtemps on faisait usage de verres colorés pour imiter, disait-on, l'arc-en-ciel ou le soleil couchant. Cette pratique conduisit à la peinture sur verre. Vers l'an 1052, il y avait des vitraux peints dans l'église de Saint-Bénigne de Dijon, et dès cette époque on les disait fort anciens.

Quelques hommes, des évêques surtout, restaient pour encourager les artistes; les églises et les cloîtres étaient le refuge de l'art comme de la science. Mais au milieu des guerres, dans le mouvement inquiet d'une société dépourvue d'ordre et de lien, il ne pouvait y avoir de progrès : c'était beaucoup de ne pas périr. Les sujets traités par les peintres et par les sculpteurs n'avaient point changé; le plus communément, on représentait des histoires tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, la passion de Jésus-Christ, des épisodes de l'Apocalypse ou de la Vie des saints, des combats, des chasses, des animaux fabuleux, tels que des griffons, des licornes, etc. On peignait sur la toile, sur le bois, sur le plâtre, sur la pierre, à la fresque, à la détrempe, à la gomme, à la colle, au blanc d'œuf, etc. On faisait aussi des tableaux à l'huile de lin, dont on mettait sécher les couches au soleil les unes après les autres; mais ce procédé fut abandonné, et ce ne fut que longtemps après que Van-Eick le remit en honneur.

Au onzième siècle, les arts firent un pas hors de l'ornière où ils étaient engagés depuis longtemps; mais la peinture gagna peu de chose. L'usage de couvrir les églises de riches tentures avait fait cesser presque partout celui des peintures murales; les prélats qui n'avaient pas le moyen de se procurer de si coûteuses décorations faisaient tout simplement étendre une couleur blanche sur les pierres de leurs cathédrales. Les idées de réforme qui eurent cours vers l'an mille firent trouver aux rigoristes la peinture trop mondaine pour pouvoir être admise à décorer la maison de Dieu. Les artistes furent réduits à barbouiller des statues.

Les expéditions en terre sainte, en éloignant beaucoup de seigneurs pillards, rendirent la paix aux églises, et permirent au clergé de faire faire des travaux d'embellissement. Les fresques de la crypte, de la voûte, de la nef et du vestibule de Saint-Savin près Poitiers, et de Saint-Jean de Poitiers, furent exécutées au douzième siècle. Les religieux de Cluny ornèrent de peintures et de vitraux leur église, leur réfectoire et même leur cloître. Mais les moines de Cîteaux crièrent au scandale, et le luxe de Cluny entra peut-être pour quelque chose dans les raisons qui déterminèrent saint Bernard à quitter la maison dans laquelle il s'était élevé, pour aller fonder celle de Clairvaux.

Au milieu de toutes ces vicissitudes, l'architecture seule n'avait point péri, parce qu'elle répondait à un besoin plus sérieux de l'homme et du chrétien. Quand elle se fut réveillée, au douzième siècle, quand elle eut pris un nouvel essor par l'invention de l'ogive, elle put se suffire à elle-même, et les églises, dans leur nudité, avec leurs grands piliers, leurs voûtes élancées, leurs sculptures délicates, furent dignes du dieu auquel elles servaient de temples. Cependant il y avait encore, au douzième et au treizième siècle, des églises peintes du haut en bas. On avait trouvé de plus le moyen d'y représenter sur le verre les sujets de la Bible et de l'Évangile, les légendes sacrées, qui appelaient l'attention et l'intérêt de tous, les scènes de la résurrection, les tourments de l'Enfer et les joies du Paradis. Suger, abbé de Saint-Denis, fit peindre en dix tableaux, dans un vitrail placé derrière le grand autel de son église, les exploits de la première croisade. C'était de la peinture historique; on fit aussi des portraits. Le portrait de Suger fut répété plusieurs fois sur les vitraux de Saint-Denis; celui de Louis IX eut une place dans les verrières de l'abbaye de Royaumont, dont le saint roi était le fondateur.

A la même époque, la peinture sur émail fut cultivée avec succès en France, et les émaux de Limoges acquirent une grande célébrité. L'art d'enluminer les manuscrits reçut aussi de notables perfectionnements. Les bibles, les missels, les livres d'heures, et aussi les livres profanes, chroniques, poésies, romans de chevalerie, etc., furent ornés de miniatures dont quelques-unes formaient de véritables tableaux d'assez grande dimension. Ces ouvrages, dont une partie est arrivée jusqu'à nous, donnent de précieuses notions sur les habitudes et sur les costumes du moyen âge. Les règles de la perspective n'y sont point observées, les formes sont roides; mais il y a souvent une vivacité de dessin, un naturel de poses, et presque toujours une richesse de couleurs, qui donnent aux enluminures un rang important dans l'histoire de l'art.

Parmi toutes les branches de la peinture, la peinture de tableaux avait été la plus mal partagée. Au treizième siècle, ceux qui la cultivaient étaient assimilés aux artisans. Dans le *Livre des métiers* d'Etienne Boileau, on les voit unis aux *taillères ymagiers* (tit. LXII) et aux selliers dont ils décoraient les ouvrages (tit. LXXVIII); ils font corps avec ces métiers et sont soumis au même régime qu'eux. Étienne Boileau mentionne aussi la corporation des faiseurs de *tapis sarrazinois*, fabriquant à l'instar des Orientaux des tapis de haute lisse.

Cependant un mouvement de renaissance parti de l'Italie se propagea dans les contrées voisines et gagna la France. On se remit à faire des tableaux, et les seigneurs laïcs ou ecclésiastiques voulurent en rassembler des collections et se créer des galeries. Une académie de peinture dite de Saint-Luc fut établie par Charles V, et réorganisée sous Charles VI, en 1391. Jean de Blois exécuta des peintures à l'hôtel de ville de Paris, et Charles V eut un peintre à son service, nommé François d'Orléans (1368). On connaît quelques tableaux de cette époque, entre autres un portrait de Jean le Bon fait en 1360 par Giottino, un portrait d'Isabeau de Bavière, etc., et quelques productions attribuées à Gringonneur, l'inventeur présumé des cartes à jouer.

De 1420 à 1430, Jean Van-Eick, dit Jean de Bruges, retrouva la peinture à l'huile depuis longtemps abandonnée, et découvrit un procédé au moyen duquel la dessiccation des couleurs s'opérait en très-peu de temps. Cette découverte eut une grande influence sur les destinées de l'art; et la France, à la suite de la Flandre et de l'Italie, marcha désormais à grands pas vers la renaissance. Charles VII fit représenter ses victoires en peinture dans la salle des gardes du château de Fontainebleau, et sous son règne, Guillaume Josse et Philippe de Foncières exécutèrent des tableaux au Louvre. Jean Fouquet, peintre et enlumineur de Louis XI, a laissé des ouvrages dans lesquels on ne saurait trop admirer la grandeur de la composition, le fini du dessin, la richesse des tons, l'entente des plans et des lointains. Le roi René d'Anjou, poëte, peintre, musicien, orna de belles miniatures les manuscrits de ses poésies, et fit des tableaux qui témoignent d'une vive intelligence et d'un sentiment assez élevé de la couleur. On voit encore à l'église de Saint-Sauveur d'Aix un triptyque précieux dont les volets ont été peints par René. Un pas d'armes tenu en 1449 par sire Jacques de Lalain était, au rapport d'Olivier de la Marche, représenté dans un pavillon de Saint-Laurent-lez-Châlon. On y remarquait, « en un tableau, la représentation de la » glorieuse vierge Marie, tenant le rédempteur du monde,

» son signeur et son fils; et au plus bas, au dextre costé » de l'image, fut figurée une dame moult honnestement et » richement vestue et de son chef en simple atour, et tenoit » manière de plorer, tellement que les larmes tomboyent » et couroyent jusques sur costé. »

En même temps, l'art de la gravure prenait un développement important, et la peinture sur verre suivait les progrès de la peinture à l'huile. Au quatorzième siècle, les peintres vitriers avaient été exemptés de tailles, aides, subsides, garde-porte, guet, etc. Au quinzième siècle, de grands travaux furent exécutés par les verriers dans les églises et dans les palais. En 1436, Henri Mellein peignit à l'hôtel de Saint-Paul les portraits de Jeanne d'Arc, de Jacques Cœur et de Charles VII. Quelques autres noms d'artistes en ce genre sont parvenus jusqu'à nous, particulièrement ceux de Jacques Lallemand et d'Engrand le Prince, qui travailla d'après des cartons italiens.

Le seizième siècle va s'ouvrir. La prise de Constantinople par Mahomet II (1453) anéantit en Orient le boulevard le plus avancé du christianisme. Refoulés par l'invasion musulmane, les artistes byzantins s'enfuient dans les royaumes de l'Occident, et y apportent les traditions presque effacées de l'art antique. Une renaissance demi-païenne se prépare, l'amour de la forme se réveille; Michel-Ange et Raphaël sont nés.

Dans cette rapide course à travers le monde en quoi proprement consiste la vie, on se heurte souvent contre des obstacles d'espèce bien opposée. Il y a des moments où l'on se croit appelé à toutes les positions, digne de tous les honneurs. Il en est d'autres où l'on déverse sur son propre mérite le poison du doute et de l'incrédulité la plus obstinée. Cela n'arrive guère aux sots, il est vrai, mais les hommes de quelque valeur ont tous passé par là.

MIGRATIONS DES OISEAUX,

PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

Suite et fin. — Voy. p. 222, 333.

VI. MIGRATIONS AUX DIFFÉRENTS MOIS DE L'ANNÉE.

Il nous reste à classer, suivant l'ordre chronologique, les migrations des principales espèces que nous avons enumérées dans l'ordre zoologique.

En *août* commencent à apparaître parmi nous, venant des régions froides, les espèces qui arrivent en France pour y passer leur quartier d'hiver, ou qui ne font que traverser le pays pour chercher des régions plus chaudes. Vers la fin de ce mois et pendant la première quinzaine de septembre, passent dans le midi les cailles, qui se sont rassemblées de tous les points de l'Europe pour aller en Afrique.

En *septembre* passent le coucou gris, le guêpier vulgaire, la poule d'eau de genêt (roi des cailles), la bécassine double, etc.

En *octobre* passent le foulque macroule, la poule d'eau marouette, la bécassine ordinaire, la petite bécassine, le grand pluvier à collier, le pigeon colombin, le merle litorne, le merle mauvis, l'étourneau vulgaire, et, vers les derniers jours du mois, la mésange à longue queue, etc.

En *novembre,* au commencement du mois, le canard sauvage, et ensuite, à intervalles pendant le mois, différentes espèces de harles, le grèbe huppé, la bécasse, le pigeon sauvage (ou biset), le pigeon ramier, l'aigle jean-le-blanc, etc.

En *décembre,* le cygne sauvage, le coucou-geai, etc.; en décembre et en janvier, le macareux moine, le plongeon imbrim, la spatule blanche, etc.

En *janvier,* mais seulement les jours de grand froid, le pingouin macroptère, l'oie rieuse, la mouette tridactyle, le grand cormoran, etc.

En *février* commencent à arriver, principalement dans le midi, les espèces qui, des climats où elles ont passé l'hiver, viennent nicher en France, ou ne font que traverser le pays pour se diriger ensuite vers les régions froides; mais pendant ce mois, les passages sont rares encore; on ne voit guère, et seulement vers la fin du mois, que le canard sauvage.

En *mars* passent la mouette pygmée, le grèbe huppé, le chevalier arlequin (celui-ci arrive jusqu'en fin avril), la bécasse, l'hirondelle des rochers, le bec-fin passerinette, l'étourneau vulgaire, etc.

En *avril* viennent différentes espèces d'hirondelles de mer (leur arrivée dure jusque dans les premiers jours de mai), la poule d'eau de genêt (roi des cailles), la poule d'eau marouette, la bécassine double, le grand pluvier à collier, la caille; l'engoulevent ordinaire, dont l'arrivée dure jusque vers le milieu du mois de mai; l'hirondelle de fenêtre, l'hirondelle de rivage, le guêpier vulgaire, le coucou gris, le bruant ortolan, le bec-fin pouillot, le bec-fin rossignol, le bec-fin gorge bleue, et quelques autres espèces de becs-fins; le merle mauvis, la pie-grièche écorcheur, le loriot, le rollier vulgaire, et, vers la fin du mois, le martinet de muraille, etc.

En *mai,* les passages ont cessé à peu près complétement; nous ne voyons plus dans le midi que quelques retardataires, principalement de jeunes sujets ou des femelles, et des individus égarés; dans les cantons du nord, les arrivées ou passages se prolongent quelquefois jusqu'au 15 ou au 20, lorsque la saison est plus froide que d'habitude.

Dans cet exposé rapide des différentes époques d'apparition des espèces principales qui émigrent périodiquement, nous n'avons pas fixé les jours précis d'arrivée ou de départ; nous n'avons fait qu'indiquer le mois pour chaque espèce. On conçoit que le moment précis du voyage ne soit pas toujours invariablement déterminé pour chacun des oiseaux migrateurs : nous avons vu, en effet, dans les généralités sur les migrations, que l'époque était subordonnée, dans de certaines limites, à diverses circonstances plus ou moins variables : la durée du passage, au départ ou au retour, varie ainsi pour un grand nombre d'espèces, dans une latitude de 8, 15 ou 20 jours, et même, pour quelques-unes, d'un mois à un mois et demi. Cependant, il est certaines espèces qui montrent plus de régularité que les autres sous ce rapport : par exemple, la caille nous quitte rigoureusement du 1er au 15 septembre et revient du 1er au 15 avril; l'hirondelle de fenêtre apparaît toujours du 10 au 15 avril; l'hirondelle des rivages, du 15 au 17 du même mois; l'alouette calandrelle nous arrive du 6 au 10 avril, etc. En général, les espèces qui arrivent ou partent le plus régulièrement, et dont le passage est de moindre durée, sont en même temps celles dont le voyage est le plus constant, le plus régulier, et prolongé aux plus grandes distances.

Nous terminons ici l'exposé des faits relatifs aux migrations des oiseaux; nous n'abandonnerons pas toutefois cet intéressant sujet sans faire remarquer l'influence qu'exercent les migrations sur la répartition de certaines races à la surface du globe.

Plusieurs espèces d'oiseaux semblent avoir pour patrie le globe entier. La caille niche dans plusieurs contrées de l'Europe; elle niche de plus en Afrique, en Asie, dans l'Amérique méridionale. Le corbeau commun habite la plus grande partie des lieux montueux de l'Europe; on le trouve aussi en Afrique, en Islande, au Japon, et dans l'Amérique méridionale; il en est de même de la corneille. La chouette effraie habite presque tout l'ancien continent, et on la ren-

contre aussi dans les deux Amériques; le pluvier doré se trouve en Europe, au Sénégal, à Java, à Buenos-Ayres, aux îles Mariannes, aux îles Sandwich, etc. Plusieurs autres espèces, parmi celles que nous avons décrites dans leurs migrations annuelles, sont également répandues sur presque tous les points de la surface du globe. Que faut-il conclure de ces faits? Il est difficile d'admettre que la même espèce ait été, dès le principe, répandue sur un grand nombre de points les plus distants les uns des autres; on ne peut guère supposer autre chose, sinon que cette large répartition a été la conséquence des migrations que chacune de ces races exécute annuellement jusqu'aux plus grandes distances. Les races les plus répandues sont, en effet, celles qui se livrent aux migrations les plus lointaines. Lorsque l'oiseau trouve sur son passage des points qui pourront lui fournir une nourriture suffisante et convenable à son régime, si d'ailleurs la température ne s'y éloigne pas trop de celle du pays qu'il a quitté, il peut s'arrêter dans sa course, prolonger son séjour, et finir par adopter une nouvelle patrie.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 171, 331.

RÈGNES DE HENRI II ET DE FRANÇOIS II.

Costume militaire (suite). — Pour le surplus de l'équipement, les troupes restèrent ce que nous les ont montrées les bas-reliefs de Cérisolles, sauf les façons nouvelles de justaucorps, de chausses et de chapeaux, qu'elles empruntèrent aux modes régnantes. On voit par l'une de nos gravures l'uniforme particulier des compagnies de la garde du roi, qui consistait en une saie à l'antique, appelée alors hoqueton. Le nom d'archers était resté aux soldats de ces compagnies quoiqu'ils n'eussent plus d'arcs, mais seulement des hallebardes. Ceux qui portaient le chiffre du roi brodé sur leur hoqueton étaient les archers écossais, conservés depuis Charles VII.



Archers de la garde du corps (1559); Arquebusier de bande et Pistolier (1560) — D'après Perissin et Tortorel. — Dessin de Chevignard.

En outre, la cavalerie légère s'augmenta, du temps de Henri II, de deux nouveaux corps, les *Argoulets* et les *Reîtres*, dont nous avons à faire connaître la tenue.

Les Argoulets étaient des arquebusiers équipés et montés à la façon des Albanais ou Estradiots. Les uns et les autres avaient des manches et gants de mailles, une cotte d'armes sans manches qui leur couvrait le buste, l'épée large au côté et la masse à l'arçon gauche de la selle; les uns et les autres se ralliaient autour d'une longue banderole portée au haut d'une lance en guise de cornette; mais tandis que les Estradiots étaient armés de la zagaye, long javelot ferré par les deux bouts, les Argoulets maniaient une courte arquebuse de deux pieds et demi, et pour coucher plus facilement en

joue, ils portaient sur la tête un cabasset au lieu de la salade à visière dont les autres étaient coiffés.

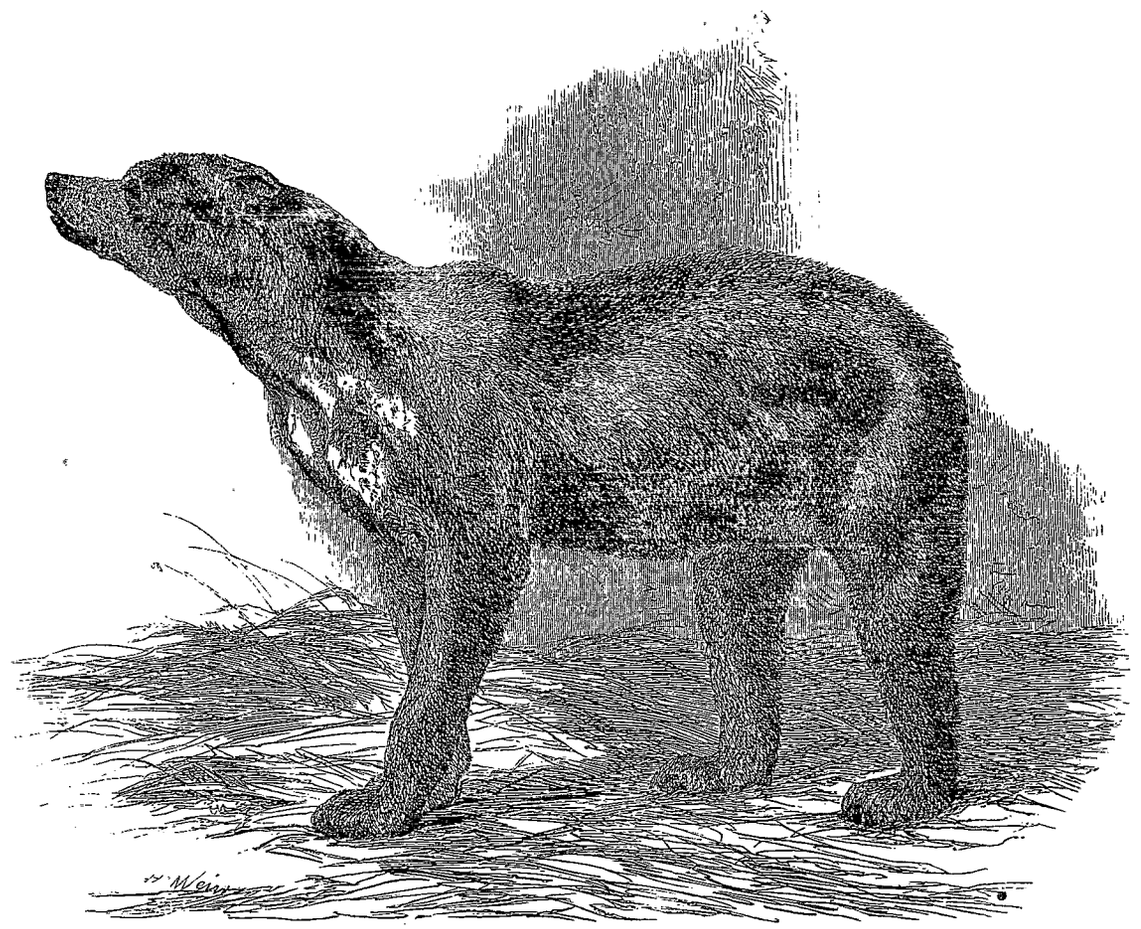
Les Reîtres étaient des volontaires allemands dont les premiers furent amenés au service de la France par le comte palatin du Rhin, en 1557. Ils n'avaient pas d'acier sur le corps, mais seulement des pourpoints de buffle pour amortir les balles, et contre le mauvais temps, de grosses lourdes casaques qui reçurent elles-mêmes le nom de reîtres. Ils apprirent aux nôtres l'usage d'une petite arme à feu de nouvelle invention, dont la dénomination semblait être à Henri Estienne une des plus grandes bizarreries de notre langue, car voici ce qu'il en dit dans son traité de la *Précellence du langage françois :*

« L'origine en est merveilleuse et telle que je raconterai. A Pistoye, petite ville qui est à une bonne journée de Florence, se soulaient faire de petits poignards, lesquels, étant par nouveauté apportés en France, furent appelés du nom du lieu, premièrement *pistoyers,* depuis *pistoliers* et à la fin *pistolets*. Quelque temps, après étant venue l'invention des petites arquebuses, on leur transporta le nom de ces petits poignards; et ce pauvre mot ayant été ainsi promené longtemps, en la fin encore a été mené jusqu'en Espagne et en Italie pour signifier leurs petits écus; et crois qu'encore n'a-t-il pas fait, mais que quelque matin les petits hommes s'appelleront *pistolets* et les petites femmes *pistolettes.* »

L'approbation donnée au pistolet par Lanoue et les autres grands capitaines de la même école, fit que l'on mit des escouades de pistoliers dans la plupart des cornettes de mousqueterie à cheval.

OURS DE LA MALAISIE.

On trouve cet ours dans le Pégu, la presqu'île de Malacca, l'île Sumatra et, aussi, dit-on, dans l'île de Java. Outre le nom d'ours de la Malaisie, quelquefois on le désigne sous les noms d'ours malais et d'ours de Malacca; à Sumatra, les naturels l'appellent *brourong*. Des trois espèces du genre auquel il appartient, et que l'on rencontre dans cette partie des Indes orientales, la sienne est la plus répandue; c'est aussi la seule qui ait passé dans les îles, car les deux autres espèces n'existent que sur le continent asiatique.



Ours de la Malaisie. — Dessin de Weir.

Cet ours a été souvent cité par les voyageurs, et toutefois, jusqu'en ces derniers temps, où la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris a possédé un individu de cette espèce, on a manqué presque complétement de détails sur ses caractères spécifiques et sur ses habitudes.

Il est généralement d'un sixième moins grand que l'ours jongleur, célèbre dans les Indes orientales; mais sa taille varie notablement suivant les localités où on le rencontre; les plus petits individus sont dans le Pégu; les plus grands vivent à Sumatra.

La tête de cet ours est ronde, son front large, son museau plus court proportionellement que celui des autres. Le pelage est ras, luisant et serré sur le corps ainsi que

sur la tête. Le museau est d'un roux plus ou moins foncé.

Un trait remarquable, et de nature à faire impression sur les esprits ignorants et crédules, est qu'il porte sur le poitrail une tache roussâtre ayant la figure imparfaite d'un large cœur.

L'ours malais est surtout commun dans l'île de Sumatra. Les voyageurs rapportent que dans cette île il cause de grands ravages en grimpant au sommet des cocotiers pour en boire le lait après avoir dévoré leur cime.

Cet ours, comme la plupart des individus de sa race, peut être apprivoisé lorsqu'on le prend et qu'on l'élève jeune. Celui de la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris n'était point farouche. On a vu de ces ours qui, jouissant d'une entière liberté, ne perdaient rien de leur familiarité : ils vivaient amicalement avec les animaux domestiques, et se jouaient avec ceux dont la gaîté s'accordait avec la leur.

CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE.

Suite. — Voy. p. 213, 255, 286, 314, 338.

14 au soir. — Certainement je ne me trompe point : le changement qui s'est fait en moi a eu son contre-coup autour de moi. Depuis que je crains moins l'offense, l'offense est plus rare; mes rapports avec M. le comte, avec Mme Clément, même avec Mlle Rose, se sont détendus. Quand on se montre encore froid ou sans bienveillance, je tâche de le supporter comme un accident inévitable; c'est une ondée de pluie, un coup de soleil. La conséquence, c'est qu'on a plus ou moins regret d'un tort que je n'ai point relevé, et qu'on s'efforce de le réparer.

Louise elle-même se montre moins hostile; sa roideur s'est un peu assouplie. Elle a conservé cette surveillance soupçonneuse et cette justice inique des enfants, qui arrivent toujours au faux par l'absolu; mais elle discute moins les ordres donnés; elle paraît comprendre que certaines choses sont faites pour elle en dehors du règlement; elle cause parfois avec une sorte d'abandon que je n'aurais point supposé.

Ainsi tout le monde est meilleur, parce que tout le monde est plus heureux, et ce bonheur vient surtout de ce que j'ai accepté la vie qui m'était faite sans arrière-pensée, avec bonne humeur et simplicité!

Dieu veuille que j'aie la force de persévérer dans cette voie. . . . . .

Samedi. — Encore une semaine achevée! Je ne vois jamais arriver le dimanche sans une palpitation de cœur! Louise va chez sa tante, et la moitié de la journée m'appartient! Je puis revivre pendant quelques heures, lire ou écrire sans dérangement; descendre en moi-même pour me regarder.

Aujourd'hui, au moment où Louise allait partir, M. Lerman est arrivé.

Nous ne l'avions point vu depuis longtemps; l'épidémie afflige un vallon voisin, et le docteur a été près de deux mois sans un seul instant de liberté, Je n'ai pu m'empêcher de le plaindre d'une si longue et si dure servitude; il s'est mis à rire.

— Servitude! a-t-il répété; fi donc! Il n'y a de serfs que ceux qui obéissent par force et sans plaisir! En tâchant de soulager les malades, je cède à ma propre impulsion; *je cherche ce qui me plaît!*

J'ai été frappée de cette explication! Ainsi, non-seulement M. Lerman accepte son devoir, mais il y trouve sa joie! Ce n'est plus une occupation, c'est toute sa vie; ce qui pour moi n'est qu'un moyen, pour lui est un but!

C'est là, je le sens, un nouvel échelon à gravir. Oui, accomplir la tâche sans résistance ne suffit pas; il faut s'y complaire!

Mais pour cela nous devons nous désintéresser le plus possible de nous-même; vivre dans les autres; faire de ce qui leur sert tout à la fois notre occupation et notre récompense! En suis-je capable?

J'ai passé toute cette journée à m'interroger sur ce sujet avec angoisse. Je sens en moi le besoin de perfectionnement; mais je sens en même temps ma faiblesse pour y atteindre.

Il ne suffit pas que l'esprit soit persuadé; il faut que le cœur s'échauffe assez pour donner aux résolutions l'impulsion des sentiments. Ceux-ci sont les coursiers qui conduisent tout. Mais j'ai beau les solliciter, ils demeurent pliés sur leurs genoux et la tête basse. Il n'y a point de flamme en moi. Il faudrait qu'un choc du dehors vînt réveiller mon âme engourdie.

J'ai *accepté* le devoir; mais qui me donnera maintenant assez de cœur pour l'*aimer?*

Dimanche soir. — Bien que vous soyez partie, chère amie, et que je doive être bien longtemps sans savoir où vous adresser mes lettres, je continuerai à écrire mes confidences de chaque jour; notre ancienne correspondance se transformera ainsi en journal. A votre retour, vous lirez ces confessions de mes erreurs, de mes chagrins ou de mes joies, et vous assisterez pour ainsi dire à ma vie passée.

..... Depuis que je vois plus souvent le docteur, j'arrrive à le mieux comprendre et à l'estimer davantage. Il semble avoir transporté dans le monde moral ses habitudes de médecin; il cherche toujours vos maladies et les constate avec une perspicacité que l'on trouve d'abord brutale, mais dont on profite. Son seul tort est de ne jamais sortir de ce rôle de guérisseur, d'avoir toujours le pouce sur votre pouls ou l'œil sur votre âme, et de vous prouver son amitié à coups de scalpel.

Je me suis d'abord révoltée contre son assistance douloureuse et ses tentatives de guérison forcée, mais insensiblement je m'y accoutume. M. Lerman a une certaine bonhomie médicale qui fait qu'on lui pardonne; il vous saigne le cœur si visiblement *pour votre bien* qu'on supporte le mal sans lui en vouloir. — Que de gens font ainsi l'office des médecines noires qui vous soulagent en vous déplaisant, tandis que d'autres ressemblent aux liqueurs enivrantes dont la douceur est un poison.

L'exemple et les avertissements du docteur ont fini par me faire sentir qu'il ne suffisait pas de plier le front sous sa tâche comme sous un joug accepté, mais qu'il fallait y apporter la sérénité qui fortifie. J'étais déjà plus patiente, je me suis efforcée de devenir calme et gaie. Il me semble que Louise a subi l'influence de ce changement. L'humeur de l'institutrice est comme une atmosphère qui agit sur le tempérament moral de l'élève; à la longue, celle-ci tend à se mettre à l'unisson, et son âme prend un pli qu'elle garde.

Louise commence à se *déprécautionner* et à ne plus voir en moi une sorte d'ennemie contre laquelle on se tient en garde. Je cherche moins les occasions de la prendre en faute, et plus celles de l'encourager. Tout en blâmant ce qui est mal, je n'y appuie que selon l'importance. Pendant longtemps j'en voulais tout bas à l'enfant de la servitude qu'elle m'imposait; j'avais contre elle une involontaire rancune; mes réprimandes étaient des dépits déguisés, ma justice une revanche. Maintenant que toute cette amertume s'est adoucie, je supporte plus facilement les négligences ou les révoltes, je cherche à me persuader de plus en plus que je ne fais pas un métier, mais que j'accomplis une mission; je ne mets plus ma gloire dans le sacrifice, je la mets dans l'accomplissement simple et joyeux du devoir. Hélas! c'est bien souvent l'orgueil qui nous couronne d'épines. On joue au martyr dans l'espoir de l'auréole.

... . Hier soir Louise s'est plainte d'un mal de tête qui lui rendait le travail pénible; je n'ai pas insisté et je suis descendue avec elle au jardin. Mais le mal s'est accru, il a fallu bientôt remonter et la mettre au lit.

Le docteur, que j'ai fait chercher, n'a rien dit, sinon qu'on devait attendre; mais cette nuit la fièvre est devenue plus forte, et ce matin M. Lerman a paru inquiet. Il a ordonné plusieurs remèdes qui, jusqu'à présent, n'ont rien changé à l'état de l'enfant. Je suis là près de son lit, interrompue à chaque instant par ses plaintes et par ses sollicitations de malade. Tantôt elle voudrait boire de l'eau puisée à la source du courtil, tantôt elle demande à se lever. Je lui réponds doucement par des ajournements affectueux; elle soupire et prend patience pour quelques minutes, puis recommence avec la même voix suppliante. On dirait que le mal a brisé tous les angles aigus de son caractère; elle n'a plus ni impatiences, ni insubordinations; elle prie et pleure tout bas.

Ce changement me trouble plus que je ne puis dire. Quand je regarde cette petite tête échevelée qui s'agite sur l'oreiller, ces traits dont la pâleur est devenue un charme depuis qu'on peut l'attribuer à la souffrance, ces mains frêles qui se serrent convulsivement, je sens mes yeux humides de larmes. — Dans cette angoisse de la maladie, Louise ne me semble plus ni sèche, ni laide comme autrefois; je la plains, je l'aime, je voudrais la soulager au prix de ma propre santé. Mon Dieu! faut-il donc la laisser souffrir ainsi? J'ai envoyé chercher le docteur; pourvu qu'il soit au logis!

Lundi. — Pardonnez-moi, chère amie, de n'avoir point répondu sur-le-champ à votre lettre; mais les pages qui précédent et que je détache de mon carnet pour vous les envoyer, expliqueront tout et devront me justifier.

Depuis trente jours je n'ai point quitté le chevet de notre petite malade. Vingt fois j'ai cru nos efforts inutiles et tout achevé. Toujours, jusqu'ici, la vitalité de l'enfant a pris le dessus. Elle lutte encore contre la maladie, mais plus faiblement. Le docteur n'a d'espoir que dans une crise qui doit être prochaine.

Oh! si vous pouviez savoir avec quelle anxiété j'ai suivi toutes ces alternatives de craintes et d'espérances! Depuis que je tiens la vie de l'enfant entre mes mains comme une lampe agitée par le vent et dont je voudrais sauver la flamme, je n'ai pu goûter une heure de repos. Louise m'est devenue chère pour ses souffrances, chère pour sa courageuse douceur, chère surtout parce que j'ai pris la responsabilité de son sort. — Figurez-vous que le comte est aux courses de chevaux depuis le premier jour de la maladie et ne se doute de rien! J'ai voulu lui écrire; M. Lerman m'a dissuadée en me faisant observer qu'il nous serait inutile.

— Les courses finissent demain, a-t-il ajouté tout à l'heure, et, que sa fille soit morte ou sauvée, il aimera mieux ne pas attendre et connaître le résultat sans avoir été dérangé.

Je me suis récriée contre la dureté d'une pareille supposition. M. Lerman m'a répondu froidement qu'il connaissait le comte avant que je fusse née, qu'il en faisait plus de cas que moi, et qu'il était, par conséquent, inutile de le justifier ou de le défendre. Il a conclu en déclarant qu'il prenait tout sur lui. J'ai dû me soumettre et prendre patience.

..... Louise est tombée dans une somnolence entrecoupée de spasmes. Le docteur ne la quitte pas et a bon espoir; il me semble, en effet, que les traits se détendent, qu'un peu de sueur commence à assouplir la peau, que l'haleine est moins pressée.

Je me suis agenouillé derrière les rideaux; j'ai prié avec ferveur et avec larmes. Oh! si je pouvais la rendre ressuscitée au comte! il me semble que je serais devenue un peu sa mère en l'aidant à revivre, et qu'elle m'en aimerait davantage. — Mon Dieu! mon Dieu! s'il y a dans mon passé quelque chose qui soit digne de vous, récompensez-m'en aujourd'hui par la guérison de cette enfant.

La suite à une autre livraison.

Une excessive délicatesse qui fait que l'on attache trop de prix à la personnalité propre peut être une cause d'hypocondrie, si elle n'est contre-balancée par une grande activité. GŒTHE.

KÉPLER.

Jean Képler, que nous avons nommé récemment en décrivant la cathédrale Ratisbonne, est né à Weil, dans le Wittemberg, le 27 décembre 1571, de Henri Képler, officier qui s'était distingué dans la guerre de Flandre, et de Catherine Guldenmann. Son père n'avait point de fortune, mais ses dispositions précoces le firent admettre comme élève au couvent de Haulbrun. Il était maître de philosophie à vingt ans. Il se livra ensuite à l'étude de la théologie, et quelques discours qu'il prononça en public attirèrent sur lui l'attention. Entraîné par un goût invincible vers l'astronomie, il interrompit bientôt les travaux théologiques pour étudier les sciences exactes.

Les notions astronomiques qu'on professait à cette époque étaient loin de le satisfaire. Il fut attiré à Tubingue par la réputation de Hœstlem.

Son premier ouvrage fut comme une préface de ses travaux futurs. Il supposa, en quelque sorte, l'existence de nouvelles planètes, et déclara que si elles n'avaient pas été découvertes, c'était à cause de l'imperfection des instruments d'optique dont on s'était servi jusque-là. Cet ouvrage, où l'intelligence créatrice de Képler se révélait dans toute son audacieuse originalité, frappa vivement l'astronome Tycho-Brahé, qui l'appela près de lui.

Képler ne crut pas devoir répondre à cet appel. Il savait que l'illustre mathématicien professait une doctrine opposée à la sienne.

Vers ce temps, il se maria avec une demoiselle de famille noble.

Dans l'intervalle de trois ans, il publia deux autres ouvrages. Tycho-Brahé, qui suivait de loin ses progrès, mit une nouvelle insistance à l'attirer près de lui. Il avait été forcé de quitter Uranienbourg pour l'asile que Rodolphe II, empereur d'Allemagne, lui offrait en Bohême. Il promit à Képler la charge de mathématicien de la cour.

Képler, qui était alors professeur de mathématiques à Gratz, ne sut pas résister à cette nouvelle offre; il alla trouver Tycho-Brahé au commencement de l'an 1600; mais une maladie grave, qui dura de sept à huit mois, l'empêcha de s'établir, avant la fin de l'année, dans sa nouvelle position. La place, d'ailleurs, ne lui plut que médiocrement. Le payement de ses appointements était irrégulier; des discussions continuelles qu'il avait avec Tycho-Brahé, surtout le travail qu'il était chargé de faire pour l'empereur, lui faisaient regretter son indépendance. « Rodolphe II, disait-il à ses amis, est plutôt un astrologue qu'un astronome. Il faut pour le contenter perdre son temps à lui faire des almanachs. » C'est ainsi qu'il appelait le calendrier dont l'empereur l'avait chargé concurremment avec Tycho-Brahé. Ce calendrier éprouva un malheureux sort. Les seigneurs styriens le firent brûler en 1621. Le motif de leur colère était que Képler y avait accordé la préséance aux seigneurs de l'Autriche.

L'argent, qui fait souvent trébucher le génie ici-bas, fut pour lui la source de bien des inquiétudes. On voit dans

plusieurs préfaces de ses ouvrages percer l'amertume que lui inspirait la lutte avec la nécessité. Il avait à soutenir sa famille qui était nombreuse; et plus tard il eut aussi à sa charge la famille de Tycho-Brahé. Il envoya au landgrave de Hesse, qui lui avait fait don de 30 pièces d'argent, l'ouvrage de Tycho-Brahé sur les Tables rudolphines qu'il avait achevé, et auquel il ajouta trente théorèmes particuliers. Les remercîments qu'il adresse à l'empereur dans sa préface de 1618, de la réception d'une somme de 4000 pièces d'argent, font éprouver à celui qui la lit une douloureuse impression.

Le travail qu'il fit pour arriver à cette formule : que *les orbites planétaires sont des ellipses*, fut immense. Il avait cru d'abord que le plan dans lequel les planètes se mouvaient était de forme ovale. Les calculs qu'il fit pour arriver à la démonstration de cette hypothèse aboutirent à un résultat imparfait. « Toute notre théorie, s'écrie-t-il alors, s'en est allée en fumée. » Il recommence son travail; les opérations qu'il avait à faire remplissaient plus de vingt-six pages de chiffres; il échoua chaque fois. La peine que lui donna cette recherche le tourmentait au point de le rendre fou. Soixante-neuf fois il recommença ses calculs; ce ne fut qu'à la soixante-dixième qu'il obtint la solution désirée.

Sa joie, cette fois, se traduisit d'une manière toute différente. Il fit entourer de dessins symboliques les figures qui représentaient les ellipses. Le langage humain ne pouvait plus lui suffire; il fallait à son enthousiasme toute l'étendue du langage mystique.

Nous avons déjà énuméré les travaux de Képler (1); nous ajouterons seulement que, par la seule force de sa pensée, Képler trouva la combinaison suivant laquelle devaient être disposés les verres de la lunette astronomique; mais il ne fit pas l'application de sa théorie.

Il était au moment de publier la traduction d'un ouvrage de Plutarque, lorsqu'il fut forcé d'aller toucher à Ratisbonne les quartiers arriérés de sa pension. Il mourut dans le trajet, le 5 novembre 1630, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Son fils, Louis Képler, médecin distingué, qui revenait d'un long voyage, vit arriver à lui la veuve du grand homme avec quatre enfants. Toute cette famille était sans ressources; elle n'avait pour tout bien qu'une partie de l'ouvrage de Plutarque; et encore, le gendre de Képler, Barthéchius, venait de mourir lui-même avant d'y mettre la main.



Jean Képler. — Dessin de Féart.

On ignora longtemps la grandeur de la perte qu'on venait de faire. Képler, qui avait été le précurseur et, en quelque sorte, le père du dix-septième siècle, ne pouvait être réhabilité que par Newton, Descartes, Pascal, Snellius, cette pléiade de génies dont la science transforma le monde.

Képler avait toute sa vie professé le luthéranisme. En 1808, on éleva un monument à sa mémoire sous les auspices du prince primat Charles-Théodore d'Halberg. C'est un temple situé dans le jardin Botanique, à soixante-dix pas du lieu où reposent ses restes. Son buste de marbre occupe le milieu de l'édifice; il s'élève sur un piédestal dont les bas-reliefs représentent le génie de Képler écartant le voile qui recouvre Uranie. La déesse tient d'une main la lunette astronomique, de l'autre un rouleau sur lequel est tracée l'ellipse de Mars.

(1) Tome II (1834), p. 226.

LA MÈRE ET L'ENFANT.



La Mère et l'Enfant. — Composition et dessin de Chevignard.

LA MÈRE.
Si les anges au ciel ont enlevé ton frère,
C'est qu'il n'avait jamais fait de peine à sa mère.

L'ENFANT.
De crainte que l'un d'eux ne vienne m'emporter,
Mère, apprends-moi comment je puis te tourmenter (1).

Louis Uhland est un des plus illustres écrivains de l'Europe : quarante ans de succès ont confirmé sa gloire. Et cependant toutes ses œuvres ne forment guère que deux volumes ; mais ces deux volumes sont remplis d'une inspiration calme et vraie, qui émeut doucement le lecteur, comme un beau paysage éclairé par la lumière du soir,

(1) Vers de Louis Uhland, traduits par M. Alfred Michiels, *Études sur l'Allemagne*, t. I, p. 420.

auquel des châteaux en ruine donnent un grave caractère. Pour bien apprécier ses poésies, il importe de remarquer la date de leur publication. Sa première pièce de vers fut écrite en 1807, son premier recueil vit le jour en 1815 (1). Ses strophes de début, que l'on n'a jamais citées, indiquent déjà nettement ses tendances. Elles ont pour titre : *les Chants du passé*. « Enfant, dit le poëte, je montais souvent dans les salles des vieux manoirs abandonnés; je cheminais dans les villes antiques et admirais les hautes cathédrales. Alors le génie des temps marchait près de moi et me suggérait silencieusement des pensées; dès cette époque, il me faisait pressentir ce que je devais trouver plus tard dans les livres. » Cet exorde semblera curieux, si l'on songe que les mêmes préoccupations se manifestaient alors dans toute l'Europe, quoique la position des divers peuples européens ne fût pas semblable. Sur tous les points se révélait une égale curiosité historique, une sorte de pieux amour pour le passé. Chateaubriand, Walter Scott, Manzoni, Uhland, Victor Hugo, Tieck et Lamotte-Fouqué, en furent les plus heureux interprètes. Les ballades et romances d'Uhland produisirent une grande impression sur le public : toutefois la critique les négligea complétement. Je trouve dans un livre d'histoire littéraire, publié en 1818, le passage suivant, qui mérite l'attention à plusieurs titres : « On a maintenant adopté envers certains poëtes très-remarquables une méthode stratégique aussi commode que désastreuse : on les passe presque entièrement sous silence, dans les écrits du moins, c'est-à-dire là où il serait le plus important d'en parler et où cette omission volontaire est le plus nuisible. Voilà quel a été le sort de Louis Uhland. Ses poésies ont paru en 1815, chez le libraire Cotta, et au mois de décembre 1818, où j'écris ces lignes, elles n'ont pas été l'objet d'un seul examen, d'un seul article de journal. Sans doute on a fait çà et là une mention honorable de l'auteur, dans une phrase incidente; peut-être quelque morceau de critique m'a-t-il échappé; mais le silence général n'en est pas moins un phénomène des plus étonnants. Je me fais donc un plaisir de déclarer à haute voix ce qui n'est plus un mystère pour beaucoup de lecteurs et de lectrices, à savoir que ce Louis Uhland est un poëte, c'est-à-dire un véritable favori du ciel, qui a le don de représenter l'infini sous la forme gracieuse de l'image, qui peut inventer et décrire, et ne le cède à aucun autre Allemand dans la ballade, ce genre intermédiaire entre la romance et l'épopée (2). »

Louis Uhland a un autre point de similitude avec les hommes de sa génération : il aime à la fois les souvenirs de sa patrie et une liberté sage, contenue par les lois. Ces sentiments sont exprimés avec énergie dans sa *Prière d'un Wurtembergeois*, qui n'a pas encore été traduite : « Toi qui, de ton trône éternel, veilles sur les peuples, grands et petits, tes regards se tournent sans doute aussi vers nous; tu vois nos souffrances, tu vois nos humiliations. Notre voix ne peut parvenir jusqu'à notre monarque, ton serviteur; s'il l'avait entendue, comme nous le désirons, nous jouirions depuis longtemps de nos droits précieux. Mais toute oreille pour toi est ouverte, aucune muraille ne te forme obstacle, ton verbe résonne du haut des cieux comme le bruit du tonnerre : parle donc toi-même à notre roi. »

L'œuvre d'Uhland renferme un autre genre de productions que j'appellerai des morceaux de fantaisie. Les réminiscences du moyen âge n'y figurent pas; la vie de tous les jours, l'expérience, en a fourni les sujets au poëte : les uns sont gais, mais courts et rapides comme les joies de ce monde; les autres attestent de mélancoliques réflexions. Telle est la pièce suivante, qui a dû être inspirée à l'auteur par un enchaînement d'infortunes véritables.

« Unstern, cet excellent jeune homme, a eu un étrange destin : maintes choses lui ont presque réussi, maintes fois il a entrevu le bonheur. Tout le chœur des étoiles propices lui eût souri, l'eût favorisé, si sa mère lui eût donné le jour une heure plus tôt.

» La gloire des armes, l'honneur des héros, eût promptement couronné son front; nul, dans toute l'armée, ne montrait plus d'ardeur et de courage; mais au moment où sa troupe s'élançait en flots tumultueux pour commencer l'attaque, on vit apparaître un courrier qui agitait sur sa tête le drapeau de la réconciliation.

» La noce d'Unstern doit bientôt avoir lieu; sa fiancée est chaste, gracieuse et tendre; mais voilà qu'un prétendant plus riche éblouit ses parents. La jeune femme devient veuve; Unstern pourrait être heureux, si le mari, qu'on croyait mort, ne revenait tout à coup.

» Unstern eût fait fortune avec les marchandises qu'il rapportait du nouveau monde, si une cruelle tempête n'avait brisé le vaisseau dans le port même. Échappé au naufrage, à l'aide d'une planche qui le soutenait, il avait déjà escaladé la grève lorsque le pied lui glissa; tombé dans les flots, il y disparut pour toujours.

» Le ciel se serait immédiatement ouvert pour lui, sans le moindre doute, si un démon stupide ne lui avait barré le chemin. Le diable prétend que son âme lui revient de droit : il le saisit à la gorge et l'emporte en courant comme un frénétique.

» Mais un ange de lumière se montre au milieu de la brume; il précipite le noir brouillon dans les derniers abîmes de l'enfer, puis traverse les espaces dorés du firmament avec le pauvre Unstern, et, sans se soucier des bonnes ou des mauvaises étoiles, le conduit enfin au repos éternel. »

Il existe, en effet, de ces hommes malheureux, dont toutes les entreprises finissent par échouer après un commencement de succès, et qui arrivent toujours en vue du bonheur pour se briser sur la côte. Les gens à qui tout a réussi ne manquent point de laisser entendre que c'est là une preuve d'inhabileté ou de quelque grave défaut.

Uhland est un savant légiste et un habile professeur; mais il semble avoir abandonné la poésie. Un volume de vers et deux drames forment son œuvre poétique complète. En 1844, il a publié un recueil de chants populaires, lentement et péniblement réunis; à ces deux tomes, il a joint un volume de considérations historiques sur les ouvrages des auteurs illettrés, sur les naïves cantilènes des pâtres et des laboureurs. Le savant a fini par prendre tout à fait la place du poëte.

(1) C'est par erreur que l'on a mis 1814 dans le tome IX du *Magasin pittoresque*. Toutes les éditions subséquentes du livre allemand sont précédées d'un morceau qui porte ce titre : *Vorwort zu der Ersten Auflage, 1815*.

(2) *Umrisse zur Geschichte un Kritik der Schœnen Literatur Deutschlands, wœhrend der Jahre 1790 bis 1818*, von Frans Horn; 1 vol. in-8.

INFLUENCE DE LA VOLONTÉ SUR LA MALADIE.

« Dans une fièvre épidémique qui exerçait autour de moi ses ravages, dit Gœthe, j'étais exposé à une contagion inévitable; j'en ressentis les premières atteintes, mais je parvins à m'y soustraire (j'en ai la conviction) par la seule action d'une volonté ferme. On ne saurait croire combien la volonté a de puissance en de pareils moments : elle se répand, pour ainsi dire, dans tout le corps, et le met dans un état d'activité qui repousse les influences nuisibles. La crainte est un état de faiblesse indolente qui nous livre sans défense aux attaques victorieuses de l'ennemi. »

Beaucoup de médecins rapportent que, pendant les in-

vasions du choléra, on a vu plus d'une fois des personnes bien portantes s'inquiéter, puis s'effrayer au récit des ravages de l'épidémie, s'imaginer qu'elles allaient en éprouver les symptômes, et, à la suite de ces craintes d'abord chimériques, sentir une sorte de malaise qui s'accroissait, et devenir enfin sérieusement malades.

Un domestique anglais, ayant lu dans un journal le récit d'une mort horrible causée par la morsure d'un chien enragé, se trouva immédiatement atteint lui-même d'une sorte d'hydrophobie, et ne fut sauvé que par le traitement approprié à ce mal.

Un jeune Allemand qui suivait les cours de Boerhaave éprouvait tour à tour chacun des états morbides décrits par ce savant médecin : il eut des fièvres et des inflamations pendant le semestre d'hiver, des névroses pendant le semestre d'été; et il n'aurait pas tardé à succomber sous les attaques successives de tant de maux s'il n'eût renoncé à écouter les enseignements de Boerhaave et à étudier la médecine.

On sait trop l'effet que produit, sur la plupart des personnes dont l'esprit est faible, la lecture des ouvrages de médecine où sont décrites les diverses maladies.

Quand on étudie les maladies des yeux, il arrive souvent que, la crainte de l'amaurose frappant l'imagination, la vue finit par se troubler et s'affaiblir.

« La cause principale d'un état maladif habituel est une attention exagérée à tout ce qui concerne le corps, a dit un célèbre professeur à la faculté de médecine de Vienne (1). Il fait pitié de voir ces cerveaux étroits occupés avec un soin minutieux et incessant de leur existence physique, la miner eux-mêmes lentement par une inquiétude continuelle. Le médecin, qu'ils ne se lassent pas de consulter, n'a pour eux que du mépris. Ces gens-là meurent du désir de vivre! »

Le secret de l'art de prolonger la vie, c'est de ne pas l'abréger.

— Toujours écouter, toujours penser, toujours apprendre, c'est par là que nous vivons véritablement. Qui n'aspire plus à rien, qui n'apprend rien, n'est plus digne de vivre.

— Un homme capable doit toujours s'occuper d'un travail conforme à son aptitude et qui demande le concours de toutes ses forces; car la vie consiste surtout dans une tension plus ou moins énergique. Le relâchement, c'est la maladie, c'est la mort.

— Passive, l'âme s'abaisse; active, elle s'élève; s'élever c'est vivre.

— La patience est l'appui de la faiblesse; l'impatience est la ruine de la force. *Hygiène de l'âme.*

LE SERPENT, LE DIAMANT ET LE CHAMEAU.

Les Arabes disent qu'il existe dans le désert un serpent dont le venin, lancé sur les chameaux, les tue à l'instant même; ce serpent, qui ne sort de son trou que la nuit, se guide au moyen d'un diamant lumineux qu'il roule devant lui avec sa bouche; le chameau, qui aperçoit ce diamant, s'efforce de le couvrir de sable; il est sauvé s'il y parvient; le serpent n'y voit plus, et, comme son existence est liée à la possession du diamant, il ne tarde pas à expirer.

Cette fable singulière a quelque analogie avec celle de la vouivre, que nous avons racontée à nos lecteurs (t. III, p. 27, 35, 42, 50).

(1) Le baron E. de Feuchtersleben, ancien ministre de l'instruction publique en Autriche, auteur de l'*Hygiène de l'âme.*

LES UNIONS, EN ANGLETERRE

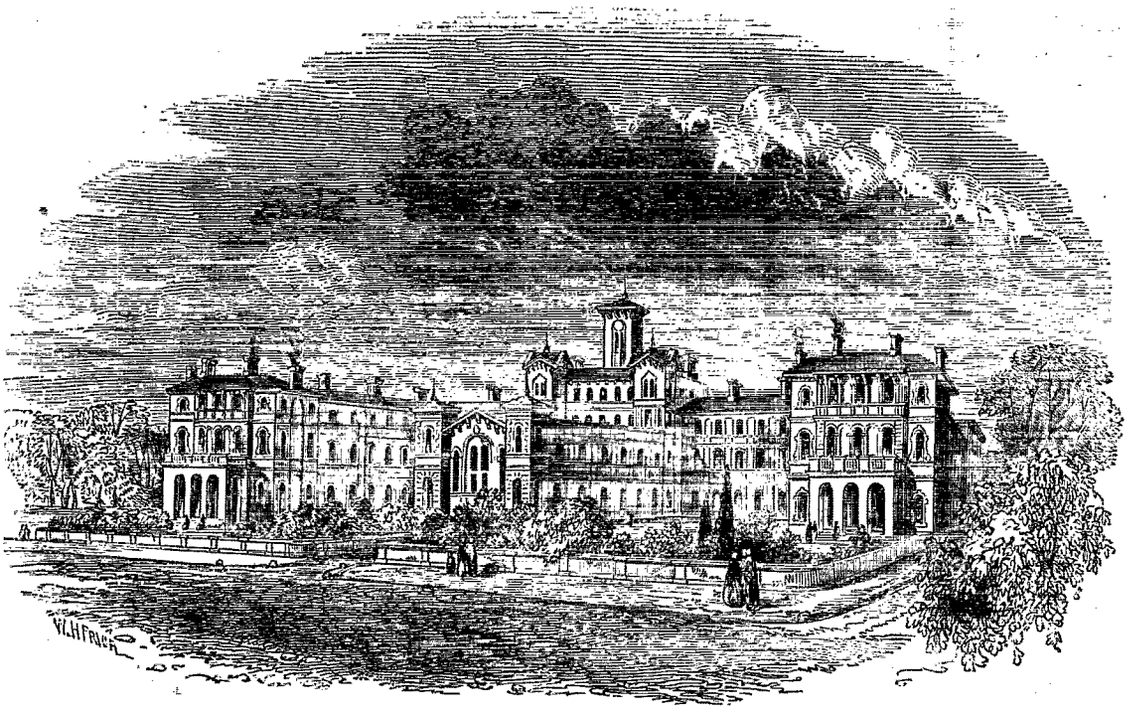
Autrefois, chaque paroisse, en Angleterre, avait son dépôt de mendicité particulier, sa maison des pauvres, son *workhouse* (1). La plupart de ces établissements étaient mal construits, mal aérés, malsains, et dans quelques-uns les pauvres, vieillards ou infirmes, étaient soumis à des conditions d'existence si misérables, si dures, qu'il semblait qu'on eût moins l'intention de les soustraire aux maux de la misère que de leur prouver comment le plus complet abandon peut parfois être encore préférable à certaines hospitalités.

Depuis seize ou dix-sept ans la charité publique de nos voisins s'est humanisée. En vertu d'une loi nouvelle *(the poor-law amendment act),* tout le royaume a été divisé en groupes de paroisses, et chaque groupe envoie ses pauvres dans une maison dont l'usage est commun à toutes les paroisses qui le composent. Ces maisons sont connues sous le nom d'*unions;* en général elles peuvent contenir de cinq cents à mille personnes, triste population formée des éléments les plus divers. On voit entrer dans ces *unions* des vieillards et des jeunes gens, des couples d'époux, des familles entières, des orphelins, des individus qui ont eu de la fortune et qui ne manquent point d'instruction, des infirmes, des malades, des pauvres qui sont victimes les uns seulement de circonstances contraires, les autres de leurs vices et de leur mauvaise volonté. On conçoit qu'il est impossible de laisser pêle-mêle dans les mêmes salles des classes si différentes de malheureux : il faut des quartiers séparés, soit pour la nuit, soit pour le jour. Ce sont là des difficultés de construction qui ne paraissent pas avoir été partout surmontées. Les rapports officiels montrent que beaucoup d'*unions* rappellent de trop près les anciens *workhouses.*

L'*union* de la cité de Londres est, comme on devait s'y attendre, très-remarquable à la fois sous le rapport de ses dimensions et sous celui de ses aménagements intérieurs. Elle reçoit les pauvres de quatre-vingt-dix-sept paroisses et d'un précinct; ces pauvres y sont sous la surveillance d'une centaine de gardiens. La première pierre de ce vaste bâtiment, situé sur la route de Stratford-le-Bow à Londres, non loin de l'asile des marins du commerce, et qui couvre un terrain de quatre acres et demi, a été posée le 14 juin 1848. L'architecte est M. Richard Tresse, de Little Saint-Thomas-Apostle. Le plan général des bâtiments à la forme de la lettre H; seulement la chapelle s'embranche sur la ligne de constructions correspondant à la ligne transversale qui unit les deux jambages de la lettre, et elle occupe ainsi le milieu de la façade que représente notre gravure, laissant entre elle et chacune des deux ailes principales l'espace de deux grandes cours quadrangulaires entourées de portiques et servant de promenades. La façade a 275 pieds de largeur; les ailes ont chacune 720 pieds de longueur. Le réfectoire où les pauvres des deux sexes se réunissent pour dîner contient aisément à la fois huit ou neuf cents personnes; l'infirmerie en contient deux cent quatre-vingt; il y a, en outre, un hôpital des fiévreux; des salles particulières pour les idiots; des salles spéciales pour les nourrices; des lavoirs, des bains, des ateliers et toutes les dépendances nécessaires sur une large échelle. Chaque sexe est divisé en trois classes logées dans des quartiers tout à fait distincts et séparés par des corridors et des escaliers. Cette division si utile est peut-être le problème qui présentait à l'architecte la plus belle occasion de montrer toute son habileté; on a unanimement reconnu qu'il a réussi. On a aussi beaucoup loué, mais moins justement, à notre avis, l'élégance extérieure de l'édifice. On croirait voir une magnifique villa

(1) Voy. 1844 (t. XII), p. 172.

italienne; or il nous semble que le souvenir le l'Italie et l'idée de magnificence sont sans aucun rapport avec la destination charitable de l'union. Un style extrêmement simple eût été préférable. C'est un contre-sens de faire exprimer par la forme extérieure d'un monument des sentiments tout opposés à ceux que l'on éprouve à l'intérieur. Que les habitations des riches et des heureux, les théâtres, les salles de concert et de bal, sourient de loin à ceux qui les regardent et les invitent à la gaieté et au plaisir, rien de mieux; mais les asiles, les hôpitaux, les séjours de la pauvreté et de la douleur, doivent inspirer des pensées graves, et, s'il se peut, touchantes et sympathiques. Un architecte supérieur n'a pas besoin qu'une inscription sculptée sur une façade annonce ce qui se passe entre les murailles qu'il a élevées; ce sont ces murailles mêmes qui le révèlent et le proclament au loin par la combinaison de leurs lignes. Londres offre, sous ce rapport, des modèles parfaits, et nous ne connaissons, par exemple, aucune prison



L'Union de la Cité de Londres. — Dessin de W. H. Prior.

(sinon dans les dessins du Piranèse) dont l'aspect produise une impression aussi sévère et aussi terrifiante que celle de Newgate.

DESSINS DE VASES.

Voy. p. 120, 200, 304.

Aux vases dessinés par les artistes du dix-huitième siècle et précédemment reproduits dans ce volume, nous ajoutons, comme suite et comme contraste, une composition de M. Diéterle. Peut-être nos lecteurs trouveront-ils dans ce beau travail plus de pensée, de science et d'habileté de composition que de grâce simple et naturelle : l'effet est brillant, les détails sont spirituels et ils intéressent; mais les lignes courtes, interrompues, fatiguent le regard plus qu'elles ne le charment; l'ensemble, en un mot, manque de ce calme et de cette grandeur qu'un art puissant sait imprimer à ses plus petites œuvres. Est-ce une critique qu'on doive adresser à M. Diéterle seulement ou au plus grand nombre des artistes de notre temps? — Ce n'est pas moins que demander si l'art français contemporain a un caractère qui lui soit propre et un style assez particulier pour qu'il soit facile de distinguer ses œuvres de celles où nous reconnaissons à première vue le génie des architectes, des sculpteurs et des peintres, soit de l'empire, soit du règne de Louis XV, soit du règne de Louis XIV et des époques antérieures.

En général, on entend répondre à cette question sans hésiter et négativement. — Nous sommes arrivés, selon les uns, à une période de transition : nos artistes, égarés dans mille sentiers divers, dispersés, isolés, abandonnés à leurs forces individuelles, sans guides, sans systèmes, cherchent instinctivement la grande voie où ils sauront se réunir un jour pour relever et porter plus loin, plus haut, s'il est possible, les traditions de l'école française. — Qu'est-il besoin d'écoles? disent plus hardiment les autres. Le temps des traditions et des systèmes est passé, et celui de la liberté est venu. Nous ne reconnaissons plus de maîtres, ni dans les siècles passés ni dans le nôtre, ou plutôt nous les admettons tous au même titre pour ce qu'ils ont de puissance et d'autorité, à quelque temps et à quelque pays qu'ils appartiennent : nous les admirons et nous voulons les étudier, mais sans les accepter pour chefs ni pour modèles. Que chaque artiste nouveau se persuade bien qu'il est émancipé et indépendant; qu'il observe avec ses propres yeux la nature, qu'il l'interprète librement suivant son sentiment personnel, et désormais, au lieu de quelques hommes supérieurs suivis d'une multitude de disciples serviles, on verra surgir un grand nombre de talents spontanés, variés, originaux, que l'habitude de l'imitation eût peut-être étouffés : on aura mille expressions différentes au lieu de

quelques-unes seulement reproduites à satiété par de pâles et timides copistes! Pourquoi voudrait-on soumettre l'art à des entraves, à une discipline, à une influence doctrinaire uniforme, tandis que l'on voit proclamer l'affranchissement individuel dans toutes les autres directions ouvertes à l'intelligence?

Le spectateur impartial écoute ces divers avis et songe que rarement les contemporains sont aptes à se rendre compte du caractère de leur art et de ses tendances. Peut-être dans un demi-siècle reconnaîtra-t-on avec facilité les œuvres de notre temps à certains traits qui leur sont communs et qui actuellement échappent à nos regards parce



Vase destiné à être un prix de course, par M. Diéterle. — Dessin d'Édouard Renard.

qu'ils sont trop près de nous. D'autre part, ces aspirations à la liberté, si vives, si généreuses, si louables et si utiles à certains égards, ne feront pas cependant que l'art puisse se soustraire jamais à la constance de ce phénomène qui nous montre toute période de l'histoire se réfléchissant dans les œuvres qu'elle produit, aussi distinctement que la figure d'un homme dans un miroir. Notre temps est-il vraiment sans physionomie, sans originalité? L'ancien esprit français est-il complétement évanoui? S'il en apparaît un nouveau, ne saura-t-il pas à son tour inspirer, influencer, dominer les artistes, même à leur insu? Toute époque, si agitée qu'elle soit, a son unité : la société où nous vivons est notre mère, et il ne dépend pas de nous de dépouiller toute ressemblance avec elle.

Que les artistes se gardent aussi d'une passion excessive pour le *moi;* elle conduit plus vite à l'aveuglement et à l'orgueil qu'au génie. L'art n'est pas à recommencer sans cesse : il est en possession d'une somme de vérités accumulées que tout esprit sensé respecte et s'efforce de mettre à profit. On ne voit pas que les originalités véritablement puissantes et durables aient été des révoltes contre l'expérience et contre la tradition ; il s'en faut de beaucoup,

d'ailleurs, qu'elles soient aussi volontaires et aussi préconçues que l'on se plaît à le supposer. Les immortels artistes des quinzième et seizième siècles avaient tous eu des maîtres, et ils avaient d'abord marché avec foi et modestie sur leurs traces; en grandissant ils n'avaient point rompu brusquement avec eux; ils s'honoraient de les continuer, tout en s'abandonnant à la noble et légitime ambition de les surpasser; si leur supériorité, qui les a placés si haut, les a fait considérer par la foule comme des génies isolés, quiconque sait leur histoire sait mieux quelle est la part des leçons et des études qui les rattachaient à leurs prédécesseurs. Sans doute il y a des moments où il est nécessaire de sonner, pour ainsi dire, les trompettes du réveil au milieu des arts énervés par l'imitation. Courage, jeunes artistes, ayez confiance! En avant, et cherchez! mais, sachez-le bien, que ce soit ou non avec votre assentiment, un lien secret continuera toujours à vous unir, sans nuire à votre indépendance; et vous voudriez en vain renier l'école française dont vous êtes les enfants : là aussi il y a un drapeau qu'il faut se dévouer à défendre et à faire triompher.

DE L'APPROVISIONNEMENT DE PARIS

EN GROSSES VIANDES.

Avant la révolution de 89, tous les animaux qui servaient à l'approvisionnement de Paris étaient *abattus* à l'intérieur de la ville, dans les tueries de la Croix-Rouge, de l'apport Paris, des rues des Boucheries, Montmartre, Saint-Martin, Traversine et autres. Les troupes de bœufs parcouraient les quartiers les plus fréquentés. Effarouchés par le bruit des voitures, irrités par les excitations des enfants, les attaques ou les aboiements des chiens errants, ils prenaient souvent la fuite, se précipitaient dans les magasins, dans les cours, dans les allées, y portaient l'épouvante, blessaient les personnes et y commettaient de grands dégâts. Des émanations malsaines s'exhalaient des tueries mal aérées et trop petites. Le fumier répandait une odeur insupportable. Le sang coulait dans les ruisseaux avec d'autres détritus d'animaux qui s'y putréfiaient. La fonte des suifs infectait le voisinage et était de plus un danger permanent d'incendie.

Depuis Philippe-Auguste jusqu'à Louis XVI, un grand nombre d'ordonnances et d'arrêts avaient été rendus sur cette matière. La plupart des boucheries ou tueries appartenaient à des abbayes; les autres étaient des propriétés particulières. Delamarre en comptait 307 sous le nom d'*étaux*, au commencement du dix-huitième siècle.

En 1788, une commission académique, composée de MM. Tillet, Darcet, Daubenton, Coulomb, Lavoisier, Laplace, et Bailly, rapporteur, exprima le vœu « que les tueries fussent éloignées de l'intérieur de Paris. »

Il s'écoula encore plus de quinze ans avant que cette sage pensée ne reçût son exécution. Après avoir rappelé ce fait dans la belle biographie de Bailly qu'il a publiée peu de temps avant sa mort, l'illustre Arago ajoute une réflexion bien triste, mais bien vraie : « Celui qui sème une pensée dans le champ des préjugés, des intérêts privés, de la routine, ne doit jamais compter sur une moisson prochaine. »

Quand la loi du 17 mars 1791 vint proclamer la liberté de toutes les industries, il y avait 230 bouchers exploitants et privilégiés. Après dix ans de commerce libre, le 30 septembre 1802, la boucherie fut de nouveau réglementée par un décret qui, successivement modifié en 1811, en 1825 et en 1829, nous a conduits au système actuel dont voici les principales dispositions :

1° Limitation des bouchers à 400, avec un syndicat chargé de l'administration et de la discipline intérieure, sous la haute surveillance du préfet de police;

2° Interdiction de vendre ou d'acheter les bestiaux en dehors des marchés autorisés;

3° Obligation pour chaque boucher de payer ses vendeurs par l'intermédiaire d'une caisse municipale, et de déposer, lors de son entrée en exercice, un cautionnement destiné à garantir les payements faits par cette caisse;

4° Obligation d'abattre dans les établissements municipaux.

Ces établissements sont au nombre de cinq, savoir : les abattoirs de Montmartre, de Ménilmontant, de Grenelle, du Roule et de Villejuif.

Par suite d'autorisations continuées aux veuves et aux enfants des bouchers, il n'a pas été possible de réduire le nombre des étaux au chiffre de 400, qui depuis longtemps est dépassé et est aujourd'hui de 501.

Les marchés autorisés sont ceux de Sceaux et de Poissy pour les bestiaux de toute sorte, de la Chapelle Saint-Denis pour les vaches grasses, et le cloître des Bernardins pour les vaches et les veaux.

Tout boucher doit s'approvisionner à l'un de ces marchés. Pour le gros bétail, c'est surtout aux marchés de Sceaux, de Poissy et de la Chapelle que l'on a recours. Vendeurs et acheteurs débattent leur prix à l'amiable. Une fois d'accord sur les conditions, un inspecteur de place est appelé pour inscrire le marché; un bon est délivré au vendeur qui va en toucher le montant à la caisse, et l'acheteur fait diriger son acquisition sur l'abattoir le plus à portée de son établissement.

Comme on a toujours un grand nombre de bestiaux à mener ainsi, on en forme des bandes qui sont confiées à des hommes spéciaux auxquels on donne une feuille de route, après, toutefois, que chaque boucher a marqué sa marchandise afin de pouvoir la reconnaître. En général, cette marque se fait avec une force à l'aide de laquelle on coupe les poils d'un côté de la croupe de façon à former des lettres ou des chiffres particuliers.

Arrivé à la barrière, le conducteur du troupeau donne sa feuille à un employé de l'octroi, et on procède aussitôt à l'introduction des animaux. Une petite porte est ménagée à chacune des grilles désignées pour ce genre de réception. Les deux côtés de ces petites portes sont garnis de cylindres de bois qui peuvent tourner sur un axe perpendiculaire. Cette précaution a pour but d'empêcher les animaux de s'écorcher, de se froisser les chairs contre des corps durs et résistants, souvent carrés, anguleux ou pointus. Il était d'autant plus utile de prendre cette mesure, qu'en général, une fois la première bête passée, les autres veulent la suivre et toutes se pressent pour arriver de l'autre côté.

Notre gravure (page 376) indique la manière dont on s'y prend pour compter le bétail à la barrière. Le bouvier, qui a remis sa feuille de route à l'employé avec lequel il cause, vérifie lui-même le nombre des bêtes qui entrent, car il est le premier intéressé à retrouver ce qui lui a été confié, attendu qu'il en est responsable.

L'employé qui tient la porte est armé d'un bâton qui peut lui servir pour se garer en cas d'accident et qui lui est d'un grand secours pour éviter les erreurs. En effet, il touche chaque bête qui passe en répétant le nombre auquel elle correspond. Sans cette précaution, qui l'oblige à accomplir une action déterminée, il se pourrait très-bien que, sur un certain nombre de sujets, sa mémoire vînt à lui faire défaut ou que les chiffres réels fussent confondus avec d'autres dans sa pensée.

Au premier plan, on voit le chien du conducteur qui est occupé à masser ses craintifs prisonniers jusqu'à la fin du

passage, et dans le fond du tableau, on aperçoit l'aide qui empêche les plus turbulents de monter sur les autres, en même temps qu'il pousse la bande vers la porte de contrôle.

Une fois dans Paris, hommes et bêtes se dirigent vers l'abattoir désigné, toujours par des chemins déserts, le plus souvent par les boulevards extérieurs.

En général, voici la marche suivie. Les arrivages de Poissy entrent par la barrière Ménilmontant pour aller à l'abattoir du même nom ou de Popincourt, et par la barrière Rochechouart ou par celle des Martyrs pour aller à l'abattoir Montmartre. Ceux de Sceaux entrent par la barrière du Maine ou par la barrière d'Enfer. Quand ils doivent traverser la Seine, ils suivent le chemin Vert, passent à la barrière d'Enfer, franchissent le pont d'Austerlitz et avancent le long du canal Saint-Martin.

Jusqu'au 1er janvier 1847, les droits d'octroi de la ville se percevaient à raison de 43 francs par tête, ce qui revenait de 12 à 13 centimes par kilogramme. Mais ce mode était évidemment injuste, puisqu'il frappait indistinctement aussi bien le petit bœuf de 200 kilogrammes que celui de 4 à 500.

Aujourd'hui, la taxe est uniforme; elle est de 12c,34 par kilogramme. Voici comment on la perçoit :

Nous avons vu avec quel soin on compte les animaux à la barrière. Immédiatement après ou avant leur entrée, on déclare en bloc vers quel abattoir ils sont dirigés. Là, on en constate encore le nombre, en inscrivant au compte de chaque boucher en particulier les animaux qui lui sont destinés. Après les façons d'usages, c'est-à-dire, par exemple, quand le bœuf est fait, qu'il n'en reste plus que les quatre quartiers ensemble ou détachés, des employés en prennent le poids, et autant ils trouvent de kilogrammes, autant de fois on compte de 12c,34 que le propriétaire est obligé de payer.

On n'en est pas encore arrivé à simplifier les choses de telle façon que ces droits puissent être reçus par les employés de l'octroi qui sont attachés à l'abattoir; autrefois, il fallait aller payer à la barrière par laquelle les animaux étaient entrés. Aujourd'hui, chacun peut et doit se libérer à la barrière qui est la plus rapprochée du lieu de l'abattage.

La viande, une fois sortie des abattoirs, peut être débitée à volonté, soit dans les étaux particuliers, soit dans les halles où 40 places sur 161 sont réservées aux bouchers de Paris, soit enfin à la criée. Dans ce dernier cas, la marchandise a encore de nouveaux frais à supporter. En voici d'ailleurs le détail général :

Droit d'octroi et droit de caisse, réunis par l'ordonnance du 10 mai 1846	cent. 9,40	c. 12,34
Décime prélevé comme droit du trésor	0,94	
Droit d'abattoir	2,00	
Droit d'abri et de resserre perçu par la ville (criée)	1,00	
Droit de factage perçu par le facteur cautionné, 1 % sur le chiffre des ventes, soit environ 1 c. par kilogramme	1,00	
Droit de pesage, de chargement, sur 1/2 %	0,50	
Garde de nuit et divers	1,00	
Total	c. 15,84	

Ainsi, la viande supporte 12c,34 de droits (dont 11,40 pour la ville) quand elle est vendue à l'étal des bouchers ou dans les places des halles, et 15 centimes environ si elle est écoulée à la criée.

Mais indépendamment des viandes provenant des abattoirs de Paris, il en arrive encore des quatre abattoirs de la banlieue, qui sont à Saint-Denis, aux Batignolles, à la Villette et à Belleville, et même des tueries particulières qui existent encore dans les localités qui n'ont pas rang de ville. Depuis quelque temps, les chemins de fer en apportent beaucoup aussi. Avant la loi du 10 mai 1846, ces viandes dites à la main payaient 18 centimes d'entrée par kilogramme, plus le décime; aujourd'hui il y a près de 7 centimes de diminution. Cette différence est en faveur de forains qui peuvent entrer les morceaux de choix seulement : aussi a-t-elle déjà occasionné une certaine perturbation dans le commerce de la boucherie parisienne, qui a des tendances à abandonner les abattoirs pour se soustraire aux droits qui les frappent, sur les viandes de toutes qualités.

Il y a trois classes de bouchers :

1° Ceux qui abattent pour leur étal et pour vendre à leurs confrères; ce sont les chevillards.

2° Ceux qui abattent pour leur étal seulement.

3° Ceux qui n'abattent que rarement ou jamais, et qui viennent acheter la viande toute prête aux marchands en gros.

Les uns et les autres achètent encore assez souvent les morceaux de choix aux bouchers des campagnes qui vendent chez eux les parties inférieures. C'est surtout l'hiver que ce genre de commerce est le plus animé.

Le chiffre total des affaires faites par les 501 bouchers de Paris est réellement considérable. Il résulte des documents officiels qui ont été receuillies avec tant de soin par la chambre du commerce de Paris, qu'en 1847 elles se sont élevées à la somme de 74 893 432 francs. Dans cette même année il a été abattu 82 521 bœufs, savoir :

A l'abattoir de Montmartre	37 054
— Ménilmontant	23 759
— Grenelle	11 437
— Roule	6 754
— Villejuif	3 517
Total égal	82 521

Soit plus de 226 par jour.

Pour avoir une idée de la consommation réelle, il importe de considérer d'abord le chiffre total de têtes de bétail de toutes sortes, qui a été de 694 212 se décomposant ainsi :

Bœufs	82 521	soit plus de	226 par jour.
Vaches	24 994	—	68
Veaux	83 580	près de	227
Moutons	503 117	plus de	1 378
Total égal	694 212		1899

Le tout représentant 48 879 815 kilogrammes.

De plus, rappelons qu'indépendamment des viandes de cette provenance intra-muros, il en arrive encore du dehors qu'il convient d'ajouter pour avoir le chiffre exact de la consommation de Paris.

En 1847, il est entré ainsi	4 653 982kil
qui, ajoutés aux	48 879 815
ci-dessus, font un total général de	53 533 797

C'est-à-dire 146 666 kilogrammes par jour.

En 1850, les viandes de boucherie provenant de l'intérieur se sont élevées au chiffre total de	46 627 975kil
celles de l'extérieur à	9 057 391
Total général	55 685 366

Soit 152 562 kil. 646 gr. par jour, c'est-à-dire 5 896 kil. 646 gr. de plus qu'en 1847.

En 1851, elles ont été, pour l'intérieur, de	48 353 611kil
Pour l'extérieur	11 749 214
Total général	60 102 825

Soit 163 296 kil. 780 gr. par jour, c'est-à-dire 10 630 kil. 780 gr. de plus par jour qu'en 1847, et 10 734 kil. 134 gr. par jour de plus que l'année précédente.

Pour cette quantité totale, la ville a perçu 6 794 779 fr. 5 cent.

Afin d'être complet sur ce sujet, il est indispensable de faire figurer ici les produits donnés par les porcs, qui sont loin d'être sans importance.

En effet, pendant l'année 1851, il en est sorti des abattoirs de Paris..... 3 631 228kil
Et il est entré en viande fraîche et charcuterie de toute sorte..... 6 443 307
formant un total de..... 10 074 535
Soit 27 601 kil. 465 gr. par jour.

Ce qui, en résumé, nous donne, pour 1851, un consommation annuelle en grosse viande de 69 673 932 kilogrammes, représentant 190 886 kil. 663 gr. par jour.

On remarquera que nous n'avons pas compté les abats, ni les issues de toutes sortes, qui figurent encore pour le chiffre annuel de 3 127 440 kilogrammes.

Si nous compulsons le recensement de la population de Paris, pour cette même année 1851, tel qu'il est donné dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, nous trouvons que les 996 067 individus dont elle se composait alors auraient pu avoir chacun 69kil,94874 par an, soit par tête et par jour 191gr,640, ce qui est bien loin de répondre aux besoins réels de la vie matérielle, surtout quand on songe que la répartition n'a pas lieu, pour tous, dans les proportions rigoureuses que nous indiquons ici.

Mais quand on met ces chiffres en comparaison avec ceux qui donnent la ration moyenne de chaque habitant de la France, on est bien plus frappé encore de leur insuffisance. Voici en effet de quoi se compose cette part, d'après le dernier document officiel :

Viande fournie par la race bovine.....	8kil	714
— ovine.....	2	322
— porcine.....	8	526
Total par tête.....	19	562

Il semble qu'il serait bien facile cependant d'augmenter ce chiffre en se servant des ressources que peut nous offrir l'importation, notamment en ce qui concerne les viandes salées que pourrait nous envoyer le nouveau monde, par exemple. Les républiques de l'Amérique centrale possèdent des troupeaux innombrables de bœufs qui errent dans leurs vastes pampas. D'après des calculs positifs, on pourrait en sacrifier un demi-million par an sans que ce capital vivant, aujourd'hui presque improductif, fût compromis dans sa reproduction. Dans ces pays, la viande, toute salée, se vend sur le pied de 10 centimes le kilogramme. Jusqu'à présent, les hauts droits de douane avaient éloigné les négociants de ce genre de spéculation. En effet, elles étaient taxées de 30 à 36 francs les 100 kilogrammes, suivant leur nature et la nation à laquelle appartenait le pavillon importateur. Aujourd'hui ce droit est réduit au prix unique de 10 francs; peut-être cette diminution contribuera-t-elle à atteindre le but qu'on s'est proposé. L'abaissement qui a eu lieu en même temps sur le bétail de toute sorte qui peut se présenter aux frontières est, dans tous les cas, appelé à nous apporter un soulagement bien plus prompt.



Manière de compter le bétail aux barrières de Paris. — Dessin de Karl Girardet.

Les droits de douane sont actuellement réglés ainsi qu'il suit, par tête, pour les bestiaux de premier ordre :

Bœufs.....	3	fr.	»	c.	au lieu de	50	fr.	»	c.	Diminution 47 fr. c.
Taureaux....	3		»		—	15		»		— 12 »
Vaches.....	1		»		—	25		»		— 24 »
Génisses.....	1		»		—	12		50		— 12 25
Bouvillons....	1		»		—	15		»		— 14 »
Brebis et moutons	»		25		—	5		»		— 4 75
Chèvres.....	»		25		—	1		50		— 1 25
Porcs.....	»		25		—	12		»		— 11 75
Veaux.....	»		25		—	3		»		— 2 70

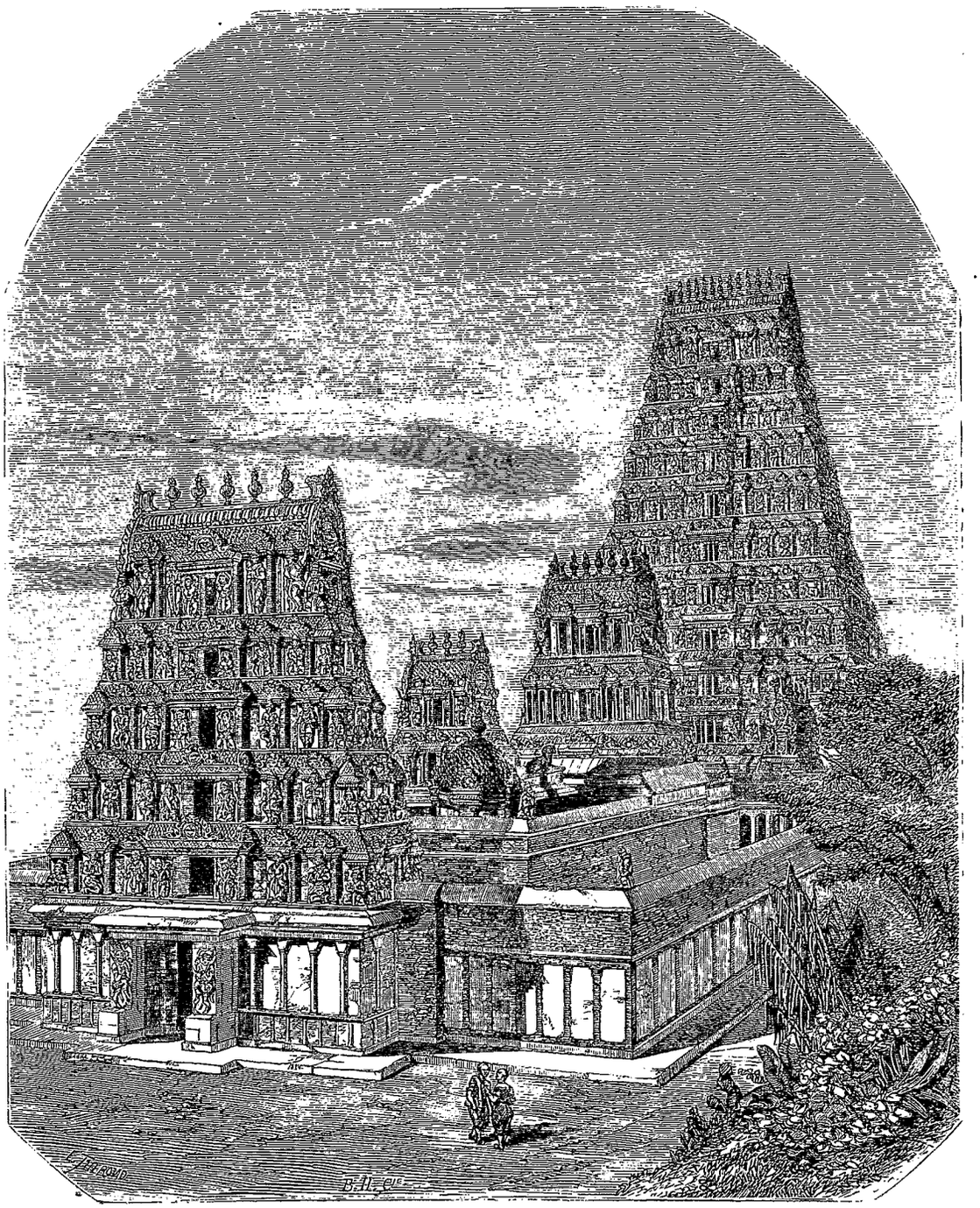
Viandes fraîches, 50 centimes les 100 kilogrammes au lieu de 18 à 19 francs; diminution, de 17 fr. 50 cent. à 18 fr. 50 cent.

Viandes salées, 10 francs les 100 kilogrammes au lieu de 30 à 36 francs; diminution, de 20 à 26 francs.

Il sera intéressant d'étudier les effets de ces mesures sur la consommation en général, et sur celle de Paris en particulier. Pour bien en juger, il faudra attendre non-seulement qu'elle ait produit des résultats positifs, mais encore qu'on ait pu les constater pendant une période suivie et régulière.

DJAGGERNAT.

Voy. t. Ier, p. 41; t. XX, p. 206.



Musée du Louvre. — Modèle du temple indien de Djaggernat. — Dessin de Théroud.

Ce modèle réduit du célèbre temple indien de Djaggernat, à Puri, est conservé au Louvre, dans la salle du Musée de marine où sont rassemblés les objets d'art, armes, instruments et costumes de l'Asie, de l'Océanie et de l'Amérique. C'est un don de la Société asiatique. La réduction a été faite sur une échelle qui permet de se rendre compte des divisions intérieures de l'édifice. L'espace compris entre la tour ou pyramide d'entrée, qui a seulement cinq étages, et la dernière qui en a onze, est divisé en deux parties : la première est un vaste bâtiment carré sur la plate-forme duquel on remarque un petit dôme, une petite pyramide précédée d'une sorte de terrasse gardée par deux animaux sculptés (ours ou lions); à côté, une ouverture qui laisse apercevoir deux hippopotames sur le sommet d'un édifice intérieur; au delà est une troisième pyramide. La seconde partie de l'enceinte est une cour où l'on voit un grand poteau doré portant une cloche également dorée; dans un coin, un petit temple circulaire dont le dôme est soutenu par des colonnes et qui semble être un lieu de prédication ou d'enseignement; enfin, on voit plusieurs chapelles et autres petits bâtiments dont il est difficile de déterminer la destination, mais qui servent sans doute de logements aux prêtres et aux baya-

dères. Les pyramides sont couvertes de figures sculptées représentant les dieux, les déesses, les génies de la religion de Brahma; aux quatre coins sont des génies ailés. La construction de ce temple, l'un des édifices les plus extraordinaires et les plus renommés de l'Inde, fut terminée en l'an 1198 de l'ère chrétienne. La pyramide la plus élevée est haute, dit-on, d'environ soixante mètres, et renferme les images informes et colossales, en bois peint, de Djaggernat (un des noms de Sivah), de son frère et de sa sœur, que l'on promène solennellement sur des chars dans les douze grandes solennités annuelles. On voit aussi dans la salle du Musée de marine une réduction du char principal : c'est un travail très-curieux et qui doit être fidèle. Nous avons donné, dans notre dernier volume (page 206), une description des fêtes religieuses de Puri extraite de l'ouvrage intitulé : *Visite du missionnaire A.-F. Lacroix au temple de Joggonath, en 1849.* D'après cette relation, le grand temple de Djaggernat que nous avons fait graver se nommerait Boro-Dewal, et la plate-forme intérieure en marbre serait appelée Rotnosinghason, ou Trône des bijoux.

CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE.

Suite. — Voy. p. 213, 255, 286, 314, 338, 366.

16 mai. — Mes dernières lettres (1) vous ont fait connaître mes préoccupations depuis deux mois; enfin me voilà hors de toute inquiétude. Louise a franchi une convalescence qui m'inspirait presque autant de crainte que la maladie elle-même, et le comte vient d'arriver.

Il n'avait su de tout ce qui s'est passé que ce que nous avions voulu lui en dire, il a paru singulièrement satisfait de trouver sa fille rétablie sans avoir eu à traverser les angoisses de ce long duel entre la vie et la mort.

Le docteur avait raison. Ce que le comte redoute le plus, c'est l'agitation de l'incertitude. Mieux vaut pour lui un malheur arrivé qu'un malheur longuement attendu. Évidemment, il me sait gré de lui avoir épargné de vaines inquiétudes. Il me l'a fait entendre aussi clairement qu'il le pouvait.

Quant à Louise, elle reprend avec la santé une partie de sa réserve; cependant elle n'a pas oublié mes soins, et si elle n'en parle jamais, elle laisse deviner sa reconnaissance par certaines attentions qui ne lui sont point naturelles. Je la trouve plus empressée et plus soumise.

Au reste, quelle qu'elle soit désormais, je sens qu'il s'est établi entre nous des liens que rien ne doit rompre. Le nœud ne fût-il formé que de mon côté, je le conserverai toujours aussi serré. Louise n'est plus pour moi une épreuve, c'est une affection; sa reconnaissance me rendra heureuse, mais ne m'est point indispensable. Je l'aime sans espoir de récompense, parce qu'elle a besoin de moi, parce que je me sens le pouvoir de lui faire du bien! Je l'aime pour l'aimer. Aussi tout me devient-il facile. Elle est pour moi comme une fille dont rien n'éloigne ni ne répugne, et à laquelle on se dévoue sans y penser.

..... Depuis les soins que nous avons donnés ensemble à Louise, le docteur et moi nous vivons sur le pied d'une cordiale familiarité. Je me suis habituée à ses franchises médicales, il a accepté mes défauts, et rien ne trouble plus nos relations.

M. Lerman a été particulièrement content de moi pendant la maladie de l'enfant. Aussi m'a-t-il amenée à lui confier comme à un vieil ami tout mes désespoirs d'autrefois. Il a paru les comprendre, et malgré mes affirmations que tout était changé à mes yeux, que j'acceptais maintenant ma situation sans impatience, il remue toujours la tête quand il me voit dans mes fonctions d'institutrice, et je l'entends répéter les hem! hem! équivoques dont j'étais si inquiétée autrefois.

Hier il est arrivé comme nous sortions de table; il apportait à M. le comte un volume d'histoire naturelle; pendant que le père et la fille regardaient les planches coloriées, il m'a conduite au jardin jusqu'à la grande charmille, où nous nous sommes assis. Le docteur toussait comme lorsqu'il est mécontent ou embarrassé; enfin il m'a dit :

— Chère demoiselle, depuis que vous m'avez fait vos confidences j'y ai pensé au moins une fois par jour. La charge que vous portez ici est trop lourde pour vos épaules : aussi vous ai-je cherché une tâche plus douce, et je crois l'avoir trouvée.

Je n'ai pu retenir une exclamation; j'ai voulu l'interrompre.

— Attendez que j'aie tout dit! a-t-il ajouté en appuyant une main sur mon bras : ici vous n'avez la libre disposition d'aucun de vos instants, la place dont je puis disposer vous laissera plusieurs heures par jour; chez M. le comte toute la responsabilité vous incombe, chez Mme de Flulenn vous ne répondrez de rien.

Alors il m'a longuement exposé les détails de la position offerte. Il s'agit d'une riche veuve allemande qui veut pour sa fille déjà grande une sorte de compagne moins jeune, capable d'aider à ses études et de lui faire compagnie. On me demande bien moins des heures de travail que des heures de loisir; ce que j'apporterai, c'est surtout de la bonne humeur et de la complaisance. Du reste, rien à craindre pour ma dignité, au dire du docteur. Mme de Flulenn est une femme d'excellent cœur et de charmantes manières qui reçoit les services qu'on lui doit comme des dons gratuits. Il a ajouté beaucoup d'autres choses qui caressaient mes plus chères fantaisies : — un long voyage en perspective; — la société de plusieurs artistes en renom; tous les plaisirs d'une grande existence. — Un instant j'ai été éblouie; j'ai demandé à me recueillir. Le docteur a tiré sa montre avec deux ou trois toussements.

— Il faut que je rapporte sur-le-champ la réponse, a-t-il dit; dans un quart d'heure je viendrai la chercher.

Il m'a saluée et il est parti.

Ainsi forcée de prendre un parti, j'ai croisé les bras sur mon cœur pour en comprimer les battements; j'ai chassé les fascinantes images qui m'entouraient déjà en m'appelant du doigt, et, convoquant tout mon conseil privé, j'ai mis l'affaire en délibération.

D'abord la Prudence a élevé la voix et m'a dit de prendre garde. Quand l'apparence est si séduisante, ce qui se montre doit faire craindre ce qui se cache. Cette vie du château, quelque étroite et dépouillée qu'elle fût, je la connaissais, j'y avais trouvé ma place; je savais au juste ce que j'en pouvais attendre. L'autre, au contraire, c'était l'inconnu. Je quittais un pauvre champ qui me suffisait pour chercher une Amérique pleine d'or et de délices; mais était-il sage d'exposer ma nef aux hasards de cette découverte, quand elle portait tant d'autres destinées que la mienne?

Puis la Raison ajoutait plus haut que si je ne me défiais point de la position offerte, je devais au moins me défier de moi-même. Qu'allais-je devenir au milieu de cette existence luxueuse et facile? Étais-je certaine de conserver la simplicité de mes habitudes, mon courage au travail, mes ambitions modestes? En sortant de tant d'opulence ne trouverai-je pas notre humble logis plus dépouillé? le pain de ménage boulangé par ma mère aurait-il la même saveur? N'allais-je pas payer les plaisirs de quelques années par le contentement de ma vie entière?

Enfin, une voix plus haute s'élevait des profondeurs de la Conscience et me disait :

(1) Nous supprimons ici plusieurs lettres intermédiaires.

— Abandonneras-tu ainsi l'entreprise commencée parce qu'on t'en offre une plus facile? Travaillons-nous donc pour nous seuls, et ne devons-nous pas poursuivre la tâche selon nos forces, au lieu de la subordonner à nos indolences? — Tu as déploré que ta mission fût ravalée au niveau du métier; sache que c'est à toi de la relever. Si tu ne veux pas être une ouvrière en éducation, ne te laisse pas marchander, ne quitte pas l'œuvre commencée parce qu'ailleurs s'offre un meilleur salaire; honore-toi en donnant ce qu'on ne peut t'acheter, c'est-à-dire la tendresse et le dévouement; force à la reconnaissance ceux qui te payent; oblige-les à rester éternellement tes débiteurs; relève enfin l'institutrice en lui donnant le cœur d'une mère!

Et je m'arrêtais à cette dernière pensée; je repassais dans ma mémoire les soins donnés à Louise, les progrès lents mais visibles faits dans son affection, les perfectionnements possibles de cette nature encore stérile, mais que l'amour pouvait vivifier. Bref, au moment ou le docteur reparut j'avais pris mon parti.

Je lui déclarai résolûment que, toute réflexion faite, je refusais de quitter le château, et comme je le vis étonné, je lui détaillai avec une certaine vivacité les motifs de ma détermination.

Il m'écouta jusqu'au bout sans autre témoignage de ses sensations que quelques oh! oh! problématiques. Quand j'eus fini, je le regardai en face comme pour le forcer à un blâme ou à une approbation; il se contenta de saluer.

— Fort bien! dit-il, en pétrissant le tabac dans sa tabatière d'un air méditatif; pour lors, Mme de Flulenn n'aura qu'à se pourvoir ailleurs.

Et comme il aperçut le comte qui arrivait avec Louise :

— Venez, ajouta-t-il en leur faisant signe; elle veut vous rester, elle nous reste!

— Quoi! m'écriai-je, vous aviez dit?...

— Tout, chère demoiselle, tout; je ne fais pas de médecine secrète. Allons, rassurez-vous, monsieur le comte, vous n'aurez point l'ennui de chercher une autre institutrice; celle-ci aime mieux des devoirs que des avantages.

Il y avait évidemment un peu de raillerie dans l'accent de M. Lerman; je ne sais si le comte s'en aperçut, mais il me remercia avec embarras.

Quant à Louise, elle était restée à quelques pas, les regards fixés sur mes regards sans rien dire. Lorsque son père et le docteur se furent retirés, elle s'approcha lentement, me prit la main, et, fixant sur moi ses yeux d'un bleu âpre :

— Pourquoi avez-vous refusé de partir? demanda-t-elle avec une sorte de brusquerie.

— Parce que j'ai trouvé mes fonctions ici plus sûres, plus utiles, lui répondis-je.

Et, l'approchant de moi, j'ajoutai :

— Et aussi parce que je vous suis attachée, Louise.

Elle poussa un faible cri, me jeta les deux bras autour du cou, et me donna un baiser qui me fit venir les larmes aux yeux.

Je l'attirai contre ma poitrine en l'appelant tendrement; mais elle se dégagea presque aussitôt, comme si elle était honteuse de son élan, s'échappa et disparut derrière les charmilles.

Cependant, depuis ce moment, elle est plus affectueuse et M. le comte me montre plus d'égards. L'un a peur de me perdre, l'autre est heureuse de m'avoir conservée.

Susanne à sa mère. — Victoire! victoire! Voici la lettre de recommandation que vous désiriez pour mon frère. Le docteur assure qu'avec elle il est sûr d'obtenir l'emploi désiré. Vous verrez que M. le comte l'a faite très-pressante; mais ce n'a pas été sans peine.

Je ne savais trop comment lui demander ce service, car nos rapports ont conservé une sorte de froide solennité qui m'intimide; M. Lerman s'est aperçu que j'avais quelque chose; il m'a interrogée et je lui ai tout dit.

A mesure que je lui parlais il élevait la voix, à ma grande confusion, de sorte que le comte a fini par entendre quelques mots et n'a pu se dispenser de faire une question. M. Lerman lui a tout dit, mais sans parler de la lettre de recommandation que j'eusse voulu demander : aussi M. le comte ne s'est-il point pressé de comprendre. Après quelques banalités de sympathie, il a voulu changer d'entretien, mais le docteur s'est obstiné. Il se rappelait maintenant que Mme de Flulenn connaissait particulièrement le chef de service qui disposait de la place; si j'avais accepté ses propositions, nul doute qu'elle ne se fût empressée de s'intéresser à mon frère. Après tout, c'était un devoir pour les gens en crédit de pousser ceux qui s'étaient placés sous leur protection et s'étaient dévoués à leur service.

Tout cela était répété les yeux sur M. le comte, que l'on prenait à témoin de chaque axiome et qui a longtemps fait la sourde oreille. On eût dit une scène de comédie, et elle m'eût fort divertie si je n'y avais pas été si particulièrement intéressée. Enfin pourtant les choses en sont venues au point que le comte a dû avouer qu'il connaissait l'homme à solliciter, qu'il pouvait même, à la rigueur, lui écrire.

J'hésitais à accepter une proposition faite sous cette forme dubitative; M. Lerman l'a saisie aux cheveux : il a déclaré qu'il fallait profiter du courrier; il a fait apporter encre, plume, papier; enfin, la lettre a été écrite et je vous l'envoie. Dieu veuille que notre espoir ne soit point trompé!

A la même. — La nouvelle de la réussite de mon frère m'a comblée de joie. J'ai fait demander sur-le-champ à voir M. le comte, et je lui ai appris l'heureux résultat de sa recommandation. Il a paru flatté de cette preuve de son crédit, et m'a obligeamment proposé de le remettre une autre fois à ma disposition. J'ai pris acte de l'offre en déclarant que j'en profiterais, le cas échéant.

Mon bonheur a été également partagé par M. Lerman et par son neveu. — C'est un jeune ministre dont je ne vous ai point encore parlé, je crois, et qui attend chez son oncle qu'une cure devienne vacante. Tout le monde en fait le plus grand éloge. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est très-savant en théologie et excellent musicien. Nous avons même déjà déchiffré ensemble quelques morceaux de Bach et de Mozart. J'ai été touchée de la part qu'il prenait à votre excellente nouvelle. J'espère que maintenant rien ne fera plus obstacle au frère; le voilà dans une bonne terre, c'est à lui d'en profiter et de grandir.

La suite à une autre livraison.

LE PORT DE BAHIA.

San-Salvador da Bahia de Todos os Santos, Soteropolis, sont les noms officiels ou scientifiques de l'ancienne capitale du Brésil, mais le nom plus simple de Bahia a prévalu. Le port magnifique qui donne tant d'activité commerciale à cette ville a excité dans tous les temps l'admiration des marins, et l'habile hydrographe français dont le livre fait aujourd'hui autorité dans une partie de l'Amérique du Sud n'hésite pas à lui assigner un des premiers rangs parmi les ports nombreux dont il donne une description à la fois si claire et si exacte : « La baie de Tous-les-Saints, dit-il, en la considérant dans toute son étendue, forme un golfe très-profond dans le continent; ce golfe, qui porte le nom de *Reconcaro*, a près de trente lieues de circuit (1), et il reçoit

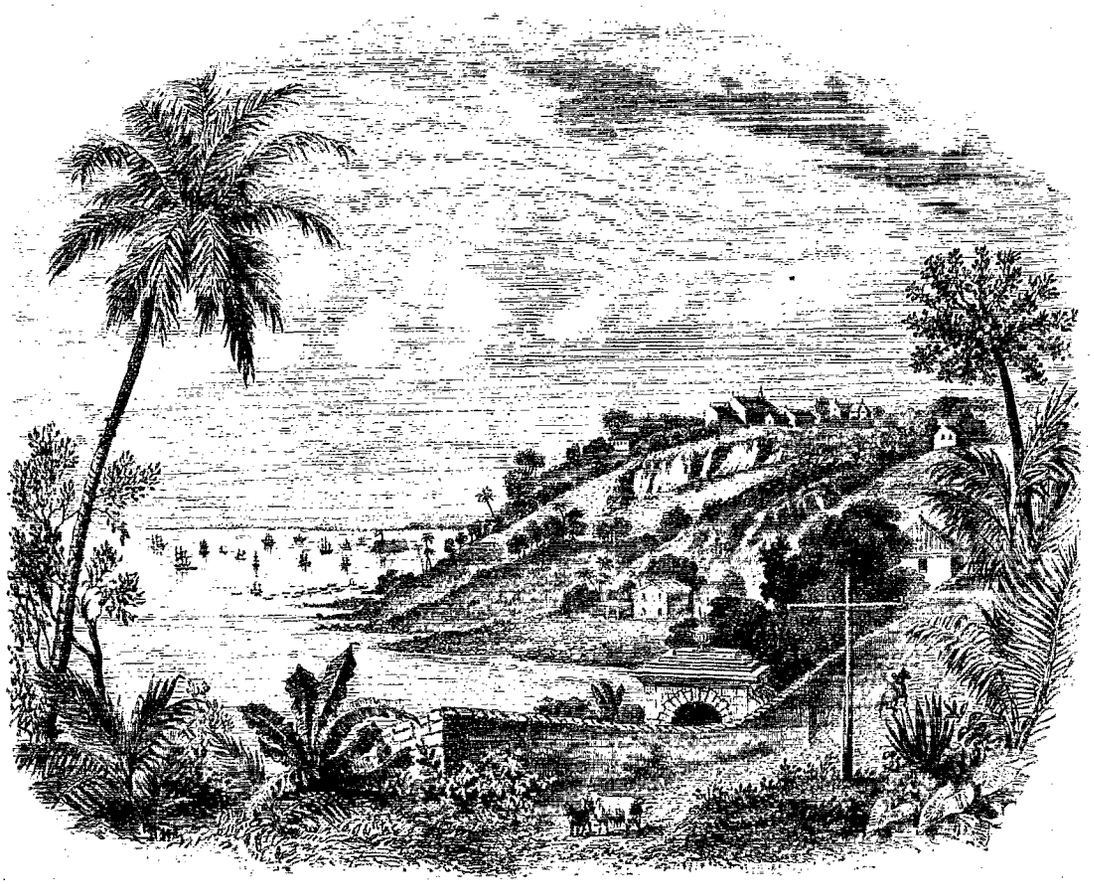
(1) L'entrée principale est formée dans l'est par le promontoire du cap Santo-Antonio, qui appartient au continent, et dans l'ouest par l'île Haparica. « La moindre largeur du canal est d'un peu moins de

les eaux de plusieurs rivières dont quelques-unes sont considérables.

» Les plus grandes flottes seraient en sûreté dans Bahia. Dans plusieurs parties, les vaisseaux mouillés sur d'excellents fonds résisteraient à tous les vents, en même temps que la fertilité des côtes environnantes leur procurerait abondamment toutes les ressources qu'il est possible de désirer.

» Au côté oriental de l'entrée principale, la terre s'élève en amphithéâtre depuis le rivage; la ville de San-Salvador y occupe un grand espace et renferme de beaux édifices; elle est bâtie sur un terrain inégal entrecoupé de jardins, et elle se divise en ville haute et en ville basse. Après Rio-Janeiro, la ville de Bahia est la plus importante de tout le Brésil : on y compte au moins cent mille âmes. Plusieurs forts, bâtis tant sur le haut qu'au bas de la côte, dominent le rivage et protégent la ville; l'arsenal de la marine est défendu par le fort *do Mar* (1), ouvrage circulaire construit sur un banc de sable, à deux cents toises du rivage. »

La ville de Bahia n'est pas seulement une ville opulente



Port de Bahia, ancienne capitale du Brésil. — Dessin de Freeman.

et d'un aspect singulièrement pittoresque, c'est la cité des vieilles traditions, des curieux souvenirs et même des poétiques légendes. Le Brésil était découvert depuis trois ans seulement lorsque, selon quelques auteurs accrédités dont il faudra cependant reculer la chronologie, l'entrée de la baie fut explorée pour la première fois par Christovam Jaques, qui y planta un de ces piliers de pierre sculptée que l'on désignait alors sous le nom de *padrões*, et qui marquaient, le long des côtes désertes, les progrès des navigateurs. Sept ou huit ans plus tard, vers 1510 ou 1511, les nombreuses tribus d'Indiens Tupinambas qui erraient sur les rives fertiles d'Itaparica ou de Tapagipe, avaient eu le temps d'oublier le passage du navire européen, lorsqu'un bâtiment employé au commerce des bois de teinture vint échouer sur les bas-fonds du riant faubourg qui porte aujourd'hui le nom de Victoria. Les naufragés périrent tous, dit-on, dévorés par les sauvages, à l'exception d'un hardi Galicien qui garda assez de sang-froid devant le péril et qui conserva assez de dextérité au milieu des Indiens pour conserver sa vie et conquérir les priviléges d'un chef. Arrivé en présence des Tupinambas qui l'accueillent par leurs clameurs et qui le menacent du geste, Alvares Correa se saisit d'une arquebuse, épave secourable que lui jette la vague parmi d'autres débris, il la charge, vise un oiseau qu'il tue, et le bruit d'une arme à feu retentit pour la première fois sur ces rives. Désormais le nom du jeune Européen sera celui d'un animal redouté, on l'appellera Caramourou, en souvenir du pouvoir mystérieux dont il vient de donner la preuve (2). La tribu qu'il a frappée d'épouvante se soumet à lui; la fille d'un chef, la belle Paraguassou, unit volontairement sa destinée à la sienne : il commande où il devait périr. Las de la vie des Indiens, mais fidèle à sa jeune compagne, Alvares Correa quitte le Brésil avec

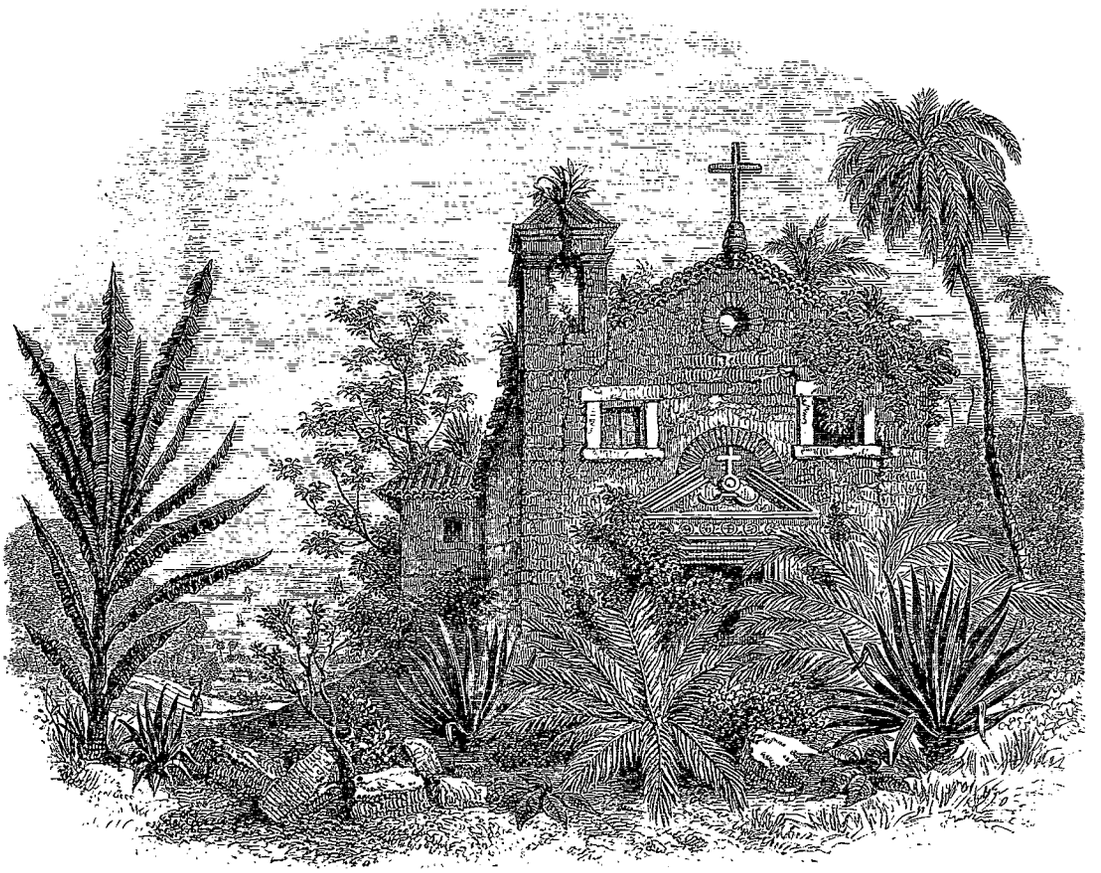
quatre milles et demi entre les pointes opposées les plus rapprochées l'une de l'autre. » (Voy. le *Pilote du Brésil*, exécuté en 1827 sous les ordres de l'amiral Roussin.)

(1) Latitude (mât de pavillon) 12° 58′ 23″ S. Longitude, 40° 51′ O.

(2) Caramourou, que l'on a prétendu à tort signifier l'*homme de feu*, le *dragon de la mer*, est tout simplement le nom d'une murène jouissant des facultés électriques remarquées dans la torpille et dans certaines gymnotes de l'Amérique dont M. de Humboldt a parfaitement décrit les effets.

elle et s'embarque sur un navire normand commandé par le capitaine Duplessis. Mais ici la légende, en se parant des couleurs les plus vives et en s'animant des incidents les plus variés, fait mentir toute chronologie. Accueillie sur les bords de la Seine par Catherine de Médicis, nouvellement unie à Henri II, Paraguassou reçoit le baptême dans une antique chapelle de Paris et prend le nom de la jeune reine qui lui a servi de marraine. Rassasiée des merveilles de l'Europe, elle quitte néanmoins bientôt la France avec Alvares Correa pour retourner dans son pays. Fixée dans l'aldée qui lui a donné naissance, elle y apporte les germes féconds du christianisme, et, plus tard, c'est à elle que les conquérants doivent la cession légale du magnifique territoire sur lequel s'élève la cité.

Cette légende, qui est dans toutes les bouches au Brésil et qui a même enfanté un poëme national, ne résiste pas un moment aux exigences de la chronologie : aussi les Brésiliens, qui font aujourd'hui des études vraiment approfondies sur leurs origines, se gardent-ils bien de la défendre et se contentent-ils de l'expliquer. Ils en partagent les événements merveilleux en deux parts et les attribuent à deux Européens jetés par la tempête sur ces rivages à peu près vers la même époque : c'est ainsi, comme l'a fait M. Adolfo de Varnhagen, qu'ils retrouvent la vérité.



La chapelle de San-Gonçalo, à Bahia. — Dessin de Freeman.

Alvares Correa, uni à Paraguassou, est toujours le fondateur primitif de la cité, mais il ne vient pas en France; il accueille le premier donataire, Pereira Coutinho, et il partage même ses disgrâces; mais plus tard, en 1549, lorsque le noble Thomé de Souza est sur le point de jeter les fondements d'une ville régulière au milieu de ces tribus belliqueuses, il devient l'agent le plus actif de la colonisation; il est *lingua*, c'est-à-dire interprète, chargé de diriger les négociations difficiles qui doivent précéder l'érection d'une capitale dans une région sauvage dont on connaît à peine les populations. Avec Thomé de Souza sont accourus les hommes qui connaissent l'art difficile de soumettre ces fières populations et de s'en faire obéir : les Navarro, les Anchieta, les Nobrega, descendent des rives du Sud pour apporter leur utile concours au nouveau gouverneur, et lorsqu'en 1557 Caramourou s'éteint au milieu de ses enfants comme un patriarche chargé de jours, les tours de la cathédrale s'élèvent déjà sur la colline verdoyante où grandit le vaste collége des jésuites. Des cours publics sont ouverts sur la langue d'un peuple qui va s'éteindre en moins d'un siècle, et l'on déplore la mort du premier évêque don Pedro-Fernandez Sardinha, qui, après avoir été l'un des élèves célèbres de l'Université de Paris, vient se faire dévorer par les Indiens.

Ce rapide exposé, bien insuffisant à coup sûr, sert à faire apprécier du moins de quelle époque sont les monuments les plus importants de cette capitale, monuments dont la construction fut continuée avec activité sous Duarte da Costa et sous Mendo de Sa, l'illustre gouverneur dont la vie se prolongea jusqu'à l'année 1577 et qui ne précéda que d'un an la chute de la monarchie.

La pensée qui ordonna tant d'édifices se montra plus active qu'elle ne fut prévoyante. Les besoins du commerce s'accroissant, on multiplia les maisons et les vastes magasins que l'on désigne sous le nom de *trapiches*, et on en forma l'immense rue de la Praya qui borde la mer, mais que menacent toujours de leur chute imprévue les grandes constructions de la ville haute. Les cruels événements de 1671

et de 1748, où plus de soixante personnes périrent écrasées par les éboulements, semblaient être oubliés, lorsque des catastrophes tout aussi lamentables vinrent éveiller enfin la sollicitude de l'autorité. Il y a huit ans environ, l'un des hommes les plus actifs et les plus prévoyants qui aient présidé aux destinées de cette grande cité, M. Soares d'Andrea, dit avec raison à l'assemblée législative provinciale que toutes les précautions exigées par la prudence ayant été négligées, il ne restait plus que deux partis à prendre : ou abandonner complétement cette portion de la ville, ou remédier dans le plus court délai à tous les périls dont elle était menacée, surtout à l'époque des pluies diluviennes qui renouvellent les éboulements. A cette occasion, il signala l'opinion d'un ingénieur français d'une haute expérience, celle du colonel de la Beaumelle, qui, séjournant à Bahia, fut frappé de ce système défectueux de constructions et proposa d'y remédier par l'édification de vastes contre-forts propres à soutenir les terres mouvantes. Le sage administrateur voulait adopter ce système en entreprenant sans retard ces travaux gigantesques. S'ils ne sont déjà commencés, tôt ou tard on sera bien contraint, pour éviter la ruine de la ville basse, d'avoir recours à ces murailles cyclopéennes renouvelées des temps antiques.

Nous n'avons pas la prétention de nommer ici tous les édifices cachés par les riantes collines qui se dessinent à l'entrée du port. Il faudrait décrire la vieille cathédrale (la Sé), construite dès l'année 1552; le collége des jésuites, tout bâti en marbre, à côté duquel s'ouvre la précieuse bibliothèque fondée en 1811, grâce à l'idée de M. Gomez Ferrão, par le produit d'une loterie; le palais des anciens gouverneurs, occupé aujourd'hui par le président de la province; l'hôtel de la Monnaie, qui remonte à 1694; la salle de spectacle, bâtie seulement en 1806; la promenade publique, plantée en 1808 par les ordres du comte dos Arcos, auquel on doit tant d'autres institutions utiles. Du *Passeio publico*, où s'élève l'obélisque commémoratif rappelant l'arrivée de Jean VI, il faudrait se diriger vers le lac charmant que l'on désigne sous le nom de *Dique*, et qui, à quelques pas de la ville, renouvelle tous les enchantements de ces bois vierges que l'on ne rencontre plus que dans l'intérieur. En descendant vers la ville basse, qui a aussi ses monuments, il faudrait dire un mot de cette église de la Conception, que l'on édifia, pour ainsi dire, à Lisbonne, puisque toutes les pierres, taillées et numérotées, en furent apportées vers 1623 sur le lieu où on la dressa. Il serait indispensable de visiter au moins la Bourse, vaste bâtiment achevé en 1816, et dont le magnifique parquet présente, dans une sorte de mosaïque, la plus riche collection de bois indigènes que l'on connaisse dans l'Amérique du Sud. Parmi les innombrables édifices religieux, il nous faudrait au moins nommer le grand couvent de San-Francisco, fondé en 1594, puis San-Bento, édifié treize ans auparavant; les Carmes; San-Pedro; les monastères *das Merces*, *do Desterro*, *da Soledad*, où depuis plus d'un siècle les religieuses ursulines multiplient leurs gracieux chefs-d'œuvre, et rappellent, par l'éclat de leurs bouquets en plumes, le mot charmant du bon missionnaire, qui veut que les tangaras et les colibris ne soient que des fleurs célestes destinées à visiter les fleurs de la terre. Si nous nommions la petite église da Graça, ce serait pour rappeler qu'elle renferme la tombe de Paraguassou; si nous entrions dans *Nossa-Senhora da Victoria*, nous y chercherions le millésime de 1552, qui lui assigne la date la plus ancienne parmi tous ces monuments religieux. Au milieu de tant d'édifices appartenant à des âges divers et à des institutions variées, nous aimerions à constater un soin de conservation qui fait honneur aux derniers magistrats chargés de l'administration municipale. C'est néanmoins une chapelle ruinée que nous offrons comme spécimen de l'architecture du dix-huitième siècle, époque à laquelle tant d'églises furent édifiées au Brésil. Sur la route qui conduit au faubourg charmant que l'on appelle *Bom-Fim*, s'élève encore la chapelle de San-Gonçalo. Un siècle à peine s'est écoulé depuis que l'on posa les dernières pierres de sa façade, et les agaves, les palmiers dendezeiros, les bananiers, les cocotiers même, croissent en désordre le long de ses murailles et voilent complétement son entrée. Mille autres plantes parasites naissent dans les anfractuosités de ses murs et hâtent sa destruction. Nulle corporation n'a pris soin jadis d'arrêter cette ruine que l'on eût pu aisément éviter; c'est que, bâtie en 1753 par les jésuites, cette chapelle, admirablement située, n'a été achevée que six ans avant la destruction de l'ordre puissant auquel elle appartenait. Son abandon commença de bonne heure, et, au début de ce siècle, Lendley signalait déjà ses ruines pittoresques comme l'un des sites les plus charmants qu'il eût remarqués dans Bahia.

SALMONIA.

Fin. — Voy. p. 193, 358.

A la quatrième journée, les amis arrivent devant le Loch-Maree, à l'ouest de Rosshire, en Écosse. On est au milieu de juillet. Le paysage est sévère : d'un côté, une haute montagne est couronnée de bois et de nuages; de l'autre, on entrevoit dans le brouillard quelques îles à distance. Les quatre pêcheurs entrent dans une barque. A mesure qu'ils avancent, la scène grandit avec les montagnes; un aigle s'abat comme une flèche sur le lac et y saisit un poisson qu'il emporte à son aire : c'est l'aigle gris ou aigle d'argent. Haliéus raconte qu'il a vu, sur l'un des rochers du Ben-Weevis, près de Strathgrave, deux aigles exerçant leurs petits à voler. Ils s'élevaient, sous le soleil, à quelque hauteur au-dessus de la cime en faisant d'abord de petits cercles, puis de plus grands, et les jeunes aigles les imitaient. Toute la famille monta ainsi peu à peu vers le soleil jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus visibles que comme des points noirs dans le ciel. Tout en conversant, on rame et l'on aborde à une petite auberge. Après un déjeuner qui, grâce à Ornither et à quelques pluviers et bécassines qu'il a rapportés de la chasse, est succulent, on part pour les bords de la rivière Ewe. Haliéus trouve que le vent a fait élever la surface de l'eau : c'est une circonstance peu favorable; il en est autrement lorsque c'est la pluie qui gonfle la rivière, parce qu'alors les poissons, avertis par leur instinct, sont dans l'attente de la nourriture fraîche que ne manquent point d'apporter les courants. Ici l'instinct est plus habile que la raison. Si les poissons raisonnaient, ils croiraient à la bienvenue de toute augmentation considérable de l'eau, quelle qu'en fût la cause, le vent ou la pluie. Ce jour-là, le ciel est gris : aussi fait-on usage de mouches artificielles plus grosses et plus brillantes; mais on a peu de succès : tout l'art d'Haliéus échoue. Bientôt on a l'explication de la mésaventure : on a beaucoup pêché depuis quelques jours en cet endroit. Haliéus ne se décourage point; il emploie des mouches que, très-probablement, on n'a pas songé à donner pour appâts aux poissons et dont, par conséquent, ils ne sont pas rassasiés. Cette fois il prend quelques saumons. Haliéus, à propos de la difficulté de *noyer* les poissons pour les tirer plus facilement hors de l'eau, raisonne sur ce que la mort peut causer de souffrances aux animaux, en toute hypothèse moins sensibles que nous parce qu'ils sont exempts des angoisses morales. Par occasion, il cite quelques exemples d'hommes qui sont morts, non-seulement sans aucune douleur, mais même agréable-

ment. Sir Charles Blagden, dînant un jour avec ses amis Berthollet et Gay-Lussac, s'éteignit en savourant une tasse de café et sans en laisser tomber une seule goutte. Le docteur Cullen, au moment d'expirer, murmura distinctement ces mots : « Je voudrais qu'il me fût possible d'écrire ou de parler, afin d'exprimer combien c'est une chose agréable de mourir. » Ces passages et d'autres, qui nous intéressent, ne sont toutefois que de rares digressions. L'objet du dialogue est la pêche et tout ce qui s'y rapporte. Voici un poisson qui lutte vigoureusement et menace d'emporter au fond des eaux l'hameçon et la ligne. Haliéus enseigne tous les moyens qu'il faut mettre en usage pour vaincre sa résistance et triompher de ses efforts. L'heure du dîner arrive; on discute les meilleures manières d'apprêter les poissons. On retourne au rivage, et l'on se livre à une étude comparée, physiologique et ethnique de la truite et du saumon.

Dans la cinquième journée, Haliéus donne des renseignements curieux sur les rivières de l'Europe : il les connaît presque toutes et en parle aussi pertinemment qu'un chasseur parlerait des bois qu'il est habitué à parcourir; mais c'est surtout sur les cours d'eau des trois royaumes unis et leurs habitants que l'auteur est disert et instructif. Un passage de quelque étendue sur l'instinct des animaux aux divers degrés de la création est riche de faits et de fines observations. Les amis, entraînés par le sujet, s'élèvent à ce propos jusqu'aux plus hautes considérations philosophiques.

Le dialogue du sixième jour traite particulièrement des hameçons, du sens particulier qui fait reconnaître aux poissons les différentes qualités de l'eau, du genre de nourriture que le saumon préfère, des présages du temps tirés, soit de la couleur de l'atmosphère, soit des mouvements des oiseaux, et, en général, de toutes sortes de pronostics.

Le septième jour, vers le commencement d'octobre, les amis se réunissent à Leintwardine, près de Ludlow, au bord d'une rivière où abonde le grayling (l'ombre). D'où vient ce poisson? Est-il vrai qu'il ait été introduit en Angleterre par les moines? Quelles sont les conditions pour qu'il vive et se multiplie? Ce sont toutes questions qu'Haliéus examine avec sa science et sa sagacité habituelles. Il a observé le grayling jusqu'en Carniole, et il le connaît tout aussi bien que le saumon. Il n'a pas moins d'expérience en ce qui concerne les anguilles et leurs migrations.

La huitième journée se passe à Downton, et il y est surtout question d'entomologie appliquée à la pêche.

L'auteur nous transporte, pour la neuvième et dernière scène de son livre, à la chute du Traun, dans la haute Autriche. Il y est accompagné des mêmes amis. Un superbe saumon *hucho* fournit à Haliéus l'occasion d'un nouvel enseignement. Par transition, on en vient à parler des monstres marins fabuleux, du serpent de mer, du kraken, de la fille de mer ou sirène. Haliéus, naturellement, rit de ces contes, bien qu'il ne soit pas disposé à croire aux choses impossibles. Il rappelle qu'un baronnet de ses amis, entendant faire un grand éloge de sir Joseph Banks, se prit à dire : « Sir Joseph était certainement un excellent homme; mais il avait ses préjugés. — Et quels préjugés? lui demanda-t-on. — Par exemple, il ne croyait pas aux sirènes. » Il est aussi question, dans cette neuvième partie, du char (le *sælmling* des Allemands, espèce de saumon), de l'umbla ou ombre chevalier, du lavaret et de beaucoup de poissons du Nord que l'on pourrait introduire dans nos rivières, entre autres du silure dont nous avons parlé récemment (voyez page 287). On projette un dîner qui sera composé tout entier de poissons et offrira une agréable leçon d'histoire naturelle. On parle des différentes causes qui influent sur la couleur des eaux, et l'on termine par des réflexions si nobles, si élevées, même si touchantes, qu'en fermant le livre et se rappelant la définition bien connue du docteur Johnson : « La pêche est un amusement où l'on se sert d'un bâton et d'un fil : un ver au bout du fil et un fou au bout du bâton; » on serait presque tenté d'adopter cette variante . « une mouche à un bout et un philosophe à l'autre. »

MONUMENTS CELTIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

ABURY (1).

Les pierres d'Abury sont situées sur la partie la plus élevée d'une plaine. Deux avenues y conduisent. Suivant le docteur Stuckeley, ces avenues offrent le développement d'un serpent dont la tête est dans la direction de Hackpen-Hill, vers le village de West-Kennet, tandis que la queue descend la vallée au-dessous de Beckhampton. Le monument d'Abury serait donc un de ces anciens temples dédiés à l'Éternité, un de ces *dracontia* qui, suivant un système en faveur, auraient été très-répandus sur la terre, dans des temps antéhistoriques. Le temple entier se serait composé du cercle d'Abury, représentant la source de toute existence, le Dieu père; du serpent, c'est-à-dire du Fils ou de l'éternité; des ailes du serpent, ou de l'Esprit, *anima mundi*. Le cercle d'Abury est un champ qui contient 22 acres, et dont le diamètre est de 1 400 pieds. Il est entouré de remparts en terre et d'un fossé intérieur; autour du fossé était un cercle de pierres au nombre de cent. En 1722, on comptait dix-huit de ces pierres debout, et 27 penchées ou tombées. Au milieu sont deux autres cercles, que l'on a distingués l'un de l'autre en les appelant temple du nord et temple du midi. La ligne extérieure de chacun de ces temples se composait de trente pierres; la rangée intérieure de douze. Au centre du temple du midi était une pierre debout ou obélisque, circulaire à sa base, haute de 21 pieds, et ayant 8 pieds 9 pouces de diamètre, et au centre du temple du nord un groupe de pierres couvert. A l'extrémité sud de la ligne qui relie les deux centres de ces deux temples on voyait une pierre au milieu de laquelle était un trou; on a supposé assez gratuitement que c'était par là que passait le lien qui attachait les victimes à la pierre. Le nombre total des pierres dans tout le camp devait être de cent quatre-vingt-neuf. En 1722, le docteur Stuckeley en a compté soixante-seize. En 1812, il n'y avait plus au cercle qui fait le contour du fossé que dix pierres debout et cinq renversées. Au temple du nord, il restait deux pierres du groupe couvert; trois debout et une renversée au cercle extérieur; une debout seulement au cercle intérieur. Au temple du sud, on ne voyait plus que deux pierres debout et trois pierres couchées au cercle extérieur.

Un autre temple circulaire au sommet de la colline d'Overton, et qui, d'après le système du docteur Stuckeley, formait la tête du serpent, était composé de deux cercles ou ovales, dont le plus grand avait quarante pierres et le plus petit vingt-six. Les habitants donnent encore au sommet de la colline d'Overton le nom de *sanctuaire*.

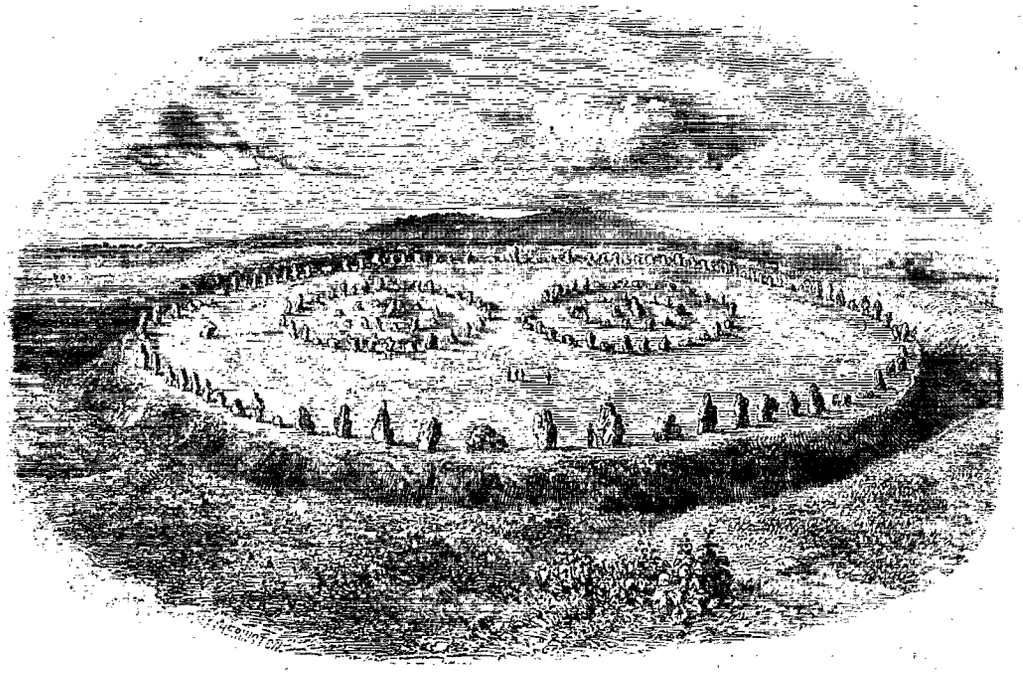
Les pierres d'Abury n'ont été taillées par aucun instrument; au contraire, le travail de la main de l'homme est très-visible dans celles de Stonehenge.

Dans le manoir d'Abury, en creusant la terre, on a trouvé une quantité très-considérable de cornes de daims, d'os, de coquilles d'huîtres et de charbons. Il y avait beaucoup d'ossements brûlés parmi les cornes.

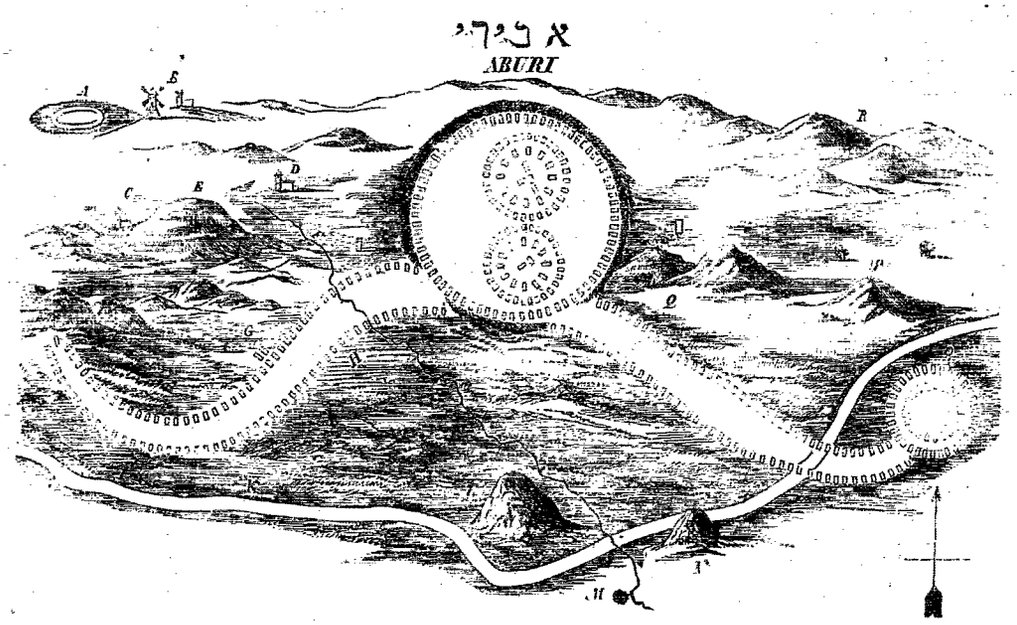
(1) Note du volume que nous publions sous le titre de *Voyageurs anciens*, et qui comprend les relations de huit voyageurs : — l'amiral carthaginois *Hannon*, — *Hérodote*, — le médecin *Ctésias*, — le Marseillais *Pythéas*, — l'amiral macédonien *Néarque*, — *Jules César*, — *Pausanias*, — le moine chinois *Fa-Hian*.

L'avenue de Beckhampton, qui formait la queue du serpent, commence à l'ouest de la ville d'Abury, près du cimetière, et de sinuosité en sinuosité, à travers routes et champs, arrive à la route de Bath, près d'une route romaine. On croit qu'elle diminuait de largeur en approchant de son extrémité, qui était peut-être terminée par une seule pierre.

Le nombre de pierres dont se composait l'ensemble du monument, cercles et avenues, a été évalué à six cent cin-



Monument d'Abury dans le Wiltshire; restauration. — Extrait du volume intitulé : *Voyageurs anciens*, p. 231.



Plan du monument d'Abury.

A, Oldbury-Castle. — B, Broad-Hinton. — C, Yatesbury. — D, Monkton. — E, Windmill-Hill. — F, Horsetip. — G, Longstone-Cove. — H, avenue de Beckhampton. — I, route de Bath et Marlborough. — K, via Badonica. — L, le mont Silbury; tumulus. — M, source principale du Kennet. — N, barrow, coupé par les Romains. — O, Overton-Hill. — P, Roydon. — Q, Hapken-Hill. — R, Temple-Downs.

quante. On ne comptait plus, dans le monument d'Abury, que soixante-treize pierres en l'année 1663, vingt-neuf en 1722, dix-sept en 1815. Dans l'avenue de Kennet, où il y avait primitivement deux cents pierres, il n'en reste plus que quelques-unes debout; au temple d'Overton-Hill, tout a disparu; de même à l'avenue de Beckhampton; deux pierres seules marquent la situation de Longstone-Cove.

Le mont Silbury (L), qui couvre un espace de 5 acres et 34 perches de terre, et qui est situé vis-à-vis le temple d'Abury, presque au centre de deux des coudes de l'avenue, est une élévation artificielle, un tumulus. Le docteur Stuckeley a imaginé que ce pouvait être le tombeau du roi archiceltique fondateur du temple d'Abury.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

1688.



Entrée de Guillaume III à Exeter. — Composition et dessin de Gilbert.

1688 est une date célèbre dans l'histoire d'Angleterre. En cette année, le dernier représentant de la dynastie des Stuarts, Jacques II, qui avait fatigué la nation par le scandale de ses mœurs, sa mauvaise foi, ses ruses, et son mépris des libertés publiques, tomba du trône où monta, sans beaucoup d'obstacles, son neveu et gendre, Guillaume, prince d'Orange, fils de Guillaume II de Nassau et de Henriette-Marie Stuart, fille de Charles Ier.

Guillaume, élève du généreux de Witt, s'était concilié de bonne heure l'affection des Hollandais. Non-seulement on l'avait élevé au stathoudérat en 1672, mais encore, en 1674, à la suite de ses succès contre Louis XIV, on avait déclaré cette fonction suprême héréditaire dans sa famille. Toutefois ce n'était pas encore assez pour son

ambition. Il avait épousé Marie Stuart, fille de Jacques II, et, ainsi doublement attaché à l'Angleterre par sa naissance et par cette alliance, il lui avait été facile d'établir des relations politiques, dans ce pays, avec les chefs du parti des mécontents qui grandissait de jour en jour. Depuis 1686 on le sollicitait de venir prendre la couronne d'Angleterre Un grand nombre de personnages éminents de la noblesse et du clergé anglais lui donnaient l'assurance que la majorité de la nation le désirait autant qu'elle détestait Jacques. En même temps, il recevait des cours étrangères, jalouses de Louis XIV et de Jacques son allié, des promesses d'appui. Enfin, les états généraux de Hollande même accordèrent leur sanction à son projet et, de plus, lui allouèrent un prêt de 4 millions de guilders. Voyant donc, en 1688, toutes les circonstances se déclarer en sa faveur, Guillaume hâta ses préparatifs, rassembla une armée composée de Hollandais, d'Anglais et de Suisses, s'associa un vaillant capitaine, le comte de Schomberg, et s'embarqua résolûment, le jeudi 1er novembre (vieux style).

Dans la soirée du 5 novembre, la flotte hollandaise et la frégate *la Brill*, qui portait Guillaume d'Orange, doublèrent le cap élevé de *Berry-Head* et vinrent mouiller dans le petit havre de Torbay, sur la côte du Devonshire. Le débarquement ne rencontra aucun obstacle : les pauvres pêcheurs de Torbay, qui n'était alors qu'un village, et les paysans des environs, s'empressèrent d'offrir leurs services. Guillaume passa la nuit dans une hutte grossière, sur un matelas apporté de la frégate. Le jour suivant, mardi 6 novembre, il avança dans l'intérieur des terres avec ses troupes, sous des torrents de pluie et par des chemins affreux. Il s'arrêta pendant deux jours au manoir de Ford, appartenant aux Courtenay, et situé près de Newton-Ford. De là, il continua sa route en se dirigeant vers Exeter. Cette ville était dans une grande agitation; les magistrats voulaient rester fidèles au roi Jacques malgré la volonté des habitants. A l'approche des soldats de Guillaume, les portes furent fermées par ordre du maire et des aldermen; mais le peuple les ouvrit à la première sommation. Ce fut le vendredi 9 que le prince d'Orange arriva devant la ville. On avait fait des démarches pour que les magistrats vinssent le recevoir officiellement : ils avaient refusé.

« Toutefois la pompe de ce jour pouvait se passer de leur présence, » dit Maccaulay qui consacre une belle page à l'entrée de Guillaume dans Exeter (1). « Jamais rien de semblable ne s'était vu dans cette portion de l'Angleterre : beaucoup de gens firent plus d'une demi-journée de marche pour contempler le champion de leur religion; les habitants de tous les villages voisins accoururent; une foule immense, composée surtout de jeunes paysans brandissant leurs bâtons, s'était réunie au sommet de la colline de Haldon, d'où l'armée, après avoir passé Chudleigh, découvrit d'abord la vallée de l'Exe et les deux tours massives sortant du nuage de fumée qui enveloppait la capitale de l'Ouest. La route, du sommet de la colline jusqu'à la plaine, et à travers la plaine jusqu'à la rivière, c'est-à-dire pendant une distance de plusieurs milles, était bordée de spectateurs. De la porte de l'Ouest jusqu'à l'enclos de la cathédrale, la foule et les acclamations rappelaient aux habitants de Londres les tumultes des fêtes du lord-maire. Les maisons étaient décorées pour la circonstance; portes, fenêtres, balcons, toitures, tout regorgeait de curieux. Un œil accoutumé aux pompes de la guerre eût sans doute trouvé beaucoup à redire à ce spectacle; car des marches fatigantes pendant la pluie, sur des routes où le piéton enfonçait dans la boue jusqu'à la cheville, n'avaient amélioré ni l'apparence, ni l'accoutrement des hommes. Mais la population du Devonshire, qui ne connaissait rien des splendeurs d'une armée bien ordonnée, était transportée de joie et d'admiration. Le royaume tout entier fut bientôt inondé des descriptions de ce spectacle martial où rien ne manquait de ce qui pouvait flatter l'esprit du vulgaire pour le merveilleux. En effet, l'armée hollandaise, composée d'hommes de nations diverses et qui avaient servi sous différents drapeaux, présentait un aspect à la fois grotesque, superbe et terrible, à des insulaires qui ne possédaient en général que des notions bien vagues sur les pays étrangers. En première ligne se voyait Macclesfield à la tête de deux cents gentilshommes, la plupart Anglais d'origine, couverts de cuirasses et de casques brillants, et montés sur des chevaux de Flandre, chacun suivi par un nègre venu des plantations sucrières de la côte de la Guiane. Les habitants d'Exeter, qui n'avaient jamais vu autant d'individus de la race africaine, considéraient avec étonnement ces faces noires encadrées dans des turbans brodés et ornés de plumes blanches. Ensuite venait, le sabre en main, un escadron de cavaliers suédois revêtus d'armes noires et de manteaux de fourrures; ceux-ci étaient l'objet d'un intérêt tout particulier, car on les disait originaires d'un pays où l'océan était toujours glacé, où la nuit durait six mois de l'année, et on ajoutait qu'ils avaient tous tué de leurs propres mains les ours énormes dont ils portaient la dépouille. Puis apparaissait la bannière de Guillaume, entourée d'une noble compagnie de gentilhommes et de pages. La foule qui couvrait les toits et qui garnissait les fenêtres pouvait lire sur les larges plis du drapeau la mémorable devise : « Je maintiendrai les libertés d'An- « gleterre et la religion protestante. » Mais les acclamations redoublèrent quand on vit le prince d'Orange lui-même, couvert d'une cuirasse, une aigrette blanche sur la tête, monté sur un cheval blanc et précédé de quarante coureurs. Un sourire vint adoucir l'expression grave de son visage lorsqu'une vieille femme, s'élançant de la foule et se précipitant au milieu des épées nues et des chevaux caracolants, saisit la main du libérateur et s'écria qu'elle était enfin heureuse. A côté du prince était le grand comte de Schomberg, le premier soldat de l'Europe depuis que Turenne et Condé n'étaient plus. Venait ensuite une longue colonne de fantassins barbus de la Suisse; différentes troupes qui, selon la mode du temps, portaient les noms de leurs chefs anglais, fermaient la marche. L'étonnement de la population ne fit qu'augmenter lorsqu'on vit arriver vingt et un lourds canons d'airain et une étrange machine montée sur des roues qui se trouva être une forge portative avec tous les outils nécessaires pour la réparation des armes et équipages. Mais rien ne causa plus d'admiration que le pont de bateaux jeté en quelques instants sur l'Exe pour le passage des fourgons, et qui fut ensuite enlevé aussi rapidement et emporté par morceaux. »

Le 18 décembre suivant, Guillaume entrait à Londres. Malgré le mauvais temps, une foule considérable s'assembla entre Albermale-House et le palais de Saint-James pour saluer le prince à son arrivée. Les chapeaux et les cannes étaient ornés de rubans oranges, les cloches étaient en branle, on préparait tout pour les illuminations, et l'on empilait des fagots pour les feux de joie. Mais Guillaume, qui avait peu de goût pour les bruyantes démonstrations populaires, prit la route du parc, et, à la chute du jour, il arriva au palais de Saint-James, dans une voiture légère, accompagné de Schomberg.

Jacques, qui était parti le matin même pour Rochester, s'échappa de cette ville dans la nuit du 22 au 23 décembre, vieux style (2 janvier 1789). Après une traversée pénible,

(1) *Histoire d'Angleterre depuis l'avénement de Jacques II*, par T. B. Maccaulay, traduite de l'anglais par le baron Jules de Peyronnet. 1853.

il débarqua au petit village d'Ambleteuse (voyez page 269) et bientôt arriva à Saint-Germain, où il fut reçu par Louis XIV. Le 23 février 1689, la couronne fut donnée, par une convention nationale, au prince d'Orange sous le nom de Guillaume III, et à sa femme la princesse Marie.

CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE.

Suite. — Voy. p. 213, 255, 286, 314, 338, 366, 378.

Susanne à son amie. — Je suis restée longtemps sans vous écrire; c'est que je ne trouvais véritablement rien de nouveau à vous apprendre et que ma vie s'écoule sans aucun incident qui sollicite la pensée.

N'en concluez pas qu'elle soit devenue plus fastidieuse. Loin de là! jamais mes devoirs n'ont été plus faciles, mes heures mieux remplies. Je n'ai autour de moi que motifs de satisfaction. M. le comte en est arrivé à me témoigner presque de la déférence; les gens du château sont plus bienveillants; Louise se montre aussi affectueuse que le lui permet son caractère, dont le fond est une rigide équité. Tout est droit chez cette enfant; mais c'est la droiture de l'acier; l'émotion ne fait jamais rien pencher, en elle, à droite ou à gauche. M. Lerman prétend qu'elle doit avoir un pendule à la place du cœur.

A propos de M. Lerman, savez-vous qu'il veut faire ma fortune? J'avais quelques centaines de francs d'économies (car depuis que mon frère est placé, ma mère a refusé de rien recevoir); le docteur les a risqués dans je ne sais quelle entreprise dont les actions ont triplé, et voilà que les pièces d'argent sont devenues des pièces d'or! M. Lerman continue à administrer mon capital; il prétend me conquérir une dot. Je ris et je le laisse faire.

Ma grande préoccupation est ailleurs pour le moment: j'apprends la botanique.

C'est le neveu du docteur, M. Georges Burel, qui veut bien me diriger dans cette étude. Jusqu'à présent je l'avais crue aride; j'étais effrayée des mots latins, des nomenclatures; je ne me sentais aucun goût pour cette nature étiquetée et mise en cartons; mais M. Burel m'a fait revenir de mes préventions.

Maintenant je trouve dans ces recherches un charme qu'aucune autre étude n'a jamais eu pour moi; je ne rêve que classification et herbier. M. Burel trouve que je suis née pour la botanique, et comme il l'enseigne à Louise, nos promenades sont devenues des herborisations.

Vous ne sauriez croire, chère amie, ce qu'il y a de plaisir à entrer ainsi dans les intimités de la création. Je me promenais autrefois parmi les plantes comme au milieu d'une foule inconnue, maintenant elles deviennent pour moi des connaissances, presque des amies! Je sais le nom et l'histoire de chacune d'elles, je puis dire sa famille, parler de ses défauts ou de ses vertus! C'est un monde nouveau qui surgit autour de moi et qui anime par un nouvel intérêt les scènes de la création.

J'ai été heureuse d'apprendre par vous le mariage d'Amélie, et je suis loin de partager vos craintes. Celui dont elle porte maintenant le nom n'a, dites-vous, ni rang, ni fortune. Qu'importe, s'il est digne de notre amie, s'il l'a choisie dans la sincérité de son cœur et s'il est résolu à accomplir tous ses nouveaux devoirs. Amélie pouvait sans doute, avec le nom qu'elle porte et les relations de sa famille, espérer une riche alliance; mais à quoi bon? Est-il donc rien de plus doux qu'une union dégagée de tout calcul, dans laquelle on s'est choisi l'un pour l'autre, dont tout le luxe est fourni par le cœur? En ménage, la tendresse est le seul capital qui porte des intérêts assurés.

Certes, je ne voudrais point m'engager dans une alliance qui m'exposerait à la misère; je craindrais que l'épreuve ne fût au-dessus de mes forces; mais la médiocrité laborieuse me plairait plus que la richesse elle-même: je m'y sentirais plus à l'aise, je serais plus sûre d'y faire mon devoir. Les humbles destinées sont comme les petits royaumes, on les gouverne plus facilement et l'on craint moins les révolutions.

Oh! bien souvent j'ai fait mon rêve d'avenir, et, pourquoi le cacher? c'était un rêve à deux! Mais je ne *nous* voyais jamais ni riches, ni puissants, ni mêlés aux turbulences des villes. Mes chimères se faisaient toujours un nid de verdure, au fond de quelque joyeux village de nos montagnes. Je me bâtissais en idée une de ces petites maisons semblables à celles qu'occupent nos pasteurs, avec un parterre sous les fenêtres, un verger derrière le pignon et une vigne courant le long du mur. Je me supposais là doucement occupée de devoirs journaliers, veillant à restreindre le superflu pour en faire largesse à ceux que Dieu privait du nécessaire, partageant mes heures de loisir entre les promenades, les causeries ou les lectures. Oh! la douce existence et le joli rêve!... Mais il faut s'éveiller et retourner à la réalité.

Voici le docteur qui m'y fait rentrer par la porte d'or: il crie sous ma fenêtre je ne sais quelle nouvelle de bourse... Tout ce que je comprends, c'est que me voilà riche de quatre mille francs. Vous figurez-vous votre amie à la tête d'un pareil capital? quatre mille francs! C'est l'ameublement de la maisonnette que je rêvais tout à l'heure; ce sont des rosiers dans toutes les plates-bandes, des reines-marguerites bordant tout les massifs.

Allons, je suis folle! pardonnez-moi; je ferme ma lettre. — Aussi bien, voici l'heure de la leçon de botanique, et l'élève ne doit pas faire attendre le maître.

Susanne à sa mère. — Oh! si vous saviez ce que j'ai à vous dire!... Je suis encore si troublée que je ne sais par où commencer!...

Ne vous effrayez pas cependant, bonne mère: il ne s'agit point d'un malheur, mais simplement d'une conversation avec M. Lerman.

Ce matin il est arrivé suivi de son neveu; j'ai voulu descendre avec Louise dans la serre pour la leçon de botanique; il a envoyé l'enfant et il m'a retenue.

Je lui ai vainement objecté que cette interruption m'empêcherait de comprendre la suite; il m'a fait asseoir près de lui sur la terrasse, en me disant que pour l'heure il songeait moins à l'élève qu'au professeur.

— Et c'est pour lui rendre la tâche plus facile que vous me retenez?

— C'est pour qu'aujourd'hui, par extraordinaire, il puisse savoir ce qu'il dit.

Je me suis récriée:

— Et en quoi ma présence ferait-elle obstacle?

— Parce qu'il pense plus à l'écolière qu'à la leçon!

Vous devinez mon embarras. J'ai baissé les yeux en balbutiant je ne sais quelle protestation; mais il m'a interrompue.

— Voyons, ne jouons pas une scène de Marivaux, m'a-t-il dit avec sa brusque bonhomie, il n'y a qu'un mot qui serve. Mon neveu vous aime et voudrait vous offrir de partager la cure qu'il vient d'obtenir. Si la proposition vous agrée, dites-le, sinon refusez; nous n'en resterons pas moins amis.

J'étais si surprise, si troublée, que je n'ai pu répondre. M. Lerman a vu mon embarras.

— Je ne vous demande pas une décision subite, a-t-il ajouté: il faut que vous vous consultiez sérieusement, que vous écriviez à votre mère; dans quelques jours je reviendrai.

Et il s'est levé.

Mais, comme s'il se ravisait tout à coup:

— Seulement, a-t-il ajouté; sachez bien toute la vérité et dites-la. Mon neveu ne possède que son salaire de pasteur; vos quatre mille francs vous permettront d'entrer en ménage; s'il manque quelque chose, j'y pourrai suppléer. Voilà le bilan; pesez tout, consultez ceux qui vous dirigent, et puis vous m'avertirez.

A ces mots il m'a serré la main et il est parti.

Je me suis enfuie dans ma chambre, j'ai refermé ma porte, et je ne sais pourquoi je me suis mise d'abord à pleurer.

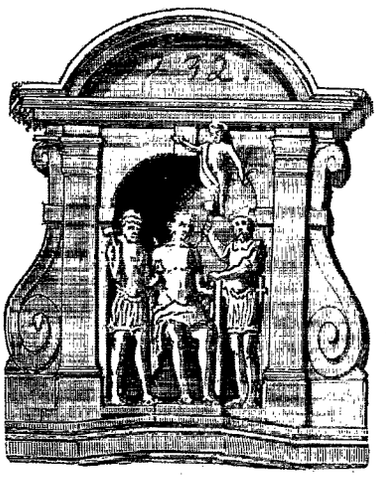
Ce ne pouvait être de tristesse, car mon cœur battait joyeusement. J'aurais voulu vous avoir là, pouvoir me jeter dans vos bras et appuyer mon front sur votre épaule. — O ma mère! ma mère! qui l'eût jamais cru qu'il penserait à moi, qu'il m'offrirait de partager sa vie? Et cependant, quand je m'interroge en toute sincérité, je crois... oui... il me semble que je le désirais tout bas, que je l'avais espéré quelquefois. Oh! si vous le connaissiez, ma mère! si vous saviez quelle noble intelligence, quelle âme délicate! Comme tout ce qui est généreux trouve naturellement en lui de l'écho! Il vous aimerait tant! il serait pour mon frère un guide si précieux! j'aurais en lui un soutien si sûr! Cependant je ne veux point influencer votre décision, chère mère; quelle qu'elle soit, je m'y soumettrai sans murmure. Appelez-en à votre sagesse, informez-vous, et puis fixez vous-même le sort de votre fille.

La suite à une autre livraison.

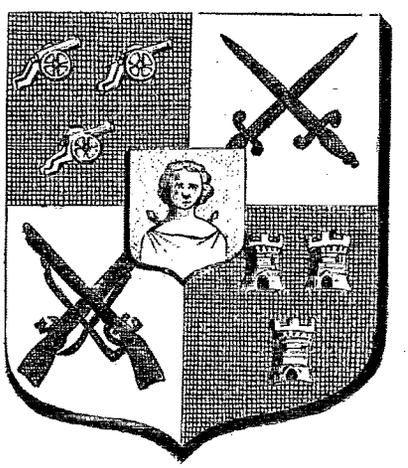
SAINT-QUENTIN

(Département de l'Aisne).

La ville de Saint-Quentin, qui a porté sous la domination romaine le nom d'*Augusta Viromanduorum*, était, au troisième siècle, une des principales villes de la Gaule romaine. Son nom d'Augusta était le titre du premier honneur et de l'autorité suprême. Sa situation à l'embranchement de cinq voies romaines partant de Soissons, de Reims, de Bavai, de Cambrai, d'Amiens, en faisait le centre d'opérations stratégiques et administratives importantes : aussi, un sénat y tenait ses assemblées; elle était gouvernée par des officiers qu'on nommait *décurions*, et ses citoyens avaient le droit de bourgeoisie romaine et étaient élevés au rang de chevalier, lorsqu'ils avaient bien mérité de la patrie. Le monument que les trois provinces de la Gaule érigèrent à L. Besius, *superior Viromanduorum*, nous apprend que ce citoyen avait obtenu ce titre. Le tribunal où se rendait la justice se nommait *prétoire*. Quentinus ou Quentin, jeune homme de famille sénatoriale, y fut traduit et accusé d'avoir profané la religion de la mère patrie, d'avoir violé la majesté des empereurs. Rictius Varrus, préfet des Gaules, après avoir tourmenté Quentin dans les tortures les plus cruelles pour le forcer à sacrifier aux idoles, lassé de la constance inébranlable du saint martyr, lui fit trancher la tête le 31 octobre 302, et fit jeter, la nuit, son corps dans la Somme.



Enseigne de la maison du Petit saint Quentin.



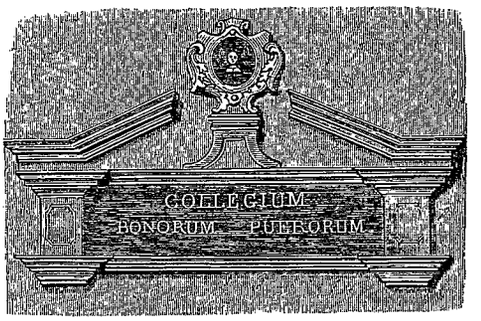
Armoiries de la compagnie des arquebusiers-canonniers de Saint-Quentin

Les actes de la passion de saint Quentin ont été écrits dès les premiers temps de l'ère chrétienne; la Bibliothèque impériale possède plusieurs manuscrits très-anciens de cette relation. La bibliothèque de l'église de Saint-Quentin possède un manuscrit moins ancien de la Passion de saint Quentin, mais plus curieux par le grand nombre de peintures bien conservées qu'il renferme. Ce manuscrit, œuvre d'un chanoine nommé Raimbert, a été écrit par lui dans la première moitié du douzième siècle; il est orné de majuscules gracieusement contournées, tracées de différentes couleurs, et, dans le texte, on trouve vingt-trois peintures à la gouache, avec dorure et argenture, présentant toutes les tortures de la passion de saint Quentin.

Les commerçants de Saint-Quentin ont tenu ancienne-

ment à honneur de prendre pour enseigne quelque scène du martyre du patron de la ville. On ne rencontre plus aujourd'hui qu'une de ces enseignes, celle du Petit saint Quentin, encore ne remonte-t-elle pas bien loin. Elle n'est, du reste, que la reproduction d'une enseigne pareille beaucoup plus ancienne. La tradition raconte que la maison où cette enseigne est placée occupe l'emplacement de la prison où Saint-Quentin fut enfermé et dans laquelle il a subi les tortures qui ont précédé sa mort. Suivant un vieil usage consacré par le temps et qui a subsisté jusqu'en 1790, le clergé, lors de la procession des Rogations, s'arrêtait devant cette maison pour y chanter des antiennes. Pendant qu'on chantait, une jeune fille vêtue de blanc, parée comme une épousée, venait déposer une couronne de fleurs sur la châsse contenant les reliques de saint Quentin portées processionnellement.

La ville possédait autrefois un grand nombre de maisons fort curieuses qui tout les jours disparaissent. L'une d'elles, *la maison de l'Ange,* ainsi nommée à cause de l'ange saint Michel qui y était représenté, a été dernièrement démolie pour faire place à la salle de spectacle. Cette ancienne maison, bâtie en 1598, était surtout remarquable par les



Fronton du collége des Bons-Enfants, à Saint-Quentin.

sculptures sur bois qui ornaient ses étaux, ses traverses, les éperons de ses poutres, et encadraient ses ouvertures



Vue de Saint-Quentin, prise des bords du canal, en face le petit étang d'Isle. — Dessin de Freeman.

La devanture de ce curieux échantillon de notre architecture bourgeoise a été sauvée de la destruction par M. le duc de Vicence, qui l'a fait transporter au château de Caulaincourt.

L'on n'a point encore détruit la curieuse entrée de l'ancien hôtel des Canonniers, qui date du commencement du dix-huitième siècle.

On sait que, dans chaque ville de quelque importance, des compagnies d'arquebusiers-canonniers s'organisèrent à la fin du quinzième siècle. Ces corps, qui rendirent de si grands services au seizième siècle pour la défense des villes, jouèrent plus tard un rôle moins important. Dans quelques villes, notamment dans le nord de la France, les compagnies de l'arquebuse ont été célèbres au dix-huitième siècle par les fêtes magnifiques qu'elles ont données, lorsqu'elles rendaient le bouquet. Chaque compagnie avait son uniforme, son dicton. Dans une fête du bouquet qui eut lieu à Saint-Quentin, le 5 septembre 1774, quarante et une villes y prirent part. Voici les dictons des compagnies de ces villes : — compagnie de Saint-Quentin, *les Canonniers;* — compagnie de Coulommiers-en-Brie, *les Savourets,* ou *Mangeurs d'argoumiaux;* — compagnie de Rozoy-en-Brie, *les Roses,*

ou *Mangeurs de soupe chaude;* — compagnie de Lagny-sur-Marne, *Combien vaut l'orge?* — compagnie de Charleville, *les Brûleurs de noir;* — compagnie de Montereau-faut-Yonne, *la Poste aux ânes;* — compagnie du Mesnil, *les Buveurs;* — compagnie d'Avenay, *les Bons raisins;* — compagnie d'Étampes, *les Sables,* ou *les Écrevisses;* — compagnie de Mondidier, *les Promeneurs;* — compagnie de Sainte-Menehould, *les Chasseurs,* — compagnie de Brie-Comte-Robert, *la Queue de veau;* — compagnie de Château-Thierry, *Nul ne s'y frotte;* — compagnie de la Ferté-sous-Jouarre, *la Poupée;* — compagnie de Melun, *les Anguilles;* — compagnie de Senlis, *les Besaciers;* — compagnie de Mézières, *la Pucelle;* — compagnie de Sézanne, *Petite ville, grand renom;* — compagnie de Soissons, *les Beyeurs;* — compagnie de Saint-Denis, *le Cri de France,* ou *Montjoie saint Denis;* — compagnie de Vitry-le-Brûlé, *les Buveurs;* — compagnie de Corbeil, *les Pêches;* — compagnie de Provins, *les Roses de Provins;* — compagnie de Nogent-sur-Seine, *les Bons vivants;* — compagnie de Saint-Dizier, *les Bragards;* — compagnie de Vitry-le-Français, *les Gascons;* — compagnie de Vertus, *le Bon vin de Vertus;* — compagnie de Meaux, *les Chats;* — compagnie de Cambrai, *les Friands;* — compagnie de Paris, *les Badauts;* — compagnie de Magny, *les Œufs;* — compagnie de Reims, *les Mangeurs de pain d'épice;* — compagnie de Cressy-en-Brie, *les Rognures de morues;* — compagnie de Châlons-sur-Marne, *les Maraudeurs;* — compagnie d'Amiens, *la Franchise née Picarde, le cœur à la main;* — compagnie de Troyes, *les Bons camarades;* — compagnie de Pont-Sainte-Maxence, *les Soupiers;* — compagnie de Bar-sur-Aube, *l'Œil toujours ouvert;* — compagnie de Crépy-en-Valois, *les Cochons;* — compagnie de Dormans, *les Coqs.*

Les lettres n'étaient pas négligées non plus à Saint-Quentin, et, vers le commencement du quatorzième siècle, un bourgeois de Saint-Quentin faisait une fondation considérable au *collége des Bons-Enfants* de cette ville, en faveur de douze écoliers pauvres. Le collége a conservé le nom qu'il portait à cette époque, et aujourd'hui il est encore nommé *collegium bonorum puerorum*, collége des Bons-Enfants, comme il se lit sur une table de marbre au-dessus de la porte d'entrée.

On sait que quelques communes avaient anciennement, outre leur sceau authentique, un scel particulier pour les causes. Ces sceaux sont assez rares, et le *scel aux causes des jurés de la ville de Saint-Quentin* présente quelque intérêt. Ce sceau représente, sur un fond semé de fleurs de lis, le maieur de la ville, à cheval, vêtu d'une longue robe, la tête nue; il tient une épée dans la main droite; derrière lui s'avancent deux sergents à masse, la verge et l'épée à la main. On lit autour : † SIGILVM IVRATORVM . VILLE SCTI QVITINI AD CAS . 1559.

Depuis longtemps Saint-Quentin occupe par son commerce une position importante parmi les villes du Nord. A la fin du quinzième siècle, l'industrie des linons et des batistes, alors appelés *toiles de Cambrai,* remplaça peu à peu, dans cette ville, la draperie et la setterie qui y fleurissaient depuis le treizième siècle. Ce fut en 1803 que la première filature de coton fut introduite à Saint-Quentin par M. Jacques Arpin. Bien d'autres suivirent cet exemple. Depuis, les fabriques de tulle et de tissus, de broderies de toute espèce, par métiers à la Jacquard, les filatures de laine, les fabriques de sucre indigène, ont développé et agrandi le commerce de cette industrieuse cité. Cet accroissement a été surtout favorisé par la démolition des anciennes murailles; par le canal de l'Escaut qui, mettant cette ville en communication directe avec les bassins houillers du nord de la France et de la Belgique, lui a permis d'acheter, dans de bonnes conditions, la houille, cet aliment des grandes industries modernes; enfin, en 1850, par l'ouverture du chemin de fer de Creil à Saint-Quentin, reliant cette ville à la capitale et au réseau des chemins de fer de la France. De toutes parts se sont successivement élevés, comme par enchantement, des quartiers nouveaux, et sur l'emplacement des bastions et des fossés on voit aujourd'hui des filatures, des ateliers, des apprêts, et des établissements de toute nature qui font de Saint-Quentin moderne une des villes les plus industrieuses et les plus florissantes de la France.

Il règne dans les montagnes de Bouhours une tristesse absurde. SAUSSURE.

Saussure connaît donc une autre tristesse différente de celle-ci; une tristesse intéressante, produite peut-être par l'aspect d'une solitude que l'homme a su animer par son énergie; il y a donc aussi une tristesse qui appartient à la catégorie des affections fortes, et qui est à l'affection tendre ce que le sublime est au beau. KANT.

LES SAINTS DES COLONNES.

Voy. t. VIII, p. 35.

Siméon Sisanites, le fondateur de la secte des Stylites, se tint successivement sur cinq colonnes d'une hauteur graduée : la dernière qu'il occupa avait quarante coudées d'élévation. Ses disciples ont imité ce genre de vie pendant sept cents ans : on les appelait les « saints des colonnes, » *sancti columnares*. On voulait ainsi se détacher de plus en plus des préoccupations terrestres, s'isoler complétement du commerce des hommes. Quelques tentatives pour établir cette pratique religieuse dans le pays de Trèves furent blâmées par les évêques.

OLIVIER GOLDSMITH.

Suite.—Voy. p. 177, 305.

IX. — SUCCÈS POÉTIQUE. — ESSAIS. — UNE VISITE AU DUC DE NORTHUMBERLAND. — ENCORE MÉDECIN.

Le libraire Francis Newbery, qui avait acheté le manuscrit du *Vicaire de Wakefield* au prix de 70 livres (1 750 fr.), l'enferma dans un de ses tiroirs et l'y laissa dormir. Il était loin de compter sur un grand succès et n'avait fait ce marché que par égard pour Johnson; le docteur lui-même n'avait pas exprimé, au sujet de cet essai, une admiration bien vive : il n'en avait parlé qu'avec estime. De son côté, Goldsmith ne se montra point impatient de voir publier sa *nouvelle*. Délivré des obsessions de mistress Fleming, il ne songea plus qu'à faire imprimer son œuvre de prédilection, *le Voyageur (the Traveller).*

« Aujourd'hui, dit le *Public Advertiser* du 19 décembre 1764, on publie, au prix de 1 schelling et 6 pence, *le Voyageur,* ou *une Vue de la Société,* poëme par Olivier Goldsmith, M. B., imprimé pour J. Newbery, à Saint-Paul's Church Yard. »

C'était la première fois que Goldsmith signait de son véritable nom un de ses écrits. *Le Voyageur* réussit au delà de ses espérances et le classa décidément au nombre des plus célèbres auteurs contemporains. Johnson déclara, sans soulever aucune opposition, que personne n'avait rien composé d'aussi remarquable depuis la mort de Pope. Il se plaisait à lire les vers de son ami dans les cercles des hommes de lettres et des artistes. Après une de ces lectures, la sœur de Reynold s'écria : « Non, jamais à l'avenir le docteur Goldsmith ne me paraîtra laid! » En quelques mois, on vendit plusieurs éditions du *Traveller*, et le

nombre de ceux qui admirèrent sérieusement et sincèrement ce poëme s'accrut de jour en jour. On louait au même degré la douceur, la sérénité, la vérité des sentiments, la pureté, la grâce, la concision du style. Le plan et le caractère de l'œuvre étaient nouveaux. Thomson, le poëte des *Saisons*, avait entrevu une composition de ce genre. En écrivant à un de ses amis, il avait remarqué « qu'une peinture poétique de divers pays, entremêlée d'observations morales sur leur nature particulière et sur leurs habitants, ne serait pas une entreprise mal imaginée. » Goldsmith s'était trouvé naturellement conduit à réaliser cette idée. En voyageant, il avait maintes fois décrit en vers, dans les lettres qu'il adressait à sa famille, les scènes qu'il avait sous les yeux. Ces fragments, rapprochés plus tard, n'avaient eu besoin que d'être reliés par une inspiration générale, et cette inspiration était née sans effort des souvenirs de jeunesse que Goldsmith entretenait en lui avec amour, doux rayons qui doraient souvent ses épreuves morales et sa misère.

Après ce succès éclatant, Goldsmith fit un choix d'opuscules en prose qu'il avait publiés à diverses époques, sous des noms d'emprunt, dans les *magazines* et les revues, et il leur donna ce titre simple : *Essais par M. Goldsmith.* Comme il arrive toujours dans de semblables circonstances, on s'empressa de lire et de relire ces essais; on en admira la finesse, l'esprit, l'honnête gaieté, l'agréable humeur, la diction élégante et facile, et on s'étonna beaucoup de ne pas avoir apprécié plus tôt toutes ces rares qualités.

Vers le même temps, notre auteur composa la jolie ballade d'*Edwin et Angelina,* « imprimée, dit le titre, pour l'amusement de la comtesse de Northumberland. » A cette occasion, Goldsmith fut invité à faire une visite à l'hôtel Northumberland. Un magistrat du Middlesex, Hawkins, raconte que, l'y ayant rencontré dans une antichambre, il lui demanda quel avait été le résultat de sa conversation avec le duc. — Sa seigneurie, répondit Goldsmith, m'a parlé de mon poëme, *le Voyageur,* et a ajouté qu'étant lord lieutenant d'Irlande et ayant appris que j'étais de ce pays, il se ferait un plaisir de me rendre quelque service. — Et qu'avez-vous répondu à cette offre gracieuse? dit Hawkins. — Je n'avais rien à répondre, sinon que j'ai là-bas un frère qui est un pauvre ministre et a bien besoin de protection. — Mais pour vous-même, reprit Hawkins, n'avez-vous rien demandé? — Pour moi, dit Goldsmith, je n'ai pas de confiance dans les promesses des grands. Je ne vois rien à espérer que des libraires; ce sont mes meilleurs patrons, et je n'ai pas dessein de les abandonner pour en chercher d'autres. « C'est ainsi, remarque assez brutalement le magistrat, que *cet idiot* entendait ses affaires, négligeait le soin de sa fortune et repoussait la main qu'on lui tendait pour le soutenir. »

Parvenu à la célébrité, mais toujours pauvre, Goldsmith eut encore une fois l'idée de mettre à profit ses études médicales et son titre de docteur. On le vit chercher une clientèle, tout vêtu de neuf, en habit écarlate, en culotte de soie rouge, coiffé de la vénérable perruque professionnelle, une épée au côté et dans la main une canne à pomme d'or. On ne cite qu'une seule personne qui ait eu recours à son art : c'était une dame riche, mistress Sidebotham; depuis la popularité du *Voyageur,* elle s'était mise au nombre de ses amis. Quand le docteur voulut lui prescrire un remède, il se trouva que l'apothicaire se permit de critiquer son ordonnance, et la dame, quel oubli des convenances! prit parti pour l'apothicaire. Goldsmith sortit furieux et protesta avec chaleur que désormais il ne soignerait plus aucun de ses amis. « Vous avez raison, cher docteur, lui dit Beauclerc. Si vous persistez à vouloir tuer les gens, que ce ne soit du moins que vos ennemis. »

X. — COMMENT ON ACCUEILLE LE MINISTRE DE WAKEFIELD. — COMPILATIONS. — LE BONHOMME. — LE VILLAGE ABANDONNÉ.

Quinze mois seulement après la grande colère de Goldsmith contre les procédés de mistress Fleming, parut *le Vicaire de Wakefield,* « conte supposé écrit par lui-même, imprimé pour F. Newbery, à la Couronne, dans Paternoster Row. » On n'en parla point. Les amis de Goldsmith avouaient que le plan était mal conçu et le dénoûment bizarre. Burke seul y trouva de l'éloquence, et Mme Riccoboni, dans une de ses lettres, cite légèrement cette approbation isolée qu'elle ne comprend pas. En dépit de ce froid accueil, le livre se vendit et fit son chemin en silence. A la mort de l'auteur, on comptait déjà six éditions du *Vicaire de Wakefield,* et plusieurs traductions en avaient été faites sur le continent.

Cependant Goldsmith continuait à vivre tant bien que mal, ou, pour mieux dire, beaucoup plus mal que bien, en écrivant des préfaces, en compilant ou abrégeant, suivant les commandes des libraires. Ce fut ainsi qu'on lui demanda divers choix ou recueils : *les Poëmes pour les jeunes dames,* poëmes religieux, poëmes moraux, poëmes amusants; *les Beautés de la poésie anglaise,* etc. La rémunération de tous ces travaux était minime, et, malgré ses habitudes de simplicité, Goldsmith, introduit dans la haute société, avait été forcément entraîné à plus de dépenses. Il écrivit une Grammaire pour cinq guinées. En 1767, on lui proposa de mettre sa plume au service du ministre : il refusa. Il songea au théâtre : c'était entrer dans le plus épineux et le plus perfide de tous les sentiers littéraires. Il composa d'abord la comédie intitulée : *le Bonhomme,* ou *l'Homme d'un bon naturel (the Good natur'd man).* Le célèbre acteur Garrick, directeur du théâtre de Drury-Lane, éleva mille objections contre la représentation de la pièce : après celles du directeur vinrent celles des auteurs rivaux, celles des acteurs, celles des actrices; puis succédèrent les épreuves des répétitions, les refus de rôles, les indispositions feintes ou réelles, les délais, les remises. Le soir de la représentation n'arriva que lorsque l'auteur en était déjà depuis longtemps au regret d'avoir tenté pareille entreprise et se promettait bien de ne plus jamais s'y laisser reprendre. C'était le 29 janvier 1768. Johnson avait écrit le prologue. La pièce fut mal jouée; un seul acteur, nommé Shuter, donna des preuves de talent. On entendit les cinq actes, mais les marques de désapprobation l'emportèrent de beaucoup, cette première fois, sur les applaudissements. Goldsmith, très-troublé, suivit ses amis au club. Il ne prit point part au souper; toutefois sa gaieté fut bruyante, et il chanta sans se faire prier sa chanson favorite : *la Vieille femme lancée sur un drap soixante-dix fois aussi haut que la lune.* Tout cet entrain du pauvre auteur n'était qu'affectation : quelques jours après, il en fit l'aveu en dînant avec Johnson chez le chapelain de Saint-James : « Pendant le souper, dit-il, j'étais en proie à d'horribles tortures; et vraiment, je crois que, si j'avais mis un seul morceau dans ma bouche, je serais mort étranglé sur la place, tant j'étais souffrant; mais je faisais plus de bruit qu'à l'ordinaire pour empêcher qu'on n'en soupçonnât rien, et je crois qu'ils n'ont ni remarqué que je ne mangeais pas, ni deviné les angoisses de mon cœur. Mais lorsque tous furent sortis, excepté Johnson que voici, j'éclatai en sanglots et je criai que je n'écrirais plus jamais. » Johnson exprima sa surprise en entendant cette confession : « Je croyais, docteur, lui dit-il, que c'était là un secret qui devait rester entre nous, et certainement jamais, pour tout au monde, je ne l'aurais révélé à personne. » Bientôt Goldsmith eut des motifs sérieux de se consoler. Les qualités

de la pièce furent mieux appréciées lorsqu'elle eut été imprimée; la cour l'applaudit; elle eut dix représentations consécutives, ce qui n'était pas peu de chose en ce temps-là. Un mois après, Shuter la joua dans une représentation à son bénéfice. Goldsmith, cédant à un mouvement de générosité et de reconnaissance peu raisonnable, envoya au bénéficiaire, pour le prix d'une loge, la somme de 10 guinées (250 fr.). Il est vrai que les trois représentations dont la recette lui avait été abandonnée pour ses droits d'auteur avaient produit 400 livres sterling, et que Griffith lui avait donné 100 autres livres pour son manuscrit; mais une si grosse somme l'avait enivré : il avait aussitôt loué un joli appartement au second étage d'une maison de Brick Court, à Middletemple, et l'avait meublé avec élégance. Il s'était entouré d'amis irlandais, venant en aide aux plus pauvres et leur faisant fête. Quand il eut épuisé ses 500 livres sterling, il fut réduit à s'endetter. C'est ainsi qu'un flot imprévu de prospérité l'exposait à un plus grand naufrage. Il travailla avec ardeur à son second poëme, *le Village abandonné (the Deserted Village)*, et à une *Histoire romaine*. Il entreprit aussi une *Histoire naturelle*.

Le Village abandonné fut publié le 26 mai 1770. Cette fois, le public était averti. On lut avidement la nouvelle œuvre de l'auteur du *Traveller*. Le succès fut immédiat et décisif. Au mois d'août suivant, on avait vendu cinq éditions. Gray, qui passa cet été (le dernier de sa vie) à Malvern, voulut entendre la lecture du poëme; il écouta attentivement et, au dernier vers, il dit : « Cet homme-là est poëte. » Johnson conserva une sorte de prédilection pour *le Voyageur*. Mais ce sentiment n'a point prévalu; Burke mettait le *Deserted Village* au-dessus des plus beaux poëmes anglais. Gœthe rapporte que, lorsque le poëme parvint en Allemagne, il y fut accueilli avec de doux transports, « comme un autre Wakefield bien-aimé. » Goldsmith avait dédié *le Village abandonné* à Reynolds. Le grand peintre s'en montra reconnaissant; il composa son tableau de *la Résignation*, le fit graver par Thomas Watson, et écrivit au bas de l'estampe : « Cette œuvre, où l'on a tenté de figurer un des caractères du *Village abandonné*, est dédiée au docteur Goldsmith par son sincère ami et admirateur Joshua Reynolds. »

La fin à une prochaine livraison.

LA LOCHE DE RIVIÈRE



La Loche de rivière.

Les loches sont au nombre des petites espèces de poissons qui abondent dans nos grandes rivières et en particulier dans les eaux de la Seine. Le pêcheur parisien sait très-bien les reconnaître à plusieurs caractères tout à fait distinctifs, en particulier aux barbillons qui garnissent l'extérieur d'une bouche petite, à l'absence de dents, à l'exiguïté de l'ouverture des ouïes, et à la mucosité de la peau. D'ordinaire la loche se tient enfoncée dans la vase ou dans le sable. Elle est très-vivace; elle peut continuer à vivre, dit-on, plusieurs heures après avoir été tirée de l'eau.

Les loches (genre *Cobitis*) appartiennent à la famille des Cyprinoïdes; les espèces en sont très-nombreuses : Cuvier et Valenciennes, dans leur grand ouvrage intitulé : *Histoire naturelle des poissons*, en ont décrit jusqu'à quarante-sept. Toutes sont originaires de l'Europe ou de l'Inde; on n'en rencontre pas dans les autres parties du monde.

Deux espèces seulement sont propres à nos rivières, la loche franche (*Cobitis barbatula*) et la loche de rivière (*Cobitis Tœnia*).

La *loche franche* a la tête large et aplatie; de longs barbillons s'étendent au-devant et de chaque côté du museau; de la lèvre supérieure partent quatre de ces barbillons, dont les deux externes sont deux fois au moins aussi longs que les deux internes; des deux angles de la bouche partent deux autres barbillons égaux aux barbillons externes. Les yeux sont saillants et assez mobiles; les nageoires pectorales sont longues; une petite tache noire existe sur la partie inférieure de l'insertion des rayons de la nageoire caudale. Il faut y regarder avec le plus grand soin pour ne pas dire que cette loche soit sans écailles; celles-ci sont un peu plus faciles à voir le long de la ligne latérale, avec le secours d'une forte loupe, que sur les autres parties du dos et du ventre. Cependant, quand la peau est desséchée, les écailles apparaissent d'une manière évidente sous forme de petits points.

Les plus grands individus de cette espèce ont 11 centimètres de long, mais ceux de cette taille sont rares; généralement ils n'ont que 8 centimètres.

Cette espèce n'est pas rare dans les rivières de l'Europe, et elle remonte assez haut vers le nord. Pallas la cite comme très-commune en Sibérie; d'un autre côté, on la rencontre en Italie; ce qui fait voir que sa patrie s'étend au large, sans limites précises dépendantes des lignes climatériques.

Elle vit d'insectes et de vers aquatiques; sa chair est légère, de digestion facile, quoique un peu grasse.

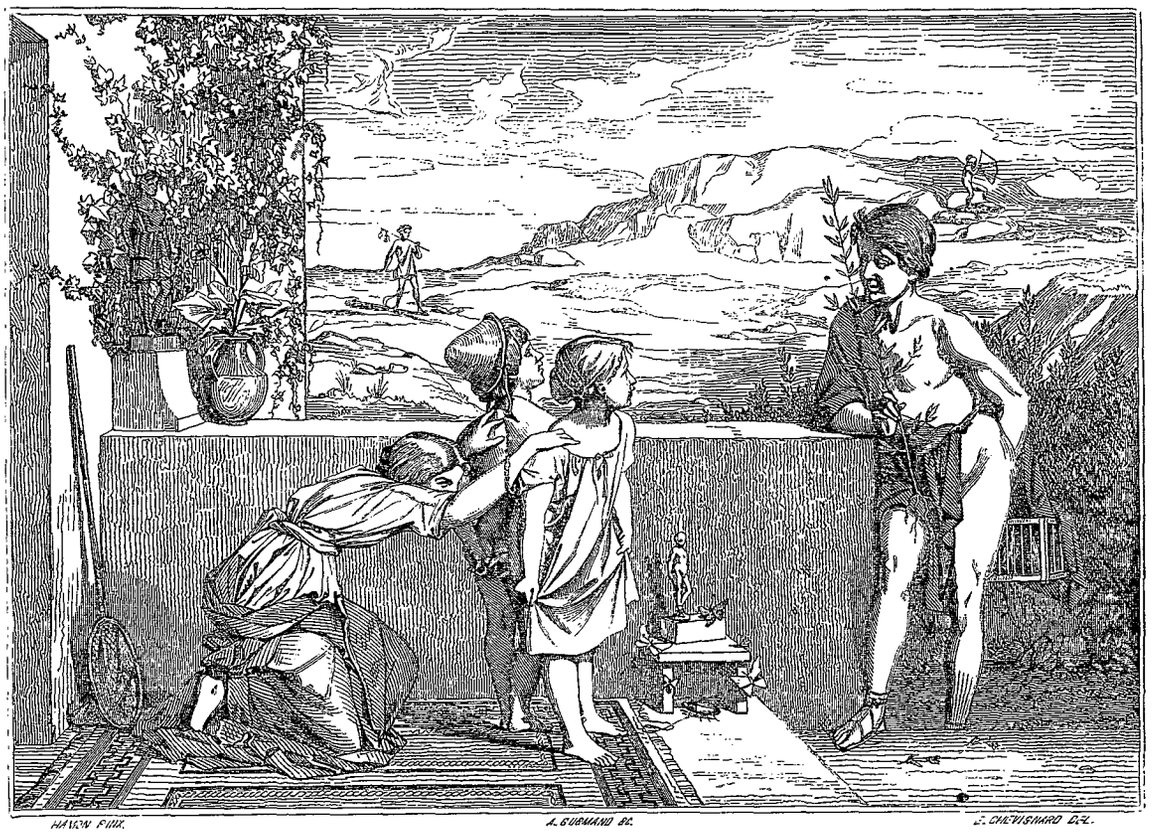
La loche de rivière, que nous avons figurée (*Loche Tœnia*), désignée souvent aussi sous le nom de *loche rubannée*, se trouve, comme la loche franche, en très-grande abondance dans la Seine. Il n'est pas toujours facile de la distinguer de la loche franche. Voici cependant quelques-uns de ses caractères particuliers : Tête plus pointue et très-comprimée, ce qui rend le front très-étroit; petitesse des barbillons, dont les antérieurs sont si courts qu'on ne les voit pas sur l'animal vivant quand il se tient sur le sable; pectorales plus courtes, et enfin tache noire existant de chaque côté de la base du lobe supérieur de la caudale, c'est-à-dire que la tache est tout à fait à l'opposé de celle qui caractérise la loche franche.

Les plus longs individus ont 11 centimètres; on les trouve en abondance dans la Seine. Ces loches peuvent très-bien vivre dans un baquet où l'on a mis du sable et dont on change l'eau souvent. On peut les observer dans cette captivité; on voit qu'elles ont l'habitude de se tenir cachées dans le sable, de manière à ne laisser sortir que le bout du museau, les deux yeux et un peu du dessus de la tête. Le reste de la tête, les ouïes, sont enfoncés avec le corps. Si on les touche, elles se retirent pour enfoncer le corps tout entier; mais si on ne les tourmente pas, elles ressortent bientôt à la même place. Si on les touche plusieurs fois, elles cheminent sous le sable, et finissent par sortir un peu loin de l'endroit où elles étaient d'abord. Elles sont voraces et se nourrissent principalement de petits vers.

Cette espèce existe dans tous les pays de l'Europe; sa chair, comme celle du misgurne, est maigre, sèche et de mauvais goût.

SALON DE 1853.

UNE PASTORALE.



Salon de 1853 ; Peinture, — « Ma sœur n'y est pas ! » par M. Hamon. — Dessin de Chevignard.

Rien ne prouve mieux que ce tableau une vérité trop souvent inaperçue en fait d'art : c'est qu'une seule qualité supérieure suffit pour donner à une œuvre un prix durable. Le public est plus indulgent que la critique : là où il sent un charme, il se laisse attirer, il oublie tout le reste. Peu lui importent quelques défauts, pourvu qu'il éprouve un plaisir réel. Ainsi, dans le tableau de M. Hamon, la couleur est terne, étrange, et, à première vue, l'ensemble de l'œuvre semble ne promettre aucun agrément. Le jeune peintre appartient à une école qui n'est point coloriste ; de plus, employé à la manufacture de Sèvres, il est contraint depuis plusieurs années de chercher les tons qui conviennent le mieux à la porcelaine et qui supportent le mieux l'effet de la cuisson : c'est assez pour expliquer la pâleur générale de son œuvre. On pourrait aussi faire quelques reproches au dessin. Le jeune garçon qui tient dans sa main droite un plant de laurier rose, et cache derrière lui des tourterelles, a des formes un peu lourdes, une tête trop masculine et qu'on voudrait plus intelligente ; la sœur accroupie tourne tellement son œil que la prunelle disparaît, ou peut s'en faut, sous la paupière supérieure : voilà évidemment les côtés par lesquels pèche ce tableau. Mais l'idée en est heureuse et naïve : or tout ce qui porte le caractère de l'enjouement, tout ce qui rappelle l'insouciante gaieté du premier âge, charme les spectateurs. Ces douces images d'un plaisir pur et facile leur communiquent une émotion de même nature. L'espiéglerie des trois enfants a bien la grâce et l'ingénuité que l'on aime dans de pareils épisodes. Ce serait peu de chose néanmoins si l'exécution n'y répondait pas ; les défauts du travail anéantiraient la poésie de la conception. Par bonheur, le petit garçon et la petite fille sont ravissants de pose, de type et de sentiment. La manière dont le premier croise ses mains derrière lui en relevant la tête, l'inconséquente précaution de la jeune sœur, sont des détails aussi bien rendus que bien imaginés. Les traits des deux enfants ont une délicatesse, une finesse ravissantes : on lit dans leurs yeux sincères le secret qu'ils veulent cacher. Ces têtes aimables sont à la fois spirituelles et innocentes. Les corps ont les formes gracieuses, fraîches, potelées, qui enchantent le cœur des mères et réjouissent les yeux de tout homme susceptible d'apprécier le beau. Le public ne s'y est pas trompé ; chacun s'arrêtait avec plaisir devant la pastorale de M. Hamon, qui rappelait à tous ces vers d'un grand poëte :

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés ;
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie,
Et sa bouche aux baisers !

CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE.

Fin. — Voy. p. 213, 255, 286, 314, 338, 366, 378, 387.

Susanne à son amie. — Dieu ! la douloureuse semaine ! rien que d'y penser je sens mon cœur qui se serre. Chère, chère amie ! Je voudrais tout vous dire, et je ne me sens point la force de recommencer ce triste récit. J'aime mieux vous envoyer cette lettre adressée à ma mère, dans laquelle

je lui racontais tout... J'étais près de l'achever quand j'ai reçu celle que vous allez lire, et que je recopie ici en laissant tomber une larme sur chaque ligne.

« Chère fille, réjouis-toi! je viens te demander encore un sacrifice; mais celui-ci, tu nous l'as offert toi-même, et il te coûtera peu.

» Tu sais que ma seule affliction à cette heure est de me trouver séparée de mes deux enfants. Eh bien, on offre à ton frère une nouvelle résidence qui, en le rapprochant, me permettrait de l'aller rejoindre. C'est le petit bourg de C... que tu connais. Là nous trouverions toute la famille de ton père, ses vieux amis et mes compagnes d'enfance, qui sont maintenant, comme moi, des mères en cheveux gris. En y allant, il me semble que je retournerai vers mes jeunes années; j'ai là mes intérêts, mes souvenirs, mes amitiés. La pensée de pouvoir mourir où je suis née me donne une joie d'enfant.

» Cependant je n'y aurais point pensé si ton frère n'avait dû y trouver de sérieux avantages. Non-seulement la place est mieux rétribuée, mais le directeur qui le protége m'a assuré qu'il presserait ainsi son avancement, que c'était une occasion à saisir.

» Par malheur, la chose ne peut se faire sans grande dépense. Le titulaire actuel demande pour céder la place une indemnité de cent louis; il nous faudra un peu d'argent pour tout emporter d'ici et pour nous emménager là-bas; bref, chère fille, puisque, grâce au bon docteur, tu es passée au rang de capitaliste, nous venons te demander les trois mille francs dont tu peux disposer.

» Tu auras ainsi achevé ton ouvrage : ton jeune frère et ta vieille mère te devront jusqu'au bout leur réussite et leur contentement!

» Que Dieu te récompense, chère créature! Moi je ne puis que te bénir.

» Écris-nous sur-le-champ à quelle époque la somme peut être mise à notre disposition; je tremble toujours qu'un retard ne fasse évanouir toutes nos espérances. »

Vous jugez de ce que me fit éprouver la lecture de cette lettre! Dieu m'est témoin pourtant que je ne balançai pas un seul instant. Je pris les valeurs que M. Lerman m'avait remises il y a quelques jours, je les enveloppai dans un court billet qui fut soigneusement cacheté, et que je courus porter moi-même à la poste du village.

Tout cela fut fait spontanément, sans que je voulusse même m'arrêter à réfléchir; mais au retour, quand je me suis retrouvée seule devant cette lettre commencée pour ma mère dans les enchantements d'espérances personnelles désormais anéanties, je n'ai pu m'empêcher de fondre en larmes.

Ne croyez pas que je pleure de regret; oh! non, non! Je remercie Dieu de m'avoir fourni l'occasion d'être utile au bonheur de ma mère, fût-ce aux dépens de mon propre bonheur! Eh! que pourrai-je faire jamais qui lui paye la vie qu'elle m'a donnée dans la souffrance, la sollicitude dont elle a entouré mes premières années, ses soins, ses angoisses, son amour? Ah! ne sais-je pas bien que quoi que je fasse pour payer ma dette de reconnaissance je mourrai toujours insolvable! Non, je ne pleure point sur le sacrifice; j'en suis fière, j'en suis heureuse! Je pleure parce que j'ai le cœur faible; parce que, comme l'enfant, je ne puis voir tomber mes châteaux de cartes sans crier malgré moi.

Mais je saurai surmonter cette défaillance.

M. Lerman attend ma réponse; je ne lui dirai pas quel changement s'est fait dans ma position; sa délicatesse en serait embarrassée; il voudrait peut être remplacer la somme dont j'ai dû disposer, prendre le sacrifice à sa charge, et il ne le pourrait sans grande gêne et sans pénibles privations. Ses cheveux blanchissent et le pain de sa vieillesse est à peine assuré; son désintéressement, qui l'a toujours fait riche pour donner, l'a laissé pauvre au moment où le déclin commence. Je ne dois point tenter sa générosité; c'est à moi de porter tout le poids du devoir accompli.

Seulement, comme je craindrais une explication, je vais lui écrire un mot pour l'avertir que ma position présente me convient et que je souhaite n'y rien changer. Dieu, j'espère, me donnera la force de ne point démentir mes paroles, d'être calme et gaie comme par le passé.

Oh! écrivez-moi, amie chère, soutenez-moi de votre approbation, de votre affection! Surtout ne me plaignez pas, la pitié amollit ou rabaisse; n'ayez point l'air de me croire trop malheureuse. Félicitez-moi plutôt d'avoir pu faire ce que je devais. Les âmes sont comme les corps; elles se fortifient par la douleur vaincue.

Mais pardon... Ma main tremble; j'ai le frisson; un peu de fièvre sans doute. Je suis forcée de fermer ma lettre. Aimez-moi et écrivez-moi.

Susanne à la même. — Ne me grondez pas de mon silence, chère amie, j'ai été souffrante; le retour du printemps m'a éprouvée.

Je ne sais pourquoi toute cette gaieté de la création renaissante a sur moi une influence mélancolique. Je compare, malgré moi, notre existence entrecoupée d'infirmités, inquiète et bornée, à ces perpétuels renouvellements; je cherche autour de moi des encouragements et je ne trouve que de tristes comparaisons.

Ne croyez pas cependant que je m'en afflige outre mesure! Non, tout se borne à une sorte de langueur attendrie; je me sens plutôt abattue que malheureuse; mes journées suivent le cercle ordinaire de mes occupations, sans secousses, sans désirs; je me laisse vivre comme on se laisse emporter dans un char qu'on ne conduit pas.

Au reste, rien ne justifierait une plainte. M. le comte redouble d'égards, Louise se laisse guider sans réclamations; tous les gens du château me témoignent de l'estime ou de l'amitié. J'aurais tort de demander davantage : aussi dois-je remercier Dieu, et je le fais avec autant de ferveur que je le puis.

Mon frère est dans sa nouvelle résidence et ma mère se prépare à le rejoindre. Tout deux m'ont écrit avec une tendresse qui m'a fait pleurer. Ah! leur bonheur dédommage de tout.

Excusez-moi près d'Amélie si je ne lui réponds pas sur-le-champ. Elle m'a écrit une lettre qui rayonne de joie. Je n'en suis point surprise; vous savez ce que je vous ai dit de ce mariage que l'on semblait blâmer; mais aujourd'hui, je ne suis point en goût de correspondance; j'éprouve ces paresses à parler qui suivent les grandes crises ou les longues fatigues. C'est nerveux, sans doute; cela vient du printemps.

N'en continuez pas moins à m'écrire, à m'entretenir de vous. Je suis dans un de ces moments où l'on aime à sortir de soi-même pour vivre dans les autres.

A propos, je ne vous ai rien dit de mon billet au docteur. Je ne sais quelle interprétation il lui a donnée; mais il ne m'en a point parlé, et depuis il m'observe avec une sorte de curiosité. Je le vois, au reste, rarement, bien qu'il soit seul pour le moment, son neveu ayant dû rejoindre sa nouvelle cure.

La même à la même. — Savez-vous la nouvelle que je viens de recevoir? Mon frère va se fiancer! La jeune fille appartient à une famille que ma mère connaissait depuis longtemps et avec laquelle son changement d'habitation l'a fait renouveler amitié. Le mariage ne doit avoir lieu que quand la position du futur mari sera mieux faite; dans un an, à ce

que l'on suppose. Mais, en attendant, les paroles sont données, et mon frère prétend avoir retrouvé la porte du paradis terrestre.

On m'a écrit, à vrai dire, que la jeune fille était charmante, et ma mère paraît au comble de ses désirs. Mon frère m'écrit que c'est à moi qu'il devra son heureux mariage. Non, il le doit à ses qualités aimables, à l'honorable nom que lui a transmis mon père; mais j'aime à croire que j'y aurai été pour quelque chose.

Il me demande d'aller les voir pour faire la connaissance de Julie (c'est le nom de sa fiancée); j'ai répondu que c'était impossible. Lors même que je le pourrais, je ne le voudrais pas. Qu'irais-je faire dans ce plein soleil de bonheur? Y projeter mon ombre. Ne vaut-il pas mieux les en laisser jouir sans distraction?

Oh! je m'attendris en pensant à cette douce destinée de mon frère. Grâce à Dieu! tout lui aura réussi, carrière, affection, fortune... Car j'oubliais de vous dire que Julie est riche. — Ah! qu'ils jouissent en paix de leur prospérité!

Amélie à Susanne. — Qu'est-ce que je viens d'apprendre? Tu souffres, tu es malheureuse!... Ne le nie pas; on m'a montré tes lettres.

(Je m'aperçois que je vous tutoie comme en pension; tant pis, c'est fait; les gens heureux sont hardis; il faut leur passer quelque chose.)

J'ai compris tout ce que ta correspondance ne dit pas. — Tu as sacrifié à ton frère, à ta mère, un mariage qui eût comblé tous tes souhaits. Je t'ai reconnue là; mais es-tu certaine que ton sacrifice soit définitif? Moi je n'ai pas voulu m'y résigner pour toi et j'ai écrit... devine où? Au village dont M. Georges Burel est pasteur! Oh! oh! voilà que tu rougis et que tu trembles! Rassure-toi, chère petite, M. Georges n'a pas oublié les leçons de botanique données au château; il est triste; il a repoussé plusieurs ouvertures de mariage.

Il dépend donc de toi de reprendre l'affaire avec l'oncle au point où elle en était avant la lettre. Au nom du ciel, n'y mets pas de lenteur! Vous autres, cœurs dévoués, vous n'avez d'activité et de courage que pour le prochain; vous êtes toujours prêts à vous abandonner vous-mêmes. — Sache que cela ne doit pas être. *Aide-toi, le ciel t'aidera,* est une parole divine comme celle qui dit : *Soyez tous à chacun et chacun à tous.*

J'attends sans retard une lettre qui m'apprendra le résultat de ton explication avec le docteur.

Mon mari te serre les mains et te supplie de ne pas refuser à M. Georges les joies intimes qu'il ne connaît, dit-il, que depuis quelques mois. — Ceci est une pure flatterie à mon adresse; n'en crois pas un mot. Mon mari est de cette espèce rare qui croit devoir aux autres tout ce qu'elle trouve en elle-même.

Susanne à Amélie. — Toujours la même, gaiement sensible et aussi vaillante dans le bonheur que dans l'épreuve. Je vous admire, chère Amélie, et si je vous aimais moins, je crois que je vous jalouserais.

Comment avez-vous pu trouver le temps de détourner ainsi les yeux vers une ancienne compagne de pension? J'avais toujours cru que la lueur de la lune de miel ne permettait point de voir au delà du seuil béni qu'elle éclairait. Que Dieu vous récompense d'avoir pensé à moi et d'y avoir pensé si tendrement; je ne l'oublierai de ma vie.

Quant à ce que vous me proposez, chère audacieuse, ne m'en parlez plus, je vous en prie. Mes relations avec le docteur sont devenues fort rares; je le vois à peine deux fois par mois, et tout se borne à un échange de politesses. Je dois supposer que pour lui, comme pour la plupart des hommes, ce qui est passé est oublié; le plus sage est donc de n'en avoir plus souci.

Ma santé est un peu ébranlée; M. le comte a eu la bonté de consulter pour moi, et l'on a conseillé les eaux de Plombières. — Il se peut que nous partions le mois prochain tous ensemble. — Quel bonheur si nous pouvions faire fléchir un peu la ligne droite, et nous en détourner assez pour vous voir au passage.

Amélie à Susanne. — Ah! vous ne voulez pas me tutoyer et vous rejetez mes conseils! Dès lors, je n'avais plus aucun ménagement à garder avec vous, ma chère, et je vous ai traitée en ennemie.

J'ai, en conséquence, écrit de ma main à M. le docteur Lerman et je lui ai raconté tout ce qu'il ignorait; c'est-à-dire que vous n'aviez refusé son neveu que par délicatesse et pour consacrer votre dot au bonheur de votre famille.

Récriez-vous! rougissez! traitez-moi d'extravagante! peu m'importe! J'ai toujours pensé que pour être utile à ses amis on n'avait point besoin de leur permission, et que ceux qui l'attendaient ne cherchaient qu'un prétexte pour ne rien faire.

S'il y a inconvenance, elle restera à ma charge; s'il y a succès, vous en profiterez.

Sur ce, ma belle, que Dieu vous ait en sa sainte garde. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités... Et je t'embrasserais si tu voulais être une bonne amie comme autrefois.

Susanne à Amélie. — Ah! qu'as-tu fait! Et combien je t'accuserais si je n'avais autant à te remercier!

Cette lettre à M. Lerman, c'était une folie! Quand ton billet m'en a instruite, j'ai poussé un cri de surprise et de désolation! Mais songe à ce que j'ai dû éprouver lorsqu'un instant après on m'a avertie que le docteur demandait à me parler. Je suis arrivée au petit salon tremblante, étourdie, ne sachant ce que j'allais devenir.

M. Lerman m'a présenté ta lettre en me demandant simplement si je connaissais la signataire.

J'ai répondu affirmativement.

Si ce que la lettre renfermait était la vérité?

— J'ai balbutié je ne sais quelle réponse ambiguë qui a fait à M. Lerman me regarder en face.

— Saviez-vous que votre amie m'écrivait? a-t-il demandé.

Je lui ai, à mon tour, présenté le billet que je venais de recevoir.

Tout s'est trouvé expliqué. Il m'a alors pris les deux mains avec attendrissement en m'appelant sa nièce, et, malgré moi, je me suis jetée dans ses bras.

Susanne à son amie. — Oui, Amélie vous a dit vrai, je pars pour rejoindre ma mère et mon frère que je dois bientôt quitter également pour la petite paroisse de D..... Je n'entre dans aucune explication, puisque notre amie vous a tout raconté. Ai-je besoin d'ajouter que rien ne manque à ma joie et que, tout en faisant mes malles, je chante, je ris et je m'attendris!

Un seul regret trouble par instants mon bonheur, celui de quitter Louise. Depuis que notre séparation est décidée elle se montre si caressante et si émue que mon attachement pour elle s'en est redoublé.

Combien me voilà loin de mes premières impressions! Vous rappelez-vous ces lettres dans lesquelles je me plaignais si amèrement des obligations qui m'étaient imposées? Tout s'est insensiblement transformé. Et cependant le fond de la situation est resté le même, mes dispositions seules ont changé. — Après avoir accepté le devoir j'ai eu le bonheur de l'aimer; après lui avoir sacrifié mes désirs, j'ai pu trouver ma récompense dans ce sacrifice. — Puissé-je ne jamais oublier cet enseignement, et le mettre à profit pour le reste de ma vie! . . . . . .

Mes bagages sont prêts; les voilà rangés là, dans cette même chambre où je les ai vu déposer il y a huit années. Mais j'étais triste alors, et maintenant je suis joyeuse; alors

je commençais la semaille, maintenant je vais entreprendre la moisson...

Adieu, cher asile où j'ai appris la vie en m'exerçant à la patience, au courage, à la résignation! Je te quitte fortifiée par l'expérience et le bonheur. Inspire à celle qui va me remplacer les vertus qui m'ont manqué trop souvent; puisse-t-elle comprendre que, pour l'institutrice, le seul moyen de conserver la paix de l'âme et la dignité du caractère, c'est de *donner plus qu'elle ne reçoit*.

PENSÉES DE LA BEAUMELLE (1).

— Il y a peut-être plus d'hommes qui ont manqué aux occasions, qu'il n'y en a à qui les occasions ont manqué.

— Les hommes sont dans un État ce que des instruments de musique sont dans un orchestre : ils rendent des sons plus ou moins agréables, suivant qu'ils sont bien ou mal touchés.

— De deux héros, celui qui estime le plus son rival est ordinairement le plus grand. J'aime à entendre dire à Condé dans un moment d'embarras : « Que ne puis-je causer seulement deux heures avec M. de Turenne? »

— Il y a des jours nébuleux pour l'esprit comme pour le monde; et l'homme qui a le plus de génie est vingt fois le jour un sot.

— Montaigne se souhaitait une âme à double, à triple étage. Il l'avait.

— En général, on exige trop de talents pour les petits emplois, et on en exige trop peu pour les grands.

Lamothe le Vayer parle d'un littérateur qui avait été vingt-quatre heures à rêver comment il éviterait de dire *ce serait*, trouvant qu'il y avait aux deux premières syllabes un de ces mauvais sons que les Grecs nous ont enseigné de fuir sous le nom de cacophonie.

Les grands écrivains ne se laissent point toujours arrêter par ces scrupules extrêmes. Aux premières lignes d'un des morceaux les plus éloquents de la littérature moderne, on rencontre ces quatre mots : « On *était* en *été*... Nous nous levâmes à la pointe du jour (1)... » Quelques négligences de cette sorte apparaissent à peine dans le mouvement d'un beau style, et vingt-quatre heures sont mieux employées à méditer un sujet qu'à se troubler l'esprit au sujet du duel de deux syllabes.

UN BREVET DE CAPUCINS.

En feuilletant, au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, un curieux mélange de lettres, notes, vers, dissertations scientifiques, et autres pièces inédites, faisant partie de ce que l'on appelle le « résidu de Saint-Germain, » nous avons trouvé (paquet 4, n° 6, p. 129) un brevet de capucins orné d'un encadrement gravé. C'est



Bibliothèque impériale; département des manuscrits. — Brevet de capucins.

une estampe rare et dont nous ne connaissons même aucun autre exemplaire. La dimension de l'encadrement est plus grande du double que celle de notre gravure. L'impression du texte et des ornements du brevet a bien été faite sur la même feuille de papier; mais il semble, d'après certains traits qui débordent à l'intérieur du cadre, que primitivement le texte, quel qu'il fût, était gravé comme la bordure et non en lettres mobiles. Les figures et symboles mêlés aux ornements ne laissent point de doute d'ailleurs sur la destination spéciale de l'estampe.

(1) *Mes pensées*, septième édition, Paris, 1753.

Laurent Angliviel, généralement connu sous le nom de la Beaumelle, né à Vallerangue le 28 janvier 1726, mort le 17 novembre 1773, à Paris. Cet écrivain, qui aimait trop la polémique et qui eut le malheur de s'attirer l'inimitié redoutable de Voltaire, a été récemment le sujet d'un mémoire intéressant publié sous le titre de « *Notice sur la vie et les écrits de Laurent Angliviel de la Beaumelle*, par Michel Nicolas. » 1852, Paris. » On doit tenir compte des faits recueillis dans ce travail, si l'on veut se former une opinion impartiale sur la Beaumelle, sur son caractère, ses écrits et ses démêlés avec Voltaire.

(1) La profession de foi du vicaire savoyard, dans l'*Émile*.

LA SAINTE-CHAPELLE

DU CHATEAU DE BOURBON-L'ARCHAMBAULT

(Département de l'Allier).

Voy., sur Bourbon-l'Archambault, tome Ier (1833), p. 182.



La Sainte-Chapelle du château de Bourbon-l'Archambault. — Restauration. — Dessin de Lancelot.

On a déjà décrit, dans le premier volume de ce recueil, le vieux château de Bourbon-l'Archambault, célèbre surtout par sa tour, *la Quiquengrogne*, encore aujourd'hui debout, et sa Sainte-Chapelle, détruite à la fin du siècle dernier. D'anciennes gravures (1) et des descriptions minutieuses ont permis au crayon de reconstruire ce dernier édifice, qui était un des chefs-d'œuvre de notre architecture gothique du quinzième siècle. En entrant dans la cour du château on voyait deux chapelles. L'une d'elles avait été bâtie par le duc Louis Ier et dédiée à Notre-Dame : elle était fort petite et d'un style ogival sévère. Notre gravure en montre la façade à gauche. L'autre, la Sainte-Chapelle, construite sur les dessins de Clément Mauclère et achevée dans les premières années du seizième siècle, était dédiée à Jésus-Christ crucifié. Les deux statues placées dans des niches et sous des clochetons aux deux côtés de l'entrée principale du porche sont celles d'Adam et d'Ève. Les trois statues que l'on entrevoit au fond du porche sont, au milieu, saint Louis, qui avait donné au duc Robert un morceau de la vraie croix, et, d'un côté, le duc Jean II, fondateur de l'église, de l'autre, sa femme Jeanne de France. Aux angles du porche étaient deux petits escaliers tournants qui conduisaient à la terrasse ornée d'une jolie balustrade en pierre sculptée. Sur le pignon, au-dessus de la petite galerie à jour, on voyait, suivant quelques autorités, non pas une fenêtre ogivale comme celle représentée dans notre gravure, mais une fleur de lis colossale servant de base à une croix en fer doré. Un rinceau de vigne serpentait tout autour de l'église, à la naissance des fenêtres, et les contre-forts formaient une sorte d'arcade continue sous laquelle on pouvait se promener depuis une des extrémités du porche jusqu'à l'autre. La flèche, finement découpée, était décorée de pilastres, de clochetons et d'ogives. La longueur totale de l'édifice était de 110 pieds, sa hauteur sous voûte de 70 pieds, sa largeur de 37. Trois colonnes en bronze doré ornaient l'autel : de la colonne du milieu retombait une branche d'arbre qui soutenait en l'air un ange portant le saint sacrement. Les stalles étaient élégamment sculptées, ainsi qu'un dais très-riche sous lequel on voyait le Père éternel faisant sortir le monde du chaos. La crypte, appelée le trésor, et où le morceau de la vraie croix était conservé dans un reliquaire d'or enrichi de rubis, de saphirs et de grosses perles, était au-dessous de l'ancienne petite chapelle, mais on y descendait par un escalier pratiqué dans la Sainte-Chapelle. Notre premier article (t. Ier, page 182) contient quelques détails sur ce reliquaire et sur la montagne ou calvaire de vermeil qui lui servait de piédestal.

Il ne reste plus rien des deux chapelles; on ne voit plus que trois tours du château.

OLIVIER GOLDSMITH.

Fin. — Voy. p. 177, 305, 390.

XI. — VOYAGE EN FRANCE. — TRAVAUX DIVERS. — UNE AUTRE COMÉDIE. — MORT ET ÉPITAPHE.

Au mois de juillet 1770, Goldsmith fit un voyage en France, en compagnie de mistress Horneck et de ses deux filles (2). Dans sa correspondance, il se plaint des embarras, des exigences, des piéges, des friponneries de toute espèce contre lesquels il est obligé de lutter à chaque pas. Il a une place dans une chaise de poste, il loge dans les meilleurs hôtels, il est introduit, grâce à ses compagnes, dans les plus riches sociétés, et, bien loin d'en éprouver aucune satisfaction, toute cette excursion ne lui cause guère qu'impatience et ennui. Il regrette Londres et il a hâte d'aller y retrouver ses amis, ses travaux arriérés, ses débats avec les libraires, sa vie nécessiteuse, inquiète, mais active, passionnée, féconde. Ce voyage ne lui inspire pas un poëme, pas une idée : il ne fait renaître aucune des émotions qui l'avaient si doucement agité alors que, dans sa jeunesse, il cheminait lentement sur les routes de France, en jouant de la flûte, incertain s'il trouverait le soir un repas et un gîte. La magique puissance de la jeunesse lui avait fait trouver des charmes même à ces perplexités de la misère. Maintenant il est poëte encore; mais les hôtels, les serviteurs empressés et intéressés, les voitures publiques, les cérémonieux accueils dans les nobles familles, les soucis de la toilette et des bagages, mille détails insignifiants et prosaïques qui l'assiégent, tiennent à distance de son âme la méditation, la rêverie, la contemplation, toutes ces sœurs du poëte qui l'accompagnaient et marchaient gaiement, pieds nus, avec lui dans les campagnes, quand il n'avait que vingt ans et l'espérance!

A son retour à Londres, Goldsmith fit un abrégé de son *Histoire romaine* qu'on lui paya 5 guinées, à la condition qu'il la signerait. Il avait précédemment écrit une *Vie du poëte Parnell;* on lui demanda une *Vie de lord Bolingbroke.* Lord Clare voulut avoir sa compagnie pendant l'hiver de 1770 à 1771, et il l'emmena à Gosfield et à Bath. Goldsmith, pour remercier ce seigneur de son hospitalité et d'un envoi de gibier, lui adressa une épître intitulée *the Haunch of venison*, l'une de ses compositions les plus spirituelles et les plus comiques.

Pendant la saison d'été de 1771, Goldsmith loua une chambre dans une ferme, sur la route d'Edgeware, et il la conserva jusqu'à sa mort, pour y travailler à son ouvrage sur l'histoire naturelle. Boswell, qui alla le visiter dans cette retraite, vit la muraille couverte de dessins d'animaux. « Goldsmith fera un très-bon livre sur l'histoire naturelle, avait dit Johnson, quoique toute sa science se borne, je crois, à distinguer un bœuf d'un cheval. » Et le sévère docteur avait raison : l'ouvrage de Goldsmith n'est guère qu'une compilation habile des auteurs modernes en ce qui touche la science même; mais des emprunts faits avec goût aux anciens voyageurs, de belles pages sur les instincts des animaux, de charmantes descriptions de la nature, lui donnent un attrait et un intérêt qui ont beaucoup servi à propager des connaissances utiles parmi les lecteurs anglais.

Malgré tous ses serments de ne plus écrire pour le théâtre, Goldsmith composa une nouvelle comédie intitulée successivement *les Méprises d'une nuit, la Vieille maison changée en nouvelle auberge, le Stratagème d'une belle,* et enfin *Elle s'abaisse pour vaincre (the Stoops to conquer)* On la représenta le 15 mars 1773. Telles étaient les appréhensions de l'auteur qu'il ne lui fut possible d'entrer au théâtre qu'au commencement du cinquième acte. Il entendit un sifflet. « Qu'est cela? s'écria-t-il tout alarmé. — Bah! docteur, dit le directeur qui était dans la coulisse, on ne s'inquiète pas d'une fusée lorsqu'on est assis depuis deux heures sur un baril de poudre! » C'était une malice. Ce sifflet était le seul que l'on eût entendu, et il avait été couvert par la désapprobation de la salle entière. Le succès de la comédie fut complet. Il y avait longtemps qu'une pièce de théâtre n'avait excité une gaieté si franche et si soutenue. Elle fut représentée, presque sans interruption, pendant le reste de l'année et l'hiver suivant.

Le bénéfice que Goldsmith tira de cette comédie, em-

(1) Voy. le *Gallicanum monasticon*, in-folio; *l'Ancien Bourbonnais*, par Allier; une lithographie du recueil *l'Artiste*, par André Durand, 1839; etc.

(2) Voy. p. 179. Nous devons dire que, d'après le dernier et excellent biographe de Goldsmith, M. Forster, le docteur n'aurait pas tenu le propos ridicule rapporté par Boswell au sujet des deux demoiselles.

ployé immédiatement à payer quelques-unes de ses anciennes dettes, ne fit qu'alléger un peu le poids sous lequel il gémissait. Bientôt les inquiétudes l'assaillirent plus vivement que jamais, et sa santé s'altéra. Quelle chance lui restait-il d'être jamais délivré des tourments de la misère? En vain sa réputation était à la hauteur de ses désirs, en vain il travaillait sans relâche, ce qu'il gagnait ne pouvait suffire même à ses goûts et à ses habitudes si modestes; nous avons vu qu'il en était de même pour tous les auteurs de ce temps qui n'avaient pas de patrimoine ou de pension.

Au milieu du mois de mars 1774, Goldsmith avait terminé sa *Nature animée;* il achevait une *Histoire de la Grèce,* traduisait *le Roman comique* de Scarron, menait à fin une *Compilation sur la philosophie expérimentale,* et écrivait son poëme de *la Retaliation* (représaille) lorsqu'il tomba tout à coup malade. En proie à une fièvre nerveuse, il dut se résigner à ne plus sortir de son lit depuis le 25 mars, et il mourut, sans que ses amis eussent encore le sentiment d'une fin si prochaine, le 4 avril 1773. Il n'était âgé que de quarante-cinq ans. En apprenant cette triste nouvelle, Burke fondit en larmes, Reynolds interrompit ses travaux, Johnson tomba dans la tristesse. Les pauvres gens que l'auteur du *Ministre de Wakefield* avait secourus et consolés, vinrent en si grand nombre pleurer près de son cercueil qu'ils remplissaient l'escalier de Brickcourt, disent les biographes. Sous la direction de Burke et de Reynolds, on fit à Goldsmith des funérailles solennelles : ses restes furent ensevelis, le 9 avril, dans le cimetière de Temple-Church. Reynolds eut ensuite le premier l'idée de lui consacrer un monument à Wesminster-Abbey, dans le *coin des poëtes*. Ce monument, qui consiste en une tablette et un médaillon où son portrait a été sculpté par Nollekens, est placé entre ceux de Gay et du duc d'Argyle. Sur la tablette, on a gravé l'épitaphe qui, comme nous l'avons dit dans notre premier article, fut composée par Johnson en langue latine, malgré les observations de ses amis qui auraient préféré qu'elle fût en langue anglaise. Voici cette épitaphe traduite avec ses inversions que n'admet guère notre langue :

D'OLIVIER GOLDSMITH,
poëte, naturaliste et historien,
qui n'est resté étranger à presque aucune
branche de la littérature,
et qui a orné tout ce qu'il a touché :
dans la peinture de toutes les passions,
qu'elles provoquent nos sourires
ou nos larmes,
puissant et aimable maître;
génie sublime, animé, varié,
écrivain élevé, clair, élégant.....
l'amour de ses compagnons,
la fidélité de ses amis,
et le respect de ses lecteurs,
ont voulu par ce monument honorer la
mémoire.

Il était né en Irlande,
dans un endroit nommé Pallas,
dans la paroisse de Forney, et dans le comté
de Longford,
le 20 novembre 1731 (1).
Il fut élevé à l'université de Dublin,
et il est mort à Londres,
le 4 avril 1774.

Samuel Johnson avait composé une autre épitaphe en quatre vers grecs :

Ci gît Goldsmith. O vous qui aimez les grandes actions des anciens, les beautés de la nature et les nobles chants, approchez-vous avec respect : il excellait en tout, historien, philosophe et poëte !

(1) Nous avons relevé cette erreur de date, p. 306.

VISITE A UNE RAFFINERIE DE SUCRE.

Aux portes largement ouvertes de la raffinerie se pressent les chars qui arrivent des entrepôts. A peine les grandes barriques pleines de sucre brut qu'ils ont apportées sont-elles déchargées, que des ouvriers les roulent vers un tas immense qui en contient déjà plus de cinq cents, tandis que d'autres s'empressent de les défoncer.

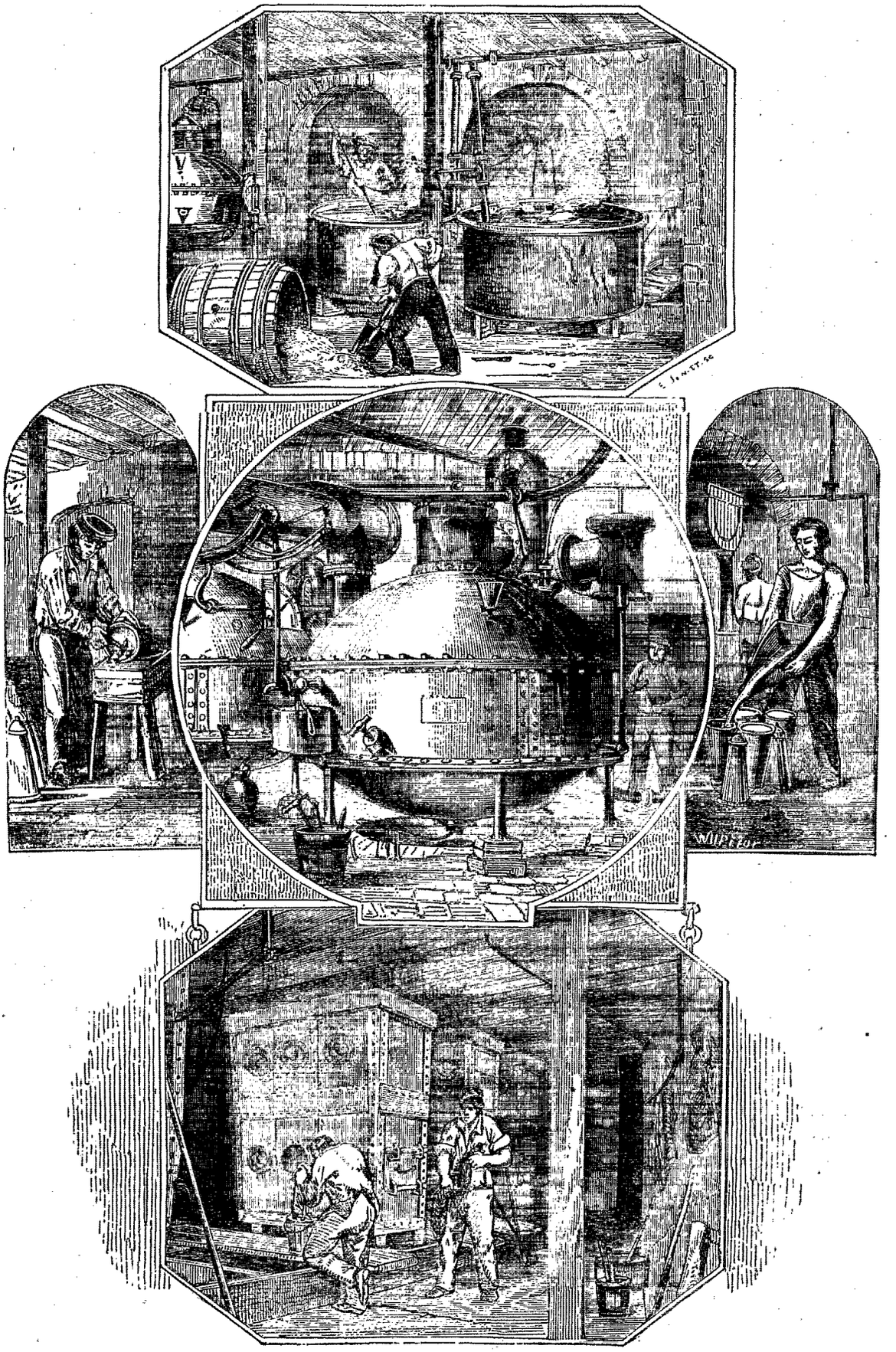
Approchons-nous des vastes chaudières pour la fonte du sucre que nous entrevoyons vers le fond, à travers une atmosphère chargée de vapeur à laquelle les yeux ont quelque peine à s'accoutumer. C'est ici que commence la série des opérations à laquelle le sucre doit être soumis, et tous les sens nous le disent à la fois. Sur nos têtes passent, dans toutes les directions, des tuyaux qui conduisent à leurs destinations diverses la vapeur et le sirop de sucre; sous nos pieds, le sol est couvert d'une couche épaisse et noire de mélasse fangeuse; et l'air est imprégné d'une indescriptible odeur douçâtre, qui rappelle les boutiques d'épicerie et le laboratoire des droguistes, et où se mêle, à la senteur des pommes cuites, celle plus âcre de la lessive bouillante.

Les *chaudières à fondre le sucre,* ou *chaudières de clarification,* sont ici de larges vaisseaux de cuivre de vingt-cinq pieds de tour et de quatre à cinq pieds de haut. Voyez-vous, dans le haut de la première page du dessin, cet ouvrier qui y jette à pelletées la matière première, et cet autre qui, armé d'un instrument à long manche, agite la masse pâteuse dans laquelle des tuyaux, débouchant vers le fond, projettent un courant de vapeur qui la dissout? Le liquide qui en résulte n'a rien d'engageant à voir. Il est noir, boueux et gluant; mille impuretés flottent à la surface, comme sur les ruisseaux des rues un jour de grande pluie, et le microscope y a récemment révélé la présence d'innombrables animalcules. Comment pourra-t-on tirer parti d'une pareille drogue? Patience! on vient de jeter un peu d'eau de chaux dans la chaudière, et nous allons bientôt en voir l'effet sur le gluten, la terre et la mélasse que contient toujours le sucre brut.

Suivons pour cela notre cicérone qui nous conduit, par un sombre escalier à marches de pierres, à la *chambre des filtres.*

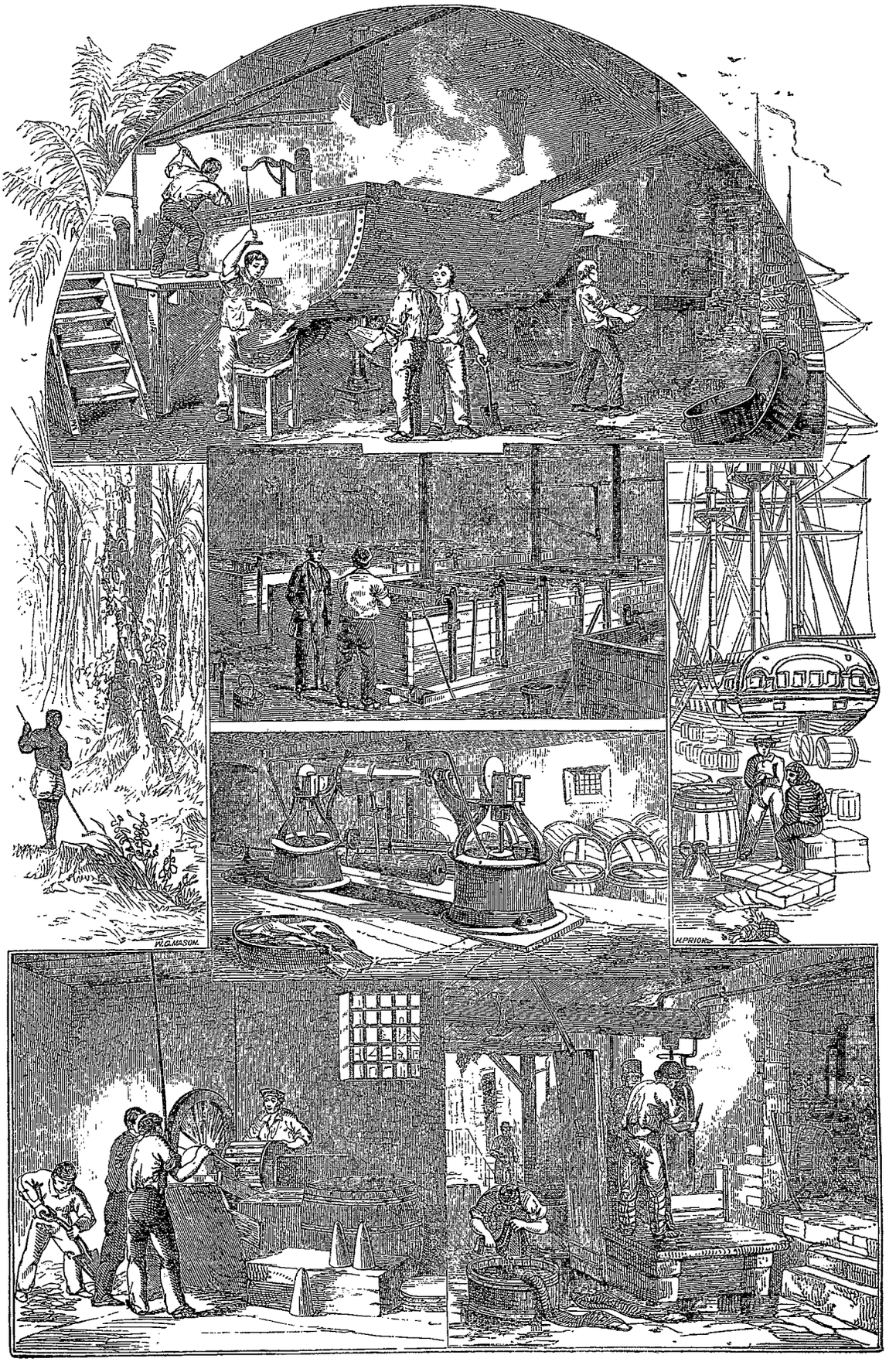
C'est ici que va bientôt arriver, comme nous, le sirop épais et sale que nous avons laissé dans les chaudières. Les filtres que l'on voit dans le bas de notre premier dessin sont de grandes caisses prismatiques en tôle, de six à huit pieds de haut sur deux à deux et demi de large, munies d'une porte qui peut donner accès dans l'intérieur. Dans le haut est un plancher sur lequel arrive le sirop et duquel partent de longs tubes métalliques dans chacun desquels est placé un sac ou *chausse* de grosse toile plucheuse fortement redoublée. La dissolution sucrée pénètre dans ces sacs et, n'ayant pour en sortir aucun orifice, elle transsude à travers, en filet transparent déjà, mais rougeâtre encore.

On croira sans peine que ces chausses, qui retiennent dans leurs mailles toutes les impuretés que nous avons vues là-haut nager dans la chaudière, ne tardent pas à avoir leurs pores bouchés. Si le lecteur veut regarder à droite, au bas du second dessin, ou nous suivre un instant dans la cour à côté de la salle d'entrée, il verra comment on fait le *lavage des chausses* encrassées. Sur deux petites plate-formes accouplées, sont deux hommes entourés de sacs de toile et le visage taché de boue. Entre eux est suspendue, à un tuyau qui amène de la vapeur déjà utilisée ailleurs, une des chausses retournée à l'envers. Un robinet tourne; la vapeur distend l'enveloppe, et les deux hommes en raclent la surface d'où coule une boue épaisse.



Intérieur d'une

Quand le couteau ne trouve plus rien à enlever, la chausse est détachée et passée à un troisième ouvrier qui la lave dans de l'eau de chaux bouillante ; puis elle est emportée dans une chambre où l'a bientôt séché la rotation d'une



raffinerie de sucre.

machine à force centrifuge, dont le dessin montre les deux troncs de cône placés en sens opposés. Dans ce tonneau sont les résultats du nettoyage auquel nous venons d'assister. Ne dirait-on pas de la glaise noirâtre ou de la

vase desséchée? Vous croiriez cette matière sans valeur aucune; détrompez-vous. Cette boue est achetée par des industriels qui la soumettent à des opérations analogues à celles qu'elle a déjà subies. Le produit sucré qu'ils en retirent est vendu aux fabricants de cirage, ou sert quelquefois à faire des bonbons communs pour les enfants; après quoi le résidu est employé comme fumier. Vous voyez que rien ne se perd.

Mais nous avons laissé le sirop coulant des filtres, et nous avons vu qu'il est encore loin d'être incolore. Retournons sur nos pas et suivons le jus sucré dans les nouvelles transformations qu'il va subir. Entrons dans la chambre où il doit perdre sa couleur. Voyez-vous, au milieu de la seconde page du dessin, ces caisses dans lesquelles se réunit la liqueur rougeâtre? Une d'elles est vide, et nous pouvons examiner comment l'opération s'effectue. Le problème à résoudre est de décolorer le liquide sans en détruire la transparence ni en altérer la qualité. Pour atteindre ce but, nul agent n'est supérieur au charbon qui résulte de la combustion des os. Le mélange intime de phosphate et de carbonate de chaux, joint au charbon que l'on obtient ainsi, est appelé *charbon* ou *noir animal;* il y a quarante ans environ que les propriétés supérieures de cette matière ont été découvertes. Mais revenons à notre caisse vide. Au fond est un faux plancher formé de lattes rapprochées; et, sur elles, est une étoffe qui les revêt complétement. Cette étoffe est recouverte d'une couche de noir animal en grains, de deux à trois pieds d'épaisseur. Le jus sucré coule des filtres dans ces caisses par des tuyaux de communication, et, peu d'heures après, il a traversé le lit de charbon et s'échappe au-dessous du faux plancher, parfaitement clair, transparent et presque aussi incolore que l'eau la plus pure.

Avant de le suivre dans les tubes ou siphons qui s'en emparent et l'entraînent, disons un mot de ce que devient le noir animal qui vient de produire la décoloration. Après avoir filtré deux ou trois fois le contenu de la caisse, le charbon est chargé d'impuretés. Il va bientôt y être remédié. Dans une autre partie de l'établissement sont des fourneaux munis de cornues de fer où le charbon est brûlé de nouveau et devient aussi bon qu'auparavant: c'est ce qu'on appelle sa *revivification*. Il perd bien à chaque fois un peu de ses propriétés et de son poids, mais dans un degré si faible que le même peut servir pendant plusieurs années.

Retournons maintenant à notre sirop clarifié pour ne plus le quitter. Nous le retrouvons dans la chambre d'entrée où sont les *chaudières à cuire dans le vide*. Cette phase de l'opération mérite toute notre attention. Les chaudières à cuire peuvent être, en effet, considérées comme l'organe principal de l'établissement, comme le cœur qui met en mouvement tout le reste et à qui toutes les autres opérations se rapportent.

Anciennement, le sucre était cuit dans des chaudières à *feu nu*, c'est-à-dire directement chauffées par la flamme. La température s'y élevait à 115 ou 120 degrés centigrades, sous la pression atmosphérique ordinaire, et, malgré tous les soins apportés à la conduite du feu, une grande partie du sucre était altérée et ne pouvait cristalliser. Aujourd'hui c'est dans le vide que la cuite s'opère. En diminuant la pression atmosphérique, dans un récipient fermé de toutes parts, au moyen d'une pompe à air, on détermine une évaporation plus rapide, et la cuite peut s'effectuer à une très-basse température. Comme toutes les opérations industrielles qui présentent de grandes difficultés, la remarquable découverte de la cuite dans le vide ne produisit pas d'abord d'heureux résultats. Le sucre obtenu à l'origine était mou et mal cristallisé. Un accident vint enseigner le remède. Un raffineur s'était presque ruiné en voulant mettre en œuvre les idées de l'inventeur; tous le taxaient de folie, lorsqu'un jour un des ouvriers de la fabrique accourt vers lui en s'écriant, comme Archimède: « J'ai trouvé! » Et la chose était exacte. Cet ouvrier, occupé à surveiller une des chaudières de cuite et trouvant que la chaleur y était trop élevée, y jeta, pour remédier à cet inconvénient, une portion de sucre plus froid. Quel fut son étonnement, lorsqu'il retira une partie du contenu de la chaudière pour examiner le résultat de son expédient, d'y voir briller de larges cristaux de sucre développés déjà. L'épreuve fut renouvelée, et il devint certain que le secret longtemps cherché était découvert. Alors, le fou de la veille, le fabricant ruiné, redevint riche et fut jugé raisonnable; et, quelques années plus tard, les raffineurs du pays se réunissaient et payaient collectivement au delà d'un million pour pouvoir se servir du procédé inventé par Howard.

Mais notre conducteur nous montre du geste les chaudières de cuite, et le lecteur, suivant de l'œil son mouvement, peut les apercevoir au milieu de la première page du dessin. Nous avons beau regarder, nous ne voyons pas de feu. Il s'agit de cuire du sucre; le feu nous paraît indispensable; où donc se trouve-t-il? Il est là-bas, bien loin, dans une autre partie de l'édifice. Ici, tout ce qui a besoin de chaleur, la reçoit de la vapeur d'eau. Cette vapeur est portée çà et là, par mille tuyaux, et, lorsqu'elle a rempli ses fonctions principales, qui sont de dissoudre le sucre et de le cuire, elle va servir au nettoyage des chausses, comme nous l'avons déjà remarqué, elle va chauffer l'étuve que nous verrons bientôt et remplir quelques autres offices secondaires; après quoi elle se mêlera à l'air extérieur et sera perdue pour toujours.

Quant à la cuite, voici ce qui se passe. Le jus décoloré est attiré dans la partie supérieure de la chaudière par le jeu de la pompe à air qui y fait le vide, et, dès qu'il y est entré, la vapeur pénètre dans l'espace inférieur et circule aussi dans des tubes nombreux qui traversent le liquide. A la faveur du vide presque parfait qui existe dans la chaudière, la liqueur bout et s'évapore à une température comparable à celle d'un bain chaud. Les cristaux commencent bientôt à se former; et, pour que l'on puisse suivre l'opération dans toutes ses phases, chaque chaudière est munie d'un thermomètre, d'un manomètre et d'un robinet qui permet d'apprécier les progrès de l'évaporation; mais l'instrument le plus important de tous est une petite verge de cuivre appelée *baguette d'épreuve:* c'est une espèce de clef qui ouvre une soupape dans le corps de la chaudière, et, après avoir retiré une portion du sucre cristallisé, referme la soupape sans avoir troublé le vide. Quand la baguette d'épreuve a été mise en jeu, l'ouvrier chargé des chaudières s'assure avec les doigts du degré de ténacité et de cristallisation du contenu de la chaudière, et, lorsqu'il juge l'opération terminée, une soupape s'ouvre et le sirop concentré s'écoule au-dessous par un tuyau.

Nous le suivrons, quoique par une route différente, aux *chaudières à réchauffer*, dans lesquelles il se rend et que l'on trouve sur le dessin en regardant au haut de la seconde page. Ces chaudières étaient jadis appelées *rafraîchissoirs*. Alors, en effet, la liqueur bouillait à une très-haute température et ne cristallisait qu'en refroidissant. Maintenant, au contraire, la cristallisation a lieu dans les chaudières de cuite elles-mêmes, et, pour donner à la masse plus de consistance, le sirop est amené dans les chaudières à réchauffer où sa température s'élève jusqu'à 80 degrés, au lieu de celle de 54 ou 55 degrés qu'il ne dépasse pas pendant la cuite. Là, de grands *mouverons* en bois, agitant continuellement le sirop, lui font perdre, sous forme de vapeur, l'eau en excès qu'il contient encore, et lui préparent une contexture plus belle et plus serrée.

Dès que le sirop, mêlé de cristaux déjà formés, est prêt pour les *formes*, une pompe se met en jeu ; de larges bassins munis d'anses le reçoivent, et, si nous suivons ceux qui les emportent, ils nous conduiront dans la *chambre de l'empli*. Là, un immense pavé de pierre est au trois quarts couvert de moules coniques de fer de deux pieds de hauteur environ et de six pouces de diamètre à leur plus large base. Ces moules, serrés les uns contre les autres, reposent sur leur pointe et, de loin en loin, quelques-uns d'entre eux, appuyés sur leur base, servent de support à l'ensemble. Les travailleurs chargés de l'opération arrivent à la hâte, car il faut que les moules soient remplis à la même température, et que le contenu d'une chaudière soit transvasé en une demi-heure. On les voit, sur le dessin, à droite de la chaudière de cuite, occupés à remplir les moules sans en répandre une goutte, et, pendant ce temps, d'autres ouvriers, armés de petits outils de fer, raclent les bords du moule et agitent la masse pour prévenir l'adhérence et répartir également les cristaux qui se forment.

Malgré toutes les opérations qu'il a subies, le sucre contient encore une portion de mélasse dont il faut le débarrasser. A cet effet, après être restés un jour ou deux dans la chambre de remplissage, les moules sont transportés dans les *greniers*, où l'on va procéder au *clairçage*. Montons-y avec lui par l'escalier tournant qui traverse tous les bâtiments et qui nous conduit dans une vaste pièce sur le sol de laquelle nous retrouvons les moules placés chacun dans une jarre de terre. Le trou que chaque moule porte à son sommet a été débouché, et l'*égouttage* est commencé. Déjà la large base des pains, la *patte*, est devenue blanche et sèche ; mais l'égouttage ne suffit pas pour entraîner toute la mélasse. Jusqu'à ces derniers temps, pour l'enlever complétement, on plaçait sur la base du pain une pâte d'argile blanche délayée, et l'eau qui s'en échappait, filtrant à travers le pain, se chargeait de sucre pur dans les couches supérieures et déplaçait, dans les couches inférieures, la mélasse colorée qu'elle entraînait avec elle. C'était le *terrage*. A présent, on a remplacé l'argile par le sucre lui-même. Un *magma* de sucre de qualité inférieure emprunté à d'autres pains est placé sur la base de ceux que l'on veut *claircer;* on arrose de temps en temps le magma avec des sirops de plus en plus purs, jusqu'à ce que toute trace de mélasse ait disparu, et le pain rivalise alors avec la neige elle-même en blancheur et en éclat cristallin.

Il ne reste plus qu'à préparer les pains de sucre pour la vente. Voyez-vous, à gauche des chaudières à cuire, cet homme qui racle la base d'un pain pour l'égaliser? C'est l'opération préliminaire. lorsqu'elle est faite, on détruit, par de petites secousses, l'adhérence du sucre avec le moule, pour faire écouler les dernières parties du sirop, et l'on extrait enfin le pain en renversant le moule et frappant un coup sec contre un obstacle placé près du sol. Cependant, en dépit du clairçage le plus soigné, la pointe du pain de sucre reste toujours molle et sans brillant. Pour remédier à ce défaut, on soumet cette pointe à l'action de lames tranchantes mises en mouvement par une poulie que fait tourner la vapeur, ainsi qu'on le voit en regardant à gauche, au bas de la seconde page du dessin. Dans quelques raffineries, on se contente de couper cette pointe, dont la suppression laisse au pain de sucre la forme d'un cône tronqué.

Les opérations sont actuellement terminées, et le sucre peut partir pour le magasin de l'épicier. N'oublions pas de mentionner toutefois qu'il doit être préalablement enveloppé de papier et séché dans une étuve où des tuyaux de vapeur entretiennent une température élevée.

Voilà notre visite faite. Terminons par une seule observation qui fait honneur à l'industrie moderne ; c'est que, malgré les opérations nombreuses et compliquées que nous venons de décrire, le plus beau sucre raffiné ne coûte pas, aujourd'hui, au delà de 20 pour 100 de plus que le sucre brut, tandis que cette différence de prix dépassait autrefois 40 pour 100.

THOMAS BRITTON,

LE CHARBONNIER MUSICIEN.

Thomas Britton était né, en 1654, à Higham Ferrers, dans le Northamptonshire. Son père le mit en apprentissage à Londres, chez un débitant de charbon. En ce temps-là, le charbon fait avec les petites branches des arbres servait à allumer les feux, et était même employé dans quelques ateliers. On l'a remplacé depuis par les *patent fire woods* et par le coke. Une fois quitte de ses obligations envers son maître, Britton prit à loyer une espèce d'étable, près du prieuré de Saint-Jean de Jérusalem, dans Clerkenwell ; il en fit un magasin à charbon et une chambre à coucher. Tous les matins il se levait avec le jour, et, vêtu d'un long sarrau bleu, coiffé d'un vieux feutre à larges bords, un sac noir sur le dos, une mesure à demi-boisseau sous le bras, il parcourait les rues en criant, de deux en deux minutes : *Petit charbon, oh! Petit charbon, oh!* Il faisait son métier très-consciencieusement, avec assiduité, et vivait économiquement. On le voyait s'arrêter de temps à autre devant les bouquinistes, feuilleter avec beaucoup d'attention, et même acheter d'anciens ouvrages de musique, des partitions passées de mode, et ce qui se rencontrait de vieux manuscrits. Après un grand nombre d'années passées ainsi, le bruit se répandit que Britton le charbonnier était un excellent musicien, qu'il jouait de plusieurs instruments à ses heures de loisir, et qu'il avait l'une des plus belles collections d'ancienne musique qui fussent connues en Angleterre. L'illustre compositeur Handel, Pepusch et quelques véritables amateurs, lui demandèrent la permission de visiter sa bibliothèque, et furent émerveillés tant du choix qu'il avait fait que de sa science. Bientôt on s'habitua à se réunir chez lui et à exécuter des morceaux classiques sous sa direction, dans une sorte de grenier qu'il avait fait construire au-dessus de son magasin et de sa chambre. La mode, qui se mêle à tout, attira chez le pauvre charbonnier des personnes riches, des gentilshommes ; des dames de la cour en riche toilette traversaient la boutique au charbon, et montaient à une échelle de bois pour jouir du privilége d'entendre les concerts de Thomas Britton. On rencontrait le lendemain le brave homme, son sac sur l'épaule, criant : *Petit charbon, oh! Petit charbon, oh!* et on lui faisait un joli petit signe amical de la main. On découvrit aussi que Britton était devenu un paléographe distingué ; il lisait facilement les plus anciens manuscrits. Une société de savants antiquaires, parmi lesquels étaient des nobles, renommés pour leur érudition, l'admit au nombre de ses membres. Il arrivait souvent que, les séances ayant lieu pendant le jour, Thomas Britton, qui avait la sagesse de ne point négliger les devoirs de son état, entrait avec son costume de charbonnier dans la maison où elles se tenaient, déposait dans l'antichambre son sac noir et sa mesure, prenait place au bureau, faisait de vive voix quelques communications, écoutait attentivement celles des autres, puis retournait à son sac et à ses pratiques. Toute cette vie était fort sage : nous devons confesser toutefois que Thomas Britton avait un travers. Il s'était lié d'amitié avec un de ses voisins, médecin français, nommé Théophile Garencières, né à Paris. Ce docteur, s'étant converti au protestantisme, avait perdu une belle clientèle qu'il avait à Caen, et s'était réfugié à Londres. C'était un homme instruit, bon

chimiste, habile grammairien; mais le malheureux était un adepte de la science des rose-croix, et cherchait la pierre philosophale (1). Il communiqua un peu de sa folie à Thomas Britton, qui construisit, à son instigation, un petit laboratoire. Du reste, à part quelque perte de temps, la poursuite du *grand œuvre* ne fit pas grand tort à Britton : on ne le vit point s'écarter de ses habitudes laborieuses ni de ses études musicales et paléographiques; il est même probable que son goût pour l'alchimie se modéra beaucoup après que le docteur Garencières fut mort de misère en 1680. Estimé et respecté de ses plus humbles clients, aussi bien que des musiciens et des savants les plus éminents de Londres, Thomas Britton vécut jusqu'au 14 septembre 1714. Il avait alors soixante ans, et sa forte constitution, la sobriété de ses habitudes, sa bonne santé soutenue, pouvaient faire espérer qu'il parviendrait à un âge beaucoup plus avancé. Ce fut une sotte et indigne mystification qui causa sa mort. Étant un soir dans un club, un ventriloque, introduit en secret par quelques membres, fit entendre tout à coup ces paroles dont l'accent étrange et lointain paraissait surnaturel : « Thomas Britton, rentre chez toi, tu vas mourir! » Malgré toute la distinction de son esprit, Thomas Britton était resté un homme naïf; il fut terrifié, il se jeta à genoux et récita une prière. Les rires éclatèrent et on voulut le désabuser; mais il était trop tard. Il rentra chez lui, se mit au lit et mourut quelques jours après. On l'enterra dans le cimetière de l'église de Clerkenwell. La vente de sa bibliothèque, riche en manuscrits et en ouvrages de musique,



Portrait de Thomas Britton. — D'après Woollaston.

produisit une somme considérable. Le peintre Woollaston, qui était l'un de ses amis, a fait deux fois son portrait : l'un d'eux est conservé au *British Museum*. On les a gravés, et sur une des estampes on lit des vers de Matthew Prior, où, à propos du charbonnier, il est question d'Apollon, des Muses, de la Grèce et de Rome, qui « certainement ne virent jamais un génie si brillant dans un sphère si obscure. » Britton était digne d'un éloge plus simple et d'un goût meilleur, et nous avons raconté sa vie parce qu'elle nous paraît offrir un exemple remarquable de l'amour de l'instruction uni à beaucoup de raison et de prudence.

(1) Théophile Garencières a traduit en anglais les Prophéties de Nostradamus, et a publié quelques ouvrages de chimie.

LA LANGUE DES BLANCS ET DES NOIRS.



Un Concert de famille dans un État du Sud (États-Unis). — Dessin de K. Girardet.

C'est à l'aide du rhythme et de la mélodie que l'on fait marcher, agir, sentir ensemble, sans contrainte et sans effort, de grandes masses d'hommes. Les matelots, les ouvriers, lorsqu'ils veulent réunir leurs forces pour un même but, entonnent un même air ; les troupes qui s'avancent ensemble ont un chant mesuré pour régler leurs pas ; dans le nord de l'Angleterre et au pays de Galles, les forgerons, les mineurs, ne se rendent à leur travail qu'au son des instruments à vent ; et, depuis que d'intelligents propriétaires d'usines ont cultivé chez leurs ouvriers le goût de la musique, les mœurs de ces rudes et robustes travailleurs se sont adoucies, leurs esprits se sont éclairés, se sont élevés, et les rapports nouveaux qui s'établissent entre eux et avec leurs chefs fondent les individualités et rapprochent les rangs, sans que la discipline en souffre. Le plaisir de la musique est accessible à tous ; cette langue universelle est entendue de ceux qui ne comprendraient pas les plus belles figures de rhétorique : ils laissent involontairement modifier leurs impressions par des chants, et les mélodies qu'ils se plaisent à répéter donnent à leurs plaisirs plus de vivacité, adoucissent leur tristesse, égayent leurs travaux.

Les langues primitives sont le geste et le chant : l'un, expression du besoin matériel ; l'autre, expansion, tout d'abord instinctive, d'émotions non moins vives, mais moins directes. Les langues parlées et écrites sont affaire de convention ; les cris, les sons, les chants, nous échappent presque à notre insu, et chez les peuples primitifs, comme chez les enfants, ont dû précéder la parole, qui les explique. La musique est la première voix civilisatrice ; elle aida jadis à rapprocher les hommes, elle peut aider à rapprocher les rangs et les races.

Lorsqu'il y a concert ou bal dans une maison, voyez les domestiques se presser derrière les portes, les passants s'arrêter et s'agglomérer sous les fenêtres. Dans un pays où, aujourd'hui encore, des hommes chrétiens et républicains achètent et vendent des hommes, en Amérique, l'esclave qui ne comprend la dure parole du maître que lorsqu'elle s'accentue par des coups, le malheureux noir abruti, qu'aucune éducation ne civilise, est sensible à la mélodie ; son oreille s'ouvre avec volupté pour aspirer des sons ; lui aussi se rapproche des logis d'où sortent de doux accords : cette langue harmonieuse lui est commune avec les blancs. En vain ils le repoussent de leur société ; il a joui avec ceux qui l'oppriment, et, dès lors, il cesse de les haïr, car la communauté de sensations est plus puissante que tous les raisonnements, plus même que les bienfaits, pour rapprocher et unir les hommes.

Tous les nègres aiment la musique ; tous chantent ; la plupart se construisent des instruments plus ou moins

grossiers. S'ils n'ont ni métaux, ni cordes pour engendrer et varier les sons, une peau tendue et régulièrement frappée, ou des cailloux roulés dans une calebasse, marquent la mesure et accentuent le rhythme. Il semble que les mots et les dures consonnes qui les régissent se modulent plus difficilement que les sons entre ces lèvres molles et épaisses. Dans nos colonies, les nègres attendrissaient notre langue, exacte et régulière, en un mélodieux patois tout de voyelles et de caressants diminutifs; l'anglais perd sa sécheresse sous leur prononciation qui fait disparaître en partie les plus dures consonnes. Cette malheureuse race, transplantée et non assimilée, qui, n'ayant même pas été vaincue, ne peut chercher de consolation dans les souvenirs de la lutte et réveiller par ses chants les ombres des héros morts pour sa défense, privée des souvenirs du pays natal et des joies de l'enfance, car la plupart des nègres de l'Amérique sont nés dans les chaînes, ne trouvant ni passé, ni présent, ni avenir sur le sol ingrat qu'elle arrose en vain de ses sueurs, s'élance vers une autre patrie : ce sont de célestes espérances, de pieux désirs qui unissent leurs voix; et les cantiques qu'ils élèvent en chœur, appels à une vie meilleure, empruntent aux douleurs de celle qu'ils traversent de pathétiques accents.

C'est chose belle et émouvante à entendre que ces chants, non de bravade et d'oubli, non d'étourdissement et d'ivresse, mais lamentations profondes et résignées d'une souffrance continuelle que les gloires futures, entrevues au travers d'un arc-en-ciel d'espérance, allégent toujours, consolent quelquefois. Ces cantiques sont surtout impressifs dans les sombres forêts où des milliers d'esclaves se réunissent pour prier aux lueurs des torches qui luttent contre la double obscurité de la nuit et du feuillage. Tout à coup un accent plaintif s'élève, et de nombreuses voix s'y joignent aussitôt. Un instinct musical naturel fait qu'à la tierce ou à la sixte, chacun prend son diapason; et la basse sonore, gutturale et profonde qui accompagne à l'octave, règle la solennelle harmonie. Même dans les hymnes empreints de la plus douloureuse mélancolie, le rhythme est indiqué fortement, et des pas cadencés en pourraient marquer la mesure. Il n'y a rien là néanmoins de l'énergique délire de la danse macabre du moyen âge; la tristesse en est mesurée, et, en quelque sorte, régulière : l'habitude est là. C'est la plainte jamais écoutée qui sait qu'elle ne peut être entendue que là-haut, et qui monte vers celui dont l'oreille est toujours ouverte pour le captif et l'opprimé; c'est une marche lugubre qu'accompagne le cliquetis des fers, et qui résonne à travers les mugissements de la tempête et les tristes et monotones *bruissements* des grands bois.

Mais si l'impression de ces chants est profonde et pénétrante au sein des majestueuses solitudes et dans le silence des nuits, on se rappelle, en Amérique, un jour où ils remuèrent bien autrement les cœurs, jour solennel où, au milieu même de New-York, toute la population noire les éleva vers le ciel. Tout ce qu'il y avait de nègres dans la ville, entraînant avec eux leurs plus courageux protecteurs, les abolitionnistes, s'étaient assemblés autour du palais de justice où l'on jugeait un esclave fugitif, chassé comme une bête fauve, rattrapé enfin après avoir été en liberté, et réclamé par son maître, un homme de la Nouvelle-Orléans, comme une propriété, une chose vendue, achetée, et dont il pouvait user à son caprice. Cette foule compacte attendit là toute la nuit; et, au matin, lorsqu'en vertu de la loi d'un pays libre, librement appliquée par des magistrats se disant justes et intègres, le malheureux noir fut restitué à qui de droit, et, chargé de menottes, conduit enchaîné au vaisseau qui le devait ramener au Sud, tout ce peuple le suivit en chantant cet hymne que nous reproduisons, l'un des plus populaires parmi les esclaves :

CHANT NÈGRE.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 92, rue de la Harpe.

EU-A-I!

L'autre jour, je me suis fait donner une leçon de prononciation et de bon sens par un vieux marchand d'habits.

Je causais avec un ami sous une porte cochère, et plusieurs fois ce pauvre juif avait passé près de nous en criant sa marchandise sur le ton le plus nasal et de la manière la plus fantastique qu'il fût possible d'imaginer. Je ne sais quelle légère impatience me prit, et je l'apostrophai ainsi (avec bonne humeur cependant) : « Mon » brave homme, dites-moi, je vous prie, ne pourriez-vous » pas annoncer votre métier plus clairement, et pro» noncer *vieux habits* simplement et nettement, comme je » le prononce en ce moment? » Le juif s'arrêta, me regarda sérieusement, et me répondit en très-bon langage, avec un accent clair et pur : « Monsieur, je puis dire *vieux* » *habits!* aussi correctement, je crois, que vous-même; » mais si, comme moi, vous aviez à répéter ces deux » mots dix fois au moins par minute, six cents fois par » heure, et de manière à être entendu jusqu'aux sixièmes » étages, vous arriveriez probablement à dire *êu-â-î* ainsi » que moi : on m'entend et on me comprend ; n'est-ce pas tout » ce qu'il faut? » Et il continua tranquillement son chemin.

SALOMON ET LE LABOUREUR.

Poésie allemande par RUCKERT.

En pleine campagne, le roi Salomon s'est assis sur son trône. Il aperçoit un laboureur qui s'en va jetant de côté et d'autre sa semence.

— Que fais-tu donc? lui dit le roi. Ce sol ne portera aucune moisson. Renonce à un travail où tu perdras inutilement ta semence.

Le laboureur s'arrête, baisse la tête, réfléchit, puis se remet à l'œuvre avec courage, en répondant au roi :

— Je ne possède que ce champ, et je l'ai cultivé de mon mieux. Que puis-je faire de plus? J'ensemence; Dieu bénit.

LES CENT DOUZE SIGNES CARACTÉRISTIQUES

DE LA BEAUTÉ CORPORELLE

SUIVANT LES BOUDDHISTES.

Il est fréquemment question chez les bouddhistes de ce que l'on appelle les « trente-deux signes caractéristiques d'un grand homme, » et les bouddhistes du Sud comme ceux du Nord les rappellent à tout instant. Ce sont des caractères extérieurs et des particularités de conformation qui constituent la supériorité physique et la beauté d'un Bouddha. On les trouve énumérés dans plusieurs livres religieux très-anciens. Eugène Burnouf les considérait comme reproduisant le type indien dans ses traits les plus généraux, et spécialement dans ceux qui sont l'objet ordinaire des louanges des poëtes. Voici quelques-uns de ces signes :

La tête (du grand homme) est couronnée par une protubérance (du crâne).

Ses cheveux, qui tournent vers la droite, sont bouclés, d'un noir foncé, et brillent comme la queue du paon ou le collyre aux reflets changeants.

Il a le front large et uni.

Entre ses sourcils il existe un cercle de duvet ayant l'éclat de la neige ou de l'argent.

Ses cils ressemblent à ceux de la génisse.

Il a l'œil d'un noir foncé.

Il a quarante dents toutes égales, serrées et blanches.

Il a le son de voix de Brahma.

Il a le sens du goût excellent.

Il a la langue large et mince.

Il a la mâchoire du lion.

Il a les épaules parfaitement arrondies.

Il a l'entre-deux des épaules couvert.

Il a le lustre et le poli de l'or (ou la couleur de l'or).

Debout et sans qu'il se baisse, ses bras lui descendent jusqu'aux genoux.

Il a la taille comme la tige de l'arbre *nyagrôdha,* le figuier indien.

Il a la jambe semblable à celle du roi des gazelles.

Il a les doigts des pieds longs, le talon large, le cou-de-pied saillant, les pieds et les mains doux et délicats, les doigts des pieds et des mains marqués de lignes en forme de réseaux.

Sous la plante des pieds sont tracées deux roues belles, lumineuses, brillantes, blanches, ayant mille rais retenus par une jante et dans un moyeu.

Il a les pieds unis et bien posés.

Signes secondaires. — Indépendamment des signes principaux, il y en a quatre-vingts qui sont considérés comme secondaires, et parmi lesquels on remarque ceux-ci :

Il a les ongles bombés, tirant sur la couleur du cuivre rouge, et lisses.

Il a les doigts arrondis et effilés.

Il a les veines cachées, la cheville couverte, les articulations solides, les pieds égaux, le talon large, les lignes de la main lisses, semblables, profondes, non tortueuses, allongées.

Il a la langue douce, délicate et couleur de cuivre rouge.

Il a la rotule du genou large, développée et parfaitement pleine.

Il a une conduite pure.

Il est tout aimable comme le bœuf.

Il répand autour de lui l'éclat d'une lumière supérieure, parfaitement pure, qui dissipe les ténèbres.

Il a la démarche lente de l'éléphant, la démarche héroïque du lion, du taureau, la démarche du cygne.

Il marche en se tournant vers la droite.

Il a le nez proéminent.

Ses yeux sont purs, souriants, allongés, grands, semblables aux pétales d'un nymphæa bleu.

Il a les sourcils égaux, beaux, réunis, réguliers, noirs.

Il a les joues pleines, égales, sans imperfection.

Il a le front et la face en harmonie l'un avec l'autre, la tête bien développée.

Il a les cheveux noirs, également répartis sur la tête, bien arrangés, parfumés, ni rudes, ni mêlés; ils sont réguliers et bouclés.

« Ces traits, dit Eugène Burnouf, sont exactement ceux dont les observateurs les plus éclairés ont de nos jours constaté l'existence parmi les premières classes de la population indienne. Il me suffira de me référer en ce point au jugement de V. Jacquemont pour le nord de l'Inde, et à celui du docteur J. Davy pour Ceylan. »

BOUCLIER DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Ce bouclier, d'une dimension ordinaire, en fer repoussé, ciselé et damasquiné d'or avec bordure enrichie de cartouches et de figures en relief, a été trouvé dans la Loire, à Nantes, en 1822 : le style des figures, pur, élégant et noble, quoiqu'un peu maniéré, a fait assigner pour date à cette belle pièce d'armure le milieu du seizième siècle.

Le sujet de la composition est-il historique ou poétique? L'artiste a-t-il voulu représenter une scène réelle, ou un chapitre de roman? C'est ce qu'il paraît difficile de déterminer.



Musée de Cluny. — Bouclier trouvé dans la Loire. — Dessin de Thérond.

Un roi triomphant, assis sous sa tente, reçoit les hommages des vaincus. Il regarde d'un air compatissant un soldat agenouillé et dont l'on ôte le casque : d'une main il tient son sceptre, de l'autre son épée renversée, signe de paix. Est-ce Constantin? Est-ce Charlemagne? A ses côtés sont assis de vénérables personnages, ses ministres ou les symboles de ses vertus. Alentour, dans le camp, s'agitent en tous sens chevaux et soldats : il semble qu'on entende le bruit de tout ce mouvement; on en est comme étourdi et ébloui. Au loin sont des villes prises d'assaut. Le soleil qui se lève derrière la tente est certainement l'image d'une gloire qui naît ou d'une ère de paix qui commence. Sur la bordure, quatre personnages jouent de divers instruments pour célébrer le triomphe, et quatre petits reliefs figurent des épisodes militaires qui aideront peut-être à découvrir le nom historique ou fabuleux du monarque.

A ceux de nos lecteurs qui chercheraient le mot de cette énigme, nous signalerons deux détails : la croix qui surmonte le casque du personnage principal, et un gros oiseau au milieu de soldats, dans le petit cartouche qui est au-dessus de la tente.

ERRATA.

Page 3, colonne 2, lignes 19 et suivantes. — *Au lieu de :* Aussi sont-elles célèbres, etc.; *lisez :* Aussi sont-ils célèbres, etc.

Pages 135 et 136. — *Au lieu de :* statire; *lisez partout :* statère.

Page 149, Vue des boulevards de Paris au dix-huitième siècle. — A droite du spectateur, autour d'une des tables du café Caussin, où des promeneurs prennent des rafraîchissements, on voit la célèbre Fanchon la Vielleuse.

Page 208, colonne 2, ligne 19 (vers). — *Au lieu de :* Concordis; *lisez :* Concordes. — *Au lieu de :* carpimus; *lisez :* carpimur. — La deuxième médaille du roi René, sur laquelle se trouvent ces vers, sera publiée en 1854.

Page 239, colonne 2, ligne 45. — *Au lieu de :* Rotanus; *lisez :* Totanus.

— Ligne 46. — *Au lieu de :* zouractani; *lisez :* touractani.

Page 270, colonne 1, ligne 37. — On dit : Pêcher aux *ains*, mais on doit écrire : *haims*. — *Haim*, de même que *hameçon*, vient du latin *hamus*.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abbaye de Villers (Ruines de l'), en Belgique, 57.
Acier. Origine de sa fabrication en France, 91.
Acinetum (l'), 281.
Aérostats. Tentatives et expériences, 223, 267, 299, 323.
Aiguades (les) du désert, 351.
Albâtres (les), 215.
Allent. Notice biographique, 98.
Ami (le Premier), 305.
— (un) vu de loin, 99.
Andresselles, près d'Ambleteuse (Pas-de-Calais), 269.
Antiquité (Sur l'étude de l'), 163.
Apologue traduit de Gœthe, 327.
Approvisionnement (De l') de Paris en grosses viandes, 374.
Araba, omnibus de Constantinople, 220.
Arbre entier pétrifié, 279.
Arbres fruitiers cultivés en France. Leur origine, 34, 197.
Archers de la garde du corps, arquebusier de bande et pistolier sous Henri II, 364.
Armoiries de la compagnie des arquebusiers-canonniers de Saint-Quentin, 388.
Auberge flamande, 265.
Audace et sang-froid, 78.
Aurore boréale chez les Américains de l'extrême nord. Son nom, 138.
Autorité royale en France (le Plus ancien acte de l'), 42.
Aventures (les) de maître Block, 100, 140, 158.

Baalbeck. Erreur dans le tome XIII du *Magasin pittoresque*, 232.
Baptême (Origine du) sous la ligne, 231.
Barque inventée en 1709 pour s'élever et se diriger dans les airs, 224.
Beaumelle (Laurent Angliviel de la) : Pensées, 396.
Beauté corporelle (Signes de la) suivant les bouddhistes, 407.
Bœttger, chimiste saxon, 234.
Bœufs. Exemple de leur docilité, 227.
Boissieu (Jean-Jacques de), graveur, 27.
Bon (le) conseil de Chaucer, 87.
Bouclier du seizième siècle, 407.
Boulevards de Paris au dix-huitième siècle, 149 et 408.
Bouquet (le) de Van-Huysum, anecdote, 153.
Boutique (une) au dix-huitième siècle, 61.
Brave (le) homme, 283.
Brevet (un) de capucins, 396.
Britton (Thomas), le charbonnier musicien, 403.

Cabinet (un) d'histoire naturelle, 81.
Cacophonie. Exemple pris dans Jean-Jacques Rousseau, 396.
Calme (le) champêtre, paysage par Claude Lorrain, 121.
Camp d'Arabes nomades dans la Marmorique, 139.
Canal (le) d'Aragon, 65.
— (Grand) à Venise, 212.
— (Projet de) de la Moselle à la Saône, 100.
Canot javanais fuyant un requin, 241.
Caravanes (Marche des) dans le désert, 350.
Carnaval singulier en Circassie, 131.
Cartes agronomiques des départements, 62.
Castel-Follit (Catalogne), 361.
Cathédrale de Ratisbonne. Puits gothique, 316. Portail, 317.
Cent douze (les) signes caractéristiques de la beauté corporelle suivant les bouddhistes. 407
Centenaire (la) du Tucuman, 238.
Ce qui console anecdote, 181, 185, 194.
Chaîne (la) d'or de Guaynacapac, 11.
Chambre des communes, au parlement anglais. Vue intérieure 49.
— des lords, au parlement anglais. Séance d'ouverture en 1852, 9.
Champignons vénéneux. Moyen pour les rendre comestibles, 40.
Chant nègre, 406.
Chapelle de San-Gonçalo, à Bahia, 381.
Char allemand du seizième siècle, 24, 158.
Chasse (la) aux environs de Saint-Pétersbourg, 238, 262.
Chasseur (le), d'après Burger, 303.
Château d'Apchon (Ruines du), 329.
— du Bec, 163.
— de Chillon. Détails historiques, 279.
— gothique de Franzensbourg (Autriche), 245.
— de Tonquedec, 352.
— de Windsor, 145.
Cheveux (Des longs), 42.
Chiens (les Deux), apologue, 161.
Chronologie des conciles, 246, 302.
Chute du Staubbach, 353.
Coche (le) d'osier, 248.
Code (le) du parasite chez les Turcs, 31.
Coisseuse (une) de chanvre dans les Vosges, 292.
Colibris et oiseaux-mouches, 297, 337.
Combat et frayeur, groupe en marbre, 348.
Comète de 1537, suivant Lycosthènes, 232.
Comment se font les découvertes et les grandes entreprises, 98.
Comment se forment certaines erreurs historiques et archéologiques, 200.
Concert (un) de famille dans les Etats du Sud, 405.
Conciles (Chronologie des), 246, 302.
Conseils à un jeune cultivateur, 205.
Cornomannie (la), fête religieuse à Rome, 183.
Correspondance d'une institutrice, 213, 255, 286, 314, 338, 366, 378, 387, 393.
Costume (Histoire du) en France. Règne de Henri II, 171 ; règnes de Henri II et de François II, 331, 364,
Course (la) à âne, 89.
Coutumes des Vosges. La Rentrée des foins, 253. La Schlitte, 293.
Cristal. Origine de sa fabrication en France, 77.
Csoma (Alexandre), 279.
Cuvillier (François), architecte, 120.

Découverte de monnaies gauloises à Pionsat (Puy-de-Dôme), 135.
Déménagement du pauvre, 108.
Denis, roi du Gabon, 345.
Desmahis. Pensées détachées, 119.
Différence entre la réalité et la vérité, 265.
Diligence (une) en Espagne, 201.
Djaggernat, 377.
Docilité des bœufs, 227.
Dogues (deux) célèbres, 203.
Drainage (le), 149.

Eaux-fortes par Boissieu, 28.
Ecce homo, tableau attribué au Titien, 73.
Echappement de montre à virgules, inventé par Beaumarchais, 147.
Ecoles (les) chez les Romains, 227.
Effets singuliers de la foudre, 38.
Eglise de la Madeleine, à Vezelay, 105.
— Notre-Dame de Halle (Belgique), 17.
— Saint-Martin d'Ainay, à Lyon, 289.
— de Vouvant, 227.
Eléphant (l'), Martin, 219.
Eloquence des nombres, 119.
Email de Bernard Palissy : les Israélites devant le serpent d'airain, 60.
Emploi (Sur l') du bois et du fer dans les constructions, 30.
Encore un mot sur Socrate, 7, 130.
Enigmes des Ghiolofs, 256.
Enseigne de la maison du Petit Saint-Quentin, à Saint-Quentin, 388.
Entrée de Guillaume III à Exeter, 385.
Episode du siége de Gênes, 166.
Esquisses (Sur les) des maîtres, 243.
Estoc (l') volant, 86.
Etoiles (Fluctuation des), 147.
Etude (Sur l'), de l'antiquité, 163.
Eu-â-i, 407.
Exemple d'une pénétration de vue remarquable, 3.
Expériences aérostatiques faites en 1784, 324, 325.
Explication de quelques symboles et attributs religieux, 66, 90.
Exposition agricole et horticole à Moscou, en 1852, 359.

Fauteuil (le) de Mithridate, en Crimée, 355.
Fécule (la), 318.
Femme (une) cafre, 344.
Fête religieuse de la Cornomannie, à Rome, 183.
Filet (Petit traité du), 143, 175, 184, 200.
Fluctuation des étoiles, 147.
Fouilloux (Jacques du), 87.
Fragments de l'inscription d'Auguste sur la porte d'une maison, à la Turbie, près de Monaco, 76.
Fronton du collége des Bons-Enfants, à Saint-Quentin, 389.

Gabon (le). Vue du village Denis, 345.
Gerbert, pape sous le nom de Sylvestre II, 127, 138.
Gien sur la Loire, 263.
Godefroy de Bouillon (Statue de) à Bruxelles, 205.
Goldsmith (Olivier), 177, 305, 390, 398.
Granite rose (syénite d'Egypte), 312.

Haje (l') et le serpent à lunettes, 3, 63.
Harry (le Vieil) et l'homme à l'habit noir, 151.
Henri II (Portrait de), 172. Henri II en capitaine de chevau-légers, 332. Henri II avec l'armure de tournoi sous laquelle il fut tué, 333.
Herborisations (Sur les) et les herbiers, 295, 326.
Hippopotame (un), 249, 303.
Homme (l') à l'habit noir et le vieil Harry, 151.
Homme (l') de la Roche, à Lyon, 79.
Huquier (Jean-Gabriel), graveur, 168.
Hygiène de l'âme. Pensées extraites de cet ouvrage, 371.

Influence de la volonté sur la maladie, 370.
Inscription phénicienne découverte à Marseille, 59.
Inscription sur un pilier de l'église de Mouzon, 344.
Intérêt bien entendu (Contre la morale de l'), 275.
Israélites (les) devant le serpent d'airain, émail de Bernard Palissy, 60.

Jardins du palais Doria, à Gênes, 137.
Jeanne d'Arc jugée par Shakspeare, 290.
Johnson (le Docteur) lisant le manuscrit du Vicaire de Wakefield, 177.

Kalmouks (les), 225.
Képler (Jean), 367.
Kibitka (le), voiture russe, 37.
Kleberger (Jean), 79.
Koniyeh (Anatolie), 233.

Lac (un) dans le gouvernement de Kalouga (Russie), 99.
Langue (la) des blancs et des noirs, 405.
Las Casas, 210.
Leçon (une) d'astronomie au douzième siècle, fragment inédit, 335.
Légende norvégienne, 335.
Légende de saint Bris et saint Cot, 191.
Lionne et lionceaux attaqués par un tigre, 116.
Lis (le), apologue, 167.
Livre (le) des prodiges, par Conrad Lycosthènes, 231, 271, 327.
Loche (la) de rivière, 392.
Logements des pauvres à Paris en 1853 : la Maison-Noire, 226; une maison garnie, 241.
Louis V le Pacifique, comte palatin, duc des deux Bavières. Son buste, 40.
Lucerne. Une rue; le marché, 195, 197
Lunette (la Première) d'approche vue à Paris, 71.
Luxembourg (Ville de), 304.

Machine aérostatique du docteur Jonathan, 301.
Magnétisme (Sur le) terrestre, 344.
Maire (le) de Loens, 232.
Maistre (Xavier de), 257.
Maître (un) de chapelle du dix-septième siècle, 39.
Maître-autel de Notre-Dame de Halle, 17.
Maîtrise (De la) et du chef-d'œuvre de cuisinier-charcutier, 335.
Malheurs (les) d'un homme heureux, nouvelle, 109, 113.
Manière de compter le bétail aux barrières de Paris, 376.
Marché de Lucerne, 197.
Marie Stuart (Portrait de), 173.
Martin l'éléphant, 219.
Ma sœur n'y est pas ! tableau par M. Hamon, 393.
Médailles représentant le roi René et sa seconde femme, 206.
Mémorial (le) de famille (voir le tome XX), suite, 54, 58, 70, 85, 94, 118, 121.
Menons (les), tableau par M. Loubon, 229.
Mère (la) et l'enfant, 369.

Merveilles (les Trois) du Méchouar, 213, 282.
Microcèbe (le), 156.
Mien-ning (l'Empereur chinois), 11.
Missionnaires et voyageurs : Las Casas, 210.
Monaco (deux Vues de), 188.
Monde (le) des Marianais, 24.
Mondeu (le Henri) du dix-septième siècle, 53.
Monnaie gauloise de Vercingétorix, 136.
Montagne (la Plus haute) connue, 158.
Montre (une) du dix-septième siècle, 147.
Monument romain de la Turbie, près de Monaco, 75 à 77.
Monuments celtiques de la Grande-Bretagne : Abury, 383.
Morte-Eau (la), à Andresselles, 269.
Mosquée El-Moyed, au Caire, 113.
Mouche (la) tsétsé ou tzalzalia, 134.
Mourir, c'est renaître, 41.
Moyen pour regarder les taches ou les éclipses du soleil, 200.
Murailles musquées, 131.
Musée de Cluny : plaques d'ivoire sculptées, 43. Bouclier trouvé dans la Loire, 408.
— des antiquités américaines, au Louvre, 83, 123.
— du Louvre, 40, 60, 73, 244, 341, 377.

Niam-Niam (les), ou hommes à queue, 98.
Nice (De) à Monaco; lettres à M. le rédacteur du *Magasin pittoresque*, 44, 74, 188.

Office (l'), tableau de Lance, 129.
Oiseaux (Migrations des) (voir tome XIX), suite, 222, 230, 333, 363.
Oiseaux-mouches et colibris, 297, 337.
Orage (l'), 346.
Orchidées (les), 281.
Ordonnance de 1436 à l'occasion de la peste, 218.
Origine (De l') des arbres fruitiers cultivés en France, 34, 197.
— du baptême sous la ligne, 231.
— de notre fabrique d'acier, 91.
— de notre fabrique de cristal, 77.
Orphelin (un), 209.
Ostende, 169.
Ours de la Malaisie, 365.

Palais Doria, à Gênes, 137.
Palais-embarcadère du canal d'Aragon, 65.
Palais (les) du grand canal, à Venise, 212.
Pape (le) Sylvestre II (Gerbert), 127, 138.
Paris il y a cent vingt-cinq ans, 330, 342.
Parlement anglais : la chambre des lords, 9; la chambre des communes, 49.
Parques (les) représentées en costume de la fin du dix-huitième siècle, 55.
Patience d'un aigle blessé, 266.
Pavillon de l'Aurore, à Sceaux (ancien château), 185.
Paysage (un) par Claude Lorrain, 121.
Pêche (la) au baquet, 193, 358, 382.
— (la) au bœuf, ou de gangui, 99.
Peinture (De la) en France jusqu'au seizième siècle, 274, 362.
Pensées. — Ampère, 200. Anonymes, 263, 282. Arago, 303. Bacon, 243. Cicéron, 110. Chaucer, 87. Coleridge, 24, 151. Conseils d'un père sur l'éducation, 3. Desmahis, 119. Faber (Jean-Paul), 32, 312. Gœthe, 367. Hippel, 338. Hygiène de l'âme, 371. Jean-Paul, 279, 299. Kant, 358, 390. La Beaumelle, 396. Lestoile (Pierre), 312. Letronne, 282. Maistre (Joseph de), 299. Maistre (Xavier de), 299. Malesherbes, 7, 191, 251. Montaigne, 271. Mystères de la vie humaine, 24. Novalis, 279. Pline, 63. Plutarque, 143. Proverbes anglais, 266. Proverbes italiens, 296, 344. Proverbes des nègres ghiolofs, 195. Pythagore, 40. Quesnel, 299. Raynouard, 299. Ritter, 74, 215, 335. Rollin, 131. Salluste, 200. Saussure, 390. Scheuchzer, 95. Smith (Adam), 135. Stowe (Mistress), 279.
Phantascope (le), 82.
Phare de Cordouan, 217.
Pharisien (le) musulman, 33.
Phénomènes relatifs au sens de la vue, 82.
Pierres monumentales employées par les anciens : le Porphyre rouge antique, 111; les Albâtres, 215; la Syénite, ou granite rose d'Egypte, 312.
Pingouin (un) empaillé, 81.
Piraterie (la) dans l'Archipel, 107.
Plaques d'ivoire sculptées, au Musée de Cluny, 44.
Platée, 201.
Pluies merveilleuses, suivant Lycosthènes, 328.
Plutarque (Ville natale de), 143.
Poisson (Biographie de), 220.
Poisson aérostatique, 301.
Politesse (la) anglaise, 347, 354.
Porcelaine dure de Saxe; son invention, 233.
Porphyre (le) rouge antique, 112.
Port de Bahia, 379.
Porte (une) à Koniyeh (Anatolie), 233.
Porteuse d'eau à Venise, 16.
Portrait (un) par Vaudyck, 237.
Portrait (le) de Sancho, anecdote, 165.
Pourquoi certains portraits paraissent-ils suivre du regard le spectateur? 259.
Pradier (Jean-Jacques), sculpteur, 67. Sa statue de Sapho, 69.
Premier (le) ami, 305.
Préparation pour rendre inoffensifs les champignons vénéneux, 40.
Préséance (De la) en Angleterre, 247.
Prison (la) de Socrate, à Athènes, 8.
Procès (un) criminel au dix-septième siècle, 142, 162, 170.
Procession aux bords du lac de la Maix, 236.
Prodiges imaginaires : Comète de 1480; armée dans le ciel, seizième siècle; flotte dans le ciel, vision de l'an 114, 272. Pluies merveilleuses, 328.
Profondeur (la Plus grande) connue de la mer, 158.
Projets de peintures sur l'histoire de l'ancienne Egypte, 263.
Promenade sur les boulevards de Paris, 148.
Proverbes et sentences anglais, 266.
Proverbes italiens, 296, 344.
Proverbes des nègres ghiolofs, 195.

Raffinerie de sucre (Intérieur d'une), 400.
Ratisbonne, 315.
Règles (les Six) de Jefferson, 183.
Rémouleur (le), par Watteau, 244.
Renaissance (la), figure symbolique, 273.
René (le Roi), 206.
Rentrée (la) des foins dans les Vosges, 253.
Repas d'un serpent python, 167.
Requin (un), 241.
Réservoirs à poissons, 180.
Retour (le) de Cristophe Colomb, 1.
Richelieu (Maréchal de); anecdote, 119.
Ritter (Géographie générale de): fragments, 74, 335.
Rocher de Carabousa, près de l'île de Candie, 108.
— (le) de Castel-Follit, 361.
Rochers (les) de Brimham (Angleterre), 32.
Rochers (les) du Japon, 276, 227.
Ruses (les) des acheteurs, 19.

Sac à charbon; phénomène céleste, 74.
Sagacité d'un sauvage, 35.
Sagar (le) des Vosges, nouvelle, 235, 251, 291, 321.
Saint Benoît ressuscitant un enfant, tableau de Subleyras, 341.
Saint Louis et un Enguerrand de Couci, 229.
Saint-Quentin, 388, 389.
Sainte-Chapelle du château de Bourbon-l'Archambault, 397.
Saints (les) des colonnes, 390.
Salmonia, 358, 382.
Salomon et le laboureur, 407.
Salon de 1853, 229, 269, 273, 329, 349, 393.
Saly (Jacques-François), statuaire et graveur, 120.
Salzbourg (Autriche), 33.
Sancho dans l'île de Barataria, 165.
Sang-froid et audace, 78.
San-Thomé (Ile) dans le golfe de Biaffra, 13.
Sapho, dernière statue de Pradier, 69.
Sceau du prieuré de Boxgrove, 71.
Scène (une) du Vicaire de Wakefield : Repentir et pardon, 309.
Scène (une) du Voyage autour de ma chambre, 257.
Scène de ventriloquie sous Louis XIII, anecdote, 151.
Schlitte (la), traîneau dans les Vosges, 293.
Sculpture sur pierre lithographique : buste de Louis V le Pacifique, 40.
Sculptures américaines au Musée du Louvre, 84, 124.
Sentences et proverbes anglais, 266.
Serdâb (le) à Bagdad, 206.
Serpent (le) à lunettes, 5, 63.
— (le), le diamant et le chameau, 371.
Siége de Gênes (Episode du), 166.
Siége et bataille de Saint-Quentin (1557), 21.
Silure (le) d'Europe, 287.
Singes (les) sans queue, 156.
Société philanthropique de Paris, 50.
Socrate, 7, 130.
Sœur (la) du Lépreux, 357.
Soleil. Son éclat comparé à celui de la lune, 127. Qu'est-ce que le soleil? 147.
Sonnettes (Usage des) dans les appartements, 225.
Sorcière (la) des Vosges, 321.
Statue (la) d'étain, nouvelle, 6, 14, 18.
Statue de Godefroy de Bouillon, à Bruxelles, 205.
Subleyras (Pierre) : lettre inédite sur ce peintre, 340.
Suite d'une dame sous le règne de Henri III, 359.
Sylvestre II, pape (Gerbert), 127.
Symboles et attributs religieux (Explication de quelques), 66, 90.

Tabac à fumer (Usage du) dans les campagnes, 55.
Tableau de fleurs, par Van-Huysum, 153.
Tableau de nature morte, par Valkenburg, 313.
Tailleur (le) Schœn, 3.
Téléka (le), voiture russe, 37.
Température (la Plus basse) qui ait jamais été mesurée sur la terre, 127.
Température moyenne de chaque mois, 163.
Temple (Modèle du) indien de Djaggernat, 377.
Tom et Eva, fragment du livre intitulé *la Case de l'oncle Tom*, 48.
Tombeau (le) de Cyrus, en Perse, 25.
Tonnerre (le) peintre et le tonnerre imprimeur, 38.
Tour de la Turbie, près de Monaco, 77.
Tourneur (Art du), 20, 51, 91, 131.
Tours anciennes dans le nord de l'Ecosse, 133
Traditions des Vosges : la Menée d'Hellequin, 252.
Traité (Petit) du filet, 143, 175, 184, 200.
Tranchée (la) des dames, épisode du siége de Marseille en 1527, 35.
Troski (le), voiture russe, 36.
Tschirnaus, chimiste saxon, 231.
Tumulus (un) russe, 23.

Uhland (Louis), 369.
Unions (les) en Angleterre, 371.
Universités en France : dates de leur érection, 40.
Usage (Sur l') du tabac à fumer dans les campagnes, 55.

Vaisseau volant de Blanchard, 267.
Valkenburg, 313.
Vallée de Lauterbrunn, 353.
Vallée (la) d'Urgub, 180.
Van-Huysum, 153.
Vase destiné à être un prix de course, 373.
Vases du dix-huitième siècle, par divers artistes, 120, 168, 201, 256.
Vendôme (Loir-et-Cher), 95.
Vérité (la), 95.
Vezelay (Yonne), 105.
Victoire et reconnaissance, groupe en marbre, 349.
Vieux (le) poëte, 335.
Village de Marchianne, dans la vallée d'Urgub, 181.
Ville-monastère (une), dans la Tartarie orientale, 270, 277.
Ville natale de Plutarque, 143.
Visite à une raffinerie de sucre, 399.
Vitrail de la bibliothèque de Strasbourg, 117.
Voiture à charge équilibrée, 240.
Voitures russes, 36, 37.
— turques : Araba, 219.
Volomaniste (le), 300.
Vue du littoral de la Méditerranée prise de la route de Gênes, 45.

Wala (le Comte), prisonnier de Chillon, 279.
Watteau, 244.
Wetterhorn (le), dans l'Oberland, 97.

Zafarnamah (le), dialogue entre Aristote et Bouzourjoumihr, 155.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Acier; origine de sa fabrication en France, 91. Approvisionnement (De l') de Paris en grosses viandes, 374. Arbres fruitiers cultivés en France; leur origine, 34, 197. Champignons vénéneux; préparation pour les rendre inoffensifs, 40. Conseils à un jeune cultivateur, 205. Cristal; origine de sa fabrication en France, 77. Drainage (le), 149. Fécule (la), 318. Manière de compter le bétail aux barrières de Paris, 376. Pêche (la) au bœuf ou de gangui, 99. Porcelaine dure en Saxe (Invention de la), 233. Raffinerie de sucre (Intérieur d'une), 400. Rentrée (la) des foins dans les Vosges, 253. Réservoirs à poissons, 180. Tour à pointes, 21; tour en l'air, 52; outils du tourneur, 53, 92; spécimens d'objets tournés, 132. Traité (Petit) du filet, 143, 175, 184, 200. Visite à une raffinerie de sucre, 399.

ARCHITECTURE.

Abbaye de Villers (Belgique), 57. Cathédrale de Ratisbonne, 316, 317. Chapelle de San-Gonçalo, à Bahia, 381. Château d'Apchon (Ruines du), 329. Château du Bec, 163. Château de Chillon; plan, 280. Château gothique de Franzensbourg, 245. Château de Tonquedec, 352. Château de Windsor, 145. Église Notre-Dame de Halle, 17. Église Saint-Martin d'Ainay, à Lyon, 289. Église de Vezelay, 105. Église de Vouvant, 227. Emploi (Sur l') du bois et du fer dans les constructions, 30. Fronton du collége des Bons-Enfants, à Saint-Quentin, 389. Mosquée El-Moyed, au Caire, 113 Murailles musquées à Kara-Amed, 131. Palais Doria, à Gênes, 137. Palais-embarcadère du canal d'Aragon, 65. Palais (les) du grand canal, à Venise, 212. Pavillon de l'Aurore, ancien château de Sceaux, 185. Phare de Cordouan, 217. Pierres monumentales employées par les anciens : le porphyre rouge, 111; les albâtres, 215; la syénite ou granite rose d'Égypte, 312. Plan de l'Exposition agricole et horticole à Moscou, en 1852, 360. Porte (une) à Koniyeh, 233. Sainte-Chapelle (la) du château de Bourbon-l'Archambault, 397. Temple indien de Djaggernat, 377. Tombeau (le) de Cyrus en Perse, 25. Tour de la Turbie près de Monaco, 77. Tours anciennes dans le nord de l'Écosse; la Tour de Mousa, 133. Union (l') de la cité de Londres, 372.

BIOGRAPHIE.

Allent, ingénieur militaire, conseiller d'État, 98. Beaumelle (Laurent Angliviel de la), 396. Boettger, chimiste saxon, 234. Boissieu (Jean-Jacques de), graveur; son portrait, 27. Britton (Thomas), le charbonnier musicien, 403. Christophe Colomb; son retour à Barcelone, 1. Csoma (Alexandre), 279. Cuvillier (François), architecte, 120. Cyrus, 25. Denis roi du Gabon, 345. Desmahis; pensées détachées, 119. Fouilloux (Jacques du); son portrait, 87. Ganter (Annibal), maître de chapelle du dix-septième siècle, 39. Gerbert, pape sous le nom de Sylvestre II, 127, 138. Godefroy de Bouillon; sa statue à Bruxelles, 205. Goldsmith (Olivier), 177, 305, 390, 398. Guillaume III; son entrée à Exeter, 385. Harry (le Vieil); son portrait, 152. Henri II; son portrait, 172. Huquier (Jean-Gabriel), graveur, 168. Jeanne d'Arc jugée par Shakspeare, 290. Képler (Jean); portrait, 367. Kleberger (Jean), l'Homme de la Roche, à Lyon, 79. Las Casas, 210. Louis V le Pacifique, comte palatin; son buste, 40. Maistre (Xavier de), 257, 357. Marie Stuart; son portrait, 173. Matthieu Lecoq, le Henri Mondeu du dix-septième siècle, 53. Mien-ning, empereur chinois, 11. Plutarque; sa ville natale, 143. Poisson, mathématicien; sa statue, 220. Pradier, sculpteur; son portrait, 67. René (le Roi), 206. Richelieu (Maréchal de); anecdote, 119. Saint Louis et un Enguerrand de Couci, 229. Saly (Jacques-François), statuaire et graveur, 120. Schœn; pénétration remarquable de sa vue, 3. Socrate, 7, 130. Subleyras (Pierre), 340. Tschirnhaus, chimiste saxon, 234. Uhland (Louis), 369. Valkenburg, 313. Van-Huysum, anecdote, 153. Wala (le Comte), prisonnier de Chillon, 279. Watteau, 244.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Aiguades (les) du désert, 351. Baalbek; une erreur dans le tome XIII de notre recueil, 232. Canal d'Aragon, 64. Canal (Grand) de Venise, 212. Canal (Projet de) de la Moselle à la Saône, 100. Cartes agronomiques des départements, 62. Castel-Follit, 361. Chute du Staubbach, 353. Gabon (le); vue du village Denis, 345. Gien sur la Loire, 263. Kalmouks (les), 225. Koniyeh, 233. Lac (un) dans le gouvernement de Kalouga (Russie), 99. Lucerne, 195. Luxembourg, 304. Marche des caravanes dans le désert, 350. Monaco, 188. Monde (le) des Marianais, 24. Niam-Niam (les) ou hommes à queue (Afrique centrale), 98. Nice (De) à Monaco, 44, 74, 188. Ostende, 169. Platée, 201. Port de Bahia, 379. Ratisbonne, 315. Rocher de Caraboussa, en face du cap Bousa, 108. Rochers (les) de Brimham (Angleterre), 32. Rochers (les) du Japon, 276, 277. Saint-Quentin, 388. Salzbourg, en Autriche, 33. San-Thomé (Ile), 13. Vallée de Lauterbrunn, 353. Vallée (la) d'Urgub, 180. Vendôme, 95. Vezelay (Yonne), 105. Village de Marchianne, dans la vallée d'Urgub, 181. Ville-monastère (une) dans la Tartarie orientale, 270, 277. Vue du littoral de la Méditerranée, prise de la route de Gênes à Nice, 45. Wetterhorn (le), dans l'Oberland, 97.

HISTOIRE.

Chronologie des conciles, 246, 302. Comment se forment certaines erreurs historiques et archéologiques, 200. Entrée de Guillaume III à Exeter, 385. Épisode du siége de Gênes, 166. Maire (le) de Loens, 232. Saint Louis et un Enguerrand de Couci, 229. Siége et bataille de Saint-Quentin (1557), 21. Tranchée (la) des dames; épisode du siége de Marseille en 1527, 35.

Voyez *Biographie, Géographie, Voyages.*

LÉGISLATION, INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

Code (le) du parasite chez les Turcs, 31. Écoles (les) chez les Romains, 227. Exposition agricole et horticole à Moscou en 1852, 359. Le plus ancien acte de l'autorité royale en France, 42. Musée des Antiquités américaines, au Louvre, 83, 123. Musée de Cluny, 43, 408. Musée du Louvre, 40, 60, 73, 244, 341, 377. Ordonnance de 1436, à l'occasion de la peste, 218. Parlement anglais : chambre des lords, 9; la chambre des communes, 49. Préséance (De la) en Angleterre, 247. Procès (un) criminel au dix-septième siècle, 142, 162, 170. Salon (le) de 1853, 229, 269, 273, 329, 349, 393. Société philanthropique de Paris, 50. Unions (les) en Angleterre, 371. Universités en France; dates de leur érection. 40.

LITTÉRATURE ET MORALE.

Audace et sang-froid, 78. Bon (le) conseil de Chaucer, 87. Cent (les) douze signes caractéristiques de la beauté corporelle suivant les bouddhistes, 407. Ce qui console, 181, 185, 194. Chasseur (le), d'après Burger, 303. Comment se font les découvertes et les grandes entreprises, 98. Conseils à un jeune cultivateur, 205. Contre la morale de l'intérêt bien entendu, 275. Différence entre la réalité et la vérité, 265. Éloquence des nombres; extrait de *Cosmos*, 119. Étude (Sur l') de l'antiquité, 163. Influence de la volonté sur la maladie, 370. Jeanne d'Arc jugée par Shakspeare, 290. Lis (le), 167. Mourir, c'est renaître, 41. Orage (l'), 346. Orphelin (un), 209. Pêche (la) au baquet, 193, 358, 382. Pharisien (le) musulman, 33. Règles (les Dix) de Jefferson, 183. Saints (les) des colonnes, 390. Salomon et le Laboureur, 407. Vérité (la), 95. Vieux (le) poëte, 335. Zafarnamah (le), dialogue entre Aristote et Bouzourjoumihr, 155.

Voyez à la Table alphabétique, *Pensées.*

Anecdotes, apologues, nouvelles, légendes. — Ami (un) vu de loin, 99. Apologue traduit de Gœthe, 327. Aventures (les) de maître Block, 100, 140, 160. Bouquet (le) de Van-Huysum, 153. Brave (le) homme, 283. Chiens (les Deux), 161. Correspondance d'une institutrice, 213, 255, 286, 314, 338, 366, 378, 387, 393. Homme (l') à l'habit noir et le vieil Harry, 151. Légende norvégienne, 335. Légende de saint Bris et saint Cot, 191. Malheurs (les) d'un homme heureux, 109, 113. Mémorial (le) de famille (voir le tome XX), suite, 54, 58, 70, 85, 94, 118, 121. Portrait (le) de Sancho, 165. Sagar (le) des Vosges, 235, 251, 291, 321. Le Serpent, le diamant et le chameau, 371. Scène de ventriloquie sous Louis XIII, 151. Sœur (la) du Lépreux, 357. Sorcière (la), des Vosges, 321. Statue (la) d'étain, 6, 14, 18. Tom et Eva, 48.

Bibliographie, langues, philologie. — Cacophonie (un Exemple de) pris dans J.-J. Rousseau, 396. Énigmes des Ghiolofs, 256. Hygiène de l'âme; pensées tirées de cet ouvrage, 371. Introduction à la géographie générale et comparée; extraits, 74, 335. Langue (la) des blancs et des noirs, 405. Livre (le) des prodiges, par Conrad Lycosthènes, 231, 271, 327. Proverbes italiens, 296, 344. Proverbes des nègres ghiolofs, 195. Sentences et proverbes anglais, 266. Salmonia, 358, 382. Traité (Petit) du filet, 143, 175, 184, 200.

MŒURS, COUTUMES, COSTUMES, LOGEMENTS, AMEUBLEMENTS, TYPES DIVERS.

Araba, omnibus de Constantinople, 220. Archers de la garde du corps, arquebusier de bande et pistolier, sous Henri II, 364. Bouclier du seizième siècle, 407. Boutique (une) au dix-huitième siècle, 61. Camp d'arabes nomades dans la Marmorique, 139. Carnaval singulier

en Circassie, 131. Centenaire (la) du Tucuman, 238, Chaîne (la) d'or de Guaynacapac, 11. Chant nègre, 406. Chasse (la) aux environs de Saint-Pétersbourg, 238, 262. Cheveux (Des longs), 42. Coche (le) d'osier, 248. Coisseuse (une) de chanvre dans les Vosges, 292. Concert (un) de famille dans les États du Sud, 405. Déménagement du pauvre, 108. Diligence (une) en Espagne, 201. Estoc (l') volant, 86. Eu-à-i, 407. Femme (une) cafre, 344. Fête religieuse de la Cornomannie, à Rome, 183. Histoire du costume en France; règnes de *Henri II* et de François II, 171, 331, 364. Kalmouks devant leur tente; moulin à prières, 225. Légende de saint Bris et saint Cot, 190. Logements à Paris en 1853, 226, 241. Maîtrise (De la) et du chef-d'œuvre de cuisinier charcutier, 335. Menée (la) d'Hellequin, tradition des Vosges, 252. Merveilles (les Trois) du Méchouar, 243, 282. Missionnaires et voyageurs, 210. Monde (le) des Marianais, 24. Niam-Niam (les) ou hommes à queue, 98. Origine du baptême sous la ligne, 231. Paris il y a cent vingt-cinq ans, 330, 342. Piraterie (la) dans l'Archipel, 107. Politesse (la) anglaise, 347, 354. Porteuse d'eau à Venise, 16. Prodiges imaginaires; phénomènes célestes, 272, 328. Promenade sur les boulevards de Paris, 148. Ruses (les) des acheteurs, 19. Sagacité d'un sauvage, 35. Schlitte (la), traîneau dans les Vosges, 293. Serdâb (le), à Bagdad, 206. Sonnettes (Usage des) dans les appartements, 223. Suite d'une dame sous le règne de Henri III, 359. Symboles et attributs religieux (Explication de quelques), 66, 90. Usage (Sur l') du tabac à fumer dans les campagnes, 55. Voitures russes : le troski, 36; le téléka, le kibitka, 37.

PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.

Peinture. — Auberge (une) flamande, par Isaac Van-Ostade, 265. Britton (Portrait de Thomas), par Woollaston, 404. Calme (le) champêtre, paysage par Claude Lorrain, 121. Chiens (les Deux), d'après Landseer, 161. Henri II (Portrait de), par Clouet, dit Janet, 172. Marie Stuart (Portrait de), miniature, 173. Office (l'), tableau de Lance, 129. Pêche (la) au baquet, tableau de Lance, 193. Portrait (un), par Vandyck, 237. Premier (le) ami, par Greuze, 305. Sancho dans l'île de Barataria, par C.-R. Leslie, 165. Tableau de fleurs, par Van-Huysum, 153. Vitrail peint de la bibliothèque de Strasbourg (seizième siècle), 117.

Esquisses (Sur les) des maîtres, 243. Peinture (De la) en France jusqu'au seizième siècle, 274, 362. Portraits qui paraissent suivre du regard le spectateur, 261. Projets de peintures sur l'histoire de l'ancienne Égypte, 263.

Musée du Louvre. — Ecce homo, tableau attribué au Titien, 73. Rémouleur (le), dessin de Watteau, 244. Saint Benoît ressuscitant un enfant, tableau de Subleyras, 341. Tableau de nature morte, par Valkenburg, 313.

Salon de 1853. — Bonheur (A.) : les Ruines du château d'Apchon, 329. Hamon : pastorale, Ma sœur n'y est pas, 393. Jeanron : la Morte-Eau, à Andresselles, 269. Landelle (Charles) : la Renaissance, figure symbolique, 273. Loubon : les Menons, 229.

Estampes et gravures anciennes. — Barque inventée en 1709 pour s'élever et se diriger dans les airs, gravure du temps, 224. Boissieu (Portrait de), dessiné et gravé par lui-même, 29. Boulevards de Paris au dix-huitième siècle, d'après Saint-Aubin, 149, 408. Brevet de capucins, 396. Char allemand du seizième siècle, estampe du temps, 24. Coche (un) de terre au dix-septième siècle, gravure de Mérian, 248. Eaux-fortes, par Boissieu, 28. Harry (le Vieil), estampe anglaise, 152. Henri II en capitaine de chevau-légers, 332. Henri II avec l'armure de tournoi sous laquelle il fut tué, 333. Intérieur d'une boutique au dix-huitième siècle, estampe du temps, 61. Mien-ning, empereur de Chine, d'après un dessin chinois, 12. Orphelin (un), dessin d'après Burnet, 209. Parques (les Trois) représentées en costume de la fin du dix-huitième siècle, 56. Portrait de Jacques Dufouilloux, dessin attribué à Clouet, dit Janet, 88. Proverbes italiens illustrés, 296, 344. Rémouleur (le), par Watteau, 244. Vases (Dessins de) par divers artistes du dix-huitième siècle, 120, 168, 204, 256. Volomaniste (le), caricature du dix-huitième siècle, 300.

Dessins. — Aventures de maître Block, dessins de Richter, 100, 140, 160. Brave (le) homme, dessins de Retzsch, 284. Cabinet (un) d'histoire naturelle, composition et dessin de Tony Johannot, 81. Canot javanais fuyant un requin, dessin de Freeman, 241. Cette vie est un songe, et la mort un réveil, 41. Chambre des communes, Vue intérieure de la), dessin de Gilbert, 49. Chambre des lords à séance d'ouverture en 1852, dessin de Gilbert, 9. Christophe Colomb reçu par Ferdinand et par Isabelle dans la *casa de la Deputacion*, à Barcelone, dessin de Gilbert, 1. Coisseuse (une) de chanvre dans les Vosges, dessin de H. Valentin, 292. Concert (un) de famille dans les Etats du Sud, 405. Course (la) à âne, d'après Gainsborough, 89. Déménagement du pauvre, composition et dessin de Karl Girardet, 109. Diligence (une) en Espagne, dessin de Rouargue, 201. Docteur (le) Johnson lisant le manuscrit du *Vicaire de Wakefield*, dessin de Gilbert, 177. Entrée de Guillaume III à Exeter, composition et dessin de Gilbert, 385. Goldsmith (Portrait de), dessin de Gilbert, 308. Képler (Portrait de Jean), dessin de Féart, 368. Lépreux (le) et sa sœur, dessin inédit de Tony Joannot, 357. Lionne et lionceaux attaqués par un tigre, dessin d'Eugène Delacroix, 116. Marché (le) de Lucerne, dessin de Karl Girardet, 197. Menée (la) d'Hellequin, tradition des Vosges, dessin de H. Valentin, 252. Mère (la) et l'enfant, composition et dessin de Chevignard, 369. Paysage (un) à San-Thomé, dessin de Léopold de Folin, 13. Pradier (Portrait de), dessin de Chevignard, 68. Procession aux bords du lac de la Maix, dessin de H. Valentin, 236. Rentrée (la) des foins dans les Vosges, dessin de H. Valentin, 253. Rocher (le) de Castel-Follit, dessin de Ph. Blanchard, 361. Rue (une) de Lucerne, dessin de Karl Girardet, 196. Scène (une) du *Vicaire de Wakefield*, dessin de Freeman, 309. Scène (une) du *Voyage autour de ma chambre*, composition et dessin de Tony Johannot, 257. Sorcière (la) des Vosges, dessin de H. Valentin, 321. Tom et Eva, dessin de Cruikshank, 48. Vallée de Lauterbrunn et chute du Staubbach, dessin de Karl Girardet, 353. Vue (une) de Gien sur la Loire, d'après Soulès, 264. Vue (une) du village Denis au Gabon, d'après de Folin, 345.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Archéologie, numismatique. — Armoiries de la compagnie des arquebusiers-canonnier de Saint-Quentin, 388. Comment se forment certaines erreurs archéologiques et historiques, 200. Enseigne de la maison du Petit Saint-Quentin, 388. Fauteuil (le) de Mithridate, en Crimée, 355. Fragments de l'inscription d'Auguste sur la porte d'une maison, à la Turbie, 76. Inscription phénicienne découverte à Marseille, 59. Inscription sur un pilier de l'église de Mouzon, 344. Médailles du roi René et de sa seconde femme, 208. Monnaie gauloise de Vercingétorix, 136. Monument d'Abury dans le Wiltshire, 384. Monument romain de la Turbie, près de Monaco, 75 à 77. Prison (la) de Socrate, à Athènes, 8. Rochers (les) de Brimham, 32. Sceau du prieuré de Boxgrove, 71. Tumulus (un) russe, 23.

Art militaire. — Camp d'Arabes nomades dans la Marmorique, 139. Siége et bataille de Saint-Quentin en 1557, 21. Tranchée (la) des dames au siége de Marseille, en 1527, 35.

Art du tourneur, 20, 51, 91, 131.

Astronomie, météorologie. Aurore boréale (Nom de l') chez les Américains de l'extrême nord, 138. Comète de 1527, suivant Lycosthènes, 232. Fluctuation des étoiles, 147. Leçon (une) d'astronomie au douzième siècle, 335. Magnétisme (Sur le) terrestre, 344. Moyen pour regarder les taches ou les éclipses du soleil, 290. Profondeur (la Plus grande) de la mer et la plus haute montagne connues, 158. Sac à charbon, phénomène céleste, 74. Singuliers effets de la foudre, 38. Soleil : son éclat comparé à celui de la lune, 127. Qu'est-ce que le soleil ? 147. Température moyenne de chaque mois, 163. Température (la Plus basse) qui ait été mesurée sur la terre, 127.

Botanique. — Arbre entier pétrifié, 279. Arbres (de l'Origine des) fruitiers cultivés en France, 34, 197. Herborisations (Sur les) et les herbiers, 295, 326. Orchidées (les) : l'Acinetum, 281.

Mécanique, physique, géologie. — Aérostats (les), 223, 267, 299, 323. Albâtre oriental, 216. Char allemand du seizième siècle mis en mouvement par un ressort intérieur, 24, 158. Echappement à virgules inventé par Beaumarchais, 147. Expériences aérostatiques faites en 1784, 324, 325. Lunette (la Première) d'approche vue à Paris, 71. Machine aérostatique du docteur Jonathan, 301. Montre (une) du dix-septième siècle, 147. Phantascope (le), 82. Phénomènes relatifs au sens de la vue, 82. Poisson aérostatique, 301. Porphyre rouge antique, 112. Syénite (la) ou granite rose d'Egypte, 312. Vaisseau volant de Blanchard, 267. Voiture à charge équilibrée, 240.

Zoologie. — Ane (Course à l'), 89. Bœufs : exemple de leur docilité, 227. Colibris (Trochilides), 297. Dogues (deux) célèbres, 203. Eléphant (l') Martin, 219. Haje (l'), 3, 63. Hippopotame, 249, 303. Lionne et lionceaux attaqués par un tigre, 116. Loche (la) de rivière, 392. Microcèbe (le), 156. Mouche (la) tsétsé, ou tzalzalia, 134. Oiseaux (Migrations des) (voyez tome XIX), suite et fin, 222, 230, 333, 363. Oiseaux-mouches, 337. Ours de la Malaisie, 365. Patience d'un aigle blessé, 266. Pingouin (un) empaillé, 81. Repas d'un serpent python, 167. Requin (un), 241. Réservoirs à poissons, 180. Serpent (le) à lunettes, 5, 63. Silure (le) d'Europe, 288. Singes sans queue, 156.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

Antiquités américaines : pierres sculptées, armes, instruments, 84; vases, statuettes, 124. Bouclier du seizième siècle, 407. Kleberger Stahn (le Jehan), par L. Bonnaire, 80. Maître-autel de Notre-Dame de Halle, 17. Plaques d'ivoire sculptées, au Musée de Cluny, 44. Poisson. Statue de par Auguste Deligand, 221. Sapho, dernière statue de Pradier, 69. Sceau du prieuré de Boxgrove, 72. Statue de Godefroy de Bouillon, à Bruxelles, 205. Sylvestre II (le Pape) (Gerbert), médaillon par David d'Angers, 128. Vase destiné à un prix de course, par Meteyard, 373. Vases du dix-huitième siècle par divers artistes, 120, 168, 204, 256.

Musée du Louvre. — Buste de Louis V le Pacifique, comte palatin, 40. Les Israélites devant le serpent d'airain, émail par Bernard Palissy, 60.

Salon de 1853. — Lechesne : Combat et frayeur, groupe en marbre, 348. Victoire et reconnaissance, groupe en marbre, 349.